JANUS

ARCHIVES INTERNATIONALES POUR L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET LA GÉOGRAPHIE MÉDICALE.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

STOOMDRUKKERIJ „HOLLAND", BROUWERSGRACHT 136, AMSTERDAM

JANUS

Archives internationales pour l'Histoire de la Médecine et la Géographie Médicale.

Rédacteurs en chef:

Prof. Dr. A. W. NIEUWENHUIS, LEYDE, Witte Singel No. 75.
Prof. Dr. E. C. VAN LEERSUM, LEYDE.

Onzième Année.



Harlem. De Erven F. BOHN.

1906.





TABLE DES MATIERES.

I. Auteurs.

II. Articles.

REPERTORIUM OCULARIORUM INTER GRAECOS ROMANOSQUE

PAR LE DOCTEUR P. PANSIER, *d'Avignon.*

(*Suite.*)

ORIBASE (325-400). Ο'φθαλμικά (manuscrit 446 du supplément grec de la bibliothéque nationale de Paris) serait, d'apres Costomiris, son livre perdu sur les maladies des yeux. Dans la belle édition de Daremberg *(oeuvres d'Oribase texte grec en grande partie inédit collationé sur les manuscrits*, Paris, 1851—1876, 6. vol. in 8⁰), soit dans la synopsis, soit dans les euporistes, soit dans les collections médicales, on trouve de nombreux paragraphes sur l'oculistique.

PACCIUS ANTIOCHUS. Galien (l. IV, c. 8) cite plusieurs collyres de *Paccii ophtalmogici.* Scribonius Largus l'appelle *Paccius Antiochus.*

PAPIAS LAODICIENSIS. Galien dit de lui: *Papias Laodiciensis, Autolyci medicus, multa in trichiasi tentabat* (l. I, c. 10).

PAPYRIENSIS vide SEXTUS PLACITUS.

L. Terentius PATERNUS. Son cachet, trouvé à Entrain (Nièvre), porte: L(ucii) Terenti(i) Paterni Diallepidum. — L. Terenti Paterni Diasmyrnen. — L. Terenti Paterni Melinum. — L. Terenti Paterni Diatesseriu(m). (Espérandieu No. 60.)

L. Caemius PATERNUS. Son cachet, trouvé à Lyon, porte: L(ucii) Caemi(i) Paterni Authemer(um) Lene Ex O(vo), Acr(e) Ex A(qua). — L. Caemi Paterni Stacton Ad G(enas) S(cabras) Et Cl(aritatem). — L. Caemi Paterni Crocod(es) Ad Aspritudin(em). — L. Caemi Paterni Chelid(onium) Ad Genar(um) Cica(trices). (Espérandieu No. 88.)

PATROCLUS vide LICINIUS PATROCLUS.

PAULINUS. Son cachet, (cabinet des médailles à Paris) porte: Paulini Diabsoricum. — Paulini Lene P(e)nic(i)l(lu)m. (Espérandieu No. 129.)

PAULUS AEGINETA, Paul d'Egine (VIIme siècle). Dans son ἐπιτομῆς ἰατρικῆς βιβλία ἕπτα, le IIIme livre traite des maladies des yeux; dans le VIme on trouve décrites quelques opérations de chirurgie oculaire; le VIIme renferme des formules de collyre.

PELLARIUS. Cité par Aetius comme l'auteur d'un collyre (T. II, S. III, 98).

PETRUS ARCHIATROS. Aetius dit de lui: *Collyrium quod preparat Petrus Archiatros et ipsi bonum testimonium proebet* (T. II, S. III, 110.)

PHAEDRUS. Galien cite le *collyrium Phaedri rhinon* (l. IV, c. 7.)

PHILAGRIUS. Médecin alexandrinien, aurait vécu vers le IVme siècle, cité par Aetius, Oribase et Razes. (*collyrium Philagrii de quo ita scribit; tertium meum est collyrium*, Aetius T. II, S. III, 109.)

VALERIUS PHILEROS. Son cachet, trouvé à Saintes (Charente inf.), porte: Val(erii) Philerotis Italic(um) Ad Diathes(es). — Val. Philerotis Cygnicum Lene. (Revue épigraphique 1901, p. 150.)

PHILES, ou PHILETES. Cité par Celse à propos d'un collyre: *collyrium Philetis* (I. VI, c. 5.)

PHILINUS vide JUNIUS PHILINUS.

PHILOGENES vide COELIUS PHILOGENES.

PHILOLOGUS. Médecin oculiste dont nous possédons l'épitaphe trouvée à Durazzo(Italie): Antonia M. L. Jucunda Sibi Et Philologo (vel Philoloco). Medico Oculario Conjugi Suo In Suo. (Corpus insc. Lat. T. III, 614.)

PHILON. Praticien, vivait sous Auguste. Il est cité par Celse comme l'auteur d'un collyre (l. VI, c. VI, 5). On l'identifierait avec Philon de Tarse, cité par Galien.

PHILOTAS. Médecin du temps d'Auguste dont Galien cité un collyre: *Philotae collyrium aphroditarium* (l. IV, c. 8.)

PHILOXENUS. Chirurgien alexandrinien (vers 270—220 avant J. C.) cité par Celse, et dont Galien nous conservé quelques collyre (l. IV, c. 7.)

PHILUMENUS. Médecin grec dont on rencontre des fragments dans Oribase et Aetius (de oculorum obscuratione Philumeni, T. II, S. I, 123). Au T. IV, S. III, 5, de *thimis et verrucis Philumeni*, Philumène raconte *quomodo uxor sua sanata fuerit* d'une *verruca* aux parties sexuelles.

T. C. PHILUMENUS. Son cachet, trouvé à Thouri (Cher), porte: T. C. Philumeni Authemerum Ad Im(petum). (Espérandieu No. 177.)

PHRONIMUS. Son cachet, trouvé à Iéna, porte: Phronimi Diapsor(icum) Opobals(amum) Ad Clar(itatem). — Phronimi Diasmyrnes Post Impet(um) Li(ppitudinis) Ex Ov(o). — Phronimi Euvodes Ad Asprit(udinem) Et Cic(atrices). — Phronimi Penicil(le) Ad Omnem Lippit(udinem). (Espérandieu No. 73.)

S. PIENTUS SUPERSTES. Sur une face d'un cachet trouvé à Bavai (Nord) on lit: S(exti) Pienti Supers(titis?) Euvod(es) Ad Gen(as) Re(tortas). (Espérandieu No. 23.)

PISTUS vide TERENTIUS PISTUS.

PITTALUS. Médecin qui d'après Aristophane (in Acharnensibus) se serait plus particulièrement occupé des maladies des yeux.

PITANAEUS vide APPOLONIUS PITANAEUS.

Sextus PLACITUS PAPYRIENSIS (IV-Vme siècle). *De medicina animalium, bestiarum, pecorum et avium liber*, Nurnberg, 1538. Contient des notions de matière médicale oculaire.

PLINIUS VALERIANUS (IV-Vme siècle). *Plinia medicina*, Romae 1509. Au livre I on trouve des chapitres: *ac oculorum dolorem, ad oculos suffusos sanguine, ad lacrymas, ad lippitudines, ad caligines, ad leucomata, ad pilos, ad maturandas aegylopas.*

G. R. PLOTINUS. Son cachet, trouvé à Reims, porte: G. Ru(tilii?) Plotini Diasmyrnes Post Impet(um). — G. Ru. Plotini Diapsor(icum) O(p)ob(alsamum) Ad Cla(ritatem) Oc(ulorum). (Espérandieu No. 150.)

Sextus POLLEIUS SOLEMNIS. En 1864, à Fontvielle près de Saint Privat (Haute-Loire), on trouve un cachet et divers instruments d'oculistique et 18 médailles dont les plus récentes étaient de Galien (260-268). Sur le cachet on lit: Sex(ti) Polle(ii) Sollem(nis) Chel(idonium) Ad Ca(liginem). — Sex. Polle. Solle. Faeon Ad Lip(pitudinem). — Sex. Polle. So(l)lem. Diasm(yrnes) L(ene). — Sex. Polle. Solem. Haem(atitum) Ad Asp(ritudinem). (Deneffe).

Sextus POLLEIUS CALENUS. Son cachet trouvé à Beauvais porte: Se(xti) Po(lleii) Caleni Dialepidos Ad Veteres Cicatrices. — Se. Po. Caleni Amie Stactum Opobals(amum) Ad Ci(catrices). (Espérandieu No. 28.)

POLYDEUCUS. Cité par Alexandre de Tralles (*Collyrium Polydeuci cognomento quod sumus experti*).

POLYTIMUS vide HIRPIDIUS POLYTIMUS.

POLYXENUS. Galien cite de lui un *medicamen ad palpebras scabras* (l. IV).

POMPEANUS. Un cachet, trouvé à Nîmes, porte sur une de ses faces: Pompeani Paccianum. (Espérandieu No. 119.)

POMPEIUS vide DIODOTUS POMPEIUS.

Q. POMPEIUS GRAECINUS. Ce nom se trouve sur deux cachets: 1⁰. Cachet trouvé à Ratisbonne: Q(uinti) Pompei(i) Graecini Coenon Ad Aspri-t(udinem) Et Caligin(em). — Q. Pompei Graecini Diapsor(icum) Ad Omnem Clar(itatem) Fac(iendam?) — Q. Pompei Graecini Dialepid(os) Croc(odes) Ad Aspr(itudinem) Et Dia(theses). — Q. Pompei Graecini Euvodes Ad Aspritud(inem) Et Cicatric(es) Vet(eres).

2⁰. Cachet trouvé à Dalheim (Luxembourg): Q(uinti) Pomp(eii) Graecin(i) Evod(es) Ad Aspr(itudinem). — Q. Pomp. Graecin. ...... S Ad Di(atheses). (Espérandieu No. 138 et 56.)

L. POMPEIUS NIGRINUS. Son cachet trouvé, près d'Alluy (Nievre), porte: L(ucii) Pomp(eii) Nigrini Arpaston Ad Recent(es) Lippitudine(s) Odent(es) Die(m) Ex Ovo. — L. Pomp. ..... Foos Ad Lippitudin(em) Ex Ovo. (Espérandieu No. 3.)

POMPONIUS BASSUS. Cité par Galien comme un oculiste distingué: *Collyrium quo Bassus sodalis usus est* (l. IV, c. 8). C'était donc un contemporain et un camarade de Galien.

POUFEINOS. Connu par un cachet d'oculistique à inscription grecque, d'origine inconnue, qui se trouve au Musée de Pérouse (Italie) (Deneffe).

G. C. PRIMUS. Son cachet, d'oculistique, trouvé à Cessey-sur-Tille (Côte-d'Or) porte: G(aii) Cl(audii) Primi Turinum Ad Suppur(ationem) Oculor(um). — G. Cl. Primi Terentianu(m) Croc(odes) Ad Asprit(udines) Et Ci(catrices). — G. C. Primi Diasmyrnes Post Impet(um) Lippitud(inis). (Espérandieu No. 45.)

THEODORUS PRISCIANUS (IV-Vme siècle) dit aussi Octavius Horatianus. *Traité de pathologie et de thérapeutique en quatre livres in collectio Aldina medicorum antiquorum* et Octavii Horatiani *rerum medicarum libri quatuor, Argent.* 1532 in 8⁰. Contient outre le *caput X de oculorum caussis*, une recette *ad oculorum equi dolorem.*

PROCLIANUS. Son cachet, trouvé à Bouguenais (Loire inférieure) porte: Procliani Diarhodon Ad L(ippitudinem). — Procliani Diagesam(ias) Ad Lip(pitudinem). — Procliani Diasmyr(nes) Post Imp(etum). (Espérandieu No. 38.) Marcel-l'Empirique cite une préparation *Procliani medici.*

PROCULUS. Deux cachets, trouvés à Neris (allier), portent sur leurs faces: 1er cachet: L(ucii) Jul(ii) Proculi Diamysus Ad Diathesis. — L. Jul. Proculi Diasmyrnes Post Imp(etum) Ex (ovo).

2me cachet: Proculi Cirron. — Proculi Stactum. — Proculi Dialep(idos) Ad Aspr(itudinem). — Proculi Evodes Ad Volce. (Espérandieu No. 115, 116.)

PTOLEMAUS. Aetius cite le *collyrium psoricum Ptolemai* (T. II, S. III, 110.) On connait trois praticiens de ce nom:

1⁰. Ptolemaus chirurgus dont Celse cite une préparation, Galien et Aetius un collyre (T. II, S. III, 110).

2⁰. Ptolemaus Euergeta dont Marcellus-Empiricus cité un *stomaticon.*

3⁰. Ptolémée l'alexandrinien, qui vivait vers le IIIme siècle avant J. C., et a écrit sur la matière médicale.

PTOLEMAUS REX. Aetius cite le *collyrium harmation, id est currus inscriptum, quo usus est Rex Ptolemaus* (T. II, S. III, 110.)

PUBLIUS AELIUS THEOPHILES vide THEOPHILES.
„ FLAVIUS MARTIALIS vide MARTIALIS.
„ FULVIUS COTTA vide FULVIUS COTTA.
„ HELIUS FACILIS vide HELIUS FACILIS.
„ VILLANUS vide VILLANUS.
„ VINDEX vide VINDEX.

PYRAMUS. Galien cité de lui un collyre (l. IV, c. 8).

QUARTUS vide LATINUS QUARTUS.

Q. C. QUINTILIANUS. Ce nom se retrouve sur trois cachets:

1°. Cachet d'origine inconnu, au musée de Gotha, portant sur une face: Q(uinti) Carmini(i) Quintiliani Stact(um) Ad Omn(em) Claritat(em).

2°. Cachet trouvé à Mayence: Q(uinti) Carmini(i) Quintiliani Penicil(le) Le(ne) Ad Omn(em) Lipp(itudinem) Ex Ov(o). — Q. Carmini Quintiliani Diaelep(idos) Crocodes Ad Asprit(udinem).

3°. Cachet trouvé à Saint Marcoulf (Manche): Q(uinti) Caer(minii?) Quintil(i)ani Diasmyrn(es). — Quintiliani Crocodes. — Quintiliani Stact(um) Ad Cla(ritatem). — Quintiliani Dialepid(os). (Espérandieu No. 68, 100, 164.)

QUINTUS ALBIUS VITALIS vide ALBIUS VITALIS.
„ ALLIUS THRIPTUS vide THREPTUS.
„ CARMINIUS QUINTILIANUS vide QUINTILIANUS.
„ JULIUS MURANUS vide MURANUS.
„ JULIUS SENIS vide SENIS.
„ JULIUS TAURUS vide TAURUS.
„ LUCIUS DIAMYSIUS vide DIAMYSIUS.
„ MAETIUS THREPTUS vide THREPTUS.
„ POMPEIUS DIODOTUS vide POMPEIUS DIODOTUS.
„ FOMPEIUS GRAECINUS vide POMPEIUS GRAECINUS.
„ SERENUS SAMMONICUS vide SAMMONICUS.
„ VALERIUS FLAVIANUS vide FLAVIANUS.
„ VALERIUS SEXTUS vide VALERIUS.

RAPILIUS SERAPIO. Simple fabricant d'yeux pour statues: son épitaphe, trouvée à Rome, porte: M. Rapilius Serapio Hic Ab Ara Marmorea Oculos Reposuit Statuis. (Spon, *Miscellanea eruditae antiquitatis*, sectio VI, p. 232, Lugdini 1685).

M. C. RECTUS. Son cachet, trouvé à Fontaine-en-Sologne, porte: M(arci) C(laudii) Recti Chloron. — M. C. Recti Diaglaucen. — M. C. Recti Pelagium. — M. C. Recti Anicetum. (Espérandieu No. 64.)

REGINUS. Son cachet trouvé à Alleriot (Saone-et-Loire), porte: Regini Diasmyrnes Post Lippitudinem Ex Ovo Primum. (Espérandieu No. 2.)

T. F. RESPECTUS. Son cachet, trouvé à Worms, porte: T(iti) Fl(avii) Respecti Stactum Opobal(samum) Ad Claritatem. — T. Fl. Respecti D(i)absor(icum) Opobals(amum) Ad Claritat(em). — T. Fl. Respecti Diamisos . . . . (Espérandieu No. 191.)

ROMANUS. Son cachet, trouvé à Bavai (Nord), porte: Romani Le(ne . . . — Romani Crocodes Ad Asp(ritudinem). — Romani Diapsoricum. (Espérandieu No. 24.)

G. ROMANUS STEPHANUS. Son cachet, trouvé à Villefranche-sur-Cher (Loir et cher), porte: G(aii) Rom(ani) Stephan(i) Ad Recentes Cic(atrices).

— G. Rom. Stephani Ad Diathesis Tol(lendam). (Espérandieu No. 188.)

S. Romanus Symforus. Son cachet, trouvé à Saint-Aubin-sur-Gallion (Eure), porte: Sext(i) Rom(ani) Simfori Diarhodon. — Sex. Rom. Symfori Anicet(um) Ad Diathe(ses). — Sext. Rom. Symfori Diamis(us) Ad Diat(heses). (Espérandieu No. 160.)

Rufus (commencement du IIme siècle). Son traité *de appelationibus partium corporis* contient l'anatomie de l'oeil (Liber I, c. 4, 5, 6, 22, 23, Liber II, c. 3, édition Daremberg, Rufus d'Ephèse, ses oeuvres, Paris 1879, un vol. in 8⁰). Razes attribue à Rufus un traité sur les maladies des yeux. De ce traité nous possèderions deux fragments (sur le glaucôme et la cataracte) rapportés par Oribase (Syn. VIII, 49) et Paul d'Egine (III, 23).

Rutilius Euthetus. Sur son épitaphe trouvée à Rome, on lit: C. Rutilio Eutheto Medico Oculario Vix(it) Ann(os) XLV Rutilia Myrine Patrono Eidem Conjug(i). (Corpus insc. lat., T. VI, 9609).

Rutilius vide Plotinus.

G. C. Sabinianus. Son cachet (cabinet des médailles) origine inconnue, porte: G(aii) Cap(!) Sabiniani Diabsoricum Ad Calig(inem). — Sabiniani Chelidon(ium) Ad Cla(ritatem). — G. Cap. Sabiniani Nardinum Ad Impetum. — Sabiniani Chloron Ad Clar(itatem). (Espérandieu No. 66.)

G. S. Sabinianus. Son cachet, trouvé à Besançon, porte: G(aii) Sat(?) Sabiniani Diachera(tos) Le(ne). (Espérandieu No. 33.)

Lucius Tettius Sabinianus. Son cachet, trouvé à Arles en 1867 porte: L(ucii) Tetti(i) Sabinia(ni) Anthem(erum) Ad Lipp(itudinem). — L(ucii) Tetti(i) Sabinia(ni) Diacyl(um) Ad Cal(iginem). — L(ucii) Tetti(i) Sabinia(ni) .... Ad Lipp(itudinem). — L(ucii) Tetti(i) Sabinia(ni) .... Hol .... Ad Dia(theses). (Revue épigraphique 1902 p. 231).

Sabinus. Son cachet, trouvé à Charbonnier (Puy-de-Dome), porte: Sabini Col(lyrium). (Espérandieu No. 44.)

G. L. Sabinus. Son cachet, trouvé à Besançon, porte: G(aius) Luc(cius) Sabin(us). (Espérandieu No. 31.)

M. J. Sabinus. Son cachet, trouvé à Contines (Tarn-et-Garonne), porte: M(arci) Juli(i) Sabini Diasmyr(nes) Acre. — M. Juli Sabini Euvodes Ad Dia(theses). — M. Juli Sabini Chloron Ad U(stiones). — M. Juli Sabini Italic(um) Ad Cic(atrices). (Espérandieu No. 54.)

L. Saccius Menandrus. Son cachet, trouvé à Besançon, porte: L(uccii) Sacci(i) Menandr(i) Chelidonium Ad Cal(igines). — L. Sacci Menandri Melinum Dealacr(imatorium). — L. Sacci Menandri Thalasseros Delac(rimatorium). — L. Sacci Menan. Diasphoricum Ad Sc(abritiem). (Espérandieu No. 32.)

Quintus Serenus SAMMONICUS (mort à Rome en 212). Il a laissé un poème *medicinae praecepta saluberrima* en 1115 vers. 35 vers traitent de l'hygiène de l'oeil (oculi dolorem mitigando).

SANCTUS vide URBICUS SANCTUS.

M. J. SATYRUS. Son cachet, trouvé en Angleterre, porte: M(arci) Jul(ii) Satyri Diasmyrnes Post Impet(um) Lippit(udinis). — M. Jul. Satyri Penicil(le) Lene Ex Ovo. — M. Jul. Satyri Dialepidos Ad Aspr(itudinem). — M. Jul. Satyri Dialibanu(m) Ad Suppurat(iones). (Espérandieu No. 8).

SCHEMAEN EL TAIBUTA vide SIMEON.

SCRIBONIUS LARGUS. Vivait au premier siècle, fut médecin de Claude. Dans son *de compositione medicamentorum* on trouve un chapitre sur les collyres que Marcel-l'Empirique a inséré tout entier dans la chapitre VIII de son *de medicamentis* (Formule de 1 a 7, 19 et 20, 80, 82, 83, 129 à 133, 136).

SECUNDUS vide JULIUS SECUNDUS.

S. J. SEDATUS. Son cachet, trouvé à Londres, porte: Sex(ti) Jul(ii) Sedati Crocodes Dialepidos. — Sex. Jul. Sedati Crocod(es) Paccian(um). — Sex. Jul. Sedati Crocodes Ad Diathes(is). (Espérandieu No. 86.)

M. V. SEDULUS. Son cachet, trouvé à Montcy-Saint-Pierre (Ardennes), porte: M(arci) Val(erii) Seduli Diasmyrn(es) Post Imp(etum) Lip(pitudinis) Ex O(vo). — M. Val. Seduli Euvodes Ad Asprit(udines) Et Cica(trices) Vet(eres). — M. Val. Seduli Penicil(lum) Le(ne) Ad Omne(m) Lipp(itudinem) Ex O(vo). (Espérandieu No. 104 bis Supp.)

Q. J. SENIS. Un vase à collyre, au british museum de Londres, porte: Q(uinti) Jul(ii) Senis Crocod(es) Ad Asp(ritudinem). (Espérandieu No. 107).

SENNIUS MATIDIANUS. Un cachet, trouvé dans la foret de Compiègne, porte sur une de ses faces: Sen(nii) Matidiani Diacholes. (Espérandieu No. 52).

SENNIUS VIRILIS. Cachet d'origine inconnu, jadis à Orléans, portant: Senni(i) Virilis Mixtum Ad Calig(inem). — Senni Virilis Diamysus Ad Diathes(es). — Senni Virilis Crocodes Ad Asprit(udinem). — Senni Virilis Lenementum Ad Omn(es) Li...? Q. S. (Espérandieu No. 123.)

G. SENTIUS. Son cachet, trouvé à Périgueux, porte: G(aii) Sent(ii?) Diasm(yrnes). — G. Sent. Mixt(um). (Espérandieu No. 131.)

SERAPIO vide RAPILIUS SERAPIO.

SERGIUS. *Ophtalmicus Babylonis*, dit Galien (l. IV, c. 8).

SERVANDUS vide MARTIUS SERVANDUS.

SERVILIUS NOMANUS. *Princeps civitatis*, dit Pline. Il est l'inventeur de ce remède préservatif de la lippitude qui consiste à porter suspendu au cou un fragment de parchemin sur lesquel sont inscrites les deux lettres P. et A. (Pline, l. 28, 5.)

Septimus Soterichianus. Son cachet, trouvé au Bolard (Cote-d'or), porte : Sept(imi) Soterichiani Pallad(ium) Ad Diathes(es). — Sept. Soterichiani Diamys(us) Ad Vet(eres) Cicat(rices). (Espérandieu No. 37.)

Sestus vide Gallius Sestus.

Simeon Seth (XIme siècle). Dans son *Volumen de alimentorum*, Lutetiae 1568 (texte latin et grec) on trouve de courtes indications sur l'action du lait, gengembre, menthastre & sur les yeux.

Severianus. Aetius cite un *collyrium Severianum* et un *aridum Severiani.* (T. II, S. III, 98.)

Severus. Chirurgien oculiste cité pour la première fois par Aetius (l. VII, c. 27, et 30.)

Severus Assuetinus vide Assuetinus.

Severus Firmus vide Firmus.

Severus Stefanus vide Stefanus.

Sextus Antonius Attalus vide Attalus.

„ Flavius Basilius vide Basilius.

„ Julius Sedatus vide Sedatus.

„ Marcianus vide Marcianus.

„ Pientus Superstes vide Pientus.

„ Polleius Calenus vide Polleius Calenus.

„ Polleius Sollemnis vide Sollemnis.

„ Placitus vide Placitus.

„ Romanus Symforus vide Romanus.

„ Valerius vide Valerius.

Silicius. Sur son épitaphe trouvée à Rome, on lit: Silicius Medicus Ab Oculis. (Muratori DCCCCXXVII, 14.)

Silius vide Barbarus Silius.

Simeon ou Schemaen El Taibuta. Moine syrien qui cultivait la médecine au VIIme siècle, cité par Razes à propos des affections oculaires. (Pergens).

Sofander. Aetius cité de lui un collyre (L. VII, c. 77.)

Sollemnis vide Polleius Sollemnis.

Solon. Une face d'un cachet trouvé à Grand (Vosges) en 1897 porte : Ti(berii) Cl(au)di(i) Solonos Lene. (Revue épigraphique 1901, p. 185.)

Solonos est-il nom de l'auteur du collyre ? Un Solon frequemment cité par Pline (L. XX, 86) est nommé par Galien à propos d'un medicament contre les affections de oreilles.

Solius vide Aurelianus.

„ vide Hermidius.

Sophronius. Myrepsus rapporte le *collyrium Sophronii.*

Soranus. Un collyrium Sorani est cité dans un manuscrit latin d'Oribase

(Edition Daremberg T. V. p. 874). Au témoignage de Cassius, ce Soranus aurait vécu dans le IIme siècle et serait l'auteur d'un traité *de oculo.*

SOSANDER. Galien cité de lui une compositio ad palpebras (L. IV).

SOTERICHIANUS vide SEPTIMUS SOTERICHIANUS.

Severus STEFANUS. Un cachet, qui se trouve à Sienne, porte: Severi Stefani Anicetum. (Espérandieu No. 174.)

STEPHANUS. Stephanus d'Athènes, vers le VIIme siècle florissait à Athènes puis à Alexandrie. Auteur d'un *oculare collyrium* existant seulement en latin, editum a Mathia Theodoro Melanelio cum collectaneis de Melancholia, Antuerpiae apud Antonium Dumaeum, 1540 in 4^{0}.

(*La fin au prochain numéro.*)

AUS DER DÄNISCHEN VOLKSMEDIZIN

von Dr. KRISTEN ISAGER, *Ry Station.*

(*Fortsetzung.*)

Feuer.

Vor einigen Jahren veranlasste mich bei einer Patientenuntersuchung eine grosse, winkelförmige, übrigens glatte und beinahe linienförmige Narbe, dem Patienten einige Fragen zu stellen, unter anderen fragte ich — ganz zufällig — von wem und wie die Läsion seiner Zeit behandelt worden wäre. Der Patient erzählte dann, dass er sich die Wunde am Ende der 1870. Jahre an einigen Glasscherben zugezogen hätte. Die Wunde hatte so stark geblutet, dass im Hause allgemeines Entsetzen und Verwirrung entstanden war, bis ein junges Mädchen, welches zugegen war, Affaire genommen und einen Verband angelegt hatte. Sie nahm einige Stücke Leinwand, verbrannte sie bei einem angezündeten Lichte und legte sie dann unmittelbar auf die Wunde, wo sie sie mit einigen Tüchern festhielt. Der Verband wurde einige Tage liegen gelassen, wonach die Wunde mit einer Salbe verbunden wurde, unter welcher sie reactionslos und ohne ärztlichen Beistand heilte.

Dass Leinwand in Bauernhäusern ein wohlbekannter Verbandstoff war, ist nichts neues, es ist die Verbrennung im Lichte, die mein Staunen erregte, weil sie an die Methode erinnerte, die *Pasteur* zum Sterilisieren seiner Wattepfröpfe gebrauchte. Wenn man auch davon ausgehen kann, dass die — wie man hier vermuthen muss — gedankenlose Berührung mit der Flamme keine Sterilität schaffte, so war es doch auffallend, dass man vor 30 Jahren in einem Bauernhause einen Verband benutzte, der doch in etwas an den sterilen, trockenen Verband erinnert, den die Wissenschaft jetzt anerkennt. Ich forschte deshalb nach, was aus dem jungen Mädchen geworden war, um, wenn möglich, zu erfahren, woher sie die Kenntniss zu dieser Wundbehandlung habe, und ob sie mit der Verbrennung der Leinwand irgend einen Gedanken verbunden hätte. Es gelang mir dies alles sehr leicht. Das Mädchen, welches jetzt Lehrerin ist, hat mir später erzählt, dass sie die Methode von ihrer Grossmutter, einer alten Frau in Them (bei Silkeborg), gelernt hatte. Als Kind (in den 60. Jahren) hatte sie oft ihre Grossmutter Wunden verbinden sehen. Die Läsionen, die im Hause selbst oder in der nächsten Umgegend entstanden waren, wurden immer von der Grossmutter und auf diese Weise behandelt, sobald es sich um Wunden handelte. Die alte Frau nahm gut ausgewaschene

Leinwand, welche sie zu diesem Zweck in einer Schublade verbarg, steckte sie in die Kerzenflamme und legte sie dann auf die Wunde. Selbst hatte die Mitteilerin die Methode nur bei der erwähnten Gelegenheit benutzt; ohne weiter darüber zu denken, griff sie zu ihr, als die anderen ratlos dastanden.

Selbst habe ich diese Wundbehandlung später nicht getroffen, aber ein Kollega (Dr. Bjerregaard) hat mir später mitgeteilt, dass er als Knabe sie von jütischen Bauern benutzt gesehen hat. Noch kann erwähnt werden, dass in Bayern zufolge *Lammert* 1) „verbrannte Leinwand" angewandt wird als eines der vielen Volkswundmittel.

Weitere Verbreitung hat die Methode wahrscheinlich nicht gehabt, und wird meines Wissens nicht erwähnt in den dänischen Sammlungen von Volksdenkmälern, aber das hier Erwähnte zeigt auch mit Sicherheit, dass sie practiziert worden ist.

Diese Form der Wundbehandlung trägt auch in sich selbst den Stempel der Glaubwürdigkeit. In der alten volksthümlichen Kultur treffen wir häufig das Feuer, wo es gilt Krankheiten zu heilen, und es ist dann leicht verständlich, dass man, um es so gut wie möglich zu machen, dahin gelangte, die Leinwand, welche auf die Wunde gelegt werden sollte, mit dem gegen alles Böse schirmenden Feuer in Berührung zu bringen. In der volksthümlichen Benutzung alter sowie neuer Mittel herrscht kein streng gefolgtes System, und ein Mittel, welches bei einer Krankheit für gut angesehen wurde, ist auch, wie man sich leicht denken kann, gegen andere Leiden benutzt worden.

Es scheint besonders bei Hautkrankheiten gewesen zu sein, dass sich das Feuer in der einen oder andern Form als Heilmittel lange gehalten hat. Noch in den letzten Jahren haben hier in der Umgegend Patienten mit „Höllenfeuer" (Herpes zoster) dadurch Heilung gesucht, dass sie mit Feuerstein und Stahl haben Feuer über sich schlagen lassen. Jetzt ist diese Heilmethode wohl stark im Verschwinden, scheint aber früher sehr verbreitet gewesen zu sein und zu dem Aberglauben gehört zu haben, der allgemein bekannt war. Am liebsten sollte sie von jemand ausgeübt werden, der einen Namen trug, wie kein anderer im Dorfe. 2) Den entkleideten Patienten über flammendes Feuer zu halten, ist gegen dieselbe Krankheit benutzt worden. 3) Nach dem Volksglauben bekam man Höllenfeuer, wenn man Leinen benutzte, auf welches der Abendthau gefallen war; war man hiermit unvorsichtig gewesen, so konnte dem Unglück

---

1) Volksmedecin 1869. s. 196.

2) *Thiele.*

3) *E. T. Kr.*

vorgebeugt werden, wenn man einen Brand durch die Wäsche führte, ehe man sie anzog; andere spuckten durch sie in derselben Absicht.

Im Worte Höllenfeuer liegt eine Andeutung davon, dass man vermutet hat, die Krankheit habe etwas mit dem Feuer zu thun. Sie brennt und frisst sich fort wie eine Flamme, man sagt auch von einem Menschen, welcher daran leidet, dass Feuer über ihn gefallen ist, und hierin ist vielleicht der Grund zu suchen, dass sich das Feuer eben bei dieser Krankheit so lange als Heilmittel gehalten hat. Doch ist es auch bis zur letzten Zeit bei anderen Hautkrankheiten angewendet worden. Kinder mit Eczem werden drei Abende nach einander über und unter Feuer geführt, oder man schlägt Feuer über ihrer Wiege, drei Mal in die Länge und drei Mal in die Quere. Gegen Gelbsucht, welche man wahrscheinlich für eine Hautkrankheit gehalten hat, lässt man ein Stück glimmende Holzkohle an einem Donnerstag Abend drei Mal zwischen Leibwäsche und Körper fallen, und wiederholt das Verfahren jeden Donnerstag Abend, bis die Krankheit verschwindet.

Will man gegen irgend eine Krankheit segnen, so ist es gut, während dessen den kranken Körpertheil über Feuer zu halten, und „kluge Frauen" haben ihre Patienten in den Schornstein gehoben, während sie gleichzeitig auf dem Herd Feuer anzündeten. 1)

Wie das Feuer als Schutz- und Heilmittel für Menschen angewendet wird, findet man es auch angewandt, wo es Haustiere gilt. Man wirft Feuer über sie bei Krankheiten, hält einen Brand vor ihrem Maul, brennt sie mit einer Kerze (welche, kann man hinzugefügt finden, auf einer Leiche gestanden hat). Ist es Federvieh (Hühner, die keine Eier legen wollen) so schwingt man es über ein Feuer. 2)

In Zeiten, wo besonderes Unglück die Gegend trifft oder das Land heimsucht, erwacht oft die Erinnerung an die alten Hülfsmittel, und das absterbende Vertrauen in sie kann dann neues Leben erhalten. Man fällt auf den alten Kultus zurück und sucht ihn so rein wie möglich durchzuführen, befreit von den Umgestaltungen, die Zeit und Schlendrian mitgeführt haben. Die alte heidnische Sitte 3), zur Pestzeit das Vieh durchs Feuer zu treiben, wurde unter feierlichen Formen in Nordeuropa in den grossen Viehpestjahren im 18. und 19. Jahrhundert wieder aufgenommen. Dazu konnte man nicht Stein und Stahl verwenden, noch weniger neuere Mittel, die Feuer erzeugen konnten. Jeder Funke im Dorfe musste gelöscht werden, und man suchte zurück zu dem alten, heiligen Feuer, dass man sich im eichenen Thürrahmen schlafen dachte. Durch Drehung eines

1) *E. T. Kr.*

2) *E. T. Kr.*

3) Wird schon bei *Ovid* erwähnt (*Gröndal:* Folketro 98 u. 99).

Stück Holzes, welches am besten durch zwei junge, nackte Männer ausgeführt wurde, suchte man es zu wecken. War es auf diese Weise geglückt, Feuer zu machen, so zündete man einen Scheiterhaufen in einem Hohlwege an und trieb die Tiere hier hindurch, und vom Scheiterhaufen nahm jederman einen Brand mit nach Hause, um das neue Herdfeuer anzufachen. 1)

Auf vielen Gebieten, aber besonders in den Sitten, die mit Ackerbau, der Pflege des Viehes, den häuslichen Arbeiten, mit allem dem zu thun hatten, wovon das Gedeihen des Bauernstandes abhängig war, und welches ihm das tägliche Brot gab, treffen wir in einer nicht fernen Vorzeit das Feuer als eine schützende und helfende Macht. Man trägt Feuer um das Feld herum, wenn es von einem neuen Herrn in Besitz genommen oder wenn es im Frühling wieder in Gebrauch genommen wird. Man legt einen Brand in das erste Fuder Dünger, welches ausgefahren wird, und einer wird in den Korb gelegt, der die Saat birgt, ehe man zu sähen anfängt. Man zündet Feuer an, wenn man das Vieh im Frühjahr aus dem Stall und im Herbst, wenn man es wieder in ihn zurück treibt, oder man räuchert mit glimmender Holzkohle in einem Holzschuhe, oder man begnügt sich endlich damit, dieselbe in die Stallthür zu legen. Bevor die jungen Gänse das Nest verlassen, nimmt man Feuerstein und Stahl und schlägt Feuer rund um das Nest oder schüttelt sie in einem Siebe über einem Feuer. Martinitag müssen alle die Gänse, die leben sollen, über Feuer gehalten werden, wenn sie später Glück bringen sollen. Nach dem Kalben wird die erste Milch unter der Schürze ins Haus getragen und über dem Herdfeuer geschwungen, oder man träufelt drei Tropfen der ersten Milch auf einen Brand. Beim Bierbrauen soll man einen Brand in den Malz stecken. Die Fässer, die gebraucht werden, werden über einem Bäuschchen brennenden Heidekrauts gewölbt, und will man sehr vorsichtig sein, so legt man drei Stückchen glühende Holzkohle auf die Thürschwelle. Von einer Frau in Westjütland wird erzählt, dass sie vor wenigen Jahren jedes Mal, ehe sie zu brauen anfing, einen Brand nahm, damit in die Thür ging und ihn hin und her schwang, während sie gleichzeitig etwas hersagte. Beim Buttern und ähnlichen Gelegenheiten, wo man etwas neues anfing, trifft man ähnliche Sitten. 2) Bekannt ist es auch, dass das neugeborene Kind, so lange es noch nicht getauft war, beschützt werden musste, ausser durch Gesangbuch und Stahl (Stopfnadel in den Wickel gelegt), durch Kerzenlichter, damit es nicht mit irgend einem unterirdischen Abkömmling vertauscht werde.

Wie man mit dem Feuer das Bedrohte zu schirmen und das Kranke

---

1) *Meyer:* Erw. Buch. *Feilberg:* I.

2) *Hyltén Cavallius*: *Meyn*: *Thiele*: *E. T. Kr.*: *Feilberg*: *J. Kamp.*

zu heilen suchte, so verfolgte man auch mit ihm dasjenige, von dem man glaubte, dass es schaden konnte. Man wirft den Hexen Feuer nach, wie denen, die in Verdacht sind, Unglück bringen zu können. Dem Toten, der auf den Friedhof gebracht wurde, wurden Feuer und Wasser nachgeworfen (z. B. auf Bornholm) oder Feuer, Wasser und Asche (Deutschland) um vorzubeugen, dass er spuke. 1) In derselben Absicht war es wohl, dass man glühende Kohle unter das Bett des Sterbenden setzte, wenn man, wie es hiess, „ihm den Todeskampf erleichtern wollte."

Nicht selten findet man das Feuer so angewandt, dass man, statt es über oder um das zu schirmende Wesen zu führen, einige Haare von diesem nimmt und in Berührung mit dem Feuer bringt. Wenn das Vieh im Frühjahr auf die Weide getrieben wird, nimmt man von jedem ein paar Haare, die dann entweder verbrannt oder zusammengebunden in den Schornstein über dem Herdfeuer angebracht werden. Hat man neues Vieh in den Stall geführt, so verfährt man ebenso, damit es nicht verhext wird. Gegen Krankheiten der Kühe soll man einige Haare aus der Lende und andere vom Rücken nehmen und sie dann verbrennen. Sind es kranke Ferkel, so macht man es ebenso, fasst aber dann noch das Ferkel bei den Beinen und schwingt es über dem aufsteigenden Rauche. 2) Ähnliche Heilmethoden haben sicher auch beim Menschen Anwendung gefunden, und sind mitunter geglückt. Eine kleine Geschichte, die in meiner Kindheit in der Umgegend von Viborg erzählt wurde von einem Ereignis, das sich dort vor wenigen Jahren zugetragen hatte, muss hier mitgenommen werden.

Ein Dienstjunge war eines Wintertags durch das Eis eines beim Hofe liegenden Mergelgrabens gefallen. Er wurde schnell aufgezogen, gab aber kein Lebenszeichen von sich, und alle Versuche, die die Hinzugekommenen machten, ihn wieder zu sich zu bringen, schienen keinen Erfolg haben zu sollen. Da kam, so erzählt man, die Hausfrau gelaufen, welche einige Feuerkohlen mit sich hatte; sie riss schnell einige Haare vom Kopf des Verunglückten, legte sie auf die Kohlen und hielt das Ganze dem Verunglückten unter die Nase, worauf er bald wieder zu atmen anfing.

Wenn dieses Ereignis den jungen aufmerksamen Zuhörern erzählt wurde, war es nicht um sie davon zu belehren, dass die Verbrennungsprodukte des Haares eine incitirende Wirkung auf die Respiration haben könnten; es wurde vielmehr als ein Beispiel angeführt, dass die alten Mittel doch nicht immer so schlecht waren. Übrigens haben wohl weder der, der es erzählte, noch der, der das Mittel anwandte, eine Ahnung davon gehabt, woher es stammte. Sie haben nur gewusst, dass es ein altes Mittel war.

1) *E. T. Kr.*
2) *E. T. Kr.*

Diese Anwendung von Haar, es sei nun von Mensch oder Thier, erinnert daran, dass man in Mythen und Abentheuern oft die Vorstellung trifft, dass des Menschen Leben und Stärke besonders an sein Haar gebunden ist, eine Vorstellung, die wohl auch die dunkle Grundlage der abergläubischen Vorsicht gewesen ist, mit der abgeschnittene oder ausgekämmte Haare lange Zeit behandelt worden sind. Endlich ist in dem Ereigniss auch etwas, was an eine Opferung erinnert; aber die eigentliche Absicht jetzt herauszufinden ist wohl unmöglich.

Die Vorstellung vom Feuer als schützende und helfende Macht findet man mehrmals in der *Edda*. Auch die Anwendung desselben gegen Krankheiten wird dort erwähnt. „Feuer ist das beste gegen Krankheit". 1) Will man zum Urquell der Vorstellungen zurückgehen, so deutet alles auf die Feueranbetung eines primitiven Naturvolks. Das Studium dieses Kultus, seine Form und Ausbreitung ist indessen nicht Sache des Arztes. Hier haben wir nur die Absicht gehabt, zu zeigen, wie diese primitive Naturverehrung sich in der Volksmedizin und einigen ihr naheliegenden Gebieten gehalten hat bis ganz in die Zeit unserer Väter.

---

1) *Hávamál* 137.

(*Schluss folgt.*)

DIE NASENHEILKUNDE DES HIERONYMUS FABRICIUS AUS AQUAPENDENTE.

[1537—1619 Prof. zu Padua.]

Übersetzt und mit Anmerkungen versehen
von Dr. CARL KASSEL, *Posen.*

Ueber die Entfernung von Nasenpolypen.

Ein Polyp ist nach Paulus 1) Buch 6, Kap. 25 eine unnatürliche Geschwulst, die innerhalb der Nase entsteht, und die ihren Namen der Aehnlichkeit mit dem Meerpolypen verdankt; ausserdem nennt man sie so, weil sie aussieht wie dessen Fleisch; ferner weil sie sich mit ihrer Umarmung wie jener an jedem, welcher ihn anfasst, rächt. So kommt es, dass dieses Leiden die Nase verstopft und dabei Athmung und Sprache erschwert. Zuweilen ist die Nasenathmung vollständig verlegt, sodass die Patienten gezwungen werden, Tags und Nachts durch den Mund zu athmen, unter grosser Beschwerde und Qual für das Leben. Celsus fügt hinzu, dass zuweilen der Polyp derart wächst, dass er nach der Kehle kommt und die Kranken ersticken.

Albukasis 2 und 3) sagte im 2. Buche, 24 Kapitel, dass diese Fleischklumpen den vielfüssigen Skorpionen glichen. Die Geschwulst sieht aus wie weisses Fleisch, ist weich und füllt die Nase aus. Sie gleichen jedoch nicht alle einander, sondern viele erscheinen wie Fleischklümpchen, die mit einander verwachsen sind. Auch hängt eines am anderen, bald an den Knorpeln festgewachsen, bald an den Nasenknochen, bald auch an den ganz oben gelegenen schwammigen Teilen, (Albucasis II.) daher stammt er hauptsächlich von schleimiger Absonderung. Auch hat der Polyp einige Venen, von denen er genährt wird. So ist es dann wahrscheinlich, dass er aus dem sehr schleimigen Blute entsteht, welches im Gehirn zurückströmt und nach der Nase fliesst. 4)

Nach Paulus und Albucasis giebt es mehrere Arten von Polypen, denn zuweilen ist der Polyp hart, fest anhaftend, bläulich, schmerzhaft und, um es mit einem Worte zu sagen, krebsartig. Und diesen kann man mit keinen Instrumenten heilen, weil er durch die chirurgische Operation gereizt wird. Man muss ihn vielmehr mit Lockmitteln an sich ziehen; 5) oder wenn wir durch die Bitten der Kranken gezwungen werden, ihn zu behandeln, so rät Paulus, den Polypen direkt mit dem Glüheisen anzu-

sengen. Dieses soll durch eine Kanüle eingeführt werden, nachdem man diese mit Leinwand umwickelt, welche mit kaltem Wein durchtränkt ist, damit nur der kranke Teil und kein anderer gebrannt wird. Wenn man nämlich in die Kanüle das Glüheisen einführt, wird sie sehr warm, verursacht Schmerz den benachbarten Teilen und verletzt die Nase.

Ein anderer Polyp ist weicher, schlaff, weiss, schmerzlos, oben nur mit seinen Wurzeln angehängt an die Nasenknorpel oder Knochen oder schwammigen Teile; nach unten pendelt er. Er pendelt aber so, dass er zuweilen aus der Nase austritt; manchmal zieht er sich wieder in sie zurück. Nach hinten geht er zuweilen in den Rachen und man kann ihn im Rachen sehen. Offenbar giebt es unter den Polypen Unterschiede, was ihre Beschaffenheit und Behandlungsart betrifft, wie sie von Hippokrates im 2. Buche seiner Krankheiten im Kapitel über die Polypen beschrieben sind. Daher also gehen wir chirurgisch heilend vor, und zwar soll man nach Celsus 6) Buch 7, Kap. 10 mit einem scharfen, nach Art eines Taschenmessers gebauten Instrumente in die Nase eingehen und den Polypen direkt vom Knochen loslösen, dabei aber vorsichtig sein, damit nicht der darunter liegende Knorpel verletzt werde, dessen Heilung dann schwierig ist. Den abgeschnittenen Polypen soll man mit einem eisernen Haken herausziehen; dann führe man zusammengelegte Leinwand zur Blutstillung ein; darauf reinige man die Wunde und endlich führe man zur Heilung eine Feder ein, welche mit einem Narben bildenden Heilmittel 7) überzogen ist. Das ist die Lehre von Celsus von der chirurgischen Heilung des Polypen.

An der erwähnten Stelle lehrt Paulus, man solle den Kranken auf einen Sessel setzen, den Sonnenstrahlen zugewandt. Der Chirurg öffne mit der linken Hand die Nase und erweitere sie. Mit der rechten aber schneide er mittelst eines eigens hinzu gemachten, nach Art eines Myrthenblattes geformten scharfen Messers ringsum den Polypen ab, indem man die Schärfe des Messers dort aufsetzt, wo der Polyp mit der Nase verwachsen ist. Nachher dreht man das Instrument um, und schafft mit dem Handgriff selbst den abgeschnittenen Polypen heraus. Dies wiederholt man so oft, nämlich das Schneiden und Herausnehmen, bis der ganze Polyp entfernt ist. Wie ihr seht, besteht zwischen Paulus und Celsus nur der Unterschied, dass Celsus zum Herausziehen der Polypen einen Haken benützt, Paulus den Handgriff eines Messers, der wohl einen stumpfen Haken darstellt. Ferner benützt Celsus zum Bestreichen der Narbe die Feder, Paulus aber kleine Bleiröhren. Drittens verschmäht Celsus das Glüheisen, Paulus aber braucht es, jedoch nur im Gewebe des Nasenpolypen selbst.

Es ist ein Zeichen für die vollständige Entfernung des Polypen, dass

die Nasenathmung, Inspiration und Exspiration, frei und ohne Hindernis vor sich geht; dass die Stimme oder die Sprache wohltönend ist; als ferneres Zeichen führen Paulus und Albucasis noch an, dass der Schleim durch den Gaumen in den Schlund fliesst. 8) Denn dies ist ein Zeichen dafür, dass jener Weg frei und durchgängig gemacht worden ist. Sind nun diese Erscheinungen nicht vollständig vorhanden, so ist das ein Beweis dafür, dass Polypenreste vorhanden sind und dass man noch etwas zu ihrer Entfernung beginnen muss, sei es, dass ein wahrer Polyp oder ein krebsiger bei der Brennung zurückgeblieben ist. Ist die vorher beschriebene Art, ihn zu entfernen, nicht mehr verwendbar, so lehrt in diesem Falle Paulus und Albucasis, man solle einen mittelstarken Faden nehmen, der wie ein Seil aussieht, an ihm an verschiedenen Stellen mehrere Knoten anbringen, so dass zwischen den einzelnen Knoten ein Raum von einem Querfinger oder auch weniger liegt, so lehrt Albucasis. Ein solches Seil führe man in die Nase bis zum Gaumen, ziehe ihn zum Munde heraus und zwar mit Hilfe einer an dem einen Ende gefensterten bleiernen oder silbernen Sonde. Darauf fasst man mit der rechten und linken Hand die beiden Enden des Fadens, sowohl das, welches zur Nase als auch das, welches zum Munde heraushängt, zieht abwechselnd an ihnen hin und zurück, bis die Polypenreste entfernt sind. Das ist die Behandlung des Polypen bei Celsus und Paulus. 9)

Albukasis ändert im gewissen Sinne diese Methode, indem er Buch 2, Kapitel 14 sagt, den Polyp, das ist jenes Fleisch, müsse man erst mit einem in die Nase eingeführten eisernen Haken herausziehen, dann vorn abschneiden, wieviel man herausgezogen hat und dies müsse man so oft fortsetzen, bis der ganze Polyp herausgenommen ist. Sind nun Reste zurückgeblieben, die man unmöglich mehr herausziehen kann, dann will Albucasis, wie Celsus und Paulus, dass man mit einem schneidenden Instrumente, gleich wie mit einem Messer, eingeht, den Rest abschneidet und mit einem eisernen Haken herauszieht. Diese Albucasische Operation ist die beste, wenn der Polyp gross ist und man ihn aus der Nase herausziehen kann.

Ich werde es aber Euch nicht verschweigen, was ich Euch über die Polypenbehandlung zu sagen habe. Der von den Autoren vorgezeichnete Weg ist gut, und ich verdamme ihn nicht. Aber in ihm selbst liegt eine doppelte Gefahr, die gewöhnlich droht und eintritt. Erstens stört die grosse Blutung die Operation, zweitens stört das Anschneiden des Nasenknorpels. Diese doppelte Gefahr werden sicher alle bemerkt haben. Celsus und Paulus und Albucasis u.s.w. Und sie empfehlen ja auch Mittel dagegen. Besonders Celsus lehrt, dass der Knorpel nicht an seinem unteren Teile verletzt werde, weil seine Heilung schwer ist. Gleichsam als ob er uns zuriefe, es entstehe drinnen ein fast unheilbares Geschwür.

Daher habe ich ein ganz sicheres Instrument, das ich sehr oft und glücklich gebraucht habe, das zugleich schneidet, erfasst und herauszieht. Das sind doch die drei hauptsächlichsten Aufgaben bei diesem Falle. Aber was das Wichtigere ist, es schneidet ausschliesslich den Polypen ab, und verschont alle übrigen Teile der Nase. Ausserdem fasst und zieht es ihn heraus und erzeugt keine nennenswerte Blutung, weil es nur die in dem Fleischklümpchen des Polypen zerstreuten Venen durchschneidet oder, wenn das vorgeschobene Instrument ausweicht und den Polypen mit der Wurzel von den Knorpeln abschneidet, deshalb keine so grosse Blutung folgt, wie sie folgen würde, wenn die Venen der Knorpel angeschnitten würden, da i. die Venen der Polypen nicht so gross sind und von Natur nicht so anheften wie die Venen der Knorpel. Und deshalb bewahret die Gestalt des beschriebenen Instrumentes im Gedächtnis. Denn hiermit habe ich stets jeden Polypen vollständig geheilt, so, dass alle Patienten zu mir sich flüchten in der sicheren Hoffnung auf Heilung.

Nach Entfernung des Polypen bleiben leicht noch Reste in der Nase. Diese sind jedoch so gering, dass sie entweder von selbst austrocknen oder sich aufzehren oder durch irgend ein Medikament, das man hinaufbringt beseitigt werden. Celsus tamponierte zunächst mit zusammengelegter Leinwand oder er bringt mit einem Pinsel irgend ein blutstillendes Mittel darauf. 10) Dann reinigt er die Wunde und bringt auf sie mit einer Feder ein narbenbeförderndes Mittel. Paulus verwendet eine seilähnlich gedrehte Leinwand, die er mit Mehl überzieht, zur Beseitigung der Polypenreste. Albucasis benützt die ägyptische Salbe. Beide empfehlen nachher bleierne Kanülen in die Nase einzuführen, Celsus aber eine Feder mit Mitteln zum Belegen der Narbe. Ich benütze sowohl das eben beschriebene, dann aber blase ich auch Pulver durch eine Kanüle ein. Aber ich treibe und stosse das Pulver in die Kanüle mit einem Griffel, der am einen Ende einen Ring hat.

Wir können auch ein Instrument des Albukasis benützen, das eine Kanüle hat, die man in die Nase einführt.

Dann soll jener am äusseren Ende gleichsam eine kleine Muschel haben, eine offene oder eine geschlossene und in diese soll man Pulver bringen, welches nachher vom Patienten durch die Einathmung hinaufgezogen werden soll und ganz hinauf in die Nase gelangt. Und es ist nicht zu fürchten, dass das Pulver hinauf ins Gehirn kommt wegen des Abschlusses, der von den Resten der Polypen bewirkt wird, wenn es nur geschickt und mit Mass aufgezogen wird. Dieses Instrument benützte Albucasis freilich auch, wenn er den Kopf durch Anziehen von Flüssen reinigte.

Ueber das Instrument des Autors zur Polypenentfernung.

Zwei Dinge sind hier hervorzuheben: erstens, dass dieses mein ureigens-

tes eisernes Instrument alles das leistet, was vier Instrumente der Alten schaffen, freilich zugleich Messer, Haken, Feder oder bleierne Kanüle oder Knotenfaden. Ferner wird es klar sein, dass dieses mein Instrument schnell, sicher und ohne Schmerz und ganz gefahrlos glücklich operiert, dass die von den Alten beschriebenen vier jedoch langsam, unter Qualen, mit Gefahr und überhaupt sehr unglücklich ihre Aufgabe erfüllen; dass deshalb hierdurch der chirurgische Eingriff unglücklich verläuft und garnicht zuzulassen ist. Hieraus wird drittens zu folgern sein, dass überhaupt bei dieser Polypenoperation alle — sc. bisherigen — Instrumente zu verwerfen sind, dann aber auch die Operationsart der Alten. Euch rufe ich als Richter auf!

Erstens behaupte ich, dass dieses Instrument allein alles leistet, was die vier Instrumente der Alten leisten. Vier Absichten hat man bei der Polypen-Operation: den Polypen erst anzuschneiden; dann ihn zu fassen und herauszuziehen dann die Reste, welche stehen geblieben sind, gleichfalls abzutrennen und fortzunehmen; dann für Vernarbung des geschwürigen Sitzes der Polypen zu sorgen. Zum Anschneiden des Polypen brauchten die Alten ein Messer. Wir führen aber dasselbe mit diesem Instrument aus, welches eine Schärfe besitzt und daher schneidet, von unten leichter und bequemer schneidet als ein Messer, weil dieses letztere mit einer einzigen Schärfe schneidet, dieses unser Eiseninstrument aber mit zweien; mit dem Messer kann man garnicht nach beiden Seiten hinschneiden, sondern es schneidet eben wie alles, was eine längere Schärfe hat; aber das doppelseitige Eisen schneidet wie eine Scheere und wie alle anderen Instrumente, welche zu starken Schnitten geeignet sind. Zur Ausführung der zweiten Absicht, nämlich zum Fassen und herausziehen des abgeschnittenen Polypen, brauchten die Alten einen Haken. Unser Eisen jedoch fasst wie ein Haken und zieht gleichzeitig den Polypen heraus. Es fasst nämlich, indem es von entgegengesetzten Seiten wie eine Scheere zum doppelten Schnitte kommt; es zieht den Polypen heraus, unterstützt von der Hand des Chirurgen; fünftens schneidet und zieht das Eisen fast zu gleicher Zeit heraus. Diese ganz verschiedenartigen Verrichtungen bringen die Werkzeuge der Alten nicht fertig. Beachtet nochmals, dass dieses Instrument ganz nach dem Belieben des Chirurgen fasst, wenn es sanfter und schneidet, wenn es stärker zusammengedrückt wird. Das tut keines von den Uebrigen. Zum Zwecke der Ausführung der dritten Absicht, d.h. zur Beseitigung der Reste des Polypen, brauchen die Alten den geknoteten Faden. Aber das Eisen rasirt mit seinem Ende alle Reste vom Knochen ab. Das was ich mit dem Gefühls- und Gehörssinne festgestellt habe, ein übriggebliebenes Stückchen Polyp, wird vom Eisen von den schwammigen Knochen abrasiert und getrennt. Zum

vierten: zur Bedeckung der Narbe an der Stelle des abgetragenen Polypen benützten die Alten die Feder und die bleierne Kanüle. Aber wir können Heilmittel hineinblasen.

Jetzt muss zweitens vor Augen geführt werden, dass die Instrumente der Alten alles unglücklich durchführen, dass aber unser eisernes mit bestem Glück operiere. Wer sieht nicht, dass wenn man ein Messer in die Nase führt, einen ganz engen und dunklen Ort, man unmöglich den Polypen allein anschneidet, da wir ja garnicht sehen, was zu schneiden und was zu verschonen ist. Mag Celsus sagen, was er wolle, dass man Vorsicht anwenden möge, damit der Knorpel nicht verletzt werde, es ist ja doch unausbleiblich, das er vom Messer verletzt wird. Mag Paulus sagen, wieviel ihm beliebt, dass man den Patienten gegen die Sonnenstrahlen hinsetzen müsse, dass das Nasenloch mit der linken Hand auseinander zu halten und zu erweitern sei: Da ja ein Polyp, der noch oben in der Nase sitzt, wo er ständig pendelt niemals zu sehen ist, wissen wir nicht, was wir mit dem Messer tun. Wenn wir nun den Knorpel oder den inneren Teil der Nase unvorsichtig anschneiden, erzeugen wir erstens unerträglichen Schmerz. Dazu kommt die Blutung; drittens wird eine Entzündung erregt werden; hieraus kann auch ein Brand entstehen mit Gefahr des Todes.

Nichts hiervon kann unter unserem Eisen eintreten; denn seine Schärfe ist nach innen gekrümmt und kann nichts anderes einschneiden als den Polypen. Mehr kann das Instrument nicht anschneiden, wenn es nicht vorher die anzuschneidende Sache erfasst. Ich fasse aber, dann passen wir auf, ob ein gefühlloser Polyp oder ein sehr empfindlicher Teil der Nase gefasst ist. Ausserdem kann das Messer beim unbedachten Schneiden zu weit gehen; unser Eisen aber kann das nicht, weil die Schneiden einander begegnen.

Das zweite Instrument der Alten war ein Haken, welcher unglücklich und langsam operiert, deshalb weil er weder fassen noch richtig herausziehen kann, was vom Chirurgen nicht gesehen wird. Ausserdem weil, wenn der Haken heruntergezogen wird, er mit der Spitze die Seiten der Nase verletzen kann. Aber unser Eisen erfasst schnell, sicher und schadlos das Krankhafte und kann den ganzen Polypen herausziehen, sodass ich einmal in Venedig einen ganzen Polypen auf einmal herausriss.

Das dritte Instrument der Alten, ein knotiger Faden, der von der Nase nach dem Rachen und durch den Mund ging, der dann, bald mit der einen Hand, bald mit der anderen hin und hergezogen, die Polypenreste entfernt. Dieser Weg ist der unvollkommenste, schwierig und nicht ohne Unbequemlichkeiten. Denn erstens ist es nicht leicht, die bleierne Nadel von der Nase zum Rachen und vom Rachen durch den Mund zu führen,

noch ist es für den Patienten angenehm. Denn wenn man mit den Fingern bloss die Zunge leicht herunterdrückt, dreht sich zuweilen der Magen um und wird zum Brechen gereizt. Was also geschieht, wenn die Nadel und das Seil in die Kehle kommt? Ferner heisst es nicht, einen mächtigen Schmerz bereiten, die Knoten hin und her zu ziehen, zumal wenn empfindliche Teile durch den scharfen Zug der Knoten gereizt werden? Ausserdem, was ich gewiss, der ich die meisten Polypen chirurgisch geheilt habe, bezeugen kann, habe ich niemals Polypenreste auf dem Wege, der von der Nase zum Gaumen führt, stehen bleiben gesehen; sondern alle hingen am schwammigen Knochen, der von dem erwähnten Wege weit entfernt ist. Knoten durch diese Gegend bewegen bedeutet daher nichts anderes, als empfindsame Körperstellen reizen. Unterdessen aber sah ich, dass alle Polypen Reste zurücklassen, die weiter oben hängen. Unser Instrument dagegen entfernt mit seinem oberen, breiten gekrümmten und schneidenden Ende, ohne Mühe von den obersten Knochen alle Polypenreste ohne jede Belästigung für die Nase. Zur Untersuchung des Nasenganges aber, der von der Nase zum Gaumen führt, wenn es vielleicht nötig ist, ist das gekrümmte Eisen geeignet.

Viertens benützten die Alten die Feder und die bleierne Kanüle, mit der sie Heilmittel für die Narbenbildung einführten. Von uns aber ist keins von diesen verwendet worden, weil da nur eine Reinigung mit dunklem Weine, 10) zuweilen mit reinem, bald mit alaunhaltigem geholfen hat. Und niemals sah ich nach Entfernung des Polypen Reste stehen bleiben, die sich wieder entwickelten und gewachsen wären.

Ich glaube dass dies der vorherigen Operation mit dem eisernen Instrument zu verdanken ist, welches alle Polypenreste vernichtet und dass diese nachher durch Fäulnis ausgetrocknet werden und zu Grunde gehen. Schliesslich glaube ich, dass Ihr hieraus Euch selbst den Schluss ziehen könnt, dass weder die Instrumente noch die Chirurgie der Alten zugelassen werden dürfen bei der Abtragung der Polypen und dass sie zurückzuweisen sind.

Siche Hippokr. 2; 11) über die Krankheiten, Kap. über den Polyp.

Ueber die Stinknase (Ozaena), das Nasengeschwür.

Bekanntlich kommen in der Nase Geschwüre vor; aber nach Celsus (Buch 6, Kap. 8.) nennt man nicht jedes Geschwür Ozaena, vielmehr nur solche, welche mit starker Borkenbildung und üblem Geruch einhergehen. 12) Und auch Paulus berichtet (Buch 3, Kap. 24), dass Ozaena ein fauliges Geschwür sei, welches durch das Austreten scharfer Säfte entstehe. Und nach Celsus gibt es kaum ein Mittel gegen diese Geschwüre. Nach meiner Meinung ist dies richtig wegen ihrer bösartigen Beschaffen-

heit, die bald in dem scharfen und unregelmässigen Säftestrom, welcher von der Leber und dem Kopf herkommt oder auch in dem gallischen Gifte 13) ihre Ursache hat; denn dieses pflegt sich zuweilen mit der Ozaena zu verbinden. Bald aber liegt der Grund für jene schwere Heilbarkeit auch in der schlechten Natur des erkrankten Teiles, welche selbst einen gesunden dorthin fliessenden Körpersaft verderben würde. Zur Heilung kommt entweder die Anwendung von Medikamenten in Betracht, welche sowohl auf den Kopf, als auch auf die Leber Rücksicht nehmen, den Säftestrom und seine schlechte Zusammensetzung mässigen und verbessern und, wenn es nötig ist, mit einer Abkochung von Indischem Holze reinigen nebst geeigneten lokalen Mitteln. Oder man muss, wenn die Ozaena nicht heilt, zum chirurgischen Eingriffe schreiten. Celsus sagt, er habe bei den grossen Chirurgen keinen Weg angegeben gefunden, wie man chirurgisch die Ozaena behandeln soll, wenn man ihr mit Medikamenten nicht beikommt. Und er fügt hinzu: nach meiner Meinung rührt das daher, weil ein Uebel selten geheilt wird, wenn die Behandlung selbst mit grosser Qual verbunden ist. Und Celsus hat Recht, weil die Qualen bei der Behandlung nicht angenehm sind und kaum ertragen werden; hauptsächlich aber ist dies der Fall, wenn man einen so empfindlichen Körperteil, wie es das Innern der Nase ist, peinigt, sei es durch einen Schnitt oder durch Brennen. Dennoch empfiehlt Celsus, wohl mehr indem er anderen folgt, folgende zwei chirurgische Wege bei der Ozaena. Einige Aerzte empfehlen ein irdenes Röhrchen, andere ein dünnes Röhrchen; ich bevorzuge das irdene. Einige also empfehlen das irdene Röhrchen oder eine geschmeidige Schreibfeder in die Nase einzuführen bis sie in den Mund kommt, d.h. bis hinauf zu den Nasenbeinen. Dann soll man hierdurch ein glühendes Eisen bis in den Mund führen, endlich die gebrannte Stelle mit Grünspan oder Honig reinigen; nach ihrer Reinigung soll man das Geschwür mit Lycium zur Heilung bringen. Dann empfiehlt Celsus einen anderen chirurgischen Weg, den, wie ich glaube, niemand gestatten wird. Er sagt, man soll die Nase von unten bis auf den Knochen einschneiden, um hierdurch dann die erkrankte Stelle sehen und an sie leichter das Glüheisen heranbringen zu können. Dann soll man die Nase nähen und das gebrannte Geschwür auf die erwähnte Art heilen. Die Naht aber bestreiche man mit Silberglätte oder einem anderen Klebmittel. Soweit Celsus! Sicher wird es niemand aushalten, die Nase sich bis auf den Knochen durchschneiden zu lassen und nachher, nach Anbrennung der Geschwürsfläche, die Wunde nähen zu lassen, und selbst wenn ein Patient es zugäbe, dürfte ein kluger Chirurg die Operation weder zulassen noch bei ihr helfen; erstens weil der ganze Knorpel der Nasenflügel durchgeschnitten wird, nicht aber bloss die Haut, dann aber auch, weil,

wenn man die Nase erweitert, man das Ozaenageschwür sehen und auch brennen kann, dann aber auch durch Medikamente, die man darauf bringt, heilen kann. Man schneidet also unnötig ein. Daher empfehle ich Euch eine zwar ähnliche aber bei weitem mildere chirurgische Behandlung der Ozaena. Man führt eine eiserne Kanüle durch die Nase hinauf, welche der Länge des Geschwürs entspricht, und die hohle Form der Nase nachahmt. Hierdurch führe man ein glühendes Eisen, welches jedoch nur die Kanüle berühren darf. So erwärmt das Glüheisen die Kanüle und diese die Nase und das Ozaenageschwür. Ich will aber nicht, dass die Nase durch diese Wärme Schmerz empfinde, sondern dass der geschwürige Teil ohne Schmerz nur erwärmt werde ohne Qual für den Kranken. Hat man das Geschwür genau gesehen, dann ist die Kanüle sofort von der Nase zu entfernen und wieder einzuführen. Und so oft ist die Prozedur mit dem Glüheisen, welches nur erwärmt, zu wiederholen, bis die behandelte Fläche genügend ausgetrocknet erscheint. Durch diese öfteren Wiederholungen vollzieht sich allmählich die Erwärmung schmerzlos, nämlich durch Austrocknung und Kräftigung des erkrankten Teiles, durch Verteilung der Säfte und dadurch, dass es so das Geschwür zur Heilung bringt; denn wenn das Glüheisen austrocknet, zerteilt und kräftigt es. Ausserdem aber zerstört es den Geschwürsboden, nur nicht so kräftig wie das schnell zum Glühen gebrachte Eisen. Hat man dies öfters wiederholt, muss man damit aufhören, um beinahe dasselbe zu leisten, als das ein Mal an das Geschwür herangeführte Glüheisen. Dieser Weg unterscheidet sich von dem oben angeführten mehr oder weniger, der das Glüheisen durch eine irdene Kanüle oder einen Schreibhalm einführt. Ausserdem verstehe ich ja garnicht, wie ein glühendes Eisen durch einen Schreibhalm hindurchgeführt werden kann, ohne dass dieser verbrennt; es sei denn, dass wir das Geschwür durch den verbrannten Halm verbrennen wollen.

Doch lasst uns den Celsus erläutern. Der alte Schreibhalm bestand nicht aus einer Gänsefeder, wie der jetzige, sondern damals schrieben die Alten mit einem geschmolzenen Rohr, wie jetzt noch die Griechen. Dass dies den Tatsachen entspricht, sieht man bei Celsus selbst, der hie und da die Feder erwähnt nicht für das Schreibrohr, sondern einfach für Feder. Dies erhellt nämlich aus Kap. 8 und 10 desselben Buches. Unter den Schreibfedern giebt es nämlich solche mit Knoten und glatte. Diese Art der Hitzeeinwirkung an allen ausserordentlich empfindlichen Körperteilen kann bei Bedarf der Hitzewirkung als ein schmerzloser Ersatz gelten. Mit ihm habe ich die meisten derartigen Geschwüre geheilt. Zur Heilung von jener Erwärmung aber sind kühlende und trocknende Mittel anzuwenden, z.B. einfache Salbe, Bleiweis u.dgl.

(*Fortsetzung folgt.*)

QUELQUES DONNÉES CONCERNANT L'ÉTAT DE LA DENTURE DE NOS SOLDATS.

PAR LE COLONEL J. HAGA,

Chef du Service méd. de l'armée des Indes Orient. Neerl.

Afin de pouvoir fixer à quel point un traitement régulier d'odontechnie serait souhaitable, ou même nécessaire à nos soldats, on a établi un examen à ce sujet dans les garnisons de *Weltevreden* et de *Meester Cornelis.*

En tout on a examiné : 1000 Européens et 1661 Indigènes (et Amboinèses).

La statistique suivante indique les résultats de cet examen.

Nationalité.	Nombre	Nombre des dents		Nombre des personnes			Ayant des dents superflues.
		man-quantes	cariées.	les gencives normales.	beaucoup de dentine.	une denture complète et intacte.	
Européens	1000	2586	2157	648	266	113	9
Indigènes (et Amboinèses)	1661	2548	4812	713	987	357	18

Du fait que 113 Européens et 357 Indigènes avaient une denture complète et en bon état, résulte qu'il manque à chacun des fusiliers européens l'un portant l'autre 2,9 dents et au fusilier indigène ± 2 dents; le soldat européen en possède 2,4 de cariées ; l'indigène ± 3,7.

± 11 % des Européens et ± 21 % des Indigènes ont la denture complète et en bon état, en apparence.

65 % des Européens ont les gencives normales et pas plus de 43 % des Indigènes.

± 26,6 % des Européens et ± 59,4 % des Indigènes ont beaucoup de dentine.

16,5 % des Indigènes avaient des dents limées.

Ainsi qu'en Autriche et en Bavière, où l'on a déjà établi un traitement d'odontechnie dans l'armée, on a demandé cette année de la Hollande, outre le matériel médical, des instruments odentechniques, afin de pouvoir procéder à un commencement de traitement dans l'armée des Indes.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

ALLEMAGNE.

O. Ehrhardt. *Dr. Laurentius Wilde*, Leibarzt des Herzogs Albrecht, und die Anfänge der medizinischen Wissenschaft in Preussen. 1905. Abhandlungen zur Geschichte der Medizin von Magnus, Neuburger und Sudhoff. Heft XIV. J. Kern Breslau.

Jusqu'en 1513 il n'y eut pas de médecin ayant fait des études dans la ville de Königsberg; les barbiers, de bonnes femmes, celui qui voulait exerçaient l'art de guérir; le clergé ne manquait pas de pratiquer; ainsi en 1518 on fit quérir un moine pour soigner des malades à la Cour. Lorsque la syphilis apparut en 1499 à Königsberg ces gens traitaient, et quand dans les comptes on voit que tel „médecin" reçut des honoraires, cela n'implique pas qu'il eut étudié; cela indique que la personne n'était ni barbier, ni moine, ni d'un métier connu. Quand une personne fortunée était malade, on fit venir un médecin véritable de Danzig. Le 21 février 1510 le pharmacien Hans Strell fut nommé à Königsberg; il débuta par une plainte au gouvernement contre l'absence d'un médecin ayant étudié. Le 11 novembre 1513 Johann Horn, docteur en médecine, devint médecin du duc Albrecht; en 1516 Horn avait changé de résidence. En 1518 le Dr. Heinrich Kobolt d'Ulm devint médecin du duc; le Dr. Schiltlein pratiqua aussi en 1518. A la mort de Kobolt (1521) le duc Albrecht chercha un autre médecin; ce fut le Dr. Laurentius Wilde de Nuremberg qui fut nommé en 1523; il avait fait ses études à Leipsic; le serment de Wilde existe encore; Ehrhardt le reproduit en entier. Nous ne pouvons entrer dans tous les détails; mentionnons brièvement l'amitié de Wilde avec Crotus Rubianus, Paulus Speratus et Fredericus Fischer. Wilde eut de beaux succès comme praticien dans le traitement de la syphilis; il se fit valoir surtout lors de la suette de 1529, quand il parvint à guérir le duc et la duchesse. Wilde publia un traité *Unterricht von der neuen schwitzenden Krankheit in Preussen.* 1529 Königsberg 4o. Ce livre semble être détruit dans tous ses exemplaires. En 1533 Wilde se mit en voyage, visita Leipsic, et vint chez Crotus à Halle; Wilde rentra dans le catholicisme et se mit au service du cardinal de Salzbourg; en janvier ou février 1534 Wilde mourut. Le duc Albrecht prit en 1532 le Dr. Basilius Axt (*1486; †1558); à partir de 1544 le duc avait d'autres docteurs pour traiter la Cour, tandisque Axt l'accompagnait en voyage. Les documents reproduits sont 1o) le serment de Wilde; 2o) l'engagement et les conditions de Wilde; 3o) une curieuse pièce contenant les

griefs de maître Peter, valet de chambre du duc, contre les médecins, qui lui avaient imposé silence quand il voulait se mêler du traitement; maître Peter prétend qu'on le faisait taire et que les médecins appliquaient des idées émises par lui!

PERGENS.

Berliner Klassikertexte. Herausgegeben von der Generalverwaltung der Kgl. Museen zu Berlin Heft III. Griechische Papyri medizinischen und naturwissenschaftlichen Inhalts bearbeitet von K. KALBFLEISCH und H. SCHÖNE. Mit 9 Lichtdrucktafeln. Berlin 1905. Weidmannsche Buchhandlung p.p. 40 in 4o.

Die beiden, um die Erfosschung der älteren medizinischen Literaturgeschichte bezw. der griechisch-römischen Medizin so hochverdienten Ordinarien der klassischen Philologie an den Universitäten Marburg und Königsberg i. Pr. haben ihren grossen Verdiensten mit den vorliegenden Ausgaben ein neues nicht zu unterschätzendes hinzugefügt. Es handelt sich um die mit vielem philologischem Scharfsinn gelungene Entzifferung und Reproduktion von etwa 11 griechischen, auf die Medizin des 1.—3. Jahrhunderts p. Chr. bezüglichen Handschriftentexten, die im Besitz der Berliner Museen sich befinden. Einige davon sind von Kalbfleisch bereits bei früheren Anlässen publiziert worden. Die Texte selbst sind von den Herausgebern mit Einleitungen und gelehrten Kommentaren, Parallelcitaten aus anderen, bekannten Quellen u. a. versehen Es sind folgende:

Pap. 6934 u. 7094: *Aus den pseudohippokratischen Briefen*, bearbeitet von K. Kalbfleisch; Pap. 7770 A. u. B.: *Aus einer anatomischen physiologischen Schrift*, bearbeitet von denselben; Pap. 9095: Behandlung einer Verstopfung, desgleichen; Pap. 9764: Medizinischer Unterricht bearbeitet (wie alle folgenden) von H. Schöne; Pap. 9015: Lehre der empirischen Aerzte; Pap. 7763 u. 9776: Medizinische Rezepte. Dazu noch einige nicht rein medizinische Papyri. Auf weitere Einzelheiten will Ref. nicht eingehen, weil er glaubt, dass die Spezialkollegen nicht säumen werden und dürfen, selbst nähere Einsicht in die Schätze zu nehmen.

PAGEL.

Semmelweis' gesammelte Werke. Herausgegeben und zum Theil aus dem Ungarischen übersetzt von *Dr. Tiberius von Györy*, Privatdozent a. d. Universität zu Budapest. Mit Unterstützung der Ungarischen Akademie der Wissenschaften. Mit dem Portrait von Semmelweis und einer Abbildung seines Grabmals. Jena 1905. Gustav Fischer VII. 604 p.p. in gr. 8o.

Ref. kommt hiermit seinem Versprechen [cfr. Janus X, 1905, p. 595] nach. Es bedarf wohl in *unseren* Leserkreisen keiner grossen Worte, um das Verdienst zu preisen, das sich unser hochverehrter Herr. Mitarbeiter Koll. v. Györy, Budapest, mit diesem seinem Werke um unsere Literatur und um die Manen von Semmelweis erworben hat. Wer da weiss, dass Semmelweis'

grosse und berühmte Monographie: „Die Aetiologie, der Begriff und die Prophylaxis des Kindbettfiebers" vom Jahre 1861, die naturgemäss die pièce de résistance der vorliegenden Ausgabe auch dem Umfange nach (p. 95—426) bildet, längst aus dem Buchhandel verschwunden und damit auch dem Originalstudium so gut wie entrückt oder doch für dieses sehr erschwert ist, wer die Prioritätsstreitigkeiten kennt, die in letzter Zeit darauf ausgegangen sind, Semmelweis' Ruhm zu schmälern, der wird mit besonderem Dank das Werk unseres Kollegen v. G. begrüssen, das ihm und namentlich den Vertretern der jüngeren Generation gestattet, nunmehr selbst ein zuverlässiges Bild von Lehre und Leistungen eines der grössten Wohltäter der Menschheit zu gewinnen. v. G. hat übrigens noch mehr getan. Er hat seiner Ausgabe (abgesehen von einem glänzend geschriebenen und genussreichen Vorwort) noch eine kurze, in lapidarem Stil geschriebene Biographie und mehrere Seiten gehaltreicher Anmerkungen hinzugefügt, die von seiner Kenntnis und Beherrschung des literarhistorischen Materials Zeugnis ablegen. Mit dieser Ausgabe hat v. G. erreicht, dass jedesmal, wenn das Lob von Semmelweis erklingt, auch sein Name ruhmvoll genannt werden wird. Für die grosse, mühselige Arbeit, die v. G. geleistet hat, ist das immerhin ein köstlicher Lohn. Dank gebührt auch der K. Ungarischen Akademie der Wissenschaften, die an dem Verdienst der Ausgabe einen grossen Anteil besitzt, insofern sie in richtiger Erkenntnis von der Notwendigkeit der Neuausgabe, diese materiell gefördert hat. Ohne diese Unterstützung hätte vielleicht v. G.'s Arbeit nicht erscheinen können. Somit haben auch die Vertreter der genannten hohen Körperschaft ihrem grossen Landsmanne nachträglich noch den gerechten Tribut an dessen Manen gezollt und zur Erhaltung und Erneuerung seines Andenkens, sowie zur Möglichkeit einer historischen Wertung *seiner* Prioritätsansprüche nach Kräften beigetragen. Dass in die Ausgabe auch die ursprünglich ungarisch geschriebenen Arbeiten von Semmelweis in deutscher Uebersetzung aufgenommen sind, verpflichtet die deutschen Vertreter der med. Geschichtswissenschaft dem polyglotten Herausgeber gegenüber ganz besonders.

PAGEL.

II. GÉOGRAPHIE MÉDICALE.

ALLEMAGNE.

H. MAGNUS. *Die Volksmedizin, ihre geschichtliche Entwickelung und ihre Beziehungen zur Kultur.* 1905. Magnus, Neuburger, Sudhoff, Abhandlungen zur Geschichte der Medizin. Heft XV, 112 pp. 8o. J. Kern (M. Müller) Breslau.

Ce nouveau travail du fécond professeur de Breslau traite de la médecine populaire, de son développement historique et de ses rapports avec la culture des peuples. La médecine populaire a pris naissance dès que l'homme a pu apprécier la douleur et la combiner avec le désir d'en être privé. Tout d'abord

chacun aura pris soin de sa personne ; ceux qui ne le pouvaient pas, les enfants, se seront adressés au père de famille et ainsi le chef de la famille prit le rôle de guérisseur. Quand il ne parvenait pas à un résultat, il est à supposer qu'il ait appelé des collègues et de là provient, par des perfectionnements et des errements successifs, l'art de guérir. Les prêtres s'accaparèrent de l'art médical et au commencement et pendant assez longtemps on crut à la faculté de guérir inhérente au sacerdoce, sans qu'il eut acquis des notions médicales. Lorsqu'on s'aperçut des résultats négatifs trop frèquents les prêtres se mirent à étudier, les laïques survinrent.

Magnus étudie la médecine populaire lors du règne des idées théurgiques, des conceptions natura-philosophiques, pendant le christianisme ; il parle des livres populaires, à commencer par Caton; il passe au mélange de la médecine et du christianisme, puis aux conditions qui ont favorisé et qui favorisent encore la médecine populaire. Il étudie les remèdes que l'état allemand devrait y apporter par une loi défendant l'exercice illegal de l'art de guérir, car de 1903 à 1904 la Prusse a subi une augmentation de 1144 charlatans ! Avec Urban (1902) il divise leurs procédés en trois catégories a) on emploie l'une ou l'autre substance supposée être curative ; b) rien que des procédés théurgiques ; c) réunion des deux catégories. Le peuple attache une grande importance aux phénomènes de la nature ; les saisons (cures du printemps ; de mai), la lumière (la lune !), les couleurs (le vert), les substances odorantes; l'analogie de la forme d'une plante et d'un organe (Agrimoine, Anagalleis pour la tête; l'abrotanum, l'asperge pour les cheveux; l'aconit pour les oreilles etc.). On pensait que les qualités d'un organe d'un individu pouvaient passer à un autre (le coeur d'un héros vaincu mangé par le vainqueur, l'absorption du sang pour introduire une nouvelle vie), on s'attachait des animaux au corps pour que la maladie y passât; l'auteur passe aux ex-voto parmi lesquels une forme moins connue, des clochettes en argent que les malades portent au cou pour bannir par ce bruit les démons de la maladie (île de Prinkipo près Constantinople, église grecque); à Maria-Zell on vend des images de la Vierge, grandeur d'un timbre-poste, dont le malade en avale d'une à trois suivant la gravité du cas. L'idée de lier et de délier est très répandue ; on connaît le procédé de bannir une affection au moyen d'un clou enfoncé, procédé employé au 5me siècle avant notre ère pour bannir une peste de Rome (Livius VII, 3.); c'est de l'Etrurie que l'idée parvint à Rome. Les nombres 3, 9, 7, 4 (St. Irénée l'estime à cause des points cardinaux), 8 (culte de Neptune, de Thésée, comme premier cube d'un nombre paire, comme chiffre double du premier carré signifiant la stabilité et la force inébranlable de la divinité; enfin l'usage de l'eau termine l'histoire. Avant de terminer Magnus rappelle que la médecine populaire pourra s'exercer dans le sens de la Croix-Rouge etc. qui sous une direction médicale rend d'utiles services; ce qui est à combattre c'est l'exploitation du public par les charlatans et tout médecin doit y contribuer non dans son intérêt personnel, mais pour le bien de l'humanité.

Pergens.

H. Magnus. *Die Kurierfreiheit und das Recht auf den eignen Körper.* (La liberté de choisir un guérisseur et les droits qu'on possède sur le corps). 1905, M. Kern, Breslau 24 pp. 8o.

Depuis le 21 juin 1869 tout le monde peut exercer la médecine en Allemagne, mais il ne peut pas se dire médecin. Les charlatans ont pullulé et les inconvénients se sont fait sentir; les médecins tendent à faire interdire l'exercice de l'art médical par les non-diplomés; des voix pour et contre cette tendance se sont fait entendre. L'état lui même a pris quelques mesures contre le charlatanisme et le résultat est qu'en 1902 il y eut en Prusse 4104 charlatans, et en 1903 même 5148, soit une augmentation de 1044! Magnus conclut logiquement que les mesures prises ne sont pas les bonnes et que la position de l'état vis-à-vis des charlatans doit être tout autre; la seule mesure rationelle est la défense du traitement par les charlatans au moyen d'une loi. Mais les représentants en Allemagne, comme ailleurs, regardent plutôt leurs intérêts personnels que le bien du peuple et ils sont peu intentionnés de voter cette loi. Parmi les voix qui s'opposent à une prohibition est celle de Flügge (non l'hygiéniste, mais un politicien) qui dit qu'une telle loi serait la rupture avec le conception que chacun a la disposition pleine et entière de son corps, et qu'il peut se faire traiter par qui il veut. Magnus examine quels droits possède l'homme et comment les religions, la jurisprudence aux différentes époques, l'état sont intervenus sans tenir grand compte de cette liberté; les assurances contre les accidents, les lois de la fréquentation obligatoire des écoles, sur la vaccination, le service militaire, l'inspection des prostituées sont tous des infractions à la libre disposition du corps. On trouvera dans l'intéressante brochure de Magnus beaucoup d'autres données et la littérature du sujet qu'il traite. Nous pensons qu'après la lecture il n'y aura que peu de personnes qui soutiendront encore l'opinion que le public, incapable de juger de l'art médical et de ceux qui l'exercent, doive être livré à l'exploitation malsaine des charlatans.

Pergens.

REVUE DES PERIODIQUES.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

Peter Ravn Sollied. *On the chemists in Norway in ancient times.* „Pharmacia," tidsskrift for Kemi og farmaci" edited by Eivind Koren. Christiania 1905. No. 15—17.

In this treatise the author takes a rapid view of the history of chemistry in Norway — the first ever published on that matter.

From the earliest times there are of course only few details, but the ancient Norwegians especially among the medical men and the clergymen were not devoid of knowledges in physics.

Here are to be mentioned the knowledges of the ancients respecting metals as well as the old popular medical receipts.

Studies in chemistry as well as in other physics had originally a practical object either in smelting of ores and the reduction of the metals, which the ore contains, in preparing chemical medicines especially arcana. Both directions are to be found in the trumanels of alchemy. The endeavour of finding the philosopher's stone and to use this stone as a universal medicine as well as the attempts of making gold and silver.

Representatives of all these directions are to be found in Norway too. Not till the 16th cent. we meet some chemists by name in the history of Norway. The danish-norwegian king *Christian II* (1513—1523) dealt with an alchemist *Günther v. Lauichz,* who became a superintendent of mines to king James V of Scotland.

Spirits are first mentioned in Norway in a letter from 1531. Several of the common kings during the union between Norway and Denmark interested themselves for chemistry and chemists such as *Frederic II* (1559—1588), *Christian IV* (1588—1648) and *Frederic III* (1648—1670), the two last mentioned even devoted themselves to chemical studies.

Among the chemists of that time are *Peter Sörensen* (Petrus Severini. 1542—1602), the celebrated partisan of Paracelsus, physician to the king of Denmark and Norway, the celebrated astronomer. *Tycho Brahe* (1546—1601) and *Peter Diderik Payngk,* court-chemist at the court-laboratory at Copenhagen (1613).

At the university of Copenhagen, the only one at that time in Denmark and Norway, the study of chemistry and pharmacology was introduced by the celebrated professor *Ole Borch* (Olaus Borrichius), a prominent iatrochemist. Some of his fellow-labourers and pupils lived in Norway.

C. G. *Kratzenstein* (a native of Germany) who 1753 became professor of experimental physics at the university of Copenhagen was however the first who introduced theoretical and practical chemistry into the course of instruction of the university, but not till 1788 there should be a special „lector chymice"

Relating especially to *Norway,* the working of mines dates from the beginning of the 16th cent. and rises during the 17th and 18th cent. to a business of very great importance; they were especially mines of silver, copper and iron, which were taken up and at these mines worked of course men with knowledges in metallurgy; several of these men were foreigners.

Towards the end of the 16th cent. we first meet with university physicians and also with the first apothecary's shop in Norway at *Bergen,* the largest city of that time not alone in Norway but in all Scandinavia.

Several of these ancient physicians were skilful chemists such as *Otto Sperling* (1602—1681) and *Hans Olsen* (1607—1684) and in Christiania the noted scholar *Ambrosius Rhodius* (1605—1696). *Hans Scharff,* who (about 1680) was an apothecary and possessed a great library, of which 70—80 works on chemistry and alchemy.

At the end of the 17th cent. we find the first literary active chemists in Norway: *Joachim Irgens* M. D. (1644—1725) a physician at Tronhjem, who published in 1688: *Autoschediasma de Vitriolo* and his contemporary: *Henrik Bonsach* M. D. (physician in Christiania and Kongsberg). In the library of the Royal Academy of Science at Tronhjem the author has found an unprinted treatise of *Bonsach*: *Tractatus chymicus de Lapide Philosophico.*

Besides the physicians there were in the 17th and 18th cent. not a few apothecaries and clergymen occupied with chemical studies for instance the famous missionary *Hans Egede* (1686—1758), bishop of Greenland, who tried to make gold in order to accomplish his missionary plans.

At the middle of the 18th cent. the studies of physics in Scandinavia considerably improved; the Royal Academy of Science at Tronhjem was founded in 1760, and many a one especially clergymen devoted themselves to the study of physics as *Gunnerus, Ström, Pontoppidan* a. o. To the same period belongs the first author of agricultural chemistry: *Peder Randulf* (1723—1776).

At *Konsberg* (with the still existing silvermines known from 1624) there was in 1757 founded a *school of mines* with the *first public chair of chemistry in Norway.* Among these teachers are to be mentioned professor *J. H. Becher* (1715—1761) and professor *P. Thorstensen.* Apothecary at Kongsberg *N. Tychsen* (1751—1804) was a skilful publisher and private teacher for apothecaries.

The school of mines was abolished, when the university in *Christiania,* founded 1811, commenced its labour a few years later. The first professor of chemistry and physics at the university was *J. J. Keyser* (1780—1847); in 1839 chemistry and physics were separated and *M. C. J. Thaulow* (1812—1850) became professor of chemistry. From 1872 there are two chairs of chemistry; the celebrated *Peter Waage* (1833—1900) was professor here from 1862.

The remaining public chemical laboratories in Norway are: At the Agricultural High-School (Aas near Christiania), where *H. A. Roserig* (1827—1867) had the chair of chemistry 1861—1867; at the technical schools of Tronhjem, Christiania and Bergen; the agricultural laboratories at the same towns; the experimental fishinglaboratory at Bergen. At Tronhjem is a technological university in course of erection.

Referated by the author.

GÉOGRAPHIE MÉDICALE.

Eine Diskussion über die Aetiologie u. Pathologie der Beri-beri. Nach *Brid. med. Journ.* 1905. Oct. 28. S. 1095..

In der *Sektion für Pathologie* der diesjährigen Versammlung der British medical Association in Leicester fand eine Diskussion über die Aetiologie und Pathologie der Beri-beri statt. Eröffnet wurde sie von *Hamilton Wright,*

der über die Ergebnisse seiner 5 jährigen Beobachtungen berichtete. Die Krankheit beginnt mit den Erscheinungen einer akuten Indigestion: Uebelkeit, Appetitverlust, Widerwillen gegen feste Nahrung, manchmal Erbrechen, katarrhalische Diarrhöe, Frost und Hitzegefühl. Nach 5—72 Stunden stellen sich die bekannten nervösen Erscheinungen ein. Bei der Sektion von schweren, rasch tödlich verlaufen en Fällen fand er die Schleimhaut des Magens und des Darmes mit Schleim bedeckt, hyperämisch und mit punktförmigen Blutungen gesprenkelt. Letzere können abwärts bis zum Rectum vorkommen, dann zeigt die ganze Darmschleimhaut eine mehr oder weniger ausgesprochene Hyperämie. In allen Fällen finden sich auf den Kämmen der Valvulae conniventes punktförmige Blutungen. Die primäre Kette der Mesenteräal-Drüsen ist oft geschwollen. Mikroskopisch bieten die infizierten Teile der Magen-Darmwand die Zeichen einer akuten Entzündung dar. Immer erscheint die Oberfläche der Schleimhaut nekrotisch, und diese ist hier mit einem 4—9 μ langen, 1—1,05 μ breiten, an den Enden leicht abgerundeten Bazillus infiltriert. In einem Fall fand sich dieser Bazillus durch den ganzen Körper verbreitet und von zahlreichen anderen Organismen begleitet. *Wright* hält die Gastro-duodenitis für die primäre Läsion der Krankheit und die Gegenwart des Bazillus in der affizierten Schleimhaut für bedeutungsvoll. Neben der Degeneration der peripheren Nerven fand er in allen Fällen mit Hilfe der *Nissl*schen Methode einen leichten Grad von Chromatolysis in den trophischen Zellen aller affizierten Fasern. Während die Gastro-duodenitis charakteristisch für das akute Stadium der Krankheit ist, fehlt sie in den späten Stadien. Nach *Wright's* Ansicht ist die Beri-beri eine akute oder subakute Infektionskrankheit mit kurzer Inkubation und wird durch einen spezifischen, noch nicht isolierten Mikroorganismus verursacht. Dieser wird auf irgendeine Weise in den Verdauungskanal eingeführt und vervielfältigt sich hier besonders im Magen und Darmkanal. Dabei bildet er ein Toxin, das resorbiert wird und die peripheren Endigungen zuerst der Vagusäste für Magen und Herz und dann der andern zuführenden, abführenden und selbständigen Neuronen in verschiedener Ausdehnung und in verschiedenem Grade vergiftet, so Gruppen von Symptomen hervorrufend, die als akute perniziöse Beri-beri, akute und subakute Beri-beri klassifiziert werden können. Diese können in etwa 5—6 Wochen wieder zur Heilung kommen, oder die vergifteten Neuronen genesen nur zum Teil, und in denen, die dies nicht tun, entwickelt sich eine wahre Degeneration, die zentralwärts fortschreitet. Für diese persistierende Atrophie und die daraus resultierenden Störungen schlägt er die Bezeichnung „Beri-beric residual paralysis" vor. Ebenso wie durch eine Schleimhautoberfläche kann der Toxinbildende Organismus auch durch eine Wunde aufgenommen werden. *C. Hose* sprach sich dahin aus, dass nach seinen in Borneo gemachten Beobachtungen die Beri-beri durch schimmeligen Reis verursacht wird. Dieselbe kommt häufiger in solchen tropischen und subtropischen Ländern, die Reis importieren, als in solchen, in denen dieser in den örtlichen Ansprüchen genügenden Mengen gebaut wird, vor.

F. M. Mott fand bei einer in der Londoner Schule für Tropenmedizin gemachten Sektion auch eine Duodenitis mit Blutungen in der Leber. In diesem Falle war die Hyperämie des Darmkanals aber sicher die Folge der durch die bestehenden Herzveränderungen bedingten Störung. (Unter gleichen Umständen ist sie auch schon vor langer Zeit vom Referenten gefunden worden.) *G. H. Fink* machte auf das Vorkommen der Beri-beri in Assam, wo viel Reis und Reisbier genossen wird, aufmerksam.

I. T. Clarke wies darauf hin, dass *Wright* die Gastro-duodenitis nur in den akuten perniziösen Fällen fand und nicht in den späten Stadien, was doch der Fall sein müsste, wenn die Herzveränderungen die Ursache derselben wären. (Bei den durch Erschöpfung mit oder ohne interkurrierenden Krankheiten zu Grunde gehenden Beri-beri-Kranken findet man bei der Sektion nicht die schweren Herzveränderungen wie in den akuten perniziösen Fällen und daher auch die venöse Hyperämie des Darmkanals weniger ausgesprochen. Ref.) SCHEUBE.

---

73. Jahresversammlung der British medical Association in Leicester 27.—28. Juli 1905.

Sektion für Tropenkrankheiten.

(*Nach British medical Journal 1905. Nov. 11. S. 1258.*)

Eröffnet wurden die Verhandlungen durch eine Rede des Vorsitzenden Professor Robert *Boyce,* der sich über *die Fortschritte des Jahres in der Tropenmedizin* verbreitete. Am Eingange derselben gedachte er des traurigen und plötzlichen Todes *Dr. Dutton's,* der mitten aus seinen erfolgreichen Arbeiten gerissen wurde und wesentlichen Anteil an einer der wichtigsten Entdeckungen des vergangenen Jahres, der Erforschung des Zeckenfiebers, hatte. Nach den Untersuchungen von *Ross und Milne* einerseits und *Dutton* und *Todd* andererseits, wird dasselbe durch Spirochaeten verursacht, die durch Zecken übertragen werden und in deren Körper einen gewissen Entwickelungsprozess durchmachen. *Boyce* wies dabei auf die Wichtigkeit des Zusammenarbeitens des Mediziners und Zoologen bei der Erforschung der parasitären Tropenkrankheiten hin.

Darauf verlas *Ronald Ross* ein Arbeit von *J. Everess Dutton* und *John L. Todd* über *die Natur des Zeckenfiebers im östlichen Teile des Congo-Freistaates.* An demselben Tage (26. November 1904), an welchem im British medical Journal eine Arbeit von *Ross* und *Milne* über das Zeckenfieber erschien, in der sie nachwiesen, dass dies durch eine Spirille verursacht wird, teilten *Dutton* und *Todd* mit, dass sie die gleiche Entdeckung gemacht hatten. Sie kamen bei ihren am Congo angestellten Untersuchungen zu dem Ergebnisse, dass das Zeckenfieber ein Rückfallfieber ist, das durch eine Spirille hervorgerufen wird, die höchstwahrscheinlich identisch mit der Spirochaete *Obermeiers* ist und durch den Biss der Pferdezecke, Ornithodorus moubata, übertragen werden kann. Das Zeckenfieber besteht gewöhnlich aus 3 oder 4 Fieberanfällen von 3—4 tägiger Dauer mit fieberfreien Zwischenräumen von 5—19 Tage Dauer. Durch Zecken lässt sich die Krankheit auf

Affen übertragen (auf andere Tiere dagegen nicht), sogar noch 50—55 Tage nachdem sich erstere infiziert haben. In einem Versuche gelang die Uebertragung auch durch junge Zecken, die im Laboratorium aus von infizierten Zecken gelegten Eiern gezüchtet worden waren. Die Inkubationsdauer überschreitet nicht 1 Woche. Ueberstehen des Zeckenfiebers verleiht nach Sir *John Kirk* Immunität. Die Pferdezecke ist wahrscheinlich vom Osten her durch die Araber nach dem Congo-Freistaat gebracht worden und kommt namentlich in deren Häusern vor. Sie wird hier im Staub und in den Ritzen des Lehmbodens und der Lehm- und Graswände, besonders in der Nähe des Herdes, und auch im Dachstroh angetroffen. Ein Lieblingsaufenthalt von ihnen sind die Betten und ihre Umgebung. Sie befallen die Menschen meist bei Nacht oder während des Schlafes. Sie saugen sich so mit Blut voll, dass sie eine Grösse von 12: 10: 7 mm erlangen. Nach dem Blutsaugen scheint die Fruchtbarkeit der Weibchen vermehrt. Die Eier werden in Gruppen gelegt, die an Weintrauben erinnern, und sind von glänzender, goldbrauner Farbe. Aus ihnen entwickeln sich 6füssige, bewegungslose Larven und aus diesen 8füssige Nymphen.

Louis W. Sambon wies darauf hin, dass das Zeckenfieber im Zambesi-Tale (Tate-Krankheit), in Uganda und in Nord-Persien (Miana-Krankheit) wahrscheinlich ebenfalls Rückfallfieber ist, das durch die zur Subfamilie der Argarinae gehörende Zecke Ornithodorus moubata, die in ihren Lebensgewohnheiten sehr ähnlich der gewöhnlichen Bettwanze ist, übertragen wird, und dass wahrscheinlich auch in anderen Ländern, wie in Egypten, Indien, China, Europa, blutsaugende Akariden oder Insekten die Ueberträger des Rückfallfiebers bilden. Wahrscheinlich handelt es sich dabei um eine Anzahl mehr oder weniger verschiedener Varietäten oder selbst Species von Spirillen.

P. W. Bassett-Smith sprach über *Brühl'sche Krankheit mit besonderer Beziehung auf die gefundenen Blutveränderungen u. Verbindung mit den Leishman-Donovan'schen Körperchen.*

Auf der vorjährigen Versammlung regte *Low* bei der Diskussion über Kala-azar und die *Leishman-Donovan'schen* Körperchen an, auch bei der Anämia splenica oder Brühl'schen Krankheit nach letzteren zu suchen. 2 im Royal Naval Hospital in Haslar beobachtete Fälle dieser Krankheit gaben hierzu Gelegenheit, es wurden aber keine gefunden.

Sir Patrick Manson trug *Mitteilungen über Zwei Fälle fieberhafter Sphenomegalie (Kala-azar) und eine Hypothese* vor. Beide Fälle stammten aus Indien. In einem konnte festgestellt werden, dass die Inkubationsdauer nicht mehr als 10 Tage betrug. Die Diagnose wurde durch Untersuchung des durch Punktion gewonnenen Milz-und Leberblutes gemacht. *Manson* machte darauf aufmerksam, dass dieser Eingriff durchaus nicht ungefährlich ist: nach *Donovan's* Statistik in den Berichten aus dem Madras Hospital kamen in 170 Fällen 3 Todesfälle vor. Vielleicht ist die Leberpunktion weniger gefährlich als die Milzpunktion. In der Orientalbeule kommen dieselben Körperchen wie bei Kala-azar vor. Während letztere eine schwere, allgemeine Krankheit ist, ist erstere eine leichte, örtliche, deren Einimpfung

Immunität verleiht. Die Juden von Bagdad wissen dies seit Generationen und pflegen sie, um ihr Auftreten im Gesicht zu verhüten, an weniger unpassenden Körperstellen einzuimpfen. Die Orientbeule kommt in Gegenden vor, wo das Kamel ein vorwiegendes Haustier ist. Vielleicht verhält sich dieselbe zum Kala-azar wie die Schafpocken zu den Pocken und hat bei ihr die Virulenz auf der Passage der Krankheitserreger duch das Kamel abgenommen. Wäre diese Annahme richtig, so könnte Einimpfung der Orientbeule Schutz vor Kala-azar verleihen.

W. A. Graham sprach über den *Guineawurm und seine Wirte,* wobei er sich auf seine in Gambaga im Hinterlande der Goldküste gemachten Beobachtungen stützte. Zunächst wies er auf die Häufigkeit desselben bei den eingebornen Soldaten hin, deren Dienstfähigkeit sehr darunter leidet. In Gambaga kommen die meisten Fälle im Juni zur Beobachtung, und est ist anzunehmen, dass in diesem Monat auch das Maximum der Infektion der den Zwischenwirt bildenden Cyklopen stattfindet. Nach Fedschenko's Untersuchungen brauchen die Embryonen 5 Wochen zu ihrer vollkommenen Entwickelung in den Cyklopen: im Juli oder August würden sie demnach fähig sein, den Menschen zu infizieren, sodass die Entwickelungsperiode im Menschen etwa 10 Monate dauert. Das Wasser wird in Gambaga aus nicht ummauerten Brunnen geschöpft, in welche die Neger bei der Wasserentnahme hineintreten, sodass sie, wenn sie an der Guineawurmkrankheit leiden, das Wasser infizieren können. August und September sind die Monate des grössten Regenfalls. Die Brunnen sind dann voll, und die Cyklopen werden aus diesen weggespült oder entgehen, da sie sich am Boden derselben aufzuhalten pflegen und bei hohem Wasserstande die Schöpfgefässe diesen nicht erreichen, der Entnahme. *Sambon* bezweifelt, trotzdem er die Analogie mit der Uncinaria duodenalis nahe legt, dass die Embryonen des Guineawurmes auch durch die Haut in den menschlichen Körper eindringen können. *T. M Sandwith* bestätigte das periodische Vorkommen der Krankheit: im egyptischen Sudan wird sie nur in 1—3 Monaten des Jahres beobachtet.

W. Camegie Brown wies darauf hin, dass auf der Malaiischen Halbinsel die Krankheit nicht endemisch ist, obwohl viele Fälle bei Eingewanderten gesehen werden. Eine Periodizität oder grössere Häufigkeit zu bestimmter Jahreszeit hat er nicht beobachtet.

Albert J. Chalmers beobachtete schon vor Jahren in Accra in Westafrika die Periodizität der Krankheit.

W. T. Rout, Claus Schilling und *C. F. Harford* traten nach den in Sierra Leone bezw. Deutsch-Westafrika und an den Ufern des Niger gemachten Erfahrungen für die Trinkwassertheorie ein.

J. M. H. Mac. Leod gab eine Uebersicht über *die tropischen Krankheiten der Haut,* sie in 4 Gruppen, solche, die durch bekannte Parasiten verursacht werden, solche, die zweifellos parasitärer Natur, deren Erreger aber noch nicht aufgefunden sind, solche, die vielleicht parasitären Ursprungs sind, und endlich solche, die nicht parasitären Ursprungs sind, einteilend, ohne etwas neues zu bringen.

Auch der darauffolgende Vortrag von *F. M. Sandwith* über *Pinta* war nur eine Zusammenfassung des über dies Leiden bekannten.

Aldo Castellani sprach über *die tropischen Formen der Pityriasis versicolor*, die in den Tropen ausserordentlich häufig ist. Nach seiner Ansicht müssen verschiedene Formen derselben unterschieden werden. In Ceylon beobachtete er 2 Typen: die P. nigra und die P. flava, letztere in 2 Varietäten auftretend. Dieselben werden durch verschiedene Mikrosporen-Arten hervorgerufen.

Hieran schlossen sich *Bemerkungen über die geographische Verbreitung und Aetiologie der Pellagra* von *Louis W. Sambon*. Redner liess die Geschichte dieser Krankheit, ihre geographische Verbreitung, die nach seiner Ansicht in den tropischen und subtropischen Ländern eine weit grössere ist, als jetzt bekannt ist, und die verschiedenen Ansichten, welche über ihre Aetiologie aufgestellt sind, Revue passieren. Die Frage nach letzterer hält er noch nicht für gelöst und die Maistheorie der Pellagra für nicht besser fundiert als die Reistheorie der Beri-beri. Die Maistheorie ist vorzugsweise eine italienische Theorie. In Spanien hat sie nie viel Anhänger gehabt, und die Pellagra wird dort noch jetzt als ein wahrer morbus miseriae angesehen. Der Mais ist nicht, wie allgemein angenommen wird, aus Südamerika nach Italien gebracht worden, sondern um die Mitte des 16. Jahrhunderts aus Asien. Die Pellagra ist also erst etwa 200 Jahre nach dessen Einführung dort zum ersten Male aufgetreten. Sie fehlt in ausgedehnten Länderstrecken, in denen viel Mais gebaut und gegessen wird, wie in den Vereinigten Staaten von Nordamerika, und kommt in Gegenden vor, wo Mais nicht gebaut wird und nicht als Volksnahrungsmittel dient. In letzterem Falle von Pseudo-Pellagra zu sprechen ist unberechtigt. Ferner ist die topographische Verbreitung der Krankheit in ihren endemischen Gebieten eine sehr ungleiche. Die Unterschiede sind oft sehr ausgesprochen zwischen benachbarten Bezirken, obwohl die Nahrung der betreffenden Bevölkerung keinen Unterschied zeigt. Gegen die Maistheorie spricht auch die verschiedene Verbreitung in verschiedenen Perioden. In letzter Zeit hat sich die Krankheit in Italien allmählich ausgebreitet, unabhängig von der Maiskultur. Sehr wichtig ist, dass die Pellagra nicht ohne Unterschied alle, Feldarbeiter ergreift. Die Städte in den Pellagra-Bezirken bleiben verschont. Wahrscheinlich kommen die Bauern auf den Maisfeldern mit dem spezifischen Krankheitserreger in Berührung, möglicherweiser durch Vermittelung eines stechenden Insektes. Die Wiederkehr des Erythems und anderer Symptome der Pellagra zu bestimmter Jahreszeit, im Frühling, spricht nach *Sambon's* Ansicht für einen lebenden Organismus und gegen eine toxische Substanz als Krankheitsursache.

J. Campbell Graham machte *Mitteilungen über Framboesia tropica* (*Yaws*). Diese ist bei Europäern sehr selten. Er beobachtete sie in Deli in Sumatra bei einer 4jährigen Holländerin und einer 6jährigen Deutschen, die von ihrem javanischen Kindermädchen angesteckt worden waren. Beide Fälle trotzten aller Behandlung und heilten erst nach der Rückkehr der Kinder nach Europa, während bei Javanern die Krankheit der Behandlung mit Jodkalium und Quecksilber innerlich und Kupfersulfat äusserlich prompt zu

weichen pflegt. Die Rasse muss etwas hiermit zu tun haben. Die Javaner auf den Tabakplantagen erkranken sogut wie alle, die Tamils selten, die Bergstämme (Battaks) oft, die Chinesen so selten, dass *Graham* sich keinen Fall gesehen zu haben erinnert. Unter Europäern waren die erwähnten die einzigen in seiner 23 jährigen Praxis.

Hierauf folgten *Mitteilungen über Prian (Yaws) im französischen Indo-China* von *E. Jeanselme.* Dieser verbreitete sich namentlich über die Aehnlichkeiten und Unterschiede zwischen Yaws und Syphilis, die er für zwei verschiedene Krankheiten hält. Die Eingebornen von Cambodja, Laos und Siam behandeln übrigens die Yaws erfolgreich mit Quecksilberräucherungen.

SCHEUBE.

Schluss volgt.

The Journal of Tropical Medicine.

In No. 7 (1. April) wird von *G. Allardice Macdonald* ein Fall von *Elephantiasis der Kopfhaut* bei einem 20-jährigen Swahili aus Zanzibar beschrieben und abgebildet. *F. Breighton Wellman* veröffentlicht einen *Fall von Rückfallfieber mit Bemerkungen über dessen Vorkommen in den Tropen und seine Beziehung zum „Zeckenfieber" (Tick fever).* Der Fall wurde bei einem Banta in Angola in Westafrika beobachtet. Die Zecke Ornithodorus, durch welche vielleicht die Uebertragung der *Obermeier'schen* Spirillen erfolgt, ist dort häufig und kommt wenigsten in 2 Arten, O. savigagi und O. moubata, vor.

Hierauf macht *G. W. A. Lynch* eine *Mitteilung über das Vorkommen von Filarien bei Fiji-Insulanern nach Blutuntersuchungen.* Von 608 untersuchten Fällen zeigten 156 = 25.65% Filarien, und zwar nur einer Filaria perstans, alle anderen F. nocturna. Die Embryonen der Letzteren wurden bald zahlreicher nachts, bald zahlreicher tags, bald auch nachts und tags ohne Unterschied gefunden.

Zum Schluss berichtet *Malcom Watson über die Wirkung der Drainage und anderen Massnahmen auf die Malaria von Klang in den verbündeten Malayischen* Staaten.

No. 8 (15. April) beginnt mit einer Arbeit von *T. C. Mugliston* und *G. D. Freer* über *eine unbeschriebene Form von Ulzeration des Dickdarms, wahrscheinlich amöbischen Ursprungs, die in einigen Fällen zu Leberabscess führt.* Sie teilen 2 Fälle mit, von denen der eine in Singapore, der andere in Penang beobachtet wurde und die beide, ersterer nach vorausgegangener Operation, durch Darmblutungen zu Grunde gingen. Bei der Sektion fanden sich im Coecum und Colon ascendens einige runde oder ovale Geschwüre mit erhabenen, etwas unterminierten Rändern. In den Leberabscessen wurden Amöben gefunden, ob in den Darmgeschwüren, ist nicht erwähnt. Während des Lebens boten die Kranken dysenterische Erscheinungen dar.

A. B. Dalgetty berichtet über *einen verwickelten Fall,* bei dem es sich um einen Retroperitoneal-Abscess, kompliziert mit Malaria und vielleicht auch mit Typhus, handelte.

L. E. Ashley-Emile empfiehlt die *Behandlung von Malaria-Fieber mit intramuskulären Injektionen von Chinin. F. Breighton Wellman* macht aus Angola eine kurze *Mitteilung über eine Form von Initialläsion, die sich oft zu chronischen Geschwüren entwickelt* und in grossen Blasen besteht.

Den Schluss der Originalabhandlungen bildet eine Arbeit von *William A. Wijeyen Sakere* über *Tabes mesenterica und Ceylon sore mouth mit Diarrhoe.* Er sieht diese beiden Krankheiten für identisch an und bespricht Differential-diagnose, Behandlung, Komplikationen, deren Behandlung und die Resultate seiner in der Hauptsache in der innerlichen Anwendung von Karbolsäure bestehenden Behandlungsmethode. SCHEUBE.

EPIDEMIOLOGIE.

A. PESTE BUBONIQUE. 1. *Japon. Schimonoseki,* du 6 au 9 déc. 3 cas suspects (2). *Hiogo,* du 20 oct. au 16 nov. 5 (2). *Osaka,* du 27 oct. au 15 nov. 15 (10). 2. *Chine. Nioutchwang,* du 11 au 17 oct. (2). 3. *Australie. Nouvelle Hollande. Queensland. Townsville,* depuis le cas du 21 oct. pas de nouveaux cas. 4. *Straits-Settlements. Singapore,* le 25 nov. 1. 5. *Indes anglaises orientales:*

	29 oct.-4 nov.	5-11 nov.	12-18 nov.	19-25 nov.	26 nov.-2 déc.	3-9 déc.
Indes entières	(3090)	(2760)	(2826)	—	—	—
Bombay (*Présid.*)		(1380)	1898 (1426)	1565 (1122)	1465 (1059)	1438 (1062)
„ (*Ville*)			16 (12)	7 (7)	12 (10)	12 (13)

6. *Russie. Gouvernement d'Astrachan,* jusqu'au 13 déc. 519 (489), dont 227 (206) dans les *plaines Khirgissiennes de Narym,* 32 (30) dans le *1er district maritime;* 260 (253) dans le *2me district maritime.* Du 13 au 18 déc. 5 dans le *2me district maritime.* 7. *Egypte. Alexandrie,* du 9 au 15 déc. 1. *Zanzibar,* jusqu'au 13 nov. 154 (123). Jusqu'au 30 nov. environ 24000 personnes ont été traités avec le *prophylacticum* de Haffkine; du 14 au 25 nov. 0 (0); le port est déclaré exempt de peste le 23 novembre. On continue à tuer des rats, 100 par jour; parmi les rats tués se trouvaient encore plusieurs rats pestiférés. Du 24 nov. au 7 déc. on rattrapa 155 rats, dont 9 pestiférés. 9. *Mozambique. Chinde,* du 29 oct. au 4 nov. 4; du 5 au 15 nov. 1 à 2 par jour; la maladie se restreind à la partie anglaise. 10. *Ile Maurice,* du 17 au 23 nov. 8 (6); du 24 au 30 nov. 9 (6); du 1 au 7 déc. 3 (1). 11. *Afrique méridionale,* du 29 oct. au 18 nov. seulement 1 cas (à Port Elizabeth) dans toute la Colonie. On n'observe plus des rats et souris pestiférés. 12. *Brésil. Rio de Janeiro,* du 23 oct. au 19 nov. 48 (17). 13. *Portugal. Ile de Madère,* d'après une communication du 7 déc. on a observé 6 cas suspects. *Lisbonne,* A bord du vapeur anglais „Oropeca" arrivé le 15 déc. de Valparaiso, de Buenos Aires et de ports brésilliens on constata 3 marins malades de peste. Les 30 passagers destinés pour Lisbonne n'ont été admis qu'àprès une quarantaine de 7 jours dans le lazaret de ce port. Le vapeur avec ses malades a continué le voyage pour Corunne et Liverpool.

B. Choléra asiatique. 1. *Iles Philippines. Manile,* pendant le mois d'octobre 29 cas (27 décès); dans les *provinces* environnantes dès le commencement jusqu'à la fin d'octobre 617 (439). 2. *Indes orientales anglaises. Calcutta,* du 29 oct. au 4 nov. (42); du 5 au 11 nov. (33); du 12 au 18 nov. (74); du 19 au 25 nov. (86). 3. *Russie. Gouvernement de Lomza* (Bassin de la Vistule), du 23 au 27 nov. 9 (3); du 28 nov. au 6 déc. 3. dont respect. 1. dans les districts de *Kolno,* de *Lomza* et *d'Ostrow;* du 7 au 17 déc. 18 (8), dont 4 (4) dans le distr. de *Lomza,* 11 (4) dans le distr. de *Maow* et 3 dans le district *d'Ostrow;* du 18 au 21 déc. 5 dans le district de *Lomza. Gouvernement de Siedletz, Wengrow,* du 20 au 26 nov. 7 (2).

C. Fièvre jaune. 1. *Argentine. Buenos Aires,* jusqu'au 30 sept. (57). 2. *Brésil. Rio de Janeiro,* du 2 au 15 oct. 3 (2); du 16 au 22 oct. 2 (2); du 23 oct. au 5 nov. 10 (1); du 6 au 19 nov. 10 (5). 3. *Cuba. Havane,* du 17 au 29 nov. 15 (5); du 30 nov. au 13 déc. 12 (2); du 14 au 15 déc. 17 (1). *Matanzas* (ville), le 25 nov. 1; *Matanzas* (province), du 8 au 13 déc. 4 (1); du 14 au 17 déc. 3 (0). *Santa Clara* (province), le 5 déc. 1. 4. *Ecouador. Guayaquill,* du 25 oct. au 7 nov. (4); du 8 au 14 nov. (2); du 15 au 26 nov. (3). 5. *Etats Unis d'Amérique Septentrionale, Etat de Florida. Pensacola,* du 10 au 16 nov. 1 (1); *Etat de Louisiana, Nouvelle Orléans,* du 17 au 22 nov. 3 (1); du 23 au 25 nov. 2; *Etat de Mississippi, Vicksbourg* et environnage, du 10 au 29 nov. 3 (0). 6. *Guatemala, Gualan,* du 20 août au 9 nov. (200, d'après une taxation). 7. *Honduras anglaise, Belize,* du 21 juillet au 30 nov. 1 (1). 8. *Honduras, Choloma,* du 25 oct. au 21 nov. 1 (1); du 22 nov. au 2 déc. 2 (0). *Puerto-Cortez* (environnage), du 4 oct. au 15 nov. 2 (0); du 16 au 21 nov. (1); du 22 au 28 nov. 3 (1); du 29 nov. au 5 déc. 1 (0). *San Pedro,* (Rio Blanco y compris), du 25 oct. au 15 nov. 3 (0); du 16 au 21 nov. 3 (1); du 22 nov. au 5 déc. 2 (0). 9. *Mexique. Tuxtepec,* du 29 oct. au 4 nov. 3 (2); du 5 au 18 nov. 4 (3). *Cordoba,* du 29 oct. au 4 nov. 1; du 5 au 18 nov. 2 (1). *Omealca,* du 29 oct. au 4 nov. (2). *Tezonapa,* du 29 oct. au 4 nov. 4; du 5 au 18 nov. 3 (1). *Vera Cruz,* du 5 au 11 nov. 1 (1); du 12 au 18 nov. 3 (3); du 19 au 25 nov. 1 (1). *Tierra Blanca,* du 29 oct. au 18 nov. 2 (1). *Mexique* (ville), du 25 nov. au 2 déc. 1 (1). *Tehuantepec,* du 10 sept. au 2 déc. 1 (0). *Coatzacoalcos.* du 29 oct. au 9 déc. 1 (1). 10. *Nicaragua. Managua,* du 8 août au 29 sept. 30. 11. *Panama, Colon,* du 12 oct. au 15 nov. 1 (1); du 16 au 28 nov. 2 (1). *Panama,* (ville), du 1 au 15 nov. 0 (0).

(D'après les numéro's 2346 du „British Medical Journal", 50, 51, 52 et 1 (1906) des „Veröffentlichungen des Kaiserlichen Gesundheitsamtes" (Berlin) et 47—51 des „Public Health Reports" (Etats Unis d'Amérique sept.).)

Amsterdam, 9 janvier 1906. Ringeling.

ZUM 90. GEBURTSTAGE VON MORITZ STEINSCHNEIDER.
(30. März 1906).

Am 30. März d. J. vollendet der weltberühmte Orientalist *Moritz Steinschneider* das neunzigste Jahr seines arbeitsreichen Lebens. Dieses Ereignisses zu gedenken, hat auch die historisch-medizinische Wissenschaft allen Grund. Denn gerade ihr ist ein überwiegender Teil von des Jubelgreises jetzt über ein Halbjahrhundert alter Lebensarbeit zugute gekommen. Nicht nur der sogenannten „jüdischen Medizin", die ja bekanntlich im Mittelalter eine gewisse Rolle gespielt hat, sondern der Medizin und Naturwissenschaft des *gesammten* Mittelalters, der arabischen, wie der latinobarbarischen Periode. Was für diese Epochen an literarischer Sammelarbeit von dem Jubilar geleistet worden ist, welche Fülle gelehrten Materials er in einer ebenso an Zahl wie an Umfang unübersehbaren Schriftenreihe zusammengetragen hat, ist von so phänomenaler Bedeutung, dass im Rahmen eines kurzen Festartikels, wie der vorliegende nur sein durfte, nicht im entferntesten davon ein Bild geliefert werden kann. Wer sich von der Forschungsweise und Methodik Steinschneiders eine Vorstellung machen will, namentlich von dessen Tiefgründigkeit und Weitschichtigkeit bei der Anlage historischer Arbeiten und Untersuchungen, der lese die jetzt über 4 Jahrzehnte alten Veröffentlichungen über Constantinus Africanus, über Donnolo, über die Pharmakologie und Toxikologie bei arabischen Schriftstellern u. a. Arbeiten, die in ihrer Bedeutung von einem Virchow erkannt, durch Aufnahme in dessen Archiv hier eine hervorragende Stelle für alle Ewigkeit erhalten haben. Durch diese Steinschneiderschen Publikationen sich hindurchzulesen ist eine Aufgabe, vergleichbar der des Bergmanns, der in ein Labyrinth von tiefsten und scheinbar unergründlichen, verworrensten Schachten und unterirdischen Gängen hinabsteigt, um hier Lichtung und Wege zu schaffen und aus den Erzadern das kostbare Metall auszusondern. Ein Material ist da aufgespeichert und zusammengestapelt, das für Generationen von Forschern noch Quellenarbeit in Hülle und Fülle bietet, auch in keiner Weise etwa veraltet ist, sondern im Gegenteil, frisch und „aktuell". Wann und wo jemand für die noch viele Probleme darbietende Medizin des Mittelalters Nachweise, namentlich handschriftliche, und Quellenliteratur braucht — an Steinschneiders Arbeiten wird er einen zuverlässigen und nie versagenden Wegweiser finden. Diese Tatsache wieder einmal zu würdigen hatte Schreiber dieser Zeilem vor kurzem

Anlass, als Norman Moore, Arzt am St. Bartholomews-Hospital in London, für seine erste Fritz Partrick-Vorlesung vom 14. November vor. J. John Mirfeld, einen Autor aus dem 14. Jahrhundert, zum Gegenstand der Darstellung gewählt hatte (Brit. Med. J. 1905 II p. 1332 ff.). Keines der bekannten grösseren (und erst recht natürlich der kleineren) Lehrbücher der Geschichte erwähnt Mirfeld; es wollte trotz eifrigsten Nachsuchens nicht gelingen, eine Notiz über diesen Mann in der vorhandenen Literatur zu ermitteln, bis endlich Steinschneider's monumentales, von der Pariser Academie des inscriptions preisgekröntes Werk: „Die hebräischen Uebersetzungen des Mittelalters und die Juden als Dolmetscher" (Berlin 1893) auf die Spur half und zu weiteren wichtigen Aufschlüssen führte. Man darf ohne Uebertreibung sagen: als Auskunftei über mittelalterliche Autoren sind Steinschneiders Werke das, was die des Plinius für das Altertum bedeuten — ein förmlicher Universalkatalog, eine unerschöpfliche Fundgrube, und wie sehr dem Gelehrten das Material stets praesent ist, bewies dem Schreiber dieser Zeilen eine Gelegenheit, die diesem zugleich die Ehre der ersten persönlichen Bekanntschaft verschaffte, die zu suchen ein Gefühl ehrerbietiger Scheu und der Gedanke an die Unnahbarkeit des grossen, Jahrelang im stillen bewunderten Gelehrten verhindert hatten. Wenige Minuten des ersten, durch den verstorbenen Privatdozenten der Geschichte Loewenfeld auf die Initiative von Steinschneider selbst vermittelten Zusammentreffens in der Handschriften-abteilung der hiesigen Kgl. Bibliothek hatten genügt, um eine wichtige Anregung zu geben, deren Frucht in einer kleinen Festschrift zu Virchow's 70. Geburtstage (Chirurgie des Wilhelm Congeinna, Berlin 1891) vorliegt. Seitdem ist Schreiber dieses unzählige Male die Ehre und das Glück vergönnt gewesen, die Rechte des Jubelgreises zu erfassen und so manche Anregung in wissenschaftlichen Fragen und zu wissenschaftlichen Arbeiten aus dem unerschöpflichen Born seiner Weisheit zu erhalten. Fort und fort ist der greise Jubilar mit ungeschwächter, jugend-frischer Kraft literarisch tätig. Jeden Mittwoch Vormittags ausnahmslos, so weit Unpässlichkeit nicht hindert, ist der schlichte Gelehrte in der Kgl. Bibliothek anzutreffen, wo er seit Jahrzehnten als Hilfsarbeiter beschäftigt ist. Weit entfernt von aller Gelehrteneitelkeit ist St.'s Wesen und Persönlichkeit von einer Einfachheit und Schlichtheit, die bei dem weltberühmten Manne geradezu überrascht. Freilich, äussere Würden drücken ihn nicht, und darin steht er weit abseits von dem Strebertum, dem leider auch die grosse, moderne Gelehrtenwelt mehr und mehr verfällt. Zum 70. Geburtstag verlieh die Preuss. Regierung ihm den Professortitel und ehrte damit mehr den Titel als den Gelehrten, dessen Name schon an sich einen Ruhmestitel bedeutet. Vor einigen Jahren ist S. auch zum Korrespondierenden Mitglied

der Wiener Akademie ernannt worden. Im übrigen hat man seine Seelenruhe durch Verleihung äusserer Auszeichnungen unseres Wissens nicht zu stören versucht. Auch hierin steht S. fast intakt da, seine erhabenen Wege sind von dieser Art von Äusserlichkeiten niemals gekreuzt worden. Aber ein drei Menschenalter währendes echtes Gelehrtenleben in stiller, prunkloser Gedankenarbeit hat ihm die Vorsehung vergönnt, ein Leben das den Worten des Predigers (XI, 6) gerecht geworden ist: Am Morgen säe deine Saat und Abends lass deine Hände nicht ruhen. — Mögen diese Hände noch lange, lange schreiblustig und schreibkräftig, der Geist unserer Nestors noch frisch bleiben

ad centum et viginti annos!

PAGEL.

ÜBER DIE ÄLTESTEN SPUREN DER LEPRA IN DER ALTNORWEGISCHEN LITERATUR

VON FREDRIK GRÖN, *prakt. Arzt, Kristiania.*

Es ist eine naheliegende Frage, ob man nicht durch die altnorwegische Literatur, die Sagen und alten Gesetzbücher Aufschlüsse über das Vorkommen des Aussatzes in Norwegen und auf Island in den ältesten historischen Zeiten sollte erhalten können. Diese interessante Frage ist bereits teilweise zum Gegenstand der Behandlung gemacht worden seitens des dänischen Forschers, Professor *Dr. Edvard Ehlers* 1), der einzelne Sachen von bedeutendem Interesse ans Licht gebracht hat. Indessen erheischen die von ihm mitgeteilten Aufschlüsse eine Ergänzung, weshalb hier in Kürze einzelne neue Seiten der Frage erörtert werden sollen, wesentlich von den altnorwegischen Krankheitsnamen für Lepra ausgehend. Deren gibt es nämlich mehrere.

Ebbe Hertzberg behauptet nachdrücklich, 2) dass „hörundfall", welches Wort von *Fritzner* in seinem Wörterbuch mit Impotenz übersetzt wird, von Rechtswegen „Spedalskhed" (Lepra) bezeichnen muss. Das Wort „hörundfall" bedeutet eigentlich „Verfallen des Fleisches" (von hörund — das Fleisch am Körper, aber auch = membrum virile), und *Hertzberg* parallelisiert eben das neuisländische Wort für Lepra, nämlich *holdsveiki*, mit *hörundfall.* Dieses Wort *holdsveiki* kommt nun im Altnorwegischen nicht vor, sondern enthält als ersten Bestandteil das altnorwegische Wort *hold* — Fleisch, während der letzte Teil mit *veikr* — schwach, weich zusammenhängt. In *Konrad Gislasons* dänisch-isländischem Wörterbuch 3) wird nun als Übersetzung von „spedalskhed" sowohl dies Wort *holdsveiki* als auch *likprá* aufgeführt, und diese beiden Wörter werden also auf Island gebraucht. Ohne hier *Hertzbergs* Argumentation anzuführen, dass *hörundfall* „Spedalskhed" bezeichnen muss, wollen wir nur darauf hindeuten, dass die altnorwegische Sprache noch zwei andere Wörter besitzt, um Aussatz zu bezeichnen, nämlich *mdláttusótt* und *likprá.* 4) Von diesen

---

1) „Den spedalske sygdom paa Island", Sonderabdruck der Hospitalstidende No. 40 und 41, 1893, sp. S. 8 f.

2) In „Glossar til Norges gamle love", Kristiania 1895, art. hörundfall.

3) Copenhagen 1851.

4) Dagegen gibt es im Altnorwegischen kein *spitelska* oder ähnliches, wohingegen das Adj. *spilltr.* J. Aasen hat sowohl „spitelsk" und „spillt" für aussätzig, dagegen blos *spillsykja* (oder *spiltesykja*) für Aussatz.

beiden Wörtern lässt sich sagen, dass sie vermutlich von auswärts eingeführt sind, nämlich ersteres aus einem mittelalterlichen lateinischen Wort *malatus* und letzteres aus dem Angelsächsischen, in welcher Sprache ein Aussätziger *líkprôwere* hiess (altnorw. *lík-prár*). Während sowohl *máldát-tusótt* als auch das Wort *spilltr* — aussätzig dem Spät-Altnorwegischen angehört, finden wir *lik-prár* bereits im „Gulathingslov" Gesetzbuch (gesetzliche Bestimmungen für das nördliche Norwegen) gebraucht. Es muss also sehr früh aus dem Angelsächsischen ins Altnorwegische gekommen sein. Hiernach dürfte es nicht unwahrscheinlich sein, dass wir gerade in dem Worte *hörundfall* die älteste Bezeichnung der Sprache für Aussatz besitzen. Wir finden das Wort in zwei Gesetzparagraphen in den alten norwegischen Gesetzen gebraucht, nämlich im „Gulatingslov" (Kapitel 51 des älteren „Gulatingslov") und im „Borgartings-christenret" (Kapitel 68 des älteren B.). Die erste dieser Verordnungen lautet: „*pat ma skilia festarmal, ef hörundfall kemr a annattveggia*", ɔ: Verlöbnis kann aufgehoben werden, wenn einer der Beteiligten vom Aussatz betroffen wird." Die Krankheit kann mit anderen Worten Scheidungsgrund sein. Der zweite Paragraph stellt die Krankheit in eine Reihe mit „vitfirring" und „brottfall", ɔ: Geistesgestörtheit und Fallsucht (Epilepsie). Ein anderer Gesetzparagraph im „Gulatingslov" nennt Aussatz als den einzigsten körperlichen Grund, um vom Kriegsdienst entbunden zu werden. Hier heisst es indessen „likpráir menn", ɔ: aussätzige Männa.

Das *gewöhnliche* Wort für Aussatz im Altnorwegischen ist nun *likprá*. Es ist jedoch auffallend, dass das Wort kaum in den gewöhnlichen Sagen, weder in Snorres Königssagen noch in den isländischen historischen Sagen, vorkommt. Dagegen wird es an zwei Stellen in dem bekannten Werk „Speculum regale" oder „Königsspiegel" erwähnt, das bekanntlich von einem norwegischen Geistlichen um das Jahr 1250 verfasst worden. Leider enthält diese vortreffliche Arbeit wenig oder jedenfalls nicht viel medizinischer Art. Aber das Wenige, was sich darin findet, knüpft sich gerade an die Erwähnung von *likprá*, und da dieser Punkt unseres Wissens in der medizinisch-historischen Literatur unseres Landes früher nicht hervorgehoben worden, verdienen die betreffenden Stellen im „Königsspiegel" eine nähere Besprechung.

Die erste Stelle, wo *likprá* genannt wird 1), ist als Bezeichnung der Krankheit, mit der Gott Hiob schlug: „Ok Sathanas laust sidan allan likam hanns med likprá ógurligri millum hviefils ok ilja", ɔ: und Satan schlug später seinen ganzen Leib mit furchtbarem Aussatz vom Scheitel bis zur Fusssohle. Es mag von Interesse sein, hervorzuheben, dass der

---

1) Konungsskuqqsjá, herausgegeben in Kristiania 1848, Seite 32.

Verfasser des „Königsspiegels" die Krankheit Hiobs mit *likprá* wiedergibt, wenn man bedenkt, wie die Schilderung im Buch Hiob auf die verschiedenste Weise gedeutet worden ist. So ist ja auch die Beschreibung dazu benutzt worden, um die Existenz der Syphilis im Altertum zu beweisen. Hierauf näher einzugehen, würde jedoch zu weit führen 1).

Von weit grösserem Interesse in medizinischer Beziehung ist jedoch die andere Stelle im „Königsspiegel", wo *likprá* erwähnt wird. Denn hier wird auch ein Mittel genannt, das gegen die Krankheit angewandt worden zu sein scheint. Es ist dies im Kapitel XII, wo die Rede ist von Seetieren im Meere bei Island. Dabei wird eine Walart genannt, die auf altnorwegisch *reydr* heisst: ɔ: Röhrwal (balaenoptera musculus), zu den Bartenwalen gehörend. Nach einer Beschreibung des Tieres heisst es weiter: „Es wird auch gesagt, dass wenn ein Mensch dessen Samen habhaft werden könnte, so dass er gewiss wüsste, dass er von ihm (dem Wal) und nicht von anderen Walen herrühre, so würde solcher Same das sicherste Heilmittel sein, sowohl für die Augen als auch gegen Aussatz und Fieber sowie bei Kopfschmerzen und gegen alle Seuchen, von denen die Menschen heimgesucht werden. Aber doch ist der Same anderer Wale gut zu Heilmitteln, obschon er nicht so gut ist wie dieser."

Das Mittel, das hier unter anderm als gut gegen Aussatz erwähnt wird, im übrigen aber fast wie eine Panacee gerühmt wird, heisst auf altnorwegisch „hvals-auki", ein Wort, das *Fritzner* direkt mit Spermacet übersetzt. Letztgenanntes Wort ist ja = sperma ceti und bedeutet direkt übersetzt Same des Walfisches, vermutlich auf einer falschen Auffassung der Natur des Walrats beruhend. Dem altnorwegischen *hvalsauki* entsprechend findet sich im Altdänischen das Wort *hwals-óky*, das von *Henrik Harpestreng* in seinem Arzneibuch genannt wird. Es erwähnt 2): *Amra* oder *hwaelsöky* und empfiehlt es auf folgende Weise: „Es stärkt den Magen und den Unterleib und alle Glieder, inwendig, und am meisten bei alten Leuten und bei denen, die eine kalte Natur haben, besonders im Winter". Wie man sieht, wird hier nichts von der Anwendung des Mittels gegen Aussatz erwähnt, obgleich diese Krankheit (altdänisch *likwaerthing*) an mehreren Stellen in *Henrik Harpestrengs* Arzneibuch genannt wird. Es scheint daher, als ob wir es mit einem spezifisch norwegisch-isländischem „Rezept" gegen Aussatz zu tun hätten.

Was indessen in dieser warmen Empfehlung des „hvalsauki" als Heilmittel im „Königsspiegel" auffallend ist, ist der Umstand, dass speziell

1) Siehe hierüber Hæser, III, Seite 213 ff.

2) Henrik Harpestrengs dänisches Arzneibuch, aus dem 13. Jahrhundert, herausgegeben von Chr. Molbech, Copenhagen, 1826, Seite 51.

der Same des Röhrwals empfohlen wird. Professor *Guldberg* hat nun bekanntlich in einer Abhandlung „Die Waltiere des Königsspiegels" 1) versucht, die verschiedenen im Königsspiegel erwähnten Waltiere näher zu bestimmen. Er bemerkt darin über „reydr" 2): „Der Röydr ist als eine der grossen Finwalarten (Balaenoptera) zu deuten, entweder der gewöhnliche Finwal, balaenoptera musculus, oder der Blauwal, balaenoptera sibbaldii, der grösste aller jetzt lebenden Organismen". Mit andern Worten, das altnorwegische *reydr* lässt sich nicht mit einer einzelnen Art wiedergeben, sondern wenigstens mit zweien. Dies ist insofern von Bedeutung in dieser Verbindung, als sich Spermacet schwerlich bei einer der erwähnten Arten findet. Dieser Stoff rührt ja besonders vom Kaschelot, physeter mocrocephalus, her. Doch soll er sich auch bei balaena rostrata und bei einigen Delphinarten finden 3). Ob es indessen überhaupt bei einer der unter dem altnorwegischen Namen *reydr* zusammengefassten Walarten vorkommt, habe ich nicht erfahren können. Es liesse sich daher denken, dass der Stoff, der im Altnorwegischen als *hvalsauki* bezeichnet ist, gar nicht dem entspricht, was wir in der Jetztzeit Spermacet oder Walrat nennen, sondern dass damit ein anderer Stoff gemeint ist.

Es verhält sich freilich so, dass Cetaceum in früherer Zeit bedeutend grössere Verwendung als Heilmittel, sowohl äusserlich als innerlich, gehabt hat, als in unserer Zeit. Es ist mir jedoch nicht gelungen, detaillierte Aufschlüsse hierüber zu finden 4), zumal nicht, aus welcher Zeit sich dessen Anwendung datiert. Seine Rolle in der Gegenwart ist, obschon der Stoff offizinell in unserer letzten Pharmakopöe aufgeführt ist, sehr bescheiden. Es ist wesentlich ein Salbenkonstituens.

Es erscheint mir nicht unwahrscheinlich, dass der Stoff, worauf im „Königsspiegel" hingedeutet wird, nicht Walrat, sondern eher Ambra ist. Dieser Stoff, der bekanntlich ein Darmkonkrement vom Kaschelot 5) ist, wird in einer Reihe verschiedener Gegenden der Erde vom Meere ans Land gespült, darunter auch an den Küsten der Nord- und Ostsee. Es war im Mittelalter ein überaus hoch geschätztes und teuer bezahltes Medikament, das dasselbe Schicksal erlitten hat wie so viele der Medikamente des Mittelalters überhaupt, nämlich in der Jetztzeit wesentlich als Kosmetikum angewandt zu werden. Ambra wurde in derselben Weise

---

1) In Zoologische Annalen", 1. Heft. Ein Sonderabdruck der genannten Abhandlung ist von Professor Guldberg gütigst zur Verfügung gestellt worden.

2) l. c. Seite 38.

3) Hammarsten: Fysiologisk Kemi, 2. Auflage, S. 213.

4) Siehe z. B. Eulenburgs Realencyklopädie der gesammten Heilkunde, Art. Cetaceum.

5) Ebendaselbst, Art. Ambra.

wie Moschus 1) gebraucht, und es wurde ihm eine stark incitierende Wirkung zugeschrieben. Zur Stütze der oben ausgesprochenen Behauptung, dass das „hvalsauki" des Altnorwegischen wahrscheinlich auf diesen Stoff abziehlt, dient nun auch der Umstand, dass *Henrik Harpestreng*, wie erwähnt, von „Amra, hwalsöky" spricht, wo diese beiden Bezeichnungen deutlicherweise Synonyme sind. Er fügt hinzu: „*Das* ist am besten, was fettig und fleckig ist". Letzteres Adjektiv passt ja nicht auf Spermacet.

Es dürfte wohl im allgemeinen anzunehmen sein, dass Aussatz eine im Norden schon so zeitig wie zur Wikingezeit verbreitete Krankheit gewesen ist. Ein sicherer Beweis hierfür lässt sich wohl schwer führen, da das vorliegende Material so spärlich ist. Doch wäre es denkbar, dass man der Entscheidung der Frage auf sprachlichem Wege näher kommen könnte. Zur Stütze der obengenannten Behauptung scheinen jedoch besonders die alten Gesetzesverordnungen im „Gulatings- und Borgartingslov" zu dienen, da diese beiden erwiesenermassen, was grosse Teile betrifft, von sehr hohem Alter sind. So erklärt z. B. *Finnur Jonsson* 2): „Von den alten Gesetzen des Borgartings sind nur die „Christenretter" erhalten — —; diese stehen auf einer sehr alten Stufe und gehen zum grössten Teil bis ins 11. Jahrhundert zurück". Wenn nun die von *Ebbe Hertzberg* aufgestellte, im Vorhergehenden erwähnte Erklärung des Wortes *hörundfall* richtig ist — eine Auffassung, die auch *Konrad Maurer* teilte 3), — so dürfen wir mit Sicherheit davon ausgehen, dass die Krankheit „Spedalskhed" in Norwegen sehr alt ist. Denn beide Gesetzparagraphen, worin das Wort *hörundfall* vorkommt, und die im Vorhergehenden erwähnt worden sind, gehören ursprünglich dem ältesten norwegischen, weltlichen Eherecht an, indem der betreffende Paragraph im „Borgartingslov" nach *Konrad Maurer* augenscheinlich erst später übergeführt worden ist. Was nun das „Gulatingslov" angeht, so ist auch dieses in betreff grosser Teile von sehr hohem Alter, einzelne Teile schreiben sich sogar aus der Zeit Haakons des Guten her (im 10. Jahrh. n. Ch.); grosse Partien desselben verdankt man Olaf dem Heiligen (im 11. Jahrhundert n. Ch.) 4). Und wie man erinnern wird, kommt gerade in diesem letztgenannten Gesetz der unzweifelhafte Ausdruck „likpráir menn" für Aussätzige vor.

Ein ganz einfaches Raisonnement scheint es einleuchtend zu machen,

---

1) Dieser Stoff wird unzweifelhaft besprochen in einem isländischen Arzneibuch aus dem 13. Jahrhundert, das in Konrad Gislasons: 44 Pröver af oldnordisk Sprog og Litteratur, Kjöbenhavn 1860, S. 472 gedruckt ist.

2) Den oldnorske og oldislandske litteraturs historie, Kjöbenhavn 1902, II, 2, side 1003—1005.

3) Norges gamle Love, glossaret, art. hörundfall, 6.

4) Finnur Jonsson, l. c.

dass die Existenz dieser Gesetzparagraphen überhaupt eine deutliche Sprache von der Allgemeinheit der Krankheit redet. Es ist als Notwendigkeit empfunden worden, in gewissen Punkten Verordnungen zu haben, wie man sich eventuell mit Rücksicht auf die Krankheit verhalten sollte.

Hier muss jedoch natürlich der Vorbehalt getroffen werden, dass, wenn die alten Gesetze Krankheitsnamen gebrauchen, die wir mit Aussatz übersetzen, so dürfen wir diese Wörter nicht ohne weiteres mit den entsprechenden Krankheitsbegriffen unserer eigenen Zeit identifizieren. Selbstverständlich ist manches als *líkprá* bezeichnet worden, was wir bei unserer Kenntnis dieser Krankheit nicht so nennen würden. Ein näherer Hinweis ist indessen überflüssig.

Wie bereits früher erwähnt, ist es auffallend, das *líkprá* nicht in den gewöhnlichen Sagen vorkommt, speziell nicht in den isländischen historischen Sagen und in Snorres Königssagen. Auch in keinem der Eddagedichte findet sich dies Wort. Wenn ich sage, dass dies auffallend ist, so bedeutet dies, dass die altnorwegische Literatur keineswegs arm ist an Krankheitsnamen überhaupt, und es kommen gerade in den Sagen an manchen Stellen Allusionen von medizinischem Interesse vor.

Indessen gibt es eine Klasse von Sagen, in denen *líkprá* eine ziemlich grosse Rolle spielt, nämlich in den sogenannten Bischofssagen. „Biskupasogur" ist der Name einer grossen Sammlung von Sagen, die das Leben der isländischen Bischöfe vom Jahre 1056—1330 behandelt 1). Diese Sagen berichten nun in grosser Ausdehnung von den Wundern der Bischöfe, und dabei ist natürlich oft die Rede von Heilungen von Krankheiten. Sozusagen unfreiwillig werden dabei verschiedene charakteristische Züge von medizinischem Interesse 2) verraten. Unter diesen Heilungen finden sich nun mehrere, die *líkprá* angehen. An einzelnen Stellen finden sich auch kürzere Beschreibungen. So heisst es z. B. an einer Stelle folgendermassen 3): „Tjörve hiess ein Mann; er litt an einer schweren Krankheit der Hände. Sie wurden steif und *aussätzig* so dass er keinen Finger ausstrecken konnte, und diese Krankheit hatte 15 Jahre lang gedauert." Nun wird er freilich mit Hilfe des Heiligen „geheilt"; aber dies ist von geringerem Interesse in dieser Verbindung, da es wie alle andern Wunder wohl als „pia fraus" bezeichnet werden muss. An einer anderen Stelle in derselben Sage 4) wird erzählt, dass zu derselben Zeit, da das Begräbnis des Bischofs Thorlak stattfand „die Leiche des armen Mannes, der *aus-*

---

1) Sie sind in zwei grossen Bänden erschienen, Copenhagen 1858.

2) Zur Zeit bin ich mit diesem Gegenstand beschäftigt, der, wie ich hoffe, ziemliches Interesse für unsere älteste medizinische Geschichte haben wird.

3) Biskupasǫgur I, S. 115 (Bischof Thorlaks Sage; er starb 1186).

4) Seite 112.

sätzig war, in die Kirche kam, und der Bischof hatte ihn der Armut entrissen und bis an seinen Todestag gepflegt". An einer dritten Stelle 1) heisst es: „Eine Frau hatte einen jungen Sohn, der fast *aussätzig* war, und er wurde durch ärztliche Behandlung etwas gebessert (altnorw. *atgjörd* = *atgerd*, siehe *Fritzner*), ausgenommen die Füsse; die waren ganz und gar schwach." Diese Beispiele liessen sich leicht vermehren. Auch in mehreren aus dem Lateinischen übersetzten Heiligensagen, wie z. B. *Heilagra manna sogur* 2), wird „likpráir" s: Aussätzige genannt. Aber diese übersetzten Sagen haben natürlich keine Bedeutung für die Frage von der Verbreitung der Lepra im Norden zu jenen Zeiten.

Wie kommen nun zu der Frage, ob man im Altnorwegischen eine Krankheitsbezeichnung oder Krankheitsbeschreibung hat, die in irgend einem Grade auf *Syphilis* passen könnte. Das wenige, was zur Beleuchtung der Frage herangezogen werden kann, ist freilich ungenügend, um daraus entscheidende und sichere Schlüsse in einer so schwierigen Sache ziehen zu können. Da es aber trotzdem von einigem Interesse für die vorliegende Frage zu sein scheint, und da es nicht früher in der Literatur hervorgehoben worden, glaube ich, es dürfte eine kürzere Besprechung verdienen. Die wichtigste Quelle ist der Isländer *Svein Pálsson* (gest. 1840), der in der isländischen Zeitschrift „Félagsrít" für 1790 3) eine systematische Sammlung isländischer Krankheitsnamen vorgenommen hat mit dem Versuch, sie mit der Nomenklatur der gelehrten Medizin jener Zeit zu identificieren.

In diesem Verzeichnis finden sich nun zwei Namen, nämlich „Franzos" und „sárasótt". Über den ersteren wird bemerkt, dass die Krankheit morbus Gallicus gleich ist, dass sie im südlichen Lande (s: von Island) „oza" genannt wird, und dass sie eine ausländische Krankheit ist; es wird ferner auf *sárasótt* hingewiesen. Was dieses Wort betrifft, so ist zunächst zu bemerken, dass es in der altnorwegischen Sprache nicht vorkommt. In *Fritzners* Wörterbuch ist es nicht aufgeführt, auch *Cleasby-Vigfussons* Dictionary hat dieses Wort nicht, wohl aber „sárasyki" oder „sáraveiki", die sich jedoch auch nicht in der altnorwegischen Sprache finden, sondern in *Finni Johannæi:* Historia ecclesiastica Islandiae (Hafniae 1772) vorkommen. Vigfusson übersetzt es mit: a kind of scorbutic disease (?) und fügt hinzu: for a description of this illness see Hungrvaka (s: das

---

1) Seite 366.

2) Herausgegeben von Unger, I, Seite 699.

3) Findet sich nicht in unserer Universitätsbibliothek, wurde aber durch gütige Vermittlung des Herrn Oberbibliothekars *Drolsum* dem Verfasser von der grossen Königl. Bibliothek in Copenhagen geliehen.

Leben der 5 ersten Skálholtbischöfe in den „Biskupasogur"). Auf diese Beschreibung kommen wir unten zurück.

Zünächst wollen wir nun wiedergeben, was „Félagsrít" über *sárasótt* bemerkt: „Sárasótt", sagen viele, soll dasselbe sein wie „Franzos", und sie wollen damit beweisen, dass die Krankheit vor [unserer Zeit nach Island eingeführt worden sei, und es lässt sich nicht leugnen, dass die Leute im Nordlande sie „sáraveiki" nannten; aber nicht allein rechnet *Sira Odd* (ɔ: Verfasser eines isländischen Arzneibuches) *sáraveiki* für eine Art und Franzos für eine andere, sondern ich erinnere auch ausserdem einige, von denen gesagt wurde, sie hätten *sáraveiki*, und das war etwas ganz anderes als *Franzos*. Ich darf daher sagen, dass die Krankheit, welche die Alten *sáraveiki* nannten, und die bis vor kurzem im Norden so genannt wurde, nicht *Franzos* gewesen ist, sondern eher irgend eine Mischung von *holdsveiki* (Lepra) und Scharbock (scorbutus tertii generis, *radesyge*) oder Überreste von alter Drüsenkrankheit (scrofulo) oder anderen Geschwüren; zumal da diese Krankheiten ungefähr in derselben Weise wie *Franzos* vorgehen, sich von der einen Drüse zur andern schleichen, hier und dort auf die Beine übergreifen und schliesslich in Fäulnis (fui ɔ: kalter Brand) und schreckliche Geschwüre ausbrechen. So muss auch *sárasótt* gemeint sein in Bischof Thorlaks Sage von Jodis (siehe Kapitel 37). Und was kann wohl Bischof Gissurs Krankheit anders gewesen sein als *sárasótt?* (Hungrvaka, Kapitel 7)."

So weit „Félagsrít". Wir werden nun hören, wie die Erzählung lautet, die von Jodis berichtet. Leider ist sie nur insofern von Bedeutung, als sie einen Passus enthält, der ganz eigentümlich ist. Der Bericht ist in der Sage vom Bischof Thorlak 1) enthalten und lautet folgendermassen:

Ein Weib hiess Jodis, welcher der heilige Bischof Thorlak das Verbot auferlegt hatte, dem Gottesdienste beizuwohnen („þjónustu bann"); darnach unterwarf sie sich ihm und brach das Verhältnis ab, das er getadelt hatte (*skildist vid sitt meinn*, vergl. *meinnkona*, ɔ: Kebsweib). Aber kurze Zeit darauf kam sie in ein Liebesverhältnis zu einem andern Manne (altnorw. *þyddist hana annar madr*, *von þyda* — einen freundlich gesinnt machen, siehe Fritzner) *und sie wurde durch ihn unheilbar krank* („vanheil" im Texte bedeutet jedoch auch schwanger). Und da keine Aussicht vorhanden war, dass ihre Krankheit gebessert werden würde, so verstiess er sie; sie erlitt dann viel Böses und war oftmals infolge ihrer Leiden dem Tode nahe. . . . (Es folgt nun eine lange Beschreibung, wie sie „geheilt" wurde; dieser Bericht ist ohne Interesse.) . . . Sie war auch so dünn und schlank geworden, dass sie nicht mehr als $1^1/_2$ Ellen (nämlich Tuch) um sich gebrauchte, früher aber $4^1/_2$ Ellen (!!)",

1) Bp. I, Seite 375.

Schliesslich wollen wir die Punkte in der Erzählung der Bischofssagen von Bischof Gizurr (starb 1118) wiedergeben, die von nosologischem Interesse sind. Es heisst von ihm 1):

„Als Bischof Gizurr 75 Jahre alt geworden war, wurde er von so grosser Kränklichkeit befallen, dass er nicht vom Bette aufstehen konnte, und er war nicht im stande, sich auf die „Tingreise" (ɔ: Rechtsversammlung) zu begeben. . . . Aber die Krankheit nahm Überhand bei Bischof Gizurr, und wurde hart, heftig und beschwerlich, und es bildeten sich grosse Geschwüre über den ganzen Körper bis auf den Knochen, und die Schmerzen verursachten ihm viel Beschwer. Aber als es ihn sehr anzugreifen begann, und es den Leuten schien, dass sie hören konnten, dass seine Knochen bei Bewegungen klapperten, trat die Hausmutter, Steinunn, ans Bett und fragte u.s.w. . . . Schliesslich heisst es, dass er zwölf Tage vor der Columba messe (ɔ: 28. Mai) starb.

Dies ist alles, was von seiner Krankheit selbst erzählt wird, und das ist ja nicht viel, um eine Diagnose darauf zu bauen. Aus dem Zusammenhange ist ersichtlich, dass die Krankheit ca. 1 Jahr gedauert haben muss, indem er im Sommer des Jahres 1117 krank wurde und also am 28. Mai 1118 starb. Das Wesentliche in der Krankheitsbeschreibung ist, dass „sich grosse Geschwüre über seinen ganzen Körper bildeten"; dies kann indessen ebenso gut auf Lepra passen. Indessen ist es auffallend, dass die Bischofssage nicht selbst die Krankheit als *líkprá* bezeichnet, um so mehr, als diese Krankheit in diesen Sagen oft genannt wird. Es muss eher angenommen werden, dass es eine unbekannte Krankheitsform gewesen ist, von der Bischof Gizurr angegriffen worden war. Welche Krankheit dies gewesen sein mag, lässt sich selbstverständlich nicht bestimmen.

Die oben wiedergegebene Geschichte von Jodis ist im Grunde in dieser Verbindung nur interessant durch den Satz: „Kurze Zeit darauf kam sie im ein Liebesverhältnis zu einem andern Manne, und sie wurde unheilbar krank durch ihn". Dass *vanheil* nämlich hier nicht schwanger bezeichnen kann, scheint daraus hervorzugehen, dass später nicht die Rede ist von einer Entbindung oder dergleichen, während es im Gegenteil heisst, dass „sie oftmals infolge ihrer Krankheit dem Tode nahe war". Wenn nun diese Annahme richtig ist, sollte man den Bericht also dahin deuten können, dass der Verfasser der Bischofssage eine Vorstellung von einem „morbus sexualis" gehabt hat, ohne dass dies natürlich Syphilis zu bezeichnen braucht. Mehr darf man wohl schwerlich daraus folgern.

---

1) Bp. I, Seite 69.

Es muss nun schliesslich hervorgehoben werden, dass *Schleissner* 1) an zwei Stellen für die Auffassung in die Schranke tritt, dass *sárasótt* wirklich als Syphilis aufgefasst werden muss, gleichwie er auch die Frage wegen des Vorkommens dieser Krankheit auf Island zum Gegenstand seiner Untersuchungen macht. Danach scheint es, dass Syphilis zweimal epidemisch auf Island aufgetreten ist, nämlich in den Jahren 1528 und 1756. In beiden Fällen ist die Krankheit als *sárasótt* bezeichnet worden, gleichwie Antisyphilitika gegen die Krankheit angewandt wurden.

Zum Schluss dürfte es von Interesse sein zu bemerken, dass Professor *Daae* in einer historischen Abhandlung über „Christofer Throndsön Rustung, hans Sön Enno og hans Datter Skottefruen" 2) folgendes berichtet: Im Jahre 1543 wurde eine dänische Flotte ausgerüstet, um die niederländischen Küsten anzugreifen. Man hat noch die Gesetze aufbewahrt, denen die Mannschaft auf diesem Zuge gehorchen sollte. „Die Verordnungen, die gegeben wurden, um *die Verbreitung der venerischen Krankheit* unter den Matrosen zu hindern, sind *eine der ersten Spuren*, die man von dem Auftreten dieses schrecklichen Übels im Norden kennt". (Daae).

---

1) Island, undersögt fra et lægevidenskabeligt Synspunkt, Kjöbenhavn 1849, Seite 2, 57 og 189.

2) Norsk historisk Tideskrift 1872, Seite 113 ff.

EIN MEDIZINISCHES GUTACHTEN AUS DEM XVIII. JAHRHUNDERT

MITGETEILT VON DR. WITRY, *Trier*.

Ein Gutachten der medizinischen Fakultät der ehemaligen Universität Trier über einen kriminellen Abort mit Kindstötung oder eine Totgeburt finden wir im alten Dekanatsbuch der Universität. Es wird jetzt in der Stadtbibliothek in Trier aufbewahrt. Der Text des Gutachtens lautet: „1766 den 20 mertz wurde die facultas medic. von einem Hochlöbelichen churtrierischen Oberhof ersuchet über dass sub No. 1nw. beygelegtes Factum ein responsum medicum zu erteilen.

Bericht der medizinischen Fakultät zu Trier über dass von dem 22 Februarii 1766 von dem churfürstlichen Oberhof zu Trier zugeschickte Factum.

Er versammelte sich die Facultas medica in der Behaussung des Herrn Decan; ehe und Befohr sie aber ihren Bericht abstatten wollten ersuchten sie den Herrn Leibchirurgen Moritz, er möchte noch berichten und aussagen, wie er die damahlige inquisitin befunden, als er sie in dem Kerker visitirte. worüber dann selber folgendes ad protocollum dictirte: „Dass er noch wohl 6 schritt von der inquisitin entfernt er in ansehung des Leibes gleich beym eintritt des Kerkers aussagte, sie würde vermuthlich schwanger seyn; bey äusserlicher berührung aber des unterleibs, hätte er diessen unterleib in gestalt und form gefunden, als einer person, die welche zur ersten geburth schwanger gehet, denn derselben Leib Kügel rund erhoben, mit angespannter haut und durch eine vorhergehende geburth nicht relatiret zu seyn scheine. Nach Berührung des orificii uteri empfande er einen cadaverosen geruch, wodurch er dann prognosticirte, dass bald der abgang einer todten frucht erfolgen würde, wie dann auch in kurzem erfolget ist."

Da nun aus diesem Bericht des Herrn Leib Chirurgi Moritz erhellet, wie dass diejenige so Versicherten, dass die inquisitin gebohren hätte, grob gefehlet, indem unmöglich ist, dass man die Mutter Leer erkennen und aussagen kann, die doch ein Kind von 5 bis 6 Monath bey sich hat. Die (ein Wort undeutlich) ursachen, welche sie zu diesser irriger meinung verleitet haben, seynd lang nicht hinlänglich eine vorhergehende geburth zu versichern.

Dann wie vielfältige exemplen haben wir nicht, dass auch Ledige und Keusche weibsleuth milch in den brüsten haben; auf die frag des medici die hebam Solle durch dass orificium uteri internum visitiren mit einem finger, ob sie hierselbst keine resistentz gleich einem conings ay in der Blaasse verspüre worauf sie geantwortet, die mutter wäre zusammengerunnsselet, und wäre in ihrer ordentlicher Lage, wannalsso wahr wäre, dass die Personn gebohren und annoch in ihren nachwehen und reinigungen gegangen, gleichwie dass factum versichert, so hätten sollen Kunst-Verständige wissen dass dass orificium nicht in runsselen zusammen gezogen hätte konnen seyn, sondern leicht ein finger hätte konnen eingebracht werden. Die Zeichen des geblüths so man im Leinen wand gefunden, bekräfftigen im geringsten keinen abortum dann mehrere schwangere ihre reinigungen haben.

Ofters geschiehet auch, dass eine frau 4 bis 5 monat wohl traget, rund und dick aufdringet, durch vieles aber sich sàmmelendes geblüth ein Bluthflus entstehet, dass Kind durch Vielheit des geblüths ersterbet, welches da es als dann Keine Nahrung mehr zu sich nehmet, dass hirzu erforderliche geblüth in die Brüsten sich ergiesset; wie leicht kann dann alsso geschehen, dass der bauch zurück fallet, die brüsten milch bekommen, und sie von einem vorhergehenden bluthfluss noch einige überbleibsel können verspüret werden.

Es concludiret also eine facultas medica, dass aus angeführten Zeichen keine vorhergehende Geburth hätte können versichert declarirt werden; benente facultas antwortet auf die 3 aufgeworfenen Fragen alsso:

Erstlich es könne zwar geschehen, dass eine Person eins von 2 Kinderen verlihre und dass andere noch wohl über 20 Täg ruckbleiben mag, welches gleich bey abgang des ersteren nicht so bald erkennt werden kann, weil dass abgehende geblüth die Mutter zusammen fallen macht, nachdeme aber die rheinigungen gestillet, und sich die adere wiederum anfüllen, so erscheinet auch die noch ruckgebliebene schwangerschafth, welches aber von einer aufs Höchste 3 monathlicher schwangerschafth zu verstehen wäre.

2tens ob die noch überbleibende geburth per signa externa necessario nicht erkentlich, wird beantwortet, dass solche signa necessario de graviditate convincentia in solchem casu nicht zu ergründen wären und

3tens konte in solchem casu die Letztere für etwelche zeit so verborgen liegen, dass sie nicht verspüret werden könte.

In dem aber der facultati medic. überschickten facto, wo ein obwohl welkes, doch grosses Kind von 5 bis 6 monathen vorhanden wäre, hätte eine experte Hand ein solches erfinden könen und sollen.

Es ist diesses um so viel mehr gegrundet, dass der herr Leib-Chirurgus

Moritz 21 Täg nach der visitation (durch welche die inquisitin gebohren zu haben declariret wurde) durch einzigen augenschein sie schwanger vermuthete, und dessen durch erstere bestadtung versicheret geworden, ja welches die gleich darauf erfolgte geburth völlig bekräftigte, es waren 21 Täg eine gaar zu geringe Zeitfrist, in welcher ein bauch, der kürzlich als vollig leer und ohne Kind dem Richter ware angegeben worden, der gestalten aufgedrungen wäre, dass auch das anblicken allein die schwangerschafth bezeugte, urkund dessen haben sich decanus, professores und assessores unterschrieben so geschehen Trier den 12 märtz 1766.

Bericht der Medicinischen Facultät über den vom April 1766 von dem Churfürsth. Oberhof zu Trier zugeschichten Casum. N. 2.

Es konte sich die Facultas medica nicht versammelen weilen der Her Professor Settegast eine nothwendige Reiss thuen musste. Es liesse derowegen ihm Herr Decanus den casum überschicken um seyn votum in scriptis zu hinterlassen worauf er dann eigenhändig folgendes von sich gegeben.

Votum Infra Scripti.

Indeme nebst innerlichen Unruhen des sich über ihre schand quälend und Kränkenden gemüths genugsamme natürliche ursachen vor handen seynd, durch welche die frucht im mutter Leib habe absterben können, und die vorgebrachte argumenta Eines Lebenden foetus nicht nure nicht hinlänglich sonder auch gegen oftermahlige experientiam zu wieder laufen stat presumptio pro parte inquisita et suffragatur scientia medica dass die inquisitin ein todtes zur Welt gebrachtes Kind ihre Ehr zu bedecken habe verbergen wollen ita judico.

Trier, den 30. Martii 1766,

A. F. Settegast Justit. med.

Demnach von einem hochlöblichen churtrierischen Oberhof die facultas medica daselbst ersuchet worden in dem überschickten casu die fragen zu beantworten.

Erstlich ob juxta scientiam medicam nicht anders zu schliessen sey, dass gesagtes Kind todt gebohren si non. Es gestehen zwarn unterschriebene dass das sub Litt A beykommende votum wohl praesumptive gegründet, ja dass die beygebrachte argumenta experientiae öffters zu wiederlauffen, unterschriebene erkennen weiters dass ein zartes und enthaubtes Kind 5 bis 6 Tag im wasser liegend in den lungen leicht eine feilung habe contrahiren konnen und alsso die lungen Blätter, so gleich nach der geburth im wasser wären zu nieder gefunden, den 6ten Tag obwohlen sie nie mahlen zum respiriren gedient geschwommen haben.

Im geringsten konnen aber beyde unterschriebene nicht urtheilen dass huic praesumptioni suffragetur scientia medica, indeme solcher in keiner

praesumption gegründet sondern Mittel genug an hand gibt ex propriis suis visceribus in dergleichen fällen grundsätz zu fassen, es lernet uns obgemeldete scientia dass bey gebährenden sich solche zufäll erreichen in welchen nach gestalten sachen ein erfahrener medicus Kecklich aussagen kann, es werde eine todte frucht erfolgen, in andern zufällen daran zweifeln muss in andern eine lebendige der Mutter versprechen kann, da nun in dem überschickten casus unterschiedliche ursachen angeführet, so nach gestalten, umständen die erfolgte todte geburth zweiffelhafftig, und nach deren umfang, grösse, und daner dieselbe versichern konnen, so kann auch juxta scientiam medicam kein sicherer Schlus gestattet werden, es seye dann dass die inquisitin um diesse ursachen, zeichen nach allen ihren umständen, so wohl vor als nach der geburth sorgfältig erfraget werde, dann die beantwortung solcher fragen nothwendiger weiss erfordert wird, um juxta scientiam medicam über die zweite frag ein conclusum zu geben, da aber nun die inquisitin auf solche art nicht kann erfraget werden, als durch einen in diesser Kunst erfahrenen mann, wollen sich derowegen unterschriebene dahin beziegen, dass der inquisitin vor dem Richter durch den hern Leib-chirurgum Moritz, unseren wohl erfahrenen und geschickten accoucheur solche fragen möchten vorgehalten werden in welchen klärlich die in medicina gekründete und bey todter geburth vor und nach dem gebähren vorzustellende zeichen enthalten seyn aus welchen der inquisitin eigene äntworten hernächst die 2te frag ob dann juxta scientiam medicam glaublicher seye dass selbes todt gebohren, als dass nach lebendiger geburth auf ein oder andere arth ums Leben kommen seye desto sicherer kann beantwortet werden und hirdurch der inquisitin nicht zu wehe der justice aber gemäs geschehe urkund dessen haben sich unterschrieben Trier, den 8ten april 1766.

P. F. Leveling
praxcos professor
saluberrimae facult. p. t. decanus.
Henricus Palm. Joes. Nepomucenus Leveling saluberrimae facultat assessor.

REPERTORIUM OCULARIORUM INTER GRAECOS ROMANOSQUE

PAR LE DOCTEUR P. PANSIER, *d'Avignon.*

(Fin.)

STEPHANUS vide ROMANUS STEPHANUS.

STOLLUS BRITANNICUS. C'était un célebre oculiste, dit Galien (L. IV, c. 8).

STRATIOTA. *Collyrii Stratiotae haec compositio est* (Aetius T. II, S. III, 110).

STRATON DE BERYTE. Galien cité de lui un collyre (L. IV).

SULPICIUS vide HYPNUS SULPICIUS.

SUPERSTES vide PIENTUS SUPERSTES.

SYMFORUS vide ROMANUS SYMFORUS,

SYNEROS vel SYNEROTIS. *Collyrium diasmyrnum odoratum Synerotis*, dit Aetius (T. II, S. III, 109.)

SYRUS vide APPOLINATUS SYRUS.

TACITUS vide MUNATIUS TACITUS.

M. TARQUINIUS FLORENTINUS. Un cachet, trouvé à Bavai (Nord), porte : M(arci) Tarq(inii) Floren(tini ?) Dialepidos. — M. Tarq. Floren. Penicillum. — M. Tarq. Floren. Diasmyrnes. — M. Tarq. Flor. Diacisias. (Espérandieu No. 25.)

LUCIUS TARSENSIS. Donné par Galien et Aetius comme oculiste.

TAURUS vide JUNIUS TAURUS.

TERENTIUS ASTHENES. Son épitaphe de Medicus Ocularius se trouverait, d'apres. Espérandieu, dans le bulletin archéologique de 1892, p. 94.

TERENTIUS vide PATERNUS TERENTIUS.

TERENTIUS PISTUS. Medecin oculiste connu par son épitaphe. (in E. Brizio, *Pitture et sepolcri scoperte sull' Esquilino*, p. 35. no. 50 d'apres Espérandieu.)

THAJADUROS vide THEDOROS.

T. C. THEMISON. Son cachet, trouvé en Hongrie porte : Tib(erii) Cl(audii) Themisonis Lysipon(um) Ad Lac(rimas) Res(tringendas). — Ti. Cl. Themison Diasm(yrnes) P(ost) Imp(etum) E Ov(o). — Tib. Cl. Themisonis Stac(tum) Ad Clari(tatem). — Tib. Cl. Themisonis Sphaerion Pos(t) Imp(etum). (Espérandieu No. 123 bis).

F. THEON. Son cachet trouvé à Paris porte: Fl(avii) Theonis Ad Sic(cam) Lip(pitudinem) Et Claritatem. (Espérandieu No. 127.)

THEODOROS ou THAJADUROS. Médecin chrétien, antérieur à Bourzouih (milieu du VIme siècle) auteur des *pandectae medicinae* (perdues); cité par Razes à propos des affections oculaires. (Pergens).

THEODORUS vide PRISCIANUS.

THEODOTUS. Il est cité par Celse (l. VI, c. VI, 8) et par Aetius (l. VII, c. III) comme l'auteur de quelques collyres.

THEOPHILES PHILARETUS. Le *βιβλίον* Δ de son ouvrage *περὶ τῆς τοῦ ανθρώπου κατασκευῆς* contient quelques pages *περὶ ὀφθαλμῶν.*

.P. A. THEOPHILES. Son cachet, autrefois à Sienne, porte: P(ublii) Ael(ii) Theophiletis Coenon Ad Clar(itatem). — P. Ael. Theophiletis Stactum Ael(ianum). (Espérandieu No. 173.)

THEOPHILUS. Aetius cite le *collyrium liquidum Theophili* (T. II, S. III, 43) Myrepsus, le *collyrium asyncreton Theophili Chirurgi.* La citation de Myrepsus se rapporterait-elle à Theophilus Protospatanus, du VIIme siècle, auteur de différents traités sur la médecine et l'anatomie?

THREPTUS vide ALLIUS THREPTUS.

THREPTUS vide MAETIUS THREPTUS.

THYSON. Voici son histoire d'après une table votive du temple d'Epidaure:
Θύσων Ἑρμιονεὺς παῖς ἀϊδής. Οὗτος ὕπαρ ὑπὸ κυνὸς τῶν κατὰ το ἱαρὸν θεραπευόμενος τους ὀπτίλλους ὑγιὴς ἀπῆλθε.

Thyson d'Hermione enfant aveugle. En rêve il fut léché par un des chiens se trouvant dans le sanctuaire, et revint chez lui guéri.

(Baunack, studien auf dem Gebiete des griechischen und der Arischen Sprachen, Band I, Th. I. Leipzig 1886).

TIBERIUS SAMBINUS? Un cachet, probablement(?) d'origine italienne portait: Ti(berii) Samb(ini?) Lene Stact(um) Opo(balsamum) Cro(codes) Mel(in)on. (Espérandieu No. 63.)

TIBERIUS CLAUDIUS DI. vide CLAUDIUS DI.
„ CLAUDIUS ESYCHUS vide ESYCHUS.
„ CLAUDIUS MESSOR vide MESSOR.
„ CLAUDIUS ONESIPHORUS vide ONESIPHORUS.
„ CLAUDIUS THEMISON vide THEMISON.
„ JULIUS CLARUS vide CLARUS.
„ SAMBINUS vide SAMBINUS.

TITUS. Son cachet, trouvé à Houtain-l'Evèque (Belgique), porte: Titi Crocodes Ad Aspritudinem Et Sycosis. — Titi Basilium Ad Claritatem Opobalsam(um). (Espérandieu No. 72.)

TITUS ANTISTUS OMULLUS vide OMULLUS.
„ ANTONIUS vide ANTONIUS.

TITUS ASSUETINIUS SEVERUS vide SEVERUS.
„ ATTIUS DIVIXTUS vide DIVIXTUS.
„ BALBINUS vide BALBINUS.
„ CAIUS PHILUMENIS vide PHILUMENIS.
„ CLAUDIUS APPOLINARIS vide APPOLINARIS.
„ FLAVIUS RESPECTUS vide RESPECTUS.
„ JULIUS vide JULIUS.
„ JULIUS ATTALUS vide ATTALUS.
„ JULIUS VICTOR vide VICTOR.
„ JUNIANUS vide JUNIANUS.
„ LOLIUS FRONIMUS vide FRONIMUS.
„ MARTIUS SERVANDUS vide SERVANDUS.

Aelius TRYFON. Son cachet, trouvé à Collanges (Puy-de-Dôme), porte: (A)el(ii) Tryfonis ....sus Ad Cicat(rices). — ...Li. Tryfonis ...NUM AD Clar(itatem). — ...Li. Tryfonis Lasser(os) Ad Cla(ritatem). — ...Li. Tryfon... Epi(dos) Ad Asp(ritudinem). (Espérandieu No. 50.)

TRYPHON. Chirurgien crétois dont Galien cite un *medicamen ad ophtalmiam.*

TUTIANUS vide JUVENTUS TUTIANUS.

G. ULPIUS vide U. DECIMUS.

M. ULPIUS HERACLES. Ce nom se retrouve sur deux cachets:

1⁰. Cachet trouvé à Nimègue: M(arci) Ulpi(i) Heracletis Stratioticum. — M. Ulpi Heracl. Diarhodon Ad Imp(etum). — M. Ulpi Heracletis Cynarium Ad Imp(etum). — M. Ulpi Heracletis Talasseros A(d)...

2⁰. Cachet trouvé à Winseling, pres de Nimègue: Marci Ulpi(i) Heracletis Melinum. — Marci Ulpi Heracletis Tipinum. — Marci Ulpi Heracletis Diarices A(d) D(iatheses). — Marci Ulpi Heracletis Diamysus. (Espérandieu No. 117 et 190).

URBICUS vide INGENIUS URBICUS.

M. URBICUS SANCTUS. Ce nom se retrouve sur deux cachets trouvés à Mandeure:

Ier cachet: M(arci) Urbic(i) Sancti Amethyst(inum) Delac(rimatorium). — M. Urbic. Sancti Melin(um) Delac(rimatorium) Op(obalsamum) Re...

2me cachet: M(arci) Urbici Sancti Coenon Al K(a)ligi(nem). — M. Urbici Sanct(i) Stactum Ad Clarit(atem). — M. Urbici Sancti Cy(onarium). (Espérandieu No. 97 et 98.)

VALENTINUS vide VALERIUS VALENTINUS.

VALERIANUS vide PLINIUS VALERIANUS.

VALERIUS APER. D'apres une table votive trouvée dans le Tibre:

Οὐαλερίῳ Ἄπρῳ στρατιώτῃ τυφλῷ ἐχρημάτισεν ὁ θεός ἐλθεῖν καὶ λαβεῖν αἷμα ἐξ ἀλεκρυόνος λευκοῦ μετὰ μέλιτος καὶ κολλύριου τρίψαι καὶ ἐπί τρεῖς ἡμέρας ἐπίχρισαι ἐπί τοὺς ὀφθαλμοὺς καὶ ἀνέβλεψεν καὶ ἐλήλυθεν καὶ ηὐχαρίστησεν δημοσία τῷ θεῷ.

A Valerius Aper, soldat aveugle répondit le Dieu consulté, de mêler le sang d'un coq blanc avec du miel et d'en faire une pommade pour s'en frotter l'oeil pendant trois jours. Il recouvra la vue et vint remercier le dieu devant le peuple.

(GRUTER. De incrementis artis medicae per expositionem aegrotorum in vias publicas et templa, Lipsiae, 1749 in 4⁰.)

Q. VALERIUS SEXTUS. Son cachet, trouvé à Daspich (Moselle), porte: Q(uinti) Valeri(i) Sexti Stactum Ad Caligines Opobalsamatum. (Espérandieu No. 57.)

G. VALERIUS VALENTINUS. Son cachet. trouvé dans le Bedforshire, porte sur deux de ses faces: G(aii) Val(erii) Valentini Diaglauc(ium) Post Imp(etum) Lip(pitudinis). — G. Val. Valentini Mixtum Ad Cl(aritatem). (Espérandieu No. 175.)

VALERIUS AMANDUS vide AMANDUS.

„ FLAVIANUS vide FLAVIANUS.

„ LATINUS vide LATINUS.

„ PHILEROS vide PHILEROS.

„ SEDULUS vide SEDULUS.

VARIUS HELIODORUS vide HELIODORUS.

G. VASSILLIUS. Son cachet, trouvé à Clermont-Ferrand, porte: G(aii) Vassilli(i) Chelido(nium). (Espérandieu No. 47.)

VENULEUS C. L. ARISTOCLES. *Medicus* ou peut-être *faber ocularius* dont Manni (p. 21) rapporte l'inscription funéraire: C. Venuleio C. L. Aristocle Oculario De Vico Corneli. Vix(it) Ann(os) XXXVIII.

VERECUNDUS. Un fragment de cachet trouvé à Neris (Allier)en 1900, porte: Verec.... Scabr.... Verecundi Stactum Ad Scabritiem. (Revue épigraphique 1901 p. 185.)

VESPASIANUS. L'empereur Vespasien n'a qu'un seul fait de pratique oculaire à son actif. A Alexandrie il guérit un aveugle en lui crachant sur les yeux (Suétone, Vie de Vespasien, cap. VII. Tacite, hist. l. IV, c. 81.)

M. VICELLIUS HERASISTRATRUS. Son cachet, trouvé à La Hérie (Aisne), porte: M(arci) Vicelli(i) Herasistrati Crocodes. — M. Vicelli Herasistrati Diapsori(cum). — Marci Nardi(num). — Marci C(h)elido(nium). (Espérandieu No. 71.)

VICTOR vide T. JULIUS VICTOR.

VICTORINUS vide ATTIUS VICTORINUS.

„ NATALINUS vide NATALINUS VICTORINUS.

L. P. VILLANUS. Son cachet, trouvé à Metz, porte: L(ucii) P(ublii ?) Villani Diasmyrn(es) Post I(m)p(etum) L(ippitudinis). — L. P. Villani Dia... — L. P. Villani Dialepid(os) Ad As(pritudines). — L. P. Villani

Len(e) P(enicille) Ad Imp(etum) Lipp(itudinis) E L(acte). (Espérandieu No. 104.)

T. VINDACIUS ARIOVISTUS. Son cachet, trouvé à Kenchester (Herefordshire), porte: T(iti) Vindac(ii) Ariovisti Anicet(um). — T. Vindaci Ariovist. Nard(inum). — ... Vindac. Ariovisti Choron. — T. Vindac. Ariovisti... (Espérandieu No. 77.)

P. VINDEX. Son cachet, trouvé à Bordeaux, porte: P(ublii) Vindicis Dioxsu(s). — P. Vin... Arpas... (Espérandieu No. 35.)

VIRILIS vide SENNIUS VIRILIS.

L. VIRIUS CARPUS vide CARPUS.

VITALIO. Un cachet, trouvé à Bourges, porte sur une de ses faces: (V)italion(is) Nectar(ium). (Espérandieu No. 40.)

VITALIS vide ALBIUS VITALIS.

G. VITALIUS AMANDIO. Un cachet, trouvé à Daspich (Moselle), porte sur une de ses faces: G(aii) Vitali(i) Amandionis Cloron. (Espérandieu No. 57.)

M. VITELLIUS CRESCENS. Son cachet, trouvé en Angleterre, porte: M(arci) Vitel(lii) Cres(centis) Stact(um) Ad Clar(itatem). (Espérandieu No. 9.)

Caius XANTHUS. Son cachet, trouvé en 1902 à Saalburg (Allemagne) porte: C(aii) Xanthi Diamisus Ad Asp(ritudinem). — C. Xanthi Penicille Ad Im(petum). (Mittheilungen zur Geschichte der Medizin, 1902 p. 388).

ZOILUS. Il est donne par Galien (L. IV, c. 8) *ut medicus ophtalmicus.* Alexandre de Tralles, Aetius citent de lui un *collyrium nardinum* (T. II, S. III, 123.)

ZOROASTRE. Pline ne sait à quelle époque placer sa fabuleuse existence. *Tradidit Zoroaster*, dit Mizaldus, *anno toto oculos hujus dolores non sentire qui calices rosarum antequam in flores explicentur, levi tactu lustret, tribusque earum alabastrulis visum detergat, relictis rosis in rosario patente.* Antoine Mizaldus, médecin mort en 1598, surnommé l'Esculape français, est aujourd'hui aussi oublié que ses soporifiques oeuvres.

ZOZIMUS. Galien (l. IV, c. 8) et Paul d'Egine citent de lui un collyre.

AUS DER DANISCHEN VOLKSMEDIZIN

VON DR. KRISTEN ISAGER, *Ry Station.*

(Schluss.)

Ein unbewusster Rest dieses Glaubens ist wohl auch die Ehrfurcht und Furcht, womit das Feuer, insbesondere das Herdfeuer aufgefasst worden ist [1]. Selbst ein ganz unschuldiges Spielen mit ihm war eine Sünde, welche mit einem gewissen unklaren Grauen betrachtet wurde. Jede Verschmähung des Feuers wurde vom Volksglauben mit Strafe verbunden, oft so, dass die Strafe den Körperteil traf, welcher besonders an der Verschmähung teilgenommen hatte. Das Kind, welches in ein Feuer oder ein Licht spuckte, bekam Mundfäule. Der, der auf Feuer geharnt hatte, konnte sich Nachts über nicht trocken halten, und warf man den Stuhl kleiner Kinder aufs Feuer oder bloss in den Behälter für Asche, ehe selbst der kleinste Funke gelöscht war, so bekam das Kind Darmkolik. Noch jetzt erhalten die Kinder in manchen Häusern dieselben Warnungen, und es ist nicht die reelle Gefährlichkeit des Feuers, welche sie diktiert. Die in den Händen der Kinder so gefährlichen Zündhölzchen, haben sich ja nie solchen Respekt verschaffen können.

Mit der Feuerverehrung scheint auch in Verbindung zu stehen der Volksglaube an die heilende Kraft *der roten Farbe.*

Als *Finsen* [2], von einem physischen und physiologischen Raisonnement ausgehend, seine Vermutung von dem Nutzen, gewisse Krankheiten mit rotem Licht zu behandeln, aussprach, bemerkte er auch, dass ältere Aerzte ihre Blatternpatienten in rote Tücher gewickelt oder sie in Betten mit rotem Vorhang behandelt hatten. *Julius Petersen* [3] wies dann nach, dass die Behandlung ursprünglich aus der Volksmedizin stammte, und dass die Aerzte des Mittelalters, welche sie aufgenommen hatten, sich den Nutzen dadurch erklärt hatten, dass sie glaubten, die rote Farbe ziehe das Blut an die Oberfläche und wirke dadurch ableitend auf innere Organe.

Einige Jahre vorher hatte *Broberg* [4] die Anwendung der roten Farbe

---

1) *Feilberg.*
2) Hospitalstidende 1893—94.
3) Kopper 1897.
4) Bidrag fraan vaar Folkemedicin 1878. S. 6—21.

in der Volksmedizin erwähnt und Beispiele dafür angeführt, dass der Glaube an deren Nutzen noch rege sei unter den schwedischen Bauern, wie an vielen anderen Orten Europas. Noch kann hinzugefügt werden, dass man in Steiermark nach *Fossel* 1) bei Rotlauf und rotlaufähnlichen Entzündungen mit einem Stückchen roten Flanell in der Tasche geht, oder man bindet einen roten Zwirn um den angegriffenen Körpertheil. Einen roten Zwirn bindet man auch um den Körpertheil, welcher Sitz einer Geschwulst ist, damit sie sich nicht weiter ausbreiten soll. Bei uns erwähnen *Feilberg* und *E. T. Kristensen* die Anwendung roter Fetzen. Noch vor 20—30 Jahren konnte man auch in der Umgegend von Viborg Leute sehen mit einem roten wollenenen Zwirn um das Handgelenk, wenn sie an irgend einer Krankheit der Hand litten.

Broberg, welcher derjenige ist, der die meisten Beispiele vom Vertrauen des grossen Volkes auf rote Tücher und Schnüre gesammelt hat, meint, dass sie ursprünglich als ein Symbol des Feuers in Anwendung gebracht worden sind, und erzählt, dass die rote Farbe, ein rotes Tuch an eine Stange gebunden, in der heidnischen Vorzeit Gegenstand der Anbetung gewesen ist. Wie es die roten Beeren sind, die dem Vogelbeerbaum die Zauberkraft gegeben haben, so, meint er, ist es auch die feuerrote Farbe der Paeonea, welche deren Kernen die schirmende Macht gegeben hat. Sie werden in Schweden, wie hier in der Umgegend, besonders gegen Epilepsie und Zahnkrämpfe angewandt. Der, der sie trägt, trägt die Farbe des Feuers, obgleich in vermummter Gestalt, und stellt sich somit unter den Schutz dieser Macht.

Erde.

Es geschah vor ca. 10 Jahren hier in der Nähe, dass ein alter Käthner sein Bettzeug in die Erde grub und hier 24 Stunden liegen liess, um es von Ansteckungsstoff zu reinigen. Als die 24 Stunden vergangen waren, nahm er es wieder auf und benutzte es. Da seine Frau an der Schwindsucht gestorben war, hatte ich ihm den Rat gegeben, sein Bett im Hospital desinficiren zu lassen; einige Zeit später hörte ich zufälligerweise von einem Nachbarn, wie er meinem Rat gefolgt war. Er gestand auch gleich, als ich ihn fragte, dass er so gehandelt hatte, aber weshalb er eigentlich so gehandelt hatte, konnte ich nicht ausfindig machen. Er sagte nur, dass er nicht leisten könne, dass sein Bett „verdorben" würde, und dass „die Erde wohl das Kranke nehmen könne."

Die Leute hier wollen sonst diese Desinfectionsmethode nicht anerkennen,

---

1) Erw. Buch, 150—53.

und man weiss nichts davon, dass sie sonst angewendet wurde. Sie ist also vielleicht von dem alten Mann für diesen Fall erfunden worden, aber sollte dem auch so sein, so ist sie doch ein altes Mittel, welches benutzt worden ist, um eine neue Anforderung zu erfüllen.

Der Glaube des alten Mannes, dass die Erde das Kranke nehmen könne, wird schon im „Hávamál" angetroffen. 1) Erde wird hier gleichzeitig mit Feuer besprochen, und im Volksglauben und in der Volksmedizin werden diese Mittel auch gleichzeitig angewandt, und sie scheinen sich gleich gut gehalten zu haben.

In der Wundbehandlung, gleichgültig ob man die Wunde selbst oder das Instrument in Behandlung nahm, hat man, wie erwähnt, die Erde in Gebrauch gezogen, und ebenso ist sie benutzt worden bei „Edder", Dreck und Kreuzotterbissen. Gegen Zahn- und Lendenschmerzen hat man Erde auf die schmerzhaften Stellen gelegt; beim Wechselfieber sollte man sie in einem Säckchen auf dem Rücken tragen u.s.w. 2)

In dem jetzigen Volksglauben ist es häufig, obgleich nicht immer, Friedhofserde, besonders von einem frischen Grab, die man benutzen soll. Es ist doch leicht ersichtlich, dass die Forderung von „geweihter Erde" eine relativ späte Verbesserung einer alten heidnischen Sitte ist. Einige Mal fordert man auch, dass die Erde von einem Kreuzweg herstamme, und recht häufig wird verlangt, dass sie in einer Donnerstag Nacht schweigend oder von einem nackten Menschen geholt werde; alles dies deutet auf die heidnische Abstammung dieses Glaubens.

Gegen Krankheiten des Viehs wird das Mittel in derselben Weise benutzt. Man bindet Erde auf die Hörner der Kühe, um deren Hals oder schlägt sie damit auf den Rücken oder den Hinteren, was sich nach dem Sitz der Krankheit richtet 3). Man sieht im täglichen Leben die Erde auf eine Weise angewendet, die an die Anwendung des Feuers erinnert. Man streut geweihte Erde in das Nest der Gänse, in die Krippen der Kühe und Pferde oder auf ihr Lager im Stall. Vor hundert Jahren nahm der seeländische Bauer, wenn er im Frühjahr auf sein Feld kam, mit seinem Saatkorn eine Handvoll Erde und legte sie auf jeden Sack, den er von sich stellte, wahrscheinlich um die Triebkraft der Samen zu schützen 4). Sollte man ein Feuer löschen, so warf man einige Handvoll Erde in die Flammen, während man gleichzeitig im Kreis um dasselbe

---

1) Vers 137 u. mehrere Stellen.
2) *E. T. Kr.*
3) *E. T. Kr.*
4) *Junge:* Den nord själlandske Almue.

spazierte 1). Die Vorstellung, dass Erde ein Schutzmittel gegen alles Böse sei, hat junge Männer veranlasst, Friedhofserde in die Tasche zu nehmen, wenn sie zur Session sollten, es sollte dies Freinummer geben 2).

Der Glaube an Erde giebt sich auch in einer feierlichen Sitte kund, die noch vor wenigen Jahren in katholischen Dörfern Deutschlands anzutreffen war. Es wird erzählt, dass sich der Priester an gewissen Wallfahrtsorten — in diesem Falle alle seit der heidnischen Zeit heilige Plätze — beim Frühlingsfeste unter einen Baum stellt, und während die Gemeinde im Kreis um ihn geht, wirft er Weihwasser auf sie und Erde, die er von der Wurzel des Baumes aufsammelt 3).

Noch muss erinnert werden, dass die drei Handvoll Erde auf den Sarg eine Sitte ist, die die christliche Kirche von der alten heidnischen Kultur Roms übernommen hat. Und wenn man dort Erde auf oder nach dem Todten warf, ist es wohl in ähnlicher Absicht gewesen, als wenn man noch in späteren Zeiten bei uns ihm Feuer nachwarf.

Nicht selten sucht man dasjenige, was behandelt werden soll, mit der Erde in innigere Berührung zu bringen, als dadurch geschehen kann, dass man bloss etwas Erde darauf streut. In der Umgegend Viborgs ist es Brauch gewesen, wenn alle andere Mittel ohne Nutzen angewandt waren, das kranke Kind auf ein gepflügtes Feld zu bringen. Während die Sonne untergeht, wird das Kind mit Erde übergossen, so dass es einen Augenblick ganz verschwunden ist 4) oder man hat, wie es von vielen Seiten erzählt wird 5), Vertiefungen in die Erde gegraben, oder die Gräber auf dem Kirchhofe als solche benutzt, und den Kranken hineingelegt. Mitunter hat man ihn dann mit Brettern und Erde zugedeckt, über ihn hinweggepflügt und darin gesäht. Andere haben die Wäsche des Kranken vergraben, am liebsten an einem Donnerstag Abend, sie einen oder mehrere Tage in der Erde liegen lassen, dann wieder aufgegraben und sie dem Kranken wieder angezogen; ja, man hat sogar die Medizin des Arztes vergraben, um ihr mehr Kraft zu geben, ehe man sie dem Patienten gab. Ebenso hat man die Milch vergraben, wenn sie nicht normal war, sie wieder ausgegraben und der Kuh zu trinken gegeben. Von hier bis zu dem Gedanken, dass man durch Vergraben „kranke" Bettdecken heilen könnte, ist der Sprung nicht weit, und es ist leicht verständlich, dass unser Käthner auf ihn verfiel. Die Methode ist nach dem

---

1) *Thiele*: Dania IV.
2) *E. T. Kr.*
3) *Höffler*: Wald- und Baumkultus 1894 S. 84.
4) *Jens Kamp.*
5) *E. T. Kr.*

alten Gedankengang gebildet, wenn sie auch auf grössere Originalität keinen Anspruch machen kann.

Am meisten bekannt ist wohl die Sitte, Kranke durch einen Grassoden von einem Kreuzweg oder einem Kirchhof zu führen oder durch den Erdwall, der den Garten umgab. Sie scheint grosse Verbreitung gehabt zu haben und besonders bei Kindern mit Rachitis angewendet worden zu sein. Bei dieser Krankheit soll sie noch vor wenigen Jahren hier in der Gegend praktiziert worden sein.

Es ist in diese Behandlungsform ein neuer Moment hinzugekommen, den *K. Nyrop* 1) mit dem Wissen eines gelehrten Mannes und mit fesselndem Scharfsinn behandelt hat. Er weist diese Durchkriechungskur in fast allen primitiven Kulturen nach und sieht hierin, sowohl wenn sie durch Grassoden, als wenn sie durch Bäume vorgenommen wird, eine symbolisierte Geburt. Es unterliegt indessen keinem Zweifel, dass Erde auch ohne diesen Anhang von Symbolik vielfältig als schirmendes und reinigendes Mittel Anwendung gefunden hat. Man kann wohl dieses als Beweis betrachten, dass die mütterliche, Leben und Nahrung spendende Erde, wie das Feuer, einst Gegenstand eines Kultus gewesen ist, was die Mythologie auch aus anderen Gründen vermuten lässt. „In Gemeinschaft anbeten sie Nerthus, die mütterliche Erde" erzählt schon *Tacitus* 2) in seinem Buch Germania.

> „Je weiter wir in die Mythologie unseres Volkes eindringen, um so unzulänglicher erscheint es, sich auf die Grenzen unserer Heimat zu beschränken. Der Gesichtskreis muss sich auf alle diejenigen Völker erweitern, welche die Sprachverwandschaft als Glieder des grossen germanischen Gesamtstammes erweist. *Darunter nehmen die Völker des skandinavischen Nordens die vorzüglichste Stelle ein, und vieles, was bei uns zerstückelt und halb erloschen ist, erscheint in ihren Denkmälern völliger und klarer.*"
>
> *F. Kauffmann* 3).

Vor kurzem hat *Dr. M. Höfler* eine Darstellung der „altgermanischen Heilkunde" 4) versucht. Auf Grundlage deutscher Volksmedizin, wozu er selbst tüchtige Beiträge geliefert hat, Volkskunde und Litteratur des Alter-

1) *K. Nyrop*: Kludeträet. Dania I.

2) Uebersetzung von *H. F. Lefelii* S. 157.

3) *F. Kauffmann*: Deutsche Mythologie 1900 S. 22.

4) Handbuch der Geschichte der Medizin, herausgegeb. von *M. Neuburger* und *J. Pagel* 1901 H. 4.

tums giebt er eine Uebersicht über das Wissen und Können der alten berühmten Germanen auf dem Gebiete der Heilkunst, und er meint, dass sie in Kräutern, Steinen und Wörtern ihre wichtigsten und am häufigsten angewandten Mittel besessen haben. Dass die nahen Stammverwandten, die alten und nicht weniger berühmten nordischen Völker, dieselben Mittel in ihrer Heilkunst benutzt haben, ist wohl sicher genug; die Erinnerung an sie ist auch in unserer Volksmedizin wohlbewahrt. Beschwörungs- und Zauberformeln haben sich lange unter der gemeinen dänischen Bevölkerung gehalten, und wenn auch die alten Götternamen, die in ihnen vorkamen, gewöhnlich mit christlichen vertauscht worden sind, so ist ihre heidnische Abstammung doch deutlich genug. Ferner werden „Galler" 1) häufig in der Edda- und Sagenlitteratur erwähnt. Auch die heilende Kraft der Hünen- und Feuersteine und ähnlicher Steine ist bei uns bekannt, und die Entstehung des Glaubens an diese Dinge, wie an Stahl und Hufeisen, kann nur heidnisch sein. Dasselbe gilt wohl zum grossen Teil von den Kräutern und Bäumen, welche in grosser Menge als Volksmittel Anwendung gefunden haben. Wenn es auch hier schwierig sein mag, dasjenige auszuscheiden, was aus der Mönchsmedizin, der Schulmedizin späterer Zeiten und Apothekerlehre stammt, so findet man doch vieles in dem Vertrauen an die heilende Kraft gewisser Bäume (Eiche, Esche, Vogelbeerbaum u.s.w.) und Kräuter (besonders der stark riechenden), was den Eindruck der Originalität macht.

Feuer und Erde erwähnt *Höfler* dagegen nicht, wohl deshalb, weil diese Mittel, wie es scheint, in der jetzigen deutschen Volksmedizin nur selten getroffen werden. In der dänischen Volksmedizin, wie in dem dänischen Volksglauben überhaupt, spielen sie eine grosse Rolle. Der oben erwähnte Satz von einem Landsmann *Höflers*, wird ihnen dann vielleicht Recht geben, einen Platz in der gemeinschaftlichen altgermanischen Heilkunde zu fordern, soviel mehr, als sie ihr eigentlich zum Schmuck gereichen.

Wenn auch die Anwendung von Feuer und Erde in den Formen, die uns begegnen, gleich einen schrecklichen Eindruck machen, so gehören diese Mittel doch der Natur an, und das Vertrauen auf sie deutet darauf, dass neben dem Grauen vor den rätselhaften und launischen Mächten der Natur doch ein unklarer Glaube geherrscht hat, dass dieselbe Natur auch helfen könne, wenn man mit ihr bloss in den richtigen Bund trat.

---

1) Zauberformel.

DIE NASENHEILKUNDE DES HIERONYMUS FABRICIUS AUS AQUAPENDENTE.

[1537—1619 Prof. zu Padua.]

Übersetzt und mit Anmerkungen versehen
von Dr. CARL KASSEL, *Posen.*

(Schluss).

Ueber die Wunden der Nase und zuerst ueber die einfache Schnittwunde der Nasenhaut.

Es handelt sich jetzt um die Wunden der Nase, wobei man zuerst wissen muss, dass die Nase in ihrem oberen Teile aus Knochen, in ihrem unteren aus Knorpel besteht. Daher kann bei Verwundung entweder nur die Haut getroffen werden oder zugleich mit der Haut die Knochen und die Knorpel, hauptsächlich im unteren Teile, wo zuweilen der Knorpel so heftig verwundet wird, dass der ganze Nasenvorsprung und ein Teil des Flügels abgeschnitten wird und abfällt. Das sind die Arten von Verwundungen, welche die Nase betreffen.

Wenn nur die Haut, sei es in ihrem oberen oder unteren Teile verletzt ist, muss man sich gänzlich der Naht enthalten, man muss die Ränder aneinanderziehen und dann Klebstoff verwenden, damit keine Spuren der Narbe zu sehen bleiben. Denn da die Nase von allen Teilen des Gesichtes am meisten hervorragt, ist sie am meisten sichtbar. Daher pflegt die Narbe an der Nase mehr in die Augen zu fallen, als die an anderen Körperteilen. Daher muss man bei einer derartigen Wunde ganz sicher und ausschliesslich auf die Schönheit Bedacht nehmen, was geschieht, wenn die Ränder mit Leim aneinandergezogen werden. Zuweilen ist der Schnitt so geringfügig, dass ganz schmale Leinenstreifen, mit Eiweiss durchnässt, fürs erste genügen. Zuweilen genügen auch für die übrige Zeit ganz schmale Leinenstreifchen, mit etwas Wachssalbe bestrichen und aufgelegt, wie es bei der Stirnwunde beschrieben ist. Hierbei lohnt es sich, zur Narbenbildung weiche Heilmittel anzuwenden, wie ich sie bei der Stirnwunde beschrieben habe, damit die Narbe schön werde und den Augen kaum sichtbar.

Ueber die Wunde des Nasenbeins.

Trifft die Wunde die Nase in ihrem oberen Teile, und zwar mit Verletzung des Knochens, dann muss man wissen, dass die Verwundung

mit einem Bruch einhergeht. Daher muss man darauf Bedacht haben, erst den Bruch einzurichten, dann die Wunde zu vereinigen.

Das erste geschieht dadurch, dass man ein eisernes oder hölzernes Spatel, welches bequem in die Nase hineingeht, einführt. Von aussen muss man mit den Fingern gerade drücken und die gebrochenen Knochen einrichten. Ist auf diese Weise die Nase gerade gemacht, so müssen wir in die Nase eine Kanüle einführen, eine knöcherne, silberne oder eiserne, die aber nicht rund sein darf, sondern lieber flach, entsprechend der Höhlung der inneren Nase. Diese Kanüle soll so lang sein, dass sie unten heraussieht und so fortgenommen werden kann. Sie kann allerdings zuweilen auch aus einer Gänsefeder bestehen, wenn nichts anderes zur Hand ist. Diese Kanüle leistet dreierlei. Erstens schützt sie den wieder eingerichteten Bruch, schont ihn und verhütet, dass die Knochen weiter nach innen hervorbrechen. Dann erhält sie die Athmung, solange sie das Nasenloch breit offen erhält. Dann gewährt sie einen offenen Durchgang für die aus dem Gehirn herabkommenden Absonderungen, dann aber auch für die von hinten herabfliessenden Wundjauchen. Aber zu merken ist, dass eine derartige Kanüle nicht zu weit nach oben geführt werde, damit kein Niesen erregt werde, weil das Niesen das Zusammenwachsen des Bruches verhindert.

Nachdem der Bruch eingerichtet ist, müssen die Wundränder bis zur gegenseitigen Berührung aneinandergebracht werden, was zunächst mit schmalen, in Eiweiss getauchten Leinenstreifen geschieht und mit Werg, später mit zusammenziehenden Heilmitteln. Es wird nicht ohne Nutzen sein, diese trocken von aussen aufzustreuen, und zwar wegen des Knochenbruches, welcher stärkere Austrocknungsmittel verlangt.

Was die Narbe betrifft, so können nach Vereinigung der Knochen Mittel aufgelegt werden, welche eine schöne Narbenbildung bewirken. Denn wenn man sie feucht auflegt, um eine schöne Narbe zu erzielen, vor der Vereinigung der Knochen, dann kann es geschehen, dass eine zu grosse Knochennarbe darunter wächst und dass die Wunde zu unförmig ist, mehr durch die Art dieser als durch die der Narbe. Daher habe ich bei Verwundung der oberen Nase sehr wohl den weichen Klebemitteln die festeren bevorzugt, z. B. Armenische Erde, Schlangenblut, zu feinstem Staubmehl gestossen. Zuweilen, wenn der Bruch bedeutend ist, legen wir dieselben Medikamente, mit Eiweiss zur Honigdicke vermischt, auf, indem wir innen die Kanüle selbst damit bestreichen. Aber wir müssen die Kanüle mit ganz dünner Leinwand belegen, damit auf ihr das Medikament festhaftet und nicht wegen der Glätte der Kanüle sofort abfalle.

Geht die Wunde quer auf den Knochen, dann ist auch ein Verband notwendig. Dies geschieht, indem man zunächst von beiden Seiten zwei

Polster aus mehrfach zusammengelegten Leinen anlegt, die in dunklen herben Wein getaucht und wieder ausgedrückt sind. Darauf nimmt man ein Bändchen, das in der Mitte ein Loch hat, durch welches kaum die Nasenspitze hindurchgeht; dieses zieht man nach hinten über den Kopf nach dem Hinterhaupt und binde es so fest. Dieses Bändchen muss fest angebunden werden, damit es den Abfall der Nase verhindert. So wird das eine Band ganz eng an die Grenze zwischen Nase und Oberlippe gelegt und wird in ähnlicher Weise von hier aus noch hinaufgebunden, wie das erste. Dabei wird es nötig sein, damit die derartigen Bänder fester haften, ein Band über den Schläfen rundherumzulegen und dort mit einem Faden die anderen Bänder festhalten. Hiermit sind auch die vorgelegten kleinen Kissen zu befestigen und anzuhängen. So heilt die Nasenwunde, bei der ein Knochenbruch vorliegt.

Ueber die Wunde des Nasenknorpels.

Die Nasenwunde, welche in den Nasenknorpel dringt, erfordert dieselbe Kanüle; dann müssen die Wundränder angezogen und mit Streifen befestigt werden. Auf sie kommen die oben angeführten Heilmittel.

Wenn aber der knorplige Teil der Nase im Ganzen abgeschnitten ist, dann ist eine derartige Wunde unheilbar. Damit nun eine so grosse Entstellung durch den Verlust der Nase im Gesicht nicht sichtbar bleibe, hat die Kunst einen Ersatz für die verlorene Nase erdacht. Und die ersten, welche einen Nasenersatz verstanden haben, waren die Calaber, dann kam die Kunst zu den Aerzten von Bologna. Die Methode ist aber so mühsam, schwer und langwierig, dass die, welche sich ihr unterzogen haben, wenn sie eine Reparatur der Nase wieder nötig hatten, sich ihr nicht mehr unterwarfen. Dies ist die Ausführung der Operation: ein Nasenflügel wird angeschnitten. Dann wird ein Einschnitt in die Haut des entsprechenden Armes gemacht, der grösser ist als der Nasendefekt. Die Haut wird nun mit dem angeschnittenen Nasenflügel zusammengenäht, der Arm nachher an den Kopf befestigt, damit er sich nach keiner Seite hin bewegen kann, weil, wenn er bewegt werden würde, ein Zusammenwachsen nicht möglich wäre. Nach erfolgtem Anwachsen werden wieder reichlich tiefe Einschnitte in die Nase gemacht, so dass das rote Fleisch erscheint und nicht die Reste der Wunde zu sehen sind. Dann wird der benachbarte Teil des Armes eingeschnitten und an die Nase angelegt und mit ihr vernäht. Und dies so oft wiederholt ausgeführt, bis die ganze Nase mit Einschnitten versehen ist und die Armhaut vollständig vom Arme getrennt ist und mit der Nase verwachsen ist. Viele tadelnde Bemerkungen hätte ich bei dieser Behandlung anzuführen,

wenn ich nicht wüsste, dass hierüber ein Lehrer ein grosses Buch veröffentlicht habe.

Anmerkungen.

1. [Paulus von Aegina entstammte der alexandrinischen Schule. Er lebte in der zweiten Hälfte des 7. Jahrhunderts, wahrscheinlich grösstenteils in Aegypten und Kleinasien und gehörte zu den bedeutendsten Aerzten der damaligen Zeit.

2. Albucasis, „Galen der Araber," „Fürst der Aerzte," genannt, war einer der Hauptvertreter der arabischen Chirurgie; stammt aus el Zahrá bei Cordova und lebte als Arzt in Cordova zu Ende des 10. bezw. Anfang des 11. Jahrhunderts. Er lehnte sich vorwiegend an Paulus von Aegina an.

3. Die Definition der Polypen ist bei Albucasis doch schärfer. Er unterscheidet sehr wohl weiche, hellfarbige, schmerzlose von dunklen, harten, schmerzhaften. Jene sind gutartig, diese sind krebsig.

Das Citat aus Albucasis ist im Text durch die Worte „Albucasis lib II" abgegrenzt. In der von mir benutzten lateinischen Uebersetzung des Albucasis von Joh. Channing, Oxonii M D G C LXXVIII finde ich von dieser Topographie nichts.

4. Nach Hippocr. (de locis in homine Cap. III) führt eine Ader vom Scheitel nach der Nase und teilt sich am Nasenknorpel nach beiden Seiten hin in Aeste.

5. Weder bei Albucasis noch bei Paulus ist dieses Mittel „blandientibus tantum lactare" erwähnt, (blandientibus tantum lactandum).

6. Aulus, Cornelius Celsus, 20—30 v. Ch. bis 45—50 n. Ch. lehnte sich vorwiegend an Hippokrates und Aeklepiades an, der früheste unter den römischen ärztlichen Schriftstellern.

7. Im Buche 3, Kap. 3 bespricht Hier. Fabr. die Behandlung der Narben. Nach Polypenoperationen kommen wohl nur die in Betracht, welche austrocknen und adstringieren (sioccant et carnem densant): trockene Charpie, Silberglätte Ostreum, pulverisierte Muscheln, Ofenbruch (Diphryges, d. i. der Rückstand nach Ausschmelzen von Kupfer, Zink etc.), Fichtenrinde, trockner Harz, Stabwurz, Knochenasche, Iriswurzel, Dintenfisch, gebranntes Rinderhorn, u.s.w.

8. Albucasis, Buch 2, Kap. 24 operiert viel planvoller, als es Fabricius darstellt: mit Haken und dünnem Messer entfernt er alles, was er fassen kann. „Wenn aber Flüssigkeit nicht sich in dem Gaumen entleert, wie es sein muss, dann wisse, dass im oberen Teile des lockeren Knochens

(sc. Ossis ethmoidis), wohin beim Schneiden das Instrument nicht gelangt, Fleisch gewachsen ist." Für diese hochsitzenden Polypen wendet A. die Fadenmethode an. Er lässt die Sonde, welche den Faden trägt, durch den Inspirationsstrom ansaugen, (spiritum suum attrahat) bis er hoch oben in die Nase und zum Rachen herauskommt, wie es die Knaben in der Schule sehr oft treiben (saepissime vero eiusmodi faciunt pueri in scholis.)

Die Methode ist schon von Hippokrates beschrieben und wurde von Voltolini wieder in seine Praxis aufgenommen. („Voltolini, die Krankheiten der Nase etc. Auflage 1888, Seite 308). Nur belasten H. u. V. den Faden noch mit einem Schwamm, der durch Fäden, wie Hipp. sagt, fest gemacht wird, sodass dieser Schwamm als Knoten aufzufassen ist, der an Grösse die anderen Knoten des Fadens übertrifft.

9. Die Blutstillmittel des Celsus (V, I) sind: Eisenvitriol, roter Atramentstein, Akaziensaft, Lycium mit Wasser, Weihrauch, Aloe, Gummi, gebranntes Blei, Porree Blutkraut, Kimolische Erde oder Töpferthon, gelber Atramentstein, Kaltes Wasser, Wein, Essig, Alaun, melische Erde, Eisen- und Kupferhammerschlag.

10. Ueber den dunklen Wein schreibt Hier. v. Aquap. in seiner Chirurgie, über die Wunden, Buch 2: man tränkt Schwamm oder Leinwand mit ihm, drückt jene aus und legt sie um die Wunde herum, hauptsächlich, wo der Säftestrom nach der Wunde gefürchtet wird. So treibt man nämlich den Strom zurück, der (kranke) Teil wird ausgetrocknet und gekräftigt. Zur kräftigeren Wirkung kochen wir Wegerich, Rosen und im Winter Chamaemelon im Weine auf. Brauchen wir noch stärkere Zusammenziehung (astrictio) so machen wir (mit dunklem Wein) eine Aufkochung von Granatäpfeln, von wilden Granatäpfeln, Myrrhe und Alaun. Chamaemelon, nach P. von Aegina Buch 7 auch Anthemis genannt, ist ein gelind reizendes äusseres Mittel.

11. Ueber die Nasenpolypen spricht Hippokrates nur an wenigen Stellen.

„Die Leiden," Kap. 5 (die Zitate aus Hippokrates gebe ich nach der vorzüglichen Uebersetzung von Dr. Robert Fuchs wieder.)

„Wenn sich in der Nase ein Polyp bildet, so entsteht eine Art Emphysene (Abschwellung) und es ragt ein Tuma schräg aus der Nase hervor. Der Polyp wird entfernt, indem man ihn vermittelst einer Schlinge aus der Nase in den Mund herunterzieht, andere faulen unter Einwirkung eines Arzneimittels ab. Der Polyp entsteht aber durch den Schleim..

(Dies sind die Krankheiten, welche vom Kopfe ausgehen). „Die Krankheiten" II Kap. 33 ff.

„Wenn ein Polyp in der Nase auftritt, so hängt er mitten aus den Knorpelmassen heraus, sowie ein Zäpfchen. Wenn der Betreffende den

Athem ausstösst, geht der Polyp nach aussen und ist weich, wenn er den Athem einzieht, geht der Polyp nach hinten. Patient hat eine gedämpfte Stimme, und wenn er schläft, schnarcht er. Unter solchen Umständen schneide man ein Stückchen Schwamm rund, forme daraus ein Bällchen, umwickle es mit einem ägyptischen Linnenfaden und mache es (auf diese Weise) fest. Die Grösse desselben aber sei so, dass es in die Nasenöffnung hineinpasst. Man binde das Schwämmchen mit einem vierfachen Faden fest; die Länge eines jeden derselben aber soll eine Elle betragen. Diese Fäden vereinige man hierauf an dem einen Ende, nehme einen dünnen Zinnstab, welcher an dem einen Ende ein Oehr hat und stecke den Stab mit seiner Spitze (durch die Nase) bis in den Mund. Nachdem man ihn erfasst hat, fädle man den Faden in das Oehr ein und ziehe solange (nämlich an dem Zinnstabe), bis man den Anfang (der Fäden) fassen kann. Darauf lege man einen Geisfuss unter das „Zäpfchen," zerre in entgegengesetztem Sinne und ziehe so lange, bis man den Polyp herausgezogen hat. Nachdem man ihn aber herausgezogen und das Blut zu fliessen aufgehört hat, wickle man um eine Sonde trockne zu Charpie zerzupfte Leinwand. Im Uebrigen aber koche man (Kupfer =) Blüthe in Honig auf, bestreiche die Charpie damit und lege sie in die Nase. Wenn die Wunde bereits in Heilung übergeht, mache man sich eine Bleistange, welche bis zur Wunde hinaufreicht, bestreiche sie mit Honig und führe sie so lange ein, bis der Betreffende wieder gesund geworden ist."

Ein anderer Polyp.

„Es füllt sich die Nase mit Fleischstückchen. Das Fleisch erscheint, wenn man es anfühlt, hart, und Patient vermag nicht durch die Nase zu athmen. Unter solchen Umständen muss man eine Röhre einführen und mit drei oder vier Eisenstäben brennen. Nachdem man aber gebrannt hat, lege man zerriebene schwarze Nieswurz in die Nase, und wenn das Fleisch verfault und herausgefallen ist, bestreiche man Leinwandcharpie mit Honig und mit (Kupfer =) Blüte und führe sie ein. Sobald aber die Wunde in Heilung übergeht, lege man das mit Honig bestrichene Blei ein, bis Patient genesen ist."

Ein anderer Polyp.

Innen ragt aus dem Knorpel ein rundes Fleischstück hervor; wenn man es befühlt, erscheint es weich. Unter solchen Umständen nehme man einen Sehnenfaden, mache an demselben eine kleine Schlinge, wickle einen dünnen Faden darum, hierauf stecke man das andere Fadenende durch die Schlinge hindurch, wobei man eine grössere Schlinge macht

(als die andere war). Darauf fädele man das Ende der Schnur durch den Zinnstab, lege alsdann die Schlinge in die Nase ein, lege die Schlinge mit Hilfe einer mit einem Einschnitt versehenen Sonde um den Polyp herum, ziehe, sobald der Faden herumgelegt ist, den Stab nach dem Munde durch, erfasse ihn und ziehe in der nämlichen Weise, indem sich die Schlinge dagegenstemmt. Nachdem man den Polyp herausgezogen hat, behandle man den Patienten, wie den vorigen."

Ein anderer Polyp.

„Innen am Knorpel entlang wächst aus irgend welcher Veranlassung etwas Hartes, es hat das Aussehen von Fleisch; wenn man es aber berührt, klingt es wie Stein. Unter solchen Umständen spalte man die Nase mit einem Messer, reinige sie und gebrauche dann das Glüheisen. Nachdem man das gethan, nähe man die Nase wieder zu und heile die Wunde durch Bestreichen mit der Salbe; man lege ein Stück Zeug ein und, wenn es ringsum faulig wird, streiche man die dem Honig beigemischte Kupferblüte auf. Die Heilung führe man aber mit Hilfe des Bleistabes herbei."

Ein anderer.

„Es wachsen aus der Knorpelwand an der Spitze eine Art kleiner Krebsgeschwüre schräg hervor. Alle diese muss man aber wegbrennen. Nachdem man sie weggebrannt hat, streue man Nieswurz darauf. Anmerkungen zu den Kapitel „Ueber die Stinknase (Ozaena), das Nasengeschwür."

12. Celsus Aul. Com. grenzt den Begriff der Ozaena anatomisch scharf ab. Im VI Buche, 8 Kap. spricht er allgemeinn von Verschwürung in der Nase. Dann fährt er fort: *Dringen aber solche Geschwüre bis auf den Knochen*, haben sie mehrere Schorfe und einen widrigen Geruch, diese Art der Krankheit nennen die Griechen ὀξαῖνα, so kann dagegen fast kein Mittel helfen. Nichts desto weniger kann man jedoch einiges versuchen. Man schere z. B. die Kopfhaare bis auf die Haut ab, mache anhaltend heftige Reibungen und Begiessungen mit vielem warmem Wasser: ausserdem gehe der Kranke viel spazieren und führe eine mässige Diät, mit Vermeidung scharfer und sehr nahrhafter Speisen. Hierauf bringe man in die Nase selbst Honig mit einer geringen Quantität von Terpentinharz. Dies verrichtet man mittelst einer mit Wolle umwickelten Sonde. Der Kranke muss dann durch Anziehen des Athems diese Flüssigkeit so lang in die Nase ziehen, bis er den Geschmack davon im Munde spürt. Hierbei lösen sich die Schorfe, die man dann durch Anwendung von Niesemitteln herausbefördert. Sind die Geschwüre rein, so

bringt man Dämpfe von warmem Wasser daran = dann wendet man in Wein gelöstes Lycium an, oder Oelhefe oder Extrakt unreifer Trauben oder den Saft der Münze oder des Andorns oder Eisenvitriol, den man glühete und nachher zerrieb; = oder man reibt das Innere der Meerzwiebel und setzt einer jeden der genannten Substanzen Honig zu. Zu den übrigen Substanzen setzt man nur eine sehr geringe Quantität Honigs, zu dem Eisenvitriol aber so viel, dass die Mischung eben flüssig ist: zu der Meerzwiebel kommt noch eine grössere Quantität. Nun umwickelt man eine Sonde mit Wolle, taucht sie in das betreffende Mittel und bestreicht damit die Geschwüre. Hierauf nimmt man Charpie, wickelt sie zusammen, giebt ihr eine längliche Form und bestreicht sie mit demselben Mittel, dann bringt man sie in die Nase und befestigt sie nach unten zu gelinde. Dies muss im Winter und Frühjahr zweimal, im Sommer und Herbst aber dreimal täglich vorgenommen werden."

Paulus von Aegina giebt Buch 3, Kap. 24 ein kompliziertes Recept gegen die Ozäna an: gelber und roter Atramentstein, Myrrhe je 7 Drachmen, Eisenvitriol 6 Drachmen, faseriger Alaun, Galläpfel, Kupferhammerschlag je 4 Drachmen, runder Alaun 2 Drachmen, Weihrauch 1 Drachme, 1 Sextarius Essig. Das Ganze wird in einem ehernen Gefäss gekocht. Hat es Honigkonsistenz erlangt, brauche man es mit Charpie.

Ein anderes Rezept: Aus Grünspan und Kupferhammerschlag zu gleichen Teilen stelle ein trocknes Medikament her.

Nun folgen noch zwei Vorschriften gegen den schlechten Geruch aus der Nase: Myrrhe, Akazie, Amom je eine Drachme, in Honig gekocht, wird hoch in die Nase eingeführt und da befestigt.

Ferner: Amom, Myrrhe, trockne Rosen zu gleichen Teilen, hierzu Nardensalbe. Mit der Mischung wird das Geschwür eingestrichen.

In diesem Kapitel finden wir noch Rezepte gegen Nasengeschwüre = also auch P. v. Ae. trennt diese von der Ozaena. =

Hyppokrates „Die Krankheiten" Kap. 10 „ . . . dass es vier Arten Feuchtes gebe, welches dem Menschen schädige, Blut, Wasser, Schleim, Galle und vier Quellen für dieselben: vier Stellen aber, behaupte ich, giebt es für sie, durch welches der Mensch sich van jedem einzelnen reinigt, der Mund, die Nase, der After und die Urethra."

13. Die Syphilis wurde damals in Frankreich als morbus neapolitanus, in Italien als morbus gallicus bezeichnet. Jedes dieser beiden Länder wollte damit den geographischen Ursprung der Seuche bezeichnen. Unter anderen Deutungen geht eine auch dahin, das Wort gallicus mit dem angelsächsischen gäle, Geilheit, fleischliche Lust in Verbindung zu bringen.

COMMUNICATION.

Une Exposition Internationale à Anvers est annoncée pour les mois d'Avril et Mai 1906. La partie de la médecine et de l'hygiène y occupera une place très importante. Nous engageons fortement les fabricants à participer à cette exposition, qui est patronée officiellement et placée sous la très haute Présidence de S. A. R. Madame la Comtesse de Flandre. Tous les renseignements peuvent être demandés au Secrétariat, 26, rue d'Arenberg *Anvers*. (Cercle Royal Artistique).

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. HISTOIRE DE LA MEDECINE.

ALLEMAGNE.

Eugen Holländer, Chirurg in Berlin, *Die Karikatur und Satire in der Medizin.* Mediko-kunsthistorische Studie. Mit 10 farbigen Tafeln und 223 Abbildungen im Text. Stuttgart 1905. Verlag von Ferdinand Enke. XV u. 354 hoch 4o .M. kart. geb. M. 27.

Es sind jetzt genau zwei Jahre verflossen (November 1903), als uns der hiesige Kollege Holländer mit seinem grossen, mittlerweile zu einer gewissen Berühmtheit gelangten Prachtwerk: „Die Medizin in der klassischen Malerei" überraschte (vgl. Janus IX 1904 S. 239), und schon liegt von demselben Herrn Verf. ein analoges Werk vor, das womöglich in der Grandiosität seiner Anlage, seiner äusseren und inneren Ausstattung und noch mehr mit dem Gegenstande, den es behandelt, das erste bei weitem zu übertrumpfen bestimmt ist. Konnten bei dem ersten Werk Prioritätsstreitigkeiten und Rivalitätsempfindlichkeiten sich namentlich von französischer Seite geltend machen, die allerdings vom Verf. mit Erfolg zurückgewiesen worden sind, so haben solche Ansprüche bei dem vorliegenden Werk keinen Platz. Denn es bietet in seiner Art etwas durchaus Neues. Allerdings ist es auch die Kunst oder vielmehr ein Gebiet der Kunst, mit dem H. sich in seinem neuesten Werk beschäftigt, aber ein mehr abseits liegendes, nämlich die Karikatur und Satire in der Medizin, soweit sie in Bildern und Bildwerken zum Ausdruck kommt. Schon der Gedanke an sich, gerade diese Seite zum Gegenstand literarischer Bearbeitung zu machen, ist originell und legitimiert den Verf. als einen genialen, erfinderischen Kopf. Wie viel mehr aber erst die Ausführung! Studiert man nur einige Seiten aus dem Buche, so muss man ebensosehr über die grossartige,

packende Sprache des begleitenden Textes, wie über H.s kunst-, medizin- und kulturhistorische Kenntnisse staunen. Vor allem verdient unsere bewundernde Anerkennung die ausserordentlich geschickte Art, wie der Verf. den immerhin spröden Stoff aus der grossen, weitschichtigen Literatur anfzuspüren, zusammenzustellen und nach bestimmten Gesichtpnnkten zu ordnen verstanden hat. Dieses neue Werk bewährt seinen Verf. in noch bei weitem höherem Grade wie sein oben erwähntes als Kunstkenner, zielbewussten Sammler und Kulturhistoriker ersten Ranges. Durch und dnrch geistvoll ist die Einleitung, in der sich H. über das Wesen der Karikatur im allgemeinen äussert. Es folgt das Kapitel: „Karikatur und Satire in bezug auf Medizin", in dem namentlich das Reformationszeitalter eingehend berücksichtigt ist. Wir bewundern das feine künstlerische Empfinden H.s in der Beurteilung der Kulturverhältnisse jener Epoche, in der Auswahl der bezüglichen Dokumente und last not least die Opferbereitschaft und Munifizenz, mit der er in der Lage war, sein Ziel zu verfolgen und seine kostspieligen Neigungen zu befriedigen. Eine wahre Geschichte ärztlicher Kultur spiegelt das Kapitel „Die Karikatur der Pathologie" (S. 79—154) wieder; Gicht, Infektionskrankheiten (Influenza, Cholera), Nervöse Affektionen, Gravidität, Parasitologie, Hydropathie — alle diese Gebiete sind mit typischen Repräsentanten in Karikatur und Satire mehr onder weniger reich vertreten. Vollends erregen unsere Aufmerksamkeit die auf den Arzt als Mensch und als Stand (Honorarverhältnisse etc.) bezüglichen Bilder. Auch der tierische Magnetismus, die Gallsche Lehre, die Kuhpockenimpfung, die Homöopathie sind bedacht. Den Schluss des Werkes bilden drei ganz besonders interessante Abschnitte: Die Parasiten der Heilkunde, womit H die Aftermediziner und niederen Heilkünstler meint, Männer wie Doktor Eisenbart, die politisch medizinische Karikatur und Satire und die moderne medizinische Karikatur.

H. hat mit diesem seinem neuesten Prachtwerk nicht nur sein erstes in idealer Weise ergänzt, sondern auch die historische Literatur mit einer weiteren Gabe von monumentaler Bedeutung bereichert. Es unterliegt keinem Zweifel, dass dieses neueste Gegenstück zu dem älteren Werk im Verein mit ihm dem Verf. einen hervorragenden und dauernden Platz in der Literatur der medizinischen Kulturgeschichte sichert. — Noch mehr fast als das vor zwei Jahren erschienene Werk wird die „Karikatur und Satire in der Medizin" das Entzücken der kunstfreudigen und kunstfreundlichen Kollegen erregen und als überaus geschmackvolle und passende Weihnachtsgabe in ihren Kreisen weite Verbreitung finden.

Pagel.

FRANCE.

C. Chauveau. *Histoire des maladies du pharynx.* t. IV (1800—1875). 768 pp. 8o. Paris. J. B. Baillière.

Von Chauveau besitzen wir schon mehrere Aufsätze über die Geschichte des Pharynx bei Susruta, den Byzantinern, Arabern, bei Paracelsus; ferner

die *Histoire des maladies du pharynx* in drei Bänden 1901—02 erschienen, wozu der jetzige Band den vierten ausmacht. Die Geschichte hat verschiedene Stadien durchgemacht. Wie in der früheren Zeit, so ist auch im neunzehnten Jahrhundert ein Bestreben vorhanden gewesen, die Zahl der Krankheiten zu fixiren; Boerhaave, von Swieten u. a. hatten zu viele Krankheitsbilder aufgestellt, so isolierte Entzündungen des Gaumens, der Fauces, der Uvula; die Reaktion dagegen (Pinel, Rostan, Roche et Sandras, Fuchs u. a.) wollte nur *eine* Angina annehmen, welche jedoch nach den Umständen etwas abweichen konnte; um 1850 entstand daher wieder eine Gegen-Reaktion, welche viele der modernen Krankheitstypen feststellte. Als Ursache, sogar der Diphtheritis, wurde die Kälte, die feuchte Luft angesehen, bis Bretonneau die Ansteckung spezieller betonte und Trousseau feststellte, dass die Erkrankung bei jedem Wetter, in jedem Orte entstehen kann. Bamberger liess die Tiefe des Prozesses eine besondere Bedeutung entfalten; in Deutschland wurde der Unterschied als Croup und Diphtheritis lange behauptet. Bretonneau hatte schon nachgewiesen, dass die Pseudo-membran durch mehrere Ursachen entstand, dass jedoch die diphtheritische sich mehr ausbreitete und ansteckend war. Es wurde dann der Soor, der Herpes pharyngis, Gubler's Rachenerysipel, Gangraena gut davon unterschieden; man schenkte der Angina syphilitica grössere Beachtung; Chomel erkannte die Granulationen bei der chronischen Angina catarrhalis. Die Komplikationen (Albuminurie, Lähmungen etc.) Retropharyngealabscesse, Glottisoedem wurden besser studiert. Man kam zur Erkenntnis, dass nicht nur die Diphtheritis, sondern mehrere andere Erkrankungen (Pharynx-erysipel, Gangraena etc.) auch Allgemeinleiden darstellen und als solche auch tödten können. Mit der Benutzung des Spiegels wurden die verborgenen Theile zugänglich. In Deutschland wurde die Angina epiglottica von Sachse, die Ludwigsche Angina etc. entdeckt. Der Engländer Wade beschrieb die Albuminurie bei der diphtheritischen Angina. Autor nimmt die verschiedenen Krankheiten einzeln geschichtlich und gründlich durch. Wenn nun auch den französischen Autoren den Löwentheil zufällt, so muss das nicht als Chauvinismus gedeutet werden; in dieser Periode haben sie überhaupt viel geleistet, und man bedenke, dass dem Ausländer fremde Litteratur weniger erreichbar und schwieriger zu verstehen ist. Chauveau's Werk ist eine schöne Arbeit, die keinem Fachmann fehlen darf.

Pergens.

REVUE DES PÉRIODIQUES.

GÉOGRAPHIE MÉDICALE.

Béri-béri, par le Dr. Tertius Clarke. Communication faite au congrès de médecine de Portland (août 1905). (*Medical Record*, no. du 16 sept. 1905, p. 479.)

L'auteur a observé le béri-béri à Perak, les diverses étiologies admises ne paraissent pas solides. Celle qui met en cause le riz offre des contradictions

fréquentes. Ainsi, le Dr. Clarke, qui avait à la fois un hôpital et un dépôt de vagabonds, où le régime alimentaire était le même, où le sol, l'air et l'eau ne présentaient aucune différence, vit le béri-béri sévir dans l'hôpital et y entrainer une mortalité élevée, tandis que dans le dépôt immédiatement voisin, il n'eut ni décès ni cas intérieurs. L'auteur pense que la cause originelle de la contagion du béri-béri réside dans le matériel de couchage. Car aucun infirmier ne fut atteint, et les infirmiers avaient une literie spéciale. D'autre part la désinfection de la literie des malades arrèta l'épidémie. On pouvait soupconner les punaises d'être l'agent vecteur du virus béri-bérique. Mais la tentative d'inoculer des singes fut entièrement négative.

La discussion qui a suivi cette communication n'a pas éclairé beaucoup l'obscurité qui règne dans l'étiologie du béri-béri. La théorie de Hamilton Wright qui en fait une entérite duodenale specifique avec la paralysie pour conséquence infectieuse ne parait pas, toute séduisante qu'elle soit, avoir rallié l'opinion de la majorité.

Il nous semble pourtant que l'origine infectieuse intestinale a pour elle beaucoup de bonnes raisons. G. Treille.

Rapport préliminaire sur des cellules trouvées dans le sang de la fièvre jaune, avec considérations touchant leur valeur étiologique et diagnostique, par les Drs. O. L. Pothier, Joseph Hume, F. H. Watson et M. Couret, de la Nouvelle-Orléans. (In *Journal of American medical Association*). No. du 23 sept. 1905, p. 915.)

Ce travail tend à démontrer l'existence dans le sang de la fièvre jaune de cellules parasites, ayant une grandeur double de celle d'un pneumocoque.

Ces cellules sont entièrement indépendantes, bien qu'à l'occasion on les rencontre superposées à des globules rouges. Elles affectent plusieurs formes: *A* petites arrondies, uniques ou disposées par paires; *B* en poire, avec un noyau bien marqué, contenant des grains de chromatine et un champ étroit de protoplasme neutrophile; *C* en sphère, d'une taille approximative de celle d'un microcyte; *D* en cellule plate, élargie, avec un protoplasme finement granuleux; plutôt rare.

Des figures accompagnent le texte, ainsi que les procédés de coloration suivis par les auteurs.

Fait curieux, les moustiques stegomyias nourris sur l'homme sain ou la banane présentent ces mêmes cellules. Quel rôle jouent-elles dans le fièvre jaune? (That is the question).

G. Treille.

Quelques points relatifs à la prophylaxie de la fièvre jaune. (Editorial article du *Journal de l'association médicale américaine*, no. du 30 sept. 1905, p. 704.)

L'A. rend compte d'un mémoire de m. m. J. Rosenau, Parker, Edward Francis et Beyer, concernant leurs recherches à la Vera-Cruz.

Le premier point qui se dégage de cette lecture, c'est que le *Myxococcidium Stegomyioe* auquel Parker, Beyer et Pothier avaient cru pouvoir attribuer la cause de la fièvre jaune, ne saurait être considéré comme y ayant une part active. En effet, les moustiques sains présentent des corps parasites semblables, composés d'albumine.

Le second point, c'est que la durée de l'incubation de la fièvre jaune oscille entre cinq et six jours, très rarement plus. Ceci est en contradiction avec la durée de douze jours, fixée par la commission française de Rio de Janeiro.

Le troisième point, c'est que, ainsi que l'ont établi Reed et Agramonte, les vomissements et les cadavres des fièvreux jaunes ne seraient pas contagieux.

Enfin, il faudrait que les mailles des moustiquaires eussent le coefficient de 10 par pouce carré.

Le sujet demeure obscur.

G. Treille.

Signification du Balantidium coli dans la Dysenterie. Medical Record, no. du 4 nov. 1905, p. 742. Note éditoriale résumant un travail de m. le Dr. R. P. Strong, directeur du Laboratoire de Biologie de Manille.

L'A. a réuni 117 cas empruntés à la littérature et à sa pratique, dans lesquels la présence du *Balantidium Coli*, dans la diarrhée et la dysenterie des pays chauds lui parait être en rapport de causalité directe avec ces maladies. Il croit en outre que tant que le traitement n'est pas dirigé spécifiquement contre cet infusoire, le flux intestinal persiste. Il attribue la présence du *Balantidium coli* dans l'intestin des malades à l'ingestion de certains aliments contaminés, comme par exemple, à l'ingestion de viande de porc insuffisamment cuite. La question de savoir si le parasite peut être cause des ulcérations intestinales n'est pas absolument éclaircie.

Il me sera sans doute permis, à l'occasion du travail de m. le Dr. R. P. Strong, de rappeler que je suis le premier à avoir découvert et signalé dans les selles de certaines dysenteries asiatiques la présence du *Balantidium Coli* (archives de médecine navale I, 1874).

G. Treille.

Pathologie de l'Amébiase intestinale. (*Journal of the Américan Medical Association*, no. du 4 novembre 1905, p. 1371.)

Sous ce titre, le journal publie un important travail de m. m. les Drs. G. Woolley et W. E. Musgrave, illustré par de très belles reproductions photographiques.

L'histoire des lésions histologiques des ulcérations amébiasiques du gros intestin, leur genèse et leur processus sont très soigneusement décrits.

C'est une contribution qui sera utile, notamment, à tous ceux qui s'intéressent à l'étiologie des dysentéries tropicales et subtropicales, où l'amibe est si souvent en cause, notamment en Chine méridionale et aux Philippines.

G. Treille.

La fièvre jaune à Cuba. Editorial du *New-York medical Journal*, no. du 18 novembre 1905, p. 1069.

On sait que la fièvre jaune a reparu à la Havane. Déjà on avait signalé quelques cas sporadiques dans certaines localités de l'intérieur, dans le cours de l'année 1904; et peut-être d'autres cas, ça et la, s'étaient ils manifestés antérieurement. Mais, dans des conditions déterminées par un état d'esprit général, quand l'opinion publique a accepté comme définitivement réalisée la disparition d'un fléau jusque là endémique, les statistiques de morbidité et de mortalité subissent fatalement l'influence de l'optimisme général. Dans les pays à fièvre jaune, on sait combien parfois il est difficile de séparer cliniquement certaines fièvres bilieuses de la fièvre jaune proprement dite. Et lorsque, une fois pour toutes, on est d'accord pour proclamer la disparition radicale de celle-ci, ce sont celles-là qui en prennent facilement la place.

Il est donc probable que la fièvre jaune n'a pas été complètement, radicalement éteinte à Cuba. L'existence de cas sporadiques montre surabondamment qu'elle est encore prête à reparaitre et qu'elle peut, les circonstances y aidant, sévir encore épidémiquement.

Le New-York Medical Journal espère que les autorités de Cuba sauront prendre toutes les mesures convenables pour prévenir ce fléau. Mais il fait ici une rémarque judicieuse et qu'il est utile, croyons nous, de souligner.

„Ce n'est, dit notre confrère, que sur un optimisme extrême que peut „s'appuyer la croyance qu'une maladie infectieuse peut être totalement sup„primée, si l'on attache à ce mot le sens d'une disparition éternelle". La survivance de la variole à la prophylaxie vaccinale le prouve. Les germes infectieux se prêtent trop à la réviviscence pour qu'on puisse croire à leur extinction définitive.

G. Treille.

The Journal of tropical Medicine.

No. 9 (1. Mai 1905) beginnt mit einer Arbeit von *William Hunter* über *das Vorkommen der Krankheiten in Hongkong*. Pest, Cholera, Malaria, Beriberi, Dengue-Fieber, Pocken, Unterleibstyphus, Tuberkulose, venerische Krankheiten, Diarrhöe, Dysenterie, Krankheiten der Respirationsorgane, Leberabscess, Lepra, Atherom und Arteriosklerose sind dort häufige, exanthematischer Typhus, Blasensteine, Gallensteine, Cerebro-spinal-Meningitis, Masern, Scharlach, Spitzpocken, Diphtherie, Keuchhusten, Rachitis und akuter Gelenkrheumatismus dagegen seltene Krankheiten. Schwarzwasserfieber ist nie beobachtet worden.

Leopold Hill teilt kurz einen Fall von *Spirillen-Fieber in Südchina* mit, den zweiten, welchen er in Pakhoi beobachtete.

J. Cropper veröffentlicht eine *Notiz über eine Form von Malaria-Parasiten, die in und bei Jerusalem gefunden wurde*, und zwar vorzugsweise bei Kindern. Dieselbe besteht aus kleinen, elliptischen oder Melonensamen ähnlichen, pigmentlosen Körperchen, die sich nicht selten multipel in den roten Blut-

körperchen fanden und in Trockenpräparaten sich nicht färben liessen. Verfasser glaubt, dass es sich um einen besonderen Parasiten handelt. Der Fiebertypus war meist quotidian, seltener tertian.

Zum Schluss teilt *Isaac W. Brewer* kurz mit und bildet ab einen Fall von *kongenitaler Makrodaktylitis auf den Philippinen,* der Daumen, Zeige-und Mittelfinger der linken Hand eines 15 jährigen Philippino betraf.

In No. 10 (15. Mai) veröffentlicht *George Pernet eine Notiz über Yaws,* in der er auf eine Pariser These von *Victor de Rochas* aus dem Jahre 1868 aufmerksam macht, die eine gute Beschreibung der Krankheit nach seinen Beobachtungen in Neu-Caledonien enthält.

In den beiden folgenden Arbeiten, betitelt *„Lepra und Christenheit"* und *„Einige Notizen über die Fischtheorie der Lepra"*, wendet sich *Arthur Neve* gegen *Hutchinson's* Fischtheorie, mit der die in Indien gemachten Erfahrungen nicht im Einklang stehen.

No. 11 (1. Juni) enthält *eine Untersuchung über die Aetiologie und Pathologie der Beriberi* von *Hamilton Wright.* Nach seinen auf der Malayischen Halbinsel angestellten Beobachtungen hat die geologische Formation nichts mit dem Vorkommen der Krankheit zu tun. Sie tritt besonders während des Nordost-Monsuns, der sich durch grösseren Regenfall und grössere allgemeine Feuchtigkeit vor dem Südwestmonsun auszeichnet, auf. Er unterscheidet 3 Formen: die akute perniziöse Beriberi, welche immer tödlich ist, die akute Beriberi, welche 3—6 Wochen dauert und den Kranken gelähmt zurücklässt, und die „beriberi residual paralysis", welche fortbesteht, wenn das spezifische Gift aufgehört hat zu wirken. Die Inkubationsdauer beträgt 10—15 Tage. Unter Europäern ist sie fast unbekannt. Unter Malayen und Tamils kommt sie, wenn diese unter ihren gewöhnlichen Lebensbedingungen leben, selten vor, wenn sie aber in einen Infektionsherd kommen, ebenso häufig wie bei Chinesen, die das grösste Kontingent zu den Beriberikranken stellen. Die Frauen der verschiedenen Rassen sind in dem Masse für die Krankheit empfänglich, als sie unter denselben Verhältnissen leben, welche sie bei den Männern hervorrufen. Was das Lebensalter betrifft, so ist das 2. und 3. Jahrzehnt am empfänglichsten. Die Krankheit tritt vorzugsweise in den Zinn- und Goldminen auf. Hat sie sich einmal in Instituten, wie Gefängnissen, festgesetzt, so ist sie nicht wieder auszurotten. Auf der Malayischen Halbinsel ist die Beriberi anscheinend eine Krankheit des Tieflands. In der Sambon-Zinnmine, die 700 oder 800—4200 Fuss hoch liegt, ist nie ein frischer Fall vorgekommen. In den Fischerdörfern längs der Küste ist die Krankheit unbekannt. Nach *Wright's* Theorie kommt die Beriberi durch einen spezifischen, noch nicht entdeckten Organismus zu Stande, der in bestimmten Oertlichkeiten schlummert, durch den Mund in den Körper Eingang findet, sich hier (besonders im Magen und Duodenum) vermehrt, eine örtliche Störung hervorruft und ein Toxin bildet, das in die allgemeine Zirkulation gelangt, auf die peripheren Endigungen der Neurone einwirkt und so eine bilaterale symmetrische Atrophie erzeugt, während schliesslich der Organismus wieder mit den Faeces nach aussen abgeht, um wieder an Oertlichkeiten liegen zu bleiben. Gegen

Wright's Theorie ist vor allem einzuwenden, dass Magenbeschwerden zwar häufige, aber durchaus nicht konstante Frühsymptome der Beriberi bilden, wenigstens nach den Beobachtungen des Referenten, und dass die Hyperämie und Blutungen, welche man bei der Sektion an akuter perniziöser Beriberi Verstorbener im Darmkanal findet, Folgen der durch die Herzinsuffizienz bedingten allgemeinen venösen Stauung sind.

Darauf folgt eine kurze *Notiz über einen Fall von Haematurie* von *Arthu F. Cole.* Derselbe kam in Ningpo zur Beobachtung und betraf eine 40—45-jährige Frau, in deren Urin eigentümliche Embryonen gefunden wurden.

No. 12 (15. Juni) enthält zunächst zwei Arbeiten über Pest. Erstere, aus zwei Berichten von *J. A. Haran* und *D. Milne* bestehend, behandelt die *Pest in dem Britisch-ostafrikanischen Protektorate,* letztere, die *H. Campbell Highet* zum Verfasser hat, die *Pest in Siam.*

Daran schliesst sich die Fortsetzung von *Wright's Untersuchung über die Aetiologie und Pathologie der Beriberi.* Er erzählt eingehend die Geschichte der Krankheit in den Gefängnissen von Kwala Lumpor, die zum Teil schon durch die Veröffentlichungen von *Travers* bekannt ist, und zieht aus derselben folgende Schlüsse:

1. die Beriberi ist unabhängig von der Nahrung als solcher;
2. das Gefängnis selbst ist ein Herd, in dem das Krankheitsgift erzeugt wird;
3. die Beriberi ist eine Infektionskrankheit; Thesen, denen auch Referent vollkommen beistimmt.

No. 13. (1. Juli) enthält Auszüge aus den *Berichten der von der Admiralität, dem Kriegsamte und der Zivilregierung von Malta zur Erforschung des Mittelmeerfiebers ernannten Kommission,* und zwar *Ralph W. Johnstone's Bericht über die allgemeinen sanitären Verhältnisse der Malteser Inseln mit besonderer Beziehung auf das Vorkommen des Mittelmeerfiebers daselbst.* Aus demselben sei folgendes hervorgehoben: Das am meisten befallene Alter ist das unter 25 Jahren. Am meisten erkranken Mannschaften mit weniger als ein Jahr Dienstzeit. Die Sterblichkeit betrug in der Zeit von 1894—1903 unter der Zivilbevölkerung von Malta, 8,9, von Gozo 8,4, im Heere 1897—1903 3,2, in der Marine 1897—1901 nur 1,4 %. Das Maximum der Erkrankungsfälle fällt in den August, das Minimum in den Februar; Juli und August sind die heissesten Monate, ersterer dabei der trockenste. Infektion durch die Exkrete der Kranken kann mittels eingeatmeten oder verschluckten infizierten Staubes, mittels beschmutzter Hände oder mittels verunreinigter Speisen oder Getränke erfolgen. Die Abortverhältnisse liegen auf Malta sehr im argen. Wasser scheint dagegen dort fast keine Rolle als Träger der Infektion zu spielen.

Darauf folgt eine Mitteilung von *G. H. Fink* über *Katarakte, sekundäre Katarakte und membranöse Trübungen des Glaskörpers.*

Hamilton Wright handelt *über die Klassifikation und Pathologie der Beriberi.* Er unterscheidet 3 Formen: die akute perniziöse, die akute und die subakute, von denen die erste im allgemeinen der gleichnamigen des Referenten, die zweite der atrophischen und hydropischen und die dritte der rudimentären desselben entspricht, und nimmt ganz willkürlich an, dass nach wenigen

Wochen das Krankheitsgift aus dem Körper eliminiert wird: er spricht dann von „beriberic residual paralysis". Sodann beschreibt er die Veränderungen, welche er in den Nerven und deren Ursprungskernen gefunden, und die Methoden, deren er sich bei seinen Untersuchungen bedient hat.

Zum Schluss veröffentlicht *D. Sommerville Versuche bezüglich der Giftigkeit des Desinfiziens Cyllin.*

In No. 14 (15. Juli) verbreitet sich *T. C. Mugliston über eine mögliche Art der Uebertraguny der Lepra.* Er vermutet in der Krätzmilbe die Ueberträgerin der Krankheit.

Hamilton Wright bespricht *die erfolgreiche Anwendung von Präventivmassregeln gegen die Beriberi.* Nach der Einführung der von ihm vorgeschlagenen hygienischen Reformen im Gefängnis von Kuala Lumpor, bestehend in Beschäftigung der Gefangenen ausserhalb desselben, besserer Ventilation, wiederholter Desinfektion und Einnehmen der Mahlzeiten ausserhalb der Zellen, verschwand die Beriberi aus demselben nahezu ganz.

Darauf folgen zwei Berichte über den Ausbruch von *Cerebrospinal-Meningitis in Zungeru und Yola in Nord-Nigeria.*

Schliesslich teilt *G. H. Fink einen hartnäckigen Fall von Obstruktion des Darms* mit.

In No. 15. (1. August) berichtet *A. Yale Massey* über einen Fall von *Spirillosis in Portugiesisch-Westafrika.*

Hieran schliesst sich eine Arbeit von *P. N. Gerrard* über die *Abortivbehandlung des Leberabscesses, eine Empfehlung frühzeitiger Punktionen.* In einem Fall trat nach mehreren kleinen Blutentziehungen durch Aspiration rasch Heilung ein.

Sir Richard C. Temple handelt *über einige administrative Massnahmen gegen Malaria und Schwindsucht in den Tropen.*

In zwei weiteren Arbeiten bespricht *G. A. Park Ross Ausrüstung und Hygiene auf Jagdausflügen* und *G. H. Falk die Kompression des Darmes durch Entzündung und Peritypheotis.*

No. 16 (15. August) enthält eine Arbeit von *Andreas Balfour* über *eine Haemogregarine bei Säugetieren, H. Jaculi,* die er bei der Wüstenratte (Jaculus Jaculus) gefunden hat.

In No. 17 (1. Sept.) veröffentlicht *C. V. Branch Notizen über Uncinaria und andere Darmparasiten in Westindien.* In St. Vincent fand er bei 66 % seiner der arbeitenden Klasse angehörenden Patienten Uncinaria und nur bei 6 % keine Parasiten.

Der zweite Aufsatz hat *J. Numa Rat* zum Verfasser und behandelt *die Pathologie des Yaws-Knötchens.* Da nach seinen und *Pernet's* Untersuchungen die mit Krusten bedeckten Granulome durch von aussen eingedrungene Bakterien hervorgerufen werden, empfiehlt er prophylaktisch die Desinfektion der Haut der Kranken.

In einer weiteren Arbeit beschäftigt sich *G. H. Fink* mit der *Aehnlichkeit in der Natur einiger morphologischer Charaktere und Gewohnheiten von Insekten.*

No. 18 (15. September) bringt *Notizen über einige Methoden, die von den*

Kelantan-Malayen bei der Behandlung von Puru oder Yaws angewandt werden, von *John D. Gimlette.* Kelantan ist ein Staat auf der Malayischen Halbinsel, der von einem einheimischen Rajah regiert wird. Framboesie ist hier wie in den Vereinigten Malayischen Staaten sehr häufig. Von den Eingebornen werden gegen dieselbe äusserlich verschiedene einheimische Pflanzen, namentlich Harze, ferner Kupfersulfat, weisser Arsenik und auch gelber Schwefelarsenik, Realgar und Glühhitze, innerlich Aufgüsse von verschiedenen Wurzeln angewandt. Syphilis wird für eine von Framboesie ganz verschiedene Krankheit angesehen und mit andern Mitteln behandelt. In den Malayischen Staaten hat seit Einführung der Vaccination, mit der allerdings auch sonst eine Besserung der sanitären Verhältnisse einherging, die Framboesie abgenommen.

Darauf folgt eine Arbeit von *L. E. Ashley-Emile* über das *Zambesi-Geschwür*, welches nicht nur in Zambesia vorkommt, sondern weit verbreitet in Ost- und Südafrika ist. Verfasser identifiziert es mit dem Mozambique-Geschwür, Delagoa-Geschwür, Rhodesia-Geschwür, Natal-Geschwür und Veldt-Geschwür. Nach seinen Beobachtungen wird es durch eine 5 mm lange und 2 mm dicke, weisse Muscidenlarve, die vorn einen wenig abgesetzten Kopf und hinten 2 Stigmen trägt, und deren 11 Segmente unregelmässig mit nicht zahlreichen Dörnchen besetzt sind, verursacht. Die Beschreibung, welche er von dem Geschwür, das zu ausgedehnter Nekrose führen kann, gibt, stimmt weder mit der von anderen Arten von Myiasis noch mit der des Veldt-Geschwürs überein.

P. N. Gerrard macht eine Mitteilung *über die Wirkung von Pilokarpin bei Beriberi* (*feuchter Form*), die er in einem Falle beobachtete. Es scheint ihm unbekannt zu sein, dass Pilokarpin schon vor 23 Jahren von *Baelz* bei Beriberi empfohlen worden ist.

James L. Maxwell behandelt die *malignen Tumoren in Süd-Formosa.* Unter 6000 Kranken beobachtete er 23 Fälle von Sarkom, 77 von Karzinom und 5 von „rodent ulcer". Nach seinen Erfahrungen sind Brust- und Gebärmutterkrebse am häufigsten, Magen- und Darmkrebse, abgesehen von Mastdarmkrebsen, selten.

Scheube.

EPIDEMIOLOGIE.

A. Peste bubonique. 1. *Japon. Kobe;* dès le commencement jusqu'au 30 nov. 53 (36); du 1 au 11 déc. 7 (4); du 12—26 déc. 20 (24). *Osaka;* dès le commencement jusqu'au 9 déc. 59 (44); du 10 au 22 déc. 63 (56). On a pris des mesures extraordinaires: on a nommé 6 fonctionnaires sanitaires supérieurs, 90 médecins, 5 sécrétaires et 90 inspecteurs, en outre 360 ouvriers s'occupent de la désinfection des habitations (40000) et 80 de la destruction des rats. Le conseil municipal de Kobe a voté un crédit de 60000 *yen* pour les mesures à prendre. La maladie s'est déjà répandue dans quelques autres endroits: à *Tadotza,* le 9 déc. 1 décès à bord d'une goëlette arrivée d'Osaka; a *Schimonoseki,* du 6 au 9 déc. 3 (2); du 10 au 20 déc. 2 (1); à *Katsouma,*

le 16 déc. (1) voyageur arrivé de Kobe; à Kischiwada (près d'Osaka) 1. 2. *Chine. Nioutchwang* (occupé par les Japonnais). Grâce aux mesures prises par les Japonnais on n'a pas observé d'autres cas dès le 29 oct. En totalité 10 décès, dont 2 Japonnais et 8 Chinois. *Hong-Kong,* du 17 au 23 déc. 3 (3); du 24 déc. au 6 janvier 2 (2). 2. *Nouvelle Calédonie,* du 7 au 20 nov. 4. 4. *Australie. Nouvelle Hollande. Queensland.* dès le 14 sept. pas de nouveaux cas. 5. *Straits-Settlements. Singapore,* le 3 janv. 1. 6. *Birma,* du 19 au 25 nov. (75); du 26 nov. au 2 dec. (84); du 17 au 23 dec. (77). 7. *Indes anglaises orientales:*

	19—25 nov.	26 nov.—2 déc.	3—9 déc.	10—16 déc.	17—23 déc.
Indes entières	(2836)	(2890)	(3075)	(3247)	(3170)
Bombay (Présid.)	(1122)	(1059)	—	—	(720)
„ *(Ville)*	—	—	—	—	—
Bengale	(267)	(470)	—	—	(639)
le Punjab	(337)	(346)	—	—	(314)
Provinces centrales	(196)	(158)	—	—	(400)
„ *unies*	(372)	(478)	—	—	(761)
Indes centrales	(121)	(73)	—	—	—
Raiputana	(18)	(16)	—	—	—
Kashmir	(5)	(5)	—	—	—
Madras (Présid.)	(55)	(61)	—	—	—
Mysore (Etat)	(102)	(85)	—	—	(124)
Hyderabad (Etat)	(166)	(55)	—	—	—

8. *Perse. Province de Seistan. District de Maisar.* D'àprès une dépêche du 15 janvier 200—300 cas. 9. *Afghanistan.* Quelques cas de peste sur la frontière persane dans le voisinage de la ville persane Turbeti-Scheich-Djama. 10. *Russie. Gouvernement d'Astrachan.* Dans *les plaines Khirgissiennes de Narym,* du 19 au 25 déc. 1; dans le *2me district maritime,* du 19 au 25 déc. 1. Récapitulation: dès le commencement (en octobre) jusqu'au 31 déc. on a observé dans le Gouvernement d'Astrachan 572 cas (541 décès), dont 229 (209) dans les plaines Khirgissiennes de Narym; 34 (30) dans le 1er district maritime; 282 (276) dans le 2me district maritime et 27 (26) dans le district de Krasnoiarsk. Le 2 janvier on a observé de nouveau 1 cas de peste dans les plaines Khirgissienner de Narym et 1 dans le 1er district maritime. 11. *Egypte. Alexandrie,* le 7 nov. 1. 12. *Ile Maurice,* du 8 au 14 déc. 8 (7); du 15 au 21 déc. 5 (3); du 22 au 28 déc. 2 (2); du 29 déc. au 5 janv. 4 (4); du 6 au 12 janv. 4 (3); du 13 au 19 janv. 1 (1). 13. *Afrique méridionale. Colonie du Cap* (de Bonne Espérance), du 19 nov. au 23 déc. pas de cas dans toute la colonie. Seulement à Port-Elisabeth on continue encore à attraper quelques rats et souris pestiférés. 14. *Portugal. Madère. Funchal.* D'après des communications dans des journaux portugais on a constaté au commencement de la seconde semaine de janvier quelques cas de peste et se trouvaient le 3 janvier 15 malades de peste dans l'hôpital. Depuis le 5 janvier les mesures prescrites par le Gouvernemeut causèrent de l'opposition de la part de la population et des émeutes. 15. *Brésil Bahia,* jusqu'au 15 dèc. 4 nouveaux cas, dont 2 décès. *Rio de Janeiro,* du 20 nov. au 24 déc. 68 (31).

B. Choléra asiatique. 1. *Indes anglaises orientales. Calcutta,* du 26 nov. au 2 déc. (102); du 3 au 9 déc. (86); du 10 au 16 déc. (61); du 17 au 23 déc. (65); du 24 au 30 déc. (64). 2. *Russie. Gouvernement de Plozk. Prasnysz,* du 4 au 17 déc. 50; du 18 au 29 déc. 21 (13). *Atlawa,* du 4 au 17 déc. 11; du 18 au 29 déc. (1). *Gouvernement de Siedletz, Wengrow,* du 23 nov. au 26 déc. 22 (10). *Stokolow* 1 cas suspect. *Gouvernement de Lomza. District de Lomza,* du 22 au 30 déc. 4 (1); du 31 déc. au 3 janv. 1 (0); du 4 au 14 janv. 5 (1). *District d'Ostrow,* du 22 au 30 déc. 1 (1); du 31 déc. au 3 janv. 3 (1). *District de Makow;* du 31 déc. au 3 janv. 1 (1); du 4 au 14 janvier 1 (1). Du 15 au 22 janv. pas de nouveaux cas dans tout le Gouvernement de Lomza. *Varsovie,* jusqu'au 18 déc. 9 (5); le 18 déc. 1 (1).

C. Fièvre jaune. 1. *Brésil. Rio de Janeiro,* du 20 au 26 nov. 3 (2); du 27 nov. au 3 déc. 1 (1); du 4 au 10 déc. 7 (1). *Sao Paulo,* du 6 au 12 déc. (1). 2. *Colombia. Baranguilla,* du 28 nov. au 4 déc. 6 (4). *Cartagena,* du 17 au 23 déc. 1 (1). 3. *Cuba. Havane,* du 16 au 24 déc. 8 (3); du 25 au 29 déc. 2 (1); du 30 déc. au 3 janvier 1 (1). *Matanzas* (province), du 18 au 22 déc. 1. 4. *Ecouador. Guayaquill,* du 4 au 10 déc. (4). 5. *Honduras, Choloma,* du 3 au 12 déc. 2. *Puerto-Cortez,* du 6 au 12 déc. 4 (1). *San Pedro,* du 6 au 12 déc. 4. 6. *Mexique. Prov. d'Oaxaca. Tuxtepec,* du 19 nov. au 9 déc. 1 (1). *Prov. de Vera Cruz. Cordoba,* du 19 nov. au 9 déc. 2; du 10 au 16 déc. 1 (3). *Orizaba,* du 10 au 16 déc. 1. *Tezonapa,* du 19 nov. au 9 déc. 1 (1), du 10 au 16 déc. 1. *Vera Cruz,* du 24 au 30 déc. 1 (1). *Prov. de Yucatan. Merida,* du 17 au 23 déc. 1 (1); du 24 au 30 déc. 2. 7. *Nicaragua. Managua,* du 10 au 16 déc. (1). 8. *Panama. Colon,* du 8 au 14 déc. 1. 8. *Etats-Unis d'Amérique septentrionale. Etat de Texas, Galveston,* le 24 déc. 1 (de Havane).

(D'après les numéro's 2349—2353 du „British Medical Journal", les numéros 2—6 des „Veröffentlichungen des Kaiserlichen Gesundheitsamtes" (Berlin) et les numéros 52 (1905)—3 des „Public Health Reports" (Etats Unis.).)

Amsterdam, 9 févr. 1906. Ringeling.



DIE ALTEN, DER ALCOHOL, UND DIE GEISTESKRANKEN

von Dr. HEINRICH SCHÄFER.

Ass. Arzt. a. d. der Hamburger Irrenanstalt Friedrichsberg.

(Auszug aus Monumenta medica von demselben Verfasser. 1)

I. DER ALCOHOL.

Belehrung (Abschreckungsmethode).

Auch in andern Fällen wurden die Heloten äusserst hart und grausam behandelt. Man zwang sie oft, sich mit Wein zu berauschen und führte sie dann in die Speisesäle, um den jungen Leuten an ihnen zu zeigen, wie schändlich die Trunkenheit sei. Plutarch, Lykurg.

Die alten Spartaner zwangen an ihren Festen die Heloten, vielen Wein zu trinken und führten sie dann in die Speisezimmer, um an ihnen den jungen Leuten zu zeigen, was Trunkenheit sei.

Plutarch, Demetrius.

Die Methode war praktisch.

Verbot für die Frauen.

Er hielt sie 2) zur Zucht und Ehrbarkeit an, untersagte ihnen, sich in fremde Dinge zu mischen und gewöhnte sie zur Nüchternheit und zum Schweigen, indem sie sich des Weines gänzlich enthalten mussten.

Plutarch, Numa.

Verbot für Kinder.

. . . . dass man z. B. hitzigen Naturen den Wein versagt, welchen Plato den Kindern verbietet. Seneca, Abhandlungen.

Verbot für einen Volksstamm.

Die Weineinfuhr ist bei ihnen 3) verboten, denn man wird dadurch nach ihrer Meinung zum Ausdauern bei den Strapazen zu weich und weibisch. Cäsar, Gallischer Krieg.

---

1) Hamburg, Gebr. Lüdeking, 1905.

2) Die Frauen.

3) Bei den Sueven.

Missbilligung.

So zum Beispiel gilt es bei ihnen 1) für sehr anständig, dass sie nach Alter und Freundschaft haufenweis zusammenkommen zu Trinkgelagen, Männer, Weiber und Kinder. Herodot.

Nüchternheit, erstes Erfordernis.

„In erster Linie nun, Sokrates, kann man unmöglich einen gewohnheitsmässigen Trinker zu einem gewissenhaften Menschen machen 2). Denn der Rausch erzeugt Vergesslichkeit inbezug auf Erfüllung aller Pflichten. Xenophon, Wirtschaftslehre.

Verlust des Haltes.

Leute, die nicht viel Wein ertragen können, und die wissen, dass sie in der Trunkenheit frech und unartig werden, geben Befehl, dass jemand von den Ihrigen sie rechtzeitig heimführe. Seneca Abhandlungen.

Saufkomment.

Mir nämlich ist das, glaube ich, ganz klar geworden durch die Heilkunde, dass der Rausch den Leuten gar nachteilig ist, und ich möchte weder selbst gern zu weit gehen im Trinken, noch einen andern dazu bereden, zumal, wenn man noch schwer ist vom vorigen Tage. — Wohl denn, habe Phädros, der Myrrhinusier, das Wort genommen, ich pflege dir schon immer zu gehorchen, zumal wenn du etwas in die Heilkunde Einschlagendes sagst; nun aber wollen es ja auch dir übrigen. — Hierauf also wären alle übereingekommen, es bei ihrem diesmaligen Zusammensein nicht auf den Rausch anzulegen, sondern nur so zu trinken, zum Vergnügen.

Nachdem nun dieses schon beschlossen ist, habe Eryximachos 3) fortgefahren, dass jeder nur trinken soll, soviel er will und gar kein Zwang stattfinden soll. Plato, Gastmahl.

Trinkerfamilie.

Hierbei muss ich noch einen Punkt erwähnen, der indes von meinen Vorgängern nicht übersehen worden ist, dass nämlich diejenigen, welche sich verheiraten, um Kinder zu bekommen, entweder gänzlich des Weingenusses sich enthalten müssen oder denselben nur mässig trinken dürfen. Denn diejenigen Kinder, welche von ihren Vätern in der Trunkenheit gezeugt worden sind, ergeben sich dem Trunke und werden gewohn-

---

1) Bei den Kauniern.

2) Bei der Wahl von Angestellten und Bediensteten.

3) Ein Arzt.

heitsmässige Säufer. Daher sagte auch Diogenes, als er einen ausgelassenen und tollen jungen Mann sah: „Junger Mann, dein Vater hat dich wohl in der Trunkenheit gezeugt."

So viel von der Erzeugung; ich komme nun auf die Erziehung.

Plutarch, Kindererziehung.

Abstinenz.

Was der Mensch ernstlich will, das kann er. Manche haben es fertig gebracht, nie zu lachen, andere haben sich des Weins, jeden Getränks enthalten. Seneca, Abhandlungen.

Abstinenz und Takt.

Wenn du deinen Körfer einfach gewöhnt hast, so prahle nicht damit! Bist du ein Wassertrinker, so sprich davon nicht bei jedem Anlass!

Epiktet.

Die Alten waren doch feine Leute.

Zoterei.

Willst du also ein musikalisches und harmonisches Wesen sein, so lass deine Seele nicht heraus, wenn sie beim Gelage vom Tau des Weines benetzt ist; denn da würde sie beschmutzt werden. Epiktet.

Zeichen der Trunkenheit.

Endlich hat die Gewalt des Weines die Herzen durchdrungen,
Und die verteilete Glut sich ein in die Adern geschlichen,
Dann folgt Schwere der Glieder; der Gang wird schwankend, die Zunge
Lallet, es schwimmen die Augen, die Seel' ist selber betrunken.
Lärm und Geschrei entsteht und Schluchzen und widrige Zanksucht.
Und was immer noch pflegt in dergleichen Fällen zu kommen.

Lucrez

Rechthaberei.

Beim Weine sprich nicht viel, um deine Bildung zu zeigen; denn du wirst galliges Wesen zu Tage fördern! Epiktet.

Quantum.

Wer mehr als drei Glas getrunken hat, ist trunken; ist er nicht trunken, so hat er doch das Mass überschritten.

Epiktet.

Geisteskrankheit.

Die Spartaner selbst aber sagen: Nicht durch eine Gottheit wäre Kleomenes rasend geworden, sondern durch den Umgang mit den

Skythen hätte er sich angewöhnt, ungemischten Wein zu trinken, und davon wäre er rasend geworden. Herodot.

Verbrechen.

Drei Reben trägt der Weinstock, die eine bringt die Lust, die andere den Rausch, die dritte die Freveltat. Epiktet.

In vino veritas.

. . . andere lassen sich beim Saufen delauern.
Xenophon, Sokrat.

Abstinent und Sykophant.

Der Nüchterne 1).

Weniger schrecklich sind die Plejaden mir, wenn zu dem Meer sie
Sinken und Wogengeräusch brüllet am felsigen Riff,
Oder der Blitz in der flammenden Luft, wie ich schlechte Gesellen
Fürcht' und des nüchternen Gasts wortebelauerndes Ohr.
Antipater von Sidon.

Temperenzler und Philosoph.

Ein andermal wird eine Spazierfahrt, eine Reise, eine Ortsveränderung uns wieder neu beleben, oder eine gemeinschaftliche Mahlzeit und ein etwas tieferer Trunk. Zuweilen darf es auch zu einem kleinen Rausche kommen, doch so, dass wir nur untertauchen, nicht dass er uns ersäufe. Das vertreibt die Sorgen und rüttelt den Menschen ein wenig durcheinander, ist auch gegen manche Krankheiten und gegen Schwermut gut. Der Erfinder des Weines hat den Namen „Liber" erhalten, nicht wegen der Ungebundenheit der Zunge, sondern weil er den den Geist befreit von der Knechtschaft der Sorgen, ihn erhebt, belebt und kühner macht zu jedem Unternehmen. Aber wie bei der Freiheit, so ist auch bei dem Weine das Masshalten nötig. Man sagt, auch Solon und Arcesilaus haben den Wein geliebt. Dem Cato hat man sogar Trunkliebe vorgeworfen. Ehe aber dies dem Cato zum Vorwurfe gereichen kann, wird im Gegenteil durch ihn dieser Fehler geadelt. Aber oft darf man das nicht tun, dass nicht eine üble Gewohnheit daraus entstehe; hie und da mag es gestattet sein, sich frei zu bewegen und ein wenig auszuschlagen, um die schwermütige Nüchternheit zu verscheuchen.
Seneca, Abhandlungen.

---

1) Leider alte Wahrheit, dass gewisse Abstinente faule Brüder sind und den Alkoholismus zur Angeberei ausbeuten.

Licenz.

Trost im Alter.

Weil ich bejahrt bin, verspotten die Weiber mich, halten den blanken
Spiegel mir vor, um den Rest einstiger Jugend zu schaun.
Ob mir der Scheitel ergraut, ob schwarzes Gelock um das Haupt mir
Spielet, was kümmert es mich, der ich dem Ziele so nah?
Aber mit köstlichen Salben und lieblich duftenden Kränzen
Und mit des Bacchus Geschenk scheuch' ich der Sorgen Gewölk.

Palladas.

Satyre auf eine Potatrix.

Bacchus der Sorgenbrecher.

Reiche mir Wein! Das Gewölk der Trauer verscheuche Lyäus,
Wieder entzündend die Glut in der erstarrten Brust.

Palladas.

Die im Weinfass begrabene Myrtas.

Myrtas, welche vordem an der heiligen Kelter des Bacchus
Reichliche Becher geschöpft, nimmer mit Wasser gemischt,
Deckt nicht dürftiger Erde Geschenk; ein geräumiges Weinfass,
Froher Genüsse Symbol, ist ihr ergötzliches Grab.

Ungenannter.

Berühmte Potatoren.

Doch der Peleide begann mit erbitterten Worten von neuem
Gegen des Atreus Sohn; denn noch nicht ruht' er vom Zorne:
Trunkenbold, mit dem hündischen Blick, und dem Mute des Hirsches!

Homer, Ilias.

Aber bei allen diesen politischen Geschäften und Unterhandlungen, bei so vielen Beweisen von Klugheit und Beredsamkeit, zeigte er auf der andern Seite auch eine ausserordentliche Schwelgerei in seiner Lebensart, ungeheure Ausschweifungen im Trunke.

Plutarch, Alcibiades.

Er war kein schlechter Mann, nur lässig und dem Trunk
Ergeben, schlief auch wohl in Lakedämons Mauern,
Und liess zuweilen hier die Elpinike sitzen.

Plutarch, Kimon.

Gegen den Sokrates, ihr Männer, hilft mir das Kunststück nichts; denn soviel Einer nur will, trinkt der aus und wird deshalb doch nicht berauscht.

Plato, Gastmahl.

Nur Agathon, Aristophanes und Sokrates hätten allein noch gewacht und aus einem grossen Becher nach rechts herum getrunken, — — —
— — — — — — — — — — — — — — — — —
sie waren aber nicht recht gefolgt und schläfrig geworden, und zuerst wäre Aristophanes eingeschlafen, und, als es schon Tag geworden, auch Agathon. Sokrates nun, nachdem er diese in den Schlaf gebracht, wäre aufgestanden und weggegangen. Plato, Gastmahl.

Diser las nun ein an Cäsar geschriebenes Liebesbriefchen von seiner Schwester Servilia, die von jenem verführt und heftig in ihn verliebt war; er warf es daher Cäsar wieder zu mit den Worten: Behalt es, du Trunkenbold, und fuhr dann in seiner Rede weiter fort.

Plutarch, Cato min.

Mit der Zeit aber hielt er sich mehr ans Trinken, so dass er oft bis zum Anbruch des Morgens beim Weine sass. Zur Ursache davon gaben seine Freunde die Verwaltung und Besorgung der öffentlichen Geschäfte an, womit Cato ganze Tage hinbrächte und also vom Studieren abgehalten würde, weshalb er sich dann des Nachts und beim Trunke mit Philosophen unterhielte. Als daher ein gewisser Memmius in einer Gesellschaft sagte, Cato zeche ganze Nächte durch, versetzte Cicero: „Das sagst du aber nicht, dass er tagelang Würfel spielt?"

Plutarch, Cato min.

Unter solchem Bürger, o Rom, was konntest Du fürchten,
Sie, und den Feldherrn 1), dem Wein immer die Zunge begrub?

Properz.

Um diese Anschuldigungen zusammenzustellen, hast du 1), verrückter Mensch, so viele Tage lang in einem fremden Landhause Redeübungen gehalten? Indessen du hältst, wie deine vertrauten Freunde wiederholt behaupten, Redeübungen, um den Wein verdunsten zu lassen, nicht um den Geist zu schärfen. Cicero, Philipp. II.

Du 1) hast, trotzdem du bei dieser deiner Kehle, bei dieser deiner Lunge, bei dieser deiner gladiatorenhaften Festigkeit des ganzen Körpers viel verträgst, auf der Hochzeit des Hippias so viel Wein gezecht, dass du dich noch am andern Tage im Angesicht des römischen Volkes übergeben musstest. O wie scheusslich war nicht nur der Anblick des Vorgangs, sondern auch die Kunde von demselben! Wenn dir dies während der Mahlzeit bei deinen bekannten gewaltigen Bechern begeg-

---

1) Antonius.

net wäre, wer würde es nicht für schimpflich halten? Nun aber hat dieser in der Versammlung des römischen Volkes bei der Vornahme einer amtlichen Handlung als Reiteroberst, für den schon das Aufstossen unschicklich wäre, sich übergeben und seinen Schooss und das ganze Tribunal mit nach Wein riechenden Speisestücken angefüllt. Doch dies gehört, wie er selbst gesteht, zu seinen Unflätereien. Kommen wir zu glänzenderen Taten. Cicero, Philipp. II.

II. DIE GEISTESKRANKHEITEN.

Die Alten hatten, dem Mystizismus des Mittelalters voraus, die pathologische Auffassung der Geisteskrankheiten, wenn sie dieselben auch nicht als Gehirnkrankheiten auffassten, da nach ihrer Ansicht der Verstand seinen Sitz im Herzen hatte.

Cor sapit et pulmo loquitur, fel commovet ipas, splen videre facit, cupit amare jecur. Simulation.

Wie meinst du wohl, würde das Urteil der Nachwelt über Ulysses ausgefallen sein, wenn er bei jener Verstellung geblieben wäre, über den Helden, der trotz seiner grossen Kriegstaten doch vom Ajax folgenden Tadel hören muss:

„Der Eid, zu dem er selbst den Vorschlag gab,
Er brach ihn, wie ihr wisset, er allein.
Er stellt sich rasend, um nicht mit zu ziehn,
Hätt' Palamedes nicht mit klugem Blick
Die arge freche List des Manns durchschaut,
Für ewig hüllte Trug den Treubruch ein."

Cicero, Pflichten.

Geisteskrankheit machte straffrei (Unzureichende Fähigkeit.)

Die Athener, die wegen des schweren und langwierigen Krieges mit den Megarern der Insel Salamis müde waren, hatten jetzt ein Gesetz in Kraft treten lassen, dass niemand bei Todesstrafe mündlich oder schriftlich auf die Eroberung dieser Insel antragen sollte. Solon war mit dieser schimpflichen Anordnung sehr unzufrieden, und da er bemerkte, dass eine Menge junger Leute nichts mehr wünschte, als den Krieg von neuem anzufangen, aber jenes Gesetzes wegen sich nicht getraute, davon zu sprechen, so stellte er sich wahnsinnig, und liess durch seine Leute in der Stadt aussprengen, dass er den Verstand verloren habe. Indes verfertigte er ein elegisches Gedicht, lernte es auswendig, und sprang

dann unversehens mit einem kleinen Hute bedeckt auf den Markt. Als bald eine Menge Volks sich um ihn herum versammelte, trat er auf eine für Redner bestimmte Erhöhung und sang seine Elegie ab, wovon dies der Anfang ist:

Seht! als Herold erschein' ich von Salamis reizenden Küsten,
Statt des gewöhnlichen Spruchs bring ich euch schönen Gesang.

Dies Gedicht führte den Titel Salamis, und besteht aus hundert lieblichen Versen. Als es abgesungen war, begannen Solons Freunde, es laut zu loben, und Peisistratus besonders ermahnte die Bürger so nachdrücklich, dem Redner zu folgen, dass sie nun das Gesetz aufhoben, den Krieg von neuem beschlossen, und Solon selbst zum Anführer wählten.

Plutarch, Solon. Cicero, Pflichten.

Meton aber, es sei nun, dass er aus Gründen der Vernunft die Zukunft fürchtete, oder dass er etwas von der Wahrsagerkunst verstand, stellte sich rasend, nahm eine brennende Fackel in die Hand und zündete sein eigenes Haus an. Einige sagen, Meton habe ohne sich einer verstellten Raserei zu bedienen, des Nachts sein Haus in Brand gesteckt und den andern Morgen das Volk flehentlich gebeten, seinen Sohn in Rücksicht auf dieses grosse Unglück vom Kriegsdienste zu entlassen. Durch diesen seinen Mitbürgern gespielten Betrug erhielt er, was er wollte.

Plutarch, Alcibiadus.

Als jetzt alles zu seiner Verhaftung bereit war, wurde noch eine Bürgerversammlung gehalten. Nikias 1) trat auf, um dem Volke einen guten Rat zu geben, aber mitten in seiner Rede warf er sich plötzlich auf die Erde. Nach einer kleinen Weile, da, wie natürlich, alles stille und erstaunt war, hob er den Kopf empor und drehte ihn nach allen Seiten herum, mit zitternder, unvernehmlicher Stimme, die er nach und nach stärker und deutlicher hören liess. Wie er das ganze Theater von stummem Schauder ergriffen sah, warf er den Mantel von sich, zerriss das Unterkleid, sprang halb nackt auf und lief nach dem Ausgange des Theaters, indem er schrie, dass er von den Müttern verfolgt würde. Niemand wagte es, aus Aberglauben, Hand an ihn zu legen oder ihm in den Weg zu treten, und da ihm als einem tollen, wahnsinnigen Menschen, den er in Reden und Bewegungen meisterlich vorzustellen wusste, alles auswich, so erreichte er glücklich das Stadttor. Seine Frau wusste um diese List, und um sie ausführen zu helfen, warf sie sich erst mit

---

1) Parteiführer in Eugyium (Sizilien), der es mit den Römern hielt und von der Partei der Karthager gefangen genommen werden sollte.

ihren Kindern flehentlich vor dem Tempel der Göttinnen nieder, stellte sich dann, ihren Mann in der Irre aufsuchen zu wollen und ging ohne Hindernis zur Stadt hinaus. Plutarch, Marcellus.

Von Pisistratus, dem Tyrannen von Athen, erzählt man, ein betrunkener Gast habe viel gescholten über seine Grausamkeit und es habe nicht an Leuten gefehlt, die geschürt und ihre Dienste gegen den Mann angeboten haben, Pisistratus aber habe sich alles ruhig gefallen lassen und habe zu jenen gesagt, er zürne diesem Manne sowenig, als wenn einer mit verbundenen Augen auf ihn gestossen wäre.

Seneca, Abhandlungen.

Geisteskrankheit machte geschäftsunfähig.

Daraus folgt, dass man Versprechen zuweilen brechen darf, auch ist man nicht immer zur Rückgabe anvertrauter Güter verpflichtet. Jemand hat dir bei gesunder Geistesverfassung ein Schwert zur Verwahrung übergeben, im gestörten Seelenzustand fordert er es zurück. Es wäre Sünde, ihm den Willen zu tun, und es ist deine Pflicht, ihn das Schwert nicht herauszugeben. Cicero, Pflichten.

Fehlen der Krankheitseinsicht bei Geisteskranken.

Sie beschwören den Tod herab auf ihre Kinder, Armut auf sich selbst, Untergang auf ihr Haus und sie wollen ihren Zorn nicht eingestehen, so wenig als die Tollen ihren Wahnsinn. Seneca, Abhandlungen.

Mens sana in corpore sano.

Juvenal.

Denn wer weiss nicht, dass selbst bei der Tätigkeit, bei der man glaubt, den Körper am wenigsten nötig zu haben, beim Denken, nicht wenige bloss darum in grosse Irrtümer verfallen, weil ihnen die Gesundheit ihres Körpers fehlt? Aber auch Vergesslichkeit, Schwermut, Verdrossenheit und Wahnsinn fallen bei vielen infolge ihres vernachlässigten Körpers dergestalt über das Denkvermögen her, dass ihnen sogar das, was sie wissen, verloren geht. Xenophon, Sokrates.

Moralischer Schwachsinn.

Denn was von den Göttern kommt, verdient unsere Ehrerbietung wegen der Vortrefflichkeit, und was von den Menschen kommt, unsere Liebe wegen der Verwandtschaft, die zwischen uns ist, manchmal verdient es eine Art Mitleid wegen ihrer Unkenntnis des Guten und Bösen; sie sind wie Blinde, oder so, als wenn jemand Weiss und Schwarz nicht von einander zu unterscheiden vermag. Marc. Aurel.

Unfähigkeit der Bildung höherer Begriffe bei Schwachsinn.

Glücklich kann — weil ich nun schon weitschweifig geworden bin — derjenige genannt werden, welcher, von der Vernunft geleitet, nichts mehr wünscht und nichts mehr fürchtet. Steine und Tiere sind zwar auch frei von Furcht und von Traurigkeit; glücklich wird sie aber niemand nennen, weil ihnen das Bewusstsein des Glücks fehlt. Auf derselben Stufe stehen Menschen, die infolge von Stumpfsinn und Mangel an Selbstbewusstsein zum Vieh herabgesunken sind. Zwischen Vieh und Mensch ist in solchen Fällen kein Unterschied; dort ist gar keine Vernunft, hier eine verkehrte, die zu ihrem eigenen Schaden wirkt. Glücklich kann niemand werden, der keinen Begriff von der Wahrheit hat: ein glückliches Leben ist also dasjenige, welches auf einem richtigen festen Urteil ruht und dabei unbeweglich bleibt. Seneca. Abhandlungen.

Selbstmord und Geisteskrankheit.

Der Epicuräer Dioder, der vor kurzem sich selber tötete, sagen sie, habe nicht nach Epicurs Lehre gehandelt, indem er sich die Kehle durchschnitt; die einen betrachten diese seine Tat als Wahnsinn, die anderen als unbesonnenen Streich. Senca, Abhandlungen.

Epileptische Degeneration.

So wütete Kambyses gegen sein eigenes Blut, entweder wegen des Apis oder aus einem anderen Grunde, wie denn wohl die Menschen grosses Unglück zu fassen pflegt. Denn Kambyses soll von seiner Geburt an ein schweres Gebrechen gehabt haben, das einige die heilige Krankheit (Epilepsie) nennen. Est ist also auch wohl natürlich, dass er auch an der Seele nicht gesund war, da sein Leib an einer so schweren Krankheit litt. Aber auch gegen die übrigen Perser wütete er wie folgt: Er soll nämlich gesagt haben zu Prexaspes, der bei ihm in den grössten Ehren stand und brachte ihm die Botschaften hinein, und sein Sohn war Mundschenk beim Kambyses, und das ist auch keine geringe Ehre — zu dem soll er gesagt haben:

„Prexaspes, was halten wohl die Perser von mir? Was reden sie wohl über mich?"

Der sprach: „Herr, sonst wirst du allgemein gelobt, nur dem Trunk, sagen sie, wärst du zu sehr ergeben." Herodot.

Dementia senilis.

Man muss nicht allein den Gedanken erwägen, dass unser Leben sich täglich verzehrt und dass mit jedem Tag der Rest kleiner wird, sondern

man muss auch bedenken, dass, könnte man selbst sein Dasein bis ins höchste Alter verlängern, es doch ungewiss ist, ob unsere Denkkraft immer dieselbe geistige Fähigkeit behalten werde für jene Betrachtung, welche die Grundlage für die Wissenschaft der göttlichen und menschlichen Dinge ist. In der Tat, wenn man in die Kindheit zu fallen anfängt, se behält man zwar das Vermögen zu atmen, zu verdauen, Vorstellungen und Begierden zu haben, und dergleichen Wirkungen mehr; aber sich seiner selbst zu bedienen, seine jedesmalige Pflicht pünktlich zu beachten, die Eindrücke genau zu zergliedern, zu prüfen, wann es Zeit, aus diesem Leben zu scheiden, kurz alles, was einen geübten Verstand erfordert, das ist in uns erloschen. Darum müssen wir eilen, nicht nur, weil wir uns immer mehr dem Tode nähern, sondern auch weil die Fassungskraft und die Begriffe in uns oft schon vor dem Tode aufhören.

Marc. Aurel.

Sinnestäuschung.

Nichtsdestoweniger legten die Frauen eine Summe Geldes zusammen und liessen noch eine zweite Bildsäule herstellen, welche nach der Erzählung der Römer bei der Aufstellung im Tempel folgende Worte gesprochen haben soll: Ihr Frauen habt mich nach einem Gott gefälligen Gebrauche geweiht.

Man erzählt sogar, dass diese Stimme zweimal gehört worden sei und sucht uns Dinge einzureden, die den nie geschehenen ähnlich und schwer zu glauben sind. Dass man Bildsäulen hat schwitzen, Tränen vergiessen und selbst einige dem Blute ähnliche Tropfen von sich geben sehen, ist eben nichts Unmögliches. Denn Holz und Steine werden oft mit einem Schimmel bedeckt, der Feuchtigkeit erzeugt, sie bekommen von selbst Flecken, sie nehmen aus der sie umgebenden Luft allerhand Farben an und uns hindert nichts zu glauben, dass der Gott dadurch zuweilen Anzeichen gebe. Möglich ist es auch, dass Bildsäulen einen dem Aechzen oder Seufzen ähnlichen Ton hören lassen, wenn sie Risse bekommen oder die inneren Teile sich von einander trennen. Dass hingegen von einem unbeseelten Dinge eine artikulierte Stimme, eine so deutliche, genaue und vernehmliche Sprache kommen sollte, lässt sich auf keine Weise denken, da weder die Seele noch selbst der Gott ohne einen organischen Körper, der mit den zum Reden erforderlichen Teilen versehen ist, eine Stimme von sich geben und vernehmlich sprechen kann. Wenn nun aber die Geschichte durch eine Menge giltiger Zeugen uns zum Glauben nötigt, so müssen wir wohl eine gewisse Empfindung der Seele annehmen, die der Einbildungskraft nicht unähnlich ist und auf unsere

Sinne ebenso wirkt, als wenn wir im Traume Dinge zu hören und zu sehen glauben, die wir doch nicht wirklich sehen und hören.

Plutarch, Coriolan.

Halluzination und Wahnidee.

Gleichwohl geben die, welche dergleichen Dinge wegleugnen, den Grund an, dass noch nie einem verständigen Manne die Erscheinung eines Geistes oder ein Gespenst vorgekommen sei, sondern dass nur Weiber, Kinder und schwachsinnige Menschen entweder in einer Verirrung der Seele oder bei einem kränklichen Zustande des Körpers sich solchen leeren und seltsamen Einbildungen überliessen und den Aberglauben hegten, dass ein böser Genius sie begleitete. Plutarch, Dion.

Humanität gegen Geisteskranke.

Du weisst, dass Harpaste, die Närrin meiner Frau, als eine Art Erblast bei uns wohnt; ich für meine Person bin solchen merkwürdigen Geschöpfen abhold und wenn ich mich über einen Narren eılustigen will, brauche ich nicht weit zu gehen, ich lache über mich selbst. Diese verrückte Person nun verlor rasch dass Augenlicht und — kaum glaublich, aber dennoch wahr — sie weiss nicht, dass sie erblindet ist; sie verlangt zuweilen von ihrem Aufseher, man müsse ausziehen und behauptet, das Haus sei ganz finster geworden. Wir lachen über sie und doch geht es uns oft auch so, nicht wahr? Niemand weiss, dass er geizig ist, oder genusssüchtig. Seneca, Briefe.

Intoxicationspsychose.

„Unter keinen Umständen; man müsste dann wohl auch Bilsenkraut unter die wertvollen Kräuter rechnen, dessen Genuss Wahnsinn erzeugt."

Xenephon, Wirtschaftslehre.

Feines psychiatrisches Verständnis des Sokrates.

Die Menge jedoch, sagte er, meine nicht, dass diejenigen wahnsinnig seinen, die in Dingen irren, welche die meisten nicht wissen, sondern nenne nur diejenigen wahnsinnig, welche in Dingen irren, die die meisten wissen 1). Denn wenn z. B. einer so gross zu sein glaube, dass er sich

---

1) Sehr wertvolle Stelle, denn sie besagt, dass Sokrates mit feinerem psychiatrischen Verständnis die Menge von damals und — heut überragte.

bücke, wenn er durch das Stadttor gehe, oder wenn einer so stark zu sein glaube, dass er sich zutraue, Häuser davonzutragen 2), oder etwas anderes zu unternehmen, das offenbar unmöglich sei, den nenne man wahnsinnig. Jene dagegen, welche nur in kleine Irrtümer verfallen, schienen der Menge noch nicht wahnsinnig zu sein, sondern wie sie nur die starke Begierde Verliebtheit nenne, so nenne sie auch nur den grossen Unverstand Wahnsinn. — Xenophon, Sokrates.

---

2) Das klingt ganz nach Paralyse.

ANOPHELES ET MIASMES

PAR LE DR. H. GROS *(Rêbeval, Alger.)*

Un des jounaux de médecine français le plus important, la Presse médicale, publiait récemment un article intitulé „mécanisme de l'évolution du paludisme" sous la signature de M. le Ray médecin des troupes coloniales. Ce titre m'avait singulièrement alléché. Je pensais trouver dans ce travail des données nouvelles capables d'éclaircir ce qui reste encore d'obscur dans la question du paludisme. Je pensais y rencontrer des expériences et des recherches originales. Ainsi suis-je contraint d'avouer que la lecture de ce mémoire n'a pas été sans me causer une profonde déception.

M. le Ray, comme tous les médecins, qui en France s'élèvent contre la doctrine anophéliènne, n'a fait que rééditer les objections sans une faites à la théorie de la propagation exclusive du paludisme sans que ceux qui les produisent aient jamais rien tenté pour en prouver le bien fondé.

Des expériences de Low et Sambon, répétées un peu partout avec des résultats toujours positifs, on fait bon marché. Elles ont prouvé qu'il suffisait, pour se protéger contre le paludisme, de se mettre strictement à l'abri des piqûres de moustiques. Que peut-on demander de plus probant? Il suffisait cependant pour démontrer que Low et Sambon ont été victimes de leurs illusions, de répéter leur expérience dans les mêmes conditions de rigoureux isolement des moustiques et malgré ces précautions, de contracter le paludisme en respirant les miasmes des marais.

A ces expériences, on n'oppose que des assertions gratuites. On invoquera par exemple des faits d'ordre historique. On écrit, comme M. le Ray: „Lorsqu'on se rappelle les épidémies de malaria, qui éclatèrent à Bordeaux „en 1805, à l'occasion du curage du Penque, à Paris en 1811, quand on „creusa le canal St. Martin et en 1840, quand on établit les fortifications „autour de la capitale, on est *forcément (!)* amené à considérer comme „négligeable ou même comme à peu près seul le rôle qui a pu être joué „par les moustiques en pareille circonstance, on n'envisage plus que le „fait primordial dont l'importance domine tout: le grand remouvement „de terre ou de vase etc."

J'ai, je le confesse, comme la plupart de mes contemporains sans doute, une bien vague idée de ce que pouvait être le paludisme dans ces temps déjà si éloignés de nous.

Pour m'en rendre très approximativement compte, j'ai consulté le manuel d'histoire et de géographie médicales de A. Hirsch. J'y ai lu qu'à partir de 1557—58, date la plus éloignée dont nous soient parvenus des documents certains sur le paludisme en Europe, une série de grandes pandémies traversent successivement ce continent. Ce sont celles de 1678 à 1682, 1718 à 1722, 1748—1750, 1770—1772, 1779—1783 et enfin l'épidémie de 1806 à 1812, qui frappa une grande partie de l'Europe septentrionale et occidentale.

En interrogeant l'histoire, on voit que la plupart de ces épidémies suivent ou accompagnent des périodes troublées et marquées par des guerres civiles ou internationales. Il en est ainsi pour la période de 1557—1558, coïncidant en France avec les guerres de religion et suivant les luttes contre Charles Quint, Philippe II et Marie Tudor, de celle de 1678 à 1682, faisant suite aux guerres entre la France, l'Allemagne et l'Angleterre, de celle de 1748 à 1750, qui suit la guerre de sept ans, de celles de 1770 à 1772 et de 1779 à 1783, qui coïncident avec une misère extrême dans beaucoup d'Etats européens; enfin de celles de 1806 à 1812 qui accompagne les guerres de l'Empire. Est-il irrationnel de se demander si d'un côté les grands mouvements de troupes campées dans des pays notoirement palustres, comme les Pays-Bas, qui furent fréquemment le théâtre de ces guerres, si d'un autre côté l'abandon des travaux des champs ne furent pas, pour une partie, causes de ces épidémies dont l'histoire nous a laissé le souvenir. Quelques uns des grands travaux de terrement, cités par M. le Ray, coïncident précisément avec la dernière épidemie. Est-il irrationnel d'admettre ainsi que parmi les terramirs occupés à ces oeuvres, beaucoup portaient dans leur sang des hématozoaires? Ces travaux n'ont-ils pas créé des gîtes artificiels, où se sont développés à foison les anopheles qui, infectés par les ouvriers, ont à leur tour transmis la maladie aux individus sains? N'avons nous pas vu dans la période contemporaine, exécuter à Paris (métropolitain) ou même dans des villes plus exposées au paludisme (Alger, entre autres travaux du port de l'Agha) etc. exécuter des travaux de terrassement non moins considérables, sans que ces grands remuements de terre semblent avoir produit la moindre épidémie de paludisme? Comment expliqeur que les adversaires de la doctrine anophélienne, doivent remonter si loin dans le temps, alors que les travaux publics ne sont pas de moindre importance aujourd'hui qu'autrefois. Ainsi l'histoire, qui a d'ailleurs peu de valeur en pathologie, est incapable de nous fournir un argument sérieux contre la doctrine anophélienne.

La géographie vient encore bien moins au secours de la théorie des miasmes. Si on l'étudie d'un peu près on cesse complètement de comprendre

comment on pouvait bien accorder l'une avec l'autre. On connait l'immunité dont jouissent la Nouvelle Calédonie, les Iles de la Société, beaucoup d'autres îles du Pacifique, vis à vis du paludisme. Les parties bons de ces îles sont de vastes marécages, où se passent d'actives fermentations végétales. Les troupes en garnison à Tahiti y ont une santé meilleure qu'en France et pourtant les casernes de Papecte sont édifiées dans un des endroits les plus humides de la ville (Papecte signiferait panier d'eau). L'immunité dont jouit le Rio de la Plata est bien plus remarquable encore. Elle orait singulièrement troublé les idées de nos prédécesseurs dans la marine, très imbus de la théorie des miasmes. „Les fièvres intermittentes sont complètement inconnues sur le littoral (de la Plata) et il „est difficile d'indiquer à quelle cause il faut attribuer l'absence de fièvres „intermittentes dans la Plata, absence que tous les médecins ont constatée.... ce pays offre cependant toutes les conditions géologiques „propres au développement des fièvres à quinquina: ondulations du sol à „peine sensibles débordements périodiques sur des vastes surfaces de „terrains, marais et lagunes d'une grande étendue sur les bords des fleuves, „forte élevation de la température de l'été". Dupont. 1) Avant lui Bouffier „écrivait ainsi: „Les nombreuses îles du Parana sont couvertes d'une „foule de marais qui se remplissent ou se vident avec l'élévation ou „l'abaissement des eaux de la rivière. Ces marais contiennent une énorme „quantité de débris soit végétaux, soit animaux; le fond en est généralement „vaseux. Lorsque le niveau du fleuve baisse, une immence étendue de „terrains marécageux se trouve à découvert. Pourtant je n'ai pas observé „un seul cas de fièvre intermittente et d'après les renseignements que „j'ai pu me procurer, il paraitrait que cette affection est rare parmi les „indigènes...."

Des conditions telluriques tout opposées, mais alors accompagnées de paludisme, qui d'après les théories en faveur n'eût pas dû se montrer, avaient non moins inquiété de bons esprits: „Il y a deux erreurs, disait „L. Collin 3) qui ont généralement cours dans l'opinion qu'on se fait de „la campagne romaine; les uns la regardent comme stérile, inféconde; „les autres la croient parsemée d'éaux stagnantes et de marécages. Contre „cette prétendue stérilité, nous n'avons qu'à invoquer le souvenir de ceux „qui ont parcouru cette campagne soit au printemps, soit en automne... „aussi grande a été notre surprise dans les courses nombreuses que nous

---

1) Dupont. Notes et observations sur la côte occidentale d'Amérique. H. Montpellier 1868.
2) Bouffier. Nouvelles annales de la marine 1857 T XVIII. 2e semestre..
3) Colin. Traité des fièvres intermittentes. Paris 1870.

„avons faites dans l'Agro romano de constater non seulement l'absence „de tout marécage, mais encore l'extrême sécheresse du sol."

L'exemple de l'Algérie cité par M. le Ray, à l'appui de sa thèse est des plus malheureux. Comment peut-on composer les conditions actuelles de la vie en Algérie avec la situation matérielle des soldats et des colons au début de la conquête? Et d'ailleurs nous avons assisté en ces dernières années à des retours offensifs de la malaria que ne pouvaient expliquer de grands bouleversements du sol. Nous l'avons vue réapparaître dans les régions les mieux cultivées et faire d'autant plus de victimes que l'on pensait moins à elle. Nous savons que des colonnes en marche ont été éprouvés par le paludisme, comme aux plus beaux jours de l'ére de la fièvre. On eût pu enrégistrer de véritables désastres n'étaient la rapidité des voies d'évacuation et la promptitude et l'excellence des secours.

L'épidémiologie du paludisme vient encore à l'encontre de la théorie des miasmes. Comment peut on expliquer à l'aide de cette théorie cette circonstance que le maximum d'intensité du paludisme tombe en Suéde en avril-mai, à Leipzig, à Vienne, à Klaggenfurt en mai et juin 1) tandis-qu'en Algérie, c'est précisément pendant ces mois que l'on observe le minimum de fièvres palustres? Pendant les mois d'août, septembre, octobre où la malaria fait le plus de ravages, on note comme dans la campagne romaine une sécheresse extrême qui exclue la possibilité de toute fermentation végétale, l'humidité étant encore plus indispensable à ces fermentations que la chaleur. C'est qu'en réalité cette saison coïncide avec la formation du plus grand nombre d'anopheles. Le relief tourmenté du sol de l'Algérie explique cette circonstance. Jusqu'en mai les pluies torrentielles entrainent à la mer les oeufs que des femelles auraient eu l'imprudence de déposer à la surface des eaux. C'est ce que démontre clairement la recherche des gîtes à anopheles. Plus on s'y livre plus on constate une corrélation parfaite entre les oscillations de la malaria et le nombre des gîtes.

En fait dans la génèse d'une épidémie de paludisme trois facteurs ont une influence considérable; mais le premier prime les autres. Ce facteur, c'est le nombre des individus infectés par l'hématozoaire. S'il y a très peu ou point d'individus porteurs du parasite de Laveran, il n'y a pas de paludisme. Les deux autres jouent un rôle secondaire quoique non négligeable. Ce sont les conditions météorologiques qui favorisent la formation des gîtes à anopheles et par suite leur facile multiplication et finalement l'état du sol.

La désinfection du sang par la quinine réalise artificiellement la première

---

1) Hirsch-Handbuch der historisch-geographischen Pathologie.

condition; diminution du nombre des porteurs d'hématozoaires. Elle n'a pas peu contribué à l'assainissement de l'Algérie. „Le paludisme me „disent les vieux habitants de Rébeval n'est plus aujourd'hui ce qu'il „était autrefois. En 1884, prèsque toutes les maisons étaient fermées. Il „était impossible de trouver quoique ce soit dans le village. Les hôtels „fermèrent à deux reprises. A cette époque la quinine coutait 1 fr. 50 le „gramme et l'on payait 0,25 cent. de commission au voiturier pour „l'apporter. Depuis que la quinine est à bon compte, au moindre malaise „nous en prenons un peu et nous n'avons plus la fièvre."

La prophylaxie quinique n'a pas du avoir une influence moindre dans l'assainissement de l'Europe. Elle est en effet prèsque aussi vieille que l'introduction du quinquina dans la thérapeutique. Le comte de Bonneval et ses gens, qui usèrent de ce moyen, se préservèrent de la fièvre au milieu des autres troupes qu'elle décimait pendant le siège de Belgrade (1717). Il fut une époque, que nous avons connue, où l'on prescrivait en France systématiquement le vin de quinquina à tous les enfants. Ne fait-on pas là de la prophylaxie sans le savoir?

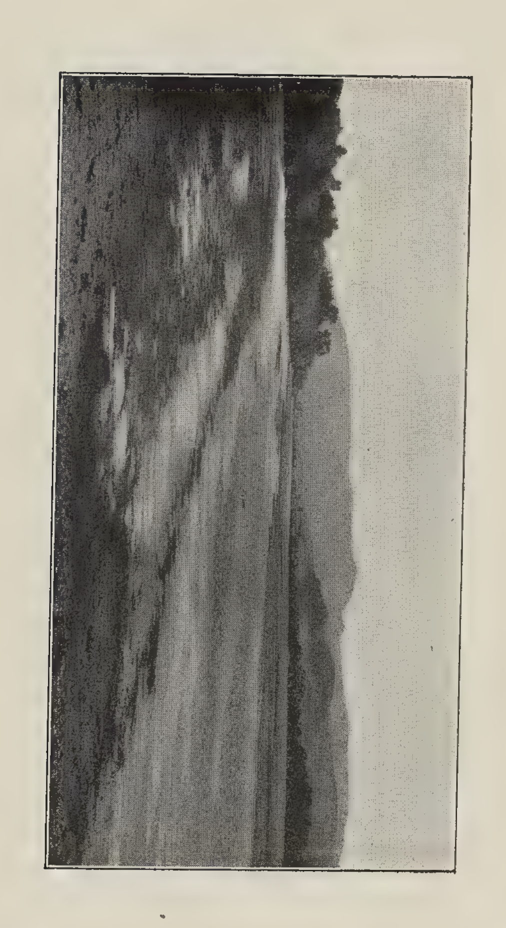
Quant à l'état du sol et aux conditions météorologiques, il est bien évident qu'un terrain humide favorisera la formation des gîtes et que de grandes perturbations atmosphériques, de violents cataclysmes comme les tremblements de terre, s'accompagneront d'abondantes précipitation, d'inondations, de la formation de feutes et de cavanes qui multiplieront-considérablement les foyers d'anopheles.

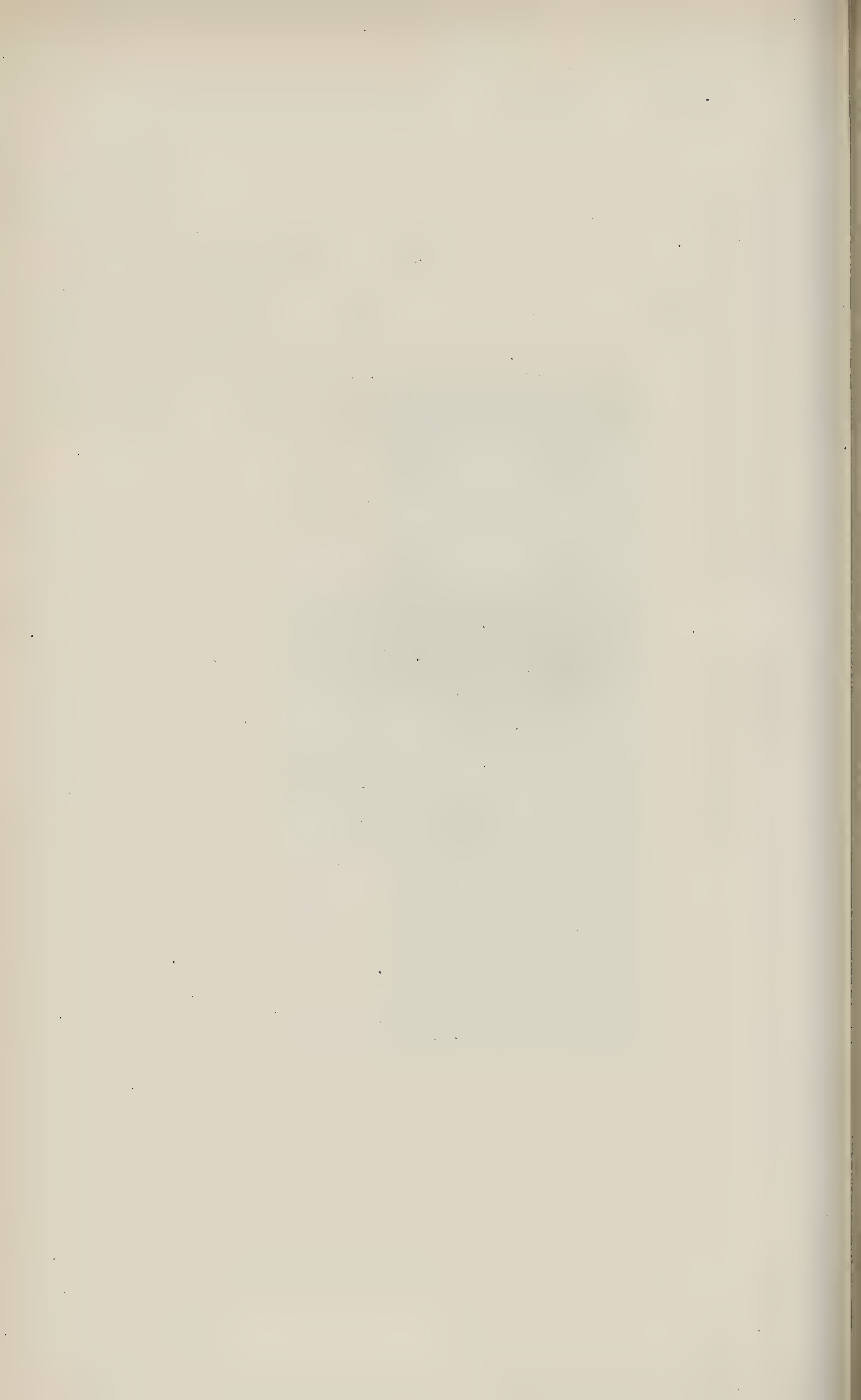
J'ai reproduit ici une photographie, qui montre comment des gîtes peuvent se créer dans le lit de la rivière au mois de septembre sous l'influence de la sécheresse.

Loin d'apporter le trouble dans l'esprit des vieux coloniaux, la doctrine anophélienne ne peut que lui donner le calme et la sérénité de la certitude absolue.

Le paludisme, ne l'oublions pas, peut reparaître en Europe. Ceci se produisait déjà dans les Pays-Bas oû de divers côtés on a signalé une recrudescence du paludisme. Le paludisme est loin d'être une maladie exotique et le médecin qui exerce dans les pays tempérés est tenu de la connaître tout aussi bien que le médecin colonial. Pour cette raison, nous devions relever les assertions de M. le Ray, d'autant plus qu'elles étaient produites dans un des journaux les plus sérieux.

Mais si nos vues sur l'étiologie du paludisme sont totalement différentes des siennes, si nous sommes entièrement convaincus de la vérité de la doctrine anophélienne exclusive, nous sommes absolument d'accord avec lui sur les conclusions. Comme lui, nous pensons que la bonne exécution des travaux publics, le drainage et l'évacuation des „eaux sauvages",





constituent le plus sûr et le plus efficace procédé de lutte contre le paludisme. Toutes les autres méthodes, même la prophylaxie quinique, qui dans l'état actuel des choses a toutes nos préférences, ne sont que des pis allers. Il suffit de la mauvaise volonté de quelques uns pour faire tout avorter. La lutte contre le paludisme pour être efficace, se réduit à une question de législation sanitaire.

DIE MEDICINISCHEN VERHÄLTNISSE UNTER DEN BAHAU- UND KĔNJA-DAJAK AUF BORNEO.

VON PROF. DR. A. W. NIEUWENHUIS, *Leiden*.

Im Folgenden habe ich Uebersicht über die Resultate gegeben, zu denen ich während meiner fünfjährigen Praxis (zwischen 1894 und 1900) unter den eingeborenen Dajakstämmen Mittel-Borneo's gelangt bin.

Aus der geringen Bevölkerungsdichte von Mittel-Borneo geht bereits hervor, dass hier Zustände herrschen müssen, die einer normalen Vermehrung der Menschen entgegenwirken. Die schädlichsten Faktoren, die hier in Betracht kommen, sind erstens in den Verhältnissen der Umgebung selbst zu suchen, zweitens in dem Umstand, dass sich die Bevölkerung vor den nachteiligen Einflüssen dieser Umgebung nicht zu schützen weiss. Ueble Gewohnheiten der Stämme, wie Kopfjägerei und Unsittlichkeit, schädigen eine Vermehrung in weit geringerem Grade.

Die Entwicklung der Bahau und Kĕnja ist noch nicht so weit fortgeschritten, dass sie Krankheiten mit eigenen, wirksamen Mitteln bekämpfen können; bemerkenswert ist dagegen, dass sowohl bei Bahau als bei Kĕnja in hohem Masse die Vorstellung herrscht, dass sich Krankheiten durch diätetische Mittel bekämpfen lassen. Die Konstitution der Bahau unterstüzt sie im Kampfe gegen Krankheiten nur wenig, daher haben sie unter diesen während ihres ganzen Lebens mehr oder weniger zu leiden. Vor allem sind es Malaria und venerische Krankheiten, Syphilis und Gonorrhoe, welche die Lebenskraft der Eingeborenen untergraben. Die Malaria wirkt schwächend auf den Organismus, die venerischen Krankheiten verhindern ausserdem eine stärkere Vermehrung.

Die Bewohner von Mittel-Borneo sind mittelgross und schmächtig von Gestalt, doch kommen auch schön gebaute Körper bei ihnen vor, überdies werden sie nicht durch Rhachitis uud Tuberkulose verunstaltet.

Sie gehören zu einer Rasse mit schwarzem, glattem Haupthaar und mittelmässiger bis schwacher Körperbehaarung. Obgleich einzelne Personen auch welliges, bisweilen sogar krauses Haar besitzen und das Braun der Haut auch sehr dunkel sein kann, habe ich auch unter den Jägerstämmen im Innern der Insel nie Menschen mit Spuren des Negertypus (Negrito) gesehen oder von ihnen sprechen hören.

Trotz ihres schmächtigen Körperbaues besitzen die Bahau gut entwickelte Muskeln, mit geringer Neigung zu Fettbildung, sowohl unter der Haut als an einzelnen Körperstellen. Wirklich fette Individuen sah ich nie; die entstellenden Schmerbäuche, die bei Europäern vorkommen, fehlen

bei ihnen gänzlich. Auch findet man nur selten Personen mit Muskeln, die von einer Fettschicht verdeckt sind; am ehesten kommt dies bei erwachsenen jungen Frauen vor.

Die Gesichtsform ist oval, häufig rund mit wenig vortretenden Backenknochen. Die Augenspalten, aus denen lebhafte, dunkelbraune Augen hervorschauen, sind nur schwach geöffnet; Personen mit nach Mongolenart schräg noch aussen verlaufenden Augenspalten sieht man nur selten, die meisten bemerkte ich unter den Kĕnjastämmen von Apu Kajan (Ursprungsgebiet des Kajanflusses). Eine Hautfalte über dem inneren Augenwinkel fehlt gänzlich.

Die im allgemeinen platte Nase ist gerade; ihre Flügel sind nicht besonders breit. Individuen mit eingestülpter oder mit stark gebogener Nase kommen ebenfalls vor.

Der Mund ist nicht auffallend gross; es giebt selbst Frauen mit hübschem, kleinem Mund; auch sind die Lippen nie sehr dick.

Die Bahau besitzen von Natur ein sehr gut entwickeltes Gebiss, sie misshandeln es aber durch das in letzter Zeit Mode gewordene Absägen, Ausfeilen und Durchbohren der Zähne. Caries und Missbildungen, die durch Syphilis verursacht werden, sind häufig.

Ueber die Gliedmassen ist nur zu bemerken, dass sie zum Körper in guten Proportionen stehen; die Arme sind verhältnissmässig etwas länger als bei den Europäern. Die schön gebildete, aber nicht schwere Muskulatur weist mehr auf Geschmeidigkeit und Gewandtheit, als auf grosse Kraft. Hände und Füsse sind stets klein und wohlgebildet, leiden aber viel durch harte Feldarbeit, Verwundung und Krankheit, so dass man bei älteren Leuten häufig Missbildungen antrifft. Bemerkenswert ist der grosse Zwischenraum, der häufig zwischen der ersten und zweiten Zehe vorkommt. Der Winkel, den diese beiden Zehen bilden, kann bis zu 60° betragen.

Die Haut der Bahau und Kĕnja ist in der Jugend meist eher hellgelb als braun, besonders ist dies bei Kindern, die der Sonne noch nicht ausgesetzt gewesen, und bei jungen Mädchen, die sich bei der Feldarbeit durch Kleider vor Sonnenbrand schützen, der Fall. Ganz allgemein wird die spätere dunkle Hautfarbe der Eingeborenen durch die Sonne bewirkt; ständig bedeckte Körperteile, wie die Lendengegend der Männer und die Beckengegend der Frauen, behalten daher stets ihren hellen Ton.

Trotz ihrer teilweisen Bedecklung ist die Haut der Eingeborenen in Wirklichkeit doch allen Einflüssen der Witterung ausgesetzt, wodurch sie ein grosses Wilderstandsvermögen erlangt hat. Chronische Hautentzündungen sieht man bei den Bahau nur selten, obgleich sie in Wald und Feld zahlreichen Verwundungen ausgesetzt sind; nicht spezifische Beingeschwüre, wie sie in Europa vorkommen, sind bei ihnen ganz unbekannt.

Solange die Haut noch nicht von parasitären Hautkrankheiten betroffen ist, erträgt sie lange Zeit Druck und Reibung, ohne darauf anders als mit leichter Rötung zu reagieren. Auffallend resistent zeigt sich die Haut der Frauen dem Einfluss der Gravidität und der Lactation gegenüber. Die Frauen der Ot-Danum und Kantu' am Kapuas besitzen diese Widerstandsfähigkeit in noch höherem Masse, aber auch bei den Frauen der Bahau und Kĕnja beobachtete ich selbst bei hochgradiger Schwangerschaft nur selten Striae; auch erhalten die Frauen ihre früheren Formen nach der Entbindung vollständig wieder zurück. Ebenso lassen die Brüste oft nur an den Warzen erkennen, dass eine Frau bereits genährt hat. Bei meinem ersten Aufenthalt bei den Ot-Danum bewunderte ich die schöne Gestalt einer jungen Frau, welche ihre zwei verschiedenaltrigen Kinder gleichzeitig nährte. Am Mahakam hatte ich einst eine junge Frau, die ich ärztlich behandelte, lange Zeit für kinderlos gehalten, bis sie eines Tages mit einer dreijährigen Tochter bei mir erschien und mir erzählte, dass sie ein zweitens Kind bereits verloren habe. Selbst wiederholte Schwangerschaften hinterlassen bei den meisten Frauen wenig Spuren, sowohl auf der Haut als in den Körperformen.

Dass die Bahau eine viel geringere momentane Muskelkraft als die Europäer entwickeln, ist um so auffälliger, als sie von klein auf an Feldarbeit und Jagd gewöhnt sind und keine Lasttiere besitzen, so dass sie auch im Tragen ständig geübt sind. Sie können z. B. nicht so schwere Gewichte, wie ein ungeübter, mittelstarker Europäer heben; auch tragen sie bei grösseren Entfernungen und schlechten Wegen nicht gern über 20—25 kg. schwere Lasten auf dem Rücken. Bemerkenswert ist ferner, dass die Kräfte und die Ausdauer bereits bei 30—35 jährigen Männern abnehmen, daher überlassen diese alle schwerere Arbeit auf der Reise gern den 20 jährigen jungen Leuten.

Die Sinne sind bei der Bevölkerung von Mittel-Borneo im allgemeinen gut entwickelt. Beobachtungen hierüber werden dadurch erschwert, dass Krankheiten häufig das Seh- und Empfindungsvermögen beeinträchtigen. Da nur ein sehr kleiner Teil der Bevölkerung Augen besitzt, die weder in jugendlichem noch in späterem Alter einmal längere Zeit krank gewesen sind und hiervon an der Cornea oder Conjunctiva noch Spuren aufweisen, findet man bei ihnen begreiflicher Weise kein besonders scharf entwickeltes Sehvermögen. Ueberdies haben die Eingeborenen zwischen und in ihren Wäldern gar keine Gelegenheit, sich im Fernsehen zu üben und ihre Sehschärfe hierdurch zu entwickeln.

Der Farbensinn lässt bei den Bahau nichts zu wünschen übrig; dafür spricht in erster Linie ihr feines Gefühl für Farbenharmonie, das sich in ihren schönen Perlenarbeiten äussert, ferner, dass ihre Sprache nicht nur

für alle verschiedenen Farben, sondern auch für deren Nuancen besondere Bezeichnungen besitzt. Diese weichen in mancher Hinsicht von denen der Europäer ab. So heisst in der Busang Sprache schwarz „*tom totong*" = verbranntes Blau; „*Tom gĕnang*" = dunkelblau; „*krotang*" = hellblau, von dem sie an Perlen verschiedene Arten unterscheiden, je nach dem Zweck, für den sie diese benützen, z. B.: „*krotang lawong*" = hellblau für Kopfbänder. Gelb heisst „*njehang*" und hell rehbraun „*njehang tebli* (gelbrot)", dunkel rehbraun und dunkelrot werden beide „*li*" genannt. Weiss = *puti;* grün = *nohom.*

Das Tastvermögen der normalen Haut ist bei den Bahau, vielleicht wegen der dicken Epidermis, minder ausgebildet als bei Europäern. Ihre blosse Haut hat für gewöhnlich eine niedrigere Temperatur als die der Weissen, daher vertragen sie bei andauernder Anspannung und Hitze nur schlecht eine stärkere Blutzufuhr und Transpiration und nehmen jede Gelegenheit wahr, um sich zu baden

Auf Kitzel reagiert ihre ganze Haut weniger stark als die der Europäer, während ihre Handflächen und Fusssohlen wegen der Dicke der Schwielen für Kitzel ganz unempfindlich sind.

Die Bahau besitzen ein gut entwickeltes Gehör; an ihre mit primitiven Mitteln hergestellten Musikinstrumente, wie Flöte und *kledi,* machen sie, was Reinheit des Tones anlangt, grosse Ansprüche. Ihre Lieder erscheinen auch einem europäischen Ohr melodisch. Ihre Gonge tönen uns zu laut, aber auch bei diesen bestimmt hauptsächlich die Reinheit des Tones den Wert des Instruments.

Ob der Geruchssinn bei den Bahau feiner ausgebildet ist als bei den Europäern, wage ich weder aus der Tatsache, dass sie für unangenehme Gerüche, wie die von Leichen und Unrat, sehr empfindlich sind, noch daraus, dass sie bei unbekannten Waldfrüchten nach dem Geruch bestimmen, ob sie giftig oder nicht giftig sind, zu entscheiden; denn die erste Eigenschaft steht mit ihrer allgemeinen psychischen Ueberempfindlichkeit in Zusammenhang und die zweite beruht wahrscheinlich hauptsächlich auf Erfahrung und Uebung.

Die wohlriechenden Gräser, Blätter und Blüten, met denen sich junge Männer und Mädchen für einander schmücken, duften nach unserem Geschmack nicht immer angenehm; die jungen Leute müssen eben mit den Erzeugnissen ihrer Umgebung vorlieb nehmen. Die Bahau schätzen aber auch europäische Parfümerieen, die bei ihnen in schlechtester Qualität von den Malaien- eingeführt werden. Dass auch die Nasen der Bahau für die verschiedenen Sorten unserer Parfümerieen ein scharfes Unterscheidingsvermögen besitzen, erfuhr ich einst am Mendalam, als ich einer Häuptlingstochter eine Flasche Eau de Cologne N⁰. 4711 schenkte.

Ihre Freundin, die sich gleich darauf ebenfalls eine Flasche erbat, suchte ich mit etwas gewönhnlicher Wasch-Eau de Cologne abzufertigen; nachdem die beiden aber zu Hause gemeinsam den Inhalt ihrer Flaschen geprüft und verglichen hatten, kam die Freundin gleich wieder zurück und erklärte, dass ihre Eau de Cologne schlechter sei als die der Anderen.

Die Bahau sind sehr sensible Naturen und daher Gemütsbewegungen aller Art sehr zugänglich. Auch bei freudigen Erregungen steigen ihnen Tränen in die Augen; einst sah ich eine Frau sogar beim Anhören eines Grammophons weinen.

Schmerzen können sie nur sehr schwer ertragen, daher haben sie auch mit jedem Leidenden, besonders wenn er zur Familie gehört, grosses Mitleid. Sobald ein Kind oder ein Erwachsener auch nur scheinbar ernstlich krank ist, nehmen alle Angehörigen an seinen Leiden so lebhaften Anteil, dass sie ihre Arbeit auf dem Felde und im Hause ruhen lassen und bei dem Kranken bleiben, auch wenn sie nicht helfen können. Dies geschieht recht häufig, da die Bahau auch bei unbedeutenden Leiden gleich nachgeben. Man muss daher im Verkehr mit den Eingeborenen vor allem ihrer grossen Sensibilität Rechnung tragen.

Wie leicht sie aus Ueberempfindlichkeit und heftiger Gemütsbewegung bisweilen den Kopf verlieren können, mögen folgende Beispiele zeigen. Als sich der vornehme Häuptling KWING IRANG einst mit einem junge Manne, namens ARAN, im Walde befand, wurde er durch ein herabfallendes Stück Holz getroffen und begann ernstlich zu bluten. Obgleich die beiden sich dicht beim Hause in einem wohlbekannten Walde befanden, verirrte sich ARAN, der Hilfe suchen ging, doch zwei Mal und verlor dazu seinen Speer. Der Unfall, an dem er durchaus nicht Schuld war, ging ihm so nahe, dass man ihn später nur mit Mühe dazu bringen konnte, ins Haus zurückzukehren. Er beruhigte sich erst am folgenden Tage, nachdem er sich gut ausgeschlafen hatte.

Nachdem BANG LAWING, der jetzige Häuptling der Mahakam Kajan, die Leiche seiner Mutter in der Berghöhle Batu Baung beigesetzt hatte, trennte er sich von der Gesellschaft und lief stundenlang durch den pfadlosen Wald nach Hause, statt mit den anderen den Fluss hinabzufahren. Später konnte er nicht angeben, wie er nach Hause gelangt war.

Empfinden die Bahau Scham, so erröten sie oft bis tief auf die Brust. Auch kann man sie vor ihrer Umgebung leicht in Verlegenheit (*haè*) bringen. Ich benützte diese Eigenschaft bei Mann und Frau öfters, um sie zum Halten ihres Versprechens und zur Pflichterfüllung zu bringen. Auf diesem feinen Empfinden, das sich in der Furcht vor der öffentlichen Meinung äussert, ist auch die *adat* (Gewohnheitsrecht) der Bahau hauptsächlich begründet,

Sie besitzen einen ruhig heiteren und wenig zu heftigen Aeusserungen geneigten Charakter; sie lieben den Scherz und die Fröhlichkeit und singen und tanzen daher gern miteinander; auch ältere Männer nehmen an den Kriegstänzen Teil und an Festtagen sieht man auch alte Frauen mit den jungen tanzen und singen. Zwar beängstigt sie der Glaube an die Existenz zahlreicher, sehr böser Geister, er drückt sie aber nicht nieder. Man hört sie auch zu Hause häufiger lachen als weinen. Da sie selbst nie heftig werden, flösst ihnen die Heftigkeit anderer Angst ein.

Die Bewohner Borneos zeigen in bezug auf ihre Konstitution einige Eigentümlichkeiten, die sich aus der Wirkung ihres Klimas auf viele Generationen begreifen lassen. Diese Eigentümlichkeiten äussern sich in der Art und Weise, wie sie auf verschiedene Arzneien reagieren, ferner in der grossen Vitalität ihrer Gewebe bei Verwundungen. Die Behandlung von Malariakranken zeigte mir, dass Chinin eine sehr schnelle Wirkung bei ihnen hervorruft. Auch in den ernstesten Fällen bin ich nur selten gezwungen gewesen, mehr als 1 gr Chinin pro Tag und pro Mal zu erteilen und selbst bei stark chronischen Malariakranken rief diese Dosis in wenigen Tagen eine Besserung hervor. Auf meiner ersten Reise beschränkte ich mich vorsichtshalber auf $^1/_2$ bis $^3/_4$ gr pro Tag, als ich aber später keine nachteiligen Folgen bemerkte, gab ich Erwachsenenstets 1 gr pro Tag. Um den gleichen Effekt bei Europäern zu erzielen fand ich während des Feldzuges auf der Insel Lombok selbst 3 gr pro Mal nicht immer genügend.

Hieraus ersieht man, dass die Konstitution der Dajak bei der Bekämpfung einer Infektion viel stärker mitwirkt als bei Europäern. Die Beobachtung von Prof. R. Koch auf Neu-Guinea, dass erwachsene Eingeborene gegen eine Malariainfektion immun werden und dass diese nur auf Kinder einwirke, stimmt mit der meinigen also teilweise überein. Das Verhalten der Dajak spricht gegen eine vollkommene Immunität der Erwachsenen gegen Malariainfektion. Wie weiter unten ausgeführt werden wird, konnte ich mich bereits in Sambas, an der Westküste, davon überzeugen, dass beinahe sämtliche Kinder unter 10 Jahren eine geschwollene Malariamilz zeigten, welche bei Erwachsenen zwar seltener aber ebenfalls zu finden war. Schon das häufige Vorkommen akuter und chronischer Malaria bei Erwachsenen spricht gegen vollständige Immunität. Dass bei den Dajak in akuten und chronischen Fällen eine geringe Dosis Chinin bereits eine so starke Wirkung erzielt, weist jedoch auf eine partielle Immunität, die sie sich vielleicht durch die in der Kindheit bestandenen Malariaanfälle erworben haben. Hierauf deutet auch die Tatsache, dass ich unter mehreren Tausend Patienten keinen einzigen mit perniziösen Erscheinungen, wie Coma, schweren Icterus, Nervenanfällen u. s. w. auf Malariaanfälle reagieren sah.

Die Wundheilung tritt bei den Bahau, wie schon erwähnt, schneller und vollkommener als bei Europäern ein; hiervon konnte ich mich häufig überzeugen:

Einst brachte man mir einen Dajak, dem von einem Dorfgenossen, der ihn auf der Jagd für ein Wildschwein angesehen hatte, die Tibia über den Knöcheln auf 4 cm Länge in Splitter zerschossen worden war. Als man mir den Mann am achten Tage nach dem Unfall brachte, war die ganze grosse Wunde in eine septisch infizierte Eiterhöhle verwandelt, in welche die zersplitterten Enden der Tibia hineinragten; die Kugel, die ich unter der Haut an der anderen Seite hindurchfühlte, entfernte ich mittelst eines Hautschnittes. Eine gründliche Desinfektion, die Fortnahme der losen Knochensplitter, eine Drainage und Applikation von Schienen zur Immobilisierung genügten, um den Mann innerhalb kurzer Zeit körperlich wieder herzustellen und das Bein, mit Verkürzung um 1 cm, durch Bildung eines grossen Callus, wieder brauchbar zu machen. Nach einem Jahr war von einer Funktionsstörung nichts mehr zu spüren.

Bei meinem ersten Besuch am Mendalamfluss hinterliess ich dort eine zwölfjährige Patientin, die, nach einem syphilitischen Ulcus an der Kniekehle, der einen Durchschnitt von 10 cm und 2 cm Tiefe zeigte, eine gut granulierte Wunde zurückbehalten hatte. Ich hatte dem Mädchen eine Jodkalilösung zu weiterem Gebrauch übergeben und glaubte sie, als ich mich bei meinem zweiten Besuch, 1½ Jahre später, nach ihr erkundigte, als ein Mädchen mit einem krummen Bein charakterisieren zu müssen. Keiner kannte jedoch ein solches Mädchen. Zu meinem Erstaunen sah ich die Kleine später mit einem ganz geraden, gut beweglichen Bein umhergehen, obgleich die ganze Kniekehle mit Narben bedeckt war. Bei einem europäischen Kinde wäre das Resultat ein ganz anderes gewesen, die Narbenbildung hätte zweifellos eine Kontraktur zur Folge gehabt.

Bald nach Beginn einer Praxis unter den Stämmen von Mitttel-Borneo wird man gewahr, dass einzelne Krankheitsgruppen bei ihnen alle übrigen in den Hintergrund drängen; es sind dies: Malaria, venerische Krankheiten (Syphilis und Gonorrhoe) und parasitäre Hautkrankheiten, welche letztere auch auf den anderen Inseln des indischen Archipels verbreitet sind. Eingeschleppte Infektionskrankheiten, wie Pocken und asiatische Cholera, treten bei diesen in grosser Abgeschiedenheit wohnenden Stämmen nur selten in das allgemeine Krankheitsbild.

Unter den Bahau, die ein 250 m. ü. d. M. gelegenes Bergland bewohnen, bestehen weitaus die meisten Patienten, die einem täglich zur Behandlung zugeführt werden, aus Malariakranken. Diese Erscheinung erklärt sich

daraus, dass streng genommen alle auf den Körper einwirkenden schädlichen Einflüsse das labile Gleichgewicht, in welchem sich viele Personen zeitweilig oder dauernd der Malariainfektion gegenüber befinden, zerstören können. Da die Faktoren, welche ein Ausbrechen der Malaria veranlassen, sehr mannigfaltig und zahlreich sind, ist das häufige Auftreten dieser Krankheit bei den Dajak begreiflich. Nach meiner Erfahrung wird die Malaria hauptsächlich durch folgende Ursachen hervorgerufen: Uebermüdung, kaltes Baden, Indigestion, Erkältungen mit Rheumatismus und Husten, Verwundungen, ferner durch andere Infektionen, wie Influenza und Anthrax. Einen Beweis dafür, dass die genannten Faktoren wirklich ein Ausbrechen des Fiebers veranlassen, indem sie den Körper schwächen und dadurch für Malariainfektion empfänglich machen, fand ich darin, dass es mir stets glückte, das Fieber mit einer temporären Dosis Chinin bleibend zu vertreiben, während die ursprünglichen Krankheiten wie Indigestion, Influenza u. s. w. unabhängig von der Malaria ihren normalen Verlauf nahmen. Dass kaltes Baden, besonders nach Erhitzung, sowohl bei Bahau und Javanern als bei Europäern, innerhalb 6 Stunden einen Malariaanfall zur Folge hat, beobachtete ich zu wiederholten Malen.

Einen anschaulichen Eindruck vom schwächenden Einfluss der Malaria auf die Bevölkerung erhielt ich bei einer Untersuchung ihres Verbreitungsbezirkes im Sultanat von Sambas an der Westküste Borneos, wo ich 3 Jahre als Arzt tätig gewesen bin. Die Abwesenheit der Malaria in den Morastgegenden längs der grossen Flüsse auch bei intensiver Bodenkultur, wie Anlagen von Plantagen, und ihre Anwesenheit in einigen dichtbei auf Sandboden gelegenen Dörfern hatte damals meine Aufmerksamkeit erregt. Die Reisen, die ich zum Zweck von Impfinspektionen unternehmen musste, führten mich in die verschiedensten Teile des Sultanates und gaben mir Gelegenheit, ungefähr 3000 Kinder unter 10 Jahren zu untersuchen. Das Resultat dieser Beobachtungen war, dass alle Kinder aus den Hügel- und Gebirgsgegenden Milz- und Lebertumoren, in diesem Fall ein Zeichen chronischer Malariainfektion, besassen, während die aus den Morastebenen auf Meereshöhe nur da, wo der Boden sandhaltig war, wie in der Dünengegend nördlich von Sambas und am Fuss alleinstehender, aus den Morästen hervorragender Berge, eine vergrösserte Milz zeigten. Die gleichen Beobachtungen sind übrigens bereits an anderen Orten gemacht worden, es ist z. B. bekannt, dass die Morastgegenden bei Pontianak und Bandjarmasin auf Borneo und bei Palembang auf Sumatra viel weniger durch Malaria zu leiden haben als die Hügel- und Gebirgsländer derselben Inseln.

Der gleiche Unterschied machte sich auch im Aussehen der Bevölkerung bemerkbar, sobald ich Gelegenheit hatte, diejenige in Gegenden, welche

von Malaria infiziert waren, mit einer anderen in nichtinfizierter Gegend unter im übrigen gleichen Umständen zu vergleichen. Am meisten fiel mir dies am Tĕbĕrau, einem Nebenfluss des kleinen Sambas, unweit der Hauptstadt Sambas auf, wo zwei von Malaien bewohnte Dörfer keine Stunde von einander entfernt liegen; das eine befindet sich auf einem Morast, das andere auf einer 40 m hohen Hügelreihe. Unter 12 Kindern des ersten Dorfes hatte 1, unter 25 des zweiten hatten 20 eine harte Milz, die unter dem Rippenbogen hervortrat. Letztere hatten ausserdem, wie ihre Eltern, eine schwächliche Konstitution und ein kränkliches Aussehen, im Gegensatz zum frischen, kräftigen Aussehen ihrer Nachbarn im Morastdorfe.

Uebereinstimmend mit diesen Beobachtungen lieferten die Statistiken des Sultans von Sambas für die Bewohner der Ebene gegenüber denen der Hügel eine mittlere Lebensdauer im Verhältnis 3 : 2 — ein sprechender Beweis für den schädigenden Einfluss der Malaria auf die Lebenskraft der Bevölkerung. Dass die gleichen Verhältnisse auch in Mittel-Borneo herrschen, davon habe ich mich während eines beinahe 5 jährigen Aufenthaltes inmitten der dortigen Bevölkerung, bei der ich zahllose Malariafälle akuter und chronischer Art zu behandeln hatte, überzeugen können. Bei den dort herrschenden Zuständen sind die meisten Personen während einer längeren oder kürzeren Lebensperiode fieberkrank, was auch auf die noch ungeborenen Nachkommen von schwächendem Einfluss sein muss.

Die verbreiteste Form, unter welcher die Malaria bei den Bahau auftritt, ist die der Quotidiana intermittens, welche über kurz oder lang in die der Quotiodiana remittens übergeht. Viel seltener sind Fälle, welche zur Continua gehören. Auch gab nur eine kleine Minderheit meiner Patienten an, dass sie jeden 2. Tag einen Fieberanfall zu überstehen hatte.

Charakteristisch für die Malaria der Bahau ist, dass die Kranken nach einem Anfall nicht transpirieren, selbst wenn eine deutliche Intermission eingetreten war. Erst wenn der Anfall durch Chinin vollständig gehoben worden, tritt Transpiration als Zeichen endgültiger Besserung ein. Sie selbst wissen das auch sehr gut. Durch Malaria verursachte plötzliche Todesfälle habe ich nicht beobachtet; ebensowenig Fälle sehr perniziöser Art; die Malaria trägt in Mittel-Borneo stets den Charakter eines subakuten oder chronischen Leidens.

Bei kleinen Kindern geht die letzte Malariaperiode in der Regel in eine Continua mit oder ohne Diarrhoe über; bei älteren Personen treten gegen das Ende hauptsächlich Erbrechen und Diarrhoe auf, wobei die Patienten bei geringer Temperaturerhöhung schnell abnehmen und sterben. In der Regel sind die Kranken im Beginn dieses Stadiums durch vorsichtiges Verabfolgen von Laudanum und dann von Chinin noch zu retten.

Als günstigsten Zeitpunkt für den täglichen Gebrauch einer Dosis Chinin erwies sich der, in welchem sich der Patient am wohlsten fühlte und seine Temperatur am niedrigsten war. Eine Verabreichung mehrerer Dosen Chinin pro Tag in Fällen einer undeutlichen Intermission hatte selten guten Erfolg.

Fälle von Malaria larvata beobachtete ich zwei Mal in Form von periodisch auftretender Diarrhoe, die auch nach monatelanger Dauer durch Chinin in kurzer Zeit kuriert werden konnte. Einmal wurde ein junger Mann, der monatelang zu ängstlich gewesen war, um sich mir zu nähern, durch jeden Abend wiederkehrende Augenblutungen zu mir getrieben. Da man ihm Blindheit prophezeit hatte, entschloss er sich, wenn auch voller Angst, zu mir zu kommen. Durch die Periodizität der Blutungen aufmerksam geworden, gab ich ihm 6 Stunden vor dem gewöhnlichen Eintritt der Blutungen 1 gr Chinin ein mit dem Resultat, dass die Blutungen aufhörten.

Als Beispiele für den Verlauf und die Behandlung typischer Malariafälle unter den Bahau mögen die folgenden dienen:

Auf meiner ersten Reise brachte man mir einen 11 jährigen Ulu Ajar-Dajak, der das Jahr vorher so krank gewesen war, dass er sich nicht mehr erheben konnte. Obgleich er augenblicklich nicht mehr so schwach war, litt er doch sehr durch asthmatische Anfälle und schmerzhaften Hurten. Sein Körper war mager und unentwickelt, und zur Arbeit war er nicht fähig. Sein Thorax war der eines Emphysematikers, auch litt er stark an Dyspnoe. Der obere Brustteil war stark erweitert und bei jedem Atemzuge kontrahierten sich die beiden Sternocleido-mastoidei und verursachten dabei ein Hervortreten ihrer Wülste unter der Haut. Die Herzdämpfung hatte sich bis auf die linke Seite des Sternum beschränkt. Bei der Auskultation war überall ein Röcheln zu vernehmen, das eine Entzündung der Bronchien anzeigte. In der Herzgegend was kein anormales Geräusch hörbar, nur das diastolische Geräusch der Lungenarterie war lauter als gewöhnlich. Die vergrösserte Milz reichte bis auf $4^1/_2$ cm unterhalb der Rippen herab, die Leber bis auf $5^1/_2$ cm. Anfangs erschien es mir sehr schwierig, die Störungen der Respirationsorgane zu beseitigen, auch fürchtete ich, das Vertrauen der Eingeborenen, nach deren Ansicht die Medizin alles und so schnell als möglich heilen muss, zu verlieren. In Anbetracht der Hypertrophie der Bauchorgane beschloss ich jedoch, meinem Kranken $1^1/_2$ gr Chinin einzugeben, eine Quantität, die bitter genug war, um eine suggestive Wirkung auszuüben. Zu seinem Besten trieb den Knaben die Neugier jeden Morgen nach meiner Hütte und so konnte ich ihm täglich seine Dosis verabfolgen.

Nach 10 Tagen erzählte der Knabe, dass die Atmungsbeschwerden sich gebessert hätten, auch konnte ich mich selbst von dem günstigen

Einflus der Behandlung überzeugen. Die Milz war nicht mehr fühlbar; die Leber hatte sich bis auf Fingersbreite unterhalb der Rippenbogens zurückgezogen; die Auskultation ergab nur hie und da ein schwaches Rasseln.

In der folgenden Periode erhielt der Patient seine Arznei nur in grossen Zwischenräumen; aber seine Lebenskräfte hatten bereits die Oberhand gewonnen, so dass er körperlich vollständig wiederhergestellt wurde. Nach einigen Wochen war auch die Erweiterung der Thorax verschwunden, das Spiel der Sterno-mastoide war beim Atmen nich mehr sichtbar; die Herzdämpfung war wieder normal und auch die Auskultation ergab nichts Krankhaftes. Nur die asthmatischen Anfälle nachts hatten in dieser Periode noch nicht völlig aufgehört.

Einen anderen interessanten Malariafall bot mir ein 8 jähriger Knabe, der mir durch das enorme Volumen seines Bauches aufgefallen war. Die Haut des Abdomens war infolge der starken Ausdehnung glänzend geworden und der Leibesumfang betrug 78 cm. Die Anamnese ergab nur einige Fieberanfälle. Der Knabe klagte augenblicklich nur über Atemnot, die ihm Arbeit und Spiel unmöglich machte.

Die Untersuchung ergab eine Milz von erstaunlicher Grösse und Härte, die nach vorn bis zum Nabel, nach unten bis zu 20 cm unterhalb des Rippenbogens reichte. Auch die Leber war hart und 11 cm tiefer als gewöhnlich fühlbar; der obere Teil des Herzens hatte die normale Stellung verloren und seine Spitze schlug im 3. Intercostalraume.

(*Fortsetzung folgt.*)

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. HISTOIRE DE LA MEDECINE.

ALLEMAGNE.

PUSCHMANN, NEUBURGER und PAGEL. *Handbuch der Geschichte der Medizin* T. III. livr. 14 et 15 (fin.) 1965. Jena, G. Fischer pp. 561—1128.

Les derniers fascicules du Handbuch contiennent la fin de l'histoire de l'ophtalmologie de *Horstmann*; les pp. 573—600 contiennent l'histoire de la laryngologie et de la rhinologie par *P. Heymann*; puis 601—728 l'histoire de la psychiatrie de *S. Kornfeld*; *Placzek* aux pp. 729—782 donne l'histoire de la médecine légale; *P. Th. Müller* et *W. Prausnitz* aux pp. 783—852 traitent l'hygiène et la bactériologie; la chirurgie et la médecine militaires, les ambulances etc. sont traitées à partir du 16e siécle par A. *Köhler*; *Wegschneider* 1) donne pp. 878—952 l'obstétrique et *B. Kossmann* la gynécologie aux pp. 953—991; enfin *Wolf Becher* donne l'histoire des maladies des enfants, pp. 992—1000, celle de la carrière médicale, pp. 1001—1022; des hôpitaux, maternités, maisons de santé, sanatoria, pp. 1023—1041; celle de l'enseignement des diverses branches de la médecine, pp. 1042—1083.

Et maintenant que ce grand travail de 756 + 960 + 1128 pages est terminé on peut jeter un coup d'oeil sur son développement. Le plan conçu par Puschmann donnait aux différentes parties trop peu de pages pour pouvoir y placer une histoire réellement satisfaisante; certains collaborateurs primitifs ont renoncé à la collaboration et ont édité leurs volumes à part. Chez certains auteurs on aurait souhaité un développement bien plus étendu; ailleurs les indications littéraires ont été omises, faute de place; dans d'autres parties les données historiques sont suffisantes, ainsi que la littérature. L'éditeur d'ailleurs a vu que le développement devait être plus large que le plan primitif et ainsi au lieu des dix livraisons annoncées d'abord on est parvenu à quinze fascicules.

On nous a posé plusieurs fois la question à qui l'ouvrage pouvait servir? Évidemment ce n'est pas à ceux qui commencent l'étude de l'histoire de la médecine; ceux-ci prendront mieux les traités de Pagel ou de Schwalbe; nous pensons que celui qui a absorbé l'essentiel de ces livres fera le mieux de prendre pour l'histoire en général le traité de Haeser et de se servir du traité de P. N. et P. en question comme correctif et addendum à Haeser, car les recherches historiques et la science ont marché depuis cette époque.

Que le traité soit bien étudié et qu'une seconde édition plus étendue voie le jour dans un temps non trop éloigné!

1) Un remaniement et extrait du grand traité de Fasbender 1905.

PERGENS.

AMERIQUE.

University of California publications Egyptian archaeology, Volumen I. The Hearst medical Papyrus. Hieratic text in 17 facsimile plates in collotype with introduction and vocabulary by GEORGE A. REISNER. Leipzig 1905. J. C. Hinrichs, 48 pp. in Royal-Format. M. 25.

Vorliegende Publikation ist für die Literaturgeschichte der altägyptischen Medizin hochbedeutsam. Seit der Entdeckung resp. der Herausgabe des berühmten Papyrus Ebers haben wir eine Veröffentlichung von ähnlicher Dignität noch nicht erhalten. Reisners kostbare Ausgabe stellt sich ihr, man darf es sagen, würdig zur Seite. Es handelt sich um das erste Ergebnis der grossen von Mrs. Phoebe Apperson Hearst im Interesse der Universität von Kalifornien vor fünf Jahren ausgerüsteten Expedition zu archäologischen Studien auf ägyptischem Boden. Als die Expedition in Dêr-el-Ballâs weilte, wurde ihr im Frühjahr 1901 von einem Bauern eine Rolle präsentiert und unentgeltlich überlassen, die dieser angeblich schon zwei Jahre vorher in einem Topf unter einem ausgegrabenen Hause gefunden haben wollte, ohne sie inzwischen beachtet zu haben. Die Rolle enthielt 18 Kolumnen resp. Fragmente davon, jedenfalls ein Stück aus einem Dokument, dessen Umfang sich nicht mehr bestimmen liess. Die Kolumnen waren etwa 17,2 cm. breit und 18—23 cm. lang, mit hieratischer Schrift beschrieben, die auf die Zeit der 12.—18. Dynastie oder auf die koptische Periode hinwiesen. Wenigstens deuteten die Ausgrabungsergebnisse, die die Expedition bei den Häusern erzielt hatte, auf die erwähnte Periode hin. Reisner untersuchte den Papyrus gemeinsam mit Borchardt und fand sofort eine Aehnlichkeit mit Pap. Ebers heraus, was auch Prof. Schäfer in Berlin bestätigte auf Grund eines Photogramms von Tafel XI, von welcher Schäfer sofort eine Transkription und Uebersetzung an den Hrsgbr. sandte. Die nähere Prüfung des Schriftstückes ergab nun im ganzen 269 Einzelverordnungen, Rezepte, Mittel, Beschwörungsformeln u.s.w. bei allen möglichen Affektionen, des Kopfes, der Zähne, Knochen, Haut, Verdauungsleiden, Krankheiten der Harnorgane, des Blutes und der Blutgefässe, der Haare, der Finger, bei Knochenbrüchen, Wunden u.s.w. Das Manuskript zeigte auffallende Anklänge an Papyrus Ebers, ohne jedoch eine Doublette davon zu sein, wie Reisner im einzelnen durch Vergleichung der betreffenden Stellen nachweist. Einleitungsweise liefert Reisner noch eine allgemeine Betrachtung über den Charakter der ägyptischen Medizin, wie er sich aus Papyrus Ebers und dem vorliegenden Hearst papyrus ergibt und fügt in einem besonderen Abschnitte einige moderne Volksmittelrezepte hinzu, um eine Handhabe zum Vergleich zwischen der gegenwärtigen ägyptischen Medizin und derjenigen zu bieten, wie sie sich im Papyrus Ebers und Papyrus Hearst darstellt. Aus dem letztgenannten liefert der Hrsgbr. einige Proben von Beschwörungsformeln in transkribierter Ursprache und englischer Uebersetzung daneben. Nun folgt (S. 8—13) ein Verzeichnis der einzelnen Rezepte und Zaubermittel, die in dem Papyrus auf jeder einzelnen Tafel enthalten sind, schliesslich ein sorgfältiges Wörterbuch, für dessen Zuverlässigkeit die Mitarbeit des bekannten Aegyptologen Prof. Sethe spricht, der auch die letzte

Korrektur des Textes besorgt hat. Natürlich sind in dem „Vokabularium" überall die Transkriptionen und Uebersetzungen beigefügt. Am Schluss folgen die 18 Tafeln der Urschrift in Phototypien. Die Ausgabe ist äusserlich elegant ausgestattet und wird zweifellos in den Kreisen der Aegyptologen wie der Vertreter der Geschichte der Medizin die höchste Beachtung finden müssen.

PAGEL.

Index-Catalogue of the Library of the Surgeon-General's Office, United States Army. Second series. Vol X. M. — Mnikhodski. Washington, Government printing Office, 1905.

Diese grossartige und gediegene Arbeit des amerik. Surgeon-general's Office ist, mit dem Erscheinen von Vol. X, dem Endziele wiederum um ein Beträchtliches genähert.

Die Redaktion dieser Zeitschrift macht auf diesen Teil besonders gern aufmerksam, da er nicht weniger als 44 Seiten enthält, die der Literatur der Geschichte der Medizin gewidmet sind.

v. L.

FRANCE.

HERVOT, (Médecin en chef de l'Hôtel-Dieu à Saint Malo), *La médecine et les médecins à Saint-Malo 1500—1820.* Préface de M. Raphael Blanchard. Rennes 1906. Librairie J. Plihon L. Hommay. pp. 248 in 8o.

Wenn ein Mann, wie Prof. Blanchard, der hochverdiente erste Präsident der französischen Gesellschaft für Geschichte der Medizin, sich dazu herbeigelassen hat, das vorliegende Buch mit einem glänzenden Vorwort einzuleiten, so dürfen wir aus dieser Tatsache allein schon vor der Durchsicht des Buches für dieses ein gutes Vorurteil gewinnen. Dieses wird bei der Lektüre und durch die Lektüre in keiner Weise desavouiert. Man sieht, wir haben ein Buch vor uns, das Beachtung verdient nicht blos, weil es einen schönen Beitrag zu dem grossen Kapitel der medizinischen Topographien überhaupt liefert, sondern auch weil es in seiner Art ein *Muster einer Stadtgeschichte der Medizin ist.* Darum müssen von der vorliegenden Publikation auch diejenigen Kenntnis nehmen, denen an sich der Gegenstand wegen seines vornehmlich nur lokalen Wertes gleichgiltig ist. Wir haben von Hervot ein ausgezeichnetes Paradigma erhalten, wie eine Lokalgeschichte der Medizin aussehen muss. Nicht auf Personen, auf das Biographische muss der Schwerpunkt gelegt werden, sondern auf die Tatsachen. So beginnt denn das Buch gleich mit einem Kapitel über die Seuchen der Stadt, dann kommt die Schilderung der Genossenschaften an die Reihe, die Confrèrie de St. Côme et St. Damien, dann folgen die Hospitäler und ihre Geschichte (Hôtel-Dieu, allgemeines Hospital u. Hôp. Rosais), das Kap. 4 handelt von der Entwickelung der gerichtlichen Medizin in St. Malo, das Kap. 5 von dem Zustand der med. Praxis in der Stadt, sowohl dem festländischen Teil, wie dem am Wasser (in der See) belegenen; endlich wird im Schlusskapitel 6 die Entwickelung der Heilkunde in der Revolutionsperiode geschildert. Alle Angaben müssen als durchweg authentisch gelten, da sie aus städt. Arch en und originalen Chro-

niken und ähnlichen Dokumenten geschöpft sind. Leider können wir einen Auszug an dieser Stelle nicht liefern, weil das zu weit führen würde. Wer die Details kennen lernen will und muss, der schreite zur Lektüre des Originals, die an manchen Stellen Interessantes bietet.

Pagel.

P. Pansier. *La pratique ophtalmologique de Daviel (1735—1744).* 1905. Annales d'oculistique t. 134, p. 338—363.

Pansier hat aus dem *Courrier d'Avignon,* der damaligen Zeitung der ganzen Provence, alles reproduzirt, was auf Jacques Daviel Bezug hat. Als 1734 der wissenschaftliche Charlatan Taylor längere Zeit in Marseille verweilte, scheint Daviel die erste Anregung, vielleicht auch Unterricht von Taylor gehabt zu haben, um sich der Augenheilkunde zu widmen. Daviel war damals Demonstrator der Anatomie in Marseille; der Courrier d'Avignon, 4. März 1735, enthält eine Reklame von Daviel, welcher mehrere Augenoperationen mit Glück ausgeführt hat an Kranken, welche zu ihm kamen „depuis le départ de l'Occuliste Anglais."

Seine drei ersten Operationen waren Pterygium- und Kataraktoperationen, zuerst noch durch Depression; dem Artikel folgen mehrere Reklame-Artikel, 20. und 24. Mai, 9. Dezember 1735; 18. Mai 1736. Am 29. Mai 1736 zeigt er seine Reise nach Portugal an; er reist über Aix, Salon, Arles, Nîmes, Montpellier, Pesenas, Béziers, Narbonne, Castelnaudari, Carcassone, Toulouse, Montauban, Castelsarasin, Agen, Castres, Bordeaux, Bayonne, St. Jean-de-Luz, St. Sébastien, Victoria, Madrid.

20. November ging Daviel nach Lissabon, wo er 8. Dezember eintraf; von hier verreiste er 18. Februar 1737 über Cadix, Malaga, Grenada, Barcelona, Arles etc. und kam 26. September in Marseille zurück. Am 13. April 1738 ging er nach Paris über Aix, Avignon, Lyon etc., kam Anfang Juni dort an und ging 7. September 1738 wieder nach Marseille. März 1741 war er in Mailand.

Am 30 Jänner 1744 meldet er, dass er nicht mehr herumreisen würde; in 1746 verzog er nach Paris. In 1762 ging Daviel, von einer Lähmung der Zunge ergriffen, nach Genève, um sich unter Tronchin's Behandlung zu stellen. Dort starb er am 3. September, 66. Jahre alt. Er hinterliess wol nur ein geringes Vermögen, denn seine Wittwe quacksalbert: . . . Daviel . . . à laissé à sa veuve le secret d'une eau verte . . ., une eau blanche . . ., une pommade . . .; le prix est de 6 livres . . . In 1773 verkaufte sie noch immer diese Sachen, aber auch in halben Flaschen. Pansier's Artikel bringt einen werthvollen Beitrag zu Daviel's Lebensgeschichte.

Pergens.

H. Truc. *L'évolution de l'ophtalmologie à l'Ecole de Montpellier.* 1905. Discours prononcé à la séance de rentrée universitaire du 3 novembre. 8o., 25 pp.

Eine inhaltreiche Uebersicht der Schicksale der Augenheilkunde an der Schule von Montpellier; im 12. Jahrhundert Alcoati, Zacharias, Benevenutus,

später andere, Boissier de Sauvages, Méjean, Pellier de Quengsy († 1835); von ab 1792, mit Ausnahme Pellier's und einigen anderen, ward die Augenheilkunde in Montpellier eine Zeit lang von Unwissenden und Quacksalbern betrieben; so bekam der Brillenhändler Philippe am 7. Mai 1843 von der Fakultät den Titel von „oculiste-opticien de la Faculté de Montpellier". Delpech, Serre, die Pamard's u. a. gaben mehrere wissenschaftliche Werke heraus. Die Rede von Truc ist gezogen aus der nächst erscheinenden Geschichte der Augenheilkunde in Montpellier, welche von Truc und Pansier bearbeitet wird, auf welche wir nach dem Erscheinen zurückkommen.

PERGENS.

REVUE DES PERIODIQUES.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

G. VAN DOORSLAER. *Episodes de la vie médicale d'antan.* Bulletin du Cercle archéolog. littér. et artist. de Malines. 1905, vol. XV, 32 pp.

Der Autor, einer der wenigen belgischen Aerzte, welche die Geschichte der Medizin erforschen, gibt uns in oben genanntem Artikel drei Abhandlungen. Die erste betrifft einen Assoziationskontrakt zweier Chirurgen, Jan van den Broeke und Roland Raduwaerts, vom 4. Mai 1471 in flämischer Sprache; es handelt sich um Vertheilung des Netto-Honorars beider Parteien, wenn dasselbe 4 Stüber übersteigt etc.; der Kontrakt wird in extenso wiedergegeben. Die zweite Abhandlung ist ein Bruchstück einer gerichtlichen Verhandlung aus 1613, wo der 64-jährige Arzt Heinrich Coggeman vom Chirurgen Jan Beelaers angegriffen und geschlagen worden war; das Ende ist leider verloren gegangen. Die dritte Abhandlung ist eine Polemik zwischen zwei Mechelener Aerzten Arnold d'Ancre und Jan Vroesen 1663; der eine behauptete, dass Henri Florent de Laurin an Skorbut zu Grunde ging, der andere, dass es eine Obstructio intestinalis war. D'Ancre gab 1662 seine *Concertationes* darüber heraus, wogegen Vroesen sein *Xenium* herausgab (1663), zwei seltene Brochüren von Broeckx zitirt mit vollem Titel (auch bei van Doorslaer); Autor fand eine noch unbekannte Brochure darüber von d'Ancre, *Xenium xenio repositum* . . . welcher unter dem Namen G. Plannaupsteus 1663 zu Mechelen herauskam.

Wir erinnern hier an die 1900 erschienene Arbeit von van Doorslaer, *Aperçu historique sur la médecine et les médecins à Malines,* wo nach lokalen Quellen fleissig gearbeitet wurde.

PERGENS.

MARIE, A., (Médecin en chef à l'asile de Villejuif), *Sur quatre compositions de Goya* (Académie San Fernands). Nouv. iconogr. de la Salpêtrière XVIII. 6. nov.-déc. 1905, p. 703—706.

Im Anschluss an eine Publikation von Laignel-Lavastine in derselben Zeit-

schrift (1904, No. 1) würdigt Verf. einige andere Gemälde des bekannten spanischen Künstlers. Drei von ihnen sind nach dem Katalog von P. Lefort (Paris 1877) beschrieben. Die Reproduktionen sind nicht so deutlich ausgefallen, wie bei den früher veröffentlichten Bildern, sodass man nur schwer erkennen kann, um was es sich handelt. Man sieht Männer- und Frauengestalten in verschiedenen Stellungen und Mienen. Mit der Medizin haben die Gemälde kaum eine wesentliche Beziehung. Um diese zu ermitteln, muss man die Phantasie stark arbeiten lassen. Dasselbe gibt auch vom 4. Bilde. Der ganze Aufsatz läuft auf eine Verherrlichung der künstlerischen Bedeutung von Goya aus.

PAGEL.

RUDLER, FERNAND. (Médecin-major du 11e Dragons), *Saint-Pantaléon médecin à propos d'une peinture murale de l'Église de Guebersch-wihr (Alsace)*. Nouv. iconogr. de la Salpêtrière XVIII. No. 5, Sept.—Oct. 1905 p. 615--619.

Nach einer kurzen Einleitung über die hohe Verehrung der Katholischen Religion im Elsass und den Kirchenbilderschmuck daselbst im allgemeinen schildert R. speziell ein von ihm im Kirchenchor von Güberschwihr (einer zwischen Ruffach und Kolmar im Elsass belegenen Ostschaft) entdecktes Wand-Gemälde, das den Heiligen Pantaleon als Arzt darstellt. Der Heilige wird hier vorgeführt, wie er bei seinen Reisen durch die Provinz vor einer Stadt Halt macht und die kranken Bewohner ihn konsultieren. R. giebt eine ausführliche Lebensgeschichte des bekannten Märtyrers, der um 303 unter den römischen Kaisern Diocletian und Maximilianus lebte und dessen Gedenktag auf den 27. Juni fällt. Die weiteren Daten sind in jeder Kirchengeschichte zu finden und bedürfen an dieser Stelle keiner Rekapitulation. Pantaleon erfreut sich besonderer Verehrung im Elsass. R. zählt im Anschluss daran noch einige andere Heiligen-Aerzte auf und liefert damit ein brauchbares Material zum Kapitel „Theologie in der Medizin", was dem Referenten zur Ergänzung der Daten in dessen „System einer Kulturgeschichte der Medizin" besonders willkommen ist. In den Kirchenbüchern von Gueberschwihr und alten Elsässischen Chroniken finden sich noch einige Notizen über die Wundertaten des Pantaleon, z. B. gelegentlich der Invasion der Schweden 1635 u. a. Das Gemälde rührt von dem Maler Feuerstein her.

PAGEL.

GÉOGRAPHIE MÉDICALE.

Une nouvelle fièvre des Philippines par m. m. les Docteurs H. D. BLOOMBERG et J. MORGAN COFFIN, Premiers Lieutenants et Médecins-Assistants de l'armée, à Manille. (*Journal de l'association américaine*, p. 1223, oct. 1905).

Encore un type d'infection fébrile tropicale distinct du paludisme.

Les auteurs rapportent deux cas de fièvre, avec courbe de température montant entre 39o et 40o jusqu'au 3e jour, et se terminant aussitôt en lysis durant les trois ou quatre jours suivants.

L'examen du sang vivant a montré l'existence de protozoaires intraglobulaires, de 2.5 microns de long et de 1 micron de large, affectant tantôt une forme globulaire très réfringente, tantôt une forme en fuseau, et doués de mouvements rapides sur leurs deux axes. Les recherches nocturnes ont décelé quelques formes en anneaux étroits.

Les tentatives les plus méthodiques pour colorer ces protozoaires ont échoué.

Les auteurs ajoutent qu'ils ont trouvé des formes immobiles, analogues à celles décrites déjà par Cropper (J. of tropical medicine may 1. 1905) et par H. M. Smith (surgeon General's report 1904) mais ils croient à des accidents de préparation.

En résumé, pour ces auteurs, les hématozoaires observés dans ces deux cas diffèrent absolument „de la plasmodie malariale".

G. Treille.

Relation d'un cas mortel d'hématurie tropicale (*Blackwater fever*) par le Dr. F. Creighton Wellman, du Benguela, (West-Africa) in *Journal de l'association médicale américaine*, 2 déc. 1905, p. 1736.

Il s'agit d'un officier qui, atteint de dysenterie amibienne, eut alors un accès de fièvre à urines noires. La spectroscopie révéla l'oxyhémoglobine dans les urines.

L'examen microscopique du sang frais ne donna aucun résultat, mais celui de préparations colorées permit de constater la présence de „*deux* parasites malariens, tous les deux très petits et intraglobulaires".

C'est sans doute trop peu pour affirmer que le paludisme est la cause de la fièvre à urines noires.

Aussi l'auteur se garde-t-il de conclure formellement dans ce sens. D'autant mieux que sur 24 cas d'hématurie tropicale, il n'a trouvé que trois fois seulement les parasites de la malaria.

Il conclut donc que le caractère précis des relations qui existent entre le paludisme et l'hématurie tropicale n'a pas encore été démontré.

G. Treille.

Société américaine de médecine tropicale. Réunion du 8 décembre 1905, tenue à Philadelphie (compte rendu in *New-York medical Journal*, no. du 13 janvier 1906, p. 109.)

Le colonel William C. Gorgas, chargé du service médical de la zone du Canal de Panama, a donné lecture d'un mémoire sur les rapports des moustiques et de la fièvre jaune dans l'Isthme. Il résulte de ce travail que les règles d'assainissement mises en pratique à la Havane paraissent avoir produit les mêmes résultats heureux à Panama.

Isolement des malades sous des appareils de toile métallique; fumigation des chambres au pyrèthre, au soufre, etc. destruction des flaques d'eau servant de gîtes aux stegomyias et aux larves. En juin 1905, il y eut 67 cas de fièvre jaune, 40 en juillet, 27 en août, 7 en septembre, 3 en octobre, et 0 en novembre. Mais le Colonel Gorgas estime qu'il faut attendre deux mois pour être assuré que la fièvre jaune est tout à fait disparue.

Rappelons, en effet, qu'en décembre 1905, on a observé encore plus de 50 cas de fièvre jaune à la Havane (medical Record, 16 déc. '05, p. 986) et que la presse médicale ne croit pas à la disparition tant de fois annoncée officiellement (medical Record, 27 janv. '06, p. 146).

G. Treille.

Cas d'infection causé par la larve du bourdon. (*Journal de l'association médicale américaine* 9 déc. 1905, p. 1800.)

Le Dr. Boston, de Philadelphie, avait déjà trouvé dans une autopsie, chez un enfant mort de convulsions, un parasite que le Professeur Stiles, de Washington D. C. avait identifié avec le genre *Eristalis.*

Voici que le Dr. Hanby, de Bessemer (Alabama), publie à son tour une observation complète d'une petite négresse de 18 mois, qui fut atteinte de convulsions, d'amaigrissement et d'accidents nerveux, qui faillirent l'emporter.

Le Dr. Hanby, ayant administré le calomel et la santonine, l'enfant rendit 24 vers vivants. Ces parasites, longs d'environ 4 à 5 centimètres, larges de 2, avaient une tête en suçoir garnie de deux petites cornes. La queue, effilée, susceptible de s'engaîner en telescope, était terminée par un bouquet de cils. Ils furent déterminés comme larves du bourdon des fleurs *Eristalis tenax.* Ces larves vivent dans l'eau chargée de débris végétaux. L'enfant avait dû les avaler en buvant.

Cette observation est très intéressante.

G. Treille.

Empoisonnement par les fruits du papayer par M. A. Barber, professeur de bacteriologie et de pathologie à l'Université de Kansas. (U. S.), Lawrence. (*Journal de l'association américaine,* 30 déc. 1905, p. 2013.

L'auteur rapporte, qu'il a été empoisonné à plusieurs reprises, en mangeant la pulpe du fruit du papayer (Asimina triloba). Il cite les dates de ses accidents et les symptômes éprouvés, qui furent de l'urticaire, des battements de tête, des nausées et des troubles intestinaux.

L'auteur suppose, que le fruit du papayer, qui a mûri à terre et s'est gâté par places, est susceptible de causer ces accidents. Mais il y a lieu aussi de croire qu'il s'agit là d'une réceptivité personnelle et accidentelle, car M. Barber déclare, qu'il avait accoutumé de manger sans aucun inconvénient de ce fruit depuis l'enfance.

L'auteur rapporte aussi des cas de même genre observés par le Professeur Havenwill, Pharmacien de l'Université de Kansas, et par beaucoup d'autres. Certains pensent, que la papaye à chair blanche est plus nocive que la variété à chair jaune.

Le fait est intéressant à faire connaître aux médecins, qui excrcent dans les pays où le fruit du papayer sert de nourriture usuelle.

G. Treille.

L'eau potable à Manille (*Iles Philippines*). Correspondance particulière du *Medical Record,* no. du 30 décembre 1905, p. 1068.

On sait que le bureau d'hygiène de Manille s'est depuis longtemps préoccupé de la question de l'eau potable dans cette ville, en raison des relations étroites, qui existent entre la qualité de l'eau des réservoirs publics et la propagation du choléra.

Le mode de stérilisation de l'eau est encore à trouver. En effet, les essais commencés depuis plus d'une année avec le sulfate de cuivre ont montré que les vibrions cholériques ne sont détruits que par une solution de 1 pour 150,000. Or, à cette dose, la consommation continue de l'eau devient un danger public d'empoisonnement. De plus, cette proportion est capable d'arrêter les fermentations oxydantes dans les *septics tanks* où sont dirigées les matières fécales de la ville de Manille.

La stérilisation au sulfate de cuivre est donc, — comme d'ailleurs c'était à prévoir — absolument impraticable.

G. Treille.

Pathologie et thérapie des Yaws in *New-York medical Journal,* 27 janv. 1906, p. 196.

C'est un résumé d'un travail du Dr. Aldo Castellani publié déjà par le Journal of tropical medicine. L'auteur est d'avis que malgré toutes les analogies dans la nature des lésions et dans l'efficacité du traitement, les *Yaws* ne sont pas la Syphilis.

L'auteur y a trouvé un *spirillum,* qu'il propose d'appeler *Spirochoeta pertenius* ou encore *pallidula.* Il fait remarquer que le bacille de la tuberculose, celui de la lèpre, et les autres acido-bacilles des corps gras sont morphologiquement identiques, et que, cependant, la lépre n'est pas la tuberculose.

Il estime que l'Iodure de potassium agit parfaitement sur les *Yaws,* mieux même que le mercure.

Mais, en somme, le traitement de cette maladie des noirs d'afrique est le même que celui de la syphilis.

G. Treille.

EPIDEMIOLOGIE.

A. Peste bubonique. 1. *Japon. Schimonoseki,* du 20 déc. au 12 janv. (5). *Kobe,* dès le commencement jusqu'au 1 janv. 91 (69). *Osaka,* dès le commencement jusqu'au 8 janv. 140. On présente au magistrat d'Osaka environ 3000 rats

par jour. Le prix est augmenté de 5 à 7 „sen" le rat. *Formosa, Taipeh*, le 30 nov. (1). 2. *Chine. Hong-Kong*, du 7 au 13 janv. 2 (2); du 21 au 27 janv. 1 (1). 3. *Australie. Nouvelle-Hollande. Australie occidentale. Perth*, au milieu du mois de janvier. 1. *Nouvelle Calédonie*, du 15 au 31 déc. quelques cas; 3 décès. 4. *Straits-Settlements. Singapore*, du 16 au 19 janv. 3. 5. *Birma. Rangoon*, pendant les mois de novembre et décembre 113 (110) et 98 (91). *Mandalay*, du 2 au 9 janv. (5). 6. *Indes anglaises orientales:*

	24—30 déc.	31 déc.—6 janv.	7—13 janv.	14—20 janv.
Indes entières	(3282)	5184 (4278)	5029 (4240)	(3938)
Bombay (*Présid.*)		(802)	(565)	(616)
Bengale		(1703)	(1144)	(1056)
Provinces Unies		(1184)	(1167)	(1076)
le Punjab		(563)	(632)	(519)
Provinces centrales				(338)

Bombay (*Ville*), du 5 au 11 janvier 25 (20).

7. *Perse. Province de Seistan.* On constate déjà une diminution dans le nombre des cas de peste (surtout des poumons). Le Gouvernement a prescrit des mesures rigoureuses; des médecins russes et anglais assistent dans les contrées atteintes. 8. *Russie.* Pendant le mois de janvier. *Gouvernement d'Astrachan. 2me district maritime. Bodan* 3. *District Krasnojarsk. Obshorowo* 4. *Krasny-Jar.* 2. 9. *Egypte. Alexandrie.* D'àprès une dépêche du 1 mars 1 décès. 10. *Afrique orientale anglaise. Nairobi*, du 21 au 26 janvier 4 (2). 11. *Ile Maurice*, du 20 au 26 janvier 1 (1); du 27 janv. au 1 févr. 2 (1). 12. *Afrique méridionale anglaise*, du 24 déc. au 27 janvier pas de cas. Seulement à *Port-Elisabeth* on continue encore à attraper des rats pestiférés. 13. *Brésil. Rio de Janeiro*, du 25 déc. au 14 janv. 25 (10).

B. Choléra asiatique. 1. *Indes orientales anglaises. Calcutta*, du 31 déc. au 6 janv. (72); du 7 au 13 janv. (61); du 14 au 20 janv. (43); du 21 au 27 janv. (44).

C. Fièvre jaune. 1. *Brésil. Rio de Janeiro*, du 11 au 24 déc. 9 (9); du 25 déc. au 7 janv. 6 (2). 2. *Cuba. Havane*, du 4 au 16 janv. 2 (2); du 17 au 31 janv. 2 (2); du 1 au 2 févr. 1; du 3 au 11 févr. 1. *Matanzas* (prov.) le 5 févr. 1 (1). 3. *Ecouador. Guayaquill*, du 11 au 17 déc. (6); du 18 au 31 déc. (3); du 1 au 14 janvier 36 (5). 4. *Honduras. El Paraiso*, du 13 au 19 janv. (1). 5. *Mexique. Orizaba*, du 17 déc. au 13 janv. (1). *Vera Cruz*, du 31 déc. au 27 janv. 4 (3). *Merida*, du 31 déc. au 20 janv. 2 (1). 6. *Etats-Unis d'Amérique septentrionale. Etat de Louisiana. Jefferson*, le 28 janvier 1.

(D'après les numéro's 2354—55—56—57 du „British Medical Journal", les numéros 7—8—9—10 des „Veröffentlichungen des Kaiserlichen Gesundheitsamtes" (Berlin) et les numéros 4—5—6—7 des „Public Health Reports" (Etats Unis).)

Amsterdam, 9 mars 1906.

Ringeling.



CAELIUS AURELIANUS.
MALADIES AIGÜES ET MALADIES CHRONIQUES.
LE MÉTHODISME.

PAR LE Dr. MEUNIER. (*Pontoise*).

Parmi les anciens auteurs, qu'on rencontre dans l'histoire de la Médecine, l'un des plus curieux et des plus originaux est certainement Caelius Aurelianus.

D'abord un certain mystère règne sur sa vie et sur l'époque à laquelle il a vécu. Les uns le font contemporain de Galien, d'autres prétendent, qu'il vivait au Ve siècle. Ce qui est acquis c'est que dans la partie de son oeuvre, qui nous est parvenue, il n'est jamais question de Galien; et cependant lorsque notre auteur traite une question, il expose les opinions de tous ses devanciers illustres Hippocrate, Dioclès, Erasistrate, Asclépiade etc., et ne va pas plus loin que Thessalus ou Soranus d'Ephèse. Jamais le nom de Galien n'est cité; ce qui donnerait à penser que Caelius Aurelianus a vecu un peu avant Galien ou qu'il fut son contemporain. Il nous semble donc plus exact de le placer au IIe qu'au Ve siècle; quoiqu'il en soit les huit livres, qui nous sont parvenus sous le titre d'affections aigües (3 livres) et d'affections chroniques (5 livres), sont très-intéressants à étudier, parce que leur mode d'exposition n'a rien d'antique et qu'ils sont écrits à la façon de nos livres modernes. L'auteur a-t-il une affection à décrire, il commencera par la définition, puis passera à l'étiologie, à la pathogénie, parfois à l'anatomie pathologique, décrira les symptômes, qu'il appelle d'un autre nom, puis fera le diagnostic, surtout le diagnostic différentiel, et enfin établira le traitement, son traitement, celui de la secte Méthodique; ce qui ne l'empêchera pas de nous faire connaître le traitement des auteurs, qui l'ont précédé: dogmatiques, empiriques et méthodiques, et d'en faire la critique: critique avisée et courtoise.

Puis, comme c'est un „barbare" — il est né en Numidie, à Crissa — son latin, qui est bien différent de celui du siècle d'Auguste, a une saveur particulière faite d'expressions nouvelles, sinon de néologismes, tout au moins de mots pris dans une acception un peu différente de leur acception habituelle.

C'est ainsi qu'il décrit les maladies aigües et les maladies chroniques en employant des mots nouveaux *passiones celeres*, *passiones tardae* affec-

tions rapides, affections lentes; nous dirions aujourd'hui à marche rapide, à marche lente.

Il ne veut pas employer le mot symptôme en usage chez les faces, il le remplace par une périphrase: ce qui suit, ce qui accompagne, ce qui souffre — le pleurétique, le léthargique, le mélancolique.

Quant à la fièvre elle n'a rien d'essentiel; il n'y voit pas comme Galien une entité; c'est la compagne la plus habituelle des affections aigües „febres sunt acutis magis comites passionibus".

Mais tout en étant méthodique — et nous dirons plus loin ce qu'était le méthodisme — il n'est pas en dèsaccord avec les doctrines de la collection hippocratique, qui faisait de la nature le médecin des maladies. 1)

Les maladies aigües, dit-il dans le préambule des maladies chroniques, guérissent d'elles-mêmes soit par hasard soit par la nature „*Celeres enim vel acutae passiones etiam sponte solvuntur, et nunc fortuna, nunc natura favente.*"

C'est même ce qui explique pourquoi certaines gens, des ignorants, ne voulant pas voir de médecins, quand ils sont malades, rapportent la guérison de certaines affections aigües soit à des incantations, soit à des amulettes, soit à l'annonce par exemple d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle, qui par — une modification de l'organisme ont pu en effet chasser la maladie — „mutatione quadam corporis morbos excludunt".

Ces maladies du reste sont chassées naturellement du corps par un flux de sueur, par un flux de sang par les narines, par un flux de ventre.

Ce sont les phénomènes critiques. Ce méthodique est donc un naturiste. D'ailleurs sa méthode s'applique surtout au traitement des maladies chroniques, qui réclament un médecin habile „medici peritiam poscunt" parce qu'elles ne peuvent guérir ni par le hasard ou par le fait de la nature: telles sont la goutte, la phtisie, l'élephantiasis.

Déjà avant lui Themison avait institué un traitement des affections chroniques, ainsi que Thessalus; cependant c'est Soranus d'Ephèse, qui le premier nous a laissé sur le sujet tout un corps de doctrine, qu'il va

---

1) Doctrine, qui est reconnue vraie par les travaux scientifiques contemporains. Dans une communication faite dans la séance du 19 février 1906 à la Société de Médecine interne de Berlin M. Goldscheider. „S'attache à démontrer qu'il existe réellement une tendance de l'organisme à lutter contre les affections qui l'atteignent, encore qu'il soit difficile parfois de savoir si tel ou tel phénomène qui détermine la maladie — la fièvre par exemple — doit être considéré comme un processus curatif; cependant il n'est pas douteux que de tels processus existent (formation d'antitoxines, production d'épanchements susceptibles de détruire les microorganismes, qui leur ont donné naissance, etc.) aussi la thérapeutique rationnelle doit-elle s'inspirer de cette tendance naturelle de l'organisme et chercher à la favoriser." (Semaine Médicale No. 9, 28 févr. 1906).

exposer; c'est ce qui a fait dire à Albert Haller dans sa „Bibliotheca Chirurgica" „nous laissons Caelius Aurelianus avec Soranus, dont il a latinisé les principes". 1)

Assurément, comme l'exposé qui va suivre le prouvera, Caelius Aurelianus se montre dans son traité des maladies aigües et des maladies chroniques disciple fidèle de Soranus; mais cela ne l'empêchera pas d'avoir son opinion personnelle; de citer d'autres auteurs que Soranus; de n'être pas toujours de son avis et d'en dire les raisons.

Ce petit préambule n'a d'autre but que de donner une idée générale de l'oeuvre, que nous allons analyser, et de montrer qu'il n'y a aucune hérésie dans cette secte méthodique, contre laquelle Galien s'est si souvent emporté et cela sans raison. Comme nous le verrons tout à l'heure, si on laisse de côté tout ce qu'il y a d'excessif dans la généralisation de leur formule doctrinale (strictum et laxum) — Formule vraie dans le fond — On sera bien forcé de reconnaître, que les méthodiques dérivaient plutôt de l'école hippocratique; qu'ils étaient d'excellents médecins, de remarquables praticiens.

Leurs idées sur la pathogénie des maladies n'excluent pas d'autres idées pathogéniques et leur lutte contre les maladies chroniques nous montre de quelles ressources thérapeutiques disposaient déjà au IIe siècle de notre ère les médecins romains aux prises avec une génération de neurasthéniques et de décadents. Aussi faut-il douter de l'authenticité du propos si souvent rapporté de Thessalus, qui prétendait enseigner à n'importe qui la médecine en 6 mois. Pour arriver simplement à manier les différentes cures préconisées par les méthodiques il fallait de l'art et du tact; il fallait aussi beaucoup de pratique.

Le mot de méthodisme évoque certains principes fondamentaux qui sont: le *diatriton* c. a. de l'abstinence de trois jours au début des maladies aigües; le *strictum*, *le laxum*, causes communes, points communs de toutes les maladies indiquant, que dans le traitement il faut resserrer, ce qui est relâché, et relâcher ce qui est resserré; enfin dans les affections chroniques les cycles *résomptif* et *métasyncritique* qui redonnent de la force aux malades et qui remettent le fonctionnement des pores en bon état.

C'est là seulement — si je puis m'exprimer ainsi — la façade du méthodisme, façade dernière laquelle se trouvent des médecins, d'excellents praticiens, très habiles dans l'art d'examiner les malades, de diagnostiquer les maladies et très ingénieux dans la façon de les soigner. J'ajouterai qu'ils étaient très instruits et de la science contemporaine et des travaux

---

1) Caelium Aurelianum cum Sorano relinquimus cujus praecepta *latinizavit.* (Acut. L. II. C. 28).

de leurs prédécesseurs et qu'il est tout à fait injuste de les traiter, comme Galien le fait, d'ignorants *„d'ânes"* (asini Thessalu).

Du reste beaucoup de leurs expressions sont passées dans le language médical et y sont restées: analeptique — atonie — adjuvants etc. expressions, qu'on ne trouve ni dans Galien ni chez les Arabes.

La secte méthodique s'inspirait d'Asclépiade (IIe siècle Av. J. C.), qui avait fait une révolution dans la médecine, et dont l'oeuvre de Celse est encore toute impregnée; mais ses préceptes avaient été formulés par Thémison (50 Av. J. C.) qui disait que les maladies avaient entre elles certaines communautés, *κοινητης*, certains points communs qu'il était nécessaire de bien reconnaître pour les bien soigner. Les maladies pour lui consistaient dans le resserrement ou le relâchement ou un état mixte des pores, qui en santé devaient être dans une tonicité convenable qu'il appelait: *ευτονια*. Et cette conception de la santé était basée sur l'idée qu'Asclépiade avait formulée au sujet de la nature de l'homme. Ayant voulu tout changer, il ne pouvait être de l'avis de l'école hippocratique; il reprit la théorie de Démocrite et d'Epicure prétendant, que le corps humain est constitué par des corpuscules infiniment petits, des atomes, se mouvant dans des méats, dans des pores. Quand ce mouvement se fait librement et normalement c'est la santé; quand par le fait du resserrement ou du relâchement des pores les atomes ne se meuvent plus librement, la maladie arrive; et le but du médecin sera de remettre les pores dans leur état naturel; c'est pour cela qu'a été instituée la médication du cycle métasyncritique. Cette doctrine, formulée par Thémison, fut mise en pratique par Thessalus, elle fut surtout enseignée par Soranus et rédigée par Caelius Aurelianus. En somme pourquoi comme Galien s'élèver contre la doctrine des méthodiques? Le relâchement et le resserrement n'avaient rien que de réel: la constipation et la diarrhée en sont la preuve. Le relâchement était soigné par les astringents et le resserrement par des relâchants. C'est la doctrine des contraires, doctrine hippocratique et galénique. Il était recommandé de prescrire l'abstinence pendant trois jours dans les maladies aigües. Hippocrate avait aussi conseillé la prudence dans les premiers jours de la maladie. Quant au traitement des maladies aigües et des maladies chroniques c'était une mise en formule de la diète des anciens, (diète des gens en santé, diète des gens malades). Mais tout cela était présenté d'une certaine façon avec une „méthode" que le médecin de Pergame ignorait. Il y a autrement de précision et de substance dans les deux traités de Caelius Aurelianus que dans n'importe quelle oeuvre de Galien. Si vous lisez les chapitres, qui traitent de la pleurésie ou de la phtisie, vous savez, ce que pensaient les médecins du IIe siècle de ces deux

maladies, vous savez comment ils les traitaient, vous avez un tableau vivant de ces deux affections. Dans Galien rien de semblable. Des dissertations interminables le plus souvent sans conclusion. Rien qui ressemble à l'exposition claire et didactique de Caelius Aurelianus.

Voici d'ailleurs l'opinion de Sprengel: „Certainement aucun auteur de l'antiquité n'a mieux exposé que lui le diagnostic de chaque maladie. Personne n'a mieux exposé les signes des affections, ni indiqué avec plus de précision la différence, qui existe entre les phénomènes critiques et symptomatiques." (T. II. p. 38, Trad. Jourdan).

Ces préliminaires étaient nécessaires avant d'entrer dans l'analyse même de l'oeuvre de Caelius Aurelianus.

Nous commencerons par celle des *maladies aigües*, non moins intéressante que celle des affections chroniques, qui en est la partie la plus originale.

Hippocrate et avant lui les Anciens (Veteres) décrivaient déjà quatre maladies aigües: La pleurésie, la péripneumonie, la phrénésie et la fièvre ardente. Caelius Aurelianus décrit des affections aigües avec fièvre: la phrénésie, la léthargie, la pleurésie et la péripneumonie et des affections aigües sans fièvre: l'angine, le choléra etc. Notre intention n'est pas de le suivre dans toutes ses descriptions; pour donner une idée de sa façon d'exposer l'histoire d'une affection aigüe nous prendrons comme exemple „*La Pleurésie*" qui peut être considérée comme un type, que n'ont pas surpassé nos traités modernes. L'affection pleurétique a pris son nom de la partie du corps, qui souffre le plus — le côté — que les grecs appellent πλευρα. Elle est produite par les mêmes causes antécédentes que les autres affections, mais plus volontiers cependant par un refroidissement profond, par les habitudes d'intempérance, des excès vénériens ou des excès de boisson, par une indigestion, un coup violent, l'action de soulever un corps lourd, par une course rapide. Ces causes du reste n'entrainent pas un traitement spécial. C'est en effet malgré cela une même affection, quelle qu'en soit la cause, et susceptible d'un seul et même traitement. Aristote aurait le premier défini la pleurésie: la coction ou la coagulation d'une matière liquide.

Appollonius (Mys), (146 Av. J. C.) définissait ainsi la pleurésie: une affection de courte durée aigüe, qui se produit le long des membranes des côtes (υπεζωκοντας) et dans leurs chairs (muscles sousjacents), parfois aussi dans les parties du poumon, souvent sans gonflement apparent et accusée seulement par certains signes extérieurs.

Pour Asclépiade c'est „une fluxion temporaire d'humeur; fluxion aigüe des parties internes du côté avec fièvre et gonflement."

Pour Soranus c'est „une douleur violente des parties intérieures du côté

avec fièvre aigüe, toux et *production de liquide de qualité variable.*" Cette affection est plus fréquente chez les hommes que chez les femmes; chez les vieillards que chez les adultes et les jeunes gens; en hiver que pendant les autres saisons. C'est une affection aigüe — c'est lui qui parle — rapide et violente et quelque fois constituée seulement par le resserrement et parfois constituée par du relâchement comme l'indiquent la toux et les crachats. Car chez les pleurétiques la diarrhée n'est pas considerée comme un signe de la maladie, mais comme un accident qui témoigne de sa violence.

Ceux, qui sont affectés de cette maladie, ont une petite fièvre aigüe avec toux et douleur violente du côté, douleur qui s'irradie jusqu'au cou et à l'épaule, parfois jusqu'au bras: cette douleur est aiguillonnante, pongitive, brûlante, continuelle ou intermittente, fixe et persistant aux mêmes endroits; parfois mobile avec dyspnée; puis se produit une petite toux sèche, souvent accompagnée d'expectoration, d'abord mousseuse, puis sanguinolente. À cela s'ajoute la difficulté de se coucher sur le côté, de l'insomnie, de la sécheresse et de l'aridité de la langue; de la torpeur froide des articulations, de la rougeur des joues et des yeux, de la diarrhée bilieuse: le malade urine souvent, peu à la fois, une urine blanche: le pouls plus plein, plus rapide, comme fluctuant, indiquant par son choc la compression. Le respiration est douloureuse et fréquente, obtuse; il y a des sueurs froides à la face et au thorax, parfois du délire; la voix est stridente; il se produit dans le gosier une résonnance profonde une sorte de sifflement venant de la partie, qui est affectée; il se produit parfois des vomissements. Le décubitus est pénible, désagréable. Puis viennent des crachats mousseux, puis sanieux, sanguinolents; plus tard avec les progrès de l'inflammation ils deviennent plus solides, plus tard avec une teinte noirâtre. La respiration devient plus fréquente, la région précordiale se gonfle; le pouls devient ou très irrégulier ou très faible; ce qui indique que l'affection va se changer en péripneumonie ou aboutir à un apostème.

Ces différents symptômes, décrits avec beaucoup de détails, sont la plupart encore vrais aujourd'hui; enfin on savait déjà qu'une pleurésie pouvait s'accompagner de pneumonie (pleuro-pneumonie); quant à la pleurésie purulente les médecins de la collection hippocratique savaient déjà très bien et la diagnostiquer et la traiter par l'empyème.

Quand il y a péripneumonie la douleur de côté devient moins vive, mais les joues deviennent rouges; (la rougeur de la pommette dans la pneumonie est un signe moderne) la physionomie prend un aspect d'angoisse et de tristesse, les yeux deviennent brulants. Chez ceux, qui vont devenir empyématiques, la douleur persiste au même endroit, la toux

reste sèche; il se produit des *frissons irréguliers;* il y a en plus de la dyspnée; la douleur devient moins vive; le pouls est plus serré.

Puis il examine, quel est *le lieu affecté* dans la pleurésie „quis locus in pleuriticis patitur."

Certains auteurs anciens pensaient que c'était le poumon et parmi eux: Euryphon (contemporain d'Hippocrate) Evenor, Praxagoras, Philotime, Hérophile. 1) D'autres pensaient que c'était la membrane qui entoure les côtes et leur intérieur et qu'on appelle υπεζωκοντα: Dioclès, Erasistrate, Asclépiade et la plupart de leurs sectateurs. Les uns invoquant la toux, l'absence de gonflement; les autres prétendant que le poumon est insensible et que pour qu'il y eut douleur de côté, il fallait que la plèvre fut touchée. Pour lui c'est bien la plèvre, la membrane, qui entoure les côtes et les os, qui est le lieu affecté; mais la pleurésie n'est pas seulement une maladie de la plèvre, une douleur de côté, c'est une maladie de tout le corps comme l'atteste la fièvre; or les fièvres indiquent une affection de tout le corps; cependant c'est la membrane υπεζωκοῦντα qui souffre le plus, puisque c'est en elle que les douleurs sont localisées.

Passons maintenant au diagnostic differentiel: on peut confondre l'affection pleurétique avec une simple douleur de côté (pleurodynie) avec un abscès collecté dans son intérieur (vomique, empyème); avec l'asthme, le catarrhe nasal, (coryza). Ces différentes affections s'en distinguent surtout par l'absence de fièvre ou pour les empyématiques par la marche de la fièvre.

Quant au traitement il est très longuement exposé, d'abord suivant les préceptes de la secte méthodique, puis d'après Hippocrate, Diocles, Proxagoras, Asclépiade, Thémison, Héraclide de Tarente; c'est la revue de la médication des pleurétiques dans une période de 600 ans.

Examinons d'abord comment on doit traiter les pleurétiques d'après les règles de la secte méthodique.

Les pleurétiques doivent être couchés sur un lit doux, dans une chambre suffisamment spacieuse claire et chaude, dans la position où ils se trouveront le mieux pour reposer; ils s'abstiendront de nourriture solide (cibi) jusqu'au 3e jour (diatriton) à partir du début de l'accès de fièvre; on aura soin de leur frictionner les jointures avec la main chaude, tout doucement. Des applications chaudes seront faites sur la région douloureuse avec des étoffes chaudes ou des laines fines imbibées d'huile douce et chaude. Des fomentations légères de la tête, des aines, des parties situées sous le nombril seront faites également avec de l'huile chaude surtout

1) Les anciennes descriptions de la pleurésie se rapportent bien plus en effet à notre pneumonie qu'à notre pleurésie.

quand il y aura indication à relever les forces du malade. S'il y a dépression on ajoutera des cataplasmes de fleur de farine, de graine de lin, de fernugrec cuits avec de l'eau et de l'huile. La bouche sera nettoyée avec de l'eau chaude modérément toutefois afin de ne pas provoquer par l'humectation la production de crachats. Il faut laisser dormir le malade et si le ventre est relâché il faudra y appliquer des cataplasmes émollients. Si la douleur est violente, s'il n'y a pas de flux de ventre, il conviendra le troisième jour de faire la phlébotomie. S'il y a flux de ventre il faudra la faire pendant le diatriton, car nous ne pouvons prédire, ce qui dans la suite dominera ou du resserrement ou du relâchement. Car souvent la soustraction de sang, faite en même temps que le flux de ventre, peut amener au malade une très grande dépression de forces. Il faudra bien faire attention, si le flux de ventre persévère jusqu'à la chute de la fièvre, si l'émission de l'urine amène de la douleur au périnée ou aux intestins. Ce flux doit toujours être consideré comme suspect. La phlébotomie sera pratiquée au bras opposé au côté douloureux pour la raison, que nous avons souvent donnée. Puis après une *émission médiocre de* sang, qui doit seulement amener un très léger relâchement, nous permettons au malade de se reposer et pour le remonter nous lui faisons faire une onction douce, avec fomentation de la bouche; puis pour calmer le trouble apporté par la saignée nous donnons à manger une préparation faite avec de l'huile douce et du miel pour que les liquides ne provoquent pas de crachats et cela au commencement et dans l'accroissement de l'affection. Nous donnons une bouillie claire, chaude sans sel ou du pain avec de l'eau chaude. S'il y a flux de ventre nous donnons la bouillie plus épaisse mais cependant chaude puis qu'elle va passer près des parties enflammées; après nous laissons les malades dormir jusqu'au moment de l'accès de fièvre.

On peut user encore de ventouses ou sèches ou scarifiées au début de l'accès; au moment de la rémission on appliquera des éponges chaudes, des cataplasmes émollients fréquemment renouvelés.

Si la douleur, fixe sans changement, augmente le flux des liquides, il faudra faire des onctions à cause de l'insomnie et de la mauvaise digestion. Puis on remontera les malades par le suc de plantain soit seul soit associé à l'acacia ou au suc de la ptisane, où au préalable aura été cuit de l'écorce de grenadier, ou de myrte ou du sycomore (rouge) ou des roses ou de la noix de galle ou des substances semblables.

Car il faut savoir que ces médicaments mélangés de vertu astringent par leur constriction exagérée provoquent nécessairement l'inflammation des membranes; que la malignité de l'affection fait difficilement céder aux médicaments adjuvants, qui amènent un peu de relâchement. Quand la rémission est un peu longue à se faire, nous usons du clystère, quand le

relâchement a cessé; ou des cataplasmes ou des ventouses scarifiées, quand il y aura eu rémission de la douleur. Mais si la douleur est disparue ou diminuée tout en conservant la marche des ascensions, que le relâchement devient urgent, nous usons de l'onction, dont nous avons parlé plus haut; mais défendons les applications chaudes, les cataplasmes et les scarifications, mais nous appliquons des dattes écrasées dans des linges chauds.

Puis nous donnons de la boisson chaude en aussi petite quantité que possible pour ne pas augmenter la production des crachats ou le flux du ventre, car les inflammations sont adoucies par la tiédeur. Tout ce qui est froid excite la toux. Ensuite ou donnera une petite pâtée mais plus épaisse ou une décoction de pain avec eau chaude bien passée. Si la toux est tenace et qu'il y ait une rupture de veine avec émission de sang par la bouche, nous donnerons du plantain à manger à la place de légumes au moment de la rémission. Quant à ce qui sera donné pendant la période d'augment il sera nécessairement corrompu et engendrera de l'acrimonie; les légumes surtout. Nous donnerons encore de la décoction de coings. Et si nous y sommes forcés pendant la période d'augment, qu'il y ait péril imminent nous donnerons de la posca (mélange de vinaigre, d'eau et d'oeuf) sorte de lait de poule. Puis pendant la rémission pour amener la résolution du liquide, de l'eau pannée avec des dattes, des coings qui par leur fraîcheur redonneront de la couleur au sang; enfin des bouillons, qui par leur chaleur adouciront la toux.

Si les forces du malade le permettent on donnera des aliments tous les deux jours, jusqu'à la fin du déclin de l'affection. Si la faiblesse nous y force avant le déclin de la maladie, il faudra donner des aliments tous les jours.

Pendant la période d'état quand les crachats s'adouciront et diminueront qu'il n'y aura plus de sanie, plus de flux de ventre, il conviendra après les cataplasmes et les applications chaudes, avant les aliments solides de donner pendant deux ou trois jours du vin miellé: car il adoucit la toux et rend la respiration plus facile, relâche la tenacité des liquides et nettoie les parties d'où viennent les crachats. Nous donnons en outre des aliments préparés au miel; l'épeautre, le pain de froment, l'amidon, la ptisane, le pain miellé, l'oeuf frais. Dans le déclin de la maladie, s'il y a de la difficulté d'expectoration à cause de la débilité des forces ou de l'épaisseur des liquides, il faudra ajouter du suc de fenugrec à du miel. Pendant deux jours on donnera de la graine de fenugrec avec du miel ou de la graine de lin, ou du jaune d'oeuf cuit broyé avec des noix fraîches et mêlé à du miel cuit: on pourra encore y ajouter des amandes amères. Puis il faudra refaire le malade par une nourriture variée: bouillies, oeufs

frais, cervelles de porc ou de mouton ou d'agneau cuites avec un peu de sel ou des pieds de porc dans de la ptisane, ou du poulet ou du pigeon. Trois ou quatre jours après la chute de la fièvre on donnera un bain : mais on s'abstiendra de vin. Quant aux parties douloureuses on leur appliquera des cérats d'huile douce, de baume de Chypre avec de la farine de fenugrec, et du melilot broyé et criblé et mélangé avec des graisses. On usera encore du diatessaron (cire, térébenthine, iris d'Illyrie, poix à parties égales). Puis un ou deux jours après on donnera un bain, puis du vin et on appliquera le malagma qu'on appelle Diachylon ou Diamannae. Tel est le traitement de Soranus; Erasistrate et Hérophile n'ont rien dit sur les pleurétiques.

(*La fin au prochain numéro.*)

BABYLONISCHE OTOLOGIE

VON DR. F. VON OEFELE, *Bad-Neuenahr, Rheinpreussen.*

Das Ohr heisst auf Babylonisch *uznu* entsprechend dem hebräischen Worte *osen*. Sein ideographisches Zeichen wird mit zwei schiefen, einem senkrechten und einem wagrechten Keile geschrieben, was als cursive Veränderung des gezeichneten Bildes eines Ohres betrachtet werden muss. Der Zusatz von zwei kürzeren senkrechten Keilen ergiebt den Dualis. Während im übrigen häufig die gleichwertigen assyrischen und babylonischen Schriftzeichen stark von einander abweichen, ist das Zeichen „Ohr" für beide gleich. Doch kommt es in babylonischer Schrift auch mit Abweichungen vor, wobei mit Ausnahme des senkrechten Keils die drei übrigen Keile wagrecht gezeichnet werden.

In Silbenschrift wird das erwähnte Zeichen hauptsächlich mit den Werten PI oder MI benützt, so dass im Sumerischen die Bezeichnung für Ohr *pi* gewesen sein wird. In sumerischer Schreibart wird das Ohr auch ausführlicher mit drei Zeichen als GIŠ-TUŠ-MI oder IS-KU-PI geschrieben. Umgekehrt kommt das Ohr auch häufig in Texten in Silbenschrift vor. Es sei nur als Beispiel ein Text in den Lesestücken von Winckler-Abel erwähnt, wo *uz-na-a-šu* für „seine beiden Ohren" zu finden ist.

Symbolisch spielt das Ohr in der babylonischen Sprache eine wichtige Rolle. Das Wort „Ohr" ist metaphorisch der gewöhnliche Ausdruck für „Verstand". Im Bibliotheksvermerk vieler Tafeln aus der Bibliothek Sardanapals befindet sich unter den Vorzügen, deren sich der Königliche Bibliotheksherr rühmt, dass ihm die Götter grosse Ohren verliehen hätten. Da er damit ausdrücken will, dass er grossen Verstand besass, so besagt die babylonische Redensart gerade das Gegenteil, was wir modern damit sagen würden. Eine andere babylonische Redensart „die Ohren jemands sind zu etwas hin" besagt, dass jemand seine Aufmerksamkeit auf etwas richtet. Es sei hier noch ein Beispiel angeführt. Im 2. Bande der Beiträge zur Assyriologie hat Belser die babylonischen Grenzsteininschriften bearbeitet, welche für die Geschichte der Medicin insofern von Wichtigkeit sind, als sie in den verschiedenen Verfluchungsformeln die verschiedenen körperlichen Gebrechen aufzählen. Auf dem Grenzstein des Marduknadinache um 1106 v. Chr. finden wir neben *sakku* = dem Tauben noch besonders *la Šemû* = den Gehörlosen aufgeführt. Letzteres besitzt aus obiger Bedeutung der Ohren den Sinn des Verstandlosen.

Es liessen sich die allgemeinen Beispiele aus der vorliegenden babylonischen Kultur noch weit vermehren und dadurch einige lehrreiche Einblicke über die Anschauung vom Gehörorgan bei den alten Babyloniern und Assyrern geben. Doch hier interessieren uns vor allem die rein otologischen Texte, welche in Keilschrift erhalten sind. Zum Verständnis mancher Einzelheiten ist ein allgemeiner Überblick notwendig. Auch dieser soll und kann hier nicht gegeben werden. Ich kann dafür auf ein kleines Heft von mir mit dem Titel „Keilschriftmedicin" verweisen, das aus dem Verlag von Hinrichs in Leipzig um 60 Pfenninge bezogen werden kann. Dasselbe giebt die Beziehungen zwischen babylonischer Medicin und den westlichen Culturvölkern. Ein weiteres Heft des gleichen Titels ist bei J. U. Kern in Breslau erschienen und für 4 Mark erhältlich. Dort findet sich das Nötige über die Begriffe „Tafel," Tafelserie," „Tafelfragment" und Anderes, das ich hier als bekannt voraussetzen muss.

Die Stellung der Pathologie der Ohren im Rahmen der gesammten Medicin ergiebt sich aus einem abgerundeten medicinischen Werke der Bibliothek Sardanapals. Dasselbe beginnt mit den Worten: „Wenn zum Haus eines Kranken". Es ist eine Serie von 19 Keilschrifttafeln, welche auf jeder Seite nur eine Spalte enthält, während andere Texte in zwei bis drei Spalten auf jeder Seite angeordnet sind. Die erwähnte 19. Tafelserie kann als medicinische Propaedeutik bezeichnet werden. Die Zählung der Tafeln durch die Bibliotheksvermerke zeigt eine Unterteilung des Werkes in drei Teile, welche gesonderte Zählungen der zugehörigen Tafeln nebenbei aufweist. Der mittere Teil umfasst Tafel 3 bis Tafel 14 einschliesslich.

Diese 12 Tafeln sind ein Werk, wie wir es modern für die Heilkunde nicht besitzen. Es ist ein Schlüssel zur Bestimmung der Diagnosen und Prognosen aus den beobachteten Symptomen. Die Symptome werden a capite ad calcem aufgezählt und für jedes Symptom die complizierenden Symptome angeführt. Dies geschieht mit wenig Ausnahmen in einer einzigen Zeile, an deren Ende Diagnose oder Prognose oder beides steht. Die Diagnose erfolgt aber nicht in modernem Sinne; sondern es werden Krankheitsgruppen gebildet, welche nach ihrem inneren Zusammenhange im babylonischem Sinne gemeinsame Ursache besitzen. Diese Gruppen werden den sieben Planetargöttern und anderen Gottheiten zugeschrieben, so dass wir von einer Hand des Nergal (typhonische Krankheiten), Hand des Adad (Windkrankheiten), Hand eines Ekimmu (daemonische Krankheiten) Hand der Ištar (Venus-Krankheiten) etc. hören. Ich kann nur aus der Halstafel ein paar Zeilen über die Halsgeschwüre wiedergeben. Dazu sei bemerkt, dass Geschwür hier mit dem gleichen Worte im Babylonischen (*maxsu*) bezeichnet ist, das an anderer Stelle für die Ulceration

des tötlich verlaufen den Mammacarcinoms benützt wird. „Wenn ein Patient Geschwür im Hals (uncompliciert) hat, so ist es die Krankheit der Hand des Adad (Sturmgottes).“ „Wenn ein Patient Geschwüre im Hals hat und sein Thorax beisst ihn, so ist es die Krankheit der Hand der Ištar (Venus) an seinen Hoden (?)“ „Wenn ein Patient Geschwüre im Hals hat, das giftige Secret seiner Augen beisst ihn, Blut wird in seinen Mund geworfen, seine Hände und seine Füsse schwellen (das letztere Wort mir unbekannt ist gerathen), so ist für diesen Patienten schlimm sein Zustand.“ In ähnlicher Weise enthält eine vollständige Tafel Halssymptome und ihre Complicationen. Wir sehen, dass wir es hier mit sehr nüchterner hoch entwickelter Heilkunde zu thun haben, welche sich eines Bestimmungsschlüssels bediente, wie er für botanische Exkursionsbücher oder Insektenbücher im Gebrauch ist. Auch für die Ohren enthielt dies Werk eine gleiche systematische Sammlung von Ohrensymptomen, welche mit ihren Complikationen an den übrigen Körperteilen zusammen gefasst wurden, auf einer Tafel vereinigt. Sie bildete nach den ninivitischen Bibliotheksvermerken die 6. Tafel unter den 12 Bestimmungstabellen und die 8. Tafel des gesammten 19 Tafelwerkes.

Nach äusseren Merkmalen ist zu erkennen, dass K 4080 im Britischen Museum ein Stück von ihr bildet. Möglicherweise könnte auch K 4083 zu ihr gehören. Wahrscheinlich ist es darnach, dass diese Ohrentafel bei der Zerstörung Ninive's in verhältnismässig kleine Stücke zerschlagen wurde, sodass bei der Katalogisierung und bisher noch auf keinem der Stücke so viel zusammenhängender Text erkannt wurde, dass der Charakter als Symptomatologie der Ohren festgestellt werden konnte. Das Stück K 4080 entspricht einer Ecke der rechten Seite der ursprünglichen Tafel und besitzt eine Höhe von 5,4 cm und eine Breite von 4,4 cm. Von der Rückseite der Tafel sind 19 Zeilen erhalten. Leider kann ich von dem Inhalt dieser Zeilen, die natürlich ganz besonderes otologisches Interesse hätten, nichts mitteilen, da ich selbst weder Abschrift noch Photographie derselben in Händen habe. Dieses Stück ist schon in den Fünfziger Jahren des vorigen Jahrhunderts ausgegraben. Es bedurfte ein halbes Jahrhundert, bis nur soviel, als ich vorstehend mitteilte, von diesem Stück bekannt wurde.

Nur noch dies kann mitgeteilt werden, dass die einseitigen Symptome der Ohren im alten Orient nicht für gleichwertig angesehen wurden. Es wurden darum die Symptome und Complikationen des rechten und linken Ohres gesondert als etwas verschiedenes aufgeführt. Bei solchen Aufzählungen haben die Babylonier und ihre Schüler, die Assyrer, stets den rechten Körperteil vor dem linken genannt. Auch in dieser 8. resp. 6. Tafel des Keilschriftwerkes begann nach einer Bemerkung auf dem Tafel-

fragment K 2949 der Text: „Wenn schmerzt das rechte Ohr eines Mannes". Zum besseren Verständnis der verschiedenen Physiologie des rechten und linken Ohres in den Ansichten der Alten muss auf die betreffende Stelle des Papyrus Ebers verwiesen werden. Ein sachliches Eingehen darauf würde uns von den babylonischen Belegen zur Otologie auf die aegyptischen überführen und das soll an dieser Stelle vermieden werden.

In einem gewissen Gegensatze zu dem besprochenen Handbuche von 19 Tafeln stehen die weit umfassenderen therapeutischen Texte der Kouyunjiksammlung. So viel bis jetzt bekannt ist, scheinen sie verhältnismässig einheitliches Format besessen zu haben. Sie waren vielleicht alle zweispaltig niedergeschrieben; d. h. sie besassen auf Vorder- und Rückseite im Ganzen vier Spalten. Vielleicht waren auch einzelne dreispaltig. Auf keinen Fall waren sie einspaltig. Die Anordnung der angenommenen vier Spalten ist auf assyrischen Tafeln eine feststehende. Auf der Vorderseite steht links die erste und rechts die zweite Spalte. Nun wurde die Tafel so umgeklappt, dass oben und unten auf der Rückseite vertauscht wurden, aber links und rechts die gleiche Seite behielt. Bei grösserem Papier pflegen wir dies niemals zu thun, aber wohl bei kleineren Karten. Merkwürdiger Weise folgten sich nun die beiden Spalten der Rückseite umgekehrt, als es auf der Vorderseite der Fall war, nämlich von rechts nach links. So steht die erste Zeile der dritten Spalte hinter der letzten Zeile der zweiten Spalte und die letzte Zeile der vierten Spalte hinter der ersten Zeile der ersten Spalte. Der Eigentümer oder Schreiber einer Tafel oder beide setzen ihren Namen mit anderen Bemerkungen an den Schluss. Was bei uns heute das Titelblatt einer Lieferungsausgabe einschliesslich eines umfangreichen „ex libris" enthält, nimmt in den assyrischen Tafeln ungefähr die letzte Hälfte der vierten Spalte ein. Auch ist die Wölbnng von Vorderseite und Rückseite etwas verschieden. Darnach lässt sich meist erkennen, welchen Spalten ein Tafelfragment angehört.

Von den Stücken, welche bisher nach Anhalten aus dem Inhalt einer Ohrenheilkunde zugewiesen werden können, enthält leider keines die linke obere Ecke in solchem Umfange, wie es z. B. in der 19 Tafelserie wiederholt der Fall ist, sodass wir den Bibliotheksvermerk mit Titel und Tafelnummer erkennen könnten. Damit wissen wir nicht, ob die Tafeln über Ohrenheilkunde eine gesonderte kleine Serie oder einen Teil eines umfassenden therapeutischen Handbuches gebildet haben. Ja wir wissen nicht einmal, ob diese Stücke zu einer oder mehreren Tafeln gehört haben. Es kann nur manches vermutet werden. Da die Zahl der medicinischen Stücke, welche noch keinem bestimmten therapeutischen Gebiete zugewiesen werden können, weit grösser ist als die zuweisbaren, so kann der

Bestand auf mehr als 30 Fragmente der Ohrenheilkunde geschätzt werden und diese würden als Bruchstücke von mindestens 3 Tafeln abstammen.

In den medicinischen Texten, welche ich einsehen konnte, liegen meist mehrere Abschnitte von je einer oder wenigen Zeilen vor, welche durch Querstriche schon äusserlich erkenntlich getrennt sind. Mehrere dieser Abschnitte enthalten meist Recepttherapie mit Aufzählung der einzelnen empfohlenen Arzneidrogen, der ausführlichen Anweisung zur Zubereitung und der Angabe der Anwendung. Dazwischen finden sich Empfehlungen diaetetisch-physikalischer Behandlung, aber auch solche für theurgische Einwirkungen, wie wir weiter unten noch besprechen müssen. Die Abschnitte mit nüchterner Therapie im modernen Sinne schliessen meist mit der Zusicherung zuverlässigen Erfolgs.

Zwischen den Recepten finden sich fast in allen therapeutischen Texten Beschwörungen zur Krankenbehandlung eingestreut. Diese Beschwörungen besitzen dann meist einen Titel, welcher in gesonderter Zeile geschrieben wird. Wir sehen hier aber das Gleiche wie beim Titelblatt der ganzen Tafeln. Auch diese Titel einzelner Abschnitte werden unter diese Abschnitte gesetzt. Bezold nennt solche Titelzeilen in seinem fünfbändigen Cataloge der Sardanapalbibliothek Colophonzeilen und teilt sie, wo sie sich finden, für die einzelnen Stücke mit. Somit erfahren wir für die Mehrzahl der medicinischen Texte, welche uns nur aus dem Cataloge bekannt sind, nur die Überschriften der Beschwörungen. Es kann dies an jenen Texten, welche vollständig vorliegen, erkannt werden. Wenn also ein Recepttext 20 Recepte und eine einzige Beschwörung enthalten würde, so würde durch die Eigenart seiner Schreibung nur der Titel dieser einen Beschwörung im Cataloge zu finden sein. Dies ermöglicht uns brauchbare Rückschlüsse. Alle zugänglichen Recepttexte und zugehörige Fragmente der Kouyunjiksammlung sind pedantisch geordnet und streng schematisch ausgearbeitet. Wo titellose Abschnitte von wenig Zeilen durch Querstriche abgetrennt werden und mit betitelten Krankheitsbeschwörungen untermischt sind, enthalten die titellosen Abschnitte Recepttherapie für die gleichen Erkrankungen, für welche auch die Beschwörungen empfohlen werden. Diese Beschwörungen gehören oft enge mit den Recepten zusammen, insofern sie teils beim Bereiten der Medicamente, teils bei der Anwendung derselben, teils auch zu anderen Zeitpunkten nach Ansicht der alten Babylonier und Assyrer Anwendung finden mussten, um erst die richtige Wirkung der Arzneimittel entfalten zu lassen.

Mit diesen Hülfsmitteln lässt sich ungefähr der Bestand der Sardanapalbibliothek an therapeutischen otologischen Texten ermessen. Ich habe mir dieselben, wie alle anderen medicinischen Keilschrifttexte, in einem Zettelkatalog zusammengetragen. Von den Nummern otologischer Therapie

besitze ich speciell keine Abschrift oder Photographie, wie dies bei anderen Texten teilweise der Fall ist. Von den erkennbaren otologischen Texten mögen nun alle zugänglichen Notizen folgen. Vorausgeschickt soll noch werden, dass sie alle in assyrischer Schrift geschrieben sind, ebenso wie das früher besprochene 19 Tafelwerk, während sonst in dieser Bibliothek viele Texte auch in babylonischer Schrift vorliegen. Diese Einheitlichkeit sowie die besprochene Einheitlichkeit als zweispaltige Niederschrift sind mir Anhaltspunkte, nur eine einzige otologische Therapie im Bestand der Kouyunjiksammlung anzunehmen, welcher alle folgenden Stücke und noch mehr unerkannte Stücke angehören, sodass Duplikate und Triplikate wie beim geburtshülflichen 25 Tafelwerk nicht vorhanden sein dürften.

(*Fortsetzung folgt.*)

DIE MEDICINISCHEN VERHÄLTNISSE UNTER DEN BAHAU- UND KĔNJA-DAJAK AUF BORNEO

von Prof. Dr. A. W. NIEUWENHUIS, *Leiden.*

(Schluss.)

Am 4. März begann ich, dem Patienten $^1/_4$ gr Chinin einzugeben; ich hatte aber wenig Hoffnung, dass meine Behandlung auf derartig degenerierte Organe einen genügenden Einfluss haben könnte. Der kleine Wilde besass indessen mehr Ausdauer, als die meisten zivilisierten Leute und kam während eines Monats täglich, um seine bittere Arznei zu schlucken.

Am 4. April fühlte er sich selbst gesund; seine Milz war bis auf 5 cm weiter nach oben eingeschrumpft; die Leber war kaum noch unterhalb der Rippen fühlbar; das Herz schlug im 4. Intercostalraume.

Bei meiner Abreise am 28. April war die Milz als sehr harte, glatte Geschwulst nur noch 9 cm unterhalb der Rippen fühlbar; die Leber war kaum bemerkbar und der Leibesumfang war auf 63 cm zurückgegangen. Der Knabe fühlte sich ebenso wohl und munter wie seine Kameraden und arbeitete schon seit einiger Zeit auf dem Felde.

Ein 3. Fall betraf einen ebenfalls 8 jährigen Patienten, der körperlich sehr zurückgeblieben war. Auch dieser Knabe hatte früher öfters Fieberanfälle durchgemacht; augenblicklich litt er jedoch hauptsächlich an Dyspnoe. Sein Bauch war geschwollen, die Milz bis 4 cm unterhalb der Rippen fühlbar und die Leber reichte 3 cm weit herab. Während 14 Tage erhielt auch dieser Kranke täglich $^1/_4$ gr Chinin, worauf seine Organe den normalen Umfang zurückgewannen und seine Gesundheit vollständig wiederhergestellt wurde.

Ein 18 jähriger Mann litt bereits seit 3 Monaten ständig an Fieberanfällen, so dass er fast nicht mehr gehen konnte. Er weigerte sich anfangs, die bittere Medizin zu nehmen und während einiger Wochen sah ich ihn täglich magerer werden. Als er endlich doch erschien, konstatierte ich bei ihm eine Leber, die bis auf 4 cm unterhalb der Rippen herabreichte. Nach einem neuen Anfall gab ich ihm in zwei Malen 1 gr Chinin und am folgenden Tage die gleiche Dosis. Die Anfälle hörten auf, aber in Anbetracht der langen Dauer seiner Krankheit erschien mir eine völlige Wiederherstellung unwahrscheinlich, als er mir am dritten Tage selbst eine weitere Behandlung für unnütz erklärte. Zu meinem Erstaunen war in der Tat eine rapide Besserung in seinem Zustande eingetreten;

noch vor meiner Abreise erhielt er seine frühere Gesundheit völlig wieder zurück.

In Sambas war einst der Malaie, der mir auf allen Inspektionsreizen als Führer diente, von der Malaria ergriffen worden. Seine Familie rief mich erst nach einigen Tagen, als der Alte bereits dem Sterben nahe war, zu Hilfe. Mit vieler Mühe gelang es mir, ihm in einem fieberfreien Augenblick eine Lösung von 1 gr Chinin beizubringen. Am anderen Tage sass der Patient bereits auf seiner Matratze. Obgleich seine Wiederherstellung nur langsam von statten ging, gelang sie doch vollständig; nur behielt die Milz in diesem Fall stets das vergrösserte Volumen. Der Mann hatte sein Leben lang als Führer durch das ganze Sultanat gedient und dabei stets an Fieber gelitten.

Nach der Malaria haben die venerischen Krankheiten auf das Wohlergehen der Stämme von Mittel-Borneo den verderblichsten Einfluss.

Obgleich ich unter den Eingeborenen am oberen Kapusas und oberen Mahakam Syphilis und Gonorrhoe in hohem Masse verbreitet fand, gelang es mir doch nicht, das dritte Leiden, Ulcus molle, welches mir wegen der lokalen Schäden, die es verursachen kann, im Laufe einer jahrelangen Praxis nicht hätte verborgen bleiben können, zu konstatieren.

Patienten mit syphilitischen Infektionen stellten sich dagegen täglich bei mir ein und zwar ausschliesslich solche mit der tertiären Form von Haut- und Knochenkrankheiten. Trotzdem ich meine auf Syphilis behandelten Patienten nach Hunderten zählen kann, erinnere ich mich nicht, jemals eine primäre Affektion oder ausschliesslich sekundäre Erscheinungen beobachtet zu haben. Unter den Folgeerscheinungen der Infektion fehlten bei den Patienten sekundäre Kehlleiden, Roseola, papulöse und andere sekundäre Exanthemen, sowie Alopecia syphilitica. Condylomen an Mund und Anus waren bei Erwachsenen sehr selten, eher noch bei kleinen Kindern zu finden. Zweifellose Fälle visceraler Syphilis kamen ebenfalls selten in meine Behandlung. Sicher findet sich also unter den Bahau die Form der Syphilis vor, welche man mangels eines besseren Namens „endemische Syphilis" nennt. Diese Form der Syphilis fand ich bei den Ulu-Ajar Dajak südlich vom oberen Kapuas und nördlich von ihnen bei den Kajan; bei den Kajan am oberen Mahakam war sogar jede Familie mit ihr behaftet. Durch Annahme einer ausschliesslich erblichen Verbreitung bei den letzteren liesse sich hier das Auftreten der tertiären Erscheinungen als hereditäre Syphilis erklären, ihr weniger häufiges Vorkommen bei den benachbarten Stämmen jedoch macht diese Erklärung wieder zweifelhaft; übrigens hielt ich mich bei diesen Stämmen nicht lange genug auf, als dass mir nicht viele Fälle entgangen sein könnten.

Völlig unerklärt blieben aber nach dieser Auffassung die Syphilisfälle,

wie sie sich unter den Kĕnjastämmen zeigten. Diese Fälle trugen, abgesehen davon, dass ihr Einfluss auf die Knochen weniger verderblich schien, den gleichen Charakter wie am Mahakam, ihre Verbreitung war aber eine minder allgemeine, auch sah ich keine weiteren Krankheitserscheinungen bei den Familiengliedern, so dass von einer Verbreitung durch Vererbung keine Rede sein konnte. Man muss daher annehmen, dass sich die Syphilis unter den Bahau- und Kĕnjastämmen von Person auf Person übertragen lässt, ohne dass sie vorher primäre oder die gewöhnlichen sekundären Affektionen veranlasst.

Diese eigenartige Erscheinungsform der Syphilis in Mittel-Borneo stimmt überein mit dem, was über Tety von Madagaskar, Radesyge von Norwegen, Spirokolon während der Zeit der griechischen Freiheitskriege 1820—1825, Belegh in Arabien (PALGRAVE) und die endemische Syphilis in Litauen und Istrien bekannt ist. Dass es sich bei den Bahau in der Tat um Syphilis handelte, bewiesen nicht nur die verschiedensten Erscheinungsformen, sondern auch die Wirkungen einer therapeutischen Behandlung mit Jodkali- und Quecksilberpräparaten. Gleichwie man bei obengenannten Endemieen oft nur an eine Uebertragung durch aussergeschlechtlichen Verkehr denken konnte, wird man auch für die Syphilis der Bahau und Kĕnja die gleichen Ursachen anzunehmen gezwungen.

Das Lebensalter, in welchem luetische Anzeichen auftreten, giebt durchaus keine Anhaltspunkte für die hereditäre oder nicht hereditäre Natur der Krankheit. Viele von luetischen Müttern geborene Kinder gaben in den ersten Wochen durch Condylome, Nasen- und Ohrkrankheiten und Ulcere der Haut den Beweis, infiziert worden zu sein; dagegen zeigten sich 20—30 Jahre alte Individuen mit tertiär luetischen Erscheinungen, die eben auftraten, ohne dass die Anamnese oder Spuren auf der Haut eine frühere Infektion anzeigten.

Die Syphilis äussert sich bei den Bahau am häufigsten als „*prăhuwat*" (*pra* = Schmerz, *huwat* = Körper), Schmerzen in den Gliedern, besonders in Armen und Beinen. Diese Erscheinung geht einem lokalen Ausbruch der Krankheit voraus, bleibt nach einer Behandlung bisweilen noch bestehen und tritt bei Kindern und Erwachsenen gleich stark auf. Die Gliederschmerzen sind oft von einem kachektischen Aussehen des Patienten begleitet. Bisweilen ist nur ein Glied, bisweilen sind alle Glieder geschwollen, häufig aber auch keines. Meist ist das Kniegelenk angegriffen, dabei tritt Schwellung der Bänder auf; Hydrops zeigt sich nicht häufig.

Führt die Schwellung auch zu Geschwürbildungen, was selten der Fall ist, so veranlasst sie langdauernde Fisteln; doch können durch Zerfall und Neubildung von Knochen grosse Veränderungen mit Subluxation stattfinden.

In einem einzigen Falle beobachtete ich bei einem Manne Jahre andauernde Gliederschmerzen ohne begleitende lokale Abweichungen; der Patient sah etwas kachektisch aus und war arbeitsunfähig, empfand aber nach Gebrauch von Jodkali eine baldige Besserung seines Leidens.

Die übrigen Erscheinungen allgemeiner Art: Schlaf- und Appetitlosigkeit, Abmagerung und Schwäche müssen als Folgen der lokalen Leiden aufgefasst werden. Uebrigens fiel es mir auf, wie wenig Einfluss eine oft jahrelange Anwesenheit einer ausgedehnten Entzündung auf das Allgemeinbefinden der Patienten übte.

Die Lokalsymptome bestanden hauptsächlich in tubero-ulzerösen Haut- und Knochenentzündungen, derselben Art wie bei Europäern, nur veranlassen sie bei den Bahau wegen der äusserst mangelhaften Behandlung, die sie erfahren, bisweilen wahre Verwüstungen. Die Bahau nennen diese Krankheit „*bak*" und die Körperschmerzen „*laui.*"

Vor allem werden die Knochen der Nase und des Palatum durum bei ihnen angegriffen und zwar mit der gewöhnlichen Folge von Ozaena, Sattelnase und Kommunikation der Nasen- und Mundhöhle. In höherem oder geringerem Grade werden auch alle übrigen Knochen der Sitz osteoperiostaler Entzündungen. Bemerkenswert ist die leichte Verletzbarkeit des Gebisses, das oft so stark von Caries angegriffen wird, dass Männer und Frauen bereits in jugendlichem Alter einen Teil ihrer Zähne verloren haben. Einige sind bereits mit 30 Jahren völlig zahnlos. HUTCHINSONsche Zähne konnte ich bei Erwachsenen, da sie ihre Zähne absägen, nicht konstatieren, wohl aber bei der ersten Dentition der Kinder.

Unter den zahlreichen in Borneo herrschenden Augenkrankheiten bemerkte ich nur höchst selten luetische Keratitis und Iritis. Ob das sehr häufige Vorkommen von Star einer luetischen Infektion zugeschrieben werden muss, konnte ich, da sich mir keine Gelegenheit zur Behandlung prägnanter Fälle bot, nicht weiter untersuchen.

Häufig machte sich Syphilis an den Knochen des Thorax bemerkbar, wo sie hauptsächlich periostale Wucherungen, Gummata, veranlasste, welche bisweilen in Erweichungen übergingen und unter der Haut kalte Abszesse bildeten oder auch aufbrachen und dann ausgedehnte Ulzerationen bewirkten. Auch oberflächliche Ulzera der Haut kommen vor, z. B. an den Mammae. Zu den verbreitetsten Gummata gehören die der obersten Extremitäten, welche osteo-periostal, intramuskulär und in der Haut selbst vorkommen. Während die periostalen Entzündungen fusiforme Geschwülste veranlassen, zeigen die Ulzera der Haut den typischen kraterförmigen Bau der ulzerierenden Gummata mit grauem Boden und der gleichen Neigung zu halbmondförmiger Ausbreitung wie bei der europäischen Lues. Durch ihren Uebergang auf Muskeln und Bänder verursachen diese Ulzera im

Lauf der Jahre oft tiefgreifende Zerstörungen, die nach spontaner oder durch Behandlung bewirkter Genesung, je nach ihrer Stellung, durch Schrumpfen und Zerstören der Bänder Kontrakturen der Gliedmassen und durch Verkürzung der Muskeln Kontrakturen der Hände und Finger nach sich ziehen.

An den unteren Extremitäten lokalisierten sich weitaus die meisten Affektionen am Unterschenkel und zwar an der Tibia, welche öfters durch aktuelle oder bereits überstandene Periostitis bewirkte Verbildungen aufweist. Durch Fehlen geeigneter Behandlung dauert dieser Prozess oft Jahre und geht dann auf Haut, Zellgewebe und Muskeln über und bildet, falls Genesung eintritt, eine Gewebemasse, in der das subkutane Zellgewebe und die Haut durch Narbengewebe ersetzt sind und die Muskeln, gleichwie an den Armen, atrophiert und verkürzt sind, so dass der Fuss einen verkehrten Stand einnimmt und die Zehen nach oben und rückwärts gezogen werden.

Luetische Orchitis habe ich niemals gesehen; vielleicht begaben sich die betreffenden Kranken aus Schamgefühl nicht in meine Behandlung.

Selten ist es mir geglückt, viszerale luetische Leiden mit Sicherheit zu diagnostizieren. Syphilitische Degeneration der Leber, wobei diese vergrössert, resistent, höckerig und empfindlich wird, beobachtete ich mehrmals. Nervenleiden, die auf Syphilis zurückzuführen waren, begegnete ich nie, ebensowenig Tabetikern.

Von den gewöhnlichen tertiären Hautausschlägen kamen mir nur wenige Formen unter die Augen. In einem einzigen Falle von Rupia syphilitica, in welchem Jodkalium wirkungslos blieb, hatte innerlicher Gebrauch von Quecksilberpräparaten baldige Genesung zur Folge.

Die hereditäre Syphilis äussert sich bei Säuglingen in etwas anderer Form. Diese leiden meist an Condylomen in und am Munde und am Anus, luetischer Rhinitis, Otorrhoe und später an Missbildungen der Zähne. Letztere zeigen nicht selten die Hutchinsonsche Form und bieten der Caries, die sich in den Vertiefungen ihrer Oberfläche festsetzt, einen besonders günstigen Angriffspunkt; daher bröckeln bereits bei sehr kleinen Kindern die Schneidezähne ab. Die Condylomen um den Mund veranlassen durch Verwahrlosung häufig so tiefe Ulzerationen, dass viele das ganze Leben hindurch davon Narben behalten. Entstehen derartige Leiden einige Monate nach der Geburt des Kindes, so ziehen sie, wie auch gleichartige Knochenentzündungen, das Allgemeinbefinden des Kindes nicht ernstlich in Mitleidenschaft. Die kleinen Patienten scheinen auch nur wenig oder gar keinen Schmerz zu empfinden und, da kein Fieber eintritt, bleiben Esslust und Schlaf erhalten. Auch bei den Kindern der Bahau ist der supra-epiphysäre Knorpel an den langen Knochen häufig

der Sitz des syphilitischen Prozesses; der der Handknochen erinnert dann an eine Spina ventosa, der der Extremitäten an eine Gelenkentzündung. Die trotz starker Schwellung oft ungehinderte Beweglichkeit der Gelenke bringt einen jedoch bald auf die richtige Spur.

Während Ulcus molle, wie erwähnt, bei den Bahau nicht vorkommt, ist Gonorrhoe stark verbreitet. Unter den verhängnisvollen Folgen dieser Krankheit leidet besonders die Bevölkerung am oberen Kapuas, und zwar weniger die Männer als die Frauen, die häufig über nach der Heirat aufgetretene Leucorrhoe und Metrorragie mit schmerzhaften Menses klagten. Auch beobachtete ich heftige Conjunctivitides, welche sich hierauf zurückführen liessen.

Am oberen Mahakam ist Gonorrhoe minder allgemein verbreitet, auch fand ich bei den Männern keine ernsteren Komplikationen.

Von einer Malariainfektion unabhängige Intestinalleiden ernster Art treten bei den Bahau selten auf. Obgleich ihre Nahrungsmittel, besonders von Kindern, in oft schwer verdaulicher Form genossen werden, sah ich doch selten Fälle von chronischen Bauchleiden. Die wichtigsten vegetabilischen Nahrungsmittel, Reis und Bataten, werden gar gekocht verzehrt; Kinder essen sie jedoch auch roh; auch haben sie noch häufiger als die Erwachsenen die Gewohnheit, alle Fruchtkerne, die kleiner als Pflaumenkerne sind, mit hinunter zu schlucken. Stellen sich schlechte Folgen ein, so übt ein Eccoproctikum oft eine sehr gute Wirkung aus. Derartige Mittel sind auch in der Zeit von Reismangel sehr heilsam, wo neben allerlei Surrogaten, wie Blättern, bei den Mahakamstämmen hauptsächlich der wilde Sago als allgemeines Nahrungsmittel benützt wird. Da der feuchte Sago schnell verdirbt, treten in dieser Zeit zahlreiche Fälle akuter Darmleiden auf und da ausserdem das Allgemeinbefinden durch Nahrungsmangel stark leidet, sind viele Krankheitsfälle dann schwer zu kurieren.

Derartige Darmkrankheiten werden, wie viele andere, häufig durch Malaria kompliziert; in solchen Fällen erreicht man anfangs mehr mit Chinin als mit Calomel. Eine junge Frau hatte einst infolge Coprostase dermassen durch heftige Krämpfe und Schlaf- und Appetitlosigkeit gelitten, dass sie monatelang entkräftet darniederlag und zum Skelett abmagerte. Ihre Familie, die bereits alle verfügbaren Mittel der Bahau, Malaien und Chinesen vergebens angewandt und die Kranke bereits aufgegeben hatte, war nicht wenig erstaunt, als diese infolge kurze Zeit durchgeführter Evakuierung genas und zu Kräften kam.

Unter den Intestinalwürmern sind Ascariden die häufigsten; sie scheinen jedoch keine ernstlichen Störungen zu veranlassen.

Die Bahau sind ihrem rauhen Bergklima gegenüber auffallend emp-

findlich. Ihre schwache Kleidung schützt sie von Kind an in nur sehr geringem Masse vor dem Witterungswechsel. So lange warmes Wetter herrscht, merkt man bei ihnen von rheumatischen Leiden nur wenig, sobald aber Regen und Wind eintreten, vor denen sie in ihren Häusern nur geringen Schutz finden, und vor allem, wenn sie in den nasskalten Gebirgswäldern zu leben gezwungen sind, treten bei ihnen Lungenkatarrhe und Gliederschmerzen leichter als bei den gut bekleideten Europäern auf. Dazu stellt sich dann bald Malaria ein, welche das Leiden verschlimmert.

Unter den weiteren internen Krankheiten der Bahau ist noch der Kropf (im Busang *kon*) zu erwähnen, der bei dem einen Stamme mehr bei dem anderen minder verbreitet ist, bei keinem jedoch gänzlich fehlt. Bei den Frauen ist eine, wie es scheint, stets gleichmässig hypertrophierte Schilddrüse ganz allgemein zu finden. Zwischen diesen leicht hypertrophierten Schilddrüsen und weit nach aussen hervorstehenden Kröpfen findet man alle Uebergänge. Bei den grösseren Formen ist die Hypertrophie nur selten gleichmässig, in der Regel überragt die eine Hälfte bei weitem die andere. Eine cystoide Degeneration der Schilddrüse habe ich selten konstatieren können. In wie weit diese Krankheit an der Entstehung der in Mittel-Borneo häufig vorkommenden psychisch und physisch schlecht entwickelten Individuen Schuld trägt, lässt sich bei den Bahau, bei denen Syphilis so hochgradig verbreitet ist, nicht feststellen.

Diese Hypertrophieen liessen sich leicht behandeln und oft habe ich mir mittels 1 gr Jodkalilösung, welche ich Erwachsenen per Tag erteilte, die Gunst der Frauen erworben, die die Schlankheit ihrer Hälse mit grosser Befriedigung wiederkehren sahen. Durch anhaltenden Jodkaligebrauch nahmen auch bedeutende Kröpfe an Umfang ab.

Auch bei Männern kamen einige ernstere Fälle von Kröpfen vor, doch im Ganzen weit seltener als bei Frauen.

Während alle erwähnten Krankheiten an der geringen Bevölkerungsdichte von Mittel-Borneo zum grossen Teil die Schuld tragen, übt die Abwesenheit verschiedener anderer, für gewöhnlich verbreiteter Leiden wiederum einen günstigen Einfluss auf die Vermehrung der Bewohner. So habe ich während meiner langjährigen Praxis unter den Behaustämmen nie einen Fall von Tuberkulose, sei es der Lungen, Haut oder Knochen, konstatieren können. Unter den Dajak, welche sich viel an der Küste aufhalten, glaube ich, ein einziges Mal Lungentuberkulose beobachtet zu haben.

Ferner glaube ich, mit Sicherheit die Abwesenheit von Rhachitis feststellen zu können, da diese mir unter den Tausenden fast nackten Gestalten, welche ich stets zu beobachten Gelegenheit hatte, sicher nicht

entgangen wäre. Auch die typischen Verkrümmungen, die als Folge dieser Krankheit auftreten, habe ich bei den gut gebauten Bahau nie bemerkt.

Auch bin ich von der Abwesenheit oder dem sehr seltenen Vorkommen von malignen Tumoren, Sarkom und Karzinom überzeugt. Ein einziges Mal erinnerte mich eine luetische Neubildung an Sarkom oder Karzinom, aber die günstige Wirkung von Jodkali benahm bald alle Zweifel. Dagegen kamen Fibrome, besonders Keloide der Narben, häufig vor. Ebenso konstatierte ich zwei Mal an den Erscheinungen und durch objektive Untersuchung Fibroide des Uterus.

Ansteckende Krankheiten ernster Art kamen während meines Aufenthaltes unter den Eingeborenen nicht vor; ihre Niederlassungen liegen in grossen Abständen von einander und von der Küste entfernt, so dass die Möglichkeit einer Uebertragung von Infektionen gering ist. Aus Berichten über eine Choleraepidemie, die in früheren Jahren bei ihnen geherrscht hätte, konnte ich ersehen, dass wenn einmal eine sehr ansteckende Krankheit in ein Bahaudorf eingeschleppt wird, ein grosser Teil der Bewohner ihr zum Opfer fällt. Dies ist hauptsächlich den bei ihnen herrschenden hygienischen Zuständen zuzuschreiben, ferner auch dem Umstand, dass ihnen jeder Begriff vom Wesen dieser Krankheiten fehlt.

In der Regel verhindert man ein völliges Aussterben des Dorfes dadurch, dass alle Bewohner ausziehen und familienweise weit getrennt von einander im Walde wohnen. Dörfer, die von der Krankheit noch nicht ergriffen worden sind, erklären sich für *lali* (verboten) und schliessen sich dadurch von den anderen Dörfern völlig ab. Die Kĕnja am oberen Kajan erzählten mir, dass eine Pockenepidemie, die in einem ihrer grössten Stämme einst herrschte, eine enorme Sterblichkeit verursacht habe.

Beriberi, die unter den malaiischen und dajakischen Buschproduktensuchern sehr häufig vorkommt, herrscht bei der ansässigen Behau-bevölkerung derselben Gegend nur selten. Bemerkenswert ist, dass die Hühner in den Niederlassungen am mittleren Mahakam sehr unter Beriberiähnlichen Lähmungserscheinungen leiden und häufig auch daran sterben.

Von der Influenza haben wir auf unseren Reisen mehrmals zu leiden gehabt. Als der Häuptling KWING IRANG uns 1897 vom Blu-u zum unteren Mahakam geleitete, wurden wir Europäer bei unserer Ankunft in Udju Tĕpu innerhalb zehn Tage alle von einem rhino-pharyngialen Katarrh befallen. Bei meinem Reisegefährten v. BERCHTOLD trat noch Fieber hinzu; im übrigen waren die Erscheinungen nicht besorgniserregend. Von ungefähr 100 unserer Kajan entging beinahe keiner der Influenza. Wie gewöhnlich komplizierte sich ihre Krankheit durch Hinzutritt von Malaria, die allerdings mit Chinin vertrieben werden konnte, aber der Katarrh und die Kopfschmerzen hielten viele

Tage an. Die Bewohner von Tĕpu waren bei unserer Ankunft zwar gesund, waren aber zwei Monate vorher von der Influenza heimgesucht worden.

Auf unserer letzten Reise 1899 hatten wir weder in Tĕpu noch am unteren Mahakam von der Influenza zu leiden; doch erkrankte ich mit meinen Malaien und Kajan im April 1900 in Long Dĕho ernstlich an Influenza. Die Bewohner selbst hatten sich von der Influenza, welche durch Ma-Suling und Dajak vom unteren Mahakam eingeschleppt worden war, noch kaum erholt. Einige der unseren litten ausserdem schwer an Malaria, und der Husten dauerte über 3 Wochen. Selbst unsere Hunde begannen zu husten.

Als der Häuptling Kwing Irang später mit den Seinen unser Gepäck den Mahakam hinunter nach Long Dĕho, einer Niederlassung am mittleren Mahakam, geleitete und sich dort längere Zeit aufhalten musste, wurden alle seine jungen Leute influenzakrank. Die Böte, welche von Long Dĕho flussaufwärts gingen, brachten die Infektion auch den Stämmen am Oberlauf jedoch starben nur Alte und Kranke an der Influenza. Die Eingeborenen fürchten sich vor der Ankunft Fremder, weil diese ihrer Meinung nach die „*bengen*," die bösen Geister, welche die Erkältungskrankheiten verursachen, mitbringen.

Jeder Reisende, der zum ersten Mal mit den Dajak in Berührung kommt, ist von dem unangenehmen Anblick, den ihre Hautkrankheiten auf dem Körper hervorrufen, betroffen. Vor allem ist es die Schuppenbildung der blossen Haut, welche dem Patienten ein so abschreckendes Aussehen verleiht.

Es lassen sich 4 verschiedene Schuppenkrankheiten unterscheiden: Pityriasis versicolor, Tinea circinata, Tinea imbricata und Tinea albigena, von denen die beiden ersteren, oder doch sehr nahe verwandte Krankheiten, auch in Europa vorkommen. Diese 4 Hautkrankheiten, welche vor allen anderen in Borneo vorherrschen, werden durch verschiedene Arten in der Haut lebender Pilze hervorgerufen.

Favus, der anderswo oft sehr verbreitet ist, beobachtete ich nie bei den Bahau.

Pityriasis versicolor (*panu* der Malaien; *lităk* der Bahau) äussert sich in Form heller, etwas erhabener Flecke, welche durch eine Infiltration der Epidermis, durch welche die darunterliegende Pigmentschicht weniger sichtbar wird, verursacht werden. Auf der pigmentlosen Haut der Europäer macht sich die Infektion durch hellbraune Flecken bemerkbar.

Die Grösse der Flecken, welche *panu* oder *lităk* verursacht, variiert zwischen der eines Stecknadelkopfes und einer Handfläche. Die Infektion nimmt sehr verschiedene Dimensionen an; da sie bei den Bahau nur

beim Transpirieren Jucken verursacht, wird sie nur selten behandelt und verbreitet sich daher oft über den grössten Teil des Körpers.

Tinea circinata (*kurab* der Malaien; *ki urip* der Bahau) stimmt äusserlich am meisten mit Herpes tonsurans überein und zeigt sich in Form runder Flecke, sehr verschiedener Grösse, welche alle aus einem Bläschen, um welches sich konzentrisch gleichartige Bläschen gebildet haben, hervorgegangen sind. Durch Vertrocknen und Springen der Bläschen entsteht Schuppenbildung, hauptsächlich an der Peripherie. Tinea circinata befällt vorzugsweise die Stellen, wo die Epidermis am wenigsten resistent ist. Dass die Krankheit auch die Haare ergriff und dadurch eine teilweise Kahlheit herbeiführte, beobachtete ich weder unter den Bahau noch unter den Kĕnja.

Tinea imbricata (*lusung* der Malaien; *ki lan* der Bahau), äussert sich wie die vorige Infektion zuerst in kleinen Bläschen mit rotem Hof und vergrössert sich auch auf gleiche Weise, was sich besonders auf der zarten Haut der Bahaukinder und auf der der Europäer gut verfolgen lässt. Während jedoch die Haut im Zentrum des Infektionskreises bei Tinea circinata nur wenig Spuren der Entzündung mehr aufweist, entsteht hier bei Tinea imbricata eine zweite Eruption, die sich in zahlreichen, gleich weit entfernten, oft sehr zierlich gebogenen Linien bemerkbar macht. Die Linien zeigen sich auf der Haut durch Schuppenbildung. Die Schuppen können, besonders an Stellen mit dicker Epidermis, bis zu 2 cm lang und 5 mm breit werden. Da die Bahau von dieser Hautkrankheit oft ganz bedeckt sind, machen sie aus der Ferne eher einen weissen als einen braunen Eindruck; in der Nähe erscheinen sie wie mit Mehl bestreut.

Im Gegensatz zu Tinea circinata bildet sich Tinea imbricata hauptsächlich an den Hautstellen mit der dicksten Epidermis, so dass Gesäss und Aussenseite von Armen und Beinen zuerst ergriffen werden, während die Achselhöhlen, die Falten unter den Brüsten und die Leistengegend zuletzt oder auch gar nicht infiziert werden, selbst wenn der ganze übrige Körper, ausser Handflächen und Fusssohlen, welche niemals angegriffen werden, mit der Krankheit bedeckt ist. Verschont bleiben ausserdem die Nägel an Händen und Füssen und die Haare. Auch T. imbricata wird durch einen Pilz, den MANSON entdeckte, verursacht. Im Jahre 1897 gelang es mir in Batavia, diesen Pilz zu züchten 1).

Bei vielen Patienten fiel mir die starke Neigung dieser Hautkrankheit zu symmetrischer Verbreitung auf, die sich selbst dann noch zeigt, wenn die Krankheit bereits 20—30 Jahre bestanden hat. Da auch Tinea circinata und Pityriasis versicolor bei den Bahau die gleiche Eigentümlichkeit

---

1) Archiv. für Derm. u. Syph. 1898.

zeigen und alle durch einen Pilz verursacht werden, können die Erscheinungen dieser Hautkrankheiten keinem nervösen Einfluss zugeschrieben werden. Es kommt mir viel wahrscheinlicher vor, dass die ständig unbedeckte Haut der Bahau ihre Epidermis und ihre Schweiss- und Fettdrüsen, besonders am oberen Körperteil, viel besser entwickeln kann als die einer stets gleichmässigen Temperatur ausgesetzte Haut der bekleideten Europäer. Da die Dicke der Epidermis und die Fett- uud Schweisssekretion, die für den Ort der Entwicklung des Pilzes massgebend sind, sich an verschiedenen Stellen der Haut verschieden, an symmetrischen Körperteilen jedoch gleich verhalten, bewirken sie ein symmetrisches Auftreten dieser Krankheiten.

Nach langer Dauer von Tinea imbricata nimmt das Pigment unter der infizierten Haut zu, so dass diese nach der Genesung russfarbig wird. Eine europäische Haut zeigt bereits nach kurzer Krankheitsdauer eine deutliche Pigmentansammlung In sehr verwahrlosten Fällen von *lusung* erscheint die Haut der Eingeborenen bereits vor Eintritt der Genesung blauschwarz.

Bei Anwesenheit anderer Krankheiten kann eine vorgeschrittene *lusung*, wie ich es bei Malaria und Rupia syphilitica beobachtete, plötzlich heilen.

Tinea albigena (*ki-ow* der Bahau) zeigt im hohem Masse, wie sehr das Vorkommen pathogener Pilze an besondere Eigenschaften der Haut gebunden ist; sie setzt sich nämlich anfangs nur in den bei den Eingeborenen sehr dicken oberen Hautschichten der Handflächen und Fusssohlen fest. Erst nach langem Bestehen greift der Pilz auch die Nägel und die angrenzende Haut der Hand- und Fussrücken an. Am auffallendsten sind die Veränderungen, welche der Pilz in dem Rete Malpighii, in dem sich die braunen Pigmente hauptsächlich befinden, zustande bringt. Ohne dass, oberflächlich gesehen, mit der Haut ernsthafte anatomische Aenderungen vor sich gehen, verschwindet das Pigment vollständig und regeneriert sich nach Genesung der Hautkrankheit nicht mehr, so dass Handflächen und Fusssohlen, so wie andere infizierte Stellen, ganz weiss erscheinen. Nur ein einziges Mal sah ich auch auf Brust und Stirn dergleichen pigmentlose Flecken mit noch vorhandener Hautentzündung vorkommen.

Der Charakter der anatomischen Veränderungen, welche der Pilz hervorruft, hängt grössten Teils von der Dicke der Epidermis, unter welcher er sich entwickelt, ab. Auch diese Krankheit beginnt mit einer roten, juckenden Schwellung, in deren Mitte sich eine kleine, mit heller Flüssigkeit gefüllte Blase befindet. Ist die Epidermis dünn, wie bei Kindern, so springt sie, ist sie aber dick, wie bei den erwachsenen Eingeborenen, so wird sie losgelöst und platzt erst dann, wenn die Blase einen grösseren Umfang erreicht hat. In ersteren Fällen wird der grösste Teil der Epi-

dermis an den Fusssohlen abgestossen; in weniger ernsten und in solchen, die, wie es öfters geschieht, in ein chronisches Stadium übergehen, ist die Epidermis bisweilen verdickt und trocken und veranlasst beim Gehen die in Indien sehr berüchtigten Risse, oder sie ist dünn und ungleich gebildet, so dass Hände und Füsse beim Gebrauch schmerzen.

Diese Hautkrankheit ist bisher noch nicht beschrieben und wegen der pigmentlosen Stellen, die sie nach der Genesung auf der Haut zurücklässt, sicher oft mit Vitiligo verwechselt worden; sie ist im ganzen indischen Archipel verbreitet und kommt hie und da auch bei Europäern vor. Wegen ebengenannter Eigenschaft nannte ich diese Pilzkrankheit: Tinea albigena; ich entdeckte den Pilz in einem subakuten Falle in den Schuppen der Fusssohle. Wie der Pilz von Tinea imbricata zeigt sich auch dieser hauptsächlich in Form langer Mycelfäden, bildet aber ein viel undichteres Netzwerk als ersterer. Dieser Pilz scheint auf die gleiche Weise, wie der von Tinea imbricata, kultiviert werden zu können.

Die genannten vier parasitären Hautkrankheiten der Bahau besitzen alle die gemeinsame Eigenschaft, dass sie mit parasiticiden Mitteln schnell zu kurieren sind. Die Genesungsdauer hängt, in noch höherem Masse als von der Krankheit selbst, von der Dicke der Epidermis an der betreffenden Stelle, auf welche das Medikament einwirken muss, ab. Um das Eindringen der wirksamen Bestandteile in die tieferen Hautschichten zu befördern, benützte ich wässerige Lösungen antiseptischer Mittel, z. B. Sublimat oder eine Chrysarobinlösung in Aether und Alkohol, welche ich mittelst Mackintosch am Verdunsten verhinderte. Die besten Erfahrungen machte ich jedoch beim Behandeln der Eingeborenen mit Jodtinktur, die wegen der Flüchtigkeit des Jod tiefer als die beiden anderen in die Haut eindringt. Eine wiederholte Anwendung dieser Mittel hat stets eine bedeutende Besserung und häufig auch eine völlige Genesung, selbst nach jahrelangem Bestehen der Krankheit, zur Folge. Da, wo das Corium und das Rete Malpighii blossliegen, sind parasiticide Salben von guter Wirkung.

Ausser den ebengenannten Hautkrankheiten kommen unter den Bahau noch Scabies und Frambösia vor; letztere greift hauptsächlich Kinder an. Nach der Genesung behalten die Patienten oft längere Zeit hindurch heftige Gliederschmerzen, die jedoch nicht, wie die durch Syphilis verursachten, nach Gebrauch von Jodkalium weichen.

An Augenkrankheiten kommen unter den Bahau hauptsächlich der Star und granulöse Augenentzündungen vor. Diese sind stark verbreitet, und obwohl sie nur bei langer Dauer von ernsthaften Läsionen der Cornea begleitet sind, findet man bei Erwachsenen doch stets Spuren einer noch vorhandenen oder bereits überwundenen Entzündung der Conjunctiva, die

das Sehen häufig stark beeinträchtigt. In den ernstesten Fällen, die ich bei Frauen beobachtete, kam es zu einer vollständigen Obliteration der obersten und untersten Bindehaut, so dass ein Schliessen des Auges verhindert wurde; die Cornea war in diesen Fällen so angegriffen, dass das Gesicht bedeutend geschwächt wurde. Doch beobachtete ich nur zwei Frauen, die nach einer über zwanzig Jahre andauernden Augenentzündung dadurch, dass die Hornhaut sich in eine gelblich weisse Membran verändert hatte, vollständig erblindet waren.

Der Star tritt sowohl am Kapuas als am Mahakam bereits bei jungen Leuten auffallend häufig auf. Ob hiermit andere verbreitete Krankheiten im Zusammenhang stehen, habe ich nicht ermitteln können.

Durch meine ärztliche Praxis unter den Eingeborenen hatte ich mir so viel Einfluss bei ihnen erworben, dass ich nicht zu viel sage, wenn ich behaupte, dass meine zweimalige Durchquerung Borneos und der Besuch bei den Kĕnja ohne meine Tätigkeit als Arzt nicht ausführbar gewesen wären.

Da die Eingeborenen selbst keine oder doch nur fast wertlose Mittel gegen Malaria und Syphilis besitzen und diese daher auch in leichten Fällen oft tötlich verlaufen, grenzt die Wirkung, welche Chinin, Jodkali und Quecksilberpräparate hervorrufen, in den Augen der Bevölkerung an das Wunderbare; Berücksichtigt man auch die Wirkung der Narkotika, die den Schmerz momentan benehmen, so erscheint es begreiflich, dass die Eingeborenen sich glücklich schätzten, einen weissen Wunderdoktor in ihrer Mitte zu haben.

Wegen ihrer Scheu vor allem Unbekannten fürchteten die Eingeborenen auch anfangs einen möglichen schlechten Ausgang der Kur. Daher war es, besonders in der ersten Zeit, geboten, durch Narkotika, verbunden mit den betreffenden Heilmitteln, auf das subjektive Empfinden der Patienten einzuwirken. Da Chinin und Jodkali einen nicht oft im Stich liessen, machten sie während des Verlaufs der Krankheit einen sehr erwünschten Effekt.

Die Konstitution meiner Patienten kam mir oft zu Hilfe; ausserdem achtete ich darauf, keine zu weit vorgeschrittene Krankheit anders als mit der Vorausbemerkung, dass meine Hilfe vielleicht nicht mehr ausreichend sein würde, zu behandeln. Nachdem ich gemerkt hatte, dass auch weit vorgeschrittene Krankheiten bei vorsichtiger Behandlung eine gute Wendung nehmen konnten, stieg mein Selbstvertrauen und später brauchte ich nur selten einen Kranken für unheilbar zu erklären.

Betrachten wir nun, was die Bahau selbst über ihren Körper denken

und wie sie ihre Krankheiten bekämpfen, so stossen wir auf die seltsamsten Vorstellungen. Dass diese mehr auf Phantasie als Beobachtung beruhen, sehen wir daraus, dass sie auch von dem, was sie äusserlich an ihrem Körper wahrnehmen, nur unklare Begriffe haben. Bei meiner Ankunft waren ihnen Herz- und Pulsschlag noch nicht bekannt, erst nachdem ich einige Monate unter ihnen praktiziert hatte, erfuhren sie, dass sie einen Puls hatten, an dem ich häufig den Grad ihrer Krankheit beurteilen konnte. Da sie im übrigen gut zu beobachten im stande sind, kann man hieraus schliessen, dass Herzleiden nur selten bei ihnen vorkommen. Ausser einigen auf Beriberi beruhenden Fällen von Herzleiden erinnere ich mich tatsächlich keine anderen konstatiert zu haben.

Die Schläge der Arteria abdominalis, die sie beim Betasten ihres Leibes im Fall von Bauchschmerz fühlten, wirkten auf sie sehr beunruhigend. Immer und immer wieder wurde ich gefragt, ob das Klopfen nicht die Ursache des Leidens sei. Als ich die Gesunden sich auf den Rücken legen und auch sie das Klopfen der Arteria abdominalis fühlen liess, gerieten sie in grosses Erstaunen. Dagegen wissen alle Stämme, dass sie als Folge der Malaria eine harte Geschwulst an der linken Seite besitzen. Daher nennen die Dajak von Sambas die Malaria: *demom batu* = Fieber mit dem Stein; die Kajan am Mendalam nennen die geschwollene Milz: *kalong pra* = Krankheitszeichen; die Kajan am Mahakam bezeichnen die Milz als *ong erăm* = Krankheitskörper.

Von der Dauer einer normalen Schwangerschaft haben die Bahau nur eine sehr mangelhafte Vorstellung; sie nehmen an, dass sie nur 4—5 Monate dauert, d. h. so lange, als sie die äusseren Veränderungen an der Frau wahrnehmen können. Da mir diese Unwissenheit kaum glaublich erschien, stellte ich in verschiedenen Gegenden hierüber Nachforschungen an, aus denen ich merkte, dass die vielen Fehl- und Frühgeburten sowie die sehr verbreiteten Geschlechtskrankheiten der Frauen das ihre zu dieser falschen Auffassung beigetragen haben. Dass zur Zeugung Testikel erforderlich sind, wissen die Eingeborenen ebenfalls nicht, denn sie halten ihre kastrierten Jagdhunde, denen die Weibchen nicht vollständig gleichgültig sind, für zeugungsfähig.

Alles Weisse, was sie am toten Körper bemerken, wie Nerven, Sehnen und Blutgefässe, nennen die Bahau „*huwat*", auch nehmen sie an, dass in diesen die Kraft sitzt. Dass die Arterien der lebenden Menschen Blut enthalten, ist ihnen nicht bekannt.

Von dem Verstande und dessen Sitz machen sich die Bahau eigenartige Vorstellungen, die ich ganz zufällig kennen lernte.

Als ich mich auf meiner zweiten Reise einige Tage in Long Tĕpai, einer Niederlassung am Mahakam, aufhalten musste, suchte ich morgens

nach meiner Ankunft einen alten Patienten, den Häuptling Bo Ibau, auf. Der dürre Sonderling mit der Habichtsnase sass in seiner Kammer und schnitzte einen Schwertgriff aus Hirschhorn. Er war in früheren Jahren der beste Schnitzkünstler im Dorfe gewesen, hatte aber seiner Augen wegen die Arbeit lange Zeit ruhen lassen müssen. Ich traf ihn in guter Stimmung, da er mit Hilfe der Brille, die ich ihm geschenkt hatte, wieder in der Nähe sehen und daher die geliebte Schnitzarbeit wieder aufnehmen konnte. Ibau klagte, dass die jungen Leute heutzutage nur schlechte Arbeit lieferten und fügte hinzu: „sie haben nichts in ihrem Bauche (*djian hipun nun nun halam butit*)." Ich glaubte ihn anfangs nicht gut zu verstehen und liess ihn die Worte wiederholen; allmählich merkte ich aber, dass mein alter Freund in der Tat mit dem Bauche zu denken glaubte. Auch erfuhr ich später, dass alle Bahau und Kĕnja derselben Meinung sind.

Den Schlaf fassen die Bahau als den Zustand auf, in dem eine ihrer beiden Seelen, die *bruwa*, den Körper zeitlich verlässt. Der Traum entsteht entweder dadurch, dass die Seele das Geträumte wirklich erlebt, oder dass die Geister dem Schläfer etwas zuflüstern. Die Träume der Priester sind besonders bedeutungsvoll. Von der Wohltat eines erquickenden Schlafes für Kranke haben sie keine Ahnung; wenn einer ernstlich krank ist, verhindern sie ihn durch Schreien und Schütteln am Einschlafen, selbst wenn der Kranke den Schlaf sehnlichst wünscht.

Ihrer Schöpfungsgeschichte zufolge sind die Bahau aus unbelebter Materie und zwar aus Baumrinde hervorgegangen. Das Leben wird erst durch die beiden Seelen „*bruwa*" und „*ton luwa*" in den Körper gebracht.

Alles, was die *bruwa* zum Entfliehen bringt, verursacht Krankheit. Da die *bruwa* auf die gleiche Weise wie der Mensch denkt und empfindet, kann sie durch alles, was diesen erschreckt, vertrieben werden, wodurch der Körper krank wird. Die Priester suchen daher, um einen Kranken zu heilen, dessen entflohene Seele in den Körper zurückzulocken. Auf dieser Vorstellung basieren im Grunde alle Heilmethoden der Priester. Das Einfangen der Seele geschieht mit Hilfe der guten Geister aus dem *Apu Lagan*, der Vermittler zwischen Hauptgöttern und Menschen.

Zum Glück sind sie in ihrem Vertrauen auf die Hilfe der Geister nicht so blind gewesen, dass sie den günstigen oder ungünstigen Einfluss einiger Faktoren auf den Verlauf einer Krankheit nicht selbst bemerkten. Hieraus hat sich bei ihnen ein sehr kompliziertes diätetisches System entwickelt, das neben den Beschwörungen der *dajung* bei jeder Krankheit angewandt wird.

Im allgemeinen sucht man die Krankheit dadurch zu bekämpfen, dses

man sich verschiedener Speisen, des Badens, schwerer Arbeit etc. enthält. Für die verschiedenen Leiden bestehen auch verschiedene Vorschriften, die man gegenwärtig unmöglich als Bussen auffassen kann; sie sind teilweise auch so treffend gewählt, dass sie auf persönlichen Beobachtungen und Erfahrungen beruhen müssen. Bei den Kajan am Mendalam gelten folgende Vorschriften:

Verboten ist bei Diarrhoe: harter Reis, Zuckerrohrsaft, Bananen, Klebreis, gekochte Bananen, kaltes Wasser, einige Arten Fische, Baden bei hohem d. h. kaltem Wasser; erlaubt sind: weich gekochter Reis und gute Fische.

Verboten ist bei Fieber: kaltes Wasser, Zuckerrohrsaft, Zucker, Gebäck und Baden bei Hochwasser.

Verboten ist bei Husten: *keladi*, Zucker, Zuckerrohrsaft, gerösteter Klebreis, Gurken, Rauchen, Betelkauen und schwere Arbeit.

Bei einer Knieentzündung verbietet man: Laufen, Treppensteigen, trockenen und hart gekochten Reis, gedörrten Fisch, Schweinefleisch, Eier, Salz und essbare Baumblätter.

Berücksichtigt man, dass derartige Verordnungen bei den Malaien auf Borneo nur in sehr rudimentärer Form vorhanden und dass ein grosser Teil dieser Vorschriften auch nach der Auffassung europäischer Aerzte wirklich zweckmässig ist, so erscheinen sie uns für die Bahau um so anerkennenswerter. Ueberdies sind diese diätetischen Vorschriften in den Verhältnissen, in welchen die Dajak leben, beim Fehlen eigentlicher Heilmittel und bei der kräftigeren Konstitution ihrer Kranken viel wichtiger als bei den Europäern und deren günstigeren Lebensumständen.

Auch für Hautkrankheiten werden zahlreiche Verhaltungsmassregeln angegeben und, da man für diese auch noch wirksame Arzneien besitzt, sind die Bahau ebensogut als europäische Aerzte im stande, ihre parasitären Hautkrankheiten zu kurieren. Bei einer derartigen Kur darf nicht gebadet, nicht transpiriert und nicht gekratzt werden; auch darf der Patient keine Süssigkeiten, keinen jungen Bambus, *keladi*, Farrenspitzen, Salz, Schweinefleisch, spanischen Pfeffer und Mehl geniessen. Da die Heilmittel in Lösung auf die Haut gestrichen werden, sind die 3 ersten Vorschriften rationell; das Verbot der Speisen jedoch ist nachteilig, da es die ohnehin schon lästige Kur so sehr erschwert, dass nur sehr wenige sich ihr mit genügender Ausdauer unterwerfen. Der Erfolg ihrer Heilmittel ist häufig nur ein zeitweiliger, weil sie von der kontagiösen Natur dieser Krankheiten keinen Begriff haben und sich mit ihren eigenen Kleidern, Liegmatten etc. immer wieder von neuem infizieren.

Die Verbotsbestimmungen bei Krankheiten kommen den Eingeborenen so selbstverständlich vor, dass sie mich, wenn ich ihnen eine Arznei gab,

sogleich fragten, was *lali*, verboten, sei. Meine Vorschriften, welcher Art sie auch waren, wurden stets treu befolgt. Oft verbot ich das eine oder andere nur, um das Vertrauen in meine Arzneien nicht wankend zu machen. Von besonderer Bedeutung war dies in einigen Fällen, wo die Befolgung diätetischer Vorschriften von grösserer Wichtigkeit als das Einnehmen von Arzneien war; bei sehr kleinen Kindern konnte ich oft nur auf diese Weise eingreifen.

Während meines zweiten Aufenthaltes am Mendalam, in West-Bo kamen dort innerhalb dreier Tage 3 Fälle sehr akuter choleraähnlicher Bauchkrankheit vor. Der erste, in Tandjong Kuda, verlief tötlich, ohne dass ich den Kranken sah. Am folgenden Tage erkrankte in meiner Nachbarschaft eine Frau mit allen Choleraerscheinungen, doch half ich ihr mit einer starken Dosis Laudanum den Anfall überstehen. Ein oder zwei Tage darauf rief man mich zu einem Manne in Tandjong Kuda, der an der gleichen Krankheit litt. Auch bei ihm hatte Laudanum eine ausgezeichnete Wirkung, nur war ich gezwungen, ihn seinem Schicksal zu überlassen mit dem Resultat, dass er 2 Tage später infolge des Genusses verschiedener gekochter Baumblätter einen Rückfall bekam und starb. Da diese Fälle der Cholera sehr ähnlich waren, glaubte ich die Umgebung am besten durch Regelung des Trinkwassergebrauchs zu schützen. Ich liess daher mit Hilfe der beiden Häuptlinge Akam Igau und Tigang durch die Priester eine grosse Beschwörung abhalten, verbot für 4 Tage das Trinken ungekochten Wassers und warnte sie vor den Flussbädern, die übrigens in dem schnell strömenden Wasser von geringerer Bedeutung waren. Auch unreife Früchte setzte ich auf die Verbotsliste und hatte die Freude zu sehen, dass man sich sowohl in dem Dorfe Tandjong Kuda als in Tandjong Karang an die Vorschriften hielt und keine weiteren Krankheitsfälle mehr vorkamen.

Der wichtigste Teil der Beschwörung bestand darin, dass man die bösen Geister, als die Urheber der Krankheit, daran verhinderte, längs den Bretterstegen, welche vom Fluss zum Hause führten, zu den Bewohnern zu gelangen. Zu diesem Zwecke spannte man längs des Ufers vor dem Hause und auch seitlich ungefähr 1 m über dem Boden Rotangseile, an welche in Abständen von 2 m zur Abwehr böser Geister Blätter von *daun long* (Aroideae sp.) gehängt wurden. An den Stellen, wo das Seil die Wege zum Hause kreuzte, richtete man zu beiden Seiten roh gearbeitete Figuren, eine weibliche und eine männliche, auf. Die Figuren besassen übertrieben grosse Genitalien; der Mann eine nach Kajansitte perforierte glans penis mit hölzernem Stifte; überdies waren sie mit hölzernen Speeren, Schwertern und Schilden als weiteren Abschreckungsmitteln bewaffnet. Zu meiner Beruhigung willigten die Familiengehörigen darein, Kleidungsstücke und

Liegmatten der Verstorbenen zu vernichten. Da die *adat* ihnen das Verbrennen dieser Gegenstände verbietet, warfen sie diese, ohne mein Wissen, in den Fluss.

Die einzigen nennenswerten Arzneien der Kajan werden gegen Hautkrankheiten angewandt; zwei derselben sind in der Tat sehr wirksam:

1. *oroköp*, Blätter von Cassia alata, die auch sonst im Archipel häufig gegen Hautkrankheiten benützt werden.

2. *njerobw bulan* (im Busang) = *minjak pĕlandjau* (im Malaiischen), ein schwarzes, nach Teer riechendes Oel, das aus dem schwarzen Kernholz eines gleichnamigen Baumes fliesst, der nur auf Borneo einheimisch zu sein scheint. Beim Stehen scheidet das Oel eine halbflüssige Masse ab, die *tanah pĕlandjau* heisst. Auf die Haut gebracht, verursacht diese *tanah pĕlandjau* eine Entzündung. Als man diese Masse einst unvermischt auf die Leibeshaut eines Kindes strich, wurde diese so völlig zerstört, dass eine tiefe Wunde entstand. Für den Gebrauch muss das Mittel mit Zuckerrohrsaft vermischt werden.

Ein Individuum, das von Kopf bis zu Fuss mit *lusung* bedeckt ist, kann in 14—20 Tagen genesen, falls es sich tüchtig mit *tanah pĕlandjau* einreibt und das Baden vermeidet.

Die Kajan-Dajak reiben sich täglich mit *oroköp* ein, wodurch sie allmählich ihren *lusung* und in viel kürzerer Zeit ihren Kurab verlieren. Ein sehr wirksames, für die Kajan aber sehr kostbares Mittel ist Petroleum, das, auf die erkrankte Haut gestrichen, binnen 8 Tagen eine Heilung herbeiführt.

Als weitere Behandlungsweisen von Entzündungen und Schmerzen sind bei den Kajan Schröpfen, Tätowieren und Massieren üblich. Die beiden ersten werden besonders bei schmerzhaften Entzündungsgeschwülsten angewandt. Man entzieht das Blut, indem man mit einem spitzen Messer eine grosse Anzahl kurzer Einschnitte ausführt und die Blutung von selbst aufhören lässt. Blutstillende Mittel lernte ich nicht kennen. Die Ausführung kleiner Tätowierfiguren auf die entzündete Stelle wirkt wahrscheinlich in gleicher Weise wie die Blutentziehung.

Bei Leib- und Rückenschmerzen wendet man vor allem Massage an, die mehr in Kneten als in Reiben besteht. Mit der Massage und dem Blutentziehen befassen sich hauptsächlich die Priester, die es in ihrer Kunst bisweilen weit bringen.

Für Wunden kennen die Bahau keine Mittel; sie halten sie nur mit Wasser und Kapok rein. Da sie ernste Blutungen nicht zu stillen verstehen, gehen die Leute häufig an kleinen Wunden, z. B. auf dem Fussrücken, zu Grunde. Dagegen verstehen sie zerrissene Ohrläppchen wieder aneinander wachsen zu lassen.

Bei Entbindungen wird der Leib der Kreissenden mit den Händen geknetet; andere Behandlungsweisen sind unbekannt. Heftige Blutungen verlaufen, wenn sie nicht von selbst aufhören, tödlich.

Die Bahau wenden auch Dampfbäder an; Sie füllen ein Gefäss mit heissem Wasser, fügen einige Blätter hinzu und setzen den Kranken, den sie mit Decken umwickeln, einige Zeit den heissen Dämpfen aus.

ZU THERAPEUTISCHEN ZWECKEN IN FLASCHEN ABGEZOGENE ATMOSPHÄRISCHE LUFT

VON PROF. DR. LUDWIG KLEINWÄCHTER, *Czernowitz.*

In der vor kurzem erschienenen heurigen Faschings-Scherznummer der „Münchener Allgemeinen Nachrichten" findet sich im Inseratenteile eine Ankündigung, betreffend Lieferung von verschiedenen, in Flaschen abgezogenen Lüften zu therapeutischen Zwecken. Geliefert wird, je nach Verlangen, frische Gebirgs- oder Seeluft, Waldluft, Sommer- oder Winterluft, Stadt- oder Landluft, Wüstenluft u. d. m. Die Preise der unterschiedlichen Luftarten sind verschieden und richten sich im allgemeinen danach, ob die betreffende Luftart schwerer oder leichter zu beschaffen ist. Die Gebrauchsanweisung lautet dahin, die Flasche zu öffnen und auf den Tisch zu stellen. Das Fenster sei geschlossen, damit die Flaschenluft nicht sofort durch dieses entweiche.

„Als Witz recht gut" wird sich der Leser denken, ohne dass ihm aber der Gedanke einfiel, dass dieser Vorschlag im Ernste gemacht, ja sogar selbst ausgeführt wurde, so unglaublich dies auch klingen mag.

Der zweifelhafte Ruhm, auf den Gedanken gekommen zu sein, die Ischler Luft in Flaschen abzuziehen und in Versandt zu bringen, gebührt dem Ischler Badearzt *Dr. Franz Wirer, Ritter von Rettenbach. Wirer,* der tatsächlich als Schöpfer des Badeortes Ischl bezeichnet werden muss, 1771 zu Korneuburg in Nieder-Oesterreich geboren, erlangte, nachdem er einige Jahre hindurch als Militärarzt gedient, einen grossen Ruf als Arzt, sowie eine bedeutende Clientel in den höchsten und allerhöchsten Kreisen. Durch Gründung einer Soolbadeanstalt und anderer zu Curzwecken dienenden Institutionen erwarb er sich unbestrittene Verdienste um den Badeort Ischl. Geadelt und mit der Würde einer Hofrates bekleidet, segnete er 1844 das Zeitliche in Wien.

Wirer liess Flaschen mit Ischler Luft füllen und sie dann nach Wien senden, wo selbe ihre Abnehmer in den höchsten Gesellschaftskreisen fanden. Mit Vorliebe fanden diese Flaschen ihre Verwendung bei den Diners, bei denen sie geöffnet auf der Tafel standen, um den Genuss der Tafelfreuden mit jenem der Gebirgsluft zu vereinen.

Nach *Wirer's* Tode scheint der Flaschen-Luft-Cultus sein baldiges Ende gefunden zu haben, weil man von da an nichts mehr vor ihm zu hören bekommt.

Diese *Wirer*-Episode liefert neuerlich wieder den Beweis, dass selbst das Widersinnigste leicht Anklang und Anerkennung findet.

DIE TIER-OPFER IN DER VOLKSMEDIZIN

VON DR. M. HÖFLER, *Bad-Tölz.*

Herr Professor Dr. H. Magnus hat in seiner Abhandlung: „Die Volksmedizin, ihre geschichtliche Entwicklung und ihre Beziehungen zur Kultur" in den Abhandlungen zur Geschichte der Medizin, 1905, Heft XV, S. 77, den Satz aufgestellt:

„Auch zeigen die angeführten Beispiele, auf wie schwachen Füssen die Höfler'sche Meinung, die Bluttherapie sei aus dem Kulte hervorgegangen, steht. Denn was könnte wohl die Behandlung des Schwindels mit Gemsenblut, der Versuch Lähmungen mit Stierblut zu heilen u.s.w. für einen Sinn haben, wenn die Darreichung des Blutes schlechthin nur (!?) aus religiösen Vorstellungen sich entwickelt hätte, wie dies Höfler lehrt?"

Dieser Hauptsatz des hochgeehrten Herrn Professor Magnus soll vorausgestellt sein, weil er so zu sagen die Quintessenz der M.'schen Opposition ausmacht.

Nun wird Herr Professor Magnus doch sicher zugeben, dass Menschenopfer ehemals ein germanisches Seuchenmittel waren, und dass die früheste Therapie in der Volksmedizin eine antidämonische war. Alles, was durch Krankheits-Dämonen verursacht angenommen wurde, wurde u. a. auch mit versöhnenden Kultmitteln behandelt, d.h. mit dem blutigen Kultopfer und dessen allmählichen zahllosen Stellvertretungen herab bis zur blutroten Seide und bis zum Sargnagel (Vergl. Friedr. v. Duhn: Rot u. Tot im Archiv f. Relig. Wissensch. IX, S. 3). Wollen wir ein Beispiel, die Schwalbe, als volksmedizinisches Mittel herausgreifen.

In Jühlings vorzüglicher Zusammenstellung: „Die Tiere in der deutschen Volksmedizin alter und neuer Zeit" 1900 ist die Schwalbe unter 70 Verwendungsarten dieses Vogels 20 mal als Mittel gegen die Epilepsie und nur 5 mal als Augenmittel aufgeführt; 7 mal muss das Schwalbenblut (oder Herz) dabei verwendet werden; 11 mal ist die Schwalbe (und deren Nest oder Jungen) als Mittel gegen Halskrankheiten (Diphtherie) erwähnt, also nicht die Scharfsichtigkeit der Schwalbe, wie Herr Professor Magnus meint, ist der Hauptgrund zu ihrer Verwendung gewesen, sondern am häufigsten der antidämonische Effekt, welchen die Schwalbe als symbolische Stellvertreterin der Taube oder des Haushuhns als Opfertier im Volksglauben hatte. Dass aber die Taube und das Huhn ein solches antidämonisches und volksmedizinisches Opfertier waren, kann wohl niemand bezweifeln. Gehen wir nun zu einem anderen Beispiele über. Der Schwindel galt als

Dämonenwerk, (es giebt sogar ein besonderes „Schwindeltier", das ein solches Schwindel erzeugendes Dämonenwesen ist); darum wird er auch mit Blut volksmedizinisch behandelt; denn Blut versöhnt die blutdürstigen Geister, und zwar stammt es in diesem Falle von einem blutig erlegten Jagdtiere, der Gemse, wobei die Schwindelfreiheit dieses Tieres vielleicht seine Wahl beeinflusst haben kann.

Von 638 volksmedizinischen Verwendungen von Vögeln (Jühling l.c.) treffen 430 (67 %) auf solche Vögel, die entweder gezüchtete Haustiere sind (Huhn 141, Gans 93, Taube 65, Ente 19, Kapaau 23, Pfau 10) oder doch an das Haus gebunden sind (Storch 9, Schwalbe 70). Die ältesten Opfertiere überhaupt sind die schlachtbaren Haustiere; die weitaus häufigsten volksmedizinisch verwendeten Tiere sind auch wieder diese alten, im Hause gezüchteten Tiere. Dieser Parallelismus von Tieropferkult und Volksmedizin entspringt aus der gleichen Wurzel. Von den 638 volksmedizinisch verwendeten Vögeln überhaupt sind 208 (33 %) nicht an das menschliche Haus gebunden; aber davon sind 38 Geier, 24 Adler, 22 Krähen, 20 Rebhühner, 12 Elstern, d.h. die Mehrzahl derselben ist wieder ein blutig erlegtes Jagdtier, das in gewissen Zeiten und bei gewissen Kulturepochen das Substitut für das volle blutige Haustieropfer werden konnte. Das Reh vertritt oft die Ziege, der Hirsch oft das Rind, der Geier das Huhn etc. Auch bei den alten Griechen traten Krametsvögel und anderes wildes und zahmes Geflügel an die Stelle des früher sehr kostbaren Hahns (Archiv f. Religions-Wissensch. VII, 102); ebenso ersetzten dort die Vogel-Gebäcke das Vogelopfer, namentlich bei den Adonisfesten des Frühjahrs (Theokrits Adoniazusen, XV, 117); auch die Römer hatten ein solches Vogelgebild-Brot Erneum (= *παρὰ τὸ ὄρνεον*) (Lobeck, Aglaophomos 1080 h.). Man sieht, wie vielseitig die Ablösungsformen des Tieropfers damals schon waren. An die Stelle des Huhnes trat das Hühnerei, an Stelle der Opfertaube die Schwalbe mit ihren Jungen (Nest), an Stelle des Kindes dessen Blut oder die kindliche Hülle (Kleid, Kindsbalg, Glückshaube, Sieghaube) etc.

Altgermanische, dem blutigen Opfer geweihte und zugelassene Tiere waren das Pferd, das Rind, das Schwein, die Ziege (Bock) und das Huhn; dies waren die concessa animalia des Tacitus (Germ. 9). Das Blut gerade dieser Tiere (und deren Herz) wird auch am häufigsten in der Volksmedizin verwendet. Das von der Kirche verbotene Pferdeblut wird durch Eselblut ersetzt. Auch hier traten Hase, Hirsch, Fuchs und Wolf als blutig erlegte Jagdtiere substituierend ein; allerdings machten sich auch die Katze, Hund und das Wiesel (Vorläufer der Katze) auffallend als Blutlieferanten bemerkbar, eben weil auch sie Haustiere sind bzw. waren und als solche auch die Stelle der Schlachttiere des Hauses im sog. Aberglauben übernehmen konnten.

Dass diese Haustiere als Opfertiere in Verwendung genommen waren, ergibt sich auch aus der Tatsache, dass diese nämlichen Tiere als volksübliche, das volle Opfer symbolisierende Gebildbrote zu gewissen Kultzeiten auftreten. Bei Griechen, Egypter und Römern wurden diese erwähnten Haustiere und auch der Hirsch als Gebildbrot oder als Totenmahlspeise d.h. als Totenopfer bildlich wiedergegeben. Das Bedürfnis nach Substitution des vollen blutigen Opfers durch stellvertretende Gebilde ist ebenso natürlich wie deren Stellvertretung durch minderwertige Haustiere des Tierzüchters, durch die blutig erlegten Jagdtiere des Jägers und zuletzt auch für den am alten Blutglauben haftenden Volksheilkünstler des Mittelalters durch die verschiedenen anderen Vertreter der mit rotem Blute ausgestatteten Tierwelt. Dieser, wie der germanische Lachener, arbeitete mittelst des Zauber-Nimbus, der seine Mittel umgab und der dem blutigen Opfer besonders eigen war. In der christlichen Kirche dauerten nach dem jüdischen Vorbilde des blutigen Opfers (Hahn, Taube etc.) im Tempel zu Jerusalem namentlich in den griechischen und armenischen Gemeinden die blutigen Tieropfer noch lange an und in manchen Gegenden der griechisch-katholischen Kirche sind sie noch heute üblich. (Vergl. Les sacrifices d'animaux dans l'église chrétienne, von Salomon Reinach in l'Anthropologie 1903, XIV, No. 1, S. 59.) Wir wollen hier die übrigen Substitutionen des blutigen Tieropfers vorerst nicht weiter verfolgen, sondern uns mit der Tatsache begnügen, dass die als Gebildbrote (Opfer) auftretenden Tierarten ebenso häufig auch in der Volksmedizin als Blutlieferanten sich bemerkbar machen, welcher Parallelismus nur auf die gemeinsame Quelle beider, auf den Opferkult zurückzuführen ist.

Hier wie dort sehen wir Hirsch, Hase, Schwein, Pferd, Bock, Rind, Huhn, Taube als die häufigst verwendeten Tierarten.

Die Tendenz zur Ablösung des vollen blutigen Opfers bis zum kümmerlichsten Rudimente geht durch die Geschichte aller Kulturvölker.

Selbstverständlich kann man *nicht jede* Verwendung von Tierblut, noch weniger von Tierteilen (Leber, Galle, Kot, Klaue, Haare etc.) auf das Kultopfer zurückführen; einesteils spielt der Grundsatz pars pro toto hiebei mit (Ei z.B. für das Huhn), andernteils auch die Vorstellung von einer äusseren Seele gegenüber der inneren im Blute oder Herzen angenommenen Seele; oder das Blut ist die Materia peccans, die vertragen wird, oder es ist das Blut eines elbischen Tieres, unter dessen Körperhülle ein Dämon steckt; andere Tiere geben solche Hüllen als Amulette ab, wobei die Materia peccans in solche giftanziehende Objekte oder Tiere zurückversetzt werden soll. Auch kann das Blut irgendwie zum Dämonen verscheuchenden Apotropaeon werden.

Der Zusammenhang der volksmedizinischen Verwendung eines Tieres

mit dem Opferkulte ergibt sich aber nicht bloss aus dem bis jetzt angegebenen allgemeinen Gründen (antidämonischer Zweck, Parallelismus dieser Heiltiere mit den Tieropfersymbolen, Tendenz zur Ablösung der vollen Opfers infolge religions-philosophischer Bestrebungen und volkswirtschaftlichen Zwangs); er ergibt sich aber auch oft genug bei den speziellen volksmedizinischen Verwendungen und zwar durch die verschiedenen Ausführungsbestimmungen, die hiebei mitgegeben werden; solche sind: *a*) die *Tötungsart.*

Beim Menschen wird das Herz, „das lebendige Zuckfleisch" in den Volkssagen häufig genug herausgerissen; ebenso wird es aus dem lebenden Tierkörper, noch zappelnd und zuckend ehe das Tier verendet ist, herausgenommen (Jühling l.c. S. 210, 227, 230, 236, 238, 241, 245, 249, 253, 261, 263). Das Herzausreissen und Blutsaugen spielt in der Volkssage eine häufige Rolle, die nur aus der Vorstellung von dem älteren Opferkulte hervorgegangen sein kann. Die Berggeister und Hexen verzehren solche Herzen von Menschen und Menschenkindern (Sächs. Sagenbuch 210 ff., Riczler, Hexen 201, Strack, Blutaberglaube 18, 19, 27, 28, 33, 76, 77, 78, 79 etc.). Das Tierblut wird noch heiss, warm gegessen; bei den Norwegern ist das Tierherz ein volksmedizinisches Mittel gegen elbisches Gewürm und Troll-Dämone (Fonahn). Das Bockblut muss aus der Mitte „das mittelste Blut", d.h. aus dem Herzen des Tieres selbst stammen (Jühling 259) oder aus der Gegend hinter den Ohren (Nackenstich?) genommen sein (Balde, von Westermayer, Bd. II, 18). Bei den Sorben-Wenden wurde noch im letzten Viertel des 18. Jahrh. an verschiedenen Orten ein mit Bändern geschmückter Bock mit vergoldeten Hörnern am Jakobstage (herbstliches Erntefest) vom Kirchturme oder vom Rathause herabgestürzt; sobald er unten ankam, stach man ihm das Blut ab, welches gedörrt zum zauberhaft wirkenden volksmedizinischen Mittel gegen allerlei Leiden (Blasenstein, Sexualsphäre; daher Bockopfer) Verwendung fand, (Scheible, das Kloster, Band VII, IX; Friedreich, Symbolik 485) wie das Blut des Hingerichteten 1) gegen Epilepsie bekanntermassen noch verwendet wird. Im Vlämischen wird ein „lebendes Herz" (levend hert) in Gestalt einer lebenden Henne, dort „Pilgrim" genannt, als Mittel gegen Epilepsie in Kirchen geopfert (De Cock, Volksgeneeskunde 102, Volkskunde, Tijdschrift 1894, S. 42).

Wenn noch heute das „lebendige Opfer" in dem Volksbrauche und der Volksmedizin andauert (R. Andree, Votivgaben, S. 147 ff.), so ist auch dies ein Beweis dafür, wie hartnäckig aber unbewusst der Glaube an die grosse

1) Über die Substitution des Fleisches eines durch Schwert, Strang oder Rad hingerichteten gesunden Menschen durch Fleisch des Rindes siehe: Tenzel, Medicina Diastatica (1753), S. 230.

Macht eines lebendig geschlachteten Tieres als blutigen Opfers noch haftet; wenn dabei das Volk heute am häufigsten zum lebenden schwarzen Huhn greift, so ist dabei einerseits die heute leichter gegebene Entsagungsmöglichkeit und anderseits die kirchliche Duldung des Vogelopfers gewiss massgebend gewesen.

In der überwiegenden Mehrzahl dieser lebenden Opfergaben handelt es sich um Heilversuche durch Abwendung der heiligen Krankheit (Epilepsie) und ähnlicher dämonistisch aufgefasster Krankheiten, wozu namentlich die Lähmungen zu zählen sind. Ablösende Ausartungen der älteren volksüblichen d.h. vom Volksmediziner inscenierten Blutopfer sind sicherlich die verschiedenen geopferten Blutkuchen (κυρίβανες der alten Griechen), die gegen die ungarische Krankheit 1685 empfohlenen Widder-Gehirnkuchen (Schröder, Med. chym. Apotheke), die mittelrheinischen Milzkuchen in der Fastnachtszeit. Die Milz, die in den deutschen Volkssagen so oft herausgeschnitten wird, ist ein gerade bei der germanischen Volksmedizin sehr wichtiges Organ, das bei diesem Volke ganz besonders wertgeschätzt war, so dass der germanische Name „Milz" sich sogar bei den romanischen Nachbarvölkern einbürgerte; diese Rolle kann ebenfalls nur vom Opferkulte sich ableiten. Das Tiroler Lamplbrot, ein Oster- oder Weinachtsgebäck, dessen Teig mit dem Blute eines während der Christmette, also in einer wichtigen Kultzeit abgestochenen Lammes angeknetet ist, sollte schusssicher und kugelfest machen (Zingerle Sagen, 2, 670, 672). Dazu gehört ferner das allemanische Brot, das mit Taubenblut angemacht ist und im 16. Jahrhundert gegen Vergift helfen sollte (Allemannia XXVII, 122).

Wer am Fastnachtmorgen, also in der Frühjahrszeit und nüchtern, Blutwurst ist, der bleibt das ganze Jahr vor Rotlauf geschützt (Jühling 187); womit sollte solcher Glauben anders gedeutet werden können, als mit dem alten Schweine- oder Eberopfer, das in der Frühjahrszeit fruchtbar, schön, und gesund (hautrein) erhalten sollte? Die Versöhnung der als Krankheitsdämonen auftretenden Totengeister durch das Blutopfer, welches in den Kultzeiten magische Zauberkraft gab, war die ursprünglichste volksmedizinische Handlung.

„Alle chthonischen Wesen, chthonischen Götter und Dämonen, Heroen und Tote, verlangen nach Blut; für sie bleibt beim Tieropfer, wie in Urzeiten natürlich beim Menschenopfer, das Blut, das eigentlich und einzig Begehrenswerte; denn Blut gibt Kraft, gibt Leben." (F. v. Duhn l.c. 22). „Der Tote verlangt nach dem Leben, nach Blut; daher die Totenopfer mit allen ihren unendlich abgestuften Ablösungsformen". (l.c. 3.) Die Krankheitsdämonen, die sich aus den Totengeistern ableiten, sind besonders blutdürstig; sie trinken unter den verschiedensten Formen das Menschenblut; selbst die Hexen verzehren das Menschen-Herz. Auch bei den Azteken

in Mexico schnitt man mit einem Obsidianmesser das Herz des Menschen aus der Brust, das den Anteil der Gottheit bildete, während sich die Priester mit Blut besprengten und das Fleisch assen (Lippert, Kulturgesch. II, 295). Das Idol des Wachstumgötzen Huitzilopuhtli war aus Menschenblut mit Honig gemacht und die peruanischen Sonnenpriester bereiteten zu dem Raymi-Feste aus Menschenblut ein Brot, welches ausschliesslich nur von den Sonnen-Edelingen von den Inkas und deren Freunden verzehrt wurde. Schon ein Tropfen Blut aus dem Finger durch Einstich gewonnen, galt bei den alten Umbrern als Opfergabe an die Hageldämonen (Blätter für hessische Volkskunde III, 66). Das Blut durch Schröpfen aus dem Körper zweier Gatten in eine Pastete verbacken wurde im Spreewalde 1694 zum zauberhaft wirkenden Liebeskuchen, wie der Genuss des Kinderherzens des Etzels Liebe zu Krimhilde erwirken sollte. Noch verkostet der Verliebte das Aderlassblut seiner Geliebten und das Herz einer Turteltaube wird in Brot verbacken ein Gegenliebe erzeugendes Mittel (l. eod. III. 148); süsses Blut lieben auch die elbischen Geister unter verschiedenen Gestalten.

Der gewaltsamen Todesart beim blutigen Kultopfer entspricht auch das lebendig Zerreissen, mit einem blutroten Faden Erwürgen, Erschiessen, lebendig Begraben, zu Tod jagen, nach längerem Kampfe töten, lebendig Erschlagen, Kopfabschlagen, Kopfabschneiden, Zerschneiden, Zerhacken, lebendig Verbrennen etc., welche gewaltsamen Todesarten bei den verschiedenste Heiltieren ausdrückliche Vorschrift sind. Warmes rohes Taubenfleisch ist ein bekanntes Mittel gegen Epilepsie, das sicher das alte lebende blutige Kultopfer ersetzen sollte; wie auch das Balneum animale gegen Gliederlähmungen von dieser Quelle abstammt. Auch bei dieser volksmedizinischen Behandlungsart tritt ein Wechsel im Schlachttiere ein; an die Stelle des Haustieres (Rind, Katze, Hund) tritt in Rennes der Haushahn, in dessen aufgeschnittenen Leib der gliederlahme Fuss gelegt wird. Die Wahl des Hahnes ist hiebei ganz leicht erklärlich, da Lähmungen als Dämonenwerk gelten und der Seelenhahn ein dämonenverscheuchendes oder Seelengeister versöhnendes Opfertier ist, dessen Geschrei schon zum Elbenverdruss wird.

b) *Die Farbe des Tieres*, welches Blut zu solchen Heilzwecken liefert, ist fast ausnahmelos als schwarz vorgeschrieben, so beim Hahn, Esel, Hund (auch einfarbig, nicht fleckig), Bock, Katze, Pferd, Rind, Lamm, Schwein etc. einigemal auch ist die Farbe des volksmedizinisch verwendeten Tieres als rot vorgeschrieben (Rot ist Totenkultfarbe, vergl. Rot und Tot von F. von Duhn im Archiv f. Relig. Wissensch. IX, 1 ff.) (Schnecke, Schwein). Das Blut zweier roter Tiere, die an einem Freitage (!) abgetan wurden, empfahl man (nach Jühling. l.c. 342) bei den sog. trockenen Schlägen

(s. dürrer Schlag in meinem Krankheitsnamenbuch, S. 375). Das schwarze Seelenhuhn gibt genügend den antidämonischen Opferzweck an, da es ehemals besonders den chthonischen Gottheiten geopfert wurde „Unter der Erde kräht ein anderer (Vogel), der russschwarze Hahn im Reich der Hella" (Edda).

c) *Die Kultzeit* spielt natürlich eine sehr wichtige Rolle; denn erst sie macht das alltägliche Schlachttier und dessen Substitution zum heilsamen Kultmittel; der am Freitag im März, am Karfreitag, an einem Freitag etc. „geschossene" Hase als Mittel gegen die Schöne (Erysipelas) ist ein Frühjahrsopfer [1]) in der Jahreszeit, in der man die „Schön und Stärke" trinkt und die neue Lebenskraft, Hautverschönerung und Fruchtbarkeit erhoffen lässt; hiebei sank das zuckende, lebende, blutende Hasenherz zum kümmerlichen Rudimente (blutbefleckte Hasenwolle) herab; beides sind aber Mittel gegen die gleiche Hautkrankheit, die besonders im Lenz behandelt wird.

Sehr häufig ist der sog. Frauendreissiger die Zeit zum „Eintragen", also nicht die Kultzeit für Versöhnung der Totengeister durch die blutigen Opfertiere, sondern vielmehr zum Sammeln der Gift anziehenden Fetischtiere oder der als Anhängsel verwendeten elbischen Tiere, die in dieser Zeit hiefür am geeignetsten angenommen wurden. Solche Fetischtiere oder elbische Tiere sind von dem Kultopfertiere zu trennen, was ja selbstverständlich ist. Diese unter die Kategorie des negativen Zaubers (Frazer) sich einreihenden Tierarten stehen im Gegensatze zu dem positiven Zauber, der durch Kultopfer, Tieropfer und dessen Substitute betätigt wird; diese versöhnen direkt und stimmen die Geister günstig, jene wehren ab und verscheuchen oder ziehen das Gift an.

d) *Die Wahl der Opfertierart* hing nicht bloss von dem häuslichen Zuchtvorrate oder der Jahreszeit, sondern auch von dem kirchlichen Einflusse ab, welcher Lamm, Bock und Huhn als Opfer erlaubte, das Pferdeblut aber verbot („lebende" Pferde wurden aber noch im 18. Jahrhundert geopfert gegen Viehseuchen, J. Andree, Votivgaben, S. 148). Sobald einmal der Weg der Ablösung und Stellvertretung des ursprünglich vollen Opfers gegeben war, wurde auch die Wahl zur Qual; der Heilzweck schrieb dann bei Krankheiten der Sexualspäre (Penis, Testes, Hernia, Blase, Niere incl. Blasensteine) hauptsächlich (geile) Böcke oder Stierkälber vor, bei Krankheiten des Nervensystems die die Totengeister versöhnenden (oder verscheuchenden) (roten, schwarzen) Hühner und Hühnerei, bei Hautleiden die Frühjahrsjagdtiere oder Vegetationstiere (Huhn, Hase).

Die Tierart deutete oft den Heil- und Opferzweck an.

---

1) Bei den Kaliforniern (Athabaskenstamm der Hupa) ist der erste Frühlingslachs ein „Medizin", um der Sippe zum Nahrungsvorrate zu verhelfen durch seine Weihe. (Archiv f. Relig. Wissensch. IX, S. 117.)

Dänische Sagen erzählen vom Genusse des rohen, warmen Bärenblutes als einem Stärkungsmittel (Saxo Gramat.), wie beim Genusse des Blutes des erlegten Feindes; das Bärenblut diente aber ebenso als Hautverschönerungsmittel wie das Hasenblut (Jühling, l.c. 3), weil beide Jagdtiere sind. Der alte Wirksamkeitsglaube ist hier eben vom Hausopfertiere auf das blutig erlegte Jagdtier übertragen. Der Genuss von Blut, der den Menschen als höchstes Kultopfer galt, schwächte sich in den verschiedensten Formen und Tierarten ab. Noch im 11. Jahrh. musste aber der Genuss menschlichen Blutes als Heilmittel kirchlich verboten werden (Lippert, Kulturgesch. I, 487). Öfters wird vorgeschrieben, dass das Tier nicht kastriert sein dürfte, also ein in voller Fruchtbarkeit stehendes Opfertier sein musste, wie es sicher der ehemalige Opferkult erheischte, ehe die Kastration in der Tierzucht üblich geworden war; öfters ist das volksmedizinisch verwendete Tier eine Erstgeburt.

c) Geradezu charakteristisch für den Ursprung der Verwendung des Tierherzens und Blutes aus dem Opferkulte ist der an diese Verwendung geknüpfte *sonstige Volksglauben;* denn der Genuss desselben verlieh sozusagen göttliche und übernatürliche Kräfte (Unsichtbarkeit, Gabe in die Zukunft zu schauen, das Schicksal im voraus zu wissen, den Schlaf und die Träume der Menschen nach Art der elbischen Totengeister zu beeinflussen, wahrzusagen, Glück beim Loosen (Spielen), die Sprache der Tiere zu verstehen, Geistermusik zu hören und Geister zu sehen, Unverwundbarkeit, Seuchenfestigkeit etc. lauter Eigenschaften, die selbst dem kümmerlichsten Herz- und Blutsymbole [*rotes* Zucker*herz*gebäck z.B. (Lütolf, Sagen, S. 130) oder ein Bannspruch in einem *roten, herzförmig* ausgeschnittenen Wolllappen eingenäht (Alpenburg 358)] etc. zugesprochen werden. Diese an den Blut- und Herzgenuss sich haftenden Zauberkräfte sind nur vom Opferkulte abzuleiten; denn solche Kräfte schrieb man den mit Menschenblut versöhnten Gottheiten und Dämonen zu. Das Amt eines germanischen Zauberers, Arztes und Priesters war wie bei allen primitiven Völkern identisch bis auf die erlaubte Öffentlichkeit bezw. verbotene Heimlichkeit der Betätigung ihrer Vermittlerrolle, sie opferten alle das Blut in der gleichen Absicht, um von den mit Blut versöhnten Geistern magische oder übernatürliche Folgen und Wirkungen zu erreichen. Wenn beim heimlichen Zaubergeschäfte des Heilkünstlers an Stelle des häuslichen Schlachttieres ein anderes häusliches Tier (Hund, Katze, Wiesel), an Stelle des schwarzen Haushuhn der erlegte Habicht oder der Adler getreten war, so ist dies ganz wohl erklärlich; erstreckte sich doch der gleiche medizinische Volksglaube selbst vom Menschenblute und Menschenherz bis zu dem allerkümmerlichsten Rudimente und Symbole des Tieropfers. Die Lücke also, welche Herr Professor Magnus hier zwischen Opfertieren und allen (?) Tieren vorfinden

will, ist selbst durch leblose Tiersymbole, durch Zuckerherzen und rote herzförmige Tuchlappen überholt und kann aus allen Volkskunde-Büchern, soweit es durch unsere Abhandlung noch nicht genügend geschehen sein sollte, immer noch ergänzt werden, jetzt und auch in ferner Zukunft, da dieser Aberglaube voraussichtlich noch lange existieren wird.

f) Manche *andere Vorschriften bei der volksmedizinischen Verwendung der Tiere* erinnern ebenfalls an das Kultopfer, so z.B. das Verzehren des Eselherzens (= Pferdeopfer) „unter freiem Himmel" (Jühling 14) oder des Bockblutes „nach voraufgegangenem Fasten" (1681) oder nach dem Genusse von Fastenöl gegen die Lungenentzündung, des „nüchteren" Essen der verschiedenen Tierblutarten etc.

Das Fasten oder Nüchternbleiben war längst schon eine Kulthandlung, ein uraltes Sühneopfer zu Gunsten der Totengeister; diese Verbindung des Fastenopfers mit dem Genusse von Tierblut spricht wieder deutlich genug für den Ursprung des letzteren Mittels aus dem blutigen Kultopfer. Mag auch der Eine oder Andere da und dort versucht haben, von dem Zwange des Kultes sich zu befreien, der Misserfolg brachte solche ungläubige Heilkünstler bald wieder zu dem hergebrachten Kultverfahren mit dem Glaubensnimbus zurück, wenn sich auch hiebei die Tendenz zur ärmlichen Substitution immer mehr einschleichen musste. Dabei ist zu berücksichtigen, dass in früheren Zeiten die Schlachtung eines Haustieres überhaupt ein Opfer war, das nur in gewissen festlichen Zeiten von den Wohlhabenden vollzogen wurde, dass bis auf unsere Tage die grosse Masse des Volkes sich fast ausschliesslich von Vegetabilien ernährte, dass das Fleisch nur 4 mal im Jahre an den grossen Jahresfesten üblich war, dass keine Fische, Schnecken und kein Krebs oder Kröte (Frosch) auf des Bauers Tisch kamen, dass das Pferdefleisch aber ihm bekannt ist und dass ein Dorf das andere als „Eselfresser" verspottete. Der Ersatz des teuren Haustieres durch das Jagdtier und sonstiges billiges Getier lag hiebei schon nahe genug auch in der Volksmedizin; er ist sogar öfters in den betr. Vorschriften ausdrücklich ausgesprochen.

g) Auch die Besprengung oder Bestreichung der Wände des Hauses mit dem Blute einer schwarzen Katze (gegen Zauberei), eines schwarzen Hundes (gegen Epilepsie), mit dem Fette eines Wolfes „ne quid mali medicamenti inferretur" (Jühling l.c. 106, 77, Archiv f. Religions Wissensch. VIII, 39) sind dem Opferbrauche entnommen.

h) *Die Krankheitsart* bezw. deren volkstümliche Namen, denn der Namen d.h. die volksübliche Auffassung der Krankheitsursache beherrschte die Therapie, natürliche Ursachen suchte man von jeher durch natürliche Mittel zu beseitigen; wo aber die Erkenntnis der natürlichen Krankheitsursachen mangelte, wurden vom Volke übernatürliche Ursachen angenommen

und antidämonische, die Totengeister versöhnende gesühnt, d.h. gesundmachende Mittel (Kultmittel) versucht; dazu gehörten neben den Mitteln aus der Sphäre des Feuer- und Sonnenkultes und ausser dem beschwörenden Worte vor allem das Blutopfer; letzteres war sicher bei solchen antidämonischen Handlungen der Urmedizin die conditia sine qua non.

Ueber diese Krankheitsdämonen habe ich schon im Archiv f. Relig. Wissensch. II, 86 gesprochen; dass solche Dämonen hauptsächlich durch Kultopfer bestimmter Tierarten, durch schwarz- und rotfarbige Kultobjekte zu gewissen Schwärmzeiten der Geister an gewissen Orten unter Beobachtung bestimmter Vorschriften beschwichtigt und versöhnt werden, ist eine bekannte Erfahrungstatsache der Kulturgeschichte. Wir finden demnach bei der speziellen Verwendung der Tiere in der Volksmedizin so viele Parallelen und Analogien mit dem Opferkulte, dass der Gedanke, dass das Blut der Träger der Lebenskraft sei, und dass das Blut auch der Tiere ein volksmedizinisches Heilmittel sei, ebenfalls vorwiegend der allgemein bekannten Quelle, dem blutigen Kultopfer entsprungen sein muss. Damit glaube ich bewiesen zu haben, dass meine in dem Vorworte zu Jühlings Arbeit zuerst aufgestellte Meinung, dass die Bluttherapie zum grössten Teile, aber nicht immer, dem blutigen Opferkulte entstammt, durchaus nicht auf so schwachen Füssen steht und durchaus kein Irrtum ist, wie Herr Professor Magnus dies annehmen möchte.

Zum Schlusse verweise ich auf meine im Drucke befindliche Abhandlung über „Das Herz als Gebildbrot" im Archiv f. Anthropologie 1906.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. HISTOIRE DE LA MEDECINE.

ALLEMAGNE.

Pedanii Dioscuridis Anazarbei de materia medica libri quinque. Edidit MAX WELLMANN. Volumen II, quo continentur libri III et IV. Berolini MCMVI. Apud Weidmannos, XXVI. 339 pp. in 8o. M. 14,—.

In eingeweihten Kreisen war es längst bekannt, dass der um die Kenntnis der antiken Geschichte der Medizin so vielfach verdiente Potsdamer Philologe Max Wellmann an einer neuen Dioskurides-Ausgabe arbeitete. Auf Anregung von Ulrich von Wilamonitz-Moellendorff und mit Unterstützung der Goettinger Akademie der Wissenschaften erforschte Wellmann zum Teil auf persönlichen Reisen in den Bibliotheken von Italien, Oesterreich, Frankreich, Spanien und Deutschland alle vorhandenen Handschriften des Dioskurides, um gegenüber der bisher modernsten und brauchbarsten Ausgabe von Sprengel, die sich jedoch mittlerweile als vielfach lückenhaft und verbesserungsbedürflig erwiesen hatte, einen korrekteren, möglichst fehlerfreien Text herzustellen. Nachdem W. in kleinen Veröffentlichungen meist im „Hermes" schon einige Ergebnisse seiner Vorstudien bekannt gemacht hatte, liegt nunmehr die schon mit Spannung erwartete Ausgabe selbst vor, zunächst allerdings nur das 3. und 4. Buch. Dass W. vorläufig mit diesem Teil hervorgetreten ist, liegt daran, dass ihm die Pariser Handschrift 2179 hierfür den ebenso lückenlosen wie korrekten und bequem zugänglichen Text geliefert hat. Der erste Band mit den übrigen 3. Büchern wird sobald als möglich nachfolgen. Einleitungsweise verbreitet sich der Herausgeber über die aus dem Altertum überlieferten Textredaktionen, die ältere echte und die jüngere, etwa aus dem 3.—4. Jahrh. p. Chr. stammende alphabetische, die schon Oribasius kannte und vielfach benutzte. Auf diese letztere geht auch ein Wiener Codex zurück, der „Archetypus" (d. h. die Urschrift und Vorlage) für den Konstantinopeler und Neapolitanischen Kodex. W. erläutert im einzelnen noch näher die Unterschiede zwischen den beiden Textrezensionen und zeigt das Abhängigkeitsverhältnis, das zwischen ihnen und den einzelnen, von ihm bisher ermittelten Handschriften besteht. Es folgt eine ausführliche Beschreibung der einzelnen Codices selbst, zunächst der 16 der älteren Fassung, nämlich, des Parisinus gr. 2179 (P), des Venediger aus der Bibliotheca Marciana 273 (V), des Palatinus 77 (H), des Vindobonensis med. gr. XVI aus dem XV. Jahrhundert (A), des Ambrosianus C 102, des Escorialensis (E), des Vindobonensis lat. 16 (B), des Parisinus gr. 2183 (P), des Matritensis palat. Reg. 44 (M), des Marcianus Venetus 271 (V), des Ambrosianus L. 119, endlich der Parisini gr. 2182, 2224, 2185 und 2260.

Unter den Codices der zweiten, und jüngeren Rezension beansprucht die Beschreibung des bekannten, vor kurzem erst auf photographischem Wege in Leiden neugedruckten Wiener, ehemals Constantinopeler Kodex (C.) einen grösseren Raum, demnächst der ehemals in Neapel (N.), jetzt in Wien asservierte Vindobonensis suppl. gr. 28.

Am brauchbarsten und wertvollsten erwiesen sich für die Zwecke von W.'s Ausgabe die Texte P., V. u. F., hinter denen, de folgenden mehr oder weniger an Treue, Zuverlässigkeit und Vollständigkeit zurücktreten, wenngleich sie W. bei seiner Arbeit ebenfalls gute Dienste geleistet haben. Auch die lateinische Version (Dl), die nach dem Münchener Codex 337 aus dem 9. Jahrh. von T. M. Auracher und H. Stadler in den Roman. Forschungen publiziert worden ist, wird von W. gelobt, da sie nach einer besseren Vorlage gearbeitet ist. Ferner ist die Schrift des Dioskurides περὶ εὐποριστῶν für den kritischen Teil vom Hrsgeber herangezogen worden. Soweit die sehr gründliche Einleitung. Auf Einzelheiten einzugehen ist ebensowenig Sache des Referenten wie die genauere kritische Würdigung des Textes. Dazu fehlen dem Referenten die erforderlichen Voraussetzungen. Auch ist das neue Werk erst zu kurze Zeit in seinen Händen. Dass jedoch gegenüber dem Sprengelschen Text ein gewaltiger Fortschritt erreicht ist, steht ausser aller Frage. Das zeigt auch bei oberflächlichem Vergleich die Fülle der Varianten und die Reichhaltigkeit des gelehrten Apparats selbst. Für die *Korrektheit* des Textes bürgen uns der Name des Autors und seine bisherigen Leistungen. Danach dürfen wir auch auf das neueste Produkt von W.'s Arbeitskraft und philologischem Genie unbedingtes und grosses Vertrauen setzen. Das letzte Wort in dieser Angelegenheit haben freilich die Philologen, denen wir etwaige Emendanda herauszuspüren gern überlassen. Unseren Spezialkollegen wird und muss zunächst diese vorläufige Anzeige genügen, um sie zur schleunigen Autopsie der im bekannten Weidmann'schen Verlage hergestellten und vorzüglich ausgestatteten Edition zu ermuntern, auf die wir nach Erscheinen von Band I gern noch einmal zurückkommen.

PAGEL.

FRANCE.

Le Monde Médical Parisien au dix-huitième siècle par le Dr. PAUL DELAUNAY, ancien interne des hôpitaux de Paris, etc. Deuxième Edition revue et augmentée. Paris, Jules Rousset, 1906.

There is no doubt that this work belongs to one of the best, that have lately been published in France. Time and place of action are „le siècle galant" and „la Ville lumière"; dramatis personae are, to mention only a few of them, Bordeu, de la Mettrie, Sénac, Syloa. Moreover the way, in which the writer has treated the subject, deserves all praise. His entertaining style enables the reader to transfer himself without any difficulty into that period. We follow the student to the lessons of a du Verney and a Winslow, we imagine ourselves to be present at the examinations, where the student

has to give proofs of his ability, in front of a large audience of learned examinators. We hear how de la Mettrie cynically shows to his son the way to become, as he calls it, a great physician.

Ne tombez-point dans l'erreur du vulgaire, qui pense qu' avec de l'anatomie, de la botanique, de la chimie, de la physique, des connaissances chirurgicales, on peut faire un bon praticien et un thérapeute éclairé; rappelez-vous à ce propos, que M. Winslow, ayant disséqué toute sa vie, implorait les secours d'En-haut, lorsqu'il avait ordonné deux caces de manne, tant qu'il craignaît de voir un purgatif si redoutable rompre quelqu'une de ces fibrilles intestinales, dont il savait le nombre et la fragilité..... Appliquez-vous à la musique, utile dans l'appréciation du rythme du pouls.... etc. We are taken to the Old Hospitals, where our guide (the readers of Janus know this) is so well at home, and afterwards we find ourselves at the court, where Fagon, Chicoyneau and Sénac are in full power.

Then he permits us to be present at the endless quarrels between physicians, surgeons and obstetricians, and of the learned discussions, to which bloodletting, vaccination and Mesmerism have given rise.

What still increases the valve of this thorough study and shows at the same time that the author has in no way taken it lightly, is the detailed bibliographie, of no less than 70 pages and last but not least the chapter on „le journalisme médical."

No doubt this second edition will be received equally well by the public, as the first edition was.

Van Leersum.

NORVÈGE.

A. Fonahn. *Orm og ormmidler; nordiske, medicinske skrifter fra middelalderen.* Videnskabsselskabets skrifter V. Math.-naturv. klasse 1905. Nr. 6. Christiania, in Kommission bei Jacob Dybwad. 43 S. Lexikonoktav.

In dieser neuen, sehr interessanten Arbeit sucht der junge, fleissige Verfasser, indem er das specielle Thema: Würmer und Wurmmittel erwählt hat, zu zeigen, wie das nordische Mittelalter den grössten Theil seines Wissens aus der Medicin südlicher Länder geschöpft hat und fügt seine Untersuchungen derjenigen anderer Forscher über die „Wurmfrage" im Mittelalter und Altertum von Süd-Europa und dem Orients hinzu. Man sieht, wie sowohl die altägyptischen als babylonisch-assyrischen Auffassungen von den Wurmkrankheiten und ihrer Behandlung intermediär durch koptische, griechische, talmudische, arabische, barbaro-lateinische, teilweise mittelenglische und keltische Heilkunde bis in die dänische, schwedische, norwegische, selbst isländische Medicin hinein gekommen sind. Gelegentlich werden Parallelen aus der persischen, indischen und chinesischen Literatur angeführt.

Bemerkenswert ist, dass der Bandwurm nicht in Schriften aus dem nordischen Mittelalter erwähnt wird. Der Spulwurm wird als ein grosses Exemplar

des Oxyuris aufgefasst. Die Angaben über den Zahnwurm kann man aus Babylonien bis nach Norden verfolgen; das berühmte Medicament Terra sigillata wird im Isländischen nachgewiesen.

Aus einer alphabetischen Zusammenstellung von 129 „specifischen" nordischen Wurmmittel des Mittelalters mit Anführung von Parallelbenennungen in mehreren europäischen und orientalischen Sprachen geht hervor, dass fast sämmtliche Mittel den Südländern im Mittelalter u. Altertum bekannt waren.

Als Beispiele dieser Mittel können angeführt werden: Artemisia-Arten, Erle, Agrimonia eupatoria, Allium-Arten, Apium graveolens, Atramentum (Schreiberfarve, anu der alten Aegypter), Agaricus albus, Branntwein, Rhamnus frangula, Schwefel, Geum urbanum, Betonica, Castoreum, Cannabis, Ceder, Cuminum cyminum, Coriandrum sativum, Arum dracunculus, Juniperus, Iris, Galle (enfr. chinesisch: hiungtan, Bärengalle), Hyoscyamus, Plantago, Ligurius („de urina lyncis"), Laurus nobilis, Urina viri, „Moracus", Menta, Origanum, Natron (altägyptisch: hesmen gegen den „Pend"-Wurm im Darmkanale), der Wurm selbst, Pfeffer, Quecksilber, Raphanus sativus, Drosera, Roggen, Ruta graveolens, „Sal ammoniacum", „Cedoaria", Senf „Polygonum", Bistorta, Helix-Arten, Weihrauch, Verbena, Viola odorata, Hyssopus, Essig u. s. w.

AXEL JOHANNESSEN.

REVUE DES PÉRIODIQUES.

GÉOGRAPHIE MÉDICALE.

Législation médicale à Washington (*New-York méd. Journal*, 27 janv. 1906, p. 198.

Dans les temps difficiles, que traverse la profession médicale dans tous les pays, il n'est pas inutile de mentionner les tendances, qui se manifestent dans le corps médical des Etats-Unis.

En outre d'une campagne de presse, qui dure déjà depuis plusieurs mois, en vue d'assurer aux populations une alimentation saine et exempte de sophistications industrielles ou d'altérations commerciales, et aussi pour parvenir à la suppression de la vente au public des spécialités pharmaceutiques (nostrum's evil), il faut noter l'effort tenté par le conseil législatif de l'association américaine pour organiser la médecine à l'état de service public officiel.

Ce conseil a entrepris une action de propagande auprès du congrès et de l'opinion publique, tendant à la création d'un ministère de la santé publique. Ce Département, à la tête duquel serait placé un médecin, centraliserait, dans le Cabinet du Président, tous les rouages sanitaires répartis actuellement entre les différents ministères.

On prévoit d'ailleurs que ce n'est pas dans la session actuelle, trop chargée d'affaires, que le Congrès pourra s'occuper de ce projet de Bill.

G. TREILLE.

Le mal de mer envisagé comme cause de psychose aiguë. (*Medical Record,* 27 janvier 1906, p. 141.)

Ce journal, à propos d'une observation publiée par M. Dobrschansky (dans le Centralblatt für Nervenheilkunde und Psychiatrie nov. 1, 05) et où l'auteur rapporte un cas de folie hallucinatoire, qui dura sept mois et qui fut causée par le mal de mer, étudie et commente la pathogénie des troubles mentaux, qui surviennent dans ces conditions.

Il est probable que le mal de mer, en déterminant des secousses viscérales et un trouble profond des fonctions digestives, entraîne par cela même une perturbation métabolique dans les processus de la nutrition cellulaire.

Des déchets organiques, des toxines, peuvent alors être déversés dans la circulation sanguine et intoxiquer les centres nerveux. Cette explication, qui nous parait tout à fait sensée et suffisante, doit amener le médecin à déconseiller les voyages sur mer aux individus débilités et nerveux, — à moins toutefois, qu'ils ne soient exempts du mal de mer.

G. Treille.

W. H. R. Rivers. *Observations on the senses of the Todas 1905.* The Journal of Psychology, vol. I, p. 321—396.

Autor, schon durch tüchtige Untersuchungen über die Bewohner der Torres Straits, der Aegypter etc. bekannt, hat in der jetzigen Arbeit seine Resultate über die Todas mitgetheilt. Es sind etwa 800 Todas am Nilgiris wohnhaft; sie zerfallen in zwei Abtheilungen, welche sich nicht vermischen, die Thârtârol und die Teivaliol; in ersterer ist die Farbenblindheit mehr verbreitet. Rivers untersuchte die Sehschärfe, das Farbenvermögen und die Benennungen, optische Täuschungen, die Empfindlichkeit der Haut, der Zunge, der Nase, des Ohres. Da es nicht gut möglich ist, die Aufnahmen, welche z. B. für die Farben bei über 500 Personen vorgenommen wurden, wieder zu geben, so sei den Interessenten das Original bestens anempfohlen.

Pergens.

EPIDEMIOLOGIE.

A. Peste bubonique. 1. *Japon,* jusqu'à la fin du mois de janvier à *Kobe* 96 (73), à *Osaka* 146 (118). *Formosa,* pendant le mois de janv. 48 (38). 2. *Chine anglaise. Hong-Kong,* du 28 janv. au 3 févr. 2 (2); du 4 au 10 févr. 6 (6); du 11 au 17 févr. 5 (4); du 18 au 24 févr. 12 (12). 3. *Nouvelle Calédonie,* du 17 nov. au 15 janv. 35 (10); du 16 au 31 janv. 12 (quelques décès). 4. *Australie occidentale. Perth,* pendant le mois de janv. 2 et de févr. 1. *Freemantle,* du 1 au 15 févr. 4 (2); du 16 au 24 févr. 2. *Geraldson,* du 16 au 24 févr. 4 (2). 5. *Straits-Settlements. Singapore,* le 18 févr. 1. 6. *Birma,* du 21 au 27 janv. (136); du 28 janv. au 3 févr. (116); du 4 au 10 févr. (155); du 11 au 17 févr. (224); du 18 au 24 févr. (244); du 25 févr. au 3 mars (145). 7. *Indes anglaises orientales:*

	21—27 janv.	28 janv. au 3 févr.	4—10 févr.	11—17 févr.	18—24 févr.	25 févr. au 3 mars
Indes entières	(3747)	(5042)	(5890)	(7362)	(8312)	(8770)
Bombay (*Présid.*)	(707)	(788)	(817)	(940)	(1113)	(1185)
„ (*Ville*),	—	—	—	—	—	—
Bengale	(896)	(1216)	(1080)	(2300)	(2930)	(2732)
Provinces Unies	(958)	(582)	(1549)	(1935)	(1871)	(1264)
le Punjab	(381)	(582)	(705)	(855)	(1048)	(1030)
Kashmire	—	(42)	(25)	—	—	(73)
Rajputana	—	(15)	(10)	—	—	(29)
Hyderabad	—	(57)	(49)	—	—	(78)
Madras (*Présid.*)	—	(51)	(41)	—	—	(24)
Mysore (*Etat*)	—	(84)	(91)	—	—	(88)
Provinces centrales	—	—	—	(822)	(747)	(1072)
Prov. nord-ouest	—	—	—	—	—	(15)
Indes centrales	—	—	—	—	—	(51)

8. *Ile Maurice,* du 2 au 8 févr. 1 (1); du 9 au 15 févr. 1 (1); du 16 févr. au 1 mars 0 (0). 9. *Afrique méridionale,* du 28 janv. au 24 févr. aucun cas ni parmi les hommes, ni parmi les rongeurs. 10. *Afrique orientale anglaise. Nairobi,* le 12 févr. le port a été déclaré exempt de peste. 11. *Egypte. Alexandrie,* du 17 au 23 mars (1). 12. *Perse. Province de Seistan,* du 11 janv. au 1 févr. 200 (190); du 25 févr. au 17 mars 40 (28). 13. *Brésil. Pernambuco,* du 25 au 31 janv. 1. *Bahia,* du 1 févr. au 8 mars 34 (22). *Para,* du 1 au 19 mars 3. *Rio de Janeiro,* du 22 janv. au 25 févr. 18 (5). 14. *Pérou,* du 21 au 31 janv. 21 (10) dans les villes de Choisica, de Lima, de Mollendo et de Trujillo. 15. *Chile.* D'àprès une dépêche du 2 févr. quelques cas à Iquique et à Antofagasta.

B. Choléra asiatique. *Indes orientales anglaises. Calcutta,* du 28 janv. au 3 févr. (57); du 4 au 10 févr. (83); du 11 au 17 févr. (79); du 18 au 24 févr. (65).

C. Fièvre jaune. 1. *Brésil. Rio de Janeiro,* du 8 au 28 janv. 8 (6); du 29 janv. au 11 févr. 19 (6). 2. *Cuba. Havane,* du 12 au 17 févr. 1. 3. *Ecouador, Guayaquill,* du 15 au 28 janv. 20 (12); du 29 janv. au 4 févr. (9); du 5 au 18 févr. (17). 4. *Honduras. Puerto Cortez,* le 31 mars 1. 5. *Mexique. Merida* (prov. de Yucatan), du 21 janv. au 3 févr. 2 (2); du 4 au 24 févr. 1; du 25 févr. au 3 mars 2. *Vera Cruz* (ville), du 28 janv. au 17 févr. 1. 6. *Nicaragua, Managua,* du 17 au 30 déc. (1). 7. *Panama. Bocas del Toro,* le 21 février (1).

(D'àprès les numéros 2358—62 du „British Medical Journal", les numéros 11—14 des „Veröffentlichungen des Kaiserlichen Gesundheitsamtes" (Berlin) et les numéros 8—12 des „Public Health Reports" (Etats Unis d'Amérique septentr.).)

Amsterdam le 9 avril 1906. Ringeling.

ZUR GESCHICHTE DER WINDPOCKEN UND DEREN VERHÄLTNIS ZU DEN POCKEN.

Von WILHELM EBSTEIN. (*Göttingen*).

Ueber das Alter der Variola und der Varizellen ist viel diskutiert worden. Jedenfalls muss, so weit wir es heut übersehen können, die Ansicht, dass die echten Pocken in Indien und China als eine „uralte" Krankheit anzusehen seien, als widerlegt erachtet werden. *August Hirsch* hat seine früheren gleichfalls dahin gehenden Angaben später modifiziert, so dass er in der 2. Auflage seines Werkes 1) das erste Auftreten der Pocken in China in die Zeit von 1122-249 v. Chr. verlegt. In gleichem Sinne spricht sich *J. Orth* 2) und ebenso auch *J. Jolly* 3) aus. Der letztere hat dabei betont, dass die Pocken bei den ältesten indischen Autoren, so in der Bowerhandschrift, dem frühesten sicher datierbaren Sanskritwerk über Medizin, nicht erwähnt werden, und ist der Ansicht, dass die oft geäusserte Meinung, dass die Pocken viel früher in Indien als in Arabien aufgetreten seien, keineswegs begründet ist. *A. Hirsch* (l. c.) hebt hervor, dass die Frage über das Alter der Blattern-Krankheit in afrikanischen Gebieten sich jeder Beantwortung entziehe und dass auch auf europäischem Gebiet sich die Pocken nicht über die nachchristliche Zeit zurückverfolgen lassen. In einer Fussnote hat *Hirsch* sich daher dahin (l. c.) ausgesprochen, dass die von manchen Seiten aufgestellte Vermutung, es habe sich bei der im Jahre 428 v. Chr. aufgetretenen attischen Seuche (der Pest des Thukydides) um eine Pockenepidemie gehandelt, wenig begründet sei. Ich glaube diese Hypothese, welche *Kobert* dahin modifiziert hatte, dass bei dieser Seuche eine Pockenepidemie bei einer an latentem Ergotismus leidenden Bevölkerung vorgelegen habe, gründlich widerlegt zu haben. 4) Warum *V. Fossel* 5) die Kobertsche Hypothese als eine geistvolle und vielfach

1) *August Hirsch*, Handbuch der historisch-geographischen Medizin, 2. Aufl. 1. Abteilung Seite 90. Stuttgart 1881.

2) *J. Orth*, Bemerkungen über das Alter der Pocken-Kenntnis in Indien und China. Janus V. Bd. 1900-S. 391 und 452.

3) *J. Jolly*, Medizin im Grundriss der indo-arischen Philologie und Altertumskunde 3. Bd., 10. Heft. Strassburg 1901. Seite 93. sowie Janus V. Band 1900 S. 577.

4) *Ebstein*, Die Pest des Thukydides (die attische Seuche). Stuttgart 1899. Seite 22 und folgende. Derselbe: Nochmals die Pest des Thukydides. Deutsche med. Wochenschrift, 1899, No. 36.

5) *Victor Fossel*, Die Geschichte der epidemischen Krankheiten in *Neuburger* und *Pagel*, Handbuch der Geschichte der Medizin Bd 2, Seite 752. Jena 1903.

bestrickende bezeichnet, hat er nicht angegeben. Die Geschichte der Medizin soll die Wahrheit suchen wie die Geschichte überhaupt, und wie diese wird daher auch der Geschichtsschreiber unserer Wissenschaft, wofern er zu Hypothesen seine Zuflucht nehmen muss, lediglich solche aufstellen dürfen, welche sich auf einer gesunden Grundlage aufbauen lassen.

Aus diesen kurzen einleitenden Bemerkungen ergibt sich soviel, dass die Pocken eine verhältnismässig junge Geschichte haben, deren früheste Spuren sich in Indien und China am weitesten zurückverfolgen lassen. Es fragt sich nun, wenn wir die Geschichte der Windpocken ins Auge fassen, wie weit deren Geschichte zurückreicht, bz. ob wir bereits in den vorhandenen ältesten Nachrichten über die Pocken in Indien Schilderungen begegnen, die auf die Windpocken bezogen werden können.

1. Die aeltesten Nachrichten ueber die Windpocken.

Dieselben finden sich wohl sicher in der Beschreibung, welche *J. Jolly* in seinem eben zitierten Buche über die indische Medizin (Seite 93, Abschnitt VI: Aeussere Krankheiten, § 66, Die Pocken) über die Geschichte dieser Seuche gegeben hat und wo auch der *Wasserpocken* Erwähnung geschieht. Hier heisst es nämlich: „Wenn sie (d. h. die Pocken) in der Haut d. h. im Chylus sitzen, gleichen sie einem Wassertropfen, sind sehr harmlos und lassen, wenn sie platzen, Wasser ausströmen". Es ist danach mindestens die Möglichkeit nicht zu bestreiten, dass man in dieser immerhin fernliegenden Zeit, welche jedenfalls in das erste Jahrtausend unserer Zeitrechnung zurückreicht, Hauteffloresсenzen bei Besprechung der Pocken erwähnt hat, die unseren Windpocken gleichen. Auch in den Schriften arabischer Aerzte wird derselben gedacht, nämlich in der Abhandlung des *Rhazes* über Variola und Morbilli 1), *Rhazes* Todesjahr wird auf 932n. Chr. angegeben, in welcher das XIV. Kapitel von den schweren und milden Formen der genannten beiden Krankheiten handelt, wird betreffs der leichten Formen der Pocken folgendes bemerkt. Zunächt heisst es S. 71 sub. (2): „Wenn die Pockenpusteln weiss, gross, getrennt, spärlich an Zahl sind, und leicht herauskommen, und das Fieber ohne grosse Heftigkeit und Hitze, Qual und Aengstlichkeit ist, und wofern die eben genannten Symptome sich gleich nach der

1) *Abû Becr Mohammed Ibn Zocaríyá* Ar-Rází (common called *Rhazes*), a treatise on the Small-Pox and measles. Translated from the original arabic by *W. A. Greenhill* London (Sydenham society) 1847. Ob die Mitteilungen von *Rhazes* jüngeren Datums sind als die aus der indischen Medizin, wird nach den von *J. Jolly* (s. o.) geäusserten Bedenken gegen die Ansicht, dass die Pocken in Indien viel früher aufgetreten sind als in Arabien, vorläufig dahin gestellt bleiben müssen.

ersten Eruption vermindern und gänzlich schwinden, nachdem dieselbe vollendet ist, dann sind die Pocken am leichtesten heilbar und am wenigsten gefährlich. Diesen zunächst erscheinen die Pocken als günstig, welche weiss und gross, wenngleich sehr zahlreich und dicht an einander stehend sind, wofern deren Ausbruch leicht ist, und sich die Kranken, nachdem er erfolgt, von Hitze und Angst frei fühlen. Ferner wird S. 72 l. c. sub. 72 die interessante Bemerkung gemacht, dass wenn die Pusteln am ersten Tage erscheinen, an welchem der Kranke fiebert, der Krankheitsprozess schneller und rascher verläuft. Aehnlichen, aber nicht so bestimmt formulierten Anschauungen begegnen wir bei *Avicenna* 1), geb. 980, gest. 1037. Hier wird (l. c.) pg. 292 und 293 bei der Betonung der verschiedenen Farbe der Pockenpusteln hervorgehoben, dass sie umso schlimmer seien, je dunkler gefärbt sie sind. Die weissen Pocken seien die besseren, besonders wenn sie nicht sehr zahlreich sind. Es werden, abgesehen von der Farbe der Pusteln als prognostisch wichtige Momente, eine ganze Reihe von Anhaltspunkten gegeben, woraus auf die grössere oder geringere Schwere der Erkrankung Rückschlüsse gemacht werden können. Von Wasserpocken, die wie Kristalle glänzende Bläschen imponieren und die wir in der indischen Beschreibung erwähnt finden, ist in der Schilderung der beiden eben genannten arabischen Aerzte nicht die Rede.

2. Die Geschichte der Windpocken bis zur Entdeckung der Schutzpockenimpfung.

Das Mittelalter scheint über die Windpocken nichts zu berichten. Erst im 16. Jahrhundert erfahren wir und zwar, soweit ich es übersehe, zunächst aus italienischen Quellen etwas mehr. Hier begegnen wir auch wieder den „cristalli" in der indischen Schilderung. *Vidus Vidius* (Guido Guidi 1567) hebt hervor, dass einige Autoren bei der Variola ausser den in dem Kapitel de variolis et morbillis seines Werkes 2) geschilderten zwei Arten von Pusteln noch „crystalli" annehmen, d. h. „quasdam veluti vesiculas plenas aquae instar crystalli splendentes, quis cutis variys locis distinguitur: has nunc vulgo nominat rauaglione. In quas non ita incurrunt ols homines sicut in variolas et morbillos, neq sub ipsis ita graviter affligunter, quam ob rem non videntur tanq: tertia species morbillis et variolis hae pustulae

1) *Avicennae* Quarti libri canonis Fen prima de febribus. Nova editio. Patavii 1659, pg. 289 — Tractatus 4, Cap. VI, de Variolis —.

2) *Vidi Vidii*, Florentini artis medicinalis T. II, Venetiis MDCXI pg. 491 (de curatione generatim partis secund. lib. XIII, cap. Vi.

adjiciendae, sed satis est si ad phlyctaenas referatur". Etwas früher als das Werk des *Vidius* war das seines gleichfalls als Anatom ausgezeichneten Landsmannes *Joh. Phil. Ingrassias* (1510-1580) 1) erschienen, in welchem er (pg. 194) nahezu die gleiche Schilderung der Erscheinungsformen der Pocken und Morbilli gibt. Es sei hier zunächst das angeführt, was *Ingrassias* über die „Crystalli" berichtet. Er sagt, dass dabei „quaedam per universum corpus dispersae pustulae efflorescunt lupini magnitudine, plus minus've, albae, ac instar crystalli resplendentes: quibus deinde apertis. aquositas quaedam effluere uisa est.... Verùm crystallos non aliud, quam phyctaenas, bullas've (Avicenna uesicas nuncupat) esse opinor". Ferner hebt *Ingrassias* die Gefahrlosigkeit dieser Formen im Gegensatz zu den Pocken hervor. „Sunt hae minus periculosae et saepe citra notabilem febrem infantes prehendunt". In Frankreich schloss sich *Lazarus de la Rivière* (*Riverius*, 1655 gestorben zu Montpellier) an die eben vorgetragenen Anschauungen seiner beiden italienischen Fachgenossen über die „crystalli" an und hat sogar die soeben zitierte Definition des *Vidius* in seiner Arbeit de variolis et morbillis 2) wörtlich angeführt. Indes gibt *Riverius*, wie mir scheint, ein durchsichtigeres Bild über die Anschauungen seiner Zeit betreffs der einschlägigen Verhältnisse. Obgleich über den Unterschied zwischen Variola und Morbillen keine vollständige Uebereinstimmung herrsche, sagt er, sei es doch im allgemeinen Sitte, mit dem Worte „Variola" grössere, den Acnepusteln im Gesicht, welche man früher als „varus" bezeichnete, daher vielleicht der Name Variola, gleichende zu benennen, unter Morbillis aber wollte der damalige Sprachgebrauch sehr kleine Pusteln, gleichsam Rauhigkeiten der Haut, mit intensiver, und zwar der erysipelatösen vergleichbarer Rötung verstanden wissen. Die Stellung der Morbilli neben der Variola im nosologischen System, welche sich nicht nur durch das Mittelalter, sondern auch in die neuere Zeit hineinzog, erscheint deshalb kaum befremdlich, weil noch im Beginn des 18. Jahrhunderts das Vorhandensein von Eiter im heutigen Sinne des Worts keine Conditio sine qua non für die Diagnose einer Pustula war. In dem *Blancard*'schen Lexicon medicum (Ausgabe von 1717) werden die Pustulae als efflorescentiae bezeichnet, welche „materiem nimis viscidam" enthalten, von Pus ist dabei nicht die Rede, überdies werden eben daselbst die Variolaefflorescenzen nicht als pustulae sondern lediglich als in einem gewissen Stadium „eiternd" bezeichnet. Es hatte sich bis dahin in der

---

1) *Joh. Phil. Ingrassiae* Siculi Rachalbutensis, de tumoribus praeter naturam (Vorrede datiert Neapel 1552) Tractat. primi caput primum.

2) *Lazari Riverii*, Opera medica universa Francofurti 1674 pg. 548. (Praxeos medic. Liber XVII Cap 1. De febre pestilenti).

Bedeutung des Wortes Pustula also seit *Celsus* Zeit, bei dem das Wort zur Bezeichnung einer Blase oder eines Bläschens an der Haut oder auch einer Blatter gebraucht wird, anscheinend gar nichts geändert.

Riverius spricht sich betreffs des die Variola und die Morbilli begleitenden Fiebers dahin aus, dass es mit Recht zu den bösartigen und Pestilenzfiebern gezählt werde, und fügt hinzu: „cum epidemica et contagiosa sit, plurimosque pueros, quibus praecipue solet accidere, de medio tollat". Dass aber in jener Zeit in den Vorstellungen über das, was man Variola und Morbilli nennen solle, keineswegs Einmütigkeit bestand, ersehen wir aus der diesen Gegenstand 1) besprechenden Abhandlung meines alten schlesischen Landsmannes *D. Sennert* (geb. 1572 und gest. 1657 an der Pest), welchem *A. v. Haller* so viele Lobsprüche gespendet hat. *Sennert* war bestrebt, statt der lateinischen Namen vielmehr die entsprechenden deutschen festzustellen. Betreffs der Masern, welche er als die deutsche Bezeichnung für Morbilli erwähnt, wird hervorgehoben, dass es sich dabei um „maculas cute efflorescentes seu exigua rubra tubercula" handle. Für Variola fügt *Sennert* die deutschen Worte „die Blattern und die Pocken" in die Nomenklatur ein, und nach ihm verstehen die besseren Aerzte darunter pustulas illas eminentes, humore plenas et quae plerumque suppurantur. *Sennert* sagt, wenn man über die Sache einig sei, müsse man sich auch leicht über die Worte einigen können. Die Hauteffiorescenzen, welche *Ingrassias* als „crystalli" bezeichnet hat, will *Sennert*, sich auf dessen Definition beziehend, als *Schafblattern* oder als Windpocken bezeichnet wissen. Von ihnen unterscheidet *Sennert* noch die *Steinpocken* als „tubercula quaedam parva, sine multa sanie, sparsim nec copiose erumpentia, omnium fere minutissimae variolae, quae paene citra febrem infantes invadunt, ut raro decumbant citissime etiam sanantur".

Alle seine Vorgänger überragt in dieser Frage, wenigstens was die Verkoppelung der Variola mit den Morbillis anlangt, *I. van Diemerbroek* (gest. 1674) in Utrecht. Er hat zwar auch eine Abhandlung: „de Variolis und Morbillis" 2) geschrieben, jedoch hat er die ersteren getrennt in einem besonderen Abschnitt, de variolis in specie, geschildert. Unseren heutigen Vorstellungen rückt die *Diemerbroek*sche Definition der Variolae schon um vieles näher als die der Aerzte vor ihm. Er beschreibt die Variolae als „pustulae suppurantes, in summa cute erumpentes ac cons-

---

1) *D. Sennert*, De febribus, Frankofurti und Wittenbergae 1653, pg. 509 et seq. Lib. IV, Cap. XII — de variolis und morbillis —.

2) *I. de Diemerbroek*, Opera omnia anatomica et medica. Ultrajecti 1685 (De varioli et morbillis liber singularis Cap. II).

picuae (raro internas partes occupantes) cum febre continua, a peculiari maligna humorum fermentacea effervescentia ortae". Dann betont er, dass die Variolae verschieden wären, wenngleich nur wenige Aerzte sich daran erinnerten. *Diemerbroek* unterscheidet, abgesehen von grossen und kleinen, zahlreichen und spärlichen, tief und oberflächlich sitzenden u.s.w. Pocken, dieselben nach ihrer Farbe, nach der Art ihres Ausbruchs u.s.w. Als die häufigste Art bezeichnet er die grösseren und eitrigen, welche in seiner Heimat schlechtweg als „*de Pocken*" bezeichnet werden. Ferner nennt er als besondere Abarten die sogenannten „*de Steenpocken*" d. h. kleine Höckerchen ohne viel Eiter, welche spärlich an Zahl, ohne viel Symptome zu machen, auf der Haut ausbrechen. Endlich erwähnt *Diemerbroek* die Windpocken, welche von einigen als *Wasserpocken* bezeichnet werden und welche *Diemerbroek* in derselben Weise beschreibt, wie seine Vorgänger, über die wir bereits berichtet haben. Angesichts dieser sehr sorgsam beachteten verschiedenen Arten der Pocken und ihrer besonderen Abarten, muss es gewiss als bemerkenswert angesehen werden, dass *Th. Sydenham* (1624-1689), ein beobachtender Praktiker ersten Ranges, welchem wir so viele ausgezeichnete Beobachtungen über die Pocken verdanken, von denen *Boerhaave* 1) (geb. 1668, gest. 1738) sagt, dass die Beschreibung so genau sei, dass sie wert sei, zehnmal gelesen zu werden, über die Varizellen, bz. über deren epidemisches Auftreten, offenbar keine Beobachtungen gemacht oder wenigstens darüber nichts veröffentlicht hat. Ob die Stelle bei *Sydenham* gelegentlich der Besprechung der *einzelnen Pocken* (Variolae interstinctae) 2) wobei er sagt, dass er oft beobachtet habe, dass, wenn bei einem Kinde, das abends von einem epileptischen Anfall befallen worden war, gleich nachher die Pocken ausbrachen, diese in Form von Bläschen auftreten, welche sehr gross, gelind und von guter Art sind und selten zusammenfliessen, auf Windpocken zu beziehen ist, wage ich nicht zu entscheiden, wenngleich *M. E. A. Neumann* (Handbuch d. med. Klinik III 1. Berlin 1831 S. 660) dies tut. Auch in *van Swietens* (gb. 1700, gest. 1772) Commentarien 3), in denen sich eine ausführliche Schilderung der Pocken befindet, ist der Varizellen keine Erwähnung getan. Bemerkenswert, weil mit den Beobachtungen so vieler Anderer im Widerspruch stehend, ist mir seine Mitteilung erschienen, dass die am ersten Tage ausbrechenden Pocken die schlimm-

---

1) *Hermann Boerhaave*, Grundsätze der Diagnostik und Therapie. Deutsch von Levy München 1904 S. 203 § 1379.

2) *Sydenham*, Medizinische Werke. Deutsch von Mastalir. Bd. 1, Wien 1786. S. 162, Dritter Abschnit zweites Hauptstück.

3) *Van Swieten*. Praxis medica, sive Commentarrium in Aphorismos Herm. Boerhaave. Pars. IV. Trajecti ad Rhenum. 1745., pg. 302, § 1365.

sten sind, während die am 4. Tage ausbrechenden am mildesten sein sollen. *A. von Haen* (1704-1776), welcher sich so lebhaft mit der Pockenfrage beschäftigte und inbesondere die Inokulation der Menschenblattern bekämpfte, 1) hat über die Windpocken keine Beobachtungen mitgeteilt. Er unterschied verschiedene Grade der Bösartigkeit und diskutierte die Frage, wie man die letztere mildern könne. Von besonderen Abarten der Blattern, wie sie von früheren Beobachtern, zuletzt von *von Diemerbroek* geschildert worden waren, berichtet *von Haen* 2) nichts. Er würde sie zweifelsohne doch wohl erwähnt haben, wenn er solche zu Gesicht bekommen hätte.

In England fand eine leichtere Pockenform durch *Richard Morton*, 3) (gb. 1634, gest. 1698), Arzt in London, den man in praktischer Begabung Sydenham gleichgestellt hat und dem u. a. auch aus dem 17. und 18. Jahrhundert das beste Werk über Phthisis zu verdanken ist, besondere Beachtung. Morton belegte diese Pocken mit dem damals schon im Volke üblichen Namen „chicken-pocks" und beschreibt dieselben folgendermassen: „quarum pustulae, utut solito majores, admodum rarae hic illic spargantur, et post molestos Apparatus labores ad biduum vel triduum exantiatos, Veneno critice et perfecte eliminato, unâ nocte turgent, et tertio die post citam Maturationem incrustare exarescunt, sine Febre, vel alio quovis molesto Symptomate praeter Dolorem partium affectarum inflammatorum, ad has prope accedunt *Variolae* quaecunque perfecte discretae". Für *Morton* waren also die chicken-pocks eine gewisse gutartige Pockenform. Diese Variola „benigna" stand im Gegensatz zu der Variola „maligna".

---

1) Cf. *Anton von Haen.* Heilungsmethode in dem Kaiserl. Krankenhause in Wien. Deutsche Uebers. von Dr. E. Platner, Leipzig. Bd. 1-1779-S. 118; Bd. 4-1782-S. 332; Bd 5-1782-S. 397; Bd. 7-1783-S. 145; Bd. 8-1784-S. 9 und 461.

2) Ubrigens hat auch *Nic. Tulpius*, Diemerbroeks berümter Landsmann und Zeitgenosse, welcher in seinen Observ. medic. edit. nova. Amstelaedami 1652, Lib. IV. Cap. 51, pg. 379, die „Variolae epidemicae" kurz aber ausserordentlich treffend geschildert hat, der von diesem geschilderten Pockenarten keine Erwähnung getan. Dasselbe gilt von dem gleichzeitig lebenden Dänen *Th. Bartholin.* Derselbe hat in der Historia 50 der Centuria IV seiner Historia anatomica (Hafniae 1657) gleichfalls eine Schilderung der Variolae epidemicae im Jahre 1656 geliefert, welche von sehr genauer Naturbeobachtung zeugt. Als Curiosum mag eine Mitteilung Bartholins (l. c. Historia 43, pg. 325. Anatome Variolis denati) hier erwähnt werden. Es handelt sich um ein „Infans nuper natus" welches „Variolis inficitur, quibus suffocatus interiit". Im Sektionsbericht heisst es „Pancreas pustulis plenum".

3) *R. Morton*, Tractatus de Febribus inflammatoriis universalibus, pg. 38, Cap. VI, in dessen Opera medica, Tom. 1, editio novissima, Genevae 1753.

Im 18. Jahrhundert trennte in Frankreich *Hatté* 1) im Jahre 1759 von der Variola eine besondere Pockenform ab, welche er *vérolette ou petite vérole volante*, um sie von der erstern zu unterscheiden, genannt hat. Die Bezeichnung der Varizellen als „petite vérole volante" ist ebenso wenig wie die „picote folle" oder „picote gourde" — wie *E. Brissaud* 2) angibt — auf eine bestimmte Persönlichkeit zurück zu führen, sondern es sind vielmehr populäre Krankheitsnamen. *Brissaud* verwirft übrigens die erstgenannte Bezeichnung, die er sogar als gefährlich ansieht, aus verschiedenen Gründen und zwar zunächst deshalb, weil die Varizellen grundverschieden von den echten Pocken sind, die allgemein den Namen petite vérole führen, sowie ferner, weil die Personen, welche von den Varizellen befallen werden, auf Grund der Bezeichnung: „petite vérole volante" glauben können, dass sie durch deren Überstehen gegen die Variola gefeit seien. Solche Individuen, indem sie sich auf die Immunität, welche jede überstandene Variola gegen ein Rezidiv gewährt, verlassen, halten nach dem Überstehen einer „petite vérole volante" eine Revaccination für überflüssig. Die Bezeichnung „vérolette" wird von *Brissaud* nicht erwähnt, ebensowenig der Name: *Hatté*. Die Varizellen als „picote gourde" im nosologischen System aufzuführen, hält *Brissaud* für durchaus unzutreffend, weil das Wort „gourde" kalt oder fieberlos bedeute, und die Varizellen besonders bei kleinen Kindern durchaus nicht absolut fieberlos verlaufen. Dem Worte „picote folle" haftet etwas komisches an, wie manchen anderen populären Krankheitsnamen, z. B. Mumps, Ziegenpeter, Zipperlein, Hexenschuss. Ich verzichte auf die Anführung verschiedener anderer Bezeichnungen, mit welchen die Varizellen belegt worden sind, welche zum Teil etwas durchaus volkstümliches haben, woraus sich ergibt, dass man die harmlosen Windpocken sehr wohl auch im Volke von den echten Pocken zu unterscheiden wusste, lange bevor die gelehrten Aerzte die grundlegenden Unterschiede zwischen beiden erkannt hatten.

Unter ihnen sei der als Forscher und Arzt gleich bedeutende *W. Heberden* 3) (1711—1801), welchen *C. A. Wunderlich* mit Recht als einen Praktiker feinster Beobachtung bezeichnete, zunächst genannt. Er wird gewöhnlich sogar als der erste angegeben, welcher die *Variola* und

1) *Hatté*, Thèse de Paris 1759 zitiert nach *M. E. A. Naumann*, Handbuch der medizin. Klinik III, Berlin 1831, pg. 660. Ich habe das Büchlein *von Hatté* weder in der Göttinger noch der Berliner kgl. Bibliothek erhalten können. Ich vermisse dasselbe auch in dem Literaturverzeichnis *Chambards* im Dictionn. encycl. des sc. mediz. von *Dechambre*, Art.: Varicelle.

2) *E. Brissaud*, Histoire des expressions populaires relatives à l'anatomie, à la physiologie et à la médecine. Paris 1892. pg. 137.

3) *Heberden*, On the chicken-pox. Read of the College, Aug. 11, 1767. Medical transactions, published by the College of physicians in London. Vol. 1768, pg. 427.

die *Varicellen* als verschiedene Krankheitsprozesse hinstellte. Seine erste Mitteilung datiert, so viel ich weiss, aus dem Jahre 1767. Wenn auch schon vor ihm die Windpocken, wie wir gesehen haben, wohl beachtet worden sind, so hat *Heberden* nichtsdestoweniger hervorragende Verdienste in dieser Beziehung. *Heberden* bezeichnet die Varicellen als chickenpox 1) und meint, dass sie sich von den Schweinepocken (swine-pox) lediglich durch den Namen unterscheiden; er hält diese an und für sich so unbedeutende Affektion deshalb für praktisch wichtig, weil sie mit den wahren Pocken verwechselt werden könne, und weil die von den chicken-pox Befallenen sich in der falschen Sicherheit wiegen, dass sie dadurch vor der Erkrankung an Variola gefeit wären. Als Hauptmerkmale, wodurch sich beide Krankheiten von einander unterscheiden, hebt *Heberden* folgende beiden Punkte hervor, nämlich *erstens:* the appearence on the second or third day from the eruption of that vesicle full of serum upon the top of the pock und *zweitens:* the crust, which covers the pox on the fiftht day; at which time those of the small-pox are not at the height of their suppuration. Die Inkubationsdauer schätzt *Heberden* bei den Windpocken, wie bei der Variola — auf Grund einer Beobachtung, die er in einem Falle bei der Mutter zweier an Varicellen erkrankten Kinder machen konnte — auf 8 bis 9 Tage. In vielen Fällen erfolgte der Ausbruch dieser Chicken-pox ohne alle vorausgehenden Krankheitserscheinungen, in anderen freilich bestehen im Beginn geringer Frostschauer, Mattigkeit, Husten, unterbrochener Schlaf, herumziehende Schmerzen, Appetitverlust, und drei Tage lang anhaltende Fieberhaftigkeit, im weiteren Verlauf hatten die Kranken abgesehen von etwas Mattigkeit kaum etwas zu leiden. An diese erste Mitteilung schliesst sich eine weitere desselben Forschers, welche den Pockenprozess betrifft. In seinen Commentariis 2) bespricht Heberden in einem besonderen Kapitel die Variola (Cap. 95), während in dem folgenden de variolis pusillis gehandelt wird, welche er als „chicken-pox" bezeichnet. In der knapp gehaltenen Darstellung wird hervorgehoben, dass die letzteren von den ersteren durchaus verschieden sind. Das Ueberstehen der Pocken schützt nicht vor den chicken-pox, während das einmalige Ueberstehen der letzteren, vor einer erneuten Erkrankung an denselben sichere. *Heberden* hat auf eine Schnittwunde am Arm eines Individuums, welches die chicken-pox überstanden hatte, Eiter aus solchen Pusteln übertragen, ohne dass die Heilung der

---

1) Der volksstümlichen Bezeichnung „chicken-pox" begegnen wir in der Literatur schon vor *Heberden*, nämlich bei *Morton*, welcher eine leichtere, wohl mit den Varizellen identische Pockenart so benannte (s. o.).

2) *Heberden*, Commentarii de morborum historia et curatione, recudi curavit *S. Th. Soemmering*. Francofurti ad Moenum 1804 pg. 332 seq.

Wunde gehindert wurde, und ohne dass sonst ein Nachteil daraus für den Impfling entstand. Im allgemeinen wiederholt die zweite Publikation *Heberdens* die in der ersten niedergelegten Beobachtungen. Bemerkenswert ist der Schlusssatz, in welchem der Verfasser hervorhebt, dass die wahren Pocken, wenn sie in spärlicher Zahl und getrennt von einander auftreten, wie dies bei den chicken-pox stets der Fall ist, besonders dadurch gekennzeichnet sind, dass die Variolapusteln nie vor dem vierten Tage hervorkommen, dass in ihren Spitzen am 2. oder 3. Tage niemals Flüssigkeit ist und dass sie am 5. Tage keine Krusten zeigen.

Die *Heberden*'schen Arbeiten über die Windpocken, welche auch heute noch unsere vollste Beachtung verdienen, sind besonders auch deshalb als grundlegende zu bezeichnen, weil sie durch den Nachweis, dass das Ueberstehen der echten Pocken vor der Erkrankung an den Windpocken nicht schützt, eine scharfe Scheidung der echten von den Windpocken bedingten. Es fielen diese Studien Heberdens in eine Zeit, in welcher man sich durch die Einimpfung der Menschenblattern in Europa vor der Erkrankung an denselben zu schützen suchte 1). Wir wissen, dass *Hufeland* sein eigenes elf Wochen altes Kind, weil er fürchtete, dasselbe anzustecken, mit Pockengift impfte. Das Gift haftete nicht. Das Kind blieb gesund. Es ist wohl anzunehmen, dass die Variolation ebensowenig wie das Ueberstehen der Variola einen Schutz gegen die Erkrankung an Windpocken zu gewähren im stande ist. Dass übrigens auch diese gegen die echten Pocken keinen Schutz gewähren, dafür möge als klassisches Beispiel *Goethe* angeführt werden 2). In seiner Jugend ist er „weder von Masern, noch Windblättern und wie die Quälgeister derselben heissen mögen, verschont geblieben". Ausserdem aber befielen (um 1759) ihn später auch die echten Pocken „mit ganz besonderer Heftigkeit." Interessant ist das, was bei dieser Gelegenheit *Goethe* über die damals oft ausgeführte Einimpfung der echten Pocken sagt. „Sie ward bei uns noch immer für sehr problematisch angesehen, und ob sie gleich populäre Schriftsteller empfohlen, so zauderten doch die deutschen Aerzte mit

---

1) Vergl. *W. Ebstein*, Zur Geschichte der Pocken-Impfung. D. ärztliche Praktiker Bd. 10-1897-No. 1 und 2. Die frühere Annahme, welche sich auch noch in einigen Arbeiten jüngsten Datums findet, dass die künstliche Ueberimpfung der Menschenblattern, die sogen. Variolation, schon vor 2000 Jahren von den Chinesen und den Indern angewandt sei. um Schutz vor den Pocken zu verleihen, muss heut wohl aufgegeben werden. *J. Jolly* gibt in seiner eingangs zitierten indischen Medizin S. 95 an, dass in der älteren indischen Literatur von irgend welcher Impfung keine Spur zu entdecken ist und dass das von anderer Seite erwähnte Sanskritcitat (S. l. c. bei *J. Jolly*) über die Kuhpockenimpfung offenbar eine moderne Fälschung ist.

2) *Goethe*, Dichtung und Wahrheit, 1. Teil, 1. Buch, (*Cotta*'sche Bibliothek der Weltlitteratur 20. Bd., S. 35 und 36).

einer Operation, welche der Natur vorzugreifen schien" 1). Spekulierende Engländer kamen daher aufs feste Land und impften gegen ein ansehnliches Honorar die Kinder solcher Personen, die sie wohlhabend und frei von Vorurteil fanden. Die Mehrzahl jedoch war noch immer dem alten Unheil ausgesetzt; die Krankheit wütete durch die Familien, tötete und entstellte viele Kinder, und wenige Eltern wagten es, nach einem Mittel zu greifen, dessen wahrscheinliche Hilfe doch schon durch den Erfolg mannigfältig bestätigt war." Jedenfalls ersehen wir aus dieser Darstellung *Goethe*'s, dass er und mit ihm wohl die gesamte gebildete Welt die Windpocken als eine von den echten Pocken ganz verschiedene Krankheit angesehen haben. Fürwahr niemand wäre es damals eingefallen, wegen des Schutzes gegen die Windpocken jemanden den Gefahren der Variolation auszusetzen. Dass aber die Variolation keineswegs immer die echten Pocken erzeugte, ersehen wir an dem Beispiel des Kindes von *Hufeland*, dessen ich eben gedacht habe. Die Disposition für die Variola besitzt nicht jedermann, und es kann nicht nur infolge der Vaccination, sondern auch infolge einer angebornen Immunität ein Individuum von den Menschenblattern, wie von jeder anderen Infektionskrankheit, z. B. auch von den Varizellen, verschont bleiben. Die Eigenart der Varizellen wurde auch mehr und mehr anerkannt. Es sei hier der Uebersicht gedacht, welche *R. A. Vogel*, (geb. 1724, gest. 1774), Prof. in Göttingen, in seinen Vorlesungen 2) über die verschiedenen Arten der Varizellen, die er auch als Variolae spurlae, nothae (unechte) bezeichnet, gegeben hat. Er unterscheidet drei Arten derselben: 1. die Wasser-, Wind-, güldenen Pocken, Varicellae lymphaticae, aquosae, chicken-pox, petite vérole volante. Sie treten als diskrete, den echten sehr ähnliche Pusteln auf, sind bald kleiner, bald grösser, werden bereits am ersten Tage des Fiebers gebildet und am 3. Tage trocknen sie ein. Von da bis zum 7. Tage fallen die Borken ab, sie enthalten eine dünne, weissliche und schleimige Flüssigkeit. 2. Stein-, Spitz-, Hundspocken, zugespitzte (acuminatae) oder warzige (verrucosae) Varizellen, rote Papeln ohne Flüssigkeit, trocknen ein, ragen warzenartig über die Haut und verschwinden nach 7 Tagen. 3. Schweins-

---

1) Wohl am lebhaftesten eiferte gegen die Einimpfung der Menschenblattern *A. von Haen*, (s. o. die Literaturangaben). Wir ersehen aus *Goethe*'s Aeusserung, dass die öffentliche Meinung ein anderes, weit weniger absprechendes Urteil über die Variolation hatte wie *von Haen*. Die „reisenden Engländer" als Ausübende dieser Impfung sind nicht befremdlich, da ja die Variolation im Jahre 1721 durch die *Lady Montague* von Constantinopel nach England verpflanzt worden war, und von dort aus auf den Kontinent weiter verbreitet wurde.

2) *R. A. Vogel*, Academicae praelectiones de cognoscendis et curandis praecipue corporis humani affectibus. Gottingae, 1772.

pocken, sie bilden meist nach einigen Fiebertagen dunkelrote, harte, ovale von einem roten Hofe umschriebene, etwas grössere Knoten als die Variola. Nach 2 oder 3 Tagen trocknen sie zu schwarzen Borken ein. Nachdem bisweilen andere aufgeschossen sind, ist in 8 Tagen die Krankheit gewöhnlich vollendet. Es besteht dann entweder einige Tage leichtes Fieber oder keins. *Vogel* bemerkt dann, dass die falschen Pocken bisweilen epidemisch auftreten, bisweilen nach Variola oder Masern folgen oder ihnen voraufgehen und dass sie nie vor den wahren Pocken sichern. Mit den wahren Pocken werden nach *Vogel* sie dann verwechselt, wenn sie Narben hinterlassen. Das beim Beginn der Varizellen auftretende Fieber ist immer eintägig und milde. Alle Symptome sind von da an erträglich, eine Gefahr besteht nicht. Bisweilen quält die Kranken heftiger Husten. Selten treten Variola und Varizellen gleichzeitig auf, die letzteren verschwinden dann zuerst. *Joh. Peter Frank* 1) (gb. 1745, gest. 1822), von 1784—1785 Professor in Göttingen, nahm in der Pockenfrage eine ganz eigenartige Stellung ein, indem er die Variolae spuriae, wenngleich sie mit den regelmässigen wie mit den unregelmässigen oder anormalen Pocken in vielen Fällen leicht verwechselt werden können, zu den Blasenausschlägen (Pemphigus) rechnet. Er nimmt also einen *pockenartigen Pemphigus* (Pemphigus varioloides) an und trennt denselben in zwei Gruppen. Er unterscheidet einen *bläschenartigen Pemphigus*, welcher die *Varicella* der Autoren, d. h. die Luft-, Wasser-, oder Kristallpocken umfasst und den *festen Pemphigus*, der die falschen, warzigen, spitzen, trocknen, harten, ovalen Pocken in sich begreift. Was nun aber als die Hauptsache erscheint, ist, dass *J. P. Frank* ausdrücklich hervorhebt, dass der *Pemphigus varioloides* einem *spezifischen, vom Pockengift verschiedenen Ansteckungsstoff* seine Ausbildung verdankt.

3. Die Geschichte der Windpocken von der Entdeckung der Schutzpockenimpfung bis zur Einfuehrunc des Reichsimpfgesetzes im Deutschen Reich im Jahre 1874.

Die weltbewegende Entdeckung des englischen Arztes *Edward Jenner*, die *Vaccination* oder *Kuhpockenschutzimpfung*, im Jahre 1798 erhärtete die Tatsache immer augenfälliger, dass je mehr unter dem Einfluss einer regelmässigen Durchführung der Vaccination die Erkrankungen und die Sterbefälle an Variola sich minderten, eine Verringerung der Zahl der Varizellenfälle nicht erweislich war. Ein in dieser Beziehung lehrreiches

---

1) *Johan Peter Frank.* Spez. Pathologie und Therapie. Aus dem Lateinischen von Sobernheim 3. Aufl. Bd. 1. § 329-S. 242 und § 358-8, 277.

Beispiel liefert uns in dieser Beziehung eine briefliche Mitteilung von *Dr. John Murray* 1) vom 20/5 1833 vom Vorgebirge der guten Hoffnung. In der Kapstadt wurden alle Kinder in einem sehr frühen Alter geimpft. *Murray* erinnert sich vor 30 Jahren einmal einen Fall von echten Menschenblattern gesehen zu haben. Die Varizellen aber, welche *Murray* so genau beschreibt, dass Zweifel an der Richtigkeit seiner Diagnose nicht aufkommen können, herrschen dort öfter sporadisch, aber auch bisweilen epidemisch. An der Hand solcher Erfahrungen und den von der Geschichte gelieferten Anhaltspunkten, müsste man die Sonderstellung der Varizellen als erwiesen ansehen, indes ergaben sich in der Praxis in einer Reihe von Fällen immer wieder diagnostische Schwierigkeiten, welche die Entscheidung der Frage, ob in einem konkreten Falle echte Pocken oder Windpocken vorlägen, störten. Die Ursachen dieser differentiell diagnostischen Schwierigkeiten werden dadurch verständlich, dass die Varizellen, sei es infolge gewisser Varietäten des Exanthems oder von Komplikationen, einen schweren oder gar ungünstigen Verlauf nahmen. Auf diese Weise wurde den Varizellen, einer ausnahmslos für unbedenklich angesehenen Affektion, in der Form des Exanthems oder der Art des Verlaufs der Stempel einer schweren Pockenerkrankung aufgedrückt. Solche Fälle liessen auch bei den erfahrensten Aerzten ab und zu Zweifel an der sicheren Diagnostizierbarkeit der Varizellen aufkommen. Ich beabsichtige auf den heutigen Stand der Lehre von den schweren Varizellen nochmals zurückzukommen, hier sei nur daran erinnert, dass bereits frühzeitig die Komplikation der Varizellen mit Gangrän beschrieben wurde. *Willy Stokes* hat schon im Jahre 1807 Varizellenerkrankungen beschrieben, bei denen es zu ausgedehnter Hautgangrän kam. *Ring* 2) hatte bereits einige Jahre vorher einen Fall von konfluierenden Windpocken geschildert. Indem durch solche und ähnliche Erfahrungen die Windpocken ihren guten Ruf als einer absolut harmlosen Krankheit einbüssten, wurde man angesichts solcher schweren Varizellenerkrankungen geneigt, dieselben den echten Pocken anzureihen und an den für die Varizellen aufgestellten Unterscheidungsmerkmalen irre zu werden. Als Beweis sei hier an die Stellung erinnert, welche der berühmte Arzt *E. L. Heim* (geb. 1747, gest. 1834) zu verschiedenen Zeiten zu der Varicellenfrage einnahm, indem ihn besonders die Beobachtung eines Falles an der Richtigkeit seiner langjährigen Erfahrungen, die er in bestimmtester Weise formuliert hatte, irre

---

1) *Murray*, London mediz. Gaz. Part. 3, Vol. 1, Dez 21. 1833-Referat in Schmidts Jahrbb. 1834, zweiter Band S. 287. Referent: Scheidhauer, Berlin und Wien 1840.

2) *Ring*, A case of confluent Chicken-pox illustated by a coloured engraving. Mediz. physical Journal 1805.

machte, obwohl er dabei sub 5 (s. o.) hervorgehoben hatte, das die falschen Pocken bisweilen schwerer als die echten sind. *Heim* 1) war zu der Überzeugung gelangt, dass es mehrere Arten von *falschen* Pocken gibt, und hatte auf Grund seiner Erfahrungen eine Charakteristik derjenigen unter ihnen, welche den *wahren* sehr ähneln, mitgeteilt und bei dieser Gelegenheit folgende Punkte hervorgehoben. 1. Die *falschen* Pocken befallen Kinder und Erwachsene nur ein- selten zwei-oder dreimal, 2. weder die echten Pocken noch die vollständig verlaufenen Kuhpocken schützen vor den falschen, 3. die falschen Pocken, epidemisch oder sporadisch auftretend, gehen den Epidemieen echter voran, ohne aber bei dem Eintritt dieser aufzuhören, 4. die falschen Pocken sind leichter ansteckend als die echten. 5. Die falschen Pocken verdienen kaum den Namen einer Krankheit, in einzelnen Fällen sind sie aber schwerer als die echten. 6. Trotz des zuweilen heftigen Fiebers vor und nach dem Ausbruch der falschen Pocken haben sie nie ein sogenanntes Eiterungsfieber (febris secundaria). 7. Das frühe Eintrocknen der falschen Pockenpusteln ist keineswegs ein charakteristisches Zeichen aller Arten falscher Pocken, es können darüber 6 bis 12 Tagen und mehr vergehen. Uebrigens enthalten die meisten Efflorescenzen lediglich nur eine lymphatische Flüssigkeit, welche höchstens in eine weisse perlfarbige Materie übergeht. 8. Ebenso oft, ja noch öfter als die echten, hinterlassen sie Narben, am häufigsten an der Stirn und der Nase, und anscheinend besonders oft die mit starkem Fieber verlaufenden falschen Pocken. Sie sind indes nie so reichlich wie bei den echten, 9) Es gibt Epidemieen falscher Pocken, bei welchen die den echten gleichenden selten vorkommen, bei anderen ist das Umgekehrte der Fall. Es treten wahrscheinlich infolge des Zusammenfliessens mehrerer Pocken bisweilen sehr bösartige Geschwüre auf.

Als Eigentümlichkeiten der falschen Pocken erwähnt *Heim* folgendes. 1. Mehrere Tage vor dem Fieber werden die Kinder träge, eigensinnig, schlafen unruhig und sind appetitlos, 2. Gleichzeitig mit dem häufig heftigeren Fieber als bei den gelinden echten Pocken erfolgen Uebelkeit, Erbrechen, das Gesicht ist gedunsen, leichtes Irrereden, rote Augen, Durst u.s.w. 3. Nachdem diese Erscheinungen zwei bis drei Tage bestanden haben, erfolgt in den nächsten 2 bis 3 Tagen zuerst im Gesicht, dann an den übrigen Teilen des Körpers, der Ausbruch eines Ausschlages und zwar nicht nur an der Oberfläche des Körpers, sondern auch inwendig im ganzen Halse und Munde und auf der Zunge, selbst sogar auf dem

---

1) *Heim*, Ueber die Diagnostik der falschen Pocken mit Hinsicht auf die neuerdings behaupteten echten Pocken nach vorangegangener Vaccination. *Horn's* Archiv für med. Erfahrung. Jahrg. 1809 (Juli und August) Seite 183, abgedrukt in *Heims* vermischten mediz. Schriften herausgeg. von *A. Paetsch*, Leipzig 1836, Seite 111.

Weissen des Auges, bei kleinen Mädchen an den inneren Partieen der Geschlechtsteile, bei Knaben an der Glans penis und der Innenfläche der Vorhaut. Selbst die Fusssohlen und die Hohlhände sind stark befallen. Nach und nach erhebt sich meist dieser Ausschlag und ist ziemlich hart anzufühlen. Es bildet sich dabei ein Knötchen, so dass diese Pocken von den echten kaum zu unterscheiden sind. Sehr viele dieser Pusteln erheben sich mehr und mehr, werden rund, füllen sich teils mit einer klaren, fast durchsichtigen, teils auch mit einer weissen, undurchsichtigen Materie und stehen auf einem roten Grunde. Von der Dauer des Füllungsstadiums und dem weiteren Schicksal dieser Pusteln, sowie von den dabei gelegentlich sich entwickelnden geschwürigen Prozessen, war bereits die Rede.

(*Schluss folgt.*)

AUSSTELLUNG DER GESCHICHTE DER MEDIZIN IN KUNST UND KUNSTHANDWERK,

1 MARS AU 8 AVRIL 1906.

PAR PROF. DR. E. C. VAN LEERSUM, *Leyde.*

Il s'est produit récemment à Berlin un fait qui mérite presque d'être appelé un événement, fait rare, peut-être unique jusqu'ici, très intéressant pour ceux qui s'occupent de l'histoire de la médecine; il s'y est tenu une exposition de produits de l'art relatifs à la Médecine des anciens temps.

Notre confrère de Berlin, ami de l'art, le docteur Eug. Holländer, a réussi à réunir en très peu de temps une précieuse collection d'objets historiques rares et de grande valeur, dont l'existence était inconnue ou seulement soupçonnée.

C'est dans le *Kaiserin-Friedrich Haus*, fraîchement inauguré, que l'exposition a été installée. Ceux qui ont eu le privilège d'examiner les belles choses qui y étaient étalées, ne peuvent que s'être sentis extrêmement reconnaissants au docteur Holländer pour la jouissance qu'il leur a procurée, et même plus d'un visiteur sera rentré chez lui bien décidé à suivre un si excellent exemple et à rechercher avec activité et persévérance d'autres reliques encore, oubliées depuis longtemps dans quelque recoin des instituts scientifiques ou des bibliothèques.

On regrettera sans doute que les objets formant la précieuse collection de Berlin aient été dispersés depuis et que de cette exposition ne soit pas née une institution à demeure. Qui sait cependant? L'exposition organisée en 1899 à Arnhem a bien pu contenir en germe le musée historique médico-pharmaceutique qui est un des ornements de la „Venise du Nord." Que ce que le docteur Daniëls a fait à Amsterdam puisse servir d'exemple au docteur Holländer et l'exciter à ne pas reposer jusqu'à ce que le musée de l'art dans la médecine soit né dans „l'Athènes de la Sprée". Lui-même est bien convaincu de l'utilité de la chose. Il écrit dans la préface du catalogue de son exposition: „Il faut que ces collections soient ou deviennent des moyens servant à l'enseignement de l'histoire. Les jeunes adeptes de la médecine placeront d'une manière bien plus vivante devant leur imagination, par exemple un Peter Camper, quand ils connaîtront sa signature et qu'ils auront vu ses terres-cuites et ses autres produits, que s'ils doivent se contenter d'entendre dire par leur professeur, qui ne peut

rien leur montrer, que c'est Camper qui a construit l'angle visuel et inventé les semelles pour les pieds-plats".... „En même temps cette leçon de choses présenterait un Paroli au matérialisme des disciples d'Esculape".

Il ne lui manquera certainement pas de collaborateurs. Voici ce que dit Pagel, le champion infatigable de la médecine historique : „Il ne sera peut-être pas impossible de voir réalisés avant la fin de l'année le voeu qui se fait jour de tous côtés comme *pium desiderium*, du moment que le *Kultusministerium* royal a bien voulu réserver dans le cadre de l'„Institut pour la médecine sociale" récemment fondé une modeste place pour l'enseignement de l'histoire de la médecine, confié à l'auteur de ces lignes. Si ce projet devait se réaliser une fois, l'exposition du docteur Holländer aurait sans aucun doute servi à y pousser, pourrait même en devenir le point de départ, et cela ne serait pas le moindre de ses mérites".

Les objets exposés ont été si nombreux et variés qu'il ne serait possible de signaler tout ce qui le mérite qu'en dépassant grandement les limites de l'espace dont cette revue peut disposer; le catalogue forme un assez fort volume, et, à mon grand regret, je dois me borner à appeler l'attention sur un nombre restreint d'objets.

Le tout, soigneusement arrangé, avait été réparti entre sept groupes.

Le prémier était formé de peintures à l'huile, de portraits, d'aquarelles et de dessins. L'académie „Kaiser Wilhelm" avait prêté une importante collection de portraits; il y en avait de George Ernst Stahl, de Gerard van Swieten, de Joh. Nath. Lieberkuhn. Il y avait même deux portraits de Boerhaave, l'un provenant de l'Anatomie royale de Marbourg, l'autre de l'Hôpital de l'Université de Leyde.

Les écoles anciennes hollandaise et flamande étaient représentées par de beaux tableaux de genre de Gerard Dou, de Terborch, de van Ostade, de Teniers et de Breughel l'ancien.

Deux portraits en particulier se signalaient à l'attention. L'un (du *Senckenbergisches Institut* de Francfort) représentait un certain Andreas Grunheide sur qui pour la première fois, pour autant qu'on le sait, fut pratiquée la gastrotomie pour l'extirpation d'un couteau, qu'il avait avalé, et cela le 9 juillet 1635, à Königsberg en Prusse, par le docteur Daniel Beckher. L'autre est d'un nommé Jan de Doodt, qui a pratiqué sur lui-même l'opération de la pierre (Laboratoire „Boerhaave" à Leyde).

Une exposition qui se respecte doit avoir un clou; celui de ce groupe a été le beau portrait d'André Vésale, très probablement, d'après le docteur Daniels, peint par Jan van Calcar (*l'Art flamand et hollandais*, Anvers, 1905).

Il y avait aussi dans ce groupe des dessins originaux du spirituel

caricaturiste Rowlandson (collection Holländer), et, *last not least*, quelques objets précieux, prêtés par la bibliothéque de l'Université de Leyde (Dir. M. le Dr. S. de Vries) à savoir les dessins originaux destinés à la *Biblia Naturae* bien connue de Swammerdam, les dessins originaux pour le célèbre ouvrage d'Albinus *Tabul. sceleti et musc. corp. humani*, de l'habile Jan Wandelaar, et plusieurs dessins et esquisses de l'anatome Petrus Camper.

Le second groupe était consacré à l'art graphique. Ici les visiteurs pouvaient examiner en grand nombre des gravures sur cuivre et sur bois, ainsi que des ex-libris (collection Wilczek), et aussi les vignettes qui ont servi à l'ouvrage médico-historique de Holländer, intitulé: *Die Karikatur und Satire in der Medizin*.

Le troisième groupe, celui des arts plastiques, bronzes, céramique, monnaies et médailles, attirait tout particulièrement l'attention par un groupe en bronze, coulé en souvenir de l'introduction en Allemagne de la narcose du chloroforne. L'anecdote suivante se rattache à cet objet d'art. Schönlein avait obtenu du roi la permission d'opérer de la cataracte un ours aveugle. L'opération réussit parfaitement, mais . . . le patient mourut; l'ours ne se réveilla pas de son état narcotique, et l'histoire amusa grandement tout Berlin. Le sculpteur Wolff la reproduisit en bronze en un groupe, où les médecins qui avaient pris part à l'opération figuraient sous la forme d'animaux, Schönlein en ours, et Paul Heyse composa une légende en vers, dont voici la traduction: „L'ours n'est plus qu'un homme mort, et la faute en est au chloroforme; une troupe médicale a traité cette bête trop à la manière des hommes; le renard pleure, les petits ours se lamentent, le loup (Wolff) lui a érigé ce monument".

On pouvait encore admirer dans ce groupe une belle collection de fayences, des plats à barbe, des vases d'apothicaires, diverses monnaies, sceaux et médailles commémoratives, et la collection très complète de thalers de la peste et de médailles du choléra, appartenant au docteur Pfeiffer de Weimar. Mentionnons encore trois terres cuites de Petrus Camper.

Quant au quatriême groupe, ce sont surtout les chirurgiens qui pouvaient s'y délecter. Il est vrai que le nombre des instruments exposés n'était pas fort considérable, mais l'on pouvait cependant admirer plusieurs échantillons d'excellents produits de la forge artistique et des instruments de chirurgie fort bien travaillés. Les instruments anciens deviennent de jour en jour plus rares; le sens historique faisant défaut, mainte pièce intéressante a été abandonnée à la rouille.

La grande habileté des anciens fabriquants d'instruments saute aux yeux dans les membres artificiels qui étaient exposés et dont on pouvait admirer le mécanisme ingénieux et solide. Mentionnons la „main de fer" de Götz von Berlichingen, remarquable en soi et historiquement intéressante,

précieuse relique, que la famille de Berlichingen n'avait cédée que pour un nombre restreint de jours.

Il y avait encore comme témoins des moeurs des anciens temps des ceintures de chasteté, dont une était désignée par le catalogue comme ayant été destinée à maintenir sur la route de la vertu un individu du sexe masculin.

Le cinquième groupe contenait en nombre restreint des manuscrits illustres, par exemple un magnifique Alexander Magnus: *Hortus Sanitatis de herbis*, du XVe siècle, un *Theod. Cerviensis Episcopi chirurgiae*, du XIVe siècle, et *l'Ambonse Cruydboek* (la Flore d'Amboine) de Rumphius, surnommé le „Pline des Indes". Le manuscrit de ce dernier ouvrage mis sous les yeux des visiteurs n'est pas l'original même écrit de la main de Rumphius, lequel est perdu; il fut expédié en 1692 pour la Hollande par le navire le *Waterland*, qui malheureusement fut coulé à fond par les Français. Le livre lui-même subsista, grâce à la prudence du gouverneur général Camphuys, qui en fit faire une copie avant qu'on ne l'expédiât pour l'Europe.

Si les manuscrits étaient peu nombreux, en revanche les livres imprimés étaient représentés par toute une collection de beaux exemplaires. Qui ne connaît les beaux ouvrages anatomiques de Vésale, de Albin, de Petrus Camper? Ils étaient exposés en nombre suffisant pour permettre de suivre pas à pas le développement de l'illustration anatomique.

Nous ne pouvons mentionner qu'en passant les objets exposés dans le sixième groupe, réservé aux instruments préhistoriques et aux instruments romains. On peut se demander si les objets en silex qui s'y rencontraient ont véritablement servi dans une intention chirurgicale. Quant aux Romains, il y avait de quoi se faire quelque idée de leur art opératif. Un crochet aigü orné de rubis, qui appartient au docteur Holländer, est à juste titre désigné comme un unicum.

L'antiquarium royal de Berlin avait envoyé un grand nombre de lancettes, de spatules, de pincettes et autres. On pouvait en outre voir dans ce groupe une collection considérable de reproductions d'instruments médicaux romains, faites pour l'institut de l'histoire de la médecine de Leipzig, dont le professeur Sudhoff est directeur.

Dans le septième groupe enfin étaient exposées plusieurs photographies du temple d'Amynos, qui a été exhumé et de l'Asklepion d'Athènes, puis des photographies d'après des tableaux d'anciens maîtres.

Nous le répétons, nous n'avons ici pu mentionner que quelques uns des objets les plus remarquables; mais nous ne saurions terminer sans avoir spécialement appelé l'attention sur le catalogue destiné à orienter les visiteurs. C'est un ouvrage de valeur, digne souvenir d'une exposition de

tous points réussie, auquel ont contribué avec talent M. K. Sudhoff (Medizin und Kunst. Ein Wort der Einführung und Weihe; Malerei und Geschichte der Medizin); W. A. Freund (Zeichnen und Medizin); L. Pfeiffer (Die Wittenberger Pesttaler; Die Choleramedaillen) et J. Pagel (Zur Geschichte der medizinischen Illustrationen im Altertum und Middelalter). Ce sont des essais très dignes d'être lus.

BABYLONISCHE OTOLOGIE

VON DR. F. VON OEFELE, *Bad-Neuenahr, Rheinpreussen.*

(Schluss.)

Ein inneres Bruchstück einer Tafel stellt K 10453 dar, das 5,1 cm. hoch und 3,3 cm. breit ist. Es trägt auf der Vorderseite 11 Zeilen der zweiten Spalte, aber keine erhaltenen Zeilen der entsprechenden dritten Spalte als Rückseite. Zur ersten Zeile ist vom Schreiber zwischen die Zeilen eine Bemerkung eingeschrieben, welche wahrscheinlich als corrigierende Glosse aufzufassen ist. Ein Abschnitt beginnt: „Wenn einem Patienten Entzündung (geschrieben: Feuer) ins Innere (geschrieben: Herz) seiner beiden Ohren gelangt . . ." Die nächsten Worte sind weggebrochen. Für diesen und die folgenden Texte sind zum grossen Teil nach einem entsprechenden Ohrensymptome noch einige Symptome und dann Receptvorschriften gefolgt. Nach babylonischer Ausdrucksweise müssen wir an doppelseitige Otitis media denken. Vom übrigen Inhalt ist vorläufig nichts weiter zugänglich. Nach der Anordnung, welche wir noch beim nächsten Stück kennen lernen werden, und welche uns aus den früher erwähnten prognostischen Texten bekannt ist, schliesst sich die Heilkunde Ninives enge dem Bilde an, das wir in der späteren hippokratischen Periode von der Knidischen Schule erhalten. Soweit wir also hier die gähnenden Lücken unserer Kenntnisse mit berechtigten Vermutungen ausflicken wollen, müssen wir dies an der Hand von eingehenden Studien der Knidischen Medicin thun. Dem entspricht auch die weitgehende Gliederung der Indicationen, welche bei der gleichen Krankheit in Fälle des Befallenseins beider Ohren oder nur des rechten Ohrs oder nur des linken Ohres teilt. Die vermutliche Reihenfolge war rechtes Ohr, linkes Ohr und beide Ohren, welche vermutlich in allen Tafeln eingehalten wurde.

Ein anderes Stück aus dem Innern einer Ohrentafel liegt in K 6661 vor, das 6 cm. hoch und 5,7 cm. breit ist. Es sind 13 Zeilen der ersten und 15 Zeilen der zweiten Spalte, aber keine Zeilen der Rückseite erhalten. Ein Abschnitt der zweiten Spalte beginnt: „Wenn im Innern der beiden Ohren eines Patienten . . . ." und ein anderer Abschnitt: „Wenn das rechte Ohr eines Patienten . . . ." Auch hier sind in beiden Fällen die unmittelbar folgenden Worte weggebrochen. Der erste Abschnitt bildet mit Wahrscheinlichkeit das Schlussglied eines dreiteiligen Kapitels und der zweite Abschnitt wahrscheinlich das Anfangsglied des folgenden. Auch

in diesen beiden Fällen ist voraussichtlich nach Aufzählung einiger complicierender Symptome eine pharmakotherapeutische Anweisung gefolgt.

Einen Teil der rechten Hälfte einer Ohrentafel stellt K 9059 dar, das 7,6 cm. hoch und 5,1 cm. breit ist. Erste und vierte Spalte sind völlig verloren. Von der zweiten Spalte sind 10 Zeilen und auf deren Rückseite von der dritten Spalte Reste von ungefähr 13 Zeilen erhalten. Entsprechend den Vorbemerkungen sind von diesem Stück zwei Beschwörungstitel bekannt, welche beide lauten: „Beschwörung für einen Patienten, dessen Ohren taub sind." Vermutlich sind diese Beschwörungen nur pharmakotherapeutischen Abschnitten eingefügt.

Das grösste zusammenhängende Stück eines Ohrentextes stellt K 239 dar, als linkes oberes Tafelstück von 12,7 cm. Höhe und 10,5 cm. Breite. Von der ersten Spalte sind 34 Zeilen von 8 Abschnitten erhalten, von der zweiten Spalte nur einige Zeilenanfänge und auf der Rückseite von der vierten Spalte 34 Zeilenanfänge in 6 Abschnitten. Die Abschnitte sind am Beginn meist durch das babylonische Wort *šiptu* als Beschwörungen kenntlich gemacht. Die 8. Zeile der ersten Spalte und die 25 Zeile der vierten Spalte sind gleichlautende Überschriften: „Beschwörung, wenn die beiden Ohren eines Patienten taub sind". Es ist zu bedauern, dass gerade dieses grösste Stück nach diesen äusseren Anhaltspunkten die wenigsten Einblicke in babylonische Therapie von Ohrenkrankheiten zu geben verspricht.

Von sieben weiteren Stücken kann aus dem Inhalt nichts weiter mitgeteilt werden, als dass es sich um Therapie von Ohrenerkrankungen handelt.

Ein Stück aus der Tafelmitte stellt K 10498 mit einer Höhe von 4,3 cm. und einer Breite von 4,1 cm. dar. Es sind nur auf einer Seite und zwar Reste von 11 Zeilen der zweiten Spalte erhalten.

Entweder der oberen oder unteren Ecke der rechten Seite entspricht K 10767 mit einer Höhe von 6,5 cm. und einer Breite von 3,2 cm. Die erhaltenen Schriftreste gehören der zweiten und dritten Spalte an. Von der einen sind 2, von der andern 6 Zeilen erhalten.

Ein Stück aus der rechten Hälfte stellt K 11027 dar mit einer Höhe von 3,7 und einer Breite von 3,5 cm. Von der zweiten Spalte sind 9 Zeilen erhalten. Das Stück ist durch die Hitzewirkung beim Brand des Königspalastes in Ninive teilweise verglast.

Ein Stück aus der Tafelmitte stellt K 11788 mit einer Höhe von 4,6 und einer Breite von 3,2 cm. dar. Auf einer Seite sind 14 Zeilen erhalten.

Ein Stück aus der Tafelmitte stellt K 11916 mit einer Höhe von 4,9 und einer Breite von 3,3 cm. dar. Nur auf einer Seite und zwar entweder von der ersten oder vierten Spalte sind 11 Zeilen Schrift erhalten.

Wiederum ein Stück aus einer Tafelmitte stellt K 13492 dar, mit einer Höhe von 3,8 und einer Breite von 3,2 cm. Nur von der Vorderseite ist Schrift erhalten und zwar von der ersten Spalte in 11 und von der zweiten Spalte in 7 Zeilen.

Ein unterer Teil der Rückseite ist Sm. 379 mit einer Höhe von 7,9 und einer Breite von 4,5 cm. Von der dritten Spalte sind 10 Zeilen erhalten.

Dies würde im Ganzen schon vorläufig 211 Zeilen otologischer Therapie ergeben. Wenn auch die meisten Zeilen in der einen oder anderen Weise verstümmelt sind, so liesse sich doch daraus sicherlich ein klares Bild von der altbabylonischen Therapie der Ohren gewinnen. Zum Studium wäre aber eine Anwesenheit in Londen von einigen Wochen nötig, für welche aber im Interesse von otiatrischen Texten niemand zu gewinnen ist.

Wir wären damit an das Ende dessen gelangt, was sich heute über Lehrbücher der Ohrenheilkunde sagen lässt. Es bleibt uns aber für die babylonische Ohrenheilkunde noch ein kleiner Text zu besprechen übrig, der uns mitten in die Ausübung der Ohrenheilkunde führt. Es ist eines jener kleinen Täfelchen, welche als wichtige Briefe dem Archive einverleibt waren und mit der übrigen Bibliothek Sardanapals zusammen gefunden wurden. Seine Bezeichnung ist K 8509. Auch dies Stück wird zum ersten Male von C. Bezold im Catalogue 1) beschrieben und gleichzeitig ein Stück des Textes reproduciert. Dasselbe ist 4,9 cm. hoch und 3,3 cm. breit. Da der Ziegelstein ein schweres Schreibmaterial für den Transport war, so schrieb man damals sehr kleines Briefformat. Eine vollständige Publikation dieses Briefes in assyrischen Typen gab Harper 2) heraus. Den Anfang des Textes in Keilschrift mit Übersetzung habe ich im Janus publiciert. Am oberen Ende dieses Keilschriftbriefes ist ein Stück weggebrochen. Da auch beim Beschreiben der Rückseite der Briefe die Tafel gestürzt wurde, wie ich oben für die grossen Texte beschrieben habe, so ergiebt sich daraus, dass mit dem Anfange der Vorderseite auch der Schluss der Rückseite fehlt. Auch die untere Kante der Vorderseite ist etwas verstossen, sodass aus vier Zeilen an letzterer Stelle mehrere Zeichen fehlen.

Die Anfänge der Briefe enthalten stets in feststehenden conventionellen Formeln eingehüllt den Namen oder die Bezeichnung des Adressaten und des Absenders. Aus den erhaltenen Resten des abgebrochenen Anfangs können wir noch so viel ersehen, dass es sich um den Brief an einen

1) Catalogue. Vol. III. 1893. 5. 932.

2) Assyrian and Babylonian letters belonging to the K collection of the British Museum. Vol. V. 1901. p. 500. No. 465.

Assyrerkönig handelt. Vom Namen des Schreibers ist nichts erhalten. Von Assyrerkönigen kann nach den Umständen nur Asarhaddon oder sein Sohn Assurbanipal (Sardanapal) in Betracht kommen. Der Briefschreiber war des Königs behandelnder Arzt. Wir müssen dabei in erster Linie an den Arzt Aradnana denken, von dem auch die meisten anderen ärztlichen Briefe dieser Bibliothek stammen. Aradnana ist als Briefschreiber von Briefen gesichert, in welchen er briefliche Auskunft bei äusserlichen Verwundungen, bei Zahngeschwür, traumatischen Nasen- und Augenerkrankungen erteilt. Wenn nach diesen Briefen schon bei der Person des Königs und der Königlichen Prinzen die verschiedensten Gebiete der Heilkunde allerdings chirurgischen Charakters von einem und demselben Arzte ausgeübt wurden, so ist zu vermuten, dass in Ninive und jedenfalls auch in Babylon und dem ganzen Gebiete der babylonischen Cultur Specialärzte in modernem Sinne nicht vorhanden waren, also auch keine speciellen Ohrenärzte. Dies muss hier besonders angeführt werden, da gerade beim ersten Versuch der Lesung dieses verstümmelten Briefes durch ein Missverständnis der Vermerk in Bezold's Catalogue gelangte, es schriebe hier ein Laie an den kranken König. Dieser Laie sollte angeblich einen Arzt empfehlen, der besonders in otologischer Therapie erfolgreich sein sollte. Diese Auslegung des Inhalts ist bei näherer Prüfung unhaltbar und auch von Bezold aufgegeben. Vielmehr hat mich Bezold durch spätere Briefe selbst bei der besseren Erklärung des Briefes unterstützt.

Der vorliegende Brief enthält auf der Vorderseite 12, auf dem Umschlagsrande 1, auf der Rückseite 10 und am linken Rande 2 Zeilen Text. Dieser Brief ist auch deshalb bemerkenswert, da er zu jenen vereinzelten Texten gehört, in welchen einzelne Trennungszeichen auftreten, welche unseren modernen Interpunctionen entsprechen und die Vorläufer derselben waren.

Aus den erwähnten Gründen war der Briefstil kurz und nicht allzu ängstlich in Einhaltung der Grammatik. Dies macht das Verständnis von Briefen oft schwierig. Für sich allein betrachtet scheint eine verschiedene Auffassung mancher Stellen möglich, wozu manchmal auch die Vieldeutigkeit mancher Keilschriftzeichen das ihrige beiträgt. Aber auch im assyrischen Briefstil wie in allen anderen assyrischen Litteraturgattungen herrschen ganz bestimmte Formeln und Regeln, welche wir erst durch Vergleich mehrerer ähnlich aufgebauter Briefstücke richtig erkennen können. Dieser Brief über Ohrenheilkunde ist bei seiner Verstümmelung solchen Missverständnissen ausgesetzt, wenn wir nicht ähnlichen Aufbau von Parallelen in anderen Briefen und sonstiges Material zum Vergleiche heranziehen.

Aus dem biblischen Buche Esther wissen wir, dass man sich ungerufen oder ungefragt an den König in keiner Sache wenden durfte. Wer dies wagte, selbst die Lieblingsfrauen des Königs nicht ausgenommen, galt bei Ausbleiben eines besonderen Gnadenwinkes des Königs als todesschuldig. Es galt also schon eine unverlangte Belästigung des Königs mit irgend einer Angelegenheit als strafbare Majestätsbeleidigung. Aus Herodot wissen wir, dass nur die Häupter von 6 bevorzugten Familien Zutritt beim König ohne entsprechende Anmeldungen hatten. Das sind allerdings Nachrichten aus der Perserzeit. Solche Gesetze ändern sich im Orient nicht innerhalb kurzer Zeit. Viel mehr sind die Gesetze am persischen Hofe meist altbabylonische Überlieferung. Wir können darum wohlbegründet ein ähnliches Recht für den assyrischen Hof annehmen. Irgend ein Recht des orientalischen Unterthanen sich in irgend einer Sache direkt an seinen König zu wenden, hat niemals bestanden. Jeder Briefschreiber muss darum zuerst seine Legitimation nachweisen, durch welche er veranlasst ist zu schreiben. Sind in dem Briefe mehrere Betreffe vereinigt, so muss diese Legitimation für jeden Betreff gesondert erwiesen werden. Somit stehen vor jedem Betreff einige entsprechende einleitende Worte. Eine Ausnahme scheinen nur amtliche Berichte von den höchsten Befehlshabern, Verwaltungsbeamten und Astrologen gemacht zu haben. Ich will nur Ischtarschumeresch erwähnen. Er gehört zur ersten Rangklasse und sendet in der Briefformel dem Könige nur „Gruss". Die zweite Rangklasse muss „Gruss gar sehr" senden. Der Leibarzt Aradnana gehört aber erst zur dritten und niedrigsten Rangklasse der Hoffähigen, wesshalb er zu „Gruss gar sehr, gar sehr" in der Briefanrede verpflichtet ist. Diese Untersuchung hat etwas von der speciellen Ohrenheilkunde seitab geführt, aber doch wohl auch einen Einblick ermöglicht, welche Stellung im Militärstaate Assyrien der einnahm, dem die Gnade zu Teil wurde, das allerhöchste Ohr behandeln zu dürfen.

Diese dritte Hofrangklasse führt in den Briefen stets den Nachweis des Gefragtseins. Es werden mit einem vorgesetzten „*ma-a*" d. h. „n ä m l i c h" die hauptsächlichsten Worte einer Königlichen Anfrage wiederholt. Zuvor steht in der gebräuchlichsten Formel; „In Betreff der Sache X, welche mir Y aufgetragen hat, nämlich etc." Kleine Aenderungen, welche der jeweiligen Sachlage angepasst sind, sind häufig und finden sich auch in den Briefen von Aerzten. Doch ist bei Vergleich der verschiedenen Briefe das, was sich gegenseitig entspricht, unschwer zu erkennen. Durch diesen Vergleich verbessern sich auch einige Punkte meiner früheren Wiedergabe dieses Briefes. Unter Heranziehung dieses Briefschemas lassen sich im vorliegenden Briefe zwei zusammengehörige Betreffe erkennen, deren zweiter von Zeile 7 der Rückseite beginnt. Dies

ergiebt sich rein äusserlich. Doch zeigt der erste Betreff eine Unregelmässigkeit. Nach den ersten formelhaften Worten fehlt die wörtlich angeführte, mit *ma-a* eingeleitete Wiedergabe der Aufforderung zur schriftlichen Aeusserung. An dessen Stelle steht ein Relativsatz, in welchem eine andere Berufung auf die Verpflichtung zu schreiben enthalten war; davon erscheint allerdings das Verbum wegen einer unregelmässigen Vokalisierung schwer verständlich.

Merkwürdiger Weise beziehen sich alle Briefe des Leibarztes Aradnana auf Hülfeleistungen im Gebiete der einfacheren Chirurgie oder Verwandten. Es ist ärztlich kaum glaublich, dass in allen diesen Fällen mit Einschluss des Vorliegenden der Leibarzt stets an einem anderen Orte, wie der König weilte, und dass sich in allen diesen Fällen der König mit einer brieflichen Behandlung zufrieden gegeben hätte, während anderseits dem erkrankten Generale Kuduru der Arzt Iqišamâra ungefähr 600 Kilometer weit zur Behandlung nachgesandt wurde. Diese Briefe werden nur dann verständlich, wenn wir annehmen, dass der behandelnde Arzt im Königshaus verpflichtet war, jede stattgefundene ärztliche Beratung auch nochmals schriftlich in Briefform festzulegen, damit sie als Beleg dem Hausarchiv des Königs einverleibt werden konnte. Darnach liegt uns in K 8509 die schriftliche Festlegung der Consultation bei einem assyrischen Könige und zwar vom zweiten Tage einer acuten Ohrenerkrankung vor.

Der zweite ganz kurz behandelte Betreff greift auf eine Königliche Willensäusserung: „Ein Arzt soll zu mir gehen!" zurück. Von den wenigen Zeilen, welche hiezu gehören, sind leider, wie schon erwähnt, mehrere Worte weggebrochen, da sie auf den Rand und nahe an den Rand geschrieben waren. Nach den zusammenhanglosen erhaltenen Zeichen scheint diesem Arzt die Krankenpflege und die Bereitung der verordneten Medicamente (*maškitu* = Arzneitrank) obgelegen zu haben.

Aus dem ersten Teile ersehen wir, dass der König einen Tag bettlägerig war; der Briefschreiber ihn aber vom zweiten Tage an ambulant zu behandeln wünscht und dass eine Arzneiflüssigkeit für die Behandlung verwendet wurde. Bei der Verstümmelung des Textes an dieser Stelle ist nicht klar, ob die Flüssigkeit innerlich oder local Verwendung fand. Weitere verstümmelte Verordnungen werden dem Könige dringlich angeraten. Es scheint auch schon damals dem Arzte schwer gefallen zu sein, in höchsten Kreisen die Befolgung der nötigen Verordnungen durchzusetzen.

Es ist wenig, was im Vorstehenden zur babylonischen Otologie beigebracht wurde; aber doch ist es schon erstaunlich viel, wenn wir bedenken, dass es noch keine 10 Jahre her sind, dass alle ernsteren Forscher überhaupt eine Heilkunde bei den Babyloniern leugneten. Erstaunlich viel ist es auch wenn wir bedenken, was die angedeuteten Nachweise bei gründlicher

Bearbeitung noch an Detailmaterial liefern werden. Es übertrifft dies bei weitem die Ausbeute an Ohrenheilkunde in den hippokratischen Schriften. Wie es aber mit der Ohrenheilkunde steht, so steht es auch mit allen Einzeldisciplinen. Es mangelt nicht an Material, es mangelt nur an arbeitsfreudigen Forschern. Von oben herab werden solche Forscher aber eher gezüchtigt als gezüchtet.

CAELIUS AURELIANUS.
MALADIES AIGÜES ET MALADIES CHRONIQUES.
LE MÉTHODISME.

PAR LE DR. MEUNIER. (*Pontoise*).

(Fin.)

Puis passant en revue les traitements des anciens auteurs, qui ont écrit sur le traitement de la pleurésie, il en fait la critique d'après Soranus.

Hippocrate faisait contre la douleur des applications d'eau chaude, puis pratiquait la saignée, donnait des clystères et des purgatifs, prèscrivait la ptisane et les bouillies. Il n'approuve pas ces applications de chaleur humide, qui provoquent l'inflammation et allument la fièvre; il reproche à la bouillie d'augmenter le resserrement. La phlébotomie ne doit pas être pratiquée dans les mêmes conditions et surtout il ne faut jamais tirer du sang jusqu'à défaillance. Les purgatifs sont également contraires, ils fatiguent l'estomac et augmentent l'inflammation de la plèvre.

Il fait les mêmes reproches à Dioclès, qui pratiquait la phlébotomie et donnait des médicaments cathartiques.

Praxagoras avait tort de donner au début des astringents (poivre absinthe dans du vin miellé) parce que ces médicaments augmentaient l'inflammation; ainsi que applications chaudes et humides.

Asclépiade est blâmé dans la façon, dont il conseille la saignée et aussi pour administrer des clystères, qui donnent de l'acrimonie.

Thémison eut un bon traitement des pleurétiques; cependant il se trompe quand le quatrième jour il applique des cataplasmes ou des cérats. Il ne faut appliquer les cérats que dans le déclin de la maladie.

Héraclide de Tarente fait usage du clystère dès le second jour et le 3e ou 4e pratique la saignée: ces procédés augmentent l'inflammation.

Pour lui le meilleur traitement est celui, qu'il a décrit d'après Soranus. Il est très „méthodique" plein de menus détails de prescription. En substance c'est un traitement des plus doux. Il ne faut pas augmenter l'inflammation de la plèvre; il faut surtout ne pas débiliter le malade: d'où proscription des clystères et des purgatifs; d'où aussi grande prudence dans la pratique de la saignée.

La Péripneumonie est pour lui un resserrement violent et aigu du poumon avec crachats, soif, fièvre rapide et aigüe. Pour Soranus c'est tout le corps, qui est malade; mais c'est le poumon, qui est le plus

violemment touché. Pour Démétrius de la secte d'Hérophile la péripneumonie était une inflammation totale du poumon ; s'il n'y avait qu'une partie de prise c'était seulement de la pleurésie.

Le traitement de la péripneumonie se rapproche beaucoup de celui de la pleurésie.

D'une façon générale pour les méthodiques la fièvre est comprise dans le relâchement (laxum); il en est qui peuvent être produites par le resserrement (strictum); pour eux c'est l'exception. Aussi sont-ils les adversaires systématiques des purgatifs, qu'ils accusent de faire mal à l'estomac et de déprimer le système nerveux.

A propos de *l'angine* il rappelle la pratique hippocratique ou plutôt cnidienne du „tubage". „Nititur enim immittere fistulam faucibus" quand il y a menace de suffocation. Il rappelle aussi les essais de division de la trachée artère, la laryngotomie, qu'il traite de fabuleux. Cependant à cette époque Antyllus, dont il ne parle pas, pratiquait déjà la trachéotomie par une section transversale (Cf. Paul d'Egine).

Il est un des premiers si non le premier auteur, qui ait donné une description de *l'hydrophobie*, qui est caractérisée par un grand désir avec crainte de boire. La rage peut être transmise par des chats; mais le chien est l'animal, qui la donne le plus fréquemment; il rapporte le cas d'une jeune femme, qui gagna la rage d'un petit chat, qui l'avait mordue. Mulierem in hydrophobicam passionem venisse cui facies fuerit leviter a parvulo catulo lacessita. Il cite encore le cas d'une couturière, qui en raccommodant une Chlamyde, qui avait été déchirée par des morsures de chien enragé, devint elle-même enragée au bout de trois jours. La rage peut mettre un an avant de se manifester. La moyenne de l'incubation serait pour lui de quarante jours.

C'est une affection du corps, mais qui touche aussi l'âme comme chez les furieux et les mélancoliques.

La rage est-elle une maladie nouvelle?

Pour lui Hippocrate en aurait parlé en décrivant les phrénétiques „qui boivent peu". Cette description est un peu vague. Polybe est plus précis quand il mentionne „ceux que fuient l'eau" et qui meurent rapidement. Il fait de Tantale un hydrophobe: Tantale serait pour lui le mythe de la rage. Donc la maladie est connue depuis longtemps et n'est pas une maladie nouvelle.

Nous arrivons aux maladies chroniques, qui sont longuement traîtées dans cinq livres, qui commencent par la description et le traitement de la „*Céphalée*".

Cette affection se traduit par une douleur violente ou de toute la tête ou seulement d'une moitié de la tête, ce qui dans ce cas lui a fait donner

le nom d'hémicranie. Elle peut occuper la racine des yeux, l'occiput, le cou avec irradiation le long de l'épine dorsale, s'accompagne aussi de vertige, lorsque les malades veulent s'asseoir, avec obscurcissement de la vue, nausée et vomissement de bile. Quand l'affection a toute sa violence, les yeux sont rouges et proéminents, les paupières closes ou à moitié closes, évitant la lumière; il y a aussi du larmoiement; une lassitude générale, un dégoût de tout, du tintement des oreilles avec dureté de l'ouïe. Puis des insomnies persistantes ou fréquentes, de la douleur des dents et au commencement de l'accès quelques gouttes de sang viennent par les narines; nous sommes en pleine neurasthénie; rien d'étonnant à ce que le traitement conseillé soit aussi compliqué.

Il prescrit d'abord le séjour au lit dans une chambre médiocrement froide et obscure, la tête un peu haute, le silence, le repos du corps et de l'esprit et l'abstinence d'aliments solides jusqu'au 3e jour. Frictions douces des jointures et fomentation de la tête avec huile froide et verte à laquelle sont incorporées des substances calmantes; cataplasmes, laines impregnées d'huile chaude; vessies demi-pleines d'huile chaude; petits sacs (sachets) de graines chaudes sont la base du traitement général et local.

Si la douleur devient plus forte, on pratiquera la saignée au bras du côté opposé à la douleur (dans la migraine). On pourra aussi appliquer des ventouses sêches ou scarifiées sur la tête préalablement rasée ou encore des sangsues. S'il y a constipation on donnera un clystère. Au déclin de l'accès applications de malagmas (diachylon) et de cérats avec constitution d'une régime variée: cervelles de porcs ou de chèvre, poissons tendres, petits pigeons, petits poulets; légumes: concombre, mauve, bette à l'eau ou à l'huile avec du garum. Avant les repas gestation dans une litière sans mouvement violent, la tête un peu haute. Puis promenade et frictions avec lavage de la tête, parce que par le mouvement le corps aura été relâché et agité par l'ouverture plus facile des pores; car il faut savoir, que le mouvement relâche ce qui est resserré et facilite l'expulsion des produits excrémentiels „*Etenim motu densa laxantur, et retenta tenuantur.*"

Quand le déclin sera plus accusé on prescrira un bain.

Dans un autre diatriton on donnera un peu de vin avec de l'eau.

Puis quand la douleur de tête sera calmée, pendant longtemps il faudra faire oublier aux patients les heures du retour des accès; aussi faut-il pendant un certain temps les laisser au repos. Il faut éviter tout ce qui peut rappeler l'accès: la chaleur exagerée, l'indigestion, les plaisirs vénériens, l'abus des boissons ou la trop longue mastication d'un aliment dur ou préparé avec raffinement, les parfums excitants, les bains trop

chauds, les cris violents, la colère, la constipation et surtout après le repos la rétention des gaz, qui peut donner une certaine oppression, qui s'étend jusqu'à la tête.

Dans le retour des accès le traitement sera le même et dans l'intervalle on aura recours à la gestation en chaise à porteur, puis aux promenades; on permettra la lecture avant la promenade, la lecture à haute voix, puis les exercices avec l'onction, qui remuent le corps et le guérissent: on fera courir les malades avec leurs vêtements ou nus après avoir été oints. On les fera s'exercer à la lutte avec un professeur, qui leur commandera certains exercices particuliers.

Nettoyage de la bouche, frictions des articulations, bains alterneront les jours suivants. Quand le corps sera au repos on donnera de l'eau à boire; puis des aliments faciles à digérer, de valeur moyenne (*μεσηυ υλην*). Du vin léger en petite quantité. Et en même temps que nous alimentons, nous ajoutons le délassement de l'esprit „*animi laxatio*" que les Grecs appellant *διαχυσις*; plaisanteries, farces dosées avec art et modération. Mais tout cela n'est que le prélude „*des cycles*" dont l'application permettra de rendre définitivement le malade à la santé.

Ces cycles peuvent être assimilés à ce que nous appelons aujourd'hui des cures. Cures successives, qui n'ont pu germer et s'épanouir que dans une civilisation vieillissante, chez des oisifs, que l'oisiveté avait menés à l'intempérance puis à la neurasthénie. Nous n'étions plus aux temps de la Rome antique, qui se passait de médecins. Il distinguait deux cycles le cycle résomptif et le cycle métasyncritique.

Cycle résomptif. Le premier jour le malade était alimenté très légèrement et ne buvait que de l'eau; si même il pouvait le supporter, on le faisait s'abstenir de toute nourriture; le second jour on lui faisait faire quelques mouvements et on l'oignait d'huile: puis on l'alimentait en lui donnant seulement le tiers de ce qu'il avait l'habitude de manger et de bien digérer. Parmi ces aliments nous donnons le pain léger et fermenté, puis des oeufs, des légumes: bettes, concombres, mauves, endives, oignons, poissons tendres; petits oiseaux: grives, becfigues; cervelles de porc, de chèvre, puis on ajoutera au tout de quelques jours un second tiers de la ration habituelle avec grives, becfigues, pigeons, poulets; pour trois ou quatre jours après le dernier tiers de l'alimentation habituelle: pain, puis animaux des champs, lièvre, chevreuil; puis du porc tendre à l'eau ou plus élégamment avec de l'aneth et du sel; enfin du vin modérément avec de l'eau. On combinera avec ce régime la gestation et les exercices.

C'était un régime des plus salubres pour les gens portés à l'intempérance. Après le cycle résumptif on mettra en oeuvre le *cycle métasyncritique* qui remettait en état les pores et qu'on appliquait ou en partie ou complet.

Le premier jour abstinence d'aliments; le second jour gestation modérée, onction du corps et si la maladie le permet: bain; pain le $^1/_3$ de la ration habituelle, aliments salés cuits, grillés, câpres imbibés de moutarde, olives nouvelles; éviter ce qui alourdit la tête: porreau, ail, champignon, vin; puis au bout de quelques jours salaisons, cervelles et poissons. Puis un second $^1/_3$ de pain: des légumes; cervelles et poissons tendres pendant trois ou quatre jours. Nous arrivons à donner la ration de pain ordinaire avec volatiles et viande de porc. Enfin si nous voulons faire des changements, nous donnons le pain $^1/_4$ pas $^1/_4$ et à chaque fois institutuons un régime de substances de qualité moyenne (oeufs, poissons, légumes) un régime de volatiles, un régime d'animaux agrestes (lièvre, chevreuil) un régime de viande de porc. Cependant il faudra varier et donner certains jours des aliments acres et salés (drimiphagia) par exemple du poisson tantôt de la sardine, tantôt du jeune thon — pour les substances de nutrition moyenne: des grives, des becfigues, nourris de millet, des poulets, des pigeonneaux; ne pas oublier les pommes, qui ne gonflent pas; pendant le régime de la viande de porc on donnera aussi des légumes.

Enfin pour remettre les choses en état, quand on aura passé par la drimyphagie on instituera le cycle du *vomissement* „erit alius adhibendus solo ex *vomitu*"; c'est une façon grossière et primitive de laver l'estomac. Le malade se fera d'abord vomir avec de l'eau chaude de raifort; puis se mettant les doigts dans la bouche il essaiera de rendre tout ce qu'il a ingéré; par là dessus il boira beaucoup d'eau pour laver l'estomac et éteindre les restes de l'inflammation et ayant provoqué un vomissement, il boira de nouveau; et cela trois ou quatre fois jusqu'à ce qu'il rende une eau limpide. Après il se promènera un peu, puis il boira deux cyathes d'eau chaude et on le couchera. A ces différentes cures il faut encore joindre, ce qu'il appelle les *adjuvants locaux:* raser la tête, puis y faire des applications de poudre de nitre et la frotter ou faire des fumigations: Ventouses au cou, au dos, à la tête. Onguents et frictions aux jambes, à la poitrine, au dos, du cou aux fesses, le long de la colonne vertébrale. Pour que le malade ne se refroidise pas, les frictions seront faites par deux personnes à la fois; on donnera ensuite un bain; on conseillera encore de ces violentes aspersions d'eau que les Grecs appellant cataclysmes, d'eau chaude, puis froide (douche, douche écossaise); les eaux naturelles, la natation, la navigation: par ces différents moyens „les pores du corps s'ouvrent et chassent pour ainsi dire la matière de l'affection et lorsqu'elle est chassée une matière nouvelle, naturelle lui succède."

Il condamne les purgatifs, qui démolissent l'estomac et font mal à tout le système nerveux „*ex quibus stomachus inficitur et omnis nervositas vitiatur*". Il ne veut pas non plus des cautères.

Après la céphalée des neurasthéniques et la migraine ordinaire avec ou sans vertige, il décrit la *migraine ophtalmique* „de Scotomaticis". Les anciens l'appelaient une petite épilepsie. Ceux, qui sont atteints de cette affection, sont pris subitement d'obscurcissement de la vue, avec obnubilation des sens et vertige, qui leur fait croire que tout se meut autour d'eux. Puis ils voient devant eux des trainées semblables à des taches de marbres 1); avec lourdeur de tête, tintement d'oreilles, sueurs, etc.

Il distingue déjà l'épilepsie de l'hystérie (suffocation de matrice) par la présence d'écume à la bouche et aux narines, qui manque dans cette dernière affection. „Sed discernuntur quod in ultima accessionis parte, per os atque nares *spumarum* fluore non afficiantur." Autrement il confond les convulsions infantiles avec l'épilepsie, ce qui n'est pas très éloigné de l'opinion de certains neuropathologistes contemporains.

Le traitement se rapproche beaucoup de celui de la céphalée: il conseille aussi la douche „aquarum illisio, qua patienter partes *percussae* mutari cogantur" et l'usage de l'hellebore; l'exposition au soleil (ηλιωσις) — *Sole corpus torrendum* — la tête couverte.

Pour lui l'épilepsie est une affection de resserrement, qui agit sur les nerfs, sur le système nerveux; il faut donc éviter tout ce qui peut augmenter le resserrement; il faut aussi proscrire tous les médicaments bizarres tels que sang de tortue, le coeur de lièvre et de chameau; les médications irrationnelles comme la castration: *Eunuchismus vires ampulat, non epilepsiam solvit.*" Et à cet égard affirme les principes de sa méthode: *Etenim neque ex occultis causis, quas graeci αδηλους αιτιας vocant rationes ducunt, neque ex aliqua contagione sive tentatione, ut Empirici volunt, approbata in usum venerunt medicinae.*" En somme pour les méthodiques l'usage rationnel des médicaments et des médications ne doit pas être basé ni sur les causes occultes (dogmatisme) ni sur l'expérience (empirisme); il faut s'en rapporter aux points communs que présentent les maladies: le *strictum*, le *laxum* et le *mixtum.*

Il décrit la *Manie*, qui se traduit par un dérangement des facultés mentales caractérisé soit par de la colère, soit par une gaieté soit par une tristesse ou par des craintes exagérées. C'est une affection de tout le système nerveux avec prédominance de la tête. „*Patitur autem omnis nervositas... magis tamen caput.*"

La Mélancolie ou plutôt *l'hypocondrie* est très bien décrite avec son désir et de vivre et de mourir, avec ces soupçons, ses craintes d'embûches, ses pleurs et ses murmures sans motif, puis ses alternances de tristesse et de gaieté et après le repas le gonflement des hypocondres, la sensation de froid aux articulations, les petites sueurs à la peau, les

1) μαρμαρυγας (Graece).

brûlures de l'estomac, la lourdeur de la tête, la teinte verte et noirâtre de la peau, l'amaigrissement, la débilité, les éructations, etc.

Pour lui la mélancholie se distingue de la phrénésie par son siège: la phrénésie à son siège dans le cerveau, la mélancholie vient de l'estomac (hypocondrie).

In ista principaliter stomachus patitur, in furiosis vero caput.

Dans la *paralysie*, affection chronique, opposée à *l'apoplexie*, affection aigüe, il distingue la paralysie motrice et la paralysie sensitive, étudie les différentes paralysies, conseille contre la paralysie de la vessie le cathétérisme; contre la paralysie motrice la rééducation des mouvements. Pour la face faire mouvoir les sourcils, les paupières; pour la langue „producendo utique conducendo" pour la parole faire prononcer certains mots certaines exclamations; pour les membres il décrit un appareil composé d'une poulie à laquelle s'adaptaient les bandes, avec lesquelles on soulevait ou on aidait à soulever le pied, la jambe, la cuisse du paralytique.

On usera aussi des différents cycles et des remèdes adjuvants: l'exposition au soleil, le corps oint d'une substance grasse; ou bien encore les bains de sable au bord de la mer; enfin l'usage des eaux thermales de Padoue, de Veies, de Sinigaglia, du Brutium; les eaux Albulae près de Rome: enfin la douche.

„Item aquarum ruinis partes in passione constitutae sunt subjiciendae, quus graeci *καταχλυσμας* appellant, plurimum etenim earum *percussiones* corporum faciunt mutationem."

Dans la douleur de dents, discutant l'action des remèdes anodyns, il prétend que ces médicaments n'enlevent pas la douleur, mais empêchent seulement de la sentir. „Sensum, non dolorem auferentia."

Il décrit longuement les différentes hémorragies, qui peuvent se produire par la bouche et discute leur diagnostic différentiel pour arriver à la phtisie.

D'une façon générale c'est le vinaigre, qui est pour lui le meilleur des hémostatiques en gargarisme, en collutoire, en boisson parce qu'il a une propriété avantageuse et glutinante „conducibilis atque glutinantis virtutis".

Quant à la *phtisie* „phthisica passio", appelée encore *phtoë*, parce qu'elle amène une consomption du corps, elle est précédée le plus souvent d'une petite toux déjà ancienne ou d'un catarrhe ou de ce qui a pu déchirer les profondeurs du poumon; déchirure legère puis ulcération, avec production de pus, qui ne sèche pas. Parmi les symptômes: une petite fièvre latente, qui *souvent commence au déclin du jour* et qui se calme à l'aurore comme le confirme une toux plus fréquente au commencement et à la fin de la nuit; toux accompagnée de crachats sanieux plus petite d'abord chez ceux, qui ont eu auparavant une hémorragie; il s'y mêle un peu de salive. Chez ceux qui ont eu d'abord des crachats

sanglants (les Grecs disent *αιμαλοπα*) ces derniers déviennent feculents, puis livides, blancs et purulents, doux ou salés: la voix est rauque ou aigüe avec difficulté de l'inspiration, les joues sont rouges et le reste du corps d'une couleur de cendre; les yeux ont un aspect mauvais, le corps tout entier s'amaigrit et des membres et du visage. Chez quelques uns il se produit un sifflement ou un râle du thorax, puis avec les progrès de l'affection de la sueur limitée aux parties supérieures jusqu'à l'extrémité de la poitrine; du dégout des aliments, une soif exagérée; chez certains de la pesanteur du poumon ulceré, dont parfois des fibres sont rejetées par les crachats; chez d'autres une douleur pongitive: le pouls est faible, serré, puis formicant (*μυρμηκιζοντα*) les extrémités des doigts s'épaississent et les ongles se recourbent (*ρυπωσις* des Grecs). Viennent ensuite le gonflement des pieds, des alternatives de froid et de chaleur au niveau des jointures; le bout du nez pâlit, les lobules de l'oreilles deviennent froids. Puis l'affection s'aggravant, il se produit par le ventre un flux de matières blanches et non digérées causé par la débilité des fonctions digestives naturelles.

Il conseille comme médicaments la décoction de marrube; puis le vin scillitique additionné de miel, de gomme, de mélilot et de réglisse; le diacodion (pavot) la thériaque et le mithridat, qui ont une propriété desséchante et reconstituante *„quae in semet habent siccandi atque recorporandi virtutem"* puis il insiste surtout, ce qui peut redonner de la force: les voyages en mer, la lecture, les exercices de la voix après avoir institué différents cycles.

Il mentionne dans les affections *de l'estomac* la dureté, la dureté ligneuse *durities, ligneus sensus;* la flatulence caracterisée par des eructations et le bruit de clapotement „sonus in interioribus liquidorum tanquam semi-pleni-folliculi, errante vento per inania."

Parmi les médicaments employés citons l'hiera (Thémison), la thériaque puis la natation, la douche, les eaux naturelles de Cutilie et de Nepi en boisson et en bains, les exercices, la navigation, etc.

A propos des affections *du foie* et des cholagogues il s'emporte contre la specificité des médicaments, pour lui: „Toutes les parties du corps sont communes, quand elles sont affectées de la même maladie; et les propriétés des médicaments sont determinées non par la nature du lieu affecté, mais par le *genre de l'affection.*"

Il étudie longuement *l'hydropisie*, qui peut survenir à la suite de cachexie; de fièvres lentes; de dureté ou de consistance pierreuse du foie, de la rate, de l'estomac du péritoine, de la matrice (tumeurs); de dyspnée (affection cardiaque); de flatulence de l'estomac, du colon; des affections du ventre, de la dysentérie; mais qui le plus souvent vient „ex duritate jecoris". Il

distingue l'ascite de la tympanité. *L'ascite*, qui est le gonflement du ventre, est caractérisée par le son d'un liquide remué par les mouvements du corps, son comparable à celui d'une outre demi-pleine d'où son nom. (*ασκος* veut dire outre). Par les changements de position le liquide se déplace et est plus abondant dans les parties déclives et sur les côtes. Dans la *tympanité* le gonflement du ventre est plus arrondi et est surtout apparent à la région de l'estomac; quand on le frappe avec la paume de la main il se fait une résonnance analogue à celle d'un tambour (tympanon) d'où son nom.

Il discute longuement dans le traitement l'opportunité et la valeur de la paracentèse, qui se faisait avec une sonde de femme et conclut en disant „At vero paracentesis etiam per se plurimum medetur."

Chez les gens atteints *d'affection de la hanche ou du muscle psoas* (psoadici) il conseille les cautères et la vésication: c'est une affection tenace, qui ressortit au resserrement „Etenim Ischiadica passio vehementi atque difficili strictura confecta perspicitur."

Il décrit *l'arthritis*, puis la *podagre* qu'il traîte par des scarifications, des ventouses sèches ou scarifiées des sangsues; des applications de grande consoude, des onguents, des cérats; puis la promenade, les exercices, les haltères; et les différents cycles, l'exposition au feu, au soleil, les bains de sable, les eaux Albulae ou de Cutilie. Il discute toujours sur l'opportunité du traitement, qui consiste à distinguer les laxatifs des astringents, c'est aussi que la Phlébotomie emplit les parties malades, comme l'habitude du vin coupe les nerfs. *Cum vinolentia nervos amputet, phlebotomia patientes impleat partes.* Il ne faut donc pas dans la goutte pratiquer la phlébotomie au pied.

Le traité des maladies chroniques se termine par l'étude et le traitement de la *Polysarcie*, caractérisée par une production exagérée de chair, accompagnée de lenteur des mouvements, de lourdeur, de débilité et d'essoufflement et de sueur à la suite d'une petite course au point que les malades se sentent comme suffoqués et qu'ils ne peuvent porter que des vêtements légers.

Il y a deux modes de traitement: l'un qui consiste à empêcher que le corps ne se nourrisse trop et qui a pour base une gestation rapide et l'administration des aliments peu nourrissants et en petite quantité; l'autre qui consiste à employer les différents cycles résumptifs.

Il insiste surtout sur les exercices nombreux et persévérants; la course, l'équitation, la lecture, la friction sèche, puis les différents exercices qui se font dans les gymnases: puis l'exposition au soleil, à la flamme d'un foyer, aux charbons, aux vapeurs sêches, qui provoquent la sueur; les bains chauds, qui relâchent beaucoup le corps et les bains froids, qui le

resserrent; les bains de sable au bord de la mer, la natation, les eaux naturelles, les bains, auxquels, quand la sueur est arrivée, on ajoute du sel: sel ordinaire ou sel de saumure; puis la friction avec du nitre pilé (Zegma des Grecs).

En outre donner peu d'aliments solides, pas de liquide avant le repas et peu pendant. Quelquefois du vin austère; comme aliments de l'épeautre. De l'amidon, du lait, des noix, de la cervelle, des oeufs; il défend les poissons tendres et gras; conseille le pain froid et fermenté, des aliments secs. „Specialiter siccus probandus est cibus." Des légumes, des poissons durs, des plus secs, des oiseaux ou des animaux des champs: lièvre et chevreuil, enfin de la chair de porc, qui est depuis longtemps desséchée dans du sel 1). Ne donner qu'une sorte d'aliments et après qu'on ne dorme pas. Il conseille encore le vomissement à jeun, la drimyphagie; puis les substances qui font uriner: l'asperge, le panais, l'ache, le fenouil, la carotte, la férule et ne veut ni de la saignée ni des purgatifs, ni des clystères, ni du vomissement vespéral, ni du coit avant le repos et après le bain, conseillés par certains médecins: cette médication conduit à la cachexie.

De ce court exposé nous pouvons conclure:

1⁰. Que l'oeuvre de Caelius Aurelianus est d'une très grande importance pour l'histoire de la médecine, puisque nous y trouvons la critique et l'exposé des idées et de la pratique des médecins les plus célèbres depuis Hippocrate jusqu'à Soranus d'Ephèse c. a. d. depuis le siècle de Péricles jusqu'à Trajan ou Hadrien, pendant une période de 600 ans environ.

2⁰. Que la secte méthodique a la première fait entrer dans l'étude et le traitement des maladies un facteur nouveau, le système nerveux „nervositas" qui a sous sa dépendance l'état de santé par le maintien de la tonicité de *l'eutonie;* et que dans le traitement il faudra surtout viser à ne pas déprimer ce système nerveux.

3⁰. Que le premier, Caelius Aurelianus au IIe siècle de notre ère, a écrit un traîté didactique à la façon des traités modernes; qu'il a aussi le premier écrit sur les maladies chroniques, dont il n'était dans les ouvrages antérieurs parlé qu'incidemment.

4⁰. Qu' enfin par le traitement méthodique de ces affections il nous a laissé des documents très précieux sur la façon, dont les médecins de l'époque instituaient les régimes, et se servaient des agents physiques, qui reviennent en honneur aujourd'hui: sports, frictions, exposition au soleil, bains de sable etc. et de certaines pratiques thérapeutiques contemporaines telles que le lavage de l'estomac et la rééducation des mouvements.

1) Il ne semble pas, que la viande de mouton et de boeuf fut en usage à cette époque chez les Romains.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. HISTOIRE DE LA MEDECINE.

ALLEMAGNE.

J. B. Listing. *Beitrag zur physiologischen Optik*, herausgegeben von O. Schwarz, *1905*. Ostwald's Klassiker der exakten Wissenschaften No. 147. Leipzig, W. Engelmann, 58 pp. 1 Bildnis, 2 Tafln.

C'est la reproduction du travail de Listing, paru en 1845 dans les *Göttinger Studien*, avec remarques par Schwarz, une notice biographique et le portrait de Listing. On ne lit pas assez ce travail fondamental; Listing et Gauss sont les promoteurs de la dioptrique du dix-neuvième siècle; c'est dans leurs travaux qu'on trouve l'emploi des termes ligne de visée, points cardinaux etc. On ignore souvent que ce qui passe en ophtalmologie comme „oeil réduit de Donders" se rencontre pp. 17 et 18 chez Listing. Ajoutons qu'en dernière analyse cet oeil fut indiqué, plus ou moins, par *Huyghens* († 1695) (Opuscula posth. t. I, prop. 31), qui prit une seule surface réfringente, pas de cristallin à l'intérieur; son oeil artificiel était rempli d'eau, un diaphragme représentait l'iris; l'oeil de Huyghens fut reproduit par *Smith* (1738) (éd. franç. 1767, t. I, page 22, pl. IV, fig. 42); la cornée au point nodal mesure un quart de la longueur totale. Ref. ne possède pas les oeuvres de Huyghens; la figure de Smith a une longueur de 33 millimètres. L'édition de Schwarz permet à tout oculiste de se procurer pour une bagatelle cet ouvrage que chacun doit posséder.

Pergens.

ITALIE.

Modertino del Gaizo, Professor der Geschichte der Medizin in Neapel.

1. *Della vita e delle opere di Michele Troja.* Memoria prima. Estratto dagli Atti della R Accademia Medico-Chirurgica di Napoli Anno LII, 1898. Napoli 1898, pp. 67 in 8o.
2. *Michele Troja e le opere di lui esaminate in rapporto al movimento storico della fisiopatologia delle ossa.* Memoria seconda. Ebda. Anno LIII. N. IV. Napoli 1900, pp. 73 in 8o.
3. *Della vita e delle opere di Michele Troja.* Memoria terza. Ebda 1905. N. II, pp. 59 in 8o.

In vorliegenden drei, eine Summe gründlichster Detailforschung bietenden Abhandlungen ist ein grosses und gutes Stück der Lebensarbeit unseres berühmten Neapeler Medizinhistorikers niedergelegt. Sie betrifft den bekannten

Urheber denkwürdiger Untersuchungen über Knochenregeneration, den Erfinder der elastischen Katheter und den ersten Dozenten der Ophthalmologie als Sonderdisziplin. Die Abhandlungen 1 und 2 sind bereits in unserem „Janus" (cfr. IV., 1899, p. 91 und V., 1900, p. 197) angezeigt; es muss auf diese Referate verwiesen werden. Mit der nun hinzugekommenen „Memoria terza" hat del G.'s schöne Studie einstweilen ihren Abschluss gefunden. Während in den früheren Veröffentlichungen Troja's Leistungen in der Physio- und Pathologie, sowie in der speziellen Pathologie gewürdigt worden sind, soll nunmehr das Bild von Leben und Leistungen des grossen Meisters noch nach anderer Seite gezeichnet und damit vervollständigt werden. Es handelt sich in den 4 Kapiteln des vorliegenden dritten und Schlussteiles: 1. Um die Darstellung der Erfahrungen Troja's über den Tod durch Asphyxie nach seiner bezüglichen, 1778 im Journal von Abt Rozier veröffentlichten Schrift, wobei gleichzeitig vergleichende Streiflichter auf die Ergebnisse der Arbeiten von Carminati (1777), Portal (1774), C. Bernard (1869—70) über denselben Gegenstand fallen und eine ausgezeichnete Inhaltsanalyse der erstgenannten Schrift T.'s geliefert wird. 2. Unterzieht del G. die Verdienste T.'s um den ophthalmologischen Universitäts-Unterricht in Neapel (1779—1811) einer eingehenden Betrachtung (pp. 18—30), wobei Vorlesungs-Kataloge und die okulistischen Abhandlungen T.'s selbst die erforderliche literarische Unterlage bieten. 3. Behandelt del G. in analoger Weise T.'s Leistungen auf dem Gebiet der Urologie (1785—1793) unter vergleichender Uebersicht über die älteren, seit Mariano Santo (1522) gewonnenen Erfahrungen und unter Berücksichtigung der inneren Therapie, für welche Troja u. A. auch Mineralquellen von Neapel und aus der Umgebung speziell als steinlösende Mittel empfohlen hat (p. 30—39); endlich ist 4. im Schlusskapitel T. auch als eifriger Förderer der Pockenimpfung in seinem Vaterlande zu seinem Recht gekommen (p. 39—46). Mit Recht hebt del G. die Tatsache hervor, dass Troja eine Zeit lang Leiter der ersten Pockenimpfungsanstalt in Sizilien gewesen ist. Es folgt nun der gelehrte Apparat, der wie bei allen Arbeiten del G.'s sehr gründlich ist und diesmal den Umfang von 6 Seiten mit 108 Fussnoten erreicht. Schliesslich vervollständigt der Autor seine Abhandlung noch mit einigen Documenten und Belegen, die z. T. den Briefwechsel Troja's betreffen, aus dem einige Proben mitgeteilt werden. Die Fülle der Einzelheiten und namentlich von solchen, die bisher in den biographischen und historischen Werken fehlten, ist gross. Leider ist es unmöglich, sie im Rahmen dieser kurzen Anzeige zusammenzustellen. Die drei Abhandlungen bilden ein abgeschlossenes Ganze, mit dem sich der hochverehrte Herr Verfasser ein bleibendes Verdienst um die Literaturgeschichte unserer Wissenschaft erworben hat. Es sei übrigens noch daran erinnert, dass del Gaizo ebenfalls im Jahre 1900 eine kleine, 15 Seiten lange Abhandlung über die Experimente Troja's betreffend die Knochenregeneration in der „Rivista di fisica, matematica e scienze naturali" in Pavia publiziert hat.

Pagel.

SUISSE.

La médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, par le Dr. LÉON GAUTIER. (Vol. in 4o de 696 p. avec 11 portraits hors texte Mém. et Doc. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève, vol. XXX et tirage à part. Jullien & Georg et Cie., Genève 1906).

Das Buch, die Art wie es entstanden ist, zeigt dem Medikohistoriker, von welcher Bedeutung es ist, dass er sein Material so ordnet und sichtet, dass auch nach seinem Tode dasselbe verwendet werden kann, so dass die Geschichte der Medizin, die Menschheit, der Früchte seiner Arbeit nicht verlustig geht.

Dr. Gautier erzählt in seiner Vorrede, dass schon vor 40 Jahren *Dr. André Duval* den Gedanken erfasste, die medicinische Geschichte Genfs den Epigonen darzulegen, durch Darstellung der Biographie der Genfer Aerzte, Chirurgen, Apotheker und der Verordnungen der Vorzeit. Erkrankt, konnte Duval nicht das nötige Archiv und Quellenstudium zu Ende führen, und übernahm 1885 auf seinen Wunsch *Dr. Gautier* diese Arbeit, welche er jetzt, nach 20 Jahren, beenden konnte. *Duval* entwarf den Plan des Gebäudes, *Dr. Gautier* hat allein den Bau ausgeführt, der vor uns steht. Geburts-, Sterberegister, Kriminalprocesse, Testamente, Bürgerverzeichnisse, kurz, alle Dokumente der Archive mussten durchstöbert werden, bis diese medicinische Monographie einer kleinen Republik vollständig war. Wenn ein praktischer Arzt eine solche Arbeit durchführen kann, so zeugt dies von Liebe zur Wissenschaft und grosser Energie.

Genf hat, wie Gautier hervorhebt, eine vermittelnde Rolle gespielt, da während der von ihm beschriebenen Zeit keine Universität vorhanden war. Aber, wie Genf als Handelsstadt den Verkehr zuischen Frankreich, Deutschland und Italien vermittelte, so vermittelte es auch den geistigen Verkehr.

War schon zu Karls des Kühnen Zeit Genf ein Stapelpunkt flandrischer und englischer Waare, später, unter der Reformation, ein Zufluchtsort von Protestanten aller Länder, so ging Hand in Hand mit dem kaufmännischen Verkehr der *wissenschaftliche.* So wurde schon 1798 von *Odier* die Impfung mit der Jennerschen Lymphe empfohlen, nachdem 1750 der Chirurg *Daniel Guyot* die Impfung mit dem Inhalt der *Pockenblattern* empfohlen hatte (1721 durch Lady Montague—Wortley in England eingeführt). *De Garro* in Wien impft 1799 seine drei Kinder mit einem ihm von *Pearson* in London gesandten Faden, der mit Kuhpockenlymphe getränkt war.

Kurpfuschertum, Verwertung der Politik um lästige Kollegen los zu werden, Gesundheitspolizei 1569, alles ist peinlich in diesem Werke verzeichnet. Eine Leichenschau vom 5 Mai 1533, ein Reglement für Leproserien von 1466, ein (naturgemäss unvollständiges) Verzeichniss aller Aerzte Genfs seit 1235, mit Angabe ihrer eventuellen Publicationen, ihres Lebenslaufes vervollständigt das hervorragende Werk.

Genf, 23/4, 06. DR. NAEGELI-ÅKERBLOM.

REVUE DES PÉRIODIQUES.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

Opinions anciennes sur la fièvre jaune. (Editorial du *Medical Record*, 17 mars 1906, p. 427).

Peu de maladies, dit l'auteur de l'article, ont motivé plus que la fièvre jaune des discussions passionnées touchant l'étiologie, la transmission, le traitement et la prophylaxie.

Dans une conférence faite le 25 janvier 1906 devant les anciens élèves de l'université de Maryland, le Dr. James Carroll a passé en revue les vieilles épidémies de fièvre jaune de Baltimore. Il a rappelé que Nathaniel Potter, disciple de Rush et devenu professeur à l'université de Maryland, avait soutenu dès 1793 que la fièvre jaune n'était pas contagieuse, tout en faisant remarquer qu'il était alors le seul à soutenir cette opinion. En 1797, même opinion manifestée par John Davidge, de la même Ecole. Enfin en 1794, Drysdale faisait remarquer la multiplication des moustiques en temps d'épidémie, et en même temps que la maladie, meurtrière dans la basse ville, sur les bords de la rivière de Baltimore, disparaissait et perdait rapidement toute virulence dans la haute ville.

En 1819 le Dr. Reese constatait enfin que seuls contractaient la fièvre jaune ceux qui entraient *pendant la nuit* dans les chambres des malades. Cela, dit James Carroll, s'accorde absolument avec ce que nous savons des habitudes du *Stegomyia*, qui ne se déplace qu'au crépuscule. Enfin, l'influence des vents avait été reconnue, et on se l'explique encore par le vol des moustiques emportés à distance.

En résumé, James Carroll, voit des précurseurs dans les médecins qui exerçaient à Baltimore à la fin du 18e siècle, et conclut que leurs idées furent d'accord, cent ans avant, avec celles qui règnent aujourd'hui. Mais la critique historique n'est pas toujours juste.

G. Treille.

Reis, Wiktor. Oculiste à Léopol (Lemberg). *Quelques observations oculistiques dans l'art italien.* (Nouvelle iconogr. de la Salpêtrière XIX. 1., p. 120—127., janv.—février 1906).

Der neue Jahrgang der rühmlichst bekannten, von Charcot und seiner Schule begründeten Zeitschrift hat sein äusserliches Gewand etwas geändert. Aus dem Titelblatt und einem „Avertissement" erfahren wir, dass fortab die Zeitschrift unter dem besonderen Patronat der Société de neurologie de Paris erscheinen und sich der Mitarbeit einer Reihe von Mitgliedern dieser bedeutenden Körperschaft zu erfreuen haben wird. Im übrigen ist die Zeitschrift ihrer Gewohnheit treu geblieben und bringt auch am Schluss des vorliegenden Heftes einen (von 2 Figurentafeln erläuterten) schönen medizinisch-kunsthistorischen Aufsatz. Er betrifft Beobachtungen über die Plastik des menschlichen Auges an dem Gemälde des Niccolo Alunno da Foligno

von 1465, das die Krönung der Jungfrau zum Sujet hat. Auf diesem Gemälde befinden sich auf einem reich vergoldeten Grunde byzantinischen Stils die Gestalten mehrerer Apostel, die W. im einzelnen beschreibt, um dann anknüpfend an den Ausspruch des bekannten Anatomen Zinn, eines Schülers von Haller, aus dem Jahre 1784: „Bulbus visi bulbi feminae semper major est, etsi femina virum statua forte aequet", eine Behauptung, die angeblich auch von Soemmering 1801 bestätigt worden ist, in Uebereinstimmung mit den 1892 veröffentlichten Ansichten von *Greeff* („Studien über die Plastik des menschlichen Auges etc.", Arch. f. Anat. u. Physiol.), von *Conze* („Darstellung des menschlichen Auges in der antiken Sculptur" Sitzungsber. d. Akad. d. Wissensch. zu Berlin), von *Magnus* („Darstellung des Auges in der antiken Plastik", Beitr. zur Kunstgeschichte N. F. XVII.) sowie von *Schmidt-Rimpler* („Das Auge und seine Vorstellung in Sculptur und Malerei") jene ältere Lehre von Zinn zu widerlegen resp. ihre Unrichtigkeit nachzuweisen. Es schliessen sich daran eingehende komparativ-kritische Erörterungen über diesen Gegenstand, bezüglich deren auf das Original verwiesen werden muss. Sie betreffen hauptsächlich Werke von Michelangelo. Von diesem grossen und vielseitigen Künstler befinden sich in der Vaticana (Cod. 3211) noch eigenhändig geschriebene Dichtungen. Die 3 letzten Blätter von ihnen enthalten einen besonderen Abschnitt unter dem Titel: Secreta vera ad oculos mit bemerkenswerten diagnostischen und therapeutischen Angaben. Nach W. stammen sie aus den letzten Lebensjahren von Michelangelo. Einige Auszüge daraus teilt W. mit. Uebrigens ist dieser Tractat des Michelangelo bereits von dem verdienten Augenarzt Hofrat Berger in München († 16. 3. 1901.) veröffentlicht worden. (München 1877).

Pagel.

GÉOGRAPHIE MÉDICALE.

Sur les critériums fournis par l'examen somatique, à l'égard de l'aptitude au service dans la marine militaire Italienne, par *L. Sestini*, Méd. Mil. de la Mar. d'Italie. (*Annali di Medicina navale* Anno XI, 1905, vol II f 5 pag. 473—551).

L'auteur a réuni nombre de données anthropométriques d'aspirants au service militaire; des garçons de 15 à 19 ans. Il en conclue qu'il est illogique de fixer des mesures et des rapports somatiques comme valeurs-limites appliquables à tous les aspirants.

On doit avant tout tenir compte de *l'âge* des aspirants. Le rapport entre la stature et la circonférence de la poitrine (stature: thorax) est une valeur trop variable et sans utilité pratique jusqu'à la 17me année. Le rapport entre la stature, et le poids du corps (stature: poid) est de même une donnée très variable à cause des nombreuses influences, en partie volontaires, qui peuvent modifier le poid. Ce rapport ne devrait jamais servir comme critérium d'aptitude. Puis il est tout à fait illogique de fixer des mesures-limites absolues, p. ex. pour le thorax, appliquables universellement à tous les aspirants; il

faudrait fixer un minimum pour l'âge de 15 ans et puis élever ce minimum proportionellement pour les âges successives.

En suite doit-on tenir compte de la classe sociale des aspirants.

A ce propos l'A. relève qu'il faut avoir des exigences plus sévères pour les garçons des classes sociales plus élevées, car: „quelqu'un qui pourrait „représenter un bon élément s'il provint de la classe ouvrière, représente un „organisme moins bon s'il appartient à la classe aiséé". — L'A. déclare de n'être pas encore réussi à fixer les valeurs différentielles moyennes, appliquables aux différentes classes sociales.

VAN RIJNBEEK.

Casuistique de l'Oedème de Quinke par *E. del Vecchio,* méd. mil. de la R. Marine d'Italie. (*Annali di Medicina navale.* Anno XI 1905 vol II f 6. p. 661—670).

Il s'agit d'un méchanicien de la marine militaire d'Italie.

Anamnèse. Héridité; famille de la mère, saine; dans la famille du père il est constaté des cas d'apoplexie, de tuberculose et de maladies de coeur. Le père est sain, la mère est très nerveuse, souffre de fortes céphalées, a un vice cardiaque. Frères et soeurs plus jeunes, sains. *Jeune âge.* Constipation habituelle grave. Céphalées habituelles. *Précédents.* Point de maladies graves. Point d'infections vénéréennes, point de lues. Depuis 10 ans le sujet souffre de vertiges, et de convulsions, consécutives à des chagrins. Depuis 5 ans le sujet a observé qu'entre deux accès de convulsions il se formait sur son corps des petites tuméfactions édémateuses localisées, circonscrites, qui se formaient rapidement pour disparaître de la même manière, saus causer aucune souffrance.

Status praesens. Le sujet se présente comme un individu normal. Organes internes normaux. Le pouls est lent: 54 par minute. Point d'albumine dans l'urine.

Le sujet arriva à l'observation de l'A, pendant un accès d'oedème; s'étant couché le soir du 22 mars 1903 parfaitement bien portant il se leva le lendemain avec la moitié droite de la face fortement gonflée; la lèvre supérieure était devenue énorme, l'oeil droit tout caché par la tuméfaction de la joue et de la région sous-palpébrale. Le lendemain la tuméfaction était entièrement disparue.

En se basant sur les données anamnestiques citées, l'A. penche pour la diagnose *d'Oedème de Quinke.*

VAN RIJNBEEK.

Tuberculose dans les régions polaires. Mérites thérapeutiques du climat arctique. Evénements météorologiques d'une croisière d'été, par FRÉD, SOHON D. N. Washington D. C. (*Journal de l'association méd. américaine,* 3 févr. 1906, p. 331).

L'auteur entreprend une tâche peu commode, car elle consiste à établir que les terres arctiques du Groënland offrent des ressources particulièrement favorables pour le traitement de certaines formes de tuberculose. L'esprit

n'est pas préparé à une semblable hypothèse, nous devons le reconnaître, et, parmi tant d'essais qui ont été tentés pour le traitement climatique de cette redoutable maladie, nul encore n'avait peut être songé à utiliser pour cette fin les régions avoisinant le pôle.

Et cependant le docteur Sohon apporte des arguments scientifiques à l'appui de sa thèse, et les arguments qu'il invoque, les faits qu'il établit méthodiquement appellent une sérieuse considération.

Son travail est accompagné d'un diagramme inscrivant la mesure de la luminosité solaire, de la température, de l'humidité relative et des vents qui ont régné durant sa croisière du cap Breton (Sydney, Nova Scotia) jusqu'au 78o. N. au Groënland. Des photographies rendent l'aspect des contrées arctiques, et suggèrent des idées de grande transparence de l'air; au point de vue médical, il note trois caractères principaux du climat.

1o. L'atmosphère ne contient rien qui puisse ajouter à l'irritation des tissus, ni engendrer des accidents pyogènes, ni causer un refroidissement ou un amoindrissement de la vitalité organique.

2o. L'air est tonique, pur, exempt de poussières et de microbes; il renforce l'energie organique par la continuité de l'action solaire.

3o. Une tuberculose commençante peut être arrêtée dans un très court espace de temps, et toute chance de rechute est écartée par l'augmentation des forces vitales, dans un milieu absolument pur.

Le mémoire de Sohon parait avoir attiré beaucoup l'attention de nos confrères américains. Il serait avantageux pour l'étude de cette question que nos confrères de Norvége et de Suède pussent y apporter leur contribution autorisée. Peut être y a t-il là une idée utile.

G. Treille.

Mal de mer. Seasickness. (Editorial du *Medical Record,* 17 février 1906, p. 263).

L'article est consacré à une maladie qui, pour n'être pas de la classe générale de celles dont la science médicale se préoccupe habituellement, n'en constitue pas moins un obstacle social. Le mal de mer est capable, en effet, d'empêcher un nombre considérable de personnes de voyager soit pour leurs affaires, soit pour leur plaisir. Et il y a un intéret évident à en rechercher le remède.

Depuis quelques années, d'ailleurs, les études et les théories se sont multipliées sur ce sujet tout d'actualité, et auquel le développement de toutes les marines donne une importance croissante.

A côté des moyens de constriction du ventre et du thorax, préconisés par certains auteurs, pour prévenir ou guérir le mal de mer, le docteur Wolf a proposé un procédé nouveau qui a paru dans le *Deutsche medizinische Wochenschrift,* du 18 janvier 1906, et le Medical Record appelle sur lui l'attention du corps médical.

Le Dr. Eugene Wolf préconise l'application sur le front de compresses trempées dans de l'eau à 80o., par conséquent très chaude, et serrées vigou-

reusement autour du crâne. Pendant l'opération, le malade reste allongé a plat, le corps dégagé de tout vêtement, sans corset ni compression d'aucune sorte. Pas d'aliment, seulement un peu d'eau, ou du thé faible, sans lait ni sucre.

Le mal de mer étant causé, d'après Wolf, par de l'anémie cérébrale, ces moyens rétablissent la circulation du sang, et le mal de mer disparait rapidement.

G. Treille.

Probabilité d'un sérum contre la fièvre à rechute. (Editorial article, *New-York med. Journ.*, 17 février 1906, p. 356).

Dans la fièvre à rechute (relapsing fever) le spirochoeta obermeieri apparait dans le sang au moment même des accès, et disparait dans les intervalles. Le sang des malades est infectant pour l'homme sain.

Dernièrement Norris, Pappenheimer et Flourney, du Laboratoire pathologique de l'Hôpital Bellevue ont étudié le sang spirillaire chez des rats blancs, inoculés avec le sang d'un malade, et ils ont communiqué leurs expériences à la société des bactériologues américains.

L'immunité est conférée par l'infection antérieure. Des spirochoètes injectés à des animaux sains, en même temps que de petites doses de sérum de sang spirochoetal, ne se développent pas ou sont retardés, suivant les doses.

Novy et Knapp, de l'université de Michigan, ont obtenu des résultats encore plus positifs. Le sang des rats injectés à plusieurs reprises avec des spirilles donne un sérum curatif.

Même quand ce sérum est injecté tardivement, 24 heures après l'infection spirillaire, les spirochoètes ne poussent pas, et disparaissent.

On a l'espoir d'obtenir un veritable sérum curatif pour l'homme.

G. Treille.

Critique des théories étiologiques du Goundou et de l'Aïnhum, par F. C. Wellman, médecin du Benguela, West-Africa. (*Journal de l'association medicale americaine,* No. du 3 mars 1906, p. 636).

L'auteur a observé dans sa pratique de nombreux cas de Goundou (Big nose, gros nez, dog nose, nez de chien) et d'aïnhum (exérèse ou amputation spontanée des orteils). Il a été amené, par suite, à étudier l'étiologie de ces affections, et à conclure à une origine différente de celle qui a cours, pour chacune d'elles, dans la médecine exotique.

Goundou. Ce n'est pas une suite des Yaws (Chalmers), ni un phénomène d'atavisme (Strachan), ni une syphilide (Friedrichsen), ni une malformation congénitale due à un défaut de jonction des os du nez à ceux du front (Keng), ni enfin à la présence de certaines larves dans le nez (Maclaud). Pour l'Auteur, ce sont des tumeurs hyperplasiques, d'origine périostique.

Aïnhum. Ce n'est pas une lésion lépreuse (Zambaco) ni une trophonévrose (Scheube), ce qui ne ferait que reculer la difficulté étiologique; ni non plus, pour le même motif, une lésion sclérodermique simple (Corre et Despetits) ce serait plutôt une cicatrice de blessures, comme l'a indiqué da Silva Lima, et aussi Manson.

En réalité l'auteur se rallie à cette étiologie, qui ne considère l'Aïnhum que comme une cicatrice atrophiante et sectionnante des orteils blessés dans la marche, chez les Nègres qui ont toujours les pieds nus. Peut être encore doit on incriminer certains parasites de terre, comme lapu ce chique, par exemple.

G. Treille.

Transmission de la fièvre de Malte. (Editorial du *New-York méd. Journ.*, No. du 3 mars 1906, p. 461).

La fièvre de Malte est causée, comme on le sait, par le *Micrococcus melitensis,* et caractérisée par une longue durée, coupée de rémissions apyrétiques, par des sueurs, des douleurs rhumatismales et par une hypertrophie de la rate. Cette fièvre règne à Malte où l'on en observe 700 cas, en moyenne, chaque année. On l'observe encore dans différentes villes du littoral de la méditerranée (Barcelonne, Marseille, Gênes, les îles Baléares, l'Algérie); elle s'étend à Hong-Kong, à Cuba et aux Bermudes. Le jour où on observera mieux, il est probable qu'on la découvrira dans beaucoup de localités tropicales.

Edward Ross pense que la théorie de Zammit qui soutient la transmission par le lait n'est pas exacte, et que celle-ci s'effectue très probablement par un moustique. Il s'agirait alors de *l'Acartomyia Zammiti* dont la période larvaire s'effectue dans l'eau de mer et qu'on trouve dans tous les ports de la méditerranée où s'observe la fièvre de Malte. Mais la preuve manque jusqu'à présent.

G. Treille.

Anémie de Porto Rico. (Editorial du *Journal de l'association medicale américaine,* No. du 10 mars 1906, p. 727).

L'anémie de Porto Rico, si particulièrement alarmante, est causée par l'ankylostome. Ce n'est donc pas autre chose que *l'uncinariasis* ou *ankylostomiasis.* Et il est certain qu'elle existe dans toutes les régions tropicales.

En Mars 1904 une commission fut nommée par les autorités américaines, à l'effet d'étudier cette maladie, ses causes et son traitement. Son rapport préliminaire a été publié et comprend la période qui va de juin à novembre 1905.

La commission a constaté que les indigènes contractent l'ankylostome par la peau, surtout par les pieds, où la moindre blessure donne accès aux larves du sol, souillé par les matières fécales. C'est ce qui arrive surtout dans les plantations de café. Cette précision d'information étiologique est fort intéressante.

Comme prophylaxie, la commission recommande le port de chaussures, l'établissement de latrines publiques, la désinfection du sol.

Comme traitement, c'est le thymol à petites doses qui réussit le mieux, ainsi que le beta-naphtol. Il y a lieu de renoncer aux soi-disants spécifiques ferrugineux, la médication par le fer et ses composés ne servant à rien, et étant plutôt nuisibles aux fonctions digestives.

G. Treille.

ÉPIDÉMIOLOGIE.

A. Peste bubonique. 1. *Japon. Kobe,* du 31 janvier au 2 mars 4 cas. *Formosa,* en janvier 48 cas (38 décès), dont 19 (18) dans le district de Taipeh, 20 (13) dans le district d'Ensuiko, 9 (7) dans le district de Toroku. 2. *Chine. Hong-Kong,* du 25 au 31 mars 27 (25); du 1 au 7 avril 24 (22); du 8 au 14 avril 21 (23); du 15 au 21 avril 24 (37). 3. *Australie. Nouvelle Hollande. Queensland. Brisbane,* le 6 mars 1; du 7 au 24 mars 0. *Australie occidentale, Perth,* du 24 févr. au 3 mars 2 (0); *Geraldton,* du 24 févr. au 3 mars 2 (3); du 4 au 17 mars 2 (1); *Fremantle,* du 18 au 24 mars 3 (1); *Nouvelles Galles du Sud, Sydney,* le 12 mars 1. 4. *Indes anglaises orientales:*

	4-10 mars	11-17 mars	18-24 mars	25-31 mars	janv.	févr.	mars
Indes entières	10665 (9058)	13325 (10722)	(15464)	(11823)	—	—	—
Bombay (Présid.)	(1362)	(1498)	(1997)	(1961)	(2999)	(4500)	(4842) *)
„ *(Ville),*	—	—	—	—	—	—	(2546)
Bengale	(2623)	(4278)	(5302)	—	(4892)	(9155)	(17618) †)
Calcutta	—	—	—	—	—	—	(658)
Provinces Unies	(1897)	(3365)	(3978)	(5080)	(5108)	(7236)	(13824)
Provinces centrales	(867)	(879)	(686)	(713)	(1723)	(3211)	(3529)
Prov. nord-ouest	(35)	(40)	—	—	(185)	(361)	(39)
Hyderabad (Etat)	(112)	(78)	—	—	(467)	(339)	(318)
Mysore „	(82)	(89)	—	—	—	—	(314)
Madras (distr.)	(30)	(42)	—	—	—	—	(157)
le Punjab	—	—	(2382)	—	(2300)	(3346)	(10063)
Kashmire	—	—	—	—	(107)	(183)	(481) §)
Rajpoutana	—	—	—	—	(34)	(45)	(572)
Indes centrales	—	—	—	—	(112)	(120)	(266)
Birma	(502)	(402)	(481)	(416)	(554)	(816)	(1804)

5. *Perse,* la maladie sévit surtout dans quelques districts aux bords du lac de Naisar et dans quelques villages situés à l'est du lac. 6. *Egypte. Alexandrie,* du 25 au 30 mars 1 (0); du 31 mars au 6 avril 0 (1); *District de Beni Souef,* du 25 au 30 mars 1 (1); *District de Dechneh,* du 25 au 30 mars 1 (1); du 31 mars au 6 avril 2 (2); du 7 au 13 avril 11 (11); du 14 au 20 avril 35 (34); *District de Menouf,* du 25 au 30 mars 1 (1); *District de Tanta,* du 25 au 30

mars 1 (1); du 31 mars au 6 avril 0 (0); du 7 au 13 avril 4 (4); *District de Damanhour*, du 25 au 30 mars 1 (1); *District de Keneh*, du 25 au 30 mars 5 (4); du 31 mars au 6 avril 11 (10); du 7 au 13 avril 2 (2). *Port-Saïd*, du 31 mars au 6 avril 1 (1). *Province de Minieh. Samalout* (village), du 7 au 13 avril 9 (5), du 14 au 20 avril 14 (9). *Wasta*, du 14 au 20 avril 1 (1). 7. *Ile Maurice*, du 16 au 22 mars 2 (0); du 23 au 29 mars 0 (0). 8. *Afrique méridionale.* Aucun cas rapporté dans les semaines du 25 févr. au 10 mars. Dans la Colonie du Cáp (de Bonne Espérance) le dernier cas de peste humaine a été observé le 18 nov. 1905 à Port-Elizabeth et le dernier cas de peste parmi les rats on a constaté le 22 janv. courant.

B. Choléra asiatique. 1. *Indes anglaises orientales. Bengale. Calcutta*, du 25 févr. au 3 mars (50); du 4 au 10 mars (44); du 11 au 17 mars (32); du 18 au 24 mars (37). 2. *Iles Philippines*, du 1 janv. au 24 févr. *Manile* 28 (27), dans les *provinces* 1331 (1017).

C. Fièvre jaune. 1. *Brésil. Rio de Janeiro*, 12—18 févr. 21 (3). 2. *Ecouador, Guayaquill*, du 19 févr. au 4 mars 29 (16). 3. *Honduras. San Pedro*, du 18 au 24 mars, quelques cas. 4. *Mexique, Merida*, du 4 au 10 mars 3 (0); du 11 au 17 mars 1 (1); du 18 mars au 10 avril 1. *Oaxaca*, du 11 au 17 mars 1; du 18 au 24 mars 1; *Tehuantepec*, du 11 au 24 mars 1; *Vera Cruz*, du 18 févr. au 6 avril 1 (1). 5. *Nicaragua. Managua*, du 1 janv. au 17 févr. (2); du 18 févr. au 17 mars (1). 6. *Pérou. Callao*, le 4 mars 1 (1) à bord du vapeur Colombia arrivé de Guayaquill.

(D'àprès les numéros 2363—66 du „British Medical Journal", les numéros 15—18 des „Veröffentlichungen des Kaiserlichen Gesundheitsamtes" (Berlin) et les numéros 12—16 des „Public Health Reports" (Etats Unis d'Amérique septentrionale).)

---

*) Dont 3 Européens.

†) Calcutta exclus.

§) Plusieurs décès à Jamou parmi les militaires du détachement et les employés du Palais.

Amsterdam le 9 mai 1906. Ringeling.

ADAMANTIOS KORAES,

THE PHYSICIAN OF A NATION AND A LANGUAGE,

BY DR. E. WITHINGTON. *Manorbier, England.*

In the year 1821 Europe lay in the depth of the reaction which followed the struggle with the French Revolution and its wargod offspring. Her rulers had patched up the shattered idol of divine right by a solemn announcement of pious purposes, couched in highly scriptural language, and had based thereon a so-called "Holy Alliance" or Society for the furtherance of paternal government in general, but particularly for the suppression of all rebellious children.

Certain Italians and Spaniards, who presumptuously confused their forms of paternal government with tyranny, had been, or were about to be suppressed accordingly by the arms of Austria and France. The rulers of those nations, together with the monarchs of Russia and Prussia, had just renewed their pious compact, and the diplomatists of the Holy Alliance were complacently repeating in various languages: 'As it was before the Revolution, it is now and ever shall be', when they were alarmed by unwelcome intelligence.

A Nation, once supreme in glory, her name the synonym for valour, for wisdom and for beauty, for centuries prostrate at the gate of Europe, full of sores, the prey of dogs and every evil beast, had risen in arms and flung herself with desperate heroism on the tormentors.

The statesmen of the Holy Alliance hastened to express a hopeful prophecy that their good friend, the Sultan, would rapidly re-establish his legitimate authority. They dared not (openly at least) assist its fulfilment. Their hope, though apparently well justified, was disappointed. Through six terrible years of disunion, disaster, treachery and massacre, the remnants of a once heroic race fought on with something of the spirit of their sires, and when in 1827 the diplomatically "untoward event" at Navarino struck off the last fetter, it was found that a new nation stood erect, that the Holy Alliance had collapsed, and that Greece had once again, though in strange fashion, given the impulse of progress to Europe.

If one of the youthful enthusiasts, whom love of past ideals or zeal for future freedom impelled to join this glorious struggle, had successfully besought the Genius of History to bring him as near as possible to the

source of that new power, which so inspired a race of seeming slaves and sycophants, the result would have astonished him in more ways than one.

For he would have found himself not amid the isles of the Aegean, where rocks shook and waves heaved as the shattered fragments of the Turkish battle-ships fell round the tossing bark of Constantine Kanaris, nor yet beside the flaming ruins of Mesolonghi, though blood more heroic than that of its defenders was never shed on freedom's altar.

The spirit, which revived Hellas, was not in the fire or the earthquake, and still less in those councils, where half savage chieftains abused one another in dialects of half intelligible Romaic.

He would, in all probability, (if that term is permissible) have been transported to an ill-furnished attic of a poor house in a back street in Paris, and have seen before him a wizened, feeble-looking old man in a long out-of-date 'redingote' which made him look like a monk, though he would have been indignant at the comparison.

"He spoke willingly of his labours, and still more willingly of his sufferings". It might therefore not have been necessary for the Genius to explain, that this was Dr. Coray, who had recently edited the *Politics* of Aristotle, and other classical works, particularly the *Aethiopics* of Heliodorus with emendations and notes admired even by learned Germans; that he had long supported himself by translating medical books, but had been more than once at the point of starvation; that he had now an income of about 2000 francs (£ 80) and considered himself wealthy, but was much troubled by a weak chest, often spat blood, and suffered severely from haemorrhoids.

What the supernatural Guide would have explained is, that this old doctor, too sickly to practise his profession, was Adamantios Koraes, the greatest man Greece had produced for two thousand years, the main source of what was strongest and most permanent in her struggle for freedom, the physician of a nation and a language, who had with scanty means accomplished more than almost any member of the human race, except one or two founders of great religions.

Lest any reader should think this an absurd exaggeration, it may be well to add what the Genius of History actually has said by the mouths of a sober-minded German and an, if possible, still more sober Scotchman.

Hear first the great German historian, Gervinus:

„Adamantios Koraes of Smyrna, leaving medicine for philology, attracted the eyes of the whole cultured world to himself and Greece, when he resolved to devote his life to the education of his countrymen — — — — When the Church failed them, when the Patriarch Anthimos poured his

iced water on their enthusiasm in the shape of the 'Fatherly Admonition' to obey the powers that were, namely the Turks, whom Providence had mercifully substituted for Greek emperors of doubtful orthodoxy, patriots who would neither be slaves nor robbers fell back on the middle course recommended by 'that oracle of the Greeks'-Koraes'. He too, when French arms seemed likely to invade Turkey, had blown the war-blast, but soon sought another course, and declared there was no physic to heal the wounds of Greece but the light of knowledge, and that it was his one aim to inspire his younger countrymen with love of their ancestors, that they might be the teachers of Hellas, and in due time, her law-givers. From the moment, when Koraes read at Paris the 'memoir' destined to direct the eyes of the world to the rebirth of his fatherland, to the outbreak of the revolt, when in the introduction to his Aristotle's 'Politics' he exhorted his countrymen to concord, perseverance and self-restraint, it was his constant endeavour to ingraft the doctrine, that the political rebirth of Greece must be preceded by a spiritual rebirth, and that the latter would surely bring the former in its train. It is this which makes him differ from other heroes of independence in Switzerland, Holland, or America, that he did not pass gradually from step to step, from protest to revolution, from revolution to independence, but aimed from the first at perfect freedom as the object of that coming struggle on which, as he expressed it in Aeschylean language, all depended, 'Country and wife and child, the temples and tombs of our fathers.'" (Geschichte des 19 Jahrhunderts V. 75 ff.).

Our own historian, Finlay, was little given to praise anyone, least of all a modern Greek, but this is what he says of Koraes:

"Koraes, a native of Chios, but who fixed his abode at Paris, was the great popular reformer of the Greek system of instruction, the legislator of the modern Greek language, and the most distinguished apostle of religious toleration and national freedom. He was a firm opponent of the orthodox bigotry, which would have enslaved Greece to Russia, and of the Phanariot servility, which supported the Ottoman domination. His residence in France protected him from those, whose interests he assailed, and he was personally endowed with all the qualities, which gave authority to his teaching. He was indifferent to wealth, honest and independent, a sincere patriot and a profound scholar. Unlike his countrymen, the Chiots, who are generally as remarkable for avidity as for industry, he passed his life in independent poverty in order that he might consecrate his whole time and the undivided strength of his mind to improve the moral and political feelings of the Greeks. His efforts have not been fruitless. He methodised the literary language of his countrymen, while

he infused into their minds principles of true liberty and pure morality. His influence on the men, who participated in the Greek revolution, was so great, that no political history of Greece would be complete, which omitted to name Adamantios Koraes as one of those, who contributed to establish the national independence."

Hertzberg, the third important non-Greek historian of the "revolt", classes Koraes with Capodistrias (also a member of the medical profession) as one of the two Coryphaei of Hellenic independence, while the judgment of his own countrymen has been expressed with great copiousness and enthusiasm in the recently published biography by Dionysios Thereianos.

Koraes was born at Smyrna 27th April 1748 and during most of his life he considered himself a native of that city. Finding, however, that his fellow-citizens had little zeal for education beyond the moderate amount, which might further their mercantile advantage, and none at all for a revolution which might be commercially disastrous, he afterwards turned to the home of his family, the island of Chios. From this island his father, Johannes Koraes, had come to Smyrna, where he set up as a merchant in a small way, and married the daughter of Adamantios Rhysios, a man of education, who possessed a small library, which he promised to whichever of his grandchildren got first through the school curriculum. This curriculum consisted, according to our hero's account of it, rather of beating than of teaching, and his brother, Andrew, soon got tired of it, and ran away, leaving Adamantios to win the library. By its aid, and still more by that of Bernard Kuen chaplain to the Dutch consulate, Koraes continued his education and gained a good acquaintance with Latin, Italian, French and Hebrew.

In accordance with his father's wish, but much against his own, he then spent 6 years (1772—8) at Amsterdam as clerk and representative of the Smyrna firm. Neither his father's trade nor his own health, however, flourished, and he at length obtained permission to study medicine, the only higher profession then open to a Greek, who was not prepared to apostatise from his religion or cringe before his rulers.

Assisted by his old friend, Bernard Kuen, he was able to begin study at Montpellier in 1782. The chief events of his life from this point are described by himself in his letters, especially those to his friend Demetrius Lotos, Protopsaltes or Precentor of the Greek cathedral at Smyrna.

On arriving in France, he found the chief subject of conversation was De Grasse's defeat by Rodney in the West Indies; "Yet they say the English are likely to sue for peace." This (he says) is due to their stupendous national debt, which amounts to 252,000,000 pounds sterling.

"Show this to your baker, when he next tells you, what you owe him, and perhaps he will have patience."

Koraes combined his medical with philological studies, and obtained the friendship of Villoison, then the greatest Greek scholar in France, in a manner he thus describes:

"Villoison sent me a present of five of his books. Do you know why? Because I pointed out some mistakes in his notes! I swear this is true. Anyone else would have become my mortal enemy, but such are the European savants of the better class."

In July 1786, he took the degree of M.D. at Montpellier, after defending a thesis on the Doctrine of Fever "*Pyretologiae Synopsis*" before an assembly of 250 persons. In the letter announcing his success, he says he lacked but one thing of the happiness of Epaminondas, who attained his highest wish in conquering the Lacedaemonians while his father and mother were alive — His own parents had died a year or two previously. "It is the custom on this day," he continues, "to call after dinner on all the professors to thank them for the trouble they have taken; so, after writing to you, I sent for my perruquier to put a little order into the external derangement of my head, for at the thesis reading it is proper to present oneself with dishevelled hair — and paid a round of calls. All overwhelmed me with praises, and one of the principal professors urged me to translate "Hippocrates".

He spent two more years at Montpellier, engaged partly in such translations. On August 10th 1786, he wrote Demetrius an account of Montgolfier balloons, which were then the sensation in France. "It only requires the discovery of some way to guide them for men to navigate air like water. Some think this impossible. Anyhow, the Lyons Academy has offered a prize of 400 piastres for the discovery. England is much embarrassed, and is in danger of losing Ireland as well as America. The fall or decline of this kingdom would grieve me much, for England is the only corner of Europe where they still keep liberty, truth, and free speech, where flattery has no hold, where the poor can make head against the oppression and spite of the rich, where = — — but I've no more paper, Good-night." Next day he continued the letter with an account of the contest between Pitt and Fox on the subject of the Regency, and the newspaper utterances on both sides. "See, my friend, what liberty is! This holy liberty reigned also at Athens, but, having no journals, the Athenians poured out their complaints on the stage."

The tendency to politics and philology, rather than to the practice of his profession, for which his health also in part disqualified him, was confirmed by his removal to Paris in 1788, and by the stirring scenes

which followed. He witnessed the whole of the Revolution, from the charge of 'Royal Allemand' before the Tuileries, July 12, 1789, when he saw Prince Lambesc cut down an inoffensive old man ('Split his skull,' says Koraes, 'struck him with the flat of his sword,' say historians) till he turned away from the scaffold on January 21th 1793; and wrote thus to his friend: "I have never loved kings, and in this I resemble our ancestors, but I mourned for Louis XVI from the bottom of my heart, and at the same time admired him for the courage he showed on this terrible day. I madly love liberty, but I love justice also. Liberty without justice is nothing but pure brigandism. If I saw my worst enemy suffer a wrong nothing should prevent me from helping him."

"Liberty, (he says elsewhere) has its hypocrites and fanatics, like religion" and he admits that he himself might be classed among the latter. "The least restraint is veritable punishment for me, the least obstacle to the free exercise of my faculties, physical or mental, a cruel tyranny." He hated to appear before officials, and gives an amusing account of his horror at being inscribed in the list of citizens. "It was bad enough to have to give my name &c., but to be weighed and examined from head to foot like a prize ox, to have recorded in the *Fasti* of the Republic my eyes, my black eyebrows, my enormous mouth — !" Yet he was no egoist. "I swear by the shade of Socrates that I fear and detest oppression, not for myself only. It is the same and worse when I see others oppressed, especially when I cannot avenge them. The memorable day of the pillage of the shops, I got a fever in the evening for having had the foolish curiosity to go out to the Rue des Lombards. Witness of such crying injustice, and enraged at my impotence to take any of the rascals running about the streets laden with stolen sugar and coffee by the scruff of their necks, I felt at once in my body the shivering precursive of fever."

"I am poor," he writes, "but I care little for that, the only thing that torments me is the fear, that my poverty may deprive me of my liberty. I wish my enemies no greater ill than to be dependent on others all their lives, while as to those of my friends, who find such a position indifferent, I wish they might try it for a fortnight only."

His disappointment at the issue of the Revolution was great. If the most civilized of nations, headed by men of education, ardent admirers of antiquity, who named their children after Brutus, Timoleon, and Epaminondas had produced this, what could his own countrymen hope for? He became home-sick. In his walks by the Seine, he imaged to himself the sea-shore of Smyrna and repeated the Homeric —

Αἰολίδα Σμύρνην 'ἀλιγείτονα ποντοτίνακτον.

"In the woods round Paris I thought myself beside Bion composing the epitaph of Adonis, and recited with tears those pathetic lines

ἁ δ'Ἀφροδίτα
Λυσαμένα πλοκαμῖδας ἀνὰ δρυμὼς ἀλάληται
Πενθαλέα, νήπεπλος, ἀσάνδαλος.

His poverty increased, and his health declined. Translating medical books is not a lucrative occupation at any time, still less during a Revolution — In 1796 his capital was reduced to 12 francs, and he lived some time on an ounce of bread a day, till he managed to get 600 francs for a French version of Black's 'Sketch of the History of Medicine and Surgery" while the aid of his friends saved his library.

"I am in want of everything," he wrote in the autumn of 1796, at the approach of a winter, which will probably be the last of my life," and he sent Demetrius Lotos a Greek epitaph for his tombstone. However, he concluded that "to die of chagrin and disappointment would partake of the cowardice of suicide" and that there was still work for him to do.

This work, to which he devoted the rest of his life, may be summed up as follows — to teach the Greeks their political position and make it known to Europe; to educate his countrymen, and to restore their language. The estimates of competent judges regarding the final outcome of his labours in these various directions have already been given; it remains to attempt a brief account of the work itself.

His Beatitude, the Patriarch Anthimos, had also about this time undertaken to teach the Greeks their political position — a question upon which their minds were becoming dangerously exercised, owing to the disturbance caused by that European earthquake, the French Revolution. He composed for this purpose the famous '*Fatherly Admonition*' noticed above, in which he exhorted his countrymen to maintain a reverent submission to the Turks, the divinely appointed guardians of orthodoxy. In 1799 there appeared an answer to this egregious production in the form of a '*Fraternal Instruction*' — 'Αδελφικὴ Διδασκαλία — by Adamantios Koraes, the first of a long series of writings, in which he insisted on the doctrine that, while the Greeks might rightly claim a restoration of liberty and nationality, these blessings could only be earned by a long process of education and self-discipline. The Revolution had acted on him both as inspiration and warning. His countrymen must be roused to liberty, and preserved from extravagances by a revival of the spirit of antiquity.

A few years later, indeed, when the arms of the French Republic seemed likely to reach Turkey, he blew the war-trumpet, and published a 'Salpisma Polemisterion' which "contains some of the finest passages

in Modern Greek; passages indeed which are surpassed by few in any language for their exalted patriotism and fervid eloquence" (Vincent & Dickson. *Handbook to Modern Greek.* p. 218) and a war-song *φίλοι μοῦ συμπατριῶται* which was much sung during the revolt.

But he soon reverted to his former ideal of gradual education. In 1802 he dedicated a translation of "Beccaria" to the Ionian Republic, and in the following year published a Memoir on the state of Greece, which attracted much attention. In 1804, Napoleon commissioned him to make a translation of the works of Strabo and in the same year there appeared one of his most important productions, an edition of the *Aethiopics* of Heliodorus with *Prolegomena* on the state of the Greek language, and the means of improving it.

Greece was then, in the language of one of her ablest scholars, Eugenius, "without a language and polyglot at the same time — the first on account of the corruption and imperfection of the dialects, the second because, there being no grammatical or syntactical standard, everyone spoke or composed according to the rules of his own fancy". There were three attitudes towards the state of things; 1. that of the clergy, who were perfectly content. For those, who wished to study or write about orthodox theology, was there not ecclesiastical Greek, and what more was necessary or adviseable? 2. that of the average patriot, who held that his particular dialect of Romaic — of the Peloponnesus, of the Ionian islands, of Epirus, Thessaly, or Chios — might appropriately become the universal tongue of Hellas; and 3. that of a few scholars, who wished to restore the language of Plato and Thucydides.

Koraes advocated a course opposed to all these. "The learned of a nation (he said) are naturally the law-givers of the language the nation speaks, but they are the law-givers of a democratic thing. To them belongs the correction of the language, but the language itself is the property of the whole nation, its sacred property." "At the same time" he adds, "I think that if the scholar is bound to condescend to the measure of the wood-carrier's comprehension, so also the wood-carrier should make an effort to rise towards the comprehension of the language spoken and written by the scholar, and so both meet in the middle of the ladder."

He advocated, in short, the gradual purification of the language by the exclusion of foreign words and expressions, and the substitution of ancient ones so far as possible, without the hopeless attempt to restore the inflectional and involved structure of classical Greek. Through countless struggles with opponents on both sides he carried this system to victory, a victory gained less by argument than by the example of his

own copious writings "which charmed and carried away his countrymen, and which are distinguished as brilliant models of Modern Greek by an expressive style and a happy combination of popular and classical elements in grammar and vocabulary." (Hertzberg). As Prof. Clyde says in his "*Romaic and Modern Greek compared*", "He showed how many elements of Ancient Greek remained in the Romaic dialects, and how far they might be restored to their ancient forms. If he did not give his countrymen a language, he made them conscious of possessing one second to none in Europe."

In 1803 he addressed an open letter to the people of Smyrna urging the foundation of a school and library there. Among other incentives he remarks — „Do you know, my friends, that even in the two chambers of the English Parliament there are few who have not some notion, more or less, of Greek. With what a curse, then, has God smitten the unfortunate Greeks, that they should have so neglected their hereditary possession!" The Smyrniotes sent him some figs, but were otherwise not very responsive.

About this time some wealthy Greek merchants, the brothers Zosimades, asked him how, in his opinion, the regeneration of Greece could be best hastened. He suggested the publication of a 'Library' of ancient Greek authors, with introductions and notes in Modern Greek — and they offered to defray the expenses. It was thus that he commenced in 1805 the publication of his *Bibliotheca Hellenica*, which caused a great sensation among his countrymen.

"Amid the general enthusiasm, which greeted the successive volumes, might be heard the grumbling of the clergy, who mistook the foe of superstition for an infidel, and the sneers of the pedants, who affected the *δότε μοὶ λεκάνην* susceptibility at the installation of Modern Greek" (Clyde).

He began, much to the amazement of scholars, with the *Various Histories* of Aelian, and the philosophic and historical fragments of Heracleides of Pontus and Nicholas of Damascus; a sort of Tit-bits diet for weak stomachs, chosen on the same principle, which made him publish his epoch-making *Prolegomena* on the Greek language as introduction to a romance written by a bishop, which would attract the public, and could hardly be suppressed by the clergy.

The second volume contained the orations of Isocrates, the great advocate of Hellenic unity against the barbarian; the "old man eloquent whom that dishonest victory at Chaeronea fatal to liberty, killed with report" and this was followed by the biographies of Plutarch, in several volumes.

Meanwhile his fame as a scholar was increasing. He had gained a

prize of 5000 francs for a translation of the 'Airs, Waters and Places o Hippocrates, and was twice offered a Professorship, (one with a salary of 6000 francs) which, however, he refused, as being likely to hinder his work for his country.

The volumes of the Greek Library were interspersed with minor publications on philology and politics, afterwards collected into five volumes of "Ατακτα" or Miscellanies.

At the same time he studied Pestalozzi's method of education with the view of introducing it into Greece, and procured the establishment of a school and library in the island of Chios.

The news of the Greek revolt caused Koraes almost as much dismay as it did the European statesmen. It had come, he said, thirty years too soon, and he anticipated scenes of bloodshed and disorder, which might give 'the antichristian Holy Alliance' a handle for interference. He seems to have thought that the next generation, fed on a diet such as he was providing from Plato and Plutarch, Marcus Aurelius and Isocrates, would have advanced to the great struggle for "country and wife and child, the temples and tombs of their fathers" in fitting guise as did the ancient Spartans.

> — to the Dorian mood
> Of flutes and soft recorders — such as raised
> To height of noblest temper heroes old
> Arming to battle, and instead of rage
> Deliberate valour breathed firm and unmoved
> With dread of death to flight or foul retreat.

To atone for the loss of a spectacle, magnificent indeed, but which might never have been realised, and which he at least, could not have seen, Koraes was privileged to behold Greece free and independent, and to receive the solemn thanks of his countrymen unanimously voted by the Panhellenic Congress at Troezen in 1827.

The outlook, indeed, was not very promising. "Our condition, he writes, "is such that if an angel came from Heaven to rule us, we should risk turning him into a devil." John Capodistrias, though an able and amiable man, and a member of the medical profession to boot, was by no means an angel. His ideals took the form not so much of schools and libraries as of a strong fleet and army, with himself at their head as a dictatorial Russian viceroy, and the aged physician, therefore, stirred himself up once more, and published two pamphlets against him in the form of dialogues.

This was his last effort. He had written or edited about 50 volumes, including 17 of the "Greek Library" made about 10 translations from

modern medical books as pot boilers, and had further accumulated notes for an edition of Hippocrates, which, however, he did not live to accomplish.

In March 1833, while reaching something from the floor as he sat on his chair, the feeble old man slipped and fell to the ground. He received a shock from which he gradually sank and died on the 6th April, a few weeks before the completion of his 85th year. Just before he died he uttered the words 'My Country' and then, turning his eyes towards a bust of Demosthenes, said *ἐκεῖνος ἦτο ἄνθρωπος* 'that was a man.'

On his tombstone is the following epitaph, composed by himself; —

ΑΔΑΜΑΝΤΙΟΣ ΚΟΡΑΗΣ
ΧΙΟΣ
ΥΠΟ ΞΕΝΗΝ ΜΕΝ
ΙΣΑ ΔΕ ΤΗΙ ΦΥΣΑΣΗΙ Μ'ΕΛΛΑΔΙ
ΠΕΦΙΛΗΜΕΝΗΝ ΓΗΝ
ΤΩΝ ΠΑΡΙΣΙΩΝ
ΚΕΙΜΑΙ

"Adamantios Koraes of Chios, I lie here in the land of the Parisians, foreign indeed, but loved equally with Hellas, that bore me." — A French hand has added beneath it: —

"Ce noble enfant des Grecs, évoquant leur genie,
Fit lever à sa voix un peuple de héros.
La France, O Coray, ta seconde patrie
Te garde avec orgueil dans la paix des tombeaux".

His library was bequeathed to the Lyceum of Chios, which he had helped to inaugurate, and his "figure Socratique", as a friend politely described it, stands there sculptured in marble by Canova still waiting for the barbarian to leave his fatherland.

ZUR GESCHICHTE DER WINDPOCKEN UND DEREN VERHÄLTNIS ZU DEN POCKEN.

Von WILHELM EBSTEIN. (*Göttingen*).

(Schluss.)

Es ist hier nicht der Ort, weder auf die Richtigkeit aller vorgetragenen Behauptungen noch auf die Polemik einzugehen, welche sich an die vorstehende Meinungsäusserung *Heims* anknüpfte, es sei deswegen auf seine einschlägigen Mitteilungen 1) verwiesen. Nur soviel sei bemerkt, dass schliesslich *Heim* die von ihm vorgetragenen Anschauungen betreffs der Möglichkeit einer differentiellen Diagnose zwischen Variola und Varizellen aus mannigfachen Gründen 2) nicht festgehalten hat. Besonders schien ihm gegen den zuerst von ihm eingenommenen Standpunkt zu sprechen, dass die Impfung eines Säuglings mit der Lymphe aus den Pocken eines früher vaccinierten Kindes, die er für Windpocken halten zu dürfen meinte, eine nach seiner Ansicht echte Variola erzeugte, welcher der Impfling erlag. Abgesehen davon, dass die Eltern des Säuglings behaupteten, dass derselbe bereits vor der Impfung angesteckt gewesen sein müsse, da in der Nähe Pocken grassierten, scheinen mir folgende zwei Punkte der *Heim*schen Auffassung dieses Falles nicht günstig zu sein. Erstens ist es durchaus nicht wahrscheinlich, dass das vaccinierte Kind, mit dessen Pockeninhalt *Heim* den Säugling impfte, so bald nach der Vaccination von Variola befallen worden ist. Ueberdies aber hat es zweitens nach unseren heutigen Kenntnissen von den Varizellen gar nichts befremdliches, dass ein Säugling von 8—9 Monaten denselben erliegen kann. Auch die weiteren von *Heim* beigebrachten Gründe scheinen mir nicht dazu angetan, seine früheren Beobachtungen umzustossen und zu beweisen, dass die Varizellen eine selbständige Krankheit nicht sind. Dagegen kann freilich die Überimpfbarkeit des Inhalts der Efflorescenzen dafür angeführt

1) *Heim.* Noch zwei Worte über das Vorkommen echter Pocken nach vorangegangenen echten Kuhpocken. *Horn's* Arch. f. mediz. Erfahrung: 1811, Bd. 2, T. 269. Abgedruckt in *Heims* vermischten medezin. Schriften, herausgegeb. von *A. Paetsch*, Leipzig 1436, Seite 153.

2) *Heim.* Meine jetzige Ansicht über den Einfluss der Schutzpocken auf Menschenblattern. Arch. f. mediz. Erfahrung 1825, abgedr. in *Heim's* vermischten medizinischen Schriften, herausgegeb. von *A. Paetsch*, Leipzig 1836, S. 175.

werden, dass es sich hier weit eher um Variola als um Varizellen gehandelt hat, weil, was *Heim* selbst erprobt hatte und von anderen Beobachtern vielfach bestätigt worden ist 1), der Inhalt der Varizellenbläschen inoculabel ist. Indes auch diese Regel hat ihre Ausnahmen 2).

Als der schroffste und einflussreichste Gegner der Sonderstellung der Varizellen ist der verdienstvolle Wiener Dermatologe Prof. *Ferdinand Hebra* 3) anzusehen. Für ihn gibt es nicht zwei oder drei verschiedene, sondern nur eine einzige Blatternkrankheit, die sich jedoch, ähnlich einer anderen Krankheit, in verschiedenen Abstufungen zu erkennen gibt. Für *Hebra* ist die Varicella nichts anders als eine echte Pockenform, welche sich lediglich durch die geringste Anzahl von Efflorescenzen und einen gutartigen Verlauf, den steten Ausgang in Genesung, unterscheidet. Den Standpunkt, welchen um die Mitte des 19. Jahrhunderts noch viele und zwar hervorragende Aerzte in der Pockenfrage einnahmen, ersehen wir beispielsweise aus der 1. Ausgabe von *Wunderlichs* Handbuch der Pathologie und Therapie (Stuttgart 1854, 2. Bd. l. Abteil, S. 494). Seine Aeusserung verdient eine besondere Beachtung, weil ein Kliniker wie *Wunderlich* sich darin selbst der auch in Deutschland „sich immer mehr verallgemeinernden" Ansicht anschloss, dass zwischen Variola und Varizellen nur graduelle, aber keine wesentlichen Unterschiede bestehen. Er weist darauf hin, dass man seit der Einführung der Vaccination die modifizierte Form, die sogen. Variolois (*Willan*), kennen gelernt habe. *Wunderlich* tritt also dafür ein, dass die verschiedenen Hauptformen und Grade der Entwicklung der Pocken: Variola vera, Variolois und Varicella den gleichen Ursprung haben. Ich brauche die Motivierung *Wunderlichs* nicht weiter zu verfolgen, weil er in der zweiten Ausgabe seines Werkes (1856, 4. Bd. S. 178 und 211) seine Ansicht wesentlich modifiziert hat. Jedenfalls hatte bei Abfassung der ersten Auflage die *Jennersche* Entdeckung keinen ersichtlichen Einfluss auf die Anschauungen *Wunderlichs* über die Beziehungen der Variola zu den Varizellen ausgeübt. Wäre dies der Fall gewesen, so hätte ihm die Erfahrung, dass die Vaccination,

---

1) Vergl. *Vetter*. Impfung der Varizellenlymphe. Archiv. der Heilkunde I, S. 286. 1860, daselbst viel Literaturangaben, sowie *L. Thomas*. Die Spezifizität der Varizellen. Arch. d. Heilkunde VIII, S. 376. 1867, *Heubner*, l. c. S. 423.

2) *J. Steiner*. (Compendium der Kinderkrankheiten, 2. Aufl. Leipzig 1873, S. 421) bezeichnet die Varizellen als eine ansteckende und überimpfbare Krankheit. Er berichtet, dass er wiederholt Impfungen mit Haftung vorgenommen, die Eruption erfolgte gewöhnlich am achten Tage und war über die gesammte Körperoberfläche fast gleichzeitig entstanden.

3) *Hebra*. Hautkrankheiten in *Virchows* spec. Pathol. und Therapie, III. 1. Seite 161 Erlangen 1860.

ebenso wenig wie das Ueberstehen der echten Pocken einen Schutz gegen die Varizellen zu gewähren scheinen, auf die richtige Fährte leiten müssen. Dass Varizellen vor einer späteren Erkrankung an der Variola nicht schützten, haben wir nicht nur in der Zeit vor der Vaccination an dem Beispiele Goethes gesehen, sondern es ist auch nach der Entdeckung derselben nicht gar selten beobachtet worden. *Steiner* (l. c. S. 422) hat wiederholt beobachtet, dass nicht geimpfte Kinder zuerst an Varizellen mit raschem, gutartigen Verlauf und nach 10—14, bez. 21 Tagen an complicierender Variola mit tötlichem Ausgange erkrankten. In einem Falle, wo er mit Erfolg Varizellen übergeimpft hatte, erkrankte das Kind nach 3 Wochen an echter Variola. *C. Tüngel* 1) berichtet, um nur einen Erwachsenen betreffenden Beleg dafür hier anzuführen, dass bei einem Wärter der chirurgischen Station, wo die Diagnose, ob Varizellen oder Varioloiden vorlägen, wegen starker Trübung des Inhalts der Bläschen nicht ganz sicher war, alle Zweifel dadurch gehoben wurden, als er 9 Monate später an Variola erkrankte. *Tüngel* bemerkt hierzu, dass damit der Beweis der Nichtidentität beider Kontagien geführt wurde. Ich will zum Beweis dafür, wie wenig auch trotz alledem um jene Zeit die *Nichtidentität* beider Kontagien anerkannt wurde, das Beispiel von *Skoda* anführen, der in einem Reisebericht 2) hervorhebt, dass sich häufig Gelegenheit geboten habe, sich von der *Identität* der Variola vera, Variolois und Varizellen zu überzeugen, und dass in Wien wohl kein Arzt daran zweifle, dass diese drei Krankheitsformen identisch seien. *Skoda* meint, dass alle Aerzte diese ihm allein als richtig erscheinende Auffassung des Pockenprozesses adoptieren sollten.

4. Die Geschichte der Windpocken von dem Deutschen Reichsimpfgesetz, vom 8. April 1874 bis jetzt.

Die strenge Durchführung des Reichsimpfgesetzes in Deutschland hat zur Folge gehabt, dass Erkrankungen an Variola oder Variolois allmählich zu recht grossen Seltenheiten bei uns geworden sind. Während vorher Epidemieen der echten Pocken neben denen von Varizellen auftraten, fehlen jetzt die ersteren und es handelt sich gegenwärtig nur um En- oder Epidemieen der letzteren. Man sollte nun meinen, dass, wenn die Varizellen durch dasselbe Gift erzeugt würden wie die Variola und die Variolois, die rigorose Handhabung des Deutschen Reichsimpfgesetzes auch

---

1) *C. Tüngel.* Klinische Mitteilungen von der medizinischen Abteilung des Allgemeinen Krankenhauses in Hamburg aus dem Jahre 1858. Hamburg 1860. Seite 27.

2) *Skoda.* Bayrisches ärztliches Intelligenzblatt 1858. No. 33.

der epidemischen Ausbreitung der Varizellen und den häufigen Einzelerkrankungen an denselben den Boden abgraben würde. Dies ist aber nicht der Fall gewesen. Ferner wäre zu erwarten, dass, wofern Variola und Varioloiden durch das gleiche Gift veranlasst würden, wie die Varizellen — was immer wieder von mancher Seite behauptet war — echte oder modifizierte Pocken sich mit den Varizellenepidemieen vergesellschaften würden. Dies ist aber auch nicht beobachtet worden, obwohl eine Isolierung der an Varizellen Erkrankten nicht stattfindet, sondern diese Kranken mit allen Menschen frei verkehren. Ein treffliches Beispiel dafür bietet Basel, wo von Anfang Januar 1875 bis Ende 1879 die Varizellen endemisch herrschten 1). In diesem Zeitraum wurden dort 510 Varizellenkranke gemeldet und, da kein Meldezwang für diese Krankheit in Basel besteht, ist anzunehmen, dass die Zahl der an Windpocken Erkrankten eine weit grössere war. Ausserdem wurden in dem erwähnten Zeitraum 14 Fälle von echten Pocken in Basel gemeldet. Von diesen waren zwei von auswärts eingeschleppt und 12, welche sämtlich im letzten Quartal 1879 auftraten, waren auf eine andere Infektionsquelle zurückzuführen. Ihre Ausbreitung liegt so klar vor, dass an Zusammengehörigkeit dieser Variolafälle mit den endemischen Varizellen nicht gedacht werden kann. Indes hat auch die Unmöglichkeit, das Varizellengift durch die Vaccination in ihrer reinlichsten Durchführung auszurotten oder auch nur zu verringern, nicht die Hinfälligkeit der gegen die Spezifizität der Varizellen geltend gemachten Einwände zu widerlegen vermocht. *Kaposi* 2) und *M. Hay* 3) sind mit grosser Entschiedenheit für die Identität des Contagiums der Pocken und der Varizellen eingetreten, und ein Dezennium später hat *Hochsinger* 4) eine Beobachtung veröffentlicht, aus welcher sich „mit zwingender Logik" ergeben soll, dass die harmlose Varizellenerkrankung eines Kindes zu schwerer Erkrankung der Mutter an Variola Anlass gegeben habe. Dieser Fall betrifft einen zehnjährigen Gymnasiasten, in dessen Schulklasse die Varizellen epidemisch herrschten. Derselbe erkrankte gleichfalls an Varizellen, es waren nur spärliche wasserhelle Bläschen vorhanden. Zwölf

---

1) *A. Baader.* Die Spezifizität der Varizellen. Correspondenzbl. f. schweizer Aerzte 1880. 10. Jahrgang 10, No. 19 und 20.

2) *M Kaposi.* Pathologie und Therapie der Hautkrankheiten. Wien 1879. S. 220.

3) *M. Hay.* Impfarzt in Wien. Variola bei Frischimpfung. Mitteilung des Vereins der Aerzte in Niederöstreich, 1880, No. 5. (Bemerkt mag hier noch werden, dass andere Aerzte in Wien, welche ihr Krankenmaterial doch aus gleicher Quelle bezogen, wie besonders *J. Neumann* (Lehrbuch der Hautkrankheiten, 1880, S. 137) sich für die Sondernatur der Varizellen aussprachen.

4) *C. Hochsinger*, (*Wien*). Zur Identitätsfrage der Pocken und Varizellen. Centralblatt f. klinische Medizin 1890. No. 43.

Tage später erkrankten der ältere 13 jährige Bruder an Varizellen, die Mutter beider, eine 40 jährige Dame, an Variola vera gravis. Das Fieber dauerte bei der letzteren 12 Tage. Eine detaillierte Schilderung des Krankheitsverlaufes hält *Hochsinger* für überflüssig. Darüber lässt sich freilich streiten. Indes was *Hochsinger* über die Krankheit dieser 40 jährigen Dame anführt, verträgt sich ohne weiteres mit der Annahme, dass auch sie von einer schweren Form von Varicellen befallen worden ist. Dass auch bei Erwachsenen Varicellen vorkommen können, ergibt sich aus den Mitteilungen von *Seitz* 1). Seine Fälle betreffen 1. einen 20 jährigen Polytechniker, er war als Kind erfolgreich geimpft worden, er erkrankte an Varicellen mit ganz typischem Verlauf, nach dem Überstehen derselben wurde er wieder erfolgreich geimpft; 2. ein 21 jähriges Fräulein, 3. einen 22 jährigen Soldaten, welcher infolge der Verkennung der Krankheit in das Pockenhospital kam und daselbst von Pocken infiziert wurde, sowie endlich einen 41 jährigen Mann, welcher in seinem 27. Lebensjahre schon einmal Varicellen überstanden haben soll.

Kann also auch das Alter der Patientin nicht dagegen angeführt werden, dass sie ebenso wie ihre beiden Söhne an Varizellen erkrankt gewesen ist, so muss es als kaum annehmbar angesehen werden, dass die Dame, welche dreimal und das letzte Mal 5 Jahre vor der letzten, in Rede stehenden Erkrankung mit Erfolg revacciniert worden war, an Variola vera erkrankt sein sollte. Wie wir später noch sehen werden, können die Varizellen äusserst unliebsame Erscheinungen veranlassen. *Cless* 2) bemerkt mit Recht, dass sogar in den leichtesten Fällen von Varioloiden alle Efflorescenzen als kleine Eiterbläschen oder Knötchen abortiv zu Grunde gehen. Diese Varioloisformen stehen betreffs der Geringfügigkeit und der Unvollkommenheit des Exanthems hinter den Varizellen zurück. Die Behauptung *Hébra's* und seiner Anhänger, dass die Varizellen nichts anderes seien, als die leichteste Variolaform, ist jedenfalls in dieser Allgemeinheit ausgesprochen durchaus unrichtig.

Auch in Frankreich haben sich eine Reihe von Stimmen dafür erhoben, dass Variola und Varizellen identisch sind. *L. Galzin* 3) hat das einschlägige Material gesammelt und hat zur weiteren Stütze desselben einen eigenen Beitrag geliefert. Ich brauche nur auf den letzteren hier einzugehen, und meiner Ansicht nach beweist er ebenso wenig wie die Mitteilungen seiner Gewährsmänner das, was er beweisen soll.

---

1) *Seitz.* Varicellen bei Erwachsenen. Correspondenzbl. f. Schweizer Aerzte 1888, No. 9 bis 11.

2) *Cless.* Studien über Varizellen und ihr Verhältnis zu Varioloiden und Variolen. Würtemb. mediz. Correspond. Blatt, Bd. 34, 1864, S. 209.

3) *L. Galzin.* Variole et Varizelle. Thèse de Paris. 1879. No. 312.

Die von *Galzin* aufgeworfene Frage, ob es möglich ist, dass die Varizellen, gutartig wie sie sind, zu Variola entarten und die Ursache einer mörderischen Epidemie werden können, ist bereits auf Grund der Beobachtungen von *Murray* (s. o.) und der ebenerwähnten Mitteilungen von *Baader* in negativem Sinne beantwortet 1). *Galzin* gibt nun an, dass er gelegentlich einer in dem Gefängnis und Hospital von Montpellier herrschenden kleinen Endemie von Variola und Variolois auch zwei Fälle von Varizellen beobachtet habe und schliesst daraus auf die Identität der Variola, der Variolois und der Varicella. Sehen wir uns diese beiden Fälle an, so betrifft der erste einen in seiner Jugend mit Erfolg geimpften 26 jährigen Mann, welcher sich seit längerer Zeit in dem Hospital von Montpellier aufhielt und sich daselbst infiziert hatte. Ich möchte diese Infektion aber nicht wie Galzin für Varizellen sondern für Variolois halten und zwar deswegen, weil erst am 4. Tage der Erkrankung der Ausbruch des Exanthems erfolgte, welches übrigens rasch und abortiv verlaufen ist. Solche Fälle sind bekannt und jeder, welcher eine grössere Pockenepidemie zu beobachten Gelegenheit hatte, wird besonders bei Vaccinierten, aber gelegentlich auch bei nicht Geimpften solchen Varioloiden begegnet sein. Der zweite Fall betrifft einen gleichfalls in seiner Kindheit geimpften Studenten der Medizin. Während der erste Kranke sich ständig im Hospital, in welchem es übrigens um die Absperrung der Pockenkranken schlecht bestellt war, aufhielt, besuchte der Student nur täglich die Pockenkranken. In diesem Falle, bei dem nach eintägigen Initialsymptomen sich das bereits nach 5 Tagen abgetrocknete und im Stadium der Abschuppung befindliche Exanthem entwickelte, dürfte es sich wohl um Varizellen gehandelt haben. Auch dieser Fall verlief günstig und schnell. Ich meine aber nicht, dass man aus diesem einen Fall so weitgehende Schlüsse ziehen, d. h. daraus folgern darf, dass die Variola und die Variolois durch dasselbe Gift wie die Varizellen veranlasst werden. Man darf

---

1) Was aber endlich mit Entschiedenheit für die spezifische Verschiedenheit der Varicellen und der Variola spricht, dafür sind folgende von *A. Hirsch* angegebene Tatsachen geltend zu machen, nämlich: dass die geographische Verbreitung der Varicella, als ständiger Krankheitsform, viel weiter reicht als die der Variola, dass sie an einzelnen Punkten der Erdoberfläche, auf dem Caplande, den südlichen Ländern Südamerikas, auf dem Australischen Kontinent u. a. schon vor Einführung des Blatterngiftes bekannt gewesen ist, und dass sie auch nachher, und ganz unabhängig von der innerhalb weitentlegener Zeiträume wiederholt erfolgten Einschleppung der Variola und von der Einführung der Vaccination, fortbestanden und nicht selten epidemisch geherrscht hat, ohne jemals den ihr eigentümlichen milden Charakter des Krankheitsverlaufes einzubüssen (Vergl. hierzu *August Hirsch*, Handbuch der historisch-geographischen Medizin. Abteil 2. Aufl. Stuttgart 1881. Seite 110).

bei diesem Falle *Galzins* doch zum mindesten mit der Möglichkeit rechnen, dass der Studiosus, welcher in der Jugend mit Erfolg geimpft worden war, sich gegen die Pocken noch immun verhielt und sich irgendwo, da er ja mit der Aussenwelt frei verkehrte, mit Varizellengift infiziert hat. Dass die Varizellen durch ein von den echten Pocken verschiedenes Gift erzeugt werden, ergibt sich übrigens auch aus den in meinen bisherigen Darlegungen mitgeteilten kasuistischen Belegen, denen ich noch einen weiteren, der mir von besonderem Interesse wegen seiner Eindeutigkeit zu sein scheint, anschliessen will. Der erste dieser Fälle ist von *A. d'Espine* beschrieben. Ich entlehne ihn der Darstellung von *Chambard* (l. c.). Es handelt sich um ein Kind, das im Alter von zwei Monaten von Varizellen befallen wurde, während es sich am 25. Tage einer Variola befand. Der Schluss ist einfach. Wenn Variola und Varizellen durch die gleiche Ursache veranlasst würden, hätte die Disposition zu den letzteren durch die Erkrankung an der ersteren soweit getilgt sein müssen, dass sie der Variola mindestens nicht auf dem Fusse folgten. Einen Beweis für die schon angeführte Erfahrung, dass die Varizellen keinen Schutz gegen die Erkrankung an Variola bieten, ersehen wir aus der von dem vortrefflichen Kliniker William Osler 1) mitgeteilten Beobachtung, die nach seiner Ansicht beweisen soll, dass ein Anfall von Varizellen vor dem Ausbruch von Variola nicht schützen kann und dass, worüber durchaus kein Zweifel bestehen könne, zwischen der ersteren und der letzteren keinerlei Beziehungen bestehen. Diese Beobachtung, welche jedenfalls unsere Beachtung verdient, rührt von Sarkeyher. Sie betrifft einen 5 jährigen Knaben, welcher wegen Varizellen in das Londoner St. Thomashospital aufgenommen worden war. Es handelte sich um eine vesikuläre Eruption. Die Varizellendiagnose war von *Bennett* und *Bristowe* gestellt worden. Der Knabe lag in einem auf demselben Flur mit den Räumen, in welchen Pockenkranke behandelt wurden, gelegenen Zimmer isoliert. Bei seiner Entlassung wurde der Knabe geimpft, wonach sich vier Impfpusteln mit ganz normalen Verlauf entwickelten. Durch diese erfolgreiche Vaccination wird schon meiner Meinung nach der Beweis geführt, dass die Varizellen durch ein anderes Gift als die Variola erzeugt werden, sonst würde die Vaccine nicht gehaftet haben. Was bei diesem Falle nicht eindeutig ist, ist der Umstand, dass bei dem kleinen Patienten, welcher 8 Tage nach der Impfung fieberhaft erkrankt war, bereits am nächsten Tage auf der Haut Papeln erschienen, woraus sich ein Anfall von wohlentwickelten Pocken mit sekundärem Fieber entwickelte. Das Auftreten des Exanthems bei echten Pocken nach nur

1) *William Osler.* The principles and practice of medicine. 3. edition. Edinburgh and London 1896, pg. 74.

eintägigem Initialstadium muss sehr auffällig erscheinen. Ein solches wird, auch von *Osler*, als das Gewöhnliche nur bei den Varizellen angenommen, während bei den Pocken das Exanthem bekanntlich später auftritt. Dass es sich bei dieser letzten Erkrankung des Kindes um Varizellen nicht handeln konnte, bedarf keines Beweises. Wenn nun auch nach *H. Curschmann* 1) bei der Variolois die Dauer des Initialstadiums oft geringer zu sein scheint als bei der Variola und zuweilen nur einen Tag betragen soll, so hat doch erstens *Curschmann* selbst dies nicht bestimmt ausgedrückt, während zweitens das Eiterungsfieber sogar gegen die Annahme einer Variolois spricht. Ich halte unter diesen Umstanden für nicht unwahrscheinlich, dass in diesem Falle eine *Vaccina generalisata* 2) vorgelegen hat.

Im allgemeinen und insbesondere auch seitens das Kaiserlich Deutschen Reichsgesundheitamts 3) wird heut die Spezifizität der Windpocken angenommen. Letzteres nimmt als bestimmt an, dass falsche (Variolois) und wahre Pocken (Variola vera) dieselbe Krankheit sind, und dass eine Uebertragung von den Varioloiden bei einer anderen Person Variola vera hervorbringen und dass das Umgekehrte der Fall sein kann. „Dagegen" heisst es weiter, „kennen wir in den sogenannten *Windpocken*, *Wasserblattern* oder *Varizellen eine besondere übertragbare Krankheit*, die meist bei jüngeren Kindern unter höchstens leichtem Fieber mit einem Bläschenausschlag auftritt, nahezu ausnahmslos in wenigen Tagen mit Genesung endigt und mit der *Blatternseuche* nichts zu thun hat." In solchen Fällen, wie sie hier geschildert werden, wird auch eine Verwechslung der Varizellen mit Variola vera, geschweige denn mit Variolois nicht wohl vorkommen. Nichts destoweniger verlangt das Deutsche Reich 4), dass bei gehäuftem Auftreten der Pocken als pockenverdächtige Erkrankungen auch Windpocken zu gelten haben und als solche zu behandeln sind. So viel ich weiss, können auch zu Zeiten, in denen Pocken in den betreffenden Orten, Provinzen u.s.w. überhaupt nicht vorkommen, Formen von Varizellen auftreten, welche pockenverdächtig sind, und die selbst von sehr erfahrenen Aerzten besonders bei fehlender oder unzureichender

---

1) Vergl. *H. Curschmann*. Die Pocken in v. Ziemssens spez. Pathologie und Therapie II, 2. Seite 411. 2. Aufl. Leipzig 1877.

2) Vergl. *Karl Dreger*. Vaccina generalisata. Göttinger Inaugural-Dissertation 1902 mit zahlreichen Literaturangaben.

3) Blattern und Schutzimpfung. Bearb. im Kaiserl. Gesundheitsamt. 3. Aufl. Berlin 1900, Seite 42.

4) Anweisung z. Bekämpfung der Pocken. Festgestellt in der Sitzung des Bundesrats vom 28. Januar 1904. Berlin 1906.

Kenntnis der Vorgeschichte im Moment nicht mit Sicherheit von der Variola oder den Varioloiden unterschieden werden können. Vielleicht wird dies dann möglich werden, wenn wir einmal imstande sind, die Krankheitserreger der Variola und der Variolois einerseits und der Varizellen andererseits nachzuweisen. Das sind noch offene Fragen, und es ist der Beweis noch nicht erbracht, ob der *Cytoryctes Variolae* 1) wirklich der Krankheitserreger der Pocken und ob gleichfalls ein amöboider Mikroparasit, wie ihn *L. Pfeiffer* im Bläscheninhalt und im Blut demonstriert hat 2), die Varizellen veranlasst, wenngleich diese Annahmen vor allen anderen eine gewisse Wahrscheinlichkeit zu haben scheinen. Die Schutzpockenimpfung, wenngleich der unerreichte Typus für die prophylaktische Behandlung einer der unheimlichsten Seuchen, leistet in diagnostischer Beziehung nur dann etwas, wenn sie ein positives Resultat liefert. Wenn der Bläschen- oder Pustelinhalt der Efflorescenzen in geeigneter Weise auf das Kalb verimpft, bei diesem Kuhpocken erzeugt, dürfen wir freilich annehmen, dass es sich bei dem betreffenden Exanthem um Variola, bz. Variolois handelt. Der negative Erfolg einer solchen Impfung dagegen berechtigt keineswegs zu der Annahme, dass keine Variola oder Variolois, sondern Varizellen vorliegen. Der Direktor des Kgl. Impfinstituts in Hannover, Herr Sanitalsrat *Berger*, hat mir im Anschluss an zwei Sendungen von Lymphe 3) aus den Efflorescenzen pockenverdächtiger Individuen mitgeteilt, dass die Erfolglosigkeit des übersandten Materials auf dem Kalbe nicht als Beweis dafür anzusehen ist, dass etwa Variola oder Variolois nicht vorgelegen haben. „Der beste Stoff versagt bisweilen auf dem Kalbe" und schliesst mit den Worten: „sogar nicht selten." Was die Impfung des Inhalts der Efflorescenzen der Varizellen auf gesunde Individuen betrifft, so haftet sie (s. o.) offenbar schwer, wenn sie gelingt, so entsteht, wie *J. Steiner* (l. c.) berichtet hat, gewöhnlich am 8. Tage die Eruption gleichzeitig, und zwar über die gesamte Körperoberfläche. Wenn nun aber auch die genannten Impfungen immer erfolgreich wären, so würden sie für die Diagnose in pockenverdächtigen Fällen doch keine für die Praxis verwertbaren Ergebnisse liefern, weil die Sache sich doch erst nach einer Reihe von Tagen entscheidet. Die Pockenverdächtigkeit der Varizellen wird nun keineswegs dadurch bedingt, dass

---

1) S. Literatur bei *L. Pfeiffer*, Behandlung und Prophylaxe der Blattern im Handb. der Therapie innerer Krankheiten von *Penzoldt* und *Stintzing* 1. Bd., 3. Aufl. S. 236 und ff., Jena 1902, sowie bei *Councilman* etc. in: Studies on the pathology and on the etiology of Variola an of Vaccinia Boston 1904.

2) Literatur siehe bei *Huguenin*, Varizellen, in *Lubarsch-Ostatag*, Ergebnisse, IV. Jahrgang.

3) *W. Ebstein.* Ueber pockenverdächtige Varizellen. München. med. Wochenschr. 1906, No. 19.

sich die Efflorescenzen, die Bläschen- ev. nach vorhergehender Knötchenbildung in erheblicher Zahl nicht nur auf der äusseren Haut sondern auch auf den Schleimhäuten entwickeln. Solche Befunde ebenso wie die Dellenbildung, der fächrige Bau und sogar die Konfluenz der Efflorescenzen kommen bei den einfachen Varizellen gelegentlich zur Beobachtung, ohne dass deshalb der Fall bei mit Erfolg geimpften Kindern und bei Initialsymptomen von nicht mehr als 24 stündiger Dauer als pockenverdächtig zu bezeichnen ist. Anders gestaltet sich die Sache, wenn es sich um Erwachsene handelt, da bei ihnen Varizellen doch relativ selten 1) auftreten. Hier muss eine besondere Vorsicht walten. Die diagnostischen Schwierigkeiten für eine rasche Diagnose treten auch bei Kindern auf, von deren Vorgeschichte wir gar nicht oder ungenügend unterrichtet sind und insbesondere, wenn eine eitrige Umwandlung des Bläscheninhalts oder brandige oder schwer phlegmonöse Prozesse auf der erkrankten Haut oder schwere Entzündungsprozesse der Schleimhäute auftreten. Was die letzteren betrifft, so erinnere ich an den von *J. Comby* 2) berichteten Fall, welcher einen 25 Monate alten Knaben betraf, bei welchem die Varizellen mit einer unter dem Bilde einer Stomatitis ulcerosa auftretenden Mundaffektion vergesellschaftet waren. Beim Gebrauch von Kali chloricum trat rasch Besserung ein. Im übrigen verweise ich, um hier nicht zu sehr in klinische Fragen einzugehen, auf meine bereits zitierte Arbeit in der Münchener medizinischen Wochenschrift 1906, in welcher ich einige eigene Erfahrungen über pockenverdächtige Varizellen mitgeteilt habe, und denen eine Reihe epikritischer Bemerkungen angereiht worden sind. Bedeutungsvoll dürften später voraussichtlich die lehrreichen Beobachtungen werden, welche *Johann Bokai* 3) über das Auftreten des Zosters und der Varizellen nach einander in 5 Fällen mitgeteilt hat. Zur Zeit sind sie wenigstens von historischem Interesse. Indessen soll auch darauf hier nicht näher eingegangen werden, ebensowenig auf die mancherlei anderen Komplikationen, welche sonst noch mit den Varizellen in Zusammenhang gebracht worden sind. Nur über die *Nephritis* bei Varizellen, bei denen übrigens auch gelegentlich Albuminurie ohne nachweisbare Nephritis beobachtet wurde, mögen einige Bemerkungen hinzugefügt werden.

---

1) Vergl. die lehrreiche Arbeit von *Joh. Seitz*, Varicellen bei Erwachsenen im Correspondenz. Blatt f. Schweizer Aerzte, 18. Jahrgang (1888).

2) *J. Comby*. Note sur l'exanthème de la varicelle. Progrès médical 1884, No. 39.

3) *J. Bokai*. Das Auftreten der Schafblattern unter besonderen Umständen. S. A. aus dem Ungarischen Arch. für Medizin 1892.

Unter den Komplikationen seitens der inneren Organe bei den Varicellen ist *Nephritis*, auf welche wohl *Henoch* 1) zuerst aufmerksam gemacht hat, vielleicht die Enteressanteste. Es sind seitdem eine mässige Anzahl solcher Fälle veröffentlicht. *Osler* (l. c.) sagt: „Nephritis may occur". Immerhin ist diese Komplikation keine zu häufige. *P. Krause* 2), welcher aus den Journalen des *Eppendorfer* Krankenhauses 200 daselbst beobachtete Fälle von Varicellen gesammelt hat, fand darunter nur einen Fall von Nephritis. Die Zeit des Auftretens derselben ist verschieden. In einem Falle von *A. Hoffmann* 3) trat sie bereits am 6. Tage, in den Beobachtungen von *Henoch* am 8. bis 14. Tage und in der Beobachtung von *Cassel* 4) am 16. Tage auf. Das stimmt ungefähr auch mit dem ersten Fall von *Krause* (l. c.). Nur gelegentlich treten Oedeme oder Hämaturie auf, gewöhnlich verläuft die Nephritis ohne diese Symptome und endet wie in den Fällen *Henoch*, *Högyes*, *Hagenbach* und in den beiden Fällen von *Krause* tötlich. Man hat diese Nephritis als varicellosa bezeichnet und dürfte wohl damit die Varicellen als causa morbi haben bezeichnen wollen. Indem *S. Rosenstein* 5) sagt, dass nach der leichtesten Infektion mit „Pockengift", nach Varicellen, akute Nephritis auftreten kann, muss man zunächst mit der Frage, ob nicht *S. Rosenstein* unter „*Pockengift*" das Gift der Variola selbst verstanden wissen will, rechnen müssen, in diesem Falle freilich würde *Rosenstein* die Zugehörigkeit der Varicellen zu den Pocken annehmen und ihre Selbständigkeit in Abrede stellen. Bei allen bis jetzt vorliegenden Befunden hat man nur eine parenchymatöse Nephritis gefunden, wobei auch die Glomeruli beteiligt sein können, was der erste Fall bei *Krause* lehrt. In der zweiten Beobachtung, welche *Krause* aus alten Krankenbeobachtungen des *Eppendorfer* Krankenhauses mitteilt, konnten in Schnittpräparaten der Nieren *Mikrokokken* nachgewiesen werden. *Krause* hat die Neigung anzunehmen, dass es sich bei dieser Nephritis streptococcica um eine infolge von allgemeiner Sepsis entstandene Nephritis gehandelt habe. Uebrigens ventiliert *Krause* noch eine andere Frage, nämlich, ob es sich bei der im Verlaufe der Varicellen auftretenden Nephritis ev. auch um die Folge einer der die Varicellen häufig begleitenden anderen Komplikationen, besonders der Otitis

---

1) *Henoch*, Berlin. klin. Wochenschr. 1884. No. 2.

2) *Krause*, München. mediz. Wochenschr. 1901, S. 382, No. 40.

3) *Hoffmann*, Berl. klin Wochenschr. 1884, No. 34.

4) *Cassel*, Deutsch. mediz. Wochenschr. 1893, Seite 769.

5) *S. Rosenstein*, die Pathologie und Therapie der Nierenkrankheiten, 4. Aufl. Berlin 1894, Seite 166.

media, handeln könne. Das kann a priori nicht in Abrede gestellt werden. Da aber bei diesen Komplikationen, ebenso wie es für die Nephritis in Anspruch genommen wird, gleichfalls ein Abhängigkeitsverhältnis von den Varicellen anzunehmen ist, würde es sich immerhin schliesslich doch um Nephritiden handeln, die direkt oder indirekt mit dem Varicellengift in kausalem Zusammenhange stehen. Soweit ich die Sache übersehe, scheint mir die Nephritis nur bei komplizierten schwereren und besonders bei den pockenverdächtigen Varizellenerkrankungen vorzukommen.

Früher galten die Windpocken für eine durchaus harmlose Krankheit. In der vom Kaiserl. Gesundheitsamt bearbeiteten Denkschrift (s. o. S. 23.) wird bemerkt, dass die Windpocken nahezu ausnahmslos in wenigen Tagen mit Genesung endigen. In dem Wörtchen „*nahezu*" liegt aber freilich schon ein Vorbehalt. In der Anweisung zur Bekämpfung der Pocken vom 28/1 1904 § 23 wird verlangt, (s. auch oben S. 23.) dass bei gehäuftem Auftreten der Pocken auch Windpocken als pockenverdächtige Erkrankungen zu gelten haben. In der Zeit, aus der meine in der Münchener medizin. Wochenschr. 1906 veröffentlichten pockenverdächtigen Varizellenerkrankungen stammen, war überhaupt von keinen Pockenerkrankungen in hiesiger Gegend die Rede. Hieraus ergibt sich also, dass das Vorkommen von pockenverdächtigen Varizellen nicht an das gleichzeitige Auftreten von gehäuften Pockenerkrankungen geknüpft ist. Auch *O. Vierordt* 1) ist es aufgefallen, dass sich in der neuesten Zeit Beobachtungen von unangenehmen Vorkommnissen bei den Varizellen mehren, und dass dieselben nicht nur schwächliche und kränkliche kleinere Kinder betreffen. *Vierordt* hat eine kleine Epidemie beobachtet, in welcher der Gesamtcharakter bezüglich des Allgemeinzustandes und des Exanthems ein intensiverer war und berichtet über das anderwärts häufigere Auftreten einer komplizierenden Nephritis. Dass diese Fälle aber jemals der Ausgangspunkt von Variola oder von Varioloiden geworden seien, davon spricht *Vierordt* nichts. Nichtsdestoweniger schliesse ich mich der Meinung von *Johannes Seitz* (l. c.) an, welche dahin geht, dass, wo die Diagnose „Varizellen der Erwachsenen" gestellt wird, der Arzt und die Gesundheitsbehörden sich des Falles genau so anzunehmen haben, wie der Fälle mit der Diagnose Pocken und zwar so lange, bis durch den amtlichen Arzt die Diagnose über allen Zweifel sichergestellt ist Ich dehne diese Forderung von *Seitz* auch auf alle pockenverdäch-

---

1) *O. Vierordt.* Varizellen in *Penzoldt* und *Stintzing.* Handb. d. Therapie innerer Krankheiten. 1. Bd., 3. Aufl. Jena 1902, Seite 206.

tigen Fälle bei Kindern aus und zwar auch ausser der Zeit von Epidemieen. Ich stimme endlich *Seitz* durchaus bei, wenn er verlangt, dass alle zweifelhaften Fälle sofort sorgfältig zu isolieren, aber nicht ins Pockenspital zu bringen sind. Der Grund ist einleuchtend. Ein an pockenverdächtigen Varizellen, welche tatsächlich Varizellen sind, leidender Mensch darf natürlich nicht den Gefahren einer Infektion mit Pockengift ausgesetzt werden.

DIE GESCHICHTE DES ROONHUYSSCHEN GEHEIMNISSES.

VON DR. A. GEYL, *Rijswijk.*

Im Novemberheft (1905) dieser Zeitschrift hat Pergens, meine von der Niederländischen Gesellschaft für Heilkunde preisgekrönte Schrift besprechend, der Meinung Ausdruck gegeben, dass sie „mériterait d'être traduite en une langue plus répandue". Ich bin zwar nicht gesonnen, dieser indirecten Einladung zu einer Uebersetzung meiner Arbeit selbst Folge zu leisten: jedoch sind mir die Art und Weise, in der Pergens selber und namentlich die holländischen Kritiker sich ihrer Aufgabe hinsichtlich der Besprechung meiner Abhandlung entledigt haben, Anlass geworden, den Versuch anzutreten, eine übersichtliche Darstellung der von mir neu beleuchteten oder neu entdeckten und sichergestellten Tatsachen zu geben. Als gewissenhafter Geschichtsschreiber hatte ich mir die Verpflichtung auferlegt, meine Vorstellung, den wirklichen Tatbestand des Roonhuyse'schen Geheimnisses betreffend, überall dort, wo sie von der in der Literatur gegebenen abweicht, mit im Texte angeführten Documenten zu belegen. Jeder Leser sollte sich ein eignes Urteil ueber den Wert meiner Behauptungen aufstellen können. Ich kann mich aber der Vermutung nicht verwehren, dass ich, mehr speziell was meine Kritiker anbelangt, meinen Zweck nur unvollkommen, oder vielleicht gar nicht erreicht habe. Die ueberreiche Fülle der Beweisstücke ist ihnen für die Wertschätzung des Inhaltes hindernd in den Weg getreten. Vor lauter Bäumen haben sie den Wald nicht gesehen, oder besser gesagt, sie haben das Kind mit dem Bade ausgeschüttet und nur desshalb von den aus den Belegstücken gezogenen Schlüssen ungenügende Kenntniss erhalten, oder wenigstens *gezeigt*, weil sie Ersteren selber nicht die nöthige Aufmerksamkeit haben schenken wollen. Ich habe ihnen in meinem Buche zu viel geboten. Die Aufzählung der Beweise für die Richtigkeit der von mir angeführten Tatsachen und Vorstellungen hätte ich mir und ihnen ersparen oder diese wenigstens aus dem Texte bannen sollen; man hätte sich zufrieden gegeben mit einer ausführlichen Auseinandersetzung, vielleicht mit einer flotten Erzählung des von mir Gefundenen. Ich will jetzt versuchen, dieser Aufforderung in der hier erforderlichen Kürze, soweit es in meinem Vermögen ist, Genüge zu leisten.

DIE LEGENDE DES GEHEIMNISSES.

On ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu. Und so wurde das Roonhuyse'sche Geheimniss in Holland eigentlich nie einer eingehenden, kritischen Besprechung gewürdigt. Ohne eigene, selbständige

Untersuchungen anzustellen, haben die holländischen sachverständigen Schriftsteller Alles geglaubt, was ihnen von sehr parteiischen Zeitgenossen der Roonhuysen und von wenig gewissenhaften, oberflächlich lesenden Geschichtsschreibern vorgefabelt worden ist. Wie einst der Staat in Dänemark, so sollte auch in der Amsterdamer medico-chirurgische Welt des sieb- und achtzehnten Jahrhunderts etwas faul gewesen sein. Die Geheimnissbesitzer und ihre Gehülfen, welche durch ihre gesellschaftliche Lage die medizinischen Zustände jener Zeiten beherrschten, waren kaufmännische Geister, gewissenlose Schacher, denen ein dickgefüllter Geldbeutel höchstes Ziel, das Wohl ihrer Kranken Nebensache war. Diese Vorstellung findet sich in dieser krassen, und zwar in der krassesten mir bekannten Form zuerst bei Fr. B. Osiander vor und ist von den späteren Autoren kritiklos der Nachwelt ueberliefert worden. Ich verweise u. a. nach von Siebold, der auch an mehreren anderen Stellen seines bekannten Buches, und namentlich wenn es holländische Geburtshelfer gilt, sich wenig selbständig zeigt und Osiander nachschreibt, nach Schröder—Olshausen—Veit und nach Ingerslew, dem jüngsten Geschichtsschreiber der Zange.

Es scheint desshalb geboten, das Urteil Osiander's einer näheren Prüfung zu unterziehen, desto mehr, als der Professor das uns beschäftigende Problem sehr ausführlich erörtert hat und eine Widerlegung der von ihm vorgebrachten Tatsachen und Betrachtungen es ermöglicht, das wirklich Vorgefallene an's Licht zu bringen und auch hinsichtlich seiner ethischen und sozialen Bedeutung richtig zu stellen. Seine Angaben, welche an zwei verschiedenen Stellen seiner bekannten Geschichte der Geburtshülfe vorkommen und zwei absonderliche Phasen der Frage betreffen, gebe ich teilweise wörtlich wieder. Sie lauten folgendermaassen:

„Als ein Anhänger von dem Prätendenten Jacob II. musste Chamberlaine im Jahr 1688 aus England fliehen. Er kam nach Amsterdam, übte da die Entbindungskunst aus und verkaufte endlich im Jahr 1693 sein Geheimniss um einen unbekannt hohen Preis an drey holländische Geburtshelfer, Rooger Roonhuisen, Cornelius Boekelmann und Friedrich Ruysch, welche nachher den schändlichsten Missbrauch und Handel damit trieben. Sie wendeten es nämlich nicht nur oft zum Schein an, um die Belohnung, welche sie sich für die Anwendung des Geheimnisses gewöhnlich bezahlen liessen, damit zu gewinnen, sondern verkauften das Geheimniss wiederum an andere, als ein Geheimniss, zu erstaunlich hohen Preisen, bedungen sich auch wohl zuweilen die Helfte alles Gewinns, den sein Gebrauch einbrachte, aus, und am Ende zeigte es sich doch, dass sie einem jeden ein anderes Werkzeug, als das angebliche Geheimniss verkauft hatten, damit, wenn ja einer einmal das Geheimniss verrathen sollte, das Publicum darüber in Zweifel bliebe, welches das echte wäre."

Fügt man hinzu, dass andre Schriftsteller, ich nenne Rigaudeaux, Levret, Baudelocque, noch dazu die Behauptung aufstellten, dass die Besitzer des Geheimnisses weder wissenschaffentlich noch moralisch ihrem Amte gewachsen waren und nicht selten, aus Unwissenheit oder Geldgier, das von ihnen befürwortete Instrument irrtümlich hantirten oder unnöthigerweise in Gebrauch zogen, dann ist noch immer nicht Alles und nicht einmal das Schlimmste referirt. Osiander lässt es vorkommen, als sei „die eine Bekanntmachung der Zange um die andre" der eigentliche Grund gewesen für die Anfrage, seitens der Geheimler des Gesetzes, welches ihnen zeitlich, die den andren Chirurgen gegenüber so sehr bevorzugte Lage geschenkt hat. „Die Besitzer des Geheimnisses waren grossen Theils Glieder der in Amsterdam. s. g. Apothekergilde, oder des vereinigten Amtes der Aerzte und Apotheker, oder des an andern Orten s. g. Collegii medici et pharmaceutici, in welchem neben mehreren Aerzten auch zwey Apotheker waren. Nun bestand aber noch eine Gilde der Wundärzte, welche glaubte, dass es ihr allein zustände, die Geburtshelfer zu prüfen und die Erlaubniss der Ausübung der Entbindungskunst zu ertheilen. Allein D. Röell, ein Mann von Kopf und Intrigue, der Lehrer der Anatomie und Geburtshülfe und F. Ruysch's Nachfolger war, wusste es dahin zu bringen, dass er zum Gildemeister oder Praeses sowohl bei der Apotheker-Gilde als bei der Gilde der Wundärzte gewählt wurde. Dieser, um die Geburtshelfer in seine und der Apotheker-Gilde Gewalt zu bekommen und zu dem vorgesetzten Ziel des Accouchier- und Geheimnisses-Monopols hinzuleiten, gab d. 18 Jan. 1746 ein Pro memorie ein, worin er vorstellte, wie diejenigen Geburtshelfer, welche aus den französischen Schulen in Frankreich nach Holland zurückkommen, unsäglichen Schaden anrichten, schneiden, reissen und brechen, und die Kinder aus Mutterleibe mit Haken, wie Kabeljaw ausziehen und auf dem Boden herumschleppen; so habe z. B ein Joh. de Bruyn einer Gebärenden die vorgefallene Gebärmutter abgeschnitten, ein anderer einem Kinde den Kopf abgerissen u. d. g. Da doch in Holland ein Geheimniss bestehe, womit man die Kinder glücklich zur Welt bringen könne und überhaupt da die Entbindungskunst besser zu erlernen sei. Er bitte demnach, dass man keinem Geburtshelfer in Amsterdam die Erlaubniss zum Entbinden geben möchte, bis sie bei der Apotheker-Gilde examiniert und tüchtig befunden worden seien. Darauf wurde dann beschlossen, dass kein Geburtshelfer in Amsterdam und Utrecht die Entbindungskunst auszuüben, noch darin Unterricht zu ertheilen, berechtigt sein sollte, der nicht vor der Apotheker-Gilde sich zum Examen stellen und im Besitz des Geheimnisses der Herrn Examinatoren sein würde: N. B.!! und den 31. Januar 1746 ward das saubere Gesez auch wirklich publicirt, und diejenigen

wurden mit Strafe bedroht, welche ohne die Erlaubniss der Apotheker-Gilde Geburtshülfe leisten würden. Darüber waren nun manche Aerzte und Wundärzte höchst aufgebracht, die zumal schon lange die Entbindungskunst ausgeübt hatten. Einige kehrten sich nicht an das Gesez, und entbanden vor wie nach; andere stellten sich zum Examen, konnten sich aber nicht entschliessen, zur Stillung des Auri fames der Herrn Examinatoren 2000 bis 2500 holl. Gulden (denn dies war der gewöhnliche Preiss) für ein längst errathenes Geheimniss darzubringen. Dann aber wurden sie abgewiesen, sie mochten auch noch so gut im Examen bestanden sein; dies begegnete z. B. einem Dr.? Rathlauw, gegen dessen Geschicklichkeit die geldgierigen Gildemeister durchaus nichts einwenden konnten. De Bruyn wurde zwar nach Veränderung der Obrigkeit in Amsterdam von der Verbindlichkeit des Gesetzes freigesprochen; und ein anderer Geburtshelfer, Uilhoorn erhielt sogar ohne vorhergegangene Befolgung des Gesetzes die Erlaubniss, practischen Unterricht in der Geburtshülfe zu ertheilen," (von letzterer Behauptung ist nicht ein einziges Wort wahr, nicht nur erhielt er nicht die Erlaubniss Unterricht zu erteilen, sondern auch jene zur Ausübung der praktischen Geburtshülfe blieb ihm vorenthalten; er starb schon im selben Jahre). „Aber schon im Junius 1749 wird aufs neue erkannt, dass die Proben und Prüfungen derjenigen, die Meister in der Entbindungskunst werden wollten, zwar von der Gilde der Wundärzte zugleich geschehen sollte; von dieser aber sollten nur zwei Glieder, von der Apotheker-Gilde hingegen drei Aerzte dabei sein." Die Aerzte behielten also die Majorität der Stimmen und „die meisten Geburtshelfer in Amsterdam, die nicht zu jener Prellgilde gehörten, waren natürlich höchst aufgebracht über die Chicanen und einige verunglimpften die Gilde durch Schriften dergestalt, dass weder der Rhein, noch die Amstel, den angehängten Schandflek je abwaschen wird."

Klarheit genug in diesen Zeilen, sollte ich meinen. Aber wie viel Irrtum bei höchstens einem Fünkchen Wahrheit! Gleichwohl hat Jederman diesen unsauberen Trank als ein Labsal genossen. Sogar die eigenen Holländer haben dem erfinderischen und malitiösen Osiander[1]) ihr

1) Vor einiger Zeit war ich im Besitze eines merkwürdigen Büchlein's, welches der Autor Ritgen als Donum Auctoris dem Osiander zugestellt hatte. Gerade unter der Widmung: „Den um die Geburtshülfe hochverdienten Männern: L. F. Boer, F. B. Osiander, E. v. Siebold, E. Wenzel gewidmet", schrieb Osiander nachfolgende Worte: „der Verf. glaubte mir eine Ehre zu erweisen, indem er mich zwischen diese Schächer kreusigte", während der Sohn des in der Widmung genannten von Siebold, der bekannte Historiker, welcher später das Büchlein kaufte, daran hinzufügte: Vorliegendes Buch ist das Dedicationsexemplar, welches Ritgen an Osiander schickte. Die vorstehende Bemerkung war der Lohn, welcher Os. an R. zollte. Ich erstand das Buch in der Auction der Büchersamml. Osiander's des Sohnes am 21 November 1855, der Curiosität halber.
22, 11, 1855. V. Siebold.

Vertrauen nicht versagt. Letzteren aber trifft der Vorwurf, dass er die von ihm zu Rathe gezogenen originellen holländischen Quellen nicht nur unvollkommen, ja sogar schlecht verstanden, sondern auch oberflächlich und nur teilweise gelesen oder durchblättert hat. Er „hat Schweres verschuldet, weil er leichtsinnig und von Vorurtheilen geblendet den Pfad der historischen Treue verlassen und Falsches oder wenigstens Irrthümliches verbreitet hat".

Nach allem Gesagtem wird mir jetzt obliegen, in erster Stelle die Entstellungen und Irrtümer, die Erfindungen und falschen Angaben, welche in die Literatur ihren Weg gefunden haben, des Näheren in Betracht zu ziehen und zu beleuchten, in zweiter, den wirklichen Sachverhalt und die Motive, welche dabei mitgespielt haben, wie sie sich mir an der Hand des von mir bearbeiteten Materials entpuppt haben, anzuzeigen. Später wird sich von selbst herausstellen, dass die Berichte, sowohl über Ursprung und Alter des Geheimnisses als über Bedeutung und Rolle der Chirurgen-gilde und des Collegium medico-pharmaceuticum mit seinem Dekane Wilhelm Roëll entweder ganz unzuverlässig oder absolut falsch sind. Erstere haben wir schlecht bewährten, von den Gegnern des Geheimnisses überlieferten und von Osiander für seine Darstellung zurecht geschnittenen Traditionen zu verdanken: letztere sind ausschliesslich dem schöpferischen Geiste des Göttinger Professors, welcher von den medizinischen Verhältnissen in Holland ungenügende Kenntniss genommen hat, aufzubürden. Hier sei nur erwähnt, dass Herr Röell sehr wahrscheinlich persönlich nie eine Pro Memorie an die Regierung eingehändigt hat und dass die unter den auf dem Amsterdamer Archiv aufgehobenenen Aktenstücken befindliche Adresse des gesammten Collegium medicum an die städtische Regierung, welche um eine Abänderung des damals geltenden, die Ausübung der Entbindungskunst betreffenden Gesetzes anhielt, nicht ein Jota enthält von der Phrase, womit Osiander die Anfrage begründen lässt. Vermutlich hat Letzterer Rathlauw schlecht gelesen und falsch verstanden. Wenigstens kann man bei diesem lesen und zwar in demselben Wortlaut, dessen sich unser Autor bedient, dass die Besitzer des Geheimnisses den französischen Geburtshelfern die rohe und grobe Behandlung ihrer Gebärenden, dessen er Erwähnung that, vorwerfen wollten. Und auch dies ist nicht einmal ganz richtig. Es ist nur behauptet worden, dass Grégoire in Paris „eingeklemmte Köpfe in Lebendigen zerbricht; ob dies mit einem Haken oder einem andren Instrumente geschieht, die Auskunft ist zerbrechen".

Ebenso unwahr ist es, dass einige Chirurgen „sich zum Examen stellten, sich aber nicht entschliessen könnten, zur Stillung des Auri fames der Herrn Examinatoren 2000 bis 2500 holl. Gulden (denn dies war der

gewöhnliche Preis) für ein längst errathenes Geheimniss darzubringen". So etwas ist nie passirt: die Mitglieder des Collegium haben von den Prüflingen nie eine Centime mehr gefordert, als ihnen nach den geltenden Gesetzen zukam. Schon der ganze Verlauf der Geschichte Rathlauw's hätte Osiander eines besseren belehren können. Weder von ihm noch von Eckhart oder Boom, den einzigen Chirurgen „welche sich unter dem Gesetze des Jahres 1746 einer Prüfung unterzogen haben", ist etwas derartiges veröffentlicht oder bekannt geworden. Sogar die Besitzer des Geheimnisses haben sich mit geringeren Summen zufriedengestellt. 500—1000 Gulden war der gewöhnliche Preis, 1) wofür sie ihr Instrument und die Lehre von dessen Handhabung an Andre verkauften und es ist nie bei ihnen aufgekommen, sich noch dazu die Hälfte alles Gewinns, den sein Gebrauch einbrachte, zu bedingen. Zwar hat später, in der letzten Hälfte des 18. Jahrhunderts, Albert Titsingh, der dem Roonhuyse'schen Hebel treu geblieben war, sich ein derartiges Betragen zu Schulden kommen lassen; aber die eigentliche Geschichte des Geheimnisses endet mit der Veröffentlichung des Geheimnisses im Jahre 1753 durch die Doctoren de Visscher und van de Poll.

Meinerseits wird natürlich nicht geläugnet, dass die Herren Monopolisten gute Finanziers gewesen sind. Wie schon gesagt, sie verkauften ihr Instrument gegen einen guten Preis; auch liessen sie sich von den Gebärenden, welche ihrer Hülfe bedurften, unter gewissen Umständen sehr gut bezahlen. Abraham Titsing erzählt sogar, dass sie sich bis zu f 1000 für eine Entbinding zu fragen unterstanden. Demgegenüber steht, dass sie nicht selten ihre Hülfe ganz unentgeltlich zu leisten gezwungen waren. Sie hatten aber eine wirksamere Methode, ihre finanziellen Interessen zu wahren. Sie hielten das Monopol wirklich geheim und gestatteten nur ausnahmsweise, äusserst selten, neuen Mitgliedern den Zutritt in ihren Kreis. Es ist nicht unwahrscheinlich, dass Friedrich Ruysch, dem sich Cornelis Boekelman anschloss im Jahre 1693, mit Rogier Roonhuyse einen Vertrag einging, die von ihnen gebrauchten Instrumente zur eventuellen Hülfe Gebärender geheim zu halten und nur mit beiderseitiger Zustimmung Anderen mitzuteilen. Ruysch trat nur als consultirender Arzt auf, während Cornelius Boekelman, vorher dessen Vater Andries, der eigentliche Praktikant war. Zuerst im Jahre 1710 wurden zwei andere Personen, die Chirurgen J. de Bruin und P. Plaatman, in das Geheimnis eingeweiht. Bald darauf starb van Roonhuyse und wieder einige Zeit später

1). Ein merkwärdiges Licht wird noch auf diese Frage geworfen durch die Bemerkung eines gewissen J. R. R., eines Gegners aus dem Lager der Chirurgen. Er schreibt: „Die Zange Levret's kostet 100 Pistolen, also den doppelten Preis des Roonhuyse'schen Monopols".

wurden Andries Boekelman Jr. und C. Plaatman die Nachfolger ihrer Eltern. Endlich im berüchtigten Jahre 1746 hatte Amsterdam, ausser den zwei letztgenannten Geburtshelfern (de Bruin war die Praxis verboten) nur noch einen dritten Monopolist aufzuweisen, den schlauen und begabten Albert Titsingh. Ein vierter, Dr. Tronchin, Mitglied des Collegium medico-pharmaceuticum, hat aller Wahrscheinlichkeit nach die Geburtshülfe nicht praktisch ausgeübt. Des weiteren hatten sich noch der Chirurg v. Dieden aus Utrecht und Dr. de Moor aus Gouda des Monopols bemächtigt, während Reinier Boom der erste und einzig gebliebene Zögling des neuen Régime war. Zuletzt ist es noch im Jahre 1752—53, einige Zeit vor dem Erscheinen des bekannten Buches der Herren de Visscher und van de Poll, den Doctoren Paulus und Gerardus de Wind aus Middelburg mit vieler Mühe gelungen, Teilhaber des Geheimnisses zu werden. Man sieht, dass die Zahl der Geheimler in Amsterdam gleichzeitig nie mehr als zwei bis vier betragen hat.

Vergegenwärtigen wir uns jetzt, dass die Stadt in jenen Zeiten 200,000 Einwohner zählte und dort also alljährlich ungefähr 6000 Kinder das Licht der Welt erblickten, so dürfen wir nicht, wie es Rigaudeaux und Baudelocque getan, aus der Mitteilung de Bruin's, dass er durchschnittlich jedes Jahr 40 Frauen mit dem Hebel entbunden hat, auf eine missbräuchliche Anwendung des Instruments schliessen. Wir haben zu bedenken, dass die Monopolisten, nach der einstimmigen Angabe aller Autoren, sehr gesucht und gewollt waren und in nahezu allen schwierigen Fällen nicht nur in Amsterdam, sondern auch in der Umgegend zu Rathe gezogen wurden. Dabei kommt, dass Ruysch, der wohl als der eigentliche Lehrer der Roonhuyser gelten mag, als ersten und höchsten Grundsatz der Lehre huldigte: non nocere und namentlich den Gebrauch der Instrumente, so viel wie möglich einschränken. Wirklich, es besteht kein einziger Grund für die Annahme, dass der Hebel vielmals unnötigerweise, und zwar Pecuniae Causa, angewendet worden ist. Ebensowenig hat der Vorwurf Berechtigung, die Herren wären roh und unwissend und hatten desshalb mehr Unheil gestiftet als Nutzen. Wäre das der Fall gewesen, dann hätte man sie nicht ueberall, und oft um sehr hohe Preise, zu Hülfe gerufen. Und Männer, wie z. B. P. de Wind, sollten nicht um den Besitz des Instruments angehalten, Andre nicht um die Priorität oder Originalität der Erfindung gestritten und die Mehrzahl der Aerzte in Holland und Viele im Auslande sich seiner, nach der Bekanntmachung durch die Amsterdamer Doctoren, nicht unbedingt angenommen haben, wenn nicht gute und augenfällige Resultate ihm seinen grossen Ruf besorgt hätten. Ich gedenke also nur curiositätshalber des Ausspruchs Baudelocque's, die Holländer hatten nie einen echt eingekeilten Kopf durch

den Hebel retten oder befreien können; das Instrument sei zu dem dazu nothwendigen Eingriff absolut ungeeignet. Schon Camper hat meines Erachtens das Gegenteil bewiesen. Aber des Weiteren, wo die Tatsachen eine solche beredte Sprache führen als in dieser Angelegenheit sollte man theoretischen Ueberlegungen das Schweigen auferlegen.

Wie man sieht, die Monopolisten haben keine falsche Münze ausgegeben und die Hülfe suchenden Frauen weder betrogen noch schlecht oder nicht-sachverständig behandelt. Die Beschuldigung, als sollten sie „einem Jeden ein andres Werkzeug als das angebliche Geheimniss verkauft haben, damit, wenn je einer einmal das Geheimniss verrathen sollte, das Publicum darüber in Zweifel bliebe, welche das echte sei," muss ebenfalls fallen gelassen werden. Sie entbehrt jedes tatsächlichen Grundes. Ein solches Vorgehen wäre wirklich zu naïv und zu dumm gewesen. Die Veränderungen, welche die Besitzer des verkauften Instruments für nöthig erachtet hatten, wurden dem Käufer ehrlich mitgeteilt; das ist noch jetzt zu beweisen. Reinier Boom hat den beiden de Wind's, Andries Boekelman dem Albert Titsingh und Letzterer dem dr. Tronchin und dem dr. de Moor das von ihnen selbst abgeänderte und gebrauchte Instrument ohne Zurückhaltung mitgeteilt und zu handhaben gelehrt. Zuletzt bedarf es keiner näheren Ausführung, dass man nicht nur in früheren Zeiten die Herkunft der verschiedenen Modificationen des Hebels feststellen konnte, aber dass man es noch jetzt zu thun im Stande ist.

Die eigentliche Geschichte des Geheimnisses.

Bevor wir uns über die ethische und moralische Bedeutung des Geheimnisses und seine späteren Schicksale zu verständigen versuchen, wollen wir die Fragen nach seiner Art und Herkunft näher in's Auge fassen. Letztere sind zusammengehörig und so innig mit einander verknüpft, dass sie zusammen behandelt werden müssen.

Die beiden Amsterdamer Doctoren de Visscher und van de Poll waren die Ersten, welche mit gut beglaubigten und gewährleisteten Berichten über das Roonhuyse'sche Monopol in die Oeffentlichkeit traten. Das Geheimniss bestände aus einem Hebel, einem platten, stählernen, leicht S-förmig gebogenen, zum Gebrauch mit Heftpflaster, Leder oder Wolle übergezogenen Instrumente, das dazu diente, einen aus beliebigen Gründen im Beckenausgang aufgehaltenen oder eingekeilten Kopf durchzuhelfen und in die Welt zu bringen. Rogier van Roonhuyse und Friedrich Ruysch sollten es, etwa 60 Jahre vor dem Erscheinen ihres Buches, von Hugh Chamberlen, der sich alsdann in Amsterdam aufhielt und dort sogar Geburtshülfe lehrte, erhandelt haben. Mit Entschiedenheit schlossen sie sich den Ausführungen der Amsterdamer Monopolisten

Boekelman, Plaatman und Albert Titsingh an, welche, in Verbindung mit ihrem Collegen van Dielen aus Utrecht, die sogenannten Entdeckungen des Chirurgen Rathlauw und des Doctoren Schlichting für Schwindel erklärt hatten. Nicht die unbrauchbare und untaugliche Zange, deren Lob letztere Herren gesungen und wofür sie die Ehre, das langgesuchte Geheimniss zu sein, in Anspruch nahmen, sondern der Hebel war das Werkzeug, dessen sich die Roonhuyser jahrelang tagtäglich mit so glänzendem Erfolge bedient hatten. Diese Vorstellung blieben sie noch immer aufrecht halten gegen Rathlauw, als dieser bald darauf, vermutlich geholfen durch Abraham Titsingh in einem anonymen Pamflet (Abbildungen mit Text) für die Richtigkeit seiner schon im Jahre 1747 gemachten Enthüllungen eintrat und auf's Neue darzuthun versuchte, dass ein einziger Löffel der von ihm bekannt gemachten Zange als Hebel gebraucht sehr gute Dienste würde leisten können. Weder die ganze, noch die halbe Rathlauw'sche Zange hatte etwas mit dem Geheimnisse zu schaffen, hiess es. Eingestehen musste man aber, dass der Hebel in den Händen der verschiedenen Besitzer, namentlich der letzteren Zeit, bedeutende Abänderungen erfahren hatte und zwar von der Art, dass die verschiedenartig gestalteten Instrumente ihre eigene Anwendungsweise erheischten. Damit wird nicht gesagt, dass den Roonhuysern jede Kenntniss einer Zange volständig abging. Schon der Wortlaut der Beschreibung der Instrumente aus dem versiegelten Säckchen, das die Doctoren aus dem Nachlass des Monopolisten de Bruin's gekauft hatten, lautet derart, dass dies nicht ohne Weiteres behauptet werden darf. Es ist dort die Rede von „drei differenten Instrumenten". Das kann heissen, drei gleich oder verschiedenartig gestaltete Hebel, aber ebenso gut kann es bedeuten, dass neben einem Hebel noch andere Instrumente vorgefunden wurden. Wesshalb könnte nicht eine mehr oder wenig taugliche, von den Besitzern nicht mehr oder nur selten gebrauchte Zange darunter gewesen sein? Diese Frage hat desto mehr Berechtigung, als die vier Geheimniss-Besitzer in ihrer gegen Rathlauw gerichteten Schrift zur Genüge dargethan haben, dass sie sich der, an einen brauchbaren Forceps zu stellenden Anforderungen bewusst waren. So sollte das Werkzeug des genannten Chirurgen schon desshalb untauglich gewesen sein, weil es beim vollständigen Aneinanderschliessen der Griffe nothwendigerweise den Kopf zu stark zusammenpressen musste. Und die Mitteilungen Rathlauw's und Schlichting's weisen in dieselbe Richtung hin. Ersterer erzählt, dass der im Jahre 1747 noch lebende Chirurg von der Swam vor ungefähr 50 Jahren Bedienter des Rogier van Roonhuyse war, welcher versprach, ihm das Geheimniss zu lehren. Zwar war oft die Rede vom Instrumente und er bemerkte, dass

es, wenn gebraucht, in der Nacht mit neuem Leder überzogen, und, damit es geheim bliebe, nur unter dem Schutz einer Bettdecke angelegt wurde. Von dem versprochenen Unterricht kam aber nichts. Desshalb, als einmal van Roonhuyse, von einer Entbindung nach Hause gekommen, den unerwarteten Besuch eines Bürgermeisters erhielt und in der Eile sein Geräth so schlecht verbarg, dass es leicht aufzufinden war, benutzte dieser die Gelegenheit, um es schnell abzuzeichnen. Es war die Zange, welche von Rathlauw selbst in die Oeffentlichkeit gegeben ist. Auch wird noch mitgeteilt, dass ein gewisser Chirurg, der im Jahre 1735 im Hause Boekelman's verkehrte, dort ein Instrument gesehen haben sollte, das eine grosse Ähnlichkeit mit der von ihm publizirten Zange zeigte.

Desgleichen schreibt Dr. Schlichting, dass er den von ihm bekannt gemachten Forceps zuerst bei dem Chirurgen Uwens sah, welch Letzterer ihn wieder von dem Chirurgen Brederode bekommen hatte, während dieser ihn von Ruysch und Ruysch selbst ihn von Roonhuyse oder dem ältern Boekelman übernommen hatte. Des weiteren sollte eine zu seiner Lebzeit von Rogier gebrauchte Zange noch in dessen Familie aufbewahrt werden. Auch der Leydener Professor Albinus hat sich geäussert, dass nach ihrer eigenen Aussage, eine ihm bekannte Dame von einem Monopolisten mittelst eines sich aus zwei Hälften zusammensetzenden Werkzeuges behandelt sein sollte. Schwerer fällt noch in's Gewicht, dass schon ihm Jahre 1677 die Zeitgenossen Ruysch's ihrer Ueberzeugung Kund gaben, dass der städtische „Vroeddocter" in schwierigen Geburtsfällen, wenn der Kopf voranging, sich eines aus zwei Teilen zusammengestellten Werkzeuges, einer Schraube, einer Art Zange bediente. Und Ruysch selbst hiess seinem Assistenz-Arzt und Alter Ego dem städtischen „Vroedmeester" Andries Boekelman dem Aelteren, bei drohender Lebensgefahr der Mutter, den wegen Beckenenge und vollständigen Wehenmangels in dem Ausgange aufgehaltenen Kopf eines schon längere Zeit *toten* Kindes durchzuhelfen und in die Aussenwelt zu befördern. Die Operation gelang, wie das meistens der Fall war und Ruysch schon in vielen Fällen erfahren hatte, nach Wunsch, innerhalb sehr kurzer Zeit, ohne Schwierigkeit und ohne Schaden für die Mutter. Aus Allem, was die Pamphletisten, denen ich diese Besonderheiten entnehme, darüber anführen, darf man schliessen, dass sie mit einem nicht scharfen, sondern stumpfen und wie Boekelman andeutet, unschädlichen Werkzeuge angestellt worden ist. Aus derselben Quelle geht noch hervor, dass ein derartiges Verfahren auch dem damals noch jungen, erst seit 5 oder 6 Jahren zum Chirurg beförderten Rogier van Roonhuyse nicht unbekannt war. Und weil er es seit längerer Zeit übte und seine geburtshülflichen Kenntnisse immer in Verbindung mit dem Namen seines als Geburtshelfer sehr bekannten und

hochberühmten Vaters angeführt und erklärt werden, wird es wahrscheinlich, dass er diesem seine diesbezügliche Wissenschaft zu verdanken hat. Das sollte auch stimmen mit der von mehreren Autoren befürworteten Tradition, dass schon Hendrik van Roonhuyse mit der Zange bekannt war. Gewiss ist es, dass er sich nicht in der ersten, sondern nur in der zweiten Ausgabe seines bekannten Buches, und zwar in ablehnender Weise, über den geburtshülflichen Gebrauch des Speculum matris ausspricht. Es ist also nicht von der Hand zu weisen, dass er zwisschen 1663 und 1672 gute Erfahrungen gemacht hat mit einem neuerfundenen oder verbesserten alten Instrumente, das dem gerügten Speculum an Tauglichkeit ueberlegen war. Oder sollten wir sogar dem Abraham Titsingh Glauben zollen müssen und anerkennen, dass nicht der Hendrik van Roonhuyse als Erster, sondern schon vor ihm Rogier van Beerenaer (sein Schwiegervater) und Peter Potgieter (sein Vorgänger als Examinator der Hebammen und städtischer Geburtshelfer) „die Gemelli gebrauchten".? Letztere waren auch „das Geheimniss seines 1) Vaters und dessen Nachbars und Zeitgenossen Rogier." Dieser aber soll zuletzt die Zange im Stich gelassen haben. Denn „die Gemelli sind Instrumente und das eigentliche Werkzeug Rogier's ist ein Instrument", ein Löffel, wie Titsingh es des öfteren nennt.

Aus Alledem dürfen wir, meines Erachtens, mit grosser Sicherheit schliessen, dass das eigentliche Roonhuyse'sche Geheimniss eine viel längere Existenz geführt hat als früher allgemein angenommen wurde. Nicht sechzig Jahre, wie die ersteren Schriftsteller versicherten, oder mehr als 70, wie zuerst Matthys v. d. Haage angab und später des Näheren von Kiestra und Israels hervorgehoben wurde, ist es alt geworden, sein erster Anfang muss wahrscheinlich noch viel früher als 1677, im Anfange des 17. Jahrhunderts verlegt werden. Und so viel steht fest, dass es mit der Vaterschaft des Hugh Chamberlen's Sr. eine besondere Bewandniss hat. Wir haben gesehen, dass Ruysch und Rogier van Roonhuyse, Beide schon in den siebziger Jahren ein Instrument kannten und gebrauchten, um einen im Beckeneingang aufgehaltenen oder eingekeilten Kopf zu befreien und zur Welt zu befördern. Sie hatten sich dadurch schon damals einen so grossen Ruf erworben, dass in schwierigen Geburtsfällen ihre Hülfe und Rath nicht nur in der Stadt selber, sondern auch weit über deren Grenzen in Haarlem und andern Orten zugezogen wurden. Alle Berichte stimmen darin überein, dass diese Beliebtheit und Berühmtheit nie in's Schwanken gerathen ist sondern im Laufe der Zeiten immer zugenommen hat. So teilt z. B. Medicus Politicus mit, dass es derzeit in Amsterdam schon geburtshülfliche, wie sonst Augen, Ohren, u. s. w.

1) Namentlich des Abraham Titsingh's.

Specialitäten gab und erzählt er dann schmälernder Weise von Rogier, dass dessen Anwesenheit von den gebärenden Frauen sogar der einer Hebamme vorgezogen wurde 1). Mithin wird keiner von Beiden im Jahre 1693 das Bedürfniss gefühlt haben, nach neuen Hülfsmitteln zu fahnden, welche sie ihren Patientinnen und Collegen gegenüber in eine günstigere Lage zu versetzen im Stande gewesen wären. Und sie haben auch nicht ihre Neugier befriedigen wollen, aus dem einfachen Grunde, weil sie es nicht konnten. Denn alle früheren Angaben über den Aufenthalt Hugh Chamberlen's im Holland sind falsch. Hat schon Aveling nachgewiesen, dass der Whigh Hugh Chamberlen Sr. seinem Patienten und König nie in's Exil gefolgt, sondern es für besser gehalten hat, in Londen zurückzubleiben und dort eine Landesbank zu gründen, um nach dem Untergange dieses finanziellen Unternehmens im Jahre 1799 nach dem Auslande, muthmaasslich nach Schotland, zu flüchten und vielleicht erst später 1702 nach Holland zu kommen. Ich selbst kann sogar letzterer Annahme nicht beipflichten. Ich glaube nicht, dass Hugh Chamberlen je in Holland gewesen ist und gewiss hat er nie Unterricht gegeben. Seines Namens wird nirgends Erwähnung getan, weder in den Aktenstücken der Regierung, des Collegium medico-pharmaceuticum oder der Chirurgen-Gilde, noch in Büchern, Broschüren, Pamphleten, Journalen oder Handschriften. Man wird unterrichtet über jeden, und namentlich fremdländischen Quacksalber, Bruchschneider oder Operateur, der sich während kürzerer oder längerer Zeit in Amsterdam niedergelassen hat, allein von Hugh Chamberlen hört man nichts. Der Medicus politicus, gleichzeitig eine Fundgrube für die medizinische Chronique scandaleuse jener Zeiten, der auf alle Vorfälle und Ereignisse, alle medizinischen Verhältnisse, welche in jenen Tagen die Aufmerksamkeit auf sich zogen, Rücksicht nimmt, erzählt uns Alles, was er von Ruysch und Roonhuyse hat erhaschen können; er verbreitet sich des Ausführlichen ueber einen andren englischen Quacksalber-Doctor, der derzeit in Schwang war und Febris quartana genas; aber auch bei ihm fehlt jede Anspielung auf die Person und Wirksamkeit des Londoner Geburtshelfers, der sich eines Weltrufes erfreute und mit den hervorragensten Medizinern jener Tage in Verbindung gestanden und sich mehr als 18 Jahre (er lebte noch 1720) in Amsterdam aufgehalten haben sollte. Nein, meiner Ueberzeugung nach war Hugh Chamberlen Sr. nie in Holland gewesen. Und sehr wahrscheinlich hat man ihn

1) Dies ist in der Holländischen Literatur die erste Anspielung auf männliche Hülfeleistung in normalen Geburtsfällen, während ich den Notizen Heinrich Ruysch's. des Sohnes Friedrich's, entnehme, dass schon im Anfange des 18. Jahrhundertes arme Weiber im städtischen Krankenhause ihre Niederkunft abwarteten und dem geburtshülflichen Unterricht dienstlich gemacht wurden.

verwechselt mit seinem Sohne, dem Hugh Jr. der, als zwanzigjähriger Jüngling nach Holland gekommen, am 30. October 1684 in Leiden Student der Medizin wurde und sich ein gutes Jahr später am 2. November 1685 als Bürger der Stadt Amsterdam eintragen liess. Wie lange er sich dort aufgehalten, kann ich nicht mit Bestimmtheit angeben. Ich weiss nur, dass er, 4 Jahre später, am 16. October 1689 in Cambridge den Doctorgrad erhielt. Die Möglichkeit ist also nicht ganz abzusprechen, dass die Monopolisten zur Wahrung oder Vervollkommnung ihres Geheimnisses mit ihm in ein Bündniss getreten sind. Aber achtend auf das Alter Hugh's und auf den Charakter und die wissenschaffentliche und soziale Lage Ruysch's und van Roonhuyse's, Beider, halte ich dies für sehr unwahrscheinlich. Desto mehr weil im Jahre 1690 die Holländischen Uebersetzer des Portal's, die Herren Dr. med. P. Guenellon und die Chirurgen und Geburtshelfer G. v. Bortel und P. Verduyn erklären, dass *sie* ihre Kenntnisse der Chamberlen'schen Zange der Gefälligheit eines vornehmen, englischen Doctoren und Geburtshelfers verdanken. Es ist mir immer sehr merkwürdig vorgekommen, dass es mir nie hat gelingen wollen, trotzdem ich mir alle Mühe gegeben habe die Res gestae dieser Herren aus zeitgenössischen oder ihren eigenen Schriften auf die Spur zu kommen, etwas Besonderes über ihre geburtshilfliche Tatigkeit aufzufinden. Gefährliche Concurrenten der Roonhuyser sind sie wohl nie gewesen.

Aber noch eine andre Frage tut sich auf. Haben vielleicht in viel früherer Zeit Heinrich van Roonhuyse und Friedrich Ruysch einem andrer Chamberlen, z. B. dem vielbereisten Peter III (nach Aveling) etwas zu verdanken gehabt? Hierauf kann man nur mit Vermutungen antworten. Zweifelsohne hat sich der Peter zweimal im Haag aufgehalten. Er hat dort in den Jahren 1664—1667 mit seiner Familie gewohnt und auch später im Jahre 1666 in dieser Stadt (im Hotel Hof van Holland) einige Zeit zugebracht. 1) Aber nirgends ist auch nur mit einem einzigen Worte die Rede von seinen besonderen geburtshilflichen Thätigkeiten oder Kenntnissen. Als Arzt muss er sich mausestill verhalten haben. Die Protocolle des Collegium medicum und der Chirurgen-Gilde schweigen gänzlich über ihn. Wahrscheinlich ist es also nicht, dass der Heinrich van Roonhuyse, der gerade in 1644 als junger Chirurg eine Studienreise durch Europa antrat und auch Londen besuchte, in diesem Jahre allein oder später im Jahre 1666 zusammen mit Ruysch, der in jener Zeit der

1) Auch Rathlauw lässt Chamberlen im Haag auftreten; das kann aber weder der Peter, noch der Hugh gewesen sein, vielleicht was es ein gewisser Daniël, der mit einer Holländischen Frau verheiratet war und während der 60. und 70. Jahre viele Kinder im Haag taufen liess. Mehr Besonderheiten, die Chamberlen's betreffend, sind in meinem Buch zu finden.

Geburtshülfe noch ziemlich gleichgültig gegenüber gestanden haben soll, dem Peter Chamberlen näher getreten ist. Er hat sein Geheimniss selbst gefunden oder, wenigstens in nuce von seinem Schwiegervater geerbt. Aber sollte dann Ruysch es von ihm erhalten haben? Nach genauer und sorgfältiger Abwägung der mir bekannten Tatsachen, welche dartun, erstens, dass im Jahre 1677 Ruysch und Rogier van Roonhuyse einander als Concurrenten befehdeten, zweitens, dass die Freunde Ruysch's, welche gleichzeitig die Freunde Rogier's waren, Ersterem zwar vorwarfen, er verdanke dem Heinrich von Roonhuyse seine chirurgische Bildung, von dessen geburtshülflichen Kenntnissen aber aussagen, er sei, was diese anbelangt, einer Hebamme Dieuwers viel verschuldet und habe übrigens selbst ein Mittel gefunden, mit dem er mit schmutzigen Händen in kurzer Zeit viel Geld verdienen könne; dies alles erwägend, glaube ich auch diese Frage verneinend beantworten zu müssen.

Wer ein wenig in der geburtshülflichen Literatur jener Zeiten bewandert ist, weiss, dass die Idee der Notwendigkeit, einen im Beckenausgang aufgehaltenen Kopf herausbefördern zu können, in der Luft schwebte. Sie musste verkörpert werden. Das haben die Chamberlen's in England und mehrere Geburtshelfer in Holland getan. Ich habe schon darauf hingewiesen, dass die Uebersetzer Portal's keine Erfinder waren und füge hinzu, dass auch Janssonius mitteilt, das ihm bekannte Geheimniss von Paul Chamberlen erstanden zu haben. Aber die übrigen Holländer, und wenn ich Huwé gut interpretirt habe, soll es Mehrere gegeben haben, die von ihnen in Anwendung gebrachten Instrumente selbständig erfanden. Ich will jetzt absehen von Franken und nur dem Cornelis Solingen, einem der besten Holländischen Geburtshelfer des 17. Jahrhunderts, den ihm gebührenden Platz einräumen. Er stellt sehr genau und entschieden das von ihm erfundene unschädliche Werkzeug dem schädlichen Haken gegenüber. Und nur der Zufall oder der Unwillen seines Herausgebers oder Verlegers ist Schuld daran, dass uns sein Instrument nicht in allen Besonderheiten überliefert worden ist.

Zusammenfassend komme ich zu dem Schluss, dass die Holländer selbständig ein Instrument ausgedacht haben zur Herausbeförderung des im Beckeneingang eingekeilten Kopfes. Im ersten Anfang haben sie sich wahrscheinlich einer elastischen, nicht gekreuzten Zange bedient, welche zu unstark und wenig ausgebildet war, um allen Anforderungen der Praxis zu genügen. Weil aber die mangelnde Kreuzung der Löffel das Hantiren beschwerlich machte und man bei der Operation des öfteren mit einem Löffel auskam, ist man von selbst auf die Idee des einzeln, aber stärkeren und besser zu handhabenden Hebels gekommen.

Fragt man mich zuletzt, wie denn eigentlich die von mir zur

Schau gestellte, falsche Tradition hat entstehen können, so will ich in erster Stelle hinweisen auf die schon früher von mir geäusserte Meinung, dass man den Leidener Studenten Hugh Jr., der um die Zeit von 1688 in Amsterdam war, verwechselt hat mit dem englischen Hofarzt, Hugh Sr., dessen grosse Bekanntheit und Berühmtheit durch die unglückliche Pariser Entbindung des Jahres 1670 nicht gelitten, durch die Uebersetzung des bekannten Mauriceau'schen Werkes aber nur zugenommen hatten. Zweitens bemerke ich, dass der Chirurg Rogier van Roonhuyse im Jahre 1693 von der Harderwyker Universität den Doctorhut geholt hatte und alsdann seinem früheren Vorgesetzten Prof. Ruysch ebenbürtig geworden war. Sollte es jetzt so unwahrscheinlich sein, dass erst in diesem Jahre zwischen den zwei früheren Concurrenten das später bekannt gewordene Bündniss zu Stande gekommen ist? Und wenn das wirklich der Fall gewesen, so kann man sich leicht vorstellen, wie man, ausgehend von der Annahme, Ruysch und Rogier vanRoonhuyse seien bei Chamberlen geschöpft, die Tatsachen derart zugeschnitten hat, dass daraus die bekannte Legende entstanden ist.

(*Schluss folgt*).

BEMERKUNGEN ZU VAN DER SCHEER: APHTHAE TROPICAE.

Es liegt mir durch die Freundlichkeit von Collegen Van der Scheer ein Separatdruck über Aphthae tropicae aus dem Handbuch der Tropenkrankheiten vor. Van der Scheer hat für elf Kotproben bei dieser Erkrankung äusserst dankenswerte Zahlen gegeben, welche Gesammtfett und Procente der Fettspaltung nach Prof. Friedr. Müller angeben. Ich selbst lasse bei den vielen anderen notwendigen Untersuchungen diese Bestimmungen nur ausnahmsweise machen und habe dieselben auch nicht in meine statistischen Vergleichstabellen aus 1000 Kotanalysen aufgenommen. Für den Benützer jenes Handbuchs ist aber eine entsprechende Zusammenstellung zur Erkenntnis des Wertes der Zahlen von v. d. Scheer nötig.

Procentgehalt des Kotes an Gesammtfett n. Müller auf Trockensubstanz ber.	Analysen aus der Praxis von Oefele's verschiedene Erkrankungen umfassend	Analysen Van der Scheer's bei Aphthae tropicae.
6—8 %	1	
8—10	1	
10—12	6	
12—14	8	
14—16	10	
16—18	10	
18—20	15	
20—22	12	
22—24	21	
24—26	14	
26—28	16	1
28—30	14	1
30—32	6	1
32—34	2	
34—36	7	3
36—38	5	1
38—40	5	1
40—42	1	
42—44	2	
44—46	1	1
46—48	2	
48—50	2	1
52—54	1	
54—56	2	1
62—64	1	
70—72	1	
86—88	1	

Die Norm für den gesunden Menschen ist nach meinen Untersuchungen durchschnittlich 17 %, so dass sich daraus unverkennbar eine starke Verschleuderung an aetherlöslichen Stoffen als charakteristisch für die Excremente bei Aphthae tropicae ergiebt.

Procente der Fettspaltung nach Prof. Friedr. Müller	Analysen aus der Praxis von Oefele verschiedenster Diagnosen	Analysen Van der Scheer's bei Aphthae tropicae
20—25 %	1	
25—30	2	
30—35	1	
35—40	1	
40—45	8	
45—50	13	
50—55	9	
55—60	6	
60—65	2	2
65—70	6	3
70—75	3	3
75—80	3	1
85—90	1	1
95—100	1	

Für den gesunden Menschen ergiebt sich aus meinen Bestimmungen 52 % als Durchschnittswert und 45 bis 60 % als Grenze der Norm. Wir ersehen durch Verwendung dieser Vergleichstabellen nach gleicher Methode bestimmter Zahlen ganz unzweifelhaft, dass bei Aphthae tropicae die sogenannte Fettspaltung hochgradig verläuft, dass aber die Spaltproducte nicht resorbiert werden. Es wäre sehr zu wünschen, dass diese Untersuchungen Van der Scheer's sich für die praktische diaetetische Berathung von Aphthae tropicae verallgemeinern würden.

Bad-Neuenahr, Rheinpreussen. OEFELE.

BEMERKUNG ZU JANUS 1906, Seite 120.

Mein verehrter Freund Professor Pagel hat den Papyrus Hearst besprochen. In seiner grossen Freude über die neue Bereicherung der Geschichte der Medicin durch einen abermaligen aegyptischen medicinischen Papyrusfund hat er der Publikation ein grosses Loblied gesungen. Meine Freude war im Anfang sicherlich auch nicht geringer; aber schon am zweiten Tage zeigte sich bei Beginn der genaueren Prüfung Mangel auf Mangel. Dass ich die Publikation für die *schlechteste* halte, die je in meinem Specialgebiete erschienen ist, begründe ich Punkt für Punkt in den Mitteilungen der deutschen Gesellschaft für Geschichte der Medicin. Ich bin überzeugt, dass auch College Pagel von seinem glänzenden Urteil längst abgekommen ist. Er ist aber zu edel veranlagt, um jemandem weh thun zu können. So lässt er also dem Hymnus, der dem Gehege der Zähne entronnen ist, seinen Lauf. Es wäre aber gegen die Interessen der Medicohistorie, wenn in ihrem führenden internationalen Organe ein so unverdientes Lob unwidersprochen bliebe. College Fonahn in Kristiania macht sich vielleicht an die mühvolle Arbeit, den Papyrus Hearst geniessbar zu machen. Von Fonahn abgesehen, stelle ich die Frage: Ist ein einziger Forscher der Medicingeschichte vorhanden, der mit der Publikation des Papyrus Hearst in jetziger Gestalt **irgend etwas** zur Bereicherung der Geschichte der Medicin anzufangen weiss? Wenn sich auch nur **ein einziger** melden kann, will ich mein Urteil mildern, dass von philologischer Seite die Medicohistorie noch niemals so geringschätzig behandelt wurde, als in der Publikation des Papyrus Hearst. Die Publikation kommt aus dem Lande des Arizona Kikers; somit ist sicher ein ungeschminktes Wort nötig, wenn es verstanden werden soll. In Amerika ist das Interesse für Geschichte der Medicin noch jung; aber es hat rasch Fortschritte gemacht, die vielfach die alte Welt beschämen können. Ein Freund der jungen Saat muss diese vor Disteln wahren, wo er kann.

Bad-Neuenahr, Rheinpreussen. OEFELE.

NÉCROLOGIE.

Dr. WOLFF BECHER,

né à Filehne (Posnanie) 6 *mai* 1862, *mort à Berlin* 29 *avril* 1906.

C'est une perte douloureuse que nous avons à annoncer ici par la mort de notre Confrère, ami et Collaborateur ci-dessus nommé. Attaché à la rédaction de „Vossische Zeitung" à Berlin depuis 1883, où il commença ses études médicales, il s'enthousiasma déjà comme étudiant des travaux historiques et publia successivement dans le journal mentionné sous la rubrique „Kunst, Wissenschaft und Literatur" non seulement les biographies et nécrologies de presque tous les professeurs, agrégés ou privat-docents des universités, surtout de l'Allemagne, mais encore nombreuses autres nouvelles sur les événements les plus importants concernant les universités, l'histoire médicale et l'histoire des diverses parties de la culture. J'en connais une riche collection, spécialement des biographies et nécrologies publiées par notre Confrère maintenant décédé dans la V. Z., collection, qui, mise en ordre alphabétique, ferait un grand volume de la même qualité et authenticité scientifique comme le „Lexicon biographique etc." publié par Hirsch u. Gurlt, par moi etc. J'avoue, que quelques notices de Becher ont été une source utile et précieuse pour mes travaux, spécialement pour les biographies et les oeuvres de Virchow et Koch, que B. a faits pour sujets de deux remarquables monographies (Berlin 1890 et 1891). Parmi ses publications historiques sont dignes de mention les mémoires qu'il a contribuées au manuel de Puschmann sur l'histoire des hôpitaux, de la profession médicale, de la pédiatrie etc.

Mons. B. était un érudit versé et profond, un investigateur de zèle infatigable, un travailleur d'une accuratesse excellente, un homme modeste, probe à tout égard. Il a fait beaucoup pour la propagation et l'approbation des études historiques pour l'éducation professionelle et pour la vie académique.

Sa mort prématurée est une plaie grave pour ses amis et les amis des études historiques. Honneur à sa mémoire, qui sera éternelle.

Pagel.

REVUE DES PÉRIODIQUES.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

HIRSCHBERG, J. *Die Star-Operation nach Antyllos.* 1906. Centralbl. für Aughlkde, Bnd. XXX, p. 97—100.

C'est la traduction du passage concernant l'opération de la cataracte, par Antyllos, que Rhazes nous a conservé dans le Hawi; la traduction a été faite sur la reproduction photographique du texte arabe du Hawi, conservé à l'Escurial. Il s'agit d'abord de la dépression de la cataracte; enfin ce texte arabe semble attribuer à Antyllos la mention de la succion, que Hirschberg et d'autres auteurs prennent pour une ajoute de Rhazes.

PERGENS.

REBER, B. *Apotheker in Genf.* Seine Sammlung.

Wer ein Interesse hat für die Geschichte der Pharmacie, der Medizin und verwandten Fächern kennt die Sammlungen Reber's. Im vorigen Jahre wurde durch Pagel im Janus Bnd. X, S. 555 ff. eine Uebersicht davon gegeben. Die Nummern 11, 15 (1905), 18, 19, 20 (1906) des *Journal des Collectionneurs* (Genève) enthalten interessante Daten darüber. Reber hat seit 1868 gesammelt und tüchtig gesammelt; dass man ihn die ersten Jahren bespöttelte, sogar als „nicht ganz richtig im Kopfe" bezeichnete, wird uns nicht zu sehr verwundern; später beneidete man Reber's Schätze; 1. Mai 1893 feierte ein internationales Komität das 25 jährige Jubilaeum des Auftretens Reber's als Pharmazeut, zu gleicher Zeit auch das Jubilaeum seiner Sammlungen. In 1894 kam Flückiger zu Reber und blieb drei Tage bei ihm; Flückiger veröffentlichte dann in der Apotheker-Zeitung 1894 No. 31—35 mehrere Artikeln betreffend *die historische pharmaceutisch-medicinische Sammlung des Apothekers Burckhard Reber in Genf.* Pagel's oben genannter Artikel gieb der Inhalt der Sammlung kurz wieder. Das Journal des Collectionneurs enthält viele Abbildungen von Reber's Museum, von schönen pharmazeutischen Gefässen aus verschiedenen Ländern, Ansichten der Sammlung etc.

PERGENS.

La France Médicale (*19—24*).

No. 19 begins with extracts by *M. Bonde,* chief of the *Assistance publique* of Paris, from a forth-coming history of the domains administered by that department. They comprise accounts of *Sainte Perine, Les Menages* and *Les Incurables.* The two former are asylums or alms houses for aged persons of both sexes. They were instituted under Napoleon I and transferred to the country under Napoleon III to make room for the extensive rebuilding of Paris during the second Empire. The first Paris hospital for incurables dates from 1625; in 1802 another was established for men, the elder one being

confined to women. Both were removed into the country in 1869, the original building being converted into the "hôpital Läennee".

Chaillou and Mac Aulffe publish a Note on d'Arcet's *Memoire* on the use of gelatine in the hopitals of S. Louis 1829—1839, and in varions other provincial hospitals. The reports were highly favourable both as to the reduction of mortality and the saving of money, though, according to our modern physiology the patients must have been partially starved.

Faidherbe concludes his account of mechanotherapeutics in fractures with illustrations of Bonnet's apparatus for restoring the movement of the knee joint, which, in spite of Zander, still forms one of the most valued instruments in this department of surgery.

In No. 20. M. Bonde continues his extracts with accounts of the removal of the Hôtel-Dieu, the oldest hospital in Europe, and the alienation of other domains of the *Assistance publique* under the second Empire.

L. de Ribier gives the original regulations of the Academy of Surgery founded 1732. The fourth article is as follows. — "Nothing being more useful than a complete history of surgery, which comprises not only all ancient practices but also the origin of those which have replaced them and the reasons for this preference, the Academy will endeavour to produce such a work, and will commence by making a catalogue of all books ancient and modern extracts from which may further the execution of this design".

The Editor relates how the horse belonging to the medical Faculty was sold for food during the siege of Paris, realising over 1000 francs. A. Demmler shows that the contagiousness of phthisis was recognised in the 18th century in France, Spain, Portugal and Naples, and that severe edicts were issued compelling notification of cases, and disinfeetion. The same note contains a document from which we learn that, in 1535, the Parlement of Paris forbade all French subjects to *compose* (*!*) print or sell any books on the science of medicine which had not been seen and approved by three Doctors of the Faculty.

No. 21 contains a long and interesting article by P. Delaunay in medical officials in Paris during the 18th century. They were very numerous, and are considered under the headings of physicians to the royal palaces and official bodies, physicians to the hospitals, and parish doctors.

H. M. Fay discusses the origin of the term Chrestiaas anciently applied to lepers in south west France and Navarre. He concludes that it is derived from *Christianus,* the poor wandering leper cut off from the world and the special care of the Church representing the typical Christian.

No. 22, opens with a "Catalogue of the most remarkable objects in the Anatomy Room of the University of Leyden arranged in order by Gerard Blanchen, 1701." Among the more curious are. — An oyster — shell weighing more than 150 lbs. — The skeleton of an ass bearing on its back a woman who killed her daughters infant. — A man's bladder holding 16 pints of water. Shoes of human skin. — The stone Aetites found in Egles' nests. — A pot of Chinese beer. A loaf turned into stone.

H. M. Fay describes various ancient regulations and references concerning the *Chrestiaas*, and Paul Delaunay concludes his account of Lepelletier de la Sarthe, commenced in No. 18, with the remark that, though he died in 1880, one would think, on reading his works that he had been deceased since 1830.

No. 23. According to Verneuil, most important discoveries or luminous ideas from which we now profit belong not to the celebrities of the profession but to men more or less ignored who lived far from the great centres and never wore the professorial purple. These he called "the little prophets of surgery." Such a little prophet as regards antiseptics, was Augustin Belloste (1654—1730) of whom H. Folet gives an interesting account. P. Dorveaux publishes the preface to the Inventory of the Archives of the Paris merchant Apothecaries the only documents of that kind which escaped destruction during the Commune, 1871, and M. Arone commences a translation of the chapter on Scarlatina from Hirsch's Handbook of Geographical and Historical Pathology.

In No. 24, L. de Ribier relates an epidemic of syphilis at Pereyet in 1787 and discusses the prophylaxis and treatment of Venereal disease at the end of the ancient Régime.

E. Jeanselme describes a highly realistic phallic ceremony representing rebirth, known as the dance of the serpent and practised at Luang-Prabang. M. Arone completes his translation. All the numbers contain, in addition to the above, numerous reviews and extracts from other periodicals of medico-historical interest.

E. Withington.

GÉOGRAPHIE MÉDICALE.

Della Filaria Medinensis *nella Colonia Eritrea* par le Dr. N. Coppola. (*Giornale medico del R. Esercito.* Anno 54 fasc. 2. 1906, pag. 92—96.)

L'A. a été en 1895 pendant quelquen mois à Cassala dans la colonie Italienne. Il y a eu l'occasion d'observer 132 hommes de la garnison infectés de filaria. Les Arabes appellent ce ver *Erig*, les Abyssins *Emum Baria* (la maladie des Baria); les peuplades Baria l'appellent *Frendit*, ou *Farandit*.

Le siège du ver, ou des vers, car plusieurs individus en avaient plus d'un, a été:

jambe	84 fois	main	5 fois
face supér. du pied	57 „	thorax	8 „
cuisses	19 „	fesses	4 „
genoux	15 „	scrotum	5 „
avant bras. . . .	6 „	doigts des pieds .	2 „
bras	8 „	plante „ „ .	1 „

périnum . . . . . . 1 fois.

L'A. conclue que la filaria pénètre par la peau, car cette hypothèse explique pourquoi les jambes qui sont nues la plupart du temps, sont tellement plus souvent le siège du ver que les autres parties du corps.

Van Rijnberk.

Sulla profilassi delle malattie veneree a bordo delle navi da guerra", par le Dr. A. LUZZATI, méd. de la Mar. mil. d'Italie. (*Annali di medicina navale.* Anno XII, 1906, Vol. I. *f* 2. pag. 160—171).

L'A. raconte une tentative intéressante de prophylaxie antivénérienne faite par lui à bord du navire de guerre „*Umbria*" de la Marine Italienne. Il réussit à persuader la plupart de l'équipage, marins et officiers, de se présenter après chaque coït à l'infirmerie, où on leur appliquait un bandage d'ouatte imbue de sublimé à l'$1^0/_{00}$. Ce bandage qui embrassait le pénis entier du gland jusqu'à la racine, était fixé de manière à pouvoir rester en place pendant toute une nuit. Le méat urinaire se tenait ouvert [comment?] de manière que la solution antiseptique pût pénétrer jusque dans la fossette naviculaire.

Cette mesure, appliquée dès la moitié de l'an 1904, eut d'excellents résultats, comme l'on peut voir de la statistique suivante receuillie dans l'année 1905.

Bandage appliqué à	532 hommes.
Cas d'infection vénérienne en tout	20 „
dont: a. ayant eu le bandage	3 „
b. n'ayant pas eu le bandage	17 „

Sur la totalité de 20 cas d'infections (12 ulc. vén. 5 ulc. syph. 1 ulc. susp. 2 blenn.) il y a donc le 85 % de sujets qui n'avaient pas eu le bandage et le 0,6 % de sujets qui l'avaient eu. Les résultats de cette première tentative de prophylaxie antivénérienne pratique et praticable, semblent donc satisfaisants.

VAN RIJNBERK.

Etiologie des ulcères tropicaux. (Editorial du *New-York med. Journal* 7 avril 1906, p. 721).

L'auteur passe en revue les diverses dermatoses ulcéreuses observées à Manille, et qui sont dues pour la plupart à la syphilis, à la lèpre, à la tuberculose et aux Yaws. En outre des ulcères de cette classe, Richard P. Strong, dans le No. de Janvier du Philippine Journal of science, a étudié 24 cas d'ulcérations chroniques de la peau. Il y distingue l'ulcère de Delhi; solitaire, de la largeur d'un demi dollar, granuleux et purulent; d'autres formes, également solitaires, commençant par un point rouge, bientôt élargi, douloureux, puis couvert d'une croûte noire. La croûte tombe et fait place à une ulcération phagédénique. C'est évidemment l'ulcère déjà décrit sous le noms d'ulcère annamite en Cochinchine. Enfin il décrit des ulcères multiples des mains et des avant bras. Elles sont auto-inoculables. La parasitologie parait consister en corps ovales protozoairiens, semblables à ceux décrits par Leishman—Donovan. Dans certaines formes l'auteur décrit un bacille du groupe *proteus*, vivant en symbiose avec le *Staphylococcus pyogenes aureus*. Ce sont là des formes banales de pyodermite.

G. TREILLE.

Bilharzia. Notes clyniques par HERBERT GUNN. (*Journal de l'association médicale américaine*, 7 avril 1906, p. 1021).

On sait combien est répandue la Bilharziose, appelée encore hématurie

endémique, maladie causée par un vers trématode qui vit dans le sang veineux, et qui fut découvert par Bilharz en 1851, en Egypte. On la trouve répandue sous les Tropiques, et les Antilles paraissent particulièrement en être infectées.

On l'a trouvée également aux Etats-Unis, sur plusieurs points du territoire, et le Dr. Herbert Gunn en rapporte deux observations recueillies à San-Francisco. Les malades dont il s'agit sont originaires de Porto-Rico, et ce fait établit une fois de plus que cette île est en quelque sorte un foyer endémique pour la Bilharziose. L'auteur, après une bibliographie qui résume l'histoire de l'affection au point de vue de son existence dans les Etats-Unis, étudie le parasite, sa vie biologique en dehors de l'homme, ainsi que son mode de propagation dans l'espèce humaine.

G. Treille.

Contribution à l'étude du Béri-béri. (*Medical News*, 14 avril 1906, p. 1116).

Ce Journal signale une étude du Dr. Herzog parue dans le *Philippine* Journ. of science, 1906, vol. 1, p. 169 et dans laquelle l'auteur, après avoir rappelé qu'on observa de 75 à 80,000 cas de béri-béri dans l'armée Japonaise en Mandchourie, décrit un coccus qui a été isolé par Kokulo, médecin de cette armée.

Le Dr. Herzog, qui appartient à l'Institut bactériologique de Manille, étudie maintenant ce microbe au point de vue étiologique.

G. Treille.

Compte rendu de la Troisième Session annuelle de l'association médicale des Iles philippines. (*Medical Record*, 21 avril 1906, p. 635).

L'organisation du mouvement medical reçoit à Manille une impulsion de plus en plus énergique. Nos confrères des Philippines, en se réunissant en association scientifique, ont fait plus pour les progrés de l'hygiène coloniale qu'un demi siècle d'études individuelles n'aurait pu faire à ce point de vue. Laboratoires de recherches, journaux de médecine, sociétés professionnelles, ce sont là en effet des instruments de première valeur pour travailler, et l'effort d'une communauté est autrement plus productif que celui de quelques bonnes volontés réduites à l'isolement. Bon et salutaire exemple donné par les américains à leurs voisins des différentes nationalités coloniales.

La troisième session qui s'est tenue à Manille le 1er mars dernier a étudié les conditions de l'approvisionnement des Philippines en eau potable. Elle a préconisé l'isolement des sources captées, la défense de construire dans leur prérimètre ainsi qu'au voisinage des amenées. L'existence des amibes, monades et nombreux microbes a été constatée dans la généralité des eaux superficielles. Aussi le Dr. Long a-t-il soutenu que les meilleures eaux potables devaient être empruntées, par des puits artésiens, à la nappe profonde.

D'un autre côté il a été constaté que si l'eau bouillie préservait du choléra, elle causait néammoins des troubles digestifs dont se plaignaient les populations. Il faut donc en venir à approvisionner les agglomérations en eau potable

naturelle, mais captée à l'abri de toute souillure, et loin des villes et villages. Un système de zones de défense contre tout danger de pollution doit aussi être adopté.

L'association a également étudié la mortalité infantile parmi les indigènes. Le Dr. Edwin Shattuck a lu un travail sur ce sujet, et appelé l'attention sur la manière primitive donc était sectionné et lié le cordon chez les nouveaux nés. On sait, en effet, que dans toutes les colonies, le tétanos sévit sur les nouveaux nés, et que c'est là une cause importante de mortalité infantile.

Enfin le Dr. Charles Craig a lu un travail sur le paludisme. En sa qualité de médecin militaire, de pathologiste et bactériologiste de l'armée des Etats-Unis, l'auteur a traité ce sujet avec toute la compétence qu'on lui connait, et qu'ont consacrée déjà de nombreux et estimés travaux.

Sa communication a embrassé l'étude du sol, des eaux courantes et stagnantes, la fréquence et la répartition des moustiques, l'état de la végétation, l'influence des météores, l'infection latente des populations indigènes, et enfin le traitement du paludisme.

Le jugement final de Craig est à retenir: „Il ne faut pas, dit-il en substance, songer à débarrasser une contrée du paludisme, sans avoir préalablement traité par la quinine tous les habitants".

G. Treille.

Infection malarique de certains villages indigènes dans la zone du Canal de Panama, par Arthur Kendall M. D. Chef du Laboratoire d'Hygiène de la Commission du Canal. (*Journal de l'Association méd. américaine,* 21 avril 1906, p. 1151).

C'est à une conclusion analogue à celle de Craig, médecin de Manille, qu' arrive l'auteur à Panama. Une campagne contre le paludisme, dans une contrée où l'on opère pour la première fois, ne peut être menée utilement qu' autant qu'on aura fait une enquête minutieuse auprès des habitants et dans chaque maison.

Le sommaire des opérations est le suivant, tel que l'a appliqué et développé l'auteur dans ses propres recherches dans l'isthme.

1o. faits élémentaires; proportion des habitants infectés aux immunitaires, établie par la recherche dans le sang des parasites malariens.

2o. Types de parasites rencontrés.

3o. Comparaison des races, âges, sexes, professions, durées du séjour, immunité des habitants.

4o. Détermination des moustiques.

5o. Effets de l'imprégnation quinique.

D'après ce sommaire, l'auteur a poursuivi son programme qui est, à proprement parler, une étude de géographie médicale, spécialement appliquée au paludisme endémique dans les populations riveraines du Canal. Cette étude, qui n'est que commencée dans le no. du 21 avril, sera continuée dans les suivants. On doit reconnaitre l'excellence de la méthode, sans préjuger des résultats.

G. Treille.

Société américaine de médecine tropicale. (Compte rendu de la 3e réunion annuelle du 21 mars 1906, in *New-York méd Journ.*, No. du 21 avril 1906, p. 839).

Le Dr. Charles Wardell Stiles, du service de la marine, décrit un vers de la famille des filaires, de 30 à 52 millimètres de long, tiré d'une ulcération de la jambe chez un malade observé dans l'Etat de Géorgie. Ce n'est pas tout à fait une filaire, dit l'auteur. Et est très voisin d'un parasite trouvé chez des oiseaux de l'Amérique méridionale. L'origine en est inconnue. La maladie causée par le parasite est seulement chirurgicale, et n'est pas infectieuse.

Le Dr. Colonel Gorgas rend compte du paludisme à Panama. Le drainage du sol, l'assèchement des marais, la quinine préventive ont, dit l'auteur, produit une diminution rémarquable dans les fièvres paludéennes. Sur 22000 hommes employés dans les travaux, il n'y eut que 22 p. mille d'invalidés journellement. Dans les six derniers mois, il a soigné dans les hopitaux d'Ancon 1055 cas de paludisme qui ne donnérent que 5 décès. On compta 20 cas de fièvre hémoglobinurique avec 3 décès. Le Colonel Gorgas annonce que les progrès sont sensibles et qu'on doit s'attendre à une amélioration considérable de la santé publique.

G. Treille.

Mumie als Heilmittel, von Professor Dr. Alfred Wiedemann, Bonn. Zeitschrift des Vereins für Rheinische und Westfälische Volkskunde; 3. Jahrgang, 1906, erstes Heft.

Comme jusqu'ici il n'a pas été publié d'étude complète sur la momie-médicament, un extrait de l'intéressant travail du professeur Wiedemann sera sans doute ici le bienvenu.

L'origine de l'emploi de ce curieux médicament vaut d'être signalée. On sait que les anciens ont eu recours à l'asphalte dans un grand nombre de maladies. Ce remède est mentionné par Dioscoride, Pline, Celse, Galien et d'autres auteurs, et aussi par Abou Mansour Mouwaffah dans son *Liber fundamentorum pharmacologiae* (dont il y a une traduction dans les Hist. Stud. de Kobert, III, p. 277). L'asphalte, chaude et sèche au second degré, y est appelée Mûmjâj; elle délaie et raréfie, est salutaire pour les fractures et les contusions, arrète l'épanchement du sang et dissipe les maux de tête si on l'introduit dans le nez avec de l'huile de Zambac.

La meilleure momie — asphalte, bien entendu — se trouvait anciennement dans une caverne près d'Erragjân en Perse. Une seule fois par an on y recueillait pour le roi cette rare et précieuse matière. Cependant les Arabes découvrirent un autre moyen de se la procurer. Fouillant, à la recherche de trésors, les anciennes sépultures de la vallée du Nil, ils y trouvèrent les cadavres des Égyptiens des époques passées, embaumés au moyen de l'asphalte, et celle-ci, pensèrent-ils, devait avoir été d'excellente qualité, puisque elle avait pu conserver les cadavres intacts durant une longue suite de siècles. Ils employèrent alors les cadavres asphaltés à la place de l'asphalte elle-même, et peu à peu l'importance de celle-ci fut reléguée au second rang et c'est au

corps conservé que l'on attribua la principale vertu. Cela ressort, par exemple, d'une recette curieuse qui se trouve dans un commentaire de l'épopée d'Alexandre du poète persan Wizâm; prenez, est-il dit, une personne rouge de cheveux, nourrissez-la de fruits jusqu'à l'âge de trente ans, noyez-la alors dans un vase en pierre rempli de miel et d'aromates et fermez le vase; en rouvrant celui-ci au bout de cent vingt ans, on trouvera le contenu entièrement momifié.

Les livres arabes firent connaître à l'Europe la momie en qualité de remède, et celle-ci jouit promptement d'une telle vogue qu'elle se fit rare, surtout lorsque l'exportation en fut prohibée en Égypte. Des marchands juifs éludèrent la défense en fabriquant secrètement des momies; Gui de la Fontaine vit en 1564 à Alexandrie chez un marchand un magasin rempli de cadavres préparés; on les avait remplis d'asphalte et enveloppés dans des linges asphaltés. Les marchands ne semblaient aucunement se préoccuper de l'origine des corps servant à leur commerce. Un tel négoce scandalisait grandement les Égyptiens, qui avaient horreur de voir entre les mains de méprisables chrétiens la dépouile mortelle des ancêtres. On craignait en même temps que ces chrétiens ne fissent usage contre les habitants du pays du pouvoir magique résidant dans les momies, et les autorités se virent obligées de prohiber l'exportation. Le commerce des momies rencontra un autre obstacle encore; les matelots étaient persudés que la présence d'un cadavre à bord portait malheur et ils refusaient les dangereux colis. L'ingéniosité des Occidentaux se raidit contre ces difficultés; on se décida à fabriquer les momies. On eut des recettes diverses. Mattioli, auteur d'un traité de botanique qui a été beaucoup lu, proposait de traiter à l'aloès, à la myrrhe et au crocus les cadavres provenant des hôpitaux; les momies ainsi obtenues devaient être un remède souverain contre les maux de tête, les paralysies et d'autres maladies.

Paracelse aussi s'est occupé de la préparation des momies. Il considérait comme les meilleures celles provenant de suppliciés, par exemple de pendus, morts sans maladie pouvant avoir corrompu le sang. Il donnait à cette espèce de momies le nom de *Mumia patibuli*.

L'emploi des momies en qualité de médicament a eu des adversaires, par exemple Ambroise Paré, mais on ne les écouta guères; tout particulièrement le peuple y était obstinément attaché. Cela n'empêche pas que ce que l'on en a dit n'ait été pas toujours exempt d'exagération. On a fait des confusions ridicules. Un certain professeur Caspar Hofmann (1572—1648) d'Altorf manifesta une horreur affreuse en apprenant qu'en Saxe la momie ne faisait jamais défaut dans les festins, mais ce n'était pas de momies qu'on lui avait parlé en réalité, c'était d'une espèce de bière appelée *mumme*.

Puissent ces quelques détails servir à attirer l'attention sur l'important article du professeur Wiedemann, acquisition considérable de notre littérature, d'autant plus que ce travail est soigneusement documenté. Ceux qui s'occupent de la médecine historique ont tout intérêt à en prendre connaissance.

v. L.

C. H. Ross, *The incubation period of Malta fever.* (*British Medical Journal*, 1906. April 28. S. 971).

Ein neues Schiff verliess am 20. Juni 1904 Portland und kam den 1. Juli in Malta an. Am 2. wurde ein Heizer, der seine erste Reise machte, wegen Schankers mit Bubo ins Marine-Hospital in Valetta gebracht. Am 19. kehrte er aufs Schiff zurück, und den folgenden Tag verliess dies Malta. 2 Tage später erkrankte er mit Fieber, und am 5. Krankheitstage wurde durch die Serumreaktion Malta-Fieber festgestellt. Die Inkubation kann in diesem Fall nur zwischen 2 und 19 Tagen betragen haben, sicher nicht länger.

SCHEUBE.

C. Birt. *Mediterranean fever in South-Africa.* (*British Medical Journal*, 1906. April 28. S. 976).

Verfasser stellte in dem Laboratorium des Queen Alexandra Hospital in Millbank durch Untersuchung von Blutproben von Kranken aus Philippolis in der Orangeflusskolonie, bei denen *Strachan* Mittelmeerfieber diagnostiziert hatte, mittelst der Serumreaktion und in einem Falle durch Nachweis des Micrococcus melitensis im Blute selbst das Vorkommen dieser Krankheit in Südafrika ausser allem Zweifel.

SCHEUBE.

The Journal of tropical Medicine.

No. 19 (2. Oktober 1905) bringt kurze *Mitteilungen* von *Frederick Creighton Wellman*, zuerst eine vorläufige Mitteilung über ein im Blute einer afrikanischen Taube (Treron calva) gefundenes Trypanosoma, dann eine kritische Bemerkung über Ainhum und Lepra, deren Zusammenhang er bezweifelt, weiter einen Fall von schwerer Epilepsie, einer in Angola häufigen Krankheit, mit ausgedehnten Verbrennungen infolge wiederholten Fallens ins Feuer, endlich einen Fall von Gundu, den einzigen, welchen er bei einem Bantu in Angola gesehen hat.

G. H. Fink verbreitet sich *über das Verhältnis gewisser mit Leukocyten sich innig vermischender und ihnen gleichender Körper in den frühesten Stadien von Krebsbildung im menschlichen Körper.*

Es folgen dann Bemerkungen über die *Hygiene auf Jagdausflügen* und *die Zähne der Eingebornen* aus einem Berichte der *englisch-portugiesischen Grenzkommission von Ruia River den 7. Juli 1905.*

Ein weiterer Aufsatz von *G. H. Fink* behandelt *die Wichtigkeit der Membrana hyaloidea bei reifen Kataraktion in Indien.*

Den Schluss der Originalarbeiten bilden *einige klinische Bemerkungen über die Aetiologie von Sprue*, in denen sich der Verfasser, *David J. Galloway*, für die Kontagiosität der Krankheit ausspricht unter Anführung von 9 einschlägigen Fällen.

No. 20 (16. Oktober) beginnt mit der Rede, die *George H. F. Nuttall* zur Eröffnung der 19. Session der Londoner Schule für Tropenmedizin gehalten hat, und welche über *wissenschaftliche Forschung in der Medizin* handelt.

Im folgenden Aufsatz bespricht *David J. Galloway die Behandlung von Sprue.* Er empfiehlt warm die Milchdiät, der er nach 5—6 Wochen, wenn Besserung eingetreten ist, Früchte, dann nach und nach mehlige Nahrungsmittel, rohes Fleisch, Gemüse, Brot u. s. w. hinzufügt. Von Medikamenten gibt er zuerst Calomel und dann Chinosol als Darmantiseptikum.

K. Mc. Gahey berichtet kurz über eine im Jahre 1905 in Yola, Nord-Nigeria, beobachtete Epidemie von *Cerebrospinal-Meningitis*, die von dem Auftreten von *Fleckfieber* begleitet war.

Die letzte Arbeit von *G. H. Fink* handelt von *epidemischer infektiöser Pneumonie, Pest und Influenza in Indien*

No. 21 (1. November) enthält eine *weitere Mitteilung über eine in und in der Nähe von Jerusalem gefundene Form von Malaria-Parasiten* von *J. Cropper* (s. No. 9, 1. Mai). Verfasser beobachtete dort, wo die gewöhnlichen Malaria-Formen selten sind, eine eigentümliche, unter dem Namen Syrisches Fieber bekannte Fieberform, bei der sich in den roten Blutkörperchen eigentümliche bewegliche, von den gewöhnlichen Malaria-Parasiten abweichende Gebilde finden. Gefärbte Blutpräparate hat er nicht gemacht!

Alexander Robertson berichtet über *Krebs auf den Gilbert-Inseln.* Er sah auf Tarawa 4 Fälle, von denen 2 den Uterus und je einer die Mamma und die Unterlippe betraf.

William Hartigan teilt *einen durch Typhus-Residuen verdunkelten Fall von tertiärer Syphilis* mit.

F. C. Wellman veröffentlicht kleine *Mitteilungen aus Angola*, die sich auf die dort vorkommenden Moskitoarten, die Häufigkeit von klimatischen Bubonen, auf eine Epidemie von Keuchhusten, die Häufigkeit von Kropf auf dem Hochlande, das Vorkommen von Schlafkrankheit und die afrikanische Giftprobe beziehen.

Der Anfang einer Arbeit von *G. H. Fink über Pockenimpfung in Indien* macht den Schluss.

In No. 22 (15. November) setzt *Wellman* seine *Mitteilungen aus Angola* fort, aus denen hervorgehoben werden möge, dass Tuberkulose auf dem Hochland unbekannt ist und Myiasis häufig in Angola beobachtet wird.

V. G. Desai bespricht *die rationelle Behandlung der Dysenterie.* Er fordert, dass der Anwendung von innerlichen Mitteln Darmausspülungen vorausgeschickt werden, und empfiehlt hierzu warme Borsäurelösung mit Zusatz von etwas Natriumbikarbonat. Von innerlichen Mitteln bevorzugt er die Wurzelrinde von Holarrhoena anti-dysenterica, einer südindischen Pflanze, die mit sauren Molken präpariert wird, dabei reine Milchdiät. In subakuten und chronischen Fällen empfiehlt er Darmausspülungen mit Argentum nitricum. Opium und Wismuth verwirft er.

Sodann folgt die Fortsetzung von *Fink's* Arbeit über *Pockenimpfung in Indien.*

In No. 23 (1. Dezember) beschreibt *Ulysses Paranhos eine neue Methode für die mikroskopische Diagnose von Tinea imbricata.*

Llewellyn Powell Philipps empfiehlt *Eucalyptus-Oel als Wurmmittel bei Ankylostomiasis* nach dem Vorgang von *Hermann* in Mons (Belgien),

F. C. Wellman beschreibt *einen Fall von Ainhum in seinen früheren Stadien.* Dann folgen von demselben Verfasser weitere *Mitteilungen aus Angola,* die das Fehlen gewisser Krankheiten dort, die Dysenterie, einen Parasiten der Zecken, das Schwarzwasserfieber, den Sandfloh und die tropischen Geschwüre betreffen, eine Mitteilung *über eine in Yaws-Papeln gefundene Spirochäte,* einen Fund, den er vor Veröffentlichung von *Castellani's* Entdeckung in Ceylon gemacht hat, und über einen Fall von *symmetrischen, hängenden Keloiden des Ohrs* bei einem Bantu-Mädchen.

Dieselbe Nummer bringt noch den Schluss von *Fink's* Arbeit über *Pockenimpfung in Indien.*

No. 24 (15. Dezember) enthält einen *Bericht über die Dengue-Epidemie in Brisbane im Jahre 1905* und eine vorläufige Mitteilung von *G. M. Giles* über die *Mundteile von Stechfliegen.*

SCHEUBE.

ÉPIDÉMIOLOGIE.

A. PESTE BUBONIQUE. 1. *Japon. Kobe,* du 2 mars au 14 avril 3 cas (2 décès). *Nagasaki,* le 2 avril (1). *Osaka,* le 9 avril 1. *Formosa,* en février 94 (68), dont 14 (13), 60 (48), 8 (2), 7 (2), 4 (3), 1 (0) dans les districts de Taipeh, d'Ensouiko, de Torokou, de Hozan, de Kagi et de Tainan. 2. *Chine. Amoy* (quartier chinois), d'après une communication du 23 avril 2—3 cas par jour. *Canton,* dans la dernière semaine d'avril 50—60 décès par jour. *Hong-Kong,* du 22 au 28 avril 58 (51); du 29 avril au 5 mai 61 (58); du 6 au 12 mai 96 (89); du 13 au 19 mai 90 (83); du 20 au 26 mai 116 (116). 3. *Iles Philippines. Manile,* du 1 nov. 1905 au 31 mars 1906 (8). 4. *Nouvelle Hollande. Queensland. Brisbane,* du 8 au 31 mars aucun cas de peste ni parmi la population, ni parmi les rongeurs; du 1 au 12 avril 1 cas de peste humaine et 1 cas de peste de rat. *Rockhampton,* du 6 au 12 avril 4 (1). 5. *Indes anglaises orientales:*

	1-7 avril	8-14 avril	15-21 avril	22-28 avril	29 avril-5 mai
Indes entières	23055 (19727)	18253 (15582)	20478 (17673)	17885 (15663)	15892 (13293)
Bombay (*Présid.*)	(1889)	(1766)	(1914)	(2106)	(1690)
Bengale	(8472)	(8244)	(3518)	(2240)	(1108)
Provinces Unies	(3540)	(3934)	(3812)	(2589)	(2127)
le Punjab	(4285)	(5519)	(7493)	(8162)	(7921)
Cachemire	(101)	(285)	(226)	(195)	(157)
Rajputana	(166)	(89)	(193)	(120)	(67)
Provinces centrales	(597)	(304)	(159)	(73)	(40)
Indes „	(267)	(153)	(124)	(69)	(33)
Birma	(310)	(220)	(185)	(149)	(141)

6. *Perse. Province de Seistan.* D'après une publication officielle russe on a constaté du 12 mars au 19 avril 920 cas de peste (794 décès). La maladie s'est répandue vers le nord parce que les mesures prophylactiques durent

être supprimées en conséquence des émeutes de la populace. 7. *Empire ottoman. Djeddah,* jusqu'au 2 juin 8 (3). La maladie est transférée de Bombay par des rats à bord d'un navire chargé de riz. 8. *Egypte,* du 21 au 27 avril 77 1) (58); du 28 avril au 4 mai 75 (53); du 5 au 11 mai 25 2) (23); du 12 au 18 mai 23 (15); du 19 au 25 mai 15 (8); dont 42 (33); 30 (30); 12 (15); 8 (10); 1 (1) à *Dechneh*; 31 (22), 22 (4), 10 (5), 12 (4), 8 (3) à *Samalout*; 2 (2); 2 (1); 2 (2); —; — à *Tantah*; 1 (1); —; —; —; — à *Naghamadi*; 1 (0); 1 (1); —; —; 5 (4) dans la province de *Beni Souef*; —; 17 (14); —; —; — à *Girgeh*; —; 2 (2); —; —; — à *Keneh*; —; —; 1 (1); —: — dans le district de *Kous*; —; —; —; 1 (1); 1 (1) à *Bebeh*; —; —; —; 1 (1); — à *Port-Saïd*; —; (1); —; —; — au *Caire.* 9. *Afrique méridionale,* du 30 avril au 6 mai 5 rats et 16 souris pestiférés ont été trouvés morts dans un magasin aux blés à *East-London.* 10. *Etats-Unis d'Amérique septentrionale. Etat de Delaware. Reedy Island* (station de quarantaine) jusqu'au 11 avril 2 (1) parmi les marins lascares à bord du vapeur Burrsfield arrivé de Bombay via Alger et Oran. 11. *Brésil. Rio de Janeiro,* du 26 mars au 22 avril 5 (1). 12. *Paraguay Asuncion,* le 15 avril 2 (bactériologiquement constatés). 13. *Iles Sandwich. Honoloulou,* du 15 au 30 avril 3.

B. Choléra asiatique. 1. *Indes anglaises orientales. Calcutta,* du 25 au 31 mars (31); du 1 au 7 avril (43); du 8 au 14 avril (48); du 15 au 21 avril (86); du 22 au 28 avril (126). *Moulmein,* du 25 au 31 mars (2); du 8 au 14 avril (1); du 15 au 21 avril (1); du 22 au 28 avril (2). *Straits-Settlements. Singapore,* du 23 janv. au 10 avril 19 (17); du 11 au 17 avril 24; du 18 au 24 avril 25 (25); du 25 avril au 1 mai 17 (17). *Nibang Tibal* (prov. de Wellesley) près de Pinang, jusqu'au 17 avril 59 (49). 2. *Iles Philippines. Manile,* du 1 nov. 1905 au 31 mars 1906 54 (52). *Provinces,* dans la même periode 3161 (2396).

C. Fièvre jaune. 1. *Brésil. Rio de Janeiro,* du 19 févr. au 18 mars 10 (6); du 19 mars au 1 avril 6 (4); du 2 au 15 avril 5 (3); du 16 au 22 avril 1 (2). 2. *Cuba. Province de Matanzas,* du 5 févr. au 23 mai 3 (2). 3. *Ecouador. Guayaquill,* du 23 mars au 7 avril (23); du 8 au 24 avril (17). 4. *Honduras. Choloma,* du 7 au 21 avril 7 (1). 5. *Mexique. Merida* (prov. de Yucatan) du 11 avril au 11 mai 2 (2). 6. *Panama. Colon,* du 14 déc. au 22 mai 1 (1). 7. *Pérou. Callao,* du 5 mars au 11 avril 5 (3).

(D'après les numéros 2370—71 du „British Medical Journal", les numéros 19—23 des „Veröffentlichungen des Kaiserlichen Gesundheitsamtes" (Berlin) et les numéros 17—21 des „Public Health Reports" (Washington).)

Amsterdam le 11 juin 1906. Ringeling.

---

1) Dont 35 cas de peste pulmonaire.

2) „ 10 „ „ „ „

Sommaire (Juin 1906.) XIe Année.

EIN GROSSER EXORCISMUS IM XIX. JAHRHUNDERT,

VON DR. THEO. WITRY.

Im Mai 1842 nahm der Bischof Theodor Laurent von Luxemburg den grossen Exorzismus bei einer jungen Lothringerin, namens Katharina Pfefferkorn aus Villers, vor. Das Mädchen war mit 16 Jahren unter folgenden Umständen erkrankt. Es diente bei Bürgerleuten in einem benachbarten Städtchen. Eines Tages kam eine Bettlerbande in's Haus. Das Mädchen schickte sie fort und die erzürnte Gesellschaft rief ihm unter Flüchen die Verwünschung zu: „Der leibhaftige Teufel soll in dich fahren!" Bei diesen Worten war es dem Mädchen „als ob ein Schwarm Insekten ihm durch Mund und Nase in den Körper eindringe." Die Erkrankung zeigte sich auch sogleich bei ihr in fürchterlichem Grimassenschneiden. Das dauerte einige Jahre. Eines Tages verfiel sie in schwere Krämpfe, so dass sie ihren Dienst verlassen musste. In diesen Krämpfen stiess sie grässliche Schreie aus, schlug sich Brust und Gesicht mit Fäusten und entwickelte eine derartige Muskelkraft, dass sechs Mann sie kaum bändigen konnten. „Dazwischen redete sie in lateinischer Sprache und warf den neugierigen Zuschauern ihre Sünden vor." Man brachte sie in's Hospital Bon-Secours nach Metz. Sie blieb vier Monate dort, ohne dass eine Besserung eintrat. Dann internirte man sie in der Irrenanstalt Maréville-lez-Nancy. Sie blieb einige Monate dort und wurde ruhig, so dass ihre Eltern sie nach Hause abholen konnten. Doch die „Besessenheit durch den Teufel" fing bald von neuem wieder an. Man brachte sie nun wieder nach Metz in's Hospital, und dort versuchten die Jesuiten Simon und Chable sieben Monate lang sie mit Exorcismen und Gebeten zu heilen. Eine Kommission von Metzer Ärzten, welche sie untersuchten, erklärten die Krankheit für Dämonomanie. „Wenn die Jesuiten ihre Gebete über sie sprachen, verzog sie das Gesicht in scheusslichster Weise. Die Zunge hing ihr lang aus dem Munde heraus, die Augen standen starr offen: dabei heulte sie in verschiedenen Tierstimmen. Wenn Priester zu ihr kamen, wenn sie ein Kreuz, ein Reliquiarium oder sonst einen geweihten Gegenstand sah, verfiel sie in eine unerhörte Wut. Dabei schrie sie immer: „Es hilft alles nichts. Es muss einer mit einer hohen Mütze kommen um mich zu befreien." Man riet ihr nun, zum Bischof Laurent zu gehen. Dabei soll nicht vergessen werden, dass sie lateinische Fragen übersetzen konnte und manchmal

auch lateinisch beantwortete. Sie gab an von dreizehn Teufeln besessen zu sein und nannte sie auch mit Namen.

Katharina Pfefferkorn hatte schon 1838 eine Wallfahrt nach Luxemburg gemacht, aber ohne Erfolg. Nun kam sie zum zweiten Male, während der berühmten „Muttergottesoktave der Trösterin der Betrübten" zum Luxemburger Bischofe.

Monseigneur Laurent schildert die erste Zusammenkunft folgendermassen: „Sie flog wie ein Pfeil auf mich zu und zeigte mir ein solch grauenhaftes Teufelsgesicht, dass ich den Anblick nie vergessen werde. Dabei stiess sie ein Brüllen wie ein Löwe aus. Ich machte das Zeichen des Kreuzes über sie. Sie fiel zu Boden und wälzte sich in grässlichen Krämpfen und Zuckungen hin und her, indem sie mich immer mit ihrem schrecklichen Gesichte anblickte. Ich liess nun meine drei Vikare hereinkommen und wir begannen mit dem Exorzismus. Sie wurde von einer Ecke des Zimmers in die andere hin und hergeworfen und riss dabei die drei Männer, welche kräftige Menschen war, mit sich. Die Zuckungen und das Brüllen dauerten zwei Stunden an, bis wir mit der Litanei der allerseeligsten Jungfrau begannen. Nun wurde sie nach und nach etwas ruhiger."

Es war an einem Dienstage, Nachmittags um fünf Uhr, dass mit dem grossen Exorzismus begonnen wurde. „Die Besessene hatte schon die ganze Woche vorher über brennende Schmerzen im ganzen Körper, besonders im Unterleib geklagt." Am bestimmten Tage konnte der Bischof sich erst gegen acht Uhr zur Kirche begeben. Er schreibt darüber: „Als ich zur Kathedrale ging, hörte ich schon von weitem die satanischen Schreie der Besessenen und die Gebete der Priester. Satan hatte das arme Mädchen mit ausgestreckten Beinen über die Kommunionbank hinweg in den Chor hinüber geworfen, ohne dass ihr ein Unfall dabei passirt war. Man band ihr die Hände mit der Stola zusammen und schleppte sie so vor den Altar. Drei Stunden lang hatte sie geschrieen und gebrüllt, bald wie ein Wolf, bald mit einer Vogelstimme. Ich befahl Satan zu gehorchen und nur auf meine Fragen zu antworten. Ich legte die Stola auf das Haupt der Besessenen, und er gehorchte. Im Verfolg des Exorzismus schlug ich Satan mit aller Kraft, so dass er sich drehte und wand. Auf meine Fragen gestand er, dass das Mädchen für die Sünden anderer büssen müsse und auf weiteres intensiveres Drängen willigte er ein, am anderen Tage gegen neun Uhr Abends aus der Besessenen zu entweichen. Dabei stiess er aber immer wilde Drohungen und Gotteslästerungen aus, besonders gegen „jenen Juden, der einst Essig und Wasser saufen musste." Er drohte auch dem Mädchen alles Üble an, aber ich hiess sie die Nacht mit der geweihten Stola umgürtet verbringen. So arbeitete ich zwei

Stunden. Auf die Verwünschungen Satans rief ich der Unglücklichen zu: „Gehe in Frieden." Von dem Augenblicke an liess Satan sie in Ruhe. Sie fiel gänzlich erschöpft auf einen Stuhl; das Gesicht war voller Ruhe."

Der Bischof erzählte später, die Nacht, die er nach diesen Scenen verbracht habe, sei die schrecklichste seines Lebens gewesen.

Am nächsten Morgen um sechs Uhr, nahm der Exorcismus seinen Fortgang.

„Das Heulen, das Zähneknirschen, das Brüllen begannen wieder von neuem. Die Besessene konnte heute schon einige geweihte Worte aussprechen. Satan wurde auch gezwungen, seinen Namen zu nennen. Es klang wie „Erroro". Was seine Zahl anging, so gab er sie auf zehn an im Anfange der Besessenheit; später aber seien sie wie Mückenschwärme in die Besessene eingefahren. Am vorigen Tage waren die Beschwörungen auch von Gurgeln und Rölpsen gefolgt gewesen. Ich glaube, dass da viele Dämonen ihren Körper verlassen hatten. Ich befahl Satan aufzustehen, sich zu setzen. Er gehorchte indem er die Zunge herausstreckte, mit den Fäusten und Händen um sich schlug und die Priester verspottete. Ich hatte die Stola um den Hals der Kranken geschlungen; Satan schnitt schauerliche Grimassen und zog uns aus einer Ecke des Chores in die andere. Dabei sah die Schwester der Besessenen, ein einfaches Mädchen, wie eine grosse Spinne von der Besessenen fortkroch. Wir verdoppelten unsere Gebete. Der Angelus läutete, und ich forderte Satan auf, von seinem Opfer zu weichen „in abyssum, sine ullo strepitu, nocumento aut vestigio sui." Nach dem Angelusläuten sagte die Besessene: „Wir müssen noch drei „Gloria Patri etc." beten. Es geschah. Darnach frug ich sie: „Bist du jetzt befreit vom Teufel?"

Sie antwortete: „Ja, Monseigneur!" Wir stimmten das Te Deum an. Sie war vor dem Altar niedergekniet und, mit ausgestreckten Armen und aufgelösten Haaren betete sie mit lauter Stimme."

Die Heilung war keine völlige. Denn sie hatte noch oft Anfälle. Später ging sie darum auch zum hlg. Rock nach Trier wallfahren. Dort sollte sie den Bischöfen von Trier, Speier und Osnabrück vorgestellt werden. Dabei wollte sie jedoch in einem neuen hysterischen Anfall auf die drei Prälaten losstürzen, so dass diese sich nur mit knapper Mühe noch aus dem Zimmer retten konnten. Drei Tage vor ihrem Tode hatte sie ebenfalls noch eine schreckliche Krise.

In den eben geschilderten Auftritten haben wir ein interessantes Kulturbild aus nicht zu fern von uns liegender Zeit, wo der „grande hystérie" die Gelegenheit geboten wird, sich im Pompe der Kirche auf der Bühne zu produziren. Dass ein so intelligenter Mann wie Mgr. Laurent sich bona fide dazu hergab, als aktiver Teilnehmer in diesem bewegten Drama

mitzuwirken, kann nur durch psychische Kontagion erklärt werden. Jedenfalls hat die „grande hystérie" die Gelegenheit dieses aussergewöhnlichen Sich produzirens völlig ausgenützt. Felicien Rops, als Maler, und der Benediktineroblate Huysmans, hätten dabei Studien machen können.

In Luxemburg selber wurde der Exorcismus scharf verurteilt und Mgr. Laurent sehr übel genommen. An beissender Satire darüber mangelte es nicht. Erst voriges Jahr noch wurde aus dem Nachlasse des luxemburgischen Nationaldichters de la Fontaine (Pseudonym: Dicks) ein urwüchsiges Spottgedicht aus jenen Tagen auf die Teufelsaustreibung publizirt. Es lautet in der moselfränkischen Mundart:

D'DEIVELSAUSDREIVÉNG

FUM DICKS.

Wé ê geziélt huot uochtzénghonnert
An zwê a féerzég,
Du huot ê séch
Bei ons emol famés ferwonnert!

E Médchen aus dem Metzerland —
E ganzt onschöllécht Kand,
Wât fromm nach Owens do gesiés,
Dât war dén ânren Dâch besiés,
Besiés, besiés fum Deivel!
Dôun war nu glât kén Zweivel!
Wèll d'huot an séngem Bauch geduddert....
O Mammô!
An och an séngem Mô!
Bâl war et weîs ewé gepuddert,
O Pappô!
Bâl war et hôl a blo!
T'weist d'Zänn,
T'kléckt an d'Hänn.
O jé, wé héert ên et bröllen!
Et lést séch op de Buodem tröllen!
T'ferkéert d'Aen, t'spréngt nammol op
A stèllt séch bei de Leit op d'Kopp!
A grósze Schrècken
An allen Ecken
Huot séch ferbrêt
Fir all dât Lêd!.....

Mä d'Letzeburger Land dât hât
Zum Gléck e Beschof an der Stât,
Dé war dem Deivel fill ze lós;
Kèng Deivelerei war him ze grósz!
Dé sôt gleich: „Bréngt mer hiér an d'Kiréch,
„Bréngt no Néklôs
„Dât Frâménsch do. Ech sin iéch Birég,
„De Satan huot geschwenn séng Zôs!"

A mat Gewalt a stârker Muocht —
Wèll t'wiért séch bés
Mat Hänn a Fész —
Góf d'Médchen du an d'Kiréch bruocht.

Dé hêlégst fun der Gêschtléchkêt,
Dé stèlle séch gleich ronderem;
Weiwâsser stong èng Mèng berêt,
An du erhiéft de Beschof d'Stömm:
„Immundus spiritus, nu so,
„Bas du da wîrkléch dô?" ....
O Mammô!
Der Deivel èntwert: „Rororo!"

An du séngt alles op Latein:
„T'as e Schwein! t'as e Schwein!
„E muss eraus aus Gotteshaûs
„Dén Hèllenhond, dé Laûs!"

Nu lauden d'Klacken all zu Hâf,
De Weirâch dämpt, d'Weiwâsser rént;
A wé de Beschof mat dem Stâf
Nach d'Médchen ausgesént,
Du góf e fiérchterléche Knall
Mat „*Rororo*" am Widerhall,
E Schwièvel- an e Pèchgestank ....
Mä Gott sei Dank!
Der Deivel wor
Mat Haut an Hôr
Nun aus dem ârme Kand
An hât him nur de Läpp ferbrannt!

DICKS.

In diesem köstlichen, urwüchsigen Gedichte hat der Nationaldichter Dicks (Edmond de la Fontaine) die Teufelsaustreibung persiflirt, die Anfangs der vierziger Jahre unter dem damaligen Bischof Laurent in der Nikolauskirche zu Luxemburg vorgenommen wurde und die damals viel Staub bis über die Grenzen des Landes aufgewirbelt hatte.

In's Hochdeutsche umgesetzt lautet das Gedicht:

Als man gezählt hat achtzehnhundert
Und zwei und vierzig
Da hat man sich
Bei uns mal sehr verwundert!

Ein Mädchen aus dem Metzerland —
Ein ganz unschuldig Kind,
Das Abends fromm noch da gesessen,
Das war am andern Tag besessen,
Besessen, besessen vom Teufel,
Und daran war kein Zweifel!
Denn's hat in seinem Bauch geduddert"
O Mamachen!
Und auch in seinem Magen!
Bald war es weiss als wie gepudert,
O Papachen!
Bald war es grau und blau.
Es weist die Zähne,
Es ballt die Hände!
O je, wie laut hört man es brüllen!
'S verdreht die Augen, 's springt plötzlich auf
Und stellt sich bei den Leuten auf den Kopf!
Und grosser Schrecken
An allen Ecken
Hat sich verbreit't
Ob all dem Leid! . . . .

Doch's Luxemburger Land, das hatt'
Zum Glück 'nen Bischof in der Stadt,
Der war dem Teufel viel zu los',
Keine Teuflerei war ihm zu gross.
Der sagte gleich: „Bringt's in die Kirch,
Bringt's nach St. Niklaus
Das Fraumensch da. Ich bin euch Bürg'
Der Teufel hat bald seine Sauce!"

Und mit Gewalt und starker Macht —
Denn's wehrt sich bös
Mit Hand und Füss
Wurd's Mädchen in die Kirch gebracht.

Die heiligsten der Geistlichkeit
Die stellen sich gleich rundherum,
Weihwasser stand in Menge b'reit
Und nun erklang des Bischof's Stimm:
„Immundus spiritus, nun sag,
Bist du denn wirklich da?" ....
O Mamachen
Der Teufel antwortet: „Rororo!"

Und nun singt alles auf Latein:
„Er ist ein Schwein! Er ist ein Schwein!
Es muss heraus aus Gottes Haus
Der Höllenhund, die Laus!"

Die Glocken läuten all zu Hauf,
Der Weihrauch dampft, Weihwasser regnet,
Und wie der Bischof mit dem Stab
Das Mädchen hat dann ausgesegnet,
Da gab's 'n fürchterlichen Knall
Mit „Rororo" im Widerhall,
'N Schwefel und 'n Pechgestank ....
Doch Gott sei Dank!
Der Teufel war
Mit Haut und Haar
Nun aus dem armen Kind
Und hatt' ihm nur das hintre Hemd verbrannt.

(Edmond de la Fontaine.)

DIE GESCHICHTE DES ROONHUYSE'SCHEN GEHEIMNISSES.

VON DR. A. GEYL, *Rijswijk.*

(Schluss.)

FRIEDRICH RUYSCH
UND
DIE SOZIALE UND ETHISCHE BEDEUTUNG DES GEHEIMNISSES.

I.

Zum guten Verständnisse der Rolle, welche das Collegium medicum und die Chirurgen-Gilde in dieser ganzen Affaire gespielt haben, ist es notwendig, sich die Amsterdamer medizinischen Verhältnisse, wie sie seit dem Auftreten Ruysch's bestanden und sich weiter entwickelten, zu vergegenwärtigen.

Schon lange hatte sich in Holland, wie überall anderwärts in den Kulturstaaten des westlichen Europa's, die Ueberzeugung Bahn gebrochen „dass die Chirurgie und Obstetrie, um der ihnen voranschreitenden Medizin an Schritt und Tritt gleich zu kommen, anderer und besserer Diener bedürften als der oft rohen und unwissenden Empiriker, welche ihnen zu Verfügung standen. Letztere hatten selbe zuerst das Bedürfniss gründlicher Kenntnisse gefühlt und bereits vor 1555, als Philips II ihnen das Privileg gewährte, Körper Executirter zu Unterrichtszwecken zu verwenden, z. B. im Jahre 1550 im Orzelenconvent (Ursulinenkloster!) Leichenuntersuchungen angestellt. In den ersteren Zeiten wurden die Sectionen und Uebungen von den Oberleuten der Gilde ausgeführt aber bald nachher wurde ein sachverständiger Lehrer eingesetzt. Der erstbekannte Praelector Anatomiae et Chirurgiae, der seiner Zeit berühmte Doctor medicinae, Martinus Koster trat im Jahre 1578 sein Amt an. Ihm fiel die Aufgabe zu den Chirurgen die Theorie ihrer Kunst beizubringen. Mehr könnte er nicht und wird er auch nicht verlangt haben. Die Praxis war ihm, wie allen seinen Nachfolgern bis auf Ruysch, eine Terra incognita, welche zu betreten oder zu bearbeiten beinahe alle Mediziner jener Tage für unstatthaft hielten. Conringius gab ihre Meinung wieder, als er in der Mitte des siebzehnten Jahrhunderts schrieb: Chirurgica itaque peritia omnino in eo requiritur; quamvis non sit opus, ut ipsemet manum suam admoveat, quum hoc per alios aeque possit praestare. Plane quemadmodum peritus architectus pleraque per ministros expedire solet, ipse vero opera

raro contingit". Wie jetzt die Pflegerin, so sollte sich damals der Chirurg unter der Hut und Obacht des Doctoren stellen. Seine Bildung, seine tägliche Arbeit stempelten ihn zum Diener und verdienten auch nichts Besseres; denn jedes Handwerk wurde verachtet und drückte das Gepräge der Minderwertigkeit auf die Person, die es betrieb. Unter diesen Umständen konnten die eigenen Bestrebungen der Chirurgen, ihre gesellschaftliche und wissenschaffentliche Lage zu heben, nur wenig Erfolg haben.

Die im Jahre 1497 ausgegebene Verordnung, welche von jedem Mitglied der Gilde, sei er Bartscherer oder Chirurg, die gleichen Kenntnisse erforderte, hatte 1552 einem andern Gesetze Platz räumen müssen, wobei die alten Barbiere, denen Bartschneiden und Aderlassen (und kleine Chirurgie zu treiben?) gestattet war, wieder in ihre alten Rechte eingesetzt wurden. Zugleicherzeit wurde den eigentlichen Chirurgen, welche des Barbierexamen nicht bestanden hatten, zwar nicht, wie Brouwer Ancher es vorkommen lässt, das Bartschneiden mit dessen Anhang verboten: verboten wurde nur das sich dem Publicum Anzeigen, das Aushängen von Becken u. D. Auch dieser Zustand hielt nicht lange an und schon am 30. Mai 1597 wurde eine neue Verordnung erlassen, welche, wie Meyer es ausdrückt, eine mit Erfolg bestandene Barbier-prüfung inutil oder nutzlos machte. Nur wenn man auch das Chirurgen-examen erfolgreich durchgemacht hatte, erhielt man die Erlaubniss, selbständig aufzutreten: sonst musste man unter der Aufsicht und dem Befehl eines Meisters arbeiten. Die Folgen dieses Gesetzes blieben nicht aus. Bereits ein paar Jahre später waren alle Mittglieder der Gilde, mit Ausnahme eines Einzigen, der nur Chirurg war, zugleicherzeit Barbier und Chirurg. Aber wenn auch Viele gerufen wurden, nur Wenige wurden auserkoren. Trotz dieser bei Decret festgestellten Einheit des Standes waren und blieben gute und volle Chirurgen in jenen Tagen seltsame Erscheinungen. Hierzu gehörten Rogier van Beerenaert und ein paar Andre, von deren praktischen Tätigkeit die besten Berichte vorliegen, Job. van Meekren, Chirurg der Stadt und des Krankenhauses, der verdienstvolle Autor vieler chirurgischen Krankengeschichten und zuletzt Heinrich van Roonhuyse, der den besten Wundärzten seiner Zeit zur Seite gestellt werden darf. Die Mehrzahl aber, sowohl was ihre Bildung als was ihre Kenntnisse und Pflichttreue anbelangt, überschritt das gewöhnliche Niveau der früheren Zeiten nicht. Das sollte sich zeigen, als endlich der Mann in die Erscheinung trat, der es als Praelector Anatomiae et Chirurgiae Ernst nahm mit seinem Amte und dessen hohe Bedeutung voll durchschaute.

Der Haager Apotheker und Medicinae Doctor, Friedrich Ruysch, der im Januar 1667 nach Amsterdam einberufen wurde, hatte, nebst Vielem Andern, seinen zeitgenössischen academisch gebildeten Collegen

voraus, dass ihm seine pharmaceutischen und anatomischen Studien gelehrt hatten, das Handwerk weder zu verachten noch zu scheuen, sondern es hochzuhalten und, wenn nötig, zu erlernen. Schon bevor er aus der Residenzstadt hinübersiedelte, hatte er sich mehr speziell mit der Anatomie des weiblichen Geschlechtsapparats beschäftigt und unterhielt er mit dem Heinrich van Roonhuyse freundschaftliche Beziehungen, welche Zeugniss ablegten für die Hochachtung, welche er für dessen chirurgische und obstetrische Tätigkeiten hegte. Ihm war es vollständig klar, dass sowohl die Wundarznei- als die Entbindungskunst nur von demjenigen gekannt und verstanden werden könnte, der es nicht für infra dignitatem medicam gehalten hatte, sie selbst praktisch und eigenhändig zu erlernen. Demgemäss versäumte er keine Gelegenheit, sich die für sein Lehramt nötigen Kenntnisse anzueignen. Wenn man gewissen Pamfletten Vertrauen zollen darf, so soll ihm Heinrich van Roonhuyse Führer in die Praxis der Chirurgie gewesen sein und eine gewisse Hebamme, Frau Dieuwers, ihn in das Handwerk der Obstetrie eingeführt haben. Und nach dem Tode v. Roonhuyse's wurde er auf sein eigenes Gesuch als dessen Nachfolger ernannt. Jetzt, als Lehrer der Hebammen und städtischer Geburtshelfer, hatte er die ganze Geburtshülfe, derem operatieven Teil er schon als Praelector Chirurgiae vorstehen musste, zu vertreten und legte er sich erst recht auf die Ein- und Ausübung dieser Kunst. Während vier voller Jahre, von 1672 bis 1676, hiess er die Hebammen seine Hülfe in allen mehr oder weniger schwierigen Fällen heranziehen und beendete er persönlich viele Geburten. Späterhin hatte er sich den Chirurgen Andries Boekelman als Stellvertreter und Assistenten zugezogen und trat er selbst nur als consultirender Arzt auf, unter dessen Aufsicht die von ihm notwendig erachteten Handgriffe und Operationen angestellt wurden. Auch mit der Chirurgie hat er sich, wenigstens in den späteren Zeiten, nur als consultirender Arzt abgegeben.

Während er sich so als tüchtiger Lehrer heran- und ausbildete, sann er zugleicherzeit auf die Mittel, welche es ermöglichen sollten, die Resultate zu erreichen, welche er von seiner Stellung und Tätigkeit erhoffte und verlangte. Soviel wird ihm schon sofort klar geworden sein, dass mit einem guten Unterrichte allein nicht auszukommen war. Es musste gebrochen werden mit dem Schlendrian schlechter Gewohnheiten und eingeschlichener Missbräuche; die geltenden Verordnungen mussten gehandhabt, verschärft und sogar in gewissen Hauptsachen gründlich abgeändert werden. Ruysch wagte sich aber nicht sogleich an die Verbesserung der verwirrten und verworrenen Verhältnisse der Chirurgen-Gilde heran, sondern versuchte zuerst seiner Aufgabe als Reformator auf einem weniger mit Fussangeln und Klemmen besetzten Gebiete

gerecht zu werden. Auch in der Hebammenwelt liessen die Zustände sehr Vieles zu wünschen übrig. Auch hier wie in der Chirurgen-Gilde stritten Unsitte, Mangel an Bildung, Charakter und Wissen um den Vorrang. Diesen Grenzen zu setzen und ihrem verderblichen Einfluss Einhalt zu tun war der Zweck des bereits im Jahre 1668 erschienenen, scharfen Edictes, welches nicht nur der Praelector chirurgiae selbst nebst dem Inspector Colleg. medic. als Münzwardein der künftigen Hebammen einsetzte, sondern auch sowohl an die Moralität und Bildung als an die Kenntnisse letzterer zeitgemässe, wenigstens viel höhere Anforderungen stellte, als bisher der Fall gewesen war. Das Gesetz ging so weit, dass sogar die agreierten Hebammen, damit sie nicht ihre schon erworbenen Stellungen verlieren sollten, sich eine neue Prüfung gefallen lassen müssten. Und vier Jahre später hatte Ruysch, als er Nachfolger van Roonhuyse's und Lehrer der Hebammen und städtischer Geburtshelfer geworden war, sein Ziel, Amsterdam geschickte und gewissenhafte Hebammen zu sichern, vollends erreicht.

Wie schon gesagt, so bequem und schnell konnten die Bestrebungen zur Hebung des Chirurgenstandes nicht in Erfüllung gehen.

Die Obrigkeit der Gilde setzte sich aus sechs Personen zusammen, deren zwei, der Vorsitzende oder Dechant und der Probemeister oder Examinator, alljährlich austraten. An ihre Stelle kamen als Dechant und Examinator die zwei Aeltesten der sitzengebliebenen Mitglieder, während als neue Mitglieder zwei beliebige Gildebrüder auftraten, welche nach einem von den vier letztgenannten Obrigkeitsleuten angestellten Vortrag, von den Bürgemeistern gewählt waren. Die Herren konnten also immer, die nicht von ihnen erwünschten Collegen aus ihrer Mitte wehren. Und es trifft zu, dass man in ihrer Gesellschaft jedes vierte Jahr mit kleinen Ausnahmen dieselben Namen wiederkehren sah. Und weil es Gewohnheit war, dass der Magistrat sich nur dann in den eigenen Haushalt der Gilde einmischte, wenn er von der Obrigkeit selbst dazu eingeladen wurde, schien es geradezu unmöglich, auf gewohntem gesetzlichem Wege die erwünschten und erforderlichen Veränderungen der vorhandenen Zustände herbeigeführt zu bekommen. Dennoch waren diese allmählig ganz unhaltbar geworden und wurden im Jahre 1673 noch bedenklich verschlimmert durch ein Decret des Magistrats, welches nach Meyer seinen Grund gefunden haben soll in einem schlecht placirten Mitleidsgefühl dieses hohen Collegium. Während des grossen Krieges hatten sich viele Fremde und darunter nicht Wenige, welche ohne Erwerbsmittel waren, in Amsterdam niedergelassen. Letztere in ihren Bestrebungen, sich selbst zu unterhalten, zu stützen, wurde von der städ-

tischen Regierung verordnet, den Zutritt in die Gilde 1) zu erleichtern oder wenn nötig ganz frei zu stellen. Die Folgen blieben nicht aus. Eine Unmasse nicht nur ausländischer, sondern auch einheimischer Landläufer, Operateure, Barbiere und sonstiger Quacksalber strömte der Chirurgengilde zu, natürlich meistens ohne Prüfung und ohne Zahlung der gebührenden Eintritts- und Jahrgelder. Bald sah man ein, dass dieser Ueberfluss von Mitgliedern die alten rechtmässigen und tüchtigen Chirurgen mit dem finanziellen Untergang bedrohte. Das Uebel wurde gesteuert und das verhängnissvolle Gesetz im Jahre 1675 aufgehoben. Die alten Decrete wurden auf's Neue ausgerufen und geltend erklärt. Aber damit wurden die schon in Amsterdam sess- und wohnhaften „Avonturierer, Quacksalber, Bönhasen, u. s. w." nicht vertrieben oder aus ihrem Erwerbe gestossen, die Gilde nicht befreit von den zahlreichen minderwertigen Personen, welche schon in früheren Zeiten durch Missbrauch und Unsitte den Zutritt bekommen und, was am schwersten in die Wage fällt, ebensowenig die Zulassung solcher Elemente für die Zukunft verhindert. Nicht nur dass die Obrigkeit, welche die Prüfungen regelte und ihnen vorstand, ihrer Aufgabe nicht gewachsen war, sie hatte nicht einmal das Verlangen, ihr gerecht zu werden. Diesen meist rohen und ungebildeten Praktikern mangelte es an dem erforderlichen Wissen und der nötigen Charakterfestigkeit, sich als tüchtige und gewissenhafte Examinatoren gelten zu lassen. Schon seit längerer Zeit war ihnen das Ehren- und Vertrauensamt, wozu sie berufen, eine milchgebende Kuh, welche ihnen zu Liebe ihre guten Gaben spendete. Die Prüflinge, welche nicht mit dem Gelde oder Mahlzeiten oder sonstigen wertvollen Sachen sparten, durften sich auf ihre Nachgiebigkeit verlassen. Aber auch die eigentlichen Gildegelder selbe wurden nicht oder ungenügend verantwortet; sie wurden nicht selten zurückgehalten oder verschwendet. Die Kasse war immer schlecht gefüllt oder beinahe leer und die nothdürftigen, kranken Gildebrüder warteten oft vergebens auf die drei Gulden, welche die Gemeinschaft die Verpflichtung hatte ihnen wöchentlich auszuzahlen. Diesem Zustande, welcher jedem Fortschritt in den Weg trat, musste, es kostete was es wollte, ein Ende bereitet werden. Desshalb nahm Ruysch endlich seine Zuflucht zu einem altbewährten Recepte. Er rieth dem Magistrate von der üblichen Gewohnheit, die neuen Oberleute aus den von den Sitzenden vorgetragenen Gildebrüdern zu wählen, abzuweichen, damit neues Blut in den alten Körper einverleibt werde. Seinem Einfluss glaube ich es wenigstens zuschreiben zu dürfen, dass die Bürgermeister noch im schon genannten Jahre 1675, ohne zu achten auf den ihnen von der Gilde-

1) Wenn ich gut interpretire, auch in die anderen Gilden.

Obrigkeit vorgelegten Vortrag, den tüchtigen Chirurgen und tapfern Gehülfen Ruysch's, den Andries Boekelman, der schon im vorigen Jahre unten auf der Liste gestanden hatte aber jetzt passirt worden war, als Obermann in die Verwaltung einberiefen. Dieser war es, der in Verbindung mit andren Gildebrüdern und, wie aus allen Documenten hervorgeht, in voller Beratung und Uebereinstimmung mit Ruysch, die städtische Regierung von der Unhaltbarkeit der damaligen Zustände unterrichtete und überzeugte und die Mittel angab, sie gründlich zu verbessern. Seinem Worte wurde gehorcht und im folgenden Jahre erschien das Gesetz, das berufen war, dem Amsterdamer Chirurgenstand den hohen Platz zu sichern, den er in späteren Jahren einnahm. Nicht nur wurde den Herren der Obrigkeit auf's Eindringlichste eingeschärft, dass sie ihr Amt treu und ehrlich verwalten, sich keiner Nachgiebigkeit wider Prüflingen, oder Verschwendung oder Entwendung der Gildegelder zu Schulden kommen lassen sollten, auch die Oberaufsicht auf die Prüfungen wurde ihnen entnommen und der Praelector Chirurgiae als Examinator über sie gestellt. Dieser sollte nicht nur das erste Tentamen und das weitere Examen von Anfang bis zu Ende beiwohnen, sondern auch „genau Acht geben, dass nur tüchtige und geschickte, würdige Personen promovirt wurden". Nebenbei wurde noch verordnet, dass auf dem Gildezimmer zum Dienste des Unterrichtes ein gutes Instrumentarium eingerichtet und gewisse chirurgische Bücher und alle chirurgischen Droguen und Simpliciën aufbewahrt und unterhalten werden sollten.

Der Reformator Ruysch hatte also auf alle Linien gesiegt: das weitere Geschick der Amsterdamer Chirurgie und Obstetrie lag jetzt ganz in seiner Hand. Und er hat es zu Herzen genommen, ihm den besten Teil seines Lebens gewidmet. Seinem Wirken und Lehren, seiner Ausdauer und Energie ist es zu verdanken, dass die holländische Hauptstadt am Ende des 17. und im Anfange des 18. Jahahundertes stolz auf die Tüchtigkeit seiner Wundärzte sein durfte. Vielen Widerstand hat er überwinden, viele Gegner aus dem Wege schaffen müssen, bevor er sich ruhig an die Arbeit setzen konnte. Und kein Wunder! Wie viele Traditionen hatte er nicht beleidigt, wie viele persönliche Interessen nicht verletzt! Hatte er, ein hervorragender Doctor der Medizin, es nicht gewagt, sich sogar zu rühmen, dass er „handtätig", wie man es nannte, die Wundarznei- und sogar die Geburtskunde übte? War es nicht seine Meinung, die er offen aussprach, dass die meisten Mediziner mit Unrecht ein grosses Wort führten über Fragen, die Chirurgie und Obstetrie betreffend, weil sie nicht verstanden und erkannten, dass sogar das Urteil eines guten Chirurgen in diesen Sachen höher gestellt werden sollte als das Ihrige? Solche Ideen, solche Ausschweifungen mussten ein schlechtes Gehör finden. Denn

es war früher wie jetzt; die Leute wollten gerne mehr sein als sie tatsächlich waren und es gab Mediziner, welche so wenig Selbstkenntniss besassen, dass sie es wirklich auch glaubten.

Die schlimmsten Gegner aber waren die Besiegten, die Beiseitegeschaffenen, die Niedergeworfenen. Der junge Rogier van Roonhuyse hat es übel aufgenommen, dass Ruysch ihm nicht im Jahre 1672 die Stelle seines Vaters überlassen hatte. Zwar war er alsdann kaum ein Jahr Chirurg aber er durfte sich berufen auf seine damalige feste Absicht, sich innerhalb kurzer Zeit das Doctordiplom zu erwerben.

Der Arzt des städtischen Krankenhauses, Dr. Bonaventura van Dortmond, der noch in den Jahren 1676—77 die durchschlagendsten Beweise gab, von der Geburtshülfe nicht die elementarsten Kenntnisse zu besitzen, sollte gegrollt haben, weil ihm das Amt eines städtischen Geburtshelfers vorweggenommen war: während der spätere Leydener Professor, der damals noch jugendliche Govart Bidlo,[1]) ein Erzintriguant, der gern im Trüben fischte, sich Letzterem, seinem Gönner anschloss und die Klage führte, dass Ruysch ihm den Andries Boekelman als „Stadsvroedmeester" vorgezogen hatte, ihm, der von sich selbst behauptete, er habe ein zur Herausbeförderung des Kopfes taugliches Speculum matricis erfunden, der aber in Wirklichkeit nur dumme und widersinnige Meinungen über allerhand geburtshülfliche Fragen hatte und auskramte. Diesem Trio reihte sich der reactionnäre Scholastiker, der Dr. medicus van Lamsweerde an nebst der ganzen Meute unzufriedener, in ihren finanziellen Interessen und ihrem Namen verletzten Oberleuten mit ihrem Anhange, Jan Coenerding, dem Chirurgen nnd Theaterintendanten an der Spitze. Diese Alle waren einig in ihrer Begierde und ihrem Entschluss, an Ruysch Rache zu nehmen. Und sie ergriffen die erste Gelegenheit, welche sich darbot, seinen Namen in Verruf zu bringen. Auf die gehässigste und gröbste Weise wurde er und sein Factotum, Andries Boekelman angegriffen. Und da entbrannte ein Streit so leidenschaftlich und heftig, so langedauernd und hartnäckig als nur erklärlich ist durch die grossen und tief in 's soziale Leben eingreifenden Principien, welche beteiligt waren. Ruysch, der mit dem alten Schlendrian brechen, die althergebrachten Anschauungen über die Unfehlbarheit der Doctoren über den Haufen werfen wollte, der Wissen verlangte anstatt Eigenwahn, Selbstkenntniss anstatt Selbstüberhebung, der auf Ehrlichkeit, Biederkeit und Pflichttreue drängte in der Verwaltung der Ämter und der Ausübung der Praxis, hatte auf seiner Seite den Magistrat und Alles,

1) Sein Lehrer in der Chirurgie, kann ich Dr. Krul mitteilen, war, seiner eigenen Aussage gemäss, P. Ulsen und seine Doctorthesen finden sich in den bekannten Collectanea Blankaart's abgedruckt.

was Namen führte auf dem Gebiete des sozialen und wissenschaftlichen Fortschritts. Als seine Gegner geberdeten sich Alle, welche aus Egoïsmus oder Überzeugung die alten Gebräuche und Einsetzungen in Schutz nahmen oder verehrten und der neueren Wissenschaft mit ihren Consequenzen fern standen. Es würde mich jetzt zu weit vom Wege abführen, wenn ich diesen Streit auch nur skizziren wollte. Ich will mich deshalb beschränken auf eine kurze Mitteilung desjenigen Teils, der, zum guten Verständniss des von mir behandelten Thema's, direct notwendig ist.

Wie ich schon früher mit ein paar Worten erwähnt habe, hat Andries Boekelman in Februar 1677, auf Rath und unter Aufsicht Ruysch's, bei einer älteren Primipara, welche ein absolut oder relativ verengtes Becken hatte und wegen Drucks des sehr grossen, lange aufgehaltenen Kindskopfs einen beträchtlichen Grad von Oedem des unteren Teils der Vagina und der äusseren Geschlechtsteile und deren Umgebung aufwies, den Partus ohne Mühe und ohne Schmerzensäusserungen von Seiten der Gebärenden innerhalb kurzer Zeit beenden können. Patientin wurde einige Tage später in das städtische Krankenhaus übergeführt und fiel dort in die Hände des Praelectors erbitterter Feinde, des Dr Bonaventura van Dortmond und der beiden Chirurgen, Florianus und Hondecoeter, welche sich als Oberleute blamirt hatten. Diese riefen tagtäglich mehrere Collegen, Doctoren und Chirurgen, auch Hebammen zusammen, um ihnen ad oculos zu zeigen, dass der grosse Ruysch der „stadsvroeddokter" oder wie man nach Zurechtweisung gezwungen war zu berichtigen, dessen Gehülfen, der Andries Boekelman mit einem *scharfen !!* Instrumente eine Parturiens derart misshandelt hatte, dass nachher eine Ruptura perinei mit gleichzeitiger Fistula ani (ohne Zerreissung des Sphincters) in die Erscheinung getreten war. Es fiel Boekelman nicht schwer, aus eigner Literaturkenntniss und offenbar auch fussend auf die Erfahrungen und Anweisungen Ruysch's, den Beweis zu führen, dass diese Anklage wurzelte in Neid und Eifersucht und Mangel an Fachkenntnisse. Die mehr als eine Woche nach der Operation entdeckten Continuitätstrennungen fanden ihren Grund, teils in dem misslichen Zustande der Genitalien vor dem Eingriff, teils in der vielleicht vorsätzlich schlecht vorgenommenen Behandlung der Wunde seitens der Krankenhaus-Aerzte. Und gewiss hat bei der Entstehung der Fistula Ani und des späteren Verschlusses der Vagina Dummheit oder Absicht, oder Beide, ihr Spiel getrieben. Im Laufe der Debatte erbot sich Boekelman, seine Operationsmethode öffentlich in der Gegenwart auch seiner Gegner zu demonstriren, damit unwiderlegbar dargetan werden sollte, dass kein scharfes Instrument in Anwendung gezogen worden war. Gelang ihm dieser Beweis, was von competenten, dazu berufenen und speziell eingesetzten Schiedsrichtern

entschieden werden sollte, so hatten die Herren Angreifer ihr Unrecht öffentlich einzugestehen; anderenfalls, wenn der Beweis misslang, so sollte er nicht nur zugeben, schlecht operirt zu haben, sondern noch dazu den städtischen Armen *f* 300 auszahlen müssen. Dieses Anerbieten wurde bespottet und verdächtig gemacht, man nahm seine Zuflucht zu der rettenden Chicane, man durfte nicht, man sollte nicht, man wollte nicht kurz, man zog sich zurück. Und so ist es gekommen, dass das von Vielen so heiss ersehnte Instrument, eingekeilte Kindsköpfe zu befreien, alsdann noch nicht speziell das Roonhuyse'sche Geheimniss und vielleicht nur eine Abart davon, im Jahre 1678 noch nicht bekannt gemacht worden ist. Dass die Clique der Krankenhausärzte nur Skandal machen gewollt und Ruysch und Boekelman in dieser Affaire le beau rôle gespielt haben, wird wohl Niemand bezweifeln können. Und überhaupt ist es eine ganz unrichtige und unwahre, von seinen Feinden herrührende Vorstellung, welche Ruysch zwar nicht als einen Geizhals, doch als einen sehr geldgierigen Menschen darstellt. Aus allen mir zugänglich gewesenen Quellen geht hervor, dass ihm Wissenschaft und Unterricht über Alles gingen und er Geldgeschäfte darüber vernachlässigte. Natürlich will ich damit nicht gesagt haben, dass er kein guter Finanzier gewesen sei; er hatte sogar andre, mehr seiner Zeit entsprechende Ideen hinsichtlich Eigentumsrechte als vielleicht die Meisten unser. Aber noch einmal, all das Gerede, seine Geldgierde und seinen Geiz anbelangend, entbehrt jedes tatsächlichen Bodens.

Als sich der Sturm gelegt hatte, schritt der Praelector ruhig weiter auf dem einmal eingeschlagenen Pfad. Führer war ihm zu jeder Zeit (auch wenn wir seine letzten Lebensjahre nicht ausnehmen wollen) das hohe Ziel, seiner Wissenschaft und seinem Unterricht zu leben und den Amsterdamer Chirurgenstand sozial und wissenschaftlich zu der ihm gebührenden Lage zu erheben. Dass er, eine starke und selbstbewusste Persönlichkeit, nicht immer schonend auftrat, oft unnötig verletzte und das Wissen und Können Anderer vielleicht nicht selten nicht hoch genug schätzte, man kann es bedauern, aber daraus den Schluss ziehen zu wollen, er habe vielfach nur aus egoïstischen Trieben, um seine eigene Stellung desto besser behaupten zu können, gehandelt, scheint mir durchaus ungerechtfertigt. Und man darf nicht vergessen, dass die Nörgler und Neider nur ihren verdienten Lohn erhalten haben; so, z. B. der Govart Bidlo, der höchstens wert war, seine Schuhriemen zu binden aber ein Wort führte, als wäre er sein Lehrer und nicht sein Schüler gewesen. Am besten spricht für Ruysch die Tatsache, dass während der Zeit seiner anregenden Wirksamkeit sich die Amsterdamer Chirurgen des besten Rufes erfreuten. Hoffmann muss in erster Stelle an Amsterdam

gedacht haben, als er schrieb: Medicus nosse debet chirurgiam. Hollandia vero optiman occasionem exhibet hanc artem exactissime exercendis, reperiuntur ibi chirurgi peritissimi, cum quibus conversare neminem poenitebit. Und weiter: Perigrinas academias salutaturus medicus, ante omnia petat Hollandiam ..... propter chirurgiam et praxin firmius stabiliendam. Ein solches Urteil, auf der Neige des 17. Jahrhunderts ausgesprochen, soll vor allen andern Städten Holland's erste Kaufstadt gegolten haben: Amsterdam, wohin Gelehrte aus aller Herren Ländern hinübersiedelten, sich die anatomischen Schätze, welche Ruysch gesammelt hatte, mit eigenen Augen anzusehen und den Meister selbst zu hören, wo viele Chirurgen ihre Mussestunden wissenschaffentlich pflegten, um später die Doctorwürde erlangen zu können und mehrere Doctoren es nicht unter sich hielten, in den Chirurgenstand ein zu treten.

Und wie Meyer, der beste und berufenste Kenner der Geschichte der Amsterdamer Chirurgengilde, im Jahre 1736 schrieb, „könnten noch die älteren Chirurgen *seiner* Tage bezeugen, dass die löbliche Heilkunde hier mit so vielem Glanz und Herrlichkeit gediehen war, als dies in irgend einem andren Land oder Stadt hätte geschehen können: sogar wurden von Köningen und Fürsten die Amsterdamer Chirurgen aufgeboten, durch ihre Kunst geholfen zu werden, wegen des grossen Rufes, welche Letztere in dieser Republik erworben hatten".

Leider hatte Ruysch les défauts de ses qualités, und namentlich in seinem hohem Alter hielt er sich noch immer für unentbehrlich. Als er ganz allmählig älter und älter wurde, wusste er nicht zeitig aus seinem Amte zu scheiden und als ihm endlich die früher straff gehaltenen Zügel aus den Händen zu gleiten drohten, war die Gilde-Obrigkeit wieder zugleicherzeit in die alten Fehler und Missbräuche zurückgefallen und zeigte sich bald, dass der böse Geist des Collegium medicum nur eingeschlafen gewesen und wieder ihren alten verderblichen Einfluss auf die Chirurgen-Gilde gelten lassen wollte. Schon Beweis genug, dass Dr. Wilhelm Röell, der, wie man angiebt und ein paar sich im Gildebuche vorfindende Notizen darzutun scheinen, gegen den Willen Ruysch's, ihm im Jahre 1727 für den Unterricht der Anatomie und der Chirurgie zur Seite gestellt wurde und bestimmt war sein Nachfolger zu werden, nicht verfügte über die Eigenschaften, welche dem älteren Praelector seine ruhmvolle und segensreiche Tätigkeit ermöglicht hatten.

II.

Der 1721 an der Franeker Universität promovirte Röell war vor Allem Doctor der Medizin. Dieser Zweig der Heilkunde hatte seine volle und ganze Sympathie. Für die Chirurgie fühlte er, wenn er auch in einer

Bittschrift an die Obrigkeit das gerade Gegenteil behauptete, offenbar nichts. Sie war ihm das Mittel, die höchste Sprosse der wissenschaffentlichen und sozialen Leiter zu ersteigen, aber zugleicherzeit das Aschenbrödel, welches nur Dienstarbeit zu leisten vermochte und der unausgesetzten und aufmerksamen Aufsicht und Führung seiner academisch gebildeten Collegen dringend bedurfte. Die wissenschaffentlichen und sozialen Nöte, welche den Chirurgenstand bedrängten, hatten von ihm keine Linderung oder Heilung zu erwarten. Im Gegenteil, dieser Doctor vernachlässigte den eigentlichen chirurgischen Unterricht und verhielt sich gleichgültig oder kalt gegenüber den Standesbelangen der Gilde. Eher missbrauchte er seine verantwortliche Stelle, um die Anmassungen der Doctoren zu fördern. Und darunter waren Leute, die gerne unterschrieben hatten, was Conringius verlangte, dass gesetzlich vorgeschrieben werden sollte, namentlich, dass der Chirurg nie selbständig in die Erscheinung treten, nie selbst die Notwendigkeit einer Operation feststellen oder sie ohne Aufsicht vornehmen und sogar *jedem Winke* eines Doctoren zu gehorchen haben sollte.

Der Röell selbst, der speziell dazu berufen war, dem Unvermögen und den Versäumnissen des 89 jährigen alten Praelectors abzuhelfen, nahm sich jetzt nicht, was zu thun seine Pflicht war, der von Ruysch vernachlässigten und teilweise ganz unterlassenen Arbeit besonders an, sondern blieb abseits vom praktischen Unterricht. Er stellte sich hauptsächlich zufrieden mit dem Doctorenwerk, dem Anatomisiren und dem Examiniren; und auch das tat er nur zur Hälfte. Er protestirte wider die Unsitte und den Unfug der Obrigkeit, welche sich gegen gute Zahlung bestechen liess und Unwissenden nicht nur zu Chirurgen sondern auch zu Barbieren, Aderlässern, u.s.w. beförderte und Letzteren dazu (was durch das auch in diesem Aufsatz erwähntes Decret d. J. 1549 strengstens verboten war) als Mitglieder der Gilde installirte. Aber beim Protestiren blieb es: wirklich einzuschreiten scheint er sogar nicht versucht zu haben. Die Gilde war in Bälde überfüllt von minderwertigen, marktschreierischen Elementen, welche den tüchtigen, berufenen Wundärzten das Brot streitig machten und nicht nur für deren kleinere Gesellschaft sondern auch für die grössere städtische Gemeinschaft eine wirkliche Gefahr darstellten. Während Röell dieses Uebel ruhig fortwuchern liess, hatte er schon im ersten Jahre seines Auftretens, vielleicht damit recht deutlich hervorgehen sollte, dass er selbst sein Amt als Lehrer der Chirurgie nicht Ernst nahm, den Magistraten den Rath erteilt, „junge Leute, guter Hoffnung, protestantischer Religion, welche gute Bürgschaft leisten könnten, dass sie sich späterhin in Amsterdam niederlassen und als Chirurg betätigen sollten, auf Kosten der Gilde und der Regierung nach Paris zu senden, um sich dort in der Chirurgie auszubilden."

Wirklich, es hätte die grosse und umfassende Arbeit des Meisters ein schlechtes und frühzeitiges Ende genommen, wenn nicht einer seiner berufensten und treuesten Schüler sich verpflichtet gefühlt hätte, als ihr Hüter und Schirmer in den Kampf zu treten. In jenen Tagen war der von Ruysch und Boerhave, Beiden, hochgeschätzte Chirurg Abraham Titsingh ein guter Vierziger. Hochherzig und entschlossen, eifrig und lehrbegierig, tatkräftig und pflichttreu hatte er die Lehren des alten Praelector's ganz in sich aufgenommen und war er die geeignete Person, das vom Letzterem errichtete Gebäude vor dem drohenden Untergange zu schützen. Wie der Lehrer verlangte auch er von seinen Collegen Wissen und Können, Pflichttreue, Ehrlichkeit und wenn es nötig war, Hingebung.

Dabei in Mark und Bein ein Amsterdamer, achtete er es eine Schmach für seine Vaterstadt, dass die Mehrzahl der Chirurgen ihr Amt und ihren Stand nicht hoch genug hielten, während die künftigen Collegen nach dem Auslande ziehen müssten, um dort ihre Ausbildung zu erlangen. Das von Röell angesuchte und am 20 Januar 1728 ausgerufene Gesetz war ihm immer ein Dorn im Auge gewesen. Die Amsterdamer Heilkunde hatte etwas Besseres verdient als das Testimonium impotentiae et ignorantiae, das man ihr angehängt hatte. Zu Hause könnte man ebenso gut, wenn nicht besser, Chirurgie lehren und lernen als in Paris, aber man sollte wollen. Und der Ausschlag gab ihm Recht. „Die drei nach Paris geschickten jungen Leute wurden, hier zurückgekehrt, derart befunden, dass sie den Intentionen des Herrn Magistrats nicht Genüge geleistet hatten". (Meyer). Und kaum war Titsing Obermann geworden, Anfang September 1721, und hatte er das Ohr der Regierung erreicht, als schon am 20. desselben Monats das verrufene Gesetz widerrufen wurde. Damit nicht zufrieden, versuchte er auch der Regierung die Ueberzeugung beizubringen, dass der Unterricht des neubackenen Nachfolgers Ruysch's dringend der Verbesserung und der Ergänzung bedürfte. Mit der Folge, dass noch im selben Jahre oder im Anfange des folgenden Jahres „verordnet wurde ein Theatrum im Krankenhause zu bauen und der Chirurg Ulhoorn eingesetzt ward, um über Operationen zu lesen und diese an dortiger Stelle in Cadaveris vorzunehmen". 1) Zugleicherzeit schritt er ener-

1) Bei einem erneuerten und eingehenden Studium der Notulen der Amsterdamer Collegia medicum et chirurgicum hat sich mir herausgestellt, dass diese teils von Banga, teils von Titsingh selbst herrührende Vorstellung auf schwachen Füssen steht und nicht gänzlich aufrecht erhalten werden darf. Zu allererst Titsingh und Ulhoorn scheinen einander immer, wenn nicht feindlich, dennoch gegnerisch gegenüber gestanden zu haben. Zweitens hat sich Letzterer immer, gänzlich sua sponte, als Lehrer in den Vordergrund zu drängen versucht.

Schon seit ungefähr 1714 hatte er die Wundarzneikunst getrieben und unterrichtet und am 26. März 1720 sich die Erlaubniss erbeten und auch erhalten, die Anatomie und

gisch ein gegen den Machtmissbrauch der Gilde-Obrigkeit, welche die besten Plätze des Theatrum anatomicum für ihre „vornehme Clientele reservirte und dort zwei „Herren (Polizei) Diener hingestellt hatte, damit verhindert werden sollte, dass die Chirurgen oder deren Schüler sie besetzten." So etwas konnte nur stattfinden in Connivenz mit Röell, der in 1730 Inspector Collegii medici geworden, für die chirurgischen Standesbelangen kein Auge hatte. Nur ihm kam das Recht zu und nicht der Obrigkeit oder der Polizei, im Lehrsaal die Ordnung zu handhaben und die alten Bräuche und Sitten zu schützen. Er liess aber Letzteren schalten und walten. Endlich mit dem Auftreten Titsingh's wurde die Polizei heimgeschickt und der alte Zustand wieder hergestellt. Dabei blieb er, und mit Recht, nicht stehen. Die durch und durch verdorbene und verfaulte Verwaltung der Gilde schrie laut um Verbesserung, um eine gründliche Umgestaltung. Titsingh war der Mann, der die Bürgermeister von deren unumgänglichen Notwendigkeit zu durchdringen wusste und von ihnen auserkoren wurde, sie zur Ausführung kommen zu lassen.

Am 24. Januar 1732 „wurden seine fünf Mitglieder der Obrigkeit, Adriaan Verduin, Elias Huiser, Roelof Roelvink, Jan Koenerding und Anthony Milaan wegen ihrer schlechten Direction aus ihren Aemtern entsetzt" und des weiteren, mit drei Andren, Barend van Vijven, Theodoor van Brederode und Isaac Hartmann fortan innominabel erklärt: item verdammt das Betragen zweier anderer, schon verstorbener Oberleute (Benjamin van Tongeren und Dirk Smit), kurz aller Derjenigen, welche von Sept. 1721 bis Sept. 1731 die Gilde verwaltet und beinahe ruinirt haben." Man sieht's, seinen unwürdigen Collegen gegenüber kannte

---

Chirurgie öffentlich im städtischen Krankenhause zu lehren. Vier Jahre später, im Märze des Jahres 1724, reichte er eine Bittschrift ein, worin er fragte, dem Herrn Professor Ruysch zur Vornahme der anatomischen und chirurgischen Demonstrationen auf dem Theatrum anatomicum in der St. Anthoniswage als Gehülfe beigegeben zu werden. Es wurde ihm dies verweigert; die Inspectores Collegii medici erklärten den Bürgermeistern, so etwas käme nur einem academisch gebildeten Doctor Medicinae zu, obendrein war der Prof. Ruysch der ihm aufgedrängten Assistenz noch gar nicht bedürftig, wie er noch im vergangenen Winter des Ueberflüssigen gezeigt hatte. Eine andre, mehr bescheidene Bitte, welche keine vermeintlichen Doctorenrechte verletzte und im März des Jahres 1730 an die Bürgermeister gerichtet wurde, hatte einen bessern Erfolg. Noch im selbigen Jahre wurde unter seiner persönlichen Führung der anatomische Schauplatz im Krankenhause, seinen Wünschen gemäss, abgeändert und vergrössert, während ein Erlass des 10ten Juli 1731 ihm gestattete, öffentlich chirurgische Operationen vorzunehmen. Dass seine Demonstrationen und Operationen sehr gesucht waren, geht hervor aus einer neuen Bittschrift dat. Dec. 1734, worin es heisst, dass das Theatrum im Krankenhause, welches nicht weniger als 2 à 300 Zuschauer fassen haben können sollte, zu klein geworden war wegen des grossen Zuflusses der Chirurgen, derer Knechte und Lehrlinge und andrer Personen, welche die Kunste und Wissenschaften pflegten.

Titsingh kein Erbarmen; mit Rücksicht auf sie hatte er, der kraftvolle und starrsinnige Calvinist, die Wörter Nachsicht und Nachgiebigkeit aus seiner Dictionnäre der christlichen Moral gestrichen.

Er selbst wurde beauftragt, dem Magistrat einen Antrag von 10 Personen darzubieten, aus welcher Doppelzahl die benötigten, fünf neuen Oberleute auserwählt wurden. Das auf diese Weise in die Erscheinung getretene Collegium sollte nicht nur die begangenen Missbräuche und Fehltritte des Näheren untersuchen und blosslegen, sondern auch einen andren und bessern Zustand vorbereiten und einleiten. Das Resultat seiner Bestrebungen wurde niedergelegt in der Verordnung, welche am 29. Januar 1733 ausgegeben wurde und alle früher geltend gewesenen Decrete, betreffend einer guten Führung der finanziellen, wissenschaffentlichen und anderen Standesbelange, erneuerte, ergänzte und verschärfte, dazu auch die gewöhnlichen Mitglieder unter schärferer Controlle stellte und zuletzt die früher widersetzlich zugelassenen Barbiere gegen Entschädigung aus der Gilde verbannte und auf den ihnen gebührenden Platz der ordinären Haarschneider oder Coiffeure zurückwies.

Dieser Reorganisation folgte eine Periode stetigen Gedeihens und relativer Ruhe nach innen und aussen. Zwar hatte der 1734 angetretene Decanus, Dr. Hanedoes, das Uebergewicht und den Vorrang, welche die Medicinae Doctores über die Chirurgen zu behaupten versuchten, noch einmal offiziell feststellen und die früher von Titsingh angeregte Einteilung der Plätze im Theatrum anatomicum zu Gunsten seiner Collegen abändern lassen, übrigens zeigte sich aber an der Oberfläche nichts Erwähnenswertes von dem innerlichen Streite, welche den Doctoren- und Chirurgenstand entzweiten. Als aber endlich des Wilhelm Roëll's höchster Ehrgeiz befriedigt und er als Decanus Collegii medici installirt worden war, wurde seitens des Collegium nicht lange gezaudert mit dem Antritt des Versuchs, die emporstrebenden und selbstbewussten Chirurgen, welche sich anzumassen wagten, die Meinung zu verkünden, dass nur ihnen, und ihnen ausschliesslich, nicht den nicht chirurgisch-gebildeten Doctoren das Recht zukam, die Chirurgie zu betreiben in ihrem ganzen und vollen Umfange und darüber ein Urteil abzugeben, nieder zu drücken und, wenn möglich, zu unterjochen. Eine Gelegenheit, und eine seltsam gute, war bald gefunden.

Angeblich sollte der Chirurg, Johannes de Bruin, ein Roonhuyser, gewiss der bravste und bescheidenste der Vieren, welche in der ersten Hälfte der vierziger Jahre im Besitze des Monopols waren, einer frisch Entbundenen den Uterus mit Gewalt aus dem Körper gerissen haben. Die Frau was natürlich verblutet. Die Untat konnte nicht und *ist* auch nie bewiesen oder verfolgt worden. Der unglückliche Geburtshelfer behauptete,

er habe nichts Weiteres als ein abgerissenes Läppchen der Vagina mit der Schere weggeschnitten und Abraham Titsingh, der Doctor der Polizei war und sich über die Sache unterrichten hatte lassen, scheint dieser Angabe Glauben geschenkt zu haben. Dennoch wurde der Fall verallgemeinert und der städtischen Regierung und namentlich dem unstäten und zaghaften Schöffen Geelvinck, dessen Sohn zu jener Zeit an Pocken erkrankt war und in Behandlung Eines der Inspectores Collegii medici stand, in's Ohr geraunt: überhaupt seien die Amsterdamer Chirurgen einer gehörigen und zeitgemässen Ausübung der Praxis nicht fähig; dazu wären sie nicht angelegt und berufen; es gäbe in ganz Amsterdam nur drei Personen, Andries Boekelman, Gerrit Plaatman und Albert Titsingh, welche sich speziell auf die Geburtshülfe auch in den schwierigsten Fällen gut verstanden. Und damit nicht weitere Unfälle und Unheile, wie einer von de Bruin angerichtet war, wieder Platz greifen sollten, wäre es notwendig, fortan allen dermaligen Amsterdamer Chirurgen die Ausübung der Geburtshülfe auf strengster Strafe zu untersagen, mit Ausnahme der obengenannten drei Spezialisten, welche, als Besitzer des Roonhuyser Geheimnisses, das Mittel kannten, einen eingekeilten Kindeskopf ohne Schaden für die Mutter und das Kind zu befreien und an die Aussenwelt zu befördern. Ebenso wäre es nötig, in Zukunft nur Diejenigen die Praxis der Geburtshülfe zu gestatten, welche eine besondere Prüfung mit Erfolg bestanden und den Beweis geliefert hatten, das unentbehrliche segensreiche Geheimniss zu kennen.

Die persönlichen Bestrebungen Titsingh's, das in Aussicht stehende Gesetz ganz hintanzuhalten und die Bemühungen der Mitglieder und Alt-Mitglieder der Gilde-Verwaltung es derart abgeändert in die Erscheinung treten zu lassen, dass ihre Rechte nicht verletzt und die Prüfungen von den Oberleuten selbst abgehalten werden sollten, hatten keinen Erfolg. Der Magistrat hatte sein Wort verpfändet, wie Geelvinck es ausdrückte, er *müsste jetzt* den Inspectores den Gefallen tun, die Verordnung unverändert, wie Letztere es verlangt hatten, auszugeben. Später, als er auf's Neue an die Regierung kam, konnte vielleicht von deren Einstellung die Rede sein.

Und so wurde am 31. Januar 1746 verordnet, dass fortan jedweder Chirurg, der Geburtshülfe treiben wollte, jedweder, mit Ausnahme der drei von dem Magistrat dazu „qualificirten" Personen, mit Erfolg eine von dem Praelector chirurgiae und den Inspectores Collegii medici vorzunehmende Prüfung abgelegt haben müsste. Sogar den Hebammen wurde strengstens untersagt, einen nicht qualificirten Arzt zur Hülfe einzuladen. Die Gilde-Obrigkeit blieb protestiren und nahm den Entschluss, das Chirurgendiplom abzuändern und in Zukunft dem Satze „die Chirurgie

frei und ohne jedwedes Hinderniss ausüben zu dürfen" die Worte folgen zu lassen: „exempt (ausserhalb) der Entbindung schwangerer Frauen." So behielt man sich seine Rechte vor und versprach nicht mehr als man halten konnte. Des Weiteren hatten sich die Chirurgen unter einander verstanden, sich unter diesen Umständen nie zum geburtshülflichen Examen anzuzeigen. Nur Drei unter ihnen gingen ihres eigenen Weges. Reinier Boom, der einzige Candidat, der gut ausschlug und in den Kreis der Monopolisten Zutritt bekam, war, leichte aber spasshafte Ironie des Geschicks! ein früherer Schüler des aus seinem Amte entsetzten Joannes de Bruin. David Eckhart, ein Schüler des naseweisen und eingebildeten Dr. Schlichting und Jan Pieter Rathlauw, der am meisten von sich hatten reden lassen, wurden Beide zurückgewiesen, Letzterer angeblich wegen seiner Unbekanntheit mit dem Roonhuyser Löffel oder Hebel. Uebrigens ist keine einzige Klage laut geworden und gewiss ist nie und auf keinerlei Weise von Geld-Erpressen die Rede gewesen. Zuletzt ist es sogar dem Rathlauw durch ein an der Utrechter Universität abgestattetes Examen und die Vorlegung einer ihm von dem berühmten Haager Doctoren van Velsen bekannt gemachten Zange gelungen, das Gemüth des hohen Magistrates zu rühren und ihn zu überzeugen, dass er ohne Gefahr für seine künftigen Patientinnen zur obstetrischen Praxis zugelassen werden könnte. Am 24. April 1747 erhielt er die Erlaubniss, sich innerhalb der Gerichtsbarkeit der Stadt Amsterdam als qualifizirter Geburtshelfer zu gerieren. Ihm ist von seinen Gildebrüdern nie verziehen worden, dass er sich selbst die Erniedrigung eines geburtshülflichen Examens, und noch dazu durch die Inspectores Collegii medici, welche, den Tronchin ausgenommen, nicht einmal selbst das Geheimniss kannten, nicht zu ersparen gewollt hat.

Die Chirurgen selben fuhren fort, dem Gesetz einen energischen Widerstand entgegenzusetzen. Abraham Titsingh tat wieder den ersten Schritt.

Der Zufall hatte es beschickt, dass der schon früher erwähnte, junge Lieve Geelvinck, Sohn des Schöffen, einen Schlag von seinem Pferde bekommend, sich eine complicirte Fractur der linken Tibia zuzog und von Abraham behandelt wurde. Als er im Januar 1747 geheilt entlassen worden war, wollte der Vater, jetzt erster Bürgermeister, seinem Arzte einen Sack Gülden (*f* 600) als Honorar verehren. Titsingh verweigerte es, dieses Geld in Empfang zu nehmen und rief dem Burgermeister sein früheres Gelübde ins Gedächtniss. Nunmehr, während der Allerhöchste dem Geelvinck erfahren lassen hatte, dass sein Sohn ebensogut der Hülfe eines Chirurgen als der eines Doctoren bedürftig werden konnte, forderte er nichts weiteres, als „Wiederherstellung seiner selbst und seiner Gildebrüder in ihre Ehre, gesetzlich erlangte Rechte und chirurgisches Amt

(d. h. das Recht es vollständig mit Einschluss der Geburtshülfe ausüben zu dürfen.) Der Magistrat hielt sich taub.

Eine im gleichen Sinne verfasste Bittschrift, eingereicht von alten Schülern Ruysch's, mit dem im Jahre 1687 beförderten Chirurgen Adrian Teuneman an der Spitze, hatte kein besseres Resultat. Desshalb teilte Titsingh seinen Collegen mit, dass er unter diesen Umständen die ihm zugedachte Candidatur eines Obermanns abzulehnen sich gezwungen sah. Dennoch wurde er vorgetragen und am 5 September 1748 von den Bürgermeistern „de novo eligirt". Diese ehrenvolle Erwählung tat ihn sich auf's Neue an die städtische Regierung richten. Er betonte ausdrücklich, dass die Verordnung alte Rechte verletzte, also widersetzlich und unrechtfertig wäre. Die Untat de Bruin's wäre nicht bewiesen und muthmaasslich fälschlich überliefert worden und keinesfalls wäre es erlaubt sie unterschiedslos allen Chirurgen auf den Hals zu laden. Nur Einer, namentlich der Praelector Röell, hatte in dieser Sache Schuld, weil er, zwei Herren dienend, die Chirurgengilde im Stiche gelassen hatte und dem Doctorencollegium beigetreten war. Möchte seine Bitte um Widerrufung des Gesetzes nicht bewilligt werden können, so bäte er um Entlassung aus seinem Amte. Entgegen dem Wunsche des Herrn Hasselaar, der sogar schon dieser letzteren Bitte gewillfahrt hatte, bat ihn der erste Bürgermeister van Collen später persönlich, der Gilde seine Dienste als Obermann nicht entziehen zu wollen. Ehrerbietig fügte er sich diesem von so hoher Stelle kommenden Gesuche. Aber bald rührte er sich wieder. Am 1. October wurde von der Obrigkeit, einen guten Monat später von den gewöhnlichen Mitgliedern der Gilde ein Bittschreiben eingehändigt, jetzt nicht länger mit der einzigen Bitte um Wiederherstellung der alten Rechte, sondern auch um Erneuerung und Verschärfung und bessere Handhabung der ganzen Verordnung. Unter vielen andern Sachen verlangte man, dass den Doctoren und Apothekern die Ausübung der chirurgischen Praxis strengstens untersagt und nur den Gildebrüdern freigestellt werden sollte. Vielleicht wären auch diese Schriften ohne Erfolg geblieben, wenn nicht zugleicherzeit eine von Andries Boekelman vorgenommene, unglückliche Entbindung die Aufmerksamkeit des Magistrats auf die Fehlbarkeit auch der Monopolisten gelenkt hätte. Gleich darauf „wurde von dem Balcone des Rathhauses vorgelesen, dass die Privilegiën und Vorrechte der Chirurgengilde fortan geschützt und geschirmt werden sollten". Die Gilde-Obrigkeit erhielt den Bericht, bald sei ein Decret zu erwarten, das das geburtshülfliche Examen zwar nicht abstellen, aber es den Collegium medicum entnehmen und der Gilde-Obrigkeit beauftragen sollte, während dem Joannes de Bruin und dem Titsingh ohne vorherige Prüfung die geburtshülfliche Praxis auszuüben

gestattet wurde. Pünktlich drei Jahre nach dem Erscheinen des alten, wurde das neue Gesetz ausgerufen. Der 31. Januar 1749 entsprach aber nicht ganz den gehegten Erwartungen: er brachte mehr und weniger als versprochen war und namentlich dem unermüdlichen Vorkämpfer der Gilde-Rechte eine Enttäuschung. Zwar war den Medizinern und Apothekern fortan die freie Ausübung der wundärztlichen Praxis auf Strafe verboten, aber die Chirurgen müssten für die Abhaltung des geburtshülflichen Examens die Mediziner neben sich dulden. Der Praelector chirurgiae nebst zwei Mitgliedern sowohl des Collegium medicum als der Gilde-Obrigkeit sollte die Aufsicht darüber führen. Hierbei hat man zu beachten, dass der nach alter Sitte für die ganze Dauer seines Lebens als Decanus colleg. medic. ernannte Röell schon im Dienstjahre 1747—48, allem Anscheine nach durch eine Bittschrift mehrerer Chirurgen, worin seine Absetzung verlangt wurde und namentlich auch durch die Ausführungen Titsingh's und Teuneman's hinsichtlich der Pflichten eines Praelector Chirurgiae, gezwungen worden war, aus dem so geliebten Amte zurückzutreten. Desungeachtet blieb Abraham grollen und der Meinung zugetan, dass ihm und der Gilde ein grosses Unrecht geschehen war und legte bald darauf sein Amt als Obermann nieder.

Joannes de Bruin dagegen setzte sich wieder dankbar an seine frühere Arbeit, welche er bis auf einige Tage vor seinem Tode am 23. Januar 1753 stetig und ununterbrochen fortgesetzt hat. Wie schon mitgeteilt worden, wurde das von seinen Erben erkaufte Roonhuyser Geheimniss noch im selben Jahre von den Doctoren de Visscher und van de Poll veröffentlicht.

III.

Es waren die Mitglieder des Collegium medicum, welche dem Publicum Bürgschaft leisteten für die Richtigkeit und Genauigkeit der von den beiden Doctoren vorgebrachten Enthüllungen. Endlich waren den Inspectores die Augen aufgegangen über den Fehltritt, den sie begangen durch ihr parteiisches Auftreten zu Gunsten der Monopolisten. Dazu angestellt, die Würde und das Ansehen ihres Standes hochzuhalten, hatten sie Beide in Verruf und Gefahr gebracht. Die günstige Aufnahme des Buches der beiden Doctoren, welches im Allgemeinen von Laien und Fachmännern herzlich begrüsst wurde, war ihnen eine heilsame Warnung und der Mahnruf, welchen der Professor Joannes Oosterdijk Schacht am 26. März 1753 in der Aula der Utrechter Universität ertönen liess, ging nicht an ihren Ohren vorbei. In dieser Rede wurde zuerst laut ausgesprochen, dass jede Geheimnisskrämerei seitens des Mediziners ihn und seinen Stand entehrt und jedweder Diener der Heilkunde sittlich verpflichtet sei, alle

seine Kenntnisse, selbst erfundene und von Andren erlangte, im Dienste nicht nur seiner eigenen Kranken sondern der ganzen Menschheit zu stellen.

Das Collegium konnte wieder frei aufathmen, als der Alp des früheren Vergehens von ihm weggenommen war und zwei seiner am meisten compromittirten Mitglieder nach dem Auslande gezogen waren. Der Dr. Tronchin, der als einziger Kenner des Geheimnisses, der bevorzugte Rathgeber in gerichtlich-geburtshülflichen Sachen war und z. B. ein Gutachten abgegeben hatte, worin er ein unverzeihliches Auftreten des Reinier Boom gutzusprechen versucht hatte, siedelte schon im Jahre 1754 nach Genève über, während der ränkevolle Praelector Wilhelm Roëll ein Jahr später Amsterdam den Rücken zukehrte. 1)

Die Doctoren hatten eine gute Lection bekommen und nie hat meines Wissens ihnen das Standesvorurteil wieder den schlechten Streich gespielt, ihren guten Namen zu wagen.

Von den zwei Geheimlern waren der Andries Boekelman schon im Jahre 1750, der Cornelis Plaatman Ende 1753 oder Anfangs 1754 gestorben. Die zwei Uebriggebliebenen bekehrten sich nicht. Der Reinier Boom ist im Märze 1757 gestorben, der schlaue Albert Titsingh im hohen Alter; er hat bis auf seinen Tod seinen Platz als sehr gesuchter Geheimnissbesitzer zu behaupten gewusst.

Nach allem Angeführten darf als festgestellt angenommen werden, dass es nicht in erster Instanz die Geldesinteressen waren, welche die Handlungen der Roonhuyser und namentlich ihrer Schutzherren und Gönner bestimmten oder beeinflussten. Das Collegium medicum hat sich alleinig und ausschliesslich durch Standesvorurteile leiten lassen. Desshalb stellte es sich auf die Seite der Roonhuyser oder besser gesagt, hat es sich diese kleine Gruppe von Monopolisten an seine Seite gezogen. Nur um die bevorzugte soziale Stellung der Doctoren, den Chirurgen gegenüber, zu handhaben und ihr in Zukunft einen noch festeren Boden zu sichern, ist es so wenig wählerisch gewesen in den Mitteln, um seinen Zweck zu erreichen. Das war ein Fehler, aber Einer, welcher nicht die Verunglimpfung verdiente, welche dem Collegium zu Teil geworden ist.

Der damalige Decanus, Roëll, hatte vielleicht noch dazu einen persönlichen Grund, welcher darauf hinstrebte, den ihm abgeneigten und ihm selbst unsympathischen Titsingh zu treffen.

Dagegen steht die Sache mit den Monopolisten ein wenig anders. Diese

1) Auch diese Angabe Banga's hat sich mir späterhin als unrichtig erwiesen. Ich habe wenigstens feststellen können, dass Roëll, welcher wegen andauernder Kränklichkeit als Professor entlassen worden war, noch am 8. März 1757 einer Zusammenkunft des Collegium medicum beiwohnte.

haben das Bündniss mit dem Collegium angetreten, damit sie desto besser ihren besonderen finanziellen Belangen dienen konnten, ohne Acht zu geben auf den Schaden, welcher dadurch dem Wohl und Ansehen der Gilde hinzugefügt wurde. Gewiss ist es zu bedauern, dass die Roonhuyser der späteren Zeit an Wissen und Charakter hinter ihren Vorgängern standen. Letzteren, Heinrich van Roonhuyse und dessen Sohn Rogier, Ruysch, Andries Boekelman Sr. mit seinem Sohne Cornelis, P. Plaatman waren tüchtige, hervorragende Praktiker von unverdächtigem Rufe. Nur von Rogier van Roonhuyse wird angegeben, dass er sich allzu gut belohnen liess und den Armen seine Hülfe ungerne oder gar nicht spenden wollte. Andries Boekelman Jr. und Gerrit Plaatman, denen das Geheimniss durch Erbschaft zugefallen war und nicht durch die auslesende Wahl der ersten Führer, waren zwar gute und geschulte Praktiker, aber rohe und ungebildete, das Mittelmass nicht überschreitende Leute, welche sich aber von Unehrlichkeit und Schwindel immer fern gehalten haben. Sie forderten in gewissen Fällen hohe Preise für die zu leistenden Dienste, aber demgegenüber steht, dass sie meistenteils gezwungen waren, gegen mittelgrosse oder niedrige Löhne und nicht selten um Gotteswillen zu arbeiten.

Uebrigens hielten sie ihr Instrument und die betreffende Operationsmethode in derselben peinlichen Weise geheim, wie alle ihre Vorgänger. Wir haben schon gehört, dass Ruysch und Boekelman ihren guten Namen als Operateure mehr achteten als der besondere Besitz eines Werkzeugs, das sie, wie ihre Gegner höhnten, in den Stand setzen sollte, innerhalb kurzer Zeit mit schmutzigen Händen grobes Geld zu gewinnen. Aber Verheimlichung eines Heilmittels, welcher Art es auch sein mochte, entsprach ganz dem damaligen Zeitgeiste und war gäng und gäbe unter den Medizinern aller Kulturvölker. Man war stolz auf den Besitz eines eigenen, selbst gefundenen oder erfundenen Mittels und rühmte sich dessen. Jedenfalls hielt man es für ganz natürlich, auch dieses, sei es durch eigenen Geist oder durch Geld errungene Gut zum eigenen Heil und Nutzen anzuwenden.

Aveling hat vollkommen Recht, wenn er schreibt: „It is not fair to judge members of our profession, who lived two hundred years ago, by the code of ethics, which medical men now accept". Sogar Smellie war noch der Meinung, dass in seiner Zeit jedweder bedeutende Mediziner sein eigenes Geheimniss hatte. Und ich für mich wüsste mit Sicherheit keinen Holländer des 17. oder 18. Jahrhunderts zu nennen, der sich von der besonderen Reclame eines Geheimmittels ganz frei gehalten hätte. Noch im Jahre 1787 wurde in Rotterdam durch die städtische Regierung ein Decret ausgegeben, wobei den Doctoren der Verkauf von Medicamenten

verboten wurde, mit alleiniger Ausnahme eines wirklichen Arcanum oder Geheimnisses, ohne dass es aber erlaubt sei, dies missbräuchlich in Anwendung zu ziehen.

Das Uebel war allgemein über alle Länder verbreitet und nicht auf die Dii minores beschränkt. Zum Beweise will ich nur ein paar schlagende Beispiele anführen.

In den Akten der Vorsteher des St. Bartholomeus-Spitales findet sich eine Notiz, welche dartut, dass der grosse Harvey bei seiner Ernennung als Arzt dieser Stiftung die Bedingung machte: „That the Apothecary keep secrett and doe not disclose what the doctor prescribeth nor the prescripts he useth but to such as in the Drs. absence may supply in his place and that with the Doctors approbaçon". Und bei Norman Moore lese ich noch von ihm: „His prescriptions were written in a book, which was kept locked up."

„Der Geheimrath Muzel hat, als er im Jahre 1772 seinen eigenen Sohn in der Berliner Charité an's Krankenbett führte, diesem zuvor das ausdrückliche Gelöbniss abgenommen, er solle Niemandem, sogar nicht seinem besten Freunde, je etwas von dem zu erlernenden Methodus medendi mitteilen."

Während der bekannte Heinrich van Deventer, welcher, was Charakter und Moralität anbelangt, einer der hochstehenden Männer seiner Zeit war und dazu der Geburtshülfe die wissenschaffentliche Methode geschenkt hat, schreibt „dass ich bis jetzt alle Errungenschaften meiner Kunst den Lesern offen kund getan habe und damit weiter fortfahren will, aber mit der Ausnahme, dass ich für meine eigenen Kinder, als meine nächsten Erben, behalte die Kenntniss mehrerer chemischer Präparate nebst der gründlichen Wissenschaft und praktischen Behandlung allerhander Krankhafter Gestalten des Körpers, *um sie sicher, gefahrlos, bequem und schnell wiederherzustellen*, wofür ich nicht um meiner Würdigkeits-willen ein besonderes Talent von Gott als eine Gabe erhalten habe."

Wie man sieht, wurde die Geheimlerei offen besprochen und eingestanden und öffentlich getrieben. Man sah eben in jener Zeit dieser Uebeltat die Sünde nicht an. Und desshalb verdient die Geheimhaltung des Hebels den Tadel nicht, welche die dogmatischen Moralisten ihr noch heute zollen möchten.

Meines Erachtens war es ein weit grösserer Fehler, dass die Holländer jener Zeiten ihre getragene Wäsche auf öffentlichem Markte ausgestellt und herumgetragen haben. Aber auch hier sehe ich wieder kein Verbrechen, nur eine unverzeihliche Dummheit. Und vom ethischen Standpunkte aus, scheint es mir viel bedenklicher, dass die Zuschauer, die Historiker, nur Aufmerksamkeit gehabt für die schmutzigen Flecken,

unzertrennliche Gefährten jeder anstrengenden Lohnarbeit und die Leinwand selbe ganz ausser Acht gelassen haben. Letztere rein und sauber, von allem Schmutze befreit zur Ansicht zu bekommen, dazu brauchte man wirklich das viele Wasser vom Rhein und Amstel nicht. Jedem, der begabt mit etwas Sinn für historische Kritik und historische Treue, mit gutem Willem und Gewissenhaftigkeit an die Tatsachen herantritt, wird es sofort klar, dass die Roonhuyser zwar ihre finanziellen Interessen nicht vernachlässigten und sich dessen als echte Kinder ihrer Zeit nicht schämten, sondern auch anderer, weniger egoistischer Triebfedern wegen, die geburtshülfliche Wissenschaft und Praxis nicht ohne Erfolg übten und förderten.

Zum Schlusse glaube ich es aussprechen zu dürfen, dass es höchste Zeit ist, dass in Bälde die letzten Spuren der bis hieher vorgetragenen Mythe des Roonhuyse'schen Geheimnisses aus der Literatur verschwinde und darin einer mehr den Tatsachen entsprechenden Vorstellung Platz eingeräumt werde.

ERRATUM:

Nach Angabe des Verfassers ist auf Seite 264 Zeile 12 statt „Landesbank" zu lesen „Länderbank", auf Seite 266 Zeile 7 statt „Freunde" zu lesen „Feinde".

RED.

FREMDE AERZTE IM MOSKOVITISCHEN REICH,

(*Istoritscheski Westnik*, 1905, 7.)

VON M. J. LACHTIN.

Bis zum XVII. Jahrhundert behauptete Russland eine isolirte Stellung, da keine Ueberlieferungen der antiken Welt es mit den westlich-europäischen Mächten verbanden. Der Verkehr mit dem Westen trug einen mehr zufälligen Charakter, und belief sich auf ausserordentliche Gesandschaften; auf einige Eheschliessungen russischer Princessinen (Knieshna) mit fremdländischen Fürsten; sowie auf einige Handelsverträge. Erst nach Beendigung des Interregnums und der Thronbesteigung durch das Haus Romanof, begann ein regelrechter Verkehr zwischen Russland und den Staaten Europas. Es war eine Zeit der Vorarbeit für die gewaltigen Reformen Peters des Grossen. Die von Byzanz überlieferten Ideale des Mönchtums verloren allmälig ihre Bedeutung für die Gemüter, es erwachte das Bedürfniss einer freien Entwickelung und es begann ein Kampf zwischen den Verteidigern der altrussischen Tradition und den Anhängern westeuropäischer Bildung. Der Zwiespalt ergriff im Laufe der Zeit alle Stände und die Aenderungen in den Lebensanschauungen und Erscheinungen der Kultur im Zarenreiche traten ziemlich unvermittelt zu Tage. Unaufhaltsam bemächtigte sich der fremdländische Einfluss der denkenden Geister. Auch Zar Alexej Michailovitsch war von der allgemeinen Strömung geleitet. Er war der erste unter den moskovitischen Zaren, welcher ausländisches Gewand anlegte, und in seinem Palast kamen Möbel und Tapeten nach deutschem und polnischen Vorbild zur Anwendung; die üblichen Verzierungen in Holz wurden durch Rococoornamente verdrängt. Die Gemächer der Bojaren wurden mit Bildern geschmückt, von „perspektivischer" Darstellung. Auf Veranlassung und unter Mitwirkung des Bojaren Matwejef, eines Lieblings des Zaren Alexej und Verehrers europäischer Sitten, wurden in Moskau theatralische Vorstellungen veranstaltet. Es war von grosser Bedeutung, dass die Zarin und ihre Töchter ihre Gemächer (Terem) verliessen, um den Vorstellungen persönlich beizuwohnen. Die Zarewna Sophia, welche eine Schülerin des gelehrten Mönchs Simeon Polozki war, widmete ihre freie Zeit der schriftstellerischen Tätigkeit, und übersetzte Mollière's „Le Médécin malgré lui", welches im Terem aufgeführt wurde. Infolge der Annäherung an den Westen kamen nun ausländische Techniker, Kaufleute und Hand-

werker nach Russland; auch blieb sie nicht ohne Einfluss auf die Entwickelung der Heilkunde in diesem Reiche. Viele ausländische Aerzte unternahmen die Reise, als die „unaussprechliche Güte des Zaren den Ausländern gegenüber" allgemein bekannt wurde. Bereits unter Zar Michail Fedorovitsch waren so viele Aerzte in Moskau, dass die Regierung unter den anzustellenden Aerzten eine Wahl traf. In einer Gramota von 1640 heisst es: „der Zar hat viele Aerzte, Hülfsärzte und Apotheker". Indirekte Angaben finden sich in andern Documenten, so in einem Schreiben des Archimandriten Dionisij an den Zaren Alexy, von 1653: „schon länger als ein Jahr bin ich nun krank, mein gnädiger Fürst; es kamen zu mir Aerzte aller fr. Länder, die in Moskau wohnen, doch halfen sie mir nicht in meinem Leiden und keiner konnte meine Krankheit ergründen. Es ist hier ein fremder Arzt, Andrej, der noch nicht bei mir war und mich nicht sah. Gnädiger Herr und Zar, A. M., Selbstherrscher über alle Gross-, Klein- und Weiss-Russen, erweise die Gnade Deinem Seelsorger, Deiner Gesundheit willen, und lass den Arzt Andrej 2—3 mal zu mir kommen, um meine Krankheit festzustellen und die Behandlungsweise anzuorden, auf dass ich nicht den Leiden unterliege." Aus der angeführten Stelle ist zu ersehen, dass in der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts die höheren Beamten des Moskovitischen Reiches die Möglichkeit hatten, sich an die Aerzte zu wenden, zu denen sie am meisten Vertrauen hatten. Bei der Berufung fremder Aerzte in den russischen Dienst wandte sich die Regierung an die Vermittelung in Russland lebender Ausländer, oder im Auslande lebender Russen. Der Augenarzt Ivan Molgarn war 1656 auf diese Weise durch den Kaufmann Peter Miclaef berufen worden. Zur selben Zeit wurde der ausländische Arzt Ivan Gebdan beauftragt, einen „guten, erfahrenen Arzt" in England zu engagiren (Roman Tiu). Samuel Collins wurde vom russischen Gesandten am englischen Hof aufgefordert, nach Russland zu kommen und reiste mit ihm zusammen (1663). Die Aerzte Sebastian Ressler, Rudolf Ottorson, Otto Eimers, Joachim Egendorf und Johann-Friedrich wurden in Dienst nach Moskau aufgefordert durch den, aus Hamburg gebürtigen, Wilhelm Gordsen, welcher zu diesem Zweck in's Ausland 1678 beordert war. 1667 erhielt der Lübecker Bürger u. Kaufmann (Gast) Jagan Thanhorn den Auftrag, „den Arzt Jagan (Johann) „Kasteria" kennen zu lernen, und zu erfahren, ob er wirklich ein Arzt sei, wo er die Heilkunde studirt habe, etwa in einer Akademie, ob er ein Diplom besitze; wenn dieses alles der Fall war, sollte er den Doctor Kasterius, aus Kaiserlichem Lande, in den Dienst des Zaren berufen und ihm einen Geleitbrief auf den Weg mitgeben. Wenn aber es nicht sicher bekannt war, ob er wirklich ein Arzt und an einer Akademie gewesen war, sollte Thanhorn ihn nicht

auffordern, sondern einen andern, guten, gelehrten und erfahrenen Arzt; und wen er aus Deutschem Lande nach Moskau sendet, soll er dem grossen Zaren berichten." Der betreffende Arzt musste im allgemeinen „von klarem Verstande und gutem Sinne sein, ein kluger, guter und gelehrter Mann". Viele Aerzte in Russland waren aus der Zahl der Kriegsgefangenen, (wie auch andere Vertreter des ärztlichen Standes); ihre dienstliche Stellung unterschied sich in nichts von freigeworbenen Aerzten. Einige unter ihnen wurden später einflussreiche Persönlichkeiten bei Hofe. Diejenigen Aerzte, welche das Anerbieten der russischen Regierung annahmen, unternahmen die Reise nach Russland mit ihrer ganzen Familie und nahmen zuweilen eine ganze Anzahl Dienstboten mit. „Der aus Hamburg gebürtige (Amburtschenin) Arzt Jahan Markus kam nach Russland, 1667, mit Frau und Kindern." Jahan Kusterius (1662) brachte ausser seiner Familie (bestehend aus seiner Frau und fünf Kindern), einen „unterrichteten" Lehrer, 1) drei Stubenmädchen, zwei Diener und einen „Schatzmeister" mit. Ein jeder Medicinalbeamte, der die Aufforderung der russischen Regierung angenommen hatte, erhielt ein Geleitschreiben, 2) sowohl zur freien Durchreise bis Moskau, als auch zur freien Rückkehr in die Heimath, wenn dieser Wunsch ausgesprochen wurde. Für die Reise von der Grenze bis nach Moskau wurden Reisegeld ausgesetzt und kostenfrei Wagen zur Verfügung gestellt, in derselben Weise, wie den Hauptleuten. Im ganzen wurden für eine Person, für den Transport von „Arzneien, Büchern und Kleider" 8—20 Fuhrwerke gegeben. Collins erhielt zum Beispiel für seine Reise von Novgorod bis Moskau 20 schnelle Wagen (jamskia podvody), 15 Lastwagen und 5 Berittene; für den Unterhalt der Familie und der Mannschaft war 20 Altyn pro Tag festgesetzt; auf dem Weg wurden noch 2 Kruscki Wein, 2 Eimer Bier und 1 Eimer Meth verabfolgt. Die Zahl der an Collins gestellten Fuhrwerke erwies sich als zu gering, er miethete daher noch einige derselben, und, nach Moskau zurückgekehrt, ersuchte er um Zurückerstattung der Auslagen. Der fremdländische Arzt hatte sich in Moskau zunächst in der Gesandtenbehörde (Possolski Prikas) einzufinden, welche den Ausländern vorstand, darauf in der Medicinalbehörde, dem Ort des anzutretenden Dienstes. Hier legte er sein Diplom und seine Empfehlungsbriefe vor, von Städten, Aerztecollegien und selbst gekrönten Häuptern. Bei der Rücker in die Heimath wurden von der moskovitischen Regierung den ausländischen Aerzten auch lobende Atteste ausgestellt. In diesen Attesten wurde der tadelfreie und gewissenhafte Dienst der betreffenden Persönlichkeiten hervorgehoben. Die fremdländischen Aerzte legten grossen

1) Des Lesens und Schreibens Kundigen.

2) Begleitschreiben, Opassnaja Gramota.

Werth auf die Bescheinigungen der Russischen Regierung, und es erschien als ein hartes Urteil, wenn die Verabfolgung einer solchen ausgeschlagen wurde. Hatte der nach Russland gekommene Arzt gedruckte Werke, so legte er dieselben auch der Medicinalbehörde vor. Alsdann mussten die fremden Mediciner ihr curriculum vitae mittheilen. Die erhaltenen biographischen Daten zeigen, dass viele von den nach Russland gekommenen Aerzten zu den gelehrtesten Männern ihrer Zeit gehörten. So war Dr. Johann Boehlau (genannt Belof) Professor an der Dorpater Universität. Johann Rosenburg war der Autor mehrerer medicinischer Arbeiten, welche ihm eine ehrenvolle Berühmtheit in Europa erwarben.

Nicht unbekannt waren in ihrer Heimath Johann Thanhorn, Artemii Dii, Attamon Gramon, Andrej Engelhardt, Lavrentii Blumentrost und Andere. Sie hatten alle Zeugnisse der besten Universitäten jener Zeit. Unter den ausländischen Aerzten waren viele, welche ihr ganzes Leben lang von einem Hof zum andern zogen, getrieben von dem Wunsche, „bei Königen und Kurfürsten ihr Glück zu suchen." Wenn die Ausländer „unbekannte Leute" waren, keine Diplome bei sich führten, und niemand über sie Seiner Majestät dem Zaren berichtet hatte, so unterwarf sie die Medicinalbehörde einer Prüfung. Als Examinator fungirte irgend einer von den früher in den Russischen Dienst eingetretenen Aerzten, zuweilen waren auch 2 und mehr Fxaminatoren. Es sind die Berichte erhalten über die Prüfung des französischen Apothekers Philippe Briot für den Grad eines Arztes und Apothekers, des schottländischen Arztes Johann Bock, des Apothekers Georg Gossenius und Anderer. Das Examen Bock's bietet grosses Interesse; da derselbe weder die deutsche noch die lateinische Sprache kannte, so fand die Prüfung unter Hülfe eines Dolmetschers statt. Die Antworten des Aspiranten befriedigten den Examinator nicht, daher wurde beschlossen, ihn versuchsweise zur Armenpraxis zuzulassen. Die Würde eines Doctors der Medicin wurde nicht selten durch einen Ukas des Zaren erteilt, als besondere Gnade für eine glückliche Heilung. Der Arzt Thungadon, wurde (da er kein Doctordiplom hatte) zum Unterdoctor (podoctur) ernannt, in Anbetracht „seiner geleisteten Dienste und gelieferten Arzneien" (1667). Der polnische Jude Gaden trat als Barbier in russischen Dienst (1659), wurde ebenso zuerst Unterdoctor und erlangte dann die Würde eines Doctors der Medicin. Ebenso wurde dem deutschen Arzt Sigismund Sommer (1694) diese Würde (eines Arztes) verliehen. Wenn ein Arzt in russischen Dienst eintrat, musste er einen Eid leisten, wobei er, ausser dem Eid der Treue, schwören musste, „seinen Herrn (den Zaren) weder durch Speise noch Trank umzubringen, noch giftige Stoffe und Kräuter (in irgend etwas) darzureichen, noch Anderen ein solches zu befehlen". Nach geleistetem Eid wurden einige Aerzte zu einer Audienz bei

dem Zaren zugelassen; so Michail Gramon, der 1667 nach Russland kam. Die ausländischen Aerzte behandelten fast ausschliesslich die Mitglieder der Familie des Zaren. Wenn niemand unter denselben krank war, so führten die Herren Aerzte ein müssiges Leben. Wenn jemand von der Regierung sie nach ihrer Beschäftigung frug, so erhielt er stets die stereotype Antwort: „wir erforschen die Bücher, um die Gesundheit seiner Majestät des Zaren zu wahren." Erst nachher trat in den Kreis ihrer Tätigkeit die Behandlung der Bojaren, welche dem Hof nahestanden. Bei der Einfachheit der Gebräuche jener Zeit und der Stellung, welche den Aerzten in der Nähe der Familie des Zaren zukam, konnte sich ein jeder Bojar mit einer Bittschrift an den Zaren wenden, „ihm die Gnade zu erteilen, und ihm den Meister (Arzt) und die Heilmittel (aus der Medicinalbehörde) zuzusenden." Es gab auch Fälle, dass der Zar einem erkrankten Bojaren den Arzt zuschickte, dieser aber untertänigst bat, sich nicht von einem Arzt von „jenseits des Meeres" behandeln lassen zu müssen, sondern von einem Naturheilkundigen. Zur Behandlung der Bojaren wurden Aerzte nicht selten in die angrenzenden Städte geschickt. So wurde nach Rjasan, zum Bojaren-Fürsten Romodanovsky, Doctor Blumentrost, sowie der Arzt Ostrovsky mit den Arzneien gesandt, in Schlitten, mit Dolmetschern.

Die ausländischen Aerzte führten ein wohlhabendes Leben und waren sehr geehrt. Die von ihnen bezogenen Honorare waren hoch und wurden durch Uebereinkommen festgesetzt. Joann Boehlau erhielt (1657) 250 Rubel Gehalt und 72 Rb. Tischgeld im Monat, also im Jahr 1114 Rubel. Iwan Gramon resp. 220 und 60 Rb., d. h. jährlich 940 Rb.; Andrej Engelhardt (1665) ebenfalls 940 Rb. im Jahr, u. s. w.

Die Diäte nder Aerzte waren höher als die aller andern Beamten jener Zeit; so erhielt der Fürst Jacob Kudenetovitsch Tscherkassky den höchsten Betrag mit nur 850 Rb. im Jahr. Ende des XVII. Jahrhunderts wurden die Diäten der Aerzte etwas geringer, wegen grösseren Angebotes. Zu jener Zeit gab es schon Aerzte, die etwas mehr als 100 Rb. erhielten. So bekam (1667) Ivan Gramon jährlich nur 105 Rb. 45 Rb. Gehalt, und 5 Rb. monatlich Tischgeld. Inbetreff der Kenntnisse standen viele der ausländischen Aerzte nicht höher als die russischen. Sie studirten die Medicin wie ein Handwerk, nur praktisch, besassen keine theoretische Vorbildung, und einige unter ihnen waren sogar Analphabeten.

Ausser an Geld erhielten die Aerzte in natura: Holz, Heu etc. Unter Alexej Michailowitsch wurde zum Beispiel einem Arzt geliefert: 50 Fuder Holz und 12 Fuder Heu. Nicht selten wurden die Aerzte mit Geschenken bedacht: an Geld, Gegenständen, Esswaren u. s w., und zwar bei Gelegenheit der Durchreise, des Namenstages der Zarin, bei grossen Festen, einer glücklichen Cur. Dem Artemii Dii wurden bei seiner

Heimreise, 1635, Zobelfelle für 300 Rb. mitgegeben, Wildelinus Sibelist, 1642, für 350 Rb., Joann Boehlan (1652) auch für 350 Rb. Samuil Collins, 1662, erhielt bei seiner Abreise aus der sibirischen Behörde 40 Zobelfelle zu 100 Rb., 80 Felle zu 80 Rb. und 40 Felle zu 40 Rb. Einige Aerzte wurden mit Immobilien versehen. So erhielt der Arzt Artemii Dii, unter Michail Fédorovitsch, ein bei Moskau gelegenes Landgut und ein Haus im Centrum der Hauptstadt (Iljinskia worota). Samuil Collins wurde ein Haus zur Verfügung gestellt (Jansskija worota) bis zu seiner Abreise „jenseits des Meeres"; dieses Haus wurde vom „ausländischen Kaufmann" Artemij Artemief für 2800 Rb. (in Zobel) gekauft. Für Remonte hatte Collins ca. 205 Rb. ausgegeben, die ihm bei der Abreise erstattet wurden. Andrej Engelhardt verkaufte das ihm verliehene Haus (Twerskaja) als er Moskau verliess und „nahm das Geld mit". Dr. Jahan Rosenburg verkaufte sein Haus für 1900 Rb. Für die Bedienung der Aerzte wurden meistens kriegsgefangene Ausländer bestimmt. So wurden Samuil Collins zugeteilt: der gefangene Ausländer Tomasko Bruns, welcher später zum Leutenant befördert wurde, und der „Engländer Wilimka Pers, in Polen gefangen". Dem Dr. A. Engelhardt wurden zur Bedienung gegeben, die „Sträflinge aus der Räuberbehörde Petruschka Leschtschinski und Martinko Tokarskoj." Der erste von beiden war ein Pole, der zweite „ein Deutscher preussischen Landes"; beide waren bei Tschernigow in Gefangenschaft geraten. Wenn ein Arzt auf eigene Gefahr hin eine Reise nach Russland unternahm, so erwartete ihn hier durchaus nicht immer ein freundlicher Empfang. 1640 kam nach Putiol der in „Spanischen Landen geborene, Doctur Antonii Andrikos", und bat, ihn in russischen Dienst aufzunehmen. Der Statthalter von Putiol hatte einen solchen Fall nicht vorgesehn und wandte sich wegen Instructionen nach Moskau, von wo er den Bescheid erhielt, der Betreffende solle nach der lithauischen Richtung zurückkehren, von wo er gekommen war.

In demselben Ukas wurde dem Stadthalter von Putivl vorgeschrieben, Maassregeln zu treffen, dass der Ausländer unbeschadet die Grenze erreiche. Ein gleiches Schicksal ereilte 1624 den holländischen Arzt Damius, welcher auf eigenes Risico nach Archangelsk gekommen war. Er wurde in seine Heimath zurückgebracht, obgleich der Prinz von Oranien den Zaren Michail Fedorowitsch für ihn gebeten hatte. 1627 wurden in russischen Dienst aufgenommen der Arzt Andrej Kaufmann und der Apotheker Georg Krivey. Die russische Regierung entliess auch zuweilen bereits in russischen Dienst eingetretene Aerzte; man könnte eine Reihe derselben anführen welche, meistens aus unbedeutenden Veranlassungen, ihres Dienstes enthoben wurden. Da die russische Regierung der „Gesell-

schaft" (Bevölkerung) grosses Misstrauen entgegenbrachte, umgab sie sich ihrer Sicherheit wegen mit einem System von Spionage. Nicht nur zu den Ausländern, sondern auch zu allen russischen Beamten wurden Diener der Behörde der Geheimen Dinge beordert, um über alles, was gesprochen oder unternommen wurde, zu berichten. Wegen ihren nahen Beziehungen zu der Familie des Zaren, waren die ausländischen Aerzte einer verstärkten Ueberwachung unterworfen. Unter welchen Umständen die Tätigkeit der Aerzte statt fand zeigt folgender charakteristischer Fall, welcher vom österreichischen Gesandten Meyerberg mitgeteilt ist. Eines Tages erkrankte der ihn begleitende Italiener Calvucci und wollte, wegen medicinischer Hülfe, sich an seinen Landsmann, einen italienischen Arzt wenden. Er konnte die Erfüllung seines Wunsches nicht erreichen, und es wurde ihm beständig ein englischer Arzt zugesandt. Später erfuhr Meyerberg den Grund, weswegen der italienische Arzt ihm nicht zugesandt werden konnte. Letzterer hatte einen polnischen Magnaten behandelt, und ihm den Rat erteilt, Kremortartar einzunehmen. Der bei dieser Unterhaltung anwesende Polizeibeamte verfehlte nicht, der Behörde für Geheime Dinge Bericht zu erstatten, dass der seiner Aufsicht anvertraute Arzt eine längere Unterhandlung mit einem Polen über krimische Tataren gehabt habe. Der unglückliche Italiener wurde sofort verhaftet und in's Gefängniss gebracht, aus welchem er auch dann nicht befreit wurde, nachdem sich das Missverständniss aufgeklährt hatte. (W. Richter). Während ihres Urlaubes erhielten die Aerzte keinen Gehalt, und die Behauptung von Novombergskij, „dass die ausländischen Mediciner ihren Gehalt sogar während des Urlaubes bezogen" stimmt nicht mit den neueren dokumentalen Forschungen überein. So ersuchte Ivan Molgarn, als er für einige Zeit in's Ausland beurlaubt war, ihm das Gehalt und Kostgeld zu erhalten; doch wurde es ihm abgeschlagen aus dem Grunde, „weil auch die anderen Aerzte, Hülfsärzte und Apotheker, welche früher, für einige Zeit, nach ihrer Heimat gereist waren, keinen Kronsgehalt bekamen, da sie nach eigenem Gutdünken reisten. Wenn aber einem Arzt, der in die Heimath reiste, besondere Aufträge erteilt wurden, z. B., einen russischen Gesandten als Dolmetscher zu begleiten, so wurde seiner in Russland verbliebenen Familie „Kostgeld" ausgezahlt.

Viele ausländische Aerzte setzten, in ihre Heimath zurückgekehrt, ihre Beziehungen zu der russischen Regierung fort, indem sie Aufträge derselben, inbetreff Einkaufs von Arzneimitteln, der Aufforderung von Ausländern, ausführten. Als Ivan Molgarn Russland verliess, trug er seine Dienste der russischen Regierung an, um verschiedene Handwerker anzuwerben: „wenn Du, hoher Herr, Leute nötig hast, welche Silber und Golderz gewinnen, so werde ich mit meinem Vater solche Leute für

Deine herrliche Gnaden nach Moskau berufen." Auch Samuil Collins bot seine Dienste beim Verlassen Russlands der russischen Regierung an: „Wenn es Dir, grosser Zar, genehm ist, in Engelland Apothekerwaren zu kaufen, oder wegen eines andern Geschäftes für Deine Hoheit, bin ich mit Freuden bereit, ich Dein Diener (Cholop), für Deine Zarische Gnade zu dienen und zu arbeiten." Einige Aerzte wurden mit diplomatischen Missionen betraut. Auf diese Weise waren die ausländischen Aerzte nicht nur die ersten Vertreter der rationellen Medicin in Russland, sondern sie trugen auch zur Annäherung Russlands an den Westen bei.

ÜBER DIE FORTPFLANZUNGSGESCHWINDIGKEIT DER NERVENREIZUNG.

MITGETEILT VON DR. ERICH EBSTEIN (*Berlin*).

Unter obigem Titel hatte *Hermann von Helmholtz* am 15. Januar 1850 seinem Freunde *du Bois-Reymond* eine kurze Mitteilung mit der Bitte übersandt, dieselbe der Physikalischen Gesellschaft vorzulegen und in ihren Akten als Prioritätswahrung zu deponieren.

Welch grosses Aufsehen diese Arbeit des jungen Professors erregte, mag in *Leo Königsberger*'s Biographie von Helmholtz (Band 1. Braunschweig 1902, S. 110 ff.) nachgelesen werden. Ausser den anerkennenden Schreiben, die er von Johannes Müller und von A. v. Humboldt erhielt, teilte er seine Entdeckung am 29. März 1850 seinem Vater mit, der sich, wie Königsberger bemerkt, die Resultate dieser Untersuchung nur schwer klar zu machen vermochte (l. c. S. 121.).

Von demselben Tage ist ein bisher unbekannt gebliebener Brief von Helmholtz datiert, den ich der Liebenswürdigkeit des Herrn Robert Remak in Berlin verdanke.

Koenigsberg d. 29. 3. 50.

Verehrter Onkel,

ich erlaube mir, durch die Zeilen Ihnen meine Glückwünsche zu Ihrem allgemein gefeierten Geburtstage zu übersenden. Sein Sie versichert, dass die Dankbarkeit für das Gute, was Sie mir und meiner Frau erwiesen haben, treulich in unserm Herzen fortlebt. Wir leben hierselbst sehr glücklich, wenn auch Königsberg selbst gerade keinen grossen Beitrag zu unserem Glücke liefert. Bisher haben mich die Vorbereitungen für die zum ersten Male zu haltenden Vorlesungen anhaltend beschäftigt, und nur in den Ferien behielt ich Musse zu eigenen Arbeiten. Da mir die Tante Ulrich aus Ihrem Briefe mittheilte, dass Sie sich für meine jetzigen Versuche interessieren, so will ich Ihnen gleichzeitig mittheilen, dass ich jetzt auch schon eine Reihe analoger Versuche am Menschen angestellt habe, aus denen hervorgeht, dass die Geschwindigheit der Fortpflanzung der Nervenreizung im Menschen etwa 150 bis 180 Fuss in der Secunde

beträgt, so dass eine Nachricht vom grossen Zehen etwa nach $^1/_{30}$ Sekunde im Gehirn ankommt. Ich gehe jetzt damit um, die Sachen zur detaillierten Veröffentlichung fertig zu machen.

In Ergebenheit

Jhr H. HELMHOLTZ.

Die berühmte hier angezogene Arbeit erschien unter dem Titel: „Messungen über den zeitlichen Verlauf der Zuckung animalischer Muskeln und die Fortpflanzungsgeschwindigkeit der Reizung in den Nerven." Physikal. Gesellschaft zu Berlin am 19. Juli 1850. Müllers Archiv.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. HISTOIRE DE LA MEDECINE.

ALLEMAGNE.

Neuburger, Max, (Prof. e. o. der med. Geschichte a. d. Univ. Wien), *Geschichte der Medizin.* Zwei Bände. Band I. Stuttgart 1906. Ferdinand Enke VIII. 408 in gr. 8o. M. 9.

„Wo viel ist, kommt mehr hin" — fast scheint sich dies triviale Wort gegenwärtig auch an der Geschichtsliteratur unserer Wissenschaft zu bewähren. Es ist nicht mehr die bekannte Duplizität der Fälle, um die es sich handelt; es liegt viel mehr schon eine Triplizität vor, wenn man bedenkt, dass innerhalb eines Jahres drei Geschichtswerke auf dem Plan hervorgetreten sind. Das eine, das gross angelegte von Puschmann, war noch nicht beendigt, da erschien das kleinste dieser drei, dasjenige von Schwalbe, und nun hat auch unser Freund Neuburger, der Mitherausgeber von Puschmann, sein eigenes Buch, das mittlere zwischen diesem und dem von Schwalbe, allerdings erst in dem ersten von zwei geplanten Bänden. Wenn das nicht embarras de richesse ist, dann giebt es überhaupt keinen.

Aber der Historiker der Botanik Meyer hat recht, wenn er ungefähr sagt, Geschichte der Medizin müsse immer wieder von Zeit zu Zeit um — resp. neu geschrieben werden, wenn sie sich ihrer „Idee" (d. h. wohl dem Ideal der Vollkommenheit) nähern solle, und von diesem Gesichtspunkte aus verstehen und würdigen wir auch den vorliegenden „Neuburger", den wir gern, auch wenn er zeitlich wohl noch nicht gerade einem wirklichen Bedürfnis entsprach (vielleicht nur für den Herrn Verleger), und mit aufrichtiger Freude akzeptieren. Es ist ein *gutes* Buch, was N. geschaffen, wieder einmal ein „echter Neuburger", wovon wir ja schon Typen genug kennen, ingestalt klassischer Monographien und Reden. Glänzender, eleganter Stil und philosophische Denkertiefe haben sich auch in diesem Buche die Hand gereicht und ein klassisches Werk geschaffen, das übrigens nicht blos den Arzt, sondern auch den gebildeten Laien und den Kulturhistoriker befriedigen wird. Der Fachhistoriker freilich wird mit einem gewissen Schmerz manche Literaturhinweise, besonders solche aus der jüngsten Zeit vermissen. Vielleicht entschliesst sich Verf. diesem von ihm selbst empfundenen und laut Vorrede ausdrücklich beabsichtigten Mangel doch noch durch einen kleinen Nachtrag am Schluss des zweiten Bandes abzuhelfen. Es wird das um so mehr erforderlich sein, als Verf. seinem Prinzip untreu geworden ist und nicht *nur* die wichtigste Literatur, wie er ankündigte, sondern auch manchen nebensächlichen Hinweis gebracht hat. Ref. will auf die einzelnen Teile des Buches nicht näher eingehen. Wahrhaft klassische Partieen sind die die Hippokratische

und Galenische Medizin betreffenden Kapitel. Mit dem letzteren ist der vorliegende Band abgeschlossen. Sehr ausführlich, aber ganz dem gegenwärtigen Stande unserer Kenntnisse entsprechend, ist die Medizin der Primitiv- und der orientalischen Kulturvölker abgehandelt. Verf. hat hier mit bewunderns-wertem Fleiss das vorhandene literarische Material gesammelt und verwertet. Wenn Band II in ähnlich umfassender Anlage gehalten sein soll, wie der bisher vorliegende Teil, so wird er sehr voluminös werden müssen. Diese Aussicht schreckt uns nicht. Denn was Neuburger bietet, ist immer verlockend, und von Kostbarkeiten und schönen Genüssen kann man bekanntlich nie genug bekommen. Aber wir fürchten, das Werk wird durch seinen Umfang kostspielig werden und damit wird auch sein buchhändlerischer Erfolg in Frage gestellt. Das ist das einzige Bedenken, was Ref. diesem neuesten „Neuburger" gegen-über zu äussern hat. Um so mehr ist der Wunsch berechtigt, dass T. I. einen reissenden Absatz finden möge. Der Erfüllung dieses Wunsches sind wir sicher.

PAGEL.

REVUE DES PÉRIODIQUES.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

The Symposium of the Gold-Headed Cane. January 29, 1906. The Johns Hopkins Historical Club, Bullet. of the Johns Hopkins Hospital, vol. XVII, No. 182, p. 162—169.
Mc. CRAE. *History of the Gold-Headed Cane.* Ibid. p. 162.
OSLER, *John Radcliffe,* Ibid. p. 163.
FUTCHER, *Matthew Baillie.* Ibid. p. 165.
CUSHING, *The Holders of the Gold-Headed Cane as Book-Collectors.* Ibid. p. 166.

Le College of Physicians de Londres contient entre autres trésors celui qui est connu comme „Canne à pomme en or". Cette canne apparut environ en 1689 et passa pendant cent trente-six ans par les mains de médecins londoniens en renom, Radcliffe, Mead, Askew, les deux Pitcairn, Baillie. Le livre connu comme „the Gold-Headed Cane" représente la canne comme donnant une biographie et des détails sur ses possesseurs; ce livre anonyme fut écrit par Dr. W. Macmichael (1784—1839) et publié en 1827; une seconde édition parut en 1828; une troisième, augmentée, vit le jour en 1884 par les soins de William Munk. *John Radcliffe* (1650—1714) est connu d'abord par la canne, puis parce qu'il ne publia jamais rien, enfin par des fondations. Il était consulté souvent par le roi et par la reine, personnages souvent désagréables à traiter; aussi lorsque la reine le fit appeler à son lit de mort, Radcliffe répondit „qu'il ne pouvait venir". Aux malades atteints de la variole il donnait de l'air et des raffraichissants; il combattit toujours le charlatanisme. Sa fortune passa à des institutions scientifiques; parmi ces legs mentionnons 200,000 francs pour la fondation d'une bibliothèque; il existe encore les Radcliffe Infirmary et Observatory. *Richard Mead* (1673—1754) était grand collectionneur de livres, gravures, peintures, monnaies, joyaux, de

manuscrits orientaux, grecs, latins; en 1702 parut son *a mechanical Accoun of Poisons,* sur le venin des serpents; en 1704 *de Imperio Solis ac Lunae in Corpora Humana;* en 1720 parut son *Discourse concerning Pestilential Contagium,* dans lequel il insista sur la nature contagieuse de la peste, souvent combattue alors; en 1747 il publia *de Variolis et Morbillis;* signalons encore son *Medica Sacra* 1749, qui traite de la médecine biblique. La demeure de Mead était un vrai musée; à sa mort ses collections, la *Bibliotheca Meadiana,* furent vendues par l'entremise de Samuel Baker; la vente dura vingt-huit jours; les prix atteints sont dérisoires en comparaison de ceux d'aujourd'hui; l'éd. princ. de la bible latine de 1462 rapporta 700 francs, l'éd. princ. de Pline, Nat. Hist. 1469, seulement 400 frcs.; en revanche l'Epitome de Vésale (1543) rapporta 215 frcs.; le tout monta à 400,000 francs. A sa mort la canne passa à *Anthony Askew* (1722—1774), connu surtout par sa splendide collection de classiques. A sa mort Baker et Leigh vendirent la bibliothèque le 12 février 1775 et dix-neuf jours suivants; le catalogue porte le titre *Bibliotheca Askeviana sive Catalogus Librorum Rarissimorum Antonii Askew, M. D.* Parmi les acquéreurs on trouve Wm. Hunter, le British Museum etc. Les livres atteignirent des prix plus élevés qu'à la vente de Mead; ainsi le Ciceron d'Olivet payé à la vente Mead 367,50 frcs. par Askew, alla à sa propre vente à 922,50 frcs. Après la mort d'Askew la canne passa à *William Pitcairn* (1711—1791), qui la remit à son neveu *David Pitcairn* (1749—1804), attachés tous deux au St. Bartholomews Hospital. Après les Pitcairn *Matthew Baillie* (1761—1823) en fut le propriétaire; dans ces temps la canne cessa d'être l'ornement nécessaire du médecin; aussi après la mort de Baillie sa veuve la présenta au College of Physicians en 1825. Baillie avait pour mère Dorothaea, la soeur de John et William Hunter; ce dernier lui laissa son musée et son amphithéatre d'anatomie, où Baillie et Cruickshank donnèrent bientôt leurs cours. Baillie collectionna et prépara plus de 1000 spécimens d'anatomie pathologique; en 1795 apparut son „*The Morbid Anatomy of Some of the Most Important Parts of the Human Body*", ouvrage qui fit époque et auquel il ajouta en 1799 un atlas „*A Series of Engravings* ...", exécutés par M. Clift. A partir de 1799 Baillie n'enseigna plus; il devint le médecin consultant le plus recherché de Londres. Il mourut de phthisie le 23 septembre 1823. C'est avec Baillie que se termine l'histoire de la canne, première et seconde éditions; dans la troisième on trouve encore des détails sur plusieurs célébrités postérieures du College of Physicians et une notice sur des portraits et des bustes de cette institution.

Pergens.

La France Médicale (*1—6*).

M. Delaunay begins the fifty second year of this journal with an account of *Peffault de la Tour* (1715—1811) a "charming and gay" physician but terrible to his friends through his habit of sending them verses, and demanding testimonials. He at length gained the post of physician to the Royal military school of La Flèche (1764—1776) where he distinguished himself by his zeal

for sanitation and inoculation. E. J. Hamy describes a bust of *Joseph Dombey*, physician, naturalist and explorer, in the museum of Mâcon, and A. Marie discusses some engravings of *Goya* from a medical stand-point.

In No. 2, the A. Prévost commences an account of the conditions of medical study under the Directory and Consulate. Candidates for this career had to be between 16 and 30, and were expected to combine with love of liberty, hatred of tyrants and entire devotion to the Republic, irreproachable morals, the confidence of their fellow citizens and a soul open to the sweet sentiments of humanity. The examiners are instructed to prefer not him who knows more but him who knows better; and who endowed with good judgment and those rare qualities which indicate genius will have more aptitude for gaining those profound acquirements which the practice of the healing art demands."

The translation of the chapter on scarlatina from Hirsch's Geographical and Historical Pathology is completed and P. Delaunay gives an interesting review of Dr. Hamy's recently published biography of Joseph Dombey. Prof. Blanchard describes an old speculum, said to have belonged to a convent of sisters of St. Clare, which he has presented to the "Société Française d'Histoire de la Médecine".

In No. 3. A. Prévost continues his account of the medical „élèves de la Patrie" and gives a list of their classification at the end of the year V.

The requirements of the armies made it impossible to carry out the proposed course of instruction and many students were called to active service after a few months instruction in anatomy and surgery. Louis de Ribier publishes the statutes of the surgeons of Riom in Auvergne in the XVIIIth century. Aspirants for that dignity had to undergo five examinations and perform a "chef d'oeuvre", unless they confined their practice to the country, in which case they were only required to pass two examinations.

In No. 4. L. de Ribier supplements his former account of physicians and surgeons enobled under the Empire by a list of *Les anoblis de l'Ancien Régime.* He does not mention Jacques Coitier the notorious physician of Louis XI, from which crafty monarch he extracted many honours and riches. L. Le Pileur contributes some bibliographic notes on two early writers on Syphilis, Francesco Lopez de Villalobos the Spanish poet physician to Charles V and Philip II and the more famous Frenchman, Jean Fernel physician to Henri II. The editor Dr. A. Prieur continues a review of Delaunay's recent work on Le monde médical Parisien au XVIIIe siècle, and M. Delaunay himself gives a short historical note on artificial eyes.

No. 5 opens with an interresting correspondence between Guy Patin and a maître Jean Bineteau in which the redoubtable opponent of antimony and the "chemists" found a worthy antagonist. M. Delaunay joins with this an account of Bineteau and his book "La Saignée réformée". A. Prévost continues his account of medical studies under the Directory and Consulate, and gives details of the general examination of the year IV. Most of the candidates are marked F or T F that is *Faibles or Très Faibles.* There is also a short biography of the recently deceased médecin inspecteur général Léon Colin,

and a list of his numerous writings, most of which are upon epidemiology.

In No. 6, Léon Mac-Auliffe publishes a note on Pierre Logeais. Surgeon Major of Cavalry (1735—1738) who has left in manuscript a list of medicaments given to officers of the Gramont Cavalry regiment mainly for the cure of venereal disease. There is also an interesting appendix describing the duties of army surgeons in the hospitals. The continuation of the account of medical studies under the Directory shows that grave disorders arose ascribed partly to former priests of doubtful civism, great numbers of whom became medical students, and partly to the limited time allowed. "The memory of the students was crammed, their hands were rapidly exercised and they were then sent to complete their apprenticement on the field of battle."

Besides the articles here mentioned, each number contains, as usual, numerous reviews and extracts of medico-historical interest.

E. WITHINGTON.

GÉOGRAPHIE MÉDICALE.

Moeurs, coutumes et usages des natifs de l'Ouest de l'Afrique et leurs rapports avec les maladies mentales, d'après WELLMAN, Médecin d'Angola. (*New-York méd.*, 21 avril 1906, p. 842).

Résumé intéressant qui nous apprend:

1o. Que les indigènes consomment beaucoup de bière de maïs, et souvent s'enivrent avec; qu'ils consomment aussi de l'eau de vie, ou plutôt du vin de palme (comme dans presque toute l'Afrique tropicale). Il faut y joindre le rhum qui est maintenant d'un usage courant, et qui pousse à l'alcoolisme rapide.

2o. Que le tabac à priser l'emporte sur le tabac à fumer dans la consommation; qu'il n'est jamais chiqué.

3o. Que le haschisch (cannabis sativa) est fumé par un certain nombre de natifs;

4o. Que la noix de Kola (Sterculia acuminata) est d'un usage si général, que créoles et indigènes la considérent comme indispensable à l'acclimatation, au point que le dicton est populaire:

„Qui ne mange la Kola"
„Ne peut vivre en Angola!"

5o. Que l'écorce de *O. Kapilangau* (Burkea africana) est mâchée généralement, mais sert aussi comme aphrodisiaque aux femmes, qui se l'introduisent dans le vagin.

Malgré tous ces excès nuisibles, les maladies mentales sont rares en Angola. Les rares cas constatés ont été imputés, sans preuves d'ailleurs dit Wellman, à la fumée du Haschisch.

G. TREILLE.

HAMILTON WRIGHT. *A fatal case of acute cardiac beri-beri.* (*British medical Journal* 1906. May 12. S. 1905.)

In einem in London bei einem indischen Matrosen zur Beobachtung und Sektion gekommenen Falle von akuter cardialer Beri-beri fand Verfasser

Nekrose der Schleimhaut des Magens und Duodenums und in der nekrotischen Schleimhaut einen Bazillus, der dem von ihm früher auf der Malayischen Halbinsel in Fällen akuter Beri-beri gefundenen glich. Denselben Bazillus konnte er auch aus Inhalt und Schleimhaut des Magens und Duodenums züchten, während Blut und Leber sich steril verhielten. Die der Arbeit beigegebenen Abbildungen sind leider sehr mangelhaft, auf der, welche die Bazillen in der Schleimhaut darstellen soll, ist absolut nichts zu sehen.

SCHEUBE.

The Journal of tropical Medicine.

In No. 1 (1. Januar 1906) behandelt zunächst *Aldo Castellani* die Frage: *Ist Yaws Syphilis?* Er verneint dieselbe. Die klinischen Symptome — die tertiären Erscheinungen erwähnt er mit keinem Worte — die geographische Verbreitung und die pathologische Histologie — die angeführten Unterschiede sind nach Ansicht des Referenten keine durchgreifenden — sprechen nach seiner Meinung dagegen. Die zuerst von ihm in Yaws-Papeln gefundenen Spirochaeten hält er, obwohl sie morphologisch von der Spirochaete pallida nicht zu unterscheiden sind, für biologisch verschieden.

Sodann wird von *P. N. Gerrard ein einfacher und billiger Pendelapparat für Leishman- und andere Färbungen* beschrieben und abgebildet.

No. 2 (15. Januar) bringt zuerst einen Aufsatz von *W. Hartigan* über *taugliche und untaugliche Personen für den Aufenthalt in warmen Klimaten.*

Dann behandelt *Edward H. Ross die Frage des Infektionsmodus bei Malta-Fieber.* Auf Grund von Spekulationen und sehr primitiven, an sich und anderen Personen angestellten Versuchen kommt er zu dem Schlusse, dass die Uebertragung dieser Krankheit durch Insekten erfolgt, obwohl es experimentell nicht gelang, durch Stiche von Moskitos, die vorher Blut von Kranken gesaugt hatten, Malta-Fieber zu erzeugen.

A. J. B. Duprey bespricht *die Moskitowürmer von Trinidad und ihre wahre Natur.* Es handelt sich bei denselben nach seiner Ansicht um Larven von Dermatobia noxialis. Er glaubt abweichend von der allgemeinen Annahme, dass von dieser die Eier nicht auf die Haut von Tieren und Menschen, sondern auf die Blätter und Zweige von Bäumen gelegt werden und, wenn dieselben durch den Wald streifen, zufällig auf sie gelangen.

In dem folgenden *Ist Malta-Fieber Malta eigentümlich?* betitelten Aufsatze teilt *Llewellyn P. Phillips* 5 von ihm in Cairo beobachtete Fälle mit und erwähnt, dass auch in Port Said die Krankheit herrscht.

No. 3 (1. Februar) bringt den Schluss von *F. C. Wellman's Mitteilungen aus Angola* und *eine Skizze der Pest nach Beobachtungen in Britisch-Ostafrika* von *James A. Haran.*

Ausserdem berichten *Allen Perry* und *Aldo Castellani* über *einen Ausbruch von akuter kontagiöser Conjunctivitis auf Ceylon,* bei der im Sekrete der *Koch-Weeks*'sche Bazillus gefunden wurde.

No. 4 (15. Februar) enthält einen Aufsatz von *James Farquharson Leys* betitelt *Rhino-pharyngitis mutilans (destruierende ulceröse Rhino-pharyngitis)*

ein Problem der tropischen Pathologie. Verf. hält die destruierenden Geschwüre des Rachens, des Gaumens und der Nase, welche aus einzelnen Yaws-Ländern, wie Dominica, Fiji-Inseln, beschrieben worden sind, und die er selbst auf Geram (Polynesien) beobachtet hat, nicht für Manifestationen der Yaws oder einer anderen konstitutionellen Krankheit (Tuberkulose, Syphilis, Lepra), sondern für eine besondere örtliche Krankheit unbekannten Ursprungs. Er findet eine Stütze für seine Ansicht namentlich darin, dass diese Affektion nicht in allen Yaws-Ländern vorkommt. Dazu ist zu bemerken, dass über tertiäre Erscheinungen der Yaws überhaupt nur aus bestimmten Yaws-Ländern berichtet wird.

In No. 5 (1. März) gibt *Philip Ross* eine Schilderung des *Zeckenfiebers* von Uganda.

No. 6 (15. März) enthält eine Arbeit von *Andrew Balfour über eine Haemogregarine bei Säugetieren* (H. jaculi oder H. balfouri) *und einige Notizen über Trypanosomiasis im englisch-ägyptischen Sudan.*

SCHEUBE.

ÉPIDÉMIOLOGIE.

A. PESTE BUBONIQUE. 1. *Japon. Kobe,* du 16 avril au 14 mai 20 (17). *Osaka,* du 22 avril au 4 mai 7 (6). Du 1 au 15 mai quelques cas à *Nischinomiya* (près d'Osaka); à *Awaji* (près de Kobe) et à *Kouroya* (près d'Osaka). *Formosa,* en mars 204 (157), dont respect. 77 (47), 55 (49), 27 (11), 22 (23), 12 (7), 10 (9) et 1 (1) dans les districts de Kagi, de Torokou, d'Ensouiko, de Hozan, de Tainan, de Taipeh et de Kiloung. En avril 800 (602) dont respect. 513 (395), 72 (48), 69 (49), 68 (43), 50 (45), 24 (18) et 4 (4) dans les districts de Kagi, de Hozan, de Tainan, d'Ensouiko, de Torokou, de Taipeh et de Biaritsou. 2. *Chine. Swatow,* pendant le mois d'avril plusieurs décès. *Hong-Kong,* du 27 mai au 2 juin 73 (72); du 3 au 9 juin 51 (48). 3. *Australie. Nouvelle Hollande. Queensland. Brisbane,* du 15 au 21 avril 2 (1); du 22 au 28 avril 0 (0); du 29 avril au 4 mai 1 (1); du 5 au 11 mai 0 (0). Pendant ces quatre semaines on n'a pas observé des rats et des souris pestiférés. *Rockhampton,* du 8 au 14 avril 4 (1); du 15 au 21 avril 4 (4); du 22 au 28 avril 0 (0); du 29 avril au 5 mai 0 (0). On a continué d'attraper quelques rats infectés. *Nouvelles Galles du Sud. Sydney,* du 7 au 10 mai 1 (1). *Australie occidentale. Perth,* du 21 au 27 mai (1). 4. *Siam. Bangkok,* du 25 au 31 mars 5 (4); pendant le mois d'avril on n'a observé aucun cas. 5. *Indes anglaises orientales:*

	10—16 mai	17—23 mai	24—30 mai
Indes entières	13207 (11414)	13061 (11783)	8684 (7660)
Bombay (Présid.)	(1371)	(1002)	(721)
Bengale	(228)	(422)	(90)
Provinces Unies	(918)	(1271)	(351)
le Punjab	(7896)	(9248)	(6270)
Cachemire	(213)	(220)	(139)
Birma	(125)	(95)	(59)

6. *Empire ottoman. Djeddah,* du 28 mai au 3 juin 13 (7); du 4 au 10 juin 8 (9); du 11 au 17 juin 7 (7). *la Mecque,* le 8 juin 1. *Candirah,* du 11 au 17 juin (1). 7. *Egypte,* du 26 mai au 1 juin 14 (8) (dont 1 cas de peste pulmonaire); du 2 au 8 juin 10 (9) (dont 4 cas de peste pulmonaire); du 9 au 15 juin 9 (8); du 16 au 22 juin 3 (2); dont 9 (4), 4 (3), — (—), — (—) a *Samalout*; 2 (1), 1 (—), 1 (2), — (—) à *Port-Saïd*; 1 (1), — (—), — (1), 1 (1) à *Tantah*; 1 (1), — (—), — (—), — (—) à *Girgeh*; 1 (—), 2 (3), 5 (2), 1 (1) à *Alexandrie*; — (1), — (—), — (—), — (—) à *Keneh*; — (—), 3 (3), 3 (3), — (—) à *Dechneh*; — (—), — (—), — (—), 1 (—) à *Bebeh*. 8. *Brésil. Bahia,* du 25 mars au 11 mai 24 (14). *Rio de Janeiro,* du 23 avril au 27 mai 2 (1). 9. *Chile. Vina del Mar* (bains de mer près de Valparaiso), le 10 mai 13 (3). *Valparaiso,* le 14 mai, quelques cas.

B. Choléra asiatique. 1. *Calcutta,* du 29 avril au 5 mai (89); du 6 au 12 mai (42); du 13 au 19 mai (37); du 20 au 26 mai (25). 2. *Birma Moulmain,* du 6 au 12 mai (1). 3. *Straits-Settlements. Pinang,* le 30 avril 1 (indigène arrivé des contrées contaminées). *Nibong Tibal* (prov. de Wellesley), du 10 avril au 11 mai 107 (81); déclaré exempt de contamination. *District de Kouran* (prov. de Perak), du 9 au 12 mai 64 (34). *Singapore,* du 2 au 8 mai 25 (22); du 9 au 15 mai 24 (18); du 16 au 22 mai 14 (16); du 23 au 29 mai 5 (4). 4. *Siam. Bangkok,* du 3 février au 14 avril 224 (198).

C. Fièvre jaune. 1. *Brésil. Pernambuco,* du 15 au 30 avril (2); *Rio de Janeiro,* du 23 avril au 13 mai 4 (3). 2. *Costa Rica,* le 20 juin 1. 3. *Cuba. Havane,* du 18 février au 7 juin 1; du 8 au 12 juin 1 (1); du 13 au 21 juin 2. 3. *Ecouador. Guayaquill,* du 25 au 30 avril (59). 4. *Etats Unis d'Amérique septentrionale. Etat de Mississippi. Station de quarantaine du Golfe* (de Mexique), du 30 mai au 6 juin 3 (0), à bord du vapeur „Whitehall" arrivé de Colon. 5. *Honduras. Choloma,* du 22 avril au 13 mai encore des cas. *Pimienta,* du 4 au 9 juin 11. 6. *Mexique Prov. de Vera Cruz. Coatzacoalcos,* le 26 mai 1 (1). *Prov. de Yucatan. Merida,* le 12 mai 1; du 13 au 19 mai 2 (1); du 20 au 26 mai 1; du 27 mai au 2 juin (1). 7. *Saint-Domingue. La Vega,* le 9 juin quelques cas.

(D'après le numéro 2373 du „British Medical Journal", les numéros 24—27 des „Veröffentlichungen des Kaiserlichen Gesundheitsamtes" (Berlin) et les numéros 22—25 des „Public Health Reports" (Washington).)

Amsterdam, le 9 juillet 1906. Ringeling.

Sommaire (Juillet 1906.) XIe Année.

ZUR HYGIENE DER ALTEN INDER, 1)

VON DR. E. HAGEMANN, *Bonn a/R.*

Die indische Kultur ist eine der ältesten, denn bei seinem Eindringen in die vorderindische Halbinsel im Beginne des 2. vorchristlichen Jahrtausends brachte das Kulturvolk der Arya aus seiner Urheimat, dem Gebirgslande im Nordosten des Kaspischen Meeres (nach Max Dunckers Annahme) bereits eine ausgebildete Sprache und manche technischen Fertigkeiten z. B. die Kunst des Spinnens und Webens, sowie die der Bearbeitung von Metallen mit.

Seine Sprache, das Sanskrit, ist ein selbständig entwickelter Zweig der alten arischen Ursprache, den zu treiben, es — nach der Aussprache des berühmten Sprachforschers Max Müller — einer Zeitdauer von Jahrtausenden bedurfte.

Zur Zeit Alexanders des Grossen war das ganze Panjab, in dem die Arya sich zuerst sesshaft machten, schon ein hochkultiviertes Land mit sorgfältigem Ackerbau, starker Viehzucht, gut erhaltenen Landstrassen, geordneten staatlichen Einrichtungen und zahlreichen Städten.

Megasthenes 2) sagt, dass deren Zahl in dem mächtigen Ganges-Reiche der Prakya (Prasier) so gross sei, dass er sie nicht angeben könne, und Strabo 3) hat berichtet, dass in dem nicht so grossen Reiche des Porus, der gegen Alexander kämpfte, sich 300 Städte befunden hätten.

Da nun die Sorge für die Gesundheitspflege der Gradmesser für die Kultur zu sein pflegt, war zu erwarten, dass schon in früher Vergangenheit die Inder sich mit der Hygiene beschäftigt haben und wir finden dies bestätigt, wenn wir ihre Geschichte verfolgen.

Darsasthra 4), der Herrscher im Reiche von Ayodya (Oude) im 5. vorchristlichen Jahrhunderte schon war bemüht um das Gesundheitswohl seiner Untertanen, Tschandragupta, wahrscheinlich ein Usurpator, der König des grossen Prakya-Reiches, der die im Altertum bedeutendste

1) Vergl. Janus, Mai 1904.

2) Megasthenes Indica ed E. A. Schwanbeek Bonn 1846 Fragment 26. Der Arzt Megasthenes berichtet als *Augenzeuge*, da er sich nicht lange nach Alexander's Tode eine Reihe von Jahren als Gesandter des Seleucus Nicator bei Tshandragupta, dem Könige des Prakya-Reiches, aufhielt. Er hinterliess wertvolle Nachrichten über das alte Indien in seinem Werke: „Indica", von dem jetzt nur noch Bruchstücke vorhanden sind.

3) Strabo Geographica. Lib. XV, C. I, 29.

4) Von Bohlen. Das alte Indien 1839, B. II, S. 47 p. p.

Stadt Indiens, Palibothra 1), eroberte und zu seiner Hauptstadt machte gegen Ende des 4. Jahrhunderts, schuf eine Reihe sanitärer Einrichtungen.

Der gefeierte Açoka von Magadha, welcher den Buddhismus zur Staatsreligion in seinem Lande machte, erbaute Krankenhäuser für Menschen und Tiere und Asyle für Sieche und Greise 2) im 3. Jahrhunderte vor Christo.

Er sowohl, wie der im letzen vorchristl. Jahrhundert lebende, bekannte Gönner der Künste und Wissenschaften, Vikramaditya, liess durch *besondere Staatsbeamte* aus dem ärztlichen Stande dauernd den Gesundheidszustand des Landes überwachen.

In der 1. (vedischen) Geschichtsperiode der arischen Inder, als sie noch ihre heimatlichen Gottheiten Indra, Varuna und Agni verehrten und sich zunächst nach Besiegung der Urbewohner 3) im Nordwesten Indiens, dem Panjab sesshaft gemacht hatten, bestanden bei ihnen *noch keine* Kasten 4). Sie besassen auch noch keine Tempel, aber heilige Hymnen, die durch Tradition unter den Priestern (Rishi's) sich fortpflanzten.

Viele derselben sind in dem wohl schon um die Mitte des 2. Jahrtausends vor Christo entstandenen Rig-Veda enthalten, den wir noch jetzt besitzen.

In diesem so alten Werke finden sich schon hygienische Vorstellungen.

Fleissige Bewegung in freier Luft unter dem Einflusse der Winde und häufiges kaltes Baden wird als gesundheitstärkend und lebenverlängernd empfohlen 5).

Bemerkenswert ist, dass schon in diesem Werke ein *ärztlicher Stand* erwähnt und als notwendig zur Erhaltung der Gesundheit erklärt wird.

---

1) Arrian Indica Cap. 10. Strabo a. a. O. Lib. XV, C. I, 36. Strabo berichtet, dass das ebenso grosse als reiche Palibothra am Ganges, dort, wo der Sonus in denselben mündet, die Gestalt eines Rechteckes von 80 Stadien Länge und 15 Stadien Breite hatte und mit einem tiefen wasserreichen Graben und einer Mauer mit 64 Toren umgeben war.

Die Ruïnen der Stadt, die im Sanskrit „Pataliputra" heisst, befinden sich noch jetzt bei der Stadt Patna.

2) Hirschberg („Um die Erde" 1894, S. 454) nennt Açoka den Constantin der Buddha-Lehre und sagt, dass das 2. seiner 14 in Felsen gemeisselten Staatsgebote gelautet habe: „Aerztliche Hülfe ist für Menschen und Tiere zu beschaffen. Die Landstrassen sind mit „Bäumen und Brunnen zu versehen."

3) Herodot Histor. lib. III, C. 90 und 98 — Diodor Bibliotheca historica lib. II, C. 39 — Plinius Histor. natural. lib. XVI, C. 17 — schildern diese Ureinwohner als eine *andere* Rasse mit Negertypus und auf einer niedrigen Kulturstufe stehend, mit krausen, schwarzen Haaren, eingedrückter Nasenwurzel, starken Backenknochen und vorspringendem Unterkiefer.

4) Nach Forbiger stammt das Wort: „Kaste" aus dem Portugisischen und bezeichnet dort eigentlich „Rasse" bei Tieren z. B. bei Pferden. Das Sanskritwort heisst: „yatya". Diodor nennt sie: μέρη Strabo: γενέαι Plinius: „genera".

5) Häser Lehrbuch d. Geschichte der Medizin, 1875, B. I, S. 10 und 15.

Von besonderer Bedeutung für die indische Hygiene war die 2. (brahmanische) Geschichtsperiode, in der die alten Gottheiten mehr zurücktreten und der heiligen Trimurti den Platz räumen mussten.

In ihr bildete sich das noch heute bestehende Kastenwesen heraus, deren oberste, brahmanische mit ausserordentlichen Vorrechten hoch über allen anderen — ausgenommen die aus den Kschetria entnommenen Könige 1) — steht, überall die Richter im Lande stellt und die heiligen Veden ausdeutet.

In *diese* Periode, die mit dem 8. Jahrhunderte v. Chr. beginnt, setzt die indische Tradition das Leben und Wirken Manu's des Gesetzgebers, der für die indische Kultur wichtigsten Persönlichkeit.

Aeltere Indologen behaupten, dass er im Beginne des 8. vorchristlichen Jahrhunderts gelebt hat, Iones und Chézy setzen sein Wirken vor Beginn des 5ten.

Neuere Forschungen haben indessen seine persönliche Existenz in Zweifel gezogen und angenommen, dass das berühmte Gesetzbuch, welches *ihm* zugeschrieben wird, „Manava-Dharma-Çastra" 2), das ein hochentwickeltes Hygiene-System enthält, nicht die Arbeit einer einzelnen Person, sondern die der Brahmanen-Schule der Manavas sei, die den Namen des mythischen Urmenschen der Arier als den des Verfassers angegeben hätten.

Ich bin deshalb ausser Stande, etwas Sicheres über Manu's Lebenszeit anzugeben und will auf das darüber ausführlich Vorgebrachte in den Annales du Musée Gumet hinweisen.

Da diese Gesetze noch zu Megasthenes Zeiten 3) nicht niedergeschrieben waren, sondern durch mündliche Tradition unter den Brahmanen fortgepflanzt wurden, ist anzunehmen, dass manche Veränderungen der ursprünglichen Abfassung im Laufe der Zeit eingetreten sind.

Im Grunde sind es aber doch „die Gesetze Manu's" geblieben und sie haben das Fundament gelegt für das religiöse und staatliche Leben des indischen Volkes, so dass Manu als der indische Kulturstifter bestehen bleibt.

Sie haben ihre Geltung behalten bis auf den heutigen Tag, die in ihnen

---

1) Der König wurde zwar nicht aus der Brahmanen, sondern aus der Kriegerkaste genommen, da ihm die Landesverteidigung oblag, stand aber nach altindischer Lehre *über allen Menschen;* Manu (Gesetzbuch lib. VII, 8) nennt ihn eine „grosse Gottheit in menschlicher Gestalt erscheinend." Ihm gehörte alles Land ausser dem Tempelgute. Trotzdem war auch er von einem ständigen, aus Brahmanen bestehenden Rate umgeben, dessen Einflüssen er sich nicht entziehen konnte, wie wir bei Strabo Geographica lib. XV, C. I, 40, Diodor lib. II, l. 41 und Plinius lib. VI, l. 19 lesen.

2) Manava Dharma Çastra. Les lois de Manou, exposé's par Brighou, traduit du Sanscrit par G. Stréhly. Paris 1893, Préface pag. V—XXIII.

3) Strabo Geographica lib. XV, C. 2, 53 und 66.

vorgeschriebene strenge Kasten-Einteilung des Volkes ist geblieben, ebenso die Lehre von der Götterdreiheit Brahma, Vischnu und Siva. 1)

Wir haben uns hier nur mit den socialhygienischen Geloten in dem Gesetzbuch Manu's zu beschäftigen, müssen aber auch die Gesetze Yagnavalkya's 2) in Betracht ziehen, der in den ersten Jahrhunderten unserer Zeitrechnung gelebt hat, da er nächst Manu für Indiens Kulturleben von der grössten Bedeutung war und sich zu Manu ganz ähnlich verhält, wie bei den Chinesen Meng-tse zu Kong-fu-tse.

Als weiser Menschenkenner kleidete Manu seine hygienischen Gebote in ein religiöses Gewand und stellte sie direkt als göttliche Gebote hin, weil er wusste, dass er dadurch allein in jenen weit zurückliegenden Zeiten ihnen Befolgung sichern würde.

Nossig 3) sagt, dass Manu die hygienischen Bestimmungen „aus völkerpädagogischen Gründen vielfach maskiert" und z. B. das Wort „*rein*" für „*gesund*" gesetzt habe. Streng befiehlt er seine Satzungen zunächst nur den Bahmanen, in denen er ein besonders gesundes Geschlecht heranzüchten wollte, allen Uebrigen zum Vorbilde.

Den anderen Kasten empfiehlt er sie dringend zur Nachachtung, indem er wiederholt betont, dass hierdurch sowohl das leibliche Wohlsein, also *die Gesundheit*, als das Heil der Seele im künftigen Leben gesichert würde.

Ausser Stande, hier die ganze Fülle der hygienischen Gebote Manu's anzuführen, werde ich mich bemühen, diejenigen, die mir besonders wichtig erschienen, zu bringen.

Zunächst handelt es sich um die Nahrungsmittel-Hygiene.

Manu war ersichtlich bestrebt, sein Volk von dem Genusse *aller der* Nahrungsstoffe abzuhalten, die *er* nicht für bekömmlich hielt.

Da er selbst die vegetarianische Lebensweise für die gesunderte hielt, hat er *diese* den Brahmanen unbedingt anbefohlen, sie aber auch allen Uebrigen als die beste hingestellt:

> „Der Brahmane 4) darf nicht Knoblauch Zwiebeln, Chalotten „Champignons und Pflanzen, die, im Schmutze wachsen, geniessen."
>
> „Das rote Baumharz, das von selbst oder aus Einschnitten hervor„quillt und die Milch einer Kuh, die vor kurzem gekalbt hat, muss „sorgfältig gemieden werden."

---

1) Wuttke (Geschichte des Heidentums, B. II, S. 302) deutet die Namen; „Erhabener, Durchdringender, Vernichtender," von Bohlen a. a. O. B. I, S. 213 sagt, ihre allegorische Bedeutung sei; „Sonne oder Entstehen, Wasser oder Erhaltung, Feuer oder Vergehen."

2) Yagnavalkya's Gesetzbuch herausgegeben von A. Stenzler. 1849.

3) Nossig Einführung in das Studium der sozialen Hygiene 1894, S. 11.

4) Manu Gesetze lib. V, 5, 6, 8, 9.

„Desgleichen die Milch einer brünstigen Kuh, oder einer solchen, „die ihr Kalb verloren hat, die Milch einer Kamelstute, eines Ein-„hufers, eines Schafes, aller wilden Tiere ausser dem Büffel, Frauen-„milch (?) und alle in Säurung übergegangenen Flüssigkeiten."

„Von gesäuerten Flüssigheiten darf jedoch saure Milch 1) und alles „mit derselben Zubereitete genossen werden; ebenso Extraktivstoffe „aus Pflanzen und Wurzeln und aus *reinen* Früchten."

„Man soll sich (des Fleisches) der Raubtiere 2) enthalten sowie „der Vögel, die in bewohnten Ortschaften nisten, der schon von den „Veden verbotenen Einhufer, des Vogels Tittibha (?), des Sperlings, „des Wasserhuhns, des Flamingo's, der Gans, des Haushuhns, der „Drossel, des Birkhuhns, der Krähe, des Papagei's, des Grünspecht's, „der Vögel, die mit den Krallen zerreissen, derjenigen, die mit dem „Schnabel aufspiessen, der Schwimmvögel, des Kiebitzes, des Meer-„tauchers und aller fischefressenden Vögel, sowohl im frischen als „im gedörrten Zustande."

„Nicht geniessen darf man den Reiher, den Marabut, den Raben, „die Bachstelze, das Hausschwein und alle Fische, ausgenommen den „Wels und den Karpfen 3), wenn sie in Streifen geschnitten und zur „Opfergabe für die Götter und die Manen bestimmt sind."

„Man soll keine einsam-lebenden und unbekannten Vögel 4) ge-„niessen, auch keine Tiere mit 5 Zehen; nur das Stachelschwein, „der Igel, der Gavial, das Rhinozeros sind unter den fünfzehigen „Tieren zum Genuss gestattet; gestattet sind auch die Tiere, die „nur in einem Kiefer Zähne haben, jedoch nicht das Kamel."

Ungleich kürzer fasst diese Bestimmungen Yagnavalkya 5) zusammen, wenn er lehrt:

„Für den Genusse verboten ist das Fleisch aller Raubtiere, der „Vögel, die in bewohnten Orten nisten, der Tiere, die nicht gespaltene „Hufe haben, der zahmen Schweine; ebenso Speisen, die in Säuerung „übergegangen sind ausser saurer Milch, ferner der Knoblauch, die „Zwiebeln, die Pilze, die Milch des Kamels, der Einhufer, der „Waldtiere und des Schafes."

Es folgen nun bei Manu Bestimmungen über den Genuss von Fleisch-speisen uud über den Wert der Enthaltung von denselben.

---

1) Manu lib. V, 10.
2) Manu lib. V, 11, 12, 13, 14.
3) Manu lib. V, 16.
4) Manu lib. V, 17, 18.
5) Yagnavalkya's Gesetze lib. I, 167 p. p.

„Man darf Fleischspeisen 1) essen, wenn sie zum Opfer geweiht „sind.... oder wenn das Leben in Gefahr ist."

„Wer sogar täglich das Fleisch *reiner* lebender Wesen isst, deren „Genuss überhaupt erlaubt ist, begeht keine Sünde, denn der „Schöpfer hat ebensowohl Wesen erschaffen, die bestimmt sind, „gegessen zu werden als solche, die sie essen."

„Wer nicht, mit Vernachlässigung der Gebote — wie ein Vampyr 2) — „das Fleisch verschlingt, ist beliebt in dieser Welt und *wird nicht „von Krankheiten heimgesucht;* dem Brahmanen aber ist direkt „*jeder* Fleischgenuss *verboten.*"

„In Erwägung der Herkunft des Fleisches 3), das man sich nur „durch den Mord von Tieren verschaffen kann, muss der Brahmane „sich unbedingt des Fleischgenusses enthalten."

„Es liegt keine Sünde 4) darin, Fleisch zu essen, spirituose Getränke „zu trinken und sich in den (durch die Veden) erlaubten Fällen dem „Geschlechtsgenusse hinzugeben, denn dies alles ist ein Naturtrieb „beim Menschen, aber die Enthaltung von allen diesen Freuden „sichert (im Jenseits) hohe Belohnung."

Aehnlich äussert sich Yagnavalkya:

„Wer Fleisch isst 5), um sein Leben zu erhalten, begeht keine „Sünde; aber die Enthaltung alles Fleischgenusses ist besonders „lobenswerth".

Bei Letzterem finden sich bereits Bestimmungen über den Verkauf von Nahrungsmitteln und Strafandrohungen für denjenigen, der verdorbene oder verfälschte Waare verkauft, die in Geldbusse, Stockschlägen oder Leibesstrafen bestehen, z. B.:

„Wer verdorbenes Fleisch 6) verkauft, soll die höchste Strafe „zahlen, oder es sollen ihm 3 Figerglieder abgeschnitten werden."

Jedes Uebermass im Nahrungsgenusse verbietet Manu; der Mensch soll genügsam und mässig sein und nur das zu seiner Existenz Erforderliche zusichnehmen.

„Wer glücklich sein will, 7) muss vollständige Genügsamkeit suchen „und seine Begierden bezähmen, denn das Glück hat zur Wurzel „die Genügsamkeit, das Unglück die Begehrlichkeit."

---

1) Manu lib. V, 27 und 30.
2) Manu lib. V, 50.
3) Manu lib. V, 49.
4) Manu lib. V, 56.
5) Yagnavalkya lib. II, 179.
6) Yagnavalkya lib. II, 297.
7) Manu lib. IV, 12.

„Der Brahmane 1) soll sein tägliches Brod mit Andacht geniessen „und es nicht geringschätzen; er soll sich bei seinem Anblicke „freuen und nur ebensoviel täglich zu erhalten wünschen, denn *die* „Nahrung, die man mit Andacht geniesst, verleiht Kraft und Mann-„haftigkeit, solche, die man geniesst, ohne sie zu würdigen, zerstört „beides."

„Völlerei 2) ist ein Laster, schädigt die Gesundheit, verkürzt das „Leben und hindert den Eintritt in den Himmel."

In noch höherem Maasse verpönen beide Gezetsgeber jeden Exzess im Genusse geistiger Getränke, da ihnen bekannt war, dass ihr Volk dazu hinneigte.

Manu erklärt Trunkenheit für eine Schande, die den Eingang in den Himmel Indra's hindert; er verbietet deshalb den Brahmanen *jedes geistige Getränk* und bedroht die Trunkenheit mit harten Strafen.

Wir finden bei ihm die Worte:

„Für ein Weib 3) ist der Trunk die Quelle der Ehrlosigkeit."

„Der Säufer 4) ist als ein Hauptsünder anzusehen; er soll durch „ein Brandmal auf der Stirn gezeichnet werden."

„Wenn der Brahma 5), der im Körper des Brahmanen wohnt, im „Alkohol ertränkt wird, sinkt der Brahmane auf die Stufe des Sudra „herab."

Grausam klingt die (von Manu) dem Brahmanen, der sich berauscht hat, zudiktierte Strafe:

„Wenn ein Brahmane 6) sich berauscht hat, soll er kochend-heissen „Urin einer Kuh, oder kochendes Wasser, oder kochende Milch, „oder siedende Butter hinuntertrinken. Stirbt er davon, so erlangt er „Reinigung."

„Es giebt 3 Sorten 7) von Branntwein: aus Zucker, aus Reis und „aus Früchten. Jede einzelne derselben und alle 3 zusammen sind „dem Brahmanen verboten."

„Verkäufer von Branntwein sollen schleunigst aus dem Orte „getrieben werden."

Ausführliche Vorschriften finden sich für die *sexuelle Hygiene*, die

---

1) Manu lib. II, 54 und 55.
2) Manu lib. II, 57.
3) Manu lib. X, 13.
4) Manu lib. IX, 235.
5) Manu lib. XI, 88.
6) Manu lib. XI, 92 — Yagnavalkya lib. III, 253.
7) Manu lib. XI, 96 und 225.

zunächst wieder für die Brahmanen gelten und sowohl zur Erzielung eines gesunden Nachwuchses als zur Reinerhaltung der Kaste dienen sollten.

Auf der höchsten Erkenntnissstufe war nach der indischen Priesterlehre: dass alles Irdische nicht des Bestehens wert ist, von Manu den Brahmanen im reiferen Alter ein Cölibatleben vorgeschrieben, in jüngerem aber zur Pflicht gemacht, für den Fortbestand ihrer Kaste zu sorgen und ihnen dabei eingeschärft, dass sie die Gattin *nicht* aus Sinnenlust, sondern zum Zwecke der Kindererzeugung heimführen sollen.

Eine solche Ehe wird als etwas Notwendiges und als ein hohes sittliches Institut hingestellt, das keusch gehalten werden muss, wenn es seinen wahren Zweck erfüllen soll.

Den Frauen wird zur ersten Pflicht gemacht, Treue dem Gatten zu halten und strenge Selbstzucht zu üben.

Manu bestimmt, dass nur ganz gesunden Personen das Eingehen der Ehe gestattet werden soll, damit Aussicht auf einen gesunden Nachwuchs vorhanden ist.

> „Frauen, 1) die im Hause eingeschlossen und von Wächtern „bewacht sind, sind *nicht* behütet; nur *die* Frau ist behütet, die sich „selbst bewacht."
>
> „Durch Untreue 2) gegen den Gatten erwirbt sich die Frau Ver„achtung in dieser Welt, sie wird von *ekelhaften Krankheiten* befallen „und aus dem Schosse eines Schakals wiedergeboren."
>
> „Ein Vater, 3) der seine Tochter nicht rechtzeitig in die Ehe giebt, „handelt sträflich."

Viel schärfer noch lautet dieses Gebot bei Yagnavalkya:

> „Ein Vater, 4) der seine Tochter nicht in die Ehe giebt, macht „sich schuldig der Tötung einer Leibesfrucht bei jeder monatlichen „Reinigung."

Für den Brahmanen, der vor dem Eingehen der Ehe sorgfältig auf seine Gesundheit und Zeugungsfähigkeit (?) geprüft werden soll, 5) ist die Wahl der Gattin so genau vorgeschrieben, dass man fast bedauern möchte, dass ähnliche hygienische Gebote nicht noch gegenwärtig vorhanden sind!

Nach Beendigung seiner Lehrzeit soll der Brahmane seine Frau aus der gleichen Kaste wählen.

---

1) Manu lib. IX, 12.
2) Manu lib. IX, 30.
3) Manu lib. IX, 5.
4) Yagnavalkya lib. I, 64.
5) Yagnavalkya lib. I, 55.

Dieselbe [1]) darf nicht bis zum 6. Grade mit der Familie seiner Mutter und gar nicht mit der seines Vaters verwandt sein, auch wenn ihre Familie mit aller Art von Glücksgütern gesegnet ist.

Sie darf auch nicht aus einer Familie stammen, in der Hämorrhoidalleiden, Epilepsie oder Aussatz herrschen. [2])

Das Mädchen selbst darf nicht kränklich, zu stark oder zu schwach behaart sein, keine roten Augen haben, nicht stammeln oder ein überzähliges Glied haben.

> „Das Mädchen, [3]) welches er heiratet, muss einen ganz wohl-
> „gebildeten Körper, den Gang eines Flamingo, weiches Haar, kleine
> „Zähne und zierlich gebaute Gliedmassen besitzen."

Während der Dauer der Periode [4]) darf der Brahmane sich seiner Frau nicht nähern, auch nicht in demselben Bette mit ihr schlafen:

Yagnavalkya's Gebot lautet:

> „Der Brahmane [5]) soll seine Gattin nur aus einer grossen Familie
> „von Vedakundigen heiraten, die durch 18 weise Männer berühmt
> „ist; aber nicht aus einer solchen, die an erblichen Krankheiten
> „leidet, auch wenn dieselbe berühmt und wohl begütert ist."

Bei keinem der alten Kulturvölker ist das Gundprinzip der körperlichen Reinheit in solchem Grade durchgeführt wie bei den Indern. Wir finden deshalb bei Manu sehr zahlreiche Bestimmungen für Reinigungsmassregeln, unter denen namentlich Mundspülungen, Waschungen des Gesichts und der Hände hervortreten.

Auch diese Bestimmungen sind zunächst für die Brahmanen gegeben, deren Beispiele die Uebrigen folgen sollen. Ich lasse einige dieser Gebote folgen:

> „Die blose Berührung [6]) eines Tschandala verunreinigt den Brah-
> „manen, er muss sogleich ein Reinigungsbad nehmen."
>
> „Vor dem Gebete, [7]) vor und nach dem Essen und nach dem
> „Schlafe müssen die Hände gewaschen und der Mund ausgepült
> „werden. Auch nach jedem Niessen, Ausspeien und Erbrechen muss
> „eine Mundspülung erfolgen."

---

1) Manu lib. IV, 4.

2) Manu lib. III, 5, 6, 7, 8.

3) Manu lib. III, 10.

4) Manu lib. IV, 30.

5) Yagnavalkya, lib. I, 54.

6) Manu lib. V, 85. Nach Lassen (Indische Altertumskunde, B. I. S. 407) ist ein Tschandala der Abkömmling eines Sudra und einer Frau aus der Brahmanenkaste. Die Tschandala's waren kastenlos, verachtet und gemieden. Manu (lib. X, 10) nennt sie „die Verworfensten unter allen Menschen."

7) Manu lib. V, 145.

Nach Ausleerung des Stuhlganges 1) und des Urins müssen die Hände gewaschen, die Körperöffnungen gereinigt und der Mund gespült werden. Nach jedem Beischlafe muss ein Bad folgen.

„Man soll täglich 2) baden in Flüssen, Seen, Wassergräben und in „den heiligen Teichen" (die sich bei jedem Tempel befanden).

Den Brahmanen werden noch besondere Reinigungen anbefohlen nach Berührung einer Frau, die kürzlich geboren hat und eines Leichnams (der „unrein" nach indischen Begriffen ist).

Sie sollen stets reine, weisse Kleidung tragen und den kleinsten Fleck, der durch Aufspritzen darauf entstanden ist, *sofort* abwaschen.

„Ihre Haare sollen kurz, Bart und Nägel rein sein" lehrt Yagnavalkya im Paragraph 136 seines 1. Buches. Ueber die Reinigungsmassregeln und Ceremonien, die der Brahmane nach Berührung eines Leichnams vorzunehmen hat, handeln allein 45 Paragraphen von den 169 des 5. Buches von Manu's Gesetzen.

Im Wesentlichen bestehen dieselben in Bädern, Waschungen, Fasten und Gebeten.

Als Beispiele seien folgende Gebote genannt:

„Wenn ein Kind, 3) das noch nicht 2 Jahre alt war, stirbt, sollen „die Eltern es in reiner Erde ausserhalb des Ortes begraben, ohne „seine Gebeine zu sammeln (da es *nicht* verbrannt wird). Sie sollen „sich reinigen durch ein Bad und 3 tägiges Fasten ohne Darbringung „von Opfern."

„Wenn man einem Leichenzuge gefolgt ist, 4) sei der Tote ein „Verwandter oder ein Fremder, soll man mit der Kleidung baden" p. p.

Dass der König eine Ausnahmestellung allen andern Menschen gegenüber einnimmt, zeigt sich schon in dem Ausspruche Manu's 5) dass er *sich überhaupt nicht verunreinigen kann*, „denn er sitzt auf Indra's „strahlendem Throne."

Damit das Reinigungsmittel, nämlich das Wasser, nicht selbst verunreinigt werde, befiehlt Manu:

„Weder Excremente 6) noch Urin, noch Speichel oder sonst irgend „etwas Schmutziges darf man in das Wasser schütten."

---

1) Manu lib. V, 138.

2) Manu lib. IV, 203.

3) Manu lib. V, 68 und 69.

4) Manu lib. V, 103.

5) Manu lib. V, 93.

6) Manu lib. IV, 56. Manu macht die treffliche Bemerkung (lib. V, 105) dass das Wasser sich durch sein Dahinströmen reinigt. Dies klingt, als ob man in einem modernen Lehrbuche der Hygiene liest.

Beide Gesetzgeber waren bestrebt, den Brahmanen von Jugend auf die Pflicht zur Bezähmung aller Begierden und Leidenschaften, zum Masshalten in allen Dingen, zum Ertragen von Entbehrungen und zum Gleichmute im Glück und Unglück einzuschärfen. Sie deuten dabei stets an, dass die anderen Kasten sich auch hierin die Priesterkaste zum Vorbilde nehmen sollten.

Ausdrücklich befiehlt Manu:

„Der Brahmanenschüfer 1) enthalte sich des Honigs, des Fleisches, „der Wohlgerüche, der Umarmung der Frauen, des Genusses gesäuerter „Substanze und der Tödtung eines lebenden Wesens. Er trage weder „Schuhe noch Schirm; er bezähme die Sinnenlust, den Zorn und die „Habgier, er vermeide Lüge und Verleumdung, sowie Misshandlung „eines Anderen und enthalte sich des Singens, Spielens und Tanzens „sowie des Glücksspieles."

Kürzer fasst dies Yagnavalkya, wenn er lehrt: 2)

„Die Sinnenschar zügelnd, Liebe und Hass aufgebend, die Furcht „vor den Wesen von sich werfend wird der Zweimalgeborene „unsterblich."

Aus solchen Lehren wird ersichtlich, dass die beiden Weisen den Einfluss des Geistes auf den Körper von der höchsten Bedeutung hielten 3) und die Grundlehren der Ethik zur Basis des Hygiene machten.

Die Annahme Wuttke's und von Bohlen's; 4) dass nach der Lehre der Brahmanen die Diaetetik der Seele nicht allein das Wichtigste für das Seelenheit, sondern auch für die leibliche Gesundheit sei, wird schon durch Strabo bestätigt, der erzählt, dass nach den Lehren der indischen Weisen Mässigkeit im Genusse der Speisen, Vermeiden aller geistigen Getränke, Fliehen der Umarmung der Frauen und Masshalten in allen Dingen nicht nur die Seele zufrieden, sondern auch den Leib gesund erhält und dass das Unterlassen dieser Tugenden die Seele unglücklich und den Leib krank macht. 5)

---

1) Manu lib. II, 177, 178.

2) Yagnavalkya lib. III, 66.

Zweimalgeborene sind die Brahmanen Kschetria's und Weischya's, denen die Veden erklärt werden und die durch einen unserer Taufe vergleichbaren Akt, der durch einen Brahmanen vorgenommen wird, erst die *geistige Geburt* erlangen. Die Sudra's, denen die Veden nicht erklärt werden dürfen, heissen deshalb „Einmalgeborene".

Siehe Manu lib. II, 169. Yagnavalkya lib. I, 39. Weber Indische Studien B. I, S. 400.

3) Nosig a. a. O. S. 16.

4) Wuttke a. a. O. B. II, S. 458. Von Bohlen a. a. O. B. I, S. 517.

5) Strabo a. a. O. Lib. XV, 62, 64, 65 und 68.

„Krankheit gilt deshalb für den Brahmanen als ein Beweis, dass „er sich versündigt hat; er sieht sie für eine Schande an und um „sich zu entsühnen, bereitet er sich selbst den Scheiterhaufen und „verbrennt sich auf demselben, ohne sich zu rühren."

Als Beispiel einer solchen Auffassung führt Strabo dann den Brahmanen Kalanos an, der Alexander auf dessen Wunsch auf seinem Rückmarsche von Indien begleitete und als er sich in Folge der ungewohnten Tafelgnüsse an des Königs schwelgerischer Hofhaltung krank fühlte, sich in Pasargadae einen Scheiterhaufen — trotz Alexander's Bitten — errichtete und sich auf demselben verbrennen liess. 1)

Eine Anzahl hygienischer Ratschläge findet sich auch in den alten *Indischen Hausregeln*, die aus der Volkserfahrung hervorgegangen sind. Sie betreffen insbesondere die Kindespflege in den ersten Lebensjahren und während der Zeil des Unterrichts, die spätere Lebensweise des Vedenkundigen, das Verhalten auf Reisen und den Bau des Hauses.

Als Beispiele führe ich einige Sätze aus den Hausregeln des Açvalayana und des Parâskara 2) an:

„Dem Kinde 3) soll gleich nach der Geburt in einem goldenen „Löffel zerlassene Butter mit Goldstaub gemischt eingegeben werden."

„Am 10. Tage 4) nach der Geburt soll die Wöchnerin aufstehen."

„Im 7. Lebensmonate, 5) wenn die Ernährung durch die Mutter„brust aufgehört hat, soll das Kind Reis mit Milch oder mit Honig „erhalten; daneben eine Brühe von Rebhuhn- oder Ziegenfleisch."

In den ersten 8 Jahren erhalten die Kinder keinen Unterricht; sie sollen sich im Freien herumtummeln und Kinderspiele spielen, damit der Körper sich frei entwickeln kann.

---

1) Megasthenes (Indica Fragen 34) erzählt diese Geschichte freilich wesentlich anders! Nach ihm war Kalanos ein zügelloser (ἀκόλαστος) Mensch, der Vergnügen an dem üppigen Leben an Alexander's Hofe gefunden hätte, durch dasselbe aber schliesslich erkrankte und sich nun aus Scham vor sich selbst verbrannt hätte.

Dies sei aber *nicht* nach der Lehre der indischen Weisen geschehen und Kalanos werde deshalb getadelt.

2) Açvalayana's Indische Hausregeln und Paraskara's Indische Hausregeln übersetzt von Stenzler 1865 resp. 1878.

3) Açvalayana lib. I, 5. Butter galt als besonderes Reinigungsmittel bei den alten Indern, Gold und Silber als etwas der Gesundheit besonders zuträgliches.

4) Paraskara lib. I, 17.

5) Paraskara lib. I, 19.

(*Schluss folgt.*)

A FORGOTTEN WORTHY,

Dr. DIEGO ALVAREZ CHANCA, OF SEVILLE, *Spain.*

By

A. M. FERNANDEZ DE YBARRA, *A. B.*, *M. D.*, of *New-York City.*

With Christopher Columbus, on his second voyage of discovery to America, in the year 1493, there came Dr. Diego Alvarez Chanca, a distinguished practitioner of much learning and professional skill, who held the position of Physician-in-Ordinary to the King and Queen of Castille and Aragon, and had attended their first-born child, Princess Isabella (who afterwards became Queen of Portugal) during a serious illness the year before. He was a native of the city of Seville, and had been especially appointed by the Spanish monarch to accompany that expedition, not only on account of its great political and commercial importance, but also because amongst the 1,500 persons, who came over from Europe to America in that fleet, were several distinguished personages and a large number of aristocratic young gentlemen, restless and daring warriors, who had done excellent service in the war just ended against the Moors.

That expedition was altogether different from the one sent out the previous year in quest of a new passage to the Indies. Instead of the three small caravels, carrying only 120 persons, which accomplished the most transcendental event in the history of humanity — the discovery of the New World — this one was a fleet of three great galleons or carracks and fourteen caravels of different sizes. It was well provided with all the requisites for the establishment of a permanent settlement in the land that had been discovered the year before. Even 20 horses for as many lancers (which played a most terrorizing influence among the American indians) were also on board those vessels.

On the arrival at the island of Hispaniola or Santo Domingo, — where the year before Columbus had left 38 men in an improvised fortress constructed with the remains of the caravel *Santa Maria*, wrecked on the reefs of the shore — Dr. Chanca wrote, in the Spanish language of the fifteenth century, his famous letter addressed to the Municipal Council or *Cabildo* of his native city, which is unquestionably THE FIRST WRITTEN DOCUMENT ABOUT THE FLORA, THE FAUNA, THE

ETHNOLOGY AND THE ANTHROPOLOGY OF AMERICA. 1) Of such important historical document I will quote several paragraphs to show the accomplishments of this forgotten member of our profession.

As an able practitioner of medicine, he saved the life of Christopher Columbus, who suffered a very dangerous attack of typhus fever, on one occasion, and pernicious malaria fevers on another occasion, as well as the lifes of many Spanish hidalgos, who were at the point of death as victims of disease during their stay at the island of Hispaniola or *Haiti*, as the aborigines called it.

Dr. Chanca's letter was written at the port of Isabella during the last days of January 1494, left that port on the 2d. day of February, in care of Don Antonio de Torres, commander of the twelve vessels sent back by Columbus to Spain with the news of the discoveries, and arrived there April 8, 1494.

On his return to Spain Dr. Chanca published in Spanish in the year 1506 a treatise on *The treatment of pleurisy (Para curar el mal de costado)*, and a commentatorial work in Latin, criticising the book entitled *De conservanda juventute et retardanda senectute*, whose author was another celebrated Spanish physician named Dr. Arnaldo de Villanova. The title of this second work of Dr. Chanca is *Comentum novum in parabolis divi Arnaldi de Villanova*, which was printed in Seville the year 1514.

Here now follow some scattered paragraphs, translated by me from the original Spanish letter of Dr. Diego Alvarez Chanca to the municipal authorities of the city of Seville, considered by competent judges to be a most remarkable document, and the best description of the first part of the second voyage of Christopher Columbus to America. I have added a few explanatory notes, geographical and historical remarks:

„Since the occurrences, which I relate in private letters to other persons, are not of such general interest as those, which are contained in this epistle, I have resolved to give you a complete narrative of the events of our voyage, as well as to treat of the other matters, which form the subject of my petition to you.

The news I have to communicate are as follows:

The expedition, which their Catholic Majesties sent, by divine permission, from Spain to the Indies under the command of Christopher Columbus, admiral of the ocean, left Cadiz on the 25th. day of September, in the

1) On the 5th. day of March of the present year I delivered a lecture on this subject before the Biological Section of the New York Academy of Sciences, at the American Museum of Natural History of that metropolis.

year 1493, with wind and weather favorable for the voyage. This wind lasted two days, during which time we managed to make nearly fifty leagues. The weather then changing, we made little or no progress for the next two days; it pleased God however, after this to restore us fine weather, so that in two days more we reached the island of Great Canary. Here we put into harbor, which we were obliged to do to repair one of the ships, that made a great deal of water. We remained all that day, and on the following set sail again, but were several times becalmed, so that four or five days more past before we reached the island of Gomera. We had to remain at Gomera one day to lay in our stores of meat, wood, and as much water to drink as we could stow, preparatory for the long voyage, that we expected to make without seeing land. 1) Thus it happened that through the delay at these two ports, and being calmed the day after leaving Gomera, we spent nineteen or twenty days before we arrived to the island of Ferro 2). After this we had, by the goodness of God, a return to fine weather, more continuous than any fleet ever enjoyed during so long a voyage; so that leaving Ferro on the thirteenth day of October, within twenty days we came in sight of land, but we should have seen it in fourteen or fifteen days, if the ship "Capitana" 3) had been as good a sailer as the other vessels, for many times the others had to shorten sail, because they were leaving us much behind. During all this time we had great fortune, for throughout the voyage we encountered no storm, with the exception of one on St. Simon's eve, which for four hours put us in considerable danger 4).

On the first Sunday after All Saints' day, namely, the 3d. of November,

---

1) In that island of Gomera Columbus embarked eight pigs, bulls, cows and calves, sheep and goats, fowls and pigeons, seeds of oranges, lemons, bergamots, citrons, pomegranates, dates, grapes, olives, melons, and other European fruits, as well as all kinds of orchard and garden vegetables. All these were the origin of their species in the New World. The expedition likewise carried implements of husbandry, shipped before leaving Spain.

2) This is the southwesternmost of the group of the Canary Islands, formerly called the Fortunate Islands, and is named in Spanish *Hierro.*

3) That vessel was a galleon of 400 tons' burden, that carried the Admiral's flag, and in which Dr. Chanca made the trip.

4) They believed themselves in much peril, — as they certainly were in such a sudden and fierce storm, accompanied by heavy rain, rapid lightning and great peals of thunder, which are so frequent in the tropics — until they beheld several of those lambent flames called by sailors "St. Elmo's tapers," playing about the tops of the masts, and glidding along the rigging, which are occasionally seen about tempest-tossed vessels during a highly electrical state of the atmosphere. The sailors consider that phenomenon as of good omen.

about dawn, a pilot of the ship "Capitana" cried out: "The reward, I see land!" 1)

The joy of the people was so great, that it was wonderful to hear their cries and exclamations of pleasure; and they had good reason to be delighted, for they had become so wearied of bad living, and of working the water out of the leaky ships, that all sighed most anxiously for land. The pilots of the fleet reckoned on that day, that between the time of leaving the island of Ferro and first reaching land we had made eight hundred leagues; 2) others said seven hundred and eighty, so that the difference was not great, and three hundred more between Ferro and Cadiz, made in all eleven hundred leagues. 3) I do not, therefore, feel now as one, who had not seen enough water.

On the morning of the aforesaid Sunday we saw lying before us an island, and soon on the right hand another appeared. The first was high and mountainous on the side nearest to us; the other was flat and very thickly wooded. As soon as the light of day became brighter other islands began to appear on the right and on the left of us, so that that day there were six of them to be seen lying in different directions, and most of them of considerable size.

This island of Marigalante is filled with an astonishing thick growth of wood; that variety of trees being unknown to us, some of them bearing fruit and some others flowers. It was surprising to see that, and indeed every spot was covered with verdure.

We found there a tree, whose leaf had the finest smell of cloves, that I have ever met with; it was in shape like a laurelleaf, but not so large: I think it was really a species of laurel 4). There were wild fruits of various kinds, some of which our men, not very prudently, tasted; and upon only touching them with their tongues, their mouths and cheeks became swollen, and they suffered such a great heat and pain that they seemed by their actions as if they were mad, and felt obliged to resort to cooling applications to ease the pain and disconfort. 5)

---

1) The Spanish government had offered a reward in money to the first person, who would see land in this voyage.

2) That is to say 2,400 Spanish miles, or about 2,057 English miles.

3) 3,300 Spanish miles, equivalent to about 2,829 English miles.

4) Probably it was the *Kalmia angustifolia* or "Laurier des Montagnes", as it is called in the French West India islands.

5) I believe those poisonous fruits were a species of small apple called in Spanish *manzanillo*, or, in English, manchineel-tree (the *Hippomane mancinella*) which is still to be found in the West India islands. The fruit of the manchineel-tree produces similar

These islanders appear to us to be more civilized than those who had hitherto been seen, for although all Indians have houses made of straw, yet the dwellings of these people are constructed in a much superior fashion, better stocked with provisions, and exhibit more evidence of industry both on the part of the men and of the women. They had a considerable quantity of cotton, already spun and prepared for spinning, and many cotton blankets so well woven as to be in no way inferior to those similar ones made in our country. 1)

We were able to distinguish which of the women were natives of this island and which captives, by the distinction that a Caribbee woman wore on each leg two bands or rings of woven cotton, one fastened around the knee and the other around the ankle, by this means making the calves of their legs look big and the above-mentioned parts small, which I imagine they do, because they believe this sort of adornment makes them pretty and graceful: by that peculiarity we distinguish them. These captive women told us, that the Caribbee men use them with such cruelty as would scarcely be believed; and that they eat the children, which they bear to them, only bringing up those, which they have by their native wives. Such of their male enemies as they can take away alive, they bring here to their homes to make a feast of them, and those, who are killed in battle, they eat up after the fighting is over. They claim the flesh of man is so good to eat, that nothing like it can be compared to it in the world; and this is pretty evident, for of the human bones we found in their houses every thing, that could be gnawed, had already been gnawed, so that nothing else remained of them but what was too hard to be eaten. In one of the houses we went in we found the neck of a man undergoing the process of cooking in a pot, preparatory for eating it. 2)

---

effects to those here described by Dr. Chanca. and also vomiting and purging. The shadow cast by the foliage of this wild tree raises a blister upon the skin. the same as the *guao* (*Rhus metopium*), which is a wild shrub, very abundant in the Antilles. On the southern coast of Cuba, 85 miles West by North from the city of Santiago, there is a large town called Manzanillo, in which neighborhood many of those trees existed at the time of its foundation, and to his fact that city owes its name.

1) Those Caribbee Indians possessed also the art of making household utensils of clay, which they baked in kilns like the potters of Europe.

2) Mr. Justin Winsor, the accomplished librarian of Harvard College, in his *Christopher Columbus*, referring to the Caribbee Indians, makes the following interesting remarks: "The contiguity of these two races, the fierce Carib and the timid tribes of the more northern islands (the Lucayans) has long puzzled the ethnologist. Irving indulged in

The habits of these Caribbees are beastly.

There are three islands: this one, on which we are, is called by the natives *Turuqueira*; 1) the other, which was the first we saw, is named *Cayre*, 2) and the third *Ayay*. 3) There is a general resemblance among the natives of these three islands, as if they were of the same lineage. They do no harm to one another, but each and all of them wage war against the inhabitants of other neighboring islands, and for this purpose sometimes they go as far as a hundred and fifty leagues in their canoes, 4) which are a narrow kind of boats each made out of a single trunk of a tree. Their arms are arrows, in place of iron weapons, and as they have no iron, some of them point their arrows with a sharpened piece of tortoise-shell, and others make their arrow heads of fish spines, which are naturally barbed like coarse saws. These arms are dangerous weapons only to naked people like the Indians, causing death or severe injury, but to men of our nation they are not much to be feared. 5)

When the Caribbees take any boys as prisoners of war, they cut off their male organs, fatten them until they grow up to manhood and then,

---

some rambling notions of the origin of the Carib, derived from observations of the early students of the obscure relations of the American peoples. Larger inquiries and more scientific observations has since Irving's time been given to the subject, still without bringing the question to recognizable bearings. The craniology of the Caribs is scantily known, and there is much yet to be divulged. The race in its purity has long been extinct. Lucien de Rosny, in an anthropological study of the Antilles published by the French Society of Ethnology in 1886, has amassed considerable data for future deductions."

1) This was the island of Guadeloupe, named by Columbus *Nuestra Senora de la Guadalupe* in remembrance of the famous sanctuary of Our Lady of Guadeloupe, in the province of Extremadura, Spain.

2) This was the island of *Dominica*, so called by Columbus from having been discovered on a Sunday (*Dies Dominica*). It is 29 miles long and 13 miles in its greatest breadth, situated at 15°. 25' North latitude and 61°. 15' West from Greenwich observatory, in England. It has an area of 291 square miles.

3) This must have been the island now known as Martinique, though Dr. Chanca does not mention in his letter having been there. It is situated 30 miles South by West of the island of Dominica and 20 miles North from the island of St. Lucia.

4) That is 450 Spanish miles or about 376 English miles, which means as far as Puerto Rico, Santo Domingo and Cuba to the North, and Trinidad, Curaçao and the coast of South America to the South.

5) Dr. Chanca did not know at that date, that those arrow points of the Caribbees were poisoned with the juice of a plant, probably the inspissated sap of the manchineel-tree. The death afterwards of a Spanish sailor caused by the wound of one of those arrows, received in a fight with these Indians, and which penetrated through his buckler and strabbed him in the side, proved that that weapon was not so harmless.

when they wish to make a great feast, they kill and eat them up, for they say the flesh of boys and women is not good to eat. Three of those boys thus mutilated came fleeing to us, when we visited the houses. 1)

The difference between these Caribbees and the other Indians, with respect to dress, consists in wearing their hair very long, while the others have it clipt irregularly; also because they engrave their heads with inumerable cross-like marks and different devices, each according to his fancy; and they make those marks with sharpened bamboo-sticks. All of them, both the Caribbee and the other Indians, are beardless, so that it is a marvellous thing to find one of these men with a beard. The Caribbees, whom we have taken prisoners, have their eyes and eyebrows stained circularly around, which I think they do for ostentation and also because it gives them a ferocious appearance.

Here almost terminates the group of islands, which on the side toward Spain had not been seen before by the Admiral, 2) although we regard as a matter of certainty, that there is land more than forty leagues beyond

---

1) Herr Alexander von Humboldt, in his *Personal narrative of travels to the equinoctial regions of America*, speaking about the Caribbees, makes the following instructive observations: "Reproaches addressed to the natives on the abominable practice which we here discuss, produce no effect, it is as if a Brahmin, travelling in Europe, were to reproach us with the habit of feeding on the flesh of animals. In the eyes of the Indian of the Guaisia, the Chernvichaena was a being entirely different from himself; and one whom he thought it was no more unjust to kill, than the jaguars of the forest. It was merely from a sense of propriety that, whilst he remained in the mission, he would only eat the same food as the Fathers. The natives, if they return to their tribe (*irse al monte*), or find themselves pressed by hunger, soon resume their old habits of anthropophagy. And why should we be so much astonished at this inconstancy in the tribes of the Orinoco, when we are reminded, by terrible and wellascertained examples, of what has passed among civilized nations in times of great scarcity? In Egypt, in the thirteenth century, the habit of eating human flesh pervaded all classes of society; extraordinary snares were spread for physicians in particular. They were called to attend persons, who pretended to be sick, but who were only hungry; and it was not in order to be consulted, but devoured. An historian of great veracity, Abd-allatif, has related how a practice, which at first inspired dread and horror, soon occasioned not even the slightest surprise."

2) Dr. Chanca refers here to the island called by the aborigines *Borinquen*, which is the island we know to-day as Puerto Rico and named by Columbus „San Juan Bautista" (*St. John the Baptist*). The date of its discovery was Saturday, November 16, 1493. Here ended the Caribbee islands, the account of whose fierce and savage inhabitants was received with eager curiosity by the learned of Europe.

the southermost of these newly discovered islands. 1) We believe this to be the case because two days before we saw the first island, 2) we had observed some birds called "rabihorcados," which are marine birds of prey, that do not sit or sleep upon the water, making circumvolutions high up in the air at the close of evening, with the object of taking their reckoning of where they are and flying after that in a straight line towards land to sleep. 3) These birds could not have been going to spend the night at more than twelve or fifteen leagues' distance from where they were, because it was already late in the evening, and the direction they took in their flight was toward the South. From all this we concluded there was land in that direction still undiscovered; but we did not go in search of it because it would have taken us out of our intended route. I hope that in a few more voyages it will be discovered. 4)

The country is very remarkable, and contains a vast number of large rivers and extensive chains of mountains, with broad, open valleys, and the mountains are very high. It does not look as if the grass is ever out throughout the whole year. I do not think that they have any winter here, for at Christmas we found many bird-nests, some containing the young birds and the others the egg. No four-footed animal has ever been seen in this, nor in any of the other islands, except some dogs of various colors, as in our own country, but in shape and size like lap-dogs. Of wild, ferocious beasts, there are none. 5)

I came near forgetting another four-footed little animal, in the color of its hair, size, and fur, like a rabbit, but with long tail and feet similar to those of a rat. 6) These animals climb up the trees, and

---

1) It is truly admirable how nearly exact was this calculation of Dr. Chanca, for the comparatively large island of Trinidad, and the North coast of Venezuela, are about that distance from Martinique, the southernmost of those just discovered islands.

2) The island of Dominica.

3) They were frigate or man-o'-war birds (*Tachypetes aquila*), a peculiarity of which is that they persecute and compel the much larger marine birds common pelicans (*Policanus onocrotalus*) to throw up what they have swallowed, and eat it themselves.

4) And that land was in fact discovered, as predicted by the learned author of this important historical document, in the very next voyage of Columbus. On the 31st. day of July, 1498, he discovered the island of Trinidad, and caught a glipse of terra firma at the delta of the Orinoco river.

5) The cayman and the crocodile are the most dangerous animals found.

6) This animal is the *hutía* or *jutía*, as it is called in Spanish, a sort of mountain rat still plentiful in those islands. There are two distinct varieties: one, large in size, called *jutía conga* (*Capromys Fournieri*), and the other, small in size, named *jutía carabalí* (*Capromys Poeyi*).

many of our men, who have eaten them, say their taste is very good. 1)

There are many snakes, small in size, also lizards, but not so many, for the Indians consider them as great a luxury as we do pheasants. These lizards are of the same size as ours, but different in shape.

In a small adjacent island, close by a harbor which we named "Monte Cristo," where we stayed several days, 2) our men saw an enormous kind of lizard, which they said was as large around the body as a calf, and the tail shaped like a lance. 3) They often went out to kill it, but bulky as it was it disappeared in the thicket and got into the sea, so that they could not catch it.

There are, both in this and in the other islands, an infinite number of birds like those we have in our country, 4) and many others such as we had never seen. 5) No kind of domestic fowl has been found here, with the exception of some ducks in the houses of the island of Turuqueira. 6) Those ducks were in size larger than the ones we have in Spain, though smaller than geese, very pretty, with flat crest, and most of them as white as snow, but some also black.

Fish is abundant here, an article of food we were in great need, for our provision of meat was running short, and it is a singular kind of

---

1) The present poor country people of those islands roast and eat them the same as little pigs, and their taste is really good. During the recent struggle for independence in Cuba, the patriot soldiers were compelled, on account of the scarcity and poor quality of their armament, together with lack of ammunitions of war, to live in the woods, and there they killed almost all the jutías to provide themselves with food.

2) This small island is called now *Cabras* or Goat Island.

3) An alligator, which is the corrupted English word from the Spanish *el lagarto* (*Alligator lucius*).

4) The expeditionists had not yet had time to examine clocely all those birds, but they thought them to be falcons, royal herons (in Spanish called *garzas*), kites (which really were kestrels, and the name in Spanish is *cernicalos*), sandpipers, widgeons, quails, woodcocks, partridges, turtle-doves, nightingales, mocking-birds, goldfinches, thrushes, swallows, crows, screech-owls, and bats.

5) A few of those birds, the Spaniards hat not seen before, were: the *guaraguáo*, a bird of prey similar to tne sparrow-hawk; the turkey-buzzard (*cathartes aura*), which is called in Cuba *aura tiñosa*, in Mexico *zopilote*, in Central America *limpia-mundo*, and in Perú *gallinaza;* the *gallinuela*, very much like the snipe (*Scolopax gallinago*): the *flamenco* or *flamingo*, which is a corruption of that Spanish word; the *carpintero*, a species of woodpecker; the *judío* and the *totí*, two species of blackbirds, the one larger than the other, the *totí* resembling very closely the daw, the *mayito*, which is something like the chaffinch; the *cardenal*, a subfamily of the Frangillidae (*Cardinalis Virginianus*); the *mariposa* or butterflybird, on account of its beautiful colors; the *tomeguín*, etc., etc.

6) As already explained, the old island of Turuqueira is Guadeloupe.

fish, 1) more wholesome than those we have in Spain. The climate does not allow the fish to be kept from one day to another, for all animal food speedily becomes unwholesome on account of the great heat and dampness.

Large quantities of vegetables have been planted, and they certainly attain a more luxuriant growth here in eight days than they would in Spain in twenty.

We are frequently visited here by a great number of Indians accompanied by their *caciques*, 2) who are their captains or chiefs, and many women. They all come loaded with *ages*, 3) a sort of turnip, very excellent food, which they cook and prepare in various ways. This food is very nutritious, and has proved of the greatest benefit to us all after the privations we endured when at sea, which in truth were more severe than man ever suffered.

When these Indians wish to appear fulldressed, both men and women paint themselves, some black, others white and red, and different combinations of colors, in so many devices that the effect is very laughable; they also shave some parts of their heads, and in other parts of it wear long tufts of matted hair, which give them an indescribably ridiculous appearance. In short, whatever would be looked upon in our country as characteristic of a madman, is here regarded by the most prominent Indians as a mark of distinction.

The little time, that we have spent on land, has been so much occupied

---

1) Among those fishes not encountered in Spain I may mention *pargo*, *lebrancho*, *robalo*, *rabirrubia*, *bonaci*, *cabrilla*, *cherna*, *jurél*, *ronco*, *cajizote*, *mojarra*, *guavina*, *viajaca*, etc. There were also, as in Spain, salmon, salmet, sardine, shad. sea-bream, bonito, striped bass, common carp, flounder, perch, haddock, lobster, sea-crab, shrimp, oister, clam, etc.

2) The indigenous tribes of the great Antilles called their king or ruler *cacique*, and this word has been adopted in the Spanish language, like the other Indian words *hamaca*, *batéy*, *bohío*, *conuco*, *bojuco*, etc. In some cases the modern meaning of those words is different from what it formerly was. For instance: *cacique* is used now to sarcastically call the political boss of a village, town, city, district or province.

3) This farinaceous root is the *yuca*, called in English yucca or Adam's needle, also known as Barbadoes nut, a fibrous tuber, very esculent, of which there are in the West Indies two well known kinds, the sweet (*Yucca gloriosa*) and the sour (*Yucca filamentosa*), this last one being cathartic and somewhat poisonous. It contains a large quantity of starch, which is obtained from the juice of the grated yucca, and from the fibrous residue is prepared the *casabe* or cassava (a corruption of the Spanish word) in the shape of very large, round and thin sort of crackers, called in Spanish *tortas de casabe*. This kind of Indian bread is still made in Cuba, Puerto Rico, Santo Domingo, etc.

in seeking for a place to establish the settlement, 1) and in providing ourselves with things we needed, 2) that we have had little opportunity of becoming acquainted with the natural productions of the soil. In spite of this drawback, we have already seen many marvellous things. For instance: trees bearing wool, of a sufficiently fine quality (according to the opinion of those, who are acquainted with that industrial art) to be woven into good cloth. 3) And of this kind of trees there are so many, that we might load all our vessels with wool, though it is somewhat difficult to gather it because these trees are very thorny, but some means can easily be found to evercome that difficulty.

There are also cotton trees as large as peach trees, which all the year round produce cotton, and in abundance. 4)

We found other trees, which produce wax, as good both in color and smell as bees-wax, and equally useful for burning; indeed, with very little difference between the one and the other. 5)

There is a vast number of trees, which yield surprisingly fine turpentine. 6)

---

1) They found at last a convenient place for the purpose. It was on the shore of a good bay, on the North coast, on high ground, with two rivers of potable water near by, and the back part well closed by the thick growth of an impassable forest that protected it from being set on fire by the Indians on a night attack. There was commenced the building of the first Christian town of the New World, to which Columbus gave the very appropriate name ot Isabella, his great protectress. The ruins of the stone buildings in a solitary waste constitute today the relic of that historical spot.

2) The principal of those things needed were fresh vegetables and fish. The vegetable gardens planted by the expeditionists were speedily clothed in green, producing plentifully onions and pumpkins, radishes and beets. Sugar-cane, the first ever planted in American soil, and brought by those colonizers from the Canary Islands, had also been sown, and came up splendidly. Some corn was planted too, and grew luxuriantly.

3) The tree to which Dr. Chanca refers here is called *ceiba* in Spanish, *pojot* in the French West India islands, and "five-leaved silk-cotton-tree" in English (*Bombax ceiba*, Lin.). It grows to an immense size, is beautiful in appearance, and has its seeds enveloped in a cottony substance, light as feather, which fly in the air to a great distance.

4) Probably the species known now as Sea Island cotton, still to be found wild in some localities of Cuba, Puerto Rico and Santo Domingo. All varieties of *Gossypium* require a dry and sandy soil, and generally the plant flourishes most luxuriantly near the sea-coast.

5) This tree is the wax-palm (*Ceroxylon Andicola*), the stem of which is covered with a secretion consisting of two thirds resin and one third wax.

6) One of those trees, besides the many varieties of pine-trees (*genus Pinus*), was called by the native Indians *hobo* or *jobo* (*Spondias lutea* or *Décandrie pentagynie*), which is the "mombain" with yellow fruit of the French botanists, a bulky tree belonging to the Terebinthaceae family, very abundant in the Antilles and resembling some what the cedar.

Tar is found in abundance, of very good quality too. 1)

We discovered trees which, in my opinion, bear nutmegs, but at present without fruit on them, and I say so because the bark tastes and smells like nutmegs. 2)

I saw one root of ginger, which an Indian was carrying around his neck. 3)

There is aloes too, though not of the same kind that we are acquainted with in Spain, but nevertheless a species of aloes that we doctors use. 4)

A sort of cinnamon has likewise been found, but, to speak truthfully, it is noth of such a fine quality as the one we have in Spain; or, perhaps, this is so because now it is not the proper season to gather it, or the soil, in which it was found growing in this vicinity is not well adapted. 5)

We have also seen here some yellow mirabolans. 6) At this season they are lying under the trees, and as the ground is very damp they are all rotten, and have a very bitter taste, due, in my opinion, to their state of decomposition; but the flavor of those parts which in spite of that have remained sound, is the same as that of the genuine mirabolan.

There is, besides, very good kind of mastic. 7)

In our present position, we are in the neighborhood of many mines of gold, not any one of which, we are told, is more than twenty or twenty five leagues off. The Indians say that some of them are in Niti, a place in the possession of Caonabó, that Indian king, who killed the Christians; 8)

1) More correctly asphalt or mineral pitch, of which there are several lakes in the Antylles, notably the one in the island of Trinidad, near the village called La Brea. It is about 3 miles in circumference.

2) A species of *Myristica*, but certainly not the *Myristica moschata* of the Molucca islands. Probably it was the tree called by the native Indians *caumaná*, whose leaves have a smell like that of fennel, the bark has a sweet taste, and in general appearance resembles the nutmeg tree.

3) Truly this must have been the dry, wrinkled rhizome of the gingerplant (*Zinziber officinalis*), so abundant in Jamaica.

4) The species called Barbadoes aloes (*Aloes hepatica*), which is still considered of an inferior quality to *Aloes Socotrina*.

5) That was probably the wild American cinnamon (*Neetandra cinnamomoides*) or the white cinnamon of Winter (*Canella alba*).

6) They most likely were the fruit of the *Myrabolanus citrino* of Gartner.

7) A valuable resin exuding from the mastic-tree (*Pistacia lenticus*).

8) This Indian chief was a Caribbee by birth and ruled over the province of Hispaniola called by the aborigines *Mangana*, in which were the mountains named Cibao. He was the warrior, who killed the 38 men left by Columbus in that island on his first voyage of discovery to America.

other mines are located in another place called Cibao, which, if it please God, we shall see with our own eyes before many days have passed; indeed, we should go there at once, were it not because we have so many things to attend to that there are not enough men among us to do it at present. And this is in consequence of one third of our people having fallen sick within four or five days after we landed here, which misfortune I think has happened principally on account of the toil and privations of the journey, to which must be added the variableness of the climate; 1) but I trust in our Lord to be able to restore all the sick to health. 2)

None of the natives of all these islands we have visited possess any iron. They have, however, many implements, also hatchets and axes, all made of stone, which are so handsome and well finished that it is a wonder how they can contrive to make them without employing iron.

Their principal food consists of a sort of bread made of the root of a herb, half way between a tree and grass, 3) and the *age*, which I have already described as being like the turnip, and a very good food certainly it is. They use, to season it, a vegetable called *agi*, 4) which they also employ to give a sharp taste to the fish and such birds as they can manage to catch, of the infinite variety there are in this island, dishes all of them that they prepare in different ways.

They have, besides, a kind of grain, in appearance like hazelnuts, very good to eat. 5)

They eat all the snakes, lizards, spiders, and worms that they find

---

1) The climate suddenly changes in those West India islands from very hot and dry to comparatively cool and very damp, due to long-continued rain.

2) Columbus himself was also sick with malaria fever for several weeks, after having recovered a little from his dangerous malady, which I have ventured to diagnose as typhus or "ship fever" in my monograph on *The Medical History of Christopher Columbus*, read before the First Pan-American Medical Congress, and published in English in "The Journal of the American Medical Association" for May 5, 1894. It has also been published, in other languages.

3) I think Dr. Chanca alludes here to the maize or Indian corn (*Zea mays*), of which the aborigines of Hayti made a kind of bread.

4) Red pepper, called *chili* in Mexico (*Capsicum frutescens*).

5) It was not a grain, but the *palmiche* (in Spanish), which is the small nut of the royal palm-tree, growing in bunches like the fruit of the date palm. It is very much used in Cuba, Puerto Rico, Santo Domingo and the other West India islands to fatten pigs with. Very likely the Indians ate it as food, and from that fact Dr. Chanca got his notion of its being a grain. Really, that nut looks very much like a hazel-nut or *avellana*.

upon the ground, so that, according to my judgment, their beastiality is greater than that of any other beast on the face of the earth.

The Admiral had at one time determined to leave the search for the mines until he had first dispatched the ships, that were to return to Spain, on account of the great sickness, which had prevailed among our men, 1) but afterwards he resolved to send two detachments under the command of two captains, one to Cibao, 2) and the other to Niti, 3) places where, as I have already stated, Caonabó lived and ruled. These two detachments in effect departed, and one of them returned on the twentieth of the month, while the other did so on the following day. The party, that went to Cibao, saw gold in so many places, that one scarcely dares state the fact, for in truth they founded it in more than fifty brooks and rivers, as well as upon their banks; so that the captain said any body who wished to seek for gold throughout that province, would find as much as he wanted. He brought with him specimens from the different parts, that is to say, from the sand of the rivers and its banks. 4)

It is generally believed, that by digging as we know how, the gold will be found in greater compact masses, for the Indians neither know how to dig nor have they the means of digging the ground more than to a hand's depth.

The other captain, who went to the place called Niti, returned also with news of a great quantity of gold in three or four localities, of which he likewise brought specimens with him. 5)

---

1) The expeditionists in great number were suffering from malaria fevers, about one third of them, as Dr. Chanca states. That disease was in those days very little known, and much less its prevention and treatment. The miraculous *pulvis febrifugus orbis americani*, also called with the names of "The jesuits' powders" and "The countess's powders" (*los polvos de la condesa*), were not yet known to Europeans. The existence, and the wonderfully curative virtue, of the mysterious "quinquina" (a corruption of the indigenous Peruvian word *kina-kina*, which signifies the *bark par excellence*, and was the remedy that saved the lives of Charles II. of England, Louis XIV. of France, and Friedrich the Great of Germany, were then at that time only known to the aborigines of the undiscovered kingdom of Perú.

2) In the Lucayan language, that word meant "stone mountain."

3) The fertile valley afterward called by the Spaniards *la vega real.*

4) One of those specimens was a nugget that weighed nine ounces.

5) Those specimens of gold from the valley called Niti were fewer in number and of less value than the ones brought out from the mountains of Cibao. The captain of those two small detachments of Spanish soldiers were two brave young hidalgoes, one named Alonso de Ojeda, who started with only fifteen soldiers, and the other captain was Ginés de Gorbalán, who was sent back to Spain by Columbus right after his return from this expedition to Niti, as a witness of the marvelous richness of Hispaniola. He took away with him to Spain the large nugget of gold weighing nine ouuces.

Thus, surely, their Highnesses the King and Queen may henceforth regard themselves as the most prosperous and wealthy sovereigns on earth, because never yet, since the creation of this world, has such a thing been seen or read of. On the return of the ships on the next voyage, they certainly will be able to carry back such a quantity of gold as will fill with amazement all who hear of it.

Here I think I shall do well to break off my narrative. And I believe that those who do not know me, and hear of these things, that I relate to you, may consider me prolix and somewhat an exaggerator, but God is my witness that I have not exceeded by one iota the bounds of truth."

DIE ERSTEN LESEPROBEN IN DEN VEREINIGTEN STAATEN NORD-AMERIKAS; DIE DYER-TAFEL,

VON DR. ED. PERGENS, *Maeseyck* (*Belgien.*)

In den *Recherches sur l'acuité visuelle* 1906 Annales d'oculistique, Bnd. 135, pag. 402 war ich noch nicht in der Lage einzelne Détails über Dyer's Test-Types an zu geben und diese zu reproduziren.

Nach G. M. Gould, *The Discovery of Astigmatism and Eyestrain*, 1902, American Medicine, vol. IV, No. 16 pag. 618—622 hat Bumstead 1863, *Americ. Medic. Times*, vol. VII, pag. 203—205 Dyer's Test beschrieben. Bumstead's Artikel war mir leider nicht zugänglich. Ich selber sah Dyer's Sehproben zuerst zitirt von Sands, 1865, *Trans. Am. Ophth. Soc.*, Meeting 2, pag. 47.

Von Dyer's Proben wurden nur wenige Exemplare gedruckt und privatim verbreitet. Wie es mit den meisten Sehprobentafeln geschieht, wurden diese aufgeklebt, benutzt und nachdem sie zu schmutzig geworden waren, meistens weggeworfen und durch inzwischen von anderen Autoren erschienenen ersetzt; man dachte nicht daran, dass diese später ein historisches Interesse beanspruchen würden; wie die ersten Giraud-Teulon'schen Tafeln von 1862 ist die Dyer'sche nahezu unauffindbar.

Verschiedene meiner ophthalmologischen amerikanischen Freunde und Korrespondenten hatten sich viele Mühe gegeben, ein Exemplar aufzutreiben, aber ohne Resultat. Als ich die Hoffnung bereits aufgegeben hatte, kam ein sehr willkommenes Schreiben von Dr. Ch. Williams aus Boston, welcher meldete, dass er bei Dr. B. Joy Jeffries ein Exemplar vorgefunden hatte, es in natürlicher Grösse photographisch wiedergeben liess, und mir diese Reproduktion zusandte. Da kam mit gleicher Post ein Brief von Dr. B. Joy Jeffries, welcher unterstehende Daten über Dix' Messungen enthielt, und die Meldung, dass er nach Dr. Williams' Besuch ein zweites Exemplar von Dyer's Test-Types bei sich aufgefunden hatte, und mir eines für meine Bibliothek dedizirte. So befinde ich mich heute in der Lage Nachstehendes zu berichten, indem ich zu gleicher Zeit die Gelegenheit benutze, den Herren Kollegen, welche sich so viele Mühe gaben, meinen aufrichtigen Dank zu bezeugen.

In Europa war vor der Erfindung der Leseproben durch Küchler (1835—1843), sowie noch mehrere Jahre später, bei den Augenärzten verschieden grosser Druck im Gebrauch, welcher ein Jeder aus Büchern, Zeitungen etc, herausschnitt und je noch seiner Ansicht und nach dem

ihm vorliegenden Material zusammenstellte. Als Jaeger (1854) zuerst seiner Arbeit „über Staar und Staaroperationen" Sehproben beigegeben hatte, kam von diesen letzteren 1857 eine zweite Auflage als „Schriftscalen" heraus, einzeln käuflich und nicht wie die erste nur im Zusammenhang mit der Staarbrochure. 1858/59 studirte Dr. B. Joy Jeffries aus Boston in Wien bei Arlt und Jaeger und brachte dann die Jaeger'schen Schriftskalen mit nach Boston. Sein Vater Dr. John Jeffries, welcher 1827 in Boston das erste Augenhospital gründete, hatte u. a. als Schüler Dr. *John H. Dix* in die Augenheilkunde ausgebildet; Dr. Dix praktizirte dann auch viele Jahre als Augenarzt in Boston. Als nun B. Joy Jeffries ihm die Jaeger'schen Schriftscalen vorzeigte, machte Dix die Bemerkung, dass er selber schon seit vielen Jahren den Druck des *Boston Directory* bei der Messung der Sehschärfe benutzte. Das Boston Directory ist eine jährlich erscheinende Publikation mit Druck von sehr verschiedener Grösse. Dix stand demnach für Amerika auf einem Standpunkt zwischen J. Chevallier (1815), welcher verlangt, dass man von allgemein bekannten Drücktexten Gebrauch machen soll, und Küchler, welcher 1835 privatim, 1843 öffentlich, verschieden grosse Sehproben herausgab.

Es möge hier eine biographische Skizze von Ezra Dyer gegeben werden, grösstentheils nach der Beschreibung in den Transact. Americ. Ophth. Soc., vol. IV, pag. 407, wo auch sein Bildniss wiedergegeben wurde.

Ezra Dyer war 17 Oktober 1836 zu Boston, Mass., geboren, ward 1859 med. doctor und ging dann nach Europa. Nach dreimonatlicher Beschäftigung im Rotunda Hospital zu Dublin, ging er nach Bonn, erlernte die deutsche Sprache und kam nach Wien, wo er bei von Arlt Augenheilkunde studirte; für dieses Fach bekam er in Wien eine solche Sympathie, dass er den Entschluss fasste, sich ausschliesslich der Augenheilkunde zu widmen. Dyer blieb bis Herbst 1860 bei Arlt, ging dann mit einem Empfehlungsschreiben von Arlt zu von Graefe; freundlich aufgenommen, wurde Dyer dort Praktikant. Im Frühjahr 1861 verbrachte Dyer einige Monate in London am Moorfields' Hospital, besuchte in Paris Sichel und Desmarres, und kam nach Utrecht, wo er mehrere Wochen bei Donders und Snellen verblieb. Hier hörte er von den Sehproben mit Buchstaben unter einem Fünf-Minuten-Winkel gesehen, welche Donders angefertigt hatte, und von deren bevorstehender Verbesserung durch Snellen, welcher beabsichtigte, die Buchstaben in der Weise anzufertigen, dass sämmtliche Striche eine Minute breit erscheinen in der passenden Enfternung. Dyer wollte den Winter wieder in Berlin zubringen; die Kränklichkeit von Graefe's veranlasste ihn jedoch November 1861 heimwärts zu kehren. Dyer liess sich in Philadelphia nieder, wo er sich schnell eine bedeutende Privat- und Spitalpraxis erwarb. 1862 liess

er die unterstehende Sehprobentafel drucken, welche nicht in den Handel kam; er schenkte einige Exemplare seinen Freunden, unter welchen dasjenige, welches Dr. B. Joy Jeffries mir zusandte und welches über vierzig Jahre in seinen Untersuchungsräumen aufgehängt war. Dyer war einer der ersten amerikanischen Aerzte, welcher zylindrische Gläser verschrieb; er versuchte auch eine farbige Tafel herzustellen zur Untersuchung des Astigmatismus. In 1865 sprach er in der Americ. Ophth. Soc. über Asthenopie unabhängig von Hypermetropie, wogegen er Uebungen der Augen vorschlug, ein Verfahren in Amerika als „Dyerizing" bekannt. 1866 schrieb er über Bruch der Linse beim Erhängen. 1873 gab das Befinden eines Familienmitgliedes die Veranlassung, dass Dyer nach Pittsburgh übersiedelte, wo er ebenfalls eine gute Beschäftigung fand. Im Herbst 1879 glitt er aus und erlitt dabei eine Ruptur der Bänder am Kniegelenk; er hatte nachher nie mehr einen festen Gang. 1880 erlitt er einen Bruch des rechten Femurs mit Luxation des Hüftgelenkes; er war sechs Monate bettlägerig und blieb ziemlich schwach. Zwei Jahre später entstand ein Spinalleiden. Dyer zog 1883 nach Newport, R. I., in der Hoffnung, dass ein milderes Klima ihm Hülfe bringen würde. Und es trat ein besseres Befinden ein; 1884 demonstrirte er der Amer. Ophth. Soc. sein neues Perimeter. Im Winter 1886/7 wurde er schwächer, fröstelte und suchte Florida's wärmeres Klima auf; in St. Augustine angekommen, fühlte er sich schlechter und wünschte wieder heimwärts zu kehren. Auf dem Dampfer begab er sich zu Bett, konnte keine Nahrung bei sich behalten und verschied dort am 9 Februar 1887.

Dyer's Lesetafel war mir, ausserhalb den obengenannten Zitaten, noch durch J. Green, 1903, Trans. Am. Ophth. Soc., Meeting 39, vol. X, pag. 19* uud Ibid. 1905, Meeting 41, vol. X, pag. 647 bekannt. Green gab darin an, dass Dyer's Tafel einige Monate vor Snellen's Letterproeven gedruckt war, und dass Dyer ihm selber mitgetheilt hatte, dass er die Idee in Utrecht empfangen hatte. Green giebt ferner an, dass Dyer's Tafel aus zwei Arten von Buchstaben besteht, erstens solchen, die in Amerika „gothic" genannt werden, was mit unserer **ANTIQUA** übereinstimmt, dann der andere Theil, welcher als AEGYPTISCHE Buchstaben bekannt ist. Dyer's Tafel misst 65 × 33 Centimeter.

Wenn man beistehende Tafel betrachtet so fällt dabei auf 1⁰. die Reihenfolge, welche hier für C, LXXX, LX, L, XL, XXX und XX Fuss eingerichtet ist.

2⁰. Auch für grössere Buchstaben hat Dyer sich nicht mit einer einzigen begnügt, sondern sofort vier genommen.

3⁰. Der Gebrauch der Striche von einer Minute ist in consequenter Weise durchgeführt; so hat das **A** einen Horizontalstrich von einer

Minute, während Snellen (1862) für diesen Strich ausnahmsweise eine halbe Minute hat.

B H L N C

E J V I D LXXX

L U T I Z H X LX

J D N P E M V I L

T P Z L X B H F XL

F L D N J U H E I XXX

P B A H J X L I T M Y XX

Dyer's Test (1862), 1/7 der natürl. Grösse. Die römischen Ziffern geben die Distanz der Originalien in Fuss.

4°. Die Mischung von antiqua- und aegyptischen Buchstaben ist keine sehr glückliche, um so mehr als dadurch eine unmögliche hybride Form hervorgerufen wurde für das F, am Schluss der Zeile XL, und am Anfang der Zeile XXX. Hier ist das F unten und an unserer linken oben aegyptisch, während an unserer rechten oben und in der Mitte das F eine antiqua-Form besitzt.

Von den Buchstaben des Alphabets hat Dyer nicht gebraucht: C, G, K, O, Q, R, S, W. Man darf hierin den Beweis sehen, dass Dyer nicht einfach das in Utrecht Gehörte ausführte, sondern dass er den Werth der Buchstaben persönlich anders schätzte. So findet man bei Snellen (1862) ausgeschlossen: I, J, M, Q, W, X; man sieht dass beide nur in der Exclusion von Q und W übereinstimmen. Dyer scheint schon geahnt zu haben, dass das Erkennen der Oeffnung von C, G gegenüber O, nicht mit der Messung der anderen Buchstaben übereinstimmte; die Exklusion des S als schwer zu erkennender Buchstabe ist ganz rationell. Auch die Reihenfolge der Grösse ist bei Dyer etwas anders; die Dimension für 200 Fuss Distanz führt Dyer nicht; die Snellen'sche Reihenfolge ist CC, C, LXX, L, XL, XXX, XX; demnach von der oben angegebenen Dyer'schen theilweise verschieden. Dyer's Tafel enthält 52 einzelne Buchstaben, welche nebenstehend angedeutet werden; die begleitende Ziffer bedeutet wie oft der Buchstabe vorkommt: A1; B3; D3; E3; F2; H5; I5; J4; L5; M2; N3; P3; T3; U2; V2; X3; Y1; Z2. Nach der Frequenz geordnet erscheinen HIL 5 mal; J 4 mal; B, D, E, N, P, T, X 3 mal; F, M, U, V, Z 2 mal; AY 1 mal. Von diesen 18 Buchstabenformen hat Dyer 11 Formen als Antiqua abgebildet: A, H, M, N, P, T, U, V, X, Y, Z;

6 Formen als aegyptische: B, D, E, I, J, L; 1 Form Hybride: F. Warum hat Dyer einzelne Buchstaben in der einen Form ausgeführt, andere in der anderen? Sicher hatte er einen Zweck dabei; dass er nicht einfach nach vorhandenen Mustern arbeitete, beweist das hybride F. Ich glaube, dass Dyer die am leichtesten erkennbaren Buchstaben, durch die aegyptische Form erschweren wollte, was thatsächlich bei E, I, J, L geschieht; bei B, ein schwerer zu erkennenen Buchstabe, hätten die Apices wegbleiben können, wie es für P geschah; hier denke ich, dass die Verwechselung, welche hei den Prüfungen häufig zwischen B und E vorkommt, die Ursache dieser Form von B sein kann; auch erschweren die Apices das Erkennen von B nicht, und für D erleichtern sie die Unterscheidung vom O, welch Letzeres bei Dyer jedoch nicht vorkommt. Für die Antiqua-Buchstaben sind jedoch auch leicht erkennbare Formen konstruirt H, T, U, welche in aegyptischer Form schwerer zu erkennen wären; damals kannte man den Unterschied noch weniger als jetzt. Unsere Messungen von Dyer's Buchstaben ergaben die in der Tabelle angegebenen Daten.

Für die Entfernung	Höhe der Buchstaben mm.	Breite des Striches mm.	Breite der Buchstaben, topographisch nach der Tafel; in mm.
C	43	8,5—9	43 35 43 35
LXXX	33,5	6,5	34 26 34 20 34
LX	25,5	5	25; 20; 25; 15,5; 25,5; 20; 25,5
L	21,3	4,5	von 12,75 bis 22 mm.
XL	17,2	3,6	von 14,3 bis 17,8 mm.
XXX	13,5	2,75	von 8 bis 14 mm.
XX	9	2,1	von 6 bis 9,5 mm.

Man wird bemerken, dass Dyer's Buchstaben und die korrespondirenden Snellen'schen nicht die nähmliche Höhe besitzen; Snellen's Buchstaben sind für Entfernungen in Pariser Fuss (32,484 cm.), Dyer's Buchstaben für den englischen Fuss (30,479 cm.) berechnet; letztere müssen daher etwas kleiner ausfallen.

Green's Test (1866—68) scheint dann in Amerika mehr in Gebrauch gekommen zu sein, daneben die europäischen Sorten; allmählich entstand dann eine enorme Anzahl von Sehproben, welche anderswo beschrieben werden.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. HISTOIRE DE LA MEDECINE.

PSEUDO-HISTORIK!

Promenade d'un Médecin à travers l'Histoire. Par le Dr. J. BARRAUD Paris 1906. (*T. R. de Rudeval Éd.*) v. NAEGELI-ÅKERBLOM, Privat-Docent, Genf.

In den letzten Jahren beschäftigen sich die Aerzte immer mehr mit *Geschichte der Medicin, medizinischer Geschichte*, mit *Diagnosen der Krankheiten längst verstorbener Fürsten auf Grund der Angaben von Geschichtsschreibern*, denen leider nicht immer Glauben geschenkt werden darf. Einfache „*Promenades*" (Spaziergänge) eines Arztes in der Geschichte werden zu einer „*Bummelei*", wenn man sich auf oberflächliche Schwätzerei eines beliebigen Romantikers stützt, ohne irgend etwas von der Zeitgeschichte, der Cultur des Volkes zu wissen, zu welchem ein Fürst gehörte, ohne den Wert des eventuellen Autors schätzen zu können. Die Zeiten, wo jede logische, physiologische Erklärung eines Neuerers einfach dadurch widerlegt wurde, dass man sagte: „Galen sagt das Gegenteil, also tritt man nicht auf Discussion ein," sollten verschwunden sein, sind es aber nicht.

Wenn ein Autor, auch ein Arzt, Feuilletonartikel schreiben will, mit voller Unterschrift, so sagt niemand etwas dagegen; denn das ist ja sein volles Recht. Behauptet er aber in der Vorrede, das dem berühmten Cabanès gewidmete Opus zeige, dass des Mediciners Auge wie mit X Strahlen alles durchblicke, so darf man mit historischer Lupe die Angaben betrachten.

Wenn Barraud das erste Kapitel, *Saint-Hilairs, Evêque de Poitiers* (303—372) betitelt („*Nous* avons écrit ce chapitre en souvenir des bons moments passés à Poitiers"), so gibt er grossmütig dem H. Hilarius 6 Jahre zu seinem Leben († 366). Leider vermischt er auch die Religionsdiscussionen dieses St. Hilarius (v. Poitiers!) mit Constantinus, römischem Kaiser, mit den Meinungsverschiedenheiten, *die der 401 geborene Hilarius der Heilige, seit 429 Bischof von Arles, mit Leo dem Grossen* (I) *Papst hatte.* Sein (S. 21 bei Barraud) Tod 372 wird mit Recht als telepathisch vorgezeigt, da der Bischof 6 Jahre *vorher* tot war! Sechs *Jahre nach dem Tode denselben vorherzusagen* dazu braucht es Heilige — oder gewisse Geschichtsforscher!!

Kapitel II. *La Prostitution au Temps d'Isabeau de Bavière.*

Der Titel sagt wiederum, was das böse Deutschland verübt hat. Isabeau von Bayern hat den Krieg mit England fortgeführt, ihren Mann wahnsinnig gemacht, weil sie ihn mit seinem, ihr gleichaltrigen Bruder, dem Herzog von Orléans, betrog u. s. w.

Die *Gewährsmänner* Dr. Barrauds sind Brantôme (1527—1614), *der eine*

sehr pikannte und amusante Chronique scandaleuse mit Berücksichtigung *der Ahnen schrieb,* und Balzac, der cca *1830* seine „*Contes drôlatiques*" veröffentlichte! Die Authenticität der Angaben entspricht natürlich den Opern „la Grandduchesse de Gerolstein", oder der „Belle Hélène". Jemand, der (S. 39 v. Barraud) ein „portrait admirable" des Prinzen von Orléans von *Balzac* anführt, ist nicht als historisch dokumentirt zu betrachten. Die „schöne, junge Herzogin Valentine v. Mailand", war 5 Jahre *älter* als der Herzog v. Orléans. (Trotz S. 38 v. Barraud). Seite 39—40 lässt Barraud „*Isabella 14 jährig*" *sein,* „als sie Karl VI heiratete." Sie war beinahe 16 jährig, 2 Jahre älter als der beinahe gleichaltrige Herzog v. Orléans, (geb. 1371, verm. 1389 mit Valentine Galeazzo geb. 1366!). Barraud schreibt (Pag. 43):

„Lorsque Isabeau de Bavière eut fait son entrée à Paris, lors de son mariage, entrée magnifique où fut étalé un luxe extravagant, la Cour se rendit, le 2 mai 1389, à l'abbaye de St. Denis." Dann war also Isabeau 20 jährig!!

Die *Unsittlichkeit* war allgemein, wenn man *Natürlichkeit* darunter versteht. Damals badeten beide Geschlechter nackt miteinander im gleichen Bade, wie heute noch die Japaner. Et caeteris paribus! Dass heute der von Amerika importierte „Cake-Walk", der Pariser — Tunesische „Danse du Ventre" den mittelalterlichen Tänzen vollkommen gleichwertig sind, dafür haben wir genug Beweise in Abbildungen!

Die Unsittlichkeit in den Klöstern sagt uns nichts weiteres; altbekannte Sachen in alter Form.

„Rabelais Hygiéniste et Thérapeute" ist dem Medicohistoriker wohlbekannt. Wenn S. 87 angemerkt wird, Rabelais hätte die Vaginaluntersuchung gekannt, so kennt man viel aeltere Skulpturen (so in Breslau), wo eine Hebamme die Sache sehr genau ausführt.

„Quelques mots sur François II" p. 99—111 sagen uns gar nichts Neues, im Gegenteil. Denn dem Autor entgeht vollkommen, dass Potiquet schon 1894 (maladie et mort de François II, Paris) nachgewiesen hat, dass Franz II von Kindheit an eine Ohreiterung hatte *in Folge adenoïder Wucherungen.* (Siehe Berichte der venetianischen Gesandten, wo wir die typische Krankengeschichte und Symptomatologie eines an Adenoïden Leidenden finden). Die moderne Therapie ist nicht (S. 110) „impuissante", machtlos, gegenüber Gehirnabscessen nach Otitis, im Gegenteil hat die Otiatrie gerade auf diesem Gebiete Enormes geleistet!

Seite 115—37. „La Petite Vérole d'Elisabet de France Reine d'Espagne." S. 116. Zuerst verlobt mit dem aeltern Sohne Heinrich VIII von England, sah sie ihren Verlobten vor der Hochzeit sterben. Eduard VI war der *einzige* verlobungsfähige Sohn Heinrichs, und seine sogenannte Braut bei seinem Tode 8 jährig! Von der *Liebe* zwischen Elisabeth und ihrem Stiefsohne Don Carlos zu sprechen, zu sagen „ist sie wirklich die Heroin von Schillers Drama gewesen", (S 134) ist wirklich überflüssig, denn auch Schillers „Don Carlos" ist ja nur eine poëtische Fiction. Ob sie „wahrscheinlich" phthisisch gewesen ei, ist problematisch. Jedenfalls erfahren wir bei Barraud nichts.

Une visite à la „Cour des Miracles" S. 141—51 ist als Feuilletonartikel ganz leserlich. Wer „Notre-Dame" von Victor Hugo gelesen, erfährt nichts Neues. „La naissance d'un Roi" (Ludwig XIII) ist die Wiedergabe des Berichtes einer Hebamme gedruckt 1626, mit Schilderung der Reliquien die aufgestellt wurden etc. Schilderung des Neugeborenen.

„Christine de Suède et Bourdelot" S. 177—201 zeigen, dass ein *oberflächlicher Autor oberflächlich consultiert, gar nicht controliert, den Excerpisten dazu verleitet, vollkommen unwahre Geschichte zu schreiben. Solche Arbeiten sind nachher vollkommen unbrauchbar.* Wenn Barraud beweisen will, dass Christine von Schweden unzurechnungsfähig war, schlecht geleitet von dem französischen *Charlatan* Bourdelot, so muss man ihm Recht geben. Ob sie Hermaphrodit war, ist *schwer* zu *beweisen* und zu *widerlegen.*

Jedenfalls muss man von Beginn an gegen die Ansicht protestieren, dass *Arvède Barine,* der Autor von „Princesses et grandes dames", der für seine „Portraits de femmes" von der „*Académie française*" preisgekrönt wurde, als Autorität in historischer Beziehung ernst zu nehmen sei!

Herr *Barine,* der sehr viel in Geschichte, medicinischer Geschichte, Culturgeschichte herumpfuscht (oder „pfuschte"?) hat ja auch Goethes Mutter verewigt (Bourgeois et Gens de peu; la Famille Goethe" p. 63—128) und da lässt er Göthe sagen:

„Je tiens de mon père la stature, la conduite grave, de ma mère l'enjouement et le goût des contes".

Wie anders würde dem Fransosen eine richtige Uebersetzung von Goethes neckischer *Xenie* erscheinen;

„Vom Vater hab' ich die Statur
Des Lebens ernstes Führen,
Vom Mütterchen die Frohnatur
Und Lust zu fabulieren.
Urahnherr war der Schönsten hold,
Das spuckt so hin und wieder,
Urahnfrau liebte Schmuck und Gold
Das zuckt wohl durch die Glieder." u.s.w.

Barine findet auch (pag. 85 seines Buches „Bourgeois d'autrefois)" die Autoren wüssten nicht genau, ob *Molken* „ein erfrischender Thee (tisane) oder ein Schönheitsmittel seien, wenn nicht gar ein Käse!"

Gestützt auf diesen Autor nun macht Barraud eine prächtige Schilderung von Schweden im Gegensatz zu Christine. Christine „eine Königin würdig in Versailles zu thronen, welche die Gemälde, Statuen, Medaillen, den Königlichen Luxus und Prunk liebt, die verschiedene Sprachen beherrscht" muss sich mit einem „wilden, nebligen, unfruchtbaren, kalten Lande" begnügen, „das von den halbwilden (à peine dégrossis) Nachkommen der Hunnen oder Wisigoten" bewohnt wurde. (Ethnographisch ist diese Descendenztheorie höchst interessant). Ich kann ihr nur die Merkwürdigkeit zur Seite stellen, welche sich in einer Reisebeschreibung eines Franzosen des XVIII Jahrhunderts findet. „En allant vers Hambourg, on traverse un pays aride, appelé

la „Lüneburger Heide", peuplé par des nains sauvages, appelés Heidschnucks. Die unschuldigen Zwergschafe der Lüneburger Heide wurden so für den Pariser zu centralafrikanischen Pygmäen umgestempelt!)

Und so war denn „in Schweden die Unwissenheit beinahe absolut: „Die Bürgerschaft war nicht reich genug um zu lernen, und hatte auch gar kein Bedürfniss darnach, der Adel hier wie anderwärts betrachtete den Unterricht mit Verachtung. Eine einzige Schule (École) existierte in Upsala, und welche Schule? So hatte lange Zeit die medicinische Facultät in Upsala nur einen Professor, der für die Anzahl der Schüler vollkommen genügte.

Die Herrenhäuser, aus Holz und Lehm gebaut, weiss getüncht, enthielten mit der Axt hergestellte Möbel, beim Essen wurden Tücher über die Tische gespannt, damit keine Spinnen in die Gerichte fielen, das Hauptvergnügen waren Trinkgelage, bei denen man sich schliesslich die Gläser an den Kopf warf und am Boden herumbalgte. Dasselbe Schauspiel am Hofe wie in der Winkelkneipe. Auch Bischöfe nahmen an den Gelagen teil. 1) (Barraud, S. 186—88 nach Barine)."

Man könnte wirklich Mitleid mit Christine haben, wenn nur der 100e. Teil dieser Schilderung wahr wäre.

Aber, wie hätte in einem solchen Lande Gustav Adolf ein Heer aufstellen können, welches sich durch seine Manneszucht im Beginn des dreissigjährigen Krieges vorteilhaft auszeichnete, selbst vor den französischen Truppen; wie hätten die, dem angeblich „unwissenden", schwedischen Adel entsprungenen schwedischen Heerführer und Politiker, Oxenstierna, Horn, Banér, Torstenson, Wrangel, Admiral Fleming u. s. w. erfolgreich mit dem schlauen Richelieu es in Politik aufnehmen können? Das kleine, von „Halbwilden" bewohnte Land Schweden war in ganz andern Verhältnissen, als man glauben machen will.

1636 wurde der Postdienst genau reguliert, Boten waren vereidigte Hofbauern, *die lesen* und *schreiben* können mussten. 1638 werden in Stockholm ein Stadtarzt, in Ostergötland ein Provinzial-Arzt ernannt, in jeder Stadt bestanden Apotheken mit genauer Kontrole, *bestimmter Taxe!* 1640 wurden *Waisenhäuser* und *Invalidenhäuser* eingerichtet, also *ein Jahr bevor dies* in Frankreich geschah!

1637 waren in Upsala 1000 Studenten! 1630 hatte Gustav Adolf das Gymnasium zu Dorpat gegründet, 1632 zur Universität erhoben. 1640 wurde die Universität in Åbo eröffnet, welche 1641 an die 300 Studenten mit 11 Professoren zählte. Dass dies nicht Folge der Bildung der „Halbwilden" im 30jährigen Kriege war, können wir daraus ersehen, dass 1623 ein Gymnasium in Vesterås, 1626 in Strengnäs errichtet wurde, denen solche in Skara, Vexjö, Stockholm und Viborg folgten. Um 1630 schrieb der Reichshistoriograph *Buraeus* sogar in Norrland, der damals nördlichsten Provinz Schweden, könne jedermann lesen. Ob der französische Bauer vor der Revolution ebensoviel wusste?

Dabei bestanden Waffenfabriken, Geschützgiessereien, schon zu Gustaf Adolfs Zeiten eine *Papierfabrik* in Upsala, Tuchfabriken. Und Oxenstjerna führte die Lederindustrie aus Russland ein, die Leineweberei aus Deutschland.

Eisen- und Stahldrahtziehereien bestanden schon längst, eine Glasfabrick seit 1641, also alles als Christine minderjährig war! 1640 führte das *unfruchtbare* Land 127,000 Tonnen aus, und zwar meistens Getreide!

Das Einzige, und doch das Wichtigste, was in Christinens Geschichte zu erzählen wichtig wäre, übersieht Barraud vollkommen. Es ist nämlich, dass, hauptsächlich durch französischen Einfluss, Christine sich heimlich zum Katholizismus bekehrte, was sie in Widerspruch mit dem ganzen Lande brachte! Nicht umsonst war Bourdelot von Papst Urban VIII mit einer Pfründe versehen worden, und von Mazarin empfohlen!

Von Interesse für den Medicohistoriker ist vielleicht „Un Apothicaire au temps du Grand-Roi", eine feuilletonistische Beschreibung des Lebenslaufes eines Apothekerlehrlings des XVII Jahrhunderts. (S. 178—205). „De quoi est mort Mozart" das Schlusskapitel des Buches zeigt höchstens, dass es schwierig oder leicht ist, aus beliebigen Lebensbeschreibungen ein Bild der Krankengeschichte und der letzten Krankheit irgend einer Berühmtheit zu entwerfen. Seite 243 finden wir den „deutschen Arzt" dessen Nationalität unzweifelhaft ist, aber dessen Wissen bedeutend unter demjenigen der französischer Kollegen steht, und der für den Durst „Rhabarber und Wein verschreibt." Natürlich stirbt Mozarts Mutter und zwar wahrscheinlich an Herzkrankheit! Heute stirbt in den meisten französischen Tageszeitungen jeder hervorragende Persönlichkeit an „Rupture d'anérvysme", seit Gambettas Zeit. Mozart selbst stirbt S. 255 an Nephritis, da er rasch abgemagert war, Erstickungsanfälle, Ohnmachten hatte, und in den letzten Tagen Hände und Füsse anschwollen, eine Art Paralyse sich zeigte. Als Kind, 6 jährig, hatte er Scarlatina gehabt! Aber, bis zu seiner letzten Krankheit, kein Anzeichen von Nephritis? Die Diagnose scheint mir vorläufig sehr unsicher.

Es ist meines Erachtens sehr bedauerlich, wenn talentvolle Mediciner, wie Barraud, medicohistorische Titel für ihre Arbeiten verwenden. Denn für den Forscher ist es oft schwierig, sogar grobe Fehler zu entdecken, und leider haben sehr viele Autoren einen unverdienten historischen Nimbus, weil eine Arbeit von irgend einem Institute preisgekrönt wurde. Gerade die „Académie Française" prämirt vollkommen gehaltlose Arbeiten, gestützt auf Empfehlung irgend eines Mitgliedes. Obgleich folgender Passus keinem historischen Werke entstammt, möchte ich ihn doch tiefer hängen:

In seinem Roman, „Les Justes", von der Académie Française gekrönt, mit dem Monthyonpreise ausgezeichnet, (dem *Tugendpreise*) in IV. Auflage 1899 schreibt ein Herr Champol pag. 48.

„*Nul ne personnifiait mieux cette dualité de la brute et du doux poète qui constitue l'Allemand!*"

Und so möchte ich jeden Medicohistoriker warnen, eine Arbeit als Quelle zu benützen, die sich auf nationalistisch preisgekrönte Autoren beruft.

ALLEMAGNE.

H. Magnus. *Paracelsus, der Ueberarzt.* Eine Kritische Studie. (Paracelse, le sur-médecin; étude critique) 1906. (*Abhandl. zur Geschichte der Mediz., von Magnus, Neuburger und Sudhoff.* Heft XVI. 15 pp. Breslau, J. Kern.)

Paracelse ne fut pas apprécié uniformément; dans les derniers temps l'encens ne lui fit pas défaut. Magnus veut préciser la position que Paracelse doit occuper, d'après l'examen critique objectif de ses oeuvres et d'après la part qu'il prit au mouvement scientifique de son époque. Nous pouvons résumer l'appréciation de Magnus dans les phrases suivantes. Paracelse reconnut les défauts capitaux de la médecine d'alors, la non-observation de la nature, l'étude des livres avec les idées spéculatives; il se crut le réformateur et méprisa les anciens, connus alors surtout par des traductions faites sur des textes arabes corrompus; il voulut tenir un compte exclusif de ce qu'enseigne la nature; mais ici il dévia et prit une nature artificielle; il imagina l'archée, la signature des drogues d'origine végétale, la trinité des éléments et crut déduire tout cela de son observation de la nature; en réalité c'étaient des spéculations scholastiques; il crut que les écrits anciens ne contenaient que des absurdités, causes de l'état médiocre de la médecine d'alors; en réalité la théosophie scholastique en portait la responsabilité; au lieu d'étudier l'anatomie il enseigne que comme la Divinité le corps possède sa Trinité: soufre, mercure, sel; la génération, la digestion et la nutrition sont tout à fait fantaisistes; il en arrive à mépriser les symptomes diagnostiques. En un mot Paracelse connut le mauvais état de la médecine et des sciences de son époque, mais il ne parvint pas à en connaître les vraies causes; sa haine aveugle contre tout ce qui exista produisit chez lui une tendance à tout détruire; mais il ne put le remplacer par des idées meilleures. On ne peut, dit Magnus, le mettre en rapport avec les méthodes modernes, sauf pour sa conception de considérer la vie organique au point de vue chimique; pour cette partie il est le réformateur, quoique les spéculations ne manquent pas. La sympathie qu'on éprouve pour Paracelse n'est pas due à ses conceptions médicales; c'est celle qu'on éprouve pour celui qui lutte contre les limites qui sont tracées autour des connaissances à une époque donnée.

Pergens.

Geschichte der Medicin und der Krankheiten, unter Mitwirkung der Herren Privat-Docenten DDr. Von Györy (Budapest), Strunz (Brünn) und A. Fonahn (Kristiania) sowie der Herren DDr. J. Bloch, Paul Diergart, J. Leist, G. Mamlock, H. Michel, J. Preuss (Berlin), Johann Lachs (Krakau), bearbeitet von Prof. Dr. J. Pagel in Berlin.

La rédaction de notre Revue a reçu par les soins bienveillants de notre collaborateur M. le professeur Pagel, un exemplaire tiré à part de l'aperçu bibliographique qui porte le titre ci-dessus, et qui a paru dans le *Jahrbericht der gesammten Medicin* de Virchow, Bd. I, 1905.

Ce travail se recommande tout seul. Cette nomenclature bibliographique ne remplit pas moins de 80 pages, ce qui certes donne une idée de l'activité productive qui règne actuellement dans le domaine de la médecine historique. Tous ceux qui étudient l'histoire souscriront aux remerciements que nous adressons à notre collègue Pagel et à son consciencieux état-major pour le travail aussi utile que fastidieux à exécuter que nous leur devons.

v. L.

SIMON, MAX, Dr. med., *Sieben Bücher Anatomie des Galen.* Ἀνατομικῶν ἐγχειρήσεων βιβλίον θ—ιε.

Zum ersten Male veröffentlicht nach den Handschriften einer arabischen Uebersetzung des 9. Jahrhunderts n. Chr., ins Deutsche übertragen und kommentiert. Band I. Arabischer Text. Einleitung zum Sprachgebrauch, Glossar. Mit 2 Facsimile Tafeln. LXXXI, 362 pp. in gr. 8o. Band II. Deutscher Text, Kommentar, Einleitung zur Anatomie des Galen. Sach- und Namenregister. LXVIII. 366 pp. in 8o. Leipzig 1906. J. C. Hinrichs'sche Verlagsbuchhandlung. Preis: M. 45; gebunden M. 52; einzeln: Bd. I. M. 27; geb. M. 30,50; Bd. II. M. 24; geb. M. 27,50.

Wiederum hat Referent die grosse Freude, eine dem Umfang und Inhalt nach gleich ausgezeichnete, historisch-medizinische Erscheinung aus dem bekannten Verlage an dieser Stelle anzuzeigen, dem wir nun innerhalb der letzten drei Jahre drei hochwichtige Publikationen verdanken: von Küchler über assyrisch-babylonische Medizin, (1904) von G. A. Reisner den Hearst Papyrus aus ägyptischer Medizin (1905), endlich das vorliegende, jüngste und monumentale Werk von Max Simon, das uns teils in die antike, teils in die arabische Medizin führt. Der Autor ist uns nicht ganz unbekannt. Er hat bereits 1903 seine Visitenkarte in den Kreisen der Medizingeschichtsvertreter und Aerzte abgegeben und zwar als Kritiker der bekannten Publikation von *P. de Koning* über drei Texte aus der arabischen Anatomie (Leiden 1903). Aus der in der Deutschen Medizinischen Wochenschaft (No. 32 um 6. August p. 575) veröffentlichten Kritik leuchtete sofort jedem Kundigen ein, dass Max Simon kein Unberufener auf dem betreffenden Felde ist. Dass er mit so grossen Entwürfen und Plänen sich trug, deren Frucht wir in vorliegenden zwei Bänden bewundern dürfen, ja vielleicht damals schon stark über die Vorbereitungsarbeiten hinausgelangt war, konnte man nicht ahnen, und der Verf. selbst hat es damals noch weise und bescheiden verschwiegen. Nun haben wir diese grosse Arbeit vor uns, und Ref. darf angesichts ihrer ausrufen: Obstupui. Es ist eine imponierende und vollendete Leistung, auf dem speziellen Gebiet der Galenforschung jedenfalls die beste, umfassendste und gelungenste, die uns das letzte Jahrzehnt gebracht hat. So sehr wir auch glauben durften, über Galen als Anatomen vollständig unterrichtet zu sein — dass das doch nicht genügend der Fall war, und dass wir nicht in allen Punkten klar gesehen haben, zeigt uns Simons fruchtbare Arbeit nur zu deutlich. Simon, in der Schule von Georg Hoffmann und Mark Lidzbarski zu einem tüchtigen Arabisten herangebildet, und bei dem unvergesslichen Karl

Weigert medizinisch geschult, hat den glücklichen Gedanken gehabt und durchführen können, die noch erhaltenen arabischen Versionen von Galens in der Ueberschrift genannten anatomischen Büchern zur Ergänzung der verloren gegangenen griechischen Teile heranzuziehen. Nun ist der Bau vollständig rekonstruiert und das Material zu einer wirklich zuverlässigen und erschöpfenden Würdigung von Galens anatomischen Leistungen herbeigeschafft und liegt uns so vor, dass auch der des Arabischen Unkundige sich davon ein treues Bild machen kann. Zu der letzten Kategorie der Anarabisten gehört Ref. leider, und er muss um Verzeihung bitten, dass er es wagt, hier ein Werk anzuzeigen, dessen erster Band sich seiner Lektüre so gut wie gänzlich entzieht, bis auf die bibliographische Einleitung, in welcher S. genaue Auskunft über seine Quellen, die Londoner und Oxforder Handschriften erteilt, (p. IX—XV). Er muss daher für die übrigen Teile, die einleitenden Erörterungen über den Sprachgebrauch (p. XVII—XLIV), zur Charakteristik der arabischen Uebersetzung (p. XLIX), endlich über den Text selbst, zu welchem p. L—LXXX der noch im griechischen Original erhaltene Abschnitt juxtapponiert ist, und über das angefügte arabisch-griechisch-deutsche Glossar (p. 333—362), sowie über die beiden Facsimiletafeln einem Arabisten von Fach, vielleicht dem Kollegen de Koning das Wort nolens volens überlassen. Desto mehr darf Band II das Urteil des Ref. beanspruchen, weil mit diesem Band II ein kostbarer, für die Geschichte der med. Pragmatik ein Beitrag allerersten Ranges geliefert worden ist. Die Art, wie sich in der Einleitung der Herausgeber über die Anatomie des Galen verbreitet, über Galens Bedeutung als Prosektor, Vivisektor und Experimentator, als Theoretiker und Praktiker der Anatomie, über den Stand der anatomische Kenntnisse bei Galen, dessen Zeitgenossen, Vorgängern und Nachfolgern (p. V—LII) ist eine von so gründlicher und tiefer Kenntnis zeugende, die Darstellung enthält soviele neue Gesichtspunkte und ist so eigenartig, dass sie für dieses spezielle Kapitel des Galenforschung als sensationell zu bezeichnen ist. Die älteren bezüglichen Darstellungen sind durch S.'s Einleitung bei weitem überholt, z. T. überflüssig geworden. Das erscheint begreiflich, wenn man bedenkt, dass die Forscher früher für die Beurteilung der anatomischen Kenntnisse Galens z. T. auf zerstreute Bemerkungen in den nicht rein anatomischen Schriften angewiesen waren. S.'s Analyse dagegen beruht auf der Betrachtung des in wesentlichen Stücken ergänzten anatomischen Galen (s. v. v.), sodass wir doch dank seiner Arbeit erheblich besser jetzt Bescheid wissen. Diese bessere Informationsmöglichkeit hat S. auch durch seine eingehende Inhaltsanalyse der letzten sieben Bücher geschaffen (Bd. II, p. LII—LIV), worin auch die neuen und wichtigen, auf das spezielle Verdienstkonto Galens kommenden Errungenschaften knapp resumiert worden sind. Was die Uebersetzung selbst anlangt, so hat S. eine sehr verständige Trennung vorgenommen, indem er die Uebersetzung des noch griechisch erhaltenen Fragments der ἀνατομικαὶ ἐγχειρήσεις der Einleitung (p. LV—LXVIII) überwiesen hat und dann p. 1—241 die deutsche Uebertragung des arabischen Textes folgen liess. Vom Kommentar will ich gar nicht erst reden. Er enthält eine so drückende Fülle

von sprachlichen und sachlichen Notizen, dass der blosse Versuch davon eine Anschauung zu geben, an dem hier zu gebote stehenden Raum scheitern muss. Verf. verdient wegen der grossen Gründlichkeit, mit welcher er ein weitschichtiges gelehrtes Material herangezogen hat, volle Bewunderung, uneingeschränkte Anerkennung. Seine Vorrede datiert aus Rom vom 31. März J. Er hat Band I seinem Freunde und Arzt Karl Sick in Hamburg und Band II dem Andenken seines „teuren Lehrers Karl Weigert, welcher der anatomischen Forschung neue Wege zeigte" gewidmet.

Soviel zur Kennzeichnung eines Werks, das selbst bei oberflächlicher Betrachtung, ohne Weiteres das Gepräge einer monumentalen Schöpfung erkennen lässt und in der Literatur nicht spurlos untergehen, jedenfalls nicht so leicht verdrängt werden wird. Die Historiker der Medizin werden ihre Werke in dem betreffenden Abschnitt umarbeiten müssen.

PAGEL.

FRANCE.

Deux Arrêts du Parlement réglementant la Pharmacie au XVIme siècle publiés par le Docteur PAUL DORVEAUX, Bibliothécaire à l'Ecole supérieure de Pharmacie de l'Université de Paris. Dyon Imprimerie Jacquet et Floret. 1906.

Dieses 55 Seiten zählende Büchlein ist ein sehr interessanter Beitrag zur Geschichte der Pharmacie in Paris. Der Verein der Meister Apotheker in Paris wurde damals nicht allein regirt durch seine königlich octroyirten Statuten, doch ausserdem durch Arreste des Parlaments. Zwei dieser letzteren haben mehr als ein Jahrhundert als Gesetze Geltung gehabt.

Das erste ist am 3. August 1536 unter der Regierung von *Franz I* publicirt, das zweite datirt vom 29. Juli 1559, kurz nach dem Auftreten von *Franz II.*

Das erste war das Resultat einer Prozessverhandlung zwischen den Pariser Meistern geschworener Gewürzhändler und Apotheker und den Brüdern des Klosters der Heiligen Genoveva, welche behaupteten, das Recht zu haben, als Inspector aufzutreten, bei den in ihrer Jurisdiction wohnenden Gewürzhändlern und Apothekern. Es kommt nicht vor in den Archiven der Apotheker, aber wurde schon im Jahre 1705 durch *Delamare,* in seinem Traité de la Police, publicirt, und später durch *A. Laugier, Victor Duruy* und *A. Phillippe* kurz, doch sehr unvollkommen besprochen.

Das andere war die Folge eines Prozesses, welchen die jüngeren Meister Apotheker, unter Leitung von *François Grégoire* und *Nicolas Houel,* gegen den älteren Behörde des Vereins, wegen der Mannichfachen durch diesen gemachten Fehler, angefangen hätten. Obschon dieses Arrest in zwei handschriftlichen Ex. in den Archiven der Apotheker zu finden ist, ist es nie ausgegeben, und den Geschichtsschreibern der Pharmacie völlig unbekannt geblieben. Dies veranlasste *Dorveaux,* beide im Druck zu veröffentlichen, und der Redaction des Janus zuzuschicken; das erste nach der Ausgabe von

Delamare, das zweite mit neuem, an die zwei einander corrigirenden HSS. entlehntem, Texte, und mit verbesserten Namen der darin erwähnten Apotheker. Im ganzen ist es ein, unserem geschätzten Mitarbeiter würdiger, geschichtlicher Beitrag.

Dr. C. E. Daniëls.

REVUE DES PERIODIQUES.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

H. Magnus. *Die Organ- und Blut-Therapie.* Ein Kapitel aus der Geschichte der Arzneimittellehre. (L'organothérapie et celle du sang) 1906. (*Abhandl. zur Gesch. der Mediz., von Magnus, Neuburger und Sudhoff,* Heft XVII, 70 pp. Breslau, J. Kern.)

Les anciens écrits chinois, le Papyrus Ebers employaient pr. p. le foie, le sperme, le sang, etc. On croyait que l'emploi par ingestion etc. d'un organe pouvait guérir cet organe chez un malade; Pline recommande des dents d'hyène contre l'odontalgie; bientôt on prit ces organes chez des animaux qui font un usage mieux accentué de cet organe; la patte du lièvre, bon coureur, servait contre le podagra; les yeux d'animaux à excellente vue contre les affections oculaires; les cendres de dents de chien contre une dentition anormale; puis les cendres du cerveau d'un chien contre la morsure du chien enragé; les sources de Pline, comme on le sait, remontent à une époque antérieure à lui. L'organothérapie, dit Magnus, telle qu'on la pratique actuellement prend son origine des idées spéculatives analogues; pour une partie de ces produits l'élément spéculatif a été éliminé ensuite et a fait place à des recherches réellement scientifiques, comme pour l'adrénaline; parfois, comme pour la spermine, on est allé plus loin et le produit animal a été remplacé par des composés chimiques. En réalité on devra convenir qu'un bon nombre de ces préparations organo-thérapiques modernes n'occupent pas un rang bien supérieur à celui de l'ancienne organo-thérapie; souvent les affirmations de l'inventeur ou du fabricant constituent la seule partie active de ces préparations; la pharmacopée allemande n'a admise que le sérum antidiphthéritique et la tuberculine. Magnus donne des listes qui mettent en séries parallèles les produits organo-thérapiques modernes, et ceux employés au moyen âge et dans l'antiquité. Quoique ces listes soient incomplètes, le nombre des extraits est très grand. Le travail de Magnus renferme encore de nombreuses données, pour lesquelles nous renvoyons à l'original; le style agréable et la forte documentation constituent un attrait de plus du très intéressant traité.

Pergens.

Meige, Henry. *Un barbier-chirurgien de Gérard Dow.* (Collection Léopold Favre, à Genève). Nouv. iconogr. de la Salpêtrière XIX. 3. Mai--Juin, p. 293—296 nebst Bildertafel.

Unser hochverehrter Herr Kollege, der wohlbekannte Redakteur der Nouv.

iconogr. Meige, liefert hier wiederum eine Probe von seiner klassischen Art, Gemälde mit medizinischen Sujets für die „Pathographie" zu verwerten. Es handelt sich um eine Photographie nach einem Gemälde aus der an alten Bildern sehr reichhaltigen Sammlung des Hrn. L. Favre aus Genf. M. verweist die Darstellung mit Recht in das Gebiet des Volkschirurgie, in das auch früher von ihm bereits beschriebene Gemälde gehören, wie die Kopfsteinzieher, Fusskuren, Liebeskrankheit, Dentisten, Urologen u. s. w. Das vorliegende Bild weist inbezug auf die Gestalten, die Umgebung, die Staffage und den Gegenstand selbst manche Aehnlichkeit mit den früher publizierten auf. M. hält das Bild für sehr beachtenswert wegen der Treue, mit der die Scene reproduziert ist. Instrumente und der pharmazeutische Apparat u. manches Andere deuten auf die niederländische Herkunft. Die von M. gelieferte Analyse können wir hier im einzelnen nicht verfolgen. Sie ist im Original nachzulesen.

Pagel.

Ed. Pergens. *Historisches über weniger gebrauchte Arten von Brillengläsern* (Historical notes on rarer prescribed Spectacles) 1906. (*Klinische Monatsbl. für Augenheilkunde.* Bnd. 44, 1. pag. 505.)

The so-called *Perspective-Spectacles* of von Stellwag (periscopic glasses of greater thickness with negative focus) have been invented 1788 by John Stack. *Isochromatic Spectacles* (white focussed glasses, with applied coloured glasses of uniform thickness) were in use before 1841; Lerebours invented the soldering without Canada-balsam. Periscopic isochromatic lenses date from 1879, as they were invented by Ponti. *Franklin-Spectacles*, with the inferior segment inclined so as to procure the right position for the near sight, are the invention of Elkington (before 1841). The so-called „verres application", „Gläser neuer Schleifart, konvex", or „*Loring glasses*" (a plano-cylinder, or plano-plan glass with a smaller convex segment pasted up) were communicated by E. Loring (1871). Their concave representatives „*verres à facettes*" (concave glasses with the peripherical parts graund thinner) were invented by J. Green (1889) for biconcave, plano-concave and periscopic lenses. The plano-concave form is older, as Pergens encountered it in Scheiner's Rosa Ursina (1626). *Convex* glasses to help *Short Sighted* were indicated 1681 by Robert Hooke.

M. Quix.

GÉOGRAPHIE MÉDICALE.

„*Sulla tossicità di due piante indigene italiane usate come veleno per i pesci: Oenanthe crocata L. e Daphne Gnidium L.*" par le Dr. A. Vaccari, méd. mil. de la R. Marine de guerre d'Italie. (*Annali di Medicina navale.* Anno XII, 1906, vol. 1, fasc. 3, p. 289—297.)

Observation regardant l'usage de poisons végétaux dans la pêche dans l'île de Sardaigne. Les ruisseaux et les torrents de la province de Gallura (pointe septentrionale de l'île) abbondent de truites et d'anguilles. Les pâtres font habituellent la pêche à l'aide de petits filets, mais quand ils ont besoin de beaucoup de poissons ou quand l'eau est très profonde, ils empoisonnent un

trait de ruisseau, à l'aide de plantes vénimeuses. Dans le dialecte local cela s'appelle *luà* (abbréviatif de *luare*, infinitif verbal) de *lua*, nom générique pour plante vénimeuse.

Le poison est fourni par deux plantes indigènes; une ombellifère, *l'Oenanthe crocata*, qu'ils appellent *criscione*, et une daphnacée, la *Daphne gnidium*, en dialecte: *pateddu*. L'apprêtement du poison est très primitif. Un certain nombre de racines, la seule partie de la plante qu'ils usent, coupées et broyées, se conservent dans un petit sac pendant ½—1 journée, puis elles sont jetées à l'eau. Dans un quart d'heure, et souvent plus vite, les poissons paraissent à la surface, très agités, et comme asphyxiés. Surtout les anguilles semblent être sensibles à ces poisons. La Daphne semble agir plus énergiquement que l'Oenanthe.

Van Rijnberk.

Fièvre jaune contractée durant le jour. (*Medical Record*, 28 avril 1906, p. 683).

Ce journal publie un article du Dr. Carter, Directeur des Hôpitaux du Canal de Panama, à Ancon, dans lequel l'auteur établit méthodiquement que le Stegomyia peut parfaitement piquer et infecter l'homme durant la journée. C'est surtout pendant la matinée, dans les appartements, qu'a lieu la contamination. Mais en fait, le Dr. Carter estime qu'il n'existe aucun moment de sécurité à l'égard de l'infection par le Stegomyia. Cette opinion nouvelle ne concorde pas avec les données reçues, d'après lesquelles il n'y aurait rien à craindre de la piqûre des moustiques durant la journée, attendu que le Stegomyia ne se nourrirait que la nuit. Mais les faits apportés par le Dr. Carter paraissent bien établis.

G. Treille.

Société américaine de médecine tropicale.

Cette société a été fondée en 1903, sous l'active impulsion du Dr. Thomas H. Fenton, de Philadelphie. Elle vient de publier le premier volume de ses travaux (Vol. I, 1904—1905). Cet ouvrage comprend les réglements de la Société, la liste de ses membres, et les principaux mémoires qui ont été lus dans les séances. Nous y trouvons une *Revue étiologique de la Fièvre jaune* par James Carroll; une étude de D. Joseph Mc. Ferland sur les corps de Leishman-Donovan; de F. Creighton Wellman, sur la *fièvre à rechûte;* du même auteur une étude sur les maladies tropicales observées en Angola; du Dr. Seneca Egbert, un mémoire sur le canal de Panama (avec photogravures) du Dr. Joseph Mc. Ferland, sur le même sujet, et enfin un travail du Dr. Roland Curtin, sur les conditions médicales dans l'Isthme de Panama.

Le „Janus" a déjà rendu compte de la plupart de ces travaux. Mais il convient de les rappeler aujourd'hui, à l'occasion de la publication faite par la Société de médecine tropicale des Etats-Unis. C'est, en effet, la preuve de l'importance sans cesse grandissante qu'ont prise les études de médecine

coloniale dans le corps médical de la grande République Américaine, importance également sentie, et depuis longtemps déjà, en France, en Hollande, en Angleterre et en Allemagne.

G. Treille.

Hawaï, champ de recherches scientifiques en médecine tropicale, par le Dr. E. S. Goodhue, (*in Journal of the American medical Association*) No. du 26 mai 1906, p. 1583.

Dans une lecture faite à la Société médicale d'Hawaï, le Dr. Goodhue a préconisé la fondation d'une école de Médecine tropicale à Honolulu, en se basant sur la nécessité d'observer et de pratiquer dans les foyers mêmes des maladies tropicales pour arriver à en connaître mieux la nature.

D'accord avec le Dr. Flexner, de la Société pathologique de New-York, l'auteur estime que la dysenterie par exemple, d'une étiologie encore si obscure, gagnerait à être étudiée d'une manière permanente aux pays chauds.

En Hawaï, la matière médicale est abondante. La dysenterie, l'ankylostomiase, la bilharziose, la peste bubonique, la filariose, le choléra et le béribéri, bien que nés dans des foyers éloignés, ont été apportés dans les Iles Hawaï, et y constituent aujourd'hui des foyers endémiques.

Mais il y a plus. On observe là certains bubons tropicaux ou des formes de méningites qui peuvent être confondus, les premiers avec la peste, les secondes avec la méningite cérebrospinale, et qui, cependant en diffèrent.

En d'autres termes, les tropiques dénaturent certaines entités morbides, et la clinique n'est pas fixée sur les changements apportés par le climat. C'est pourquoi l'auteur estime qu'il est utile aux progrés de science de fonder une école de médecine tropicale à Hawaï.

G. Treille.

Considérations sur les quarantaines, d'après le point de vue actuel, et sur leurs rapports avec la santé publique, par le Dr. Rosenau, de Washington D. C. (*Journal de l'association médicale americaine,* No. du 2 juin 1906, p. 1657.)

L'auteur étudie le caractère des quarantaines à la lumière des faits récemment acquis dans la science épidémiologique. C'est d'abord un historique de la question. Il rappelle ce qu' étaient les quarantaines, comparables jadis à des prisons, à des pénitentiers ou à des maisons de détention pour crimes ou délits. Ces quarantaines, d'abord maritimes, furent ensuite pratiquées sur terre, contre les hommes et les choses du commerce.

La découverte des voies de contage, et notamment les leçons tirées de l'expérience dans la dernière épidémie de fièvre jaune à la Nouvelle Orléans, ont fait abandonner les pratiques oppressives des anciennes quarantaines.

L'auteur, qui fut envoyé en mission à la Nouvelle Orléans, montre par des exemples, que le *stegomyia fasciata* est l'unique mode de propagation, et que la seule lutte à faire doit être dirigée contre le moustique. Il rappelle les missions françaises de Rio-de-Janeiro, les expériences de Marchoux et Simond, de l'Institut Pasteur de Paris, il se réfère aux travaux de Reed, Carroll et

Agramonte, médecins américains, et conclut que désormais la police sanitaire maritime n'a plus à se préoccuper que de détruire à bord des navires les rats et les moustiques, et à isoler les malades. Immédiatement après ces opérations, les navires peuvent être admis dans les ports et à la libre pratique.

G. Treille.

Décès et accidents survenus en 1905 parmi les habitués des jeux athlétiques, par Robert E. Coughlin M. D. Brooklyn N. Y.

L'auteur publie sous ce titre, dans le Medical Record du 2 juin 1906, un article fort intéressant et qui contient des indications qui peuvent être utilisées aussi bien dans les pays chauds que dans les pays tempérés ou froids.

Il passe successivement en revue les morts accidentelles dues au football, au baseball, à l'équitation, à la boxe, au gymnase, au golf, à la bicyclette, au polo, etc. etc. Il note le caractère des accidents traumatiques, aussi bien que les maladies contractées ou aggravées par les exercices de force: pneumonies, méningites, tuberculose pulmonaire, néphrite, appendicite, fièvre typhoïde etc. etc.; maladies favorisées par le surmenage physique, et l'épuisement des forces organiques.

Il est certain que tout exercice violent qui dépasse la mesure, est une cause prédisposante de maladie. C'est ainsi que l'abus du football et de la chasse, dans les pays chauds, sous les tropiques, arrive à rendre le corps accessible aux germes infectieux, de même que les autres exercices de force dont on abuse dans certains pays d'Europe préparent à des maladies graves et même mortelles.

En résumé, les jeux athlétiques prédisposent aux maladies du coeur, aux infections pneumococciques et tuberculeuses; l'âge moyen des athlétes, en Amérique, est inférieur à celui des individus qui vivent normalement. Enfin l'auteur conclut: que l'idée que les jeux de force developpent l'energie et forment l'homme, est plutôt propre, quand elle est mise en pratique jusqu'à l'abus, à le précipiter dans la tombe.

G. Treille.

Hygiène aux Philippines.

(*Le Medical Record*, No. du 2 juin 1906, p. 889) publie une lettre de son correspondant ordinaire qui rend compte de l'assemblée de la société médicale de Manille d'avril 1906.

Le Dr. Mc. Dill a lu des observations d'où il résulte que la tuberculose chirurgicale, si fréquente aux Etats Unis, est rare aux Philippines. Cela était déjà connu des médecins anglais aux Indes, des médecins Hollandais à Batavia, et des médecins Français en Indochine; il n'y a donc là rien de nouveau.

L'intérêt de la communication du Dr. Mc. Dill est plutôt dans une observation d'ouverture de l'appendice coecal, en vue de pratiquer le lavage du colon dans un cas de diarrhée chronique ou sprue. Cette opération, que l'auteur croit être la première, n'a d'ailleurs pas été favorable.

Le Dr. Ralph. Edwards, du Bureau des Sciences, a inoculé le préventif anticholérique de Strong, sur environ 6000 sujets. Réaction légère, peu de fièvre, un peu d'anorexie. Deux jours après, retour complet à l'état normal. L'auteur croit que cette inoculation a contribué à diminuer l'activité cholerique dans les villages, mais il n'apporte aucun résultat décisif.

Aussi l'opinion générale de l'assemblée est que l'inoculation préventive ne saurait remplacer les moyens hygieniques ordinaires, dans l'état actuel des choses.

G. Treille.

Courant général vers l'étude des maladies tropicales, in Journal of the am. méd. association, 16 juin 06, p. 1809.

Sous le titre encore plus expressif de „the assault on tropical diseases" le Dr. Lewellys Barker, de Baltimore U. S., a publié un important article sur les maladies tropicales, dont la plupart de nos confrères d'Amérique ont donné des compte rendus.

L'auteur part de cette observation que la médecine tropicale a éveillé l'intérêt universel, en raison de l'expansion coloniale. Pour les américains, la possession des Philippines a été la circonstance décisive qui les a amenés à explorer le champ de la science où déjà, depuis plus d'un siècle, Hollandais, Anglais et Français avaient largement moissonné. Il est, en effet, hors de doute, qu'il existe une pathologie tropicale du plus haut intérêt, et il semble même que les découvertes qui y ont été déjà faites sont de nature à éclairer la pathologie générale et à réagir sur l'étude des maladies des régions temperées. C'est ainsi que nous profitons, dans nos pays d'Europe ou d'Amérique de l'étude faite dans les Tropiques du paludisme, du choléra, de la peste et de la fièvre jaune.

Aussi toutes les Ecoles se portent elles avec hâte à l'étude des maladies exotiques. Les praticiens aux mèmes, ne peuvent plus s'en désintéresser, car des quantités croissantes de maladies tropicales sont importées dans les régions tempérées, soit à l'état encore aigu, soit à l'état chronique. Dans tous les cas, les germes sont facilement introduits en Europe et en Amérique, grâce à la fréquence et à la rapidité des relations maritimes. L'aire de distribution géographique des maladies tropicales tend donc à s'étendre, et il devient de plus en plus nécessaire de les faire entrer dans l'enseignement de la médecine générale. C'est ce qu' établit le Dr. Barker; c'est ce que nous même n'avons cessé de proclamer depuis quinze ans.

G. Treille.

Sommaire (Août 1906.) XIe Année.

GÉRARD VAN SWIETEN EN QUALITE DE CENSEUR.

DÉDIÉ À MON AMI ET MAÎTRE VÉNÉRÉ M. LE PROF. PEKELHARING.

PAR

E. C. VAN LEERSUM.

Gérard van Swieten est bien connu pour le rôle important qu'il a joué dans les milieux scientifiques de la capitale de l'Autriche sous le règne de l'impératrice Marie Thérèse. C'est à lui que fut dûe la réorganisation de l'enseignement supérieur d'où data pour l'antique université de Vienne une ère nouvelle de vie puissante. Préfet de la bibliothèque impériale, il réussit à faire de cette célèbre institution un établissement scientifique de premier rang. L'impératrice appréciait très haut les mérites de son médecin ordinaire; elle lui témoignait une véritable amitié et une confiance sans bornes et le combla d'honneurs.

On sait tout cela; mais van Swieten s'est rendu très méritoire d'une autre manière encore.

Il a rendu à sa seconde patrie des services signalés sur un terrain très spécial, celui de la censure; ici son grand mérite consiste à avoir, non sans peine et sans luttes, arraché aux Jésuites cette importante branche de l'administration.

Van Swieten, avec sa culture si étendue et si variée et son activité dévorante, a ainsi occupé une place si considérable dans le développement de la civilisation d'un grand empire qu'il appelle nécessairement l'attention de l'historien. Je crois pour cela pouvoir compter sur l'intérêt de nos lecteurs en leur donnant quelques détails au sujet d'un manuscrit remarquable de la main de van Swieten.

Ce précieux document, que la bibliothèque impériale de Vienne a le bonheur de posséder, a ceci de très particulier et de vraiment curieux, qu'il est en partie écrit au moyen de signes sténographiques d'un système depuis longtemps hors d'usage. Pendant extrêmement longtemps on n'a pas su lire cette écriture, si bien que notre manuscrit est resté absolument un *livre fermé*. Aug. Fournier, à qui nous sommes redevables d'une excellente étude de l'activité de van Swieten en qualité de censeur, dit du manuscrit en question qu'il est écrit „in einer Geheimschrift, deren Entzifferung bisher noch nicht geglückt ist und eingehende Beschäftigung und Zeitaufwand erfordert." 1)

---

1) Gerhard van Swieten als Censor. Nach archivalischen Quellen. Sitzungsberichten der Kais. Akademie der Wissenschaften. in Wien. Phil. hist. Classe. Bd. 84, 1877, S. 387 ff.

Plus tard on a découvert que cette soi-disante écriture secrète était sténographique du système appelé, en partie à tort, celui de Charles Aloys Ramsay. Ramsay a vécu en Écosse vers la fin du dix-septième siècle; il a fait de la chimie et de la médecine et a donné une traduction latine d'un ouvrage de J. Kunkel sur la chimie; il est cependant surtout connu pour sa Tacheographia, qui a beaucoup de rapports avec la tachigraphie de Thomas Shelton, parue vers le milieu du dix-septième siècle. Le système de Ramsay est une adaptation de la tachigraphie, non seulement au latin, mais aussi au français et à l'allemand. Je ne sache pas qu'il ait été adapté au hollandais.

C'est ce qu'on appelle un système géométrique, ce qui signifie qu'il est composé entièrement de figures géométriques, de lignes droites disposées de diverses manières, de cercles et de segments de cercles. Quelques-uns des systèmes actuellement en usage appartiennent à cette classe, par exemple celui de Somerhausen-Steger, employé par les sténographes des Etats Généraux en Hollande, et celui de Pitman-de Haan. Des figures spéciales servent de signes pour certains groupements de consonnes qui se présentent souvent, ainsi que pour les prépositions, les conjonctions, les pronoms, les préfixes et les suffixes. L'u qui suit une consonne est indiqué par un trait tracé à travers la consonne; pour le reste, les voyelles sont indiquées par la position de la seconde consonne par rapport à la première, plus haut, plus reculée. Si l'écrivain ne s'est pas strictement conformé à la règle en plaçant ses consonnes, le déchiffrement devient assez difficile, surtout s'il s'agit d'une langue étrangère. Pour de plus amples détails relativement au système de Ramsay, je me permets de renvoyer à *Panstenographikon, herausgegeben von H. Krieg und Dr. Zeibig*, I. Bd. 1869, et à la reproduction de la *Tacheographia* de Ramsay (1678), publiée par l'Akad. Stenographen-Verein d'après Stolze-Schrey, à Berlin.

On savait depuis longtemps que van Swieten était très versé dans la sténographie. Burton dit de lui, dans son *Account of the life and writings of Boerha(a)ve*, Londres, 1743 : „By adapting shorthand to the Latin language, he took the dictata almost verbatim."

Voici en outre le témoignage d'un contemporain de van Swieten, Baldinger, qui écrivait : „Swieten befliss sich in Boerha(a)vens Lehrstunden „der Ramsayschen Geschwindschreibekunst, wodurch er sich eine solche „Fertigkeit im Geschwindschreiben erwarb, dass er noch jetzt vermögend „ist, die Rede eines jeglichen sogleich völlig nach zu schreiben. Diesem „Hilfsmittel haben wir es zu verdanken, dass uns Swieten Boerha(a)vens „eigene Erklärungen über seine praktischen Lehrsätze hat aufbehalten „können" (Biographien jetzt lebender Aertzte 1, 1, 1768, S. 4).

M. le docteur S. G. de Vries, directeur de la bibliothèque de l'université

de Leyde cite encore le témoignage d'un autre contemporain de van Swieten, le professeur de médecine Max Stoll, qui de plus était l'ami du savant 1). Stoll s'exprimait comme suit en 1782: „Solebat Swietenius „aegrotantis nomen ignoto charactere praemittere historiae morbi, Crypto- „graphia et Tacheographia Ramsayana usus" 2).

Ajoutons que le catalogue de la bibliothèque privée de van Swieten se trouve dans la bibliothèque impériale, et qu'il en ressort qu'il doit avoir possédé un exemplaire, probablement latin, de la Tacheographia.

J'ai eu récemment la preuve que le système de Ramsay était pratiqué en Hollande. En effet, mon assistant, M. de Feyfer, a trouvé à la bibliothèque de l'université de Leyde, dans un cahier du cours d'Albinus, quelques pages d'écriture sténographique, système Ramsay, latin, tracées évidemment par une main exercée.

Le mérite d'avoir presque entièrement déchiffré une seule page du manuscrit de van Swieten revient à A. Junge 3). A Mentz a porté son attention sur quelques signes restés incompris dans cette page 4).

Convaincu qu'il devait se trouver dans le manuscrit d'intéressants détails, de nature à mettre mieux en lumière les faits et gestes de van Swieten en qualité de censeur, je me suis mis à l'oeuvre pour déchiffrer le mystérieux écrit d'un bout à l'autre.

Cette tâche m'attirait tout particulièrement en ma qualité de Hollandais, parce que les Pays-Bas ont à s'acquitter d'une dette envers la mémoire de van Swieten. C'est lui qui aurait dû succéder à Boerhaave, mais l'intolérance ecclésiastique qui a régné dans la République des Provinces-Unies aprés qu'elles eurent conquis leur indépendance ne l'a pas permis, parce qu'il était catholique; il a dû renoncer à la chaire qui lui revenait à l'université de Leyde.

J'ai ici à remplir un devoir agréable; c'est d'adresser mes vifs remerciements à mon frère, M. P. van Leersum, directeur des plantations de Quinquina du gouvernement à Bandong, Java, pour la générosité avec laquelle il m'a mis à même d'entrer en possession d'une excellente reproduction

---

1) Gevleugelde pen, gewijd aan de belangen van stenographie en machineschrift, 10e jaargang, 1901, Nos. 10, 11 et 12.

2) Ger. L. B. van Swieten, Constitutiones epidemicae et morbi potissimum Lugduni Batavorum observati, ex ejusdem adversariis edidit Maximilianus Stoll (Viennae 1782) Editio novissima, Coloniae Allobrogum, 1783. Praefatio, p. 2.

3) *Gerard van Swieten als Stenograph.* Archiv für Stenographie, herausgegeben von Dr. Kurt Dewischeit, 53er Jahrgang, 1901. No. 1, S. 13. A cet article est jointe une reproduction de la page en question.

4) Arch. f. Stenogr. 55er Jhrg. 1903. S. 53.

photographique du manuscrit, laquelle a été faite par M. S. Schramm, photographe de la cour à Vienne. J'éprouve aussi beaucoup de gratitude pour l'aide que j'ai reçue de la Société provinciale des Arts et des Sciences d'Utrecht, et j'adresse mes remerciements à M. le Hofrat Dr. Jos. Ritter von Karabacek, directeur de la bibliothèque royale impériale de Vienne, pour avoir autorisé la reproduction photographique du manuscrit.

Le manuscrit en question a pour titre: *Supplementum Librorum Prohibitorum* (sign. No. 11934) et comprend 518 pages, hautes de 35 centimètres et larges de 22½, dont seulements 319 ont été utilisées. Chaque page est divisée verticalement en deux colonnes, dans l'une desquelles, celle de gauche, sont transcrits en caractères latins les titres des ouvrages censurés; en face de chaque titre, dans la colonne de droite, van Swieten a inscrit en écriture sténographique ses remarques au sujet de ces ouvrages.

Les titres des ouvrages auxquels van Swieten refusait son approbation sont barrés transversalement; de plus, le mot *damnatur* a été ajouté en caractères latins, du moins dans le plus grand nombre des cas de rejet.

Les jugements portent sur 3120 ouvrages, dont les titres sont rangés par ordre alphabétique. Il n'y en a pas moins de 595 que le *damnatur* stigmatise, et l'on peut se faire par là une idée de l'hygiène intellectuelle à laquelle on voulait astreindre les bons sujets de la grande impératrice Marie Thérèse.

Van Swieten a travaillé à la censure jusqu'à la fin de sa vie. Le 18 juin 1771 il écrivait ce qui suit au sujet d'un ouvrage paru en 1771.

ueber die schönen Geister und dichter der 18ten Jahrhundert vornemblich unter den Deutschen Lemgo 1771. in 8°. | [sténographie] 170 [sténographie] moser.

Quandt legit;
nil invenit nisi pagina 170 ubi docetur quod
imperator (?) censuraverit (?) scripta Moser

Cependant il faut remarquer, ce qui ressort de la note marginale, que van Swieten n'avait pas lu lui-même cet ouvrage, mais qu'il avait chargé J. G. Quandt de cette tâche.

Jusqu'à présent on avait cru que les notes sténographiques de van Swieten n'étaient pas toutes rédigées en latin et qu'il y en avait quelques unes en hollandais. A. Junge l'affirme sur l'autorité de Fournier, quoique la page qu'il a déchiffrée ne contienne que du latin et par conséquent n'apporte aucune lumière sur ce point.

Quant à moi, je me suis assuré que le manuscrit ne contient point de notes rédigées en hollandais, d'où il résulte que je dois désappointer ceux qui espéraient que l'on en tirerait quelque instruction relativement à l'histoire de la sténographie dans les Pays-Bas.

Lorsque van Swieten se sert pour ses notes d'une autre langue que la latine, il écrit en caractères ordinaires. Il en est de même lorsqu'il transcrit des noms propres hollandais, Catz, van Effen, (écrivains hollandais), ou parle d'ouvrages hollandais.

Euphues vermakelijke historie Zee en Land-Reyze &c: &c: amsterd: 1660. 12°

Batava lingua scriptum opus; legi 106 paginas;
taediosus lectu liber sed bona moralia habet.

Il est intéressant de constater par ce manuscrit que van Swieten possédait à fond l'art de la sténographie. Nulle part on ne découvre quelque symptôme d'hésitation dans l'écriture. Il s'est bien ici et là permis certaines libertés, mais il n'y a pas de vraies fautes. Parfois on trouve un mélange assez curieux de latin avec de l'écriture sténographique.

The works of Henry Fielding the third edition 1766 in 8 12 volum: London.

1 et 2 tom: habet comoedias, quae liberiores sunt.
tomo 3tio pariter et pessima quaedam; vide pagina 90.

t : 4 pariter comoedias habet suspectas, tom : V melior est, tom : 6 est josef Andrews. tom : 7 Tom Jones ita et 8 tom :
et 9 tom : 10 et 11 Amalia tom : XII pag : 76 78
in fine est iter ulyssiponense, quod iam in
lingua germanica damnatum est.

damnatur
4 primi tomi et ultimus
damnantur.

Il faut noter que ce manuscrit est l'unique document en écriture sténographique que nous possédions de van Swieten. Tous les papiers qui sont restés de lui, traités de médecine et autres, sont écrits en caractères courants, et l'on est amené à se demander pourquoi il a eu recours à l'écriture sténographique dans le cas spécial de notre manuscrit. Il ne l'a certainement pas fait pour gagner du temps, car dans ce cas il aurait aussi transcrit en écriture abrégée les longs titres des ouvrages qui passaient à son tribunal; il ne pouvait pas craindre d'être embarrassé pour lire sa propre tachigraphie. La chose s'explique par la manière dont la „Bücher-Censur-Hofkommission" était composée et je dois entrer dans quelques détails à ce sujet 1).

Lorsque van Swieten arriva à Vienne, la censure se trouvait entièrement entre les mains des Jésuites. Ceux-ci s'acquittaient si mal de leur tâche qu'ils n'avaient pas pu empêcher la circulation sur une grande échelle d'écrits immoraux ou aussi hostiles au gouvernement, par exemple des „Lettres d'un Seigneur Hollandais à un de ses amis," dans lesquelles la personne même de la souveraine n'était pas épargnée. On sentit la nécessité de réorganiser la censure, et l'impératrice chargea de rédiger un projet le „Directorium in Publicis et Cameralibus," corps gouvernemental central. Le Directorium proposa alors de diviser les livres en classes, dont chacune serait attribuée à un censeur spécial; l'on jugeait que les Jésuites pourraient conserver la censure des ouvrages de philosophie et de théologie, que l'on pourrait charger deux membres de la faculté de droit de la révision des livres juridiques, et l'on recommandait pour celle des écrits historiques et politiques les professeurs Boeck, Riegger et Juste; enfin, le Protomedicus (van Swieten) s'étant déclaré disposé à prendre pour son compte les livres de médecine, le Directorium jugeait „unnöthig, diesfalls eine andere Vorsehung zu machen".

---

1) Le livre de Fournier que nous avons déjà cité renferme des renseignements intéressants sur la censure autrichiene. A consulter aussi Willibald Müller, Gerard van Swieten. Biographischer Beitrag zur Geschichte der Aufklärung in Oesterreich. Wien, 1883, et A. Wiesner, Denkwürdigkeiten der Oesterreichischen Censur. Stuttgart, 1847.

L'impératrice demanda l'avis de van Swieten au sujet de cette réponse, preuve, comme Fournier le fait justement remarquer, de la haute faveur dont le médecin ordinaire jouissait auprès de son auguste maîtresse. Van Swieten exprima des vues qui ne furent pas du goût des pères Jésuites, qui soutinrent contre lui une lutte opiniâtre. Il s'y montra fidèle sujet de sa souveraine, opposé à l'existence d'un *imperium in imperio*. Les pères, disait-il à Marie Thérèse, se laissaient beaucoup trop influencer par leur propre intérêt; en outre, il estimait mauvais de charger des gens „von problematischer Befähigung und unmöglichen Grundsätzen" 1) d'une tâche réclamant absolument une culture scientifique.

Van Swieten ne réussit toutefois pas à faire exclure les pères entièrement de la commission, car ils restèrent en possession de la censure des livres „allgemeinen Inhalts" et des ouvrages théologiques. Cela n'empêcha pas qu'il ne remportât un avantage considérable en ce qu'il obtint de l'impératrice l'autorisation de prendre pour son compte les livres de philosophie.

Il ne s'en tint pas là, mais continua la lutte, car les pères lui fournirent par leur attitude au sein de la commission mainte occasion de protester avec une énergie qui produisait son effet sur l'esprit de l'impératrice.

Il fut nommé en 1759 président de la commission de censeurs. Le „Hofschematismus" de 1763 énumère les membres suivants: Simon Ambros von Stock, chantre du Domstift et doyen de St. Pierre, président de la faculté de théologie; Johann Peter Simen, chanoine, président „des Studii Logici, Metaphysici et Ethici"; Carl Anton Martini, professeur en droit naturel et pour les Institutions; Joh. Aigner, J. U. Dr. et „Obrist-Hof-Marschallischen Gerichts-Assessor"; P. Nicolaus Muszka, Soc. Jesu; Johann Theodor von Gontier. „Herr Gerhard Freiherr van Swieten, Kaysl. Königl. Rath und Protomedicus, Bibliothecae Caesareae Praefectus, deme pro censura mixta und zur lesung der hierbey häuffig Vorkommenden Bücher die custodes Bibliothecae zugegeben, und untergeordnet seyn, führet dabey das Praesidium."

On comprend maintenant que van Swieten avait mille motifs de se tenir sur ses gardes à l'égard de certains de ses collègues, et il eut recours à l'art sténographique, qu'il possédait si bien, pour garder pour lui ce qu'il pensait des livres soumis à sa censure. Fournier ne fait donc pas complètement fausse route quand il parle d'une *écriture secrète*.

Il vaut la peine de feuilleter le manuscrit, même sans avoir la clef du système sténographique employé par van Swieten, car on y trouve comme une collection d'échantillons de la littérature du 17e et du 18e siècle. Toutes les branches de la science y sont représentées. Ce que l'on appe-

1) Des gens de compétence douteuse et de principes impossibles.

lait „Materies mixta" remplit des pages entières. Dans une lettre à sa majesté, du 24 février 1772, 1) (Quelques remarques sur la censure des livres) van Swieten dit :

„Mais celuy, ou ceux, qui sont chargez de la censure du „materies „mixta," de tous les Romans, Poësies, historiettes, chansons etc. etc. qui „appartiennent a aucune des quatre facultès, ont la charge la plus difficile „de la censure et la plus taedieuse."

„Quel travail pour un homme de lettres, de devoir employer une bonne „portion de sa vie a la lecture des livres, non seulement inutiles, mais „souvent tres vilains, scandaleux, impies, et dont il est bien aise, que rien ne reste dans sa memoire.

„Je scais trop par experience le desagrement et la peine d'un tel travail „et je crois que les censeurs de cette classe meritent une recompense „proportionelle a une telle peine".

On ne s'étonnera pas que van Swieten, homme de moeurs austères ait accolé un impitoyable *damnatur* à la plupart des écrits de cette classe.

Voici les titres de deux ouvrages de cette catégorie annotés par lui :

Chansons joyeuses, mises au jour par un ane onyme — onissime etc: à Paris, à Londres et a ispahan seulement de l'imprimerie de l'academie de Troyes. V.X.L.C.C.D.M. S: | [illegible] Damnatur

J'y relève ce couplet :

La Méprise.
Les Chirurgiens sont de grands sots,
De pretendre connoître
Tous les symptomes et les maux
Que l'Amour seul fait naitre :
Dès qu'ils vous ont piqué le bras,
Ce Dieux rit de leur peine,
Et leur dit : Innocens, plus bas,
Ce n'est point là la veine.

Ce n'est pas là la citation la plus équivoque que j'eusse pu faire, et je ne surprendrai personne en traduisant la note de van Swieten :

per totum impudicissimus, suivie du damnatuur.

1) Fournier l'a reproduite.

Die geschichte der Angelica oder die schöne ohne hemd &c. Aus dem französische. franck: und Leipz: 1767. 8° | pag: 9. 32. 33. 37 damnatur

L'Fglise était attaquée dans de non moins nombreux écrits, lesquels ne pouvaient trouver grâce aux yeux du croyant van Swieten. Voici un titre :

les lettres d'Amabed &c: &c: traduites par l'abbé Tamponet. par Mr de V*** a geneve 1770. 8° | [illegible] 11. 14. 30. 36. 39. 55. 56 damnatur

On attribue cet ouvrage à Voltaire; en tout cas, il ne pouvait que scandaliser les catholiques. On y trouve les aventures d'un jeune couple indou, qui entre en contact d'une manière fort désagréable avec deux prêtres catholiques romains, Fa Tutto et Fa Molto. En outre l'Église y est tournée en ridicule. Dans une lettre (pages 10 et 11, signalés par van Swieten) Amabed écrit à Shastasid, „grand brame de Maduré" : „Ce qu'il m'a le plus surpris, c'est qu'ils (les chrétiens) comptent les temps depuis „la création de leur monde, tout autrement que nous. Mon docteur „Européan m'a montré un de ses almanachs sacrés, par lequel ses compa- „triotes sont à présent dans l'année de leur création 5552, ou dans l'année „6244, ou bien dans l'année 6940, comme on le voudra. Cette bizarrerie m'a surpris." Shastasid répond : „Je puis te jurer qu'on n'a jamais connu „son Adam, ni son Noé dans aucune partie du monde, tous récens „qu'ils sont".

Parvenu à Rome, Amabed fait la connaissance d'un „grand poëte ; son nom est Messer Ariosto, il n'aime pas les moines, voici comme il parle d'eux :

„Non sa quel che sia amor, mon sa che vaglia
La caritade ; e quindi avien che i frati
Sono si ingorda & si crudel canaglia.

Cela veut dire en indien :

Modermen sebar eso
La te ben sofa meso" 1).

1) Ce soi-disant indien a sans doute un sens mais je n'ai pas pu deviner ce que cela signifie.

Van Swieten met en note:

Ridet sacras litteras pagina 11, 14, 30, 36, 39, 55, 56.

damnatur.

Tout en guerre qu'il était avec les Jésuites, il ne tolérait cependant pas qu'on les attaquât.

Le Carquois d'Apollon, où le jesuite ecrasé &c: a Lisbonne, en Depit de la societè. 1762. in 8° | 15.16.17.19.26.34.36.38 &c: Damnatur

Voltaire n'avait pas de faible pour van Swieten. Il écrivait: „Et pour „empêcher qu'il n'entre quelque pensée en contrebande dans la sacrée „ville impériale, commettons spécialement le premier médecin de sa „hautesse, né dans un marais de l'Occident septentrional; lequel médecin „ayant déjà tué quatre personnes augustes de famille ottomane, est intéressé „plus que personne à prévenir toute introduction de connaissances dans „le pays" (Oeuvres compl. 46, p. 68).

Voltaire a encore déversé sa bile dans les vers suivants:

Un certain charlatan, qui s'est mis en crédit,
Prétend, qu'à son exemple, on n'ait jamais d'esprit.
Tu n'y parviendras pas, apostat d'Hippocrate:
Tu guérirais plutôt les vapeurs de ma rate.
Va, cesse de vexer les vivans et les morts;
Tyran de ma pensée, assassin de mon corps,
Tu peux bien empêcher les malades de vivre,
Tu peux les tuer tous, mais non pas un bon livre.
Tu les brûles, Jérôme; et de ces condamnés
La flamme, en m'éclairant, noircit ton vilain nez.

(Epitre au roi de Danemarck Christian VII. sur la liberté de la presse accordée dans tous ses Etats, 1771. Oeuvres compl. 13, p. 236).

Voltaire est ici d'une injustice criante. Les deux exemples qui suivent démontrent que van Swieten n'était pas aveuglé par le préjugé quand il avait à juger des productions du célèbre écrivain:

mr Voltaire les singularités de la nature a geneve 1769 8o

legi totum.
utilis et bonus liber est.

Des herrn von Voltaire Freundschaftliche briefen, aus dem franzözischen hamburg 1770. 8o in sequenti pag: habetur titulus geheimer briefe

in lingua gallica admissi sunt; legi tamen et
versionem hanc integram et nil mali inveni.

Il est vrai que d'autres productions de Voltaire ne trouvèrent pas grâce :

Mr Voltaire Poesies Badines 1769. in 4o | 26 ... 9. 10. 14. 23. damnatur

26 paginarum opusculum impium omnino
pagina 9, 10, 14, 23. damnatur.

Rousseau figure à plusieurs reprises dans le manuscrit. Tout ne fut pas condamné :

J.J. Rousseau l'arte di rendersi felice, trasportata in Italiano in venezia 1766: 8o

Optimus moralis liber qui nil mali habet.

J.J. Rousseau de geneve. de l'imitation theatrale essai &c: amsterd: 1764. 8o

legi totum
nil mali habet.

Plusieurs publications du philosophe genevois furent mises à l'index:

tom. 1. 299 nimis tenera usque ad 309.
2 et 3 tomum Quandt legit et invenit virtutem spirare tamen tomo 3
p. 144 credebat deismum sapere sed non inveni, verum a pagina
197 ad 223 suicidium defendit, sequente epistola 224
quoddam remedium dat contra hanc opinionem sed pagina 232 auctor
affirmat si morbo dolentes sint incurabiles quod liceat se ipsum . . . . .
et 240 romanos laudat.
t: 4 Quandt legit et credidit satis utilem esse uti et 5tum sed 179
et sequentibus in religionem invehitur et imprimis 189, 195.
t: 6 pag: 90 in caelibatum invehitur. 135 de gratia. 138, 162, 173,
175, 176, 221, 231 ecclesiam catholicam aggreditur. Damnatur

A gauche on lit:

illa admittitur

habet aestimationem publicam hinc admittitur.

D'autres célébrités encore figurent dans le manuscrit

Quandt legit.
Sunt comoediae mediocres quaedam et malae et
unica bona.
Nil tamen continent censura dignum.

Quandt legit.
Romanensis fabula quae utilis esse potest
et nil mali habet.

Voici un titre à côté duquel le „damnatur" a lieu de surprendre:

Geschichte des Agathon. Erster theil. Franc: furt und Leipzig 1766. in 8°

Damnatur

Pagina 17. 19 nimis tenera 23. 81.
sed a pagina 57 incipiendo impia habet de
amando; contorte docet hippias ibi materialismum; in nota tamen 57 monet
se in 2⁰ tomo haec refutaturum esse
vide et paginam 84, 94, imprimis 98.
damnatur.

Van Swieten a certainement été beaucoup trop sévère pour Wieland.

Tout ce qui a un parfum de superstition est impitoyablement mis à l'index:

Einen alten ... Artzney mittel in alle kranckheyt der pferden franc: und Leipz: sine anno 8°

23 43. 63. 71. 73

Damnatur

habet superstitiosa 23, 43, 63, 71, 73,
stultus liber. damnatur.

L'astrologie a le même destin:

Cornel: Pleierus medicus criticus-astrologus &c: noribergae 1627. in 12°

damnatur

Nugas alchymisticas medicinae miscet nugator.

Il existe une tradition, d'après laquelle van Swieten aurait effectué un grand déblaiement parmi les livres d'astrologie qui se trouvaient dans la bibliothèque impériale 1). Fournier en parle dans une note de la page 44 de son livre, où il dit:

„Bekannt sind die Autodafés von alchymistischen und ähnlichen Büchern, „von denen er — es waren mehrere tausend Bände, darunter seltene und „geschätzte Exemplare — die Hofbibliothek reinigte." L'un des premiers biographes de van Swieten, Rautenstrauch, s'exprime comme suit: „Es ist „wahr, die Literatur zahlte ihre „Verbesserung" eben so theuer, als die „Medicin. Van Swieten machte den Anfang seiner Umschöpfung damit, „dass er etliche tausend Bände in der kaiserlichen Hofbibliothek, deren „unumschränkter Vorsteher er war, ausschub und ohne Barmherzigkeit „verbrannte. Diese Bücher enthielten die berühmten Werke der Raimunds, „der Alberts, der Theophraste, der Jakob Böhme und anderer merk„würdiger Schwärmer in allerlei Fächern. Dem Beispiele der Hofbibliothek „liess er die Bibliothek der Universität folgen. Alles, was die Tinctur der „Sophisterey, der Alchymie, der Geisterwissenschaft, der Scharlatanerey „trug, musste ohne Gnade an die Ufer des Cocytus wandern. Man „veranschlagt die Zahl der Bücher und Handschriften, welche unter der „strengen Regierung van Swieten's ausgerottet worden, auf über 20,000. „Die Alchymisten sagen, dass ihr Werth unwiederbringlich und unermesslich „sei. Vergebens heulte der gekränkte Aberglaube laut, vergebens füllte „er alle Winkel mit seinen Klagen an, vergebens fiel die Scharlatanerey „in Verzweifelung, vergebens hingen sich einige ihrer Anhänger, Alchy„misten und Jesuiten, auf. Van Swieten verfolgte die Unwissenheit, deren „erklärter Feind er war, ohne Ermüdung. Er machte Jagd auf alle Gold„macher, Sectirer, Schatzgräber, Quacksalber und ihre Scharlatans. Er „zerstörte ihre Oefen, verbrannte ihre Bücher und jagte sie aus dem Lande. „Hekatomben von Schriften wurden dem Dienste der Vernunft angezündet. „Niemals hat die Schwärmerey der Alchymisten eine terriblere Katastrophe „gehabt, als in Oesterreich."

Lorsque parut le livre de Rautenstrauch, le fils de van Swieten, Gottfried, écrivit à une feuille viennoise pour réfuter cette accusation, mais cela ne servit de rien 2). On ne prêta aucune attention au démenti de Gottfried et l'histoire continua de circuler. Cependant le manuscrit nous donne la preuve que van Swieten, malgré son aversion de l'alchymie, n'a point cru devoir placer à l'index tous les ouvrages qui s'y rapportaient.

---

1) Voyez Willibald Müller. Gerard van Swieten. Wien, 1883.

2) Willibald Müller, ouvrage cité, page 111.

zufällige naturgemäse gedanken von der gewisheyt der edlen chy= und alchymie &c: &c: wolffenbüttel 1762. 8°

30 paginarum libellus alchymisticus
nuga mala.

Le „damnatur" manque ici, de même que dans cet exemple-ci:

Paul wilhelm von Meerheim eines obersächsischen chymici reisebeschreibung &c: Erlangen und Leipzig 1753 in 8°

iter mendaciis plenum et nuga alchymistica.

Mes lecteurs auront sans doute remarqué que quelques unes des notes de van Swieten commencent par les mots: „Quandt legit". Le fait que van Swieten, de même que quiconque écrit sténographiquement, se permet parfois certaines libertés, a été cause que j'ai dû me mettre l'esprit passablement à la torture avant de découvrir qu'il y a ici un nom propre. Van Swieten ne l'a pas toujours écrit de la même manière; c'est quelquefois *gant*, ailleurs *guant* ou *quant*, rarement *quand*.

Le personnage ainsi désigné est Johann Gottfried Quandt, de qui von Mosel dit [1]) que c'était „ein der französischen Literatur und Geschichte „kundiger Mann, der seine Kenntnisse auch durch Reisen in Frankreich „und England vermehrt hatte (lequel) vom 1 Mai 1758 zum zweiten „Custos (de la bibliothèque impériale) ernannt wurde".

En poursuivant mon examen, je me suis assuré que van Swieten se faisait seconder par des aides. C'est ainsi que j'ai trouvé à côté du titre „Les *Amis* rivaux, histoire anglaise par M. de Sacy, amsterd. 1747 in 8o. vidi et edit. german. Leipz. 1769, 8o" cette note-ci:

Uxor [2]) cum Gontier legerunt et nil mali invener(unt).

1) Geschichte der K. K. Hofbibliothek zu Wien. 1835.

2) La femme de van Swieten.

Van Swieten se permet aussi des libertés dans sa manière d'écrire le nom de Gontier, par exemple dans *guantier*.

Johann Theodor von Gontier était membre de la commission de censure. Dans sa „Geschichte der Wiener Theatercensur" 1), C. Glossy nous apprend qu'il s'occupait surtout de la littérature française.

Un autre nom qui revient fréquemment est celui de Collar

Adam Franz Kollar von Keresztén, fils d'un gentilhomme hongrois, naquit le 15 avril 1723 et s'affila en 1738 à l'ordre de Jésus, dont il sortit en 1748. „Als Ursache seines Austrittes aus dem Orden", écrit C. von Wurzbach (Biographisches Lexicon des Kaiserthums Oesterreich), „bezeichnet K. vornehmlich den Umstand, sich ohne Rückhalt ganz den „wissenschaftlichen Arbeiten, für die er sich während seiner Studien schon „vorbereitet hatte, widmen zu können". Il y avait certainement autre chose là-dessous, puisque van Swieten, qui n'aimait pas les Jésuites, s'intéressa à lui. Notre auteur dit en effet plus loin: „Bevor er aber diesen „Schritt that, vertraute er sich van Swieten, dem damaligen Praefecten „der Hofbibliothek an, den er auch bat, da seine Studien eine Ver-„wendung ermöglichten, sich für ihn bei der Kaiserin um eine Anstellung „an der Bibliothek zu verwenden. K. wurde nun am 10. Juni 1748 an „des verstorbenen Desiderius Franceschi Stelle als erster Scriptor bei der Hof-„bibliothek angestellt. Schon im folgenden Jahre am 12. März wurde er zweiter Custos und zwar an Spannagel's Stelle, der gestorben war, und „im Jahre 1758 als erster Custos Forlosia's Nachfolger".

Von Mosel dit que Kollar quitta l'ordre des Jésuites à la demande instante de son père.

C'est ce même Kollar qui, à la demande de van Swieten, donnait des leçons de grec aux étudiants.

Van Swieten avait un faible pour le grec, et cela donna une fois lieu à un incident amusant, que je prends la liberté de rapporter, parce qu'il est peu connu. Il faut savoir qu'il exigeait de son fils de correspondre avec lui en grec. Un jour Gottfried envoya à son père, pour Gerard Meerman, la copie d'un manuscrit de Theodorus Hermopolita, et y joignit une lettre en grec, dans laquelle il lui demandait de l'argent pour payer ses leçons d'équitation; par inadvertance, van Swieten envoya la lettre avec le manuscrit à Meerman, et celui- ci la fit imprimer à la suite du codex à titre de fragment inexplicable. Voici comment il en parle:

1) Jahrb. der Grillparzer-Gesellschaft, VII, 1897, S. 266 A 48.

„Finis operis Theodori Hermopolitae. initium sit petitionis jam quidem „concessae, sed rursus negatae. Concesseras mihi artem equestrem „exercere; propter pensionem, ut videtur, iniquam negavisti. Siquidem „pensio remissa sit, sed non credideris, neque ego, mentitus fuero: pensio „non remissa, neque tamen non persoluta. Solvi ego pensionem, et solvi „ex pecunia mea, hoc est, ex pecunia quam matris et tua manumissio „aliquando praebuit. Ut ne male feras, admodum precor; sed sine potius „fructus pecuniae meae me percipere, hoc est artem equestrem ultra „exercere. Hoc spero, neque vanas fore spes, persuadet finis operis „Theodori Hermopolitae".

Le manuscrit mentionne aussi un Martines, dont von Mosel dit:

„Joseph von Martines, ein in den morgenländischen Sprachen sowohl, „als in der englischen, französischen, italienischen und spanischen wohl- „bewanderter Mann, wurde am 11. September, und zwar — wie das „hierwegen an van Swieten erlassene Decret lautet — in der, bis dahin „nicht üblich gewesenen Eigenschaft eines ‚Adjunctus Bibliothecae „Caesareae Regiae in denen orientalischen Sprachen' angestellt".

J'ai déjà dit que le manuscrit mentionne environ 3120 ouvrages, dont 595 ont été mis à l'index par van Swieten. On a de la peine à s'imaginer qu'un homme aussi chargé d'occupations que lui ait encore trouvé le temps de prendre personnellement connaissance du contenu d'au moins 2181 ouvrages. Il ne s'acquittait pas de cette tâche à la légère; on s'en aperçoit au grand nombre de renvois, dans lesquels il signale les pages où se trouvent les passages incriminés. Un titre innocent ne lui imposait pas; il feuilletait pourtant le livre, témoin:

Theoretisch praktische grammatica der
Französischen und Italienischen
Sprache, etc. francf. und Leipzig 1770. 8⁰.

avec la note:

Percurri et nil mali inveni.

La méfiance était dans ce temps-là assez de mise, car souvent on introduisait des livres obscènes sous les titres les plus inoffensifs.

Quant aux livres que van Swieten a chargé d'autres que lui-même d'examiner, la part du lion en est échue à Quandt; il lui en fut dévolu 761; von Gontier en eut 113, Collar 24, Mme van Swieten 15, Forlosia (Nicolaus, premier Custos) 10 et Martines 2; un certain Hes(s) et un certain Ocollar (probablement Collar) en eurent chacun un. 7 ont été lus en collaboration par Mme van Swieten et von Gontier, 2 par van Swieten et von Gontier, un par van Swieten et sa femme et un par van Swieten, Quandt et von Gontier. Van Swieten note au sujet de quelques ouvrages qu'il les a transmis aux théologiens et aux metaphysiciens, et au

sujet d'un nombre restreint, qu'il les a achetés pour la bibliothèque.

Il y aurait bien d'autres choses intéressantes à relever au sujet de ce curieux manuscrit et j'avoue que c'est tentant, mais cela prendrait trop de place. Toutefois j'aurai tout lieu de me consoler si j'ai réussi à réveiller assez d'intérêt pour que je puisse donner suite au désir que j'ai de publier intégralement le manuscrit. J'ai cependant encore quelque chose à dire ici. La littérature du 17e et du 18e siècle relative à la médecine et aux sciences naturelles est largement représentée parmi les livres qui furent soumis à la censure de van Swieten et certainement les lecteurs de Janus doivent désirer savoir ce qu'il pensait de cette sorte d'ouvrages. C'est pourquoi je ne crois pas faire une chose inutile en donnant une liste des ouvrages de médecine et d'histoire naturelle mentionnés dans le manuscrit, en y joignant la traduction des notes sténographiques de van Swieten, sans laquelle l'énumération des ouvrages serait sans intérêt. De plus, comme il nous importe avant tout de comparer la critique de notre censeur avec notre propre manière d'envisager cette littérature, il fallait donner quelques détails caractéristiques sur les ouvrages énumérés, tout spécialement reproduire les passages visés par van Swieten. Cela met nos lecteurs à même de se faire une idée du contenu des livres en question, dont un grand nombre sont rares et de difficile accès.

J'ai de vifs remerciements à adresser à Messieurs les directeurs de la bibliothèque impériale royale de Vienne, de la bibliothèque royale de Berlin et de la bibliothèque royale de la Haye, pour la prévenance extraordinaire qu'ils ont mise à me venir en aide pour trouver les livres et en prendre connaissance. Il serait en même temps ingrat de ma part de ne pas exprimer ma reconnaissance à M. le Dr. P. C. Molhuysen, conservateur de la bibliothèque de l'université de Leyde, sans le secours duquel je ne serais sans doute pas parvenu à presque complètement déchiffrer les notes sténographiques.

(*A suivre.*)

ZUR OCULISTIK DES 'ISA BEN ALI (9. JAHRH.) UND DES SOGENANNTEN CANAMUSALI

VON MORITZ STEINSCHNEIDER *(Berlin).*

In der Abteilung B meiner Abhandlung „Die europäischen Uebersetzungen aus dem Arabischen" u. s. w. in den Sitzungsberichten der Wiener Akademie Bd. 151 (1905), worin ich Alles zu sammeln suchte, was bis zur Mitte des 17. Jahrh. direkt aus dem Arabischen in europäische Sprachen übersetzt worden, fehlt seltsamer Weise (S. 28) 'Isa ben Ali, über welchen ich vor 35 Jahren in Virchows Archiv (Die toxicologischen Schriften der Araber bis Ende des XII. Jahrh., Berlin 1871, Sonderabdruck aus Bd. 52 S. 373) Allerlei gesammelt habe; Veranlassung und Zweck der gegenwärtigen Notiz ist aber nicht die blosse Ausfüllung jener Lücke, sondern die Erörterung einiger Angaben, welche mir erst kürzlich bekannt geworden und durch weitere Berücksichtigung zu abschliessenden Resultaten geführt werden. Als Laie in der Medizin selbst werde ich mich innerhalb des Gebiets der *Literaturgeschichte* halten müssen, auch Wiederholungen aus Quellen vermeiden, welche Gelehrten von Fach leicht zugänzlich sind, so dass für den sich Interessierenden die einfache Hinweisung genügt.

I.

Die *Collectio ophthalmologica veterum auctorum*, herausgegeben von P. Pansier in Avignon (Paris 1903) enthält in fasc. III: „Epistola Hiesu filii Haly de cognitione infirmitatum oculorum sive Memoriale oculariorum quod compilavit Ali ben Issa" 1), und zwar in zwei parallel gedruckten lateinischen Uebersetzungen, auf deren Verschiedenheit ich bald zurückkomme.

Der französischen Einleitung des Herausgebers (p. 189—93), in welcher Manches zu berichtigen und zu ergänzen ist 2), entnehme ich die für die lateinischen Uebersetzungen wichtigsten Daten.

Ms. 1399 nouv. fonds lat. der Pariser Nationalbibliothek, geschr. 1428, enthält eine Uebersetzung, welche der Herausgeber schon auf dem Titel-

1) Das doppelte s bezeichnet den scharfen Laut des arabischen Buchstaben, wie in romanischen Sprachen im Anlaut. 'Isa ist der arabische Name für Jesus.

2) So z. B. ist der bei Leclerc (hier p. 190) erwähnte angebl. Verf. eines Buches über das Planisphaerium sicher nicht der Oculist.

blatt „traduction hebraïco-latine" im Gegensatz zur anderen, der arabo-latine bezeichnet. Die Annahme, dass diese Uebersetzung aus einer hebräischen stamme, beide von Juden herrührend, begründet Hr. P. durch Anführung von 6 Stellen, worin hebräische Namen für Krankheiten oder Steine angegeben werden. Leider werden diese Beispiele kurz, abgerissen und ohne nähere Bezeichnung ihres Platzes im Texte hingestellt; der kleine und enge Druck des letzteren gestattet aber meinen in letzter Zeit geschwächten Augen nicht, sie im Zusammenhange zu prüfen, da mir alle sehr verdächtig sind. Ich kenne weder eine Krankheit, die hebräisch *effore* 1), *afra*, *denela* heisst, noch einen Stein *couas* oder *sene* (arab. cenag); Blut soll hebräisch *mara* heissen!

Für die vorliegende Frage oder Schwierigkeit gibt es einen sehr ähnlichen Fall. In der lateinischen Bearbeitung der Tiergeschichte von Michael Scotus (13. Jahrh.) findet man eine Krankheit des Knies, bezeichnet durch ein Wort *haddaice*, welches in der Copie *hebraice* geworden ist. Wüstenfeld stützt sich unter Anderem darauf, um zu beweisen, dass Scotus aus dem Hebräischen übersetzt habe. Ich habe nachgewiesen (die hebr. Uebersetz. des Mittelalt. Berlin 1893 S. 479), dass das umstrittene Wort das arabische *al-Daïra* (Ad-daira) sei. 2) Ich vermute auch in unserem Fall um so eher etwas Aehnliches, als bisher eine Erwähnung des 'Isa ben Ali oder seiner Oculistik in der hebräischen Literatur so ganz und gar nicht zu finden ist, dass ich selbst die lateinische Uebersetzung ausser Acht lassen konnte. Es darf auch darauf hingewiesen werden, dass der lateinische Verfasser des angebl. *Canamusali de Baldach* diesen selbst zum Uebersetzer aus dem Hebräischen und Chaldäischen macht 3). Hat man doch auf Grund eines einzigen falsch gelesenen Wortes bis auf unsere Zeit angenommen, der alte Arzt Moschion habe aus jüdischen Quellen geschöpft, die niemals existiert haben, bis Valentin Rose die richtige Lesart bewies. Nicht zu gedenken der langen Reihe von vermeintlich hebräischen Autoren und Schriften, die ihr Dasein falschen Vermutungen oder wissentlichen Unterschiebungen auf allen Gebieten des Wissens verdanken, also eine unbewusste oder bewusste Tendenz verraten und der Kritik strengere Argumente abfordern. Eine Uebersetzung aus dem Hebräischen müsste wohl irgendwie auch sprachlich sich verraten, und hier ist die Entdeckung durch die parallele Uebersetzung erleichtert,

---

1) Ob *Ofulim*, Beulen? dafür wird in der Bibel *Techorim* gelesen und für Hämorrhoiden gebraucht.

2) Vergl. auch Hyrtl, Das Arabische und Hebräische in der Anatomie, Wien 1879 S. 8.

3) Die hebr. Uebers. S. 669, Hirschberg, Ammar b. Ali, Berlin 1905, S. 10, s. unten II.

für mich leider durch die erwähnte Beschaffenheit des Drucks unausführbar. 1)

Ich möchte noch einen auffallenden Umstand hervorheben. In der Einleitung kommt der Name *Iohannitius* mit dem Prädicat „cognominati" oder „expositi" vor. Johannitius ist eine Wiedergabe des arabischen Namens Honein; es scheint noch nicht ermittelt, zu welcher Zeit diese Substitution zuerst eingeführt wurde. 2)

Namen und *Zeit* des lateinischen Uebersetzers waren bisher unbekannt, keine der 3 von P. benutzten mss., keine der Ausgaben (1497, 1499, 1500, 1506, 1513) nennt ihn. P. 192 erwähnt Hr. Pansier ein ms. der Prager Universität, das er nicht in Händen gehabt hat; dieses ms. enthält nach Jos. Truhlar (Catalogus Codd. Ms. latin. Biblioth. Univ. Pragensis, T. I, Prag, 1905, N. 839 f. 35): „Jesse fil. Haly lib. de aegritudinibus oculorum respondendo ad hoc" etc. Als Anfang gibt Truhlar nur die Worte: „Plura Jesu"; ich habe in der Zeitschrift für Hebr. Bibliogr. (Berlin 1906, S. 60) für „Plura" vorgeschlagen „Prologus"; beide Uebersetzungen haben „Proemium" ohne Namen; ich vermute also jetzt: „Epistola"; das Wort Plura ist jedenfalls eine falsch aufgefasste Abbreviatur. Der Titel entspricht den mss., welche mit den alten Ausgaben übereinstimmen und jedenfalls aus dem Arabischen stammen. Das ms. gibt ferner an, dass das Buch übersetzt sei von *Dominico* fratre praedic. auf Verlangen des Rufinus de Alexandria.

Diese Namen sind in ihrer Verbindung mit einander nicht ganz unbekannt, bedürfen aber noch weiterer Nachforschung. Die Erfurter Handschr. Amplon. 276 Fol. enthält Johannicii quaestiones medicae, übersetzt von Rufinus Alexandrinus (d. h. aus Alessandria in Italien) in Murcia (um 1168) mit Hilfe seines Lehrers Dominicus ord. praedicat. Marothiim (aus Marocho) 3). Ich fragte (Europ. Uebersetz. S. 75) ob unter „Quaestiones" die Einleitung in Galen's Heilkunst in erotematischer Form gemeint sei, die mit dem Namen *Honein's* im arabischen Original, in hebräischer und lateinischer Uebersetzung erhalten ist (worüber ausführlich in: Die Hebr. Uebersetz. S. 711) 4).

1) Zum Verzeichnis der Heilmittel und dem „Glossaire" des Herausg. wäre eine Benutzung meines Verzeichnisses von 2000 Heilmitteln in der Wiener Zeitschr. für die Kunde des Morgenl. 1899, angebracht gewesen. Meinen Artikel kennt auch Hr. P. Gugues nicht (Les noms arabes dans Serapion etc., Journ. Asiat. 1905, t. V, p. 473 ss.).

2) Leclerc, Hist. de la médecine arabe, Paris 1876 I, 500, findet den blossen Namen für den angebl. Lehrer mit Recht auffällig.

3) Die Deutung de Namen gehört Val. Rose, im Hermes VIII, 336.

4) Honein verfasste auch eine erotematische Oculistik, worüber Hirschberg Näheres ermittelt hat. Eine Beziehung auf dieselbe in einer allgemeinen Phrase der hebr. Uebersetzung des Ammar (S. 26, A. 3a) kann ich nicht genügend begründet finden.

Wenn der arabische 'Isa schon 1168 in Spanien lateinisch übersetzt und wohl auch bald verbreitet war, da sich mehrere mss. erhalten haben, so wird die Annahme einer lateinischen Uebersetzung aus dem Hebräischen noch mehr an Wahrscheinlichkeit verlieren.

Ich frage schliesslich: kann nicht die unbeendete Uebersetzung ein weiterer Versuch, oder gar eine stilistische Umformung der älteren sein?

An dieses Problem der Oculistik sei es gestattet, allerlei den Verfasser Betreffendes anzuknüpfen, also den Artikel in Virchows Archiv (LII. 372) mehrfach zu ergänzen, um so eher als Hr. Pansier nicht über Leclerc hinausgekommen ist 1).

Die Namen *'Isa* und *Ali* stehen nach der Eigentümlichkeit arabischer Beinamen, welche im persönlichen und höflichen Verkehr den Vornamen verdrängen, in engster Verbindung 2). Jeder 'Isa heisst abu (oder ibn) Ali, jeder Ali heisst abu (oder ibn) 'Isa. Dieser Umstand scheint schon in den arabischen Quellen Unsicherheit über den Namen syrischer Christen veranlasst zu haben, geschweige bei unseren Literaturhistorikern.

Von älteren arabischen Quellen ist in letzter Zeit das Wörterbuch des Kiftr von Lippert (Leipzig 1903) edirt. S. 247 wird vom Augenarzt 'Isa ibn Ali ausser dem oculistischen Memoriale noch ein Buch der Nutzen (plur), welche man aus den Gliedern der Tiere ziehen kann, erwähnt.

Die Autorschaft dieses Buches, das zur *abergläubischen* Medicin gehört und schon darum die Kritik herausfordert, ist sonst nicht hinlänglich bezeugt; es muss auch von anderen gleich- oder ähnlichbetitelten unterschieden werden. Die Untersuchung führt weiter als vorauszusehen war, und wenn sie auch nicht die Mühe durch einen sicheren Erfolg belohnt, so ist sie um so lehrreicher in Bezug auf die Beschaffenheit der Quellen, die gerade hier zu den besten gehören.

Den Namen 'Isa b. Ali trägt keines der bekannten mss., betitelt: „Nutzen der Lebewesen"; vielmehr sind einige *anonym*, andere, mit geringer Variante im Titel, nennen den Verf. ausdrücklich *Ali ben 'Isa* u. s. w. (s. unten) oder einen andern Autor, im letzten Falle in der Tat ein verschiedenes Werk enthaltend. Brockelmann (Gesch. d. arab. Lit., Berlin 1898, I. 233 n. 8) unter Ali b. 'Isa b. Ali (auf diesen komme ich zurück) erwähnt ms. Gotha 67 [2], „ähnlich Wien" u. s. w. Diese Anführung ähnlicher mss. ist dem Catalog von Pertsch entnommen, wo sie wohl am

---

1) Auch Brockelmann, Gesch. d. arab. Lit. I (1898) S. 236 n. 12, kennt jenen Artikel nicht.

2) Ein 'Isa b. Ali schrieb schon Mitte des VIII. Jahrh. für oder an den bekannten Abd Allah ibn al-Mukafa'a (Fihrist I, 118); über letzteren s. Brockelmann I, 151.

Platz ist, nicht in einer Literaturgeschichte. Was bieten die mss. respective die Cataloge? Ich ordne sie nach den Bibliotheken alphabetisch.

Berlin, Catalog Ahlwardt V, 505 n. 6240: Verf. Ali b. 'Isa der Heilkundige (der Heilkunde Beflissene) ohne weitere Angabe, also auch ohne Hinweis auf die Notiz über dasselbe ms. in Virchows Archiv Bd. 374, wo eine bessere und eine schlechtere Conjectur über 2 Namen, auf die ich zurückkomme. Brock. erwähnt dieses ms. nicht.

Bodleiana, Karschuni (d. i. in syrischen Lettern), Catalog von Uri p. 23 n. 137[5] *anonym*, Titel: Manafi al-'Heiwanat. Pusey (in den Nachträgen zu Uri, t. II, 567) bemerkt, der Verf. dieses Compendiums heisse bei Hadji Khalfa unter diesem Titel Zein al-Din *Muhammed* ben al-Husein aus Mossul, Hanifit (gestorben 425 H., begann 18. Dezember 1324). Flügels Ausgabe des H. Kh. VI, 140 n. 12995: M. al-Heiwan (ebenso die orientalische Ausgabe II, 332), erwähnt ein anonymes Compendium und die Anfangsworte desselben, womit das Oxforder ms. zu vergleichen wäre. Das Bodleianische ms. des H. Kh., welches in den erwähnten Nachträgen benutzt ist, bietet nicht selten auffallende, nicht selten minder richtige Varianten zu den beiden Ausgaben. Den erwähnten Zein al-Din finde ich im Autorenregister des H. Kh. überhaupt nicht.

Escurial 894 (Catal. Casiri I, 318) ist geschrieben und wahrscheinlich auch verfasst 1354 von *Ali* ben Muhammed ibn al-Fat'h ibn al-Darahim aus Mossul 1), ohne Zweifel identisch mit Taj (Tadj) al-Din u. s. w. im Autorenregister von H. Kh. VII, 1236 n. 8710, gestorben 1360/1, nach den letzten Stellen (VI, 293 u. s. w.). Die weitläufigen Mitteilungen Casiris stimmen auch gar nicht zu dem Werke von Ali ben 'Isa.

Gotha 67[2] (Catalog Pertsch I, 122), zuletzt defect, aber betrügerisch ergänzt, nennt als Verfasser Ali ben 'Isa ben *Ali* der Heilkundige". Pertsch bemerkt: „Wenn dieser identisch ist mit dem Verfasser der Augenheilkunde, so lebte er um 300 H."

Wien (Flügels Catalog. II, 352 n. 1431 2) Tit.: M. al-'Heiwanat, wie ms. Bodl.) ist *anonym*, aber nach der Beschreibung unzweifelhaft identisch mit ms. *Berlin* und Gotha, so dass nur ms. Bodl. zweifelhaft, event. Escurial ausgeschlossen bleibt.

Wer ist jener Ali? Bei Brockelmann I, 233 liest man: „Ali b. Isa b. Ali war ein Schüler des Ishaq b. Hunein und Leibarzt des Chalifen al-Mutamid (870—92)." Als Quellen werden angegeben: Fihrist (von al-Nadim, her. von Flügel, Leipz. 1871/2) 284; Us. (ibn abi Oseibia, Gesch. der Aerzte, her. v. Aug. Müller, Königsberg 1884) I, 203; Wüstenfeld, Gesch. d. arab. Aerzte u. s. w., Göttingen 1840, Cap. 97 (S. 39), „der

1) Ist es Zufall, dass wir dieser Stadt wiederholt begegnen?

ihn mit dem Augenarzt 'Isa ben Ali zusammenwirft", Leclerc [Hist. etc.] 1, 303.

Bei genauerer Prüfung stellt sich eine Reihe von falschen Combinationen heraus, die teilweise in Leclercs ungenauer Darstellung des Sachverhalts begründet sind. Zunächst aber ist der Namen des angeblichen Lehrers eine irrtümliche Umstellung von Honein ben Is'hak, der aber als Lehrer des 'Isa b. Ali", Verf. des Buches vom Nutzen u. s. w. im Fihrist S. 297 vorkommt, vielleicht schon da vom Oculisten herübergenommen, der mit seinem Buche im Fihrist gar nicht vorkommt. Leclerc hat diese Stelle ohne Angabe der Seitenzahl mitgeteilt. Auch der aus Fihrist S. 284 citirte Ali ben 'Isa ist nicht ein Arzt oder Naturforscher, sondern der Astrolabenverfertiger, daher auch al-Asturlabi genannt, allerdings ein Zeitgenosse, aber nicht ein Schüler Honeins, dessen Uebersetzertätigkeit sich nicht auf Mathematik im engeren Sinne erstreckte, wie die seines Sohnes Is'hak 1).

Brockelmann's Citat aus ibn abi Oseibia ist mindestens ungenau, denn S. 203 steht nicht Ali b. 'Isa, sondern 'Isa b. Ali; die Stelle ist auch schon von Flügel Fihrist II, 143 zu S. 297 mitgeteilt; Wüstenfeld sah kritischer als seine beiden Kritiker. Nachdem ibn abi Oseibia l. c. im VIII Cap., das in einigen mss. fehlt, wie schon Leclerc hervorhebt 2), von 'Isa die Oculistik und das Buch der Gifte erwähnt hat, nennt er S. 247 (X 46) unter „Ali b. 'Isa, auch 'Isa b. Ali genannt", als Augenarzt und Verfasser der Oculistik 3). Wüstenfeld, der nur einen Auszug von ibn abi Oseibia benutzen konnte, kam zur Identitätsvermutung im Register S. 137 (vgl. S. 134). Im Text (K. 97. Isa... oder Ali...) nimmt er aus der letzten Stelle nur die Oculistik auf, allerdings doppelt (n. 2 Epistola) und identificirt den Lexicographen 'Isa ben Ali, der den Honein seinen Lehrer nennt. Hingegen fehlt eigentlich bei Wüstenfeld der Verf. des Buches der Gifte und des Nutzens der Tiere gänzlich! Wenn also Leclerc (I, 303) behauptet, al-Kifti begehe „dieselbe Confusion wie Wüstenfeld", so beweist diese Behauptung die eigene, kaum begreifliche Verwirrung

1) Ueber den Astrolabenverfertiger genüge hier eine Verweisung auf Virchow's Archiv 52, S. 354, nicht benutzt von Suter, die Mathematiker u. s. w. S. 13. Im Index des Fihrist II, 246 Col. 1, ist 285 zu streichen, wo der Sohn Ahmed vorkommt. Einen Astrologen 'Isa („Heissehen" im Latein.) b. Ali widerlegt die Introductio Alcabitii (Zeitschr. f. Mathematik XVI, 361, vgl. ms. Bodl. Uri 453, Neub. 2081 (Zeitschr. D. M. G. 47, S. 351, bei Suter, Nachtrag, S. 165 zu N. 132).

2) Allerdings in Verbindung mil dem Citat aus Wüstenfeld p. **134**, wo ein nackter Namen! Etwas besser argumentirt Leclerc I, 500.

3) Das Todesjahr 400 (und einige Jahre) d. H. (Virch. Arch. 52 S. 373) passt allerdings nicht für einen Schüler Honeins wie Leclerc I, 500 richtig bemerkt; das Datum scheint wertlos.

des Sachverhalts. (Ueber seine sonstige Animosität gegen Wüstenfeld s. des letzteren Abhandlung: Die Uebersetzungen arabischer Werke (aus dem 20. Bande der Abhandl. der K. Gesellsch.) Göttingen 1877, 4⁰. S. 1, 2; s. auch Hirschberg, Ammar, S. 11, A. XVII.)

Wir haben gesehen, dass 3 mss. den Verfasser des Buches über den Nutzen der Tiere *Ali b. 'Isa* nennen, dessen Zeit nicht festgestellt ist; es liegt kein sachlicher Grund vor, dafür 'Isa b. Ali zu setzen und den Oculisten zu identificiren, diesen mit abu 'l-Kasim 'Isa b. (abu 'l-Hasan) Ali b. Isa b. Daud ibn al-Djarra'h in Bagdad (gest. 1001) 1), liegt ebenfalls kein Grund vor, und das Thema vom Nutzen der Tiere war ein beliebtes; in der Mitte des X. Jahrh. verfasste ein Buch desselben Titels der syrische Christ *'Uboid Allah* ben Djibril aus der berühmten Familie Bakht-Jeschu, in einem arabischen ms. der Pariser Bibliothek erhalten (Brockelmann I, 236 [n. 11 = S. 483 n. 4). Als Verfasser eines Buches über den Nutzen der Tiere wird auch *'Isa ben al-Hikam* (VIII Jahrh.) genannt: s. die Quellen in Virchow's Archiv Bd. 124. (1991) S. 487 (wonach das Register in Z. D. M. G. Bd. 50, S. 393 zu ergängen ist). Al-Kifti S. 249 erwähnt das Buch nicht.

Hadji Khalfa VI, 140, No. 12992, erwähnt ein Buch, betitelt: „Nutzen der Glieder der Lebewesen von *Muhammed* b. Saïd al-Dibadji (gest. 1212/3). Verwandt ist auch das Buch über „Proprietates" von 60 Tieren, welches dem berühmten Razi beigelegt wird.

Das Buch des Ali b. 'Isa nennt in dem Vorworte als *Quellen* 4 Autoren, wovon 2 sicher Demokrates und Hippokrates, einer (Harir) wahrscheinlich Hermes; einer ist noch nicht sicher; auf den Anfangsbuchstaben (Elif) folgen in dem nicht vocalisirten arabischen Texte die Consonanten flnds; ich conjicirte Asklepias (Aeskulap); Ahlwardt setzt in Parenthese das arabische Wort *Uklidas*, Euklid, der doch wohl nicht gemeint sein kann 2). Hermes kann für alles Mögliche, insbesondere für Abergläubisches, als Quelle citirt werden. In meiner Zusammenstellung von angeblichen Schriften des *Hermes* in arabischen Quellen 3), welche vorzugsweise astrologischen Inhalts zu sein scheinen, findet sich allerdings kein Titel, der einen hier entsprechenden Inhalt verriete. Allein auf dem

---

1) Virch. Arch. 52, S. 372; Fihrist S. 129, II, 109 zu S. 244, A. 2. Für den Vater, den Wezir Isa b. Ali, verfasste Rhazes (al-Razi) ein Buch: de virtutibus, Virch. Arch. 57, S. 120; Kifti, Index S. 471. Im Register Z. D. M. G. Bd. 50, S. 393, fehlt der Beinamè abu 'l-Kasim bei 'Isa b. Ali.

2) Nachträglich bemerke ich, dass ibn abi Oseibia einen Artikel Hermes in den Art. Asklibios einschaltet, s. Z. D. M. G. Bd. 50, S. 188.

3) Z. D. M. G. Bd. 50, S. 187 ff.; zu der Stelle bei ibn abi Oseibia I, 9, Z. 5, vgl. Pietschmann, Hermes Trism. (1875) S. 46.

Gebiete des Aberglaubens darf man methodische Anforderungen nicht stellen. — *Demokrates* (oder *Demokrit*) ist bei den Arabern ebenfalls ein — ich möchte sagen: Universalnamen geworden, der wiederum insbesondere für Aerzte und Alchemisten häufig citirt wird. Eine grössere Anzahl von Citaten ist an 4 Stellen meiner Pariser Preisschrift (§ 30, 34, 40, 140) 1) und im Register S. 393 gesammelt, wo gerade § 34 fehlt, d. i. Virchow's Archiv Bd. 124, S. 487, 488, wo ich die Schrift des Ali b. 'Isa erwähne. Dem. erscheint auch in den Auszügen aus griechischen Autoren des Arabers al-Ja'kubi (um 872), welche der, leider so jung der Wissenschaft entrissene, Klamroth in Hamburg in der Z. D. M. G. mitteilte; s. Bd. 41, S. 419 über Eigenschaften von Tieren am Menschen. In der von Dieterici grossenteils bearbeiteten Encyklopädie der ungenau sogenannten Lauteren (richtiger: „Echten") Brüder (X. Jahrh.) dürfte dieses Thema aus dem pseudo-aristotelischen „Secretum secretorum" stammen, welches wir nur in arabischen Quellen und deren Uebersetzungen kennen (s. den Artikel: Die Lauteren Brüder, in der Zeitschr. Hebr. Bibliographie XIII, 1873, S. 14, dazu S. 104: Pseudo-Razi, Physiognomia C. III; Catalog Mulla Firuz p. 199, VIII, 48; R. Förster, Die Physiognomik der Griechen S. 7; Die hebr. Uebersetzungen S. 254 und zu Demokrit daselbst S. 288 Anm., 995 n. 22, 1012, Z. 5).

Ein näheres Studium dieser vielfach verzweigten arabischen Quellen dürfte für die ältere Literatur- und Culturgeschichte nicht ohne Nutzen sein, namentlich wenn die Kenntnis des Arabischen mit Sachkenntnis in einer oder zwei Personen sich verbindet.

Was *wissen* wir von 'Isa, der lange Zeit als Vertreter der arabischen Oculistik galt? Namen, Zeitalter, Uebersetzungen, sonstige Schriften stossen auf *Zweifel*, deren Beseitigung durch neue Quellen oder durchgreifende Argumentation nur noch etwa von einem Fachhistoriker zu erwarten ist, der vom höheren Gesichtspunkt der Gesamtgeschichte dem Einzelnen die besondere Stelle anzuweisen vermag.

II.

Einigermassen günstiger für die Kritik scheint mir *jetzt* die Frage nach dem angeblichen arabischen Augenarzt, der sich Alcanamusali aus Bagdad nennt, sich zugespitzt zu haben, nämlich vom schüchternen Zweifel zur kühnen *Negation*. Wenn ich hier als „advocatus diaboli" auf Vernichtung und zwar nach „kurzem Prozess" antrage, so geschieht es auf Grund eines rechtlichen Axioms, welches leider in der historischen Kritik aus verschiedenen, hier nicht zu erörternden Motiven, noch gewaltige und

---

1) § 140 ist Z. D. M. G. Bd. 50, S. 361, wo noch hinzuzufügen ist: Allegoriae Sapientum (alchemistisch) u. XVI: medicus Democritus. Die Europ. Uebersetz B, S. 72.

mächtige, offene oder versteckte, Gegner zu bekämpfen hat. Im Rechte gilt der längst (sogar im Talmud) formulirte Grundsatz: „Wer an einen Anderen eine Forderung stellt, der hat den *Beweis* ihrer Berechtigung zu liefern," nicht der Beanspruchte den Beweis der Unrechtmässigkeit. Wer Tatsachen als solche vorbringt, fordert Vertrauen, guten Glauben oder selbst Ueberzeugung; er muss beweisen, dass er sie verdient. Es gibt aber gelehrte Anwälte von Unterschiebungen, Fälschungen und verdächtigen Angaben, welche vom Ungläubigen den Beweis der Falschheit verlangen, welcher gerade in wichtigen Fällen unmöglich ist. Fiat applicatio!

Das IV. Heft der Collectio ophthalmologica enthält: Magistri David *Armenici* compilatio in libros de oculorum curationibus Accanamosali (*sic*) 1) de Baldach. Publié pour la prémière fois par P. Pansier d'Avignon, Paris 1904. Die letzte Angabe rechtfertigt Hr. P. in seiner kurzen Einleitung (p. VIII) damit, dass die ersten, jetzt seltenen Ausgaben 2) sehr incorrect seien, die seinige durch Benutzung zweier mss. erst brauchbar sei. Man sollte meinen, das war auf dem Titel durch ein Wort (etwa: „correctement" oder dergl.) anzudeuten 3).

Hr. P. sieht in *David Armenus* einen Compilator in Italien im XIII. Jahrh., gegen Leclerc (I, 533), der eine Uebersetzung aus dem Arabischen des abu 'l-Kasim *'Ammar* u. s. w. (in Aegypten XI. Jahrh.) annahm.

Zunächst bemerke ich, dass ein ms. in Padua (angeführt von Wüstenfeld) die Lesart David *Humenus* hat. In einer Sammlung ophthalmologischer Schriften, früher ms. des Fürsten B. Boncompagni 4), welche wohl die sorgfältige Prüfung eines Fachmanns verdiente, ist der Namen des David gar nicht erwähnt; was in ms. Wolfenbüttel Aug. 2594^9 (?) angegeben sei, kann ich jetzt nicht mitteilen, da ich eine falsche Ziffer notirt habe und ein Register zum Catalog noch fehlt. Ich habe schon früher in „dem Armenier" David eine Entlehnung vermutet (Die hebr. Uebersetz. des Mittelalt. S. 669, vgl. Die Europ. Uebersetz. A, S. 12).

In Alcanamusali habe auch ich (1865, also vor Leclerc) den Namen (abu 'l-Kasim) Ammar erkannt, und durfte, nachdem Leclerc Beziehungen zwischen dem arabischen 'Ammar und dem lateinischen Canamusali gefunden zu haben behauptete, nur an eine abweichende Bearbeitung

1) Die Verdoppelung des c ist weder arabisch noch lateinisch.

2) 1497, 1499, 1500.

3) Hirschberg, Ammar, S. 14, A. XXV, findet die Ausg. 1500 hier und da besser als den Text Pansiers. — Zu p. VIII bemerke ich, dass „le prophète" zu einem fehlenden Namen des Vaters gehört und hebraïsch הנכ״א eine abbrevirte Eulogie ist; s. Zunz. Litgesch. S. 355; mein Verzeichnis der Handschr. in Berlin, S. 44, Am. 2.

4) Catalogo da Enr. Narducci 'Roma 892 n. 501, p. 295. Wer dieses ms. der höchst bedauerlichen auctionellen Zersplitterung dieser höchst kostbaren Sammlung (ein Opfer der Wissenschaft an die Politik) erworben habe, ist mir unbekannt.

denken. Inzwischen hat Prof. Hirschberg schon in seiner Abhandlung: Die Augenheilkunde des ibn Sina (Berlin 1902, S. 171) nachgewiesen, dass der latein. Canamusali nicht eine Bearbeitung des 'Ammar sei. In einer vorübergebenden Besprechung (Ammar, S. 16—14) bezeichnet er das Buch als ein „Machwerk", weist eine plumpe Fälschung nach und schliesst mit den Worten: „Canamusali ist abgethan"; ich füge hinzu: *basta!*

Ich frage aber weiter: *Wer ist der Fälscher*, wer hat dem Araber Behauptungen und *Citate* untergeschoben, auf die ich näher eingehe, z. B. dass er aus hebräischen und chaldäischen Quellen gesammelt habe (vgl. oben S. 2).

Es ist schon mehrfach bemerkt worden, dass literarische Fälschungen sich meist durch gehäufte Anführung von Autoritäten verraten, bei denen es nicht auf Anachronismen und dergl. ankommt. Für Can. genügt der Prolog zum II. Buche, der in der neuen Ausgabe (p. 15) noch instructiver ist als in der alten (bei Hirschberg, S. 19):

> Ego collegi et *translatavi* [dieses Wort hat nur die neue Ausgabe] de libris [früher: dictis] philosophorum, scil. Galieni, Ypokratis, Almansoris, Johannis Damasceni et a magistris Maometti de arabis (sic) et Johannis Notensis et Mamuti Arach (arab.).

Der Araber will also aus arabischen Schriften gesammelt und *übersetzt* haben, nämlich Almansor, so heisst Razi's Werk an Alman'sur in lateinischen Quellen; „Joh. Damascenus" ist, wie ich vor einem halben Jahrhundert nachgewiesen habe, eine Schöpfung des unkritischen Constantinus Africanus, dessen gerapigra empfohlen wird (p. 36, Z. 15). Ueber *Johannes Notensis* weiss ich nichts heranzubringen, wage also nicht die Conjectur Metensis (aus Metz). Die ganze ungeordnete Zusammenwürfelung von Namen rührt nicht von einem Kenner arabischer Literatur her. Ich muss es jüngeren Augen überlassen, Sachliches zu beanstanden, z. B. *conchuli Saneti Jacobi* (p. 24, Z. 4).

Für alles Dieses hätten wir den lateinischen Verfasser verantwortlich zu machen, der David Hemenus oder Armenus heissen soll. Warum aber bei diesem Namen stehen bleiben? Wo so viel Falsches und Erdichtetes vorliegt, sollte nicht auch der angebliche Uebersetzer aus dem Arabischen eine Erdichtung sein? David ist *nicht* „abgethan", aber wenn sonst keine Spur von ihm aufgefunden wird, auf den „Aussterbeetat" zu setzen.

Berlin im Juli 1906.

ZUR HYGIENE DER ALTEN INDER,

VON DR. E. HAGEMANN, *Bonn a/R.*

(Schluss.)

„Im Alter von 8 Jahren 1) kommt der Sohn des Brahmanen, im „Alter von 10 der des Kschetria, im Alter von 12 der des Weischya „zum Lehrer. Ihm werden die Haare geschnitten, er erhält Gürtel „und Stab und ist nun ein *„Lernender"*.

„Nach Aufhör der Lehrzeit (die beim Brahmanen für jeden Veda „12 Jahre währt) erfolgt die Lossprechung durch den Lehrer und „das Weihebad im Flusse. Der Jüngling bezw. junge Mann ist nun „ein *„Gebadeter"* 2) und hat nach der Regel der Brahmanen (Manu „lib. II, 177 p.p.) zu leben."

Er kehrt in sein Haus zurück, oder erbauet sich ein neues, nimmt die Gattin, begründet die Familie und führt später ein Cölibatleben.

Nach seinem Tode wird seine Leiche verbrannt. 3)

Die Bestimmung hierüber lautet:

„Nachdem der Tod 4) eingetreten ist, wird die Leiche auf einem „mit Rindern bespannten Wagen zur Verbrennungsstätte gefahren."

„Diese soll erhöht liegen, abschüssig nach allen Seiten."

„Nach der Verbrennung 5) wird eine Grube gegraben zur Aufnahme „der gesammelten Gebeinreste. Diese werden darin in einem Metall- „Gefässe beigesetzt und die Grube mit Erde ausgefüllt und überdeckt."

Für die Auswahl der Baustelle eines Hauses wird anempfohlen:

„Zur Baustelle 6) für ein Haus soll eine Erde ausgewählt werden, „die nicht salzhaltig und mit Bäumen oder Sträuchern bestanden ist."

---

1) Parâskara, lib. II, 2.

2) Parâskara, lib. II, 31.

3) Stenzler (Akadem. Festrede in Breslau am 22. März 1385) sagt, dass in den ältesten Zeiten die Inder ihre Toten *nicht* verbrannten, sondern *begruben* und dass erst später die Leichenverbrennung aufgekommen ist, dass aber, selbst als diese schon Brauch wurde, die Wittwen *noch nicht* mit der Leiche des Gatten verbrannt wurden. Es sei *noch nicht* festgestellt, *wann dieser* Modus entstanden wäre.

Dass er aber auch schon ziemlich alt ist und zur Zeit Alexanders des Grossen üblich war, erhellt aus einer Nachricht Strabo's (Geographica lib. XV, C. 1, 34 und C. II, 62).

4) Açvalayana, lib. IV, 1.

5) Açvalayana, lib. IV, 5.

) Açvalayana, lib. II, 7.

„Befinden sich darauf Pflanzen mit Dornen oder mit Milchsaft, so „sollen sie mit den Wurzeln entfernt werden."

Dass im alten Indien schon von Seiten des Staates Fürsorge für das öffentliche Wohl und auch speziell für das Gesundheitswohl getragen wurde, haben Megasthenes, Arrian und Strabo 1) uns überliefert.

Sie berichten, dass in den indischen Reichen besondere Staatsbeamte angestellt waren, welche die Aufsicht über die Krankenpflege, über die Sorge für Arme und Sieche, über gute Aufnahme der Reisenden, über das Begräbnisswesen und die Instandhaltung der öffentlichen Landstrassen (ἄρχοντες), über die Regulierung der Flussläufe, das Schleusenwesen in den Kanälen und richtige Bewäserung der Ländereien behufs guten Fruchtertrages (ἀγορόνομοι), sowie über eine das Gesundheitswohl nicht gefährdende Ausführung des Gewerbebetriebes, über richtiges Gewicht beim Verkaufe der Nahrungsmittel, über deren Güte und Reinheit und über die Reinhaltung der Wasserbehälter (ἀστύνομοι) zu führen und dem Könige darüber zu berichten hatten, damit er Uebertretungen der Bestimmungen bestrafen konnte.

Arrian behauptet sogar, dass diese Aufseher ihrer Wichtigkeit wegen eine besondere (die 6te) Kaste gebildet hätten.

Die alten Inder lebten als Vegetarianer und die von Manu den Brahmanen anbefohlene 2) und allen Uebrigen angeratene Pflanzenkost umfasste Getreide mit den daraus hergestellten Backwaaren, Reis, verschiedene Gemüse, besonders Hülsenfrüchte, sowie Baumfrüchte. Das Hauptnahrungsmittel, der Reis wurde als Brei, mit Wasser oder Milch bereitet, genossen. Fleisch wurde nur selten genossen mit Ausnahme der im Nordwesten des Landes lebenden Bergbewohner, die es täglich zu essen pflegten. 3)

Das gowöhnliche Getränk der Inder war Wasser oder Reiswasser; auch Milch wurde viel getrunken, die von Manu den Brahmanen gestattet ist.

Daneben wurde — abgesehen von den Brahmanen, denen jedes spirituöse Getränk verboten war, Traubenwein (surâ) und Obstwein, 4) besonders aus Aepfeln bereitetet (mai-reya) und zwar *reichlich*, wie Curtius im Gegensatze zu Strabo 5) berichtet, getrunken sowie ein aus Reis bereiteter Rum.

Gern scheint auch eine Mischung aus 5 Ingredienzien: Wasser, Zitronensaft, Zuckersaft, Gewürz und Rum aus Reis hergestellt, getrunken su sein. 4)

1) Megasthenes l. c. Fragm. 26. Arrian l. c. Cap. 12. Strabo l. c. lib. XV, C. II, 49—51.

2) v. Bohlen a. a. O, B. II, S. 168.

3) Arrian Indica, Cap. 17 und Anabasis, lib. III, C. 8.

4) Plinius Historia naturalis, lib. XIV, l. 16.

5) Curtius Rufus de bello. Alexandri Magni, lib. VIII, l. 9 sagt: vinum, cupis Indis largus est usus.

Strabo dagegen behauptet, (Geographica, lib. XV, C. II, 52) die Inder hätten wenig Wein getrunken und seien deshalb so gesund gewesen.

Die Inder nannten sie „panja" nach der Sanscritbezeichnung für die Zahl „5" (wovon unser Wort „Punsch" herstammen soll).

Fragen wir nun, was neben der Erfahrung der indischen Weisen *ärztliches* Wissen für die Hygiene geleistet hat, so finden wir auch hier viel Schätzbares.

In mehreren grossen ärztlichen Werken ist dies neben dem specifisch Medizinischen enthalten, die den Namen Ayur-Veda's (Wissenschaft des Lebens) tragen und teils in gebundener Rede (sloka) teils in Prosa geschrieben sind.

Ich nenne einen solchen Ayur-Veda von Atreya, von Câraka und von Sûsruta.

Vom Erstgenannten existieren nur noch Bruchstücke bei den Erklärern; auch wird neuerdings behauptet, das Werk sei nicht von Atreya selbst, sondern seinem Lieblingschüler Hârita verfasst.

Câraka's Werk ist erst zum Teil herausgegeben.

Das für uns wichtigste ist Sûsruta's Ayur-Veda, welches das Gesammtgebiet der Heilkunde umfasst, mehrfach herausgegeben ist und in vollständiger lateinischer Uebersetzung durch den verdienstvollen Franz Hessler erschienen ist. 1)

Est ist mir nicht möglich, die Zeit, in der Câraka und Sûsruta lebten und wirkten, anzugeben, da zu grosse Meinungsverschiedenheiten darüber unter den Orientalisten bestehen. Ich verweise auf die ausführlichen Darlegungen Haeser's (Gesch. der Medizin B. I, S. 15—18) und J. Bloch's (Gesch. d. Medizin von Neuburger und Pagel 1902, B. I, S. 120—135) und begnüge mich mit einigen Bemerkungen sub linea 2)

---

1) Sûsrutas Ayur-Vedas. „Id ut medicinae systema tunece primum ex Sanscrita in „latinam sermonem vertit" p. p. Dr. Franziscus Hessler Erlangae 1845—1854. Wenn auch die Uebersetzung nach das Sanscritisten A. Weber Ausspruche vielfach nicht gauz richtig ist und die Vergleichung einzelner von Hessler übersetzter Stellen mit deren Uebersetzung durch Stenzler zeigt, dass der weniger des Sanscrit kundige Hessler sich zuweilen geirrt hat, z. B. bei der vom Steinschnitte handelnde Stelle, die Hessler als die „sectio alta" hinstellt, während der Urtext den seitlichen Schnitt durch den Damm beschreibt, sind wir doch dem fleissigen Arzte, der einen Teil seines Lebens der Uebersetzung gewidmet und mit nicht nachlassendem Fleisse gearbeitet hat, für seine mühevolle Arbeit zu grossem Danke verpflichtet.

2) Nach indischer Priestersage ist der Verfasser von Sûsruta's Ayar-Voda kein Geringerer als *Brahma* selbst, der das Werk schon *vor* Erschaffung der Menschen verfasst hat. Er übergab es dem Ghandarva (Halbgotte) Dhanvântari, dem indischen Aeskulap.

Aus Erbarmen mit der leidenden Menschheit stieg dieser später vom Himmel herab und herrschte als irdischer König Divodesa in Kaçi.

Er versammelte um sich eine Schaar lernbegieriger Rishi's (Priester) und teilte seinem Lieblingsschüler Sûsruta, dem Sohne der Büsserkönigs Visvamitra das ganze, von ihm

Sûsruta's Ayur-Veda besteht aus 6 Sthana's, von denen für die Hygiene namentlich in Betracht kommen der 1. (Sutrasthana) und der 3. (Sarirasthana).

Die Brahmanenärzte machten im Allgemeinen die Diätetik zur Basis

---

selbst behufs leichterer Erlernung abgekürzte Werk mit. Die Abfassung des Werkes fällt hiernach *vor* jede irdische Zeitrechnung!

So weit der Mythus.

Aeltere Indologen, denen Hessler beistimmt, nehmen an, dass Câraka und der zeitlich etwas jüngere Sûsruta im 8. vorchristlichen Jahrhunderte lebten, Lassen meint, dass sie im 6., Wise, dass sie in der Zeit zwischen dem 9. und 3., jedenfalls vor Beginne des 2. gelebt haben, da in dem (höchst wahrscheinlich) im 2. vorchristlichen Jahrhunderte entstandenen indischen Nationalepos „Mahabârata" beider Aerzte Erwähnung geschieht. Hierbei ist aber wieder zu bedenken, dass dies Werk allmählig und zu recht verschiedenen Zeiten sich entwickelt hat.

Stenzler und J. Bloch meinen, dass das Wirken beider Aerzte in die ersten Zeiten der christlichen Aera fällt.

Am weitesten aber geht E. Haas: „Ueber den Ursprung der indischen Medizin mit „besonderem Bezug auf Sûsruta." (Zeitschrift der morgenländischen Gesellschaft v. 1876 Bd XXV, S. 617—670), indem er behauptet, ein von einem Arzte Sûsruta verfasstes Originalwerk *existiere gar nicht.*

Er bestreitet überhaupt der indischen Medizin jede Originalität, erklärt die unter dem Namen Câraka's und Sûsruta's vorhandenen Sanskritschriften für spätere Nachahmungen griechischer Muster und sagt, Sûsruta's Ayur-Veda sei etwa im 15. Jahrhunderte *unserer* Zeitrechnung fertiggestellt.

Er stützt sich darauf, dass manche Stellen des Werkes eine auffallende Aehnlichkeit mit hippokratischen Aussprüchen bieten z. B. die Schilderung der Vorzeichen des nahenden Todes ferner auf den Satz, dass Feuer das sicherste Heilmittel sei, da nach seiner Anwendung keine Rezidive einträten und auf die Tatsache, dass bei Sûsruta ebenso wie bei Hippocrates die Begriffe „Wunde" und „Geschwür nicht getrennt, sondern beide durch dasselbe Wort ausgedrückt werden.

Den Namen „Sûsruta" will er herleiten von Bukrât, dem arabischen Namen des Hippocrates „Kaçi" von „Kos", „Divodesa" von Θευειδής (J. Bloch a. a. C. 1, S. 121).

Er hat aber nicht in Betracht gezogen, dass sich bei Sûsruta die Beschreibung der plastischen Operationen (Nasen- und Lippenbildung) und der Staaroperation, die Schilderung des Diabetes (mit *süssem* Urin, wobei der Befallene an Erschöpfung stirbt und Geschwüre nicht heilen wollen) findet, wovon in der klassischen griechischen Medizin noch keine Rede ist und dass die 860 bei Sûsruta genannten Heilpflanzen *durchweg asiatischen* Ursprunges sind.

Bald nach Erscheinen der Haas'schen Arbeit konnte auch A. Müller den Beweis erbringen, dass ein Werk Sûsruta's tatsächlich schon im Jahre 910 nach Christo vorhanden war und es wurde ferner an einer Ruïne in dem Trümmerfelde bei Agkor in Cambodja eine sehr alte Inschrift gefunden in der rühmend des Arztes Sûsruta gedacht ist.

Von *entscheidender* Bedeutung war indessen die Auffindung eines alten, auf Blättern von Birkenbast in späterem Sanskrit niedergeschriebenen medizinischen Werkes, des sogenannten „Bower-Manuskript's, welches der englische Leutenant Bower von indischen Händlern erwarb, (die es in einem luftdicht verschlossenen Gefässe unter einem buddhistischen Denkmale in den Ruïnen von Mingai im chinesischen Turkestan gefunden hatten). Dieses Werk wurde dem Sanskritforscher Hörnle in Calcutta zur Entzifferung übergeben und er stellte fest, dass dasselbe im 5. oder 6. Jahrhunderte unserer Zeit-

ihrer ganzen Behandlung; sie hielten nicht viel von stark wirkenden Arzneien, da sie glaubten, dass diese viel Schädliches enthielten 1)

Nach ihrer Lehre, die ähnlich der der ägyptischen Priester ist, entstehen die meisten Krankheiten aus Anhäufung von Nährstoffen im Körper. Sie glaubten aber auch, dass sich im Blute Unreinlichkeiten ansammeln, die von Zeit zu Zeit durch Blutentlerungen entfernt werden müssen, wenn nicht Entzündungskrankheiten entstehen sollen.

Sie empfahlen deshalb wöchentlich ein Brechmittel, monatlich ein Abführmittel und einmal im Jahre wenigstens einen Aderlass.

Sûsruta beschreibt nun genau die Ausführung desselben 2) an verschiedenen Körperstellen und sagt, dass er nur *dann* bei Brahmanen und bei dem Rajah unterbleiben könne, wenn diese widerstrebten, da man *sie* in keinem Falle erzürnen dürfe.

Von den Brech- und Abführmitteln, deren Gebrauch dem Entstehen von Krankheiten vorbeugen soll, empfiehlt er die milde-wirkenden, damit das Mittel selbst nicht schade und zwar besonders Vangneria spinosa und Asclepias acida als Brechmittel, Convolvulus Turpethum, Terminalia Chebula und Oleum Ricini als Abführmittel. 3)

Bemerkenswert sind seine hygienischen Ratschläge für Wahl der Nahrungsmittel, Bäder, Schwangerschaftspflege, Geburt, Wochenbett und allgemeine Regelung *der* Lebensweise, die zur Erhaltung der Gesundheit dienen soll.

Sie sind so beschaffen, dass man an ihnen die hohe Einsicht des alten indischen Arztes erkennen kann und schon der Satz, dass richtige Lebensordnung das Wichtigste in der Tätigkeit des Arztes bildet, kennzeichnet seinen geistigen Standpunkt. 4)

Ich führe jetzt einige seiner allgemeinen diätetischen Lehren an:

„Der Mensch soll niemals sehr warme und sehr kalte Speisen „geniessen." 5)

„Er soll nie bis zur vollen Sättigung essen, nicht bei Tage (schlafen) „und *niemals auf dem blossen Erdboden schlafen.*"

„Er soll sich hüten vor dem Aufenthalte im Freien bei starker „Hitze und starker Kälte."

---

rechnung entstanden ist. In dem Werke werden öfters die Aerzte Câraka und Sûsruta erwähnt und ihre Schriften als sehr alte medizinische Werke bezeichnet. (J. Bloch in Neuburger und Pagel. Bd. I, S. 129).

Nach *diesem* Funde werden wir wohl die Haas'schen Behauptungen ad acta legen können.

1) Strabo a. a. O. lib. XV, C. II, 60.

2) Sûsruta Sthana III, C. 8.

3) Sûsruta Sthana I, Cap. 44 und 45.

4) Sûsruta Sthana VI, Cap. 40.

5) Sûsruta Sthana I, Cap. 46.

„Kompakte und fette Speisen soll er nur während der kühleren „Jahreszeit geniessen."

„Unmittelbar vor dem Essen soll er nur wenig, während desselben „gar nicht, nach demselben nach Bedürfnis trinken."

„Er soll häufig und zwar *vor* dem Essen baden und sich möglichst „viel im Waldesschatten aufhalten."

Als empfehlenswerte pflanzliche Nahrungsmittel nennt Sûsruta den Reis, der nahrhaft und dabei leicht verdaulich ist, Knoblauch, 1) dem er lebensverlängerende Wirkungen zuschreibt, Gerste Weizen, Sesam, die Früchte der Tamarinde, Granatäpfel, Gurken, Feigen, Inwger und Zitronen.

Von Fleischsorten empfiehlt er Rind, Ziege, Antilope, Schaf, Wildschwein, Rebhuhn, Wachtel, Gans, Pfau, Schildkröte.

Als Getränke rät er Wasser, Reiswasser, Milch und in geringen Quantitäten Wein und Rum aus Reis bereitet an.

Für das Geschlechtsleben gibt er eine Reihe von Vorschriften. 2)

Nach denselben soll z. B. sowohl der Mann als das Mädchen, das er heiraten will, frei von Krankheiten sein.

Das beste Heiratsalter für den Mann ist das 25., für das Mädchen das 13. Jahr (in dem in Indien die Menstruation schon geregelt ist.)

Während der Dauer der Menses soll absolut kein Beischlaf stattfinden, da die Frau während dieser Zeit „unrein", also der Coïtus für den Mann schädlich ist, auch weil er dann nicht seinen Zweck erfüllt, „denn wie „ein in den Strom geworfener Gegenstand dem Strome folgt, so wird der „ergrossene Same durch das fliessende Blut herausgespült."

Sûsruta's hygienische Ratschläge für die Schwangerschaft, Geburt, Wochenbett und erste Kinderpflege sind grossenteils *so* beschaffen, dass sie ihren Platz in einem modernen Lehrbuche der Hygiene ausfüllen könnten: 3)

Während der Dauer der Schwangerschaft wird am besten der Coïtus gar nicht vollzogen, damit das Gebärorgan nicht gereizt wird.

„Der Arzt soll den eigenartigen Schwangerschaftsgelüsten *nicht* entgegentreten um nicht das Gedeihen der Frucht zu schädigen. (Hessler übersetzt „ne foetum vexet") 4)

---

1) Sûsruta ibidem. Hier ist ein Gegensatz zwischen Sûsruta's und Manu's Lehren vorhanden, da Manu Knoblauch den Brahmanen direkt untersagt (lib. V, 5). Das Verbot des Letzteren scheint daher aus anderen als sanitären Gründen erfolgt zu sein; auch schrieb Sûsruta für die Gesamtheit, Manu znnächst für die Brahmanen.

2) Sûsruta Sthana III, l. 10.

3) Sûsruta Sthana III, l. 10.

4) Dieselbe Ansicht äussert Yagnavalkya (lib. III, 79). „Durch Nichtgewährung der „Gelüste erleidet die Frucht Schaden, Verunstaltung oder Absterben; man soll der Frau „deshalb gewähren, was sie wünscht."

Die Schwangere soll vor Aufregungen behütet werden, stets reine Kleidung tragen, keine hässlichen Gegenstände anschauen, leichtverdauliche Kost geniessen und bisweilen ein mildes Abführmittel einnehmen.

Vor Ende des 9. Schwangerschaftsmonats soll sich die Schwangere in das *Gebärhaus* begeben.

Das Geburtszimmer soll geräumig und gut besonnt sein.

„Beim Beginne der Geburt lege sich die Frau mit gelockerter „Kleidung auf das breite, mit Polstern aus Kamelhaaren bedeckte „*Gebärbett*."

4 mutige und erfahrene Frauen (einen besonderen Hebammenstand kennt Sûsruta nicht) leisten Beistand bei der Geburt. Sie müssen *kurzbeschnittene Nägel* haben und die Gebärende anfangs *wenig*, nach dem Durchschneiden des Kopfes aber *kräftig* mitpressen lassen.

Die Austreibung der Nachgeburt soll durch *Reiben* des Unterleibes bewirkt werden. Ist dies erfolglos, so soll ein *Arzt* mit sorgfältig gereinigter und eingefetteter Hand, deren Nägel kurz beschnitten sind, in die Geburtsteile eingehen und die Placenta entfernen.

Alsdann wird die Frau gereinigt und in ein *frisches* Bett gelegt.

In den ersten Tagen erhält die Wöchnerin als Nahrung nur eine Abkochung von Reis mit Milch oder Wasser; dann Brühe aus Rebhuhnfleisch mit Reis oder Gerste.

Am 10. Tage verlässt sie das Bett, bleibt aber im Hause.

Nach Ablauf von 14. Tagen kann sie leichte, gewöhnliche Kost geniessen.

6 Wochen nach der Niederkunft hat die „Unreinheit" der Wöchnerin aufgehört; sie erhält ein warmes Bad, darf ausgehen und in gewohnter Weise leben.

Das neugeborene Kind 1) soll mit kaltem Wasser besprengt werden (damit tiefe Atemzüge erfolgen) Mundhöhle und Leib sollen gereinigt, die Nabelschnur 8 Finger weit von Nabel unterbunden, abgeschnitten und das unterbundene Ende neben dem Halse befestigt werden.

Darauf soll das Kind ein warmes Bad erhalten in dem vorher glühendes Gold odes Silber abgelöscht ist. 2)

„In den ersten Tagen erhalte das Kind nicht die Muttermilch, „die noch „unrein" von der Geburt her ist."

Das Kind kann übrigens als *Abführmittel* eine Handvoll der Muttermilch mit Goldstaub und Honig oder Butter vermischt erhalten.

---

1) Sûsruta Sthana III, l. 10.

2) Hessler übersetzt: „auro argentove usto". Hier zeigt sich wieder das von den Indern über die günstige Wirkung der Edelmetalle für die Gesundheit Geglaubte.

Kann die Mutter ihr Kind nicht selbst nähren, so soll eine Amme aus derselben Kaste genommen werden.

Die Untersuchung derselben auf ihre Brauchbarkeit muss ein Arzt 1) vornehmen.

Die Amme darf weder zu alt, noch zu jung, nicht kränklich oder abgemagert und nicht zornmütig sein; sie soll vielmehr von gutem Aussehen, gesund und kräftig und freundlichen Wesens sein, gut gestaltete Brustwarzen haben u. s. w.

„Beim Säugen soll sie darauf achten, dass die Brust nicht auf die „Nasenlöcher des Kindes drückt, damit es nicht erstickt."

Die Amme darf keine schwere Arbeit verrichten und sich dabei nicht anstrengen; sie muss reichliche, aber leicht-verdauliche Kost erhalten und darf nicht aufgeregt werden.

Arzneien, die für das Kind bestimmt sind, sollen von der Amme eingenommen (werden), oder beim Säugen auf die Brust gestrichen werden.

Die Zeit der Ernährung durch die Brust soll 6 Monate dauern; vom 7. Monate an soll das Kind Kuh- oder Ziegenmilch erhalten bis zum Ende des 1. Lebensjahres.

Im 2. und 3. Jahre soll die Nahrung aus einer Abkochung von Reis in Milch bestehen, alsdann fast ausschliesslich aus Reisbrei.

Die Kinder sollen andauernd mit liebevoller Sorgfalt beobachtet, stets gut gereinigt und gepflegt werden.

In der ersten Lebenszeit sollen sie nicht sitzen, sondern liegen und möglichst viel schlafen, sich auch stets in reiner Luft befinden.

Wenn ansteckende Krankheiten im Orte herrschen, sollen sie aus demselben entfernt, oder vom Verkehre mit anderen Personen abgeschlossen werden.

In der alten indischen Literatur existieren eine Anzahl ärztlicher Schriften über Diätetik (Pathyapathya). J. Bloch 2) hat eine Reihe von Bestimmungen aus denselben angeführt, von denen hier folgende genannt werden:

Bei den wiederholten täglichen Waschungen des Gesichts muss etwas Oel in die Nasenlöcher geträufelt und der ganze Körper einmal täglich einschliesslich Haar und Bart mit Oel eingerieben werden.

2 Mahlzeiten sind einzunehmen, die erste Vormittags zwischen 9 und 12 Uhr, die zweite Nachmittags zwischen 7 und 10 Uhr.

Das tägliche Bad soll *vor* dem Mittagessen genommen werden.

---

1) Diese Untersuchung ist eine so genaue, dass sie noch heute gültig sein könnte.

2) J. Bloch (Handbuch d. Geschichte d. Medizin von Neuburger und Pagel 1802, I B., S. 141—143).

Haare, Bart und Nägel müssen reingehalten und an jedem 5. Tage geschnitten werden.

Essschüsseln aus Edelmetallen sind für die Gesundheit förderlich:

Ein Durstiger soll *vor* dem Essen, ein Hungeriger *nach* demselben trinken.

Nach dem Essen soll ausser der Mundspülung ein Zahnstocher gebraucht (werden), die Zunge mit einem Spatel aus Gold oder Silber abgerieben und die Zähne mit einer Zahnbürste (aus den Zweigen von Ficus indica oder Acacia racemosa) und mit einem Zahnpulver aus Salz, Pfeffer und Betelnuss gereinigt werden.

Nach der Mahlzeit soll man eine kurze Wegstrecke langsam gehen und sich dann, ohne zu schlafen, $^1/_2$ Stunde hinlegen, „da dies die Verdauung befördert."

Dann soll Gymnastik und Massage 1) vorgenommen werden, „wodurch „Blut und Haut gereinigt und das Gemüt erfrischt wird."

Das Tragen von stets reinen Kleidern, welches schon Manu befohlen hat, ist deshalb notwendig, „weil durch unsaubere Kleidung leicht Haut- „krankheiten entstehen."

In diesen Schriften über Diätetik wird auch bereits der Gebrauch von *Heilquellen* (die sich namentlich im Gebiete des Himalya befanden) und von Seebädern zur Erhaltung der Gesundheit empfohlen.

Auch scheint schon in früher Zeit auf das Klima in gesundheitlicher Hinsicht Wert gelegt zu sein. 2)

Wir können aus diesem allem ersehen, zu welcher Höhe sich bereits die Kenntniss der Hygiene im alten Indien erhoben hatte!

Aus Manu's Gesetzbuche geht hervor, dass den alten Indern schon der Aussatz in seinen knolligen Form „kushta" (Manu, lib. III) bekannt war und dass bei ihnen die strenge Absonderung der Erkrankten von den Gesunden als das einzige hygienische Schutzmittel gegen die Weiterverbreitung der Krankheit galt.

---

1) Massage mittels Knetungen und Reibungen war in Indien seit den ältesten Zeiten im Gebrauche und wurde als besonders nützlich angesehen, wie Megasthenes (Indica Fragm. 27) und Strabo (Geographica lib. XV, l. II, 54 und 55) berichten. Letzterer sagt:

„Unter den Leibesübungen schätzen sie am meisten das Reiben und sie reiben „den Körper sowohl auf andere Weise als durch Bestreichen mit kurzen Rundstäben „(σκυταλίδων) aus Ebenholz."

„Der König wird, während er den Gerichtsverhandlungen beiwohnt, von 4 um ihn „herumstehenden Reibern gerieben."

2) J. Bloch (Handb. d. Gesch. d. Medizin v. Neuburger u. Pagel, B. I, S. 143) nennt 3 Klimate: *Anupa* eine flache und feuchte, *Iungala*, eine hügelige und trockne Gegend, *Misra* ein Gemisch aus beiden. Dies wird im Allgemeinen als das bekömmlichste gehalten, da es weder zu heiss und trocken, noch zu kalt und feucht ist.

Dass sie aber schon im hohem Altertume die Inokulation als Schutzmittel gegen das Umsichgreifen der Blattern gekannt haben, möchte ich trotz der bestimmten Behauptung bedeutender medizinischer Historiker wie Hecker und Hirsch 1) doch noch in Zweifel ziehen!

Hecker sagt, dass das Variolationsverfahren des Brahmanen von nicht zu berechnendem Alter und der Dienst der Pockengöttin, die unter den Namen: „Mariatale", „Guti-ka-takurani" und „Patragali" vorkomme, schon im 3. vorchristlichen Jahrtausende vorgeschrieben gewesen sei.

Wenn um *diese* Zeit aber schon eine Pockengöttin existierte, müssten ja die Pocken *vor* derselben bekannt gewesen sein, also schon länger als 2000 Jahre vor Christi Geburt.

Als Beweis für das hohe Alter des Vorkommens der Krankheit in Indien werden auch 2 Stellen aus Sûsruta's Ayur-Veda 2) herangezogen, in deren einer das Leiden „Vispothaka" in der anderen „Masurika" genannt wird.

Aber schon Häser 3) sagt, dass diese sogenannten Belegstellen durchaus nicht mit Sicherheit auf die Menschenblattern zu beziehen sind und die beiden ganz verschiedenen Namen wohl eher auf verschiedene Krankheiten hindeuten.

Ausserdem gehört die verschieden benannte „Pockengöttin" lediglich zu den Fabelwesen des Trimurti-Cultus und ihre Verehrung ist mythicher Natur!

In der indischen Literatur findet sich aber auch sonst keine einzige sichere Belegstelle für ein *so frühes* Vorkommen der Blattern im Lande; vielmehr sprechen verschiedene Nachrichten dafür, dass sie erst auf ihrem Seuchenzuge von Arabien nach Osten im 6. nachchristlichen Jahrhunderte in die vorderindische Halbinsel eingedrungen sind und deshalb das in der Inokulation bestehende Schutzmittel gegen ihre Verbreitung erst *nach dieser Zeit* aufgekommen ist.

Es ist nicht unwahrscheinlich, dass die Variolation erst nach ihrer Erfindung in China durch den Arzt Go-mei-schan etwa um das Jahr 1000 nach Christo in Indien Eingang fand.

---

1) Hecher Geschichte der neueren Heilkunde 1839, S. 131 pp. Hirsch Historisch-geographische Pathologie 1881, B. I, S. 90.

2) In Hessler's Uebersetzung des Sûsruta, B. I, S. 197 und 198 lautet die eine Stelle: „tumores febriles a sanguine bileque orti alicubi aut ubique in corpore memorati, qui „pustulae sunt" die andere:

„Maculae aestu et febre effectae el pustulae in membris el ore."

3) Häser a. a. O. B. III, 1881, S. 21.

4) Nach ihrem heftigen Ausbruche im Heere Abreha's bei der Belagerung von Mekka.

Nächst den Chinesen sind aber die Inder die Ersten gewesen, die sie vornahmen und zwar in einer ungleich schonenderen und rationelleren Form als die Chinesen. 1)

So viel über die indische Hygiene!

Werfen wir nun am Schlusse dieser Betrachtung einen Blick zurück auf die hygienischen Gebote Manu's und Yagnavalkya's, gedenken wir der hygienischen Ratschläge Sûsruta's und der Aerzte, die speziell über Diätetik geschrieben haben und erinnern wie uns dessen, war alte griechische Autoren 2) über die hygienischen Massnahmen der Inder berichten, so werden wir überrascht durch die Schärfe des Denkens dieses alten Kulturvolkes, das durch eigene Verstandesarbeit und aufmerksame Naturbeobachtung so Schätzbares für die Gesundheitspflege in früher Vergangenkeit geleistet und sich selbst dadurch ein schönes Denkmal geistigen Könnens schon in einer sehr frühen Periode der Weltgeschichte gesetzt hat.

Jene Gebote und Ratschläge haben auch den beabsichtigten Erfolg gehabt.

Verbunden mit der strengen Abschliessung des Volkes gegen fremde Nationen und gegen die durch Vermischung mit solchen entstehenden zersetzenden Einflüsse haben sie die arischen Inder bis auf den heutigen Tag trotz aller verheerenden Stürme, die im Laufe der Jahrhunderte über ihr Land hinbrausten, als ein grosses, ziemlich gesundes, genügsames und tätiges Volk zu erhalten vermocht und gewähren ihnen noch weiter für eine nicht absehbare Zeit die Aussicht auf ethnisches Fortbestehen.

---

1) Durch seichte Einschnitte in den Oberarm, in die Baumwollenfäden gedrückt wurden, an welchen sich angetrockneter, 1 Jahr alter Eiter aus Impfpocken befand, während in China getrocknete Schorfe von echten Pockenpusteln in die Nasenlöcher gestockt wurden.

2) Megasthenes Indica Fragm. 36. Strabo Geographica lib. XV, C. I, 34 und C. II, 53. Beide sagen, dass die Inder wegen ihrer guten gesundheitlichen Einrichtungen und ihrer mässigen Lebensweise ein langlebiges, wenig von Krankheiten heimgesuchtes Volk waren.

DIE BEHANDLUNG KRANKER UND GEBAERENDER FRAUEN IM 16. UND 17. JAHRHUNDERT.

NACH HANDSCHRIFTEN DER KÖNIGL. ÖFFTL. BIBLIOTHEK ZU DRESDEN.

VON J. JÜHLING.

Erczeney Buch von vilen bewerten stucken menschlicher gebrechen, in nöthen nüczliche zu gebrauchen. Durch die Fraw Stadthalterin Margaretha von Ponickau czusammen bracht vnd beschrieben. 1560.

1. *Vor die gifftigen geschwüre*, die man oder weib an heimlichen örtern haben. *Eichenn laub* gesottenn vnnd sich darüber so warm, als man es erleidenn kan gebehet, inn einem fasse wol vermacht. cap. XXI.

2. *Wen eine Fraue die milch truckt oder ein brust schwert.* Nim ein handuol malcz mehl, eine grossen (prossen ?) semmel, zween loffel uoll Zucker, Vngenutzten saffran, also vil man mit vir fingern ergreiffen magk, Rossen wasser vnnd susser milch raum (Rahm), vnnd von dreyen eyern das weisse, mache ein *prey* daraus vnnd streiche es vf ein tuch vnnd lege es vf die brust, bis es derre wert, streich anders darauff, es hilft. Auch also Vf die rothen augen geleget, wenn sie sitzenn vnnd viel blut strimen han in wendig.

Nuss laub in wasser gesotten, hilft auch *Zum trucken der milch.*

3. *Welcher frauen oder Junckfrauen die brüste schweren.* Die nehme vf ein mehl das weysse von dreyen eyern, vnnd darczu einenn löffel uol HutZucker, vnnd mache ein *pflaster* daraus mit hanff werck, lege es vf die wehetagenn der brust, so wird es reif vnnd gehet aus, Vnnd heilet aus dem grundte. Wan ein pflaster derre ist, so lege ein anders vnnd frisches auf.

4. *Vor den flus der weiber.* Nim weiss vnnd rothe Corellenn, Jdes eines reinischen Gulden schwer oder beides ein quentlein schwer, mache das zu *puluer*, mische es vnnd teile es in drey teil, nem es vf drey mahl, eines morgens anczuhebenn, volgende Abents der Anderteil, Vnnd darnach den volgenden morgenn das dritte teil, nutze es in rottenn warmen wein, Vnnd so du nicht wein hast, nim bier, so wirstu gesundt. cap. XXIV.

5. *Weme die mutter aufstehet.* Der nehme j quentlein galgen, j quentlein safran, schneide das klein, vnnd koche es in bier, wie man kleine fische

wolt siedenn, trinck das, vnnd nim wermut, binde sie in ein tuchlein, lege die vnter den nabel auf denn bauch. es hilft.

Item wermut ihn schos, auch ein sack vonn wacholder beer, vnnd wermut gemacht, hilft ser wol, hilft auch vor das *grimmen im leibe.* cap. XXV.

(Ist alles Aussgeschrieben?) fol. 1.

Der Durchleuchtigstenn Hochgepornnenn Fürstin Vnnd Frauenn Anna, gepornne aus Königlichen Stham Dennmargk, Hertzogin Vnnd Curfürstinn Zu Sachsenn, Langreffinn in Düringenn, Margreffin Zu meissen Vnnd Burkgreffinn zu Madeburgk, meiner genedigstenn Frauenn.

Mspt. B 201.

Durchleuchtigist Hochgepornne Curfürstinn, genedigiste Frau, mein demütiges gepitt Zu got, A. E. F. D. Vnd derselbigen Hernn gemall, Jüngin hernn Vnd Freulichinn gessuntliches, langwirges, gluckseliges Lebens Zu Vornn. genedigiste Frau, Weill ich arme Wittfrau in erfarung komenn, Wil E. C. F. D. eine libhabernn ist, Aller guter kunstenn, Vnnd armen leuten disselbigen gern miltiglichen mitdeilett, So Vberschicke ich E. C. F. D. ein kleines Puchlein, darinnenn Vil Schöner Bewerter Kunst ist, Dan ich Von Vir Vnd zwantzig jaren meines alters pis auff das Lxiij jar, mit Vil krancken leuten Vmbgegangen Vnd Von Vilen alten erfarnen Doctorossin gelernnett Vnd erfaren habe, ich auch Selbst schreiben Vnnd lessen kann, Vnnd nun pis in das Sechs Vnd Zwentzigiste iar eine wittfraue pinn, im Vorgangenen Krieg zu grossenn Schadenn komenn.

Weil mich denn Vnsser Liber gott alsso mit einer ser hefftigenn Kranckheitt angegriffenn, das ich E. C. F. D. hülffe begere Vnd piten mus, Wie Solches mein Vnvermügenn Vnnd geprechenn, allen meinen Nachtparenn in Zwickau, Vnnd Denen ich Sonst auff den lande bekannt, Wisslich ist, gelanget der Wegen an E. C. F. D. mein demütiges, Vnd Vmb gottes willen, mein Flelichts pitten, E. C. F. D. wolle mich armes Vorlassennes altes weib, mit einer genedigenn Steüer, Nach E. C. F. D. genedigsten willenn Vnd wolgefallenn, genedigist Vorsehen lassenn, Wie dan Zu E. C. F. D. mein Vndherdeniges Vorthrauen ist, das Vmb E. C. F. D. langwiriges gesuntliches leben, Vnd gluckliche regierung gegen Vnssern liben gott, threülichen Zuerpitten, Will ich alle Zeit Vnvordrossenn Vnd willigk erfunden werdenn, Bitt genedigist antwortt.

Datum Montag Nach Katharinnen Lxiij.

E. C. F. D.

Vntherdenige Vnd
gehorssame
Katharina wernerin
Wittfrau. (ffol. 2/3).

Wan ein weib nicht Kinder dregtt, Soll man nemen Malissen Kraut j Lott, soll es klein hackenn, Vnd sols in j pfunt geklerrenn Zucker thun, Vebern feüer geprekeltt wie grun krautt, in eine puchsse gethan, so wirtt eine latquerge daraus, Vnd wan man padett, so Soll sie nemen einer Kastanichen gros, soll es essenn, Vnd sol einen Drunck malissen Wasser thun, das sol sie thun ein Virtel jar nach dem andernn, Wan sie ins patt gehett, sol in 14 Dagen ein mal padenn, Darnach sol mann nemen eine gutte hant Voll Malisse, Soll daran gissen ij kannen elixir, Sol die Dopff zu Kleibenn, sols halb lassen einsiden, Vnter der Sturtzen lassen kalt werdenn, darnach alle Morgenn, Vnd Abent ein Senff digelein Dar Von gedruncken einen Monden langk, Vnd wan ein Dranck aus ist, sol man einen andernn Sidenn, Darnach soll man nemen leinett, Vnnd soll Zwen Seck Machenn, einen, einer halben eln preit, den andern ij Viertel preit, Sol das weib messenn, wie preit sie Vber den rucken ist, sol man in die Secklein Malisse Kraut thun, sol es Vein Vnter nehen, wie manns in der apodecken macht, darnach die secke in Wasser gesotten, eine Virtel Stunde, soll es darnach in ein drucken duch schlagenn, sol das preit hinden auff den rücken legenn, den schmalen auff den pauch, das er nicht weiter gehe, pis auff den nabell Vnnd sol die frau in ein pat legen gar gleich, das ir der kopff nur ein wenig hoch leit, sol ir die seck auflegenn, so lasse Vir Stunden gar still ligen auffm ruckenn, mus sich nicht regenn, das sol sie acht dage nach ein ander tun, wo sie aber nicht so lang Nach ein ander ligen kundt, sol sie einen dag abwechsseln, Vnd palde wider anheben, pesser wers, sie detz nach ein ander, hat Vil weiber Von adel Vnnd andern geholffen mit gottes hülffe. fol. 13/14.

Wan ein Weib Vorwarlost wirtt mit einem kinde, Sol man nemen *piwergeil* öll, Vnd soll ein punt machen, wie die Zepffelein eines fingers langk, das sol man mit piwergeil schmierenn, Vnd ir in die mutter legenn, Vnd sol die mutter Vor erst ein richtenn, wie das eine geschickte Wehe frau woll weis, wie sie in thun soll, Vnd sol nemen *perenschmaltz*, soll ir hindenn in die lenden einer hant preitt darmitt schmierenn Vnnd die frau lassenn in einen pande gehenn, per einen halben iar, pis pesser Wirtt. fol. 14.

So ein weyb thode kinder hatt, So nemet *Kü Kott*, der in meyen feltt, leget in in die sonne, last in drucken werden, darnach nemet ein Stuckel darvon, Vnd *reuchertt* die frau alle abent Vnnd morgen, thutz einen monden lang, ist ein bewertt Stuck, hat mit gottes hulff Vil geholffen. fol. 14.

Wan Eine Wöchnerinn plutt, Sol man ir das geplüt nicht Zu ser gehen lassenn, sonderlich wan das geplütt klar ist, dan wan mans zu ser gehen lest, so krigett man gern die wassersucht, sol man nemen *rote*

seiden (Faden), sol ir die finger dar mit *pinden*, ein weil auff, das ander wider zu, Vnd soll nemen ein *oll haut (Aalhaut)*, sol ir die dicke an peinen mit pinden, Vnd imer runder gepunden, wan es sath ist, wan die frau in eine onmacht felt, sol man nemen warmen Wein essigk, Vnd sol ein duchlein darein thun, Vnd sol sie auff die leber legenn, Nemett ein papier, Vnd Von einem schuch das över *leder* einen rimen dar Von geschnitten, ins papier gewickeltt, die frau darmit *gerauchtt*, des gleichen ist es auch köstlich, Vor die onmacht, sol auch nemenn Weissen aitstein, sol sie auch darmit reuchernn des gleichen soll man Zugantzen *piwergeil* rihren. fol. 15.

Wan Ein Weib ir gerechtikeitt gar Zu Ser hatt, Sol man sie auch *pindenn* an henden Vnnd füssen, Wie die wöchnerinn, Vnd sol nemen *Musszkatenöll*, sol ir den *nabel* darmit *schmiern*, Vnd sol Zunder prennen, sol in ausleschenn, Vnnd sol ir den in den nabell pindenn, Soll ir eine gute Mandel milch machen, Zu drincken, Es heist ein kraut schnabel kraut (*Storchschnabel)*, hat schnebelein wie ein storch, sol nemen *johanns plumen*, die innen ein wenig weisgels habenn, sol sie klein stossenn, in einen Mörsser, soll sie ein wenig feücht Machenn, mit Meseran (*Majoran?*) Wasser, sols der perschon an die füsse pinden, Vnten an die solen, daran Lassen, pis es gar mistig wirtt, darnach anders auff gelegt, ist ein bewertt stuck. fol. 15.

So aber das nicht helffen Wollte, so nemett j Lott tormentill (?) wurtzell, Lass sie rein waschen, last sie drucken werden Vnnd stosts in einen mörsser, giss daran j nössel rotenn Wein, klewetz (klebet) das düpffeleyn Zu, last es halb ein sidenn, last es kalt Vnter der Sturtzen werden, gebetz der perschon iij leffel Vol warm, pis sie ausgedruncken, sol ir anhengen *karnelichen Körner*, Vnd lasts anhangen Zinober, Vnd Vmb die hennde pindenn. fol. 16.

Wan Eine Schwanger Frau ire gerechtikeitt hat, ist nicht gutt, Soll man die frau niderlegenn, Vnnd nicht gehen lassen, soll sie mit *Musszkatenn öll* schmiern, die puls adernn, an henden Vnnd füssen, Vnd sol ir Veber Zogene Mandell Zu essenn gebenn, sol ir mandel milch Zu drincken gebenn, sol nemen Wye folgett

1 Aechteleinn (?) Mallvasir

1 q Negelein,

1 q Zimett rinnde,

1 q Musszkaten plumenn,

1 q Musszkatenn,

1 q Zittwer, Sollt es schneiden, Vnnd sol es in den Mallvasir thun, sols nur lassen auff Sidenn, sol nemen gewurtzten *pfeffer kuchenn*, als Zwo hende preitt, Wie eine runde scheibe, kleine kerblein darein schnei-

denn, Vnd sol ein klein schwemlein nemenn, Vnd sols in den malvasir thun, Vnd denn pfeffer kuchenn damit schmirenn, Vnd sol die düchlein eindauchenn, die frau eine hant preitt Vmb den Nabel darmit schmiren, sol den pfeffer kuchen darauff legen, alle drei Stunden einmal gewermett, Zeucht das kint in der muter Widerum auff. Mer soll man nemen *krausse muntz* Wasser, sol es wermen, sol es hinden mitten auff den rücken legenn, eine hantt preitt, pis Vorgehett. fol. 16.

Wan eine Jungfrau ire gerechtikeitt nicht hatt, Sol man nemen *roten pepper*, sol in Vnter sich streüffen iij lot schwer, darnach sol man nemen ij lott Von *roten weidenn*, das rote abgeschabett, ij lott lorbernn, ij lott schalen von *gensse füssenn* das gele, j lott wachalterper, ij *rote Mirr*, in einen neuen dopff gethan, daran gegossen iij kannen pir, den dopff Zugeklebt, halb lassen ein Siden, abentz, Vnd morgens einen Monden lanng dar Von gedruncken.

Mer sol Nemen pol eine gutte hant Voll
ij Lott Weisse ingwer,
j Lot kalmes
j Lot galgenntt

In (einen) reinen neüen dopff gethan, eine kanne reinischen wein daran gethan, den dopff Zugeklebt, Vnd halb eingesottenn, Vnter der Stürtzen lassen kalt werden, darnach des abentz Vnd morgenns einen Monden lang darVon gedruncken, nemett *rettigk* Vnnd schabett in rein, reibett in auff ein reibeissen, ein wasser daraus geprent, das eine kanne Wirtt, darnach ij Lott Zucker darein gethan, einen Monden darVon gedruncken. fol. 17.

Schlusswort: Wie Wole ich E. C. F. G. geschriben habe, wie mans mit den weibern Solte halten in aller misse gepürtt, Vnd so sonderlich wie man die Wehe Weiwer fragen soll, wie man sie annemen Wöllet, habe ich besorget E. C. F. G. möchte ein Beschwerlikeit daran haben, So es aber E. C. F. G. gefellig, Vnd haben Wollte, so Wil ich E. C. F. G. Von hertzen gernn Nach meinen höchsten Verstant Vnd Vermügen auch Zuschreibenn, Vnnd thue E. C. F. G. Sampt der selbigen herrn gemahl, herrichen Vnd freulichen den liben gott in Schutz Vnd schirm auffs aller dreülichste Bevelenn.

Manuskript B 178.

Ordnung vnd Artznei vor die Schwangern Weiber.

Schwangern Ordtnung Wie sich dieselben trösten, vndt sunst mit allem sich verhalten sollen, dessgleichen vor nie gesehen, auch Jn Vnderthenigsten vertrawen gestelt, vnd dedicirtt der

Durchlauchtigsten Hochgebornen Fürstin vndt Frawen Frawen ANNA Geborn aussn *Kunigelichem Stamb Zur Dennemarckh*, Hertzogin vndt

Churfürstin Zue Sachsen, Landgreuin Jn Thuringen, Marggreuin Zue Meissen, Burggreuin Zu Magdenburg.

Mey: Gnedigst: Frawen

Durch

Andre Langner von Magdenburg

Dresen

1 5 7 1

28. Junij fol. 2.

Geistliche Artzney für Schwangere.

Durchlauchtigste, Hochgeborne Kunigin, Gnedigste Frawe, vndt Churfürstin, Was Erkundigung der Heimblichkeit In Naturen belangtt, muss ein yeder gelertter selbs bekennen, das die Heiden viel hitziger, viel fleissiger sein, gottes Werckh nachtzudenken, vndt Zue erwegen, als wir Christen selber — Dan den Obersten aller Weltweissen antzuetziehen, als er das Firmament besichtigtt, wie es so mit schönen Vntzeligen sternen, vndt mit dem Täglichen vndt Nächtlichen licht so herlich getziertt, vndt seine gewisse bewegung häb, das so Einer Ein Nadel nemb, vndt die als Gnomonem vf ettwas stecktt, vndt den schatten als baldt mit der Dinten merckhtt, so wirdt er vbers Jar hernach den selben schatten bei der Nadell wieder finden, das nitt das geringste dran feilet, so gewiss helt das grosse Werckh das Firmament sambt den planeten seinen lauf, drob der Heide hefftig betruebt, sich Verwundertt, vnnd mit seufftzen ausser gefahren mit diesen Wortten, vndt gesagtt: Ach der du ein Einigs Wesen bist, vber alles Wesen, Erbarm dich meiner.

Es ist eine schöne Rede, vndt Ja viel von Einem Heiden geredt, das er auss anleittung seiner vernunfftt so tief aussgegrübeltt, das ein Einigs wesen sein muss, das solch gross Vnbegreifflichs werckh als gewiss bewege, Regiere vndt Erhalte Zu nutz aller menschen, vndt aller ander Creaturen. Ist nitt ein gross Wunder Werckh Gottes, das er tag vndt nacht geordtnett, bey dem Sunnenschein vnsere gescheffte verrichten, vndt In dessen abwesen, widerumb Ruhen sollen. Ist nitt woll geordtnett, das das Jar In vier Theill Zertheillt, ein Yeder Termin seine besundere Vmbwechsslung hatt, vndt Wan solche Verenderung nitt Vff einander folgtten, Wie kundten die Menschen vndt ander Creaturn dauren. Wan der Winter stets wert, was wolten wir machen, wan wir stets Sumer hetten, wie lang wolten wirs treiben, das also die Zeitt seine VerEnderung haben muss, sols anders ein bestandt mit allen sachen haben. Die Heyden haben solchs nitt allein bedacht, vndt fleissig erwogen, sundern seindt fort geschritten, sich vmbgesehen mit grosse verwunderung, was sich hier Vndten In den Irdischen Dingen begibt, das so mancherley Craft In wunderbarlichen gewechsen, als kreuttern, Edelgestein ist, drumb der Heid

nit Vnrecht sagtt: Deus in natura nihil frustra condidit, das ist: Gott, vndt die Natur hatt nichts vergebens erschaffen.

Wan die Heyden die Rechte Erkendtnuss Gottes gehabt hetten, wie fro solten sie gewesen sein, wie solten sie die Wunderwerckh Gottes gelobt haben, das wir Christen uns billich schemen, Ja anspeien solten, das wir so schlefrich sein, vndt wissen das alles von Gott kumb nichts mit forcht, die Wunder vndt geschöpf Gottes erwegen, vndt weil vns gemein worden, nichts achten, In windt schlahen, druber hin lauffen, vndt Gott nie recht drumb danckhen.

Wir Christen müssen Ja bekennen, das was oben, vndten vndt neben vns ist, alles von Gott sey, der alles Regiere, sein almechtigkeitt am himmel sehen lest, seine Crafft hier vndten In Irdischen Dingen so wunderbarlich versteckt nitt ohn vrsach ein wunderlicher Gott genent wirdt. Dan ist das nit ein Wunder, das Gott der Herr vber alles geschöpff, Ime ein Menschen ausserwelett, mit dem er gemeinschafft, vndt mit dem er Zue thun haben will, auch Zu verbindung beider seits gemüth, den Menschen Zum Lehnmann macht, vndt setzet vber sein gantz geschöpff, vndt vber alle lebendige Creaturn.

Ob gott der Her seinen willen volbracht, vndt mit dem Einigen Menschen Im Anfang wol Zue friden, so hatt Ime doch wol gefallen, auch dem Menschen ein gehülffen Zu erweckenn, das er auch gesellschaft hatt, die ein figur vndt exempel der gemeinschafft Gottes gegen den Menschen, Zwischen solcher Zwayer Personen sein sol.

Was wer es, wan Adam vndt Eua schön noch mitt herlichern gaben, vndt guetern belehnt worden, vndt die baide Personen Einander noch so lieb hetten, so die Erstifftung nit mitt frucht des leibs gesegnet worden wer, vndt keine Erben verhanden, dardurch, vndt damit beider Eheleut gemuth vndt Hertz, erst recht Zue samb verknupfft, vndt Ver Einigtt, das sie von Einander nitt lassen kunden.

Ein frume Haussmutter ist Zwar vnuerdrossen Zue allen Sachen, Es ist ir nichts Zue schwer, sy mag alles dulden vndt leyden, sy lest Ir den Eestand gefallen, kinder hatt sy auch gern, aber selbs kinder mit angst tragen, vndt sorgen gewinnen, dunckt Ir Am aller beschwerlichsten Zue sein, sunst wer sy mit allem Zuefriden.

Es ist aber Gottes vnwandelbar wil, vndt Eins male gentzlich beschlossne meynung, welche so lang die Welt stehett, nie kan noch mag widerruffen, viel weniger nichtig, noch vmbgestossen werden, das ein Mensch von Gott, durch das Ehelich Werckh, vndt vermischung beeder Eltern samen erschaffen, ertzeugtt, mit schmertzen geboren, vndt ein Ewigs wesen von dem lebendigen Athem Gottes bekhomen soll. Gott dem Hern wer ein schlechte mühe, das menschlich geschlecht durch ander mittell Zue meeren

gleich dem Exempel Adam nach, den er auss Einem Erden Closs ertzeugett, vndt wie In der schrift stehett, auch wol kinder auss steine erwecken kundt, so wil er nitt, sundern es gefelt Ime diese Weisse, dass er nimbt *beeder Eltern samen, als viel als ein Welsche nuss gross*, wans viel ist, vndt auss demselben macht er Ime ein Ebenbild, das ein lebendigen Athem hat. Zue dem so möcht auch Gott der Her, als baldt das Eelich werckh vndt Vermischung beschehen Im Nur Einen vollkomen menschen erschaffen, wie mit Adam geschehen. Aber er wil nitt, sunder es gefelt Ime, mit solcher Formirung 10 Monat Zuezubringen.

Als Im j Monat verwandelt sich der Eltern Zuesambgefuegtter samb In bluet.

Im 2 *Monat fangen sich an Zue formieren die furnembsten glidern* des gantzen Menschlichen Cörpers, als das Hirn, Hertz, Leber vndt der Magen.

Im 3 *Monat formieren sich alle andere glidern, vndt wachssen schir* auf den 5 Monat, also dan, oder kurtz Zuuor die *frucht den lebendigen Athem bekhomen, vndt sich vernemen lest.*

Von den 5 *Monat bis auf den* 10 *Monat wechst der gantze Cörper* mitt allen seynen glidern, vndt bekumbt ein Yeglichs glidt, nach seiner artt sein gebürliche sterckh vndt herttung.

Ein schwangere erkennt nimmer mer die grosse Ehr, die gott der Allmechtig ir gunnet dan gleicher Weisse, wie Gott will, das das Manlich geschlecht die Christliche kirch durch das Ehelich werckh bawen, gleicher gestaltt wil er auch, das das weiblich geschlecht eben durch dasselbig mittell, den angefangen baw erhalten vndt fortbringen soll, das nitt ein gerings an ein weibsbildt gelegen, vndt sunderlich lieblich Zuebedencken, wie Gott der Eheleute Natur vnderscheidett, vnndt Endertt, In dem Man wil er einen löwen muth, vndt der tauglich sey Zue allerhandt arbeitt vndt vnruhe. Aber Im weibsbildt temperiert er die Natur, die was senffter ist, etwas zarter, nitt so hefftig, vndt die was vbersehen kan, vndt nach geben, dan so Ein weib dem Man durch auss gleich sein soll, mit dem gemüth, bewegung vndt Zorn, so wurde sy gewiss nitt viel kinder forttbringen.

Wo man vndt weib Im Ehestandt sich wollen begehen, sich messig halten, Eins das ander nitt vbermuede, vndt nitt vrsach Zue Einigem Zuefall, der die Empfengknuss hindere, gebenn, wird die Christliche Kirch sunder Zweyffel woll gemertt. Derowegen wie kan ein schwangere gott den hern, ein grössern Gottesdienst leisten, dan wan sy Ime sein kirche allhie In der welt hilfft bawen, vndt des Sathans Reich hilfft Zerstören.

Ob sy schon weiss, das der Sathan diesen Werckh hartt Zuesetze, vndt lieber sehe, das Mutter vndt kindt mitteinander bliebe, so glaubt sy

gewiss, wouer(n) sy In Irem Christenthumb recht gegründett, das der Sathan mitt diesem werckh nichts Zue schaffen hatt, nichts stifften, auch hierzu nit das geringste hindern kan. Dan sy weiss, das gott viel mechtiger ist dan Er, vndt behuett sy durch seyne liebe Engeln, schützet sy vndt volbringett was In Ir angefangen, ob sy schon keine Engeln mit sichtlichen Augen, neben Ir stehen sihett, Gott den hern macht sy Ein freud, so ein kindt geboren wirdt, dardurch sein Reich gemertt, dem Andern thuett sy Einen grossen verdriess, dan sy Zerreist Ime sein Reich, Ist sy nun Eine Rechte Christin, so furchtt sy sich nitt, dan sy verlest sich auf Iren beystandt, der Her vber alles ist, vndt Zuegepieten, wie mag sy In Iren nötten kleinmuetig sein, weil sy ein solchen starcken beystandt hatt, der durch sy sein kirchen samblet.

Das solchs waar sey, vndt das Gott will, vndt bey solchem werckh sey, hatt sy kein andern trost, so gedenckhe vndt tröste sy sich mit der gehortten Stim Gottes, so durch den Mundt des Priesters gangen, do sy beede für dem Altar eingesegnet, vndt gesagt: Weib, wan du schwanger wirst, wil ich dir schmertzen schaffen, vndt mit schmertzen soltu deine kinder geberen, Solche schmertzen kombt Ja nit ohne alles gefehr, Oder auss Menschlicher anleittung, sundern von Gott selbs, als er selber spricht, Ich wil dir schmertzen schaffen, das Ja Ein Ewiger wahrhafftiger, Gettlicher Mundt geredt, das Ja In Ewig Zeitt nitt liegen kan, vndt die Armen weiberichen selbs bekennen müssen, das solchs von dem hern kumb. Welche wil nun solchs widerfechtten, das solche schmertzen nitt ein wartzeichen sey, der gegenwartt Gottes, das er nitt hülffe seine kirche durch diesen weg Zuepflanzen, vndt Zue bawen, ob er schon nit sichtiglich Zuebegreiffen, so ist er In diesem Einigen stuckh, *Wan die Frucht sein Erste wellt, so Im Mutter leibe gehabt, verlassen sol, so thuet sich das Schloss auf vndt schleusst sich als baldt nach der geburtt wider Zue, das kein artz, weil die weltt gestanden, nie nitt mitt einiger kunst, oder mittel weder öffnen noch schliessen kan, Ja wol mer, Es ist noch kein lebelang keiner |Yemals gewesen, der Zum wenigsten hatt vrsachen antzeigen künden, auff wie es mit solcher öffnung vndt schliessung Zuegehe*, das woll Zueverwundern stehett, vber diese 2 Meisterstuckh, das er In solchem werckh, Ein vernunfftigs Ebenbildt, auss einem geringen anfang Im Mutter leibe erschaffen, auch do das Zue seiner geburenden grösse erwachssen, von Mutter leibe als seiner ersten weltt dorfn wir leben, durch Eine Eleynen (?) aussgang furdertt, das ja Ein schwangere die gegenwart gottes aldo selbs Empfindt vndt betzeugett, das Gott wunderlicher weisse den Menschen In Irem leibe ertzeugett, die geburt selbs furdertt, sein kirch dadurch Zu bawen.

Bey solcher Geburtt als ein besunder geheimnuss Gottes, sein 2 Personen,

als die gantze Gottheit, die In Ir würckett, das keiner Creatur Zuethun muglich. Darnach das arme weiblein, so Ein Vbrigs leiden muss.

Warumb ist nun dan Ein frumme Matrone vndt Schwangere so vertzagt, warumb schreitt sy so hesslich, warumb gefellt sy sich so vbell, weil die dreyfalttigkeitt selbs do Entgegen ist, treulich beystehett, vndt hülfft vnuersehens, do keine hülffe Zue hoffen gewesen, Sy ist vber die massen traurig, vndt hartt betruebtt, do sy sich billich hertzlich erfrewen soltt, das sy durch das werckh der geburtt Gott Zue Ere dienet, seine kirche hilfft bawen, In welchem Dienst nitt allein Gott Ehrtt, sunder auch allhie fur der Welt Ihrem liebem Eegenoss Eine grosse Ehr vndt Zier ist, das sy mit Ire fruchtt demselben sein geschlechtt erhaltt, fleissig auftzeucht.

Ein Vernunnffttige Weibs Person begibtt sich nit In den Ehestandt (der Woll möcht Weestandt genentt sein) vmb furwitz, geltt, oder guets halben, sunder sy bedenktt, wie Gottes Ehr vndt seiner kirchen Wolfartt gesuchtt, vndt doneben auch, wie sy Iren Eegenoss sein geschlechtt pflantze vndt fortbringe, domit er nach seinem todt habe, der In seine fussstapffen trett.

Es wer Ja Ein kalts Ding vmb den Eestandt, wo nitt Leibs Erben vorhanden, *es kan auch kein Rechtschaffen liebe sein, wo kinder manglen*; was kan ein Weibsbildt fur ein herlichers gepreng haben, vndt treiben, dan wan sy am tisch Irem lieben Eeegenoss seine naturliche leibs Erben an seine seitten setzett, Oder sihett sunst in freuden Vmbher lauffen, frisch vndt gesundt, vndt ohne mängell, sich Immer dieses guetten gewissen tröstet, gott geb, Wie es sunst Zuegehett, Wolan ich bin for, das Gott der her mich mit furcht gesegnet, vndt mein Eegenoss mir kein Vnfruchtbarkeitt auffzuerücken nitt feindselig werden kan, weil ich Erben halben das meinig gethon, halss vndt bauch, leib vndt leben dran gesetztt, doch werden ettliche vnbescheidene mans Personen woll erfunden, ob ein frummes weiblin heusslich ist, viel gefahr, vndt Vnruhe kinderhalben aussstehen muss, thuett alles was sy nur thun soll, dennoch vnwerdt halten, des last sy sich nitt anfechten, vndt bedenktt gar Eben, In welchen Christlichen vndt seligen standte sy sei, wie kinder zeugen, vndt gebern, nitt Menschen, sunder Gottes werckh sey, Es beclagtt sich gleich woll manche, das die kinder seer hartt, vndt sauer amkhomen, Eyner mer als der Ander, Wollen alles gerne dulden, vndt ertragen, wan nur doch die grosse schmertzen vndt gefahr nit doneben wer, die Muntze nemen sie gern ein, aber das Widergeben treibtt den angstschweiss auss, vndt wan die geburtt so leicht ankemb als die Empfengcknuss, so wer der Ehestandt gar vnwerdt, vndt wurden die kinder auch nimer mer so lieb sein, was Eynem sauer ankumbtt, das helt man werd, was aber gemein, vndt leicht

ankumbtt, das ist vnachtsamb, vndt solt dieser Sachen anfang vndt furdernuss menschlichem thun mer als Gott selbs Zueschreiben. Drumb hatt Gott recht gethan, das er die geburtt mit schmertzen vergällt, nitt der Meynung, das er das arm weiblich geschlecht gar verterben, sunder das er dasselbig damit, vndt durch solche schmertzen Zum Gebett, vndt Zue allen Christlichen Tugentt verursachen will, Der Her spricht selber, Ein schwanger, wan sy geberen sol, so ist sy traurig, dan Ir stundt ist kommen, Aber so baldt das kind geborn, denckhtt sy nitt mer an die Angst, fur freude, das der Mensch Zur Welt geborn ist. Ein solchs Weib ist nitt fast vngleich einer Person so Irem Richter auss Vngehorsamb strefflich worden, Es grauset Ime, vndt gehen die haar gen berge, wan er seine stundte waiss, aldo er vor stehen soll, dan seine Zeitt ist kommen, So baldt aber der Tag hin ist, vndt der Richter, mit Einer gnedigen straff begegnett, vndt vberstandten so frewett er sich von hertzen, das er das Vrthel voltzogen, vndt sein straff Erlitten, Gleicher Weisse hatt sich Ein schwangere Zue trösten, vndt gedencktt die sündt ist do, undt wegen der sündt, ist dem gantzen weiblichen geschlecht, kein aussgenommen Zue straffe auferlegt, weil die weltt stehett, das die Mutter Ire kinder mit schmertzen gewinnet, vndt bringen soll, so baldt sy die geborn, so vergisst sy aller angst, vndt frewett sich von hertzen, das sy gott dem hern, sein vnwandelbaren Willen vndt Vrthel, so alle WeibsPersonen der sunden halber vferlegtt, hab erfüllt, vergneugt vndt Ire straff vberstanden, kunden kaum das Endt der 6 Wochen erwartten, so begern sy ein anders.

(*Fortsetzung folgt*).

REVUE DES PERIODIQUES.

GÉOGRAPHIE MÉDICALE.

ABELIN. *l'Escadre de l'Extrême-Orient en 1903—1905.* Archives de Médecine Navale. Januar 1906.

Verfasser erwähnt die wichtigsten Ereignisse auf medicinischem Gebiet, welche in dieser Zeit an Bord der französischen Kriegsschiffe in Ost-Asien vorkamen. Bemerkenswert ist eine kleinere Choleraepidemie an Bord des Gueydon, welche im Anfang durch strenge Isolierung der Kranken und durch Absperrung der Spitals von den übrigen Schiffsräumen bekämpft werden konnte. Nachdem ein Mann gestorben war und die übrigen bereits im Reconvalescenzstadium verkehrten, konnten diese dem Sanitätsposten Nha-bé in Cochinchina übergeben und die Schiffsräume in der Nähe des Spitals nebst diesem gründlich desinficiert werden, ohne dass weitere Cholerafälle vorkamen.

Eine Epidemie, welche in Saigon als Dengue aufgefasst wird, suchte die Bemannung verschiedener Schiffe heim. Dr. Abelin fand aber den Symptomencomplex nicht für Dengue beweisend und zweifelt, ob hier nicht vielmehr eine Grippe vorlag, deren pathognomonische Symptome zwar ebensowenig in allen Fällen vorhanden waren. Obschon ein grosser Teil der Mannschaft ergriffen wurde, erlag nur Einer der Infection.

Unter den weiter erwähnten besonderen Krankheitsfällen sind vier Verwundete des russischen Kriegsschiffes Askold am beachtenswertesten.

Die ausführlichen Betrachtungen über Hilfeleistung an Verwundeten an Bord während einer Schlacht werden im Original nachgelesen werden müssen.

N.

H. GROS. *l'Infection palustre et son traitement.* Idem.

Die Abhandlung wird in dieser Lieferung verfolgt, darin werden die bekannten Methoden der Malariapflege in den Tropen ausführlich erörtert und die verschiedenen Chininpräparate besprochen. Dem salzsauren Chinin in Lösung soll der grösste curative Wert den Malariaorganismen gegenüber zukommen und eine Dose von einem Gramm zwei Mal des Tages, in Zwischenräumen von 12 Stunden genommen, den Anforderungen der verschiedensten Fälle entsprechen.

Schwarzwasserfieber ist Dr. Gros in Algerien sehr selten begegnet; er meint, die germanische Race und der Gebrauch von deutschem Chinin könnten vielleicht zum Ausbruch dieser Form von Malaria disponieren. Die symptomatischen Behandelungsweisen folgen und ihre Besprechung wird in der Februarnummer fortgesetzt; zum Schluss wird der Prophylaxe der Malaria ein ausführliches Kapitel gewidmet, in welchem die Rückständigkeit der französischen Aerzte vom Verfasser angegriffen und sehr betrauert wird. Unsere jetzigen Kentnisse

von der Aetiologie der Malaria und die Mittel um diese Krankheit im Grossen zu bekämpfen und privatim zu vorkommen, werden dann bis in Einzelheiten vorgeführt.

N.

GLOAGUE. *La cannonière le Capricorne dans l'Océan Indien en 1904—1905.* Märzlieferung. Idem.

Verschiedene medicinisch wichtige Daten über die Häfen des indischen Oceans werden hier mitgeteilt und einigen Bemerkungen über Malaria an Bord des Schiffes gemacht und darunter die dürftigen Resultate einer Prophylaxe mittelst einer täglichen Dose von 0.30 Gramm Chinin (Sulfas?) erwähnt. Schliesslich vergleicht Verfasser die „Prophylaxie coloniale" der Engländer, Deutschen und Franzosen, welche er in den besuchten Häfen studieren konnte. Am meisten rühmt er die Massregeln, welche die Deutschen in Dar-es-Salâm zur Bekämpfung der Malaria ergriffen haben. Nach seinen Untersuchungen glaubt er sich berechtigt, die folgenden Urteile über die von den genannten Völkern angewandten Methoden zu fällen:

En résumé la conception anglaise de la prophylaxie coloniale se résume en cette idée, que l'Européen doit pratiquer l'hygiène individuelle à l'exclusion de l'hygiène générale et se créer ainsi des conditions d'existence telle, que la vie soit pour lui possible dans un milieu, qui est et reste éminemment infecté.

En résumé les Allemands pratiquent la prophylaxie générale et cherchent à améliorer par tous les moyens la constitution médicale de leurs colonies.

La conception française paraît encore floue ... Sans doute nous (les Français) sommes encore bien loin d'avoir l'organisation sanitaire de l'Est Africain allemand; mais ces tentatives encore timides de relèvement de la salubrité de Madagascar n'en sont pas moins intéressants et comporteront sans doute des conséquences inestimables dans quelques années, quand ces mesures se généraliseront à l'île entière.

N.

CAZAMIAN. *Considérations sur une épidémie de Dengue.* April, idem.

Die Mannschaft des Kersaint wurde von Juli bis September 1905 von dieser Epidemie ergriffen als dieser Kriegsdampfer von Norden kommend in Saigon sich aufhielt. Von 150 Männern erkrankten 115, keiner erlag der Infection, obschon ernste Complicationen nicht fehlten. Die Erscheinungen, unter welchen die Epidemie auftrat, werden ausführlich geschildert und verschiedene Fiebercurven bei typischem und atypischem Verlauf der Krankheit beigegeben. Bemerkenswert ist der Zweifel des Verfassers über die Art der Krankheit, welche er, wie üblich in Saigon, Dengue genannt hat; seine Beobachtungen während dieser Epidemie boten ihm aber keinen Grund, um sie nicht der Gripppe zuzuzählen. Die Ausführungen über diese Frage sind im Original nachzulesen.

N.

THÉMOIN. *La guerre navale russo-japonaise en 1904—1905.* April. Idem.

Eine französische Verhandlung über die Betrachtungen, welche der japanische Generals-Arzt Dr. Shigemichi Suzuki im „Journal of the Association of Military Surgeons of the United States" über die Ereignisse auf medicinischem Gebiet in der japanischen Flotte veröffentlicht hat. Im ersten Teil wird die Behandlung der Verwundeten beschrieben, im zweiten Teil die hygienischen Massregeln, welche den Gesundheitszustand der Kriegsmannschaft aufrecht erhielten.

N.

THÉMOIN. *Le Choléra latent chez les pèlerins, revenant de la Mecque.* April. Idem.

Eine Uebersetzung aus the Lancet vom 5 Dec. 1905, in welcher die Beobachtungen an sechs im Spital zu El Tor verstorbenen Pilgern aus Mekka erwähnt werden, in deren Darmsecretionen man Vibrionen fand, welche von Choleravibrionen nicht zu unterscheiden waren und auch im Gesundheitsamt in Berlin als solche bezeichnet wurden. Doch waren keine Erscheinungen, welche auf Cholera hindeuteten, bei den Kranken beobachtet worden. Da auch die Anamnesen für Cholera keine Anhaltspunkte lieferten, müssen diese Vibrionen sehr lange im Darmkanal existiert haben.

N.

H. GROS. *Notes additionelles. Morphologie des Hématozoaires.* Juli Idem.

In diesem Aufsatz äussert der Verfasser seine Meinung über die Bedeutung der verschiedenen Formen der Malariaparasieten, welche man im Blute von Fieberkranken und scheinbar gesunden Personen vorfindet und über das Verhältniss, in welchem sie zu den verschiedenen Fieberformen stehen. Er bestreitet die Auffassung gewisser Forscher in mehreren Einzelheiten und zeigt die grosse Unsicherheit an, welche auf diesem Gebiet noch unter ihnen herrscht.

N.

Mededeelingen uit het Geneeskundig Laboratorium te Weltevreden, Java. 2e Serie A. No. 7. 2e Serie B. No. 5. 1906.

Aus dem Laboratorium für medicinische Untersuchungen in Batavia werden in diesem Buch die Arbeiten, welche dort während des Jahres 1905 und 1906 ausgeführt worden sind, veröffentlicht. Da das Institut der menschlichen und der veterinären Medicin nutzbar gemacht wird, findet man hier eine Serie A für die Untersuchungen der ersteren und eine Serie B für die der zweiten Art vor. Serie A. enthält:

G. VAN HOUTUM. *Bakteriologische onderzoekingen over Lepra.*

Dies ist eine Arbeit, welche eine frühere des Verfassers über in Ceylon aus leprösem Gewebe gezüchtete Bacillen, im Journal of Pathology und

Bacteriology 1902 veröffentlicht, nicht nur ergänzt, sondern auch berichtigt. Die Verhandlung besteht aus drei Teilen; im ersten werden die früher in Ceylon gewonnenen Ergebnisse erwähnt und dabei angegeben, warum Verfasser damals glaubte, die Erreger der Lepra wirklich gezüchtet zu haben.

Im zweiten Teil erfahren wir die Erfolge der in Batavia weiter geführten Untersuchungen. Die zum Teil noch zweifelhaft gebliebenen Eigenschaften der gezüchteten Bacillen, welche durch die schwierigen Verhältnisse, in welchen auf Ceylon gearbeitet werden musste, nicht genau studiert werden konnten, gaben zu dieser ergänzenden Arbeit den Anlass. Es ergab sich dabei, dass die gezüchteten Bacillen verschiedene Eigenschaften besassen, welche die Bacillen von Hanssen nicht zeigten. Neben verschiedenen weniger beweisenden Eigenschaften besassen die Bacillen von Van Houtum erstens die Sensibilität Säuren gegenüber, durch welche sie entfärbt werden, zweitens die Sensibilität für menschliches normales Serum, das die Bacillen zum Schwellen bringt und tötet und drittens gelang die Züchtung dieser Bacillen aus Säften, einer normalen Haut entnommen, nachdem sie sich auch auf Java wieder aus Hautsäften von 18 Leprösen hatten züchten lassen. Hierdurch sah sich Verfasser gezwungen, seine frühere Ueberzeugung, die Leprabacillen von Hanssen auf künstlichen Nährböden zum Wachsen gebracht zu haben, fallen zu lassen.

Der dritte Teil ist ausschliesslich einer ausführlichen Verhandlung über Serumreaction im Allgemeinen und über diese Bacillen gewidmet. Sie zeigt mit wie vielem Ernst die Untersuchungen mit den besseren Hilfsmitteln dieses Laboratoriums weiter geführt wurden, auch nachdem schon die Sicherheit erhalten war, dass diese Bacillen nicht die gesuchten waren.

Baermann und Halberstaedter. *Experimentelle Versuche über Frambösia tropica an Affen.*

Diese Aerzte, welche die von Prof. Dr. M. Neisser veranstalteten Untersuchungen über Syphilis an Affen in Batavia weiterführen, veröffentlichen hier einen kurz gefassten Bericht über ihre Impfungen von Frambösia tropica auf verschiedene Affenarten. Daneben wurde auf dieselben Tiere auch Lues geimpft. Sie kamen dabei zu den folgenden Schlüssen:

1o. Die Frambösie ist vom Menschen auf höhere und niedere Affen und von Affen zum Affen übertragbar.

2o. Lues und Frambösie können neben einander bei demselben Tier erzeugt werden und zwar haftete die Frambösieimpfung noch, nachdem die luetische Primarläsion bereits ausgebildet war.

(Die ausführliche Mitteilung wird in der Deutschen Medicinischen Wochenschrift erscheinen).

Prof. M. Neisser, Dr. Baermann und Dr. Holberstaedter. *Versuche zur Uebertragung der Syphilis auf Affen.*

Diese Versuche, welche bezweckten, durch diese Uebertragung wichtige Fragen die Syphilis betreffend zu lösen, wurden an Orang-Utans aus Borneo

und Gibbons aus Java und Borneo als höhere Affenarten und an Macacus cynomolgus, — nemestrinus und — niger als niedere Affenarten ausgeführt. Als Ausgangsmaterial wurde menschliche Lues benutzt; die Uebertragung geschah, indem das betreffende Tier an der zu impfenden Stelle scarificiert und Primäraffecte, Condylomata lata, Plaques muqueuses oder primäre Inguinaldrüsen eingerieben wurden. Die höheren Affen zeigten sich an ihrer ganzen Haut inficierbar, die niederen nur an den Augenbrauen, den Lidrändern und dem Penis.

Der weitere Verlauf war folgender: Die Wunden heilten in den nächsten Tagen vollständig ab und erst nach einer Incubationszeit von mindestens zwei Wochen traten die characteristischen primären Erscheinungen an der Impfstelle auf, indem diese sich infiltrierte und eine blaurote Farbe annahm. Nach ein bis zwei Wochen war diese Eruption wieder geheilt. Die Incubationszeit schwankt zwischen 15—65 Tagen. Auch tertiäre Producte (die Wand eines geschlossenen Gumma's) gaben positieve Resultate.

Primäre Drüsen wurden nur bei höheren Affen beobachtet, luetische Exantheme nur bei einzelnen Gibbons. Es treten bei diesen ausgebreitete papulöse Eruptionen im Gesicht und am Bauch, circinöse Herde an Handtellern und Fusssohlen und Plaques an den Schleimhäuten auf. Bei einer Zahl von niederen Affen erscheinen nach dem Primäraffect örtliche Recidive an den verheilten Impfstellen. Auch die Uebertragungen von Tier zu Tier gelangen. Um zu untersuchen, wo sich das Virus im Körper des Tieres befindet, wurden Organe auf dieselbe Weise kutan verimpft. Milz, Knochenmark, Hoden und Drüsen niederer Affen erwiesen sich als infectionsfähig und die Lues also auch bei ihnen generalisiert. Durch ähnliche Impfungen stellte man fest, dass dises am frühesten nach 54 Tagen geschehen war. Immunisierungsversuche werden noch fortgesetzt.

(Die ausführliche Mitteilung wird in der Deutschen Medicinischen Wochenschrift erscheinen.)

G. W. Kiewiet de Jonge. *Chinine-bepalingen in de urine van malaria-lijders.*

Um eine experimentelle Grundlage für die Beantwortung der Frage, welche Art der Chininprophylaxe die beste sei, zu erhalten, hat Verfasser nachzuweisen versucht, ob die Behauptung Mariani's, dass der Chiningehalt des Blutes bei täglichem Chiningebrauch in den ersten Tagen steigt, richtig sei. Fände eine solche Accumulation im Blute statt, so würde eine Prophylaxe durch tägliche Darreichung kleiner Chinindosen zu preferiren sein. In der Voraussetzung, dass die im Urin ausgeschiedene Chininmenge dem Gehalt des Blutes proportional ist, wurde sie täglich bestimmt.

Die von Kleine etwas veränderte Methode von Hagen zum Nachweis der Chininsalze im Urin zeigte sich für die Tropen am besten geeignet; um den Urin 24 Stunden sauer zu erhalten, mussten einige Vorsichtsmassregeln angewandt werden. Fünfzehn Malariapatienten verschiedener Race bekamen während mehrerer Tage täglich 1 Gramm Mur. Chin. und dabei zeigte es sich,

dass die Menge des ausgeschiedenen Chinins sehr wechselnd war. Zwar ergab sich bei Einzelnen ein Ansteigen in den ersten Tagen, aber diese Zunahme war nicht sehr gross und nicht regelmässig. Nach dem Ergebniss dieser Versuche findet Verfasser desshalb keinen Grund, sich zu Gunsten einer täglichen oder mehrtägigen prophylactischen Chinindose auszusprechen.

G. W. Kiewiet de Jonge. *Verslag betreffende malaria-onderzoekingen.* Der Verfasser, der Direktor des Institutes ist, in dem die in Batavia neu angekommenen jungen Aerzte in die tropischen Krankheiten und die Art der Krankenpflege eingeweiht werden, hat 1906 begonnen, auch die Malariaverhältnisse unter der Küstenbevölkerung in der Nähe von Batavia zu studieren. Dieser erfreuliche Versuch, um mit den medicinischen Verhältnissen unter der einheimischen Bevölkerung bekannt zu werden und vielleicht einigen der jungen Aerzte Interesse in dieses noch so wenig bearbeitete Gebiet einzuflössen, wurde durch Berichte von heftigen Malariaepidemien veranlasst. Mit den Zöglingen besuchte der Verfasser erst Pasilian, eine Niederlassung in den Küstenniederungen, westlich von Batavia. Da sie sich bestrebten, die seit Monaten stark vom Fieber heimgesuchte Bevölkerung, welcher die Gegenwart der Europäer unheimlich war, nicht zu beunruhigen, wurde nur der schwer kranke Teil der Bevölkerung und einige sehr anämisch aussehende Personen untersucht und bei ängstlichen Frauen und Kindern keine Blutuntersuchung gemacht. In 5 verschiedenen Dörfern wurden 58 Personen und von diesen 45 auf eine vergrösserte Milz untersucht, welche man bei 38 fand; von den 58 zeigten 41 ausgesprochene Anämie. Blutsproben wurden von 31 Personen genommen; man fand in 11 Tertiana-, in 6 Tropica-, in 4 Tertiana- und Tropica- und in 6 Tertiana- oder Tropicaparasieten.

Wie es in den Tropen so oft der Fall ist, wurde das Krankheitsbild unter der Bevölkerung ganz von der Malaria beherrscht. Obschon ein grosser Teil krank danieder lag oder eben hergestellt war und mehrere Personen schon gestorben waren, so zeigten sich doch hier keine schwer Kranken, welche an acuten, perniciösen Formen des Fiebers litten und unter den vielen Verstorbenen war keiner gewesen, der innerhalb weniger Tage unter diesen Erscheinungen zu Grunde gegangen war. Sie erkrankten alle an im Laufe von einigen Monaten immer wiederkehrenden Malariaanfällen, magerten immer mehr ab und starben. Die Morbidität und Mortalität herrschten unter den Kindern bis zu 16 Jahren am stärksten, dann folgten die jungen, verheirateten Frauen; die erwachsenen, älteren Personen litten unter der Malaria am wenigsten.

Die zwölf Forscher blieben drei Nächte in dieser Gegend; 6 von ihnen gebrauchten Moskitonetze und prophylactisch Chinin und doch erkrankten drei an Malaria tropica nach einer Incubationszeit von 6—12 Tagen, ein vierter bekam ebenfalls Fieber.

Auch östlich von Batavia wurde eine Untersuchung unter der Küstenbevölkerung veranstaltet. Hier prüfte man 183 Personen auf Malaria und obschon viele nicht krank zu sein schienen, besassen 88% eine oft sehr stark

vergrösserte Milz, 42% ein anämisches Aeussere und von 90 Kranken war die Blutuntersuchung in 49 Fallen positiv. Anopheles konnte in beiden Gegenden gesammelt werden.

Schliesslich werden die Massregeln, welche unter dieser Bevölkerung zur Verbesserung dieser Malariaseuche genommen werden könnten, ausführlich erörtert.

Bei einer andren Gelegenheit untersuchte Verfasser ein Dorf in der Stadt Batavia, von Malaien und Chinesen bewohnt; dort fand er in normalen Verhältnissen unter 63 Personen 38% anämisch, 70% mit vergrösserter Milz, von 22 wurde das Blut untersucht und 13 Mal ein positieves Resultat erhalten.

In Tandjong Priok, dem Hafen von Batavia, wurde unter 129 erwachsenen Personen bei 69% eine vergrösserte Milz gefunden.

Wenn die Zahl der untersuchten Personen auch noch gering ist, zeigen uns diese Ergebnisse doch, wie eine einheimische Bevölkerung sich in einer Malariagegend dieser Krankheit gegenüber verhält. Unter der Bevölkerung der Hügel- und Gebirgsgegend von Borneo fand ich ähnliche Verhältnisse.

G. Grijns. *Reukmetingen bij Europeanen en Inlanders.*

Mit dieser Untersuchung über die Geruchsstärke der Eingeborenen von Java im Vergleich zu der der Europäer setzt Verfasser die Reihe der physiologischen Untersuchungen, mit denen dieses medicinische Institut sich bekannt gemacht hat, fort. Als Versuchspersonen wurden gebildete eingeborene Zöglinge der Schule für einheimische Aerzte und gebildete Europäer, Aerzte, gewählt. Die Riechstoffe, welche als Probe dienten, waren Essigsäure, Phenol und Ammoniak. Bei dieser Untersuchung wurden die von Professor Zwaardemaker in Utrecht zu diesem Zweck zusammengestellten Instrumente benützt; sie werden nebst der Art ihres Gebrauches in der Verhandlung ausführlich beschrieben. Die vielen Untersuchungszahlen und Tabellen können hier schwerlich aufgenommen werden; die Ergebnisse zeigten aber, dass ungeachtet der starken, individuellen Schwankungen der Geruchssinn der Malaien für die genannten Riechstoffe eine zweimal grössere Schärfe als der der Europäer besass.

Von den sehr zahlreichen kleineren hygienischen und pathalogischen Untersuchungen, welche in diesem Laboratorium gemacht werden, sind ausführlich erwähnt: eine bacteriologische von Brunnen bei Oengaran in Mittel-Java und vom Trinkwasser des Gymnasiums in Batavia; ausserdem noch ein Fall, wo Bacterium Coli und Bacterium Lactis als Ursache einer Mastoïditis und eines Epiduralabscesses gefunden wurden und eine Bestimmung des curatieven Wertes neuer Chinin-Pastillen aus der Chininfabrik in Bandung, Java.

N.

ÉPIDÉMIOLOGIE.

A. Peste bubonique. 1. *Japon. Kobe*, du 15 mai au 14 juin 15 (9); du 15 au 30 juin 11; du 1 au 15 juillet 1. *Amagasaki* (près d'Osaka), du 15 mai au 14 juin 1 (1). *Otake* (près d'Osaka), du 15 mai au 14 juin 1 (1). *Kishwada*

(port d'entrepôt pour le coton), du 15 mai au 14 juin 6 (5). *Ile d'Awaji*, du 15 mai au 14 juin 6 (4). *Schimoniseki*, du 18 au 19 mai 2 (2); du 20 au 30 mai 2 (1). *Osaka*, du 15 au 30 juin 1. *Wakayama*, d'après une communication du 16 juillet plusieurs cas, *Hamanaka*, 1 (1). *Formosa*, dans le mois de mai 1044 (791) dont 396 (292); 369 (293); 102 (74); 81 (53); 45 (38); 34 (27); 13 (10); 4 (2); 0 (2) à Hozan, Kagi, Tainan, Ensouiko, Taipeh, Torokou, Bioritsou, Ako, Kiloung. Dans le mois de juin 605 (516) dont 290 (248), 100 (98), 71 (63), 68 (60), 50 (23), 9 (5), 8 (8), 6 (11) à Hozan, Taipeh, Tainan, Kagi, Ensouiko, Schoka, Bioritsou, Torokou et 4 (3) en autres districts. 2. *Chine*. *Amoy*, d'après une communication du 28 mai en moyenne 12 cas par jour terminant pour la pluralité fatal. *Hong-Kong*, du 10 au 16 juin 57 (45); du 17 au 23 juin 34 (31); du 24 au 30 juin 21 (18); du 1 au 7 juillet 12 (7); du 8 au 14 juillet 14 (14); du 15 au 21 juillet 7 (5); du 22 au 28 juillet 5 (6); du 29 juillet au 4 août 5 (4); du 5 au 11 août 2 (2). 3. *Iles Philippines*. *Manile*, pendant les mois d'avril, mai et juin (2). 4. *Australie*. *Nouvelle Hollande*. *Queensland*. *Brisbane*, du 13 au 19 mai 1; du 20 mai au 16 juin 1; du 17 au 20 juin 1 (1); du 21 juin au 7 juillet (4). *Rockhampton*, du 13 au 19 mai 1; du 20 mai au 7 juillet (4). *Australie occidentale*. *Freemantle*, du 27 mai au 2 juin 1; du 3 au 9 juin 1 (1). *Nouvelles-Galles du Sud*. *Sydney*, du 11 au 25 juin 4 (2); du 26 au 30 juin (3). 5. *Indes orientales anglaises:*

	1-6 juin	7-13 juin	17-23 juin	24-30 juin	1-7 juillet	8-14 juillet	15-21 juillet
Indes entières	7888 (7024)	3597 (3446)	(952)	(769)	(536)	(326)	(896)
Bombay (*Présid.*)	(437)	(316)	(169)	(151)	(149)	(168)	(200)
„ (*Ville*)*)	—	—	—	—	—	—	—
le Punjab	(6152)	(2811)	(533)	(302)	(155)	(100)	(38)
Provinces unies	(165)	(85)	(11)	(14)	(7)	(9)	(14)
Bengale	(90)	(85)	(30)	(36)	(30)	(27)	(14)
Birma	(82)	(113)	(167)	(225)	(270)	du 8-21 jl.	(480)
Mysore (*Etat*)	—	—	—	—	—	(16)	(45)

6. *Perse*. *Seistan*, du commencement jusqu'au 8 avril 563 (483). *Nassirabad*, du 13 au 23 avril (28). *Hassein Abad*, du 13 au 23 avril (34); au bout du mois d'avril 7—8 décès par jour. La maladie se répand lentement mais continuellement dans la direction de *Chorassan*. 7. *Empire ottoman*. *Djeddah*, du 18 au 24 juin 11 (12); du 25 juin au 1 juillet 3 (7); du 2 au 8 juillet 5 (5); du 9 au 15 juillet 9 (9); du 16 au 22 juillet 11 (11); du 23 au 27 juillet 5 (5); du 28 juillet jusqu'au 23 août pas de nouveaux cas. *la Mecque*, du 10 au 11 juillet 2 (2). *Trébisonde*, du 6 au 18 août 9 (4) parmi les prisonniers. On a observé une mortalité considérable parmi les rats du prison. *Adalia*, le 26 août on rapporte 2 cas suspects. 8. *Egypte*, du 23 au 29 juin 2; du 30 juin au 6 juillet 14 (12); du 7 au 13 juillet 5 (1); du 14 au 20 juillet 3 (2); du 21 au 27 juillet 10 (3); du 28 juillet au 3 août 8 (6); du 4 au 10 août 14 (10); du 11 au 17 août 9 (5); du 18 au 24 août 11 (6), répartis ainsi:

---

*) Du 20 au 26 juillet 39 (39); du 27 juillet au 2 août 38 (32).

Alexandrie,	1;	4 (3);	5 (1);	2 (1);	5 (2);	3 (4);	9 (6);	3 (2);	8 (3),
Samalout,	1;	—;	—;	—;	—;	—;	—;	—;	—.
Tema,	—;	9 (8);	—;	—;	—;	—;	—;	—;	—.
Bebeh,	—;	1 (1);	—;	—;	—;	—;	—;	—;	—.
Port-Saïd	—;	—;	—;	1 (1);	—;	—;	—;	2;	—.
Suez,	—;	—;	—;	—;	4 (1);	4 (2);	5 (4);	3 (2);	3 (3).
Tantal,	—;	—;	—;	—;	—;	—;	—;	1 (1);	—.

9. *Ile Maurice,* du 22 mars au 14 juillet 1 (1); du 15 juillet au 1 août 1 (1); du 2 au 8 août 1 (1); du 9 au 15 août 3 (2). 10. *Afrique méridionale.* Pas de cas de peste humaine jusqu'au 28 juillet. Le 9 juin on a trouvé quelques souris et rats pestiférés à *East-London*; du 10 juin au 7 juillet seulement deux. Du 8 au 28 juillet des rats et souris pestiférés à *East-London* et à *King-Williamstown*; le 19 juillet une souris pestiférée à *Port-Elizabeth.* 11. *Brésil. Rio de Janeiro,* du 28 mai au 24 juin 5 (2); du 25 juin au 22 juillet 6 (2). *Bahia,* du 12 mai au 30 juin 15 (8). *Campos,* le 21 août quelques cas de peste.

B. Choléra asiatique. 1. *Chine. Hong-Kong,* du 29 avril au 5 mai 1. 2. *Iles Philippines. Manile,* du 16 au 29 juin 58 (53); du 30 juin au 1 juillet 38. Dans les *provinces,* du 1 avril au 2 juin 982 (675). 3. *Straits-Settlements. Singapore,* du 30 mai au 5 juin 2 (3); du 6 au 12 juin (3). 4. *Indes orientales anglaises. Calcutta,* du 27 mai au 2 juin (41); du 3 au 9 juin (38); du 10 au 16 juin (28); du 17 au 23 juin (31); du 24 au 30 juin (28); du 1 au 7 juillet (18); du 8 au 14 juillet (8); du 15 au 21 juillet (14); du 22 au 28 juillet (5). *Moulmein,* du 7 au 21 juillet (2).

C. Fièvre jaune. 1. *Brésil. Para,* du 1 au 30 avril (39). *Rio de Janeiro,* du 25 juin au 1 juillet 1 (1). 2. *Costa Rica. Limon,* du 20 au 25 juin 1. 3. *Cuba. Havane,* le 15 août 1; prov. de *Matanzas,* du 1 au 2 août 1 (1); du 3 au 14 août 1 (à bord du vapeur „Miguel de Penillos" arrivé de Havane. 4. *Ecouador. Guayaquill,* du 1 au 30 juin 33 (10); du 1 au 14 juillet 9 (8). 5. *Honduras. Ceiba,* du 21 au 23 juillet plusieurs cas. *Pimienta,* du 11 au 15 juin 13; du 16 juin au 5 juillet 1. 6. *Mexique, Prov. de Yucatan. Merida,* du 10 au 16 juin 2 (2); du 17 au 30 juin 25 (16); dn 1 au 7 juillet 7 (4); du 8 au 14 juillet 5 (3); du 15 au 21 juillet 9 (4); du 22 au 28 jullet 12 (7); du 29 juillet au 4 août 6 (2). *Prov. de Vera Cruz. Vera Cruz,* le 23 juillet 1; du 24 au 28 juillet 1 (1) à bord du vapeur „Simaloa" arrivé de Yucatan. *Tierra Blanca,* le 12 août 1. 7. *Pérou. Callao,* du 27 mai au 2 juin (1) à bord du vapeur „Chile" arrivé d'Amon.

(D'après les numéros 2376, 2379 et 2382 du „British Medical Journal", 28—36 des „Veröffentlichungen des Kaiserlichen Gesundheitsamtes" (Berlin) et 25—34 des „Public Health Reports" (Etats Unis d'Amérique septentrionale).)

Amsterdam, le 10 septembre 1906. Ringeling.

Sommaire (Septembre 1906.) XI[e] Année.



EIN WUNDERBRUNNEN AUS DEM MITTELALTER BEI TRIER

VON DR. T. WITRY, *Trier*.

In der Limburger Chronik bei Hontheim: Prodromus Histor. Diplomat. Trevirens. befindet sich die folgende Beschreibung eines Wunderbrunnens aus dem siebzehnten Jahrhundert:

Im Jahre 1601 kàm von Metz aus Zeitung in unsere Lande, es sei nicht weit von benannter Stadt durch einen Juden ein Brunnen aufgefunden und geprüft worden, dessen Wasser getrunken alle innerlîchen gebrechen heile, und, äusserlich gebraucht, alle Mängel vertreibe.

Im darauffolgenden Jahre ward ein ähnlicher zu Saar-Union gepriesen, dessen Wasser nach Coblenz, Mainz und Frankfurt versendet und Teurer als Wein verkauft wurde. Ein gewisser Hermann Liedenschmitt von Camberg zog hin um geheilt zu werden und kehrte wieder, nachdem er vergebens viel Geld verzehrt hatte.

Ein dritter Heilbrunnen ward im Jahre 1603 im Erzstifte, eine Meile von Trier, unterhalb Schweich, auf folgende Weise berühmt:

Ein Mann aus dem Dorfe Schweich, der „räudige Hände" hatte, kam zur Herbstzeit des Jahres 1602 von ungefähr zu dem Brunnen, um daran zu trinken. Da das Laub bereits von den Bäumen fiel und den Brunnen beinahe ganz bedeckte, so streckte er seine räudigen Hände aus und schob das Laub bei seite, um gehörig trinken zu können.

Es trank sich darauf satt und ging seiner Strassen. Sobald die Hand von selbst trocken war, empfand er Linderung des Schmerzens; er ging deshalb öfter zum Brunnen, trank davon, wusch sich die Hände und genas endlich völlig.

So stand die Sache bis gegen Ostern des Jahres 1603, da ward ein anderer in dem Dorfe krank. Dieser schickte den erwähnter massen gesund gewordenen Mann um Geld zu einem Wahrsager. Er sollte dem Wahrsager eine ihm mitgegebene Flasche Weines, für welche er von demselben ein Wasser empfangen sollte, überreichen. Ausserdem erhielt er für sich selbst Brot und Fleisch in einem Sacke.

Der Bote, der den Wahrsager nicht sonderlich achtete, ass das Brot und das Fleisch, trank die Flasche Wein aus und füllte sie an dem

obgenannten Brunnen. Dann kehrte er nach Hause zurück. Als die zur Wiederkehr erforderliche Zeit verstrichen war, überreichte er dem Patienten den Trank, als ob er ihn vom Wahrsager erhalten hätte, und hiess ihn denselben nach Bescheidenheit trinken, so viel ihm beliebe. Nicht lange nachher ward der Kranke gesund. Da offenharte der Bote die erste wie die zweite Heiltugend des Brunnens.

Nun begann der Zulauf zu ihm.

Ein Lahmer, Namens Peter, welcher vergebens zu Saar-Union gewesen war, brauchte ebenfalls dieses Wasser und befand sich wohl dabei. Weil er aber klüglich lügen und schwatzen konnte, so machte er sich und den Brunnen dadurch berühmt, dass er ausgab: Ein Engel, der ihm im Schlafe erschienen, habe ihm des Brunnens Kraft offenbaret, nebst der Art und Weise, wie man sich dessen heilsamlich bedienen solle. Dafür bekam er von den Leichtgläubigen Geschenke und sah den Schimpf nicht an, wie der Chronikschreiber sagt, der ihm daraus erwachsen würde.

Es passirte zur selben Zeit jemand aus der Wetterau durch Limburg, der sich ebenfalls wegen Gebrechlichkeit zum Schweicher Brunnen begab. Junker Wilhelm von Walderdorf gab diesem ein Geschenk, dass er, wenn er wieder vorbeikäme, ihm ansagen und berichten solle, wie es ihm ergangen. Der kam gesund zurück und lobte den Brunnen. Da, fährt der Chronikschreiber fort, machte ich mich auf die Fahrt, weil der Brunnen den Erbrochenen (Ulcera cruris) sonderlich heilsam und nützlich sein soll. Ich steckte 35 Gulden, die zu Camberg auf dem Zehnten erwonnen waren, zu mir und legte noch 10 Gulden dazu, so dass es 45 Gulden waren.

Nach einer achttägigen Reise kam ich zu dem Brunnen, am 23. August. Ich erkannte von Stund an des Volkes Aberglauben und Eitelkeit, durfte es jedoch nicht kühnlich heraussagen; denn jedermann hielt den Brunnen für heilig, die Trierer ausgenommen, welche nichts darauf hielten. Es war ein schönes, klares Wetter; fast allenthalben waren schon reife Trauben zu sehen; lustig fuhr man auf und ab, und emsig strömten die dem Brunnen zu, welche schöpften um zu verkaufen. Viele Schiffe kamen an mit Blinden und Lahmen und auch solchen, „die Anliegen hatten, wovon zu melden nicht dienlich ist", absonderlich aus den Klöstern sowohl Manns- als Weibspersonen. Viele derselben hatten Überdruss am Klosterleben und waren schwer zu bereden zu ihrem Gelübde zurückzukehren. Eines Tages wurden mehr als 200 Geistliche und Nonnen von dem Rheine, der Mosel und Lahn und aus den Ländern und Städten Jülich, Köln und Mainz an dem Brunnen gesehen. Die Nacht bot ein seltsames Schauspiel dar. Auf dem Felde, am Walde und auf den Äckern

um den Brunnen herum leuchteten in den Marketender- und Krämerhütten so viele Feuer „als zu Moses Zeiten in den Laubhütten mochten gesehen worden sein. Von Neuss, Köln und Bonn waren Krämer hingezogen in der Absicht sich bei dem Brunnen häuslich niederzulassen und Krämerei zu treiben. Einer „zäunte sich ein fein Häuslein fast artig", dass es auf viele Jahre bestehen möge. Das Holz wurde jedermann aus dem nächsten Walde „verglich" vergünstiget; auch führten die Bauern ganze Bäume zu Hauf, auf dass es den Gästen an Holz nicht mangeln möchte. Alles zur Leibesnotdurft gehörige war im Überfluss vorhanden, aber sehr Teuer, den Wein ausgenommen; den liess man im Dorfe holen, das Quart zu $4\frac{1}{2}$ Albus, und das war guter Wein.

Die Bürger der Stadt Trier bemerkten Aufschlag absonderlich am Brot, wesshalb sie den Brunnengästen nicht grade günstig gesinnt waren. Da Brotführer und Bäcker das Brot auf das Gewicht liefern mussten, so fand sich, dass Sand unter das Mehl gemischt war, so dass das Brot schwer aber ungeniessbar wurde.

Alte Weiber gingen bei dem Brunnen herum zu den Gebrechlichen und legten jedem als Busse eine gewisse Anzahl Vater-Unser und Ave Maria auf. Derselben Busse und Torheit machten sich auch einige schlechte Priester teilhaftig, als ob es von Gott befohlen und hoch nötig wäre so was an dem Brunnen zu tun und sonst an keinem Orte. Wollte sich desshalb einer einen oder zwei Tage entfernen, so gab er einem andern Geld, dass der ihm mittlerweile die Busse an dem Brunnen ausrichte.

Der Pastor, ein schlichter, ehrlicher, ungelehrter Mann, handelte im Einverständnisse mit dem Schultheiss und Dorfschulmeister. Sie setzten ein Protokoll auf, worin alle, die „sich Gesundheit bedankten" mit Namen und Zunamen samt ihrem Gebrechen eingetragen wurden. Dieses Protokoll hat der Herr offizial D. Bartholomäus Bodogenius, Licentiat zu Trier, eigenhändig unterschrieben und authentisirt, so dass es in Köln gedruckt herauskam, wodurch der Zulauf nur noch grösser wurde. Es fand sich nachher, dass hier viel Betrug obwaltete, und dass sich viele hatten einschreiben lassen, die keineswegs gesund worden waren. „So ward dann der einfältige Pastor zuerst, darnach andere mehr betrogen. Es hat obgenannten Offizial die Unterschrift später sehr gereuet."

Tag und Nacht war der Brunnen verschlossen, so dass nur diejenigen daraus schöpfen konnten, welchen es der Schultheiss gegen Geschenke gestattete.

Der Brunnen floss in welschnussdickem Strahl aus zwei Messingröhren. Wer jedoch Wasser haben wollte, musste wohl eine Viertelstunde warten. Die, welche ganze Fässer haben wollten, mussten bis in die tiefe Nacht

warten, wo sich alles Volk entfernt hatte und ein jeder zur Ruhe gegangen war, anders wären sie erdrückt worden.

Die Reichen, welche mehr Geld hatten, lagen im Dorfe, und zahlten viel für Bett und Zimmer. Die Armen aber lagen im Felde unter Laubhütten. Zog einer ab, so verkaufte er seine Hütte einem anderen. Es war auch ein Almosenstock bei dem Brunnen errichtet, worin täglich ein grosses Geld gelegt wurde, das des Sonntags unter die notdürftigen Kranken, Lahmen und Elenden verteilt wurde.

Es fahren eine Menge Schiffe auf der Mosel mit Gesunden und Kranken; bisweilen wurden auf einem Schiffe 70, 80 ja 150 gezählt. Den Schifferlohn erhob der Schiffer nicht auf dem Lande sondern auf dem Wasser, sobald er eine Stunde gefahren war, dass keiner ihm entlaufen konnte. Wer des anderen Tages, wenn der Schiffmann rief, kam, der wurde aufgenommen; blieb einer aus, so galt das gleich, denn der Lohn war bezahlt.

Die Schiffleute, Garköche, Marketender, Bäcker, Metzger und Gasthalter hatten viel Arbeit und grossen Nutzen. Es gab auch in Trier Teuerung in den Fässern kleinerer Gattung, deren viele gefüllt in die Niederlande geführt und um viel Geld verkauft wurden.

Ein seltsames Ding war es, dass keiner den anderen warnte, sondern wer sich nur immer ohne allen Nutzen ausgebeutelt hatte und durch Not nach Hause getrieben ward, der schwieg still und gab andere Ursachen an, so dass unter Hunderten nicht zehn waren, die die Torheit des Volkes oder den Schwindel mit dem Brunnen offenbaret hätten.

Auch wurde der Brunnen nicht anders als der heilige Brunnen genannt. Viele grosse Leute und Herren haben sich der Torheit teilhaftig gemacht, weshalb es in der ersten Zeit nicht sicher war, etwas gegen die Sache zu sagen.

So hat unter anderen der Herzog Johann Wilhelm, der letzte des Stammes und Namens von Jülich, Kleve und Berg, „vergebens Verstand" bei dem Brunnen gesucht.

Die Strassenräuber der Umgebung liessen sich auch fleissig in der Umgegend des Brunnens sehen in der Hoffnung einige feiste Äbte und Prälaten zu erwischen.

Auch sollte eine Kapelle darüber erbaut werden, wozu schon einer 100 Reichstaler gestiftet hatte.

Die Ärzte im Trier hatten das Wasser nach der Kunst destillirt und geprüft. Sie sagten, es habe eine zusammenziehende Kraft, weil es über Alaun und Goldadern fliesse und liessen es daher passiren. Andere sagten, es sei wohl heilsam gewesen, „so lange es in der Minirung gestanden habe" und nicht ausgelaufen sei; da es aber eröffnet und emsig aus-

geschöpft worden sei, habe es notwendig die Kraft verlieren müssen; auch sei es unvernünftig, dasselbe innerlich und zu allen Gebrechen zu gebrauchen.

Hier endet der Bericht der Limburger Chronik über den Wunderbrunnen in Schweich. Es war ein gewöhnlicher Eisensäuerling, wie man sie viel an der Mittelmosel findet, aber man sieht, wie die Mirakelbrunnen zu allen Zeiten auf gleiche Weise zu stande kommen.

GÉRARD VAN SWIETEN EN QUALITE DE CENSEUR.

DÉDIÉ À MON AMI ET MAÎTRE VÉNÉRÉ M. LE PROF. PEKELHARING.

PAR

E. C. VAN LEERSUM.

(Suite.)

Liste d'un certain nombre de titres d'ouvrages relatifs à la médicine, aux sciences naturelles et à la philosophie, mentionnés dans le *Supplementum Librorum Prohibitorum* de van Swieten (Ms. No. 11934 de la Bibliothéque imp. roy. de Vienne), accompagnés des notes que van Swieten y a jointes.

Kleine *Abhandlungen* einiger gelehrten in Schweden über verschiedenen in die physic chemie 1) etc: i band aus dem Schwedischen etc: Copenhage und Leipzig 1766. 8⁰. 2 ten und lester band Leipzig 1768, 8⁰.	Bonus et utilis liber.

1) Und Mineralogie laufende Materiën.

Cet ouvrage se trouve dans la bibliothéque imp. roy. de Vienne. (B. C. V.) 26. W. 73.

Apotheker, Catechismus etc: von theophil Schulze, stud. Pharm. 2te auflage 1763. 8⁰.	Bonus liber est.

Kayser, Vollständ. Bücher-Lexicon.

Giusto *Ascanagelfi*, il parosismo deli ipocondria, aliena mala edoctus etc: in Napoli 1765 in 8⁰.	Habet aestimationem publicam Percurri titulos . . . . Nil mali inveni.

Auteur: S c i u g l i a g a, S t e f a n o. Ad B. C. V. l'édition Venezia. 1754, 8⁰, sign. 48. H. 59.

La Formule *habet aestimationem publicam*, souvent employée par van wieten, vise l'approbation et le privilège du Roi. Il a écrit à côté de „Institutions Leibnitiennes": *aestimatione publica munitus hine admissus*, et à côté de „Songes physiques, à Paris, 8⁰ 1763, avec approbation et privilège", il a écrit: *aestimationem non inveni.*

Abhandlung von dem gebrauche der *Alten* 1) ihre geliebte zu schlagen aus dem frantzoesische 2) Berlin. 1766, 8⁰.	Pagina 33. 67-70. 79. In genera colligit obscoena ex auctoribus, hinc damnatur.

Vorbericht des Verfassers wegen der Gelegenheit zu dieser Abhandlung. Der Gesellschaft war hinterbracht worden, wie die Wahl der Abhandlungen welche in dem ersten Bande derselben 3) anzutreffen sind, so wenig bey

---

1) furnehmlich der Griechen und Römer (Hugo Hayn, Bibliotheca germanorum erotica 2e Aufl. 1885).

2) übersetzt und mit einigen Anmerkungen vehrmehret (von Johann, Carl, Conrad Oelriechs). Irae mistus abundat amor. Ovid. Heroid. ep. VI.

B. C. V. Sign. 434. 713 B. nouvelle Edition titul.: „Gebrauch der Alten, etc. Biblioth. Reg. Berol. (B. R. B.) Sign. Q 121.

3) Der vollständige Titel dieser besonderen und in Deutschland weinig bekannten Schrift, ist: Memoires de l'Academie des Sciences, Inscriptions, belles Lettres, beaux Arts etc. Nouvellement etablié à Troyes en Champagne, T. I. II. A Troyes chez le Libraire de l'Academie. Et se trouve à Paris, MDCC LVI 8o. Aus denen in diesen Memoires abgehandelten Materien und der Art der Ausführung derselben, scheinet es nicht undeutlich dasz die ganze Schrift eine Satyre auf gewisse Akademien der Wissenschaften seyn solle, und dasz es mit einer solchen Akademie zu *Troyes* eine blosze Erdichtung sey; obschon es im *Avertissement* gleich nach dem Titelblatt heiszt, dasz sie bis Anfang des 1745sten Jahre bestanden habe. Ersteres vermuthen auch die Verfasser des Journal encyclopedique T. III. P. II. woselbst man a. d. 58: 66. S. einen Auszug aus diesen Memoires findet. Von dem Verfasser derselben sind mir zwey, *Andre le Fevre* und *Grosley*, *Advocaten zu Troyes*, bekannt geworden; welche der berühmte Herr Formey in der von ihm vermehrt und verbessert herausgegebenen Schrift: La France litteraire. ou Dictionnaire des auteurs François vivans. A Berlin, 1757, 8o. a.d. 177 und 188 S. nennet. Vermuthlich ist der letztere derselbe, welcher unter dem Nahmen zweyer Schweden die Observations de deux Gentilshommes Suedois sur l'Italie, et sur les Italiens. 1765. 12*mo* herausgebeben hat, deren Verfasser, in den *Greifswaldischen neuen critischen Nachrichten vom* 1766*sten Jahre im* 22*sten St. a.d.* 173 *S. Grosley von Troyes* genannt wird. Uebrigens errinere ich, dasz gegenwärtige sehr curieuse Abhandlung, dessen Uebersetzung hier mit einigen neuen Anmerkungen geliefert wird, in dem 2ten B. gedachter Memoires a. d. 40 — 145 S. stehe, und den Titel habe: Dissertation sur l'Usage de battre sa Maitresse, auch dasz sie aus eigenen Schriften vom medicinischen Gebrauch der Schläge, dahin inbesondere *Georg Gottl. Richters* Dissert. de medicina plagosa, *Georg Frank von Frankenau*, Dissert. de alapis s. colaphis, *Sam. Stryck* Diss. de alapa gehören und aus denen von dem Nutzen der Schläge bey Liebeswerken, als: *Thom. Bartholins*, *Johann Heinr. Meiboms* und *Heinr. Meiboms* zusammengedruckten Briefen de usu flagrorum in re medica et venerea, lumborumque et renum officio (daher schon der heil. *Hieronymus* gesagt: Diaboli virtus in lumbis est) auch *Hieron. Bruckners* Abhandlung de divortio propter coitum flagris prouocandum, in Dessen Decisionib. mat imonial. im 24sten Cap. sehr hätte vermehret, und erläutert werden können.

Hofleuten, als bey dem Frauenzimmer Beyfall gefunden hätte. Dahero trug sie einem durch sein galantes Wesen sonst schon bekanntem Mitgliede der Akademie auf, aus den Alterthümern eine Materie hervor zu suchen, die geschickt sey, uns mit dem liebenswürdigsten Theile unter den Menschen wieder aus zu söhnen. Dieser schlug eine Abhandlung von dem Gebrauche, seine Geliebte (Maitresse) zu schlagen, vor. Sie fanden diesen Vorschlag unvergleichlich und er wurde von der Gesellschaft einstimmig genehmigt. Der Verfasser hat auch in der bald folgenden Abhandlung diesen unsern Endzweck auf eine ganz ausnehmende Art zu erreichen gewuszt; so dasz wir zu behaupten uns unterfangen, dasz er durch die Art, wie von ihm, diese Materie ausgeführet worden, dem Stücke selbst einen neuen Werth zugezogen. Materiem superat opus.

Les passages visés par van Swieten sont les suivants:

Ovid. art. am. lib. 3 v. 605
Auson. ep. 77.

Deswegen hat *Ovidius* dem *Frauenzimmer* schon gerathen, ihre Liebhaber zu kratzen 13), besonders wenn sie sich einbilden, schön zu seyn. Aus eben dieser Ursache erfordert *Ausonius*, in einem Gemälde, welches er von einer vollkommenen Gebietherin seines Herzens machet, unter anderen Eigenschaften auch diese, dasz sie verstehen müsse, Schläge zu bekommen, und auch auszutheilen 14), und dasz wenn sie zuvor fein abgeprügelt worden, sie sodann hingehe und ihren Liebhaber umarme. Und hierin ist auch der Grund zu suchen, woher es gekommen, dasz *Propertius* in die *Cynthia* so sterblich verliebt gewesen, und dasz er auszer sie sonst keine geliebet 15). Sie war zwar alt 16) und gar nicht hübsch 17): allein sie schlug ihn 18).

Propert. lib. 3. el. 6. lib. 4. el. 8.

Es ist Niemand, sogar die *Lacedämonier* nicht ausgeschlossen, welche dieser Wahrheit nicht empfunden haben solte. Diese bildeten dahero die Liebesgöttin mit einer Sturmhaube auf dem Kopfe, und eine Lanze in der Hand ab 19), um damit auzuzeigen, dasz ihre grösste Annehmlichkeiten in denen kämpfen bestehen, welche sie erreget.

Les chiffres 13—18 sont les renvois de notes que, pour abrèger, nous ne reproduisons pas.

P. 32—33. Lact. de fals. Rel. c.

Lactantz erzehlet uns hievon folgendes. Zu der zeit, als die *Lacedämonier* Meszina belagert gehabt hätten, wären die Einwohner dieser Stadt heimlich entwichen, um nach Lacedämon zu gehen und solches auszuplündern, als woselbst sonst Niemand als nur die Weiber zurückgeblieben waren. Diese vertheidigten sich heldenmüthig, und jagten die Einwohner aus Meszina in die Flucht. Indessen hatten die Lacedämonier sich auch auf den Weg gemachet um Lacedämon zu Hülfe zu kommen. Dieser ihre Weiber, welche nach erfochtenem Siege, ihren Männern entgegen giengen, wurden gewahr, dass man sie für Feinde hielte, und sich dazu anschickte, mit ihnen ein Treffen zu wagen, deshalb sie sich ganz nackend auskleideten. Hieran erkannten ihre Männer sie sogleich, und vergnügten sich mit ihnen in der ersten Hitze, so bewafnet sie auch waren, ohne dass jemand vorhero erst untersuchte, ob er mit seiner, oder mit eines andern seiner Frauen zu thun hätte; e t a s p e c t u i n l i b i d i n e m c o n c i t a t i, s i c u t e r a n t

armati permisti sunt utique promiscue: nec enim vacabat discernere. Dieserwegen ist es auch geschehen, sagt dieser Schriftsteller ferner, dasz man, zum Andenken dieser That, der bewafneten Liebesgöttin eine Statue aufgerichtet habe. Der Muthmaszung des Lactantius ist zwar sinnreich; allein die Wahrheit, wie ich schon gesaget habe, bestehet darin, dass diese bewafnete Liebesgöttin ein bloszes Sinnbild war.

Prop. lib. 1. El. 4.

Propertius hatte hiebey einen sonderbahren Einfall. Er bildete sich ein, dass es vor einen Dichter sich nicht schicke, seine Geliebte zu schlagen. Wie meineydig du auch bist, sagte er zu *Cynthia*; so will ich dir deine kleider doch nicht zerreissen: Ich will in meinem Zorn weder deine Thüre aufsprengen, noch deinen Haarputz in Unordnung bringen. und meine Finger sollen dadurch, dass ich dich hart anfasse, dir keine blaue Mahle machen. Ich überlasse dergleichen Arten von Streit denenjenigen, deren Haupt mit keinem Epheukranze gezieret ist.

Bey dieser so schönen Zärtlichkeit fehlte es gleich in der ersten Nacht, da er bey seiner Geliebten schlief, gar wenig, dass er sie nicht geschlagen hätte. Es ist wahr, dass sie einen ganz sonderbahren Eigensinn gehabt. Sie hatte anfänglich die kleine Lampe auslöschen wollen, welche zur Seiten seines Bettes brannte, und um sich hiernächst denen Liebkosungen ihres Liebhabers zu entziehen, so hatte sie sich in ihrem langen Rock eingewickelt und den Rand des Bettes eingenommen. *Propertius* bat, maulte, und endigte damit, dass er sich entzürnte. Wenn ihr es nicht wisset, sagte er zu *Cynthia*, so bin ich bereit, es euch zu lehren, dass ich bey meinem Vergnügen gerne hell sehen mag. Werdet ihr noch darauf bestehen wollen, in eurem Rock zu schlafen, so wird dieser die Gewalt meiner Hände empfinden; und wenn ihr mich noch weiter zum Zorn bringen, werdet, so werde ich euch in die Umstände setzen, dass ihr euer Mutter die blaue Mahle auf euren Armen werdet zeigen können.

P. 67—70.

P. 79.

Herod. l. 4.

Wie denn auch die weiber ihren Männern. Indessen findet man doch bey den *Herodotus* eine ganz sonderbahre Ausnahme. Dies sind seine Worte: Die Völker, welche mit denen *Maciern* gränzen, sind die *Gindamer*. Dieser ihre Weiber tragen, wie man saget, auf ihren Kleidern so viele Riemen von Leder, als oft sie mit einer Mannsperson zu thun gehabt haben, und diejenigen Weiber, welche an solche zahl andern überlegen sind, werden für die allergeachtesten angesehen, weil sie eine grössere Anzahl von Liebhabern gehabt haben.

Wenn man die Lederne Riemen bey Seite setzt, so schicket sich dieser Gebrauch gewiss fur die gesittesten Jahrhunderte.

P. Pauli Mariae *Astensis* etc. etc. Psychologia, sive motuum animalium et reciprocorum machinae animalis theoria medica etc: Venet. 1764 in 4^0.

Theologi legerunt et invenerunt illum scripsisse ut capucinum omne satis stulto. idem et ego de medicis rebus iudico, hinc tolerari poterit.

Le *P. André* traité sur l'homme selon les differentes merveilles, qui le composent: Yverdon en 2 tomes in 8⁰ 1766.

Utilis et profundae scientiae liber est.

Avec approbation (sign. Marchand) et Privilége du Roi. Auteur: Yves Maria André. (Quérard, Supercheries literaires) Professeur Royal des Mathématiques, de l'Academie Royale des Belles Lettres de Caen.

B. R. B. Nn. 2302.

Cet ouvrage est formé d'une suite de „Discours", par exemple sur le corps humain, sur l'âme, sur la liberté, sur les passions, sur les sens, sur la raison, sur la nature des idèes, etc.

Les „Discours" sont précédés d'un „Eloge historique du R. P. André", dont voici le commencement:

Yves André, naquit à Châteaulin, petite ville de la Basse-Bretagne, près de Quimper, le 22 Mai 1675, d'une famille honnête et considerée. Il avoit un oncle, Avocat du Roi au Présidial de cette derniere ville. Ce fut-là qu'il fit ses premières études d'humanités et de philosophie, après lesquelles l'amour de la retraite et le gout de travail l'attirèrent chez les Jésuites. Il y fut recu le 13 Decembre 1693. Dès ce moment il se regarda *comme entiérement confisqué à Dieu et à la Religion.* C'étoient ses expressions; et cette idée si juste de l'état religieux forma dans lui le plan, et consacra, pour ainsi-dire, tous les momens de soixante-dix années d'une vie laborieuse.

D. Francesco *Alberti* educazione physica e morali etc: etc: contra i principi del signor Rousseau di genevra 1767. 8⁰ tom: i.

Continet ille tomus duo partes; Gontier legit. nil mali habet; utilis liber.

Causa efficiens motus *Astrorum* ex principiis pyrotechniae naturalis etc: derivata a quodam speculatore naturae. gedani 1769. 8⁰.

Nugax delirantis philosophi libellus, qui motum solis ex montibus ignivomis solis explicat ut in pyrobolis rite versatilis affixis fit.

Auteur: *Kylian* (Kyllian), Jacob, (Quérard, Superch. lit.)

Anaxagoras von occident physicalische und politische Betrachtungen über die Erzeugung der menschen und bevölkerung der Landen. Smirna 1) etc: 1769, 8⁰.

Utilis liber est, multa bona habens.

47 vult concubitum menstruarum tempore optimum esse, hinc repug(n)at scripturae.

62 quaedam in favorem polygamiae habet, sed refutat.

65 concubinatum licitum vult.

1) Weller, Fingirte Druckorte, désigne „Breslau".

Auteur: Justi, Johann, Heinrich, Gottlieb.

P. 46—47

Da nach dem ersten Hauptstück ein Blutreicher Zustand der Gebährmutter zu der Fruchtbarkeit nothwendig erfordert wird: so muss man schliessen, dass die monatliche Reinigung der Weiber diejenige Zeit sey, in welcher die Empfängniss am leichtesten geschiehet. In der That scheinet diese Zeit auch von der Natur zum Zeugungswerke hauptsächlich bestimmt zu seyn, weil sie dem weiblichen Geschlecht zu dieser Zeit mehr Begierden eingepflanzet hat und die Erfahrung lehret auch, dasz unmittelbar nach der monatlichen Reinigung die meisten Kinder empfangen werden.

Wenn dem also ist, so sollte man den Abscheu, den die meisten Männer zu solcher Zeit vor der Beywohnung ihrer Weiber haben, auf alle Art zu vermeiden suchen; und eine zum Vortheil der Bevölkerung eingerichtete Religion könnte dieses am besten bewerkstelligen, wenn sie ein Religionsgesetz daraus machte. Indessen fand doch in der jüdischen Religion gerade das Gegentheil statt, davon die Ursachen vermuthlich in dem heiszen Clima, welches die Israeliten bewohnten, zu suchen sind; weil wahrscheinlich aus einem solchen Beyschlaf Kranckheiten an den Geburtsgliedern zu befürchten waren, den man in dieser Gegend sehr ausgesetzet war, und weshalb die Beschneidung bey den Egyptiern, Arabern und allen andern Völkern dieses Erdstrichs schon von den allerältesten Zeiten her, und wahrscheinlich lange vor Abrahams Zeiten eingeführet worden ist, wenn wir anders dem H e r o d o t u s glauben dürfen, der in dieser Sache meines Erachtens ein ganz unverdächtiger Zeuge ist.

P. 62. Ich habe oben den Grundsatz angenommen, dasz das Zeugungsvermögen der Menschen auf alle mögliche Art genutzet werden muss, wenn sich die Menschen schleunig vermehren sollen.

Hieraus scheinet nun zu folgen, dasz eine Staat, dem die Bevölkerung am Herzen ligt, die Vielweiberey erlauben müszte. So bald ein Weib schwanger ist, so wird aller Beyschlaf unnütze angewendet, und der männliche Saame auf eine liederliche Weise verschüttet. Ich kann mich so gar nicht überreden, dass ein Mann, so bald sich das Kind zu regen anfängt, und mithin die

Schwangerschaft ungezweifelt ist, seinem Weibe ohne Sünde ferner beywohnen könne. Gott, welcher die unnütze Verschüttung des männlichen Saamens an dem Onan auf eine so erschreckliche Art gestrafet hat, kann gewiss an solchen Beyschlaf keinen Gefallen haben. Man hat Beyspiele, dasz ein einziger Mann mit einem einzigen Weibe, zwolf, funfzehn bis achtzehn Kinder gezeuget hat; und mit zwey Weibern nach einander hat ein einziger Mann noch zuweilen vier und zwanzig bis dreyszig Kinder gezeuget. Wenn ein solcher Mann daneben noch zwey oder drey andere Weiber gehabt, und währender Schwangerschaft seines Weibes seinen Saamen nicht unnütze verschüttet hätte, so würde er gewiss hundert Kinder gezeuget haben. Allein, ohngeachtet dieser starken Gründe glaube ich doch nicht, dasz die Vielweiberey als eine allgemeine Regel anzunehmen und einzuführen ist. Hier sind noch andere Gründe, die mir wichtiger scheinen.

P. 63. Die Erfahrung lehret wenigsten in Europa, dasz in einem ganzen Lande Knaben und Mägdlein, ziemlich in gleicher Anzahl geboren werden. Nur in Asien verhält sich die Sache anders.

In Bandam werden wohl dreymal mehr Mägdlein als Knaben gebohren, und in der grossen Tartarey werden zwey bis dreymal mehr Knaben als Mägdlein erzeuget. In einem Lande also, wo Knaben und Mägdlein in gleicher Anzahl geboren werden, kann die Vielweiberey nicht statt finden, ohne ein viel grösseres Uebel zu verursachen.

Wenn die Vornehmen und Reichen viele Weiber haben, die sie allemal zum Werkzeugen ihrer Pracht machen, und nach ihrem Stande und Gütern vermehren werden, so ist die unausbleibliche Folge, dasz viele Arme gar kein Weib erlangen können, und sich des Heyrathens ganzlich begehen mussen.

Diese also würden auf die ärgsten Ausschweifungen verfallen, und ihre Saamen auf noch viel schändlichere Art verschütten.

P. 65. Indessen ist es eine ganz andere Sache, wenn zwar in einem Lande Knaben und Mägdlein in gleicher Anzahl geboren werden; die Mannspersonen aber sich durch den Krieg, durch die Schiffarth, durch die Auswanderung, durch die Schwelgerey und andere Ursachen so sehr vermindern, dasz eine grosse Menge Weibspersonen, uud zuweilen der dritte Theil unverheyrathet bleiben müssen. Ein solcher Zustand, der durch die Zählung der Unterthanen nach den Jahren ihres Alters und nach ihrem ledigen oder verheyratheten Stande leicht zu erforschen ist, kann der Bevölkerung nicht anders als sehr nachtheilig seyn; und eine weise Regierung hat in solchem Falle allerdings Grund und Ursache, zwar nicht die Vielweiberey, sondern den beständigen Concubinat zu erlauben.

Einen alten husaren obristen *Artzney mittel* in alle krankheyd der pferden, Francf: und Leipz. sine anno, 8⁰.

Kayser. Vollständ Bücherlexicon.

Habet superstitiosa 23. 43. 63. 71. 73.

Stultus liber.

Damnatur.

Bewährte *Arzney-Mittel* für das rindvieh, Schweine etc: in 8⁰. (Karlsruhe 1777).
Kayser.

Periculosa et noxia habet plura.
Damnatur.

Kurzer *Beytrag* zu einen vernunftigen Erlernung der Wissenschaften, etc. etc. Langensalza 1770, 8⁰.
Kayser.

Quandt legit.
Nil mali habet.

P. Nicol. *Burkhaeusers:* I. theoria corporis naturalis, principiis *Boscovichii* conformata etc. etc. Wirceburgi, 1770, 8⁰.
Kayser.

Est liber philosophicus qui sententiam Boscovich tuetur. tuto legi potest.

Zwey vortreffliche und noch nie in druck gewesene *Chymische* bücher. 1. des etc. antonii de abbatia etc. 1759. in 8⁰.

Stultus liber sacris abutitur 53, hinc damnatur.
contemnitur in consessu.

Auteur: Antonius de Abbatia. Tit.: Drey vortreffliche und noch nie im Druck gewesene chymische Bücher, Hamburg, 1670, 8⁰.
Kayser.

Joan: Samuel: *Carl* ichnographia praxeos clinicae etc. etc. budingae 1722. 8⁰.

Facile admittitur non multae frugis liber. Risi dum vidi pag. 21 in febri maligna petechiali aphtes nigras . . . . dum tuto velum in ore detinetur.

Claude Chevalier dissertation physico-medicale etc. a Paris 1758, in 8⁰.
Quérard.

Turpissimus agyrta et qui nugacia sua arcana venalia offert publico.
Damnatur.

Caracteres des Medecins etc.1) d'apres Penelope de feu M. de La Mettrie. Par × × × D. en M. etc. 2).
A Paris 3) 1760, 8⁰.
Auctor est Limbourg 4).

Potest tolerari facile; nil mali habet.
Integrum legi.

1) Ou l'idée de ce qu'ils sont communément et celle de ce qu'ils devroient être.

2) Admonere voluimus, non mordere; prodesse, non laedere; consulere moribus hominum non officere. *Erasm.*

3) Aux dépens de la Compagnie.

4) Jean Philippe de L., né au commencement du 18e siècle dans la province de Liège, mort à Liège vers 1768. Il fut promu docteur à l'université de Leyde sur la défense d'une thèse intitulée „Diss. sur les eaux de Spa". Il s'établit à Spa et y publia plusieurs écrits sur les eaux de cette station balnéaire.

L'auteur explique comme suit dans la préface pourquoi il a écrit ces „caractères":

„Cet ouvrage (c.à.d. : L'ouvrage de Penelope par Julien Offray de la Mettrie), réduit à ce qu'il contient de plus essentiel, ne donnant que l'idée du vice sans désigner les vicieux, et purifié de quelques autres défauts trop frappans, en sera sûrement plus propre à parvenir à son véritable but, qui est d'être utile au genre humain : c'est ce que je me suis proposé en faisant ces caractères, qui pour la plus grande partie, ne sont que l'abregé de Penelope, dans lesquels je ne me suis pas toujours assujeti aux pensées, ni au style de l'Auteur. Plus attentif à mon objet que desireux d'étre exactement plagiaire, je me suis donné la liberté de changer, de retrancher, d'ajouter même, suivant mes idées et à proportion de mon loisir, dont j'avouë au surplus de n'avoir pas fait grande dépense à cette occasion."

Par ses manipulations l'auteur a réussi à faire qu'il ne restât guères du spirituel écrit de la Mettrie qu'une satyre anodine de la „Faculté" à laquelle van Swieten n'eut pas de peine à accorder son approbation.

Nous en donnerons l'échantillon suivant, tiré du chapitre X, qui traite de *l'Utilité de la Musique, de la Sculpture et de la Peinture:*

„ . . . . . graces au glorieux *Solano*, cet Hippocrate Espagnol, on a fait des découvertes sur le pouls, qui serviront à rendre le Médecin plus habile charlatan; lorsque le pouls bat deux fois de suite, qu'il fait *tac, tac,* ou pour parler, comme il convient à un Musicien, *ut, ut,* nos Anciens l'ont nommé *Dicrote;* un autre pouls plus fréquent et plus connu, c'est l'intermittent; il est égal ou inégal. Un pouls nouveau, récemment découvert par *Solano,* c'est celui qu'il nomme *inciduus,* qu'on nommeroit mieux *ascendant*; il consiste en 2, 3, 4 tons qui se suivent, en montant peut être jusqu'à l'*octave,* tous

par degrès l'un sur l'autre, ensorte que le socond *ton* est plus *haut* que le premier, le troisième plus que le deuxième, etc.; ainsi des autres, où le pouls *monte,* comme les *notes* de la Musique; *ut, re, mi, fa, sol,* etc, en donnent une juste idée; le dicrote est *ut, ut,* ou *mi, mi*; l'intermittent représente un tremblant, une pause, ou une extase musicale; mais d'ordinaire le pouls ne chante que des *airs* naturels, sur diverses clês, selon le tempéramment et la nation, tantôt vif, leste, alerte; tantôt mou, lent; uniforme, ou variable, quelquefois véhément, langoureux, enfin toujours différent suivant les circonstances.

Tel est le *Clavecin du pouls,* au moyen duquel *Solano* a été presque Deïfié par sa Nation: le pouls est-il *dicrote,* il annonce une hémorrhagie comme par miracle; la dureté et la renitence des battemens d'un côté l'assurent que l'hémorrhagie se sera de ce côté là; le pouls ascendant, présageoit la crise par les sueurs.

Les choses sont prises plus au sérieux dans la seconde partie de cet opuscule; elle contient une sorte de morale médicale, où l'on donne aux gens de l'art maint conseil digne d'être pris en considération.

„*Dans cette Partie il s'agit de defaire* sérieusement *la Toile, qu'on a ourdie dans la Premiere*".

L'auteur émet sur les qualités qui doivent distinguer le bon médecin les mêmes vues que celles exprimées plus tard par Ringseis, en ces termes:

Quiconque ne se connoit pas en Physionomie de malade, ou de maladie, de mort, ou de mourant; quiconque ne peut pas prévoir dans un grand nombre de cas bien marqués les événemens sinistres, ou favorables, en un mot, qui n'a point de genie, s'entend celui de l'art (car on naît médecin aussi bien que poëte) est mal appellé à la Médecine".

Mr. *Coste* junior observations pratiques sur les maladies veneriennes, a Berlin 1760, 8⁰. est editio 1769 aeque spurca vide pag. 146.

Satis immodeste describit mala venerea sed praeterea pagina 91 et sequentibus sodomiam apertisseme describit, hinc

damnatur.

Bibliothèque de l'université de Leyde (B. L. B.) 624 G 30.
Voici le titre complet:

Traité de la Vérole et de toutes les Maladies vénériennes, où l'on publie les moyens de guérir tous ceux qui en sont attaqués. Par Mr. Coste, junior, Chirurgien ordinaire de sa Majesté le Roi de Prusse, et Correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris.

Nouvelle Edition corrigée et beaucoup augmentée, à Berlin, 1769, chez George Jacques Decker, Imprimeur du Roi.

Dans la préface l'auteur dit que la première édition „fut imprimée en 1760, par un homme qui ne savait pas un mot de francais; il s'y trouva tant de fautes, que je ne croyais pas qu'on pût jamais l'entendre". A la page 146 de l'édition de 1769, dont parle van Swieten, on lit se qui suit:

Vingt-cinquième observation.

Un coureur fut tenté d'éprouver la différence qu'il y avoit entre le plaisir que procure la jouissance d'une fille et celui que l'on goute avec un giton. Il s'adressa pour son coup d'essai à un joli garçon, qui avoit déjà servi à beaucoup d'autres. Notre novice fut bien surpris quelques jours après cette belle expedition de se voir toute l'étendue du prépuce couverte de petits chancres véroliques qui augmenterent avec une rapidité extraordinaire. Ayant demandè à son compagnon ce que cela signifioit, on se mocqua de lui, et on lui dit de bassiner ces ulcères avec de l'eau et de l'eau de vie parties égales, ou même avec de l'urine. La verge bientôt s'enflamma, et la fièvre fut violente. Ce garçon honteux de sa sottise, rougit cent fois en avouant à son maitre ce dont il étoit question; et l'on me chargea de le guérir, jamais vérole ne m'a donné plus de peine."

Les chapitres 26 et 27 traitent aussi de cas d'infection syphilitique résultée d'accouplements contre nature; il en est parlé scientifiquement, si bien que nous sommes fort étonnés de ce que van Swieten ait placé cet ouvrage à l'index, d'autant plus que Coste, comme on peut le voir à la page 149, n'a aucunement négligé de stigmatiser la pédérastie.

La sagacité qui semble être le partage des gens d'esprit, a bien éclairé les hommes sur les moyens de se procurer les commodités de la vie, elle les a guidés dans le raffinement du plaisir; mais il s'agissoit de leur suggérer aussi lés moyens de débarasser la volupté des craintes du repentir, surtout depuis la découverte de l'Amérique nous a valu les trésors et la vérole; et c'est ce que la plus recherchée de toutes les ruses n'a pas encore pu effectuer. Depuis la fatale époque que je viens de citer, les hommes ayant trouvé que le commerce des femmes les exposoit à des maladies dangereuses et souvent funestes ils ont cru pouvoir se procurer des plaisirs sans dangers et ils ont cherché à éviter le mortel poison du *Vagin* des femmes vérolées, en se plongeant dans l'anus de ceux qui le prêtent ou le louent; mais avec cette confiance ils ont donné sur un écueil plus redoutable encore que celui qu'ils vouloient éviter.

Il est possible aussi que van Swieten ait été conduit à condammer ce livre par un passage où la Hollande était désignée comme un pays dont es habitants s'étaient adonnés largement à la pédérastie. Ce n'était pas

vrai et les sentiments patriotiques de van Swieten n'ont pu qu'être vivement froissées.

„La destruction de Sodome n'a pas empêché que depuis ce tems là jusqu'aujourd'hui, toutes les nations de la terre n'ayent eu des sujets livrés au sale amusement dont je parle ici. L'Italie qui depuis la ruine de l'empire romain a tant changé de face à tous égards, n'a cependant jamais pu se defaire de l'amour des gitons. L'ordonnance toute récente que le Roi de Naples vient d'exposer aux yeux de l'Europe, dans laquelle il dit que l'amour anti-physique, devenu presque universel dans ses états, doit être puni de mort, est une preuve que les habitudes qui tiennent à la nature du climat, ne se perdent que très rarement; il n'en est pas de même quand elles ne sont que de fantaisie, elles ne tiennent pas longtems contre la répugnance du terrein qui n'est pas popre à les favoriser: la Hollande nous en fournit un exemple frappant. Il y a 30 ans que ce petit état marécageux et malsain, manqua d'être boulversé par l'opiniâtreté de ses habitans, qui pour la plus part s'étoient livrés à l'amour anti-physique; magistrats, négocians, sénateurs, soldats, matelots, ecclésiastiques, artisans, tous étoient devenu Sodomites; c'étoit une fureur. Les bourreaux en exécutèrent un grand nombre en place public, et cela mit un frein à ce désordre. Il y a douze ans qu'un acte du parlement de Londres fut passé pour désormais condamner aux galères quiconque seroit convaincu de Sodomie.

Algemeiner etc. haus und Reise *Calender* etc. von uranophilo etc. Berlin 1733 8⁰.
B. R. B. Oz 3243.

Superstitiosa 27. 218. 225. chiromantie 394.
Damnatur.

Allgemeiner, sehr Curieuser und immerwährender *Hausz-* und *Reise-Calender*, oder Oeconomisch- und einem jeden nützliches *Hausz-* und *Hand-Buch*, worinnen gehandelt wird

I. Von denen Calender-sachen, Planeten, derselben Aspecten, Gewittern und andern Influentien, wie auch

II. Von den Monaths-Tabellen, welche zeigen, was in jeden Monat so wohl beym Calender als Hauswesen, das gantze Jahr hindurch zu observiren, und von den alten und neuen angemercket worden: bey welchen

III. Noch allerhand nützliche und nöthige Materien so zur Oeconomie gehören, zu befinden, auch wie man einen Calender nützlich gebrauchen soll, angewiesen wird.

Heraus gegeben von
Uranophilo.

Voritzt aufs neue übersehen, verbessert, und mit dem

IV. Theile, worinnen allerhand theils curieuse, theils höchst nützliche Materien enthalten, vermehret durch

Tharsandern.

Berlin, 1733. Zu finden bey Ambrosius Haude.

p. 27. In Erwehlung des Schröpffens und Aderlassens hat man, auf die generalia zu sehen: Auf des Menschen Alter, Complexion, Jahrs-zeit, und ob ein schöner heller Tag sey: Es wäre dann periculum in mora, da es heisset: Noth hat kein Geboth. 2. Betrachtet man des Monds Configuration mit der ☉. Und zwar für junge Leute gut Aderlassen, wenn der ☽ im Zuneh men; für alte aber, wenn er im Abnehmen sich befindet. 3. ist zu consideriren das Zeichen, darinn der ☽ seinen Lauff hat, ratione complexionis des Menschen: denn die Sanguinischen können zur Aderlassen, der ☽ sey gleich im welchem Zeichen er wolle; aber die cholerici sollen lassen, wenn der ☽ ist im ♋♏♓. Für die Phlegmaticos sind diese beyde gut. ♈ und ♐; und denen Melancholicis sind diese beyde dienlich: ♎ und ♒. Wenn nur ♄ oder ♂ zur Zeit des Aderlassens nicht darinnen sind: weil man 4. allemahl dahin zu sehen hat, dass der ☽ von den bösen Planeten ♄ und ♂ nicht verletzet, sondern von dem gütigen ♃ und ♐ soulagiret werde; die übrigen Signa ♉♊♌♍ und ♐ sind dem Aderlassen hinderlich und schädlich. 5. Absonderlich hat man sich auch in acht zu nehmen, dass zur Zeit des Aderlassens der ☽ nicht in den jenigen Zeichen sey, so das Glied beherrschet, daran man Aderlassen will. Was aber ein jedes zeichen für Glieder beherrsche, ist aus folgenden zu ersehen:

10. ♈ hat innen das Haupt, ♉ den Halsz und Nacken, ♊ die Schultern Armen, und Hände, ♋ die Brust, ♌ den Rücken und Seiten, ♍ den Bauch ♎ die Lenden und Nabel, ♏ den Schmehrbauch, Scham und Hintern, ♐ die Hüfften, Hinterbacken und Schenckel, ♑ die Kniescheiben und Knie, ♒ die Beine, Schienbeine und Waden, ♓ die Fersen und Füsse.

p. 218. Prognosticon aus dem Lauff der Sonnen und des Monds.

3 Wenn die Sonne im Stier ist, nemlich zwischen den 20. Aprilis und 21. Maii, so wird der Gebohrne venerisch, hält viel auf Träume, Galanterie, Music, Spiel, Lust und Höfflichkeit, courtoisiret, tantzet und reiset gerne. Seine Kranckheiten sind am Halse, als die Bräune und Geschwulst an den Mandeln, Mund-Fäule, Zahn-schmertzen, und Abfallen des Zäpffleins. Wer zwischen den 8. und 16. Maji gebohren ist, der bekommt Jus vitae et necis über andere. Er hat sich aber für Wunden am Kopffe, oder Haupt-Kranckheiten, oder wenigstens Kopff-schmertzen zu hüten. Wer von 12. bis 18. Maji gebohren wird, der hat grossen Anstosz an den Augen zu befürchten.

p. 225. XXI. Traum-Büchlein.

3. Aepffel, so gut sind, essen, praesagiret gut Glück, sonderlich zu heyrathen; sind sie herbe, oder unreiff, so deuten sie auf Zwang und Traurigkeit.

8. Bart haben, so breit ist, praesagiret Stärcke; So er lang ist, Gewalt und rühmliche Thaten: Einer Wittwen, dass sie heyrathen werde: Einem Eheweibe, dass ihr Mann sterben möchte.

p. 393, 394, 395.

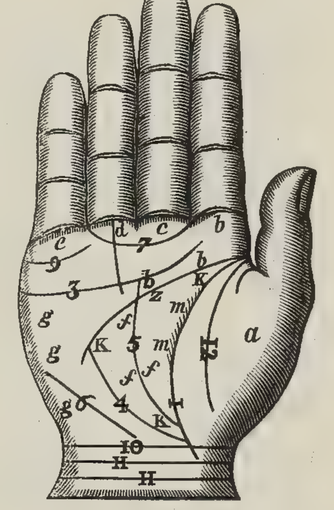
14. Satz.

Von der Chiromantie und Physiognomie.

Die Chiromantie ist eine Wisschenschafft aus den Linien und Bergen der Hände von eines Menschen Gesundheit und Kranckheit, Leben und Tod, Glück und Unglück muthmaszlich ein Urtheil zu fällen. Ob solche Wissenschafft, Grund habe, oder nicht, will ich voritzt nicht untersuchen. Mann musz aber zuforderst die Linien und Berge der Hand kennen lernen, wo man daraus von obgedachten dingen ein Urtheil fällen will. Dazu wird folgende Figur dienen, welche man sich wohl bekannt machen muss.

Die Linie, welche mit 1) bezeichnet ist, heisset die Lebens- oder Hertzens-Linie.

2) Ist die Naturalis oder Haupt-Linie.
3) Die Tisch- Linie.
4) Die Magen- Lungen- und Leber- Linie.
5) Saturnina oder Glücks-Linie.
6) Die Milch-Strasse.
7) Cingulum Veneris, der Liebes-Gürtel.
8) Die Ehren-Linie.
9) Die Heyraths-Linie.
10) Heisset Rascetta.
11) Heisset Restrictae.
12) Linia Martis oder Soror vitalis.
a) Ist der Venus-Berg.
b) Ist der Berg Jupiters.
c) Der Berg Saturni.
d) Der Sonnen-Berg.
e) Der Berg Mercurii.
g) Der Berg des Monds.
fff) Der Berg oder Cavea Martis.
hh) Heisset der Tisch.
kkk) Ist der Triangel.
mm) Werden Rami profectionis genant.



Suit une description détaillée des lignes et des propriétés qui s'y rapportent; par exemple:

Von dem Berge oder Cavea Martis.

Wenn diese Cavea Martis rein ist. und keine böse Zeichen hat, bedeutet es Glück im Kriege. wie auch in Studio Politico und Medico.

M. d. Cheseaux discours philosophique sur la physique et l'histoire naturelle a Paris 1762, 8⁰. vidi et edit. german. augspurg 1762.

Bonus liber qui legi meretur.

Auteur: Cheseaux, I. B.

Quérard.

Le *Conservateur* de la santé, etc. par monsr. le Begue de Presle a la haye, et se trouve a Paris 1763, 8⁰.
Quérard.
B. R. B. Ii 942.

Utilis liber. habet aestimationem publicam. a pagina 310 ad 335 de pollutionibus et venere sanitati saepe noxiis agit ubi forte maiorem cautelam desiderassem.

Le *Conservateur de la Santé* ou *Avis sur les dangers* qu'il importe à chacun d'éviter, pour se conserver en bonne santé et prolonger sa vie. Par M. *le Begue de Presle*, Docteur-Regent de la Faculté de Médecine de Paris, et censeur Royal.

Medicina fuit, res scire nocentes,
Quo sibi mortales à re laedente caverent.
Hebenstreit.

Yverdon, MDCCLXIII.

Voici le texte de l'approbation:

Approbation de M. de Jussieu. Docteur-Regent de la Faculté de Médecine de Paris, Demonstrateur des Plantes au Jardin du Roi, et Membre des Academies des Sciences de Paris, Londres, etc.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé, le Conservateur de la Santé, ou Avis sur les Dangers, etc. l'Auteur expose en détail et avec beaucoup de soin, les differentes causes qui peuvent altérer la Santé: il enseigne en même-tems les moyens de se garantir de ces causes, les effets qu'elles produisent et comment il faut y remedier cet ouvrage m'a paru interessant, et je juge qu'il merite d'être imprimé. A Paris, ce 28 Septembre 1762. De Jussieu.

Les passages visés par van Swieten sont les suivants:

Dangers des plaisirs de l'amour.
Dangers des mariages où les époux sont trop jeunes.
Dangers de marier ensemble des personnes dont les âges sont disproportionnés.
Dangers de l'acte vénérien pour les gens âgés.
Dangers de l'acte vénérien, relatifs au moment de l'acte.
Dangers de la Manstupration.
Dangers de la manstupr. pour les femmes.
Dangers des pollutions nocturnes.

La matière de ces chapitres y est traitée fort délicatement.

Begue de Presle, Achille, Guillame de, né à Pithiviers prés d'Orléans fut promu docteur en 1760 à Paris et mourut dans cette ville en 1807. Outre son eubiotique il a écrit plusieurs ouvrages de science populaire.

Clavicula hermeticae scientiae ab hyperboreo quodam horis subsecivis calamo consignata 1732. Marpurgi 1746 in 4⁰.	20 paginarum opusculum; nil nisi nugas alchymisticas continet, hinc contemnitur.
Fünftes und sechtes hundert neuer *Chymischer* versuche und Erfahrungen etc. von D. M. Leipzig 1767, 8⁰. (priores non vidi).	Nil mali inveni, quaedam satis curiosa sunt.
Il *Caffé* Tedesco sine titulo in 4⁰. habet pag. 624 vidi et edit. german. in 8⁰. 1769.	Est scriptum periodicum quod mihi satis bonum videbatur, sed quia theologica quaedam habet ad illos remisi.
Der *Caffetist*, ein lobgedichte auf dem Caffé etc. 1768, in 4⁰.	Opusculum 16 paginarum, non sunt tamen paginae numeratae; facile potest admitti.
Gesammelte nachrichten von *Cometen* francf. und Leipz. 1744, in 8⁰.	Nil mali habet, sed cometarum motum explicat.
Die Wunder gottes in der natur und erscheinung der *Cometen* oder etc. francf. und Leipzig, 1744, 8⁰. Kayser.	Contemtum meretur non condemnationem.
Michaël du *Crest* kleine schriften von den Thermometern und Barometern etc. etc. dritte auflage aus dem Französische 1) etc. augsburg 1770, 8⁰.	Bonus et utilis liber.

1) Trad. p. J. Chr. Thenn.

Bibl. de l'Univ. d'Utrecht. Phys. et Chem. Oct. no. 391.

Cours d'histoire naturelle, ou tableau de la nature etc. a Paris 1770. Sept tomes, 8⁰.	Admisi facile quia utilis videtur.

Auteurs: Hennebert, I. B. Fr. et Beaurieu, G. G. de. Quérard.

Johan Daniel *Denso* fortgesezte beyträge zur naturkunde etc. 7-12 stuck Berlin 1765 8⁰. (priores non vidi).

Percurri, nil mali inveni.

Tit.: Monatliche Beyträge, etc. 12 part., 1752-1766.
B. R. B. Lc. 6590, 91.

Lettre de M. *Deromè Delisle* a mr. Bertrand sur les polypes de l'eau douce. 1) A Paris 1756, 8⁰. 2).

Habet aestimationem publicam; nil mali continet.

1) Contenant une nouvelle manière d'envisager les manoeuvres, la génération et la nature des Polypes d'eau douce.
2) Avec approbation (signée Macquer).

B. C. V. 26. Z. 49.

Dissertation sur un nouveau remede antivenerien vegetal a Paris 1765, 8⁰.
Auteur: Le Velnos.
Quérard.

Remedium iactatur (?) arcanum contra luem.

Dialogues entre le Lord Schaftesbury et Locke etc. sur l'education des enfants etc. Yverdon 1766, 8⁰.
B. R. B. Nd 540. (1765)

Quandt legit.
Nil mali invenit.

Discours sur la sensibilité etc. a Avignon et se trouve a Paris 1768, 8⁰.
Auteur: Le Riqué.
Quérard.

Legi totum. Nil mali habet; 30 paginarum opusculum.

Von dem *Erdcorpern* der Planeten und des gestirnten himmels Einwohner etc. etc. 1770, 8⁰. sine nomine auctoris et loci.

Quandt legit.
Pagina 6, 7, 94 (?) 118, 121-126, 137, 143, 152-160.
Remisi ad theologos qui damnarunt.
Damnatur.

Mechanisme de *l'Electricité* et de l'univers par M. J. C. F. de la Perrierre, chevalier, seigneur de Roiffé, a Paris 1765, 2 tomes 8⁰.

Habet aestimationem publicam. De rebus physicis agit.

Auteur: La Perriére de Roiffé, Jacques, Charles, Françoi
B. C. V. B.E. 5 R. 86.

L'Education philosophique de la jeunesse etc. 1) tom. 2. (i non vidi) a Amsterdam: et a Paris 1767, in 12⁰. | Remisi ad metaphysicos.

1) ou l'art de l'élever dans les sciences humaines.
Auteur: l'abbé de La Mothe Fénélon (Quérard).
B. R. B. Ne. 846.

Joh. Christ. Polykarp *Erxleben* etc. anfangsgrunden der naturgeschichte etc. göttingen und gotha 1768, 8⁰. tom. 2. | Percurri; nil mali habet.

B. C. V. (Ed. 1782) 44. Mm. 37.

D. Johann Peter *Eberhards* etc. versuch eines neuen Entwurfs der thiergeschichte etc. 2) Halle 1768, 8⁰. | Non inutilis liber. Nil mali habet.

2) Nebst einem Anhang von einigen seltenen und noch wenig beschriebenen Thieren.

Kayser.
B. R. B. Lk. 4034.

Il s'agit des animaux rares suivants:

Das Halbkaningen vom Kap. (Cavia Capensis). Der malabarische gepanzerte Ameisenfresser (Alungu). Das Aethiopische wilde Schwein (Aper aethiopicus). Das Nashorn mit zwei Hörnern auf der Nase. Der menschliche Priapus aus der Nordsee (priapus humanus). Der Kraken (Microcosmus.)

Der neue *Emil* oder von der erziehung nach bewährte grundsätzen. a teneris etc. Erlangen 1768, 8⁰. Kayser. | Quandt legit. Optima habet educationis principia et nil mali.

Experiences physiques et chymiques sur plusieurs matieres relatives au commerce et aux Arts. Ouvrage de mr. Lewis, traduit par monsr. de Puisieux, Paris 1768 in 8⁰. trois vol. in 8⁰. | Pulcher et utilis liber.

Avec approbation (signé: Remond de Sainte-Albine) et privilège du Roi (signé: le Begue).

Quérard.

B. R. B.: Oo 5312.

Erdcorpern der Planeten, vide per errorem in D.

Remisi ad theologos qui damnaverunt.

Pag. 68, 69, 77, 124, 182, 183.

Damnatur.

Flagello 1) de medici rationali di Zefirele tomaso Bovio etc. in Padova 1626, 8⁰.

Continet iactantias vani cuiusdam medici Bovii sed ceterum nil mali.

Ex sequente tractatu aperit quod non sit medicus sed miles fuerit.

1) Contro.

B. C. V. Ed. Verona, 1601, 8⁰. *69. E. 45(3).

B. R. B. Ia 368.

Fulmine, de medici putatitii rationali di Zefirielle thomaso Bovïo, 8⁰. sine titulo.

Gratiolem, flores antimoniae ♉̣ cum auro, lathyri radices etc. laudat omnes reliquos medicos spernit iure, operam dederat dein perigrinationibus, pagina 123 nugatur, 162 etiam circum astrologiam.

B. C. V. * 69. E. 45.

B. R. B.: Ia 368. 4.

Carl *Friedrich Flögels* Einleitung in die Erfindungskunst Breslau und Leipzig, 1760, 8⁰.

Est liber philosophicus qui tantum capita scientiarum enumerat, et hinc inde percurrendo nil mali inveni.

R. C. V. Sa. 21. H. 25.

B. R. B. 6171.

Voici, pour donner une idée de l'esprit dans lequel ce livre a été écrit, quelques thèses tirées du paragraphe 2:

Also heiszt Erfinden im weitläuftigern Verstande etwas unbekantes bekant machen.

Also heiszt Erfinden im genauerm Verstande aus etwas bekanntes etwas

unbekanntes herleiten. Es heiszt also Erfinden in noch genauerm Verstande, wenn man aus einer bekanten Sache etwas unbekantes aus eignen Kräften des Nachdenkens herleitet.

Es heiszt also im genausten Verstande etwas erfinden, wenn man der erste ist, der etwas unbekantes bekant macht.

§ 4. Es sind in dem Begriffe des Erfindes, welcher (§ 2) entwickelt worden, 4 Merkmale enthalten:

1) Das Unbekante das man erfindet.
2) Das Bekante, durch Hülfe deszen man etwas erfindet.
3) Die Herleitung des Bekanten aus dem Unbekanten.
4) Das man aus eignen Bemühungen erfindet.

La thèse qui suit nous fait connaître le jugement que l'auteur portait sur Spinosa:

4) Das Unbekante, was man erfindet, kan entweder eine Warheit oder eine Unwarheit seyn.

Daher entstehen die Systeme der Irtümer. Spinoza, dem so manche neuere Freigeister trozzig nachbeten, ist ein Muster davon.

Er erfand Dinge aus falschen Vordersätzen, oder aus waren Vordersätzen schlosz er nach einer Logik, welche die Freigeister aus eigner Willkür unter sich eingeführt haben, die aber ein von Vorurteilen gereinigter Verstand niemals vor die natürliche ansehen wird.

Tachygraphie.

Die Zeichen der Tachygraphie heiszen biszweilen Noten, Abbreviaturen, auch Siglae. Diese Kunst war bei den Römern sehr hoch kommen, man konte so geschwind nachschreiben, als vor Gerichte geredet wurde. Daher hatten sie Actuarios, welche öffentliche Acten in dergleichen Zeichen schrieben; welche von diesen Noten Notarii oder auch Exceptores genent wurden.

Bei den Gelehrten hieszen diese Geschwindschreiber Secretarii. Diejenigen aber, die diese kurzen Zeichen in gewönliche Wörter abschrieben, hieszen Librarii und Antiquarii. Diese Zeichen werden auch Tironianae genent, von dem Freigelasznen des Cicero, dem Tiro. Sie sollen sich über fünf tausend erstreckt haben.

I. v. *Gerding* med. D. etc. tinctura particularis oder chijl verbesserende tinctur etc. 1761, sine loco. 1)	Agyrta est qui suas nugas pretio vendere cupit. vide paginam 34. Damnatur.
Eines kleines *gesundheits*-cabinet für den, der sein eigner medicus seyn will etc. francf. und Leipz. 1762, in 8⁰.	Pagina 10 periculosum pro . . . . . remedium; 20, superstitiosa cum in reliquis nugatur tantum; hinc contemnitur non damnatur.

1) Königsberg. Kayser.

Zufällige naturgemäse *gedanken* von der gewissheyt der edle chy- und alchemie etc. rosenkreutzers orden etc. Wolffenbuttel 1762, 8⁰.
Kayser.

Legi; 30 paginarum opusculum nil utilis habet.

Zufällige naturgemäse *gedanken* von der gewissheyt der edlen chy- und alchymie etc. etc. Wolffenbuttel 1762, 8⁰.
Kayser.

30 paginarum libellus, alchymisticae nugae merae.

I. D. *Grauens* heterodoxe sätze aus der artzneygelertheyt. Erstes stuk francf. und Leipz. 1763, 8⁰. 1)
— Abhandlungen von den wundmitteln uberhaupt. Lemgo 1763 in 8⁰.
— Von der Erweichende mittelen. 2)

Nil mali habet sed vix quid utilis; vult contradicere omnibus.

1) Auteur: Grau, Johann, Daniël.
2) Lemgo, 1765. 8o.

Kayser.
B. R. B. Im 7160.

Johann David Grauens, der weltweisheid und arzneygelahrheit Doctors auf der hohen Schule zu Göttingen. Abhandlung von den Erweichmitteln zum Gebrauche der Aerzte und Heilärzte verfasset und mit einer Vorrede von der Nothwendigkeit und Nützlichkeit der philosophischen Erkentnisze in der Arzneygelahrheit begleitet.
Lemgo, in der Meyerschen Buchhandlung 1765.

Application des doctrines iatromathématiques à l'art de guérir.

Georg Jacob *Gladbach* 1) beschreibung von den kranckheiten die von einer kleidung entspringen etc. 2) francf. am mayn 1763, 8⁰.

Iam in latina lingua editus fuit ille libellus; nil mali habet.

1) Welche vor der kälte nicht genugsam bewahret.
2) Ord. pract. zu Franckfurt.

B. C. V. * 70 K. 409.
B. R. B. Ia 371.

L'inverse de ce que prêchent les *Naturärzte* actuels. L'air froid cause un grand nombre de maladies. Il enlève au corps de la chaleur (des parcelles de feu), épaissit le sang et produit des engorgements et des obstructions. De là ressort la conclusion qu'il faut porter des vêtements chauds.

Sammlung von mehr als achthundert theils poetischen, theils scherzhaften *Gesundheiten* etc. kiel 1763, 8⁰.	Pag. 6. 7. 8. 19. 20. 24. 26. 28. 30. 38. 39. 42. 46. 50. 91. Damnatur.
Poëtische *Gesundheiten* zum erlaubten gebrauch des weins 1) 8⁰. 1761.	Pag. 9. 10. 11. 13. 14. 20. 28. 32. 33. 42. Damnatur.

1) Nürnberg, 1761, 8o.

Kayser.
B. R. B. Yl 5343 (Francfort 1758).

P. 9.
Trink Wein und erwirb,
Sauf Wasser und verdirb.
Besser Wein getrunken und erworben,
Als Wasser gesoffen und verdorben.

Ach, wärest du, mein Schatz, das Glas und ich der Wein,
So würdest du um mich, ich aber in dir seyn.

P. 20. Auf unserer Mutter Wunsch, und unserer Vätter Bitte,
Was Adam gerne that, und Eva willig litte.

P. 28.
Der Baum, der alle Monat blüht,
Und den man nie genug besieht.

Neue *gesundheiten* bei dem vollen glase 1764, 8⁰.	Pag. 16. 17. 26. Damnatur.
Gedanken eines Hypochondristen 1765, 8⁰. 2).	Satyra 55 paginarum non inelegans.

2) Chemnitz. 1766.

Kayser.

Glossarium melitturgicum oder bienen-wörterbuch etc. Bremen 1765, 8⁰. B. R. B. Ox 11600.	Nil mali habet.

Joh. gotl. *Gleditsch* vermischte Physic.-botan.-oeconom. abhand. erster theil. Halle 1765, 8⁰. 3 tom. 1767. B. C. V. * 44. K. 4. B. R. B. Lf. 16390.	Utilis liber est.
Joh. August *Grotian* etc. Physicalischer Winterbelustigungen 1) 2ter theil etc. Nordhausen 1766, 8⁰. 2).	Primum tomum iam admissum esse credo. Agit de cultura florum hiemali tempore et nil mali habet.

1) Mit Hyacinten, Jonquillen, Tazzeten, Tulipanen, Nelken und Levkojen, etc.
B. R. B. Ow. 26240.
Kayser.
2) 2 Auflage.

Samlung von *gesundheiten* zum unschuldigen gebrauch und Zeitvertreib gewidmet. francf. und Leipz. 1767, 8⁰.	Multa legi, reliqua percurri; videntur tolerari facile posse.
Kurze nachricht von den metallischen *Glassern* von den vitrification des golds in . . . etc. Leipzig 1767 in 8⁰.	Sunt experimenta chemica dubiae fidei.
Ueber die *geschichte* der menschheit, Let us, since etc. 1 und 2 band francf. und Leipzig 1764, 8⁰.	Quandt legit. Solidum opus est. A protestante scriptum; durior tamen in religionem nostram. Tom. 1. 224 et in notis 225. Tom. 2. 158. 159. 160. 178. 179. 180. 184. 185, 207. 211. Retineatur.
D. Johann gottlieb *Gleditschs* etc. vermischte nachrichten aus der artzneywissenschaft, kräuterlehre und oecon. Leipz. 1768, 8⁰. erster theil.	Utilis liber est quem pro bibliotheca retinui.

B. C. V. (mit dem Titel: „Bemerkungen" in den „Vermischten Abhandlungen" enthalten. Leipz. 1765-1767 8⁰. 3 Bd.) * 44. K. 4.

Johan David *Grauens* etc. abhandlung von der lebendigen Kraft des menschlichen corpers, 1 theil, Lemgo 1768, 8⁰.
Kayser.

Est liber physiologicus in quo nil mali suspicor.

Jo. Aug. Phil. *Gesner* etc. sammlung von beobachtungen aus der arzneygelahrheyd. Nordlingen 1769 8⁰. tom 2 est in S. sammlung etc.
B. R. B. I 3358.
Kayser.

Nil mali habet; cicutae quasdam fallacis curas habet.

Geburge abhandlung von der ursprung der, und die darinnen befindlichen Erzadern etc. etc. Leipzig 1770, 8⁰.

Legi partem libri satis ingeniosi quem pro bibliotheca emi.

Auteur: *Delius*, Christoph, Traugott. B. C. V. 26. T. 87.
B. R. B. Mq. 853.

Le *Guide* du Fermier, ou instructions, pour elever, nourrir etc. les bêtes a cornes les brébis etc. traduit de l'Anglois 1) de la 4e edit. Paris 1770, 8⁰. 2 vol.

Bonus et utilis liber est.

1) Par Jos. P. *Frenais*.

Auteur: *Young*, Arthur. B. C. V. 26. W. 37.

Bernardi *Grant* o. s. B. Praelectiones Encyclopedicae in physicam experimentalem et historiam naturalem. Erfordiae 1770, 8⁰.

Non adeo perfectum in physica opus quo multa meliora dantur, adulatione plenum; tamen tolerari potest.

(*A suivre.*)

DIE BEHANDLUNG KRANKER UND GEBAERENDER FRAUEN IM 16. UND 17. JAHRHUNDERT.

NACH HANDSCHRIFTEN DER KÖNIGL. ÖFFTL. BIBLIOTHEK ZU DRESDEN.

VON J. JUHLING.

(*Fortsetzung.*)

Die WeibsPersonen sein hoch Zue loben, so In solchem fall muntter vndt behertz sein, mer als ander, so neben Ir stehen, vndt aufwartten, nit erschreckhen, noch kleinmuetig sein, den sy wissen, was da geschicht vndt verrichtt wirdt, vndt glauben nach der leer S. Paulj, das, wan auch Gott der Her, mit solchem mittell, alls sich bissweilen Zuetregtt, sy abforderen, vndt Iren mundt schliessen wollt, das sy Rechtt vndt Christlich verscheiden, als dan die wortte lautten, das ein weib, souer(n) sy den glauben hatt, durch kinder gebern kan selig werden. Was will sich nuhn Ein schwanger weib Zeihen, warumb fürchtet sy sich, was lest sy Ir grausen, fur dieser speisse, da es nit anders sein kan, vndt weill die gantze dreyfaltigkeit selbs gegenwerttig, selbs mitt vndt bey diesem handell ist, vndt wisse, das sy In Einen seeligen Standt sey, Es gereiche Zum leben oder Zum todt, Stirbtt sy, so stirbtt sy dem Hern, bleibtt sy lebendig, vndt Yemer sy kinder gibtt, Ye mer, Ehr sy fur Gott, vndt der weltt hatt als dan mit der heiligen schrifftt genugsan Zuebeweissen.

Kan auch nit vnderlassen Zum beschluss, diss mit heran Zue setzen, das In Im selber lieblich vndt lustig ist, *das Ein schwangere*, so baldt sy das kindt geborn, ob sy schon ein Recht besitzett, oder sunst nit gewisen wird, dennoch *nach der stim des kinds errathen soll*; das doch nit Eilet vndt nit viel gehort werden, *obs ein sun oder Ein Tochter sey*, So baldt die fruchtt Zur welt kumbt, hab man vleisige achtung auf die stime des kinds. *Gehet der haal stets auf ein E*, *so ist gewiss ein Megdlein*, *Gehett aber der haal auf ein A*, *so ist gewiss ein sun.* Es ist furwar ein besunder geheimbnuss In solcher stimb, oder schreyen, dor In ein Yeglichs kindt sein ankunft seines gleichen geschlechts beweynet, vndt beschreyett, *dan E Eua*, *A Adam bedeut.* Die kinder heben an, von Mutter leibe, solchen Iren Innerlichen standt Zue beweynen, das sy so nackendt vndt Elendt Zue dieser Weltt geborn werden, vndt wieder mit

Elendt dauon müssen. Hetten sich vnsere ersten Eltern gehorsamlich gehalten, so weren wir alle noch Im Paradeyss, vndt hetten diss Elendts nitt gedurfftt.

Solchs geheimbnuss, vndt solches beschreyen kan ein Mutter nitt vergessen, so oft sy die stim Ires kindts hörtt, Oder das seugett vndt Zuegleich danebn verwundern muss, wie gott der her so wunderlich geordnett, das ein Kind durch das saugen, mit vndt durch die milch seiner Mutter Affecten, art vndt natur an sich neme, vndt derselben nachschlecht, wie es auch die Erfarung mit sich bringtt, vndt keinswegs, Zuuerweissen stehett, das offt mancher frumen Mutter kindt, durch vnreine, vnkeusche seugammen abwendig gemacht, seiner Naturlichen Mutter Affecten vndt Eigenschafft vorlassen, vndt der itz seugenden artt vndt Natur an sich nemen muss. Drumb woll auftzuesehen, so Ein Mutter Ir Eigen kindt nitt seugen kan, das sy dennoch mit Einer tüchtigen, frumen Thugentsamen seugamen sich vertrawen soll. Gott verleihe allen Schwangern, Seugenden, vndt der Fruchtt sein Gottliche Gnad, vndt gedeihen Zue Leib vndt Seel. Amen. fol. 2—12.

Secundina, das ist, die Ander Geburtt Zue furdern.

Nembt *Poley* ein handtvoll, vndt siedt das Woll In Ein mass weins, trinckhtt hieruon baldt nach der geburtt, vndt so lang bis die Ander geburtt gehett.

Nota. Die Hebammen sollen sich, mit furderung diese Ander geburtt, keinswegs saumen, dan es ist gefahr dobey, das die kindbetterin entweder In gefehrliche kranckheitt gereth, Oder so die Ander geburtt bleibtt, so faults auch, die Mutter verschwillt, vndt sy thuet den mundt druber Zue. Drumb ist hie auffsehens von nötten.

Was Kindtbettere sambt der Frucht Rein vndt gesundt behaltte.

Die Mutter soll offt *Fenchelwasser* trincken, Oder offt Fenchel essen, das Reinigtt, macht gesundt, vndt Reinigtt die Milch, dauon das Kindt sein Vfenthaltung hatt.

Warttet sich die Mutter woll, so ist die Milch ohn mengell vndt bleibtt die fruchtt gesundt.

Nota. Es ist kein Edlers gewechss, das allen glidern des gantzen menschen, auch schwangern dienet, als Fenchel. fol. 13.

Weltliche vndt Bewertte Artzney für schwangere.

1. Wie die Geburtt Zue fürdern vndt an M. C. G. vnderthanen x bewertt worden.

2. Wie die ander geburtt, secundina genannt Zue gewinnen.

3. Was einer kindtbetterin sambt der frucht diene, beeden Zur Reinigung vndt gesundtheitt.

4. Wie Ein kindtbetterin nach aussgang Ir Zeitt sich purgirn, vndt sich Wider Zur Empfengcknuss bereitten soll.

Wan ein schwangere vorgehende geistliche artzeney vndt ertzelte vmbstende behertzigen, ist nit müglich, sy wirdt getrost seyn, vndt gerne Zue Irem Marterbett ein kriechen, dem hern sein gebühr also Zue opffern, weils Ja nitt anders sein kan, vndt damit sy auch desto freidiger Zum handel werd, sol man Ir auch Zur hullf kommen mitt ettlichen mittel, so von Gott dartzu verordnett sein, doch mit bescheidenheitt, dan etliche Weiber hierIn Zum theill auss vnuerstandt seer gefehrlich handeln, geben den Schwangern ein, *das die frucht nur baldt abtreibe, vndt von ir kumb, Geben Wermuttwein Zue trinckhen vndt baldt schmiren sy Iren gantzen leib mit bier, dorIn holwurtz, vndt andere hart treibende Dinge gesotten, dartzu ich gar nitt Rathe,* auss vrsachen, das wie offt geschichtt, Ein Mutter von Glidern klein, Zartt vndt subtill ist, vndt ein starck, feist, Wolleibig Kindt hatt, vndt der aussgang der Mutter Zumall Eng, vndt vnferttig, kan sich leichtlich begeben, das die frucht stecken bleibtt, Eins das Andere hindere, das beederseits gefahr, vndt nachtheill hett Zue besorgen. Drumb warne ich vndt bitte Ein Yeglichs, sy wolle hierIn guett auffsehen haben, vndt Zueschauen, das sy Erfarne folge, vndt wisse recht, was sy gebrauchen will, vndt Recht brauche, was man Recht lernett.

Wan man die Ewige Wolfartt an Eine schwangere verdienen sollt, wuste ich bey verlust meyner Eren, kein besser mittell Zur furderung der geburtt, so sicher Zue gebrauchen, als diese 2 volgende stuckh, so schlecht antzesehen, aber warhafftig bewertt, vndt ohne schadte Zue gebrauchen, als 1 mit dem Camillenöl, vndt Zum 2 mit der Hirschwamb lerui bolitus genanntt.

Das 1 Stuckh. Vom Camillenöll.

Ich hab volgenden, vndt benenntten Personen geratten, wan sy Empfinden, das Ire stunde gewiss vorhandten, sollen sy als baldt Zur handt, ein saltzier (?) mitt einem guetten theil Camillnöls haben, den Daumen in das Camillenöll tuncken, wol netzen, vndt die Röhr der Mutter Inwendig wol netzen, vndt die Röhr der Mütter Inwendig domit wol Reiben, itz mit dem Rechten Daumen, itz mitt dem lincken, wie das die gelegenheitt geben will.

Zum 2., wan sy also mit dem Daumen Inwendig gerieben, so netze sy als baldt Ir handt in demselbigen Camillnöll, vndt schmier den gantzen leib vberall bis zum schamb.

Vrsachen solchs schmirens.

1. Von solchem schmiren, wirdt das geäder werckh Inwendig der Mutter, vndt ausswendig am leibe fein angefeucht vndt erquickt, das sichs desto besser dehnen lest, vndt nachgibt, wans gespant wirdt, vndt so dass nitt geschmirt wurde, so muss sich das geäder werckh mit gewaltt

spannen vndt dehnen lassen, drob dem armen Weibe mechtig Wee geschicht, auch offt das geäder werckh Zerreist.

Nota. Zum 2. Begibt sich offt, das ein schwangere, so Ir Zeitt do ist, Zuegleich gross Krimmen am leibe hatt, das Ir mer anficht, den Ir obliegende nott, für solchs Krimmen nichts besser, nichts gewissers, nichts Edleres, als solche schmirung mit Camillenöll, das der Mutter vndt dem kindte nutzlich ist.

Das II. Stuckh. Vom Hirssschwamb.

Wan Ein schwanger sich wie itze gelerntt, mit dem Camillenöll vberall schmirtt hatt, sol sy als baldt nemen Hirssschwamb Einer Erbsen gross, den In Mundt halten, vndt kewen, bis er von Speichel erweicht wirdt.

Vndt wan der Hirssschwamb vom Speichell weich worden, so beisse sy denselben Hirssschwamb mitten vonEinander, vf 2 stuckhlein.

Das Eine halbe theill, behallt sy stets Im Munde, vndt kewe dran.

Mitt dem anderen halben theill, Reibe sy stets Iren Nabell, Reibe vndt kewe Zuegleich vndt solang, bis das kindt von Ir kumbt.

Nota. Nota. Nota.

Wan die Mutter Irer burde Entledigtt, soll sy von stundt an, vberall den gebrauchtten Hirssschwamb hinweg werffen.

Auch sunst nitt Ehe brauchen, sy wisse dan gewiss, das Ire stundte gewiss vorhanden, Oder das kindt klopffe fur der thür, vndt beger Zum aussgange Auss vrsachen, das Hirssschwamb treibtt die frucht vndt furderetts, Es sey Zeittig oder Vntzeittig.

Ist die fruchtt Zeittig, so ist Hirssschwamb gar guett vndt sicher Zue gebrauchen, doneben sol man das schmirn mit Camillenöll auch nit vergessen, das leichtertt die geburtt.

Wo Aber noch Vnzeittig wer, dartzu wil ich nichtz Rathen, noch das man diese mittel dartzue gebrauchen soltt.

Zeugin so diese 2 Vorgehende mittell, mit dem Camillenöll vndt hirssschwamb Zur furderung der geburt gebrauchtt vndt bewertt befunden.

1. Dorothea, Stachsen Freundts, burgers vndt fleischers Zue Radebergs hausfraw, welcher Ir lebelang hart mitt kindern gangen, vndt allzeit, wie bericht wer, drey gantze tag darff mit Zuebringen.

Diese ist, gott lob, In $2^1/_2$ stunden hiermitt ferttig wordenn: vndt schickte itzo Zugleich Iren Mann, so er kundtschafft geben musste.

2. Walpurgis Endress Geintzsch Malers vndt seigermachers hausfraw, hintter M. G. Herin Hoffmühl an der Freiburgische strasse gelegen, diese hatt das 4 kindt gebracht, so feist, als der ander keins, drob sich alle verwundertt, Zue diesem feisten kindt hatt sy mein mittel auch gebraucht, In 2 stunden ferttig worden, Gott lob, sy leben alle noch vndt sein frisch vndt gesundt.

Wie die Kindtbetterin nach der geburtt sich wider Zur Empfengcknuss geschickh machen sollen:

Zum I

Nemb sy Betonienbletter
Bingelkrautt
Attich.

Yeglichs 2 welsche Nusse gross, siedt das mit Ineinander In guetten wein, trinckhtt abends vndt Morgens dauon, das Reinigett die Mutter wie ein Spiegell.

Zum II.

Nembtt Mirrhen
Harstrang.

Eins souill als des Andern, machts Zue Puluer vndt macht vndten Ein *Rauch* dauon, sy soll druber stehen, das der Rauch nitt aussweiche: Wo der Man an seiner Natur nit Zue wässerich oder sunst Mangelhafftig so wirdt sy schwanger werden.

FINIS.

LAUSVNI et TRIN.

Andre Langner. fol. 13/18.

Ordtnung, durch welche Mittel die Schwangere an schenkeln vndt Fussen, ohn alle nachtheill Zue bennemen, dass sie nitt auffbrechen, vndt bewertt, In vnderthenigstem vertrawen offenbartt.

Der Durchlauchtigsten, Hochgebornen Fürstin vndt Frawen, Frawen ANNA, Geborne vom Küniglichem Stamb Zue Dennemarckh, Hertzogin vndt Churfürstin Zue Sachsen, Landtgreuin Zue Thuringen, Marggreuin Zue Meissen vndt Burggreuin Zue Magdeburg, Meiner Gnedigsten Churf. vndt Frawen.

Durch
Andre Langner von Magdenburg itz.
Hennebergisch Zue Sull (Suhl)
Dresen
1571.
Mense Julii.

Nota. Die Eilffte stundt vor Mitternachtt, Oder vor Mittag, ist die Unglückseligste Zeitt, die wir durchs gantze Jar haben, dorIn sol kein Mensch was anfangen, das hausshaltung Oder Artzneyen belangtt, darauff geben nur vleissig achtung Alle Doctores, Balbierer, Feltscherer, stein schneider, schenkelstümpffer, Ja alle, so mitt der Medicina vmbgehen wöllen, sy werdens mitt Iren grossen schaden befinden, das, was In diser Zeitt furgenommen, gar kein, Oder schlechtten forttgang hab.

Dan vmb 11 vhr ist Gott der Her verrathenn vndt vmb 11 Uhr vor

Mittag ist sein leyden am höchsten gestanden, das die gantze Natur Im Himmel vndt auf Erden getrawertt hatt, Derenwegen solche Zeitt, billich trawrich vndt heilig Zuehalten, hierin nichts furnemes, es ist doch wenig glücks dobey.

Bewertte Mittell
Für geschwülst, In Schenckeln
vndt Füssen.
Sommers Zeitten Zue gebrauchenn.

1. Man nemb den safft von *Vntzeittigen schlehen*, mischett denselben mitt Eichenlaubwasser, also das das wasser halb minder sey, dan des saffts, Ruhrets wol durcheinander.

2. Darnach schmirtt den Mangelhafftigen ortt, es bessert sich augenscheinlich. Dan Schlehensafft ist das aller beste vndt bewerttste Mittel fur allerley schwulst, Es sei Inwendig oder ausswendig.

Oder noch besser
Wintters Zeitten Zue gehrauchenn

1. Man nemb Schlehensafft pul: 2 Welsche Nüsse gross
Wegerich pul: 1 Wel: Nus: gross
Eichenlaub pul: 1 W. Nuss gross
Biberfett 2 W. Nuss gross.
Baumboll (Baumöl) 3 W. Nuss gross.

2. Thuen diese stuckh In ein saubere tuglein, vf ein gemach kolfeurlin, lasts bey einer viertell stunde sieden, wer do will, der thue ein wenig wachss dortzue, damits was dicker werde. Zue Salben Werckh brauche ich gar kein wachss, auss vrsachen, wan man schmirtt, vndt das wachss erkallt, so stopffts vndt hinderts das die salben nitt recht hinein durch poros, das ist schweisslöcher khomen kan, vndt die Cura was langsamer von staat gehett.

3. Mit dieser salben, sol man den Mangelhafftigen ortt offtt, vndt wol schmiren, von Ime selber lassen truckhen werden, der schwulst wirdt sich baldt setzen, es sey von fallen, schlagen, stossen, oder Vnmessiger vnkeuscheitt, so frue Im abnemen des Mondes geschichtt, das grossen schaden bringtt, alle glider erkrenckett vndt schwellendt machett. Drumb Eheleutte Zue warmen Eewerckh nitt Zue pflegen, dan mit dem Zuenemmen des Mondts, vndt drauf geruhett, wollen sy anders gesundt bleiben vndt Ehre (ehe) es Zeitt ist, nit gar erlahmen.

(folgt: Erlernung der 5 stucken, so Zue dieser salben genommen 1. Schlehensafft. 2. Wegrich. 3. Eichenlaub. 4. Biberfett* 5. Baumböll.)

*) Biberfett, kumbt nur dem geäderwerckh Zue hülff, das nitt von flussen angetast werd, woll würdig, das mans In Eren haltten. Dan es ist kein ding vf Erden, so gewiss vndt bewertt, allerley Mengel des gantzen

geäderwerckhs Im gantzen Menschlichen Cörper Zue wenden, als Biberfett, wil man dieses sterckhen vndt besser furdern, so geb man dem Biberfett ein Zuesatz von Balsamb, das durchtringtt gar geschwindt.

(Verner volgtt wan diese salben, von gewalttigen herabsinckenden Flussen, gehindertt, Langsamer von Staat gienge, wie der salben Zue hulffe Zue komen, wie der schwulst, an füssen vndt schenckhelln, mit Vorthel leichtlichen, ohn nachtheill Zue benemen, vndt nitt auffbrechen, das am gehen seer hinderlich ist.

Manuskript l. 3b.

Deutsches Arzneibuch in 38 Capiteln.

Ein gantz ernstlich guett bewertt puluer einem schwangern Weib diss Zu gebrauchenn, die sich vnd ihr Kindt vor der schwerenn hinfallenden seuch befahrenn, Oder Auch Andern ihre Kindtlein mit der Kranckheit beschwertt vnd vil Kummerss An ihnen sehenn, Auch wol gar sterbenn, sich vnd ihre Kindt Inn mutterleib Zurettenn, dieses puluer trucknett auss alle wässerichte vnd bose feuchtigkeitt des gehirns, heltt Auff die bösse Zuneigungenn zum Zornn vnd erschrockenn, der Vrsachen die kranckheit herfliesenn, es stercktt mutter vnd hertz des Kindts vnd Alle naturliche Kreffte, *dieses Receptt hat Furst Rudolpf Von Anhaltt Von des Keisserss Maximiliani leibArtzt, der gar ein berumpter Doctor gewessenn, mit grossem geschenck erlangtt vnd Fortter Furst Ernsts von Anhaltt gemahl gebenn, so die Furstin solchen puluer grosenn rhum gegeben, vnd ettlichen Weibern darmit geholffen hatt.*

Nimb *Eichene misteln die zwischen den frauwen tagenn* gar auff die letzte des mondenn abgeschniddenn vnnd nitt vff die Erdenn gelegtt werdenn, dann wenn dasselb vom stam̃ geschniddenn vnd den Wasenn berurtt, entfallt Ihme alle Krafft, den dz erdtrich entzindett (entzieht) die Kraff tt Ann sich, Mann mag auch den mistell Im Mertzenn schneiddenn, auff die letzte des monden. Nimb des mistels der Allernechst an der eichenn gestandenn, vnd nit sprosser, Vnd lass denn Klein feilenn, nimb dessenn j loth, beonien körner, die geschelett vnd gestossenn seindt j loth, auch beonien rosenn, der roettenn, vnd weissenn, Jedes j loth, Beonienn wurtzel j loth, diss Alles Im altenn mondt abgenommenn vnd die wurtzell zwischenn denn frauwenn tagenn Im altenn mondenn gegrabenn, rechtschaffen elendts Klauwenn, klein gefeilett j loth, roette neuwe vngenutzte Corallenn, klein gestossenn j loth, linden bluette ij quinttenn, Lilium Conuallium bluemen ij quinttenn, linden Samen vonn altenn lindenn, Im Michaelis mondtenn Auff die letzte abgenommen sindt, roette Körnlein j loth, Cowebenn ij quinttenn, hirsch hertzlein, zwischen den Frauwenn tagenn gefangenn j loth, klein gefeilet, hirschhornn des ersten

wurffs Klein gefeilet j loth, Osterlucey j quinttenn, Zederholtz j quinttenn, bibergeill j quintten, Vngerisch geschlagenn blat goldt, eines halben vngerischen gulden schwer, die Ding ein Jedes besonnder gantz klein gemacht Vndt Zusammengethan, darnach mit xx sehr groser perlin die an gewicht (?) quintten wiegenn, die lass weit lochenn, thue die an einen dicken Draht, vndt ruhr die alsso zue, Nimb ein semmelkrum, reibe die auff einem reib eissenn gar klein, nimb Eyes weiss, Vnd lauendell wasser, rure es woll vnd mache ein teig darauss, der dick vnd starck ist, schlage den teig vber die perlein alss ein guett messer ruck dick, lege die auff ein Kolfeuwer, lass sie woll erhitzenn, vnd den teig hartt werdenn, darnach wirff sie(in) gemein lauendel wasser, vnd Kuele sie ab, vnd wo der teig will abfallenn, so habt acht, vnd machs wieder vber, vnd wirff die perlein wieder auff die Kolenn, vnd wenn sie aber heiss seindt, so wirff sie wieder Inns lauendel wasser vndt zum drittenn mahl auch alsso darnach nimb die perlein auss dem teig, vndt stosse die gantz klein, alda nimb die Obgeschriebene stucke Alle zu denn perlein, Vnndt thue In ein gar klein rein vndt glatt reibdopfflein, Vnd reibe dz alles wol durch ein ander, vndt thue dartzue ij loth Zucker Candich, der gar auffs kleinest gestossenn ist, reibs gar wol zusammen, dass sich dz goldt gar verreibt, thue es Inn eine wollverwartte buchsenn *dz soll alsso gebraucht werdenn.*

Wan ein weib gewiss weiss, dass sie ein lebendiges kindt gefulett Vnd auff denn nechstenn Monden darnach Ihre fuelung neuw wirdt, so soll die frauw auff denn tag, wenn der Mondte neuwe ist, des puluerss j quinttenn mit drey bissenn gebradenen Opfelnn nuchtern einessenn, vndt iij stundt darauff fastenn auff denn Andern vnd drittenn morgenn nechst dem neuwen mandtenn auch alsso, auff dz volgende neuwe vx vnd die nechste ij morgenn darnach auch gleicher weiss, wen der mondt voll ist, auch die nechstenn Zwen morgenn darnach, vnd allermassen auch alsso auff dz letzte neuwe Viertell, dartzue alle mahl auff denn tag, wenn des neuwes oder voll am mondenn Ist dz puluer vnd auch volgendt die ersten ij morgen soll eingenommenn werdenn wie geschrieben.

Solches soll die schwangere frauwe alle die volgende mondenn biss zur Zeitt der gepurtt Vleissig gebrauchenn, dass sie alle mondenn dz puluer xij mondten gebrauch, doch dermassenn, wie berichtt, wann die Zeitt da ist, vnd die kindt schmertzen da sein, so soll das weib des puluers einnehmenn j quinttenn mit lindenn bluett wasser, vnd soll der frauwen des eichenn mispels, der Zu rechtter Zeitt geschniddenn vnd gespaltenn ist, alss ij finger breitt, obenn an den lincken Arm bindenn, Innwendig vnder denn Arm auff die mauss gantz fest, vnd vx tag stetz liegenn lassenn, Vnnd alsso vnder denn eichenn mispelnn Kindt geberenn.

vnd wenn dz Kindt soll zur weldt geborenn werdenn, so soll die frauwe wiedervmb dieses puluerss j quintten mit lindenn bluett wasser vnd darin ein Erbess gross ein hornn gethann — Zue ihr nehmenn. So ein weib dieses mit Vleiss gebrauchett, so wirdt der Almechtige Gott auch sein gnad darzue gebenn, dass die schreckliche plag, mutter vnd kindt nimmer mehr beruren wirdt.

Das ist an etlichen Weibern gewisslich bewertt, vndt so ein Weib dz puluer mit denn Opfelnn nitt gern einnehmen mag, so mag sie das voll nelckenn, Zucker oder rossennmarein bluemen Zucker auff drey bissenn einnehmen, das puluer mag sonst auch gebrauchtt werdenn, vor dieser kranckheitt einem Altenn j quinttenn, einem kindt halb so viell mit linden bluet wasser eingebenn, wenn die krankheitt weg ist, auch allemahl gebenn, den tag vor dem neuwenn Mondenn, auch auff alle neuwe Vierttell alsso.

Ich weiss gar viell Kinder, die es geholffenn hatt, Ist gewisslich. Gott der Almechtig gebe seine gnadt vnd Krafft vorthann darzue. Amen.

cap. XXXI. 304.

Ein Ausserwellt sehr guett Aqua uitae, des berumpten D. Kalbe, Vielmalss den Mattlossen Vnd schwangeren Frauwen gegeben.

Nimb viij ℔ gebranden wein, der vj mahl distillieret ist, vnd rechtschaffenen Ingwer, Nelcken, Iedes j ℔ Zimmetrinden, Musscatennuss, Jedes viij loth, römischen Kummell, weisen Weyrauch, muscaten, Jedes j loth, Violen Zucker, Rosen Zucker, Rosata Nouella, ein puluer aus der Apotecken, Also genannt, Jedes ij loth, Jungfrauwhonig ij loth, safft von granat opfelnn viij loth, fenchell wasser eine guete nossell, Safran, lignum aloes, Jedes j loth, galgant, langen pfeffer, Jedes j quintten, Spicanarden, der besten boragen blumen(borago), jedes j loth, Selben(Salbei) Tormentillum, Augentrost, Wegerich, Bethonien, Isopp, Camillenblumen, Quendell, schaffszungen, Violen Krautt, diese viiij Kreutter sollen Alle gruen sein, vnd der Safft ausgedruckt vonn einem Jeden ein nossell, Vnd die Wurtz klein geschnidden, vnd die ding Alle zusammen vermischt, die wurtzen aber vnd das trucken ist, muss zuvor ix tag vnd nacht In gebranndtem Wein gestanden sein, Darnach thue die Safft vnd blumen darzue, vnd distilliere dz auf sanfftem feuwer, In balneo Mariae vnd verware es, dass kein rauch heraussser gehet, vnd thue darzue viij loth des besten Venedischen tiriacks, Zuschlage dz woll, Inn den abgedistillierten Aqua uitae, Verbinde es fest, Vnd setze es an eine verwartte städt, dz mag also gebraucht werden.

Einem Weib Inn Kindts nothenn gib ein loffell voll mitt so viell poley

wasser, wen die Zeitt vnd hartte noth der gepurtt da ist, dz fordertt die wehe vnd gepurtt. cap. XXXVII, 360 ff.

Ein ander Krefftig sterckwasser, wirdt genannt ein balsam der Vngebornen Kindter.

Dieses edle Krefftigke sterckwasser ist durch gottes Krafft der tugendt offtmalss erfunden, besonder an einem hochberumpten weib von hochem standt, seine Krafftt durch gottes des Almechtigenn hilff bewiesen, die viell todte Kindter geboren, darfur, ihr nichts dan dieses geholffenn, dass sie nach diesem geprauch alle ihre Kindterlein frisch vnd gesundt Zu Weltt gebracht hatt, derowegen sie auch anderen Bekummerten Weibern darmitt gedienett gewesen, die inn grosen Vnfallen sich vndt ihre Kindtlein nechst gott hiermitt erettet, darumb habenn sie diesem wasser den nahmen dz balssam der vngebornen Kinder gebenn, vnd wirdt noch vff diesen tag vonn erlichen frommen verstendigen weibern, diesem wasser, so sie dessen Krafft genugsam erkandt, dieser nahme gantz pillich Zuegachtet, diese Verzeichnuss hatt die *fürstinn vonn pogern*(Payern?) *die Zeitt auff rochlitz der frauwen vonn schonnbergk auss gnaden lassen abcopieren* ist warhafftig vnd bewertt, dz mache alsso.

Nimb musscaten nuss, Muscaten blumen, Nelcken, Zimmetrinden, weisen Ingwer der schon ist, Coweben, Pariss Korner, Zittwen ein Jedes iij loth, galgann ij loth, diese wurtzell schneidde gantz mechtig Klein, nimb Vonn den roetten vollen nelcken, die roette bletterlein j ℔ cf. S. 9., linden bluetlein j ℔, salbey bletter, Creutz salben die besten, fenchell Krautt, feldt Kummell, eissen Krautt, lauendell ein Jedes vj loth, Krauss muntzen iij loth.

Diese Kreutter schneidde vnd schabe gantz Klein, nimb bethonien wurtzell, Bethonien bletter, vndt gruen eichene mispelnn Im Abnehmen des monden geschnidden, Jedes iiij loth, nimb ein grosse hartte Semmell, Zu brich die Inn iiij theill, die beschriebene stuck vermische Alle Zusammen vnd thue die Inn ein Zinnern gefess, vnd geuss iiij Kannen Maluassier darauff, vnd vermache dz gantz woll, das kein rauch rauss gehett, Vnd vergrabe dz Inn ein Keller, vnd lass es iij wochenn stehenn, vnd wen die iij wochen morgen Alle hinwegk seindt, vnd auss der erden nemen wilt, so nimb Alss heutt frue j gantz ℔ frisch aussgelessene vnd geschellte Mandell Kernn, schneidde die gantz Klein, Vnd stosse sie Inn einen morsell, geuss darauff ein nossell weiss volle rosenn wasser vnd j nossell Ochssen Zungen blumen wasser, vnd lass es den tag vnd die nacht stehenn vnd weichenn, nimb j ℔ hartt gedertt maltz, Zustosse dz gröblich, vnd geuss darauff j nossell erdbeer wasser, Vnd j nossell Lilij Conuallij wasser vnd lass es auch die tag vnd nacht stehenn, vnd wen

du die Kanne auss der erdenn genommenn hast, so lass die mandeln gantz klein reiben mitt dem wasser darinnen sie gestanden, dass sie gantz klein werden wie saltz, vnd ein suppen werdten. Darnach thue die in einen neuwen dopff, Vnd thue mit dem wasser dz maltz drein, dass gestanden darzue, vnd zuquirle dz woll, dass es gantz dun wie ein milch wirdt, ist des wassers nitt genung darin die mandeln vnd maltz geweichet haben, so nimb des Maluassiers darzue, der Auff der Wurtze vnd Kreuttern gestanden ist, vnd wenss gantz woll Zuschlagen ist, so thue es Zu den Kreuttern, Vnd wurtz, vermische dz woll durch einander vnd thue darzue j ℔ reinen abgeleutterten Honig, der rechtschaffen guet ist.

Dass Allles thue Inn ein helm vnd distilliere es gantz sanfft, trucken nitt Inn wasser, noch Inn durchgezogenen rorlin, sondern Inn sandt, Verware dz gantz woll, dass kein geruch daruon Khommen mag, so hastu dz erste wasser Zu dem edlen balssam der Kinder.

Darnach nimb ein Altten Kaphaun, Vonn drey oder vier Jaren, binde den am halss fest Zue, vnd hange Inen auff, dass er frey hengett, vnd wen er erstickt vnd todt ist, so lass ihmen die federn abropffenn wie einer ganss, vnd lass kein wasser auff ihnn Kohmmen, schneidde ihn auff vnd wirff hinweg alles wz vnrein an ihme ist, hatt er feistes, so machs rein ab, vnd wirffs hinwegk, Zuschneidde den Klein Inn einen grossenn glessernn topff vnd geuss J Kannen Maluasier darauff, vnd dz bluett, dz geronnen ist Zutreibe woll Inn Maluasier, Vnd geuss darzue ein Kannen Boragenn Krautt wasser, j Kannen fenchell wasser, j Kannen eissen Krautt wasser, vnd j Kannen Salbey wasser. Wirff diese volgende stuck darzue, nemlich frische dattelnn ohne die Kernn, iiij loth, Kleine vnd grosse rosin, vnd musscaten Jedes iiij loth, Nelcken, Zimmetrindenn, Ingwer, Zittwer, Coweben, pariss Korner, Jedes j loth, Saffrann, j loth, rossen Zucker viij loth, die wurtz vnd datteln Zuschneidt etc.

Gebrauch dieses wassers vndt wan ein weib des wassers Im Kreischenn offtmals trinckt, die hat naturlichen Wehe, stercket mutter vnd Kindt, vndt fürderett dz Kindt der gepurtt, dan es gibtt zur Arbeit stercke, vnd Krafft mitt gottes hilff vnd Gnaden, dz ist gewiss vnd trefflich.

cap. XXXVII, 368.

Cardobenedicten wasser, — Dass wasser mitt baumwollen dahingelegtt, Verstelltt der frauwen fluss.

Dass wasser mitt warmem Wein gedruncken, legett dz reissen der heffemutter, vnd treibet der frauwen seuch.

cap. XXXVIII, 375.

(*Fortsetzung folgt*).

ALTAEGYPTISCHE CHIRURGISCHE INSTRUMENTE

VON

VON OEFELE, *Bad-Neuenahr, Rheinpreussen.*

Wüthend bin ich über meinen Freund und Schulkameraden, den Professor für Aegyptologie in Philadelphia W. Max Müller. Er ist unbestritten einer der bedeutendsten Aegyptologen, welche leben. Da ich mich vornehmlich mit der Medicin des alten Aegyptens und Mesopotamiens beschäftige, wird jeder Leser beurteilen können, dass mir also eine solche alte Schulfreundschaft vom grössten Wert war. Ich habe Müller stets für die Wichtigkeit der Medicohistorie interessiert und von ihm auch viele der wertvollsten Notizen empfangen, wie unter anderem aus manchem Citat in Puschmann's Handbuch hervorgeht. Aber jetzt hat Müller etwas gethan, was in mir das Gefühl überschäumender Wut hervorbrachte. Vor 6 Jahren war das erste aegyptische chirurgische Instrumentarium aus dem Altertume gefunden worden. Ich bekam kurze Notizen von mehreren Seiten, die es gesehen hatten. Jede weitere Spur war aber verloren, als ein mir unbekannt gebliebener englisch sprechender Tourist in Aegypten dieses Unikum für 50 Pfund Sterling erwarb. Einen entsprechenden Wert hatte das Instrumentarium ja unzweifelhaft. Aber wäre es ein Fachmann gewesen, so hätte er doch niemals dem eingeborenen Händler den vollen Wert von 1000 Mark bezahlt, sondern hätte ganz entsprechend abgehandelt; denn aus erster Hand kauft doch niemand um solche Preise. Der weitere Verlauf zeigt, dass es kein Fachmann gewesen sein kann; denn für die Wissenschaft und für die Geschichte der Medicin ist der Fund vollständig verschollen. Es ist dies ein unersetzlicher Verlust. Nun sah mein Freund Müller im September 1906 bei Luxor (Theben) im Besitz eines einfachen Antiquitätenhändlers wiederum ein chirurgisches Instrumentarium, das ich nach der Beschreibung in die römische Kaiserzeit Aegyptens datiere, Müller aber weit älter ansetzt. Müller hoffte nach Mitteilung an mich den Preis auf 3 Pfund Sterling herabhandeln zu können. Die dringendsten und eiligsten Aufforderungen, den Fund unter allen Umständen der Wissenschaft zu retten, waren vergeblich. Das Leipziger medico-historische Institut hatte zugesagt, den nötigen Preis zu bezahlen. Müllers Sparsamkeit hat bewirkt, dass das Fundstück in die

Hände eines Berufshändlers, der aus Gründen officieller Stellung noch dazu Verschweigung seines Namens fordert, übergegangen ist. Dieser Händler legt allerdings grossen Wert darauf, mich zu überzeugen, dass diese 12 chirurgischen Instrumente älter als die römische Kaiserzeit sind. Er verlangt alle möglichen Sicherheiten und Discretionen, unter denen er mir die Stücke — er wechselt in der Angabe der Stückzahl, da mir Müller von 12 Stücken, der Händler nur von 11 Stücken mitteilen liess — zur Ansicht einsenden will, damit ich mein Urteil über das Alter corrigieren kann. Nur durch Übernahme dieser Prüfung kann ich mir die Möglichkeit einer Beschreibung für die Fachgenossen erwerben. Sollten dann auch diese Stücke in der unzugänglichen Raritätenkammer eines Millionärs für die Wissenschaft dauernd untergehen, so wird wenigstens die Beschreibung vorhanden sein. Vielleicht wird es aber durch diese Mitteilung, als Flucht in die Oeffentlichkeit, doch noch möglich, diese für die Geschichte der Medicin untaxierbaren Stücke einem öffentlichen Museum zuzuführen.

Obgleich die Redaction die in diesem Stück besprochene Angelegenheit nicht gänzlich beurteilen kann, glaubte sie doch, es auf Verantwortung ihres eifrigen Mitarbeiters aufnehmen zu müssen. Sie hofft, das dieser die Mühe nicht scheuen wird, eine Beschreibung dieser interessanten Sammlung zum Nutzen unserer Wissenschaft zu veröffentlichen.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

ITALIE.

„Cenni storici sulla Farmacia Veneta del tempo della Repubblica" VIme partie, par G. Dian. Lecture faite à l'„Ateneo Veneto" dans la séance du 26 Avril 1906. Vénise 1906.

L'Auteur commence par rappeler le grand intérêt que le gouvernement de la République de Vénise a toujours démontré pour les industries, dont quelques unes ont existé depuis un temps immémorial dans la Ville des Lagunes. Il y avait à Vénise les laboratoires peut-être les plus anciens de l'Europe pour la fabrication de l'alun, du borax, du cinabre, du savon, de différentes couleurs et teintures, de la cire et du sublimé corrosif. Dans l'Arsénal existait un grand laboratoire pour la production du salpêtre pour la poudre à canon, si nécessaire „pour la conservation des forteresses."

Puis l'A. s'occupe de quelques expertises chimiques et médico-légales exécutées dans la moitié du 18me siècle par ordre du Gouvernement de la République. Ces expertises étaient généralement confiées à un pharmacien de renom; l'A. en rappelle six exécutées par Gian-Jacopo, fils du célèbre Gian-Girolamo Zannichelli († 1729), tous deux pharmaciens à l'enseigne de l'Hercule d'Or à S. Fosca. 1. Relation sur la cire de Vénise, adressée aux Cinq Sages du Commerce. 2. Relation sur la cire d'Espagne. 3. Relation sur la poudre de Flandre fabriquée à Vénise. 4. Relation sur les cordes de chanvre, si elles se conservent mieux goudronnées ou non. 5. Analyse d'un liquide suspecte; soupçonné de contenir du sublimé corrosif, ou bien des substances arsénicales. 6. Analyse d'une hostie empoisonnée.

La première analyse, datée du 12 Mai 1755 regarde la question, „pourquoi certaines Torches de cire une fois allumées se fondaient si vite". Il était chose connue à cette époque que la cire, dite vièrge, jaune, produite réellement par les abeilles, était souvent adultérée avec de la graisse jaune de boeuf. La relation cite à ce propos deux oeuvres françaises: l'une anonyme intitulée *„Secret concernants les arts et les métiers"*, l'autre l'*„Histoire générale des drogues"* par Pomet, publiée vers l'an 1688. Celà étant connu, l'analyse pouvait être limitée à la recherche de la graisse. Gian-Jacopo Zannichelli, aidé par Giovanni Battista Albrizzi „professeur honoraire et intendant de la chimie et de la pharmacie à l'enseigne de l'Autrûche d'or sur le Pont des Bonnettiers" se mit donc à l'oeuvre. Il avait reçu du Magistrat deux morceaux de torches; il en prit une certaine quantité et la fit bouillir dans l'alcohol. Après le refroidissement, la cire véritable était couchée sur le fond du matras (*„sazolo"*) tandisque la graisse surnageait à la surface. Ayant décanté la graisse,

Gian-Jacopo filtra l'alcohol contenant la cire et le destilla. Il receuillit un résidu de résines et d'impropretés. Pour la question principale, la découverte de la graisse expliquait suffisamment pourquoi les torches fondaient si vite.

L'A. rappelle à propos de cette analyse que la fabrication de la cire était réglée par le Gouvernement depuis des siècles. Un décret du Grand Conseil du 23 Novembre 1328, ordonne déjà que la cire des torches soit pure et que la mèche soit faite de bonne ouate; il ordonne en outre que chaque fabricant cachette avec son sceau ses propres produits. Un autre décret du 5 Juin 1438 ordonne qu'il soit déposé chez le Magistrat de la Justice une empreinte du sceau de chaque fabricant.

Je passe sous silence la deuxième analyse sur la cire d'Espagne, et j'arrive à celle sur la poudre de Flandre, c'est à dire la poudre d'amidon. La production de cette poudre représentait un commerce important à Vénise, où on en consommait énormement et surtout dans l'aristocratie; les gentilhommes en blanchissaient la perruque et les nobles dames leur toupet. Originairement cette poudre était importée de Flandre, mais quand l'industrie locale se mit à l'imiter, le „Magistrat de la Santé" s'occupa à plusieurs reprises de la production de l'amidon pour en connaître la qualité. Gian-Jacopo chargé de l'analyse, commence sa relation par rappeler comment doit être faite la vraie poudre de Flandre. Elle ne doit être que de l'amidon tout pur, obtenu de la farine de froment. Il relève en passant que la poudre dite de Chypre ne diffère de celle dite de Flandre que parce qu'elle est obtenue de riz pur. Celà établi il passe à l'analyse des échantillons des produits locaux. Il résulta qu'à l'ébullition prolongée de trois onces de poudre dans dix litres d'eau, une partie se transforma en colle, tandisqu'une autre partie se réunit au fond du vase. Cette partie avait une odeur âcre, et grinçait sous les dents comme une poudre de plâtre ou de chaux. L'analyse sêche donna des résultats semblables. Trois onces de poudre, réduites en cendre au dessus d'un „feu de troisième degré", donnèrent un corps incombustible, blanchâtre, d'odeur âcre, qui grinçait sous les dents. La vraie poudre de Flandre ne donna jamais de semblables résidus. Après ce rapport le Gouvernement ordonna aux fabricants d'améliorer leurs produits.

La quatrième analyse nous apprend que les cordes de chanvre peuvent résister pendant des siècles, par leurs propres qualités, sans être goudronnées.

La cinquième analyse a pour objet un liquide soupçonné de contenir des matières arsénicales ou du sublimé corrosif. Pour dissoudre ces doutes, Gian-Jacopo déposa dans le liquide une monnaie d'or pur et l'y laissa toute une nuit. Comme il ne se forma point de précipité blanc, il en conclua que le liquide ne contenait point de substance mercuriale. Pour la recherche de l'arsénic il laissa une lame d'argent dans le liquide, et comme la lame resta luisante il exclut de même la présence d'arsénic. Le „papier bleu pour l'exploration" ne changea point de couleur dans le liquide suspecte; il ne contenait donc point d'acides. La présence d'une poudre précipitée au fond du liquide fournissa enfin au savant analyste un renseignement positif: il s'agissait d'antimoine calciné avec du nitre, et la liqueur n'était qu'un mélange

„d'eau seconde de chaux et d'antimoine calciné" c'est à dire du „stibium diaphoreticum", un remède usé en chirurgie comme desséchant.

La dernière analyse est la plus intéressante. Il s'agissait d'une hostie empoisonnée ou plutôt de quelques fragments attachés à un mouchoir. La relation ne dit pas dans quelles circonstances ces fragments d'hostie avaient été receuillis; le Gouvernement et la Justice aimaient à cacher d'un mystère jaloux et impénétrable ses voies ténébreuses. Mais l'objet donné, il est facile de s'imaginer quelque obscur drame d'église.

Quoi qu'il en fût, les fragments d'hostie fûrent soumis à l'examen de Zannichelli. Si naïves qu'elles nous puissent paraître il est pourtant sûr que les expériences exécutées par le consciencieux pharmacien à l'Hercule d'Or, contiennent en germe le même principe du „Thierexperiment" qui forme la base de la médecine judiciaire actuelle. En effet, comme la première épreuve faite pour rechercher avec une subtile lame d'or la présence de mercure dans les fragments d'hostie fut négative, Gian-Jacopo, pour avoir une preuve encore plus décisive, recourut à une autre expérience. Il mit quatre poux vivants sur les fragments d'hostie, car, comme l'a écrit l'illustre Silvestro Rattai dans son „*Traité des Sympathies et des antipathies*" au chapître „*De Animalium antipathia cum mineralibus*": „..... *Argentum vivum voenenum est vermibus et poediculis.*" Examinés à la loupe après vingt-quatre heures, les quatre poux apparurent encore vivants et n'avaient pas changé de couleur. Il fut donc exclu définitivement qu'il pût y avoir du mercure dans l'hostie. Pour vérifier s'il y avait de l'arsénic, Zannichelli se basa sur un autre renseignement de Rattai, contenu dans le chapître „*De mineralium sympathia*" où il est écrit „*Arsenicum fusum metallis, ea praeservat a rubigine.*" Il plaça donc quatre fragments de l'hostie, sur quatre lames de cuivre bruni, très minces. Les ayant échauffées il constata qu'aux points où il y avait eu les fragments d'hostie, le cuivre était devenu luisant, ce qui, suivant Gian-Jacopo, ne pût être avenu que par effet des effluves de l'arsénic contenu dans l'hostie.

Van Rijnberk.

ALLEMAGNE.

Aulus Cornelius Celsus über die Arzneiwissenschaft in acht Büchern. Uebersetzt und erklärt von *Eduard Scheller.* Zweite Auflage. Nach der Textausgabe von *Daremberg* neu durchgesehen von *Walter Frieboes,* bisherigem Assistenten am Institut für Pharmakologie und physiologische Chemie zu Rostock. Mit einem Vorwort von Professor Dr. *R. Kobert* zu Rostock. Mit einem Bildnis, 26 Textfiguren und 4 Tafeln. Braunschweig 1906. Friedrich Vieweg und Sohn XL. 862 pp. in 8o.

Zwei Menschenalter d. h. sechzig Jahre waren am 20. Mai d. J. verflossen, seitdem der Braunschweigische Stabsarzt Eduard Scheller die Vorrede zu seiner berühmten, deutschen Celsus Ausgabe niederschrieb. Genau 30 Jahre d. h. ein Menschenalter ist seit der Publikation der nicht minder wertvollen,

französischen Celsus-Ausgabe durch den Militärarzt Vedrènes vergangen. Inzwischen hat die auf diesen römischen Enzyklopädisten bezügliche Forschung nicht geruht; eine italienische Ausgabe ist u. A. als deren Ergebniss hervorgetreten, und es erscheint nur zu begreiflich, dass mittlerweile die beiden vorerwähnten Editionen zumteil schon veraltet sind und das Bedürfnis nach einer Erneuerung speziell des Schellerschen Werks umsomehr sich geltend macht, als dieses bereits in die Kategorie der libri rari gerückt ist. Es muss daher als ein durchaus glücklicher Gedanke des ebensosehr um die Pharmako-Toxikologie, wie um die Geschichte der Medizin verdienten Rostocker Gelehrten freudig willkommen geheissen werden, dass er seinen langjährigen getreuen Schüler und Amanuensis, den ebenfalls nun schon durch zahlreiche und wertvolle Publikationen bekannt gewordenen Kollegen Frieboes angeregt hat, einen Scheller redivivus herzustellen. Er liegt nunmehr ingestalt des in der Titelüberschrift bezeichneten stattlichen Bandes vor uns, und wenn auch der bei späteren Auflagen im allgemeinen übliche Zusatz „erweiterte, verbesserte oder vermehrte resp. umgearbeitete" vermieden ist, so zeigt doch schon das oberflächliche Studium des „Kobert-Frieboes", dass, wie es ja auch in der Natur der Sache liegt, wir tatsächlich einen so gut wie gänzlich neuen, formell wie inhaltlich durchaus geänderten, umgearbeiteten nicht blos modern aufgeputzten, sondern auch im Wesen der Sache gründlich und zeitgemäss umgestalteten erneuerten deutschen Celsus vor uns haben, eine Celsus-Uebersetzung und Erläuterung, die ganz auf der Höhe der Gegenwart steht und überdies gegenüber dem alten schlichten, prunklosen Scheller noch durch seine exzellente äussere Ausstattung mit Bildern und Tafeln nicht wenig imponiert, sodass dies Prachtwerk nicht nur die Bezeichnnng als opus Celsi, sondern auch als opus celsum verdient. Gehen wir nun näher auf den Inhalt ein, so ist das ganze, von Kobert als dem Spiritus rector mit einer Skizze über die medizinischen Anschauungen des Celsus eingeleitete Werk in zwei Hauptteile gegliedert 1. den Text der Uebersetzung selbst, der im ganzen sich an seinen Vorgänger anlehnt, jedoch in vielen Punkten wichtige Verbesserungen und Zusätze zeigt, nicht nur solche, wie sie die Wahl des Darembergschen Textes zur Grundlage der Uebersetzung erforderlich machte, sondern auch selbständige aufgrund sehr verständiger eigener Konjekturen vorgenommene Aenderungen. Es sind von dem Herausgeber auch mehrere, in der Neuzeit an das Licht gebrachte Handschriften benutzt worden; ebenso ist die Kapiteleinteilung nach Daremberg gewählt. Als eine bemerkenswerte Aenderung ist ferner zu verzeichnen, dass Koll. Frieboes eine grosse Reihe von Fussnoten aus der Scheller'schen Ausgabe fortgelassen resp. gekürzt und in den Kommentar-Anhang des 2. Teiles verwiesen hat, wo sie erheblich erweitert und in grösserer, namentlich sachlicher Ausführlichkeit wieder erscheinen. Dieser zweite p. 479 beginnende Teil zeichnet sich namentlich durch die Reichhaltigkeit der pharmakologischen Bemerkungen aus. Hier nimmt ein ganzes Kapitel mit ausschliesslich pharmakologischem Inhalt als Erläuterungen zu Buch V 132 Seiten (pp. 577—708) ein, und Frieboes zeigt sich hier als echter Schüler Koberts in vollem Glanz. Wir möchten diesen Teil salvis ceteris als einen

der werttvollsten des Ganzen bezeichnen. Auch für die übrigen Bücher hat Frieboes die Ergebnisse der neuere Forschung verwertet. So sind in dem Kapitel der Augenkrankheiten Abbildungen aus Hirschbergs' und Magnus' bezüglichen Darstellungen entlehnt; die Frakturen und Luxationen sind durch die Figuren aus der bekannten Schöne'schen Ausgabe von dem Kommentar des Apollonius von Kitium zu Hippokrates prächtig illustriert. Ja selbst ganz moderne Bilder, wie solche aus dem anat. Atlas von Toldt beizugeben, hat Frieboes mit Recht kein Bedenken getragen, wie denn überhaupt einzelne Teile den Eindruck machen, dass Fr. bestrebt gewesen ist, eine vollständige komparative Darstellung der med. Geschichte zu liefern und die Ausgabe nicht nur für den medizin-beflissenen Studierenden, sondern auch für den gebildeten Laien (Philologen etc.) brauchbar zu machen. Es ist aus dieser Celsus-Ausgabe direkt ein Lehrbuch der gesammten *alten und neuen* pragmatischen Medizin entstanden. Die Tafelabbildungen erinnern an diejenigen der Vedrènes'schen Ausgabe. Das ganze Werk ist das Ergebnis rastlosen, bewundernswerten Fleisses, und der Autor, den wir hiermit aus diesem Anlass beglückwünschen dürfen, hat sich mit seiner Schöpfung einen dauernden Platz in der Celsus-Literatur gesichert.

PAGEL.

REVUE DES PERIODIQUES.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

HERVOT. *Mémoire sur la topographie médicale du Canton du Clos-Poulet et de la ville de Saint-Malo 1787* (Manuscrit du Docteur Chifoliau). (Extrait de l'*Hermine*, Revue artistique et litéraire de Bretagne). Rennes 1906, pp. 26 in 8o.

Eine schöne Ergänzung zu einer früheren, hier ebenfalls (XI. mars p. 121) angezeigten Arbeit über die Medizin und medizinische Topographie von St. Malo. Bei seinen Studien über diesen Gegenstand ermittelte H. die vorliegende Abhandlung von Dr. Chifoliau. Einleitungsweise macht H. darauf aufmerksam, dass Chifoliau kein ganz unbekannter Autor ist, sondern einen lokalen Ruf als Entdecker mehrerer Mineralquellen besitzt, auch sich um die genauere Kenntnis und Analyse verschiedener älterer Brunnen verdient gemacht hat, was ihm den Ehrentitel eines Intendanten der Mineralquellen von Dinan und Clos-Poulet verschaffte. Seine hauptsächlichsten Arbeiten fallen in die Jahre 1780 bis 1787, und zu ihnen gehört auch die im Titel bezeichnete Abhandlung, welche der Société Royale de médecine am 27. Februar 1787 unterbreitet wurde, wie das von Albert Prieur, Generalsekretär der Société française d'histoire de la médecine, in den Archiven der Bibliothek der Pariser med. Facultät aufgefundene Protokoll beweist. H. schickt dem Wiederabdruck der betreffenden Abhandlung eine Inhaltsanalyse nebst einigen erläuternden Bemerkungen voraus. Das „Mémoire" selbst ist nicht klein; es

hat einen Umfang von über 18 Druckseiten, trotzdem H. den Anfang, der sich auf die Geschichte von Clos-Poulet bezieht und nichts Neues bringt, fortgelassen hat.

Pagel.

GÉOGRAPHIE MÉDICALE.

Annales d'hygiène et de médecine coloniales. Januar--Februar—März-lieferung 1906.

Mit einem sehr kurzen aber wichtigen Stück fängt diese Lieferung an, nämlich mit einem Decret des Presidenten der französischen Republik, dessen erster Artikel lautet:

Le Gouverneur général de Madagascar est autorisé à prendre, par voie d'arrête toutes les dispositions nécessaires pour que les sels de quinine soient mis à la disposition de tous et au plus bas prix possible.

Diesen Beschluss wird jeder mit Freuden begrüssen, der in der Hilfe, welche den Eingeborenen auf medicinischem Gebiet geleistet wird, einen der wichtigsten Factoren zur ethischen Rechtfertigung der europäischen Vorherrschaft in den Tropen sieht.

Butin. *l'Ile de Saint Barthélemy.*

Eine kurze geographisch-climatologische und medicinische Verhandlung über diese Insel. Auf medicinischem Gebiet wird nur erwähnt, dass endemische Malaria nicht vorkommt; nervöse Erkrankungen als Folgen von Alcoholismus und Heiraten mit nahen Blutsverwandten sollen die Bevölkerung am meisten heimsuchen. Die häufige Entwicklung carcinomatöser Neubildungen wird als eine Aeusserung der schlechten Ernährung der Bevölkerung aufgefasst. Venerische Krankheiten herrschen unter den Eingeborenen in hohem Grade.

Mias. *l'Ile de Saint Martin.*

Diese Skizze ist noch kürzer als die vorige; der Gegensatz der medicinischen Angaben in beiden, obschon sie von einer Bevölkerung stammen, welche in climatologisch, hygienisch und social ganz ähnlichen Verhältnissen auf benachbarten Inseln wohnt, berührt den Leser sehr eigentümlich. Hier herrscht Malaria stark unter der Bevölkerung; venerische Krankheiten sollen selten sein und der Alcoholismus übt beinahe keinen schlechten Einfluss auf die Bevölkerung aus.

A. Kermorgant. *Prophylaxie du paludisme.*

In einer ausführlichen Verhandlung beweist Verfasser mittelst der Morbiditäts- und Mortalitätsziffern der französischen Truppen in den Kolonien und in Frankreich selbst, welche Verheerungen die Malaria unter diesen verursacht. Er zeigt sich dabei als ein Anhänger der Anophelestheorie, welche dieses Insect als ausschliesslichen Verbreiter der Malaria annimmt, und tritt der unter den Franzosen vorherrschende Meinung über tellurische Einflüsse bei dieser Verbreitung energisch entgegen.

Die Eigenschaften, Entwicklung und Lebensweise von Anopheles werden ausführlich erörtert und die folgenden Vorsichtsmassregeln zur Verhütung der Malaria angegeben: A. Guérir tous les paludéens, européens ou indigènes, afin de supprimer les foyers d'infection, qu'ils constituent; B. détruire les moustiques; C. protéger les individus sains contre les piqûres de ces insectes. Eine Dosis von 25 à 30 Centigramm Chinin pro Tag, nach schwächenden Momenten zweimal des Tages, erscheint dem Verfasser als das beste Schutzmittel. Bei der Behandlung von Fieberkranken muss eine Monate dauernde Chinincur eingehalten werden. Die inficierten Eingeborenen bilden für die Europäer eine grosse Gefahr und an ihren Kindern kann man durch Blutuntersuchung und Milzpalpation am besten die Malariaverhältnisse einer Gegend beurteilen. Die Abtötung der Larven des Insectes soll eher als die sehr schwierige Vernichtung des geflügelten Insectes zur Hebung der Gesundheit einer Gegend führen; die Art, in welcher man zu diesem Zweck am Sénégal vorgeht, wird beschrieben.

Wo dies nicht ausführbar ist, soll man die Insecten durch Abschluss der Türen und Fenster mittelst Metallgaze verhindern, in das Haus einzudringen und sich auf diese Weise gegen Stiche schützen.

Sarrailhé. *Rapport sur l'épidémie de choléra de la province Thaï-Bink.*

Es handelt sich hier um eine zweimonatliche Epidemie unter Annamiten. 106 Personen wurden mit Erscheinungen, welche nur zum Teil der Cholera zugeschrieben werden konnten, in's Spital aufgenommen. Der Verfasser meint, dass die einheimischen Arzneien, welche die Kranken vor der Aufnahme geschluckt hatten, diese anormalen Krankheitszeichen verursachteten. Bemerkenswert sind die Resultate, welche durch ein curatives Verfahren mittelst Seruminjectionen erhalten wurden. Aus Mangel an Instrumenten war man gezwungen, die Patienten im ersten Monat medicamentös zu behandeln und von 50 Kranken starben 64 %. Im zweiten Monat konnten Serumeinspritzungen gemacht werden und da verlor man von 38 Patienten nur 13 also 34 %.

Den Schluss der Verhandlung bildet eine ausführliche Angabe über die Zusammenstellung und den Gebrauch einer sehr zusammengesetzten annamitischen Arznei gegen Cholera nebst interessanten Erörterungen von eingeborenen und europäischen Aerzten über seinen Nutzen. Diese Epidemie herrschte hauptsächlich in jenen Gegenden, welche im Jahr zuvor von einem Typhon verwüstet wurden, was der Verfasser als einen ursächlichen Grund für das heftige Auftreten dieser Epidemie auffasst.

Grosfillez. *La lèpre aux Marquises.*

Die Marquesas Inseln im grossen Ocean sind stark von Lepra inficirt; eine Statistik zeigt uns, dass 2.70 % der Bevölkerung leprös ist, ein Verhältniss, das sich noch günstig von dem auf den benachbarten Loyalty Inseln unterscheidet, da hier ein Sechstel der Bevölkerung von 1200 Seelen als leprös bezeichnet wird. Kurze allgemeine Bemerkungen über diese Krankheit entwerfen ein trauriges Bild von der Existenz dieser Insulaner.

Oeuvres de bienfaisance et d'assistance, créés en Cochinchine.

Unter der Bemerkung, dass sich seit 1902 ein grosser Aufschwung in der Verbesserung und Stiftung von Gebäuden zur Verpflegung von hilfsbedürftigen Eingeborenen zeigt, giebt uns diese Abhandlung eine Aufzählung von diesen Häusern in den verschiedenen Teilen des Landes. Diese 70 Hospitäler, Entbindungsanstalten, Waisenhäuser u. s. w. werden von der Regierung, von Privatleuten oder Missionären unterhalten und bilden eine grosse Stütze im Kampf gegen die Krankheiten unter der annamitischen Bevölkerung, hauptsächlich gegen die enorme Sterblichkeit der Kinder, welche in der Stadt Cholon auf 65 % berechnet worden ist.

Bréaudat. *Recherches biochimiques sur l'eau de l'alimentation de la ville de Saïgon.*

Eine ausführliche Untersuchung über das Trinkwasser der Stadt Saïgon, das eine grosse Quantität Nitrite und viele reducierende Microorganismen enthält. Verfasser zeigt die Schädlichkeit eines solchen Trinkwassers für die Gesundheit an, giebt Anweisungen, wie man dieses Wasser gebrauchen soll und meint, dass man in Cochinchina fliessendes Wasser, welches fortwährend eine günstige chemische Zusammenstellung zeigt, zur Erhaltung guten Trinkwassers verwenden soll.

De Goyon. *Variole et vaccinations dans le Haut Oubangui.*

Obschon Pocken in diesen Gegenden endemisch herrschen und unter der Bevölkerung eine grosse Mortalität verursachen, ist es bis jetzt nicht gelungen, Impfstoff in diese weit (3000 K. M.) von der Küste entfernten Länder einzuführen. Zwar werden immer wieder Sendungen von Impfstoff aus Frankreich geschickt, aber die lange Dauer der Reise und die grosse Hitze vernichten die Virulenz desselben vollkommen. Verbesserung wäre nur durch Cultivierung des Impfstoffes in Brazzaville am Congo zu erwarten.

A. Kermorgant. *Notes sur la maladie du sommeil au Congo.*

In diesem Aufsatz werden einige Merkmale dieser Krankheit und ihre immer grösser werdende Verbreitung am Congo erwähnt. Um eine bessere Einsicht in die jetzigen Verhältnisse, diese Krankheit betreffend, zu gewinnen, hat die Regierung am Congo Fragebogen unter die Europäer verbreiten lassen und hofft dadurch richtige Daten zu erhalten und später publicieren zu können.

Merveilleux. *Notes démographiques et protection de l'enfance à Saint Louis (Sénégal).*

Die hohen Sterbeziffern, welche das kindliche Alter in Saint Louis aufweist, sind Ursache, dass hier verschiedene Massregeln, durch welche man dieser Kindersterblichkeit entgegentreten könnte, angegeben werden.

Clinique d'outre-mer.

Casuistische Mittheilungen über die Operation eines sehr grossen Blasensteins bei einem 14 jährigen eingeborenen Jungen in Cochinchina und sechs Ovariotomieen bei annamitischen Frauen.

N.

Annales d'Hygiène et de Médecine coloniales.
April—Mai—Juni-Lieferung 1906.

LEBOEUF. *Les Monts de Cristal (Haut-Como).*

Allgemein gefasste geographische und climatologische Beschreibung der mit dichten, tropischen Wäldern bedeckten Gebirgskette, welche den französischen Congo von Norden nach Süden durchzieht, und Erwähnung der Negerstämme, welche dieses Hochland bewohnen. Nachher folgen einige Bemerkungen über Wunden, welche durch Waffen der Eingeborenen verursacht wurden.

PANNETIER. *Poste consulaire de Battambang.*

Eine etwas ausführlichere medicinische Verhandlung über diesen Posten, der in der süd-östlichen Provinz von Siam gelegen ist. Verfasser giebt eine Beschreibung von den medicinisch wichtigen geographischen und climatologischen Verhältnissen, von der Bevölkerung und von den Krankheiten, unter welchen diese am meisten leidet. Endemisch sind Malaria, Dysenterie und venerische Krankheiten.

LE MOAL. *Étude sur les moustiques en Afrique occidentale française (Rôle pathogénique-Prophylaxie).*

Diese wichtige Verhandlung enthält die Ergebnisse eines Auftrags, welcher dem Verfasser vom General-Gouverneur der westafrikanischen französischen Kolonien erteilt wurde. Zweck dieses Auftrags war, eine Einsicht in die hygienischen und endemischen Verhältnisse dieser Gegenden, speciell mit Berücksichtigung der bei Malaria und Gelbfieber so wichtigen Mücken, zu erhalten. Die Art und Weise, in welcher diese gesucht und untersucht wurden, wird im Anfang beschrieben.

In den verschiedenen Ländern wurde das Vorkommen von Malaria nachgespürt, und zwar wurden Infectionszeichen nicht bei den so mobilen Europaërn, sondern richtiger Weise nur bei der sesshaften einheimischen Bevölkerung gesucht. Unter dieser waren es die kleinen Kinder, bei welchen die zwei für Malaria pathognomonischen Zeichen: eine geschwollene Milz und Malariaparasieten im Blut am meisten gefunden wurden. Das Finden von Blutparasieten wurde für die Verbreitung der Malaria hauptsächlich in Betracht gezogen, jedoch wurde bei der Untersuchung auch beachtet, dass weder die Abwesenheit von Blutparasieten noch eine vergrösserte Milz in allen Fällen Schlüsse auf Infection des Organismus zu ziehen gestatten. Dieser Teil der Arbeit enthält wichtige Angaben über die Veränderlichkeit dieses „index endémique malarique" während der verschiedenen Perioden eines Jahres.

Bei der Aufzählung der verschiedenen Formen der Blutparasieten werden die Ergebnisse der Untersuchungen mehr in allgemeinen Zügen angegeben und nur zum Teil mit den Fundorten zusammen. Zum Schluss der Blutuntersuchung wird die folgende Bemerkung gemacht: „D'une façon générale l'examen du sang des enfants indigènes est bien plus intéressant que celui des Européens impaludés au point de vue de l'étude des hématozoaires dans leurs transformations morphologiques.

Ausführlicher sind die Erörterungen über die in diesen Teilen von Afrika vorkommenden Mückenarten und ihre biologischen Eigenschaften. Die Anophelesarten werden in dieser Hinsicht sehr eingehend behandelt, auch Stegomya fasciata, welche die Verbreiterin des Gelbfiebers sein soll, scheint den ihr gewidmeten Seiten nach ein Hauptobject der Untersuchungen gewesen zu sein. Die Culex- und Mansoniaarten ebenso verschiedene andere werden oberflächlicher erwähnt.

Die prophylactischen Massregeln bilden den Schluss. Die bekannten Versuche, um die Malaria zu bekämpfen, werden hier besprochen, auch wird angegeben, wie man auf Grund dieser Untersuchungen einen Sanitätsdienst am Sénégal einrichten wird.

Kermorgant. *La tuberculose dans les colonies françaises et plus particulièrement chez les indigènes.* Rapport présenté au Congrès de la tuberculose en Octobre 1905.

In diesem Stück wird der Versuch gemacht, der höchst wichtigen Frage über die Verbreitung der Tuberculose näher zu kommen, indem die Ergebnisse, welche Untersuchungen in den verschiedenen französischen Kolonien geliefert haben, veröffentlicht werden.

Die Angaben über das Vorkommen und die Zunahme der Tuberculose unter den Eingeborenen sind meistens sehr kurz gefasst und zum Teil aus von 60 Jahren her stammenden Mitteilungen und Missionsberichten zusammengestellt. Wenn man ausserdem die medicinischen Verhältnisse in den Kolonien in Betracht zieht, wo die Aerzte nur einen sehr kleinen Teil der einheimischen Bevölkerung zu beobachten im Stande sind, so muss es verfrüht genannt werden, um aus ähnlichen Angaben Schlüsse ziehen zu wollen, wie es hier geschieht, betreffs: influence de la race, influence du changement de milieu, professions, conditions sociales, hérédité, contagion, influences phtisiogènes, maladies favorisantes, influence du climat et hygiène.

Arnould. *Histoire de la vaccination en Annam.*

Im Jahre 1903 wurde in Annam die Schutzimpfung gegen Pocken eingeführt und in den verschiedenen Provinzen des Landes organisirt, damit die einheimische Bevölkerung durch europäische Aerzte geimpft werden konnte. Die Impfung durch einheimische Vaccinateure hatte bis dahin nicht zu den gewünschten Resultaten geführt. Die Einrichtung dieses Dienstes wird eingehend beschrieben und die wichtige Frage, wie man in den Tropen den

Impfstoff am besten über grosse Distanzen verschicken könnte, ebenfalls behandelt. Obschon man von Saïgon und Hanoi aus den frischen Impfstoff versandte, waren die Resultate der Aufbewahrung nicht immer befriedigend. Die Erfolge der Impfung in den drei ersten Jahren werden vom Verfasser sehr gerühmt, wenn auch noch vieles, wie begreiflich, zu verbessern übrig bleibt.

Zum Schluss sagt der Autor gewiss mit Recht in bezug auf die Frage der besten Impfweise unter den Eingeborenen: Le problème est enfin d'autant plus intéressant à discuter, que la vaccine comme d'ailleurs tout ce qui a trait aux services sanitaires, constitue un des moyens de pénétration pacifique les plus sûres des masses indigènes.

Montel. *Une observation de Distomiase pulmonaire en Cochinchine.*

Casuistische Mitteilung über Distomum, Ascaris und Taenia unter den Eingeborenen von Cochinchina.

Abel Lahille. *La Bilharziose intestinale.*

Zwei Fälle von Diarrhoea, durch Bilharzia haematobia verursacht.

Gabriel Lambert. *De la purification des eaux de boisson et nouveau procédé chimique de purification totale et rapide des eaux, destinées à l'alimentation.*

Ein neues Verfahren, um in kurzer Zeit eine grössere Menge Wasser jeder Art durch chemische Mittel in gutes Trinkwasser umzusetzen, wird hier veröffentlicht. Verfasser machte seine ersten Versuche am Sénégal und wurde nachher in Stand gesetzt, sein Verfahren im Institut Pasteur in Lille weiter auszubilden und es eingehend chemisch, bacteriologisch und physiologisch zu prüfen, da eine schnelle Beschaffung von gutem Trinkwasser aus jedem Wasser, das zur Verfügung steht, für die Truppen in den Kolonien äusserst wichtig ist. Es zeigte sich, dass jede Quantität stark verunreinigten Wassers in gutes Trinkwasser umgesetzt werden kann, indem man Permanganas kalicus und Sulfas Manganicus in bestimmten Mengen nach einander dem Wasser zufügt. Um ein schnelles Absetzen des Niederschlags zu bewirken, kann man einige Tropfen einer Eisensalzlösung hinzusetzen.

Mit ziemlich reinem Wasser muss man 3 Centigramm Permanganas kalicus pro Liter gut mischen und 10 Minuten stehen lassen; für sehr untaugliches Wasser gebraucht man 6 Centigramme. Nachher wird dieselbe Menge Sulfas manganicus zugefügt und durch Rühren in Lösung gebracht. Mit der Eisenlösung zusammen hat der Niederschlag sich nach zehn Minuten gesenkt und kann man das Wasser nach einfacher Filtrierung zum Trinken und zu anderen Zwecken gebrauchen. Nach Angaben des Verfassers ist das Wasser jetzt steriel und enthält auch keine der Gesundheit schädlichen Substanzen, selbst wenn man das Verfahren nicht ganz genau befolgt, wie es sich auf Märschen leicht ereignen kann.

Bloch. *Quelques mots sur la fabrication et la composition du Teou-Fou (chinesischer Bohnenkäse).*

Dieses aus den Bohnen von Glycina hispida hergestellte Nahrungsmittel wird in China und Japan hauptsächlich durch die ärmere Bevölkerung gegessen. Die Herstellung und die Ergebnisse der Untersuchungen über seine Zusammenstellung werden in diesem Stück beschrieben. Der Teou-Fou bildet eine viel Stickstoff enthaltende Speise, welche für die Ernährung von Truppen in Ost-Asien vielleicht nützlich sein könnte.

G. Martin. *Maladie du sommeil. Trypanosomiasis animales et Tsé-tsé dans la Guinée française.*

Die Schlafkrankheit der Neger ist hier allgemein aber in wenig zahlreichen Fällen unter der Bevölkerung verbreitet. Es werden verschiedene Krankheitsfälle beschrieben und eine kleine Karte, welche die Verbreitung angiebt, hinzugefügt. Die Eingeborenen nennen die Krankheit Sogolo.

Auch die Trypanosomiasis unter den Tieren wird angeführt, die Parasieten im Blut beschrieben und angezeigt, dass der tsé-tsé (Glossina palpalis und Glossina morsitans) im ganzen Lande vorkommt.

N.

ÉPIDÉMIOLOGIE.

A. Peste bubonique. 1. *Japon,* du 3 au 10 juillet à *Schimoniseki* (et *Nischinaka*) 3 (2); du 16 juillet au 15 août à *Osaka* 11; à *Wakayama* 42; à *Awaji,* (île) 1; à *Tokouschima* 1. 2. *Chine. Hong-Kong,* du 13 au 19 août 3 (2). *Amoy,* dès le 15 août 2 par jour. 3. *Australie. Nouvelle Hollande. Queensland. Brisbane,* du 21 juin au 4 août pas de cas de peste humaine. On n'a attrapé qu'une petite quantité de rats pestiférés. *Cairns,* du 15 au 21 juillet 1 cas. *Nouvelles Galles du Sud.. Sydney,* du 7 au 23 juillet 3 (1). *Australie meridionale. Adélaide,* le 12 juillet 1 cas à bord d'un „mail-steamer". 4. *Indes anglaises orientales:*

	22—28 juillet	29 juillet-4 août	5—11 août	12--18 août	19—25 août	26 août-1 sept.	2—8 sept.
Indes entières	(562)	(738)	(936)	(1451)	(2113)	(2522)	(3134)
Bombay (Présid.)	(262)	—	(387)	(879)	(1288)	(1388)	(1850)
Bengale	(19)	—	(21)	(70)	(97)	(115)	(83)
Provinces unies	(16)	—	(49)	(109)	(164)	(49)	(163)
le Punjab	(11)	—	—	—	—	—	(362)
Prov. centrales	(1)	—	(58)	(99)	(109)	(190)	(362)
Indes „	(2)	—	(0)	(9)	(197)	(303)	—
Madras (Présid.)	(6)	—	—	(8)	(100)	(9)	(10)
Mysore (Etat)	(37)	—	(82)	—	—	—	—
Birma	(208)	—	(187)	(182)	(132)	(112)	(92)

On a aussi rapporté des cas de peste parmi les singes et les chats dans deux districts des provinces unies. On rapporte plusieurs cas de bêtes sauvages

trouvées mortes de peste dans les fôrets. 5. *Perse. Province de Seistan,* dans les semaines du 5 mai au 22 juiu (45), (67), (140), (47), (87), (32) et (28), dont à *Hassein Abad* (30), (57), (45), (32), (17), (13). Du 14 au 21 juillet 5 (2) à *Nassirabad.* 6. *Empire ottoman, Adalia,* du 24 août au 15 sept. 6 (3). 7. *Egypte,* dans les trois semaines du 25 août au 14 septembre à *Alexandrie* 3 (4), 3 (2), 4 (1); à *Suez,* (1), 4 (2), 4 (2); à *Beni Souef* — (—), — (—), 1 (1). 8. *Ile Maurice,* du 2 au 8 août 1 (1); du 9 au 15 août 3 (2); du 16 au 22 août 6 (4); du 23 août au 6 sept. 13 (13); du 7 au 13 sept. 11 (7); du 14 au 20 sept. 13 (7); du 21 au 27 sept. 16 (10). 9. *Afrique méridionale,* du 8 juillet au 8 sept. pas de cas de peste humaine. On a attrapé des rats et souris pestiférés à East-London, King-Williamstown et Port-Elizabeth. 10. *Brésil. Campos,* jusqu'au 21 août (8), du 22 au 28 août (3). *Rio de Janeiro,* du 23 juillet au 26 août 11 (5).

B. Choléra asiatique. 1. *Chine. Hong-Kong,* du 1 au 7 juillet 1. 2. *Iles Philippines. Manile,* dans le mois de juillet 394 (354). *Provinces,* dans le mois de juillet 2199 (1591). 3. *Indes anglaises orientales. Calcutta,* du 29 juillet au 4 août (6); du 5 au 11 août (8); du 12 au 18 août (14); du 19 au 25 août (15).

C. Fièvre jaune. 1. *Brésil. Para,* du 1 avril au 31 mai 29 (39). *Rio de Janeiro,* du 1 au 29 juillet 2 (1); du 30 juillet au 12 août 1 (1). 2. *Costa Rica. Limon,* du 26 juin au 12 sept. 2. 3. *Cuba. Havane,* le 25 août 2; du 26 août au 5 sept. 3 (1); du 6 au 10 sept. 1. *Matanzas* (prov.) du 15 au 31 août 2. 4. *Etats Unis d'Amérique septentrionale. Etat de Louisiana. New Ibéria,* le 19 août 1. 5. *Guatemala. Gualan,* le 24 août 2 (1). 6. *Mexique. Vera Cruz* (ville), du 23 juillet au 20 août 2 (1); du 21 au 25 août 1; du 26 août au 3 sept. 1. *Province de Yucatan. Merida,* du 5 au 11 août 8 (3); du 12 au 18 août 6 (3); du 19 au 25 août 4 (2); du 26 août au 1 sept. 4 (3). *Progreso,* du 4 au 11 août 1 (1). *Valladolid,* du 26 août au 1 sept. 3 (1). *Province d'Oaxaca. Tuxtepec,* du 26 août au 1 sept. 10 (6).

(D'après les numéros 2385, et 2388 du „British Medical Journal", les numéros 37—40 des „Veröffentlichungen des Kaiserlichen Gesundheitsamtes" (Berlin) et les numéros 35—38 des „Public Health Reports" (Washington).)

Amsterdam, le 10 octobre 1906. Ringeling.

Sommaire (Octobre 1906.) XIe Année.

MEDIZINISCHES AUS DEM STATUTENBUCH DER STADT TRIER AUS DEM XVI. JAHRHUNDERT.

Mitgeteilt von Dr. WITRY, (*Trier.*)

Professor Wyttenbach hat im Jahre 1836 ein Statutenbuch der Stadt Trier aus dem sechzehnten Jahrhundert veröffentlicht, dem wir folgende für die Geschichte der Medizin interessante Vorschriften entnehmen :

Badstubenmeister.

Er soll die Badstuben mit einem guten erfahrnen Schrepfer und ehrlichen Gesindt versehen.

Geilermeister oder Bettelvogt.

Wenn fremde Bettler sich in die Stadt einschleichen und sich deren etliche widerlegten und widersetzen würden, so solle er sie in's *Narren-* oder Hundshäuschen einsetzen.

Da aber überaus arme, bresthafte Kranke ausländische oder fremde einkämen, solle mit denen bescheydentlich gehandelt werden, gütlich ansprechen, ihnen alsdann einen oder etliche Tag erlauben oder in's Hospital nach Erforderung, erfindung und Gelegenheit derer Sachen einweisen, jedoch nit vor Ansprechung des Hospitalsmeisters und gutdünken und Gutachten desselben handeln.

Handierer oder Handwercksleuthe.

Gleichwie der Mensch zu Unterhalt seines Lebens viel und mancherley vonnöten also sind auch verschiedenerley Handierungen und Handwerkes wie . . . .

Zu Erhaltung der Gesundheit : Medici, Apotheker, Scherer, Wundärzte.

Heb Ammen.

Ehe man Heb Ammen annehme und beeydige, solle man zuvorderst sich erkundigen, ob sie der Sachen etwas erfahren, ob sie auch eines guten Gerüchts und leimunths sind, nicht dem Wein zu viel zugetan, ehrlichen und züchtigens Lebens und Wesens.

Sollen dabey auch zu mehrer Versicherung, wie an vielen anderen Oerthern gebräuchlich, durch erfahrene Weiber oder matronen und medicos examiniret und auf etliche secreta und Probstücke ausgemahnet und gefragt werden, damit nicht durch ihre Unerfahrenheit Unglück und

Versaumnus entstehen mögten, denn ziemlich grosse Gefahr bey derley Sachen zu erwarthen ist.

Wann sie dann bestehen, angenommen und beeydiget werden, solle ihnen alsdann allerhand bey ihren geleisteten Eydten vorgehalten werden, als nehmlich kleine Kinder leichtlich zu empfangen oder zur Geburth zu verhelffen von leichten Persohnen, so nicht gewisse Ehemänner, weder heimlich noch offentlich, er werde denn der rechte wissendliche Vatter oder Thäther von der Persohn ernennt und erkläret.

Sollen die heimlichkeiten der Weiber nicht leichtfertig, spöttlich und unrechtlich offenbahren, dieselben verschweigen und hierüber behutsam seyn.

Auch fleissig acht nehmen, da in solchen Sachen etwas Unordentliches, verdächtiges, gefährliches, Gottloses und sträfliches vorfiele, dasselbige sollen sie der Obrigkeit in allen Geheim vorbringen und zu erkennen geben; werden die Obrigkeit sodann wohl wissen was vorzunehmen.

Bissweilen in Nothfällen oder gefährlichen Sachen, da die Heb Ammen alle bey einander berufen, ihren besten Rath zusammen tragen und je eine der anderen Beystand zu leisten, damit der bekränkter und beschwehrter Gebähreren verholfen werden mögte und nicht eine Hebamme die andere beneiden, verachten, schänden oder schmähen und also die Nothleidende um derley Ursachen, dass man sie nicht zuerst gerufen, in Fahren stecken bleibe, bey höchster Strafe.

Ordnung in sterbenden lufts Zeiten.

Gleichwie die Absonderung und meidung dero Gemeinschaft von denen, die mit dem Gift der Pestilenz begriffen, heilsam und gut, also ist auch nicht minder geraten, dass alle Ursachen, so die bluthmuthige erschrecken mögen, daraus auch nicht wenige beflecket werden und als darum hat ein ehrsamer Rath vor gut und ratsam angesehen, in den Anfängen Wiederstand zu thun und ordnung zu gebe.

Dieweil auch das vornehmste remedium et dictum medicorum contra pestem ist cito, longe, tarde, Zeithlich auf einer Seithe, weit davon und langsam zu, aber uns're Furcht vor der gerechten Hand Gottes, solle auch nicht zu gross sein, als wenn man Gottes Hand entfliehen wolte und die armen Kranke gantz und gar verlassen durch Kleinmüthigkeit; ist auch unchristlich und sträflich vor Gott, derowegen wann sich solche giftige luft ereignet ist auch heilsamlich und gut, dass jeder Burger sonderlich die so dumpfige und ungesunde Häuser haben jederweil des Abends und des Morgens ihre Häusser wohl mit Wachhölder berauchen, welcher Rauch und Dampf die Giftigkeit der Luft verzehren Tut, damit es weniger bei den Menschen schade, jedoch zuvorderst bey Gott dem Allmächtigen um Abwendung solchen Übels und Unglückes getreulich bitten.

Mehr Zuvorkommung solchen Unglückes, sollen keine in die Stadt eingelassen werden, die von Oerthern herkommen, da die sterbende luft gegieret, viel weniger Kranke so mit dem giftigen Unglück verhafft einführen lassen bey höchster willkührlicher Strafe eines ehrsamen Raths. Und solle demnach zum ersten, ohne jedoch Gottes Ehre zu vermindern, dass heilige Sakrament unseres Herrn Leichnams ohne die Schelle zu hören zu denen Kranken getragen werden.

Item so ein Mensch verschieden, die thuren und Laden des Hauses zubleiben und nicht also zu Erschreckung derer gesunden, die tode leichname herfür gesetzt werden.

Item das gewöhnliche Nachfolgen der Aemter oder Burger und Nachbarn zum Grabe, die Zeit durch, unterweg bleibe und eingestellet werden und solle Niemand mit zu gehen getrungen oder derohalben gestraft werden.

Es sollen auch die Nachbarn oder Amtsbrüder, alsdann die abgestorbenen nicht zu Grabe Tragen, sondern solches geschehen lassen durch diejenigen, so dazu verordnet sind, die Engelbrüder, dergleichen sollen auch die gewöhnliche Schenke derer Nachbarn, abseyn.

Item, dass mit den Begängnüssen dero Abgestorbenen biss zu bequämer Zeit, dero sechs Wochen verzogen werde da es aber ehe angestellt, solle Niemandt alsdann in des abgestorbenen Behausung erfordert werden, wie auch rathsam, dass die Nachbarn soviel möglich die Behausunge scheuen und nicht darinnen gehen.

Es solle auch des Schreckens halber, wenn der abgestorbene begraben wird, kein geleith der Klocken geschehen.

Item sollen die Toden Laden in den Schreiners häusern gemacht, bey der Nacht und nicht bey Tage über die Strassen dahin getragen werden und solle auch kein Grab, noch jemand begraben werden es geschehe dann vor Tag oder des Abends nach sechs Uhren bey Straf Fl. 5 aury; damit diess also gehalten werde, sollen die Klöster die Kirchhöfe den Tag über zu halten bei ebenmässiger Strafe.

Es solle auch Niemand dero abgestorbenen oder Kranken In Zehn oder Gesellschaften, noch sonsten anzeigen, der oder jener ist krank oder gestorben dadurch allerhand Gefahr und Schröcken erfolgen bey Peen Fl. 1.

Und sollen diejenigen so Kranck gewesen wenn sie schon nun wohlauf sind nicht binnend sechs oder sieben Wochen unter das gemeine Volck, noch zu strassen, noch in die gemeine Badstube thun bey straf 5 Fl. aury.

Item dass der abgestorbenen gebrauchte Kleidung besonders Wollene Tucher nicht angegriffen, hin und wieder geschleift, öffentlich verkauft, angetragen und gebraucht werden, dass auch desselbigen Leinwandt so die Reinigung behubig in dem Haus geschehen.

Item dass die Brüder und Süstern mit der Wartung bey den Krancken

gebührlichen Fleiss anwenden und sich von den gesunden, so viel möglich, abgesondert, auch des Bettlens vor den Häusern alsdann enthalten sollen.

Es soll auch der Burger sich hüthen, das Horn der Beissen oder sonsten Unflath in die offene Strassen zu schütten sondern insonderheiten zu den Zeiten, sauber und rein halten, auch keinen Mist in der Strassen liegen sondern im Haus aufladen oder aber aus dem Haus in den Schädel oder Wagen tragen bey Straf Zwey Fl. aury.

Man will einen jeden Burger auch gewarnet haben ihr häuser und gemächer sauber zu halten, Unflat, Mist, sonderlich Gäntz Enten, Schweinsmist auszuschaffen.

Es sollen auch alle Burger oder Burgersche so bey des Mangelts krancken baussend der Stadt gewesen zum wenigsten sechs oder sieben Wochen sich baussend der Stadt halten bey willkührlicher Straf.

Und damit nicht leichtlich Burgershäuser mit den pestilenzischen Gifft entzündet, soll ein ehrsamer Rath sonderliche abgesonderte Häuser und Wohnungen fertig machen lassen damit wenn jemandes Burgers Gesind die Kranckheit anstösse daselbsten hingethan und ihnen gewarth würde, aber alle Notdurft soll aus seiner Meisters oder herschaften Behausungen dargestellt werden.

GÉRARD VAN SWIETEN EN QUALITE DE CENSEUR.

DÉDIÉ à MON AMI ET MAÎTRE VÉNÉRÉ M. LE PROF. PEKELHARING.

PAR

E. C. VAN LEERSUM.

(Suite.)

Wohlversuchter *Heil-* und Wundarzt für mann und pferd etc. etc. Von anonymo. Schwabach 1760. 8⁰.	Habet hinc inde quaedam superstitiosa sed meretur, vide paginam 28, potius contemni quam condemnari.
Joh. Nicol. *Held* 1) medicinische gedanken über den 147 und 149 artikel etc. 2) der peinlichen halsgerichts ordnung 3) in 4⁰. francf. und leipz. 1761.	Nil mali habet.

1) Der Arzneigelartheit Doctor, Hochfürstl. Hessendarmstädisch-Hanau-Lichtenbergischer Hofrath, Stabs und Hofmedicus, wie auch der teutschen Gesellschaft zu Jena, Mitglied.

2) Der Röm. Kayserl. und des Heil. Römischen Reichs.

3) Die Gerichtliche Besichtigung und Eröfnung mit Gewalt ums Leben Gebrachter Menschen, betreffend.

B. R. B. Kr. 6525.
Kayser.

Art. CXLVII. So einer geschlagen wird, und über etliche Zeit darnach stürbe, also dasz zweitelich wäre, ob er der geklagten Streich halben, gestorben wäre oder nicht, in solchen Fällen mögen beide Teil (wie von Weisung gesezt ist) Kundschaft zur Sache, dienstlich stellen, und sollen doch sonderlich die Wundärzt, der Sach verständig, und andere Personen, die da wissen, wie sich der Gestorbene nach dem Schlagen und Rumor gehalten hab, zu Zeugen gebraucht werden, mit Anzeigung wie lang der Gestorbene nach den Streichen gelebt habe, und in solchen Urteilen, die Urteiler bei den Rechtsverständigen, und an Enden und Orten, wie zu End dieser Unser Ordnuug angezeigt, Raths pflegen:

Art. CXLIX. Und damit dann in obgemelden Fällen, gebürhlich Ermessung und Erkändnus solcher unterschiedlichen Verwundung halb, nach der Begräbnus des Entleibten desto minder Mangel sey, sol der Richter, samt zweyen Schöpfen, dem Gerichtschreiber und einem oder mehr Wundärzten (so man die haben, und solches geschehen kan) die dann zuvor beeydigt werden sollen,

denselben toden Cörper, vor der Begräbnus mit Fleis besichtigen, und alle seine empfangene Wunden, Schlag, Aufwerff, wie der ein Jedes funden und ermessen würde, mit Fleiss merken und verzeichnen lassen.

Dans cet opuscule l'auteur plaide en faveur de l'autopsie des cadavres.

Johann Röttiger Salomo *Holdefreunds* etc. gedanken über die Sonne etc. 1761 Quedlenburg in 8⁰. Kayser.

Juvenis 15 annorum opusculum non inelegans.

De *l'Homme* et de la reproduction des differens individus etc. 1) a paris 1761. 8⁰.

Defendit Buffon quod nullo modo atheus sit et optime de Deo loquatur; ceterum de modulis interioribus nugatur.

1) Ouvrage qui peut servir d'Introduction et de défense à l'Histoire naturelle des Animaux par M. de Buffon.

Auteur: Panckoucke, Charles, Joseph (le fils).
Quérard.
B. R. B. La 1780.

P. 131. On doit sçavoir gré à *M. de Buffon*, d'avoir, bien établi cette chaîne (que tous les êtres forment et qui descend par dégrès, de l'animal le plus composé, à celui qui l'est moins [p. 126]) dans son ouvrage, puisqu'on en tire la preuve la plus éclatante, de la plus importante de toutes les verités. Quels regrets doivent avoir ceux qui n'ont cherché dans son livre que l'athéisme, et qui ont cru l'y decouvrir? Quand on n'entend point un Auteur, et qu'on est jaloux de sa réputation, il est aisé de lui faire tenir un langage étranger; et ceux qui regardent son ouvrage comme contraire à la révélation, se trompent également, s'ils prétendent tirer quelques conséquences de ce que l'homme est le premier chaînon des animaux, car il n'est ici question que de l'homme matériel".

Kleine *Haus*-apothek vor das Frauenzimmer, worinn viele rare Kunststücke etc. tübingen 1761. 8⁰. Kayser.

Percurri indicem; nil mali habet.... tamen liber est.

Entfürung der preiswürdigsten *Helena* von Amsterdam, sampt einer beschreibung einer schönen *Hermaphroditen* bazel 1683. 8⁰.

Quandt legit.
123. 204. 237.
in 2do fabula 104 et pagina 98.

Dans le Ms. le titre est barré transversalement mais le „damnatur" manque.

L. E. Hirschel etc. betrachtung ob die würkung des mercurii sublimati corrosivi etc. gegründet sey nebst einer erwahnung der Cicuta. Berlin 1763, in 8⁰.
B. C. V. 70 Cc. 196.

Invehitur parum in usum mercurii sublimati sed stulte satis idem de cicuti marum (?) est.

Leichte und bewahrte *Haus-medicamenten* für den burger etc. etc. Ulm. 1764. 8⁰.

Nil mali habet nec multum bona sed et meminit auctor mercurii sublimati usum in lue venerea.

George Heuermann etc. 1) vermischte bemerckungen etc. 2) der ausübenden artzney wissenschaft erster band. Coppenh. und Leipz. 1765. 8⁰. 2 band 1767. 8⁰.

1) Doktor und Professor der Arzneigelahrheit zu Coppenhagen.
2) Und Untersuchungen.

Bibl. Lugd. Bat. 616. C. 11.

Nil mali habet; utilis potius liber.

Dans le second volume, à la page 101, se trouve la description de la manière dont on éloigna une sonde en plomb restée par accident dans la vessie. C'est là un cas assez curieux pour qu'il vaille la peine de reproduire ce passage in extenso:

. . . „Le Dran 1) scheinet der erste gewesen zu sein, der dieses bei einem Menschen ausgeuebet. Anfänglich zweifelte man sehr an der Möglichkeit dieser Erfahring, und hielt selbiges vor eine Erdichtung; allein im Jahr 1750 kam von dem Herrn Vermalles, der mit dem Herrn Le Dran eine Correspondenz unterhielt, ein Brief zum Vorschein, worinn er die Historie dieser Erfahrung zuversichtlich erzählet, dabei das Mittel verschweiget. wodurch dasselbe verrichtet wird. Da man diesem nun noch nicht völligen Glauben beimessen wollte, so erschien endlich in eben demselben Jahr ein Büchlein, worinn Le Dran diese Erfahrung selbst beschreibet.
Der Herr von Poinsable, gewesener Gouverneur zu Martinique, ist es, woran er sie ausgeuebet.
Dieser Herr ist verschiedene Jahre mit einem Geschwüre in dem Halse der Harnblase beunruhiget gewesen, dieses frasz endlich die Harnröhre durch, und liess nach dessen Zuheilung eine so grosse Narbe zurück, wodurch die

1) Henri François Le Dran, né 13 Oct. 1685.

Harnröhre fast gänzlich an dem Orte des Geschwüres zusammengeschnüret wurde, und er gezwungen ward, mit einem bleiernen Specillo oder Sucher dieselbe zu erweitern. Den 6ten Merz 1749 aber zerbrach dasselbe, und der dritte Theil der Suchers, der ungefehr drei und einen halben Finger lang, wie auch fast sechs Quentlein oder Drachma schwer war, verblieb in der Blase zurück, den Rest aber bekam er wieder heraus.

Den achten Tag darnach reisete der Herr von Poinsable nach Frankreich, um sich dieserhalb Raths zu erholen. Er consultirte deshalb schriftlich viele gelehrte Männer in England, und wie er in Paris angelanget war, zog er daselbst auch verschiedene zu Rathe.

Die Unruhe, die er sich wegen des Stückes vom Blei machte, wahr ihm weit beschwerlicher. als die Unbequemlichkeiten, die ihm dasselbe verursachte; dahero die meisten ihn curirten, dasselbe so lange in der Blase zurück zu lassen, bis es ihm mehrere Unbequemlichkeiten verursachte, da es alsdann durch die Operation ausgeschnitten werden könnte. Dieser Meinung trat der Herr Le Dran anfänglich selbst bei; wie er aber nachhero die Sache reiflicher bei sich erwegte, so glaubte er endlich, den Patienten ohne Operation zu heilen, ia in dieser Meinung wurde er gar sehr gestärket, weil es nur erst drei Monate in der Blase gewesen, und also noch mit keinem Stein umzogen sein konnte. Er stellte deswegen mit seinem Schwiegersohn, dem Herrn Laloverte, verschiedene Versuche vergebens an, endlich gelung es ihnen, dass sie durch eine gewisse Menge zubereitetes lebendiges Quecksilber das Blei so dünne und fliessend machen konnten, wie das lebendige Quecksilber zu sein pflegt: da sie nun dieses verschiedene mal versuchet, so glaubte er auch im Stande zu sein dieses bei dem Herrn von Poinsable auszuueben.

Er zog deswegen noch die Herren Veraye, Castra und Lalovett zu Rathe, und beschlosz mit selbigen bei den Thieren zuerst Versuche anzustellen. Er stach dahero zween Eseln erst ein Stück durch die Harnröhre in die Blase, sprützete hierauf sein Quecksilber hinein, und in zween Tage war dasselbe aufgelöset.

Wie sie die Esel öffneten, so trafen sie ihre Blasen gesund und frisch an, ohne im geringsten angegriffen zu sein.

Hierauf beschlossen sie zu versuchen, of dieses ebenso glücklich bei einem Menschen auszuueben sei und das Queksilber dabei ebenso gut und ohne Schade der Blase ein und auszubringen wäre.

Sie beredeten dähero jemand, vor Geld bei sich den Versuch anstellen zu lassen.

Der Herr von Poinsable nahm diesen Menschen in seinem Hause auf, und man brachte ihm dasselbst, durch eine silberne Röhre, die am Ende offen war, ein Stückgen Blei in die Blase, welches drei und einen halben Finger lang war, und ein Quentgen wog, denn der Raum der Röhre, wodurch es gestochen wurde, fasste nicht mehr in sich.

Nachdem dieses geschehen war, hat er vier Unzen Quecksilber hinein gelassen, welches zwei Stunden darauf mit dem Urin wieder ausgeflossen waren. Den folgenden Tag hat er wieder eben so viel Quecksilber in die Blase

gegossen, welches der Kerl nach acht Stunden gleichfalls wieder ausgelassen. Das Blei war hiedurch zum Theil, aber nicht gänzlich aufgelöset worden, und das unaufgelöste Stück kam in Gestalt einer Nadel zugleich mit dem letzten Quecksilber heraus, wog aber nur funfzehn Gran, mithin hatte es über zwei Theile von seinem Gewichte verlòren, das übrige war durch die sogenannte Amalgamation von dem Quecksilber aufgelöset und eingezogen worden.

Da man nun mehrere Versuche anstellete, so bemerkte man zuletzt, das es ganz aufgelöset mit dem Quecksilber wieder hervor kam, ohne dass dem Menschen, wobei man diese Versuche gemacht, nach hero das geringste Uebel empfunden oder bekommen. Hierauf hat sich endlich der Herr von Poinsable dieser Heilart auch unterworfen, und ist hiedurch zu seinem grössten Vergnügen endlich von seinem Stück Blei gänzlich befreiet worden.

Wenn der Herr Le Dran nichts anders in der Wundarznei gemacht hätte, so verdienet er deswegen allein schon von iedem geehret zu werden, da es ein Mittel zu sein scheinet, wodurch man auch aus anderen Höhlungen das Blei sicher und ohne Schaden heraus bringen kann.

Curieuse *Haus-apothec* etc. etc. francf. an Mayn 1700. 8⁰.	Habet superstitiosa 44 et seq. 85, 87, 89, 95, etc. 103, 243, 272, praeterea nil nisi nugas habet. Damnatur.

B. R. B. Im 90.

Curieuse, Neue, seltene, leichte, wohlfeile; gewisse, bewehrte, nützliche, nöthige, ergötzliche und Verwunderungswürdige *Hauss-Apothec*. Wie man durch seine eigne bey sich habende Mittel, als dem Blut, dem Urin, Hinter- und Ohren-Dreck, Speichel und andren natürlichen geringen Mitteln, seine Gesundheit erhalten, fast alle sonst vor incurabel gehaltene Kranckheiten, Podagra, Chiragra, Pestilentz, Zahn-Wehe, Fieber und dergleichen mehr heilen, und sein Leben, vermittelst Gottes Gnade, nicht verkürtzen, sondern erwünschtem Wohlstand conserviren möge und könne.

Alles zur Ehre und Lob Gottes, und einem jeden Menschen, vom Höchsten bisz zum Niedrigsten, zu mercklichen Nutzen und Dienst, auff vielfälliges Begehren in Druck gegeben.

Von einem Liebhaber der Medicin.

Franckfurth am Mayn, In Verlegung Friedrich Knochens, Druckts Peter Begereisz 1699.

Voilà une pharmacie nauséabonde qui rivalise avec celle de Paulini en louanges enthousiastes pour toutes sortes de choses dégoûtantes. Comme échantillon nous reproduisons un morceau rimé, tiré du deuxième chapitre, qui est intitulé „von den Wunder-Curen in H. Göttliche Schrift":

„Der Mensch, das Ebenbild, ist Gott selbst angenehm,
„Hat vier und zwantzig Stück zur Artzeney bequem,
„Bein, Marck, die Hirnschal samt derselben Mooss ist gut,
„Das Fleisch und Fett, die Haut, Haar, Harn, Hirn, Hertz und Blut,
„Die Gall, die Milch, der Koth, der Schweiss und auch der Stein,
„Das gelbe Schmaltz, so in den Ohren pflegt zu seyen,
„Die Nägel, Speichel, auch die Nachgeburt ist gut,
„Der Helm, der Saamen, und menstruosisches Blut.

P. 44. Kan man doch einem Menschen, der mehr als ein Stein-Wurff oder Büchsen-Schuss entfernet, Blattern am Hintergesässe machen, wann man in sein warmes Excrement ein glüendes Eisen stecket oder warme Aschen darauff streuet, welches auch Pfeffer thun solle. Dieses hat der hiesige Dom-Schul Collega Nicolaus Bähr, in seiner Aschen Apothec beobachtet, da er also setzet:

De nocte si nequissimus
Et nebulo vilissimus
Cacavit ante fores
Favilla stercus utito
Dediscet ille mores.

P. 85. Vor die verlorne Mannheit.
Ein Impotens lasse sein Urin einem frischen unbedungenen gekaufften Hecht in Mund, und werffe ihn wieder in ein fliessendes Wasser, und gehe du dem Wasser hinauff, so wirstu nebst deiner Frau wieder erfreuet.

P. 87. Zu erkennen, an welchem unter Ehleuten der Mangel der Unfruchtbarkeit seye.
. . . . oder.
Besprenge jedes Harn auff zwey Lattig-blätter, welches am schnellsten trucknet, an demselbigen ist der Mangel.

P. 95, Menschen-koth vor die Geelsucht.
Wann ein Geelsüchtiger seinen Koth essen kan, wird er innerhalb dreyen Tagen darvon befreyet.

P. 103. Der Nägel Nutzen in der Wassersucht.
Dahero haben die Nägel ihren Nutzen; sie purgieren, wann man sie, bevorab einem Wassersüchtigen, auff den Nabel bindet, müssen aber über eine Stunde lang nicht darauff lassen, sonsten ist die Wirckung zustarck.

P. 243. Wer den Kalten Pissen hat, macht einen Knoden ins Hembd.

P. 272. Darvon (l'action d'une pierre d'aimant) schreibet Marbodeus.
Conciliare potest uxoribus ipsa maritos, etc. zu teutsch also:

Es kan die Männer auch zu ihren Weibern fügen,
Und macht, dass Weiber treu bey ihre Männern liegen,
Dann welcher Mann sein Weib nicht meynet treu zu seyn,

Der leg' ihr unters Haupt im Schlaffen diesen Stein.
So wird sie wann sie keusch, auch schlaffend um ihn fallen,
Die aber heimlich buhlt, musz ausz dem Bette prallen,
Als stiesse man sie rauss, dieweil ein Stanck entsteht.
Der ihre Tück entdeckt, und auss dem Steine geht.

Kurtzgefasser unterricht von etc. *Hornvieh seuche* etc. von D. I. S. A. landsch. Phys. etc. nebst etc. der kornwurmer etc. Basel 1763. 8⁰.

Legi totum. nil mali habet.

Hylaire par un Metaphysicien Amsterdam 1767. 8⁰.

Est parodia Belisarii sed non mala et tota virutem spirat pagina 103 ...... et ...... docet ...... carnes porcinas quia sanitati nocent et 216 monachorum nimiam multitudinem carpit.

Freyhern: von *Hupsch* etc. die schädlichen ackermause etc. zu vertilgen Cölln am rhein 1767. 8⁰.

Ridiculus auctor cicutam tanquam venenatissimam plantam describit quae certe noceret his muribus.

Auteur: Hüpsch, Johann, Wilhelm, Carl, Freiherr v.
Kayser.

Hylaire par un metaphysicien avec la censure de la sorbonne etc. Leipzig 1768. 8⁰. adest et versio germanica ejusdem anni.

Est elegans parodia scripti Belisarii domini Marmontel ubi legitur in praefatione quod (?) parlementum prohibuerit omnem deliberationem ut rariorem .... caput XV Belisarii theologi se ridiculos reddiderunt. hinc propositiones XXXVI regerunt ad XV et mitiore modo. hinc rem tractaverunt.

Dolendum est qu(od ?) Voltaire epistolas addiderint et alia 232, 244, 259, 262, 264, 266, 270.

Damnatur.

Auteur: M a r c h a n d, Jean, Henri.
Quérard.

Reflexions sur les *Hermaphroaites*, relativement a Annegrand jean etc. a Avignon et se vend a Lyon 1765. 8⁰.

Auteur: Champea.

Quérard.

Est erudita de hermaphroditis historia quae demonstrat non dari viros tales qui nempe utriusque sexus munere fungi possint.

D. Leon Elias *Hirschel* briefe über verscheidene gegenstände etc. der Artzneywissenschaft. Berlin 1768. erster theil. 2 theil 1769.

Kayser.

Legi; videtur se ipsum iactare ceterum nihil mali habet nec multum utilis.

D. Joh. Christoph *Henckel* etc. einige neuendeckte chemisch physikalische Wahrheiten etc. Leipzig 1769 [1]). 8⁰.

1) 1760.

Kayser.

Nugatur de vitriolo.

Transire potest.

D. Leon Elias *Hirschel* gedanken von der Starrsucht oder Catalepsis etc. Berlin 1769. 8⁰.

B. C. V. *70. J. 52.

Potest facile tolare (tolerari).

Henrici *Hoogeveen* Ludicra, accedit Theod. Hoogeveen historia morbi domestici. Delphis 1770. 8⁰.

Legi totum.

Satis bonus poeta; nil mali habet.

C. C. L. Hirschfeld. Prof. und secr. des academischen Curatel colleg. zu Kiel. Lubeck 1770. 8⁰. vom guten gesmach der philosophie.

Legi totum.

Utilis liber, nil mali habet.

Histoire generale des dogmes, et des opinions philosophiques etc. tirée du dictonnaire encyclopedique etc. tom. 1, 2, 3, a Londres 1769. 8⁰.

Quandt legit.

t. 1, 104, 105, 108, 109, 221, 222, 227 comparee avec 219, 331, 336, 341.

t. 2, 136, 137, 148, 166.

t. 3, 83, 87, 96, 178, 181, 214, 215, 264, 307, 308, 346. totum (?) articulum (?) 393 et 400; multa periculosa habentur; hinc damnatur.

Auteur: D i d e r o t, D. Oeuvres complètes, Encycl. Vol. 1—3. B. R. B. N k. 904.

J. H. Lambert cosmologische briefen ueber die Einrichtung des Weltbauens. Augspurg 1761. 8⁰. B. C. V. 65. W. 19. B. R. B. Ol. 15217.	De lumine, cometis, stellis fixis etc. agit. Nil mali inveni.
Lettres interessantes sur les medecins de profession, utile aux ecclesiastiques, qui veulent s'appliquer à la medicine etc. 2 tomes avignon 1759. 8⁰. Auteur: Rome d'Ardène, P. J. P. Quérard.	1 Nititur praeferre antiquitatem, nobilitatem artis et quod ab omne tempore licitum fuit sacerdotibus artem exercere. 2 Errat in multis circum studium medicum; tamen in hoc laudandum quod omne gratis faciendum vult.
Lettres physiques, contenant etc. a Paris 1763. 8⁰.	Aestimatione publica munita sunt. Nil mali habet.
Die traurige *Lohn* unzuchtiger Liebe junger Leute etc. etc. aus dem frantzösischer. Venedig 1765. 8⁰.	Impudica. Pag. 96 etc. 102, 113; in a bonus videbatur. Damnatur.
Lettres de mons. D * * * a son ami etc. sur les nouveaux amusements des Eaux de Spa. Amsterdam, 1763. 8⁰.	Carpunt medicum Limbourg frigidae hae literae sed nil mali habent et nil utilis.
Louvet, maladie du bétail etc. par mr. J. F. Reinier etc. a Lausanne 1762. 8⁰.	Nil mali habet; utilis potius liber.
Mr. *Lacour* de grave dissertation contre le prejugè sur la guerison de la goute. Amsterd. 1763. 8⁰.	Promittit arcanum se possidere quod podagram curat, tolerari potest.

Petites *Lettres* sur de grands philosophes. 8⁰. avec l'examen du fils naturel.

Auteur: Palissot, Charles. Quérard.

Gontier legit.

Nil mali habet; est critica filii naturalis Diderot.

Der *Landarzts* eine medicinische Wochenschrift francf. und Leipz. in 8⁰. 1769.

Ed. Peter Ernst Wilde.

Percurri et videtur mihi bonus et tuto admitti posse.

Institutions *Leibnitiennes* ou precis de la monadologie fungar vice cotis 1) a Lyon 1768. 8⁰.

1) Horatius, A. P. 304.

De philosophia leibnitiana agit. obscurus liber aestimatione publica munitus, hinc admissus.

Avec approbation (signé Dupuy) et Privilége du Roi.

Auteur: Sigorgne, Pierre
B. C. V. 71. Zz. 10.

Lettres a une Princesse d'Allemagne sur divers sujets de physique et de philosophie a saint Petersbourg 1768. 2 tomes in 8⁰.

Tomum 1 percurri et pro scientia physica utilis liber satis est, sed tomum 2dum continet (?) multa quae a theologis videri debent, hinc ad illos remisi.

Auteur: Euler, Leonard.
B. C. V. l'Ed. Paris 1802. 8⁰. 2 Vol. (sign. B. E. 2 W. 82) et la trad. allemand. Leipzig 1773—1780. 2 Thl. in 1 Bd. (sign. 46. 378. B.)

Le second volume contient en particulier les lettres suivantes:

Von der Natur der Geister. Von der gegenseitigen Verbinduug der Seele und des Körpers. Betrachtungen über den Zustand der Seelen nach dem Tode. Umständleriche Betrachtungen über den Ursprung und die Zulassuug des Bösen und der Sünde in der Welt, etc.

Johann Christoph *Mayers* vernunftige gedanken von den geregtsamen des frauenzimmers philosophische wissenschaften zu erlernen etc. regensburg 1758. 8⁰.

Kayser.

Quandt legit.

Nil contra mores vel religionem habet garrulum caeterumque et taediosum.

Kurtze beschreibung der *Mandragorae* oder alraun wurtzel, des fahrenkrauts etc. vom keinen membro des collegii curiosorum in Deutschland. Cosmopoli 1703. 8⁰.

Primo improbat has nugas; postea pagina 42 plures superstitiosas herbas laudat uti et 48. Damnatur.

(Weller: „Fingirte Druckorte" ne connait pas cet ouvrage).
B. R. B. B. Diez. 7581 (Prag 1702).

M. Jean *Maria* maitre en chirurgie de la ville de Lyon dissertation sur les vapeurs, pertes blanches etç. a Lyon 1759. 8⁰.

Scioli chirurgi et garruli stultum opus; nil boni habet nec quid mali.

Paul Wilhelm *Meerheim* eines obersächsischen chymici reisebeschreibung etc. Erlangen und Leipzich 1753 in 8⁰.

Iter mendaciis plenum et nuga alchymistica.

Mr. de la *Métrie* etc. les charlatans demasquès, ou pluton vengeur de la société de Medicine, comedie Ironique en trois actes in Prose. A paris et geneve 1762. 8⁰.

Impudica, pagina 12 contra aeternitatem 21, 69, 116, 130. Damnatur

Auteur: Offray de la Metrie, Julian.
B. C. V. 74. Y. 157.

C'est une Nouveauté bizare, qui mérite d'amuser le Public, qu'un Docteur-régent de la Faculté de Paris ait tâché, depuis le premier instant qu'il a été introduit dans ce Corps, de dénigrer ses Confreres, et de démasquer dans divers ouvrages leur Charlatanerie.

Clef raisonnée des Personnes representées dans cette Comédie.

Boudinau Doyen (*Mr. Bourdelin*) Somnambule (*Molin*), Gresillon (*Helvetius*), Jaunisse (*Marcot*), Savantasse (*Astruc*), Maqui (*Boyer*), Muscadin (*Sidobre*), Bavaroise (*Procope*), Sot-en-Cour (*Bouillac*), Vardaux (*Pouce*), La Tulipe (*Falconet*), Don Quichotte, avec une épée sous sa Robbe (*Dionis*), Chat-Huant, criminel de lèze faculté (*La Metrie*), Pluton Juge *autre Maqui*, Valère, *Ami de Chat-huant*, Crispin, *Valet de Chat-huant*, St. Jean, *Portier de la Faculté.*

La Scène est aux Ecoles de Médecine de Paris, Rue des Bucheries.

M. J. Mackenzie etc. histoire de la Santé etc. 2 tomes. Liege 1762 in 8⁰. traduit de l'Anglois.
B. C. V. *70. J. 57.

Utiliter potest legi.

D. Caroli *Musitani* Prof. Med. chyrurgische und Physicalische Waagschaale der Venus seuche etc. etc. Hamburg 1708. 8⁰.

Potest admitti; hinc inde quaedam habet sed quae non sufficient ut damnetur.

Opera Omnia. Bibl. de l'Univ. d'Utrecht. Medici fol. No. 142.

Melancho ob es besser sey heyrathen, oder Ledig bleiben. etc. hall 1722. 8⁰.

Impudica 168 non tamen penitus absurda; adeo, cum in reliquis non multum mali sit, transire potest.

Melanges de physique et de *Morale* contenant l'extrait de l'homme physique et moral etc. nouvelle Edition etc. Paris 1763. 8⁰.

Auteur: L a C a z e. Louis de,
B. C. V. *48. K. 44.

Habet aestimationem publicam. Totum tamen legi sed nil mali inveni sed et nihil utilis: nugatur de carne diaphragmatis unde omnem physiologiam explicare vult.

Friedrich casimirs *Medicus* etc. geschichte periodischer Kranckheiten erstes un zwytes buch. Carlsruhe 1764. 8⁰. samlung von beobachtungen etc. zweyten band. Zurich 1766. 8⁰.

B. C. V. 70. Cc. 42.
B. R. B. If. 3475.

Percurri nec quid mali inveni. Est collectio non semper cum iudicio facta sed nil mali habet.

Melanges d'histoire naturelle par M. A. D. avocat au parlement et au cours de Lyon.

A Lyon 1763. 8⁰. tom. 1—2.
Auteur: A l l é o n D u l a c, J. L.

Aestimationem publicam habet et percurrendo nil mali inveni.

B. C. V. (Compl. en 6 Vol. 1763—1765) *44. I. 96.
B. R. B. Lf. 16342.

Der in schweren und verwirten Kranckheiten etc. *Medicus*, oder grundlicher unterricht wie etc. consilia *Medica* etc. zweyter theil (i non vidi).

Erfurt 1765. 8⁰.

Percurri; nil mali habet.

Ferdinand *Martini* spuhre zum begriffe von den erschutterung des hirns. Koppenh. und Leipz. 1764. 8⁰.
Kayser.

Obscurus auctor, nil utilis habere videtur.

Nouveaux *Melanges* philosophiques, historiques, critiques etc. etc. 1765. 8⁰. 2 tomes. tertius tomus est similis vide pag. 32, 37, 40, 41.

Pessimus liber habet omnia mala quae habentur in philosophie de l'histoire et multo peiora.
Tom. 1, 21, 22, 26, 29, 30, 35, 40, 41, 44, 45, 46 in notis 50, 77.
Tom. 2, 46, 47, 52, 53, 77.
Damnatur.

Voltaire?
B. R. B. Ag. 3076.
T. II. Contient l'Histoire abregée de la mort de Jean Calas.

Memoires sur les abus dans les mariages etc. par l'auteur de la physique de l'histoire.
Amsterd. et se vend a Paris 1766. 8⁰.
Auteur: Pichon, Thomas, Jean.
Quérard.

Utilis libellus.

D. Io. car. vilelmi *Moehsen* etc. etc. de medicis equestri dignitate ornatis specim: 1. Norimb. 1767. 4⁰.
B. R. B. Libri impr. c. not ms. 29. 4.

Nil mali habet.

A comparative view of the State and faculties of *Man* wit those of te animal world. Third edit.
London 1766. 8⁰.

Quandt legit.
Auctor optime ratiocinatur.
Nil mali invenit.

Nouveaux *Melanges* philosophiques, historiques, critiques, etc. etc. quatrieme partie (priores non vidi) 1767. 8⁰.

A Voltaire scriptum opus solito more reddit historiam sacram 78. pag. 235 de tolerantia quaedam habet minus bona item et mala habet. 242, 245, 253, 258.
272 aeternitatem mundi defendit
Damnatur.

Voltaire?
B. R. B. Ag. 3076.

Paul Joh. Wilh. *Münnich* etwas fur fremdlinge der Kunst in medicinischen briefen Quedlinburg 1767. 8⁰.
Kayser.

Nil mali inveni.

M. Theophile Salomon de *Meza* medic. Portugais etc. de l'education des enfants tant physique, que morale a Coppenhague et Leipzig 1769 in 8⁰.
Quérard.

Bonus et utilus liber tam in parte physica quam morali.

Lettre au Docteur *Maty* etc. sur les geants Patagons a Bruxelles 1767. 8⁰.

Quandt legit.
Nil mali invenit.

Melanges interessans et curieux ou abregè d'histoire naturelle morale, civile, politique de l'asie, l'afrique, l'amerique et les terres polaires 1) Paris 1766. in 8⁰. en dix volum :

Habet aestimationem publicam
Percurri; utilis mihi videtur.

1) Par M. R. D. S.

Avec approbation et privilége du roi (sign. Guettard.)
Auteur: Rousselot de Surgy, Jacques, Philibert.
Quérard.
B. R. B. Uz. 21, 132.

J. C. W. Moehsen verzeichnis einer Samlung von Bildnissen gröstentheils beruhmter aerzte etc. etc. berlin 1771. in 4⁰.
B. C. V. 68. W. 9.
B. R. B. N. V. 4801.

Percurri. Est curiosus et utilis liber quem pro bibliotheca emi.

Ouvrage fort intéressant pour ceux qui s'occupent des rapports entre l'art et la médecine.

Donald *Monro*, a treatise in mineral waters etc. London 1770. 2 vol. in 8⁰.

Utilis liber facile admittitur nam agit de plerisque As. (Aquis.) mineralibus cognitis.

Observations sur la nature et les procedès de quelques liqueurs etc. par mr. Onfroy etc. paris 1765. in 8⁰.	Nil mali habet.
Physikalische belustigungen 27—28 stuk berlin 1756. in 8⁰. (reliquis non vidi) 29. (Berlin 1750—1757.)	Legi. nil mali habet.

Edit.: Christlob. Mylius und Abr. Gotthelf Kästner.
Kayser.
B. R. B. Lc. 6582.

La 29e pièce est la traduction allemande de la thèse inaugurale défendue à Leyde en 1739 par Nathanael Lieberkühn: „Von der Valvel. des Grimdarms und dem Nutzen des wurmförmigen Fortsatzes".

§ 48.

In dem wurmförmigen Forsatze befinden sich sehr viele zusammengesetzte, aus Bläschen bestehenden Glandeln, (§ 46) ja man findet dieselben meist fast ganz damit angefüllet. Diese Glandeln werden also eine Feuchtigkeit und zwar eine beträchtliche Menge absondern (§ 47) welche sich mit den Unreinigkeiten, die im Grunde des Blinddarms hängen bleiben, vermischen wird, und sie dünner macher; was sie aber dünne gemacht hat, wird sie mit sich wegführen, weil sie immer vermehret wird, bis dasz eine genugsame Quantität von Unreinigkeiten bis zu den Valveln des Grimmdarms gekommen ist welche diese weiter fortreiben. Also werden die Unreinigkeiten nicht im Grunde des Blinddarms bleiben können, noch ihnen schaden thun.

Physicalische und oeconomische *Patriot* oder etc. 1) 1 theil, 1 quartal. Hamburg 1756. 4⁰. 3 quartal bonus, 4 quarti bonus, 2 theils, 1 quartal 1757. 2 quartal, 3 quartal, 4 quart. 3 theils, 1 quartal, 2 quartaal, 3 quartaal, 4 quartaal.	Respondet titulo, hinc admittitur.

1) Bemerkungen und Nachrichten aus der Naturhistorie, der allgemeinen Haushaltungskunst und der Handlungswissenschaft.

Ed.: Johann, August Unzer.
Kayser.

La première livraison contient une dissertation que l'on peut appeler *up to date*, car elle traite des tremblements de terre, en particulier de celui de Lisbonne en 1755.

Der lustige *Philosophus* welcher mancherley laccherliche und etc. etc. 2) von F.: I. R. I. U. P. Rinteln 1715. 8⁰.

Damnatur.
Pagina 158 unguentum armorum describet 168 purgatorium ridet 182 congregationem ... narrat 202 ... 284, 289, 334, 345, 370, 378, 379, 501, 582.

2) Ergetzende Fragen u. Antworten, Gespräche und Distinctiones, so wol in die Philosophie, als Jurisprudentz und Medecin lauffend, vorbringet. Allen ernsthafften catonischen Gemüthern zu einer Aufmunterung zur Fröligkeit dargestellt und mit einem Register versehen.

Auteur: Rottmann, Friedrich, Julius.
B. R. B. Yv. 921.
Kayser.

Cet ouvrage raconte les aventures de Pantophilus, jeune homme d'esprit quasi-philosophique. Préface:

. . . . . Gleichwie aber Derjenige, so sich dieser edlen Weissheit (la Philosophie) bescheidentlich ergiebt, und mit ihr vernünfftig umgehet, billig zu loben; also ist im Gegentheil Derselbe nicht genugsam zu tadeln, welcher diese sonderbare *Wissenschaft* misbrauchet, sie zu unnützen Dingen anwendet, und vermöge derselben in solchen Sachen grübelt, darinnen nichts zu grübeln ist. Dergleichen Leute aber thun gewiss vergebliche Arbeit, indem mit ihren unnützen Schul-Gezäncke und nichtigen Grillen Niemand gedienet noch geholffen wird, sondern gerathen öffters durch ihre gar zu spitzige *Distinctionen* und *Subdistictionen*, dahin, dass man solche *Philosophie* billig *phy, lose Vieh!* nennet.

. . . . is finden sich auch noch heute zu Tage ebenfals einige, welche dergleichen *Sophisten* nicht wol dulden und vertragen können, und sie vielmehr von ihren nichtigen Grillen abzumahnen suchen. Ein solches unterstehet sich nun auch gegenwärtiger Lustiger *Philosophus* welcher allen jungen Studirenden vorzustellen und bey zubringen brachtet das unnütze Wesen und die nichtswehrten Subtilitäten fahren zu lassen. . . . . . .

La conversation, à l'occasion d'un duel, se porte sur une *Schwerdt-Salbe*, onguent de sabre.

P. 158. „Man macht nemlich eine Salbe von nachgesetzten Ingredientien: Schmeer von einem wilden Eber, Schmeer von einem gemeinen Eber, Bären-Schmaltz von einem Männlein, jedes ein halb Pfund, reingemachter gedörreter und pulverisirter Regenwürmer drey halbe Eyer-Schaalen voll, so viel als

vier welsche Nüsse gross Mooss vom Todten-Kopff, 4 Loth Blutstein, 6 Loth roth klein geschabet Sandel-holtz, 6 Loth *Radicis consolidae majoris.* Dieses alles wird mit etwas Wein vermisschet, und eine Salbe daraus gemacht. Wann nun einer verwundet worden, und man das Gewehr haben kan, womit die Wunde verursachet, auch gewiss ist, an welchem Orte, und wie weit solche Waffen ins Fleisch gegangen, so schmieret man diese Salbe an den Ort auf das Eisen, und zwar also, dass, wo es ein Hieb, man herunterwerts von dem Rücken nach der Schneide zu, wo es aber ein Stooss, man vor oben herab nach der Spitze zu, Schmiere und Salbe, sonst wird es oben heilen, und unten offen bleiben. . . . . Wann man nun die Waffen geschmieret, muss man solche mit einem reinen leinen Tüchlein verbinden, und an einen saubern Ort legen, da es weder zu warm noch zu kalt ist, da weder Wind noch Staub dazu kommen kan, sonst fühlets der Patient gleich in der Wunde, dahero der Artzt dem Krancken so offt Schmertzen machen kan, als er nur will; . . . .

Un Monsieur *Vielwind* parle des choses extraordinaires qu'il a vues dans ses voyages; ainsi il mentionne: 3 Ein Stück von den Feigen-Blatt, womit sich die Eva bedecket.

P. 168. 28. Etwas von dem Gelde, so Judas Maccabäus zur Seel-Messe nach Jerusalem geschicket, aber vom Feinde aufgefangen, welches unschätzbar gehalten wird, weilen man denen Ketzern das Fegefeuer damit beweisen kan.

Il est parlé dans le chapitre XIX de la beauté de quelques femmes mentionnées dans la bible.

P. 202. Uberdem so lieset man auch nicht, dass die Rebecca wegen ihrer Schönheit so viel Anfechtungen gehabt, wie die Sara, dann nach dieser haben auch Könige getrachtet. Bleibet also meines Erachtens die Sara die Schönste unter den Weibern, so zu der Zeit gelebet haben. Heute zu Tage aber ist es eine gar schwere Frage wegen der Schönsten Weibes-Person, indem nunmehro die Welt mit Schönen und wolgestalten Bildern angefüllet ist, dasz man nicht mehr weisz, welcher man das Lob der Schönheit beylegen soll. Ja es gehet voritzo denen Mannes-Leuten wie jenem Münch, so zwischen dem Herrn Christo und der Jungfrau Marien gestanden uud überlaut ausgeruffen: Sto in medio, qvo me vertam, nescio.

Cap. XLVIII.

„Dann erstlich ist ja ausgemacht, dass Gott, nachdem er in sechs Tagen Himmel und Erden und alles was darinnen ist, gemacht und in Ordnung gesetzet, von der fernern Erschaffung ruhe, einfolglich heute zu Tage keine Seelen mehr schaffe und hervorbringe. Zum andern würde folgen, dass wenn Gott die Seelen der Kinder erschaffte, er denen Hurern und Ehebrechern behülflich und günstig wäre, indem Er solchen unrechtmässigen Kindern eine Seele mittheilete, welches doch nicht zu behaupten stehet.

Dissertationes de laudibus effectibus *Podagrae*, quas sub auspiciis magni et per orbem notissimi etc. claudii experti etc. chronicon notat 1715. in 4⁰.
Kayser.

Facetus liber est podagricos ridens et tabulis cupreis enigmaticis ludis (?), nil mali habet.

Cornel. *Pleierus* medicus criticus-astrologiis etc. noribergae 1627. in 12⁰.

Nugis astrologicis medicinam miscet nugator.
Damnatur.

La *Physionomie* humaine de Jean baptiste *Porta* neapolitain. etc. 1660.

Leviter percurri; nil mali videtur habere.

B. C. V. l'Edition: Hannoverae. 1593. 8⁰. *44. I. 90.
Bibl. Lugd. Bat., 619. G. 21.

De Humana physiognomonia Joannis Baptistae Portae Neapolitani. Libri IIII; Qui ab extimis, quae in hominum corporibus conspiciuntur signis, ita eorum naturas, mores et consilia (egregiis ad vivum expressis *Iconibus*) demonstrant, ut intimos animi recessus penetrare videantur.
Omnibus omnium ordinum Studiosis lectu utiles, maximeque iucundi.
Nunc ab innumeris mendis, quibus passim Neapolitana scatebat editio, emendati, primumq; in Germania in lucem edite.
Cum duplici Rerum et Verborum Indice longe locupletissimo
MDXCIII
Hanoviae
Apud Guilielmum Antonium, impensis Petri Fischeri Fr.

Giambatista della P. était un noble et riche Napolitain qui entreprit de longs voyages, afin de compléter ses connaissances en histoire naturelle. Dans la première édition de sa „Magia naturalis sive de miraculis rerum naturalium" (ouvrage qui a été traduit même en arabe) il décrit une espèce de chambre obscure sans lentille. Déjà Leonardo da Vinci mentionne une chambre obscure de ce genre; elle aurait été inventée par le bénédictin Dom Panunce. Porta mentionne une lentille dans son édition de 1539.

Porta a écrit des drames en outre de ses ouvrages relatifs aux sciences naturelles.

Les frères Didot écrivent:

„Tout en profitant des observations d'Aristote, de Polémon et d'Adamantius, Porta a déployé tant de sagacité dans ses propres recherches, qu'il peut passer pour le veritable fondateur de la physiognomie; mais il s'est borné à parler des differences de chaque partie du corps et à indiquer les signes qui décèlent le caractère des individus; le côté original de la système est la comparaison des physionomies humaines à celles des animaux.

(Nouv. biogr. générale, publ. p. Firmin Didot frères T. 39. p. 841).

Curieux traité de la *Phisionomie* a paris 1696. 8⁰. B. R. B. Na 4376.	Quandt legit et nil mali invenit.
Der nach medicinischen lehrsätzen etc. *Pferde-Arzt* etc. dritte auflage. Leipzig. 1757. 8⁰. Kayser.	Legi nec quid mali inveni, potius bonus est.
Pomme 1) Essai sur les affections vaporeuses des deux sexes etc. 2): a paris. 1760. 8⁰.	Balnea tepida frigida copiam aquae commendat in hystericis et hypochondriacis; ceterum nil mali habet.

1) Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Médecin Consultant du Roi.

2) Où l'on a tâché de joindre à une théorie solide une pratique sûre, fondé sur des observations.

Troisième Edition, revue, corrigée et augmentée.
A Lyon, Chez Benoit Duplain, MDCCLXVII.
Avec Approbation et Privilege du Roi.
Bibl. Lugd. Bat. 626. C. 18.

Pierre Pomme, né à Arles en 1735, est l'inventeur d'une nouvelle méthode pour traiter les „Vapeurs". Le commencement de son premier chapitre nous dit ce qu'il entend par vapeurs. On y lit:

„J'appelle affection vaporeuse, cette affection générale ou particuliere du genre nerveux, qui en produit l'irritabilité et le racornissement. Elle est apellés hystérique chez les femmes, parce que les Anciens regardoient les différens dérangemens de l'uterus comme l'unique cause de ces maladies. On l'appelle hypocondriaque chez les hommes, ou mélancholique, parce que les mêmes Auteurs en ont assigné la cause dans les hypocondres, et dans les visceres du bas-ventre.

L'énumération des symptomes des affections vaporeuses est aussi vague qu'elle est étendue: le protée dans ses métamorphoses, suivant l'expression de Sydenham, et le caméléon sous ses différentes couleurs, n'expriment que foiblement leur variété et leur bizarrerie.

. . . . . Pour me rendre plus clair et plus intelligible, je reprends la matière, et je dis que la cause prochaine et immédiate des affections vaporeuses doit être attribuée au racornissement du genre nerveux. Si le terme choque par sa nouveauté, et que l'on exige de moi une explication qui le caractérise plus parfaitement, je dirai que la sécheresse des membranes et des nerfs forme elle-même ce racornissement, qui seul produit tous les différens symptomes de la maladie que j'attaque, Pour exprimer ma pensée avec plus d'énergie, je me servirai d'une comparaison palpable: qu'on imagine un parchemin trempé, mou, et flexible: (tels doivent être les nerfs dans leur état naturel). Les Physiologistes savent que les tuyaux excrétoires des différentes glandes, dispersées çà et là, séparent du sang le suc qui arrose le tissu des nerfs, pour entretenir leur souplesse naturelle, et cette flexibilité qui les rend propres à exécuter librement leurs functions: par un défaut de ce suc, le parchemin se roidit; et par une sécheresse totale, il se racornit. Tel est l'état des nerfs dans le cas dont il s'agit. Vouloir les rétablir dans leur première situation, c'est leur rendre l'humide dont ils sont dépourvus. C'est de cette façon que je prétends triompher de la cause que j'assigne: la plus invéterée pourroit-elle y résister? (Préface p. 20).

Cure des Affections vaporeuses.

Ayant trouvé la véritable cause des affections vaporeuses, on la détruira surement en s'écartant avec soin de la route ordinaire. Loin de tendre le système nerveux par des remedes forts et violens, nous ferons nos efforts pour le relâcher en employant les contraires. C'est de cette façon que nous rétablirons le ressort des solides, que leur ton deviendra régulier, et que les fluides qui les animent, dépouillés de leur vice, entretiendront l'harmonie qui doit toujour régner entr'eux, Les délayans et les humectans me parroissent les plus propres et même les seuls nécessaires à remplir mon objet; je veux dire, les bains domestiques simples, composés, tiedes, froids; le pédiluve, les lavemens rafrâichissans, ceux d'eau commune froide, et même à la glace, suivant les cas et la saison; . . . . . (p. 48-49).

Le vers suivants ont été dédiés à Pomme:

A votre bienfaiteur souriez, vaporeux:
Ses écrits, ses conseils, sont pour vous des oracles;
Moribonds espérez, pâlissez envieux,
Ses cures, ses succès sont autant de miracles,

(P. Delaunay, Le monde médical Parisien au dix-huitième siècle. Paris, 1906).

Aimè Henri *Paulian* S. I. Professeur de Physique au college d'Avignon traité de paix entre descartes et Newton etc. 1) a Avignon 1763. 3 tom. in 8⁰.

Conatur Newtonium conciliare cum Cartesio.

Ceterum nil mali habet.

1) Precedé des vies littéraires de ces deux Chefs de la Physique moderne.

Quérard.
B. R. B. Nl. 10964.

D. Johann *Pauli* medicinische richter der todschlage etc. Leipzig 1764. 8⁰.

De lethalitate vulnerum agit.

Kayser.

Christ. Frans *Paulini* heilsame Dreckapotheken francf. und Leipz. 1748. 8⁰.

Contemnitur stultus liber.

La nouvelle *Physique* celeste et terrestre a la portée de tout le monde par M. I. C. F. de la Perriere etc. a Paris 1766. 3 tom. in 8⁰.

Novum systema physicum perlustravi nec quid mali videtur habere praeterea habet et aestimationem publicam.

Avec approbation (signé: Montearville) et privilege du Roi (signé le Begue).
Auteur: La Perrière de Roiffé, Jacques, Charles, François de.
B. C. V. 72. Cc. 8.
B. R. B. Oh. 6133.

Pensées sur l'interpretion de la nature 1754. 8⁰.

Obscurus liber sed qui mihi innoxius videtur.

Auteur: Diderot, D.
Oeuvres complètes. Philosophie. Vol. 1.
B. R. B. Mv. 9711.

L'abbé *Ponselet* la nature dans la formation du tonnerre, et la reproduction des êtres vivants etc. 2 parties in 8⁰. Paris 1766.

Habet aestimationem publicam et utilis videtur.
Percurri leviter.

Avec approbation du censeur royal: Montecarville et privilége du Roi, signé Le Begue.
B. C. V. *44. Am. 108.
B. R. B. Le 3320.

Jean *Purcell* Dr. en Medecine traité sur toutes sortes de colique a Paris 1767. 8⁰.

Farrago sed hinc inde male ratiocinatur nugator 126 etc. de usu lienis; ceterum nil mali habet.

B. C. V. (Ed. Allem.: „Von der Kolik" trad. p. Johann, August, Philipp Gesner. Nördlingen. 1775. 8⁰. nach der zweiten englischen Ausgabe). 58. Mm. 10.

Usages de la rate. Je conclus, de la description que je viens donner de la rate, que ses usages sont, 1o. De donner de la consistance au sang, pour le garantir de la dissolution, de la désunion et de la destruction, qu'une division constante et une fermentation non interrompue, ne manqueroient pas de causer en peu de temps, ainsi qu'on en a vu un exemple dans les fièvres hectiques; 2o. A disposer le sang, par le moyen de la consistance qu'il acquiert, à se séparer de la bile dans le foie; et peut-être 3o. à servir comme d'un réservoir ou d'un lieu de retraire au sang, dans le cas où il pourroit crever les vaisseaux à l'occasion des mouvemens violens et des contractions qui arrivent dans le corps,

Plaidoijer pour et contre J. J. Rousseau et le Docteur D. Hume etc. etc.
a Londres et se trouve a Lyon.
a Paris etc. 1768. 8⁰.
Bibl. Lugd. Bat. 703. F. 4.

Legi, bonus liber est qui nil mali habet.

Discours sur la *Physiognomie* et les avantages des connaisances Physionomiques. Par Dom Pernety etc. Berlin 1769. 8⁰.

Quandt legit.
Multa verba habet sed nil mali invenit.

Auteur: Pernety, Anton, Joseph. B. C. V. l'Edit allem.: „Versuch einer Physiognomie". Dresden. 1781—1785. 8⁰. 3 Bd. *31. E. 25. B. R. B. Nn. 11684.

P. 18. La Physionomie est un tableau vivant, tres expressif, où la Nature, développe, et présente à nos yeux les vrais traits, que caractérisent chaque homme en particulier. Exemte d'intérêt, et d'ignorance elle exprime toujours le vrai, et le fait percer à travers cette couleur empruntée de la dissimulation, ce masque de la fourberie, sous lequel l'art s'efforce envain de ce cacher. Aux yeux d'un homme ordinaire, accoûtumé à être dupe des apparences, ce masque en impose, et fait illusion. Aux yeux d'un simple observateur, c'est un nuage leger; Mais pour un homme né physionomiste, ce masque n'est qu'une vapeur subtile, qui se dissipe à l'approche des rayons lumineux du flambeau de la Nature. En s'evanouissant, elle laisse voir le vrai dans tout son éclat. C'est une ombre dans le tableau, qui fait valoir les clairs.

(*A suivre.*)

DIE BEHANDLUNG KRANKER UND GEBAERENDER FRAUEN IM 16. UND 17. JAHRHUNDERT.

NACH HANDSCHRIFTEN DER KÖNIGL. ÖFFTL. BIBLIOTHEK ZU DRESDEN.

VON J. JÜHLING.

(*Fortsetzung.*)

Manuscr. C. 451.

Artznei Buch von der Weiber Krankheit vnd gebrechen. fol. 1.

ein schenn nucztlich vnnd bewert / erczenhei buch darinen beschribenn / der fraun / furnemlich kranckheitten / so sich oft schwerlich zutragenn mit gottes hielfe / zu wenden durch Mumen hainnin mansz-feldishe / kindermutter / anno 1561. fol. 2.

Erstlich vonn der weiber kranckheit / dise stucke zu / gebrauchenn / *so der fraun ihre kranckheit verstopft Knobeloch* gestosenn mit dem kraut / im wein / vnnd gedruncken bringt der fraun ire zeit /

ein / anderes

nim *leinsamen* / ein pflaster daraus gemacht vnnd auf denn bauch geleget / bringt der fraun ihre krankheit·

Vor denn flusz der fraun so der zu ser.

Nim *rote rosenn* vnnd wein esickt seudt es in einem newen topfe ein / das es dicke wirt / schmiers auf ein tuch / lege es auf denn bauch vnder denn nabel / es hilft nechst gott.

Wenn eine fraue / ihre zeit zu ser hatt /

so sal sie saurhampft esenn / vnnd sal wein dazu trinkenn / darnach schlehenn saft gebraucht so verstopfts die zeit / oder trink *rosenn waser* alleine / vnnd koche wegebreit mit worczelnn / in bir oder wein / vnnd darvon gedruncken.

Wenn eine fraue ire zeit zu seher hat

nim waser vonn *hirshkolbenn* gebrant ehe sie alt wirt / das wasser gib ihr irgent iij lofel fol / wils nicht helfen / gib ihr vber zwen stunden / aber so viel und also nach einander bis es hilft

ein anders

nim *wegebreit* des spiczigen / mache saft daraus / necze ein tuchlein vnnd leges (fol. 3) der fraun auf ihre scham / so oft es trocken wirt necze es wider ein.

einn anders

nim *esels mist* / brene denn zu bolfer / stose denn klein / das due in ein tuchlein / vnd seud es in bir / darnach trucke es durch vnnd maches mit butter / trincke darvon / abenczt vnd morgens auf iedes mal zwene lofel fol doch das es warm ist.

wenn eine frau ire zeit nicht hat

nim *rotte glock rosenn* / schneid das weise abe / vnnd seudt es in rotten wein trinckt darvon

ein anders

nim *eichen laub* / daraus gebat / vnnd behe dich darmite / vonn vnten auf

diser hirnach geschribene tranck macht die fraun frochbar / vnnd bringet in ire zeit recht.

nim lang *ertber kraut*, melisa langen felt kumel / dosten / ides eine hantfol dise vier kreuter / thue in einen topft, geus ein foll stubigenn / wasser oder wein darauf, lase es halb einsiden / trinck abenczt vnnd morgens / ein halbe dopflein / wol warm gemacht / mit einem bislein butter / so werdet ir befinden / das euch diser tranckt wirt nuczlich sein, darvonn trincke xiiij tage wenn dichs nicht hilft / so mache ein anders wie folget

grosze kleten samen gebraucht / stopft rotten / flus / vnnd der fraun zeit, muskattenus oft gessen stopft auch den flus

wenn eine fraue ihre zeit nicht hat (fol. 4)

So nim ein halb lot gestosenn *krebesaugen* ein halb lot weisen achstein / vor ein halbenn grosen / weis lilien wasser vnnd also getruncken.

ein anders

die *nelbleter* (Negel-, Nägel-, Gewürznelken) mit mirren vermischt / vnnd geleget auf der fraun bauch / bringet der fraun zeit /

ein anders

diptam wurczel / darvonn gedruncken / fordert der fraun zeit /

ein anders

allent wurczel in wein gesotten vnnd zucker darvber gethann / furdert der fraun zeit

ein anders

die neme *golt worczt* / gedruncken mit warmen wein / bringet die zeit

wenn eine fraue ihre zeit zu seher hatt

nim einer *schlangen haut* / welche sich selbst hat ghen lasenn / auf denn nabel gebunden / des tages ein oder zwo oder drei stunden / wen es ihr gefelt.

ein anders

nim dorre *hollunder bleter* / in einem rotten wein geleget / zwo oder

drei nacht / vnnd ausgedruckt / das selbe des tages ein mhal oder etlichs getruncken / ein lofel vol oder zweie nach eines gefallenn

wenn eine frawe oder iungfer ihre rechte zeit nicht hat.

nim *wolfes lebernn* iiij eine fuchs lunge eine muscate / muscaten blumen zimtrinde, diser zwei iglichs zwei lot / darnach nelicken ingwer / igliches j lot oder ein kwinten, dise solnn wal gedert vnnd klein gestosen vnnd (fol. 5) gesibet werdenn, dazu sal man nach sovil zuckter nehmen / als das obgeschribenne / alles ist / vnnd mit einander vol vormischen / solch vormischt bulver / sal die woche ein kwinten iij gebraucht werdenn / also das kwintlein auf drei teil teillenn / vnnd der selben drittenteil eines auf ein mal genuczet / dises sal eine fraue gebrauchen / wann ire zeit vor vber ist / vnnd sulches so oft gebrauchen bis sich ire mutter zu rechte felt.

ein anders.

nim *rote korellenn* / vnnd hirsch hornn stose es vnnd giebs ihr zu trincken / im wein es hilft gewis wiels gott /

nun folget weiter wie sich die fraun halten so leu / wie volget nach einer idenn schwacheit

itum wann ein weib nicht gebernn oder ein tot kint bei ir hatt

so nemet eine hantfol *vorgis mein nicht* vnnd ein wenicht gott vorgis koches mit bir oder mit wein / oder mit wasser / wormit sie es gern tringt / vnnd wens gekocht ist / so gebet es der fraun zu trincken /.

Wann einem weibe die mutter gesuncken ist.

so nim schmale *weide windenn* die sich vmb das kornn windenn / ein wenick meusorichen 1) vnnd ein klein hantlichenn vol beuschigenn / darauf geus eine kane bir oder wein, vnd lase es zwene kwernfinger einsidenn / trinck des abens vnnd morgens einen warmen trunckt / wenn due denn tranckt anhebest zu trincken / so mustue dich behenn / vber disenn nach volgendenn krautch ein mal oder zwei des tages / frue vnnd abenczt (fol. 6).

erstlich nim *koniges kerczenn* / wilde banemige (?) farnkraut / vnser libenn frauwen Dhawe / weiber krieg (?) / weissenn stein Klee / vnser libenn fraun peifus / des kleinen / diser neunerlei vonn kreuternn nemet ides eine gutte hanntfol kochs in wasser / vnnd behe dich darvber sulches thue iij tage nach einander / darnach nim schlehen saft / darein tuncke einen schwam vnnd thu denn in die geburt, das ihr die mutter fein hinauf helfet / so nim in hinweck wasche in fein rein aus den schwam / das thue auf denn morgen wider also / solches mustu thun solange bis dirs die mutter hinauf hebt vnnd wann du keinen man hast / so las denn schwam tag vnnd nacht darinen /

wann aber die muter einem weibe gar gesuncken were

---

1) Mäusöhrchen (Mausohr) = Rapünzchen, Feldsalat = Valerianella olitoria.

so nimm *warm brott* / wie es aus dem ofenn komet / lege ein stucke hinden auf in das schlos und auf eine iegliche seite bei dem nabel rauf / auch ein fein breit stuck auf denn bauch / vnnd ein breit stucke auf den nabel vnnd lege dich fein gleich in das bette.

Wan einem weibe die muter unrein ist

so nim ein lott *muter negelein* / kweczsche die ein wenig / mache ein secklein einer inwendigen hant breit / vnder nehe es das die negelein nicht vnder einander fallen / darauf geus ein nosel weins / das las die helfte einsidenn denn topf kleibe feste zu / des morgens frue in dem bette / so nim das secklein / vnnd lege es fur die geburt / also warm als du es erleiden kanst wann es kalt wirt / so mache es wider warm vnnd tuncke es wider in das topflein / vnnd lege es wider fur / bis solange es wert.

wan dus furlegest / so zeuge die beine fein zu dir / vnnd wann du linden blut kanst krigen so kochs mit einem nosel wein / las es eines glides tief einsieden / das selbiche trincke einen gutten trunck warm / so du aber lindenblute nicht kanst bekomen / so trinck lindenblut wasser / sulches gebrauch ein tag oder vier / fol. 7.

ein anders

so nim *tilla* vnnd thu sie in ein secklein koches vnnd gebt es ir zu trincken so warm als du es erleidenn kanft.

Wann die afterburde nicht vonn einem weibe gehenn wil

so koche *gott vorgiss* mit bir oder mit wein koche es vnnd gebt es ir zu trincken / oder gebt ir rauten wasser.

Wann eine fraue die kinder nicht vertragen kann

so nimm lebendige krebse vnnd thue sie in einenn nauen topf / tecke sie abenn feste zu / secze sie also in einen backofen / las sie gar durre werdenn darnach zerstos sie im einem morsel vnnd sibe sie dorch ein siblein / nimbs die woche iiij mal auf einen morgen eine meser spicze darnach mandelkernn abgezogen ein geweicht in malvasier vnnd alle tage eine ader vier gegesenn /

wann einem weibe sehr vbel ist im leibe

nim eine hantvol *dosten* / eine hantvol kamilnnblumen / vnnd geus eine gutte kandel wein darauf / las es zweier finger breit einsidenn darnach mache einen newen zigelstein gar glunent / geus vonn disenn kreutern darauf / vnnd behe sie darmite / vonn vndenn auf alle tage so lange der wein weret

wann einem weibe die mutter vber sich steiget

nim *knobeloch* / mit kraut mit allem / leges auf kollen reuchre dich darmite vonn vnden auf /

wenn einem weibe seher vbel ist wan sie schwanger gehet

so sal sie nemen alle morgen ein bissigenn eingemachte *rote rosenn* /

vnnd die selben esenn vnnd denn andern morgen warmen pfeferkuchen / (fol. 8.)

ein anders

einn *mandel kernn* ader zehenn / eingeweicht / inn malvasier / ese des morgens / eine ader iij wenn sie die mandelnn gesenn hatt / so nehme sie denn selbigenn malvasier / vnnd lege eine semel krome drein / wann sie sich des abenczt leget / so lege sie es auf denn nabel

wenn ein weib schwanger ist vnnd rise sie ser im leibe

koche eine hantfol *ertberkraut* mit wein lase es die helfte einsidenn / mache es sues mit honick / las es mit einkochen / trinck davonn abents vnnd morgens / wens auch seher reist so sult irs trinckenn /

wenn ein weib schwanger ist vnnd das kindt hete sich so gar bei ir gesennckt

so nemet eine halbe *muskatta* / las sie fein bratenn vber kolichenn / vnnd wenn sie gebratten so tauche sie inn honick vnnd ese sie warm /

ein anders

nim eine *rinde vom brot* las sie wol behenn vnnd darnach geus bier esigt darauf / strawe darauf gestosene neligkenn vnnd lege es fein warm auf denn nabel /

wenn einn weib schwanger vnnd die frucht nicht recht lieget in mutter leib /

so behe sie mit *koniges kerczen* / vonn vndenn auf / so findet sich das kint zu recht /

ein anders

nim *rebhunder federnn* aus dem schwanczt leges auf einn eisenn brenne es zu bolfer nim darzu biber geel als zwue erbes gros / vnnd gebet es dem weibe zu trincken / in weisenn lieligenn wasser oder in eisenn kraut wasser

wenn eine fraun wehe wirt zum kinde / (fol. 9.)

nim denn *totter vonn einem frischen ehi* / vnnd eine gancze muskatte / reibe sie klein thue es darein vnnd rure es durch einander / backe ein kuchlein daraus / wie sunst einen andern / eiger kuchen das ese sie warm.

wenn eine weib nicht weis ob sie schwanger ist

die trincke eine tag oder iij abenczt vnnd des morgens ein trunck *ertber wasser* / ist sie nicht schwanger / so findet sich ihre zeit wider / ist sie dann schwanger / so stercktes die frucht /

wann eine fraue denn widden (?) krebes in brustenn hatt /

nim eine *venedische glase scheube* / das es auch recht venedisch glas ist / zu stose es klein vnnd sibe es klein durch ein siblein / darnach nim honick vnnd weissen mehl / thue das zuriebene glas darvnder / vnnd mache also eine halbe daraus darmite bestreige die locher sunderlich das naue loch / ob es auch gleich / in denn schadenn komdt / es schat

nicht *so komt der wurm heraus gekrochen* / oft das oft lebendidik (!)

welcher fraue die bruste schwerm

schwertel wurczel inn wein gesotenn vnnd davonn getruncken / nimpt das schwerrn der bruste / denn fraun /

was den fraun die milch in brustenn vormhert /

dillenn samenn vnnd das kraut in linsenn brue gesottenn oft genuczet / mehert vnnd bringet den fraun die milch

ein anders

merettg samen mit honick gestosenn vnnd gebraucht / bringet viel milich

wann eine fraue nicht gebernn magt

so seudt *holwurczt* mit wein / vnnd bestreige denn bauch mit baumohl sie genest zu handt (fol. 10.)

vor die dode geburt

denn *rauch vonn schwefel* / vonn vnten auf zu der fraue gelasenn / ein anders

trinck von *kamilnnblumen* sie genest zu handt

was die fraun frochtbar macht

meister wurczel / darzu thue malisenn vnnd beifus solches koche mit wasser vnnd getruncken abenczt vnnd morgens / fein warm

ein anders

dormettile gesotten im wein darvon getrungkenn ese sie mit irrem gemhal zu schickenn hat

so der fraun ihre mutter auf stost gegenn dem herczen

mit dem *ohl vonn biter mandel* kernn bestreige vnder dem nabel

wann eine fraue die kinder nicht wol vertragen kann

so nim ein lott oder *drei muskaten* / ein lofel fol honick / machs warm stose die muskaten klein vnnd due es darein / nim sovil fenchgel als da muskatten sein / vnnd wenns gestosen ist / darnach nim ein lofel fol gutt malczt / stose es in einem morsel / blase die hulsenn ein wenickt weckt / darnàch thue es auch darann / wil es zu dick werdenn so nim nach ein wenickt honick / las das nicht zu heis werdenn / das es nur ein wenickt warm wirt / rur es wol durcheinander darnach sal die schwanger fraue / die die kinder nicht wol vertragen kann / alle tage eine meser spicze fol esenn / weil es wert / darnach mache ein anders

wann einem weibe die mutter vber sich steiget

seut *meusorichen* 1) mit bier oder mit wein gebt es der fraue zu trincken.

Vor kranckheit der mutter.

kardeivenedickten kraut im wein gesoten / (fol. 11.) warm getrunken, bringet auch frauliche krankheit

die mutter zu recht bringen

1) Valerianella olitoria.

nim grune *nelbleter* / geleget auf der fraue schame / bringet ir die mutter zu recht

vonn der nach geburt

wann eine fraue vonn irer geburt her nicht wol gereiniget wehre / die neme *got vorges* vnnd side sie inn wein / vnnd thue honick darzu vnnd trincke es / es hilft der zeit vnnd der nach geburt /

dosten kraut vor hertigkeit der mutter

es seint wilde oder gutte tosten / nim sie vnnd seudt sie mit wein / vnnd vermische es mit baumohl mit einem tuch geleget / vor die scham / benimt die hertigkeit der mutter reingget sie bringet ihre zeit /

vor die nach geburdt

gelbe feiligen in wasser gesotten / vnnd getruncken treibet aus die andere geburt / auch die dode geburt schwangere weiber fulen vonn disenn blumen nicht trinckten / dan in kindes not / da fordert es die geburt / bringet in ire zeit kulet die hiczige mutter / vnnd mit honick vermischet heilet das wunden whe /

vor die kicze denn weibern so kinder felnn

nim *saudistelnn wasser* mit wenick feilsaft vormenget / gibs der fraue zu trincken

wann sich das kint bei einer fraun gesenckt

die neme *benedicktum wurczel* eine oder sechs rein geschabt / vnnd in wein gekocht / darvon drei tage getruncken / nach einander / des tages iij mal es hilft

wann einer fraun die mutter forghat / (fol. 12.)

so sal mann nemen *kaczen muncze* 1) / darzu roten beifus / auch lorbernn / eine oder zehen / koche dieselbenn mit wein / vnnd wasche es damite es vorghet darnach sal man nemen kwiten kernn vnnd die selbenn einweichen / vnnd wenn es dickte wirt / so mus sich die fraue damite schmirn wie sie sich gewaschen hat /

item nemet *rote rosenn* / die auf denn dornern wachsenn / dere sie vnnd reibe sie klein / dazu due gebrant hirsch hornn / klein gestosen / vnnd wann sie sich gewaschen vnnd geschmirt hatt sal sie das darein straun / darnach hebs auf / so hoch ir kenet tut es solange ir kunt ader wolt / nemet schmalczt das vonn einer berin ist schmirt auch hinden im schlos / vnnd forne vnder dem nabel

ein badt darzu

nim *wegebreit* / einen gutten arm vol / felt boli einen gutten armfol / wilde bonenche / einen gutten teil tosten / tille mit der wurczel / mit lacker belman (?) kocht es vnder dem kraut einen gutten theil kaczen munczt / malisa /

1) Katzenminze = Nepeta cataria L.

wann sich das kint so gar gesenckt

nemet *penedicktum wurczel* / legt sie in wein drinck ein tag ader iij davonn so zeucht es zurecht /

aus treibnng der toden geburt

nim *diptann pnlvers* mit beifus saft gemengt daraus gemacht / zapfenn vnnd in die gemecht geleget treibet die tode geburt aus / auch die andere geburt vnnd das buschelein (Beuschlein)

so *einer fraun die mutter erkalt* ader vber geworfenn were auch so ihre naturliche zeit ausen blibe

nim *bolei* / krausemuncze / oder kornn muncze / roten beifus / wilden hopfenn / vnnd kamilen blumen ieglichs / eine hantfol / dise kreutter gethann in einen reinen naun topf / darauf gegosen eine kane wasser / lase es einsiden eine stunde / als dan secze das wasser vnder ein halbenn stul oder gemach stuel vnnd lase denn dampf der fraun in das gemechte ghenn / darnach nim den driten teil (fol. 13) einer kann weins vonn einer kwarten / vnnd thue darein ein cardamane aus der apateckenn / der da sauber vnnd rein ist / vnnd auf das aller helse (?) vnnd kleinste gestosen vnnd als fil als du mit iij finger erhebst oder ergreifest / auch sovil ungestosen safern darein krome eine krome brodes vnnd las ein wenick einsidenn / disen tranck sal die fraue zu sich neme weil sie auf dem stule siczt /

nu folgen nach viel seer gutte stucke so eine fraue / ire zeit zu seer hat womite solches zu stellen

nim *taschen kraut* / stose es vnnd lege es hindenn auf die lenden

schlenn saft sal gemacht werdenn / wenn sie nicht gar reif seint vnnd getruncken

ein *pflaster* gemacht vonn *leber kraudt* / vnnd vor die scham geleget / musskaten nues gesenn es hilft wol

itum *breitten wegebreit* daraus waser gebrant ein duchlein darein gedaucht / vnnd vor die scham geleget / so es trucken wirt / wider eingeneczt

ein *zepflein* gemacht vonn *trachen blutsaft* / vnnd daschen kraut saft / vnnd in die scham eine gancze nacht geleget / benimt den flus

schwangere weiber oder wochnerin nuczlich zu gebrauchen zum heubt gott vorgis im trincken geleget / dinstlich *vor dem husten* / vnnd ist *dem magen gutt* / der nicht wol daue dinet einer kindbetterin / wol vor die wehe tagen des heubs

oder

nim *wermeten wieblichen* 1) / die lege in ein tuchlein mit rosenn vnnd pferschenn waser / besprenget leges einer wochnerin auf die stirn dinet vor die wehetagen / des haubtes

1) Wermutspitzchen.

ein anders

nim *milch* mit dem rom / schlahe darein iiij eyer lase es auf sidenn / vnnd kalt werdenn tue es darnach in ein tuchlein / lege es der wochnerin auf die stirnn / ist gut vor die wehtagen des heubs

ein kostlicher tranck vor den blut gangk / so es einer fraun sere vnrichtig gegangenn (fol. 14.)

rotte rosenn / breit wechrich desthel kraut / ohsenn zungen / wasser ein ides ij lott

itum das *gelbe sehmlein* / *mit denn blumlein auf der rotten rosenn* / *anteria genant* 1) / vnnd breit wechrich samen / de corallis / bouisten (?) / rote gedorte rosenn / auserlesene zimtrinden / iedes ein kwintlein gedistelirt mit einen altenn kaphann 2) / onne die fetigkeit / vnnd die fuse zu kleinen stucken zu hauen

so einer fraun die mutter auf steiget

nim kaczen muncze / die blumlein / seudts in guttem wein / las halb einsiedenn / gib der fraun einen gutten trunck davonn zu trincken / das stilt die mutter

ein anders

nim *bibergeil* / thue in ein seidenn tuchlein mach ein schnurlein darann / vnnd las der fraunn in die geburt / zeucht die mutter vnter sich die kaczen munczt am hals gehenckt das der Rauch / teglich darzu kompt, es hilft /

so einer fraun die mutter auf steigt

nim *krausemuncze* / binde die in ein tuchlein stecks in die geburt es hilf

wann eine fraue ire zeit zu sehr hatt

so nim denn *kot vonn einem geschniten schwein* so warm in ein tuchlein gebunden / vnnd der vor die geburt geleget es hilft /

wenn eine fraw in kindes not arbet

so nim neun *banenchenn korner* (?) vnnd krebs augen / vnnd stose das vndereinander / vnnd gibs der fraun in wein oder bir / ist ir auch gutt wann einem der schlag rurt / das er sprach los ist / nur der korner auch neunn eingenumen

wann einer fraun die afer burde nicht volgenn wil / so das kint genesen ist /

so nim *meister wurczel* / vnnd stoses zu bulfer vnnd necze ein finger drein vnnd thue das pulfer darauf vnnd halt ir inen dagegen (fol. 15)

so eine fraue in kindes not gearbet / vnnd ir die geburt zu schwulnn were /

so nim *rotten beifus* vnnd las in gutten wein heis werdenn / vnnd lege es ir warm als sie es erleidenn kann / so vergehet die geschwulst /

---

1) Anthericum Liliago oder ramosum? die beide offizinell waren.
2) Kapaun.

zu reinigen der mutter

ir sult *nemen fenchel* / vnnd kochet das in bir wann ir aber nicht ser hiczik seidt / so solt irs in weinn kochenn / vnnd denn topf feste zu kleibenn vnnd solt davonn drincken / abenczt vnnd morgenczt iiij wochenn lang alle tage / darnach solet ir auch nemen wacholder behr / vnnd solet davonn esen alle tage iiij wochen lang / auf ein mahl ein oder zwu / oder wievil ir wolet / ir sollet auch nehemen *bibergeil* / vnnd solet in legenn in eine kanne / vnnd bir darauf gisen vnnd darvon trincken / vnnd der bibergeil / sal alle tage in der kannen ligent bleiben / vnnd alles was ir tringket dise iiij wochen langt das solet ir von dem biebergeil trincken

wann eine fraue ihre zeit nicht hat

so nim *schos wurczt* / vnnd seudt sie vnnd las den dampft zu ir so reinget sie die mutter / vnnd fordert die zeit

for denn blut gangk

so nim eine *muskatte* / vnnd sovil *hechtzenn* / stose es zu bulfer geus daran einen kleinen trunck rotten wein / das gibe der krancken zu trincken abenczt vnnd morgenczt

wider den verechtlichen flus der fraun

nim *reis vnnd rote korallen* / ein iegliches eines reinischenn guldenn schwer / oder ides eines kwentles schwer / macht das zu bulfer / mische es vnnd teile es in drei teil / nim es auf iij mahl / eines morgens ann zuheben / darnach auf den selbenn abent vnnd wider auf den morgen nucze es in warmen rotten wein / vnnd so du nicht wein hast nim bir es hilft (fol. 16)

rezept fur die vnfruchtbarn weiber / das sie fruchtbar werdenn

erstlich

nim *melisem* wasser	xxiiij lott
gelb feil wasser	xviij lott
rosemaria wasser.	xij lott
lauch wasser	vj lott
spes dia margareton sedum ammenam (?) . . .	ij lot
siter montenn (?).	j lot
basiliénn samen spicinardie ides	iij quinten
os de corde lorui	j lot

ampra grisi / elati ides funf gersten korner schwer / was zu puluern ist das werde gebulferdt / vnnd in balne maria geseczt einen naturlichen tagk / dan werde es in balnea maria gedistelirt in sanften feur vnnd werde dann wol verstopft / vnnd behalten zum brauch / gebrauch diser wasser morgens vnnd abenczt iedes mhal ij oder iij lot vnnd solches etliche wochen gethann / wu man aber dis wasser nicht gehabenn kann mag man dise

obgenantten kreutter in wein siedenn vnnd die selbigenn gebrauchen wie oben vermeldt / (fol. 17)

. . . .

. . . . (fol. 18 unbeschrieben)

ein vorzeichnis denn weibern schwanger zu werdenn

so eine fraue mit keiner leichter burgaczionn wie vormals anngezeigt / ist burgirt / sal sie folgent disenn tranck siden / eine hantfol / *rosemaria* / eine gutte hantfol melisa / eine kalerihen (?) / eine hantfol fenchel / eine hantfol meirann darvnter ein wenig bolei / darzu sal man nemen ein lot muskatten blumen / vier lot zimtrinden zwei lot kardemumen j pfunt kleine rosinen vnnd ein firtel eines pfundes zuckker / so man aber bonenien zucker / rosamarin zucker / melisenn zucker / barragen zucker / oder meiran zucker haben kann sal man den selben nemen / ein kwinten helfen bein / darauf sal man gisen iij kamen wein der gutt ist / davon sal man eine kanne einsiden / das zwei kanen bleibenn / vonn dem tranck / sal man alle morgen / nach eines iden vermogen einen gutten trunck trincken / vnnd solches ein manat langt / so aber des trancks nicht gnungsam ist sal man nach wie anngezeichent / bereitten vnnd davonn trincken

einn dampf vonn vnden auf wie folget (?)

beifus / rosamarian / melisenn / hermlichen / wegrich kraut mayeran ein wenick bolei / felt komel solches alles in wein gesotten / vnnd als dann den dampft vonn vnden auf / gelasen zu abenczt eine halbe stunde ehe man wil zu bette gehen darnach sal man nemen waser des lebens ein wenick muskaten blumen / ohle / malvasir ein wenick darein gethann / denn leib des morgens warm bestrigen / vnnd eine weile darauf geruhrt darnach denn tranckt wie obenn verzeighent / eingenomen

vor die kalte seiche gelbe liliенn

Icorus (?) heiss vnnd truckenn im andern grad die wurczel kreftikger denn das kraut oder die blumen / gleich dem safran gel /

die wurczel knotig vnnd krum / ausswendig rott farbenn / vnnd hatt einen scharfen geruch die wurczel gesotten mit wasser vnnd getruncken es hilft (fol. 19)

(ffol. 20 u. 21 frei bis auf Rückseite von 21.)

. . . .

. . . .

wann einer fraun / die mutter verruckt ist / es sei auf welcher seite es wole /

so nim *geschabt* / *hirshornn* / lorbernn pleter iczlichs j quinten nim denn driten teil eines quentleins puluers / vnnd gibe es der fraun / zu trincken die mutter kumpt / wider / ann irhe statt / nim auch *bibergeil* ein halbes kwinten darvnder / (fol. 21)

. . . .

vor kranckheit der mutter

cardewenedicktam kraut gesotten / im wein vnnd getruncken / bringet auch freulihe kranckheit wider

wann ein mensch nicht harmen magk

nim *piterzilgenn* kraut vnnd polei stosse es durcheinander, darnach drucke es durch ein duch gibe es dem krancken ein lofel ful oder zwene zu trincken /

wem der Harnn schneidet oder eiter mit gehet

nim ein halb lott *annis korner* / oder ein lot mit guttem reinischen wein / gesoten / die helfte oder denn driten teil / auch mustu den topf fest vermachen / das kein dampf raus kompt / darvonn sal der krancke abenczt vnnd morgend eine gutten trunck trincken

vor das weise der fraun /

vorgis mein nicht kraudt vnnd samen im waser gesotenn / denn dampf der fraun vonn vnten auf zu ir gelasen / vortreibet es (fol. 22)

das buch frotulae (Crotulae)

register vber die bucher drotulae

zum erstenn die vorrede vonn drotulann / was sie beweget / hat dis buch zu samelnn

das erste capittel

saget vonn des menschen annfang / vnnd wie vonn man vnnd weiben kinder geboren werdenn

das ander kapittel

saget wie die fraun kleine vnnd gar wenig hicze habenn / vnnd die mener grose hicze vnnd wie eine andere temperirt gleichen stick (?) sein zu gebernn /

das dritte capittel

saget das gar vil vnnd mancherlei gebrechenn geschenn denn fraun / wenn sie ire blumen nicht zu rechter zeit haben / als sie dan habenn sulnn

das vierde capittel

saget wenn die fraun / ire zeit zuvil habenn vnnd die guldenn pforte zu feuchte ist / (fol. 22)

das funft capittel

saget wie man die guldene port / vonn allen bosen feuchtigkeiten / reinigen sal

das sechste capittel

saget welchenn (Monat?) zwischenn man vnnd weib die begir / am begirlichsten ist

das sibende capittel

saget wie man ein weib die gulden porth machen soll / als were sie eine reine maget

das achte capittel

saget vonn eczliche gebrechen / vnnd wehe tagenn der mutter /

das neundt capittel

saget vonn eczliche gebrechenn der mutter / wenn sie sich beweget vonn ire rechten stell wie man das wenden sal

das zehende capittel

saget wie die mutter / zu weilen schwer gewinet wie mann das wendenn sal

das neunde (!!) kapitell

saget wie man die fraun bereiten / das sie gebirt / vnnd kinder gewinnet /

das zwolfte capittel

saget wie die frucht / inn mutter leibe liget vnnd gestalt sei

das dreizende capittel

saget wie man erkennen sal / ob eine fraue schwanger sei oder nicht

das vierzehendt capittel

saget wie man denn fraun sal zu hulfe komen / das sie leichtlich gebernn /

das funfzehende capittel

saget wie zu zeitten ein knol fleisch in der mutter wachse (fol. 23)

das sechzehende capittel

lernnet wie man die fruchte vonn der fraun treibet / vnnd auch die secundina /

das sibenzehende capittel

saget vonn wehtagenn des mutter / nach der geburt

das achzende capittel

lernet die verborgene stucke

das neunzehende capittel

lernet wie man die iungen kinder halten sal

das zwanzigste /

saget wie man die fraun ziernn vnnd schenn (schön) machen sal /

das einvnndzwanczigste /

saget wie man das har abthun sal vnnd wo man die nicht habenn wil

das zweivnndzwanczigste /

lernet wie die fraun lindt ann irm leibe werdenn

das dreivnndzwanczigste /

lernet wie man der fraun angesichte / sol schenn machen vnnd zhirnn

das viervnndzwanczigste /

saget vonn der fraun / die schmeckenn vnnd bisen (?) wie man das vortreiben sal

das funfvnndzwanczigste
saget vonn denn schmeckenden adem / im munde vnnd nasenn /
das sechsvnndzwanczigste vnnd leczte
saget vonn allenn gebrechenn der Zenne /

die vorrede frotula vnnd was sie beweget hat / dis buch zu samelnn / durchlauchter / hochgebornner furst / als ewer furstlich / gnade / geschaft vnnd gebetten hat / das buch albeti / mangeni (!) / das man nenet secreta mulierum / das ist die geheim der fraun (fol. 24) / zu deudsch / das ist nun wol verdeudscht nach dem text / vnnd geordenter glos / vnnd saget das gar wenig hulfe / darmite man denn fraun / ann ihrenn geheim vnnd seuchen / muge geratten / dardurch / hatt frotula alles gesaget / das denn fraun / nicht mag an irnn geheimen stettenn / vbls geschenn / darbei wir nun denselbenn gebrechen / vnnd dadel / ann weibern wenden mügenn / dann es seindt gar wil keusche vnnd schamhaftiger weiber / vnnd iungfraun / ehe sie es die menner lissenn wissen / irnn gebrechen ehe leidenn sie grose not / als ich dann viel vnnd oft gesehenn vnnd erfarnn habe / ehe die fraun ihre geheim woltenn entdeckenn / vnnd den menern sagenn / ehe lidenn sie todliche schmerczen / darvmb ist wol bilich das frotula / dies buch erdacht hat / denn viel fraun / dadurch getrost werdenn / in allen gebrechenn / der gestalt vnnd farbe / vnnd was tadel / die fraun / habenn / mugenn / die selben werdenn alle gewendt / mit der lehre / trotula / als dan hernach gar gewaltiglich gemeldt vnnd beschriben wirt

hier hebt sich ann der ware text vnnd die heimliche glose / trutula / des buchs / vnnd darein gezogenn / die geheim macrobi gilbertini vnnd musar (?)

da gott der meher / vnnd schofer aller dinge / inn dem anfanck / der welt / alle nattur / vnnd eigenlich im sein geschlechte / beschuf / da wirdiget es das menschliche geschlecht / mit hoher wirde / vber alle sein geschopf / vnnd gab ihnen / vorstendigen vnnd vernunft / vnnd frein eigenn willen / vnnd wolt da bei menschlichen geschlecht / durch ihre gebornne kinder / merunge / das sie ewiglich bei im blibenn vnuergencklich / darvmb erschuf gott zwei menschliche geschlecht manne vnnd fraun / vnnd aus innen gebornnen wirde / ir gleiche / inn leiblicher wirckung so macht er die natur vnnd compilexionn / des / manes warm / vnnd trucken / vnnd das des mannes hicze / vnnd truckenheit / nicht zuvil wirde wolt er die fraun kalt vnnd feucht habenn / das sie des manes hicze / vnnd truckenheit / damit brechte in / ein gleich temporament / auch das kalt vnnd minder kraft hette denn hicze / dem manne gebenn (fol. 25) die grose hicze vnnd kraft / vnnd wirckung / weil nun die frauen / krenker natur / sein den die mener / so werden sie ofter krenker / in der geburt der liben kinder vnnd *vor der scham wegenn / durfen sie eine kranckheit ann irenn geheim /*

einen arczt nicht sagenn / solch gros leit vnnd leiden / hat mich trotuhaum (!) beweget / in zu schreibenn / ratten vnnd helfenn / vnnd alle gebrechen tadel vnnd vngestalt der fraun mit kunstliche arczenei / zu hulfe komen vnnd die werdenn dann das beste aus ziehenn / aus disem buch hipokrates / galleni vnnd andern kunstreichen / arczen / darvmb wiel ich sagenn / vnnd lernen / am ersten dier vrsach / solcher geheim kranckheit / darnach dir zeigenn / wie man solches erkenen sol / darnach die hulfe vnnd rat wie man inen zu hulfe mit arczenei kome vnnd solches inen werden sal

das andere kapittel

weil nun gesaget ist das denn fraun nicht viel hiecze vnnd kraft sei / das sie mogenn ihre bose feuchtigkeit / vnnd vberige materi / verzernn / vnnd verdauen / vnnd auch ihre blodickeit / nicht sovil wehe vnnd arbeith / leiden mag / das sie solche feuchtigkeit / mit dem schweis austreiben vnnd verzehrnn mugen / als dann die hiecze vnnd arbeit thut / in dem mane / darvmb hat die natur / im gegebenn ein klein arm vnd volkomenen reinickeit / oder reinigung / vnnd wan sie dieselben / blumen volkomlich haben / so seindt sie deste gesunder / wen sie aber des mangels oder dadel habenn / so mugen sie nicht gesundt sein doch einn meher als die andere / nach dem sie viel oder wenig weiser boser dempfe vnnd feuchtigkeit / habenn. die reinigung heisenn die naturlichen meister blumen vnnd blueth / wann die beume sondern ire blumen nicht fruchte / tragen / also auch werden die fraun beraubt irer fruchte wenn sie ire blumen nicht haben die selben / blumen gestehen vnnd komen den fraun alle manet / oft vnwisentlich als oft die natur beschwert wirt / aus der vberflüssigen feuchtigkeit / so oft entlehrt sie sich / vnnd treibet aus die feuchtigkeit diser reinigung / geschicht gewonlich xxx iar ehe oder spatter / nach den sie ist kalt oder warm vnnd weret gewonlich / auf funftzick iar (fol. 26) / ist sie aber mager / vnnd hatt viel hiecze / so werdt es zu weilen / Lx oder Lxx iar oder ehr. wann die blume zu rechter zeit vnnd masen komen / so reiniget es die fraun / vnnd behelt sie vor vil kranckheit / ist aber die blume zuvil oder zu wenick / so komen davonn vil kranckheiten als vnlust / vndauen viel schwindels / grumen / vnnd begerung vnnuczlicher speise vnnd gewonlich komen davon heubt wehe es komen davonn viel wasersucht / die rhur vnnd mancherlei grose sichtumb / das geschicht also wann die fraun / viel dicker vnnd schleimiger feuchtigkeit haben / vnnd die adernn enge sein / vnnd die fraun zarter vnnd suptiler natur / so mogen die blumen / nicht redlich komen noch flisen / vrsach / galenus spricht wenn die fraun wolgespeist werden / vnnd wenick vbung vnnd arbeit habenn / so samelt sich der feuchtigkeit / viel vnnd habenn die ihre blumen / nicht fast / so mugen sie die lange kranckheit nicht ertragen /

es geschicht aber das die blumen der fraun / nicht komen darvmb das sie sich stedes aneinander kern / als so die nase / fast blutet oder fleust / wann aber die verstopfung / der blumen geschicht vonn zorn / schrecken furcht oder der gleichen / so komen ohnne zweifel davonn grose kranckheit / darvmb so wende es bei zeiten / als hernach gelernet wirt /

das drite kapitel

hat die fraun gebrechen vnnd mangel irer blumen / vnnd sie ist mager vnnd hiczigt so lase ir auf denn fusen / die rosenn ader dach das der monden volgestalt sei / erstlich auf dem einen fus / vnnd zeug so viel als die complexionn vnnd natur erleiden magk / item merke das du in aller arczenei in lasung vnnd farbung auf merken habest / auf die kraft des menschenn / das es nicht zu fast gekrenckt werde / galenus saget von einer die irer blumen / mangelung acht monet / vnnd were am leibe vorzert (fol. 27) vnnd kraftlos worden / er lies ir am ersten tage auf einen fus vnnd zog ir daraus vber ein pfunt blut / am driten tage lies er ir aber am ersten fus vnnd zoge daraus xxj lot blutes / also wart sie in drein tagenn gesund vnnd kam wider zu irer naturlichen farbe. ist dann der fraun der leib verstopft / so gib ir bilnn oder tranck zu denn stullen als folget darnach gibe ir kreftigung / vnnd *bade sie wolgemut* / munczen kaczen munczt (!) sefenden kandel krauds / das bringt denn fraun ihre zeit gar balt / itum nach dem bade gibe ir zu trincken diatesteronn (?) eines gulden schwer die dieatesterann (?) macht man also / nim munczen / mirra / enczian / lang holwurczel lorber eines so vil als des andern / das seudt in so viel zwirch meher / in honig / das zuvor wol gescheumt sei mische es wol / behalt es ein ganczt iar so ist es gutt / die fraun mag auch abenczt vnnd morgens konfeckt aus der abedecken (Apotheke) / das heiset gehaledornn (?) als gros als einn haselnus gebrauchen /

galenus saget du salt sidenn inn wein / *archinesia* (?) 1) / *das ist himel kornn* / *oder beifus* / vnnd trincke denn wein nuchternn / er *bringet der fraun ire blumen* / *itum reppida* / *das ist kaczenn munczt* die bringet denn fraun ire zeit / *item reppitdia* gesotten inn wein vnnd denn wein gedruncken er bringet die blumen / *itum seudt repida* vnnd lege es denn vber denn nabel / oder lenndenn als warm / sie bringet die blumen / *itum seudt reppida* vnnd denn bauch durch ein lochrichten stul behenn in die gulden pforten / sie bringet die / blumen *itum himel kornn* / salvei / welche mit walschlein (?) / seffen bein (?) melisa / tille / anis potennia / die kreutter alle oder etliche daraus / gesotenn / vnnd einn sack mit gezaufter wolle / darein geduncket / warm / vnnd vber denn leib / gedeckt / bringet die blumen

---

1) Artemisia.

nim *hanen fus* / heist zu lattein / fhamula atuta (?) / das ist sehrling / *bibergeil* / peifus seffenn benn mirenn / contauri / salvei / itlichs gleich / vnnd daraus ein bulver / das sal die fraun genisenn abenczt vnnd morgens / ein mhal / ein (fol. 28) kwintlein / mit wein / das inne gesotten sei ardumesia (!) vnnd *so die mutter so gar hartte wer* / so mach ein zepflein eines fingers dicke / vnnd necze es in *ochsen gallenn* / vnnd sprenge darauf mirren / vnnd seffenben / bletter vnnd bulver vnnd thues in die guldene portenn es bringt die blumen

itum *knobeloch stro gesotten* in wasser vnnd denn dampf entpfangenn durch ein ror in die guldene porten es *bringet die blumen*

itum knobloch ertbeher vnnd nus gesotten zu einer salbenn / vnnd gesenn bringt im harm denn *fraun ire blumen*

itum *saft vonn feigenn* / vnnd das weis vonn einem *ei* das vndereinander / gemengt vnnd wol gedoret / darnach gethann in die guldene pforten / das *bringet denn fraun die blumen*

itum *casia bingene* (?) / das ist in der abeteckenn darnach inn wein gesotenn / vnnd getrunckenn bringet denn *fraun ire blumen* gar schenn / wann die materi zu dicke ist

itum assa vetida das ist teufels dreck / pfefer vnnd mirhenn / gleich viel / gebulvert / vnnd getruncken / das *bringet die blumen* der fraun gar vast / vnnd sal sie nuchternn mit warmen duchernn reibenn / darnach des obgemeltenn buluers abenczt vnnd morgens j kwenten schwer inn warmen wein trincken

itum wermut in honnig wasser gesotten vnnd inn die guldene porthen gethann / *bringet die blumen* / *itum bolei* / vnnd sein waser / getruncken / *bringet denn fraun ihre blumen*

itum spickanardi in die guldene porthen oder gesotenn / vnnd getruncken / es *bringet die blumen*

itum beide holwurczt bringet die blumen vnnd zwiewelnn gestosenn / vnnd gesotten vnnd getruncken

itum welche fraun oft *bonenien* oder davonn drincket / die *gewint* / *ire blumen* gar schenn (fol. 29)

itum saft vonn feigenn vnnd das weise eines *ais* gemischt vnnd darein wolgedert vnnd gethann inn die guldene porthen das *bringet denn fraun ire wochenn vnnd blumen*

itum *worgas* (!) in wein gesotenn *bringet die blumen*

itum die stengel vnnd bleter in wein gesotenn vnnd getrunckenn bringet die blumen

itum calamus gemischt zu alles kreutrich so die blumen bringen *sterckt* sie *gar fast* vnnd macht ire wirckung kreftiger

(fol. 30 ist beschnitten u. nur einseitig beschrieben)

itum wasser das da fleust aus einer eichenn so man ein loch hinein borret / genosenn / oder wolle darein gedunckt / vnnd in die guldene port gethann / das *bringet blumen gar balt*

itum bilgen wurczel / gesalbet / mit lorel / vnnd in die guldene porth gethann / *bringet* fast *denn fraun ire kranckheit* / ohnne schadenn /

itum wole geneczt / inn dem saft des krauttes *kontaures* / vnnd in die guldene porth gethann *bringet denn fraun ire wochenn*

itum baldriann wurczel in wein gesotten vnnd gedruncken / *bringet denn fraun ire blumen*

hochgeborner furst e.f.g. sollen nicht achttenn / das dies capittel vonn der fraun blumen zu bringen zu lang wirt / dann aller fraun gesundheit / liget darann das mercke e.f.g. darbei wann die materei (materei) der blumen ganczt zehe / vnnd grob sei so sinket / sie die selbe grobe materei / inn die glider / vnnd nemlich in die fues / vnnd wirt daraus das potagra cirrogra / vnnd das vergieft vnnd des gleichen ist aber die mutter zwischen dick vnnd dunn / schwer vnnd leicht so bleibet sie in ihr selber / so wirt daraus die wasersucht / oder bleibet sie inn der mutter so wirt daraus / mala matrix / das heisenn / die fraun wasserkalb / ist aber / die materi suptil vnnd leicht ist als von colora / so steiget sie inn das heubt vnnd machet die vnsinig / vnnd mancherlei sichtumb / als ob sie besesenn werrnn / vnnd das geschicht gerne denn fraun / in denn kindt betten / wenn sie nicht wolgereinget / wordenn

ich wolt das alle fraun zu der zeit wiczick wernn / vnnd sich hiltenn / vnnd bereitteten nun habe ich obenn geschribenn / vonn viel (e)zimplicis / das seindt eincztliche stucke die den fraun ganczt nuczt / vnnd gut sein / ire blumen zu bringen

nun wiel ich schreibenn die grosenn genuczt recebt / als siropes / pulver / vnnd latwerge / die dann darzu dinen / vnnd gut sein / das habenn die weisen meister gethann / dann (fol. 31) es schreibet anitenna (?) / in seinem ersten buch / in der vierden seiden im anderhn capittel / das eczliche erczenei einem menschen hielft / vnnd einem andern nicht / auch schreibt er darbei / das einer in der kranckheit / die arczenei oft verwandelnn sal / das was gemein ist / das gewonnet die natur / vnnd thut keine wirckung mehr

itum die zeichenn wann die fraun ihre zeit oder blumen verliernn / sein ganczt ofennbar zum erstenn seind ire augen waserfarb / sie habenn grunen (grimmen) vmb denn nabel vnnd vmb denn bauch / sie habenn vnlust zu esenn vnnd bebegerm (!) (begehren) fast vngewonliche speise / ihr harnn ist gleich einer rohenn fleisch bru / vnnd dieselben fraun seindt fast geneiget der wasersucht

nun hebe ich an die reczbt

nun seindt eczliche kreutter / *der man in der apedeckten* / *nicht recht*

weis | zu nemen dar vmb wiel ich sie nehnen | wie man sie inn des apedecken pfleget zu nehenn |

nim die wurczel vonn blumen *gilgenn holczt* das ist *lobstuckel wurczel* | kaczen muncze | connlekuictta (?) | rauthten | iczlichs einn kwinttenn seudt das in wein | vnnd trincke in warm | abenczt vnnd morgens | es bringet die blumen

itum seud sefenben | ebbigwurczt 1) | fenchel wurczel petterzilgen (petersilien-) wurczel | kaczen munczt | trinckt denn mit wein

itum einen tampf gemacht | *mit kamilnn* | fenchel | tillenn | rot munczenn | neselnn iglichs ein hantfol | gesotten | der tampf bringet die blumen

itum auf duchern gelasenn | mit kopfenn ist auch fast gutt vnnd bringet die blumen

itum die rosenn adern zu denn fues gelasenn bringet die blumen

itum allen fraun die nicht wol ihre blumen habenn | ist alles lasenn mit kopfen oder sonst auf denn adern verbotten | vber halb dem gurtel (fol. 32)

itum aber eine pasterei das sein die zapenn die man den einthut denn fraun der wil ich etlich schreibenn als dann crotula lauter gelert hat

itum mach ein zappen von der wurczt heist mala rerre (terra?) | oder panis portinus sol die eusernn rinden aber schelnn vnnd thues inn die guldene porthen | es bringet denn fraun die blumen

itum dipten sefenbein pulegi rot munczt | die wurczt alle gesottenn | vnnd gegebenn zu trinken in wein | darine gesotten cicrifera magna (?) | das bringet den fraun ire blumen gar bald itum xiij euferbi die vor in mandel oll lang geweicht ist gedruncken in wein das bringet die blumen

itum seudt verbenam x lott vnnd x lott negelein in wein | bies es halb einside das gibe der fraun zu trinckenn wan sie zu beth gath sie gewint ire blumen

itum aber eines das gar kreftigt ist *nim armoricam galbanum salpinum* vnnd mische das mit ziriacam vnnd mach daraus ein bosarei (?) thue es inn die guldene porthenn das bringt die blumen

itum vber alle dingk *nim gilgenn wurcz* vnnd zerstos die vnnd zur mische die mit lorel | vnnd wickel es zu samen in ein gezauste wol vnnd thue es in die guldene porthenn es bringet die blumen gar baldt

itum ein zepflein zu machenn *vonn der wurczel heist mala terra* | oder pannis portinus (fol. 34) | sal die ausernn rindenn abschelnn | vnnd thue es inn die guldene porthen | es bringet die blumen (cfr. oben!)

itum mach eines das sehr kostlich ist *nim armoniatum* | galblumen | salbinumb | vnnd misch das in ziriacum vnnd mache daraus posterei vnnd thue das in die guldene porthen | es bringet die blumen | (cfr. oben)

1) Eppich, Epheu.

itum vber alle dingk nim gilgen wurczel zerstose die vnnd vemische die mit / lorel / vnnd wurcke es zusammen / inn ein gezauste wolle / vnnd thue es in die guldene porthen es bringet die blumen.

itum aber ein anders / *nim das kraudt stabiasi* 1) vnnd zerstos das zu bulfer / misch darvnter / gleich als viel / seudt reckt (siede recht) / misch darvnder *ochsenn galnn* / vnnd das alles in ein leinen secklein eines fingers breid oder gros vnnd in die gulden port gethann / vnnd las es vber nacht darinen / es bringet die blumen der fraun /

itum nach ein ander geheim / die gallenus beschreibenn hatt / das der fraun ihre blumen bringet / (lat. Schulrezept, für Volkskunde wertlos.)

das vierde capitel saget wen die fraun zuuil blumen habenn vnnd die guldene pforte zu feuchte ist

ipocrates schreibt inn seinen funften buch das die fraun / so gar ire blumen nicht habenn viel vnnd mancherlei kranckheiten / habenn / vnnd viel sichtagen / darvon vberkomen / die weil aber nun gesaget ist wie man die fraun / zu blumen bringen sal / darmite sie vor sichtumb behut werden so ist auch wol not wen sie ire blumen zufil haben / wie man das wenden sal / auf das die (fol. 35) bei irer gesundheit bleibenn / vnnd ir loblich werckt das ist kinder gebernn volbringenn mogen /

zum erstenn ist zu sagenn / vonn was vrsachenn die fraun zuviel / habenn darnach wie man das wenden sal

die erste vrsache wenn denn fraun ihrer blumen zuser flisen / ist *wan die adern inn der mutter zu weit sein / oder wenn die selbigenn adern aus brechen / das saltu an den rossen also erkennen* / seint sie rot vnnd nicht gemischt mit andern zeigenn / vnnd schleuniger / feuchtigkeit / so ist es die rechte vrsache /

die ander vrsache ist / *wann das weib zu gar vol geblutes das magestu* (magst du) *also erkenen*

wenn sie fole adern hatt / so ist das die vrsach das sie inn voller lust / inn gutter speise vnnd tranck gelebet hatt / so ist es vonn vbrigen blute das gutt ist vnnd zuuil /

die dritte vrsache wenn fraun ihr blut fast vermischt ist / mit rotter colera / die macht das blut so hitzig / das die mutter das nicht erhalten kann / vnnd reist als dan die adern / auf vnnd komen bose feuchtigkeit / darvonn / als vnlust / wassersucht / vnnd des ganczen leibes abnemung vnnd verzerung /

itum es geschiht auch das die blumen / weise farbe habenn / vnnd schleimigk sein / das ist wann viel flecken / darein vermischt ist / vnnd man die fluse lange wehrenn / so komen darvon viel sigtagen / vnnd fast bose kranckheiten

1) scabiosi?

tum sonst sein gar viel vrsachenn / davonn die fluse fast komen / die mag man wol vnter dem verstan vnnd mercken / wiewol kein gebrechenn maggeheilt werdenn / man weis dann seine rechte vrsach / das ist nun genug /

itum der fluss vonn vbrigen blut / so sal man denn fraun lasen / vberhalb / der gurtel auf den henden vnnd armen / vnnd las als viel bluts vonn ir als sie erleiden mag / so zeucht sich das blut vbersich / die *frau sal auch esenn speise die da wenick blut machet / als spinas* (Spinat) *weis gersten / mandel gersten brot / sie mag auch wol fleisch vnnd fisch esenn / aus steinnigten waser*

itum sie magt auch wol kopfe seczen / vberhalb der gurthel / (fol. 36)

itum es lernet auch hipokrates / das sie wol mag kopfe seczen vnder die brust /

itum sie mag auch wol kopfe seczen auserhalb der gurtel /

itum ist flus sehr mit colera vermischet so sal die fraun alle hiczige speise meidenn auch wein vnnd / man sal sie burgirn / mit erczenein / die das blut purgirn / vnnd die colera / aus treibenn / wenn aber die flegma oder melangcolica / oder ander bose feuchtigkeit / vrsach sein / des flus so sol man folgen diser leher / hipocrates / schreibt in seinem funften buch / wenn die blumen zuvil ist / so secze grose kopfe / vnnden ann die wurczel / der bruste / vnnd schrefe sie nicht / eczliche sprechen / das die kopfe solnn so gros sein / das ir die bruste gar darein ghenn / das ist hipocratus / meinung / wenn er spricht secze die grosen kopfe

itum darnach constrictann / das ist verstopfung / in die guldene pforten / *saft vonn wegericht* vj lot drachen blut / beltorman (?) munige (?) das ist in der apetecken / iczlichs ein lot / mische das / vnd thue es in die guldene porten /

itum saft vonn neselnn wol ausgedruckt gemischt mit balearmena (?) in die guldene porten gethann verstopft die blumen /

itum ein pflaster zu machen / welches die blumen verstopft / *nim mastix* / drachen blut / weirrach gumi / boloarmiei (?) buluer / das alles gar klein vnnd nim essick / vnnd eir klar / vnnd misch das bulver darein / vnnd macht ein pflaster auf die nierren / vnnd lege eines forne auf die scham / das andere hinden / es verstopft die blumen /

ein ander pflaster

nim fliden vonn isenn (?) / vnnd stos sie gar wol mische esigt darvnter / der da gut ist vnnd rosenn waser gleich viel / seudt es bis es trucken wirt darnach nim *hirsshorrn* / das da gebrandt ist vnnd buluer gemacht / so schwer / darnach nim buluer vonn eichen / kupelnn / als viel / ir beide / sein eingeweicht / das mische alles zu samen / vnnd mache einen teig daraus / vonn wechricht saft / vnnd thue es in vier teil / das ein

teil mache zu zepflein (fol. 37) vnnd thue es inn die guldene porten / die andern teil mische mit esick vnnd eiger klar / vnnd mache daraus zwei pflaster eines forne auf die scham das andere hinden auf die lenden / es verstopft die blumen

itum ein ander pulver / das die blumen fast verstopft / nim *schwarczt wurczel* / *alte solenn vonn schuen blau tuch* / *oder scharlach pflockenn* / vnnd fule darmite einen topft / brenes es zu bulver / dises bolfer / saltue durch ein rohr der fraun in die guldene portenn blasenn / es verstopft den flus der fraun gar balt /

itum ein klein seckelein / *ein gefult eines fingers dicke* / *mit rosenn* / *mastix* / boloarmeno / drachenn blut / vnnd schwarczt wurczel / alles wol gebuluert vnnd in die gulten porte gethan verstelt die blumen

itum wenn der blumen zuuil / vnnd lange gewert hatt / so gieb der fraun / zu trincken *porttulato* mit dem kraudt / oder necze eine gezauste wolle darein / vnnd thue es in die guldene porthten / es verstelt die blumen serapia schreibt *das spica* vonn natur / vnnd sunderne eigenschaft / *die blumen stelnn* / die meister sprechenn / es sei die spica / die auf denn bergenn wechst

itum virga pastores das ist wilde karten / die stelnn die blumen / allezeit nur gesotten vnnd gedrunckenn.

(*Fortsetzung folgt*).

L'IDENTITÉ DU MÉDECIN ALDEBRANDIN DE SIENNE

PAR ANTOINE THOMAS.

Dans son récent mémoire intitulé: *De l'expansion de la langue française en Italie*, lu devant le Congrès international des sciences historiques de Rome en 1903, M. Paul Meyer a parlé avec quelque détail de la „compilation médicale en quatre livres, rédigée en français par un médecin florentin ou siennois appelé Aldebrand ou Hallebrandin", 1) compilation dont près de vingt manuscrits nous sont parvenus 2) et qui a été imprimée à l'époque où l'imprimerie était encore au berceau (vers 1480). Mais sur la personnalité même de l'auteur, il n'a connu aucun document qui permette de faire la critique des renseignements contradictoires que fournissent les prologues des manuscrits. Nous en sommes donc encore aujourdui au point où nous a laissés Littré lorsqu'il a consacré à celui qu'il appelle „Alebrand de Florence" une notice bien sèche et bien superficielle dans le tome XXI de l'*Histoire littéraire de la France*, paru en 1847: nous ne savons ni le vrai nom ni la vraie patrie du premier médecin qui a osé employer la langue vulgaire, et, ce qui est plus fâcheux encore, nous ignorons quelles circonstances l'amenèrent à choisir le français plutôt que son idiome maternel, que ce fût le siennois ou le florentin.

Un heureux hasard m'a fait rencontrer, voici déjà plusieurs années, un jalon biographique de première importance que je n'hésite pas à rapporter à notre auteur et dont le lecteur appréciera lui-même le caractère. Je l'emprunte à une publication de M. l'abbé Lalore, parue en 1890, le cartulaire de Moutieramey, qui forme le tome VIII de sa très précieuse *Collection des principaux cartulaires du diocèse de Troyes*. Le no. 428 de ce cartulaire est ainsi conçu (page (379):

„Magister et fratres hospitalis sancti Anthonii Viennensis diocesis" reconnaissent que „magister Aldobrandinus de Senis, physicus, Trecis commorans" leur a légué par testament „domum suam sitam Trecis in vico Sancti Abrahe cum ipsius domus pertinenciis quibuscumque... que sunt sub dominio et justicia religiosorum virorum abbatis et conventus Monasterii Arremarensis, qui, cum domum cum pertinentiis per priorem Sancti Johannis de Castello,

1) *Atti del Congresso...*, vol. IV (Storia delle letterature), p. 79-80.

2) J'en connais 17, dont quelques-uns m'ont été obligeamment indiqués par M. P. Meyer: Paris, Bibl. Nat., fr. 1288, 2021, 2022, 12323, 14822; nouv. acq. fr. 6539. — Paris, Arsenal 2510, 2511, 2814, 2872. — Rome, Vatican, Reg. 1256, 1334, 1451 (fragment). — Londres, British Museum, Sloane 2435, 2806. — Oxford, Bodl. 179. — Ashburnham Barrois 265 (vendu en 1901). — La compilation a été traduite en italien et l'on en connaît deux versions différentes, l'une par Zucchero Bencivenni, l'autre par un anonyme.

utendo jure suo, saisiri fecissent, ..". Les Antonins ayant donné „L lib. tur.", l'abbaye de Moutieramey accorde „quod nos domum cum pertinenciis suis sub eorum dominio et justicia tenebimus et possidebimus imperpetuum pacifice, mediantibus .II. sol. tur. quos singulis annis imperpetuum, in festo Beati Remigii in capite octobris, priori Sancti Johannis in signum recognitionis dominii et justicie reddere et solvere tenebimur apud Trecas, promittentes quod a domino papa vel alio quocumque non impetrabimus nec etiam procurabimus quod ibi sit collegium seu construatur oratorium vel capella nisi de speciali mandato et licentia religiosorum Arremarensium et quod non sit de dominio et justicia eorum dicta domus cum pertinenciis... Datum apud Sanctum Anthonium in nostro generali capitulo die sabbati post Ascensionem Domini anno Domini Mo CCo LXXXo septimo." (Original scellé.)

Ainsi, en 1287 ou très peu de temps avant, mourut à Troyes un médecin qui habitait cette ville, qui y possédait une maison située rue Saint-Abraham, et qui légua par testament cette maison aux religieux de Saint-Antoine de Viennois: ce médecin est nommé en latin *Aldobrandinus de Senis*. Comment ne pas l'identifier avec l'auteur de notre compilation, qui est appelé „maistre Halebrandis de Seenne" par le ms. Bibl. nat. fr. 1288, „maistre Halebrandis de Scenne" par le ms. Vatic. Reg. 1334, „maistre Halebrandit de Saenne" par le ms. Bodley 179, „maistre Aldebrandins de Scienne" par le ms. Sloane 2435, 1) „maistre Aldebrandins de Sciane" par le ms. Arsenal 2510?

Qu'un médecin italien originaire de Sienne soit venu s'établir à Troyes, y ait fait fortune et y soit mort, c'est ce qui ne surprendra aucun érudit au courant des relations de la ville de Troyes, l'un des quatre sièges, et non le moindre, des célèbres foires de Champagne, avec les marchands italiens. Si les archives communales de Troyes étaient bien fournies pour la seconde moitié du XIIIe siècle, il y aurait chance d'y trouver d'autres traces de l'existence de maître Aldebrandin de Sienne; mais il n'en est rien, à ce qu'il semble 2). En tout cas, son testament a dû être conservé par les religieux de Saint-Antoine de Viennois dont il a été le bienfaiteur; il se retrouvera peut-être un jour ou l'autre.

1) Communication de M. P. Meyer; c'est sans doute par suite d'une erreur typographique que la leçon publiée dans le mémoire auquel j'ai fait allusion porte *Aldobrandins* et *Sienne*.

2) Boutiot, dans son *Histoire de Troyes* (1870), t. I, p. 374, a écrit: „Les fréquentes relations entre l'Italie et Troyes déterminèrent certaines familles originaires d'au delà des Alpes à fixer leur demeure..." Et, après avoir parlé de Colin de Crémone, il ajoute, sans donner de référence: „Parmi les bienfaiteurs de la maison des Antonins on nomme Aldobrandini, médecin, originaire de Gênes et habitant de Troyes. „Evidemment, *Gênes* est dû à une distraction de l'auteur qui a connu d'une manière ou de l'autre l'acte de 1287 analysé par l'abbé Lalore.

UNE EXPOSITION HISTORIQUE, REGARDANT LA MÉDECINE ET LES SCIENCES NATURELLES.

Les sessions du Congrès des Sciences naturelles et de la Médecine auront lieu à Leyde en Avril 1907. M. le professeur van Leersum a l'intention d'organiser à cette occasion une exposition, où toutes sortes d'objets, employés par les médecins et les naturalistes aux temps passés, seront admis. Il espère donner ainsi une idée des instruments de nos confrères d'autrefois et constater, lesquels ont été conservés jusqu'à nos jours.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

ALLEMAGNE.

Opitz, Karl, Dr. med., *Die Medizin im Koran.* Stuttgart 1906. VIII. 92 in 8o. M. 3.

Dies, dem Referenten gewidmete Büchelchen ist eine recht willkommene Ergänzungsgabe zu der Literatur über die Medizin in Bibel und Talmud. Während diese bekanntlich Legion ist, hat man dem medizinischen Inhalt des Koran, in Deutschland wenigstens, bisher geringere Anfmerksamkeit geschenkt. Aus begreiflichen Gründen, die für den Kenner der Verhältnisse auf der Hand liegen, vor allem wohl, weil der Koran tatsächlich eine verhältnismässig geringe Ausbeute für die Medizin bietet. Das zeigt sich deutlich an den zwei älteren, von der Medizin des Koran handelnden, dem Ref. bekannten Schriften von Desberger (1831) und Perron (1860). Gerade deshalb aber war eine Darlegung des medizinischen Inhalts aus der islamischen Bibel für die *deutsche* Literatur überaus wünschenswert. In dem vorliegenden Büchelchen von O. ist die literarische Lücke nunmehr ausgefüllt, und Ref. kann mit Freuden dem Verf. das Lob spenden, dass er seine Aufgabe recht verständig erfasst und gelöst hat. Lobenswert ist vor allem, dass Verf. zunächst eine allgemeine kulturhistorische Einleitung über das Milieu vorausschickt, aus dem der Islam sich heraus entwickelt hat, ferner, dass er nicht auf die Medizin im engeren Sinne d. h. Pathologie und Therapie sich beschränkt,

sondern die Hygiene und Gesundheitsgesetze ins Bereich seiner Studien mit hinein gezogen hat. Ref. glaubt O.'s Studie als gründlich und erschöpfend hinstellen zu dürfen, umsomehr als es auch an komparativen Betrachtungen über die bezüglichen Verhältnisse nach Bibel und Talmud nicht fehlt. Uebrigens war die Arbeit nicht leicht. Denn abgesehen von sprachlichen Schwierigkeiten, die für O. natürlich nicht vorhanden waren, ist die Durchsicht des Koran auf seine medizinischen Lehren dadurch erschwert, dass die bezüglichen Bemerkungen durchaus nicht systematisch zusammengefasst, sondern an den verschiedensten Stellen des Koran sehr versteckt und zerstreut sich finden. Ihre Ermittelung fordert eine gute Kenntnis des Inhaltes und Beherrschung des Stoffes. O. hat sich auch nicht auf den Koran beschränkt, sondern die übrige islamische Theologie berücksichtigt. Dankenswert ist ein Verzeichnis der angeführten Koranverse u. ein gutes Sachregister. Die Gelehrsamkeit des Verf.'s geht aus seinen 157 Anmerkungen hervor. Die Literaturgeschichte des Koran hat mit der Schrift von O. einen sehr nützlichen und wertvollen Beitrag erhalten.

PAGEL.

Dr. F. STRUNZ. *Ueber die Vorgeschichte und die Anfänge der Chemie.* Leipzig und Wien E Deuticke.

Diese Arbeit enthält eine kurze Einleitung in die Geschichte der Chemie des Altertums. Sie gründet sich auf dem Studium aller antiken Verfasser, in deren Schriften Mittheilungen chemischen Inhalts vorkommen, und von den zahlreichen Werken und Abhandlungen, die bis heute darüber erschienen sind. Sie gibt weiter eine Uebersicht der Quellen für die Geschichte der Chemie, und kurze Betrachtungen über den Einfluss, den die Handelsbeziehungen und Handelswege im Altertum auf die Verbreitung und Entwicklung der Chemie geübt haben. Im letzten Abschnitt werden die chemischen Grundlagen der Metallurgie behandelt, und wird eine Uebersicht unserer heutigen Kenntnisse über das Vorkommen und die Bereitung der Metalle, Gold, Silber, Kupfer, Eisen, Blei, Zink, Quecksilber im Altertum gegeben. Dieser Abschnitt ist nicht allein belangreich für den Leser, sondern eignet sich noch mehr, um bei vorkommender Gelegenheit nachgeschlagen zu werden. Am Ende des Büchleins findet man ein ausführliches Verzeichniss der Litteratur, welches ungefähr 350 Titel von Abhandlungen und grösseren Werken umfasst. Ein Gesammtbild der Entwickelung der Chemie im Altertum hofft der Verfasser noch im Laufe dieses Jahres zu veröffentlichen.

B.

FRANCE.

A. PILLAS et A. BALLAND. *Le Chimiste Dizé.* Paris, Ballières et fils. 1906.

Am Ende des 18. Jahrhunderts (1789) haben *Leblanc* und *Dizé* die höchst wichtige Entdeckung gemacht und fabrikmässig zur Ausführung gebracht, um aus Kochsalz Natruimkarbonat (Soda) zu bereiten. Diese Entdeckung ist nicht

allein für Frankreich von grossem Interesse gewesen, sondern ihre Methode der Sodabereitung ist in allen Ländern befolgt und für die Entwicklung der chemischen Grossindustrie von höchster Bedeutung geworden. Im folgenden Jahrhundert ist jedoch der Name von *Dizé* als Mitentdecker allmählich in den Hintergrund gerathen. Die Methode wurde meistens allein *Leblanc* zugeschrieben. Jetzt hat ein Enkel von *Dizé*, A. Pillas, Biographien, Lobreden, Berichte, Familienaufzeichnungen und Briefe gesammelt und abgedruckt, welche sich auf das Leben und die Arbeiten von *Dizé* beziehen, besonders auf die Untersuchungen, welche zu der Entdeckung der Sodabereitung geführt haben. Der Gang dieser Untersuchungen wird genau in all seinen Phasen beschrieben. Daraus gibt sich nach *Pillas*, dass die Ehre der Entdeckung nicht allein dem Chirurgen und Chemiker *Leblanc*, sondern ebenso, dem theoretisch und praktisch gebildeten Chemiker *Dizé* zukommt, wenn auch *Leblanc* zuerst die Untersuchung veranlasst hat.

Ausführlich wird die traurige Geschichte der Fabrik zu Saint-Denis erzählt. Zwei Jahre nach der Stiftung, im Jahre 1793, wurde sie durch das Comité du salut public sequestrirt, nachdem man den *Herzog von Orléans*, der das Kapital gegeben hatte und (durch seinen Stellverbreter *Shee*) Teilhaber war, hingerichtet hatte. Die Fabrikation musste dadurch unterbrochen werden. *Leblanc* und *Dizé* sahen sich von allen Vortheilen ihrer Entdeckung und der schon blühenden Fabrikation beraubt; denn ihre Methode wurde durch das C. d. 8. p. publicirt, und das Sequester dauerte 12 Jahre. *Leblanc*, in grosse Armuth geraten, nahm sich aus Verzweiflung das Leben (1806). *Dizé* sah sich allmählich auch von der Ehre der Entdeckung beraubt, denn sein Name als Mitentdecker geriet in Vergessenheit. Doch ergab er sich in sein Schicksal und publicirte später noch manche chemische Untersuchung, z. B. über die Conservierung des Fleisches. 1823 wurde er Mitglied der „Académie de Médecine" und starb im Alter von 88 Jahren (1852).

B.

ITALIE.

Solmi Edmondo, *Leonardo da Vinci e la teoria della visione.* (Mémoire publié dans les „*Atti e Memorie della R. Accademia Virgiliana di Mantova*") Mantova 1905.

L'oeuvre de Léonard a récemment attiré un groupe de studieux italiens, et en Florence, ancien centre intellectuel des beaux arts et des sciences, et patrie de ce grand homme, il y a eu des conférences sur son oeuvre. Ce mouvement historique s'est succédé en autres villes, et en Mantue, siège d'une Académie dediée à Virgile, le Prof. Edmond Solmi a lu trois mémoires sur Léonard. Entre eux a spécialement importance pour nos lecteurs, médecins et biologistes, le troisième „*Leonardo da Vinci e la teoria della visione*". Le Prof. Solmi partage ce mémoire en 4 chapitres:

1. *La natura della luce e la teoria delle ondulazioni;*
2. *Sruttura e funzioni dell' occhio;*

3. *Sulle sensazioni e percezioni visive;*
4. *Alcuni fenomeni del colore.*

Léonard, inventeur de la chambre obscure, et élevé à l'étude de l'anatomie, fut le premier à conduire la science à retenir comme siège de la vue non plus le cristallin, mais cette partie de l'oeil dans laquelle se représente l'image comme dans la chambre obscure „*la fronte del nervo ottico*". Il préparait dans le XV siècle, tout ce que, au commencement du XVII siècle, on apprit définitivement par Keppler.

Le Prof. Solmi mentionne la pensée de Haller sur les anciens anatomistes, qui ayant devant eux presque toujours l'oeil des poissons, pauvre d'humeur aqueuse, indiquèrent la présence de deux seuls moyens dioptriques, le cristallin et l'humeur vitrée. Léonard, peut-être mené par Berengario de Carpi, reconnait dans l'oeil la présence de l'humeur aqueuse.

Dans un des codes de Léonard il est écrit: „*La spera vitrea è messa nel mezzo dell' occhio per dirizzare le spezie che s'intersecano dentro allo spiracolo della pupilla*". Une analogue pensée attira Sanctorius Sanctorius (principes du XVII siècle) en concevoir que l'oeil fonctionne comme chambre obscure, mais que l'image, renvercée par la lentille du cristallin, soit redressé par l'humeur vitrée. Dans un des mes ouvrages sur Sanctorius [Voir Del Gaizo Modestino, *Alcune conoscenze di Santorio Santorio sui fenomeni della visione; Napoli 1892;* Mémoire publié dans les „*Atti della Accademia Pontaniana*"], je démontrai la filiation de cette idée erronée de Sanctorius par les constructions faites, spécialement par les enseignements de Keppler, de combination de lentilles, de sorte qu' on avait dans le champ de l'oculaire déjà droite l'image vue avec l'objectif (lunette terrestre). Je fait mention ici de mon ouvrage, parce qu' il y a une page d'histoire comparée sur les périodes historiques de la doctrine de la vision. Après la publication de Solmi je crois enfin qu'il fût necessaire à préciser si Sanctorius eût pu avoir médiatement connaissance des idées de Léonard. J'avise, que la chambre obscure, construite par Léonard, avait le for dégarné de lentille, ce qui ne permettait pas, en comparant l'oeil à celle machine, de faire entendre le vrai office du cristallin. Au contraire, au temps de Sanctorius, cet appareil était complet; déjà la lentille figurait dans les livres des dernières vingt années du XVI siècle: garnie de lentille était la chambre obscure décrite par Jérome Cardano.

Le Prof. Solmi dans son ouvrage étudie les sources originales, spécialement celles divulguées par les connaisseurs les plus connus de l'oeuvre si varié de Léonard: Ravaisson, Richter, Sabachnikoff, Piumati.

M. Del Gaizo (Naples).

Antonelli Giovanni, *Enumerazione e significazione morfologica dei nervi encefalici. Lezione inaugurale.* (Extrait de la „*Gazzetta internazionale di Medicina*"). Napoli 1906.

La parole du Prof J. Antonelli, qui de sept lustres enseigne l'anatomie dans la Faculté de Médecine et de Chirurgie de l'Université de Naples, c'est

l'expression d'une profonde doctrine. Il donne un essai notable, sous l'aspect historique et scientifique, et présente le mode de comme analyser le mouvement progressif de la science, pour former le jugement si on peut quitter les anciennes doctrines et les substituer avec des nouvelles.

Il parle, avant tout, des deux plus connues des anciennes classifications des nerfs du crâne: celle de Thomas Willis (1661), qui distingua 10 couples de nerfs encephaliques, et celle de Vich d'Azyr et de Sömmering (1778), qui distingua 12 couples des nerfs. Cette dernière classification fut acceuillie par les anatomistes, avec tel jugement d'assurance, qu'ils lui assignèrent l'habit de l'aphorisme, selon les vers connus, rapportés par Hyrtl.:

> Nervorum capitis ducit *olfactorius* agmen. Succedit *cernens, oculosque movens, patiensque, trifidus, abducens, facialis, acusticus,* inde *Glosso-pharyngaeus,* deinceps *vagus,* atque *recurrens.* Bis seni ut fiant, *hypoglosso* clauditur agmen.

Aujourd'hui domine le tentatif de substituer à la classification de Sömmering une autre. Ils sont poussés spécialement de la grande découverte de Ch. Bell sur les deux racines des nerfs de l'épine. Les nerfs encephaliques devraient être distribués de manière qu'à un couple de nerfs encephaliques ventraux corresponde, comme un couple jumelle, ce dorsal. Et les tentatifs pour cet entrelacement datent au delà d'un demi-siècle. Mais il y a des nerfs encephaliques ventraux qui se diraient nerfs à soi, parce qu'il n'est pas possible de trouver les nerfs encephaliques dorsaux qu'y puissent correspondre. D'autre part, dans les nerfs de l'épine, la racine ventrale est racine de mouvement, et la dorsale de sens. Au contraire dans les nerfs encephaliques dorsaux reparait et en mode très notable l'élément moteur centrifuge La fine structure des nerfs encephaliques, leur mission physiologique, et l'assemblage des études faites soit par Balfour et Kapfer, soit par Türck et par Mistichelli [sur le se compliquer de la structure intime de la partie intérieure de l'axe qui de moëlle épinière devient encephale] sont tels éléments de fait de réduire les analogies entre les syzygies des nerfs encephaliques avec celles des nerfs de l'épine. Pour renforcer les tentatifs de la nouvelle classification, il aidait la connaissance des points de rapport de chaque syzygie des nerfs encephaliques, la présence de ganglions et la reconnaissance de la structure vertebrale du crâne.

Le Prof. Antonelli, riche en moderne culture morphologique et embryologique, entre courageusement dans le labyrinthe de la doctrine proposée par Goethe, Ocken et Owen, sur le contenu du crâne d'une serie de vertébrés. Il fait la revue de toutes les études qui tour à tour réduirent la probabilité de cette doctrine, ou la fortifièrent, ou lui assignèrent d'autres confins. Il nomme, les recherches d'une part de Huxley et de Gegenbaur, et d'autre part de Balfour et de Van-Wijhe; celles radicales de l'Ahlborn (1884), et ensuite celles de Platt, de Killiam et de Dohrn d'une part, et de l'autre de Froriep et de Rabl.

Sans doute les récentes connaissances sur les neurones font beaucoup changer l'entité morphologique de quelques nerfs encephaliques. Dans les nerfs

olfactifs les vrais nerfs où les neurones terminals seraient les filets olfactifs, et dans les nerfs optiques les vrais neurones périfériques se réduisent aux granules de la rétine.

Avant tout ce monde nouveau, dont l'organisation des parties attend encore le législateur, il n'est pas convenable, sous le point de vue didactique, de changer l'ancienne classification de Sömmering. Et le Prof. Antonelli la conserve.

Je me permets d'ajouter un mot. Nous sommes aujourd'hui au contraire du XVI siècle. Dans ce siècle Vésalius, en renoncant rudement à l'anatomie de Galénus, renonca à l'anatomie comparée. Notre Italie, avec Eustachius et Fallopius, mit les justes confins. Aujourd'hui, dans les écoles de médecine, il y a un continuel effort de renforcer l'anatomie philosophique, sous la forme d'anatomie comparée proprement dite, de morphologie et d'embryologie. Nous sommes sur la voie de perdre de vue l'anatomie humaine descriptive comme fondement absolu de la culture médicale. Le nouveau recours historique rend riche la parole du maître, mais rend pauvre la main du médecin, et ne fortifie pas les sens de celui qui a pour mission la clinique.

L'Anatomie humaine descriptive, l'anatomie topografique et chirurgicale, avec l'anatomie pathologique, représentent spécialement la vraie richesse du futur cultivateur de l'art salutaire.

M. Del Gaizo (Naples).

REVUE DES PÉRIODIQUES.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

The Story of the Discovery of the Circulation. A study of the Times and Labors of William Harvey. Being the Doctorate Adress delivered at the Annual Commencement of the Medical Department of the University of Chicago, (Rush Medical College), June 13, 1906. By Roswell Park, M. D. LL. D., Buffalo, N. Y. (Reprint from *Buffalo Medical Journal*, August, 1906.)

Exposé scientifique populaire de l'histoire de la découverte de la circulation du sang. L'auteur a eu l'heureuse pensée d'éclairer son sujet en donnant à ses auditeurs une courte esquisse des circonstances politiques et de l'état dans lequel se trouvaient les sciences naturelles à l'époque de Harvey, et cela sans aucun doute a grandement contribué à convaincre ses auditeurs de l'immense importance pour le monde tout entier de la découverte de Harvey.

v. L.

GÉOGRAPHIE MÉDICALE.

Geneeskundig Tijdschrift voor Nederlandsch-Indië.
Lieferung I. 1906.

Hehewerth. *Over de Widalsche reactie en hare waarde voor de praktijk.* Das Agglutinationsphänomen von Widal wird in dieser Verhandlung ein-

gehend besprochen; die Verschiedenheiten der Erscheinungen bei vielen Typhusfällen, die Verdünnungen der Sera, welche man zur Auslösung des Phänomens gebrauchen soll, die Vorzüge der microscopischen und macroscopischen Beobachtung, die Eigentümlichkeiten der cultivirten Typhusstämme, die Dauer des Processes, die verschiedenen Ausführungen des Versuches, welche alle für den Wert des Widal'schen Phänomens in einem bestimmten Krankheitsfall sehr wichtig sind, finden ausführliche Erörterung. Um beim Versuch diesen vielen Factoren Rechnung tragen zu können, soll derselbe Beobachter immer auf dieselbe Weise vorgehen; eine für die Tropen brauchbare Methode, wie man sie im Laboratorium in Batavia anwendet, wird angegeben. Nachdem der Verfasser noch auf die Schwierigkeiten, welche durch das Agglutinationsvermögen verschiedener Sera, nicht nur bei Typhus sondern auch bei anderen Krankheiten hingewiesen hat, kommt er zu dem Schluss, dass der Nutzen des Widal'schen Phänomens für die Praxis zwar durch diese wechselnden Erscheinungen beeinträchtigt wird, dass es aber noch immer ein nützliches diagnostisches Hilfsmittel bildet, welches in zweifelhaften Krankheitsfällen wichtige Dienste leisten kann.

Idem. Lieferung II.

C. D. Ouwehand. *Pankreas-diabetes.*

Eine Aufführung der Resultate, welche bis jetzt durch anatomische Untersuchungen und durch Versuche über die Rolle, welche das Pancreas bei gewissen Formen von Diabetes spielt, erhalten worden sind.

C. H. A. Westhoff. *Protargol in de oogheelkunde.*

Eine Empfehlung von Protargolgebrauch in der Augenheilkunde, worin die möglichen Versehen, wodurch die indischen Arzte dieses vorzügliche Mittel öfters wenig schätzen, angegeben werden. Erstens soll man nur das Protargol von Fr. Bayer anwenden, zweitens eine Lösung nur mit kaltem Wasser anfertigen und drittens nie eine alte Lösung gebrauchen.

J. A. T. Wiederhold. *Cyaankalium en een antidotum.*

Casuistische Mitteilung einer schweren Vergiftung mit Cyankalium, bei welcher Einspritzungen mit Atropinelösung schnell Rettung brachte.

W. T. de Vogel. *Anophelesmuskieten in zeewater.*

Die vielen Malariafälle unter der javanischen Bevölkerung an Stellen, wo Anopheles nur Seewasser zur Entwickelung vorfindet, veranlassten den Verfasser, zu untersuchen, ob man auch für Java wie für Italien annehmen darf, dass diese Mückenart sich im Meereswasser mit 2 % Na Cl. nicht entwickeln kann. Er fand:

1o. Anopheles legt noch in Wasser mit 7,6 % Salzgehalt Eier, wenn diese Eier sich auch weniger entwickeln, je höher der Salzgehalt steigt.

2o. Die Eier entwickeln sich noch zu Larven in einer Lösung von 5,76 % Na Cl.

3o. Wenn das Wasser sehr langsam eingedampft wurde, blieben die Larven noch in Wasser mit 8,74 % Na Cl am Leben.

4o. Wenn die Eier ursprünglich in Wasser mit 5,76 % Na Cl gelegt worden waren, wuchsen die aus diesen entstandenen Larven noch zu Mücken aus, als der Salzgehalt langsam bis 7,6 % stieg.

5o. Larven, welche aus artesischem Wasser in Meereswasser von 2,54 % Na Cl. gebracht wurden, starben alle, mit Ausnahme von denen, welche schon 10 Tage alt, also erwachsen waren. Dieses war auch der Fall, wenn sie aus dem Meereswasser in artesisches Wasser gesetzt wurden. Einen plötzlichen Wechsel ihres Milieus vertragen die Larven also nicht.

Die Anopheles, mit denen experimentirt wurde, waren Anopheles vagus (Dönitz) und Anopheles claviger am meisten ähnlich.

Es zeigt sich also, dass sich einzelne Anophelesarten auf Java im Meereswasser und in Tümpeln mit verdampfendem Meereswasser sehr gut entwickeln können.

E. W. K. von dem Borne. *Over het voorkomen van spirochaeten bij Framboesia tropica.*

Verfasser konnte die Behauptung Castellani's, dass es ihm gelungen sei, im Blut von Framboesiakranken Spirochaeten zu finden, durch die Ergebnisse seiner eigenen Untersuchungen bestätigen.

Er fand in 9 von 11 Fällen von Framboesia tropica Spirochaeta pallida, wenn er die ausgepresste Flüssigkeit der Efflorescenzen ähnlich wie Blut auf Malariaparasieten untersuchte und mit Leishman's Farbstoff tingirte oder die Flüssigkeit frisch untersuchte.

A. H. Nijland. *15e Jaarverslag van de Lands koepokinrichting in Batavia.*

Der Direktor des Instituts, welches den in niederländisch Indien nötigen Impfstoff liefert, erwähnt in diesem Stück die Ereignisse des Jahres 1905. Die Cultivierung des Impfstoffs begegnete während dieser Periode wenig Schwierigkeiten, erstens weil man nur Kälber einer Mischrasse, aus europäischen und einheimischen Rindern als Vaccineproducenten zu gebrauchen im Stande war und zweitens weil es in diesem Jahr gelang, bei dem Impfstoff, welcher durch den Einfluss einzelner Kälber seine Virulenz verloren hatte, durch Impfen auf Kaninchen die frühere Virulenz wieder herzustellen. Das Piroplasma parvum und Piroplasma bigeminum, welche im Blut der Rinder in Batavia viel vorkommen, übten auf diesen Virulenzverlust des Impfstoffs keinen Einfluss aus.

Tegmineschutzverbände wurden bei den geimpften Kälbern erprobt; anfangs lieferten sie eine für die geimpfte Bauchfläche vorzüglich schützende Bedeckung, aber sie lösten sich nach ungefähr 24 Stunden, was vielleicht klimatischen Einflüssen zuzuschreiben ist.

Man verwandte 374 Kälber in diesem Jahr zur Production von 5296 Gram Impfstoff, also 14,16 Gramm pro Kalb. Diese Quantität ist etwas geringer als die des vorhergehenden Jahres, da der Impfstoff schon nach 4 oder 4½ Tage gesammelt wurde, um ihn sehr virulent zu erhalten. Er wurde in 7429 Sendungen nach verschiedenen Teilen des Archipels geschickt, wofür man 22097

Glasstafeln, 27085 grosse und 1853 kleine Glasröhrchen benützte. Dieser Impfstoff genügte für 1489703 Impfungen.

Obschon die Impfresultate im Allgemeinen recht befriedigend waren, büssten einzelne Vaccinestämme ihre Virulenz schneller wie andere ein. Durch eine verbesserte Versandtmethode oder eine andere Art der Zubereitung des Impfstoffs hofft man diesem in Zukunft vorbeugen zu können. Bis jetzt war es nicht möglich, für den ganzen indischen Archipel genügend Impfstoff zu producieren, um nur Lymphe vom Kalb zu verwenden, aber man hofft dies später zu erreichen. Eine Vergrösserung des Instituts in Batavia steht bevor, wodurch man dieses Ziel in nächster Zeit wenigstens für die 30,000,000 Einwohner von Java und Madura zu erreichen gedenkt.

Für den Versandt auf Java und Madura wurde die Lymphe mit 5 bis 9 Teilen einer Mischung von Glycerine und Wasser (S. G. 1,182) verdünnt, für grössere Entfernungen aber mit 3 Teilen. Die verschiedenen Lympfen wurden durch Probeimpfungen auf Kinder alle untersucht, bevor sie verschickt wurden; diese ergaben bei 128 europäischen Kindern in 100 % der Fälle einen guten Erfolg, bei 50 schon früher geimpften Europäern in 64 %; auch bei javanischen Kindern gelangen fast alle.

In den Gegenden von Java und Madura, wo animalische Lymphe zur Verfügung gestellt werden konnte, wurde 282832 Mal geimpft, und von diesen Fällen die Resultate bei 244461 controllirt und dabei 227903, also bei 80 % gelungene Impfungen gefunden. Von 601536 Revaccinationen wurden 492215 controllirt und unter diesen 275658 also 56 % gute Erfolge erzielt. In den Gegenden, wo teils mit humanisirter Lymphe teils mit animalischer Lymphe geimpft werden musste, waren sie unter 64043 vaccinandi in 67,84 % und unter 151361 revaccinandi in 29,64 % günstig.

Anlässlich dieser Resultate wird schliesslich bemerkt, dass sie noch viel besser sein würden, wenn die Behandlung des Impfstoffes seitens der zum Teil ungeschickten einheimischen Vaccinateure besser wäre. Durch die Einrichtung eines Impfcursuses in Batavia hofft man diese Mängel beseitigen zu können.

A. H. Nijland. *IIe Jaarverslag van het Instituut Pasteur.*

In diesem Institut werden ausschliesslich Rabiespatienten behandelt; im Jahre 1905 unterwarfen sich 528 Personen einer vollständigen Kur, von diesen waren 220 Europäer und 318 Eingeborenen. Weitaus die meisten Patienten stammten aus Java, aber auch in Sumatra und Celebes ist Rabies seit einigen Jahren eingeführt worden; von diesen Inseln und von Penang kamen mehrere Kranken zur Behandlung nach Batavia.

Da die zur Ausrottung des Rabies erlassenen Decrete in der indischen Gemeinschaft schwer durchzuführen sind, bleibt die Zahl der gebissenen Personen sehr hoch.

Von den 220 behandelten Europäern starb keiner, von den 318 Eingeborenen 11; 7 von diesen aber innerhalb der Zeit, welche für eine genügende Wirkung der Cur gegen Rabies nötig erachtet wird. Auch in früheren Jahren starben

mehr Eingeborene als Europäer. Die Krankheitsgeschichten von den 11 an Hundswuth gestorbenen Eingeborenen sind beigegeben worden.

Ausgeschnittene Narben der Bisswunden wurden zwölf Mal auf Kaninchen geimpft, ohne aber jemals Rabies zu verursachen. Lähmungen entwickelten sich während der Behandlung zweimal, konnten aber durch Unterbrechung der Einspritzungen genesen werden.

Das ganglion plexiforme des nervus vagus wurde bei 66 Sectionen auf Tieren, welche an Rabies verendet waren, auf die dieser Krankheit eigentümlichen Veränderungen untersucht und diese 47 Mal gefunden. Das Vorkommen von Negri'schen Körperchen im Gehirn konnte man bei 62 Untersuchungen 42 Mal feststellen.

N.

Lieferung 4. 1906.

A. J. Salm. *Een geval van Amnesie posttyphique.*

Beschreibung eines Falles von psychischer Störung nach dem Ueberstehen von Typhus. Ein javanischer Soldat erkrankte an Typhus, war im Verlauf der Erkrankung sehr erregt und litt an „confusion mentale" und leichte Delirien. Sechs Monate nach seiner Herstellung entwickelte sich eine progressieve Amnesie in der Form von amnésie de fixation, amnésie lacunaire und amnésie crépusculaire.

A. J. Salm. *Een zeer gelukkig verloopende verwonding.*

Einem Malaien wurde auf 10 m. Distanz mit einem 6 m.m. Gewehr der Bauch durchschossen. Die Einschussöffnung lag unter dem rechten Rippenbogen, 7 c.m. von der Medianlinie, die Ausschussöffnung in der Lendengegend rechts vom Rückgrad. Die localen Erscheinungen waren sehr gering, der Mann fieberte nur während der ersten neun Tage und konnte nach einem Monat genesen entlassen werden.

F. Wijdenes Spaans. *De sterfte in Soerabaja in 1905.*

Diese kleine Statistik über die Mortalitätsverhältnisse in Surabaja verdient der Seltenheit guter Sterbeziffern aus den Tropen wegen Beachtung. In dieser Grossstadt von Java starben während des Jahres 1905 von 97000 Eingeborenen 36 ‰, von 14564 Chinesen 30 ‰, von 2485 Arabern 37,4 ‰, von 8880 Europäern (Halbblut darunter einbegriffen) 22 ‰. Die Sterbeziffern verschiedener Monate aus den 210 kampong (Dörfer), aus welchen Surabaja besteht, werden in Listen hinzugefügt.

L. Steiner. *Over multipele, subcutane, harde, fibreuze gezwellen.*

Eine Verhandlung über multiple, subcutane Fibrome, welche unter den Eingeborenen von Ost-Asien oft beweglich unter der Haut gefunden werden. Sie werden am meisten in der Nähe von Knochenvorsprüngen gebildet, kommen aber auch an anderen Stellen öfters vor. Die Ursachen der Entstehung dieser Tumoren sind unbekannt.

A. A. F. M. Deutmann. *Een interessant geval van tetanus.*

Casuistische Mitteilung eines Falles von Tetanus nach einer Verwundung

einer grossen Zehe, welche anfangs mit Erde verunreinigt wurde. Obschon dem elfjährigen Knaben prophylactisch 10 c.m. Serum antitetanicum eingespritzt worden waren, entwickelte sich nach 12 Tagen Tetanus mit relativ leichten Erscheinungen, welche mittelst dreier Injectionen dieses Serums geheilt werden konnten. Ein gleichzeitig entstandenes Exanthem und leichte Gelenkentzündungen schreibt der Verfasser der toxischen Wirkung des Serums zu.

J. A. F. Wiederhold. *Een antidiabeticum.*

Obschon erst an neun Diabetikern mit sehr guten Erfolgen untersucht, wird die Wirkung der Knolle von Ipomoea mammosa (malaisch bidara upas) jetzt schon veröffentlicht, um weitere Versuchen anzuregen. Bei den meisten Patienten verschwand der Zucker unter Verbesserung des Allgemeinbefindens, auch wenn keine Diät eingehalten wurde, innerhalb einiger Monate.

N.

The Journal of tropical Medicine.

In No. 7 (2. April 1906) berichtet *F. C. Wellman über ein halbflügliges Insekt, das blutsaugenden Arthropoden nachstellt und gelegentlich auch Säugetiere* (*den Menschen*) *anfällt.* Dies Insekt, von den Bantu Angolas Ochindundu genannt, das zoologisch noch nicht genau bestimmt ist, gehört zur Familie der Reduviidae. Es lebt von Zecken, und zwar Ornithodoros moubata, indem es diese fängt und mittels seines mächtigen Rüssels aussaugt.

Eine weitere Arbeit von *Ernest E. Austen* behandelt *Pferdefliegen* (*Tabanidae*) *und Krankheiten.*

G. M. Giles bespricht *die Anatomie der Stechfliegen der Genera Stomoxys und Glossina.*

In dem letzten Artikel verbreitet sich *C. W. Braneh* über die *hypnotische Empfänglichkeit der Negerrasse.*

No. 8 (16. April) bringt zuerst einen Aufsatz von *Ernest E. Austen* über *ein dem Verbreiter des menschlichen Zeckenfiebers feindliches Insekt in Angola.* Es ist dies der oben erwähnte, von *Wellmann* gefundene Käfer, den *Austen* als Phonergates bicoloripes Stål. bestimmt hat.

Ferner gibt *Mary A. D. Scharlieb Ratschläge für die Aufrechterhaltung der Gesundheit für Frauen auf dem Missionsgebiete,* und *R. H. Bremridge* bespricht *einige auffallende Tatsachen hinsichtlich einer Stadt des Ostens* (Bangkok).

No. 9 (1. Mai) beginnt mit einer *Mitteilung über Tinea imbricata in Brasilien* von *Ulysses Paranhos* und *Caramurie Paes Leme.* In Brasilien kommt dies Leiden in den Staaten Goaz, Matto Grosso, Minas Geraes und Sáo Paulo vor und ist anscheinend im Zunehmen begriffen. Es befällt alle Rassen. Verfasser fanden stets in den Schuppen den von *Tribondeau* beschriebenen Parasiten. Es werden mehrere Färbungsmethoden angegeben. Die Eingebornen wenden gegen das Leiden die Rinde der Wurzel von Ocalia perdiceps an, welche Verfasser auch sehr wirksam und allen anderen Mitteln überlegen fanden.

Dann folgen *Moskito-Notizen* von *G. M. Giles.*

In No. 10 (15. Mai) gibt *T. D. Gimlette* eine Darstellung *des Puru der Malayischen Halbinsel,* das mit der Framboesia tropica identisch und auf der Malayischen Halbinsel stark verbreitet ist. Eingeflochten sind interessante Bemerkungen über die Lebensweise der Malayen.

Dann folgt die Fortsetzung von *Giles' Anatomie der Stechfliegen der Genera Stomoxys und Glossina.*

C. B. Branch kommt nochmals auf die von *Leys* in der Nummer vom 15. Februar beschriebene *Rhino-pharyngitis mutilans* zurück, die er zur Syphilis rechnet. Er bekennt sich zu der Ansicht von der Identität der Syphilis und der Framboesie und stellt sich vor, dass vielleicht die verschiedenen Formen beider dadurch zu Stande kommen, dass gleichzeitig mit der Spirochaeta pallida noch verschiedene andere Spirochaeten wirksam sind.

No. 11 (1. Juni) enthält *Mitteilungen über die Krankheiten, welche in Süd-Sylhet, Indien, angetroffen werden,* von *A. B. Dalgetty* und die Fortsetzungen von *Giles' Anatomie der Stechfliegen der Genera Stomoxys und Glossina* und von *Gimlette's Puru der Malayischen Halbinsel.*

In No. 12 (15. Juni) berichtet *James Cantlie* über 5 Fälle von *subphrenischem Abscess.*

Sodann folgen die Fortsetzung von *Giles' Anatomie der Stechfliegen der Genera Stomoxys und Glossina* und der Schluss von *Gimlette's Puru der Malayischen Halbinsel,* in dem auch Mitteilungen über die Behandlungsweise der Eingebornen gemacht werden.

SCHEUBE.

ÉPIDÉMIOLOGIE.

A. PESTE BUBONIQUE. 1. *Japon. Osaka,* le 17 sept. 2. *Wokoyame,* jusqu'au 18 sept. 83. *Formosa,* au mois de juillet 122 (122) dont dans les provinces de *Hozan,* de *Taipeh,* de *Painan, d'Ensouiko,* de *Kagi,* de *Biaritsou,* de *Shoka, d'Aka* et de *Kiloung* 58 (48), 31 (30), 17 (24), 6 (7), 4 (3), 3 (4), (3), 2 (2) et 1 (1). 2. *Chine. Hong-Kong,* du 20 au 25 août 1. 3. *Straits-Settlements. Singapore,* le 10 septembre 1. 4. *Australie. Nouvelle-Hollande: Queensland. Cairns,* du 26 août au 1 sept. 2; du 2 au 8 sept. 2; du 9 au 15 sept. 2. *Brisbane,* dès le 20 juin aucun cas. 5. *Indes anglaises orientales:*

	du 9—15 sept.	du 16—22 sept.	du 23—29 sept.
Indes entières	(3816)	(4925)	(5625)
Bombay (Présid.)	(2257)	(2918)	(2950)
Bengale	(114)	(69)	(71)
Provinces unies	(175)	(148)	(204)
le Punjab	(81)	(95)	(145)
Cashmire	(6)	(5)	(9)
Indes centrales	(465)	(787)	(1494)
Provinces centrales	(470)	(657)	(544)

Madras (*Présid.*)	(14)	(20)	(19)
Mysore (*Etat*)	(143)	(134)	(127)
Birma	(91)	(99)	(62)

6. *Perse.* Province de *Seistan,* du 2 au 18 août (2). 7. *Empire ottoman. Adalia,* du 16 au 23 septembre 3; du 26 au 29 septembre 3 (1). 8. *Egypte,* du 15 au 21 sept. 11 (4); du 22 au 28 sept. 6 (3); du 29 sept. au 5 oct. 17 (11); du 6 au 12 oct. 5 (5); du 13 au 19 oct. 6 (2); du 20 au 26 oct. 10 (6) dont

à *Alexandrie*	3;	2 (1);	5 (1);	4 (3);	3;	3 (2).
à *Suez*	8 (4);	4 (2);	12 (10);	1 (2);	2 (1);	4 (2).
à *Minieh*	—	—	—	—	1 (1);	—.
à *Port-Saïd*	—	—	—	—	—	2 (2).
à *Tantah*	—	—	—	—	—	1 (0).

Des cas solitaires ont été rapportés pour les provinces d'*Assiout, Menourieh* et *Behera.* 9. *Ile Maurice,* du 28 sept. au 4 oct. 22 (15); du 5 au 11 oct. 24 (19); du 12 au 18 oct. 28 (21). 10. *Afrique méridionale,* du 8 juillet au 22 sept. pas de cas de peste humaine. Du 9 au 22 sept. on n'a pas trouvé des animaux pestiférés. 11. *Brésil. Bahia,* dans les mois de juillet au sept. 11 (6). *Rio de Janeiro,* du 27 août au 23 sept. 34 (7). A *Campos* et *Nitheroy* quelques cas.

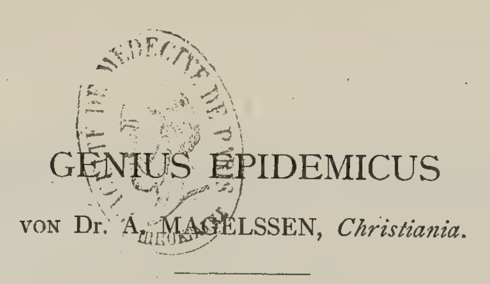
B. Choléra asiatique. 1. *Japon. Moji,* le 24 oct. 2 cas (à bord d'un vapeur). 2. *Iles Philippines. Manile,* au mois d'août 242 (192). *Provinces,* au mois d'août 1910 (1480). 3. *Indes anglaises orientales. Calcutta,* du 26 août au 1 sept. (6); du 2 au 8 sept. (9); du 9 au 15 sept. (15).

C. Fièvre jaune. 1. *Brésil. Para,* du 1 au 30 juin (26). 2. *Costa Rica Limon,* du 13 au 25 sept. 1 (2). 3. *Cuba. Havane,* du 11 au 24 sept. 1 (1); du 25 au 29 sept. 5 (1); du 30 sept. au 5 oct. 1; du 6 au 16 oct. 7; du 17 au 19 oct. 7 (1). *Guines,* le 13 oct. (1). Province de *Santa Clara,* du 22 sept. au 2 oct. 1 (1); du 3 au 13 oct. 5 (2). 4. *Ecouador. Guayaquill,* du 15 juillet au 31 août (9); du 1 au 15 sept. (2). 5. *Etats Unis d'Amérique septentrionale. Etat de Georgia. Station de quarantaine atlantique méridionale,* le 24 sept. 1 cas à bord du vapeur espagnol „Habana" arrivé de Havane. 6. *Guatemala. Gualan,* du 25 août au 2 oct. 4. 7. *Mexique. Prov. d'Oaxaca. Tuxtepec,* du 2 au 8 sept. 4 (4); du 9 au 15 sept. (1); du 16 au 22 sept. 1 (1); du 23 au 29 sept. 1; du 30 sept. au 6 oct. 1 (1). *Prov. de Vera Cruz. Tierra Blanca,* du 12 août au 22 sept. 1. *Vera Cruz* (ville), du 4 au 8 sept. 2; du 9 au 15 sept. (1); du 16 au 22 sept. 1; du 23 au 29 sept. (1). *Prov. de Yucatan. Merida,* du 2 au 6 sept. 5 (1); du 9 au 15 sept. (3); du 16 au 22 sept. 3 (2); du 23 au 29 sept. 4 (4); du 30 sept. au 6 oct. 4 (4). 8. *Nicaragua. Managua,* du 2 au 8 sept. 1.

(D'après les numéros 39—43 des „Public Health Reports" (Washington). le numéro 2391 du „British Medical Journal", et les numéros 41—45 des „Veröffentlichungen des Kaiserlichen Gesundheitsamtes" (Berlin).)

Amsterdam, le 10 nov. 1906. Ringeling.

Sommaire (Novembre 1906.) XIe Année.



GENIUS EPIDEMICUS

VON Dr. A. MAGELSSEN, *Christiania.*

EINLEITUNG.

Nicht ganz selten erinnert uns der eine oder andere Verfasser noch an das alte Wort: „Constitutio epidemica", eine Benennung, mit der man in früherer Zeit den Gedanken an das veränderliche Auftreten der Krankheiten verband, an ihr gegenseitiges Verhältnis zu einander, an ihre inneren und äusseren Ursachen u. s. w. Wenn eine oder die andere Krankheit eine stärkere Ausbreitung gewonnen oder ihren Charakter verändert hat oder dergleichen, so kommt es also noch vor, dass man, um diese Erscheinung zu erklären, seine Zuflucht zu der alten Vorstellung von der Constitutio epidemica nimmt, wenn es auch nur „gelegentlich" geschieht und man sich sozusagen beinahe darüber schämt.

Denn nach der Meinung vieler kann das Wort Constitutio epidemica ungefähr dem Aberglauben und der unklaren Denkweise früherer Zeiten gleichgestellt werden; ein Ueberrest aus der spekulierenden und philosophierenden Zeit der Medizin, den das wissenschaftliche Zeitalter der Bakteriologie schon längst und mit Recht der Vergessenheit übergeben hat.

Aber da der Gedanke an die Constitutio epidemica eine gewisse Neigung zu haben scheint, öfters aufs neue aufzutauchen, und kürzlich wieder von einem hochangesehenen Gelehrten hervorgeholt wurde, den wir Professor B. nennen können (indem der Name des Verfassers und der Zeitschrift hier unwesentlich sind), scheint es nicht unberechtigt, demselben einige kurze Bemerkungen zu widmen. Und da die Aeusserungen des Herrn Professors B. typisch, orientierend und sachlich sind, so sind sie als Ausgangspunkt für diese kleine Abhandlung gewählt worden.

Herr Professor B. sagt u. a.:

„Mit dem Zeitalter der Mikroben verschwand die Rede von der Constitutio epidemica. Die Anschauung wurde allgemein, dass die Ursache einer epidemischen Krankheit mit dem Studium ihres spezifischen Virus zusammenfällt. Es schien das einzig Rationelle zu sein, jede einzelne Infektionskrankheit isoliert für sich zu betrachten, denn jede Krankheit hatte ja ihr eigenes Virus."

In dieser Betrachtungsweise sind auch alle Aerzte der letzten 20—30 Jahre erzogen worden. Sie haben im Zeitalter der Bakterien gelebt und

ihre Ausbildung in demselben erhalten. Aller medizinischer Unterricht in dieser Zeit ist basiert gewesen auf der natürlichen Voraussetzung von Mikroorganismen, als der Ursache nicht allein der epidemischen, sondern auch vieler oder der meisten endemischen Krankheiten.

Während man anfänglich nichts davon hören wollte, dass es einer sogenannten „Disposition" für eine Krankheit bedürfe, wenn nur Bakterien anwesend waren, hat man in den letzten Jahren allerdings die Möglichkeit oder Wahrscheinlichkeit einer solchen wieder eingeräumt. Herr Professor B. schildert diesen Umschlag in folgender Weise:

„In der letzten Zeit ist hierin eine Aenderung eingetreten. *Man hat längst eingesehen*, dass die Kenntnis der Aetiologie einer Infektionskrankheit bei weitem nicht durch den Nachweis der spezifischen Mikrobe erschöpft ist, sondern dass *manche verwickelte Verhältnisse* hier mitwirken, *innerhalb sowohl als ausserhalb* des Organismus; *besondere Dispositionen* für eine Krankheit sowie auch Eigentümlichkeiten in den *klimatischen* Verhältnissen, im Erdboden u. s. w."

Und er fügt hinzu:

„*Es ist möglich, dass die Zeit bald gekommen sein dürfte, um auch das Studium der Ursachen aufs neue wieder aufzunehmen*, welche die Schwankungen in dem Auftreten der epidemischen Krankheiten überhaupt bedingen; kurz, *den Begriff Constitutio epidemica oder Genius epidemicus einer erneuten Forschung zn unterziehen;* mit erweiterten Kenntnissen, neuen Ausgangspunkten und hoffentlich auch mit besseren Ergebnissen."

Man wird hier mit einer gewissen Berechtigung die Frage aufwerfen können: Was mag es für „verwickelte Verhältnisse", „innerhalb und ausserhalb des Organismus" geben? Worin bestehen „die besonderen Dispositionen"? was ist mit „Eigentümlichkeiten in klimatischen Verhältnissen, im Erdboden u. s. w." gemeint? Wo sind „die erweiterten Kenntnisse, die neuen Ausgangspunkte, die hoffentlich bessere Ergebnisse bringen werden"? Wer wird uns Antwort darauf geben, wer wird uns etwas darüber sagen?

Und wenn der Gedanke ausgesprochen wird, dass „*die Zeit bald gekommen sein dürfte*", um auch das Studium dieser Dinge aufs neue aufzunehmen, so wird man sich jedenfalls der vielen und grossen Schwierigkeiten bewusst sein müssen, die sich hindernd in den Weg stellen werden. Vielleicht wird man auch mit Lauheit und Interessenlosigkeit zu kämpfen haben bei denen, die notwendiger Weise den Untersuchungen ihre Stütze zu Teil werden lassen müssten.

Aber andererseits, von einem wissenschaftlichen Standpunkt aus gesehen, würde es *eine schöne Aufgabe* sein, Ernst damit zu machen und die

Forschungen über die Constitutio epidemica wieder aufzunehmen und es sich klar vor Augen zu stellen als *ein Ziel*, das des Nachstrebens wert ist. Und obgleich die Zeit sicher noch keineswegs günstig dafür ist, so könnte man vielleicht dennoch diesem Ziel ein gutes Stück näher kommen, *wenn mehrere sich hier vereinigen würden;* ein Verfahren, welches jetzt ja auch in der Medizin ziemlich allgemein ist; denn es kann wohl kein Zweifel darüber bestehen, dass in mehreren Richtungen „erweiterte Kenntnisse" vorhanden sind. Der *Wille*, diese zu gebrauchen, sowie die *Arbeitsmethoden* kommen daher hauptsächlich in Frage.

Was die Arbeitsmethoden anbelangt, so könnte man beispielsweise mit den von Professor B. angegebenen, ausserordentlich korrekten Ausgangspunkten beginnen und demnach zuerst anfangen mit der Behandlung der von ihm erwähnten „verwickelten

VERHAELTNISSE INNERHALB DES ORGANISMUS,
der erweiterten Kenntnisse und den besonderen Dispositionen."

Ueber diese Themata würden unsere medizinischen Autoritäten uns ohne Schwierigkeit die besten Uebersichten geben können. Es liegt in der Natur der Sache und der Entwickelung, dass in den verflossenen 30 Jahren, dem Zeitalter der Bakteriologie, ein grosser Schatz „erweiterter Kenntnisse" gesammelt worden ist, unter denen also *ausschliesslich* und speziell diejenigen hervorzuheben sein werden, die zu einem neuen und besseren Verständnis der Constitutio epidemica dienen könnten. Aehnliches kann wohl von unserer jetzigen Kenntnis der besonderen Dispositionen gesagt werden, die doch auch früher mit dem grössten Interesse umfasst wurden. In Verbindung mit den Dispositionen wird man auch eine Erklärung geben können bezüglich der *„vielen verwickelten Verhältnisse innerhalb des Organismus"*, in welche die Forschungen der letzten Jahre einen Einblick gestatteten; alles selbstredend mit dem speziellen Ziel vor Augen, um dadurch nur zur Beleuchtung der Constitutio epidemica beizutragen.

Gleichzeitig werden andere sich die Aufgabe stellen können, Aufschlüsse über die übrigen von Professor B. angedeuteten Momente zu geben, nämlich „die verwickelten

VERHAELTNISSE AUSSERHALB DES ORGANISMUS,
Eigentümlichkeiten in klimatischen Verhältnissen, im Erdboden u.s.w."

Der Erdboden. Auch bezüglich des Erdbodens vermute ich, dass die Bakteriologen uns viele wertvolle Aufschlüsse gebracht haben, die sie ohne zu grosse Schwierigkeiten werden sammeln und unter dem Gesichtspunkt des Genius epidemicus darstellen können. Mit grosser Stärke wurde bekanntlich seiner Zeit der Einfluss des Erdbodens von Pettenkofer

verfochten, speziell mit Bezug auf Typhus. Seine Argumente fanden indessen wenig Anklang unter den Bakteriologen. Wenn man jetzt den Erdboden wieder von einem ähnlichen ätiologischen Standpunkt aus betrachten und die begrabene Anschauung wieder ins Leben zurückrufen will, so wird man dadurch Pettenkofers Andenken ehren.

Das Klima. Das Klima ist ja zu allen Zeiten als bestimmend für das Auftreten vieler Krankheiten erkannt worden. Man weiss mit vollständiger Sicherheit, jetzt wie früher, dass tropische Klimate die Entwickelung einer tropischen Vegetation und tropischer Krankheiten begünstigen; während die kälteren Klimate eine spärlichere Vegetation und Krankheiten eines anderen Charakters bedingen, u. s. w. Aber dies hat nichts mit den Krankheitsfluktuationen oder mit der Sache: Constitutio epidemica zu schaffen; ich glaube daher, dass „das Klima" als Forschungsgegenstand bei einem Anlass wie dem vorliegenden wegfallen sollte. Das Klima ist nämlich in allen Ländern — in der historischen Zeit — immer ungefähr gleich geblieben; so hat z. B. Deutschlands Klima in dem letzten Jahrtausend kaum nachweisbare Veränderungen erfahren. Aber die Krankheiten kommen und gehen, nehmen zu und ab, in stetem Wechsel, in kalten wie in warmen Klimaten; und einen Faktor, der wie das Klima sich nicht verändert, wird man wohl unmöglich als Ursache der stetigen und häufigen Veränderungen in dem Wesen und dem Auftreten der Krankheiten ansehen können. Durch die Untersuchungen des *Klimas* erhalten wir freilich verschiedene Aufschlüsse über einige *endemische* Krankheiten, aber durch dieselben erfahren wir nichts über Constitutio epidemica oder Genius epidemicus.

Unbekannte Faktoren. Herr Professor B. erwähnt auch, dass man früher annahm, dass „viele verschiedene, aber im Zusammenhang wirkende unbekannte Faktoren" zu dem wechselnden Auftreten der Krankheiten beitrügen. Eine Untersuchung unbekannter Faktoren ist indessen besonders schwierig, denn wenn deren Existenz überhaupt zweifelhaft ist, wenn keine Beobachtungen derselben vorliegen, und wenn man ihre Namen, ihr Wesen oder ihre Eigenschaften nicht kennt, so können sie fürs erste bei der Untersuchung der Ursachen der Constitutio epidemica kaum in Betracht kommen.

Ich bin indessen geneigt zu glauben, dass man zu den vorstehend genannten Forschungsgegenständen noch einen anderen hinzufügen sollte, nämlich:

Das Wetter. Denn es gibt — ausser den von Professor B. erwähnten — andere Elemente, deren Vorhandensein wir täglich fühlen und deren Natur wir kennen, deren Wesen und Veränderungen Gegenstand genauer und langwieriger Beobachtungen gewesen sind, und deren Fluktuationen

in vieler Beziehung in unmittelbarer Verbindung mit den Fluktuationen der Krankheiten zu stehen scheinen. Es sind die *verschiedenen meteorologischen Elemente* in ihrem unaufhörlichen Wechsel, so wie sie unter der gemeinsamen Benennung: *die Witterung* zusammengefasst werden. Weshalb sollte man wohl gerade diese Elemente unbeachtet lassen, die so nahe vor der Hand liegen; weshalb wil man *sie nicht einmal nennen* unter den möglichen Ursachen der Constitutio epidemica?

Es ist allerdings klug, nicht im voraus durch die grossen Schwierigkeiten abschrecken zu wollen; aber dennoch muss gesagt werden, dass man kaum wird umhin können, auch auf die Witterung Rücksicht zu nehmen, sofern man es mit der Erforschung der äusseren Ursachen der Krankheiten ernst meint.

Die Geschichte der Forschungen.

Um indessen die Ursachen des eigentümlichen Schweigens über einen so wichtigen Punkt besser verstehen zu können, muss man an dieser Stelle die Geschichte dieser Forschungen in möglichster Kürze in die Erinnerung zurückrufen; denn auch diese Sache hat ihre Geschichte. Einer oder der andere könnte sonst leicht zu der Auffassung gelangen, dass die Menschheit erst jetzt daran denkt, sich in Bewegung zu setzen, um den Zusammenhang zwischen den äusseren Einflüssen und den biologischen und pathologischen Phänomenen zu finden.

So verhält es sich indessen nicht. Im Gegenteil, so lange denkende Menschen auf unserer Erde gewohnt haben, ebenso lange hat man wahrscheinlicher Weise geglaubt, dass *äussere Kräfte* mitwirken bei dem Ab- und Zunehmen der Krankheiten, bei dem Auftreten und Verschwinden der Epidemien u s. w. Schon *Hippokrates* lehrte, dass *Luft*, *Wasser*, *Wetter*, *Klima* und *Erdboden* auf das Auftreten der Krankheiten Einfluss haben. Priester und Laien unter den alten heidnischen Völkern sahen dagegen in den Epidemien ein Zeichen von *dem Zorn der Götter*, weil sie sich die verschiedenartige Heftigkeit und den Charakter der Krankheiten nicht in anderer Weise erklären konnten. Und selbst nach dem Aufhören des Heidentums fuhr man fort, den merkwürdigen Wechsel der Krankheiten mit einem *göttlichen* Namen zu bezeichnen, der noch heute unter uns zu hören ist: *Genius Epidemicus*. Später veränderte man diesen Namen zu dem mehr unpersönlich klingenden: *Constitutio epidemica*, womit man freilich besonders die äusseren, kosmischen und meteorologischen Einflüsse auf die Bevölkerung bestimmter zu betonen dachte, ohne dass man indessen hierdurch der Sache selbst näher kam.

Schliesslich fand man, dass alle diese Unwissenheit, mitten in der Blütezeit aller Wissenschaften, im neunzehnten Jahrhundert, unerträglich

wurde. Man beschloss, die Sache vollständig wissenschaftlich in Angriff zu nehmen und ging daher in allen Ländern daran, *statistische Bureaus und meteorologische Observatorien* zu errichten, in der festen Ueberzeugung, dass man damit den Dingen wohl auf den Grund kommen werde. Alle Meteorologen, Statistiker und Hygieniker der ganzen Welt vereinigten sich jetzt zu dieser Arbeit! Und noch viele andere mit ihnen; denn man kann wohl sagen, dass ungefähr jedermann, der sich für Biologie, Medizin und Statistik interessierte, mehr oder weniger versucht hat, des Rätsels Lösung zu finden. Aber alles vergeblich! Was man auf der einen Seite zu finden glaubte, wurde von einer anderen Seite widerlegt; einmal war das Gegenseitigkeitsverhältnis so, ein anderes Mal ganz entgegengesetzt, und sofern Ursache und Wirkung überhaupt zu erkennen waren, standen sie in keinerlei annehmbarem Verhältnis zu einander. Das ganze löste sich daher schliesslich in Wirrwarr, Enttäuschung und Missmut auf. Die Meteorologie und die Statistik wurden, jedenfalls in dieser Beziehung, zu einer *grossen Enttäuschung*, welche dort kein oder wenig Licht brachte, wo man demselben mit so grossen Erwartungen entgegengesehen und die Sache mit so grossen Geldopfern ins Werk gesetzt hatte.

Man wurde schliesslich durch die Widersprüche und die Resultatlosigkeit der Forschungen erschlafft, bei der man so viel eingesetzt hatte, und womit so viele Gelehrte sich so lange und so vergeblich beschäftigt hatten, bis sie nur Konfusion vor Augen sahen. Man war bis zu einem Punkt gekommen, wo es den Anschein hatte, dass die menschliche Forschung genötigt sein werde, Halt zu machen. Die Vergleichung der medizinisch-biologischen und der physikalisch-meteorologischen Statistik war daher schon auf dem besten Wege, *der Lächerlichkeit* anheimzufallen. *Der Glaube an die Möglichkeit der Vergleichung* und mit ihr auch *der Glaube an den Einfluss der Witterung waren verschwunden; man spottete darüber;* und als zu diesem Zeitpunkt in der Welt der Wissenschaft *ein neues Licht zu leuchten begann*, beeilte man sich, das verhasste alte Joch abzuschütteln, um sich mit Begeisterung der neuen Lehre in die Arme zu werfen.

Es war *die Aera der Bakterien*, die hervorbrach und alle durch ihre unerhörten und grossartigen Entdeckungen blendete. Jetzt verstand man denn auch plötzlich die Ursache aller früheren Niederlagen und Irrtümer! Allerdings hatte man auch lange vor dieser Zeit das Vorhandensein von allerlei festen und flüchtigen, unsichtbaren und spezifischen Krankheitserregern angenommen! Aber es war doch eine ganz andere Sache, sie mit eigenen Augen zu sehen, sie zu kultivieren, ihre Virulenz zu steigern und zu vermindern u. s. w. Kein Wunder also, dass man jubelte, ungefähr wie der Junge im Märchen, als er den Teufel in die Nuss hineingenarrt

hatte: Jetzt hab' ich dich, jetzt hab' ich dich! Es waren also die Bakterien, die an allem Schuld trugen, und die die wirklichen Krankheitsteufel waren!

Es ist indessen ein Gesetz, welches sich in der Geschichte der Medizin stets wiederholt hat, dass jede neue auftauchende medizinische Schule in ihrer ausgeprägtesten Form nur eine gewisse Zeit ihre Herrschaft zu behaupten vermocht hat. So auch hier.

Nachdem die Bakteriologie jetzt seit etwa dreissig Jahren ein strenges und unbeschränktes Regiment geführt hat, — übrigens nur eine kurze Zeit im Vergleich mit der, in welcher der Genius epidemicus geherrscht hat, welche dem Alter des ganzen Menschengeschlechts entspricht — entdeckt man indessen, dass der Teufel doch noch nicht mit allen seinen Eigenschaften in die Nuss eingetreten ist, und dass es nicht in allen Teilen ganz so gegangen ist, wie man es sich gedacht hatte. Man hatte erwartet, dass die Kenntnis der Bakterien, die Isolation und Desinfektion u. s. w. die Krankheitsfluktuationen abschaffen würden: Aber man ist hiervon noch soweit entfernt, dass *jetzt sogar im eigenen Lager der Bakteriologen eingeräumt wird*, (vergl. „Man hat längst eingesehen u.s.w."), *dass die Krankheiten ihren Verlauf nehmen*, *jetzt wie früher*, und neben den Bakterien, neben Isolation und Desinfektion noch *etwas anderes vorhanden sein muss*, was auf den Verlauf der Krankheiten einwirkt.

Wir sehen, dass man, um sich den rätselhaften Wechseln der Krankheiten erklären zu können, seine Gedanken wieder zu den tausendjährigen Vorstellungen zurückkehren lässt, — dem Genius epidemicus und der Constitutio epidemica der Alten — d.h. zu „den vielen verwickelten Verhältnissen innerhalb sowohl als ausserhalb des Organismus."

Der Umschlag ist gekommen, wenn auch die meisten noch nicht ganz aufmerksam darauf geworden sind.

Die vorstehend geschilderte *Geschichte* der Forschungen ist vielleicht eine der wichtigsten Ursachen, dass man die Witterung nicht unter den Gegenständen zu nennen gewünscht hat, die hinsichtlich der Constitutio epidemica erforscht zu werden verdienen.

Es gibt wohl mehrere Gründe, so z. B. den, dass auch die Erwägungen und Erfahrungen *der neueren Zeit* nicht mehr auf einen Zusammenhang zwischen Wetter und Krankheit hinweisen, wie man früher glaubte. *Welche Verbindung sollte wohl überhaupt zwischen dem menschlichen Körper und dem Wetter bestehen?* Der menschliche Körper, — *so wie wir denselben kennen lernen* in den Anatomiesälen, auf dem Sektionstisch, am Krankenbett, durch das Reagensglas und unter dem Mikroskop; — *was in aller Welt hat der mit dem Wetter zu schaffen?*

Wenn gleichwohl oben gesagt wurde, dass man nicht wird umhin

können, die Witterung unter den Forschungsgegenständen einzubegreifen, so ist man selbstredend verpflichtet, Gründe dafür anzugeben. Und da es scheinen könnte, dass diese Gründe den Anschauungen der medizinischen Lehrbücher über den Menschen ziemlich fern liegen, so müssen sie anfänglich vielleicht lieber aus einem allgemeineren und weiteren Gesichtskreis geholt werden, z. B. aus dem *biologischen*. Denn, alles in Betracht gezogen, könnten möglicherweise doch die Krankheiten des Menschen und ihre Fluktuationen nicht als etwas für sich isoliertes, ja nicht einmal als etwas ausschliesslich pathologisches angesehen werden, sondern nur als *einen Teil* sämtlicher anderen biologischen Phänomene auf Erden, und das menschliche Leben *im Zusammenhang* mit allem anderen Leben gesehen werden. Um den Einfluss des Wetters auf die *Krankheitsbewegungen* zu verstehen, ist es hier am Platze, an den Einfluss desselben auf die *Lebensbewegungen* im allgemeinen zu erinneren.

Lebensirritamente,
erschaffende, erhaltende und zerstörende Kräfte.

Alles Leben ist Bewegung. Jedoch, unter Leben verstehen wir z. B. nicht die unveränderlich gleichmässigen Bewegungen der Himmelskörper oder die mechanisch regelmässigen der Maschinen. Was wir *Leben auf der Erde* nennen besteht immer aus einer mehr oder weniger *ungleichmässigen* Bewegung oder Tätigkeit mehr *selbständiger* Wesen. Die Lebensfunktionen nehmen zu und ab, sie wechseln oder fluktuieren, stossweise und pulsierend, häufig in einer etwas unregelmässigen Weise. Das Leben ist nämlich gleichzeitig *selbständig* und *unselbständig*, abhängig und unabhängig.

Denn die Bedingungen für jede Lebenstätigkeit, sowohl bei Pflanzen als bei Tieren, werden hauptsächlich von *zwei Dingen* bestimmt: auf der einen Seite von dem Körperbau oder der *Konstitution* des lebenden Organismus, — seiner verschiedenen Festigkeit und Vollkommenheit —, und auf der anderen Seite von der *Umgebung*, in welcher derselbe lebt. Es ist ja auch die Auffassung der modernen Wissenschaft, dass alle lebenden Wesen, um zu bestehen, in ihre Umgebungen passen und sich nach denselben richten müssen; ihre Lebenskraft, Tätigkeit, Fruchtbarkeit u.s.w. sind von der mehr oder weniger günstigen Beschaffenheit der Umgebung abhängig und wechseln mit derselben. Wenn die Umgebung sich ändert, so werden auch die darin lebenden Wesen in grösserem oder geringerem Grad davon betroffen und verändert. Die *Evolutionslehre* sagt uns, dass dies, durch sehr lange Zeiträume, die Ursache der *Veränderung der Arten* ist.

Aber hier ist die Absicht, einen Schritt weiter zu gehen und darauf

aufmerksam zu machen, dass etwas ähnliches täglich gerade vor unseren Augen vor sich geht. Indem die Veränderungen der Umgebung Veränderungen der Lebensfunktionen und Lebensäusserungen bewirken, ist es also die *Umgebung*, die zum grossen Teil dem Leben seine Form gibt, dem Leben sein Gepräge aufdrückt; uns den ewigen Wechsel der Lebensäusserungen, sowie den Kampf, die Unruhe und das wechselnde Schicksal des Lebens erklärt. Könnten wir die uns umgebenden Kräfte *kontrollieren und beobachten*, dann würden wir zum Teil dazu kommen, das Schicksal selbst, die Lebensführung, zu begreifen. Wir würden dann vielleicht lernen, uns einen grossen Teil der Lebensrätsel auf rein *mathematischem Wege* zu erklären.

Mit Bezug auf den Wechsel der Lebensäusserungen fragt man beispielsweise oft, ohne eine befriedigende Erklärung dafür geben zu können: Was ist die Ursache der vielen verschiedenen biologischen Fluktuationen, wie z. B. der bald guten, bald schlechten Jahre für den Landwirt, des wechselnden Verhältnisses der Erzeugnisse der Erde, der verschiedenen Resultate der Jagd und der Fischerei, den periodischen Verheerungen durch schädliche Insekten, der stets wechselnden Zahl der Geburten und Eheschliessungen, dem Auftreten und Verschwinden von Epidemien, der Zu- und Abnahme der Sterblichkeit, der verschiedenen Bös- und Gutartigkeit der Krankheiten, der Disposition und der Immunität, der verschiedenen Zusammensetzung des Blutes und des Serums, der wechselnden Schwäche, Stärke und Widerstandskraft des Organismus, der vielen verschiedenen physiologischen Schwankungen, z. B. der Körpertemperatur, der verschiedenen Schärfe der Sinne u. s. w. u. s. w.?

Alle werden freilich einig sein über den Einfluss der Umgebung, was die Evolutionslehre angeht. Ausserhalb derselben werden sich wohl manche zweifelnd verhalten; im besonderen nimmt die Einigkeit ab, wenn die Frage aufgeworfen wird, was es denn ist in unserer Umgebung, was sich verändert, und ob man *nachweisen* könne, dass die Veränderungen in der Umgebung entsprechende Veränderungen des vegetabilischen und tierischen Lebens zur Folge haben. Nicht am wenigsten werden die *Aerzte protestieren:* — Besteht etwas, was sich um uns bewegt? Gibt es ausserhalb uns etwas von Bedeutung, was sich stets verändert?. Scheint nicht dieselbe Sonne immer über uns, und sind nicht die physischen Lebensbedingungen, wie der Erdboden, das Wasser und die Luft, zu allen Zeiten ungefähr die gleichen?

Es kann anfänglich wenig nützen, denen, die so fragen, zu antworten, dass in Wirklichkeit doch eine Bewegung, überall um uns, vor sich geht. Sie werden kaum darauf hören, wenn man ihnen sagt, dass die kosmische Welt ausserhalb uns und die physikalischen Kräfte um uns sich in einer

unaufhörlichen Bewegung befinden. Man muss sie jedenfalls erst daran erinnern, dass es sich folgendermassen verhält: — *Die Sonne* stürzt mit ungeheueren Geschwindigkeit durch den Weltraum vorwärts, das ganze Planetensystem mit sich ziehend. Sie rotiert, gleichwie die Planeten, mit schwindelhafter Schnelligkeit um ihre eigene Achse; ihr Inneres sowohl als ihre Oberfläche befinden sich im gewaltigsten Aufruhr, wirft Sonnenfackeln von unerhörten Dimensionen aus und bildet Sonnenflecken in stark wechselnder Grösse und Zahl.

Auch unser Weltkörper, *die Erde*, ist der Sitz ähnlicher, wenn auch weniger heftiger Unruhe. Auch die Erde fährt mit schwindelnder Fahrt durch den Weltraum, im Gefolge der Sonne, um die Wette — in stets wechselnder Weise — mit den vielen übrigen Planeten, die zum Sonnensystem gehören. Auch die Erde dreht sich unaufhörlich um ihre eigene Achse und ist, wenn auch in geringem Grad, Naturrevolutionen ausgesetzt; aber vor allen Dingen ist ihr *Luftmeer* in einer unaufhaltsamen Bewegung. *Es besteht ein unaufhörlicher Wechsel* von Licht und Dunkelheit, von Luftströmungen, Luftdruck, Wolken, des Elektrizitätsverhältnisses, von Niederschlag und Temperatur, der in vieler Beziehung eine *Analogie* — wie auch teilweise eine *Folge* — der weit gewaltigeren Bewegungen auf der Sonne ist.

Nach dem Gesagten wird man gewiss als richtig einräumen müssen, dass diese Bewegungen selbstverständlich vor sich gehen. Weise jetzt nach, sagt man aber, dass diese Bewegungen der Sonne, der Erde und des Luftmeeres auf die Lebensverhältnisse auf der Erde einwirken! Nun, nichts ist leichter als das: Entstehen denn nicht Vegetation und Fruchtbarkeit unter dem Einfluss von Regen und Wärme? Wird nicht mancher Lebenskeim durch Kälte und Trockenheit zerstört? Wird nicht das Samenkorn vom Winde fortgeführt, und rufen nicht Cyklone und Erdbeben Unglück und Tod hervor? Aber vor allem: Wenn die Erde sich um ihre Achse dreht, d. h., wenn die Dunkelheit der *Nacht* dem *Tage* und dem Sonnenlicht weicht, wird dann nicht jedesmal tausendfach neues Leben und neue Tätigkeit erweckt? — Und wenn die *Jahreszeiten* wechseln während des Laufes der Erde um die Sonne, dann sehen wir wohl, wie das Leben im gleichen Verhältnis erwacht, keimt, blüht und danach welkt, stirbt oder in den Ruhezustand übergeht, sowohl bei den Pflanzen als auch bei Tieren in aller ihrer bunten Mannigfaltigkeit.

Hier haben wir Beispiele genug von den Lebensincitamenten oder Lebensirritamenten, die in einer in hohem Grade auffälligen und unwiderlegbaren Weise ihren Einfluss auf alles Lebende ausüben, und wer wird wohl daran zweifeln, dass auch der *Mensch* davon beeinflusst wird?

Da aber der *Mensch* eine so wunderbar vollkommene Konstitution

hat, so stirbt er nicht bereits Abends, wie die Eintagsfliege, oder im Herbst, wie die einjährigen Pflanzen, oder fällt in den Winterschlaf, wie der Bär. Es gibt indessen viele Beispiele dafür, dass sowohl die Einflüsse der Tageszeiten als der Jahreszeiten auf den Menschen einwirken. Viele seiner physiologischen Funktionen schwingen im Laufe des *Tages*, z. B. die Arbeitskraft, die Schärfe der Sinne, die Menge der Sekrete und die Zeit ihrer Wirkung, ferner die verschiedene Höhe der Körpertemperatur, das Bedürfnis nach Ruhe u. s. w. Ebenso im Laufe des *Jahres*: Gemütsstimmung, Arbeitskraft, Generationsfähigkeit, Zusammensetzung des Blutes und des Serums, Empfänglichkeit für Krankheiten, in den verschiedenen Jahreszeiten: eine leichtere Rekonvaleszens im Frühjahr und Sommer u. s. w. u. s. w.

Aber da eine derartige biologische Grundanschauung nicht in den medizinischen Elementar-Unterricht aufgenommen worden ist, so kommt sie auch nur so selten in den medizinischen Erwägungen zum Vorschein. Dies ist denn auch die natürlichste Erklärung dafür, dass die Aerzte unseres Zeitalters nicht an den Einfluss des Wetters glauben. Weil diese Anschauung nicht doziert wird, bemerken sie nicht, dass *der Einfluss der Witterung ganz ähnlicher Art sein muss* wie der Einfluss des Tages und der Jahreszeiten, indem die Faktoren, die Lebensirritamente, hier ganz dieselben sind: eine Zu- und Abnahme des Sonnenlichts, der Feuchtigkeit, des Luftdruckes, der Temperatur u. s. w. Man ist auch nicht darauf aufmerksam geworden, dass die Veränderungen des Wetters sogar viel *eingreifender* sein können, weil sie oft plötzlicher sind, heftiger, überraschender, teils anhaltender, teils häufiger und sich in einer verschiedenartigen und anderen Weise wiederholen, als die typischen Veränderungen des Tages und des Jahres, denen der Organismus angepasst und an die er gewöhnt ist. Man denkt auch nicht daran, dass diese Lebensirritamente die Fähigkeit besitzen, das Wachstum und das Leben der schwächeren Organismen *bald zu fördern*, *bald zu hindern*, *bals zu zerstören* und dass sie, mit anderen Worten, *sich jeden Augenblick*, *auch heut zu Tage*, *als erschaffende*, *auf haltende und vernichtende Kräfte offenbaren*, und deshalb wahrscheinlich *auch die Fähigkeit besitzen*, *auf die feineren organisch-chemischen Reaktionen im menschlichen Körper*, *im Blut*, *in den Säften und Nervenfiebern einzuwirken.* Daher bleibt ihnen auch die Constitutio epidemica unverständlich, wenn sie sehen, dass grosse Veränderungen des Gesundheitszustandes in jeder beliebigen Jahreszeit auftreten können; — man gibt keine Obacht auf das Wetter, versteht seine Wirkungsart nicht und bedenkt nicht, dass der Einfluss desselben häufig stärker ist als derjenige der Jahreszeiten.

Neue Forschungsmethoden
und ihre vorläufigen Ergebnisse.

Man wird vielleicht denken: — Das über das Leben, die Lebensirritamente und das Wetter Gesagte klingt recht schön; aber was kann es nützen, selbst *die gesunde Vernunft* auf seiner Seite zu haben, wenn die *Wissenschaft* nicht einen Zusammenhang zwischen Wetter und Krankheit *nachweisen* kann?

Hierauf muss geantwortet werden: — Die Wissenschaft kann wohl, aber sie will nicht. Die Wissenschaft hat nämlich, wenigstens vorläufig, keine Zeit, diesen Fragen einen Gedanken zu opfern. Es sind keine Anzeichen vorhanden, dass die Wissenschaft sich hiermit in der nächsten Zukunft zu befassen gedenkt; — die Zeit hierfür ist mit anderen Worten noch nicht gekommen.

Hoffnung ist allerdings vorhanden, wenn ein angesehener Verfasser wie Professor B. „gelegentlich" andeutet, dass die Wiederaufnahme dieser Forschungen wünschenswert sei. Aber damit ist wenig gewonnen, sofern in wissenschaftlichen Kreisen im allgemeinen seine Meinung nicht geteilt wird.

Eins ist sicher: Sollte die Frage gefördert werden, so müsste es *von neuen Ausgangspunkten aus und durch neue Forschungsmethoden* geschehen; denn die alten haben sich als unzureichend erwiesen. Ebenfalls würde, wie *Herr Professor Störmer* äussert, ein *Zusammenarbeiten mit Physikern und Mathematikern* hier von grosser Bedeutung sein. 1)

Obgleich ich wohl weiss, dass unter den gegenwärtigen Verhältnissen kein Gewicht darauf gelegt werden kann, will ich doch als Abschluss dieses Artikels erwähnen, dass ich selbst, nach bescheidenem Vermögen, seit etwa 25 Jahren mit Untersuchungen über den Einfluss des Wetters auf Krankheiten beschäftigt gewesen bin, sowie, dass ich dabei vor allem *neue Gesichtspunkte und neue Arbeitsmethoden* angwandt habe. Es liegt nicht in meiner Absicht, die Leser mit einer Wiedergabe dieser neuen

---

1) Erklärung des Herrn Dr. *Carl Störmer*, Professor der höheren Mathematik an der Universität zu Christiania:

„Die originellen Untersuchungsmethoden Magelssens haben mich lebhaft an *entsprechende neue Methoden der höheren Mathematik* erinnert, die überall in den Wissenschaften, in welchen sie bisher angewandt wurden (z. B. Mechanik, Astronomie, Physik und Chemie), solche *Wunderwerke* gemacht haben. Dr. Magelssen hat hier ein Gebiet betreten, dessen sich *die Forschung der Zukunft* gewiss annehmen wird. *Durch Zusammenarbeiten mit Mathematikern und Physikern* würde man hier *wichtige Dinge erreichen können*, so dass man *die Naturgesetze*, von denen diese Erscheinungen abhängen, besser erkennen könnte. Dr. Magelssens Arbeit ist ein Vorläufer für diese Richtung, und man wird sich ihrer sicherlich erinnern, wenn die Statistik einmal über den gegenwärtigen Stillstand hinaus kommt.

Christiania d. 1. Mai 1906. Carl Störmer.

Forschungsmethoden hier zu belästigen, wenn jedoch Herr Professor B. den Ausspruch tut, dass neue Forschungsmethoden wünschenswert sind, so wird es mir wohl nicht verübelt werden, wenn ich bei einem solchen Anlass bemerke, *dass Veröffentlichungen über neue Ausgangspunkte und neue Arbeitsmethoden bereits seit einer Reihe von Jahren vorgelegen haben*, wenn sie selbstredend auch nur einen sehr beschränkten Leserkreis gehabt haben. 1)

Sollte ich in Kürze den Hauptinhalt der fünf Hefte „Wetter und Krankheit" wiedergeben, so dürfte es am besten wie folgt geschehen:

Die neuen Forschungsmethoden zeigen, *dass die Kurven für die Variationen der biologischen wie der medizinisch-pathologischen Erscheinungen* nichts anderes sind als *eine etwas modifizierte Wiederholung der Witterungsvariationen* (vergl. die Kurvenzeichnungen in „Wetter und Krankheit", Heft 1—5, Fig. 1—82).

Durch denselben ist man im Stande, die für jede Krankheit speciellen meteorologischen Ursachen auszusondern und *mathematisch* nachzuweisen, wie das Aussehen, die Zahl und die Höhe der biologisch-pathologischen Kurvenschwankungen von entsprechenden meteorologischen Kurvenschwankungen gebildet werden. Die Kurven zeigen, wie Disposition und Immunität von den chemisch-physikalischen Elementarkräften abhängig sind.

Dasselbe kann auch in anderer Weise ausgedrückt werden, z.B. wie folgt:

Die vorgenommenen Untersuchungen scheinen darauf hinzudeuten, dass das Leben eine *Folge*, eine *Wiederholung*, eine Art *Spiegelbild* der *äusseren Kräfte* ist, die den Organismus umgeben; — *vom Organismus aufgenommen, bearbeitet und zurückgegeben* — sei es bei Menschen, Tieren oder Pflanzen. Das Leben ist eine *notwendige Folge* der Lebensmöglichkeiten, der Lebensbedingungen, der Lebensirritamente. *Die Faktoren der Witterung* besitzen die Fähigkeit *zu schaffen, zu erhalten und zu zerstören.* Will man nicht glauben, dass Gott persönlich und plötzlich z. B. *das Auge* geschaffen hat, so muss er es haben entstehen lassen als *eine notwendige Folge der Schwingungen der Lichtstrahlen.* Ebenso wahrscheinlich als dass die Schwingungen der Lichtstrahlen das Auge geschaffen haben, die Schallwellen das Ohr u. s. w. u. s. w. ebenso wahrscheinlich stehen das Geschöpf, der Mensch, die Tiere und Pflanzen, noch heute in enger Verbindung mit den äusseren Naturkräften. Und am allermeisten

1) A. Magelssen: „Wetter und Krankheit", 5 Hefte, Friedländer & Sohn, Carlstrasse 11, Berlin, und „Ueber die Abhängigkeit der Krankheiten von der Witterung", G. Thieme, Leipzig.

müssen sie auf das Geschöpf einwirken, wenn es schwach oder geschwächt ist; z. B. in der ersten Jugend, im Alter, oder nach einem äusserlichen Schaden oder unter Hunger, Not und Armut. Bei der Frage nach den Ursachen der *Constitutio epidemica* wird es daher eine unumgängliche Notwendigkeit sein, auch Rücksicht zu nehmen auf die äusseren *schaffenden, erhaltenden und zerstörenden Naturkräfte*, die sich uns offenbaren *in den verschiedenen Elementen der Witterung.*

Man wird nicht umhin können, zu denken, dass die Bildung von Phagocyten (*Metschnikoff*) oder die chemisch-zymotischen Processe (*Ehrlich*) im Blute und im Serum eben mittelst dieser meteorologischen Elementarkräfte bald gefördert, bald gehemmt werden, und dass somit die Natur selbst im Grossen immer dasselbe ausgeführt hat und künftig ausführen wird, was die Kunst und die Wissenschaft der letzten Jahre bestrebt waren im Kleinen nachzuahmen. Es lässt sich deshalb denken, dass die Wissenschaft keine Gefahr laufen würde, falls die Bakteriologie auf die Existenz und die Natur dieser äusseren Kräfte Rücksicht nehmen wollte.

Die beigefügte Kurvenzeichnung liefert ein Beispiel der in „Wetter und Krankheit" befolgten Untersuchungsweise. Man bemerkt, wie das Wetter — hier die Lufttemperatur des Winterhalbjahres der verschiedenen Jahre von 1860—1890 in Christiania — unter der neuen Berechnungsart in ungeahnt schöner Weise nach und nach bestimmtere Formen annimmt, und wie die Temperaturkurve allmählich die Erklärung dafür gibt, warum die Krankheitskurve eben diese Schwankungen und eben diese Form darstellt. Man hat hier ein sehr schönes Beispiel für *die schaffende Kraft des Wetters*, und man beobachtet, wie *die Schöpfung* — hier die Krankheitskurve oder die Krankheitsdisposition — nur eine Nachahmung des Bildes ihres Schöpfers wird.

1860 70 80 90

Die jährliche Mitteltemperatur des Winterhalbjahres . . . . .

Die Krankheitskurve (Scharlachfieber) . . . .

Die Summe der Temp. zweier Jahre

Die Krankheitskurve . . . . . .

Die Mittelsumme der Temp. zweier Jahre . . . .

Die Krankheitskurve . . . . . .

Die Summe der Temp. dreier Jahre

Die Krankheitskurve . . . . . .

Die Mittelsumme der Temp. dreier Jahre . . . .

Die Krankheitskurve . . . . . .

Die Summe der Temp. von 4 Jahren

Die Krankheitskurve . . . . . .

Die Mittelsumme der Temp. von 4 Jahren . . . .

Die ausgeglichene Krankheitskurve

Ausgleichung der Temp. von 4 Jahren . . . .

Die ausgeglichene Krankheitskurve

DIE BEHANDLUNG KRANKER UND GEBAERENDER FRAUEN IM 16. UND 17. JAHRHUNDERT.

NACH HANDSCHRIFTEN DER KÖNIGL. ÖFFTL. BIBLIOTHEK ZU DRESDEN.

VON J. JÜHLING.

(*Fortsetzung.*)

item dis krauth gebulvert / vnnd in die gulden porthen gethann / mit seiner eigenschaft verstelt es die blumen

itum cerandus schreibet, das *weiche eyer* gesoten vnnd aus getruncken / verstelt die blumen

item rasies schreibt / das *hasenn dreckt* etc. (C 314, XI)

itum *hefen vonn weissenn wein* / auf ein tuch gepflastert / vnnd auf die scham / es verstelt die blumen. fol. 38.

itum ein zappenn gemacht vonn *gallen rongam* alaunn trackenn bludt bolearmene mastix vnnd muminia schlenn saft athanasia wol gemischt mit wegerich saft vnnd gemacht ein zappenn denn die fraue wol leiden mag in die porthen / verstopft die blumen

itum einer *meulin huf* auf kolnn geleget vnnd die scham damit bereucht / das der dampft in die gulden porthenn wol gang mag der dampft verstopft die blumen doch so mag darnach die fraue in einem ganczen manat nit schwanger werden

itum ein ander bereithung die blumen gar fast verstopft recipe balansie spulie mirtillorum copulas gladium coriris casta novum gleich vil das alles seudt in waser oder in cisternn waser / wan das wol gesotten sei so empfahe die fraue das in die gulden pforte durch ein locherigen stul so sie es aufs aller wermste erleidenn mag / vnnd so es laue wirt so nemb die fraue zwene schwamen vnnd necze sie beide darein vnnd lege ein auf die lendenn denn andern auf die scham / darnach stos die selbenn gesotten kreuter gar wol / vnnd mach daraus zweie pflaster / das eine auf die lendenn / das andere auf die scham / das verstopft die blumen ann allen zweifel

itum sachinechia (?) gemischt mit saft vonn dem kraudt pettersilie das ist funf bladt dass alle morgen getrunken vorstelet die blume / vnnd wer

der saft vnlustig zu trincken so seudt das kraudt in wein vnnd gibe damit athanasia zu drinckenn / athanasia fint man in der apedecken

itum mach auch der nasen ein zappen vnnd thue ir in die gülden porthen so verstopft es die blumen

itum wan die blumen zuuil sein vnnd lang gewerdt haben / so gib der fraue zu drincken *portulata* dem kraut / ader necze ein gezauste woll darein vnnd thue es inn die gulden porthen es vorstelt die blume

itum die *mitel schelf vonn der aichen* gepuluert vnnd der gegebenn ein kwinten in wechrich waser vorstelt die blumen

itum *alent* gebrandt vnnd in ein secklein gethann in die gulden porthenn vorstelet die blume

itum der saft von dem kraut *spica* thut des gleichenn eingesalbet ader gedruncken ader mit einer erczenei gemischt die auch darzu dienen als oben oft geschribenn ist.

itum der saft vonn dem kraudt / *buchsbrat* getruncken es hilft / oder dies kraut zermalnn vnnd auf die lendenn / vnnd scham gepflastert vorstelt die blumenn / fol. 40.

itum hauswurczel / in wein getruncken / vorstelt

itum gallenus schreibet / das kraut *cauda eguina* gesoten inn wein vnnd getruncken es vorstelczt

VIJ. nim viij lot *wachs landam* / iiij lot harczt ij lot weisen weirach / sarax / kalamita / fennum greckum rotte rosenn / mirtillum / ieglichs ein lott mach daraus ein pflaster / vnnd leges hinden auf die lendenn / wolherab vnnd lase es so lange ligenn bies die blumen verstehenn / dies pflaster ist fast edel / vnnd stercket die mutter / dan es truckent die feuchtigkeit / welche vrsach / ist der nicht berung

itum ein kostlich salbenn die blumen zu vortreibenn der selbenn nuczt findet / man hernach

nim die *mitel schalnn vonn denn kastanien* die mitel schale vonn eichelnn / vnnd auch des eigbaums vnnd auch mirtallum candea ekuina / gallenn romani / oder eichopfel dure furbollenn (?) vnzeitig mespelnn die wurczel / vonn schel kraut die bleter vonn wilden krieg bonnen / dis alles stos grob / vnnd lases wol sidenn / in wechrich waser / darnach nim viij lot wachs ij lot / oli mitril / das zerlas vndereinander / vnnd geus es inn das vorgesottenne waser das alles wol durch ein duch geseiget / vnnd zermisches gar wol / vnnd thue waser vonn dem wachs vnnd geus ein frisch waser wider daran vnnd zermische es aber also / das thu acht mal in dem gesotten waser / darnach nim die rinden oder schalnn / vonn kastanien / ein teil bulfer vonn ochsenn bein mit tillen samen / kern vonn denn saurn augstbirnen / gleich viel jeglichs / ein halb teil / mache daraus gar ein suptil / bulfer / des bulfers nim ij

troplein / vonn augstein j lot das stos gar klein / vnnd mische es in das vorige waser vnnd mache daraus eine salbe / mit der salbenn saltu dich schmirenn vmb die lende denn nabel auch sichernn / zwischenn denn beinen gar oft vnnd las es ann ir trucken. fol. 41.

itum gar ein kostlicher trank die blumen zuvor stelnn / wenn es gleich zehenn jar gewehrt nim *wechrich waser* / ochsen zungen waser / melisen waser / ittlichs j lot dure weinbher die klein ij lot muskatenn nus / j kwinten / rosenn anderthalb kwinten grosenn welschen komel ij qui vnnd das du in die waser / vnnd lase vber nacht stehenn / des morgenns seige es vnnd gibe es ihr abenczt vnnd morgens / daruon zu trincken / es verstelt die blumen

IX. itum *haselnus schalnn* / gar klein zerstosenn vnnd des bulfers / getruncken mit fast kaltenn waser es verstopft die blumen /

itum der *saft vonn wickenn kraudt* getruncken vorstelt auch die blumen.

das funfte kapittel.

X. saget wie mann die gulden porthen von allen bosenn feuchtigkeiten / reinigen / sal vnnd sie trucken vnnd enge machen /

nhu folget das funfte capitel vnnd lernet wie man die guldene pforte vonn aller bosenn feuchtigkeit / reinigen sal / vnnd auch bereiten sal / das solche feuchtigkeit / nicht leicht empfangen werdenn / vnnd sie druckenn vnnd eng machen davonn dann die fraue so wol gestalt das kein man / von ir nimmer meher vnlust gewine oder empfange /

was vor groser nuczt vnnd fromen denn fraunn vnnd mane / daraus folget / das ist zu ofenbar vileicht etliche gedenken mugen / das solches durch andre sachen geschehe / so ist es dach alleine geschribenn / das die gulden porthen rein vnnd sauber bleibet / vnnd auch keine sunderlichen / schleim vnnd vnreinickeit darneben bleibet davonn fraun vnnd man / grose vnlust entstet. *gleube du mir gutter man / das keine dinge dem leibe schedlicher ist / denn das ehliche werck wen es mit vnlust geschicht* / darvmb solnn die fraun mit allem fleis die muter rein halten so wirt sie desto geschickter zu empfangenn /

itum eine kostliche salbe wie man die mutter vnnd gulden porthen zu rechter zeit magt enge gemacht / das sie nicht vnflat vnnd bose feuchtigkeit empfangen / noch ir in behaft / fol. 42.

itum aber eine kostliche zubereitung vnnd waschung damit die guldene porthenn / so enge und wol bereith wird auch keine vbrige feuchtigkeit entstehe / als were sie eine reine jungfer /

nimm *romischenn gallenn* vj ℔ nantum / das ist kamil / hernn lillien bleter cipri halausor das sein die buluer vonn margram opelnn die rinden vonn magram / rinden von maulber beumen die mitel rinden vonn

kastanien vnnd eigelnn itlichs j lot / seudt das gar wol in regen waser oder cistern waser / damit soltu die guldenn porth gar oft reinwaschenn / alwege aber mus das warm seinn vnnd habe dan ein leinen tuch vnnd necze das inn ein warm waser / vnnd halt es in die gulden porthen solange du es erleidenn kanst vnnd wasche dich dan abe / so du das oft thun wirst / so wirstu ehe fertig werdenn.

wenn dich nun duncket das es genung sei vnnd wol drucken vnnd keine feuchtigkeit mer findest so hore auf / vnnd halt dich recht mit esenn vnnd trinken, keme es ader das sulche feuchtigkeit wider kem / du werest schwanger oder nicht / so hebe diese sache wider ann vnnd thue wie vor / wan du aber schwanger bist / so ist es nicht not das du die sache thust dan irgent ein mal in der wochen dan es ist der mutter sehr guth vnnd helt die frucht inn leibe

. . . .

(folgt auf fol. 45):

itum kegen denn tage oder ehe / wann der man mit dir wiel frolich sein / so sthe auf vnnd habe ein gutt / rosenn waser / darein biesenn zerlasenn sei / vnnd wasche dich gar wol / vnnd dunckene die salbe aus / mit einem linden tuchlein / das macht vnslaublıche / vnnd ist eine grose hulfe / kinder zu empf hann /

das sechste capittel

ist eine frage vnnd leher / ob der man oder die fraue am begierigstenn were

die weil nun gesaget ist vonn dem lust / des manes / vnnd der fraun / salt ir wisen / das die natürliche meister / nicht gleich davonn halten / dan etliche philosophia sprechen das der man groser lust habe in der min dann die fraue vnnd habenn des viel vrsach als dann inn dem buch / gilbertini geschriben steht / die andernn meister / inn der natthur / vnnd erczenei sprechen / das die fraun grosere lust inn der min habenn dan die mener vnnd bewernn / das auch mit viel vrsachen / als aber solche zwispalt / zwischen denn meistern / zu athennis / war geschach / einn gross wunder / das geschribenn ist / inn liebro / borcij de cosalacione philoseniae (!) / in naturlichen / kunsten, der hies cristus / der selbe ginge eines tages inn seinen garten vnnd alda zwo schlangen / die vermischt warnn vnnd er hatte ein stab inn der handt mit dem schied er sie vonn einander / als er aber solches that ist er in einer schonen fraun gestalt verwandelt wurdenn / mit aller gestalt vnnd behilde gleichwol / seine kunst

das deuchte die meister inn der schule gros wunder / cristus bleib gar einn schon weib / (fol. 45) / vnnd pflegt aller weiblichen werck siebenn

ganczer jar darnach ginge er wider inn denn gartenn als ein weib / vnd fand aber zwo schlangenn mit einander / der mine pflegenn / das sich schied er aber mal vonn einander / vnnd alles balde das geschach / da werdt er wider zu einem rechten naturlichen mane / vnnd treibe hernach alle naturliche vnnd menliche werckt mit fraun / das erscholl gar balt / inn der schul / vnnd auch vmb das gancze lant / athenis / zu der zeit wert eine zwitragt vnder denn hohenn meistern / nemlich der man oder die fraue / mehr lust vnnd freude darczu hette inn der min. christus (!) wart berufen vor allen meistern / die frage wart im aufgeleget er sprach weil ich die werck der fraun / vnnd manen / so lange versucht habe / so wiel ich nach aller warheit bekennen / auf mein eit / das der fraun lust vnnd wolthun / viel mehr vnnd groser ist denn der mener / vnnd bewerет das mit gar viel vrsachen / das die meister alle genuge / daran hatten / die vrsach aber alle werden inn dem buch / gilbertini / hernach ausgelegt / nach aller notorft / denn inn den selbigen buch wirt bewerdt was lust vnnd libe wolthun machet / zwischenn fraun / vnnd mann dach allein in der ehe vnnd sonnst nicht wie dann darin lauter berurt wirdt.

das sibende capitel

leret wie man einer fraue die guldene porthen machen sol / als were sie eine reine maget

nim *drachenblut* zimer kolnn die rinde vnd schalnn vonn margram / oppeln / allaun / mastix gallen itczlichs ij lot / mach alles zu kleinen bulfer / das bulfer lege eines teils in wegrich saft oder waser / vnnd lase es warm werden vnnd wasche die guldene porthen so bist du enge dan eine reine maget

itum *wiltu blut darinne findenn* / so nim eine blater vonn einer daubenn vnnd thue das bletterlein in die guldenen porthen / vnnd so der man ann dich wil / so bricht die blater damit bleibestu eine reine maget

fol. 46.

itum etliche weise fraun die gern wird vnnd ehre ann iren kindern sehenn / die dan ire keuscheit verlornn habenn / die nemen ij oder iij egelnn vnnd seczen die ir vornn an die guldene porthen so bleiben sie hengen darnach ziehen sich die egelein ab / so wirdt das lochlein eine kleine ruflein gewinen / vnnd wen dan der man wil mit dir der min pflegen / so reibet er die ruflein abe / vnnd ghet dan das blut heraus / so wirdt der man fro / vnnd die maudt (maid) bleibt bei ehrnn sie durfen sie wol j oder ij tage zuuor anseczen / ehe der man bei ir ligen sal

hochgeborner furst, g. h., acht nicht das diese dinge grob sein dann drotula hat das darvmb geschribenn das manch weib bei trewen und ehern bleibt / darvonn wirdt hernach meher geschribenn / fol. 47

nun gar ein mercklich stuck das einer fraue ale vnlust / vnnd andere vnlustige feuchtigkeit vorgehet / vnnd das die guldene pforden nach aller lust gestalt wirst / als ob noch eine reine jungfrau were / nim *manlichen weirauch* / aber holczt gallie musskaten / das findt man in der apodecke / zerpress es giebes dure rote rosenn / mitrilenn / die rinde von magram gebrandt hirschornn / scheiblichte holwurczt itlichs drei quinten / mache daraus gar ein supthil bulfer / vnnd lase die fraue die guldene porthen gar wol waschen mit lauge die mit aschenn gemacht sei darnach nim das suptil pulver / vnnd thue es in die guldene porthen vnnd lase es darinnen bis du brunczen wilst / das buluer thue solange darein bis die guldene porthen gar drucken ist /

nun folget eine kunst wie man die guldene porthen / vnnd fraun ann min vnnd libe zu machen an menern

nim das *weise vonn zehenn ciernn* / vnnd temperir das gar wol mit waser / darin gesotten sei polei in das trucke ein leinen duch vnnd thues drei oder virmal inn die guldene porth / vnnd ehe du bei den mane schlafen wilt / so du das alles von dir darnach magstu wider anfhan / du solt auch die porten seher wol waschen mit einem warmen waser

itum nimm *buluer von vndern vnnd obern rinden vonn maulberbaume* / vnnd thue das in guldene porthenn / es druckent vnnd enget sie fast /

XIJ itum es komet auch wol das die guldene porthen ann denn frauen so enge werden / das die mener nicht hinein komen / vnnd geschwelnn / darvon dann denn fraun gar wehe geschicht / das saltu also wenden *nim bolei* vnnd papelnn / die beide in waser / vnnd die fraue sol im waser siczen / vnnd sich sunst damit waschen vnnd bedempfen / es seine auch sunst gar viel stucke / damite man die fraun rein vnnd lustig machet die gehorn inn das buch gilbertini

das achte capittel saget vonn etliche gebrechen vnnd wetagen der mutter /

vorbas ist zu sagen vonn etlichenn gebrechen vnnd wetagen der mutter / vnnd erst die sufotatione matricis / das ist so die mutter vbersich steiget / vnnd das herczt ersticken wil / das kompt darvonn wenn die fraun ire blumen nicht alle manet habenn / oder ir natur zufil worden ist / vnnd gernn durch vermischung des manes / aus werhenn / vnnd die fur scham nicht darf gesellschaft treiben mit irm mane / so bewegt sich die mutter vber sich / vnnd druckt die brust / vnnd herczt mit irem kaltenn dampf das sie nicht wol athem kan habenn / vnnd lieget dann als wehr sie todt / es werdenn bis weilenn die fraun fur todt begrabenn / als dann galenus gar lauter schreibet / darauf saltu merckenn / gehet ir der schaum zum munde heraus vnnd das mans ihr abwischet / vnnd wider kompt so ist

es die mutter / die fraue zeuch irenn adenn hoch / vnnd hebet die brust auf / vnnd tuht das so lange bis sie keinen athem mer hett / vnnd der bulst (Puls) vnbefindlich ist / die nase wirdt ir krum vnnd der mundt fahl vnnd ihre farbe verbleicht vnnd liget das als wehre sie dot / wenn es also geschicht / so sol man die fraue nicht ehe begrabenn du hast dann zuuor versucht das auicenas leher der da schreibett inn seinem buch vnnd spricht / also siehe auf die fraue / das ir weder zu warm noch zu kalt sei / vnnd zause eine wolle gar klein vnnd dune vnnd lege ir ein wenick für die nase / vnnd siehe ob sie die wolle rurt / wo nicht so ist zubesorgen das sie doth ist /

noch eines nim ein *glas* mit lauterm waser / vnnd secze es der fraue auf das hercze grublein rurt sich das waser so ist das lebenn bei ir wenn das nicht ist so ret auicena gleich / das man sie in Lxxiij stunden nicht begraben sol wenn sich aber wider waser nach wolle rurt so sprechen die doktores man sol sie begraben. wann sich nun das waser auf der fraue brust ruret oder wole / so ist das lebenn vorhandenn / als dan nim grobe leinen ducher / vnnd der fraun arm vnnd ellebogen bis auf die handt wol damite reibenn vnnd die beine bis auf die knie / auch ehe du sie aber reibest / saltu die arme vnnd bein mit lorol oder camillen ol schmiren /

wan die muter vber sich gehet so halt ir etwas stinckens fur die nasenn / vnnd wan sie vnder sich gehet / so du denn selbenn vbel schmagk zu der gulden porthenn vnnd wol schmeckent fur die nasenn

itum inn dem wetagenn ist auch gut getruncken ein qu(art) vonn denn *bletern betanien* / vnnd gebuluert in bolei waser / fol. 49

itum schlenn saft ist auch gutt zu drinckenn /

itum auicena schreibet das *mairan öhl* gutt sei in dise zeit / das man die muter damite salbe

itum wir haben ein stuck gar oft versucht / wan die mutter verückt ist / oder vil feuchtigkeit in ir hat / vnnd sie fast bleich so gebet ir ein quenten *algorius* wol gebuluert vonn honnig das waser dar in gesotten vnnd wein /

itum ich habe gar oft ein gewise kunst / gar oft versucht das man denn fraun etliche har abschneidet vnnd verbrenne / vnnd las denn rauch zur nasenn einghenn / sie wirdt bald aufstehen das haben wir oft versucht vnnd alzeit war erfunden

itum iustinianus / der grose arczt lehert das man denn *welschenn kumel* vast roste vnnd puluer / vnnd der fraun gebenn j quentten zu drincken in wein wenn die fraue wil zu bette gehenn es hilft gar wol /

itum cirastus sagt auch wer die *wurczel lubstuckel* wol siede vnnd zerstos vnnd mische sie mit schmalczt vonn oternn vnnd binde es auf denn nabel es vertreibet viel wehtage / der mutter /

itum paradana maior / das ist gros *hufloth* wer sich leget auf das blos

heupt / vnnd bindt es darauff so zeucht sich die mutter vber sich bindst dus aber auf die solnn so zeucht es die mutter vnder sich nach dem richte du dich alle zeit, wen es not ist

itum es geschicht auch das die weiber sunst mancherlei gebrechen vnnd kranckheit habenn / das sie auch vntwisenn sein / aber allenn die suficacion ist vast schedlich / denn die mutter kompt ann die stete do die bese giftige materi liget / vnnd wo es nicht vonn ihnenn gehet so sterbenn sie gewonlichen daran /

das neunde capittel saget wenn sich die mutter beweget vonn ire rechten stadt / darvon dann gros wetagen vnnd leit kompt wie man das wendenn sal / fol. 50

itum die mutter gewint auch alle andere gebrechen das sie sich vonn irer rechten stat keret vnnd / wendet / sich vnter sich / oder in die rechte vnnd lingke seiten / das geschicht darvmb / wenn die adernn gefult sein / mit viel feuchtigkeit oder das sie vor der kaldet ist als vonn siczen auf kalten steinen / oder das der kalte wind in die mutter gehet / vnnd sie verruckt wirt / von dem komen die fraun / grose wehetagen / also magstu erkennen vonn was vrsachen das sei

itum sinkt die mutter / vnder sich / das mag die hebam greifenn / aber wol sehenn / ist aber das sich die mutter / leget in die rechte seiten oder lincken / das fult man / beider geschwulst der selbenn / seitten dabei dann wehe vnnd stechenn sein dach inn aller verkerung / der mutter es sei auf welches / orth es sei / so leuft allweg das heubt wehe mit / auch stechenn vnnd schmerczen inn lendenn vnnd niernn / vnnd auch in hals vnnd schuldern vnnd armen niemlich ann dem ort / da die mutter liget / das ist vmd denn nabel / die augen werden auch trube vnnd dunckel / vnnd gar groser vnlust kompt inn den magen / also das die fraue / der also ist / nicht wolmag davonn inn verkerung vnnd wirkung / der mutter / sein die blumen verborgen denn fraun sol man also zu hulfe komen / nim *papelnn* / *veil krauth* / berntaczen vnnd darein sol sie siczen / vnnd wol badenn / darnach nim iiij lot lein ohl eine weille darnach / lege die fraue auf denn rucken / vnnd hebe ir eine gute freundin die beine wol auf vnnd strecke sie fein gerade / darnach so legt sich die mutter / ann ire rechte stat / ists dan die feuchtigkeit / so burgir sie mit tillen von benedicten / darnach seudt negelein / muscatenn lignum / alles inn wein vnnd las den tampf so warm in die gulten porthen als du es erleiden magst

itum wan der fraun ihre mutter verrückt ist es sei auf welche seitten es wole so nim geschabt hirshornn / losbern bleter / itlichs ein kwinten darvonn gieb der fraun nurt einen dritten teil / in wein zu trincken die mutter kompt an ihre rechte stat fol. 51

ist aber das die mutter aus gehet / so mache ir einen solchenn dampf / nim *galli rom.* rindenn das seinst cubelnn vonn eichenn margram schalen rote rosenn / murtillen seudt das in regen waser oder cisternn waser vnnnd dempfe die fraue darmit gar ofte die mutter bleibt ann irer rechten stat /

itum nim *warmen hamerschlag* vonn einem schmide vnnd geus darauf wein / vnnd denn dampf las ir in die mutter gehenn /

itum ist denn die fraue verstopft / so gib ir ein klein klister mit viel / rotter papelnn es wolle / so nim geschabt hirshornn / lorbernn bleter / itlichs eine quentlein davonn gib der fraun nur ein dritendeil in weinn zu drincken / die mutter kompt an ire rechte stadt /

itum die mutter wirdt zu weilnn erhitzet vnnd gewindt so gros zuckenn / das die fraue kaum erleiden kann / der hilf also nim appinium ein ℔ ganse schmalczt iij ℔ weis wachs iiij ℔ oleum roseum ij lott eir klar vonn ij eirnn / fraun milch iiij lot dis alles mische / vnnd thue es ein teil in die mutter / mit einer sirunge / das ist ein kleines clistir / secklein / darmite arczenei die mutter /

das zehend capittel saget wie die muter zu weilen geschwur gewindet vnnd durchel (?) wirdt wie man das wenden sol /

es wachsen auch zu weilenn denn fraun geschwür in der mutter vonn mancherlei farbenn / ist das geschwur geller farb / so ist die vrsache von colera / ist aber *das geschwolnn / vnnd hardt* so ist es flegma / ist es aber *bleifarb* / so ist es melacolica / ist es aber *rot farb* so ist es von bludt /

itum zuweilen wachsenn auch geschwulst von wundenn schlegenn und vallen / das sich die blumen davonn solange verstopft /

itum is die geschwulst von hicziger feuchtigkeit so ist gar grose schmerczenn dabei / vnnd leuft alzeit ein hitzigk fieber mit dem harm / ist schwarcze farbe / ist aber die geschwulst von kalter feuchtigkeit / so ist auch gar grose schmerczenn dabei vnnd wehe in denn lendenn vnd dichenn vnnd dieselbe fraue kan ir waser nicht wol von ir lasen / das waser ist obenn gar feist vnd dicke vnnd ist obenn bleifarbig / fol. 52

itum diese wehtage am leibe zeucht wu die geschwur sein / du solt aber wisen das inn allenn geschwür der mutter oder sunst inn leibe / alwege die fiber / sie seinn klein oder gros mit laufen /

itum du solt nemen *nacht schatten* / hauswurczel portulack / vnnd mach ein pflaster daraus / vnnd lege das auf die lendenn / vnnd zwischen die guldene porthen / vnnd des stulgangs / du solls aber balt zum ersten thun / wendu die geschwur empfindest / itum nim *bappeln* leinsat / fenum grekum vnnd seud die wol vnnd thue darzu butter vnnd rosenn / ol / vnnd mache ein pflaster daraus vnnd lege es auf die lendenn / darnach mache ein zepflein vnnd thues es in die mutter / nim milliotum fenum

grecum / leinsat vnnd balpelnn / zerstos das / vnnd seudt es mit nater schmalczt / nimm darzu rosenn ohl vnnd veil ohl daraus mach ein zepflein nim gar einklein vnnd dunn seidenn duchlein thue es in die guldene porthen / auch magstu darvnder legenn ein pflaster

itum veil kraut seudt mit berndaczen (Bärentatzen) bappeln vnnd oberkrauth / vnnd las die fraue gar oft darinne badenn / vnnd die guldene porthenn damit waschen ist dan die hicze so gros, so salbe sie mit bappeln /

itum galenus sagt das die frauen ire geschwer in der mutter haben / fast nuczt vnnd gut sein / das sie sich badenn / in einem waser / dass da warm sei in welchem spica gesotten das hilft die mutter fast wol

itum paulus lehret eine erczenei zu der mutter die da hart ist zu schwulnn / oder sonnst viel windt vnd feuchtigkeit in ir ist

nim das *marck von einem kalbe* / vnnd das feiste vonn einem kaphann / murm menckel (?) / dachs schmalczt itzlichs ij lot hirsch marck aus den beinen / ganse schmalczt / hannen schmalczt itzlichs iij lot dis alles stos vnnd mische mit fraun milch / vnnd rosenn ohl / das wirf ein theil inn die mutter mit einer spritzen / aus der salbe mache ein zepflein vnnd thue es in die guldene porth

itum ist die geschwulst oder geschwur vonn boser grober feuchtigkeit / so nim *fenvmb grecum* leinsat meiboti / rauten / seud das zu waser vnnd wirf es in die mutter mit einer spruczen / vnnd vonn dem vbrigen supstanczt mach ein pflaster / vnnd lege es hinden vnnd forne vber / vnnd es wird wohltun vnnd das wehe vertreiben fol. 53

itum die fraue sol suptile speise esenn die fast gewurczt sei vnnd wenn das geschwur ausghet so mustus gar oft mit honick waser waschen / vnd gemischt mit gersten waser / wenn das geschenn ist so necze ein duchlein in rosenn waser. vnnd thue es in guldne porthen / darnach nim das bulfer vnnd thue es auch in die gulden porthen das heilt vonn grundt aus

nim *albanum* / gumi arabicum / dragantum aloes glat boltarmani / mastix iczlichs i lot / bleiweis vj lot dis alles buluer vnnd thue es in die wundenn / das geschwurs / were aber das geschwur tief so mische es mit rosenn waser / vnnd salbe einen zapenn / darmite vnnd thue in die guldne porthen das er die wunde berur so heilt es gar schonn /

itum wenn die mutter fast yuckt / wie dann gewonlich geschicht / so das geschwur balt heilet so mache dise salbe / damit salbe die guldene porthen vnnd mutter / so ferne es die hebam erlangen kann

nim *weis von eiren* / rosenn ohle gelb blei weis vnnd gampfer / mische die alle vnder einander gar wol / vnnd stos in einem morsel durch einander / das es alles wol gemischt ist / vnnd heis die hebam die

guldene porthen vnnd mutter damit gar wol waschenn / oder salbenn so verget der fraun das zucken

itum werden die adernn aber faul vnnd fast verstopft / so nim draehen *blut* / mirra / bolei armeni / weirach / lang wurczel dis alles seudt vnnd wirfs in die guldene pforten mit einer siringa (spritze) / oder necz ein zapen damit vnnd thue es hinein bis in die wundenn / fol. 54

itum wenn der fraun die mutter niderfelt / so bereuche die fraue mit *ochsenzungen kraudt* vnd sie las denn dampf inn die gulden porthenn / die mutter kompt wider ann ire rechte stat

das eilfte capittel

lernet wie mann die fraue bereitten sol vnnd das is das schonest capittel /

itum etliche weiber gar hart darnider komen / vnnd als baldt ann der geburt sterbenn / das alles in dem capittel zu wenden ist /

itum *es seindt etliche weiber kurczt vnnd nicht geschickt* / das sie empfahenn magenn / *etliche so gar dune vnnd mager* / oder *so gar feist* / wenn die feiste das fleisch beschleust / vnnd dringet denn mundt / der mutter / das der same des manes nicht darein magk komen /

itum *etliche weiber habenn so linde vnnd schlipprige mutter* / wenn der samen darein vergosen wirt / das er nicht mag darinen *etliche mener haben so kalten samen* / das die muter die naturliche nicht dawen kann / vnnd gewircket werde / auf das kleine kinder werden / wie wol sie geschickt ist / aber des manes natur ist vngeschickt dazu /

zum gebernn / *zum erstenn ein gut stuck zu der geberung* nim *die mutter mit samt der ganczen scham* / *eines hasenn* / vnd dare sie vnnd machs zu buluer / vnnd *giebs dem manne zu drincken* inn gutten wein / so wirt sie schwanger / eines knabens / des gleichen sol auch die fraue tun vnnd das selbige buluer trincken auf die selbe nacht / ehe sie zu bette gehenn *solle sie irhnn harm beide drincken* / vnnd bei einander schlafen / vnnd so es müchlich were / so sol der man seinen samen so lange verzhinn / bies die fraue auch bereit ist / des gleichenn sol die frau auch tun / komen dan die samen vnnd natur zu gleich / so wirt die fraue schwanger / es were dan so ander grose irung dabei ankem

itum aber ein stuck zu der geberung die frau sol nemenn / eine gezauste wolle / vnnd sol die eine stundte / inn *esels milch* / legen darnach die wole so nas vnnd feucht auf den nabel bindenn / vnnd bei dem mane das chliche werck treiben / sie wirt balt schwanger dis aber sal geschenn wenn die mutter rein ist fol. 56

itum die alltenn vnnd weisen habenn geschriben wann eine oft vnnd dick bereucht mit *ochsenn koth* so wirt sie balt schwanger diser rauch sterckt die mutter /

das zwolfte capittel saget wie / die früchte in mutter leibe ligenn /
galienus spricht das die frucht liget in mutter leib / eingebunden / gleich wie die frucht ann einem baum / die ist am erstenn gar kranck vnnd schwach / vnnd felt vonn leichter bewegung abe / also ist auch die frucht im leibe gar schwach / darvmb sol man der fraun zum erstenn gar wol pflegenn / als hernach geschriben stehet

itum so die schwanger fraue etwas esenn wolt oder trinckenn / das etwas vngesundes bedeut / das sal man ir gebenn / als *kreide kolnn / lein* / vnnd dergleichenn / darmit sie die lust buesenn mugen /

aber es ist zu besorgen / ehe die rechte zeit kome / das sie sterbe / vnnd man sal ir geringe vnnd dauliche speise (reichen)

itum die fraue sol sich hutten vor groser arbeit vnnd vor tanczen vnnd springenn / vnnd hochsteigenn oder vmblaufenn / oder der gleichen / vnnd furnemlich die erstenn vier wochenn /

itum es ist der fraun / nach liebung oder lasenn oder der gleichen / itum das mag sie / wol tun inn denn erstenn iij oder vj monten / sonst ist grose sorge dabei dann nach der zeit / begert das kindt ann das liecht zu komen /

itum nach dem sechstenn mantet sol man die fraun badenn / auf das ir leib linde werde vnnd nach denn acht monat so sich die zeit nahet / so sal man sie oft badenn / vnnd denn bauch lindenn / die lendenn vnnd auch das dich zwischen denn beinen / gar ofte salbenn / mit warmen ohl / auch mit kamilnn / vnnd rosenn ohl zusamen gemischt /

itum die fraw sol sich hutten vorzornn vnnd vnmuth / auch for allem dem das die blumen treibt als da ist alandt / senf munczt knobloch / rauten / zwiebelnn / das alles sol sie meiden / fol. 57

itum die fraw sol oft nemen sterckung / vnnd connfeckt / als diamargaritum elecuarium / degeminis / manus christen / perlatti vnnd des gleichen

itum gewindt die fraue die blumen / zu welcher zeit es wehr inn der nacht so sol mann die selbenn vertreibenn / wie oben gemelt /

itum so die frau vnlust gewint zu der speise so soll man irenn magen sterckenn / mit einem kwentten / latwerge / vnnd confeckt / vnnd sol ir warme tucher auf denn bauch vnnd nabel legenn / vnnd sie so warm halten /

itum da die fraue zuuil stuelgang / gewinne sol man ir gebenn / kwitten / vnnd viel brante vnnd wenig brue / vnnd sol sie in guter stil / haltenn / das sie nicht wol vmbgehe / dan grose bewegung / macht viel stuele

(*Fortsetzung folgt*).

GÉRARD VAN SWIETEN EN QUALITE DE CENSEUR.

DÉDIÉ À MON AMI ET MAÎTRE VÉNÉRÉ M. LE PROF. PEKELHARING.

PAR

E. C. VAN LEERSUM.

(Fin.)

Le *Pornographe*, ou ideè d'un honneste homme sur un projet de reglement pour les prostituées etc. 1) a Londres et a la Haye 1769. 8⁰

Quandt legit.

Subjectum ex se lascivum cum de ordinando lupanari agat; habet tamen quaedam attentione digna. 69, 84, 85, 150, 206, 213, 288, 224, 303, 305, 310, 311, 313, 315. 316, 323. 366.

Damnatur.

Auteur: Bestif de la Bretonne. Nicolas, Edme.

B. C. V. CP 4. Er. gall. 16.

1) Propre à prévenir les Malheurs qu'occasionne le Publicisme des Femmes; avec des Notes historiques et Justificatives.

Prenez le moindre mal pour un bien.
Machiavel, Livre du Prince, cap. XXI.

Idées singulières.

Préface de l'Editeur.

. . . . L'ouvrage composé de onze Lettres, se trouve divisé en cinq parties, ou § §. Dans le Premier, on avoue la nécessité de tolérer les Prostituées dans la Capitale et les autres grandes villes d'un Royaume.

Le Second renferme un détail des inconvéniens inséparables de la Prostitution, même, en suivant le Plan tracé. On parle ensuite de ceux qui l'accompagnent aujourd'hui, et le Lecteur conviendra qu'ils sont effrayans.

On propose le reméde dans le Troisiéme §, qui contient le Règlement. On y verra qu'une Maison publique, bien administrée, qui rassemblerait toutes ces malheureuses, le scandale de la société, pourrait se soutenir par elle-même; diminuer l'abus que la sagesse des Loix tolère,sans amener aucun des inconvéniens qu'une reforme d'un autre genre occasionnerait; et contribuer au rétablissement de la décence et de l'honnêteté publique, dont il semble que les moeurs s'éloignent insensiblement.

Le § IVme répond aux Objections; éclaircit, étend quelques Articles.

Dans le Vme on récapitule la Recette et la Dépense.

C'est par ces cinq § §, que l'on prouve la proposition, Que l'Etablissement, outre l'avantage que les hommes en retireront pour conserver leur santé,

leurs biens, et même leurs moeurs, peut encore être utile d'une autre manière.

Fig. 69. . . . . Je conclus delà, que la Prostitution est un mal, qui en fait éviter un plus grand.

Effectivement, dans l'état actuel de nos moeurs, et dans un siècle où le nombre des Célibataires est si fort augmenté; où l'on voit même ceux qui sont engagés dans le mariage former le project criminel de ne vivre que pour eux, et craindre de se donner une postérité; où les Ecclésiastiques ont si peu l'esprit de leur état (parce qu'en effet il est peu d'hommes qui puissent l'avoir) quelle est la vertu qui pourrait se soutenir contre une foule d'ennemis intéressés à la détruire?

. . . .

Examinons maintenant la foule de dangers que nous éviterons, en nous exposant à quatre inconvéniens, qui existent, même aujourd'hui, indépendamment de mon Projet.

Int. L'affreuse maladie que la Prostitution étend et propage sans interruption, sans discontinuité.

. . . .

IInt. Une foule de jeunes filles, presque toutes jolies, les mieux faites et les mieux constituées de la nation, sont perdues pour la patrie.

. . . .

IIInt. Les endroits de débauche, dispersés comme ils le sont parmi nous, font souvent naître, pour certaines femmes, le dessein et l'occasion de venir s'y livrer à l'infâme panchant au libertinage, qu'elles n'eussent pas écouté, sans la facilité de le satisfaire. De jeunes filles, Fig. 84. trop dominées par le goût de la parure, séduites par l'appât du gain; quelquefois entraînées par le tempérament, y vont perdre leur innocence et leur santé; des parens honnêtes, mais inattentifs, deviennent ainsi les dupes de la confiance qu'ils ont en leurs enfants.

IVnt. Tous les desordres règnent ordinairement dans les lieux de Prostitution.

Le mal serait moins grand, si l'on ne fesait qu'y suivre le panchant de la nature: mais l'on pourrait presque regarder comme sages, ceux qui s'en tiennent là. D'ailleurs cette route naturelle ne serait pas la plus sûre; et malgré lui, l'homme est contraint de se livrer à des goûts dépravés. Il est assuré de ne pas trouver de résistance, les filles devant préfèrer toutes les manières, à celle qui les expose aux mêmes dangers que les hommes et à Fig. 85. celui qui leur est particulier, et qu'elles rédoutent si fort, à la grossesse. Il n'est donc aucun genre de dégradation que ces malheureuses ne subissent: on les voit se livrer, à ce qui leur répugne le plus, soit par intérêt, soit par la crainte d'étre maltraitées, ce que les plus infâmes complaisances ne leur font pas toujours éviter. L'amour, ce sentiment divin, que l'Etre suprême fait

naître dans les coeurs, pour y répandre une douce ivresse, qui nous fasse suporter les miséres de la vie, et nous console dans la triste attente de la mort; l'amour, dis-je, lorsqu'il n'est pas joint à l'estime, fait de l'homme un animal féroce; . . . .

Projet de Réglement
Pour les Filles Publiques, en conséquence de l'établissement de *Parthénions* 1), sous la protection du Gouvernement.

Administrateurs. IV. Il y aura, pour régir tout Parthénion, un conseil, composé de douze citoyens rempli de probité, qui auront été honorés de l'Echevinage dans la ville de Paris; du Capitoulat, ou de la qualité de Maire dans les autres grandes villes: ils auront audessous d'eux, pour gouverner l'intérieur de la maison, des femmes, dont la jeunesse à la vérité se sera passée dans le desordre; mais en qui l'on aura reconnu de la capacité, de la douceur, et qui n'auront aucun des défauts incompatibles avec la place qu'on leur fera occuper. . . . . .

Gouvernantes.

Sujets à reçevoir. Secret. VI. Les jeunes filles qui se présenteront, lorsque l'Etablissement sera en pied, devront être reçues sans informations sur leur famille: bien loin delà il sera expressément défendu par les Administrateurs, aux Gouvernantes de s'en instruire, et aux filles de le confier même à leurs compagnes: mais on sera extrêmement scrupuleux sur l'examen de leur santé.

Azile du Parthénion. VII. Le Parthénion sera un azile inviolable: les parens ne pourront en retirer leur fille malgré elle: ils ne pourront même lui parler, si elle le refuse: et dans le cas où ils s'introduiraient dans la maison, sous le prétexte de la demander comme une fille, on les fera sortir dès qu'elle les aura reconnus.

Choix de l'homme. XII. Aussitôt qu'un homme sera dans le corridor designé par son Billet, une Gouvernante le conduira dans un cabinet obscur; elle lèvera une petite coulesse, l'homme examinera par cette ouverture toutes les jeunes filles du premier ou du second côté du corridor, rassamblées dans la salle commune qui leur est propre: il fera connaître à la Gouvernante celle qu'il choisit. . . . . .

Choix de la fille. XIII. Lorsqu'nne fille sera choisie, et que la Gouvernante l'aura conduite à la chambre qu'elle à coutume d'occuper, la fille, avant d'entrer, jouira du même privilége que l'homme qui l'a demandée; . . . . et si elle refuse d'entrer, il sera obligé de faire un autre choix, ...

Pag. 150. XXXIV. Maladies Vénériennes.

Visiteuses. On aura la plus grande attention à préserver les filles de l'horrible maladie qui rend cet Etablissement si desirable: on choisera parmi les filles dans

1) Παρθένιον, Conclave virginum ou puellarum.. Ce mot paraîtra sans doute mal appliqué: mais ceux qui conviendraient d'avantage, le Πορνοβοσκεῖον des Grecs, le *Lupanar* des Latins, le B. . . . des Français, auraient pu blesser les oreilles délicates.

qui l'âge et le goût des plaisirs disparaissent, celles qui auront toujours le mieux rempli leurs devoirs, et qui seront les plus intelligentes, pour visiter les hommes qui se présenteront.

Christian Frans *Paullini* flagellum salutis, das ist curieuse 1) schlagen alherhande 2) krankheiten. etc. 3) francf: an may 1698. 8⁰.

Auctor ille solet scribere libros stultos, sic et ille est; sed a pagina 108—128 docet quomodo per flagra concubitus excitari possit; hinc

damnatur.

1) Erzählung, wie mit

2) Schwere, langweilige und fast unheylbare

3) Offt, bald und wohl curiret worden. Durch und durch mit allerley annehmlichen und lustigen Historien, Selbsteignen Anmerckungen, auch andern feinen Merckwürdigkeiten, bewährt und erlautert von Kristian Frantz Paullini.

Bibl. Lugd. Bat. 623 F 16.

P. 111 (Kap. von trägen Beyschlaff.)

Zu Lübeck war vor wenig Jahren ein Käsekrämer, in der Mühl-strassen wohnend, so, wegen begangenen Ehebruchs, bey der Obrigkeit verklagt, die Stadt räumen solte. Die Metze aber, mit der er zugehalten hatte, gieng zu den Gerichts-Herrn, und thät eine Vorbitte seinthalben bey ihnen, mit Erzählung, wie Blut-saur ihm alle Gänge worden wären. Denn er ja nichts vermocht, wenn sie ihn nicht zu vor erbärmlich abgeprügelt hätte. Der Kerl wolte es anfangs, aus Scham und Vermeidung des Hohns, nicht allerdings gestehn, doch auf ernstlichers Befragen, konte ers nicht ableugnen. (Meibom, de usu flagror. in re Vener. p. II. seqq.)

La *Pogonotomie*, ou l'art d'apprendre a se raser soi-mesme etc. 1) a Paris 1769. 8⁰.
B. R. B. Os 10250.

Est utilis liber et multa bona habet pro instrumentis chirurgicis.

1) Avec la Manière de connoître toutes sortes de Pierres propres à affiler tous les outils ou instrumens, et les moyens de preparer les cuirs pour repasser les rasoirs, la manière d'en faire de très-bons; suivi d'une Observation importante sur la Saignée. Par J. J. Perret, Maître et Marchand Coutelier, ancien Juré-Garde.

Avec Approbation et Privilège du Roi.

Chapitre VII.

Méthode pour apprendre à se raser avec le r a s o i r à r a b o t. (avec fig).

Chapitre X.

Observation sur la saignée, dont il résulte un moyen sûr pour prévenir certains dangers qui proviennent quelquefois de cette opération, en faisant voir quelle importance il y a d'avoir chacun ses lancettes, tant sur terre que sur mer.

Comme la possibilité du transfert d'une maladie d'une personne à l'autre subsiste, quelque scrupuleux que le chirurgien puisse être dans l'observation des règles de la propreté, l'auteur propose que chaque malade ait sa lancette à lui.

D. Gottfried *Profe* et. Zufallige gedanken von der Erziehung. Hamburg 1770. 4⁰.
Kayser.

Pag. 12, 13 nominat quaedam papalia(?) quomodo ipsi non placent ceterum bonus liber.

La *Philosophie* de la nature nunquam aliud etc. 1) Paris 1770. 3 tom. in 8⁰.

Multa bona habet, deum probat, contra atheos insurgit, animam immortalem probat, revelationem probat et credit; tamen, cum de lege naturali varia habet . . . . . theologis et iurisconsultis legendum.

1) Natura, aliud Sapientia dicit. (Juvenal. Satyr. 5; XIV, 321.)

Auteur: Delisle de Salis, Jean, Baptiste, Claude.
B. C. V. 71. Zz. 13.

L'Auteur a placé dans son troisième volume un morceau curieux, qu'il appelle un „drame raisonnable"; il met en scène les personnages suivants, société mêlée, Newton, un Albino ou Nègre blanc, un Homme-marin et une Huitre. Il s'explique dans les termes suivants:

Pag. 263. En résumant tous les principes qui sont épars dans le Drame raisonnable et dans les commentaires, on peut conclure.

Que tout être sensible a une espèce de raison en partage.

Que la raison des bêtes ne dérive point de la matière, mais d'un principe intelligent.

Que ce principe peut périr ou être immortel, sans que la Religion soit blessée.

Que la raison de l'homme paroît d'une nature différente et d'un ordre infiniment supérieur à celle des brutes, qu'elle généralise ses idées qu'elle s'élève jusqu' à Dieu, et qu'elle connoît le prix de la vertu.

I. I. *Rousseau* les avantages et les disavantages des sciences et des arts etc. etc. nouvelle éditon en 2 tomes in 8⁰ a Londres aux depens de la compagnie.

Gontier legit et optimum invenit.

George *Rothe* etc. Kurtzer begriff der naturlehre 1) etc. Zweyte verbesserte auflage. Leipz. görlitz 1757. 8⁰.

Liber satis bonus, scriptus ideo ut pueris in scholis instilletur sensim cognitio rerum naturalium.

1) Zum Gebrauch der Anfänger aus den neuesten Entdeckungen der Naturforscher zusammen getragen.

Kayser,

B. R. B. Le 3578, (6e Ed.).

I. Capitel. Von der Welt.

Dasz die Welt von Ewigkeit her gewesen sey, haben zwar viele heidnische Weltweisen vorgegeben; erleuchtete Christen aber wissen aus der heiligen schrift, dasz Gott sie im Anfange der Zeit erschaffen, und bis jetzo ohngefehr 5756 Jahre in ihrem Wesen erhalten habe; dasz sie aber auch endlich in einer von Gott bestimmten, uns aber unbekannten Zeit, ein Ende nehmen werde.

Johann Peter *Reicharts* etc. Zwanzigjährige Wanderschaft und reisen in West- und Ost-Indien etc. Onolzbach 1755. in 8⁰.

Blbl. Lugd. Bat. 465 G. 3.

Itinerarium veridicum est quod ex multis locis cognovi a lutherano scriptum sed nihil mali contra fidem vel bonos mores habet; meretur legi.

D. Christ. tobias Ephraim *Reinhards* etc. satyrische abhandlung von den krankheiten der frauensperzonen etc. 1) durch ihren putz und anzug etc. 2) Glogau und Leipzig 1756 8⁰. 2 theil 1757 8⁰.

Vix quid utilis habet sed nil mali.

1) Welche sie sich.

2) Zuziehen. Horat. — Ridendo dicere versuum Quid vetat? (Sat. I, 1, 24.)

Bibl. Lugd. Bat 1443 G. 32.

P. 18. . . . . Man läszt sich von einem falschen Vorurtheile verblenden, wenn man glaubt: dasz diejenigen Jungfern, welche sehr weiche Brüste hätten, gemeiniglich Schaden an ihrer Jungferschaft gelitten haben müszten. Dieser Vorurtheil, ob es schon nicht allemal ohne Grund seyn mag, suchen die Frauenzimmer ihren Liebhabern zu benehmen, und geben sich daher alle ersinnliche Mühe, ihre weichen und schlappen Brüste hart zu machen, damit sie sich auszer allen Verdacht ihrer vielleicht zerrissenen und durchlöcherten jungfräulichen Tugend setzen möchten.

P. 80. . . . . Ich sollte dafür halten dasz die Frauenspersonen weit besser thun würden, welchen an gewissen Theile ihres Körpers eine auszerordentliche Hitze zur Plage zu werden pflegt, wenn sie sich, wie die Hüner, welche brüten wollen, aber doch nicht sollen, in das kalte Wasser tauchen lieszen,

ich bin gut dafür, dieses vorgeschlagene Hülfsmittel wird von besserm Erfolge seyn.

P. 182. Auf Clorinden.

Clorinde strückt, spinnt, neht auch nicht,
Sie kauft kein Korn, kein Holz, kein Licht,
Sie wärmt und nährt sich blosz mit Fleische,
Das tugendsame Kind! die Keusche!

Ici, et dans d'autres cas encore, van Swieten a hésité et a fini par conclure qu'il ne fallait pas condamner. Après avoir écrit le *damnatur*, il l'a biffé.

Wunderbare morgen- und abend-ländische *Reisen* oder zweyer vertraute freunde gluks und ungluksfälle Langensaltza 1750. 8⁰.

Stultus liber habet bona; loca impudica 188, 199.

Damnatur.

Johan Friedrich *Rübel* medicinische abhandlung wie man in denen Krankheiten aus den urin, schweisz und aus den stulgang etc. Augsburg 1756. 8⁰.

Nil mali nec multum bona habet; plurium similium tractatuum (?) germanica lingua scriptorum auctor est ille homo, qui ceterum non multum valet, uti vidi hic Vindobonae.

Kayser

Bernhardi Wilhelm *Rödder* med. doctor etc. grundliche beschreibung des zu Driburg in hochstifte Paderborn gelegene gesund- und Stahlbrunnen etc. Driburg und Hannover 1757. 8⁰.

Nil mali habet, tantum fontem medicatum et eius usum describens.

Rosarius philosophorum sine titulo. In 8⁰.
Bibl. Lugd. Bat.

Nuga alchymistica.

Der aus dem Reiche der wissenschaften wohlversuchte *Referendarius* oder auserlesene samlungen etc. vierter band 7 und 8 theil erhaltend etc. (reliquos non vidi. Augsburg 1757. in 4⁰ vidi 9. 10 theil.

In illis quae meam classem spectant nil mali inveni sed cum et theologica multa habeat, ad theologos remisi.

Similis.

Auteur: M a s c h e n b a u e r, Johann, Andreas, Erdmann. B. C. V. B. E. 6 M. 47.

Outre ce qui concerne les sciences naturelles, on trouve ici les chapitres suivants:

Von der Glükseligkeit wider die, welche keinen Gott glaubĕ.

Von der Hexerei.

Merkwürdiges Exempel und Beweisthum von der Ungerechtigkeit und Grausamkeit der ehemaligen Hexen-processes.

Abhandelung von dem *Rost* im getreyde von einigen *Rötlen* und Carfangel etc. Zurich 1758. 8⁰.	Nil mali habet; de morbis triticae etc. agit.
Ross artzeneybuch etc. samtt einem Anhange etc. Berlin 1748. 8⁰.	Superstitiosus. 229, 83, 261, 247, 248, 133, 135, 136. Damnatur.
Kayser.	
Nachrichters oder nutzliches und aufrichtiges *Ross*-artzney buchleiñ etc. etc. von einem Scharffrichter Johannes Deigendesch, Tubingen 1744. 8⁰. Kayser.	Superstitiosa. 100, 102, 198, 191. 153. Damnatur.
Dionysii *Robertson* etc. Pferd-arzneykunst etc. Francf. und Leipz. 1759. In 8⁰.	Bonus et utilis liber in sua specie.

B. C. V. (l'Edit. Stuttgart 1753.) *48. X. 16.

Anciennes *Relations* des Indes et de la Chine, de deux voyageurs mahometans etc. 1) traduites de l'arabe Paris 1718. In 4⁰.	Editus ex manuscripto octingentorum annorum antiquitatis; habet praeterea aestimationem publicam hinc facile admittitur.

1) qui y allerent dans le neuvième siecle.

Bibl. Lugd. Bat. 841. F 16.

Christ. tobiae Ephraim *Reinhard* etc. febris miliar: etc. carmina 1658. 8⁰. glogoviae.	Misera carmina sunt et habet epigrammata ubi paginae 5, 11, 14 minus pudica.

Bibl. Lugd. Bat. 625, C. 27.

Christiani Tobiae Ephraim *Reinhard*

Camentia Lusati Medicinae et Chirurgiae Doctoris nec non Physici Saganensis *Febris miliaris pupuratae*, Libri tres.

Avec cet appendice:

Melacrispi Petraeo-saxonis Epigrammata, quae exstant omnia.
Vis Epigramma tuum placeat, fac insit acetum,
Cum sale, fac breuitas gratiaque insit ei.

Vel.

Fac, epigramma tuum sit mel, sal, sel, et acetum,
Sit tribulus, sit apis, fac epigramma tuum.

Pag. 5. In Sybillam.

Cornua deponit ceruus frondosa quotannis,
Vtitur hoc quoque mas more, Sybilla, tuus?
Non ita: nam quocunque die, mirabile visu!
Surgunt Cornuto cornua fronte noua.

Pag. 11. In Vrsulam.

Pellibus vrsinis antiquus Teuto iacebat,
Incubet vt tibi vis, Vrsula, Teuto nouus?

Pag. 14. Ad Medicum.

Quid facies si te formosa puella vocabit,
Intermittentis, quam tenet acre gelu?
Explorare manus pulsum fortasse studebis?
Falleris! haud pulsum suescit habere manus,
At tibi si curae sunt pulsus, tange sinistram
Mammilam, pulsum laeua papilla dabit. 1)

1) Celsus, Cor natura musculosum, sub sinisteriore pectore salit.

I. F. *Ralec* le petit mentor philosophique etc. Amst. 1758. 8⁰.

Est morale opusculum quod nil mali habet.

Johann Friedirch *Rübel* med. dr. etc. merkwurdigkeiten aus dem reich der natur etc. francf. und Leipz. 1762. 8⁰.
Ad. B. C. V. Sign. 70. C. c. 197.
B. R. B. 7344.

Sunt ejusdem farinae ac reliqua eius opuscula raptim scripta nec utilis.

En fait de cas remarquables, on trouve ici „une Physicalische Abhandelung von einer Ehe-Frau, welche 53 Kinder zur Welt gebohren."

D. Christ. tob. Ephram *Reinhardi* physici apud saganos, Medicus Poeta pars prima de fluore albo etc. glogoviae 1762 in 4⁰.
Kayser.

Misera carmina nec utilis liber, cum nil mali habeat, admittitur.

Abentheuerliche *Reise*-beschreibung nach der bronnen cur bey der Stadt *Rimbach* etc. 1) durch celindo 1737. 8⁰. Leipzig.

Quandt legit.

Vide 44, 45, 49, 82, 204, 205, 309, 310, 450, etc.

Damnatur.

Kayser.

B. R. B. Yv 2991.

1) In vielen seltsamen Begebenheiten bey Gebrauch derselben.

Celindo, docteur en droit, est hypocondriaque et son médecin l'envoie à Rimbach. Il se met en route avec l'étudiant Risander, „ein lustiges Weltkind".

Le passage suivant suffira amplement à faira comprendre dans quel esprit ce petit ouvrage a été conçu. Il est question d'une femme et l'on en dit:

P. 49: Sie ist nicht eben wie des Alexanders sein Pferd, Bucephalus, geartet, welches niemand anders, als seinen eigenen Hernn aufsitzen liesz; sondern sie erweiset sich in diesem Stücke etwas sanfftmüthiger.

Gebrauch der Berg und wünschel *Ruthe* etc: von fendiviro Leipzig 1763. 8⁰.

De virgula delineatoria stultus satis libellus sed videtur transire posse.

Reflexions sur la theorie et la pratique de l'education contre les principes de Mr. *Rousseau* par le P. G. B. Turin 1763. In 8⁰.

Habet aestimationem publicam. Legi partem, videtur optimus liber qui impugnat pessima dogmata Rousseau.

Auteur: Gerdil, Giacinto, Sigismondo, Cardinale.

B. C. V. Opere. Milano 1827. Vol. 4. 60. E. 86. Ed. Ital.

Wolfg. Thomas *Rauen* etc. Gedanken von dem nutzen und der Nöthwendigkeit einer medicinischen policeyordnung in einem Staat. Zweyte etc. auflage ulm. 1764. 8⁰.

Nil mali habet.

Kayser.

Rabelleau idee generale des choses physiques, morales etc. il se ravale en soi etc. Amsterd. et se trouve a Paris 1766. 8⁰.

Bonus liber qui legi meretur.

I. B. *Robinet* vue philosophique de la gradation naturelle des formes de l'estre, ou les Essais de la nature, qui apprend a faire l'homme, a amsterd: 1768 8⁰.

Quandt legit.

Nil noxium in se habet nisi quis velit inde ducere consequentias periculosas.

Chris. tobiae Ephraim *Reinhard* etc. febris miliaris pupuratae lib iij glogoviae 1768. 8⁰.

Ineptus (?) poeta.
Habet epigrammata annexa ob quae damnetur.
Pag. 4, 5, 6, 7, 11, 12, 14.
Damnatur.

Chris. tobiea Ephraim *Reinhard* de febribus intermittentibus etc. glogoviae 1768. 8⁰.

Carmen infacetum quod nil mali habet.

Mr. L'abbè *Richard* histoire naturelle de l'air et des meteores en six volumes in 8⁰ Paris 1770.

Est pulcher et utilis liber qui habet aestimationem publicam.

Approbation (signée Capperonnier) et privilége du Roi (signé le Begue.)
B. C. V. 58. K. 39.
B. R. B. Mz. 5358.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, l'Histoire Naturelle de l'Air et des Météores. Cet ouvrage intéressant, qui présente les connoisances les plus variées, promet un grand succès. On y fait usage des découvertes de la Physique moderne, pour conduire agréablement le lecteur dans toutes les parties du monde, dont il a le plaisir d'apprécier les productions, les usages et les moeurs. Le célébre Auteur de l'Histoire Naturelle n'a eu besoin, pour remplir son objet, que de traiter la Theorie de la Terre; M. l'Abbé Richard embrasse le systême général des effets de l'Air et des Météores, sur le globe terrestre, de sorte que son ouvrage pourroit être regardé comme la suite de celui de M. de Buffon. Fait a Paris, le 5 Septembre 1769. Capperonnier.

Mr. *Reisser* l'ainè, Allemand tailleur pour femme a Lyon, avis important au sexe, ou Essai sur les corps a baleines etc. a Lyon et a Paris 1770. 8⁰.
Quérard.

Habet aestimatonem publicam. Utilis liber qui nil mali habet.

Recherches sur quelqus points d'histoire de la medicine etc. 1) concernant à l'inoculation 2) tom. 1 a Liege et se trouve a Paris 1764. 8⁰.

Legi multa, percurri totum, et videtur facile admitti posse.

1) qui peuvent avoir rapport à l'Arrêt de la Grand'chambre du Parlement de Paris.
2) et qui paroissent favorables à la tolérance de cette opération.

Auteur: B o r d e u, Theophile.
Quérard.
B. R. B. K.O. 5420.

Johann Friedrich *Schreibern* kurze dog zulängliche anweisung zur Erkentnis und cur der vornehmsten krankheiten etc. Leipzig 1756 in 8⁰.
Kayser.

Nil mali habet.
Secundum methodum Berhelia morbos tractat sed imperfecte.

Vermischte *Schriften* aus der Naturwissenschaft, chymie, und arzeneigelahrheit. Erstes Stuck Francf. an der oder 1756. In 8⁰.
Kayser.

Admittitur, nil mali habet.

Sammlung auserlesene Wahrnehmungen aus der Arzney-wissenschaft etc. aus dem Französichen. Ersten band (habet sex theocatules) Francf. und Leipz. 8⁰. 1757. 2 band 1758, 3 band 1759, 5 band 1761, 6 band 1702.
Kayser.
9 Tom.
B. R. B. I. 310.

Legi, nil mali habet

Sammlung einiger kleine, von beruhmten Aerzten in lateinischer Sprache herausgegeben *Schriften* etc. Erfurt 1757. 8⁰.

De chirurgiae origine, fatis etc. agit.
Nil mali habet.

Sinceri renati saemtliche philosophische und chymische Schrifften als etc. Leipz. und Breslau 1741. 8⁰.
Kayser.

A pagina 103-120 statuta ordinis rosarum crucis habet.
144 iniuriosa in theologiam 146 stulte de trinitate 161, 178, 211, 219, 253, 261, 325 Böhm allegat 341.
Damnatur.

Des Englischen grafens von S * * * etc. *Samlung* einiger rarer etc. arcana in welchen die Kunst gold zu machen etc. von W. G. L. D. Braunschweig 1731. 8⁰.

Nuga alchymistica pro magna parte, tamen quaedam non inutilia adsunt.

Johann *Storchen* nöthiger unterricht 1) von Fleck und hitzigen fiebern. Eisenach 1758. 8⁰.	Bonus liber videtur.

1) Wie man sich bey grassirenden Fleck- und Hitzigen Fiebern zu verhalten hat. Damit man selbst nicht mehr, als die Krankheit an und vor sich, Ursache an seinem Sterben und Verderben werde, sondern vielmehr seinem vernünftigen Medico einen sichern Weg zu einer glücklichen Cur bahne.

B. C. V. 76. D. 23.

Pag. 28. Das beste Praeservativ und Verwahrungsmittel für solcher Krankheit ist, wenn man deren Grassirung als einen Busswecker betrachtet, sich in ein wahres Christenthum stellet, und durch andächtiges Gebeth sich täglich dem lieben Gott befiehlet; . . .

Neu eroffnete *Schatzkamer* verschiedener Natur- und Kunstwunder etc. von I. U. M. Nurnberg in 8⁰. sine anno.	Collectio est quae bona habet et nugas plures longum; admitti potest.

B. C. V. 75. H. 41.

B. R. B. Os. 11189.

Neu-eroffnete Schatz-Kammer verschiedener Natur- und Kunst-Wunder Worinnen Alles was in dieser Welt wunderbares ersunnen worden, Neben denen vornehmsten Natur- und Artzney- Seh- Hör- Feur- Bergwerck- Stein-Wasser und Mathematischen Künsten enthalten sein. Dem geneigten Leser zu beliebiger Zeit-Verkürtzung an Tag gegeben, von J. U. M. (1689).

Joh. Friedrich *Schützens* etc. abhandlung vom dem nutzen und Schaden der *Salat* etc. Leipzig 1758. 4⁰.	Farrago est cum eruditione mixta, de aceteriis(?) et lactucis agit.

Kayser.

Joannis Henrici a *Schoven* der unter dem unerfahrnen Leib medico glucklich curirte Printz oder etc. etc. francfurt 1744. 8⁰.	Nugax inutilis libellus, ceterum nil mali habet.

Kayser.

M. J. M. *Schwimmers* Kurtzweiliger und physicalischer Zeitvertreiber etc. Jena und Leipzig 1676. 8⁰.	Stultus liber est qui multa physica conatur explicare sed admodum infeliciter.

Kayser.

D. Samuel *Schaarschmidts* etc. theoretische und practische abhandlung von venerischen Krankheiten zum zweytemahl ausgegeben von kurella Berlin 1759. 8⁰.	De morbo venereo agit et eius symptomata et curam describit imprimis ex astruc et aliis, ceterum nil habet mali.

Kayser.

M. *Saverien* histoire des philosophes modernes avec leurs portraits etc. 1 partie contenant l'histoire des metaphysiciens Paris 1760. grand 4⁰.	Nil quidem inveni sed remisi ad theologos.

Quérard.

Vernunftigen gedanken vom *Studiren* des schönen geslechts. Francf. und Leipzig 1766. 8⁰.	Multis probare nititur studia etiam mulieribus conducere, ceterum nil mali habet.

Auteur: Erxleben, Dorothea, Christiane.
Kayser.

Histoire des *Singes*, et autres animaux curieux etc. a Paris 1752.	Habet aestimationem publicam. Leviter lustravi, nil mali inveni.

Auteur: Alletz, Pons. Aug.
Quérard. Barbier.

Joh. Gottlieb *Schäffers* etc. haus- und reiseapotheke. Regensburg 1760. 8⁰.	Agyrtarum modo venalia medicamenta cum pretiis proponit; hinc damnatur.

Kayser.

Laurens Johann Daniel *Suckows* etc. entwurf einer naturlehre Jena 1760. 8⁰.	Percurri; hinc inde physica tractat et nil mali inveni.

Kayser.
B. R. B. Mv. 4762.

De *Splenis* usu, morboque *Splenico* ad illustrem werlhofium liber etç. 1761. 8⁰. In fine legitur, guelpherbyti impressum esse.	Vult splenam et hepar suo calore coquere .... cibos; dein nugatur de monadibus, facile admitti potest inutilis liber.
De la *Santè* ouvrage utile a tout le monde etc. Paris 1762. 8⁰.	Legi; nil mali habet et quibusdam utilis esse potest. Habet aestimationem publicam.

Barbier.
Auteur: l'Abbé. Jacquin, Arm., Pierre. B. C. V. 76. H. 8.

Chapitre X. Des dangers auxquel on s'expose, quand on fait des remèdes sans nècessité.
De la saignée de précaution.
Des médecines de précaution.
Des lavemens pris en santé.

Songes physiques a Paris. 8⁰. 1763 avec approbation et privilege.

Aestimationem non inveni. Obscurus et ineptus liber est qui vult . . . . effecti explicare per fugam impedimenti actionum sed nil mali habet et in homine . . . . agnoscit.

Auteur: M o r e a u d e S a i n t E l i e r, Louis, Malo.
Quérard.

Dr. Fried. Josef Wilh. *Schröder* von der fysicalischen theori der Empfindungen Schmerzen etc. 1) Quedlinburg 1764. 8⁰.

Ineptus liber sed nil mali habet.

1) Und Schmerzstillenden Mittel, an den Herrn Dr. Joh. Pet. Eberhard.

Kayser.
B. R. B. Ky. 8680.

P. 47. „Dieses ist die wahre allgemeine beschaffenheit des schmerzens und aller empfindungen, welche sich durch alle erfahrungen bey genauer untersuchung bestaettigen wird. Ein den nervenkraeften proportionirter eindruck eines dicht an den fühlenden nerven anliegenden gegenstandes, welcher den nerven anhaltend zum wiederstande anstrenget, macht den *schmerz*; . . . .

. . . ich säge, dass fast alle materiellen dinge, die das gefühl nahe berühren ein gegenstand des schmerzens seyn, ... dass ein körper um so naeher und dichter dem nerven anliege und ursache des schmerzens sey, je zarter er ist. Die reizenden salze also, nicht die fressenden scharf giftigen, ferner die vesten zaehen und weichen zarten dinge und die spitzigen feinen werden eher als grobe sachen dies gefühl erregen, da die groben dehnenden scharfen und fressenden ohnedenn leicht durch ihren druck und gewaltthaetigkeit das gleichgewicht der nervenkraefte gegen sie aufheben, und die nerven nie unmittelbar bey einen schmerzen sondern allzeit mittelbar und von fernen berühren.

P. 105. Man nimmt schiesz pulver und thut davon ein paar theelöffel vol in ein leinwand oder beutelchen, das man oben zubindet und in brandtwein einweichet; einige nehmen noch küchensalz dazu. danach zündet man den brandtwein, worin das beutelchen lieget, an, und laesst den flüchtigen geist davon drum herum abbrennen, das eingeweichte beutelchen, welches dem schmerzstillenden vom brandtwein vermehrten schwefel mit zurückgebliebenen salzichten reizen enthaelt, legt man an den schmerzhaften zahn in den mund, so lange, bis der schmerz vergangen und laesset solches ein haeufiges wasser

ziehen, welches man ausspeyet. Sollte dieses ja in einigen faellen sogleich nicht helfen wollen, so hat man es nur zu wiederhohlen, bis der schmerzende gegenstand mit dem nerven erweicht und jener weggespühlet worden. man kann aus hinlaenglichen gründen versichert seyn, dass, wann ein fall sich eraeugnen sollte, wo dieses mittel nicht hülfe, man ausser der zerstöhrung des nerven kein anderes finden wird; es waer dann die geduld, das allgemeine letzte mittel derjenigen aerzte, die weiter nichts zu rathen wissen.

R. P. Odilone *Schreger* etc. *Speis*meister oder nutzliker unterricht von Essen und Drinken etc. munchen und Stadt am hoff. 1766 8⁰.

Kayser.

B. R. B. Oq. 7425.

Stultus liber sed nil mali habet.

Speiss-Meister, oder *Nutzlicher Unterricht* von *Essen und Trincken,* was und wie man nemlich zu Erhaltung und zu Verlängerung seiner Gesundheit Essen und Trincken solle. Nebst vielen untergemengten *Haus-Mitteln,* zu Unterschiedlichen Zuständen, und nebst andern lustigen Sachen zur Aufmunterung eines melancholischen Gemüths.

Aus Liebe des Nächsten zusamm getragen, und zum Druck befördert.

Von *R. P. Odilone Schreger,* in dem befreyten Benedictiner-Closter zu Ensdorff in der Obern Pfatz, unweit Amburg, Subpriore. Cum Facultate Superiorum München und Stadt am Hof, Verlegts Johann Urban Gastl. Buchh. 1766.

Opuscule insignifiant, où il est question de règles relatives à la tabel et où l'on décrit plusieurs aliments et boissons. L'auteur préconise le „thé allemand", c'est-à-dire une infusion de véronique, qu'il préfère au thé de Chine.

Il semble avoir été assez crédule, du moins il cite l'exemple peu vraisemblable suivant de l'abus du tabac:

„Zu Leiden in Holland hat man einen Cörper eines Ubelthäters anatomiret oder zergliedert, als man dessen Kopff eröffnete, hat man gefunden, dasz nicht allein die Nasen-Krospel, sondern auch das förderste Gehirn Kohlschwartz und vertrocknet ware. Hierinn können sich diejenine, die all zu häuffig Taback rauchen, spieglen.

Christ. Fred. Daniel. *Schubart* die Baadcur, ulm 1766. 8⁰.

22 paginarum opusculum;

Zauberein.
Ulm. 1766. 8⁰.

47 paginarum vix intelligibilia opuscula.

Nil mali habet.

Kayser.

Den Bau von *Steinkohlen* mit eine vorrede von herrn hofraths medicus. Mannheim 1768. 8⁰.	Utilis liber.
Sammlung von verschiedenen raren sympatheistchen, magnetischen und andere curen etc. etc. von M. H. altona 1768. in 8⁰.	Pag. 4, 5, 8, 16, 17, 20, 21 22, 24, 48, ludicra superstitiosa noxia 225 periculosum et noxium remedium. Damnatur.
Schwaben zur artsneygelehrheit und naturkunde vide *gesner* in suppl.	Admissus.
Salz zur Brunnencur etc. etc. von Hans *Spaarbachs* Nickel 1769. 8⁰.	Facetus liber quem facile admisi.
M. Gottlieb *Schlegel* etc. von den ersten grundsaetzen in der Weltweisheit etc. etc. Riga 1770. 8⁰. Kayser.	Quant legit. Nil mali invenit.
I. g. *Sulzer* kurzer begriff der wissenschaften etc. etc. 1) zweyte auflage francf. und Leipzig 1759. 8⁰.	Quandt legit. Pagina 213, 271. Sed nullo modo videtur damnationem mereri.

1) Und andern Theile der Gelehrsamkeit.

Kayser.

B. R. B. A.5686.

Die weitläuftigkeit der theologischen Wissenschaft kömmt vornehmlich aus folgenden Ursachen:

P. 213. § 261. Zweytens sind die göttliche Lehren der heiligen Schrift theils aus Unverstand und Unerfahrenheit in der heiligen Sprache, theils aus Vorurtheilen und vielleicht aus bösem Vorsaz, so mannigfaltig verstellt und verkehrt worden, dasz es sehr schwer ist, die unverfälschte Wahrheit unter dem grossen Haufen der Irrthümer heraus zu suchen, und noch schwerer diese reine Wahrheit andern einleuchtend zu machen. Man muss ofte dem Ursprung des Irrthums bis an seine erste Quelle nachspühren, um seine Natur einzusehen und ihn zu widerlegen. Hiezu kommt auch, dass sowol die geoffenbarte Religion überhaupt, als einige besondere Lehren, listige und scharfsinnige Gegner gehabt, welche allen möglichen Wiz und die grösste Gelehrsamheit angewendet haben die Wahrheit zweifelhaft zu machen, oder zu versteken. Wenn man diese Feinde nicht nur bestreiten sondern auch ueberwinden soll, so muss man mit stärkern Waffen, als die ihrigen sind, fechten. Es ist hieraus abzunehmen, dass die theologische Gelehrsamheit von weitläuftigen Umfange sey. Ja es ist beynahe kein Theil der Gelehrsamkeit,

aus welchem dieser nicht einige Hülfe zu nehmen habe. Vornehmlich aber sind die Sprachen, die Historie, die Chronologie und die Philosophie ihr ganz unentbehrlich, ungeachtet sie nicht als Theile derselben können angesehen werden.

Sammlung von beobachtungen aus der Arzneygelahrheit und naturkunde zweiter band (I non vidi) Nordlingen 1770.
D. Jo. Aug. Phil. Gesner.
B. R. B. I.3358.

Tom. 1 est in g. gesner samml. admissus et in tomo 2⁰ nil mali inveni.

Sarcone hr. michäel, geschichte der Krankheiten, die durch das 1764 Jahr in Neapel sind beobachtet werden etc. 1770. 8⁰.
B. C. V. 11. L. 12.
B. R. B. Ib. 17091.

Admittitur.

Herrn Michael Sarcone, M. D. Obersten, Spithalarztes bey dem Schweizerischen Regiment von Jauch in Neapel. Geschichte der Krankheiten, die durch das ganze Jahr 1764 in Neapel sind beobachtet worden. Aus dem Italienischen übersetzt durch D. J. Th. Schmid von Bellikon. 1770. 3 Thle.

Excellente description de la grave épidémie de typhus qui régna en 1764 à Naples et en Sicile. Cet ouvrage décrit aussi les mesures hygiéniques prises alors par le gouvernement:

Verordnung, welche Se Majestät der Köning, durch die mit glänzender Scharfsicht von Sr. Excell. D. Giovanni di Goyzueta dirigirte Segretaria di Azienda, zu geben beliebten.

Une note jointe à ce qui est dit aux pages 104 et 105 se rapporte à van Swieten. Voici ce passage avec la note à laquelle nous faisons allusion.

„Wenn man die Geschichte der Krankheiten von Schlimmer Art liest, so erstaunt man zu sehen, wie die Aerzte den Muth gehabt haben, den beständigen Charackter des Fiebers auf die Schnelligkeit und Geschwindigkeit des Pulses zu bestimmen und einzuschränken 1), da in derselben sehr oft von äusserst aufrichtigen und wackern Männern ist angemerckt worden, dass die Pulse, anstatt in jene Geschwindigkeit und Menge zu verfallen, worein sie in hitzigen Entzündungsfiebern verfallen, sich entweder nur sehr wenig oder gar nicht von dem natürlichen Zustande entfernen, oder ausserordentlich langsam und selten werden, oder eine nicht geringe Zeit über unterdrückt bleiben, oder mehr oder weniger abwechselend beobachted werden.

1) Der hochgelehrte Herr *Van Swieten* hat sich so sehr auf diese Hypothese verlassen dasz er es für unnütz gehalten hat die Gegenwart der Verletzung der Lebensverrichtungen amit zu verbinden.

Naturliche *Ursachen* von den mannigfaltigen gefaehrlichkeiten der menslichen wohnungen auf dem Erdboden. Leipzig 1768. 8°.

Bonus et utilis liber.

Kayser.

Moijs: Anton *Verneji*, equitis torquati etc. de re physica, in usum adolescentum Lusitanorum.

Tom. 1, 2, qui duas partes habet:

tom 3. In 8°. Romae 1769 8°.

Habet aestimationem publicam, hinc admisi.

ERRATUM:

Lisez à page 393, dernière ligne: „astrologicas", au lieu de „alchymisticas".

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

ALLEMAGNE.

BEMERKUNGEN
UM UND UEBER DIE „GESCHICHTE DER GEBURTSHUELFE"

von Dr. Heinrich Fasbender, *a. o. Prof. der Mediz. a/d. Univ. zu Berlin.*
Jena. Verlag von Gust. Fischer, 1906,

von Dr. A. GEYL.

Es klingt fast unglaublich, aber wahr ist es, dass noch im zwanzigsten Jahrhundert von niemand Geringerem als dem bekannten Biologen Hans Driesch gerühmt worden ist, dass er „über historische Elemente in den eigentlichen Naturwissenschaften stets sehr abweisend geurtheilt habe und noch urtheile". Ein derartiger Ausspruch darf nur erwartet werden von Einem, der sich des naïven Eingeständnisses nicht scheut, dass er „um durchaus unbefangen zu bleiben, kein einziges grösseres Kompendium der Medizin bei seinen Studien benutzt (hat)". Hat hier dem Wahrheitsbesitzer, dem dogmatischen Gelehrten nicht der Muth gefehlt, seine felsenfeste Ueberzeugung der Feuerprobe eines Zusammenstosses der Meinungen auszusetzen? Glücklicherweise liegt hier eine Ausnahme vor, welche, wenn nicht alle Zeichen trügerisch sind, wenig Anklang und Beifall finden wird. Die grosse Mehrzahl der Forscher auf dem Gebiete der medizinischen und naturhistorischen Wissenschaften fürchtet nicht nur den Einfluss fremder Meinung nicht, sondern will vielmehr, wenn irgend möglich, die selbstgewonnene daran prüfen. Und es ist eine rarissima avis, welche in der Jetztzeit die grosse Bedeutung der geschichtlichen Forschung für ihren besonderen Wissenszweig nicht voll- und inständig anerkennt und einsieht. Ueberall in allen cultivirten Ländern ist das Interesse an historischen Untersuchungen rege geworden. Auch die Obstetrie und Gynäkologie erfreuen sich dieser allgemeinen Teilnahme. Davon legen ein beredtes Zeugnis ab nicht nur die historischen Uebersichten, welche fast jeder Autor einer grösseren Arbeit seiner eigentlichen Darstellung vorangehen lässt, sondern auch die rein-geschichtlichen Arbeiten selber, welche in Dissertationen, Zeitschriftsartikeln, Brochuren und sogar Handbüchern niedergelegt werden.

Bis vor kurzer Zeit war man fest überzeugt, dass das v. Siebold'sche Buch, „ein Versuch einer Geschichte der Geburtshülfe" ein klässisches Werk war, das höchstens erweitert, in den angeführten Tatsachen aber nicht berichtigt und gewiss nie übertroffen werden könnte. Deshalb fühlte man nicht das Bedürfnis, das schon von dem Göttinger Professor behandelte Material einer neuen

Bearbeitung zu unterziehen. So übergab noch im Jahre 1893 F. J. Herrgott seinen „Essai d'une histoire de l'obstetricie par Ed. Casp. Jac. de Siebold, traduit de l'Allemand avec additions, figures et un appendice" der Oeffentlichkeit und wurde noch in diesem Jahrhundert das ursprüngliche v. Siebold'sche Buch wieder in zweiter, deutscher und unveränderter Ausgabe aufgelegt. Letzterem folgte bald eine „Geschichte der Geburtshülfe der Neuzeit, zugleich als dritter Band des „Versuches einer Geschichte der Geburtshülfe" von Eduard von Siebold," von Prof. Rudolf Dohrn. Hat sich Herrgott in seinem Anhange bemüht, die Hauptpunkte aus der Geschichte der neueren Geburtshülfe bis auf 1890 in fünf sehr lesenswerten Monographien zusammenzufassen, Dohrn hat sich bei seiner Bearbeitung des neuen Materials enger dem Plane des Meisters angeschlossen, dessen Buch aber nur bis auf das Jahr 1880 fortgeführt.

Ebenso im Jahre 1903,1) vielleicht etwas früher als die Dohrn'sche Schrift, jedenfalls noch vor der Herausgabe der zweiten Ausgabe des schon genannten „Versuchs", erschien vom Altmeister F. von Winckel in seinem Handbuch der Geburtshülfe der erste Teil des „Ein Ueberblick ueber die Geschichte der Gynaekologie von den aeltesten Zeiten bis zum Ende des XIX. Jahrhunderts," eine Arbeit, welche sich offenbar während des Schreibens stärker ausgedehnt hat als ursprünglich beachsichtigt wurde und eine Fülle wertvoller biographischer Notizen und mehrere Uebersichten aus der Entwicklung der Geburtshülfe bringt, welche das grosse Verdienst besitzen, in Uebereinstimmung zu sein mit den Untersuchungen und Resultaten der neueren Forscher (Fasbender, v. Oefele, Curatulo, u. s. w.). Im Allgemeinen wird aber an von Siebold's „geradezu klassischer Darstellung" weder gerüttelt noch gerührt. Desgleichen verfährt Fasbender. Die angeblich unerschütterliche Autorität v. Siebold's wird auch von ihm in seiner grossen und grossartigen, mehr als 1000 Seiten enthaltenden Arbeit, womit er Anfangs dieses Jahres in die Oeffentlichkeit trat, nicht beanstandet.

Wer sich an ein Werk von so grossem Umfange und solcher Bedeutung und Tragweite als das Fasbendersche, an eine Gesammtgeschichte der Geburtshülfe heranwagt, kann nur Wertvolles liefern, wenn er, schon eine längere Lebenszeit hinter sich habend, über eine kolossale Belesenheit und entsprechende Erfahrung verfügt, grosse Ausdauer und scharfen kritischen Geist besitzt und ihm dazu eine nie sich leugnende Liebe und immer wache Zuneigung zu seinem speziellen Wissenszweig nicht abgehen.

Und Wertvolles hat Fasbender geliefert. Mit bewunderenswertem Fleisse hat er Altes und Neues zusammengetragen und zusammengelesen. Was die Schriftsteller des Altertums und der späteren Zeiten bis auf das 19. Jahrhundert anbetrifft, so hat er sich nicht zufriedengestellt mit einer Wiedergabe der Befunde und Ansichten anderer, früherer Geschichtsforscher, sondern in sehr, sehr vielen Fällen die Autoren jener Zeiten einer eigenen, selbständigen

1) Auch erschien im selben Jahre in Berlin die „Geschichte der Gynäkologie" Kossmann's, welche mir aber leider nicht zugänglich gewesen ist.

Bearbeitung unterzogen. So ist es ihm möglich geworden, viel Altes zu berichtigen und Neues hinzuzufügen und auf mehrere altbekannte Sachen besseres Licht zu werfen. Dass die Neuzeit, welche er selbst mit- und durchgemacht hat, sich seines besonderen Interesses erfreut hat, davon legt jedes Thema, dem eine mehr oder weniger monographische Bearbeitung zu Teil geworden ist, hinreichendes Zeugniss ab. Die Sachkenntniss, welche hier und namentlich in der deutschen Literatur zu Tage tritt, ist geradezu verblüffend und beneidenswert.

Gewiss, er hat ein Buch geschrieben, das alle Anerkennung und Bewunderung verdient, ein leserliches Buch, das von Jedermann zu Rathe gezogen verdient zu werden, der sich noch in dem Labyrinth der Geschichte seiner Wissenschaft zurecht finden muss und von Niemandem ungelesen gelassen werden darf, der sich schon selbständig damit befasst hat. Es hätte keinen Sinn, dies des Näheren und Detaillirten an Beispielen und Citaten zu belegen: ich kann nur rathen, das Buch selbst zu lesen und man wird sich bald ueberzeugen, dass ich kein Wort zu viel behauptet habe.

Ob denn dieser Geschichte keine Fehler anhaften? Aber, natürlich! Vielleicht hätte eine andre Einteilung des Stoffes es möglich gemacht, viele jetzt vorkommenden Wiederholungen zu vermeiden. Vielleicht ist es dem Verfasser nicht ueberall gelungen, ueber das lautere Referiren hinauszukommen und war es nicht gut gesehen, so oft auf seine bekannte kritische Studie ueber die Hippokratischen Schriften hinzuweisen und so wenig Sachliches daraus mitzuteilen. Auch kann ich mich der Bemerkung nicht enthalten dass die echte histoire contemporaine, wie sie hier nicht selten vorgebracht wird, eher in der historischen Uebersicht einer Monographie als in der Gesammtgeschichte eines Wissenszweigs zu Hause ist. Aber das sind Fleckchen von ganz untergeordneter Bedeutung und die folgenden Zeilen wären nicht geschrieben worden, wenn nicht meine Meinung ueber die Anforderungen, welche die Jetztzeit einer Geschichte der Geburtshülfe zu stellen hat, offenbar mit derjenigen Fasbender's in grossem Widerspruche stände. Meines Ermessens und Erachtens hat unser Verfasser das Leistungsvermögen und die Arbeitskraft des Einzelnen zu hoch angeschlagen.

Der vielumfassende und vielseitige, von verschiedenartigen Völkern und Zeitaltern stammende nur noch teilweise untersuchte und bekannte Stoff erfordert nebst einer klaren und geläufigen Darstellungsweise, eine gründliche und selbständige Durch- und Verarbeitung des ganzen zugänglichen Materials und eine Vollständigkeit, kritische Beleuchtung und sachgemässe Auswahl in der Wiedergabe der Tatsachen, welchen wenigstens vorläufig der Einzelne noch kein Genüge leisten kann. Schon Dohrn hat dies anerkannt und z. B. die Geburtshülfe von Schweden und Finnland dem Prof. Heinricius, diejenige Amerika's dem Dr. Williams von Baltimore anvertraut.

Und so liegt es auf der Hand, dass es sogar Fasbender nicht gelingen konnte, eine ganz vollendete, abgeschlossene, eine in gewissem Sinne einem ideellen Massstabe entsprechende Geschichte darzustellen. Zu allererst ist festzustellen, dass er sich wiederholt in der Bedeutung und Tragweite seiner

eigenen Forschungen und Befunde täuscht. Zweitens leiden Viele seiner Ausführungen und Darstellungen an Unvollständigkeit und Ungenauigkeit.

Dies alles wird sofort erklärlich, wenn man ueberlegt, dass er, allein, unmöglich das ganze, riesige Material hat bewältigen können, dass er desshalb notwendigerweise Vieles, und darunter nicht selten Wichtiges und Wissenswertes ungelesen gelassen hat und folglich nicht kennt oder berührt, dass er ueber vieles Andre zwar schreibt, aber es nicht aus eigener Untersuchung kennt, sondern es von verschiedentlichen Autoren uebernommen hat. Namentlich diente ihm von Siebold oftmals zum Führer. Dieser Autorität verdient aber die hohe Achtung nicht, welche ihr bis auf heute gezollt worden ist. Zweifelsohne hat dieser eine für seine Zeit mustergiltige Arbeit geliefert. Aber es ist leicht nachzuweisen dass auch er nicht Alles, worüber er schreibt, selbst gelesen hat und nicht Weniges nur aus der zweiten Hand oder von Hörensagen hat, z. B. wie ich anderwärts des Näheren angezeigt habe, seine Mitteilungen ueber das Roonhuysische Geheimniss und eigentlich ueber den ganzen uebrigen Teil der holländischen Geburtshülfe. Auch hat ihm sein Bestreben, die Geschichte an den Namen einiger hervorragender Personen zu knüpfen und zu demonstriren, vielmals auf Irrwege geführt. Wenigstens bedürfen seine Ausführungen und Behauptungen hinsichtlich der Leistungen und deren Bedeutung von Männern wie z. B. Guillemeau, Mauriceau, v. Deventer, Levret, Baudeloque u. s. w. einer vielfältigen Correctur. Fügt man hinzu, dass, wie ich schon im Jahre 1894 des stärkeren betont habe, der Geschichtsschreiber die Bedeutung historischer Schriften und sonstiger Leistungen für die Entwicklung seines Wissenszweigs nur dann mit einiger Aussicht auf Richtigkeit feststellen kann, wenn er letzteren nicht „d'après leur date", sondern im Lichte der jetzt bekannten Wissenschaft zu würdigen versucht, so leuchtet es von selbst ein, dass es vorläufig, in unserer Zeit, dem Einzelnen noch nicht zusteht, eine Geschichte der Geburtshülfe zu schreiben, welche hohen, ich gestehe in gewissem Sinne ideellen, aber doch im Grunde rechtmässigen Anforderungen entspricht. Die vielen unumgänglichen Vorarbeiten, welche noch urbar- und abgemacht werden müssen, bevor man ein, wenn auch nur annäherend richtiges Bild der Entwicklung unserer Wissenschaft zum Vorschein wird bringen können, bedürfen der Mithülfe mehrerer Forscher, welche, Rücksicht nehmend auf das schon Bekannte, sich bequemen wollen, die Geschichte ihres eigenen Landes oder Volkes oder einen grösseren oder kleineren Teil davon ganz selbständig zu bearbeiten. Meines Erachtens hat die Jetztzeit es als ihre erste und grösste Aufgabe zu betrachten, ein Handbuch der Geschichte der Geburtshülfe unter Mitwirkung verschiedener Autoren in's Licht zu bringen, welches das Gesammtmaterial, woraus sich später eine, hohen wissenschaffentlichen Bedürfnissen und Ansprüchen entsprechende Geschichte zusammenstellen lassen wird, beherbergt und, in Reih und Glied geordnet, in die Erscheinung bringt.

Zum Belege, dass meine Bedenken hinsichtlich der grossen Lücken, welche unser heutiges Wissen und also auch dasjenige Fasbender's noch aufzuweisen hat, keine lauteren Chimären sind sondern in den Tatsachen wurzeln, will

ich auf Grund grössenteils eigener und auch fremder Nachforschungen, welche aber alle von mir persönlich controllirt worden sind, einige Mängel und Unvollkommenheiten hervorheben, welche mir in dem uns beschäftigenden Buche aufgefallen sind. Dazu greife ich aus den zahlreichen Aufzeichnungen, welche ich beim Lesen gemacht habe, nur Einige heraus. Sie können in mehrere Categorin untergebracht werden und zeigen:

1o. dass die von Fasbender selbst gefundenen und vorgetragenen Veränderungen und Verbesserungen nicht immer einen abschliessenden Charakter tragen oder eine definitive Lösung darstellen, 2o. dass es mehrere wichtige Sachen giebt, welche zu einer richtigen Wertschätzung der Entwicklung unserer Wissenschaft durchaus unentbehrlich sind, von ihm aber mit keinem Worte erwähnt werden, 3o. dass er, teilweise in Anschluss an von Siebold, das Verdienst mehrerer Personen entweder zu hoch oder zu niedrig anschlägt und auf diese, wie auch auf andre Art dem Irrtum, als sollte die Geschichte von einigen berühmten Persönlichkeiten getragen und gemacht werden, Vorschub leistet, wenigstens nur schwach oder eigentlich gar nicht entgegentritt, 4o. dass er nicht immer dem Kaiser giebt, was diesem mit Fug und Recht zukommt und z. B. vieles von dem Besten und Wesentlichsten, was die Holländer zur Geschichte der Geburtshülfe beigetragen haben, nicht mitteilt oder verkehrt vorstellt.

Und jetzt zur Sache.

Auf Seite 36 wird von Fasbender mitgeteilt, dass schon Soranus von Ephesus den Sitz des Mutterkuchens ausschliesslich im Grunde der Gebärmutter verlegt, „eine Anschauung, welche schon im 16. Jahrhundert von Aranzio zuerst modifizirt, so doch erst im 17. Jahrhundert von Johann van Hoorn bestimmt zurückgewiesen worden ist." Mit andren Worten wird auf Seite 112 und 188 genau dasselbe wiederholt. Noch in den Zeiten des Dionis war „die Angabe Aranzio's ueber den Placentarsitz von keinem Geburtshelfer beachtet worden." Er hat aber übersehen, dass schon Vesalius, also vor Aranzio, geschrieben hat: „Nexum istum non semper in eadem uteri sede occurrere; verum modo in dextro, modo in sinistro latere, sed posterius fere quam anterius magis," während C. Solingen, im Jahre 1684, lange vor Johann van Hoorn, bemerkt hatte: „Die langwierige und vielfältige Erfahrung hat uns gelehrt, dass die Nachgeburt das eine Mal ganz niedrig in dieser Seite, das andre Mal etwas höher mehr nach vorn oder nach hinten und endlich auf einer der genannten Arten in der andren Seite, und nicht immer hoch im Grunde der Gebärmutter gelegen oder angeheftet ist." Hier wird also deutlich und unumwunden ausgesprochen, dass der Sitz des Mutterkuchens ein sehr unbeständiger sei und diese Anschauung ist für die Holländer nie mehr gänzlich verloren gegangen und wurde z. B. auch immer von Ruysch gehuldigt.

Wenn Fasbender auf S. 132 hervorhebt, dass noch im 17. Jahrhundert die Geburtsstühle einige Male ersetzt wurden „in der Weise, dass die Gebärende auf dem Schosse einer andren Frau niederkam," so hat er gewiss Recht, aber nicht hierin, dass diese „Schootsters" zum ersten Male seit Soranus wieder

bei Cornelis Solingen erwähnt werden. Denn schon bei Petrus Forestus wird, anlässlich einer von ihm vorgestandenen Entbindung aus dem Jahre 1549, notirt „Sed cauda cum osse sacro articulata est, ut extra moveri possit, ad ani et uteri amplificationem. Quam ob causam mulieres non debent inniti illa parte, sed lumbis vel coxis, vel debent sustentari viris fortioribus per brachia. Nostrae Delphenses obstetrices habent mulieres fortes ad sustentionem destinatas, ut praegnantes in sinu sedeant, vel potius libere sustineantur, ut sic facilius parere possint. Nam cum sedent vel decumbunt, illius ossis (ut recte quoque Rondeletius dicebat) amplificatio impeditur."

Man sieht, schon seit längerer Zeit wusste man vollkommen genau, dass das os coccygis, wenn ihm keine Hindernisse in den Weg treten, während und durch die Entbindung spontan zurückweichen kann. Joubert und Hildanus weisen darauf hin (siehe Solingen) und Guillemeau und alle seine Nachfolger rechnen damit in Bezug auf die durch die Frau während der Wendung einzuhaltende Lage. Sie stellen das Steissbein frei von der Unterlage, damit es nicht gedrückt werde. Zwar meinte man nicht immer damit ausreichen zu können und wusste sich dann zu helfen, wie es Everard tat „der zuerst das Zurückdrängen des Steissbeins empfahl" (Fasbender) aber es nicht zuerst zur Ausführung brachte, denn die Methode war, wie er selbst zu verstehen giebt, schon damals allgemein verbreitet. Auch Solingen, gewiss seiner Zeit der beste Kenner des pathologischen Beckens, verwendete sie. Zwar rieth er, vom Rectum aus das Steissbein zurückzudrängen (Fasbender), aber zugleicherzeit warnte er nachdrücklich vor einem zu rohen Verfahren, wodurch das Steissbein Gefahr laufen sollte. Eine Verletzung dieses Beines braucht 1,2 oder 3 Monate zu ihrer Heilung. Aber diesem Zurückdrängen wurde in seinem operativen Arsenale nur wenig Platz eingeräumt. Ganz anders also als es mit der von van Deventer ausgebildeten Methode geschah, deren Wirksamheit, wie ich schon früher des Breiteren in's Licht gestellt habe, teils auf mechanischen, einen grösseren Teil des Genitalschlauchs treffenden Reizen, teils auf Suggestion beruhte. Und wenn ich auch Fasbender beipflichten muss, dass „der von van Deventer so eindringlich, wenn auch bedingungsweise, empfohlene Handgriff, dem wir in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts und weiter besonders auch in der englischen Geburtshülfe vielfach begegnen, auf die Praxis in grosser Ausdehnung von schlimmster Einwirkung gewesen ist", so tue ich es nur mit der ausdrücklichen Bemerkung, dass diese v. Deventer'sche Lehre in Holland selbst nur wenig oder gar kein Anklang gefunden hat. Im Gegenteil, man ist ihr immer ablehnend entgegengetreten.

Dasselbe gilt von seiner, sein ganzes geburtshülfliches Denken beherrschenden Theorie der Schieflage der schwangeren Gebärmutter, einer Abweichung, welche schon lange bekannt und namentlich von beinahe allen holländischen Schriftstellern, welche vor van Deventer geschrieben haben, genannt und besprochen worden war. Für v. d. Sterren (1682) hat sie eine untergeordnete Bedeutung und soll sie immer secundärer Art sein. Eine primäre Art erkennt er nicht an; sie wird verursacht durch eine verkehrte Kindeslage. Das gerade Gegenteil wird von van Deventer behauptet. Schon in seinem „Dageraet"

macht er Front gegen diese Auffassung und verwirft sie gänzlich, natürlich ohne Namen zu nennen; denn nicht nur, dass er, wie Levret schreibt, „ne cite dans aucun endroit les bonnes choses, qu'il a tirées des acconcheurs français", er stellt sogar die Argumente seiner Gegner als sein eignes geistiges Eigentum vor. Er offenbart und verkündet die primäre Schieflage als das neue Licht, das vorbestimmt sei, in zukünftiger Zeit das Dunkel der Geburtskunde zu erhellen. Unsre Holländer haben eigentlich von dieser hochgepriesenen Leuchte nie etwas wissen wollen. Selbst Denys, einer der wenigen Jünger des Meisters, hati hre Bedeutung auf sehr bescheidene Maasse zurückgedrängt. Und von dem Einflusse Boër's, wovon Fasbender spricht in Bezug auf den Untergang der Lehre v. Deventer's, ist wenigstens in Holland nichts zu bemerken.

Auch über den Unterricht und die soziale Lage der Hebammen und der „Vroedmeesters" hat Fasbender (pag. 78 und 245 et seqq.) nicht das letzte Wort gesprochen. Er hat nicht einmal Kenntniss genommen von der schönen Arbeit de Meyer's und kennt auch meine Beiträge hinsichtlich dieser Fragen nicht. Und so konnte er schreiben: Wir dürfen in einem berechtigten nationalen Gefühle betonen, dass die im Jahre 1452 zu Regensburg erschienene *Hebammen-ordnung*, durch welche ein wichtiger Schritt für den Beginn einer Entwicklung des Hebammenwesens geschah, **die erste ist, die sich geschichtlich nachweisen lässt.** Erst später begegnen wir in andren Ländern ähnlichen Bestrebungen. „Eine Fürsorge in Bezug auf die Ausbildung findet sich in diesem Schriftstück nicht." Erst die dritte, im Jahre 1555 in Druck herausgegebene Ordnung „*schreibt eine Prüfung vor.*"

Dem ist entgegenzuhalten, dass aus den de Meyer'schen Mitteilungen hervorgeht, dass es schon im Anfange des 14. Jahrhunderts in Brügge privelegirte Hebammen gab, welche allein und mit Ausschluss von Andren zu der Praxis berechtigt waren und in allen Fragen gerichtlich-medizinischer Art (Viol, Schwangerschaft und Entbindung betreffend) zu Rathe gezogen wurden; dass aus den Jahren 1485—86 Documente vorliegen, welche dartun, dass nur diejenigen Frauen zur geburtshülflichen Praxis zugelassen werden, welche zuvor, im Beisein zweier Schöffen und eines Gerichtsschreibers, mit gutem Ausschlag eine Prüfung von drei Hebammen durchstanden hatten; dass im Jahre 1509 die alten Decrete erneuert und verschärft wurden und im Jahre 1551 nebst andren Sachen festgestellt wurde, dass die künftige Hebamme eine dreijährige Lehrzeit hinter sich haben müsste und von „des médecins instruits" examinirt werden sollte. Auch seine Berichte über die Dienste, welche Staat und Kirche von der Hebamme forderten, hatten mit Frucht benutzt werden können, während desgleichen meine eigenen Mitteilungen, welche hier hervorzuheben zu viel Raum in Anspruch nehmen würde, ihre allgemeine Bedeutung besitzen. Ich kann aber nicht umhin, mit ein paar Worten darauf hinzuweisen, dass trotz der gesetzlichen Verordnungen, welche in jeder Stadt gänge und gäbe waren, die geburtshülflichen Zustände in Holland, wie überall anderwärts, nichts weniger als befriedigend waren und dass vielleicht deshalb schon am Ende des 17. Jahrhunderts in Amsterdam die ersten männlichen Geburts-

helfer auftauchten, welche sich schnell über Holland verbreiteten. Ihre Lage und Befugnisse wurden zuerst in Amsterdam im Jahre 1747 gesetzlich geregelt. Dass sie sehr gesucht waren, lässt sich aus verschiedenen Documenten nachweisen, ob sie sich aber jener Beliebtheit erfreut haben, welche den französischen Spezialitäten zu Teil wurde, glaube ich verneinen zu dürfen. Letztere waren namentlich, wie Adriaan van Solingen es ausdrückt, „nicht selten so überladen von Arbeit, dass sie gezwungen waren, sich Bediente anzunehmen, welche man Prévots nannte, und ohne gesetzliche Anstellung, bei gemeinen Leuten ihre Stelle vertraten." Wie viel Unfug durch diese Herren getrieben wurde, lässt sich kaum beschreiben, beinahe eben so viel als durch die Landstreicher, die Scharfrichter und sonstigen Quacksalber mit ihren weiblichen Gehülfen, welche sich in Holland und anderwärts 1) in mehr oder weniger schwierigen Fällen an die Stelle der Hebammen zu drängen wussten.

Es ist auch nicht ganz wahr, dass von Trotula ab (S. 88 bei F.) bis zum ersten Drittel des 18. Jahrhunderts (S. 232) des Dammstützens nirgendwo Erwähnung getan wird. Ebenso wie sich ihre Art, den zerrissenen Damm durch die Naht zu vereinigen, erhalten hat (z. B. in den holländischen Uebersetzungen des Roesslin'schen Buches wird geraten, mit der Operation bis zur Abschwellung der äusseren Genitalien zu warten), so ist ihre Methode den Damm zu stützen nie gänzlich verloren gegangen. Guillemeau z. B. berichtet ueber die Entbindung einer Frau, welche früher wegen eines veralteten Dammrisses glücklich von ihm operirt worden war. „Mais devenant grosse, proche de la cicatrice, lorsqu'elle estoit en sō travail pour accoucher, il se fit une nouvelle fente, laquelle toutefois ne donne iusques au trou du siège et fondement, ayant esté fort dextrement soulagée et doucement traictée par la sage-femme." Und dass die Roonhuyser das Dammstützen kannten, habe ich schon früher angegeben.

Ebenfalls ist es nicht ganz richtig, wenn Mauriceau die Ehre zugeteilt wird, als erster „die richtige Erkenntniss der Bedeutung des Placentarkreislaufes für die foetale Respiration" gehabt zu haben. Schon Guillemeau wusste, dass „l'enfant estant enfermé en la matrice, l'orifice estant bouché par le dit arrière-fais, **ne respire plus par les arteres de la mere,** 2) sera tost suffoqué faute d'ayde" etc. und ich kann noch hinzufügen, dass die von Fasbender nicht genannten Holländer Swammerdam, Stalpart v. d. Wiel, Ruysch-Boekelman, v. d. Sterren und viele Andre sehr wertvolle Sachen über die Respiration und die Ernährung des Foetus, über den ersten Atemzug und die gerichtlich-medizinische Bedeutung der Lungenprobe hervorgebracht und veröffentlicht haben.

---

1) Goris behauptet, dass „wie die Schornsteinfeger aus Savoyen, so die Quacksalber aus Deutschland kamen."

2) An anderer Stelle (S. 261) heisst es: „L'enfant estant en danger, pour la grāde compression qu'il faut de tordre le col et de se priver de la respiratiō, encores qu'il ne respire que par les arteres de la mere: Mais comme l'arrierefois peut estre destaché, il ne respire plus que par sa bouche etc.

Auch die Angaben Fasbender's ueber die erste Erkenntniss der anatomischen Verhältnisse bei Placenta praevia bedürfen der Vervollständigung. Ich erinnere an meine Ausführungen in dieser Zeitschrift, woraus hervorgeht, dass nicht nur Portal, sondern auch eine holländische Hebamme, Schrader, diese frühzeitig und selbständig erkannt hat. Des weiteren kann ich noch mitteilen, dass die Notizen des Ruysch Jr. auf Portal, welche ich in einem sich auf der Bibliothek der Niederländischen Gesellschaft zur Beförderung der Heilkunde befindlichen Exemplar des Portal's entdeckt habe, ausweisen, dass sein Vater, Friedrich Ruysch, der Meinung zugetan war, die Placenta könne wenn auch nur sehr selten, im unteren Uterinsegmente befestigt sein, mache aber auch dann nur Symptome, wenn sie, gelöst von der Wand, frei vor dem Ostium zu liegen kommt, ebenso wie jede andre Placenta, welche losgelöst wird. Er hat also den eigentlichen Mechanismus der Blutung nicht erkannt. Dasselbe kann man von Guillemeau sagen. Bei ihm heisst es (S. 243), dass, wenn der vorliegende Mutterkuchen teilweise aus dem Ostium herauskommt, „elle ne doit estre tirée par force, d'autāt *que l'arrierefais souuent n'est separé des parois de la matrice* et en la tirant *vous attirez le dict arrierefais et par conséquent la matrice ou portion d'icelle*". Diese Stelle ist bis jetzt, glaube ich, von Jedermann übersehen worden.

Wenn dagegen Fasbender auf S. 134 behauptet: „Hier ist zum ersten Male die Retentio plac. aus Striktur der aus (zu fester) Adhärenz gegenübergestellt," so wird Guillemeau zu viel Ehre bewiesen. In der Holländischen Uebersetzung des Hebammenbuchs Jacob Rueff's durch Martin Everaert, und zwar einer Ausgabe, welche nicht vom Jahre 1640 (siehe Fasbender S. 122) sondern vom Jahre 1591 datirt, werden z. B. nebst anderen folgende Ursachen für das Zurückbleiben der Placenta angeführt: „wenn sie fest-gewachsen ist" und „wenn der Eingang und Ausgang der Gebärmutter zusammengezogen wird." Später betont auch Ruysch, aber mit genaueren anatomischen Angaben, denselben Unterschied. Ueberhaupt wird Letzterer von Fasbender vernachlässigt. Und doch hatten dessen viele und gewissenhaften Arbeiten über den Bau der Placenta und Eimembranen eine ausführliche Behandlung gefordert. Und schliesslich hat sich Fasbender gänzlich irre führen lassen durch seine lückenhaften Kenntnisse der holländischen Literatur, wenn er die falsche Angabe macht, dass „Fredrik Ruysch bezüglich der Behandlung der Nachgeburtsperiode ein absolut expectatives Verhalten empfahl". Wenn er gewusst hätte, dass Ruysch um seine Methode, die Placenta mit dem Finger zu durchbohren, damit sie desto bequemer losgelöst werden könnte, annehmlich zu machen, das Bild des Zugleders gebrauchte, womit die Knaben Steine aus dem Boden herauszuziehen versuchen, hätte er sich wohl vor diesem Irrtum gehütet.

Auch die Verdienste Guillemeau's um die Behandlung der Nachgeburtsperiode sind unvollständig wiedergegeben. Man braucht die betreffenden Passus in „l'heureux accouchement" nur zu lesen, um sich zu überzeugen, dass seine Therapie derjenigen der Bourgeoise in keinem einzigen Punkte nachsteht. Die manuelle Entfernung ist auch ihm ein Ultimum Remedium.

Und was die Behauptung anbetrifft, dass die Genannte die Erste war, welche, „wenn der Austritt des Rumpfes nach der Geburt zögert, das Eingehen mit dem Finger in die vordere oder hintere Achselhöhle behufs Vornahme der Extraction, ausdrücklich empfiehlt," (S. 158), so stelle ich ihr die bestimmte Vorschrift Guillemeau's gegenüber, welche lautet (S. 170 l'heureux accouchement): „Et comme la teste se presentera pour sorter, la receura en la prenant doucement entre les deux mains, laquelle sortie et les trachées augmentant à la femme, tirera dextrement les espaules, en coulant ses doigts au dessoubs des aisselles, etc. Vergleiche auch S. 249, wo es heisst: „La teste de l'enfant tirée dehors, le crochet sera osté d'icelle, puis le chirurgien le plus dextremet qu'il pourra, coulera ses doigts soubs les aisselles de l'enfant, pour luy tirer les espaules et le reste du corps."

Wie hier Bourgeoise dem Guillemeau nachahmte, so tat es Mauriceau, als er den nach ihm genannten Handgriff zur Extraction des nachfolgenden Kopfes beschrieb. Im Jahre 1894 habe ich selbst und vor zwei Jahren hat Michaelis in einer Berliner Dissertation des Näheren nachgewiesen, dass der Schüler Paré's unter gewissen Umständen den nachfolgenden Kopf in die Aussenwelt zog, „tenant le corps d'une main et de l'autre, en mettant le doigt dans la bouche de l'enfant," S. 257 du „l'heureux accouchement," während mehrere Krankengeschichten Portal's, z. B. No. 18 den Beweis darbringen, dass auch dieser französische Geburtshelfer schon vor der Erscheinung des bekannten Mauriceau'schen Buchs im Jahre 1666 und 67 den sogenannten Mauriceau'schen Handgriff gelegentlich übte.

Zur Mitteilung, dass die französische Hebamme, le Boursier du Coudray in der Mitte des 18. Jahrhunderts „zu Unterrichtszwecken ein Phantom mit Puppe construirte und von Ort zu Ort zog, um an diesem Apparate geburtshülflich zu unterweisen," gehörte eine Andre, namentlich, dass, wie in der Vorrede seines bekannten „Siphra und Pua" zu lesen ist, schon vor dem Jahre 1715 der schwedische Geburtshelfer van Hoorn die Gewohnheit hatte, seinen Schülerinnen „die zubereiteten weiblichen Teile, wie auch das Becken, zu zeigen und dazu aus dünnem und weichem Leder ein angefülltes, mit Gliedmaassen versehenes Kind construirte, womit er alle Handgriffe und hauptsächlich die Wendung demonstrirte", während in Holland lange vor 1750 Phantom und Puppe gute Bekannte waren. Ich glaube aber annehmen zu müssen, dass sie ursprünglich in Frankreich erfunden worden sind.

(*Fortsetzung folgt.*)

AULUS CORNELIUS CELSUS. *Ueber die Arzneiwissenschaft in acht Büchern.* Uebersetzt und erklärt von Eduard Scheller. Zweite Auflage. Nach der Textausgabe von Daremberg neu durchgesehen von Walther Friboes. Verlag von Friedrich Vieweg und Sohn, Braunschweig 1906. pg. 862.

L'oeuvre de Celse est bien le Larousse médical romain, écrit sous le règne de Tibère, perdu ensuite, retrouvé par le pape Nicolas V et publié à Florence en 1478. C'est par Celse que nous connaissons la médecine grecque de sept siècles, surtout la chirurgie alexandrine. Ce Cicéron parmi les médecins, si

toutefois il était médecin, a écrit son encyclopédie dans un style classique; il nous a transmis une foule de termes techniques, qui sont encore aujourd'hui employés. En lisant Celse nous trouvons que la médecine de son temps était assez avancée et que nombre d'idées et d'opérations sont restées les mêmes jusqu'à nous.

Ses connaissances dans l'anatomie du crâne et de l'utérus p. ex. sont très précises. Il distingue clairement les nerfs et les tendons et observe qu'il y a du sang qui jaillit d'une artère entamée. L'hydrothérapie est chaudement recommandée par lui, mais il ne déteste pas les vins en cas d'affaiblissement et pendant la réconvalescence. Les phthisiques trouvaient chez Celse un régime très rationnel: Séjour en Egypte, suralimentation, repos absolu, hydrothérapie, diète lactée. En cas de vomissements incoercibles Celse a déjà prescrit des lavements nutritifs. En pharmacothérapie nous trouvons une foule de drogues, souvent très, très bizarres (crottes de chat, sang humain etc.). La plupart sont tirées du règne végétal, vu que la chimie ne faisait par encore tant de réclame alors. Comme encore de nos temps, il employait la scilla maritima en cas d'hydropisie.

La ventouse et la saignée l'aidaient principalement dans la médecine interne; il faisait déjà la ponction de l'ascite. Il savait que les maladies mentales étaient des maladies du cerveau rebelles à la médication, et qu'un régime végétarien est une bonne cure pour l'épilepsie. Les maladies de l'estomac et les parasites intestinaux sont aussi traités chez lui.

Son temps était favorable pour l'étude des maladies uro-génitales: blennorrhagie, chancre, fics etc.

Les termes techniques: Area Celsi et Kerion Celsi perpétuent son nom dans l'histoire des maladies cutanées. Comme chirurgien il est l'éléve d'Hippocrate. Il opère des tumeurs malignes, connaît les sondes, les pinces, les pincettes, les bandages herniaires etc.; il fait des ligatures, pratique l'herniotomie, fait des amputations, des opérations plastiques (nez, lèvres, pénis etc.) parle longuement des luxations et des fractures et y employe déjà l'extension.

Ses connaissances de la science obstétricale sont vastes. Il y décrit l'accouchement forcé.

En otiatrie il connaît la seringue auriculaire et fait de l'otoplastique. Ces opérations se faisaient souvent sur des esclaves libérés qui avaient porté auparavant une chaîne ou de lourds anneaux aux oreilles. Celse parle déjà du danger des maladies d'oreilles pour le cerveau. Il pratique la tonsillotomie et son art dentaire est très avancé.

Plus de quarante maladies des yeux sont citées dans son traité d'oculistique. Il connaît la cataracte et fait l'extraction totale de la lentille.

On voit que Celse possédait à fond la science médicale de son temps.

Mais ce qui fait surtout la valeur du livre de Friboes, ce sont les 300 pages de commentaires: oeuvre classique et épuisante, véritable histoire de la médecine antique, oeuvre de patience, de labeur et d'érudition énorme.

On peut le recommander au médecin, au linguiste et à l'historien. Chacun en sera très satisfait.

Dr. W.

REVUE DES PÉRIODIQUES.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

J. Hirschberg. *Zur Geschichte der Star-Operation* (Lathyrion). 1906 Centralbl. für Augenheilkunde, vol. XXX, pag. 133.

L'histoire des sciences renferme des noms de personnages qui n'ont jamais existé et qui ne veulent disparaître; tel est l'inévitable Basile Valentin, tel est Lathyrion. Hirschberg a examiné à la bibliothèque nationale de Paris le MS. latin No. 6912, la traduction du Hawi par Farrag. On sait que les auteurs sur l'histoire de l'ophtalmologie ont placé Latyrion (quelques-uns disent *Satyrion*) les uns au premier, les autres „avant le neuvième siècle" de notre ère. Le MS. porte *Catityrion dixit.* Le mot Catityrion est κατ' ἰτρεῖον, ce qui se rapporte au traité d'Hippocrate, ou plutôt au commentaire de Galien, car le codex arabe Escur. 806, Col. 158v porte *Galinus fi qatitriun.* La traduction totale du passage s'entend donc ainsi: Galien dit dans son „cabinet du médecin": Voici, l'opérateur fixera la cataracte au-dessous de l'aiguille pendant quelque temps à l'endroit, auquel il veut la déprimer, jusqu'à ce qu'elle adhère à cet endroit.

Pergens.

J. W. Churchman. *The Use of Quinine during the Civil War.* 1906. Bulletin of the Johns Hopkins Hospital, vol. XVII, No. 183, p. 175.

Après le café, les cathartiques et les munitions, le whiskey et la quinine étaient les substances les plus employées pendant la guerre civile. Dans ces temps l'abus de la quinine régnait en maître; cette substance servait contre les affections les plus variées; aussi vers 1840 les publications sur la quinine abondent. En Floride la malaria régnait et attaquait ceux qui y séjournèrent; le premier signe était la *cutaneo-hepatic sympathy* du Dr. James Johnson, une augmentation de la perspiration cutanée et une hypersecrétion de bile viciée. Puis survinrent un malaise, une digestion difficile, une irritabilité du caractère, la paleur, la langueur, la tendance aux congestions veineuses; enfin survint l'attaque de fièvre avec les deux symptômes constants, douleur à l'hypochondre droit (attribuée la congestion hépatique) et urine rouge foncé en petite quantité. Enfin les symptomes du paludisme persistèrent après que la fièvre eût cessé. Les saignées furent abondonnées rapidement à cause des mauvais résultats; les cathartiques avec la quinine donnèrent de bons résultats; des doses de calomel de 0,65 à 1,3 grammes, suivies d'huile de ricin étaient données souvent; l'eau de Tamarinde était bue et bien supportée, tandis que les limonades au citron causaient des douleurs et des vomissements. Les rapports sur l'utilité de la quinine provenaient surtout de Fort White et Fort King. Le chirurgien Porter obtint de beaux résultats, en administrant des doses de 0,65 à 1 gramme de sulfate de quinine, comme *antidote certain* de la malaria. La quinine fut encore employée contre la dysentérie et plus encore

contre les *camp fevers,* qui étaient le typhus exanthématique, la fièvre typhoïde, les fièvres remittentes, quotidienne, tierce, quarte etc.; on confondait encore le terme de *typho-malaria,* créé par Woodward en 1862, n'était guère favorable aux divisions à établir. Des détails de chiffres, d'impôts sur l'importation de la quinine, sur les fabricants américains qui en avaient le monopole, etc. terminent l'étude de M. Churchman.

Pergens.

W. J. Vogeler. *John Huxham of Devonshire* (*1692—1768*). 1906 Johns Hopkins Hospital Bulletin, vol. XVII, No. 186, p. 308—311.

John Huxham semble être né à Totness, Devonshire, en 1692 ou environs; il fit ses études médicales à Leyde en 1715; ses ressources insuffisantes l'obligèrent à quitter cette ville; il alla à Rheims, où il fut reçu docteur en médecine. Retourné en Angleterre il s'ètablit à Totness, puis à Plymouth, où malgré certains efforts moins recommandables la clientèle était lente à venir; mais elle vint enfin et vint bien. Huxham fut marié deux fois; l'article de Vogeler reproduit son portrait. En 1723 on trouve une publication de Huxham dans les Philosophical Transactions; en 1731 il édita ses *Observationes de Aëre et morbis epidemicis,* 2 vol, (2de éd. 1752, un troisième volume posthume en 1770); en 1739 parut son ouvrage *Essay on Fevers,* dont des rééditions parurent en 1750, '57, '64, '67, '69, '82, et des traductions en latin, allemand, portugais etc. Mentionnons encore son *de Scorbuto* (1776, conçu en 1747), *de morbo colico Domnoniensi* (1752) (coliques plombiques dans le Devonshire, provenant de la dissolution du plomb des presses par le cidre; Huxham découvrit les rapports des coliques et de l'arrivée du cidre, mais George Baker (1767) reconnut le plomb). En 1755 parut son *Medical and Chymical Observations upon Antimony,* dont le Huxham's Antimonial Wine a subsisté quelque temps. En 1757 il édita son *On the malignant, ulcerous sore throat* (il confondit la diphthérie et l'angine scarlatineuse; il reconnut la paralysie du voile du palais). Plusieurs communications de Huxham se rencontrent dans les Philosophical Transactions. Ses oeuvres complètes parurent en 1764, puis en 1773, une troisième fois en 1829 (partie des Scriptorum classicorum de Praxi medica nonnullorum opera collecta).

Pergens.

J. Chalmers da Costa. *Baron Larrey: a Sketch.* 1906. Johns Hopkins Hospital Bulletin, vol. XVII, No. 184, p. 195—215.

Esquisse détaillée de Dominique Larrey, avec portrait et reproductions de figures. Comme Larrey et son oeuvre sont connus de ceux qui font une étude spéciale de l'histoire de la chirurgie, l'article très détaillé de da Costa peut servir à ceux qui désirent un aperçu plus rapide.

Pergens.

J. J. Walsh. *The Irish School of Medicine.* 1906. Johns Hopkins Hospit. Bullet. vol. XVII, No. 186, p. 301—308.

In diesem Artikel bespricht Walsh die Verdienste der drei Leuchten der

Irischen Medizin zu Dublin in der ersten Hälfte des neunzehnten Jahrhunderts: Graves, Stokes, Corrigan. Robert Graves (es gibt zwei Aerzte R. Graves, 1o. einer 1763—1849; 2o. Robert James Graves, 1797—1853; Letzterer ist der berühmte Dubliner Kliniker von welchem hier die Rede ist. Ref.) wurde 1818 Baccalaureus der Medizin zu Dublin; er ging für mehrere Monate nach London und war dann drei Jahre in Berlin, Göttingen, Wien, Copenhagen, Paris, Italien, Edinburgh; in letzterer Stadt befreundete sich Graves mit Stokes und Corrigan. Graves betonte die Nothwendigkeit von geschulten Pflegerinnen; bei Kindern mit Magen-Darmkatarrh lehrte er die Enthaltung von Milch. Graves und Stokes lehrten die Abhärtung des Tuberkulösen, die Uebérernährung; die Ueberbevölkerung der Städte, der Missbrauch vòn Alkohol waren Graves als Faktoren der Tuberkulose bekannt; Abwaschungen mit Wasser, Essig oder Alkohol wurden anempfohlen. Den Fiebernden gab er stimulirende Mittel, statt der sonst vorgeschriebenen schwächenden Diät. Man kennt die Priorität von Graves vor der Basedow'schen Krankheit (und die von Flajani vor Graves). William Stokes (1804—1878), nachdem er zuerst in Dublin studirt hatte, blieb längere Zeit zu Glasgow, dann zu Edinburgh; hier gab er sein Büchlein über Stethoskopie heraus. Oben sind seine und Graves' Ansichten über Tuberkulose mitgeteilt; auch wollten diese, dass ein spezieller klinischer Unterricht gegeben wurde, statt der theoretischen Erörterungen. Stokes, sehr bewandert in der Diagnose von Lungen- und Herzleiden, warnt vor der Tendenz, mehr zu diagnostizieren als möglich ist. Dominic John Corrigan (1802—1880) ist bekannt durch den Corrigan'schen Puls und das Corrigan'sche Herzleiden (Aorten-insufficenz). Die Herzklappen an der Aorta können, sagt Corrigan, folgende Zustände vorweisen, bei welchen Blut in die Kammer zurückläuft: 1o. partieller Schwund mit Hohlräumen in den Klappen; 2o. ein oder mehr Klappen können abgebrochen sein; 3o. oder an die Aortenwand festgewachsen oder einwärts gekrümmt sein; 4o. die Klappen an und für sich funktionniren gut, aber eine Aortendilatation, welche bis daran reicht, macht, dass die Klappen sich nicht im Centrum berühren. Auch unterschied er den Typhus abdominalis und den T. exanthematicus; sein Werk über die chronische Pneumonie oder Cirrhosis der Lunge, wie Corrigan sie nannte, verdient alle Anerkennung. Walsh hebt das Factum hervor, dass die Entdeckungen in diesen, wie in vielen anderen Fällen, von Männern unter 35 Jahren gemacht wurden.

Pergens.

Medical Library and Historical Journal. Vol. IV, N. I, March 1906 enthält folgende Abhandlungen:

1. *Keen,* W. W., M. D., L. L. D., Professor of Surgery, Jefferson Medical College, Philadelphia, Pa, schildert die Zeremonie der feierlichen Promotion mit einer Skizze einiger neueren festlichen Veranstaltungen zu Ehren von Chirurgen und chirurgischen Körperschaften („*The graduation ceremony with an account of some modern surgical celebrations*", p. 1—14), wobei er als Hauptquelle zur Information einen im Juli 1904 an der Universität zu

Edinburgh gehaltenen ausgezeichneten Vortrag von Professor der Anatomie Dr. J. Cunningham benutzt hat.

2. *Scott*, J. Alison, M. D., Adjunct Professor of clinical medicine, University of Pennsylvania, Physician to the Pennsylvania Hospital, Philadelphia, Pa, zeichnet eine Lebensskizze des bekannten Klinikers und Chirurgen Thomas Bond 1712--1772 („*A sketch of the life of Thomas Bond, clinician and surgeon*", p. 14—41). Die sehr gründliche, mit zwei Bildnissen von Bond ausgestattete Arbeit diente als Vortrag in der Historischen Sektion des College of Physicians, Philadelphia, und ist gleichzeitig im University of Pennsylvania Medical Bulletin veröffentlicht worden.

3. *Dock*, George, M. D., Ann Arbor, Mich. berichtet über die Erzählung, wonach angeblich bei einem Besuche, den John Morgan aus Philadelphia, Begründer der medizinischen Fakultät der Pennsylvania Universität, dem berühmten Morgagni in Padua abstattete, dieser seinem Gast ein Exemplar seines Werks „de sedibus et causis morborum" dediziert und in dem Dedikationsvermerk auf die Aehnlichkeit beider Namen (von John Morgan und Joh. Bapt. Morgagni) angespielt habe („*The alleged dedication of Morgagni recognizing Kinship to John Morgan*", p. 41—44). Als älteste Quelle dieser Erzählung galt bisher allgemein eine Mitteilung im Philadelphia Journal of the Medical and Physical Sciences 1820, Vol. I, pp. 439—442. Durch einen Hinweis des Herausgebers von „Medical Library and Historical Journal" wurde D. auf eine ältere Quelle geführt, nämlich auf einen Artikel von Benjamin Rush (nicht Ruschenberger, ein Druckfehler, den D. Korrigiert) in „The American Museum or Repository of ancient and modern fugitive pieces etc.", Vol. V, 1789. Rush behauptet danach, die bezügliche Einzeichnung von Morgagni auf einem „blank leaf of a copy of his works" habe gelautet: „Affini suo, medico praeclarissimo, Johanni Morgan, donat auctor".

Nach Dulles und Ruschenberger ist dieser angebliche Dedikationsvermerk *nicht* in dieser Weise erfolgt, sondern er lautet in dem bezüglichen von Morgan dem Coll. of Phys. 1788 oder 1789 überlassenen zweibändigen Exemplar ganz einfach: „Viro Experientissimo et Humanissimo. D. D. Joanni Morgan Auctor" (Vol. I) und „Viro de Re Anatomica bene merito. Do. Dr. Joanni Morgan auctor" (Vol. II). D. will die Möglichkeit offenlassen, dass trotzdem noch ein weisses Blatt mit der anderen Fassung existiert habe und inzwischen verschwunden sei.

4. *Dawson*, Percy M., M. D., Associate Professor of Physiology, Johns Hopkins University, Baltimore, M. D., beginnt eine sehr eingehende quellenmässige Biographie von François Magendie („*A biography of François Magendie*" mit dessen Bildnis, p. 45—56).

5. *Cruikshank*, William J., M. D., Brooklyn, New-York, veröffentlicht einen auch kulturhistorisch hochinteressanten Aufsats über den Gegensatz zwischen der Kirche und dem Fortschritt der Wissenschaften im Mittelalter, wobei Verf. sich auf eine frühere, ungefähr den gleichen Gegenstand betreffende Polemik mit Dr. James J. Walsh (cfr. Vol. IV, p. 184—248) bezieht („*The antagonism of the church to scientific progress during the middle ages:*

the facts of the case, and a reply to the criticism of Dr. James J. Walsh", p. 56—85). Ref. hofft bei einer anderen Gelegenheit auf diese sehr gehaltreichen Ausführungen zurückkommen zu dürfen.

6. *Kempf*, E. J., M. D., bringt den Schluss einer in Vol. III, p. 241 begonnenen Abhandlung über die Fortschritte der europäischen Medizin im 18.—19. Jahrhundert („*European medicine: a resume of medical progress during the eighteenth and nineteenth centuries*", p. 86—100). Der Aufsatz ist lesenswert, wenn er auch dem Kenner nichts Neues bringt.

7. *Cardwell*, John C., M. D., Lecturer on Physiology, Long Island College Hospital, and Director of the Department of Physiology, Hoagland Laboratory, Brooklyn, New-York, veröffentlicht einen weiteren Abschnitt (VI) seiner gross angelegten Entwickelungsgeschichte der Tierphysiologie („*The development of animal physiology*", p. 101—107). Der vorliegende Abschnitt handelt von dem bekannten Botaniker und Schüler des Aristoteles: Theophrast.

8. *Fisher*, Charles Perry, Librarian of the College of Physicians of Philadelphia, Philadelphia, Pennsylvania, stellt einige Forderungen auf bezüglich der inneren Einrichtung von Spezialbibliotheken („*Some points in the interior arrangement and construction of a building for a special library*", p. 107—112). Die folgenden Abhandlungen sind Gedächtnisschriften für James Read Cladwick († 1905) von *John W. Farlero, Clarence J. Blake, James Gregory Mumford* (pp. 113—122), Vereinsberichte, Bücherbesprechungen und Redactionelles.

PAGEL.

Medical Library and Historical Journal. Vol. IV, N. 2, June 1906, Brooklyn (herausgegeben von E. T. Huntington) enthält folgende Artikel:

1. *Jelliffe*, Smith Ely, M. D., New-York City, schildert einige meist auf die kunsthistorisch-medizinischen Sammlungen in Holland bezüglichen Beobachtungen („*The Dutch physician in New Amsterdam and his colleagues at home*", p. 145—161) mit 8 Abbildungen.

2. *Clark*, Franklin C., M. D., Providence, R. J., verbreitet sich über verschiedene Standesfragen („*The trend of medical practice*" p, 162—183).

3. *Griffith*, Fredric, M. D., New-York City, erläutert die Abbildung des Schädels von Cardinal Richelieu („*A photograph of the head of Cardinal Richelieu taken two hundred and fifty years after death*", p. 184—185).

4. *Allemann*, Albert, M. D., Army Medical Museum, Washington, D. C., berichtet über die kriegschirurgischen Erfahrungen des Dr. Ewel bei der Besetzung von Washington durch die Engländer im Jahre 1814 („*Experiences of an American physician at the capture of Washington by the British in 1814*", p. 185—187).

5. *Scott*, Peter, M. D., Brooklyn—New-York, behandelt die für Amerika zeitgemässe Frage der Verschmelzung der verschiedenen Richtungen in der Medizin („*On union in medicine. With some reflections on the present state of homoeopathy and homoeopathic Literature*", p. 189—197).

6. *Dawson*, Percy M. (confer supra) bringt die Fortsetzung der Biographie von Magendie (p. 198—206 mit dem Medaillonbildnis).

7. *Cardwell*, John C. (confer supra) setzt die Entwickelungsgeschichte der Tierphysiologie fort. Der vorliegende Abschnitt (p. 206—210) bezieht sich auf die peripatetische Schule und die Anhänger des Praxagoras.

8. *Garrison*, Fielding H., Assistant Librarian, Surgeon-General's office, Washington, D. C., liefert eine Skizze der Bibliothek der Medizinal-abteilung im Kriegsministerium („*A sketch of the library of the Surgeon-Generals office*", p. 211—216).

Den Schluss des Heftes bilden Berichte über Vereinsverhandlungen und redaktionelle Bemerkungen.

Herrn Albert Tracy Huntington, dem hochverdienten Herausgeber des ausgezeichneten Amerikanischen Journals für Geschichte, Bibliographie und Bibliothekswesen der Medizin, schulden und erstatten wir innigsten Dank für die gütige Ueberlassung seiner Zeitschrift zu Berichtszwecken mit den Wünschen: Vivat, crescat, floreat und vivat sequens.

Pagel.

GÉOGRAPHIE MÉDICALE.

J. Brault. *La fièvre ondulante à Alger*. Arch. gén. de méd. 1903. No. 46. S. 2881.

Verfasser beobachtete in Algier 3 Fälle, die klinisch ganz dem Krankheitsbilde des Mittelmeerfiebers entsprachen, in denen aber die Serumreaktion — in 2 Fällen, im 3. wurde sie nicht angestellt — auf Mittelmeerfieber ebenso wie auf Typhus negativ ausfiel.

Scheube.

J. Brault. *Le lupus chez les indigènes musulmans d'Algérie*. S.-A. aus Compt. rend. du Congrès des Soc. savant. en 1905, Sciences.

Neben Hautsyphilis kommt bei den Eingebornen Algeriens auch Hauttuberkulose häufig vor, inbesondere Lupus in allen seinen Varietäten. In die dermatologische Klinik wurden in den 21 Jahren 1883—1904 58 Fälle von Lupus aufgenommen, von denen 37 Eingeborne, 21 Europäer betrafen. Ein Fall von Hautsyphilis und 4 von Hauttuberkulose sind abgebildet.

Scheube.

J. Brault. *Pathologie et Hygiène des indigènes musulmans d'Algérie*. Alger, Adolphe Jourdan 1905. 200 S.

Im ersten, die Pathologie behandelnden Teile, der 5/6 des Buches ausmacht, werden die Charakteristica der Krankheiten, welche die Eingebornen Algeriens befallen, und die Art, in der diese auf dieselben reagieren, besprochen. Das erste Kapitel handelt von den allgemeinen Krankheiten, das zweite von den

Organkrankheiten, unter denen die Haut- und venerischen Krankheiten den grössten Raum einnehmen. Das dritte Kapitel ist der Fauna, soweit sie in der Pathologie eine Rolle spielt, gewidmet; es finden hier die schädlichen Tiere, die Tiere, welche als Zwischenwirte und Krankheitsüberträger in Betracht kommen, die tierischen Parasiten und die Intoxikationen tierischen Ursprungs, Besprechung. Im vierten Kapitel werden die Intoxikationen pflanzlichen Ursprungs, im fünften die durch Wärme und Licht hervorgerufenen Störungen, die chirurgischen Krankheiten und die Geburtshilfe erörtert. Der zweite Teil beschäftigt sich mit den Hauptpunkten der speziellen Hygiene. Zahlreiche Fieberkurven und Abbildungen, deren Ausführung allerdings teilweise zu wünschen übrig lässt, sind in den Text eingestreut. Besonders interessant sind die Bilder der schweren Syphilisformen. In erster Linie für Studenten bestimmt, bildet das Werk zugleich einen wertvollen Beitrag zur geographischen Pathologie.

SCHEUBE.

The Journal of tropical Medicine.

No. 13 (2. Juli) enthält *einen weiteren Bericht über Massnahmen, die 1901 getroffen worden sind, um die Malaria in Klang und Port Swettenham in Selangor in den Vereinigten Malayischen Staaten auszurotten*, von *E. A. O. Travers* und *Malcolm Watson* sowie die Fortsetzung von *Giles' Anatomie der Stechfliegen der Genera Stomoxys und Glossina.*

In No. 14 (16. Juli) handelt *M. D. Eder* über *Verruga peruana.* Sich stützend auf die Untersuchungen von *Tamayo*, der im Blute von fiebernden Verruga-Kranken einen zur Paratyphus-Gruppe gehörenden Bacillus fand, nimmt er an, dass es sich beim Verruga-Fieber um eine sekundäre Infektion mit Typhus handelt. Nach seiner Ansicht ist Verruga nichts anderes als Framboesie, die in einem Distrikt von Peru vorkommt, wo Typhus endemisch ist, sodass beide Krankheiten oft bei demselben Individuum gefunden werden. Durch ausgedehnte Untersuchungen mit der Serumreaktion, die bis jetzt noch nicht vorgenommen worden zu sein scheinen, würde sich *Eder's* Annahme leicht auf ihre Richtigkeit prüfen lassen.

F. C. Wellman veröffentlicht *eine* kurze *Mitteilung über die Gewohnheiten von Ornithodoros moubata.*

Dann gibt *V. G. Desai* auf Grund von 500 von ihm beobachteten Fällen *ein klinisches Bild des Rückfallfiebers.* Den Schluss der Originalarbeiten bildet die Fortsetzung von *Giles' Anatomie der Stechfliegen der Genera Stomoxys und Glossina.*

No. 15 (1. August) bringt *Studien über Pest* von *Camillo Terni.* Wegen der Unsicherheit der Serumtherapie empfiehlt Verfasser warm die Exstirpation des Bubos. Bei 642 im Pesthospital in Rio de Janeiro in den Jahren 1900 und 1901 auf diese Weise behandelten Kranken betrug die Sterblichkeit 10—15 %, während sie bei Serumbehandlung zwischen 25—50 % schwankte.

Hierauf folgt der Schluss von *Giles' Anatomie der Stechfliegen der Genera Stomoxys und Glossina.*

No. 16 (15. August) beginnt mit einem Aufsatze von *Hamilton Wright* über *Beriberi, eine nochmalige Darstellung und Erwiderung auf einige Kritiken.* Er entwickelt nochmals seine bekannte Ansicht über das Wesen der Beriberi und entgegnet auf die namentlich von *Daniels* und *Hunter* und *Koch* gegen dieselbe erhobenen Einwendungen. Obwohl diese als berechtigt anzuerkennen sind, kann sich doch auch Referent *Wright's* Annahme nicht anschliessen. Wenn auch bei vielen Beriberi-Kranken Erscheinungen eines Magen- und Darmkatarrhs als Prodromal- oder Initialsymptome beobachtet werden, fehlen sie doch nach des Referenten Beobachtungen bei der grössten Mehrzahl derselben. Auch müsste man, wenn die Beriberi, wie *Wright* annimmt, von einer primären Gastro-Duodenitis ausgeht, zweifellos erwarten, dass Ikterus eine häufige Erscheinung bei dieser Krankheit ist. Referent hat jedoch niemals Gelbsucht dabei beobachtet, und es ist ihm auch aus der Litteratur nichts über das Vorkommen derselben bei Beriberi bekannt, auch *Wright* erwähnt sie nicht. Die Hyperämie, Blutungen und ödematösen Schwellungen des Magen- und Darmkanals, welche man namentlich bei der Sektion von an der akuten perniziösen Form Verstorbenen findet, sind nach den Beobachtungen des Referenten Zeichen der allgemeinen venösen Stauung und eine Folge der vor dem Tode bestandenen Herzinsufficienz. Künftige Untersucher werden natürlich ganz besonders auf den Magen- und Darmbefund ihr Augenmerk zu richten haben, selbstverständlich unter Berücksichtigung des Krankheitsstadiums, in dem die Patienten der Krankheit erlegen sind. *Wright* macht allen Untersuchern vor ihm, unter denen er auch Referenten nennt, den Vorwurf, den Sektionsbefund nicht in Beziehung zu den zur Zeit des Todes bestandenen klinischen Erscheinungen gebracht zu haben, ein Vorwurf, der von keiner grossen Litteratur-Kenntnis des Verfassers zeugt.

Sodann berichtet *A. Yale Massey* über einen Fall von *bösartigem Anthrax-Oedem in Zentralafrika* bei einem Schwarzen. Es bestand keine Pustel, aber in den geschwollenen Lymphdrüsen wurden nach dem Tode zahlreiche Anthrax-Bazillen gefunden.

In No. 17 (1. September) beschreibt *Leonard S. Dudgeon den Bazillus, welchen Hamilton Wright in 2 Fällen von akuter Beriberi* aus dem Duodenum und den Faeces *erhielt.* Er war obligat anaërob, erwies sich bei Meerschweinchen und Mäusen als nicht pathogen und wurde von dem Serum von Beriberi-Kranken nicht agglutiniert, hat also wahrscheinlich mit dieser Krankheit nichts zu tun.

Ueber *Beriberi, schimmligen Reis und das Vorkommen von Beriberi im Distrikt Soko* (Malayische Halbinsel) handelt *John D. Gimlette.* Unter den chinesischen Minenarbeitern trat die Beriberi am stärksten in den Monaten auf, in denen am meisten alter Reis von ihnen genossen wurde. Da sich die Angaben nur auf 1 Jahr beziehen und andere wichtige Momente, wie Witterungs- und Wohnungsverhältnisse, nicht berücksichtigt worden sind, lassen sich aus den Beobachtungen schwerlich so weitgehende Schlüsse ziehen, als Verfasser es tut.

No. 18 (15. September) enthält eine Arbeit des Herausgebers des Journal

of tropical Medicine *James Cantlie über Sprue und chronische Darmläsionen,* in der er warm für die Fleischdiät in Form von Beefsteak, rohem Fleischsaft, Rindsgallerte und später zerstossenem Fleisch bei Sprue eintritt. Die Milchdiät verwirft er, rät aber bei Fleischdiät alle 3—4 Tage einen Milchtag einzuschalten. Einen solchen wöchentlich einmal empfiehlt er auch nach erfolgter Heilung. Für Darmausspülungen fand er am besten erwärmtes Seewasser. Er weist ferner daraufhin, dass die Verbindung zwischen Flexura sigmoidea und Rectum, welche normal schon verengert ist ähnlich dem Pylorus zwischen Magen und Duodenum, bei chronischen Darmaffektionen sehr häufig der Sitz von Strikturen ist, die mit Sonden, welche unter der Führung des Spiegels eingeführt werden müssen, zu behandeln sind.

No. 19 (1. Oktober) beginnt mit einem Aufsatze von *Frank Cole Maddon* über *Nilbeulen.* Mit diesem Namen werden in Aegypten in den heissen Monaten, besonders während des feuchten Wetters gegen Ende des Sommers, namentlich bei Europäern häufig vorkommende, durch die Heftigkeit der Entzündung charakterisierte Furunkel bezeichnet. Verfasser scheint sie für eine spezifische Erkrankung anzusehen. Sie sind nach der Ansicht des Referenten mit den auch in anderen warmen Ländern häufig beobachteten Furunkeln identisch. *Symmers* wies in ihnen den Staphylococcus pyogenes aureus nach (wie dies schon früher *F. Plehn* getan hat. Referent).

O. P. Logan berichtet über *drei Fälle von Infektion* mit *Schistosoma japonicum bei Chinesen,* die er in Changteh in der Provinz Hunan beobachtete. Zwei stammten aus dieser Provinz, der dritte aus der Provinz Anhuei.

In dem letzten Aufsatze, betitelt *die Hämogregarine der Säugetiere (H. Balfouri) und einige Notizen über Ratten,* teilt *J. Burton Cleland* mit, dass er bei einer Wanderratte (Mus decumanus) das von *Balfour* beim Murmeltier entdeckte Leukocytozoon gefunden habe. SCHEUBE.

E. PERGENS. *Ueber Brillen und augenähnliche Objekte bei den Eskimos.* 1906. Centralblatt für Augenheilkunde, vol. 30, p. 253.

The spectacles of the Eskimos are used for the protection of the eyes against wind, snow, cold; a stenopeic opening allows the vision. Autor distinguishes four forms; one consists of a single piece of wood fitting to the face with a stenopeic horizontal slit before each eye; a second form is a piece of bone with a round opening before each eye; the third was a piece of bone with horizontal slits and ornaments on the exterior surface; the fourth form approaches of our goggles; each eye has a distinct wooden goggle with horizontal slit; those for both eyes have two small cords through the nasal ends; some of these spectacles were blackened on the inner side; all have an opening at the temporal side with the scope to be fixed by cords bound behind.

The eyelike objects consists of a white disc with a convex blue cornea in the centre; the Eskimos of Colville River, Alaska, wear these in an incision made an each side below the lower lips; they make at distance an impression as if they had four eyes. M. QUIX.

Archiv für Schiffs- und Tropenhygiene.

No. 1. 1906.

C. Goebel. *Zur pathologischen Anatomie der Bilharzia-Krankheit.*

In this treatise, which is illustrated with eight plates, the autor gives from a pathological anatomical point of view his opinion about different symtoms of a new Bilharzia disease, described by Scheube, Blanchard, Yamagiwa and Looss being caused by Bilharzia japonicum. He makes clear, that these symptoms may also be observed in some cases of the Bilharzia haematobia disease. In this way he explains the characteristics of tumors of the intestinum, of the liver and of the bladder.

M. E. Jeanselme. *Des nodosités juxta-articulaires observées sur les indigènes de la presqu'île Indo-Chinoise.*

Among the nations, which inhabit the French possessions of south-eastern Asia (and the Malay Archipelago. Rec.) many individuals bear subcutaneous fibrous tumors, which have not yet been described. These nodules are chiefly found on the osseous protuberances of the body and on the articulations of the limbs. Often they are situated on the malleolus externus, the external surface of the knee, on the sacrum and the elbow. They seem to owe their origin to the frottation of these parts on the wooden or bambufloor, on which these people are used to sit or lay in a recumbent way. A description is given of the macroscopical and microscopical examination of such a tumor, which was taken from the body of a native of Madagascar.

M. Glogner. *Ueber Milztumoren in den Tropen.*

In eight cases sudden death occurred by rupture of an enlarged spleen in Semarang, Java. This rupture had been caused by insignificant slaps and such forces more; the splenic tumor originated in malarial infection. Because even a single slap with the hand on such an degenerated organ may be followed by death, these cases are of great importance from a judiciary point of view.

Markl. *Die Tuberculose in der österreichischen Handelsmarine und deren Bekämpfung.*

In this article the fact is stated, that tuberculosis occurs as frequently among the sailors of the Austrian men of war and of the mercantile vessels as is the case among the inhabitants of the city of Triest.

Idem. No. 3.

C. H. Bunting. *Haematogenous amoebic absces of the lung.*

This absces of the lung was discovered, when the postmortem examination of a negro was made, about whose previous sickness very little was known. It appeared, that this man had died of chronic, amoebic colitis, an amoebic absces in the dome of the right lobe of the liver and in the apex of the right lung. Probably this suppuration had been caused by haematogenous transmission of the amoebae as an embolus in a pulmonary vessel from the thrombi, found in the hepatic veins or from the liverabsces itself.

F. C. Wellman. *Angola (West Afrika) Ueber Akatama (endemische periphere Neuritis), eine Krankheit des Hinterlandes von Angola.*

The author publishes a short treatise of this disease in order to induce his colleagues to investigate the occurrence of this neuritis in other countries. He describes the symptomatology and refers to his former publications in the Journal of Tropical Medecine of Sept. 1 1903 and April 15 1904.

Idem. No. 4.

M. Martin. *Ein Fall von Heilung eines Tetanus traumaticus durch Seruminjection.*

Cases of tetanus traumaticus are not rare in Togo. Till now they all ended in death, but a young negress could be cured by administering two hypodermatic injections of antitoxin (200 unities) and 10 m gr. of morphium. Though this patient had shown all symtoms of a bad cas of tetanus, she recovered entirely in four weeks. After these two injections no specific treatment has been applied anymore.

M. Krause. *Ueber Pfeilgifte aus den deutschen Kolonien Afrikas.*

The chimical and pharmacological properties of the dartpoisons from the German kolonies in Africa were examined last years by Dr. Brieger and the author. The poisonous parts of these substances consist in glycosides; in West-Africa it is strophantine, in other regions of this continent these glucosides are called abessinine and acocantherine. The tribes, who use these poisonous arrows, extract these poisons from different kinds of plants, which all belong to the apocynee.

These three poisons are physically and chimically the same as digitaline from digitalis purpurea.

An antidote is not known, but the animal, on which the experiment was made, could often be restored to health by the injection of diastase immediately after that of the glucoside; the animals died in a short time, when diastase was not administered.

It is said, that in South-West Africa a toxalbumine is used by the natives, who get it from the larva of diamphidia locusta. This toxalbumine seems however to originate in the microorganisms, which live on this insect.

Krämer. *Die Lebercongestion, ihre Beseitigung und Unterscheidung vom Leberabsces.*

In Germany congestion of the liver seems to occur very seldom and therefore it is not treated in manuals extensively. Therefore the author describes this disease in detail, as he has seen some cases with patients, who came from the German colonies. In his opinion a strictly held diet will cure all cases of uncomplicated congestion of the liver.

Idem. No. 5.

Morgenroth. *Erfahrungen über die Chininprophylaxe bei der südwestafrikanischen Schutztruppe aus dem Jahre 1904—'05.*

In the German colonies of South-west Africa the quinine-prophylaxis against

malaria has been instituted in the years 1904 and 1905. The quinine wa given in tabloids, containing 1 gram of murias quinini or 1½ gram of euquinine, when a soldier could not endure the effects of quinine. This dose was diminished to ½ gram, when toxic symptoms followed.

Every dose of quinine was administered on the 6th and 7th day in the evening, but many soldiers tried to escape from these prophylactic measures. In general the results were very satisfactory: from May 1904 till March 1905 only few cases of malarial infection were treated. During the two following months they reached however a high number again; probably the care for the prophylaxis, which had to be maintained rigourously among the German troops, had somewhat relaxed.

These experiments show, that the best prophylaxis against malaria will be to take a dose of 1 gram of murias quinini in the morning of every 6th and 7th day; in the southern parts of the country every 8th and 9th day might suffice. These measures should be takeu every year, when the anopheles appear and the daily temperature becomes very hot.

G. GIEMSA. *Irrespirable Luft in Schiffsräumen.*

The sudden deaths of persons, who descend into the cargoroom of ships, when this has been closed a long time, f. i. during a seavoyage, has lead to the examination of the causes of these misfortunes. The general conviction has been till now, that the accumulation of too great a quantity of carbonic acid must be imputed of these evil effects.

To resolve this question the investigation of the air in long closed ships and the influence of different kinds of cargo could not be used, the cargorooms of the vessels usually being opened, before they entered the harbour of Hamburgh. Therefore investigations in the laboratory had to be instituted instead of these, but they gave important results as to the solution of the question. It was stated, that different kinds of cargo as manure, maiz and linseed-cake absorbed a good deal of the oxygen of the air in a closed room; probably the rarefaction of the oxygen in the cargorooms is the chief cause of sudden deaths on entering them, before they have been thoroughly aired.

Idem. No. 6.

BENTMANN. *Beobachtungen über Thiocol als Chininersatz bei Malaria.*

The Italian physician Polidoro having found, that this new medicin was a very effectiv drug against malarial fever, it was administered again in 18 cases in the Intitute for tropical diseases in Hamburgh. These were all acute infections, but no influence of the thiocol on them could be observed. Probably Polidoro has experimented on chronic cases, many of which are cured or ameliorated by hygienic measures only.

HETTERSDORF. *Ein komplizierter Fall einer Infectionskrankheit in Kamerun.*

The morbid history of an obscure case of fever, which seemed to be a specific infection of some unknown kind.

H. GROS. *Tumeur fibreuse du pavillon de l'oreille.*

A description of the fibrous tumors, which devellop after the perforations of the ear with the natives of Algiers. The microscopical examination shows, that these tumors are formed by a hypertrophy of the fibrous tissue and the cartilage of the ear.

N.

ÉPIDÉMIOLOGIE.

A. PESTE BUBONIQUE. 1. *Japon. Kobe,* le 30 sept. 1 (1). *Osaka,* du 15 sept. au 15 oct. 33 (23). *Wakayama,* jusqu'au 15 oct. 3. *Schimonoseki,* le 23 sept. (1). *Yamaga,* le 6 oct. (1). *Sasebo,* le 23 oct. (1). *Formosa,* du 1 au 23 août 7 (12), dont 2 (2) dans les districts de *Taipeh* et *Tainan,* 2 (6) dans le district de *Hozan,* — (2) dans le district *d'Ensouiko,* et 1 (—) dans le district de *Kiloung.* 2. *Australie. Nouvelle Hollande. Queensland. Cairns,* les deux cas suspects rapportés pour la semaine du 3 au 15 sept. prouvaient d'être des cas de peste. Du 16 sept. au 6 oct. pas de nouveaux cas. *Nouvelles Galles du Sud. Sydney,* du 1 au 7 oct. (1). 3. *Nouvelle Calédonie.* A la fin du mois de sept. (2); 4. *Indes anglaises orientales:*

	du 30 sept.—6 oct.	7—13 oct.	14—20 oct.	21—27 oct.
Indes entières	7301 (5832)	6278 (4760)	7426 (6216)	7167 (5230)
Bombay (Présid.)	(3112)	(3267)	(2692)	(2796)
Bengale	(43)	(34)	(35)	(48)
Provinces unies	(505)	(280)	(2058)	(331)
le Punjab	(282)	(298)	—	(660)
Indes centrales	(1438)	(1280)	—	(725)
Provinces centrales	(505)	(597)	—	(413)
Madras (Présid.)	(12)	(10)	(11)	(17)
Mysore (Etat)	(137)	(208)	(134)	(142)
Birma	(60)	(56)	(69)	(80)
Bengale oriental et Assam	—	—	—	(462)
Rajpoutana	—	—	(1)	(8)
Cashmire	—	—	(6)	(10)

Bombay (Ville), du 19 au 25 oct. (31); du 26 oct. au 1 nov. (19). *Calcutta,* du 30 sept. au 6 oct. (9); du 7 au 13 oct. (11); du 14 au 20 oct. (7). Dans la ville et le quartier européen de *Pouna* le 19 oct. (57), du 20 au 21 oct. (78), le 24 oct. (57), le 25 oct. (52), le 26 oct. (48), du 27 au 28 oct. (74). Plusieurs Européens ont été infectés; le quartier européen est infesté de rats pestiférés. 5. *Empire ottoman. Beirout,* le 12 nov. 2. 6. *Russie. District Akschinsk* (Transbaïkalie) *Abagaitoui,* du 27 sept. au 19 oct. (6) 1). *Manchouria* (village), du 22 au 26 oct. (2) 2). 7. *Autriche. Trieste.* Le 8 nov. on a transporté à l'Hôpital des malades infectieux un matelot du vapeur autrichien

1) Suspects.

2) Peste pulmonaire.

„Calypso" souffrant d'une maladie suspecte, qui se prouvait d'être peste. Le vapeur fit exclusivement le service entre Trieste et Venise et avait eu dans sa cargaison des marchandises récemment envoyées des Indes, comme du coton et de la jute. On a pris toutes les mesures prescrites et on n'a pas constaté d'autres cas. 8. *Egypte,* du 27 oct. au 2 nov. 10 (5); du 3 au 9 nov. 5 (3); du 10 au 16 nov. 5 (2); du 17 au 23 nov. 9 (7), dont 4 (4), 2 (1), 1 (—) et 3 (2) à *Alexandrie*; 1 (1), 1 (1), 1 (1), — (—) à *Suez*; 5 (—), 1 (—), 1 (—), — (—) dans le district de *Samalout*; — (—), 1 (1), 1 (1), — (—) à *Port Saïd*; — (—), — (—), 1 (1), 2 (1) dans le district de *Tantah*; — (—), — (—), — (—), 4 (4) dans le district de *Girgeh.* 9. *Ile Maurice,* du 19 au 25 oct. 25 (20); du 26 oct. au 1 nov. 25 (19); du 2 au 8 nov. 37 (28); du 9 au 15 nov. 52 (30). 10. *Afrique méridionale,* du 18 juillet au 20 oct. pas de cas de peste. Du 23 sept. au 20 oct. on n'a pas trouvé des rats et souris pestiférés. 11. *Brésil. Campos,* du 24 sept. au 21 oct. quelques cas solitaires. *Rio de Janeiro,* du 24 sept. au 21 oct. 37 (14).

B. Choléra asiatique. 1. *Indes anglaises orientales. Calcutta,* du 16 au 29 sept. (44); du 30 sept. au 6 oct. (20), du 7 au 13 oct. (28), du 14 au 20 oct. (7). *Ceylan,* d'après une communication du 15 oct. la maladie sévit surtout dans les districts de Yatiyantota, d'Ouva et de Badoulla. D'après une communication du 2 nov. la maladie ne se répand pas. Colombo est exempt de peste. 2. *Iles Philippines,* pendant le mois de sept. *Manile* 77 (63); *Provinces* 784 (632).

C. Fièvre jaune. 1. *Brésil. Rio de Janeiro,* du 13 août au 30 sept. 1 (1), du 1 au 14 oct. 1 (1). 2. *Costa Rica. Limon,* du 26 sept. au 12 oct. 1 cas à bord du vapeur „Prince Waldemar" arrivé de Cartagena (Colombia). 3. *Cuba. Province de Havane. Havane* (ville), du 20 au 30 oct. 6; du 31 oct. au 6 nov. 9 (1); du 7 au 13 nov. 3. *Nueva Paz* (ville) le 6 nov. 1; *Matanzas* (prov.), du 3 oct. au 7 nov. 1; *Santa Clara* (prov.), du 14 au 25 oct. 1 (1); du 26 au 31 oct. 2 (1); du 1 au 12 nov. 3. 4. *Ecouador. Guayaquill,* du 16 sept. au 7 oct. (5); du 8 au 14 oct. 3. 5. *Mexique. Prov. de Yucatan. Merida,* du 7 au 16 oct. 2; du 17 au 20 oct. 1. 6. *Nicaragua. Managua,* du 9 sept. au 13 oct. (1).

(D'après les numéros 2393 et 2396 du „British Medical Journal"; les numéros 46—49 des „Veröffentlichungen des Kaiserlichen Gesundheitsamtes" et les numéros 44—46 des „Public Health Reports" (Washington).)

Amsterdam, le 11 déc. 1906. Ringeling.

Sommaire (Decembre 1906.) XIe Année.

